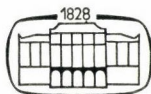


ACTA ARCHAEOLOGICA

Academiae Scientiarum Hungaricae



TOMUS XXX 1978 FASCICULI 1—2



ACTA ARCHAEOLOGICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

I. BÓNA, I. DIENES, T. KOVÁCS, A. KUBINYI, A. MÓCSY, E. PATEK

REDIGIT

L. CASTIGLIONE

SIGILLUM: ACTA ARCH. HUNG.

TOMUS XXX. 1978. FASCICULI 1–2

INDEX

<i>V. Gábori-Csánk</i> : Une oscillation climatique à la fin du Würm en Hongrie.....	3
<i>J. Makay</i> : Mahlstein und das rituale Mahlen in den prähistorischen Opferzeremonien	13
<i>Zs. Visy</i> : Der Beginn der Donau-Kriege des Domitian	37
<i>T. Kolník</i> : Q. Atilius Primus — interpres centurio und negotiator	61
<i>D. Gabler</i> : Die Sigillaten von Pfaffenhofen in Pannonien	77
<i>K. Bakay</i> : Bestattung eines vornehmen Kriegers vom 5. Jahrhundert in Lengyeltóti (Komitat Somogy, Kreis Marcali)	149
<i>Cs. Bálint</i> : Vestiges archéologiques de l'époque tardive des sassanides et leurs relations avec les peuples des steppes	173

COMMUNICATIONES

<i>A. Koperski—M. Parczewski</i> : Das altungarische Reitergrab von Przemyśl (Südostpolen)	213
<i>K. Kaczanowski—E. Gleń</i> : Anatomisch-anthropologische Begutachtung des männlichen Skeletts aus Przemyśl	231
<i>G. Zakrzewska</i> : Die Knochenreste eines Pferdes aus dem altungarischen Grab in Przemyśl	235

CHRONICA

<i>N. Parádi</i> : István Méri (1911–1976)	241
<i>I. Tóth</i> : Four new EPRO volumes about the Mithras-cult	245

RECENSIONES

257

ACTA ARCHAEOLOGICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

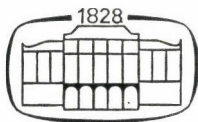
ADIUVANTIBUS

I. BÓNA, I. DIENES, T. KOVÁCS, A. KUBINYI, A. MÓCSY, E. PATEK

REDIGIT

L. CASTIGLIONE

TOMUS XXX FASCICULI 1–2



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1978

SIGILLUM:

ACTA ARCH. HUNG.

UNE OSCILLATION CLIMATIQUE A LA FIN DU WÜRM EN HONGRIE

Le déroulement des périodes climatiques (de la glaciation) du Würm, leur identification stratigraphique, mais surtout leur datation absolue sont, aujourd'hui, autant de problèmes extraordinairement compliqués en Europe centrale et orientale. Abstraction faite de l'aspect géologique quaternaire (au sens strict) ou lithostratigraphique du problème, l'exigence d'une division plus détaillée de la période würmienne est formulée aussi par les recherches paléolithiques et paléohistoriques. En effet, nous ne pouvons rattacher certains horizons archéologiques à des « périodes » stratigraphiques déterminées, — et d'autre part, lorsque nous connaissons des dates absolues grâce au matériel archéologique, il arrive souvent que nous ne sommes pas à même de les identifier aux périodes climatologiques et stratigraphiques. Dans le Pléistocène supérieur, surtout à partir du W 1, il devient de plus en plus fréquent que tel ou tel matériel archéologique, tel type d'industrie définit plus exactement une période géochronologique plus courte que sa situation stratigraphique qui, pourtant, serait censée de fournir la datation.

Les raisons de ces incertitudes sont connues: elles sont les conséquences, avant tout, des changements continuels des systèmes de périodisation. N'en mentionnons qu'un seul qui est le plus rapproché géographiquement aussi de notre territoire.

Depuis que le complexe dit complexe de Göttweig fut classé dans l'interglaciaire R/W et fut connu, avec ses horizons de sols, sous le nom de complexe de Stillfried,¹ nous ne disposons plus du sol fossile de l'époque du Würm 1—2 qui pouvait servir, auparavant, de point d'appui pour les datations et de point de départ pour une nouvelle subdivision du Würm. Ce complexe de sols qui est daté maintenant du R/W, que l'on a pu le mieux observer sur des profils de Basse-Autriche et qui correspond, en Europe orientale, à l'horizon de Mikoulino, peut être situé, d'après des recherches plurilatérales, dans les années 70—80.000. Il comprend l'interstade Amersfoort (64.000) et l'interstade Brörup (57.000 et < 54.000) qui a deux phases sur les profils mentionnés. Ces deux dernières oscillations furent reconnues aussi en Europe orientale (la période postbrianskienne et la phase initiale de la période Valdaï) — mais aujourd'hui ces deux points de repère chronologiques « altwürmiens », l'existence même des interstades Amersfoort-Brörup est devenue problématique. — Mais la datation, à l'interglaciaire, du soi-disant complexe de Göttweig a ébranlé aussi la situation chronologique de la zone humique dite de Paudorf, elle est pour ainsi dire « disparue », alors qu'auparavant, elle représentait une formation de l'interstade W 2—3, notre niveau stratigraphique « dateur » suivant. Au lieu (?) de la zone de Paudorf on fit connaître l'horizon « Stillfried B » qui selon les profils standard de Basse-Autriche est identifiable avec les « Gleyfleckenzonen » des loëss humides de plein air et dont la date est 28.120 ± 200 ans (GRO.2534), et 27.990 ± 300 ans (GRO.2523)². Cet horizon de sol correspond donc, — en Europe centrale — à l'interstadaire W 1—2, plutôt à la fin de l'interstadaire. Malheureusement, les complexes de sols mentionnés ne renfermaient pas de

¹ J. FINK: La position actuelle de l'étude des loëss en Europe. Meeting of the Sub-Commission for Loëss-Stratigraphy. Geol. Survey of Belgium. Bruxelles

1967. — *Id.*: Blätter zur Phys. Geographie. 5/1970. — *Id.*: Blätter zur Phys. Geographie. 7/1971.

² J. FINK: *ibid.* (1970).

matériel archéologique, donc c'est tout au plus leurs dates au C-14 qui peuvent être recoupées avec les données au radiocarbone des stations paléolithiques. — C'est ainsi que se produit, peu à peu, la situation paradoxale que pour la stratigraphie pléistocène aussi, le véritable profil « standard » sera celui qui renferme une couche archéologique, un horizon paléolithique.

L'incertitude des divisions et de la datation du Würm se manifeste aussi dans l'Europe orientale où les stations du Paléolithique supérieur ne pouvaient être parallélisées que dans un cadre chronologique relatif et selon le système de J. Fink.³ C'est ce que nous voyons dans les ouvrages de paléobotanique et, naturellement, aussi dans les ouvrages paléoarchéologiques d'un caractère synthétique. Nous ne devons donc pas nous étonner si l'archéologue prudent ne parle plus, aujourd'hui, que de Pleistocène inférieur, moyen et supérieur.

Il semble donc, dans le fait, — pour le moins en ce qui concerne l'Europe centre-orientale — que sur les territoires de loess de surface sèche, le Brörup est suivi du loess compact, épais et homogène du Würm 1. Selon J. Fink, son milieu peut être mis à environ 40.000, — ce qui ne s'écarte pas beaucoup du maximum du W 1 qui est solidement établi par ex. pour la Hongrie (Tokod: GXO. 196 = 36.200 ans)⁴ — puis ce processus de sédimentation ne serait interrompu jusqu'à la fin du Würm que par l'horizon de Stillfried B (vers 27—28.000 ans). Cependant cet horizon peut marquer, semble-t-il, la fin de W 1—2 -s'il n'est pas encore plus tardif (?). Le soi-disant interstadaire « pod Hradem », qui met fin au W 1—2, est plus ancien (33.000).⁵

Selon ce qui précède, la division du Würm se simplifie extraordinairement. Son déroulement climatique et par conséquent tout son processus de sédimentation est au plus haut point homogène —: or, ce tableau est considéré avec scepticisme par le géologue, le climatologue, comme par l'archéologue. C'est que la paléontologie et la paléobotanique connaissent des divisions plus détaillées, — pour ne point parler ici, à dessein, de divisions encore plus détaillées, notamment celles qui se dégagent de la succession des civilisations, et des divisions des cultures et faciès paléolithiques.

Après la longue (nous pourrions dire: « lente ») phase initiale du Würm ancien, son premier maximum ne pouvait sans doute pas atteindre la force du W 3. Il est cependant indubitable aussi que cette période initiale relativement faible a provoqué une restructuration importante de la faune et de la flore: elle a formé un nouvel horizon faunistique (cf. par ex. la phase de Tokod). Il est également hors de doute que l'interstadaire suivant était d'un climat tiède et humide. Dans notre région, ce climat est attesté par les faunes des grottes de l'époque interstadaire: certaines espèces qui y ont vécu jusqu'au W 1, sont définitivement disparues dans le bassin des Carpates et elles ont cédé leur place à des espèces caractéristiques du climat tiède et forestier. (Nous pensons ici, quant aux grands mammifères, surtout aux Cervidés et à la dominance, — à une nouvelle dominance — de l'ours des cavernes.) — Nous avons souvent constaté, cependant, que dans les grottes, les couches ont été fortement, dans certains cas très fortement délavées après le maximum du W 1. C'est ce qui est arrivé dans certaines grottes des Alpes Orientales, dans les montagnes de la Slovénie, parfois en Slovaquie et aussi dans quelques gisements paléolithiques de la Hongrie occidentale. Tout dernièrement, nous avons observé très distinctement les vestiges de ce phénomène en étudiant les séries sédimentaires des cavernes du Jankovichien (du « Szeletien » de Transdanubie), donc à propos d'une civilisation qui peut être située aux environs du W 1 ou au début du W 1—2, et qui n'a rien de commun avec le Szeletien proprement dit, mais qui est une industrie du Paléolithique moyen tardif à bifaces.

³ E. LUCIUS: Das Problem der Chronologie jungpaläolithischer Stationen im Bereiche der europäischen UdSSR. Mitt. d. Präh. Komm. d. Österr. Akad. Wiss. vol. XIII—XIV. 1969—1970. Table III.

⁴ M. KRETZOI—L. VÉRTES: The Role of Vertebrata Fauna and Palaeolithic Industries of Hungary in Quaternary Stratigraphy and Chronology. Acta Geol. Hung. 9 (1965) 125—143. — Nous devons mentionner

que la place dans l'ordre chronologique de la phase dite « de Tokod » qui se base sur les phases faunistiques de Hongrie, a changé entre-temps. Cf.: V. GÁBORI-CSÁNK: C-14 Dates of the Hungarian Palaeolithic. Acta Arch. Hung. 22 (1972) 3, 5.

⁵ La date de Stillfried B correspond, dans le bassin hongrois par exemple, à l'époque de la station gravettienne la plus ancienne (Bodrogkeresztúr: 28.700).

Les séries stratigraphiques datées de l'interstadaire de nos cavernes ne sont donc pas complètes la plupart du temps, et il semble que cette constatation est valable aussi, par exemple, pour certains gisements bien connus de la montagne Bükk.

Après la période en question plus haut, le stadaire W 2 ne peut guère être démontré, en fait, sur le plan sédimentologique, faunistique et floristique, comme s'il était simplement une fiction fondée sur des calculs, puis sur les terrains de plein air, il est suivi la plupart du temps d'un complexe lœssique épais, et ce n'est que le maximum du W 3 qui se présente sous une forme pleine et forte.

Cependant, à l'encontre de cette homogénéité et cette unité inarticulée, nous sommes en présence, dans les lœss de terrain sec, de sédiments plus ou moins épais, de zones fossiles minces, parfois de zones humiques pâles, ou de ces oscillations marquant des climats ou des périodes qui ne peuvent être démontrées qu'au moyen d'une analyse pédologique. Comme on sait, leur nombre est tout à fait différent dans les profils d'Europe centrale et orientale.

Nous allons faire connaître, en ce qui suit, une faible oscillation de cette sorte, une espèce d'« interstadaire » de courte durée qui peut être constaté pendant le W 3, et sur lequel nous disposons de dates sûres au C-14. Son existence et sa constatation éventuelle dans d'autres endroits peuvent servir de point d'appui à la datation de certains gisements ou horizons culturels paléolithiques.

Nos observations se basent sur l'analyse stratigraphique de la station de Ságvár, que nous avons faite il y a un certain temps, et que nous avons étendue aussi sur la datation absolue de cette station.⁶ Ces observations se sont complétées, depuis, par quelques données d'époques rapprochées et elles ont reçu, entre-temps, une importance chronologique plus grande que nous ne pensions plus tôt.

Ságvár (au sud du Balaton, à 10 km de la ville de Siófok) est une station caractéristique de chasseurs de renne. Son industrie est relativement récente, elle appartient au Gravettien s. 1. Dans le gisement, il y a deux couches archéologiques, l'une sous l'autre, sur le même terrain. Entre les deux couches archéologiques, s'étend une couche de lœss stérile ayant une épaisseur de 1.2 — 1.8 — 2.0 m en rapport avec la surface préhistorique. Elles ne se touchent nulle part, elles sont donc indépendantes l'une de l'autre. Les deux niveaux archéologiques sont à une profondeur moyenne de 1.2 — 1.4 et 2.6 — 2.8 m de la surface actuelle, mais dans certains profils, le deuxième descend jusqu'à la profondeur de 3.2 m. Ce camp de chasseurs de renne est, avec ses fonds de cabanes, ses trous de pieux, ses foyers, ses amas d'os, son industrie, son « bâton de commandement », etc., une des stations les plus importantes de cette époque en Hongrie. Son industrie, — comme aussi celle des autres gisements gravettiens de Transdanubie — doit être nettement distinguée de celles de la Hongrie du Nord-Est. Les observations faites dans la station et le matériel archéologique lui-même ne sont publiés jusqu'ici que partiellement.

La chaîne de collines assez élevées qui s'étend de l'ouest vers l'est au sud du Balaton est couverte d'une importante couche de lœss. Dans les chemins creux des environs du gisement, on peut observer un profil d'environ 100 m. Les sédiments les plus inférieurs sont de l'époque miocène supérieure (pannonienne). Ils sont surmontés, par endroits, de matières de caractère alluvial, puis de sables jaunes alluviaux, à concrétions, dans une épaisseur parfois de 40 m. Cette couche est probablement la plus ancienne formation du Pléistocène. Elle est surmontée d'un complexe lœssique dont l'épaisseur dépasse les 20 m.⁷ Il paraît complètement homogène du point de vue macroscopique. Ce n'est qu'à une profondeur de 20 m que l'on peut voir un horizon de sol de couleur rouge-pâle,

⁶ M. GÁBORI—V. GÁBORI: Les stations de lœss paléolithiques de Hongrie. *Acta Arch. Hung.* 8 (1957) 75—78. — V. GÁBORI-CSÁNK: La détermination de l'âge absolu de la station de Ságvár. *Arch. Ért.* 1960. 125—129.

⁷ La succession des couches pannoniennes et de sable superposées semble être assez fréquente dans les régions lœssiques de la Transdanubie et elle donne, en général, la base du lœss (par ex. dans la coupe connue, de près de 50 m, de Paks).

d'une épaisseur moyenne d'un m, de structure non polyédrique, de composition fortement grenue (R/W ?). Mais à cette occasion, ce n'est que la partie supérieure de cette épaisse couche de loess qui nous intéresse.

Nous avons fait des analyses sur un profil de 3.4 m de la zone des fouilles. Elles prouvent que les deux couches archéologiques se rattachent chacune à une oscillation climatique de brève durée, relativement douce et pluvieuse, peut-être pas forestière, mais sûrement à végétation assez abondante. On peut constater avec certitude que cette altération sédimentologique n'a pas été causée par les déchets des deux horizons de la station, car d'une part ils ne sont pas exactement au même niveau et d'autre part parce que dans la couche archéologique supérieure la teneur en CaCO_3 s'accroît fortement. Nous présentons les résultats de nos analyses sur les tableaux ci-dessous (fig. 1—2.).

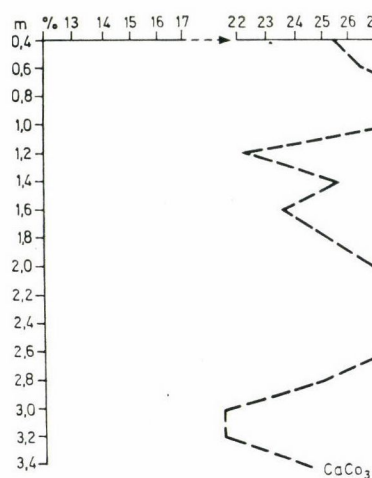


Fig. 1.

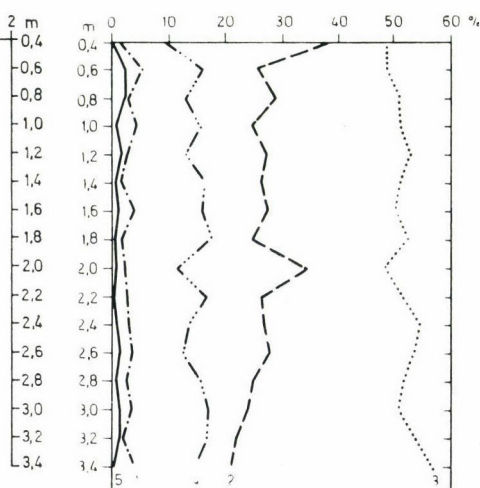


Fig. 2.

La teneur en CaCO_3 des loess typiques formés sur des terrains secs est de 15 à 20 o/o selon des analyses étendues faites en Hongrie. Celle du profil de Ságvár ne s'en écarte pas dans une grande mesure, mais, dans la couche archéologique inférieure, elle descend à 13 o/o. A partir de cette valeur, elle s'élève lentement pour montrer un nouvel écart autour de la couche archéologique supérieure. — Le diagramme de la teneur en CaCO_3 est encore plus frappant. Du haut en bas, de 1 m à 1.6 m, il y a un double décroissement (de 27.9 o/o à 22.4 o/o — respectivement de 25.7 o/o à 23.6 o/o). L'augmentation qui est entre les deux est due à la teneur en chaux qui provient des restes de la couche archéologique. Les deux décroissements indiquent en tous cas un niveau homogène d'une épaisseur de 40 à 60 cm et accusent un écart de 5.5 à 7.5 o/o par rapport au teneur maxima en CaCO_3 . — Au niveau qui renferme la couche archéologique inférieure, la teneur en CaCO_3 descend à 21.7 o/o et cette diminution indique sans aucun doute, comme celle de plus haut, l'apparition d'un climat plus humide. Toutefois cette double oscillation ne serait pas importante en elle-même — si nous ne prenons en considération que les données de ci-dessus.⁸

⁸ Nous ne pouvons pas parler d'éluvion dans ces horizons. La teneur en CaCO_3 est moins de 5% non seulement dans les sols fossiles, mais même dans les loess argileux. — La teneur en carbonate du loess peut être naturellement influencée, en dehors du climat, de l'activité biologique, par plusieurs autres facteurs, tels, par exemple, la matière de base du sédiment lui-même, le niveau hydrostatique, la migration

de la chaux, etc. Selon certains chercheurs, le climat excessivement sec ne favorise pas l'accumulation du carbonate. C'est ce qui est témoigné par le fait, par exemple, que dans le cas de couverture de forêt ou d'herbe, il existe des différences d'éluvion de 50%. — Dans le cas de la coupe de Ságvár, nous pourrions compter aussi éventuellement avec l'effet dissolvant des précipitations. Elles peuvent déranger la quantité

La texture du loess ne change pas sur le profil entier. Les traces des racines indiquent une végétation steppique et elles sont remplies le plus souvent de cristaux calcaires. Les courbes granulométriques n'indiquent pas non plus la lehmification; elles se présentent sous forme de lignes presque droites comme celles des loess typiques. La proportion de la fraction de loess varie entre 48 et 57 o/o, et les fractions plus fines ne montrent guère d'oscillation. Le sommet du profil — de beaucoup au-dessus des couches archéologiques — est constitué par un loess mêlé de sable fin.⁹

L'oscillation climatique qui n'est que faiblement indiquée par la diminution de la teneur en CaCO_3 , est le mieux confirmée par la teneur en humus et par le changement de la valeur de l'hygroscopicité. Dans le profil, la teneur en humus varie entre 0.47 et 0.78 o/o en moyenne. Du haut en bas, elle augmente faiblement; puis parallèlement à l'augmentation de la quantité du carbonate, elle diminue un peu (0.66 o/o); à une profondeur de 1.2 — 1.4 m, elle s'élève brusquement à 1.37, 1.15 o/o, en une proportion inverse avec la teneur en CaCO_3 . — En descendant encore, la proportion de la teneur en humus est représentée par de faibles pourcentages, puis un deuxième écart peut être observé à une profondeur de 2.8 m où elle s'élève à 1.79 o/o (plus approximativement: entre 2.6 et 3.0 m). Cette zone d'humus inférieure s'étend à 15—20 cm au-dessus du niveau inférieur à faible teneur en carbonate. Ce décalage n'est pas important, il est même compréhensible: la végétation plus forte se trouvait au-dessus de l'horizon d'éluvion des calcaires.

En comparant, avec d'autres profils, ces niveaux d'une épaisseur de 40 cm dont la teneur en humus est plus forte que la moyenne, — et en considération aussi du caractère de steppe sèche et froide de la région en question — nous ne pouvons pas les qualifier simplement de loess argileux. Ils indiquent une période relativement pluvieuse, à végétation assez riche. Il vaut la peine de mentionner ici que le lehm supérieur, brun chocolat du profil internationalement connu de Paks, le plus grand en Europe centrale, ne contient que 1.48 o/o d'humus,¹⁰ — et que la teneur en humus de la zone d'humus de l'époque W 2—3 de Dolni Vestonice n'est que de 1.24 o/o.¹¹ L'épaisseur des zones à teneur d'humus accrue de Ságvár approche ou même dépasse celle de certaines zones d'humus du W 2—3, sans pourtant que l'enrichissement en humus eût laissé des traces visibles à l'œil sous forme d'horizons colorés.

Le changement des valeurs hy suit celui de la teneur en humus. Dans les deux profondeurs mentionnées, les valeurs hy sont visiblement plus élevées (1.06 — 1.06 — 1.34, — au niveau inférieur: 1.32). Dans notre région, ces valeurs indiquent déjà la lehmification, même si la proportion des particules fines et la fraction argileuse ne jouent pas un rôle dominant. Cela ne pourrait d'ailleurs être considéré comme caractéristique ni des zones de lehmification de couleur sombre, ni de l'horizon B des sol forestiers fossiles.

D'après les données exposées, nous sommes de l'opinion que les deux horizons en question indiquent deux terrains couverts d'une végétation nettement plus riche et une période climatique plus pluvieuse.¹² Ces deux horizons peuvent être rattachés, à Ságvár, justement aux deux couches

du carbonate, c'est-à-dire l'authenticité du résultat de la recherche, jusqu'à une profondeur de quelques mètres au-dessous de la surface actuelle. Dans le cas présent cependant, il ne peut être question de cette éventualité, car à 80 cm de profondeur, la teneur en carbonate atteint presque le maximum. Ainsi, les deux horizons à teneur diminuée en CaCO_3 indiquent effectivement une oscillation climatique.

⁹ L'ensablement des loess de la fin du W peut être observé en plusieurs endroits en Hongrie et encore mieux dans les couches post-würmiennes. Comme nous allons donner, plus loin, des dates à C-14, il y a intérêt à mentionner notre nouvelle exploration à Dunaföldvár. Au-dessus d'une station paléolithique datée également au C-14, se succèdent une série de zones de

sable d'après le Würm. Leur étude permet la différenciation de l'époque post-würmienne. (L'âge de la couche archéologique qui s'étend à une plus grande profondeur, est d'ailleurs 12.110 ± 315 ans.)

¹⁰ P. STEFANOVITS—GY. KLÉH—L. SZÜCS: *Agrokémia és talajtan* (Agrochimie et pédologie). Budapest, 1954. Tableau I.

¹¹ V. KNOR—V. LOZEK—M. PELISEK—K. ZEBERA: *Dolni-Vestonice*. Prague, 1953. Tableau 3.

¹² M. GÁBORI—V. GÁBORI: op. cit. 8 (1957) 77. « En comparant ces dernières valeurs à celles obtenues lors du nouvel examen de la coupe de Paks, nous trouvons que cet horizon est plus qu'un loess argileux, et qu'il indique très nettement un sol couvert d'une végétation plus abondante, un climat froid, mais assez

archéologiques, dont les dates au C-14 sont 18.600 ± 150 (couche inférieure) et 17.400 ± 100 (couche supérieure).¹³ — En arrondissant les dates, nous pouvons donc affirmer *qu'il s'est déroulé, entre 18—17.000 ans, une oscillation climatique, un interstadiaire court qui était sûrement plus humide et à végétation plus riche dans notre région steppique* que dans les périodes antérieure et postérieure; et si cette oscillation n'était peut-être pas accompagnée d'un réchauffement, elle était au moins différente par plusieurs traits du climat steppique froid.¹⁴

Cette « oscillation de Ságvár » a été remarquée plus tard aussi par d'autres chercheurs. Ils l'ont qualifié d'horizon double faiblement humifié, comme un « sol fossile » non identifiable à l'œil nu.¹⁵

En cherchant un changement climatique d'une époque rapprochée — dans une aire géographique restreinte — nous pouvons nous référer, en premier lieu, aux recherches de M. Pécsi. Selon sa communication verbale, il a observé, en plusieurs endroits de Hongrie, des horizons minces à humus qui peuvent être datés au C-14 aux années 17—18.000. Ces observations ne sont malheureusement pas encore publiées. — Nous pouvons mentionner ici deux de données observées par lui: d'une part les recherches faites sur le loess de Tápiósüly où il a découvert des tâches extrêmement abondantes de charbon de bois et des fragments d'os effrités, malheureusement non accompagnés d'objets paléolithiques. Cependant cet horizon qui renferme de minces taches de charbon de bois et des fragments d'os (pour la plupart des lames de défense de mammouth), ne se rattache pas à une zone d'humus. Nous expliquons ce phénomène par la situation quant aux condensations atmosphériques du bassin hongrois pendant le Pléistocène. Il est humide à l'ouest du Danube, et sec à l'est du Danube et encore davantage à l'est de la Tisza. Les spécimens de charbon de bois prélevés qui ont été soumis aux analyses au C-14, proviennent du sol fossile gris-brunâtre qui s'étend à une profondeur beaucoup plus grande (6 m). L'âge de ces spécimens est 16.750 ± 400 ans.

L'autre donnée de Pécsi: l'âge de l'épaisse couche rouge-brune du profil de Tokaj est 20.350 ± 470 ans. Elle ne se rattache pas non plus à un horizon paléolithique.¹⁶

Nous pouvons ajouter, de notre côté — sans pouvoir citer des dates au C-14 — que nous avons constaté, sédimentologiquement, des zones minces à humus à Dunaföldvár entre 3.2 — 3.6 m de la surface; puis à Szeged, à une profondeur d'environ 3 m, et enfin à Szob, à 3.6 m, et ces zones peuvent être mises en rapport avec des couches archéologiques. (Teneur en humus: 0.88 — 0.93 — 0.93 o/o). Ces horizons sont indubitablement faibles, mais encore une fois, nous devons rappeler le caractère de steppe froide du bassin hongrois pendant le Würm tardif. Abstraction faite de la constance que l'érosion de la surface peut être naturellement de mesure différente, nous pouvons constater que ces horizons à teneur en humus augmentée se trouvent à des profondeurs qui ne présentent pas de grandes différences. Cet horizon peut être observé le mieux par exemple sur le profil de Zebegény où la zone d'humus peut être vue à l'œil nu.¹⁷

humide. » A l'époque de cette étude, nous ne connaissons pas encore les périodes, la situation chronologique exacte des deux horizons de la station. (ibid. 78).

¹³ GrN 1783 et GrN 1959. — Les échantillons furent soumis à l'analyse à l'état tellement pur, que la possibilité d'erreur est minime.

¹⁴ La sédimentation du loess ne s'est pas interrompue, il est vrai, mais cela ne veut pas dire que dans cette région, il ne pouvait exister qu'une flore steppique. Les abietinées aussi exigent une quantité importante d'humidité et, en outre, les forêts-galeries ne se composaient pas uniquement de ces essences. Cette constatation vaut particulièrement pour la région plus riche en précipitations de la Transdanubie. (Hongrie occidentale.)

¹⁵ M. A. GEYH — F. SCHWEITZER — L. VÉRTES — J. C. VOGEL: Neue chronologische Angaben zur Würm-

Vereisung in Ungarn. Földrajzi Ért. 1969, Figs 16 et 3. Le deuxième tableau publié ici (fig. 3) qui présente les dates au C-14 des complexes de loess et des sédiments des cavernes de Hongrie, est en grande partie erroné. Ce tableau ne prend en considération que l'ordre par dates, pour ainsi dire le « calendrier » des dates au C-14, alors que l'ordre des « phases » données a changé, comme nous avons vu. Pour la correction des dates au C-14 cf.: Acta Arch. Hung. 22 (1970) 3—11.

¹⁶ Ibid.: figs 8 et 2. — Cf. encore M. Pécsi: Zur Frage der Typen der Löss- und lössartigen Sedimente im Karpathenbecken und ihrer lithostratigraphischen Einteilung. Földr. Közl. 1965/305—332.

¹⁷ Pour la situation géographique et la stratigraphie des gisements et profils de plus haut cf. M. Pécsi: Guide-Book for Loess Symposium in Hungary. Budapest—Dunajváros 1971. (Tápiósüly, Dunaföldvár,

En Europe orientale, le long du Dniepr, I. K. Ivanova a observé également des zones minces d'humus d'une période rapprochée, qui indiquent une période de réchauffement.¹⁸ Tel est par exemple un des horizons supérieurs du gisement de Molodova V (17.000 ans), — mais nous ne savons pas quel est l'horizon d'humus avec lequel coïncide l'horizon daté au C-14, en question.¹⁹

Le meilleur parallèle, en Europe occidentale, de l'oscillation constatée ci-dessus, est sans aucun doute, l'interstadaire de Laugerie-Lascaux qui fut constaté par A. Leroi-Gourhan à Lascaux au moyen d'analyses palynologiques et d'après la faune de mollusques. C'est cette parallélisation qu'appuie aussi l'analyse pollinique de l'Abri Frietsch. Il est intéressant que ce réchauffement se présente, là aussi, dans une « phase double ». Leurs dates au C-14 sont 19.200 et 17.250 ans et sont proches à celles de Laugerie. La datation de la deuxième phase a été faite d'après la date au C-14 de Lascaux (« interstade — Lascaux »).²⁰

A propos de ce point de sa stratigraphie, A. Leroi-Gourhan rappelle que des horizons d'humus (paléosols) ou des périodes tempérées de cette sorte ont été démontrés aussi par d'autres chercheurs. Il cite parmi eux, comme le plus important, justement une donnée de Hongrie signalée par L. Vértès. A ce propos, nous désirons insister sur le fait que l'oscillation climatique et les particularités stratigraphiques signalées par L. Vértès ne pouvaient être autres que celles constatées dans le gisement de Ságvár, oscillation et particularités stratigraphiques que nous avons déjà démontrées et observées dix ans auparavant.²¹ — On connaît bien, en Hongrie, des horizons de stations paléolithiques dont la date au radiocarbone ne s'écarte guère de celles citées ci-dessus (par ex.: Madaras: 18.080 ans — la couche inférieure d'Arka: 18.700 ans — la date de la couche supérieure d'Arka est déjà plus récente: 13.230 ans), mais dans ces gisements, on n'a pas constaté stratigraphiquement la présence d'une zone humique (paléosol) ou d'autre élément qui indiquerait une période tempérée. Ainsi, notre observation concorde avec celle d'A. Leroi-Gourhan: l'interstadaire de Ságvár correspond à celui de Lascaux. — La « phase d'Arka » mentionnée par elle, n'existe pas comme période climatique tempérée. Les deux couches archéologiques (?) de la station d'Arka gisaient dans un loess de pente transformé, immédiatement au-dessous du sol noir de la surface, et « Die Begleitscheinungen deuten in beiden Fällen auf stadiale Sedimentationsumständen hin. »²²

La date citée de Lascaux ne contredit pas une autre date: 13.566 av. J. C. et qui — selon D. de Sonnevile-Bordes — correspond au Magdalénien moyen.²³ Enfin, E. Schmid a également démontré, sédimentologiquement, un sol fossile à Lascaux qui s'est formé à une période plus humide et plus tempérée que les autres.²⁴

Comme à Lascaux et dans l'Abri Frietsch, les analyses palynologiques indiquent une brève oscillation tempérée pendant le Würm 3, la question se pose de savoir à quelles circonstances thermiques et de végétation elles correspondent: d'une part dans le département de la Dordogne, et d'autre part chez nous, dans la partie occidentale de la Hongrie.

Les recherches pédologiques faites par E. Schmid dans la partie d'entrée de Lascaux ne se rapportaient naturellement pas à une zone humique véritable. Il s'agit là simplement d'un horizon

Paks) — La coupe de Szeged est dans la Grande Plaine sur la rive de la Tisza (région steppique sèche); — Szob et Zebegény sont situés dans la grande courbe du Danube.

¹⁸ Communication verbale d'I. K. Ivanova, 1972.

¹⁹ I. K. IVANOVA: Etude géologique des gisements paléolithiques de l'U.R.S.S. *L'Anthropologie*, 73 (1969) 34—36.

²⁰ A. LEROI-GOURHAN: Dénominations des oscillations würmiennes. *Bull. A.F.E.Q.* 1968. 285. — Id. Analyse pollinique des niveaux archéologiques de l'Abri Frietsch. *Rev. Paleobotany and Palynol.* 4 (1967) 81—91. — J. ALLAIN: L'Abri Frietsch aux

roches de Pouligny-Saint-Pierre. *Livret-guide A/4. INQUA* Paris, 1969. 20.

²¹ A. LEROI-GOURHAN: op. cit. 1968; tableau. — GEYH—SCHWEITZER—VÉRTES-VOGEL: op. cit. 1969. tableau 2.

²² GEYH—SCHWEITZER—VÉRTES-VOGEL: op. cit. 1969. 16.

²³ D. DE SONNEVILLE-BORDES: Les industries des abris et grottes ornés du Périgord. Périgueux, 1965. 14—15.

²⁴ E. SCHMID: Die Datierung eines Schichtprofils von Lascaux mit Hilfe der Sedimentanalyse. *La Préhistoire. Problèmes et tendances.* Paris, 1968. 388.

mince qui s'est formé dans l'argile de caverne et qui contient un peu plus de matières organiques que le reste de la caverne, par suite du va-et-vient, surtout des « entrées » incessantes de l'homme. Si cependant la matière organique « entrée » est perceptible, la couche ne renfermait pas seulement les restes de l'ensemble *Pinus*—*Picea* du manteau végétal des environs, mais aussi celui des arbres feuillus. Nous ne connaissons malheureusement pas la proportion statistique des arbres feuillus dans le peuplement forestier. Il est toutefois à présumer que le « réchauffement » était accompagné d'une température moyenne de $\pm 17-18^\circ$ au mois de juin et d'une précipitation annuelle d'au moins 800 mm. Pour l'essentiel, c'est ce que montrent aussi les résultats des analyses palynologiques: la proportion des pollens mixtes des forêts conifères et des forêts d'arbres feuillus ne s'écarte guère des circonstances thermiques et de la quantité de condensations indiquées ci-dessus.

Dans le bassin hongrois dont le climat est steppique et continental, la situation est un peu différente; pour l'esquisser nous disposons des résultats de recherches anthracotomiques approfondies.²⁵

Le bassin hongrois englobe des régions climatiques et de végétations différentes et dans le sens horizontal et dans le sens vertical. Leurs limites ne peuvent être tracées d'une façon rigide. De toute façon, nous devons mettre à part 1. la région située à l'ouest du Danube, qui recevait, pendant le Würm une quantité plus grande de précipitations et ce n'est qu'aux culminations stadias-glaciaires qu'elle avait, par endroits, un caractère de toundra. C'est à cette région que se rattachent la zone de bordure des montagnes de l'ouest. (Nous devons rappeler, à ce propos, que les stations qu'on peut mettre dans le Würm 1, — non pas de la zone de bordure, mais du secteur préalpin — n'appartenaient pas à la région steppique, mais à la région forestière.) 2. La région qui s'étend à l'est du Danube, avec ses précipitations de petite quantité (proprement, avec ses pluies de printemps), a un caractère nettement steppique. La composition des lœss y est également différente de celle de la région précédente. Pendant un stadiaire, ce paysage se caractérise par des groupes de forêts conifères. Par endroits, il s'y forme des toundras: la quantité annuelle des précipitations descend à 3—400 mm et la température moyenne de juin est d'environ 11°C . — Cet écart est valable, dans une plus grande mesure, pour la région à l'est de la Tisza et pour le secteur nord-est du bassin. Les précipitations de quantité minime s'y sont accumulées par endroits: il y avait des gels périodiques, il s'est formé des zones humides et marécageuses et nettement froides. Les phénomènes de toundras, les poches de cryoturbation, les coins de glace sont fréquents dans la région du nord-est. Il n'est point besoin de compléter ces observations pédologiques de données sur la température.

La division horizontale du bassin comprend 1. la région des montagnes du nord (région de massif central) et 2. la région intérieure. Ceux des gisements mentionnés qui sont dans la grande courbe du Danube, se trouvent dans une zone qui reçoit au moins 30 o/o plus de précipitations que ceux situés dans la région intérieure. Il s'y est formé des sols fossiles, des horizons forestiers A + B marqués. Pour leur formation, il faut une température de 16 à 18° et des précipitations non exclusivement printanières. Les régions situées à l'ouest du Danube sont exposées, en même temps, aux influences climatiques à précipitations et à mousson de sud-est, ce qui peut s'observer encore aujourd'hui sur la carte de l'extension géographique des sols rougeâtres dits « méditerranéens ».

Dans le cadre des divisions de ci-dessus, Ságvár se situait dans la région steppique, mais dans une zone qui, dans toutes les phases du Würm, était un peu plus riche en précipitations. La couverture forestière n'était pas dominée par *Larix-Picea* (taïga) dans la période en question. Le manteau végétal général se composait (à côté du manteau steppique) de *P. Cembra* et d'autres espèces de *Pinus*; il semble que c'est l'avance de ces dernières et une certaine quantité d'arbres feuillus, donc une végétation de steppes boisées, qui ont amené la période qui ne porte plus le carac-

²⁵ J. STIEBER: Étude paléofloristique. 39—56. in: d'Érd, Hongrie. Budapest, 1968.
V. GÁBORI-CSÁNK: La station du Paléolithique moyen

tère de la steppe et qui a produit l'humification. La double humification que l'on peut observer dans le bassin hongrois, cet « inter-période » se situe donc dans la première moitié du Würm 3.

Nous ne mentionnons qu'un seul parallèle de l'oscillation climatique de la fin du Würm observée en Hongrie, un parallèle qui existe dans une zone située plus au nord de l'Europe: c'est le profil et la datation de la station de Gönnersdorf sur le cours moyen du Rhin.²⁶ La station gît dans un complexe de couches de loess et d'argile. Son horizon qui donne le meilleur appui pour la datation, est une couche de pierre ponce d'origine volcanique qui provient d'une ancienne éruption du volcan de Laacher-See non éloigné de la station; cette roche se retrouve partout dans un rayon de 30 km. Son âge est de 10.000 ans. L'époque stratigraphique du niveau de la station peut être donc mesurée à cette couche de ponce. Selon K. Brunnacker, l'horizon même de la station est à une profondeur plus grande et elle peut être datée, d'après les recherches stratigraphiques, à environ 13—14.000 ans. — Le fait est important de savoir que les analyses palynologiques indiquent, dans la région de Rhin moyen, une toundra nettement froide et sans arbres pendant cette période. Les analyses au C-14 faites sur les échantillons prélevés dans l'horizon de la station, donnent — à l'encontre de la date de ci-dessus — 17.000 ans. C'est ce qui a inspiré l'idée à G. Bosinski que les habitants de la station faisaient brûler peut-être du bois fossile ou sub-fossile (?). — C'est qu'à l'époque et dans les environs de la station, il n'y avait pas d'arbres, — ou bien vers 17.000, il pouvait exister une période pendant laquelle il y avait une végétation plus forte, voire une forêt le long du fleuve.²⁷

Nous ne désirons pas alléguer d'autres observations relatives à des périodes rapprochées. Notre but était seulement de donner un nouveau point d'appui stratigraphique pour la datation des horizons du Paléolithique tardif en Europe centrale.

Evidemment, il est difficile de paralléliser entre eux les phénomènes observés à de grandes distances géographiques et se produisant dans des milieux différents. Il est encore plus problématique, ou même parfois trompeur, de leur appliquer la même dénomination. Dans le cas présent, l'époque et le caractère de l'interstadaire observé chez nous et dans le département de la Dordogne concordent de manière éclatante, sans compter peut-être leur intensité, différence qui s'explique par des divergences régionales. *Pour conclure: dans le bassin hongrois, nous constatons l'existence, vers 17—18.000, d'un attédissement du climat — selon nos données: d'un horizon double —, d'une période à végétation plus abondante, que nous désirons introduire sous le nom d'interstadaire de Lascaux-Ságvár sur le plan d'Europe centrale et occidentale.*

²⁶ G. BOSINSKI: Der Magdalénien-Fundplatz Feldkirchen—Gönnersdorf, Kr. Neuwied. Vorbericht über die Ausgrabungen. Germania 47./1969.

²⁷ K. BRUNNACKER: Zur Geologie der Fundstelle Gönnersdorf. Germania 47 (1969) 46. — I. PETERS: Botanische Untersuchung in Gönnersdorf. Germania 47 (1969) 51.

MAHLSTEIN UND DAS RITUALE MAHLEN IN DEN PRÄHISTORISCHEN OPFERZEREMONIEN

Es wurden im folgenden die frühesten Angaben eines Brauches zusammengestellt, der durch die Religionsforschung der Urzeit — unseres Wissens — noch nie erfaßt wurde. Den Ausgangspunkt zur Rekonstruktion des betreffenden Brauches haben solche Mahlsteine geboten, die an auffallenden, nicht alltäglichen Fundplätzen, oder unter ähnlichen Fundumständen zum Vorschein gekommen sind. Solche Fundtypen sind Bauten, die man als Heiligtümer bestimmen darf, oder als Opfergruben. Waren die Fundumstände auffallend, fand man zusammen mit den Mahlsteinen für rituale Zwecke bestimmte Gegenstände. Die Anzahl der Fälle, die zur Verfügung stehen, ist wahrscheinlich eben deswegen so niedrig, weil dieser Brauch noch nie in den Vordergrund des Interesses gerückt wurde. Der andere Grund dafür mag sein, daß häufig die religiöse, kultische Bestimmung auch jener Errichtung (des Heiligtums oder der Opfergrube) nicht erkannt wurde, die mit Mahlsteinen ausgestattet war. Es ist also unerläßlich notwendig, vor allem jene Fälle aufgrund von originalen Quellenangaben ausführlich zu besprechen, in denen die unmittelbare Verbindung der Mahlsteine (bzw. des Mahlens) mit einer religiösen Handlung (d. h. mit den archäologischen Spuren oder Überresten einer solchen Handlung) nachweisbar ist, oder in denen man eine solche Verbindung mindestens vermuten kann. Denn es ist klar, daß die Mahlsteine keine typischen Kennzeichen besitzen, die auf ein rituelles oder alltägliches Mahlen schließen lassen. Im Gegensatz dazu, gibt es unter den Gefäßen in der Tat manchmal solche Typen, die aufgrund irgendwelcher Kennzeichen als rituale Gefäße gelten dürfen. Aber es ist klar, daß im Falle der Mahlsteine der alltägliche Gebrauchsgegenstand, und der kultische Mahlstein — wenn es solche für den Dienst des Ritus in der Tat gab, — sich weder in Form noch Beschaffenheit unterscheiden. Es kann ja doch nur davon die Rede sein, daß es eine Vorschrift war, daß das in den Zeremonien benutzte Mahl kein fertig mitgebrachtes gewesen sein kann, sondern es mußte im Rahmen der Zeremonie hergestellt worden sein. Der Mahlstein wurde jedoch in einem solchen Fall zu einem Instrument der Opferzeremonien, und er wurde als ein solches in einigen Fällen ähnlich behandelt, wie derartige Instrumente im allgemeinen. Eine solche «ähnliche Behandlung» darf mit vollem Recht im Falle der Opfergruben erschlossen werden. Ich meine jene Fälle, in denen das Fundmaterial der Opfergruben rituelle Gegenstände enthielt, die den Prozeß der Opferzeremonien widerspiegeln, und unter den rituellen Gegenständen auch Mahlsteine oder ihre Überreste vorhanden waren. In diesen Fällen legt die Lage des Gegenstandes die Vermutung nahe, daß das Getreidemahlen als ein Teil der Opferzeremonien ausgeführt wurde.

Wir versuchen an das Problem aufgrund eines lange bekannten Befundes heranzutreten.

Es wurde im Jahre 1912 auf dem Fundort *Popudnia* (damals Polen, heute westlicher Teil der Ukrainischen Sozialistischen Sowjetrepublik, auf dem Gebiet zwischen dem Mittleren Bug und seinem linksseitigen Nebenfluß, Siniuha, nördlich von Uman) *das Tonmodell eines Hauses gefunden*.¹ Es gehört seiner Datierung nach dem späten CI Abschnitt der Tripolje-Kultur an.² Das runde Modell

¹ M. HIMNER: Etude sur la civilisation prémycé-nienne. *Swiatowit* 14, 1931—1932 (Warszawa 1933),

152, Pls. XVI—XVIII.

² PASSEK 1949, 122.

von kleinem Ausmaß, auf Beinen stehend «consists of the main room and a vestibule or enclosed platform.³ Between them there is a rectangular entrance with a threshold. On the right side stands a large rectangular oven, raised on a platform, and benches. On the bench to the right of the oven, a female figurine with hands on her breasts was found; by the other wall, again on a raised level, a sculpture of a woman grinding grain. Near the quernstone is a small depression to accomodate the ground grain. By the same wall stand three large pear-shaped vases. A raised platform in the shape of a cross decorated with grooves around the edges lies near the centre of the shrine. Such cross-shaped platforms also occur in the actual houses of the Cucuteni settlements and are known to be places for votive offerings . . . »⁴

Manches spricht dafür, daß man es hier nicht mit einem neolithischen Lebensbild zu tun hat, sondern mit einem Heiligtumsmodell; die einzig sichtbare Handlung an ihm, das Mahlen kann nichts anderes darstellen, als das Vorbereiten des zum Opfer nötigen Mehls. Es ist einerlei, ob dabei das Mehl zum Opferbrot oder Opfergebäck benutzt war, oder ob man es unmittelbar als Mehl beim Opfer verwendete.

Erhärtet wird diese Behauptung durch solche Beobachtungen, die anlässlich der Freilegung eines wirklichen Heiligtums aus dem Tripolje-Zeitalter gemacht wurden. *Das Heiligtum* wurde auf dem Gebiete der Moldauischen Sozialistischen Sowjetrepublik, im Unteren Bug-Tal in *Sabatinowka* in der oberen Schicht des II. Fundortes (Sabatinowka II) freigelegt. Das Fundmaterial gehört in den frühen Abschnitt der Tripolje-Kultur, der der Protocucuteni-Zeit entspricht. Es ist interessant, daß in der früheren, tiefer liegenden Schicht desselben Fundplatzes ein halb in den Boden eingetiefter Bau freigelegt wurde. Man fand am einen Ende des letzteren einen großen Stierschädel mit unversehrt erhaltenen Hörnern; auf dem Schädel saß eine in sitzender Stellung dargestellte, kleine weibliche Tonfigur.⁵ Es ist sehr wahrscheinlich, daß auch schon dieser frühere Bau ein Heiligtum war, bei dem man über dem Eingang einen Stierschädel angebracht hatte. Dieser Heiligtumstypus ist aus dem Neolithikum Südosteuropas wohl bekannt: man hatte bei den ähnlichen Bauten über dem First des Eingangs den Schädel eines Stieres, oder eines anderen Tieres, in einigen Fällen die Lehm-Nachahmung von demselben befestigt.⁶

Der andere Bau, der in der höher liegenden Schicht desselben Fundortes (Sabatinowka II) freigelegt wurde, war zweifellos ein Heiligtum. Es ist also wohl möglich, daß man schon in diesem frühen Abschnitt der Tripolje-Kultur von der Kontinuität der Heiligtümer an demselben Ort sprechen darf. Diese Kontinuität ist auch schon in sich ein entscheidender Beweis für die einstige Existenz von festen und streng beibehaltenen, ständigen Formen von religiösen Zeremonien und Kulthandlungen. Wir besprechen im folgenden die für uns jetzt wichtigsten Angaben des in der oberen Schicht von Sabatinowka II freigelegten Heiligtums aufgrund einer Zusammenfassung von T. G. Movsa.⁷

Es handelt sich um einen rechteckförmigen Lehm- oder Lehmziegelbau auf dünnen Pfählen mit 70 Quadratmeter Grundfläche. Der Eingang war bei der einen Ecke der kürzeren Seite, im östlichen schmalen vorspringenden Teil. Vor dem Eingang waren Steinplatten niedergelegt. In der Mitte dieses Teils lag ein aus Knochen hergestelltes menschenförmiges Amulett. Das Innere des Baues läßt sich, von dem Gesichtspunkt der darin gefundenen Gegenstände aus betrachtet, in drei Teile gliedern, die jedoch voneinander nicht getrennt waren. Im ersten Teil, näher bei dem Eingang ist der gestampfte Lehm- oder Lehmziegelboden nur zum Teil erhalten geblieben, und Funde gab es hier kaum. Im mittleren Teil, nahe der

³ GIMBUTAS 1974, 69—70.

⁴ PASSEK 1949, 85, 89.

⁵ MAKAREVICH 1960a, 292. — Man muß in diesem Zusammenhang jenen Deckel erwähnen, der in Căscioarele gefunden wurde, und auf diesem saß eine menschliche Figur: V. DUMITRESCU: Fragment de vase zoomorphe à statuette humaine sur la tête dé-

couvert à Căscioarele. Alojz Benac sexagenario dicatum. Sarajevo 1976, 97—104, mit weiteren Literaturangaben.

⁶ Über solche Heiligtumbauten bzw. Modelle siehe ausführlicher MAKKAY 1971, 138, 141. — MAKKAY 1973, passim.

⁷ MOVSA 1971, 203—204.

nördlichen Wand stand der Ofen auf einem Lehmopodest. Auf diesem Podest lag eine weibliche Figur. Hinter dem Ofen lagen, in Richtung der nordwestlichen Ecke, Gefäße, darunter eine Schüssel gefüllt mit den Knochen eines Stieres. An den Knochen sieht man stellenweise Brandspuren; es befand sich hier ferner ein kannelliertes Gefäß, welches ein kleines Miniatur-Gefäßchen enthielt. Man fand nordöstlich vom Ofen ein Räuchergefäß. Zwischen dem Ofen und der südlichen Längswand lagen im zentralen Teil in einer Reihe fünf Mahlsteine und fünf weibliche Tonfiguren, und zwar je eine Figur neben je einem Mahlstein. Die Figuren sind sitzende Idole mit nach hinten gebeugtem Oberkörper. An die hintere Querwand angebaut war eine 6 m lange und 2,75 m breite Lehmbank, die aus 4–5 durchbrannten Lehmschichten bestand; ihre Höhe über dem Boden betrug 40–50 cm; es geht aus den Beschreibungen nicht klar hervor, ob die 4–5 Lehmschichten dieser Bank zu verschiedenen Zeitpunkten, oder auf einmal angefertigt waren. Diese Frage wäre deswegen so wichtig, weil die Antwort darauf gleichzeitig auch eine Auskunft enthielte, ob man diese Bank als einen Altar ansehen darf, oder ob sie doch nicht nur eine Lehmbank ist, der man in Heiligtümern häufig begegnet.⁸ Es lagen auf dem südöstlichen Ende dieser Bank, neben ihrer südlichen Rand 16 weibliche Tonfiguren; auch diese waren sitzende Figuren mit zurück gebeugtem Oberkörper. Sie saßen auf Miniatursesseln, deren Rückenlehnen in Hörnern endeten. Man fand beim nördlichen Ende der Bank weitere weibliche Figuren und Gefäße. Die eine der kleinen Statuetten hielt eine Schlange unter ihren Armen. Das nördliche Ende der Bank reichte nicht bis zur Wand. Es lag in dieser Ecke ein großer, aus Lehm gebauter Armstuhl, dessen Form dieselbe war, wie diejenige der Miniatursesseln. Sein Sitzteil bestand aus gespaltenen Holzbalken, sein Durchmesser betrug 1 m.

Movsa glaubte, daß dieser Bau Nr. 3 von Sabatinowka II., um nach den Funden zu urteilen, ein Heiligtum war, in dem einst wohl komplizierte Zeremonien im Zusammenhang mit dem Ackerbau ausgeführt wurden. Die Fundgegenstände legen die Vermutung nahe, daß die Zeremonien wohl mit Getreidemahlen begannen, dann hat man aus dem neuen Mehl ein Gebäck, das heilige Neujahrsbrot der Göttin verfertigt, das dann im Ofen des Heiligtums gebacken wurde. Er hat versucht, auch das Nacheinander der Kulthandlung zu rekonstruieren:

1. die Anzahl der Mahlsteine zeigt, daß das Mehl durch 5 Frauen bereitet wurde; man fand ja 5 weibliche Figuren neben den Mahlsteinen;
2. vermutlich haben ebenfalls fünf Frauen auch den Teig des Neujahrsbrotes bereitet;
3. eine sechste Frau hat das Feuer zum Backen angemacht; diese Frau wird durch die auf das Ofenpodest gelegte kleine weibliche Figur symbolisiert;
4. die ganze Kulthandlung wurde durch eine siebente, alte Frau überwacht, deren Sitzplatz der große Armstuhl in der Ecke war; sie war umgeben von Gottheiten, deren Darstellungen die Lehmfiguren auf der Bank sind;
5. und schließlich wurden im Räuchergefäß, das vor der Bank befunden wurde, magische Pflanzen in Glut gebracht.

⁸ Häufig sind die derartigen Lehmبانke, die manchmal auf Steinplatten gebaut sind, in den Heiligtümern der ägäischen Bronzezeit; M. P. NILSSON: *The minoan-mycenaean religion and its survival in Greek religion*. 2nd ed. Lund 1950, 112. — O. FRÖDIN — A. W. PERSSON: *Asine. Results of the Swedish Excavations 1922–1938*. Stockholm 1938, 298, 308. — H. GOLDMAN: *Excavations at Eutresis in Boeotia*. Cambridge Mass. 1931, House L in the EH II level, 18, fig. 13, A. — W. D. TAYLOR: "Citadel House", *Mycenae 1968 and 1969*. AAA 3: 1, 1970, plane 1,5. Cf. W. VOIGTLÄNDER: *Zur Chronologie des spätmykenischen Burgen in Tiryns*. Tiryns, Forsch. u. Berichte, Bd. VI. Mainz 1973, 255. — SINCLAIR HOOD: *Minoan town-shrines? In: Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory*. Studies Presented to Fritz Schachermeyr, ed. by K. H. Kinzl.

Berlin—New York 1976, 161–165. — Es ist auffallend, daß in Tiryns neben der Bank, in der Ecke des kleinen Heiligtums ein Thronstuhl stand, während auf der Bank ein Idol, bzw. mehrere solche lagen. Dies alles erinnert allzusehr an die innere Einrichtung des Heiligtums von Sabatinowka. Über die Bänke in kretischen Heiligtümern siehe noch E. T. VERMEULE: *Götterkult. Archaeologia Homerica Band III*, Kap. V. Göttingen 1974, 10, 20, 23, etc. — Sowohl konstruktionsmäßig, wie auch von chronologischem Gesichtspunkt aus die nächste, so gut wie vollständig ähnliche Parallele dieser Bank ist eine Lehmbank der Notenkopfkeramik, die in Herrnbaumgarten (Österreich) freigelegt wurde; sie hat mindestens 8 verschiedene Lehm-schichten. Cf. F. FELGENHAUER: *ArchAustr* 38 (1965) 10–18.

Es wurden im Heiligtum insgesamt 32 Statuetten gefunden, und ohne Zweifel sind alle 32 Stücke weibliche Darstellungen.

Die Beschreibung und Erklärung von Movsa wurde Wort für Wort von M. Gimbutas übernommen: «The association of quern and grindstones with figurines portrayed in a seated position suggests magical grinding of grain and then perhaps baking of sacred bread. There was an overseer in control of the proceedings, probably a priestess or priest, seated on the full-size chair near the altar.»⁹

Verstehen wir richtig die Worte von Movsa, so vermengt er in der Auslegung jener Zeremonien, die im Heiligtum von Sabatinowka II vollzogen wurden, reale und symbolische (ja sogar irrationale) Elemente: im lebensgroßen Armstuhl saß während der Zeremonien ein wirklicher Mensch (ein Priester oder eine Priesterin), dafür sprechen teils die Ausmaße des Stuhles, und teils auch die Tatsache, daß auf diesem Stuhl keine Tonfigur lag; dieser lebende Mensch hat also die Kulthandlung überwacht; aber zu gleicher Zeit sollen das magische Mahlen (d. h. also das Herstellen des Mehles, das zum wirklichen Zweck der Kulthandlung nötig war) mit Hilfe von ebenfalls realen und normalgroßen Mahlsteinen kleine, symbolische Tonfiguren ebenfalls symbolisch ausgeführt haben. Offenbar kann dies nicht der wirkliche Ablauf einer Opfer-Darbringung sein, und besonders nicht, wenn die Zeremonie aus Getreide-Mahlen, aus dem Herstellen des Mehls, und aus Backen des heiligen Brotes besteht. Es gibt mehrere Möglichkeiten, die Widersprüche aufzulösen, doch haben sich diese weder Movsa, noch Gimbutas überlegt. Fasse man kurz diese Möglichkeiten ins Auge.

1. Es wäre möglich daran zu denken, daß im lebensgroßen Armstuhl während der Kulthandlung nicht ein lebender Mensch (also ein Priester oder eine Priesterin) saß, sondern man hat vielleicht dorthin die lebensgroße, hölzerne Statue einer Göttin hingestellt. Es wäre nicht ausgeschlossen, daß jene Holzreste, die Movsa vermuten ließen, daß der Sitzteil des Stuhles aus entzwei geschnittenen Baumstämmen bestand, in Wirklichkeit Überreste einer solchen Statue sind. Akzeptiert man diese Annahme, so könnte man schließen, daß die Einwohner der Siedlung im Heiligtum von großem Ausmaß modellartig und statisch einen Zustand verewigten, der eine Kulthandlung darstellt. Daß die Darstellung nur *zum Teil* modellartig gewesen sein mag, könnte soviel heißen, daß nur die menschlichen Teilnehmer der realen Kulthandlung durch Modelle verkleinerter Figuren symbolisiert wurden (dies sind die weiblichen Figuren neben den Mahlsteinen). Die weiblichen Figuren von ähnlichem Ausmaß auf der Bank wären demnach keine Modelle von lebendigen Menschen, sondern Motiv-Terrakotten. Das ist wohl der einzige Unterschied zwischen den modellartigen Personifikationen der Mahlerinnen und den Motivterrakotten, die auf der Bank gefunden wurden. Mit dieser Annahme könnte man den Widerspruch zwischen der wirklich ausgeführten Kulthandlung, und jenen Handlungsteilen, die nur symbolisch (modellartig) angedeutet wurden, aufheben. Aber in diesem Fall würde man allerdings jene Auslegung aufgeben müssen, wonach in unserem Heiligtum das heilige Neujahrs-Brot gebacken wurde.

2. Erstrebt man eine vollständige Rekonstruktion der vermuteten Kulthandlung im Heiligtum, so darf man auch nicht außer acht lassen, daß hier in einem Gefäß angebrannte Stierknochen vorlagen. Das hier vollzogene Opfer war also keine blutlose Primitiae-Opfer, sondern blutiges und unblutiges Opfer zusammen. Ja, man hat eindeutige Beweise eigentlich nur für das blutige Opfer (das sind die Stierknochen); man hat gar keinen Beweis im Heiligtum dafür gefunden, daß ein Primitiae-Opfer hier in der Tat dargebracht wurde. Vermuten kann man nur die symbolische Darstellung eines solchen, bzw. die Darstellung der Vorbereitungen zu einem solchen Primitiae-Opfer, besonders das Vorbereiten des Mehls. Man kann hier von einem wirklich dargebrachten Primitiae-Opfer auch deswegen nicht reden, weil das Heiligtum keinen Altar besaß. Die lange und breite Bank im hinteren Teil des Baues war kein Altar. Man begegnet solchen Bänken aus Stein, Lehm oder Holz in manchen frühzeitigen Heiligtümern. Man deponierte auf diesen die zu den Zeremonien nötigen

⁹ GIMBUTAS 1974, 73.

Geräte (Libationsgefäße, Tiergefäße) und die Votiv-Terrakotten (siehe Anm. 8). Denkt man an jene Denkmäler aus diesem Zeitalter, die mit Primitiae-Opferhandlungen verbunden waren, so ist es am wahrscheinlichsten zu vermuten, man hätte das Primitiae-Opfer nicht in dem Sabatinowka II — Heiligtum dargebracht, sondern in einer Opfergrube, die sich wahrscheinlich außerhalb des Heiligtumes befand.¹⁰ Das Primitiae-Opfer wurde im Heiligtum selbst nur imitiert, symbolisch dargebracht.

3. Denkt man an eine solche symbolische, modellartige, beinahe puppenspielartig vorgeführte, oder nur dargestellte Opferzeremonie, so ist nur eine einzige Auslegung naheliegend: es handelt sich um die symbolische Wiederholung des ersten mythischen Opfers: das Uropfer des Urmythos wurde mit Idolen wiederholt. Das Mahlen der Idole symbolisiert die Vorbereitung des Uropfers. Im lebensgroßen Armstuhl sitzt die höchste Gottheit der Fruchtbarkeit, das Bild der Großen Muttergöttin (ihr Holzbild?), für die die Zeremonie wiederholt wird, und die nach dem Mythos auch das Uropfer erhielt.

4. Es wäre ferner möglich auch daran zu denken, daß das Heiligtum zwischen zwei wirklichen Opferzeremonien (etwa in der Periode zwischen zwei Ernten) in einem solchen vorbereiteten Zustand gehalten wurde.

5. Es wäre auch denkbar, daß das Fundmaterial des Heiligtumes von Sabatinowka II nicht die Überreste einer wirklich vollzogenen Opferhandlung darstellt, also nicht den Zustand nach der Darbringung des Opfers zeigt. Das eingerichtete Heiligtum mag zum Zweck des Unterrichts von Priesterin-Kandidaten, oder zur Vorbereitung auf Initiationszeremonien hin gedient haben. Man hatte diejenigen, die einzuweihen waren, hier vorbereitet, ihnen die Ereignisse des Urmythos beigebracht, indem man ihnen das erste mythische Opfer vorgespielt hatte. Nachdem die noch Nicht-Eingeweihten (junge Leute im allgemeinen und Priesterin-Kandidaten) an den sakralen Zeremonien der Tripolje-Gemeinden offenbar nicht teilnehmen durften, konnte ihr Unterricht — einerlei ob dabei von Priesterin-Kandidaten oder von nicht-eingeweihten jungen Leuten im allgemeinen die Rede war — nur modellartig ausgeführt werden. Unserer Ansicht nach wäre eine solche Auslegung für den Erhaltungszustand und für die Einrichtung des Heiligtumes von Sabatinowka II gar nicht unwahrscheinlich. Wir haben in der Einleitung eben mit Rücksicht auf diese Erklärungsmöglichkeit die Kontinuitätlichkeit der beiden Heiligtümer in Sabatinowka hervorgehoben, daß also das neue Heiligtum daselbst errichtet wurde, wo auch früher schon ein Heiligtum stand, ja der alte Bau wurde umgebaut oder neugebaut, wie auch in Eridu (Südmesopotamien) eine ganze Reihe von Heiligtümern aufeinander folgt, von der XVII. Schicht ab bis zur VI., ja bis zur ersten.¹¹ Diese Kontinuitätlichkeit setzt die außerordentliche Festgebundenheit und Stetigkeit der Kulte voraus. Doch die Ständigkeit erfordert auch die genaue Kenntnis der kultischen Vorschriften sowohl von der Seite der Mitglieder der Gemeinschaft, wie auch von derjenigen der Eingeweihten und Priester. Man erreicht dies mit methodischem Unterricht. Bei den Naturvölkern werden die Einzuweihenden regelrecht unterrichtet, wir brauchen also gar keine weiteren Belege für diese Behauptung anzuführen.

Aber eine Tatsache ist über jeden Zweifel erhaben: in den Heiligtümern im allgemeinen (und so sicherlich auch im Heiligtum von Sabatinowka II) war die Opferzeremonie, bzw. ihre reale oder symbolische Vorbereitung mit *Getreidemahlen* verbunden. Das Mahlen des Mehls unmittelbar zum Opfer oder zum Opferkuchen war ein Teil der Zeremonie selbst. Doch ist dies kein «magisches

¹⁰ Über die Verteilung der Opfergruben siehe zusammenfassend MAKAY 1975, 166–167.

¹¹ S. N. KRAMER: *The Sumerians. Their history, culture, and character*. Chicago 1963, 135–136. — SETON LLOYD—F. SAFAR: *Sumer* 3 (1947) 85–111.; *Sumer* 4 (1948) passim; *Sumer* 6 (1950) 27–33. — J. OATES: *IRAQ* 22 (1960) 33. — E. D. VAN BUREN:

Orientalia 18 (1949) 123–124. — B. HROUDA: *Vorderasien, I. Mesopotamien, Babylonien, Iran und Anatolien. Handbuch der Archäologie*. München 1971, 63–65. — E. STROMMINGER: *Fünf Jahrtausende Mesopotamien*. München 1962, 49. — S. LLOYD: *Abu Shahrein: a memorandum*, *IRAQ* 36, 1974, Pls. XVIII–XIX.

Mahlen», denn unter magischen Handlungen versteht man in der Religionsgeschichte etwas anderes. Lieber gebrauche man den Ausdruck *rituales Mahlen*, in dem Sinne des Wortes, daß das Mahlen im Rahmen der Zeremonie auszuführen war, auch wenn es als physikalische Handlung sich von dem alltäglichen Getreide-Mahlen in gar nichts unterschied. Unwahrscheinlich wäre ein solcher Unterschied auch schon darum, weil die Mahlsteine dieselben waren, die diejenigen der alltäglichen Praxis. Der Unterschied zwischen dem alltäglichen und dem ritualen Mahlen kann nur darin bestanden haben: *wo* die Handlung ausgeführt wurde, und *zu welchem Zweck* man das gewonnene Mehl gebraucht hatte, oder etwa auch noch darin: welche Art Getreide man zum Mahlen ausgewählt hatte. Aber solche sekundären Einzelheiten lassen sich heute kaum mehr rekonstruieren.

Das Modell von Popudnia ist der beste Beweis dafür, daß in den gleichzeitigen Heiligtümern der Tripolje-Kultur in der Tat Getreide gemahlen wurde. Denn es wäre wohl erzwungen anzunehmen, daß auch dieses Modell ein solches Heiligtum darstellt, wie dasjenige von Sabatinowka war, in dem keine echte und wirkliche Kulthandlung sondern nur eine imitierte ausgeführt wurde. Es ist wahrscheinlicher zu vermuten, daß das Modell von Popudnia die Teilhandlung einer Opferzeremonie, das Mahlen in einem wirklichen Heiligtum darstellt.

Das Erklären des Heiligtumes von Sabatinowka wird eigentlich nur durch diesen Umstand erschwert: wozu hat man ein Heiligtum mit 70 Quadratmeter Grundfläche erbaut, wenn man die Kulthandlung des ritualen Mahlens, einen Teil des Uopfers nur symbolisch darstellen wollte; man hätte dasselbe auch mit dem Herstellen eines kleinen Modells in der Größe von einigen Zentimetern verwirklichen können. (Es gehört auf ein anderes Blatt, daß wir gar nichts auch darüber wissen, zu welchem Zweck eigentlich die Heiligtum-Modelle verfertigt wurden: waren diese etwa kleine Hausheiligtümer, zum Zweck der Darstellung von individuellen Opfern?). Es ist auch eine beunruhigende Tatsache, daß im Verhältnis zur 70 Quadratmeter großen Grundfläche des Heiligtums von Sabatinowka die Mahlsteine des ritualen Mahlens und die Figuren einen unbedeutend kleinen Raum einnehmen. Das Heiligtum (dessen ganze Einrichtung nur aus den folgenden Gegenständen besteht: Mahlsteine, Bank, Ofen, großer Armstuhl, Gefäße und sitzende Votiv-Terrakotten auf der Bank) wurde eigentlich doch für «lebensgroße», wirkliche Zeremonien gebaut. Der Zustand also, in dem uns das Heiligtum erhalten blieb, zeigt demnach ein zufälliges, wahrscheinlich außerordentliches und außergewöhnliches Ereignis. Wir vermuten, daß dieser vom gewöhnlichen abweichende Zustand, die Modellszene das Vergegenwärtigen des ersten, mythischen Opfers symbolisierte. Wohl der Urmythos wurde in Begleitung von Gesang und Rezitieren wiederholt. (Es ist allgemein bekannt, daß jedes Opfer, auch das wirklich dargebrachte als eine Wiederholung des ersten, mythischen Uopfers gelten soll.) Es ist naheliegend, anlässlich eines solchen symbolischen Wiederholens an die vorbereitenden Initiations-Zeremonien der Einweihung zu denken. Es mag bei einer solchen Unterrichts-Zeremonie entweder die Statue der Großen Göttin im Armstuhl gegessen haben, oder auch eine Priesterin, die den Unterricht, das imitierte Darbringen überwachte. Doch lagen auf der Bank im hinteren Teil des Heiligtums auf alle Fälle die üblichen Geräte des Heiligtums, z. B. die Votiv-Terrakotten. Man dürfte aufgrund ihrer verhältnismäßig großen Anzahl (16 + Idole von unbekannter Anzahl, aber nicht mehr als insgesamt 24) etwa daran denken, daß diese Figürchen nacheinander, nach verschiedenen Zeremonien dargebracht wurden, und sich langsam auf der Bank anhäuferten. Es wurden also auf dieser Bank keine Opferhandlungen vollzogen, sie war kein Altar. Die Überreste des blutigen Opfers, die Stierknochen sind allerdings Opferreste einer anderen, wahrscheinlich früheren wirklich ausgeführten Kulthandlung.

Vergleicht man noch einmal das wirkliche Heiligtum von Sabatinowka II (sowie seine komplizierte Einrichtung) und das Modell von Popudnia, so darf man auch einige wesentliche Unterschiede der beiden nicht außer acht lassen. (Die Tatsache, daß das Modell auch große Getreidebehälter-Gefäße zeigt, die im Heiligtum von Sabatinowka, oder mindestens in seiner erhalten gebliebenen Form gar nicht vorhanden waren, braucht hier nicht hervorgehoben zu werden.) Es darf vor allem

erwähnt werden, daß das Modell von Popudnia zwar statisch das Innere eines Heiligtums verewigt, aber innerhalb dieses Rahmens dennoch die Dynamik des Mahlens darstellt: die weibliche Figur führt gerade die Handlung des Mahlens aus. Dasselbe hätten auch die Hersteller des Heiligtums von Sabatinowka, bzw. diejenigen, die es eingerichtet hatten, verwirklichen können, wenn sie in der Tat ein «sakrales Mahlen» hätten darstellen wollen. (Zweck und Ziel eines sog. sakralen Mahlens hätte z. B. sein können, durch eine Zauberhandlung eine bessere Getreide-Ernte, mehr Mehl und Brot von der Fruchtbarkeitsgöttin zu erzwingen.) Daß die Verfertiger des Heiligtums dies nicht taten, ist auch ein vermittelter Beweis für unsere obige Erklärung, daß nämlich der erhalten gebliebene Zustand des Heiligtums ein zufälliger ist: Unterricht, Vorbereitung einer Initiationszeremonie, Darbringung, oder unmittelbar danach. — Ein anderer Unterschied ist ferner, daß das Modell von Popudnia den Beginn der Zeremonie (das Vorbereiten des Opfermehls) zeigt; dagegen ist man im Heiligtum — um nach seinem Zustand zu urteilen — *nach* der vollzogenen Kulthandlung. Es gibt in Sabatinowka auch keinen kreuzförmigen Opferherd,¹² der für die Tripolje-Kultur so kennzeichnend ist; ja, es gab im untersuchten Bau von Sabatinowka überhaupt keinen Altar. Die Bank an der hinteren Wand hat keine wesentlichen Kennzeichen des Altars: Brandspuren, Opferreste, oder Kriterien der Form (z. B. vorbereitete Fächer für die Gefäße, stufenförmige Ausbildung, Eintiefungen, Randausbildung, verhältnismäßig kleine Ausmaße, u. a. m.). Doch das Räuchergefäß und die angebrannten Stierknochen sind hinreichende Beweise für ein blutiges Brandopfer. Die Lösung kann nur die schon erwähnte Annahme sein: wohl hat man hier sowohl das blutige, wie auch das unblutige Opfer (oder auch beides zusammen) in einer Opfergrube dargebracht. Das beste Beispiel liefert für ein solches gleichzeitiges blutiges und unblutiges, ja auch für Menschenopfer die Grube 8. von *Cviklivci*, die einem späten Abschnitt der Tripolje-Kultur angehört. Kein Zweifel, diese ist eine Opfergrube, und man begegnet unter ihren Opferresten auch dem Mahlstein.¹³ Es steht über jeden Zweifel, daß das Opfer hier in der Grube selbst dargebracht wurde, denn in der Grube, in ihrem seichterem Teil fand man auch den Opferherd.

Es stellen sich im folgenden vor allem noch zwei Fragen. Soviel ist schon klar, daß in Sabatinowka das Mahlen einen Teil der Zeremonie gebildet hatte. Die Frage heißt nun, ob nicht auch weitere Angaben dafür bekannt sind, daß das Mahlen in der Opferzeremonie eine Rolle gespielt hatte. Man bekommt eine Antwort auf diese Frage aufgrund der Untersuchung der Heiligtümerreste aus ähnlicher Zeit. Die andere Frage heißt, ob nicht Beweise auch dafür vorliegen, daß man die Mahlsteine, die im Laufe der Zeremonie benutzt wurden — obwohl ihre Form und ihr Material dieselben waren, wie diejenigen der im alltäglichen Leben benutzten Mahlsteine — nach ihrer Verwendung in der Zeremonie (die übrigens vollkommen von praktischer Art war) dennoch einer Sonderbehandlung unterzog, d. h., ob man diese Steine nicht aus dem Kreise der gewöhnlichen Instrumente heraushob, und ob man sie von da ab nicht als sakrale Instrumente ansah. Ja, man durfte diese nach der Zeremonie wohl auch gar nicht mehr benutzen; vielmehr wurden sie aus ritualen Gründen zerbrochen, oder auch unversehrt, zusammen mit der Opferspeise und mit dem Opfertrank in die Grube geworfen. Diese Frage wird endgültig aufgrund einer Untersuchung der Überreste aus den Opfergruben beantwortet. Zunächst wollen wir noch die Reihe der Mahlsteine aus Heiligtümern mit weiteren Angaben ergänzen.

Man hat in Siebenbürgen, am Fundort *Pianul de Jos* — Podei (Bezirk Hunedoara — Hunyad) i. J. 1963 eine Kultanlage gefunden. Einen Teil von dieser bildete ein Gestell von dreieckiger Tischform in verhältnismäßig gutem Erhaltungszustand. Unter dem Gestell lag ein Speichergefäß von großem Ausmaß, und auf dem Gestell 9 kleinere, zum Teil bemalte Gefäße. In der Nähe des Gestelles (auf der Höhe des Speichergefäßes, also auf Fußboden-Niveau) fand man einen aus Lehm

¹² PASSEK 1949, Abb. 36d. — MOVSA 1971, 202. — TSÜBESKOV 1975, 175.

¹³ MOVSA 1964, 215—217, Abb. 1. Grube 8.

gebauten Herd, und unweit von diesem einen Mahlstein.¹⁴ Wahrscheinlich stand dieses tischartige Gestell im Inneren eines größeren Heiligtums. Auf dem Boden des Heiligtums lag der Mahlstein, der Herd und das Speichergefaß unter dem Gestell. Vermutlich blieben die übrigen Teile des Heiligtums deswegen nicht in einem guten Zustand erhalten, weil nur das Gestell so stark durchgebrannt war, daß sein Lehm Schlag und die Gefäße nicht zugrunde gingen. Das exakte Zeitalter dieser Funde ist die Petreşti-Kultur, d. h. sie sind genau gleichzeitig mit der frühen Tripolje-Cucuteni Phase, also mit dem Heiligtum von Sabatinowka.

Es kam im Laufe der Grabungen in den Jahren 1962—1968 südlich von Bukarest in *Căscioarele* am nördlichen Ufer der Unteren Donau ein außerordentlich geschmückter Bau mit bemalten Säulen und Wänden zum Vorschein. Er gehört der spätesten sog. Spanţov-Phase der Boian-Kultur an (diese Phase ist die Zeitspanne, die schon zur Gumelniţa-Kultur hinüberführt). Man darf also im wesentlichen diesen Fund als gleichzeitig mit der Tripolje-Kultur und mit den Sabatinowka-Heiligtümern ansehen. Es kam in der einen Räumlichkeit dieses Baus (Raum 1), der im Jahre 1968 noch nicht vollständig erschlossen war, neben Gefäßen und anderen kleinen Gegenständen auch «un moulin à bras pierre» zum Vorschein.¹⁵

Man darf auch jenes Baumodell, das im bulgarischen *Ovčarovo* (Bezirk Tărgovişte) im Jahre 1971 gefunden wurde, zu den Heiligtümern rechnen. Es kam in der 5. Bauschicht der Siedlung, in einem Haus zum Vorschein. Man kann es auf den Anfang der Periode Kodzadermen-Gumelniţa-Karanovo VI datieren.¹⁶ Es ist also ein Fund von späterer Datierung als die oben besprochenen Heiligtümer, doch es gehört in ein mit jenen wesentlich verwandtes kulturelles Milieu. Man fand auf dem Fußboden des Hauses zwei Tonmodelle von Heiligtümern. Das Größere, das religionsgeschichtlich hätte interessanter sein können, da es voll mit Miniatur-Funden war, ließ sich nicht rekonstruieren.¹⁷ Doch ist dieses Stück ein zweifelloser Beweis dafür, daß auch das andere, das kleinere Modell die Darstellung eines Heiligtums war. Die Maße des letzteren sind 20 × 20 cm, es steht auf vier rot bemalten Beinen, und es ist viereckig. Die Seitenwände sind niedrig, und die Konstruktion hat kein Dach. Man sieht an der Wand auch an zwei Stellen bemalte, symbolische Verzierungen. Der Eingang ist schmal, und vor ihm befindet sich eine Schwelle. Gegenüber dem Eingang, an der hinteren Wand sieht man ein niedriges Podium (eine Bank). Rechts von dem Eingang steht ein Ofen, und schließlich befinden sich zwischen dem Ofen und dem Podium die Nachahmungen von zwei Mahlsteinen. Nach der Leiterin der Ausgrabungen sollten dies Modelle der Häuser der Siedlung sein, im Maßstab 1 : 30. Beide Modelle lagen 1 m voneinander entfernt auf dem Fußboden des Hauses, umgeben von einem niedrigen Lehmwall.

Erwähnenswert sind noch einige Heiligtumsreste aus dem Kreise der Tripolje-Kultur, vor allem aus der Gegend des Mittleren Dnjestr, vom Fundort *Stena* (Bezirk Vinnica).¹⁸ Man fand hier im Inneren eines Baues neben dem Ofen die Überreste eines Altars mit Mahlsteinen, und über diesen Altarreste große Gefäße mit helmförmigen Deckeln, kleinen Schüsselchen und Miniatürgefäßen. Die Altäre sollen «anthropomorph» gewesen sein, aber näher wurden sie nicht bestimmt.

¹⁴ IULIU PAUL: Ein Kulttisch aus der jungsteinzeitlichen Siedlung von Deutschpien (Pianul de Jos). *Forschungen zur Volks- und Landeskunde* 8: 1 (Bukarest 1965) 69—76, bes. 57. Derselbe Aufsatz auf rumänisch: Un complex de cult descoperit în aşezarea neolitică de la Pianul de Jos. *Studii şi Comunicări* 12, *Arheologie-Istorie*. Sibiu 1965, 5—20. — Cf. noch ALDEA 1975, 153.

¹⁵ V. DUMITRESCU: Edifice destiné au culte découvert dans la couche Boian-Spanţov de la station-tell de Căscioarele. *Dacia* 14 (1970) 5ff. bes. 20.

¹⁶ HENRIETA TODOROVA: Kultszene und Hausmodell aus Ovčarovo, Bez. Tărgovişte. *Thracia* 3 (Serdicæ 1974) 39—46. — *Ead.*: Praistoritseskoto

iskustvo na nasite zemi. Sofia 1975, Umschlagbild und S. 5—6. — H. TODOROVA—ST. IVANOV: Le tell près de Goljamo Delčev. Sofia 1975, 29. — H. TODOROVA: Ovčarovo. Sofia 1976, Abb. S. 113—115.

¹⁷ Diese hochinteressanten Gegenstände gehören nicht in den vorliegenden Fragenkomplex, darum beschäftigen wir uns mit ihnen nicht eingehender. So viel wird durch sie allerdings eindeutig erwiesen, daß die Ausrüstung der spätneolithischen Heiligtümer sehr abwechslungsreich war: verzierte Lehmplatten, Tischlein, Idole, Trommeln u. a. m.

¹⁸ MAKAREVITSCH 1960b, 24—25. — MOVSA 1971, 202. — TSÜBESKOV 1975, 175.

Es wurde in *Berezov* am Süd-Bug, ebenfalls auf dem Gebiet der Tripolje-Kultur, der Bau Nr. 4 freigelegt. Er dürfte, nach seiner Errichtung, getrost als ein Heiligtum gelten.¹⁹ Die Grundfläche des Bauwerkes war größer als 30 m². In der Mitte war es durch eine innere Wand zweigeteilt. Es gab im Teil näher dem Eingang einen Ofen mit einem Bänkchen. Vor dem Ofen befanden sich einige Gefäße für Flüssigkeiten und Speise-Vorräten. Der hintere Teil war eine 80 × 70 cm² große Zellenkonstruktion, viergeteilt durch innere Wände. Die Wände waren bloß 6—7 cm hoch. Es mag ein eigentümlicher Altar gewesen sein. Daneben steinerne Instrumente, Opfer-Tischlein, mehrere Gefäße und schließlich ein Mahlstein. Ein Teil der Gefäße war bemalt, und das Muster weist «kosmogonische Motive» auf. Man sieht auf dem einen Gefäß sieben, weibliche Figuren darstellende Reliefs. Nach einer Ansicht hätte man in diesem Heiligtum die Akrothinia-Zeremonie, das Erstlingsopfer der Göttin der Getreidesamen dargebracht.

Es wäre möglich, nachdem man außerhalb des Baues in der unmittelbarer Nähe auch eine runde Lehmplatte, in der Mitte mit einer kleineren Vertiefung, vorgefunden hat, daß ein Teil der «magischen» Zeremonien (d. h. des Opfers) unter freiem Himmel vollzogen wurde. Wir besitzen diesbezüglich Angaben auch von anderen Tripolje-Fundorten (siehe unten!).

Es kamen ebenfalls Funde zum Vorschein, die auf ein Heiligtum hinweisen, auch in einem Bau des Fundortes der Tripolje-Kultur neben *Grenovka*. Es ist hier von Schüsseln auf hohlen anthropomorphen Beinen, von einer Tonstatuette mit Schlangendarstellung (siehe die eine Figur von Sabatinowka!) sowie von einem Mahlstein in Begleitung von anderen Funden die Rede.²⁰

Es wird also durch sechs gebaute Heiligtümer und durch zwei Modelle bewiesen, daß der Mahlstein einen Teil der Ausrüstung von Heiligtümern gebildet hatte, und ebenso gehörte das Mahlen zu den Kulthandlungen im späten Neolithikum und im Chalkolithikum im Kreise der Tripolje-Cucuteni-Petreshti-Gumelnița Kulturen.

Nun müssen wir versuchen, auch die zweite Frage zu beantworten: ob die Mahlsteine nach ihrer Verwendung in den Zeremonien als Kultgegenstände galten, und ob sie danach in der Tat als Ausrüstungsobjekte der Heiligtümer behandelt wurden. Die eingehende *Untersuchung der Opfergruben*, über die wir im folgenden berichten, zeigt, daß diese Frage — für große Gebiete von Europa und für sehr verschiedene Epochen der Vorzeit — eindeutig bejaht werden soll.

Ein ältestes Beispiel findet sich in *Anza* (jug. Makedonien), aus der frühneolithischen Anza II Periode, wo in mehreren Gruben Mahlsteine mit verschiedenen anderen Kultobjekten gefunden worden sind. «... in pits, probably sacrificial, together with painted or beautifully burnished ware, offering tables, animal bones, teeth, claws or antlers, ceramic discs, and other objects as for example, the content of the pit in unit 213, Square VII, which comprised a marble figurine in the shape of an anthropomorphic toad, ... a zoomorphic figurine, a bead of a deer, ... a claw of a dog, a ceramic disc, a grinding stone, and potsherds of brown-on-red painted vases.»²¹

Zwischen diesem und den folgenden Beispielen findet sich eine größere Zeitlücke, über die uns bis jetzt keine sichere Beispiele bekannt sind. Fassen wir im folgenden die Angaben aus der Tripolje-Kultur ins Auge!

Die sog. Kultobjekte (d. h. Opfergruben) konzentrierten sich auf den südöstlichen Teil der vorhin schon erwähnten Siedlung der Tripolje-Kultur in *Cviklivci*, und zwar auch mehrere auf einem verhältnismäßig kleinen Gebiet. Es sind Opfergruben vorwiegend mit Überresten des Getreide-Opfers.²² Eine der Gruben war 1 m tief. Es lag darin eine Holzkohlenschicht, die aus dem Verbrennen von pflanzlichem Material entstand. Darüber stand ein viereckiger Altar aus Lehmplatten. Dieser

¹⁹ TSÜBESKOV 1975, 170—175.

²⁰ TSÜBESKOV 1975, 175. — MAKAREVITSCH 1960a, 292.

²¹ M. GIMBUTAS (ed.): *Neolithic Macedonia*, as reflected by excavations at Anza, Southeast Yugosla-

via. *Monumenta Archaeologica*, vol. I. Los Angeles 1976, 198—199, 204, etc.

²² MOVSA 1964, Abb. I, Grube 8. — *Id.*: 1971, 204.

Zusammenhang entspricht einem häufigen Typus der Opfergruben, bei dem nämlich das Opfer in der Grube dargebracht wird, dann schüttet man die Grube zu, man errichtet einen Altar darüber, um auf diesem letzteren wieder ein Opfer darzubringen. Wie wir darauf schon hingewiesen hatten, erinnert diese Form sehr an jenes Opfer, das nach Ovidius anläßlich der Stadtgründung von Rom dargebracht wurde.²³ Südöstlich von diesem Altar, nicht sehr weit von der Grube 8. fand man die Ruinen eines Herdes oder eines Ofens mit hohen Wänden, und darunter in einer Kohlen- und Aschenschicht die Überreste von Samenspeicher-Gefäßen; es handelt sich also wieder um einen Altar über einer Opfergrube. Man hat insgesamt 18 Gefäße rekonstruieren können. Man fand dasselbst Mahlsteine, Lehmgewichte, Spinnwirtel und eine verzierte Axt aus Horn. Im südöstlichen Teil der Grube lagen die verbrannten Knochen eines 18—20 Jahre alten Mannes, ferner angebrannte Tierknochen von Stier, Schaf und Ziege. Die gebrannten Menschenknochen lagen zum Teil unter dem Ofenschutt, und zum Teil daneben in 5 kleinen Häufchen unter einem Gemisch von Erde, Asche und Holzkohlen. Die menschlichen Knochen waren vermengt mit Unio-Muscheln und mit Knochen von Wiederkäuern. Das eine Häufchen von menschlichen Knochen lag unter dem unteren Stein des Mahlsteines. Es ist anzunehmen, daß das Opfer — das aus Tier-, Menschen-, aber auch aus Getreideopfer bestand, — im oberen Teil der Grube, in einem Ofen dargebracht wurde; die Opferreste wurden dann, zusammen mit den Kultgegenständen (d. h. mit den Mahlsteinen), in der Opfergrube niedergelegt. Es ist auch wohl möglich, daß der geopfert Mensch in mehreren Teilen verbrannt wurde; darauf wäre nach Movsa zurückzuführen, daß die gebrannten Knochen in verschiedenen Häufchen in die Grube gelegt wurden.

Untersuchen wir nun die Opfergruben aus dem Cucuteni AB Periode, die in Rumänien, in *Traian* (Bez. Zăneşti, Kom. Neamţ, Moldau) freigelegt wurden. Wir wollen dabei die Aufmerksamkeit auf die Mahlsteine und auf den vermutlichen Prozeß der Zeremonie konzentrieren. Aber es sei noch vorausgeschickt, daß es nicht leicht war, ein authentisches Bild zu gewinnen, nachdem die Angaben in verschiedenen Zusammenhängen, zu unterschiedlichen Zeitpunkten, und manchmal auch untereinander widersprechend veröffentlicht wurden.²⁴

Wir haben von unserem Gesichtspunkt aus fünf rituale Einheiten untersucht. Diese sind die folgenden: *drei* Gruben, die i. J. 1952 freigelegt wurden, und zwar Grube γ , Grube δ (auch Grab I. genannt) und schließlich Grube ζ (manchmal auch als Grab II. erwähnt). Zu diesen kommen noch die *beiden* Objekte: 1/1956 und 2/1956; ursprünglich hielt man auch diese letzteren für Gräber. Doch es ist klar, daß die sog. 'Gräber' I. und II., aus dem Jahre 1952, ferner die beiden Objekte 1/1956 und 2/1956, die auch Menschenopfer enthielten, *Opfergruben*, und als solche, gute Parallele zu der Grube 8. in Cviklivci sind.

Grube γ kam im Haus 1. zum Vorschein; sie schnitt die Cucuteni AB Periode, aber ihr Fundmaterial entstammt demnoch derselben Periode. Sie ist annähernd kreisförmig, 160 cm tief und ihr Durchmesser beträgt unten 2 m. Der untere Teil sieht so aus, als hätte man die Grube vorher ausgebrannt. Es befanden sich darin dicht nebeneinander 20 Gefäße, größere und kleinere, bemalte und unbemalte. Die kleineren waren zum Teil in die größeren hineingelegt. Man konnte die Grube von 130 cm ab (unter der gegenwärtigen Erdoberfläche) beobachten; zuoberst befanden sich Holzkohlenreste; 150 cm tief lagen die ersten Gefäße. Jedes Gefäß beinhaltete Asche, Schaf- und Ziegenknochen und Muschelschalen. Unter den Gefäßen beobachtete man Brandspuren, feine Holzkohlen, eben-

²³ OVIDIUS: Fasti IV, 819—824:

«Apta dies legitur, qua moenia signet aratro.
Sacra Palis suberant: inde movetur opus.
Fossa fit ad solidum, fruges iaciuntur in ima
et de vicino terra petita solo.
Fossa repletur humo, plenaeque imponitur ara,
et novus accenso fungitur igne focus.»

Vgl. noch MAKKAY 1975, 167—168.

²⁴ H. DUMITRESCU 1957, und eine weiterentwickelte Variante dieses Aufsatzes auf rumänisch H. DUMITRESCU 1954. Vermutlich die französische Übersetzung des Aufsatzes aus d. J. 1954 ist H. DUMITRESCU 1958. — Zusammenfassend siehe E. COMSA: Die Bestattungssitten im rumänischen Neolithikum. Jschr. mitteldt. Vorgesch. 58 (1974) 137—138. Er schreibt über «rituelle Bestattungen».

falls Schaf- und Ziegenknochen, und Asche vielleicht aus den umgefallenen Gefäßen. Einige Gefäße waren angeraucht, als ob sie über Feuer gestanden hätten.²⁵

Grube δ (oder Grab I.) lag 3 m entfernt von Grube γ . Sie erreichte eine Tiefe von 170 (von der gegenwärtigen Erdoberfläche gerechnet 260) cm. Sie war oval, mit einem Durchmesser von 200—210 cm. Auch diese befand sich im Bau 1. Ja, das Fußboden-Niveau des Baus war über der Grube ein wenig eingesunken, mit Herdspuren über einem Teil der Vertiefung. Die Grube war allerdings ausgegraben, bevor man den Fußboden fertiggestellt hatte. Diese Grube ist also auf alle Fälle sehr ähnlich wie jene andere, die in *Erősd* (Siebenbürgen) noch vor dem ersten Weltkrieg durch Ferenc László freigelegt wurde.²⁶

Man fand in Grube δ , nach der Entfernung des Fußbodens des Baus, sogleich viel Asche und die Bruchstücke eines absichtlich zerbrochenen Gefäßes. Es wurde sichtbar, daß diese Grube den Fußboden eines tiefer liegenden Hauses der Precucuteni-Periode durchschneidet. So ließ sich die Grube sehr gut in die Periode zwischen der Errichtung der beiden Fußböden datieren. Was die Ausfüllung der Grube betrifft, lag unter dem Fußboden-Niveau eine 35 cm dicke gemischte Schicht, und darunter die Gefäße. Es lagen insgesamt mindestens 28 Gefäße in der Grube, um je ein größeres Gefäß herum gruppiert. (Es ist für die Cucuteni-Kultur eine ähnliche Gruppierung der Gefäße in je einem Opferzusammenhang charakteristisch. Ebenso fand man kleinere Gefäße um ein größeres gruppiert in Ghelăieşti.²⁷) Das mittlere große Gefäß war roh und unbemalt. Auch hier waren die kleineren Gefäße in die größeren hineingelegt. Es fand sich in jedem Gefäß Asche, in einigen bis zum Rand hinauf. Die Asche enthielt Holzkohlenstücke, sowie angebrannte Schaf- und Ziegenknochen. Es befand sich unter den Gefäßen, im durchbrannten unteren Teil der Grube eine 3—4 cm dicke Aschenschicht. Man fand außer den Gefäßen noch das Fragment einer Handmühle im nordwestlichen Teil der Grube; der Reibstein der Handmühle lag in dem einen Gefäß. Nach dem Auflesen der Gefäße im südlichen Teil der Grube stieß man auf ein Skelett, 130 cm tief unter dem Fußboden-Niveau. Unter dem Skelett lagen Bruchstücke von Gefäßen, die absichtlich, oder durch das Gewicht der Leiche zerbrochen wurden. Doch befanden sich andere Gefäßbruchstücke auch über der Leiche. Die Knochen der rechten Hand waren nicht vorhanden. Das Geschlecht des Bestatteten ließ sich nicht bestimmen; sein Lebensalter mag um das Jahr 18 gewesen sein.²⁸

Grube ζ wurde im Baukomplex 2 gefunden. Hier lag das Skelett auf dem Boden, in der Mitte der Grube; es war ein Kind unter dem 10. Lebensjahr. Der Erhaltungszustand war schlecht. Es gab in dieser Grube 14 Gefäße, unversehrte und zerbrochene, einige lagen um das Skelett herum, und andere darüber. Das größte Gefäß lag mit dem Mund nach unten zu gerichtet; es gab darin wenig Asche, Knochenbruchstücke und Muscheln. Neben den Gefäßen lagen einige Kiesel, «un moulin à bras placé auprès de la tête du squelette et un broyeur.» Die Tierknochen in den Gefäßen waren diejenigen von jungen Ziegen und Schafen. Es gab hier weniger Asche, Holzkohlen und Tierknochen als in der Grube δ . Die Datierung ist auch hier die Cucuteni AB Periode; alle drei Gruben mögen also gleichzeitig sein.²⁹

H. Dumitrescu hat jene Kriterien zusammengefaßt, die zum Teil für alle drei Gruben charakteristisch sind, und die auch beweisen, daß es sich hier um Opfergruben handelt.³⁰

a. Sie sind in den gewachsenen Boden eingetieft;

b. Ihr unterer Teil ist beinahe rotgebrannt, und es liegt darüber eine mehrere cm dicke Schicht von Asche und Holzkohlen;

²⁵ H. DUMITRESCU 1957, 97—99. — H. DUMITRESCU *et al.* 1953, 62—65, Abb. 19—20.

²⁶ MAKAY 1975, 163—164, mit weiteren Literaturangaben.

²⁷ ŞT. CUCOŞ: Un complex ritual cucuténian descoperit la Ghelăieşti. SCIV 24: 2 (1973) fig. 1.

²⁸ H. DUMITRESCU 1957, 99—102. — H. DUMITRESCU *et al.* 1953, 62—65, Abb. 21—22.

²⁹ H. DUMITRESCU 1957, 102—103. — H. DUMITRESCU *et al.* 1953, 62—65, Abb. 23.

³⁰ H. DUMITRESCU 1957, 104—106.

c. Es gab in allen dreien Gefäße in bedeutender Anzahl, systematisch gruppiert, teils absichtlich zerbrochen, in einigen Fällen mit dem Mund nach abwärts gedreht. Es gab in den Gefäßen Asche (manchmal bis zum Rand angefüllt) und Knochen von Haustieren (Ziege, Schaf, Schwein, Rindvieh und Kleinvieh); man sieht an den Gefäßen oft auch Brandspuren;

d. Es kam in den Gruben selten Fischbein und häufiger Muscheln und Schnecken vor.

Es war eine richtige Feststellung von H. Dumitrescu, daß die Zeremonie, die sich rekonstruieren läßt, ein Ackerbau-Ritus war, der auch Primitiae-Opfer enthielt. Die Opferreste wurden sorgfältig in Gefäßen im unteren Teil der Grube niedergelegt, dann hat man das ganze mit Erde zugeschüttet. Das Skelett in der Grube δ verrät, daß auch von Menschenopfer die Rede war.³¹ Dagegen die Art und Weise, wie das Skelett des Kindes in der Grube ζ lag, scheint nach H. Dumitrescu dafür zu sprechen, daß das Kind regelrecht bestattet wurde, daß es sich also doch um ein Grab handelte. Da auch diese Grube manche gemeinsamen Züge mit den beiden anderen Gruben hat, sind wir der Ansicht, daß alle drei Opfergruben waren, in denen sowohl blutige als unblutige Opfer dargebracht wurden. In zwei Gruben kamen dazu noch Menschenopfer. Diese beiden sind also in jeder Hinsicht Gegenstücke zur Grube 8 von Cviklivci, mit jenem wesentlichen Unterschied, daß in Cviklivci die Brandopferstelle (der Altar) in der unmittelbaren Nähe der Grube stand, ja mit ihr denselben Komplex gebildet hatte. Dagegen wurde in Traian das Opfer nicht in der Grube, sondern wohl auf einem Altar in der Nähe, oder in einem unweit gelegenen Heiligtum verbrannt. Was diesen Altar betrifft, wurde er im Laufe der Ausgrabungen entweder nicht gefunden, oder nicht als Altar bestimmt. Nachdem alle drei Gruben von Traian innerhalb eines Baues waren, ja, was Grube δ betrifft, ist es klar, daß sie auch konstruktionsmäßig mit dem Haus zusammenhing, es wäre denkbar, daß Bau 1, in dem die Gruben γ und δ lagen, ein Heiligtum war. Es wäre auch möglich, daß Grube δ , über der der Fußboden eingesunken war, ein Bauopfer enthielt, mag dabei der Bau ein Heiligtum oder ein Wohnhaus gewesen sein; ein Bauopfer wäre in beiden Fällen denkbar. Die Tatsache, daß der Bau auch zwei Gruben (γ und δ) enthielt, läßt sich von diesem Gesichtspunkt aus nicht erklären, da es nicht bekannt ist, in welchem Zusammenhang die Grube γ mit dem Fußboden des Hauses stand.

H. Dumitrescu hat jene wichtige Tatsache nicht berücksichtigt, daß der Mahlstein, bzw. sein Fragment und der Reibstein eben in jenen beiden Gruben lagen, die auch die aufgeopferten Menschen enthielten. Es geht nämlich aus dieser Tatsache ohne Zweifel hervor, daß bei diesen Opfern auch das Mehl (oder das Opferbrot) eine Rolle gespielt hatte.

Nicht weniger interessant sind die im Jahre 1956 freigelegten «Gräber» 1 und 2, die ebensolche Opfergruben waren. H. Dumitrescu unterschied diese beiden Kultobjekte mit Bestimmtheit von den vorhin behandelten Gruben (Grube δ = Grab 1, Grube ζ = Grab 2).³² Diese letzteren kamen im südwestlichen Teil der Siedlung von Traian zum Vorschein, also gerade im entgegengesetzten Ende der Siedlung, als die Gruben γ , δ und ζ .

Das Grab 1/1956, das wir von nun als Grube bezeichnen wollen, hatte eine Grundfläche von $1,4 \times 1,5$ m², und sie war 1,3 m tief, sie ging hinunter in den gewachsenen Boden. Die ersten Funde meldeten sich 80–100 cm tief; es waren 24 Gefäße, menschliche Knochen und zwei andere Objekte: eine große Silexklinge und ein spitzer Stein (die Bestimmung dieses letzteren ist nicht bekannt). Die Gefäße sind für die Siedlung charakteristisch, sie stammen aus der Cucuteni AB Periode, dementsprechend sind sie mit den Funden aus den drei oben behandelten Opfergruben gleichzeitig. Die Gefäße ließen sich nicht leicht rekonstruieren. Es wäre denkbar, daß ein Teil von ihnen nach einem ritualen Scherbenmachen in die Grube kam. Einige waren in andere Gefäße hineingelegt, andere mit Deckeln zugedeckt, und wieder andere waren mit dem Mund nach abwärts gedreht.

³¹ Über die Lage des Skeletts siehe H. DUMITRESCU 1957, 102 und H. DUMITRESCU 1954, Abb. 2–4.

³² H. DUMITRESCU 1958, 409.

Einige Teile des in der Grube gefundenen Skeletts fehlten. Ein Teil der Knochen war unter den Gefäßen zerstreut. Der Schädel und die Knochen der Hände und Füße kamen nicht zum Vorschein. Ein kleiner Teil der Knochen war in anatomischer Ordnung. Zweifellos ist, daß in der Grube ein Teil der zerstückelten Überreste eines aufgeopferten Menschen lag. Die menschlichen Knochen waren in einer kleinen Vertiefung unmittelbar bei der Grube. Es waren die Knochen eines kleingewachsenen Mannes, der älter als 25 Jahre war. Um nach der Höhe zu urteilen (145 cm oder noch weniger) war es ein abnormal gewachsener Mann.³³

Der Durchmesser der Opfergrube 2/1956 betrug 0,8—1,3 m; die Gefäße, die in ihr rundherum lagen, nahmen eine Fläche von $1,1 \times 0,8 \text{ m}^2$ ein. Die ersten Gefäße lagen 1,15 cm tief; mehrere von ihnen waren absichtlich zerbrochen worden. In der Mitte lag eine Fußschale, darüber ein menschlicher Schädel. Nördlich von diesem das Fragment einer Handmühle, östlich Haustierknochen. Man fand um den Schädel herum, zusammen mit der Fußschale insgesamt 8 Gefäße, bzw. Bruchstücke von diesen. Die Fußschale war in ein anderes Gefäß hineingelegt, das Rauchspuren aufwies. Dieses andere Gefäß stand auf einem eisenhaltigen Stein.

Unter den Gefäßen, 1,45 m tief lag das mangelhafte Skelett von einem Kind dessen Schädel fehlte. Das Skelett gehörte einem 8—9 Jahre alten Kind; dagegen gehörte der Schädel über der Fußschale einer etwa 60-jährigen Frau. Beide Skelette (bzw. Skelett-Teile) gehörten zur rituellen Grube; das Skelett des Kindes gehörte nicht zu einer Bestattung, die etwa durch eine spätere Opfergrube gestört worden wäre. Denn die Gefäße lagen unmittelbar über den Knochen des Kindes. Das Kind lag auf einigen Gefäßfragmenten.³⁴

Offenbar waren beide Gruben Opfergruben, die darin gefundenen Skelettreste entstammen weder Teilbestattungen («inhumations partielles»), noch sekundären Bestattungen («inhumations secondaires»); sie sind auch keine Reste eines etwaigen Kannibalismus, sondern Überbleibsel eines im Laufe einer Zeremonie dargebrachten Menschenopfers. Die Angaben sind zwar mangelhaft, aber es ist wahrscheinlich, daß in beiden Gruben gleichzeitig blutige und unblutige Opfer dargebracht wurden. Dies wird eindeutig durch den Mahlstein in Grube 2 bezeugt. Es ist auch interessant, daß sowohl bei diesen Gruben, wie auch bei den vorhin behandelten dreien, nur von einem einmaligen Opfer die Rede war. Es gibt gar keine Zeichen dafür, daß in derselben Grube auch mehrmals geopfert worden ist; dies verräten sterile Lehmschichten unter den einzelnen Opferschichten.³⁵

Die Vermutung, daß die Grube δ in Traian möglicherweise ein Bauopfer enthielt, wird auch durch die Tatsache nicht widerlegt, daß hier auch Spuren eines Menschenopfers vorgefunden wurden. Es gibt zuverlässige Belege dafür, daß Bauopfer auch Menschenopfer enthalten konnten;³⁶ und manche von diesen Fällen sind eben mit der Datierung der Gruben von Traian gleichzeitig.

Es gab in der Nähe der beiden Gruben 1 und 2/1956 von Traian drei weitere Opfergruben; die eine von diesen letzteren war von sehr großem Ausmaß: $3,7 \times 2,6 \times 1,6 \text{ m}$. Es gab darin auch

³³ H. DUMITRESCU 1958, 407—412.

³⁴ H. DUMITRESCU 1958, 412—415.

³⁵ MAKAY 1975, 166, 170. — Früher MAKAY 1963, 3—5. — Bis zum heutigen Tag das beste Beispiel für ein derartiges, mehrmals erneuertes Opfer ist eine Opfergrube von Bajč (Südwestslowakei) aus der Ludanice-Periode. Es trennten hier in der drei Meter tiefen zylinderförmigen Grube von 90 cm Durchmesser vier sterile Lehmschichten die übereinanderfolgenden Opferschichten. Die einzelnen Opferschichten enthielten nacheinander in einer Reihenfolge von unten nach oben folgendes: Pflanzenasche — Knochenreste, darunter menschlicher Schädel — Knochenreste, zwei menschliche Schädel — 5 Gefäße — 2 Gefäße — und zum Schluß, aus einer der obersten Schichten eine Tontrommel. Von den sieben Gefäßen ließen sich 6 zu 3 je sehr ähnlichen Paaren zusammenstellen. Das Material dieser Grube ist, unseres Wissens, noch nicht

veröffentlicht worden. Die hier mitgeteilten Angaben verdanke ich der Auskunft von J. Lichardus aus d. J. 1969. — Man sieht eine Aufeinanderfolge von Schichten, die verschiedene Opferperioden nacheinander verrät, auch in einer Grube von Branč (Slowakei, die Brodzany—Nitra Gruppe der Lengyel-Kultur): J. LICHARDUS—J. VLADÁR: Zu Problemen der Ludanice-Gruppe in der Slowakei. SlovArch 12: 1 (1964) 94—95, 114—115. — J. VLADÁR—J. LICHARDUS: Erforschung der frühneolithischen Siedlungen in Branč. SlovArch 16: 2 (1968) 317—320. — J. VLADÁR: Frühneolithische Siedlung und Gräberfeld in Branč. Symposium über den Lengyel-Komplex und die benachbarten Kulturen. Študijné Zvesti 17 (Nitra 1969) 505—507.

³⁶ RICHARD S. ELLIS: Foundation deposits in Ancient Mesopotamia. New Haven—London 1968, 35—41.

einen Herd, mit einer Unmenge von Gefäßen darüber.³⁷ Es sieht demnach so aus, daß man in Traian für Opfer, die in Gruben dargebracht wurden, besonders die Ränder der Siedlung benutzt hatte, und zwar am südöstlichen und am südwestlichen Rand.

Aus dem Material des Erősd-Tripolje-Cucuteni Kulturkreises erwähnen wir noch jene Opfergrube, die in der Fundstelle *Poiana in Pisc* in Siebenbürgen freigelegt wurde.³⁸ Es lag hier eine 15 cm dicke Holzkohlenschicht im unteren Teil der 135 cm tiefen kleinen Grube, zusammen mit angebrannten und zerbrochenen Tierknochen, sowie mit Scherben von absichtlich zerbrochenen Gefäßen. Über dieser Schicht standen einige unversehrt gebliebene Gefäße mit pflanzlichen Samen und mit den Überresten eines Herdes («des restes d'un âtre»). Über den Gefäßen lagen zwei Sandsteinplatten. Es ist nicht ausgeschlossen, daß diese letzteren vielleicht Mahlstein-Stücke sind. Außer den Steinen gehörte noch ein aus Ton verfertigte Axtmodell zum Inventar dieser charakteristischen Opfergrube. Das Fundmaterial der Grube entstammt der Petreşti-Kultur, und man kann darum einen sehr engen Zusammenhang mit dem Heiligtum von Pianul de Jos, bzw. — wenn man das Vorhandensein der Mahlsteine als Bedingung jetzt außer acht läßt — auch mit dem Heiligtum von Ghirbom vermuten.³⁹

Es gibt Opfergruben mit Menschenopfern von den Fundstellen der Viñca-Kultur in Siebenbürgen, und zwar von so berühmten Fundstellen wie *Tărtăria* und *Tordos*. Doch kamen Mahlsteine — mindestens nach den Angaben, die zur Zeit zur Verfügung stehen — auf keiner dieser Fundstellen zum Vorschein. Leider, hat nämlich N. Vlassa das vollständige Fundmaterial der Opfergrube von *Tărtăria* bis zum heutigen Tage nicht veröffentlicht;⁴⁰ dagegen sind die Opfergruben von *Tordos* nach den Ausgrabungen von Zsófia Torma i. J. 1876 (!) bekannt geworden. Zs. Torma hat auch die Funde sehr genau und fachgemäß beschrieben, aber es wäre wohl möglich, daß man im Jahre 1876 noch nicht darauf aufmerksam geworden wäre, auch wenn Stücke von Mahlsteinen zum Vorschein kamen. Denn es gibt in der Tat eine Angabe dafür, daß in der einen Opfergrube von *Tordos* auch Stein-Stücke gefunden wurden.⁴¹ Da nun die sehr sorgfältigen Angaben von Zs. Torma für Forscher, die der ungarischen Sprache nicht kundig sind, eigentlich unzugänglich geblieben sind, und da dieselben Aufzeichnungen doch die ältesten Belege für die Opfergruben des südosteuropäischen Neolithikums darstellen, fassen wir die Besprechung der beiden Gruben im folgenden zusammen.

Die eine Opfergrube von *Tordos* begann 40 cm tief unter einer 2 m dicken Kulturschicht; sie war 48 cm tief und 40 cm breit, mit abgerundetem unterem Teil. Es lagen darin einige größere und kleinere zerbrochene Gefäße. Man hat jedoch den Eindruck, als ob mehrere mit glühenden Kohlen und mit Asche gefüllte Gefäße im heftigen Feuer zerbrochen und so in die Grube geworfen worden sind, wo ebenfalls Feuer brannte. Denn die Seitenwände der Grube waren verziegelt, und heftige Brandspuren zeigten sich auch in den Schichten unter den Scherben. Zsófia Torma fand unter der Asche eines Gefäßes nach eingehender Untersuchung die Rippenknochen eines Kindes. Über der Grube, im unteren Teil der Kulturschicht, doch *unter* dem Fußboden eines Baues lag ein Herd.⁴² Es handelt sich also hier wieder um einen übergangsweise benutzten Altar über einer Opfergrube; es war ein Bauopfer mit Menschenopfer verbunden, wie im Falle der Grube δ von Traian. Doch es dürfte auch die Opfergrube des Hauses II von Erősd als Parallele genannt werden,⁴³ auch wenn in der letzteren kein Menschenopfer dargebracht wurde.

³⁷ H. DUMITRESCU 1958, 417—418, 420. — Weitere Angaben vielleicht über dieselben Gruben noch H. DUMITRESCU 1957, 103 und H. DUMITRESCU *et al.* 1954, 44—46.

³⁸ M. MACREA: Le chantier archéologique de Căsoț-Boița. Materiale și Cercetări Arheologice 6 (1959) 426—429.

³⁹ ALDEA 1975, 153—159.

⁴⁰ N. VLASSA: Chronology of the Neolithic in Transylvania in the light of the Tartaria settlement's stratigraphy. Dacia 7 (1963) 490, 492.

⁴¹ CARL GOOSS: Bericht über die von Fräulein SOFIE von TORMA... ausgestellte Sammlung prähistorischer Funde. Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde 14: 3 (1878) 601, Steinspäne. — TORMA ZSÓFIA: Neolith kőkorszakbeli telepek Hunyad megyében (Neolithische Siedlungen im Kom. Hunyad). Erdélyi Múzeum VI: 5 (Kolozsvár 1879) 134, Steinsplitter.

⁴² TORMA, ZSÓFIA 1879, 133.

⁴³ MAKKAY 1975, 163—164.

Die andere Grube — oder wie Zsófia Torma sie bezeichnet hatte: Bestattungsstelle⁴⁴ — wurde im Mai 1876 erschlossen.⁴⁵ Die 2 m lange und 1 m tiefe Grube lag unter einer 60 cm dicken Kulturschicht. An beiden Enden waren Brandspuren sichtbar: Holzkohlen, Asche, angebrannte Erde. Im westlichen Ende lagen die Teile eines zusammengefallenen menschlichen Skeletts. Es war, nach der anthropologischen Untersuchung das Skelett einer erwachsenen Frau. Die veröffentlichten Skizzen⁴⁶ verraten eindeutig, daß man es hier nicht mit einer Bestattung sondern mit einem zerstückelten Menschen zu tun hat. Der Denkweise der Archäologen des vorigen Jahrhunderts entsprechend vermutete Zs. Torma in den Überbleibseln ein sitzendes Skelett. Es gab zwischen den Gebeinen Knochen und Zähne des Auerochsen und des Schweines, sowie Steinsplitter und Gefäßfragmente.

Denkt man an die Eigentümlichkeiten der beiden Gruben von Tordos, an ihre Funde sowie an ihre große Ähnlichkeit mit den oben erwähnten Opfergruben aus dem Tripolje-Cucuteni-Erősd Kulturkreis, so liegt die Vermutung nahe, daß man es hier mit Opfergruben zu tun hat, die auch Menschenopfer enthielten.

Wir besprechen im folgenden noch einige Opfergruben von anderen Gebieten, in denen auch Mahlsteine zum Vorschein kamen. Die Angaben solcher Art, die uns zur Verfügung stehen, entstammen vom späten Neolithikum bis zur Spätbronzezeit, und von einem verhältnismäßig weit ausgehenden Gebiet.

Man kennt aus dem Ägäischen Kulturkreis zwei solche Gruben. Eine besondere Aufmerksamkeit verdient jener große «bothros», der im Schnitt 3 von *Elateia* gefunden wurde. Man hat seine Datierung als «Late Middle Neolithic» bestimmt.⁴⁷ Seine ersten Spuren lagen 160 cm tief. Die Grube war oval, 2,15 m lang, 1,80 m breit, und 2,70 m tief. Es war natürlich kein Zufall, daß über der Öffnung dieser Grube und bis hinunter zu einer Tiefe von 95 cm die Spuren von mehreren immer wieder erneuerten Herden sichtbar wurden. Kein Zweifel, der Altar wurde hier über der Opfergrube auch mehrmals erneuert. Doch dies ist nicht die einzige Tatsache, die verrät, daß der betreffende bothros eine Opfergrube war; dasselbe beweisen auch die Funde, die darin zum Vorschein kamen: ein »baitylos«⁴⁸ von unausgebranntem Lehm, die einzige Menschendarstellung, die bei der Freilegung gefunden wurde, und sehr viele Gefäße. Die letzteren sind Typen, die nur in dem bothros gefunden wurden, also von spezieller Bestimmung waren. Man sieht z. B. die Brandspuren innerhalb der Fußschalen. Nur ein Drittel, oder höchstens 2 Drittel der Schüsseln aus feinem Material kamen in die Grube; die übrigen Teile niemals. Es sind also Spuren eines ritualen Scherbenmachens (ritual breaking). Der wichtigste Fund aus diesem bothros ist ein wohlbekanntes vierbeiniges tierförmiges Opfergefäß. Und es gab im Fundmaterial auch noch einen Mahlstein.⁴⁹ In der Ausfüllung der Grube fand man viel Asche, Holzkohlen, eine Unmenge von Tierknochen und Farben (rot und gelb). Wie Weinberg in seiner Zusammenfassung schrieb: «the whole character of the deposit in the large pit at Elateia, the nature of the pottery, the difference between it and the domestic pottery from other areas of the site, the association with the large clay pillar, all suggest that we have here the debris from a Neolithic shrine.»⁵⁰ Das Vorhandensein des Mahlsteines in einer solchen Grube der Opfergaben, kann nur heißen, daß in den Zeremonien vor der Niederlegung auch der Mahlstein eine Rolle gespielt hatte, und dann wurde er zusammen mit den übrigen Kultgegenständen in der Grube niedergelegt.

⁴⁴ Wie man sieht, hielt Zsófia Torma die Opfergruben, die auch Menschenopfer enthielten, ebenso für 'Gräber', wie Jahrzehnte später auch. H. Dumitreşcu über die ähnlichen Opfergruben von Traian dache.

⁴⁵ TORMA, ZSÓFIA 1879, 134.

⁴⁶ Längsschnitt: TORMA, ZSÓFIA 1879, Taf. 2 (und nicht Taf. III, wie sie selbe auf S. 134 irrtümlich zitiert; ferner M. ROSKA: A Torma Zsófia-Gyűjtemény az Erdélyi Nemzeti Múzeum Érem- és Régiségtárá-

ban. Erdélyi Tudományos Intézet, Kolozsvár 1941, Abb. 3 auf S. 9.

⁴⁷ WEINBERG 1962, 164—165, 179—195, 205. — WEINBERG 1966, 187—201.

⁴⁸ Über diesen Typus siehe ausführlich M. TULOK: A Late Neolithic idol of conical type. *ActaArchHung* 23 (1971) 3—17.

⁴⁹ WEINBERG 1966, 205.

⁵⁰ WEINBERG 1966, 199.

In *Troja* fand man im Laufe der amerikanischen Ausgrabungen in der ältesten Schicht (Ia, Early Subperiod) eine gelb gelehnte Grube. Es lag im unteren Teil, auf dem Boden 15 cm dick ein feines gebranntes Material (fine black carbonized matter). Man fand beim Rand der Grube drei sattelförmige Mahlsteine und zwei Reibsteine (three saddle-querns and two grinders).⁵¹

Wir wollen zwar auf die Streitfrage, was der Sinn der sog. «bothroi» in der ägäischen Bronzezeit gewesen sein mag, hier nicht näher eingehen, wir schlagen nur als eine Möglichkeit vor: ob auch diese beiden nicht Opfergruben waren.

Unsere nächsten zwei Angaben entstammen dem Material der Linienbandkeramik, und zwar von entfernter liegenden Gebieten: Barleben (Magdeburg, Kr. Wolmirstedt) und Nieder-Weisel (Oberhessen, Kr. Friedberg). Es mag auf den ersten Anblick als an den Haaren herbeigezogen erscheinen, daß wir Parallelen zu den bisher erwähnten Opfergruben der Tripolje-Cucuteni Kulturen in den so weit entfernten Gebieten der Linienbandkeramik suchen. Aber man darf dabei folgendes nicht aus dem Auge verlieren: den Tripolje-Cucuteni Kulturen ging unmittelbar jene Notenkopfkeramik voran, die auf die Gebiete östlich von den Karpaten, d. h. also auf das Ursprungsgebiet der Tripolje-Cucuteni Kultur, von den zentralen Gebieten Mitteleuropas gekommen war. Sie verbreitete sich nördlich von den Karpaten den Füßen der Bergkette entlang nach Osten zu in sehr schnellem Tempo. Die Funde aus *Barleben* entstammen allem Anschein nach eben der Periode der Notenkopfkeramik, allerdings einer lokalen Fazies. Wir kennen eine Opfergrube aus *Nezvisko* eben aus dem Material dieser osteuropäischen Notenkopfkeramik.⁵² Wohl gab es in dem Fundmaterial von *Nezvisko* keinen Mahlstein, aber sonst sind die Funde denjenigen aus den Opfergruben der Tripolje-Cucuteni Kultur (besonders in Traian) sehr ähnlich. Ja, es ist sogar wahrscheinlich, daß diese Form der Opfergruben aus der Kultur der Linienbandkeramik auf die Tripolje-Cucuteni Kultur weitervererbt wurde. Man hielt übrigens früher auch die Opfergrube von *Nezvisko* — ebenso die diejenigen von Traian — für Bestattungen. Das darin gefundene Skelett war sehr mangelhaft erhalten; es lagen nur ein Teil des Schädels, die unteren Extremitäten (angebrannt) und einige kleinere Knochen (zum Teil in anatomischer Reihenfolge) in der Grube. Die «Beigaben» waren sehr reichlich: ein Steinwerkzeug, eine Nadel, ein Knochenlöffel, und 18 Gefäße. Zwei Gefäße enthielten angebrannte Getreidesamen. Mit Recht hat Marinescu-Bîlcu bemerkt, daß man hier von keiner normalen Bestattung reden kann; dies ist eben die nächste Parallele zu den Opfergruben von Traian, ja eine solche sogar, die ihnen (aus chronologischen Gründen) unmittelbar voranging. Die Kontinuität zwischen den Opfergruben auch mit Menschenopfer der Notenkopfkeramik (also *Nezvisko*) und denjenigen der Cucuteni AB Periode wird durch die Opfergruben der Precucuteni III Zeit in Traian hergestellt. Diese enthielten zwar kein Menschenopfer, aber sonst sind ihre Eigentümlichkeiten in allem dieselben.⁵³ Nachdem das keramische Material so außerordentlich reich ist, der aufgeopferte Mensch zerstückelt (einige Knochen fehlen ja) und zum Teil verbrannt wurde, viel angebranntes Getreide vorhanden ist, und überhaupt die Ähnlichkeit zu den Gruben von Traian auffallend ist — darum kann man nun ohne Zweifel behaupten, daß man in *Nezvisko* nicht mit einer Bestattung, sondern mit Menschenopfer und Primitiae-Opfer zu tun hat; als Primitiae wurden Erstlinge der Ernte dargebracht.

⁵¹ C. W. BLEGEN—J. L. CASKEY—M. RAWSON—J. SPERLING: *Troy. I. General Introduction. The First and Second Settlements*. Princeton 1950, 84. — Wir erwähnen hier noch einen interessanten Herd aus Dikili Taş W 29 («sous le dernier niveau de l'époque chalcolithique»): . . . «c'était probablement un foyer, car de nombreuses pierres, parmi lesquelles nous ramassâmes une meule dormante, gisaient sur un lit de grands tessons qui eux-mêmes reposaient sur une couche de petits galets. Au-dessus des pierres plusieurs strates de cendres séparées par de minces dépôts de terre furent trouvés superposés.» J. DESHAYES: *Dikili Taş. Fouilles Franco-Helléniques en 1972*. BCH 97,

1973, 464. — Wie man sieht, erinnern mehrere Merkmale des «Herd» eher an Opfergruben mit einem Altar darüber: Aschenschichten, die sich wiederholen, unter ihnen sterile Schichten, zusammengehörige Gefäßfragmente, Mahlsteine, Brandspuren, etc.

⁵² E. K. TCHERNYCH: *Territoire oriental des tribus de la céramique linéaire*. Atti del VI. Congr. Intern. delle Scienze Preist. i Protostor. Roma 1960. Comunicazioni, II, 1965, 264—266. — S. MARINESCU-BÎLCU: *Aspects tardifs de la civilisation à céramique rubanée et sa contribution à la genèse de la civilisation Préecucuteni I*. PZ 46: 1 (1971) 32.

⁵³ *Ibid.* 33. — Cf. H. DUMITRESCU *et al.* 1953, 61.

Das Opferfeuer (der Altar) wurde nicht in der Grube selbst entzündet, sondern vermutlich in der unmittelbaren Nähe, oder etwa in einem nahegelegenen Heiligtum.⁵⁴

Denkt man an Nezvisko, so sind die beiden ritualen Gruben der westlichen Linienbandkeramik keine isolierte Erscheinung mehr. Es wurden in *Barleben* in den Jahren 1958–1961 drei Gruben freigelegt.⁵⁵ Man fand in der sog. Großen Grube die zusammengehörigen Fragmente einer Gesichtsflasche, drei andere Gefäße, sehr viele Gefäßfragmente, viele aufgeschlagene Haustierknochen, und schließlich eine zerbrochene, abgewetzte Reibplatte, mit roten Farbspuren. Man liest über die andere, «südliche runde Grube»: «auf der Sohle lag eine stark abgenutzte Reibplatte mit der Reibfläche nach unten. Dazu ein Geröllstein. Diese waren abgedeckt mit den zerschlagenen Scherben eines halbkugeligen spiralverzierten Gefäßes. . . . Am Stein und auf den Unterseiten der Scherben waren hell-gelblicher bis rotbraun gefärbte Stellen, die den Eindruck machen, daß es sich um Farbreste handelte.» Über die dritte, die nördliche runde Grube heißt es: «auf der Sohle lagen ein zerbrochener Reibstein mit der Reibfläche nach unten und ein Kieselstein. Dazu eine flache Steinplatte ohne Schliffspuren. Abgedeckt waren auch diese Steine mit Scherben zerschlagener Gefäße. . . .» Das Fundmaterial aus den drei Gruben ist gleichzeitig, und es spricht «für eine entwickelte Phase der älteren Linienbandkeramik. Lies faßt im folgenden jene Merkmale zusammen, die die Vermutung nahelegen, daß man es hier mit Opfergruben zu tun hat: «der eigenartige Befund, daß auf der Sohle der Gruben jeweils eine Reibplatte mit einem dazugehörigen Geröllstein lag, die man mit Scherben zerschlagener Gefäße abgedeckt hatte . . . Eher machten die Gruben den Eindruck, daß sie nur kurze Zeit offen waren und bald nach der Niederlegung der sorgfältig mit Gefäßscherben abgedeckten Reibplatten wieder verfüllt wurden. Es hat den Anschein, daß es sich auch bei den Scherbenresten in den Gruben nicht um zufällig zerbrochene Gefäße handelt, sondern um absichtlich zerschlagenes Geschirr, . . .». Diese Umstände, und andere Angaben, die im Zusammenhang mit der westlichen Linienbandkeramik bekannt wurden (Reibsteine oder Mahlsteine als Grabbeigaben⁵⁶) veranlaßten Lies «den Inhalt der Gruben von Barleben ebenfalls mit zeremoniellen Handlungen in Verbindung zu bringen. In dieser Umgebung käme auch der Gesichtsflasche, die sicher ein kultischer Gegenstand war, eine besondere Bedeutung zu.»⁵⁷ Erhärtet wird diese Feststellung durch eine weitere rituale Grube, die an derselben Fundstelle in der unmittelbaren Nähe von anderen Gruben erschlossen wurde. «In Grube II wurden Reste von Tonplatten gefunden, die denen von Herrnbaumgarten nicht unähnlich sind und wohl ebenfalls als Spuren eines Altars gewertet werden dürfen.⁵⁸ . . . Ob der vermutete Plattenaltar — wie offenbar in Herrnbaumgarten — die Funktion der Grube übernommen hat oder ob wegen der Deponierung der Plattenfragmente in der Grube eher mit dem Gegenteil gerechnet werden sollte, ist nicht zu entscheiden.»⁵⁹ Beachtenswert sind auch jene, in der Nähe der Gruben I und II von Barleben zum Vorschein gekommene «fundleere grubenähnliche Vertiefungen, . . . auf deren Sohle jedoch ein oder mehrere Stiergehörne oder mit Gefäßscherben abgedeckte Farbreibsteine lagen.»⁶⁰ Es kann nach all dem gar nicht mehr bezweifelt werden, daß man es in Barleben mit Opfergruben zu tun hat, und zwar wohl mit einer Variante, die der westlichen Region der Linienbandkeramik entspricht. Die Tatsache, daß anstatt Mahlsteine hier Reibsteine zum Vorschein kamen (obwohl Höckmann dieselben als Mahlsteine bezeichnet) bedeutet nur bis zu einem gewissen Grade eine Abweichung von den Opfergruben der Tripolje-Cucuteni Kultur. (Bedeutender ist der andere Unterschied, daß man nämlich hier keine

⁵⁴ MARINESCU-BÎLCU, op. cit. 33.

⁵⁵ LIES 1963, 9–16.

⁵⁶ D. KAHLKE: Die Bestattungssitten des Donau-ländischen Kulturkreises der Jüngerer Steinzeit. Teil I. Linienbandkeramik. Berlin 1954, 126–128.

⁵⁷ LIES 1963, 16.

⁵⁸ LIES 1965, 12. — HÖCKMANN 1972, 195–196.

⁵⁹ HÖCKMANN 1972, 195–196. bzw. früher F. FEL-

GENHAUER: Ein «Tonaltar» der Notenkopfkeramik aus Herrnbaumgarten, p. B. Mistelbach, NÖ. ArchAustr 38 (1965) 10–18.

⁶⁰ LIES 1965, 11–12. — Cf. die interessante Lage von Deiringsen, wo Mahlsteine in einem Pfostenloch gefunden wurden: K. GÜNTHER: Die jungsteinzeitliche Siedlung Deiringsen. Münster 1976, 16–17.

Menschenopfer nachweisen konnte, obwohl solche Opfergruben — zusammen mit Altar und Primitiae-Opfer [verkohlte Weizenkörner] — die auch Menschenopfer enthielten, aus dem Kreise der westlichen Linienbandkeramik bekannt sind.⁶¹) Denn es ist ja bekannt, daß Getreidemahlsteine und Reibsteine (mit denen man Farbe und anderes Material für zeremonielle Zwecke bereitet) von kultischem Gesichtspunkt aus manchmal derselben Beurteilung unterliegen.⁶² Ja, es wäre auch möglich, daß Lies Steine von Barleben wegen ihrer roten Farbe für Farben-Reibsteine hielt, wo diese auch aus rituellen Gründen rotbemalte Mahlsteine gewesen sein mögen. Eine solche Vermutung ließe sich auch mit einer sehr frühen mesopotamischen Angabe unterstützen.⁶³ Man hat übrigens gesehen, daß im Laufe der Zeremonien häufig auch duftende Kräuter und andere kosmetische Mittel verbrannt wurden. Auch diese hat man nur mit Mahlsteinen oder mit Reibsteinen zermürben können.

Die Grube, die in *Nieder-Weisel* freigelegt wurde, «enthielt — in Begleitung eines verzierten Gefäßes der späteren Flomborn-Periode — einen Mahlstein (mit Resten roter Farbe) sowie eine in alter Zeit zerbrochene plastische Tierdarstellung. . . . Die ungewöhnlich anmutende Fundkombination läßt vermuten, daß es sich nicht um eine der in linearbandkeramischen Siedlungen üblichen 'Abfallgruben' handeln kann; leider war eine genauere Untersuchung nicht möglich.»⁶⁴ Der Befund gehört aller Wahrscheinlichkeit nach in die Reihe jener Opfergruben, in denen die rituale Rolle des rotbemalten Mahlsteines nicht bezweifelt werden kann. Offenbar hat man mit diesen Mahlsteinen das zum Opfer nötige Mehl gemahlen.

Unser nächstes Beispiel entstammt schon einer späteren Epoche, namentlich aus der Badener Kultur der späten Kupferzeit. Es sind aus dem Material dieser Kultur mehrere charakteristische Opfergruben von verschiedenen Gebieten bekannt, die mit den neolithischen Opfergruben manche gemeinsamen Züge aufweisen.⁶⁵ Eine besondere Beachtung verdient unter diesen die Opfergrube von *Grodkowice* (Bez. Bochnia, Polen).⁶⁶ «The hearth here consisted of a layer of ten or twenty centimetres of potsherds laid flat on the bottom of the pit. The potsherds lying on the surface had been severely baked once more, and were covered with a layer of ash. A notable feature here is a hole, 50 cm. deep, dug into the bottom of the pit. It, too, is filled with crushed pottery, and it is covered with stones. Some of these fragments came from querns. . . . The arrangement of these potsherds would seem to suggest that the vessels were placed in this hole and that they were broken and crushed by the stones on top.»⁶⁷ Die Zeichen verweisen bei dieser Grube auf ein solches Primitiae-Opfer, bei dem auch das Mahlen zu einer Rolle kam. Es wäre denkbar, daß von ähnlichen Opfergruben die Rede ist auch in dem Fall des Fundortes Červený Hrádok (Slowakei) aus der Zeit der frühesten Badener Kultur; wir denken dabei besonders an das Objekt Nr. 7/D. Es gab in dieser Grube eine gräuliche, Holzkohlen und Asche enthaltende Schicht (so sehen im allgemeinen in den Opfergruben die Überreste der Primitiae-Opfer aus) zusammen mit einigen Tierknochen und mehreren Frag-

⁶¹ FELGENHAUER, op. cit. 17. — Siehe noch einen interessanten Befund der spätneolithischen bemalten (Lengyel) Keramik Niederösterreichs, "wo in einer flachen Mulde in Hankenfeld, J. Bayer auf dem gewachsenen Boden aufliegend mit Tierknochen, Gefäßbruchstücken, einem Mahlstein und zwei Feuersteinen vermischte Skelettreste von mindestens drei menschlichen Individuen jugendlichen Alters feststellen konnte". H. FRIESINGER. Arch. Austr. 35 (1964), S. 8—9. — B. SOUDSKÝ: Slov. Arch. 1969, 60—64.

⁶² BUCHHOLZ 1963, 62—67.

⁶³ R. M. MUNCHAJEV—N. I. MERPERT: Excavations at Yarim Tepe 1972. Fourth Preliminary Report. Sumer 29 (1975) 6—7: Yarim Tepe I, Hassuna-Zeit. Die Bestimmung der Mahlsteine unterliegt hier gar keinem Zweifel, denn man hat diese ja doch in Getreidespeichern gefunden. Die rote Bemalung kann also keine Konsequenz dessen sein, daß sie zum Zermürben von Farben verwendet worden wären. Offenbar

wurden diese Steine aus rituellen Gründen rot bemalt.

⁶⁴ C. ANKEL—W. MEIER-ARENDT: Eine linearbandkeramische Tierplastik aus Nieder-Weisel Kr. Friedberg (Oberhessen). Germania 43: 1 (1965) 1.

⁶⁵ MAKKAY 1963, 3—5. — MAKKAY 1975. — Z. SOCHACKI: A pit with interesting pots within a settlement of the Baden Culture at Dłubnia-Zesławice, Cracow district. Wiad. Arch. 30 (1964) 304—310. — Z. SOCHACKI: Studia i materiały do poznania kultury ceramiki promienistej w Małopolsce, II. Światowit 30 (1969) 153—159. — Z. SOCHACKI in WIŚLAŃSKI 1970, 325, Abb. 113 oben.

⁶⁶ Z. SOCHACKI: Etat actuel des investigations de la colonie néolithique à Grodkowice. ActaArchCarp 6 (1964) 38. — Z. SOCHACKI: General remarks on the Baden culture in Poland. Wiad. Arch. 31 (1965) 297—319. — Zusammenfassend siehe noch Z. SOCHACKI in WIŚLAŃSKI 1970, 325—329, Abb. 113 unten.

⁶⁷ Z. SOCHACKI in WIŚLAŃSKI 1970, 325, 328.

menten von Mahlsteinen.⁶⁸ Eine ähnliche Bestimmung, d.h. also die Auslegung als Opfergruben wäre auch noch für die Objekte 7/W, 1/70 und 2/70 denkbar.⁶⁹

Es gibt sehr prägnante Angaben für das rituale Mahlen, bzw. für das Niederlegen von Mahlsteinen in Opfergruben aus einem noch späteren Zeit, aus dem Material der Glockenbecherkultur in der Umgebung von Budapest. Auf dem östlichen Ufer der Insel *Csepel*, «im Fall von zwei Gruben darf ein Zusammenhang mit Opfern oder Riten entschieden angenommen werden; . . . In einer dieser Gruben . . . befanden sich auf einer Holzkohle führenden Brandschicht die — zusammenstellbaren — Stücke größerer Gefäße um ein Geweihgerät und ein Amulett herum angeordnet. Darüber befand sich erneut eine Holzkohlenschicht, darauf eine gelbe Lehmsschicht, und all das war durch 5—6 ovale und rundliche Mahlsteine überkrönt. In beiden Gruben befanden sich neben diesen Funden auch Tierknochen».⁷⁰ Die prozentmäßige Verteilung der Tierknochen (ob im gesamten gefundenen Knochenmaterial, oder ob in den beiden Opfergruben?): 65% Hauspferde, 5—6% Wildtiere. Es war offenbar eine Opfergrube, in der auch wiederholt Opfer dargebracht wurden. Man ersieht dies aus den sterilen Mittelschichten. Nachdem der Ursprung des mitteleuropäischen Hauspferdes offenbar in Osteuropa zu suchen ist, und zwar vor allem auf einem Gebiet, das der Verbreitung der Tripolje-Kultur entspricht, muß man bei dieser Opfergrube der Glockenbecherkultur (d. h. bei dieser Form des Opfers) jenen Zusammenhang mit den Tripolje-Cucuteni Opfergruben suchen, der sich archäologisch heute noch nicht dokumentieren, sondern nur vermuten läßt. Es wäre natürlich auch so möglich, daß die mitteleuropäische Glockenbecherkultur diesen Brauch (der aus Opferdarbringung in Gruben, aus dem ritualen Mahlen im Laufe der Zeremonie, und danach aus der Niederlegung der Mahlsteine in der Grube besteht) unmittelbar aus der ihr vorangegangenen Badener Kultur übernommen hätte.

Wie sich auch dieser Brauch in Ost- und Mitteleuropa entwickelt haben mag, soviel ist sicher, daß er sich lange und zäh am Leben erhielt. Wir haben bis zum Ende der Bronzezeit Belege für solche Opfergruben (oder einfach nur für rituelle Gruben), die auch Mahlsteine enthielten. Eine solche ist auch jener Opferschacht, der in der Nordslowakei, in *Gánovce* freigelegt wurde.⁷¹ Er wird auf die Zeit der Gyulavarsánd—Füzesabony Kultur, d. h. auf die mittlere Periode der Bronzezeit im Karpatenbecken datiert. Es gab unter den unzähligen Opferfunden in der untersten Schicht dieses beinahe 9 m tiefen Opferschachtes, der in den Schlot einer einstigen Heißquelle eingegraben war, auch Mahlsteine. Es kamen in den verschiedenen Schichten überall auch menschliche und tierische Knochen vor. Es gab zwischen den unteren und oberen Schichten eine Mittelschicht aus verkohlten Getreidekörnern. Offenbar kamen die Mahlsteine nicht zufällig in diese Schichten. Es ist auch kein Zufall, daß ein Mahlstein neben dem Altar in einem reichen Heiligtum von *Szalacs*—*Földvár* auf der befestigten Siedlung der Gyulavarsánd-Kultur gefunden wurde.⁷²

Wir sind der Ansicht, daß die oben ausführlich besprochenen Angaben wohl davon überzeugen, daß die Mahlsteine bzw. das Mahlen in den prähistorischen Opferzeremonien eine wichtige Rolle gespielt hatten. Die Mahlsteine wurden nach Beendigung der Zeremonie ebenso behandelt, wie die Opfergegenstände und jene Geräte, die nicht mehr wieder benutzt werden durften; sie wurden entweder in die Opfergrube geworfen, oder in eine Deposit-Grube niedergelegt. Es muß zugegeben werden, daß es nicht immer möglich ist, diese beiden Typen der ritualen Gruben auseinander-

⁶⁸ V. NEMEJCOVÁ-PAVÚKOVÁ: Beitrag zum Kennen der Postboleráz-Entwicklung der Badener Kultur. *SlovArch* 22: 2 (1974) 244.

⁶⁹ *Ibid.* 246, 248, 250.

⁷⁰ R. K. SCHREIBER: Budapest XXI., (Csepel) *Hollandi u.* 33/b. Régészeti Füzetek Ser. I. No. 27. (Budapest 1974) 4. — R. K. SCHREIBER: Die Probleme der Glockenbecherkultur in Ungarn. Sonderdruck aus *Glockenbechersymposium Oberried*, 1974. Harlem, *Fibula-Van Dishoeck* Bussum 1976, 198.

⁷¹ E. VLČEK—L. HÁJEK: A ritual well and the find of an Early Bronze Age iron dagger at Gánovce near Poprád. A Pedro Bosch-Gimpera en el septuagésimo aniversario de su nacimiento. Mexico 1963, 327—439. — J. VLADÁR: Osteuropäische und mediterrane Einflüsse im Gebiet der Slowakei während der Bronzezeit. *SlovArch* 21: 2 (1973) 294.

⁷² N. CHIDIOŞAN—I. ORDENTLICH: Un templu-megaron din epoca bronzului descoperit la Sălacea. *Crisia* 5 (1975) 18, Abb. 4, 8.

derzuhalten. Der bothros von Elateia war z. B. eine Deposit-Grube neben einem Heiligtum, obwohl ein Opferherd darüber lag. Aber die Gruben, die auch Überreste von Menschenopfern enthielten, waren wohl eher Opfergruben. Wir haben übrigens Gewicht darauf gelegt, nur die Funde solcher Gruben zu besprechen, die man — unabhängig vom Vorhandensein von Mahlsteinen — als Opfergruben ansehen darf. Es kann also in keinem Fall davon die Rede sein, daß die Mahlsteine, die in den besprochenen Gruben zum Vorschein kamen, für profane Zwecke benutzt worden wären. Dies bedeutet natürlich nicht, daß es ausgeschlossen ist, daß dieselben Mahlsteine, *bevor* sie in den Zereemonien benutzt wurden, vielleicht gewöhnliche Gebrauchsgegenstände gewesen sind. Wir besitzen gar keine Angaben — und wir werden solche wohl auch nie besitzen — die aufschlußreich in jener Hinsicht sein können, ob gewöhnliche Gebrauchsgegenstände für das kultische Mahlen benutzt wurden, und nach welchen Gesichtspunkten dann solche ausgewählt wurden, oder ob nicht besondere Geräte für diese Zwecke gefertigt wurden. Auf der anderen Seite haben großangelegte Ausgrabungen auf den Fundorten der Tripolje-Cucuteni Kulturen, und gute Beobachtungen daselbst, uns solche Angaben zur Verfügung gestellt, die das Rekonstruieren des ganzen Ablaufs des kultischen Mahlens, beinahe in allen seinen Einzelheiten, ermöglichen. Es ist auffallend, daß — von den ägäischen Angaben abgesehen — alle unsere Fälle entweder aus dem Kreise der Linienbandkeramik stammen, oder sie sind von solchen Gebieten (bzw. Kulturen), in denen früher die Linienbandkeramik verbreitet war; es kommen dabei natürlich auch solche Kulturen in Betracht, die aus der Linienbandkeramik entstanden sind. Allerdings genügt diese Beobachtung, bei dem heutigen Stande unseres Wissens, noch nicht, um zu beweisen, daß der Ursprung jenes eigentümlichen Brauches, der Menschenopfer, blutiges Opfer und Primitiae-Darbringen mit dem rituellen Mahlen verbindet, in der Kultur der Linienbandkeramik zu suchen ist. Einer solchen Vermutung würden außerdem auch einige illustrative Beispiele aus dem Kreise der alten Mythologien widersprechen.

Es stand uns, leider, keine solche zusammenfassende Arbeit zur Verfügung, die die Belege für das rituelle Mahlen in den alten Mythen und in den ältesten schriftlichen Quellen, oder auch ähnliche Angaben für ein solches Mahlen das durch Götter ausgeführt wird, gesammelt und zusammengestellt hätte. Wir können darum nur auf einige von uns bekannte Fälle hinweisen, um es zu zeigen, was der Hintergrund des erwähnten kultischen Mahlens gewesen sein mag. Wir untersuchen dabei nur die Rolle des Mahlens und des Mehls, vor allem deswegen, weil in der Opferzeremonie das Herstellen des Mehls dem Bereiten des Opferkuchens oder des Opfergebäcks vorangeht. Es wird wohl nicht nötig noch hervorzuheben, daß das unmittelbare Anwenden des Mehls sowohl anlässlich eines blutigen, wie auch eines unblutigen Opfers, im ganzen Altertum sowohl im ostägäischen Raum wie auch im ganzen Vorderasien allgemein verbreitet war.⁷³ Vom Brot wollen wir dabei gar nicht sprechen. Der beste Beleg für das Opfermehl (bzw. für das Mehlopfers) ist in dieser Hinsicht das Opfer des Odysseus anlässlich seines Besuches in der Unterwelt.⁷⁴ Und was den Opferkuchen betrifft, darf man auf die beiden Heiligtumsmodelle hinweisen, die im Vorraum des großen Tholos von Kamillari (Kreta) gefunden wurden. Ihre Datierung ist SM III. «Das erste stellt eine Opferszene in einem Kultbau dar. Die rechteckige Anlage hat nur eine geschlossene Rückwand, die von drei Fensteröffnungen durchbrochen ist. Vier annähernd gleich große Gestalten sitzen auf niedrigen Hockern mit dem Rücken zur Wand. Vor jeder von ihnen steht ein runder Altar; auf den beiden inneren liegen kuchenähnliche Weihgaben. An zweien dieser Altäre bringen männliche Gestalten, die im Verhältnis zu den Sitzenden wesentlich kleiner gegeben sind, unbestimmbare Opfergaben dar. Der Größenunterschied erweist die Sitzenden mit einiger Sicherheit als Gottheiten oder als heroisierte Toten, die Stehenden als Adoranten.»⁷⁵ Das andere Modell, das in schlechterem Zustand erhalten blieb, «zeigt

⁷³ Zum Beispiel R. BORGER: Das Tempelbau-Ritual K48+. *Zeitschrift für Assyriologie* 61: 1 (1971) 75–76.

⁷⁴ Od. XI. 24–28 und 34–37. Cf. MAKKAY 1963, 5.

⁷⁵ INGO PINI: Beiträge zur minoischen Gräberkunde. Wiesbaden 1968, 64–65, Anm. 750. — Die originalen Veröffentlichungen waren mir nicht zugänglich.

einen runden Bezirk mit Eingang an der einen Seite. Vermutlich ist ein geschlossener Raum gemeint. In seiner Mitte bereiten zwei Frauen (der einen fehlt der Kopf, der anderen der ganze Oberkörper) auf einem vierbeinigen Tisch Brot und Kuchen. Eine weitere Gestalt schaut ihnen vom Eingang aus zu. Kulthörner und ein Vogel am Rande des Bezirks erweisen den sakralen Charakter der Szene.⁷⁶ Es ist für uns besonders wichtig, wie dieses Modell die Adoranten auf der einen Seite, die die Opfer darbringen (d. h. in einem vermutlichen realen Heiligtum, das diesem Modell als ein Vorbild dienen konnte, die Opfer darbringenden Gläubigen), und die Götter bzw. Toten (in einem Vorbildheiligtum große Götterstatuen) auf der anderen Seite unterscheidet; diese letzteren wurden größer als die Adoranten dargestellt. Es wäre nicht ausgeschlossen, daß auch die Statuetten des Heiligtums von Sabatinowka, wenn ihre Größenunterschiede bekannt wären, eine ähnliche Unterscheidung ermöglichen könnten? Oder sollte dieser Unterschied in Sabatinowka nur die Lebensgröße der Priesterin oder des Gottesbildes auf dem Armstuhl auf der einen Seite, und das Maß der Votiv-Terrakotten auf der anderen Seite betreffen?

In der Kulthandlung, ähnlich des Opferdarbringens wurde nicht nur Getreide gemahlen, sondern auch kosmetische Mittel (Farben), Medikamente und anderes Material (Salz, getrocknete Gräser u. ä.) gemahlen, gerieben und zermürbt. Man kann im Falle der steinernen Dreifußschalen auch nicht immer mit Bestimmtheit entscheiden, ob sie als Mörser zum Getreidemahlen, oder ob sie zum Zermürben von Farben und kosmetischen Mitteln dienten.⁷⁷ Oft kamen diese in je einem solchen Zusammenhang zum Vorschein, daß es so gut wie ausgeschlossen ist, daß sie einfach nur Küchengeräte gewesen wären.⁷⁸ Eher wurden sie zum rituellen Mahlen benutzt. Wir erinnern hier auch an jene Mahlsteine, die rote Farbspuren aufwiesen; es kamen diese in den Opfergruben der westlichen Linienbandkeramik zum Vorschein (siehe oben!).

Bei den Griechen wurde als Festgebäck aus dem ersten Mehl der neuen Ernte (das aus dem eben ausgedroschenen Getreide gemahlen wurde) der *θαλυσίος ἄρτος* hergestellt, der in Attika *θαγγήλος* hieß. Dieses Erstlingbrot wurde anlässlich des *θαλύσια* genannten Erstlingopfers früher der Göttin Artemis, später Demeter dargebracht.⁷⁹ Wie Nilsson schreibt: «diese Erstlingbrote werden nicht nur auf die künftige Fruchtbarkeit bezogen wie die Panspermia, es ist auch herauszuspüren, daß man von Demeter große Brote und reichliche Nahrung erwartete und ihr dafür dankte.»⁸⁰ Es ist also kein Wunder, daß auch eine solche Gestalt der Demeter bekannt ist, die Getreide mahlt; sie heißt Demeter Himalis.⁸¹ Wir kennen auch andere mythologische Elemente, in denen ein zum Teil durch Götter ausgeführten Mahlen irgendeine wichtige Rolle spielte.⁸² Der sog. Pariser Zaubertext schreibt z. B. im Zusammenhang mit Kronos folgendes vor: «Das sogenannte Mühlchen. Nimm zwei Choiniken Salz und mahl sie mit der Handmühle unter vielfältiger Hersagung des Gebets, bis der Gott (i. e. Kronos) dir erscheint. Die Zaubehandlung soll nachts stattfinden an einem Ort, wo

⁷⁶ INGO PINI, op. cit. S. 65, Anm. 752. Vgl. noch frühbronzezeitliche Darstellungen von Kypros mit mahlenden Frauengestalten: J. KARAGEORGHIS: *La grande déesse de Chypre et son culte*, Lyon, 1977. S. 47–50.

⁷⁷ BUCHHOLZ 1963, 61–67, bes. 63.

⁷⁸ Eine Ergänzung zu den Angaben von Buchholz wird durch jene Beobachtung geboten, die anlässlich der neuen Ausgrabungen aus dem Tell von Al Hiba (= Lagaš) gemacht wurde. Hier hat man nämlich in der Schicht III — (deren Zeitalter als «Old-Babylonian» bezeichnet wird) — in der Nähe des Einganges zu einem Tempelbau einen Mahlstein, bzw. einen Reibstein gefunden. Der Ausgräber konnte sich nur verwundert fragen: «But why such an object should have been placed beside the temple door is not known.» DONALD P. HANSEN: *Al-Hiba, 1968–1969, a preliminary report*. *Artibus Asiae* 32: 4 (1970) 249. Über-

legt man sich jedoch, daß im Inneren dieses Tempelbaus auch zwei runde Öfen oder Herde gefunden wurden, und daß sich neben der Tür ein Altar (oder ein Podium) aus Lehmziegeln gebaut befand, so wird es klar, daß in diesem Tempel im Laufe der Zeremonien wohl auch gemahlen wurde, und zwar es wurden vermutlich Getreide, Weihrauch, kosmetische Mittel, oder etwa gedörrte und duftige Kräuter gemahlen.

⁷⁹ M. P. NILSSON: *Geschichte der Griechischen Religion*, I. 2. 3. Ausgabe. München 1967, 468. — W. GÖBER: s. v. «Thalysia», *PWRE V A 1* (1934) 1230–1231.

⁸⁰ NILSSON, *GGR*³, 468.

⁸¹ *Ibid.* 469.

⁸² K. BLÜMNER: *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*. 2. Ausgabe, Bd. I, 2. Leipzig 1912, 21–22.

Futter wächst.»⁸³ Vermutlich war bei dieser Zauber-Zeremonie auch die Richtung, in der die Handmühle gedreht wurde, keineswegs gleichgültig.⁸⁴ Eine wichtige Rolle spielte das Mahlen auch in einem althethitischen Ritus anlässlich eines der Fruchtbarkeitsgöttin dargebrachten Opfers. Der König hat in dieser Zeremonie irgendeine Handlung mit einer Sichel vollzogen, während die Königin mit der Handmühle gemahlen hat.⁸⁵ Es geht die Urtümlichkeit der Vorstellungen im Hintergrund auch daraus hervor, daß der Tod des Gottes Dumuzi dadurch symbolisiert wurde, daß man «Röstkorn auf Steinen zermahlte.»⁸⁶ Dumuzi der Geist des Getreides stirbt, wenn die Körner unter den Steinen zermahlen werden.⁸⁷ Wie eine späte, schon arabische Quelle (Ibn an-Nadim) schildert: «die Frauen weinen über Tammuz, weil er zermahlen worden sei und seine Reste in den Wind gestreut, und sie deshalb während der Trauerzeit nichts zermahlenes essen.»⁸⁸ Ein mythologischer Text von Ugarit schildert eingehend das Schicksal von Môt, eines Feindes der Fruchtbarkeit, des Gottes der Dürre und des Todes, der aber ursprünglich offenbar eine Gottheit der Fruchtbarkeit war: die Göttin Anat verliert ihre Geduld, «sie schlägt ihn mit dem Schwert in Stücke, worfelt, verbrennt und mahlt ihn, dann sät sie die Teile aufs Feld, den Vögeln zum Fraße:

«Sie packte den Sohn Els, Mt,
Sie spaltete ihn mit dem Schwerte,
Sie worferte ihn mit der Getreideschwinge,
Sie röstete ihn am Feuer,
Sie mahlte ihn in der Mühle,
Sie streute seine Überreste auf das Feld.»⁸⁹

Man kann natürlich Ereignisse, die in mythischen Texten geschildert werden, nicht unmittelbar auf Kulthandlungen, und auf rituale Vorgänge beziehen, auch schon deswegen nicht, weil in den Heiligtümern und bei den Opfergruben des europäischen Neolithikums, das gemahlene Mahl zu den Zwecken der Opferzeremonien (zu den Opferkuchen oder zum unmittelbaren Mehlopfer) gedient hatte. Aber die prähistorischen, d. h. neolithischen Opfer, die mit Mahlen verbunden waren, mögen einen solchen Urmythos dramatisiert haben, der über das Töten des Gottes (oder des Dämons)⁹⁰ der Fruchtbarkeit berichtet hatte. Das Töten des Gottes (oder des Dämons) der Fruchtbarkeit ist gleichbedeutend damit, daß man ihn im Interesse des besseren Ernteertrags aufopfert. Das Opfer wiederholt also in jedem einzelnen konkreten Fall die erste rituale Handlung des Urmythos, das Uropfer selbst. Besonders vorzuziehen ist diese Auslegung als Interpretation des Heiligtums von Sabatinowka, wo jedoch der erhaltene Zustand des Heiligtums, bzw. seine Einrichtung — wie es schon mehrmals hervorgehoben wurde — den Ablauf der heiligen Handlung, oder denjenigen der Einweihungszeremonie wohl nur für Unterrichtszwecke vergegenwärtigt. Doch im Unterricht der

⁸³ S. EITREM: Kronos in der Magie. *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales*, II. *Mélanges Bidez*. Fasc. 1. Bruxelles 1934, 352.

⁸⁴ BUCHHOLZ 1963, 64, mit weiteren Literaturhinweisen.

⁸⁵ H. OTTEN: Eine Beschwörung der unterirdischen aus Boğazköy. *ZfAss.* 20 (54) 1961, 142. Cf. MAKKAY 1964, S. 63, Anm. 45.

⁸⁶ E. EBELING: Tod und Leben nach den Vorstellungen der Babylonier. I. Teil, Texte. Berlin—Leipzig 1931, 45. — Wörterbuch der Mythologie, hrsg. von H. W. Haussig. I. Abt. Die Alten Kulturvölker, Teil I. Vorderer Orient. Syrien, von M. H. Pope und W. Röllig. Stuttgart, o. J. 301—302. — T. JACOBSEN: Toward the image of Tammuz. In T. JACOBSEN: Toward the Image of Tammuz and other essays on Mesopotamian History and Culture. Ed. by W. L. Moran.

Harvard Semitic Series vol. xxi, Cambridge Mass. 1970, 74—75, 87—88. — S. H. HOOKE: Babylonian and Assyrian religion. Oxford 1962, 27—38. — Cf. T. JACOBSEN: The treasures of darkness. A history of Mesopotamian religion. New Haven—London 1976, 67: «The field of Hades grows no grain — no flour is milled from it.»

⁸⁷ J. JACOBSEN, op. cit. Toward the image of Tammuz, 75.

⁸⁸ Wörterbuch der Mythologie, op. cit. 301.

⁸⁹ J. AISTLEITNER: Die mythologischen und kultischen Texte aus Ras Schamra. 2. Auflage. Budapest 1964, 14, 20. I AB, II: 31—35. = ANET² 129—142, h. IAB, lines 31—35.

⁹⁰ A. E. JENSEN: Die getötete Gottheit. Weltbild einer frühen Kultur. Stuttgart 1966, passim.

Einweihungszeremonie wurden eben die Ereignisse des Urmythos dargestellt, indem man vielleicht auch Opfer dargebracht hatte. Im Laufe dieser Zeremonien wurde das Töten des Fruchtbarkeitsgottes wohl auch durch das Mahlen symbolisiert.

Es ist eine andere Frage, wie mit der symbolischen Darstellung dieses Tötens sich jene Tatsache vereinbaren läßt, daß im behandelten Material der Linienbandkeramik und des Tripolje-Cucuteni-Erösd Kreises zusammen mit dem ritualen Mahlen auch die Menschenopfer immer häufiger werden.⁹¹ Doch beschränken sich diese Menschenopfer — wie man gesehen hat — keineswegs bloß auf Männer. So wird man vorläufig nicht den Schluß ziehen dürfen, als ob im Laufe dieser Zeremonien des Neolithikums das Uopfer des männlichen Fruchtbarkeitsgottes (des Dämons) durch Menschenopfer vergegenwärtigt worden wäre. Man hat den Eindruck, als wäre noch mehr Material nötig, um diese frühen Formen der Menschenopfer besser verstehen und erklären zu können.

ZUSAMMENFASSUNG

Wir sind der Ansicht: man könnte das bisher dargestellte mit weiteren Schlüssen vorläufig kaum ergänzen. Die oben angeführten Angaben (besonders die archäologischen Funde und Beobachtungen) berechtigen uns zum Schluß, daß in gewissen Zeiten und Kulturen der Vorzeit im Rahmen von manchen Opferzeremonien rituelles Mahlen ausgeführt wurde. Selbstverständlich bildete dieses rituelle Mahlen einen Teil jener Kulthandlungen, im Laufe deren die Erstlinge der Ernte der Fruchtbarkeitsgöttin, der Göttin der Erde dargebracht wurden. Es wurde beobachtet, daß derartige Primitiaeopfer meistens mit charakteristischen Opfergruben verbunden sind. Ein Teil der Kulthandlung (des Darbringens des Opfers) wurde zwar häufig in einem Heiligtum vollzogen, aber wahrscheinlich auch unter freiem Himmel auf einem Altar. Man hat den Eindruck, daß die Mahlsteine, die man anlässlich des rituellen Mahlens benutzt hatte, danach im alltäglichen Leben nicht verwendet werden durften. Diese Steine wurden danach entweder unter den übrigen Geräten der Kulthandlungen (als sakrale Geräte) in Heiligtümern aufbewahrt, oder man hat sie in die Opfergruben geworfen, oder man hat sie in Deposit-Gruben niedergelegt. Die Tatsache, daß solche Mahlsteine in einigen Fällen absichtlich zerbrochen wurden, daß man sie in anderen Fällen rot bemalt hatte, spricht für dieselbe Vermutung. Es wäre denkbar, daß die Kulthandlung des rituellen Mahlens schon im Neolithikum mit solchen mythischen Urereignissen verbunden war, wie das jährliche Töten des Fruchtbarkeitsgottes (oder Dämons), was auch durch das Mahlen des Getreides hätte symbolisiert werden können. Es wäre naheliegend daran zu denken, daß die Spuren jener Menschenopfer, die sich in den betreffenden Opfergruben neben den Mahlsteinen nachweisen lassen (Traian, Cviklivci), dafür sprechen können, daß das jährliche Töten des Fruchtbarkeitsgottes (Dämons) nicht nur durch das Mahlen symbolisiert sondern auch durch blutiges Menschenopfer vergegenwärtigt wurde. Doch wir besitzen eintweilen noch nicht genug zuverlässiges Material, um eine solche Vermutung erhärten zu können.

ABKÜRZUNGEN

- | | |
|---------------|---|
| ALDEA 1975 | — IOAN ALDEA: Un « autel » magico-rituel découvert dans l'établissement néolithique de Ghirbom (Com. de Berghin, dép. d'Alba), Transylvanie, Roumanie. VALCAMONICA SYMPOSIUM 72, 153—160. |
| BUCHHOLZ 1963 | — H.-G. BUCHHOLZ: Steinerne Dreifußschalen des ägäischen Kulturkreises und ihre Beziehungen zum Osten. JDAI 78 (ersch. 1964) 1—77. |

⁹¹ Über andere, menschenopfer-artige Funde der Linienbandkeramik vgl. zusammenfassend EDITH HOFFMANN: Spuren anthropophager Riten und von Schädelkult in Freilandsiedlungen der sächsisch-

thüringischen Bandkeramik. Ein Beitrag zur Geschichte der Anthropophagie und ihrer Motivation. EAZ 1 (Berlin 1971) 1—27.

- H. DUMITRESCU 1954 — H. DUMITRESCU: Une découverte ayant trait au rite d'enterrement dans l'aire de la culture de la céramique peinte Cucuteni-Tripolyé. (Auszug.) SCIV 5: 3—4 (1954) 399—427.
- H. DUMITRESCU 1957 — H. DUMITRESCU: Découvertes concernant un rite funéraire magique dans l'aire de la civilisation de la céramique peinte du type Cucuteni-Tripolje. Dacia 1 (1957) 97—116.
- H. DUMITRESCU 1958 — H. DUMITRESCU: Deux nouvelles tombes eucuténiennes à rite magique découvertes à Traian. Dacia 2 (1958) 407—423.
- H. DUMITRESCU et al. 1953 — H. DUMITRESCU et al.: Şantierul Traian. SCIV 4: 1—2 (1953) 45—67.
- H. DUMITRESCU et al. 1954 — H. DUMITRESCU et al.: Şantierul arheologie Traian. SCIV 5: 1—2 (1954) 35—65.
- GIMBUTAS 1974 — M. GIMBUTAS: The gods and goddesses of Old Europe 7000—3500 BC. Myths, legends and cult images. London 1974.
- HÖCKMANN 1972 — O. HÖCKMANN: Andeutungen zu Religion und Kultus in der bandkeramischen Kultur. Alba Regia 12 (1972, ersch. 1974) 187—208 (= Aktuelle Fragen der Bandkeramik, Székesfehérvár, 1972/1974, 187—208).
- LIES 1963 — HANS LIES: Ein Gefäß der Linienbandkeramik mit reliefierten Gesichtsdarstellungen von Barleben, Kr. Wolmirstedt. AuF 8 (1963) 9—16.
- LIES 1965 — HANS LIES: Eine neue Reliefplastik der Bandkeramik von Barleben, Kr. Wolmirstedt. AuF 10 (1965) 10—14.
- MAKAREVICH 1960a — M. L. MAKAREVICH: Ob ideologicheskikh predstavlenijah u tripolskikh plemen. Odesskoe Arheologicheskoe Obschestvo Zapiski, 1 (NF, Odessa 1960) 290—301.
- MAKAREVICH 1960b — M. L. MAKAREVICH: Issledovania v raione s. Stena na Srednem Dnestre. Kratkije Soobs. 10 (Kiev 1960) 23—32.
- MAKKAY 1963 — J. MAKKAY: Data to the religious beliefs of the Pécel (Baden) culture. (Auszug) ArchÉrt 1963: 1 (1963) 3—16.
- MAKKAY 1964 — J. MAKKAY: Early Near Eastern and South East European gods. ActaArchHung 16 (1964) 3—64.
- MAKKAY 1971 — J. MAKKAY: Altorientalische Parallelen zu den ältesten Heiligtumstypen Südosteuropas. Alba Regia 11 (1970, ersch. 1971) 137—144.
- MAKKAY 1973 — JÁNOS MAKKAY: 'Shrine with bucranium.' A tentative interpretation of the Tartaria sign 3, 5. KADMOS 12: 1 (1973) 1—5.
- MAKKAY 1975 — JÁNOS MAKKAY: Über neolithische Opferformen. VALCAMONICA SYMPOSIUM 72, 161—173.
- MOVSA 1964 — T. G. MOVSA: Tripilskie pohovannia v. s. Cviklivci. Arheologia 16 (Kiev 1964) 213—222.
- MOVSA 1971 — T. G. MOVSA: Sviatilistscha tripolskoi kulturü. SovArh 1971: 1 (1971) 201—205.
- PASSEK 1949 — T. S. PASSEK: Periodizatsija tripolskikh poselenii. Materiali i Issledovania po Arheologii SSSR 10, Leningrad, 1949.
- TORMA ZSÓFIA 1879 — ZSÓFIA TORMA: Neolith kőkorszakbeli telepek Hunyad megyében (Neolithische Siedlungen im Kom. Hunyad). Erdélyi Múzeum, az Erdélyi Múzeum Egylet Történelmi Szakosztályának Közlönye VI: 5 (1879) 129—155 és VI: 6 (1879) 190—211.
- TSÜBESKOV 1976 — V. P. TSÜBESKOV: Obriad akrotinia v kulture tripolskikh plemen. Materialü po Arheologii Severnovo Pritschernomoria 8 (Odessa 1976) 170—176.
- TULOK 1971 — M. TULOK: A Late Neolithic idol of conical type. ActaArchHung 23 (1971) 3—17.
- VALCAMONICA SYMPOSIUM 72 — Les Religions de la Préhistoire. Actes du Symposium International sur les Religions de la Préhistoire, Valcamonica, 18—23 Septembre 1972. ed. by EMMA-NUEL ANATI. Edizioni del Centro, Capo di Ponte, 1975.
- WEINBERG 1962 — SAUL S. WEINBERG: Excavations at prehistoric Elateia, 1959. Hesperia 31 (1962) 158—209.
- WEINBERG 1966 — SAUL S. WEINBERG: Ceramics and the supernatural: cult and burial evidence in the Aegean World. In: Ceramics and Man, ed. by Frederick R. Matson. London 1966, 187—201.
- WIŚLAŃSKI 1970 — TADEUSZ WIŚLAŃSKI (ed.): The Neolithic in Poland. Wrocław—Warszawa—Kraków 1970.

DER BEGINN DER DONAU-KRIEGE DES DOMITIAN

1.1. Die Untersuchung von *E. Tóth* und *G. Vékony* hat vor einigen Jahren in Fachkreisen einen großen Auffall erregt.¹ Diese Verfasser hatten nämlich an Hand der richtigen Ergänzung einer fragmentarischen Inschrift nachzuweisen versucht, daß die endgültige Besitznahme der östlichen Hälfte Transdanubiens — entgegen früheren Ansichten — zur Regierungszeit des Vespasianus begonnen hätte, wobei man gleichzeitig auch die Donau-Grenze mit Garnisonen befestigt, und auf dem Hinterland Stadtgründungen in größerer Anzahl vorgenommen hätte. Dieser Auffassung nach ließe sich die Geschichte des pannonischen Gebietes im ersten Jahrhundert in drei Perioden einteilen.

a) Von Augustus bis Claudius

Dies wäre die Epoche der nominellen Besitznahme, der militärischen Besetzung des Gebietes südlich von der Drau und in der Linie der Bernsteinstraße.² Die östlichen Stämme Pannoniens wären zu dieser Zeit in einem Klientel-Verhältnis zu Rom gewesen.

b) Von Claudius bis Vespasian

Entlang der strategisch wichtigen Straßen sowie an ihren Endpunkten hätte man Lager bis zur Donau-Linie errichtet. Zu dieser Zeit hätte man anstatt 'Illyricum' den Namen 'Pannonien' eingeführt,³ das Gebiet endgültig in Besitz genommen und als Provinz organisiert.

c) Von Vespasian ab

Alle Truppen wurden bis zur Donau vorgerückt, und man führte die zivile Verwaltung der inneren Gebiete ein. An den Knotenpunkten des Limes wurden Doppellager errichtet. Die proportionelle Verteilung der Truppen fällt zum Teil schon auf das Zeitalter des Domitian.

Die Theorie ist ansprechend, ja plausibel. Aber wir müssen — ohne daß wir auch nur eine These von ihr bezweifeln wollten — darauf hinweisen, daß einige Punkte von ihr sich zur Zeit kaum beweisen lassen.

a) Man weiß nichts von Klientel-Königtümern oder von derartigen Gruppierungen von Stämmen auf dem Gebiete Pannoniens im 1. Jahrhundert.

b) Die Römer erstrebten, teils aus Gründen der Verteidigung, und teils auch im Interesse des leichteren Verkehrs, Fluß-Grenzen auszubilden.⁴ Darum ist es kaum denkbar, daß sie nahezu 60 Jahre hindurch nicht erstrebt hätten, einen etwa 400 km langen sowohl vom Gesichtspunkt des Handels aus, wie auch strategisch sehr wichtigen Abschnitt jener Donau für sich zu sichern, die sie sonst in ihrer ganzen Länge unter Kontrolle hatten. (Man denke dabei an die Daker, an den Sarmaten-Einzug und auch an das Raumgewinnen der Germanen.)⁵ Und man vergesse auch nicht, daß sie

¹ E. TÓTH—G. VÉKONY: Beiträge zu Pannoniens Geschichte im Zeitalter des Vespasianus. *Acta Arch. Hung.* 22 (1970) 133 ff. Vgl. E. TÓTH: *Arch. Ért.* 103 (1976) 197 ff.; A. MÓCSY: *Acta Arch. Hung.* 23 (1971) 41 ff.

² J. ŠAŠEL, *Actes du IX^e Congrès International d'études sur les frontières romaines*, Mamaia, 6—13. 9. 1972. Bucureşti—Köln—Wien, 1974, 193 ff.; vgl. noch J. FITZ ebd. 187 ff.

³ In einer Inschrift aus dem 4. Jahrhundert taucht ein Statthalter aus dem Zeitalter des Tiberius auf, der Pannonien verwaltet hat, vgl. J. MORRIS, *Munatius Plancus Paulinus*. *BJb.* 165 (1965) 88 ff.

⁴ S. zuletzt MÓCSY (1974) 34.; Ders.: *A határtartományok szerepe a Római Birodalomban* (= Die Rolle der Grenz-Provinzen im Römischen Imperium). *MTAOK II.* 25 (1976) 175 ff.

⁵ Siehe weiter unten.

sowohl über die ethnographischen und historischen Tatsachen, wie auch über die geographischen Verhältnisse ein vollkommen klares Bild hatten. Denn sie führten ja auch schon um 10 v. u. Z. herum Feldzüge nördlich und östlich vom Donau-Knie,⁶ und es liegt kein Grund und Anlaß vor, zu vermuten, daß sie die Vorteile, die sie bei diesen früheren Gelegenheiten erzielt hatten, später hätten freiwillig aufgeben wollen.

c) Leider, wissen wir kaum etwas von den Lagerplätzen im 1. Jahrhundert. Zweifellos kann man mit einiger Wahrscheinlichkeit aus den Verhältnissen im 2. Jahrhundert auf die Zustände in den früheren Dezennien schließen, doch ist dabei eine gewisse Vorsicht ratsam, und man darf die Fehlerquellen nicht außer acht lassen. Probleme der Heeresdislokation im 1. Jahrhundert wird man erst dann endgültiger lösen können, wenn man die inneren- und Grenzfestungen in diesem Zeitalter in größerer Anzahl kennengelernt hat.⁷

Doch hat die anfangs genannte Untersuchung, auch trotz jener Thesen, die sich unter den gegenwärtigen Umständen — und besonders mit Rücksicht auf die zur Zeit noch lückenhaften Quellen — kaum beweisen lassen, sehr wichtige neue Ergebnisse gezeitigt, die auch zur vorliegenden Untersuchung zuverlässige Ausgangspunkte liefern. Die vorliegende Arbeit möchte nämlich einen späteren Abschnitt jenes Prozesses weiter untersuchen, der unter Vespasian begann. Wir wollen eben nachweisen, daß Domitian in mancher Hinsicht die Politik seines Vaters fortsetzen wollte, ja in einigen Fällen sich auch derselben Methoden bediente.

Eine andere Aufgabe besteht für uns darin, wieder zu prüfen, ob in den ersten Jahren der Regierung des Domitian im Donau-Raum in der Tat eine solche vollständige Ruhe geherrscht hatte, wie dies die internationale Forschung heutzutage — nach E. Köstlin, der auf eine Angabe des Jordanes gebaut hatte — annehmen zu dürfen glaubt.

Die Zweifelsfragen ergaben sich aus den folgenden älteren und neueren Angaben:

a) Nach dem Diplom CIL XVI 28 wurden im Jahre 82 drei Truppeneinheiten aus Germanien nach Moesien versetzt. Es handelte sich nach dem Diplom bloß um eine temporäre Umgruppierung, denn die drei Truppen gehörten organisationsmäßig nach wie vor in den Rahmen des germanischen Heeres; doch keine von ihnen kehrte später zu ihrem früheren Standquartier wieder zurück.

Es fragt sich nun, ob man es mit voller Sicherheit für ausgeschlossen halten kann, daß den Anlaß zur schnellen Umgruppierung dieser Einheiten nicht irgendeine schwere militärische Lage gegeben hatte.

b) Im Jahre 85 begegnet man zum ersten Male Münzen mit der Rückenumschrift: *Germania capta*.

Man fragt sich, ob diese Münzen mit Ereignissen am Rhein, oder mit solchen an der Donau im Zusammenhang stehen?

c) Am 5. Sept. 85. wurde in Pannonien — entgegen der üblichen Gewohnheit (und besonders entgegen dem Diplom vom 3.9.84) — eine *honesta missio* vorgenommen, ebenso wie auch im September des Jahres 82. — Es fragt sich nun, womit könnte man es denn erklären, daß bei diesen Gelegenheiten — entgegen jeder bis dahin üblichen Gewohnheit — gleichzeitig mit der Verteilung der Diplome auch *honesta missio* vorgenommen wurde?

d) Eine Inschrift (CIL VIII 1026) berichtet über dakisch-germanisch-dakische Kriege.

Es fragt sich also: auf welche Zeit dürfte man diese drei Kriege datieren? Welcher war jener germanische Krieg im Zeitalter des Domitian, worauf noch ein dakischer Krieg gekommen war?

1.2. Zahlreiche Forscher haben sich mit der Tätigkeit des Domitian im Donau-Raum beschäftigt, und so berührten mehrere auch diese Periode von einigen Jahren insbesondere im Zusam-

⁶ VISY (1971) 73 ff.

⁷ Vgl. D. GABLER—B. LŐRINCZ: Az I—II. századi dunai limes történetének néhány kérdése (= Einige

Fragen der Geschichte des Donau-Limes im 1. und 2. Jh.) Arch. Ért. 104 (1977) 145 ff.

menhang mit den dakischen Kriegen. Th. Mommsen dachte aufgrund der Inschrift CIL VIII 1026,⁸ daß dem chattischen Krieg etwas früher ein dakischer Krieg voranging. Die Reihenfolge der drei Kriege wäre demnach in den Jahren: 81 je ein dakischer, 82–83 ein germanischer, und 86–89 wieder ein dakischer Feldzug gewesen.

J. Asbach hat Mommsens Theorie insofern modifiziert,⁹ daß er alle drei Kriege, die in der Inschrift erwähnt werden, auf die Zeit nach dem Jahre 85 datierte, indem er unter dem germanischen Feldzug den Saturninus-Aufstand verstehen wollte. Dabei ließ er auch jene Münzen nicht unbeachtet, die im Jahre 85 mit der Umschrift *Germania capta* erlassen wurden; er wollte diese mit dem Abschluß der Bauarbeiten des neuen Limes verbinden. Ebenso ist auch das pannonische Diplom aus dem Jahre 85 seiner Aufmerksamkeit nicht entgangen;¹⁰ in diesem wird ja eine Entlassung genannt. Er hat diese Tatsache in dem Sinne ausgelegt, daß an der pannonisch-moesischen Grenze die Lage erst i. J. 85 so beruhigt wurde, daß man an Entlassungen denken konnte. Für die gespannte Situation wären, seiner Ansicht nach, die Daker verantwortlich gewesen.

E. Köstlin hat keine der beiden Erklärungen gebilligt.¹¹ Seiner Ansicht nach könnte man nur von einem einzigen dakischen Krieg sprechen, der jedoch mehrere Abschnitte gehabt hätte. Er hielt es nicht für wahrscheinlich, daß am Anfang der Regierungszeit des Domitian ein dakischer Krieg stattgefunden hätte; denn Jordanes schreibt ja:¹² *longum . . . post intervallum Domitiano imperatore regnante . . . Gothi . . . ripam vastaverunt. cui provinciae tunc post Agrippam Oppius praeerat Savinus*. Was die «zwei dakischen Kriege» betrifft, die die Inschrift CIL VIII 1026 erwähnt, fand er eine derartige Erklärungsmöglichkeit:¹³ der germanische Krieg in Pannonien hätte noch vor dem Friedensschluß mit den Dakern begonnen. Auf diese Weise könnte die Bezeichnung der «zwei dakischen Kriege» sinnvoll werden. Er berief sich dabei auf die Ansicht von E. Ritterling;¹⁴ auch letzterer glaubte nämlich, daß das Erwähnen von «zwei dakischen Kriegen», nur ein «ungeschickter Ausdruck» gewesen wäre. Die Chronologie, die er auf diese Weise rekonstruiert, wäre dieselbe, wie diejenige von J. Asbach, nur mit dem Unterschied, daß in seiner Konzeption die Möglichkeit eines inneren Saturninus-Krieges als germanischen Krieges verworfen wird. Anstatt dessen denkt er eher an einen germanischen Krieg im Donau-Raum. Er verwarf auch die Ansicht von B. Filow,¹⁵ der — ebenso wie J. Asbach — mit der Möglichkeit eines Krieges am Beginn der Regierungszeit des Domitian gerechnet hat. Ja, er benutzte zu dieser Vermutung auch die Inschrift CIL III 7397. (Dakisch-germanischer Krieg. Der letztere wäre, «wenn nicht der Chattenkrieg im J. 89, so sicher der Krieg vom 83.»)

Ferner hielt E. Köstlin nicht für undenkbar,¹⁶ daß die Münzen mit dem Revers *Germania capta* noch mit dem Chattenkrieg zu verbinden wären. Er beschäftigte sich auch mit den oben genannten Diplomen, aber er fühlte sich durch keines von diesen veranlaßt, auf einen Krieg zu schließen. Er betonte in seiner Argumentation gegen J. Asbach: man dürfte, bloß aufgrund dessen, daß einige Truppeneinheiten von Germanien nach Moesien versetzt wurden, noch nicht auf einen Kriegszustand schließen. Doch war er der Ansicht — ebenso wie J. Asbach —, daß das Zurückhalten der Soldaten, d. h. das Unterlassen der *honesta missio* im allgemeinen ein Zeichen des Kriegszustandes ist. Jedoch konnte er — mangels schriftlicher Angaben — jene Datierung der Inschrift CIL VIII 1026, die Th. Mommsen und J. Asbach vorgeschlagen hatten, nicht billigen. Er hielt also einen dakischen Krieg vor 85 nicht für möglich. Aber seine Unsicherheit wird dadurch verraten, daß er das Vorkommen kleinerer Einfälle nicht ausschließen konnte. Damit widersprach er sich selber, denn sonst schenkte er vollen Glauben der oben schon angeführten Behauptung des Jordanes.

⁸ MOMMSEN, RG. 200. Anm. 2.

⁹ ASBACH 26 ff.

¹⁰ CIL XVI 31.

¹¹ KÖSTLIN 10 ff.

¹² Getica 13, 76.

¹³ KÖSTLIN 11.

¹⁴ RITTERLING 32. Anm. 23.

¹⁵ B. FILOW: Die Legionen der Provinz Moesia. Klio Erg. Bd. I 6. Berlin 1906 43, Anm. 2.

¹⁶ KÖSTLIN 41 ff.

Die meisten Forschungsergebnisse von E. Köstlin bewährten sich bis zum heutigen Tage, und die Mehrheit der Forscher akzeptiert seine Ansichten.

Wie E. Köstlin, so hielt es auch C. Patsch nicht für wahrscheinlich, daß es vor dem Jahre 85 zu einem dakischen Krieg gekommen wäre.¹⁷ Dies geht seiner Ansicht nach auch daraus hervor, daß im September des Jahres 82 auch bei den Truppen, die in Moesien ihr Standquartier hatten, Entlassungen vorgenommen wurden, ferner daß einer der Veteranen sich eben in dieser — damals offenbar friedlichen — Provinz ansiedelte.

A. Alföldi hat anlässlich der *Germania capta*-Münzen jene Vermutung vorgeschlagen, daß man schon um die Jahre 84—85 herum mit einem germanischen Krieg in Pannonien rechnen mußte.¹⁸ Auch er wurde darauf aufmerksam, daß im Jahre 84 die Soldaten nur Privilegien erhielten, aber nicht entlassen wurden. Seiner Ansicht nach wies die Hauptrichtung der Angriffe der Daker nach Moesien zu; die pannonischen Truppenstärkungen, die sich zu dieser Zeit beobachten lassen, schrieb er auf das Konto des unzuverlässigen Verhaltens der Germanen, oder eventuell desjenigen der Sarmaten.

Es soll in diesem Zusammenhang auch jene Streitfrage nicht unerwähnt bleiben, die um die Chronologie des Chattenkrieges entbrannte. B. W. Jones versuchte nachzuweisen, daß dieser Krieg — zum Teil durch die *Chatti* entfacht — im Jahre 82 begann, und im Sommer 83 beendet wurde.¹⁹ Er vermutete, daß das Diplom CIL XVI 28 mit seiner Emission das Ende dieses Krieges bezeichnete. Er war bestrebt, dieser Auffassung entsprechend, den Leser davon zu überzeugen, daß der Text des Diploms zwar im Jahre 82 abgefaßt, aber erst im September 83 erlassen wurde. — J. K. Evans wies dieser Ansicht gegenüber darauf hin,²⁰ daß B. W. Jones jene Erklärung, die A. Degrassi über dieses Diplom entwickelt hatte,²¹ mißverstanden hätte; und es wäre völlig überflüssig, zu vermuten, daß das Diplom später erlassen worden sei, nachdem die beiden Consuln des Herbstes 82 doch nicht bekannt sind. Unter Berufung auf den Ausdruck des Suetonius «*sponte*»²² verwarf er die Annahme, daß man den Krieg früher begonnen hätte; aufgrund der Münzen mit der Umschrift *Germania capta*, sowie aufgrund der Tatsache, daß die *legio I. adiutrix* im Jahre 86 (!) versetzt wurde,²³ war er geneigt anzunehmen, daß der Chattenkrieg bis 84/85 hinausgezogen wurde; Domitian hätte im Sommer 83 den Titel *Germanicus* nur darum annehmen können, weil er auch persönlich am Krieg teilgenommen hatte.

Auch die neuesten Forschungen vermochten die Hypothese von A. Alföldi weder zu erhärten, noch diese vollständig zu widerlegen. Es muß allerdings zugegeben werden, daß keine neue Quelle aufgetaucht war; nur dieselben Angaben sind auch zur Zeit bekannt, die schon am Ende des vorigen Jahrhunderts zur Verfügung standen. Am bedeutendsten ist von den neueren Bearbeitungen die Zusammenfassung von A. Mócsy,²⁴ die die Erklärung von A. Alföldi zwar erwähnt, aber sogleich auch hinzufügt, daß ein germanischer Krieg nachweisbar erst *nach* der Schlacht bei Tapae entbrannte (88). Die neueste Zusammenfassung der Ereignisse an der mittleren und an der unteren Donau liest man in einem späteren Werk desselben Verfassers.²⁵ Es wird auch hier wiederholt, daß nichts von einem germanischen Krieg in Pannoniens Raum vor dem Jahre 88 bekannt ist, doch es wird erwähnt, daß die pannonischen Truppenkonzentrierungen, die sich in der ersten Hälfte der achtziger Jahre beobachten lassen, sich gegen die Germanen richteten. Eben deswegen muß der

¹⁷ PATSCH 4.

¹⁸ ALFÖLDI 184 Anm. 140.

¹⁹ JONES 79 ff.

²⁰ EVANS 121 ff.

²¹ A. DEGRASSI: *Inscriptiones Italiae XIII/1*. Roma 1947 220; Ders.: *I fasti consolari dell'Impero Romano dal 30 avanti Cristo al 613 dopo Cristo*. Roma 1952 24; H. NESSELHAUF, CIL XVI Suppl. p. 215.

²² SUETONIUS, Dom. 6, 1.

²³ E. RITTERLING: *Legio*. RE XII. Stuttgart 1925, 1388. Vgl. noch SYME (1928) 41 ff.; G. ALFÖLDY: Die Truppenverteilung der Donaulegionen am Ende des 1. Jahrhunderts. *Acta Arch. Hung.* 11 (1959) 113 ff.; D. BAATZ: *Mogontiacum. Neue Untersuchungen am römischen Legionslager in Mainz*. *Limesforschungen* 4. Berlin 1962, 86 f.

²⁴ Mócsy (1962) 551.

²⁵ Mócsy (1974) 82 ff.

Einbruch der Daker im Winter 85/86 eine Überraschung gewesen sein; die Abwehr sei dadurch verhältnismäßig erleichtert gewesen, daß man die Truppen, die sich in der Nachbar-Provinz versammelten, schnell auf die gefährdete Front hinüberkommandieren konnte. Die Zweiteilung der Provinz Moesia i. J. 86 sei infolge der größer gewordenen Anzahl jener Legionen notwendig geworden, die wegen des Daker-Krieges hierher versetzt wurden; bei dieser Gelegenheit sei auch Syrmien an die Provinz Moesia superior angeschlossen worden. — T. Nagy ist nicht der Ansicht, daß das Erhöhen der Truppenzahl in den Jahren 84—85 schon durch irgendeine Kriegssituation hervorgerufen worden sei, obwohl die Veteranen i. J. 84 — auch seiner Ansicht nach — im Dienst zurückgehalten wurden.²⁶ Zu dieser Zeit hätten die Römer im Raum Pannonien und Moesien keine offensiven Operationen vorbereitet, auch wenn es nicht ausgeschlossen ist, daß die feindliche Bewegung der Daker vielleicht eben durch den seitens der Römer erwarteten Angriff herausgelöst wurde.²⁷

Sehr wichtig ist für die Forschung von diesem Gesichtspunkt aus das Diplom von Taliata.²⁸ Diese Urkunde, datiert vom 27. 4. 75, zählt 10 moesische Kohorten auf, und unter ihnen auch eine, die den Namen *III Gallorum* führt. M. Mirković vertrat in diesem Zusammenhang die Ansicht,²⁹ daß die betreffende Truppe dieselbe wäre, die unter einem ähnlichen Namen auch in einem moesischen Diplom aus dem J. 78,³⁰ und in einem anderen germanisch-moesischen Diplom aus dem J. 82³¹ genannt wird. Diese Annahme ergänzte sie mit der Vermutung, daß die fragliche Truppe um die Jahre 73—74 herum von Germanien nach Moesien hinüberkommandiert, dann am Ende der siebziger Jahre nach Germanien zurückgerufen, aber danach wieder nach Moesien versetzt worden sei. Als eine andere Möglichkeit hat sie auch in Erwägung gezogen: ob man die nach Moesien versetzte Truppe nicht einfach wieder zu den germanischen Einheiten gezählt hat, ohne daß man dabei auch das neue Standquartier verändert hätte. Es wird ebenso im Diplom von Taliata auch eine *cohors V Gallorum* erwähnt. Am frühesten bekannt war diese Einheit bisher von einem pannonischen Diplom;³² man wollte in ihrem späteren Erwähnen in Moesien einen Beweis dafür erblicken, daß im J. 86 Syrmien zusammen mit den dortigen Garnisonen an Moesia superior angeschlossen wurde.³³ Mirković beschäftigte sich auch mit den pannonischen Diplomen aus dem Zeitalter des Domitian,³⁴ und sie war der Ansicht, daß die Zunahme der Anzahl der hiesigen Truppen nicht so hoch wäre, daß man daraus auf eine gespannte Situation schließen könnte. Aber daselbst erwähnte sie doch die Möglichkeit,³⁵ ob man im Verschicken einiger Truppen nach Pannonien bzw. nach Moesien im Jahre 84 nicht doch eine Folgeerscheinung des dakischen Angriffes erblicken sollte.

Die bisherigen Ergebnisse lassen sich im folgenden zusammenfassen:

a) *Germanische Einbrüche am Anfang der Regierungszeit des Domitian* — Wir besitzen keine unmittelbaren Berichte über Feindseligkeiten dem Rhein oder der Donau entlang zu dieser Zeit. Man könnte höchstens einen Ausdruck des Frontinus in diesem Sinne auslegen; denn er spricht ja über Germanen, *qui in armis erant*, nämlich zu jener Zeit, als Domitian die Regierung antrat.³⁶ B. W. Jones erblickt in diesem Ausdruck einen Beweis für einen barbarischen Einbruch. Aber die

²⁶ T. NAGY: A Military Diploma of Albertfalva. Acta Arch. Hung. 7 (1956) 61.

²⁷ NAGY 89.

²⁸ D. VUČKOVIĆ-TODOROVIĆ, Starinar N. S. 18 (1967) 21 ff.

²⁹ MIRKOVIĆ 179.

³⁰ CIL XVI 22.

³¹ CIL XVI 28.

³² CIL XVI 30.

³³ RADNÓTI—BARKÓCZI, 198. S. zuletzt SYME (1968) 101 ff.; MÓCSY (1974) 86. — M. Mirković hat aufgrund der neueren Angabe das Anschließen von Syrmium an die andere Provinz angezweifelt; er akzeptiert nur das mehrfache Versetzen der Truppe (MIRKOVIĆ, 179). Sie beschäftigte sich auch an einer anderen Stelle mit demselben Problem: M. MIRKOVIĆ:

Sigidunum et son territoire, in: IMS I. Beograd 1976 36 Anm. 29. Sie hat nachgewiesen, daß man aufgrund der Stelle SHA v. Hadr. 2, 2. nicht belegen kann, daß Hadrian in Moesia superior der Tribunus der *legio II adiutrix* gewesen wäre; und damit fällt der wichtigste Beweis für das Anschließen von Syrmium an die andere Provinz fort. Vgl. noch B. LŐRINCZ: Die Besatzungstruppen des Legionslagers von Aquincum am Ende des I.—zu Anfang des II. Jahrhunderts. Acta Arch. Hung. 30 (1978) im Druck, wo er die *legio II adiutrix* in der Zeit zwischen 89 und 105 nach Aquincum kommen ließ.

³⁴ MIRKOVIĆ, 182 f.

³⁵ Ebd. Anm. 43.

³⁶ Strategemata I 1, 8.

Römer konnten diesen Einbruch und seine Abwehr noch kaum als den Beginn des Chattenkrieges ansehen; dies geht auch aus jenem Ausdruck des Suetonius hervor, den schon J. K. Evans unterstrichen hat.

b) *Der Chattenkrieg* — Es liegt kein Grund und Anlaß vor, die bisherige Datierung des Chattenkrieges zu verändern,³⁷ wobei wir auch an den Abschluß dieses Krieges denken. Es stimmt zwar, daß Frontinus (über Domitian) sich dieser Worte bedient:³⁸ *victis hostibus cognomen Germanici meruit*; aber die zuletzt durch J. K. Evans zusammengestellten Argumente sprechen doch dafür, daß der Krieg bzw. die Einrichtung der eroberten Gebiete erst im Jahre 85 ihren Abschluß fanden.

Es bleibt nach wie vor zweifelhaft, wie man jene Münzen, die mit dem Revers *Germania capta* zuerst i. J. 85 erscheinen, erklären soll.³⁹ Eines bleibt jedoch unserer Ansicht nach sicher, und zwar soviel, daß diese Münzen auf Ereignisse in Germanien hinweisen. Das Wort *capta* (also nicht *devicta*) scheint zu verraten, daß irgendein Gebiet erobert, und nicht bloß ein Heer besiegt wurde. Germanisches Gebiet wurde jedoch zur Zeit des Domitian durch die Römer nur zwischen dem Rhein und der Donau besetzt; Domitian hat nämlich den Brückenkopf, der noch unter seinem Vater errichtet wurde, erweitert, und den Odenwald-Limes organisiert.⁴⁰

Der Widerspruch, der darin besteht, daß der Krieg vielleicht schon i. J. 83 beendet, aber die erwähnten Münzen doch erst i. J. 85 emittiert wurden, mag wohl in dem Sinne aufgelöst werden: der militärische Sieg und die endgültige Pazifizierung des neuerobernten Gebietes müssen keineswegs gleichzeitig gewesen sein.

c) *CIL XVI 28*. Das Datieren dieses Diploms hat der Forschung viel Kopfzerbrechen gemacht.⁴¹ Soweit wird man J. K. Evans allerdings recht geben müssen, daß solange die Consuln der Periode September-Dezember 82 nicht bekannt sind, hat man auch keinen Grund oder Anlaß eine doppelte Datierung, oder sogar eine Datierung aus dem Jahre 83 zu vermuten. Aber man wird diesem Argument auch den Hinweis auf die Studie von G. Alföldy und H. Halfman hinzufügen müssen,⁴² die durch J. K. Evans nicht erwähnt wurde. Es wird nämlich in dieser Arbeit gezeigt, daß im Herbst 83 (9. und 10. Monat) die Consuln *Sex. Carminius Vetus* und *M. Cornelius Nigrinus* waren; demnach kann also das Diplom 28. nur im September 82 entstanden sein.

d) *Dakischer Krieg i. J. 81/82*. Es war Th. Mommsen, der aufgrund der Inschrift *CIL VIII 1026* zum ersten Mal daran gedacht hat, daß zu dieser Zeit vielleicht schon ein dakischer Krieg stattfand, von dem wir sonst nicht wissen. Diese Vermutung wurde durch J. Asbach wiederholt, doch nicht aufgrund der Inschrift aus Karthago, sondern durch das Diplom 28. veranlaßt; er hat nämlich das Versetzen der drei Truppeneinheiten, das in diesem Diplom erwähnt wird, als Verstärkung aufgefaßt, die wegen des Kriegszustandes nötig wurde. Die Auslegung von Th. Mommsen und J. Asbach wurde jedoch, nach der ablehnenden Stellungnahme von E. Köstlin, von der Forschung nicht akzeptiert.

e) *Germanischer Krieg in pannonischem Raum i. J. 84/85*. — Diesen Krieg hat A. Alföldi teils aus den Truppenkonzentrierungen, die sich hier zwischen 80 und 85 beobachten lassen, und teils aufgrund der *Germania capta*-Münzen erschlossen; mit dieser Vermutung hat A. Alföldi auch die alte Streitfrage über die besagten Münzen wiederbelebt. Doch mit seiner Hypothese hat sich die Forschung seitdem kaum beschäftigt.

2.1. Entscheidend wichtig ist vom Gesichtspunkt unseres Problems aus die Untersuchung von G. Alföldy.⁴³ Es wird nämlich in dieser Arbeit nachgewiesen, daß unter den Flaviern die ersten solchen Auxiliar-Diplome erscheinen, die nicht nur die Privilegien der noch aktiven Soldaten, son-

³⁷ Vgl. weiter unten Anm. 66.

³⁸ *Strategemata* II 11. 7.

³⁹ H. MATTINGLY: *Coins of the Roman Empire in the British Museum*. London 1930 LXXXVI, XCII 362, 294; 369, 325.

⁴⁰ W. SCHLEIERMACHER: *Flavische Okkupationslinien*. RGZM 2 (1955) 245 ff.

⁴¹ Vgl. Anm. 20.

⁴² ALFÖLDY—HALFMAN, 354 ff.

⁴³ ALFÖLDY 215 ff.

dern auch schon die *honesta missio* enthalten. Die nur für entlassene Soldaten ausgestellten Diplome wurden erst von der Zeit Trajans ab allgemein; aus einer früheren Zeit sind nur zwei derartige Diplome bekannt, und beide wurden am Anfang der Regierungszeit des Domitian ausgestellt: das Diplom CIL XVI 28 aus dem Jahre 82, und das andere: CIL XVI 31 aus dem Jahre 85.⁴⁴

Im Sinne der Untersuchung von G. Alföldy wird man die Diplome aus dem I. Jahrhundert grundlegend anders als früher beurteilen müssen. Denn früher galt es als ein Ausnahmefall, wenn ein Diplom nur das Verleihen von Privilegien enthielt; im Sinne der neuen Auslegung wird jedoch ganz im Gegenteil zur Zeit des Domitian das Verleihen der *honesta missio* als ein Ausnahmefall gelten müssen. Auch früher haben schon einige Forscher darauf hingewiesen, daß die fraglichen Diplome eine Sonderstellung besitzen;⁴⁵ doch hat man wegen der verfehlten Betrachtungsart die Widersprüche in diesen Diplomen nicht richtig auflösen können.⁴⁶ Aber es ist doch klar, daß die Diplome aus diesem Zeitalter, die keine *honesta missio* enthalten, nicht als Ausnahmen anzusehen sind. Aber auch so dürfen wir sie nicht auslegen, als Dokumente, die in einem bedrohlichen Kriegszustand ausgestellt wurden, und die eben deswegen von keiner Entlassung sprechen. Es sind eben die Diplome 28. und 31., die sich scharf von den übrigen unterscheiden, und für diese Ausnahmefälle muß man eine befriedigende Erklärung finden. Der Lösungsvorschlag von G. Alföldy⁴⁷ könnte nur dann gebilligt werden, wenn auch das Pendant des germanischen Diploms bekannt wäre, also eine derartige Urkunde, die zu derselben Zeit nur das Verleihen von Privilegien enthielte. Doch ist Alföldys Vorschlag selbst für das pannonische Diplom-Paar nicht überzeugend; denn a) das Diplom vom ersten Typus ist bis zum Jahre 88 die gewöhnliche Form (eine solche ist z. B. CIL XVI 30), und der zweite Typus wird eben von diesem Zeitpunkt ab allgemeinverbreitet; b) das Jahr, das zwischen den Erlassungen der beiden Diplome verstrichen war, ist eine allzu lange Periode, um eine so enge Verbindung der beiden Dokumente — ihre gegenseitige Ergänzung — zu vermuten.

Man wird also im Zusammenhang mit diesen beiden Diplomen nach einem anderen Grund suchen müssen. Man müßte vor allem entscheiden, ob es als eine gleichgültige Tatsache anzusehen ist, wenn gleichzeitig mit dem Verleihen der *civitas* und des *conubium* auch *honesta missio* vorgenommen wird, oder werden dadurch die Soldaten begünstigt. Offenbar trifft der letztere Fall zu. Das stufenweise Verkürzen der Dienstzeit⁴⁸ wurde ja nicht einfach von oben her vorgenommen, um größere Loyalität seitens des Heeres erwarten zu können. Auch die Soldaten haben dies verlangt. Es waren vor allem die Soldaten selber, die die Vorteile der außerordentlichen Entlassung hatten. Diese Form der Begünstigung wird nur in den beiden besagten Diplomen erwähnt.

Man könnte auch daran denken, daß die beiden außergewöhnlichen Diplome vielleicht deswegen ausschließlich nur entlassene Soldaten berücksichtigen, weil Domitian für einen geplanten Feldzug die Mannschaft wohl auffrischen wollte. Ein solcher Fall ist z. B. von den Diplomen aus der Zeit vor den dakischen Feldzügen Trajans bekannt;⁴⁹ auch H. Nesselhauf hat schon auf diesen Fall hingewiesen. Aber gegen eine solche Vermutung sprechen doch zwei Gründe.

a) Man weiß nichts davon, daß Domitian am Anfang seiner Regierungszeit irgendeinen größeren Feldzug geplant hätte. (Ein klarer Gegensatz dazu ist der Fall des Trajan.) Wohl ist das Diplom 28. unmittelbar vor jenem Krieg ausgestellt worden, über den man liest: «*sponte in Chattos*»

⁴⁴ Mit der Begründung des Diploms 28. beschäftigt sich nicht der Verfasser; in bezug auf das 31. spricht er die Vermutung aus, daß es vielleicht mit dem 30. ein Diplom des Typus II. bildet (ebd. 230 Anm. 30).

⁴⁵ Siehe oben die Zusammenfassung der Forschungsgeschichte.

⁴⁶ ASBACH 33. Er vermutet im Zusammenhang mit den Diplomen CIL XVI 30 und 31, daß man wegen der kriegerischen Situation wohl erst i. J. 85 an Entlassungen denken konnte. Auch KÖSTLIN (40) ist einer ähnlichen Ansicht, doch er fügt noch hinzu, daß

die Entlassung sich auch eine Vorbereitung auf den Krieg verraten kann. ALFÖLDY 184 schreibt: «es ist auch auffallend, daß am Herbst 83 (Druckfehler anstatt 84 — Zs. V.) die Veteranen der pannonischen Auxiliar-Truppen anstatt Entlassungen nur die damit verbundenen Privilegien erhielten.»

⁴⁷ Vgl. Anm. 42.

⁴⁸ ALFÖLDY 221 ff.

⁴⁹ CIL XVI 42 — Pannonia, 98; 44 — Moesia inferior — 99; 45 — Moesia inferior — 99; 46 — Moesia superior — 100.

(vgl. oben Anm. 22); aber auf der einen Seite: Frontinus schreibt, daß die Chatten schon am Anfang der Regierungszeit des Domitian unruhig waren, worunter man wahrscheinlich kleinere oder größere Grenz-Zwischenfälle zu verstehen hat; auf der anderen Seite, und dies ist das entscheidende: drei Truppen stationierten zeitweise in Moesien, von denen keine mehr zum ursprünglichen Standquartier zurückkehrte. Hinüberkommandiert wurden diese Truppen spätestens wohl im Sommer des Jahres 82. Es ist kaum denkbar, daß Domitian Einheiten hinüberkommandieren lassen hätte, wenn er mit dem ganzen Heer in der Tat eine Expedition vorbereiten wollen hätte; und gesetzt, daß er mit einem solchen Hinüberlassen einverstanden gewesen wäre: es gibt keine Erklärung dafür, warum hätte man die nach Moesien verschickten Einheiten auffrischen wollen.

Das andere Diplom verrät noch mehr die Unhaltbarkeit der vorhin angedeuteten Vermutung. Denn man weiß ja, daß Domitian in den achtziger Jahren keinen Krieg im pannonisch-moesischen Raum beginnen wollte. Die Erhöhung der Truppenzahl in Pannonien könnte zwar einen solchen Verdacht erwecken, aber diese wurde durch äußere und nicht durch innere Motive veranlaßt, wie wir zu diesem Punkt später noch zurückkommen.

b) Die zitierten Diplome aus dem Zeitalter des Trajan gehören dem zweiten Typus an, diese erhielten teils aktive, teils entlassene Soldaten, im Gegensatz zu den beiden Diplomen aus dem Zeitalter des Domitian; diese beiden erhielten ausschließlich solche Soldaten, die mit *honesta missio* entlassen waren.

Man wird also unumgänglich zur Erkenntnis gelangen müssen, daß beide Diplome wohl als Belohnungen für irgendwelche außerordentliche Dienstleistungen erlassen wurden. Und eine derartige Dienstleistung kann kaum etwas anderes gewesen sein, als die gelungene Abwehr irgendeines feindlichen Einbruchs.

Als einen Beweis für diese Vermutung erwähnen wir die folgende Tatsache, die unserer Ansicht nach entscheidend für die Richtigkeit der obigen Feststellungen spricht. In seiner angeführten Untersuchung hat G. Alföldy nur die Diplome analysiert, die für die Auxiliar-Truppen ausgestellt waren. Aber es sind Diplome auch für andere Arten von Truppen ausgestellt worden. Wichtig sind von unserem Gesichtspunkt aus von diesen anderen Diplomen diejenigen, die zur Zeit des Vespasian für die Legionen und die Flotte ausgestellt wurden.⁵⁰ Durch diese Diplome bekamen die Soldaten der *legio II adiutrix* und der Flotte, durch das Diplom CIL XVI 17., das im Jahre 71 ausgestellt wurde, die Veteranen der *classis praetoria* (Ravenna) nicht nur Bürgerrecht, sondern auch Entlassung. Zweifellos hatte J. C. Mann recht, indem er diese Tatsache dahin erklärte, daß nach dem Bürgerkrieg die Veteranen der kaiserstreuen Truppen außerordentliche Donationen erhielten.⁵¹ Dies wird auch durch den Text des letzteren Diploms eindeutig zum Ausdruck gebracht: *[quo]d se in expeditione belli fortiter industrieque gesserant.*

Denkt man an diese Fälle, so liegt es nahe anzunehmen, daß auch die beiden außerordentlichen Diplome des Domitian, die im wesentlichen mit den oben erwähnten übereinstimmen, und ähnliche Verordnungen enthalten, ähnlich zu beurteilen sind. Es ist also unserer Ansicht nach im Sinne des eben dargestellten wahrscheinlich, daß jene *honesta missio*, die die Diplome aus dem Jahre 82 bzw. 85 erwähnen, als Belohnung dafür zu verstehen ist, daß die betreffenden Einheiten in einer kriegerischen Situation irgendeinem Angriff mit Erfolg standhielten.⁵²

2.2. Die politische Rolle des Heeres hat unter den Flaviern in bedeutendem Maße zugenommen. Dies war vor allem die Konsequenz jener Tatsache, daß das Heer seit der Begründung des Prinzipates das erste Mal im Jahre der vier Kaiser erfahren hat, daß es, ebenso wie 100 Jahre früher am Ende der Republik, entscheidend das Schicksal des Imperiums zu beeinflussen vermag. Es ist also kein Zufall, daß Vespasian sich dem Heer — und besonders jenen Truppen gegenüber, die ihn

⁵⁰ CIL XVI 10—11; 12—13; 14—16; 17. Vgl. mit einer ähnlichen Verfügung des Galba: CIL XVI 7—9.

⁵¹ MANN (1954) 201 ff.

⁵² Vgl. noch Suetonius: Vitellius 15, 1, wo Vitellius nach erfochtenem Sieg sofortige Abrüstung und alle Veteranen-Spenden den Rekruten verspricht.

zur Herrschaft geholfen haben — so sehr zur Dankbarkeit verpflichtet fühlte.⁵³ Selbstverständlich hat das Heer diese Dankbarkeit auch erwartet. Sich gegenseitig ergänzende Bestrebungen lassen sich auf beiden Seiten beobachten. Der Kaiser versucht sich die Loyalität des Heeres mit allen Mitteln zu sichern, und das Heer versucht sich größere Begünstigungen zu erzwingen: höhere Besoldung, Donationen und Verkürzen der Dienstzeit. Diese beiderseitigen Bestrebungen werden von der Zeit des Domitian ab immer mehr bemerkbar. Zu dieser Zeit wurde auch, wie C. Dio schildert, der Sold der Legionäre erhoben, von den jährlichen 225 auf 300 Denarii.⁵⁴ Das Erhöhen des Soldes hing mit den Kämpfen in Germanien zusammen. Numismatische Belege für die Solderhöhung sind die im Jahre 84 emittierten Münzen mit der Legende: *stip. imp. Aug.*⁵⁵

Man wußte vom Sold der Auxiliar-Soldaten lange Zeit hindurch nichts näheres. Die neueren Erkenntnisse auf diesem Gebiete sind der Untersuchung einiger Papyri aus Ägypten zu verdanken.⁵⁶ Man weiß aus solchen Quellen, daß Domitian zu derselben Zeit, oder nicht viel später, auch den Sold der Auxiliar-Soldaten bedeutend erhöht hat. Von dieser Zeit ab erhielten bis Septimius Severus die Soldaten der Kohorten jährlich 200—250, und die Soldaten der *alae* jährlich 300—350 Denarii. Und es ist auch eine Tatsache, wie dies G. Alföldy nachzuweisen vermochte,⁵⁷ daß von der Zeit der Flavier ab die Dienstzeit der Auxiliar-Soldaten langsam kürzer zu werden begann. Man darf also in der Tat behaupten, daß Rolle und Bedeutung des Militärs — und wir denken dabei nicht bloß an die Legionäre, sondern auch an die Auxiliar-Soldaten — in hohem Maße zunahm. Der Prozeß, der unter Vespasian begann, wurde in den ersten Jahren des Domitian nur noch vollständig.

Aber man kann die beiden außerordentlichen Diplome — aufgrund dessen, was bisher erwähnt wurde — doch nicht erklären. Handelte es sich bloß um die allgemeine Besserung der Lage des Militärs, so hätte das Erlassen von derartigen Diplomen eher schädlich als nützlich sein müssen; denn es wäre eine völlig inkonsequente Maßnahme gewesen, bloß zwei solche Diplome zu erlassen. Man kann also die beiden außerordentlichen Diplome bloß aufgrund dessen, daß die Bedeutung des Heeres, und innerhalb dessen die Bedeutung der Auxilien zunahm, nicht verständlich machen. Irgendein singulärer Grund wird diese Begünstigung, eine Art Donation hervorgerufen haben. Dieser singuläre Grund mag das Sich-Bewähren in irgendeinem Krieg gewesen sein, wie es oben schon angedeutet wurde. Wir müssen nur noch untersuchen, welche Art Belohnung wohl jene Soldaten bekamen, die nach wie vor im Heeresdienst geblieben waren. Denn es ist ja klar, daß alle Soldaten der Truppen die Auszeichnung bekommen haben müssen. Wir haben keine Angaben dafür, welche Art Belohnung aktive Soldaten erhalten haben mögen; doch kann eine solche Belohnung kaum etwas anderes als eine Geld-Spende gewesen sein. Dann wird es jedoch sogleich auch verständlich, warum jene Soldaten, die 25 Jahre oder mehr gedient hatten, entlassen wurden. Ihre Belohnung war keine Geld-Spende, sondern eine *honesta missio*. Man hat auf diese Weise bedeutende Summen erspart; es hat sich also gelohnt, diese Art Belohnung anzuwenden. Als einen indirekten Beweis dafür, erwähnen wir noch folgendes: hätte in beiden Fällen die außerordentliche Entlassung keinen solchen konkreten Grund gehabt, den ein jeder billigen konnte, so hätte diese Maßnahme in den

⁵³ Vgl. Entlassungen aus der Legion und aus der Flotte; Umgruppierung einiger Soldaten der *legio XV Apollinaris* in die *cohors XIII urbana* (FREIS 14); A. Mócsy: *Tampius Flavianus Pannoniában* (Tampius Flavianus in Pannonien). *Arch. Ért.* 93 (1966) 203 ff.

⁵⁴ Dio LXVII 3, 5; A. v. DOMASZEWSKI: Der Truppensold der Kaiserzeit. *Neue Heid. Jb.* 10 (1900) 218 ff.; M. SZILÁGYI: A Duna-vidéki római hadsereg katonáinak anyagi helyzete a III. században (= Materielle Lage der Soldaten des römischen Heeres im Donauraum im 3. Jahrhundert). *Ant. Tan.* 18 (1971) 267; vgl. noch U. WILCKEN: *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde* I/2. Leipzig—Berlin 1912 546 ff.

⁵⁵ C. M. KRAAY: Two New Sestertii of Domitian. *American Numism. Soc. Mus. Notes* 9 (1960) 109 ff. J. K. Evans glaubt, diese Münzen, die man auf 84 datieren kann, wären Beweise dafür, wie der Chatten-Krieg hinausgezogen wurde (EVANS 124). Wir könnten hinzufügen, daß die Erhöhung des Soldes, die spätestens i. J. 84 erfolgte, legt auch den Gedanken nahe, daß an der Chatten-Front zu dieser Zeit keine ersten Zusammenstöße mehr gab.

⁵⁶ G. R. WATSON: The Pay of the Roman Army. *Historia* 8 (1959) 372 ff. Siehe dieselben Ergebnisse zum Teil korrigiert und weiterentwickelt bei M. SPEIDEL: The Pay of the Auxilia. *JRS* 63 (1973) 141.

⁵⁷ ALFÖLDY 221 f.

Auxiliar-Einheiten wohl Unruhe hervorgerufen, auch andere Soldaten hätten dieselbe Begünstigung verlangt, und es ist sicher, daß Rom eine solche Bewegung nicht gern provoziert hätte.

Die beiden Diplome, die als außerordentliche Urkunden zu beurteilen sind, entstammen aus den ersten Jahren der Regierungszeit des Domitian, und wir versuchten nachzuweisen, daß in ihnen die *honesta missio* in demselben Sinne vorgenommen wurde, wie auch Vespasian schon für Legions-soldaten und für Angehörigen der Flotte ähnliche Diplome erlassen hatte.⁵⁸ Domitian ging nur insofern weiter, über die Maßnahmen seines Vaters hinaus, daß er die *honesta missio* in begründeten Ausnahmefällen auch Soldaten der Auxiliar-Einheiten zuteil werden ließ. Es geht auch daraus hervor, daß dies auch während seiner Regierungszeit ein seltener Ausnahmefall gewesen sein mag, daß er auch zwischen diesen beiden außerordentlichen Diplomen andere Diplome des Typus I. erlassen hat.⁵⁹

Man kann jene Tatsache, daß nach dem Jahr 85 bis Trajan kein anderes Diplom des III. Typus mehr erlassen wurde, bloß aufgrund einer Untersuchung der Diplome nicht erklären. Man kann es kaum glauben, daß der Kaiser eine Begünstigung, die einmal schon vorgenommen wurde, nicht mehr hätte anwenden wollen; oder wenn er dies wirklich nicht tat, muß er die Ansprüche der Soldaten irgendwie anders befriedigt haben. Man kann auch nicht behaupten, daß er keinen Anlaß mehr für das Erlassen von ähnlichen Diplomen gefunden hätte! Denn man weiß ja, daß es unter Domitian mehrere, und alles in allem doch erfolgreiche Kriege gab. Es wurde oben die Solderhöhung – im Jahre 84 für die Legionäre, und ungefähr zu derselben Zeit auch für die Auxiliar-Soldaten – schon erwähnt. Unserer Ansicht nach war diese Erhöhung jene Zuwendung, die jenes Negativum ersetzte, das sich aus der von Fall zu Fall verkürzten aber dann wieder auch verlängerten Dienstzeit ergab. Ist unser Argumentieren zutreffend, so fand die Solderhöhung der Auxiliar-Truppen nicht gleichzeitig mit derjenigen der Legionäre statt, sondern erst nach September des Jahres 85. Die Solderhöhung galt natürlich für jeden Soldaten; die Leistungen jener Einheiten, die sich unter Kriegsverhältnissen ausgezeichnet hatten, wurden mit Geld- oder mit sonstigen Spenden belohnt;⁶⁰ es lehrt jedoch ein kurzer Blick auf die von G. Alföldy zusammengestellten Tabellen, daß auch die Typenveränderung der Auxiliar-Diplome mit Kriegseignissen verbunden war.⁶¹ Denn es ist ja völlig offenbar, daß auch Trajan erst nach einem erfolgreichen Feldzug, nach dem Beenden der dakischen Kriege, im Jahre 106 die Diplome des III. Typus systematisch einführte.⁶² Dieser ähnliche Fall, der einerseits zeitlich von der Regierung des Domitian nicht allzusehr entfernt ist, und andererseits eine neuere Station eines allgemeinen Prozesses bezeichnet, überzeugt auch davon, daß auch die beiden außerordentlichen Diplome der Domitian-Zeit, die ausnahmsweise auch eine *honesta missio* vornahmen, ebenfalls durch Kriegseignisse ausgelöst wurden.

⁵⁸ CIL XVI 10, 11; 12–16, besonders 17. Vgl. noch MANN (1972) 233 ff.

⁵⁹ CIL XVI 30 – 3.9.84.

⁶⁰ Es kann kein Zufall sein, daß die auszeichnende Bezeichnung *civium Romanorum* jener Auxiliartruppen, die sich aus nichtrömischen Bürgern rekrutierten, erst nach diesem Ereignis allgemein wurde. Es ist naheliegend die Annahme, daß nachdem die Abrüstung mit Auszeichnung abgestellt wurde (85), diese durch die allgemeine Solderhöhung, sowie dadurch ersetzt wurde, daß die einzelnen Truppen, je nach ihren Leistungen, Bürgerrecht und Geldspenden erhielten.

⁶² Das Diplom von Tokod aus der Zeit nach 106 (CIL XVI 164) bildet die einzige Ausnahme; es gehört nämlich dem Typus II. an. Das hat vermutlich auch seine besonderen Gründe, womit wir uns hier jedoch nicht beschäftigen können.

⁶¹ ALFÖLDY 218 f.:

Typus 1.	Typus 2.	Typus 3.
83 – Aegyptus 84 – Pannonia		82 – Germania
86 – Iudaea 88 – Maur. Ting.		85 – Pannonia
88 – Syria —	88 – Sardinia 90 – Germ. sup. 91 – Syria 93 – Dalmatia 94 – Moesia sup. 96 – Sardinia —	106 – Noricum 107 – Raetia

3.1. Wir haben beim Überblick der einschlägigen Forschungen gesehen: mehrere Forscher haben schon auf die Möglichkeit hingewiesen, daß vielleicht auch in den ersten Jahren der Regierungszeit des Domitian keine absolute Ruhe im Donau-Raum geherrscht hatte. Aber die Lösungen, die man bisher vorschlug, konnten — vor allem deswegen, weil man die besondere Art der einschlägigen Diplome verkannt hat — der Kritik nicht standhalten. Eben darum hat man seit dem Bekanntwerden der Studie von E. Köstlin zu dieser Frage eine negative Stellung eingenommen. Die Tatsache jedoch, daß auch in den neuesten Zusammenfassungen in dieser Hinsicht widersprechende Ansichten zu Worte kamen, verrät, daß dieser Problemkreis seine letzte Lösung noch nicht finden konnte. (Daran ist hauptsächlich die Lückenhaftigkeit der Quellen schuld.) Es geht aus der oben angedeuteten Erklärung des Diploms CIL XVI 28. hervor, daß die drei Auxiliar-Truppen nur zeitweise nach Moesien versetzt wurden. Es ist von diesem Gesichtspunkt aus gleichgültig, daß diese nie mehr nach Germanien zurückberufen wurden. Auch zu jener Zeit, als das Diplom erlassen wurde, bildeten die drei betreffenden Truppen Bestandteile von Germaniens Heeresmacht. Wir können jener Ansicht von M. Mirković⁶³ nicht beipflichten, die die *cohors III Gallorum* in den Diplomen aus den Jahren 75, 78 und 82, im Gegensatz zu früheren Stellungnahmen,⁶⁴ als identische behandelt. Es wäre reichlich erzwungen, anzunehmen, daß dieselbe Truppe binnen acht Jahren auch dreimal versetzt oder wieder eingereiht wurde. Außerdem hätte M. Mirković auch beachten müssen, daß vor dem September 82, nicht nur die *III Gallorum*, sondern auch noch zwei andere Truppen nach Moesien hinüberkommandiert wurden, und was noch wichtiger ist: nach dem Zeugnis des Diploms keine von diesen Einheiten zu dieser Zeit noch zu Moesiens Heeresmacht gehörte.

Von unserem Gesichtspunkt aus ist jedoch nicht so sehr jene Tatsache wichtig, welche von drei Truppeneinheiten auch früher schon zur Heeresmacht Moesiens gehörte, sondern eher die andere Tatsache, daß nämlich *im Jahre 82 übergangsweise drei germanische Truppen in Moesien ihr Standquartier hatten*. Das Diplom, das auch außergewöhnliche Privilegien erteilt, sowie das Hinüberkommandieren von Truppen aus Germanien, das offenbar nur für eine Übergangszeit geplant war, legt vier wichtige Vermutungen nahe:

a) Gesetz, daß die Richtigkeit der oben dargestellten Gedankengänge als erwiesen gilt, war die *honesta missio* eine Belohnung für Sich-Bewähren in kriegerischer Situation. Da dies die Veteranen sowohl jener Truppenteile, die in Germanien zurückgeblieben waren, wie auch diejenigen der anderen, nach Moesien hinüberkommandierten Einheiten erhielten, muß der kriegerische Konflikt im Raum Germaniens stattgefunden haben. Wir besitzen mindestens eine einzige Angabe aus dem Altertum, die sich auch in diesem Sinne auslegen läßt: die Germanen waren in Waffen zur Anfangszeit der Regierung des Domitian.⁶⁵ Von den meisten Forschern wird diese Angabe nicht akzeptiert, doch rechnete B. W. Jones mit dieser Möglichkeit.⁶⁶ Es ist eine Tatsache, daß Frontinus von keinem kriegerischen Zusammenstoß redet, nichtsdestoweniger läßt sich ein solcher keineswegs völlig ausschließen. Seine Bemerkung ist im Einklang mit dem Schluß, den wir aus einer Eigentümlichkeit des Diploms ziehen konnten, ja durch diese Bemerkung wird unser Schluß unterstützt. Demnach müssen wir also schon in den Jahren 81/82 mit Feindlichkeiten im Raum von Mogontiacum rechnen, und der Feldzug des Domitian — der nach der Ausdrucksweise des Suetonius im Jahre 83 *sponte* begonnen wurde⁶⁷ — entspricht insofern dieser Behauptung, daß er mit seiner Operation, einem Angriff, den Stamm, dessen Unruhe übrigens nicht unbegründet war, endgültig brechen wollte.⁶⁸

⁶³ MIRKOVIĆ, 179.

⁶⁴ S. GSELL: *Essai sur le règne de l'empereur Domitian*. Paris 1893 207 f.; H. NESSELHAUF: CIL XVI 28 Adn. 4.; E. STEIN: *Die kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im römischen Deutschland unter dem Prinzipat*. Wien 1932 189; K. KRAFT: *Zur Rekrutierung der Alen und Kohorten an Rhein und Donau*. Bern 1951 44.

⁶⁵ Frontinus, *Strategemata* I 1. 8.

⁶⁶ JONES, 90.

⁶⁷ Vgl. damit, was in der Einleitung gesagt wurde.

⁶⁸ Es gehört nicht zum Thema der vorliegenden Arbeit die Behandlung des Chatten-Krieges oder der Chatten-Kriege; darum können wir von diesen hier nur einen skizzenhaften Überblick bieten. Die Quellen, die bedauerlicherweise allzu lückenhaft sind, ermöglichen unterschiedliche Bewertungen, darum sind die einschlägigen Ansichten untereinander auch heute

b) Obwohl es bekannt ist, daß zu dieser Zeit auch auf dem oberrheinischen Grenzgebiet Germaniens die Ruhe nicht vollkommen war, scheint die Situation hier nicht so ernst gewesen zu sein, daß das Hinüberkommandieren von drei Einheiten eine kritische Lage hervorgerufen hätte. Nach dem, was in Punkt a) gesagt wurde, war also das Zurückwerfen des Chatten-Einbruchs erfolgreich. Dies heißt auch so viel, daß im Jahre 83 Domitian in der Tat aus eigenem Entschluß den Feldzug begonnen hat.

c) An dem moesischen Limes entstand eine Situation, die die schnelle Truppenverstärkung unumgänglich machte. Diese Tatsache darf als ein Beweis dafür gelten, daß am Anfang der Regierungszeit des Domitian die Daker Moesien bedroht hatten, dort vielleicht auch eingebrochen waren. Es ist wahrscheinlich, daß der letztere Fall eingetroffen war, ja der dakische Druck auf Moesien hat sich auch gesteigert, denn die nur übergangsweise dorthin hinüberkommandierten Truppen blieben auch für längere Zeit (ja endgültig) dort, später wurden sie sogar in Moesiens Heeresmacht eingebaut. Man kann also, im Sinne dessen, was oben dargestellt wurde, nicht mehr behaupten, daß die römische Politik die Bewegungen der barbarischen Völker an den Grenzen nicht genügend beobachtet hätte, und daß man dagegen die nötigen Maßnahmen versäumt hätte. Wir können darum jene Ansicht von A. Mócsy, wonach der Angriff der Daker eine Überrumpelung gewesen wäre,⁶⁹ nur mit dem folgenden doppelten Vorbehalt akzeptieren:

1. Es scheint, daß die Römer nur mit der Möglichkeit von solchen kleineren Angriffen rechneten, die auch früher schon vorgekommen waren. Sie haben also die Größe der Gefahr unterschätzt, und ihre Gegenmaßnahmen waren der realen Situation nicht angemessen.

2. Es mag dazu, daß man den Ereignissen der dakischen Front keine genügende Aufmerksamkeit gewidmet hat, auch die Tatsache beigetragen haben, daß die Bewohner der benachbarten Gebiete, die Sarmaten, und noch mehr die Donau-Germanen, mehr Sorge den Römern als früher bereitet hatten.

d) Es ist möglich, daß Moesien nur von Germanien her eine Verstärkung erhielt. Aber es ist doch eine Tatsache, daß die *cohors Lepidiana* nur aus dem Jahre 80 aus Pannonien bekannt ist; das nächste Mal (im Jahre 99) findet man dieselbe schon unter den Heereseinheiten von Moesia inferior.⁷⁰ Es ist also wahrscheinlich, daß auch diese Truppe noch vor dem September 84 nach Moesien hinüberkommandiert wurde. Wurde jedoch diese Einheit erst später nach Moesien versetzt, so heißt dies soviel, daß Pannonien zu jenem Zeitpunkt, der uns hier interessiert, nicht in der Lage war, nach

oft widersprechend. Zur Klärung des Fragenkomplexes tragen die mit großem Schwung im Gange befindlichen Freilegungen. Einige wichtigere Werke sind, außer den bekannten ORL-Bänden: G. MÜLLER—H. SCHÖNBERGER: Forschungen an obergermanischen und rätischen Limes 1950—1960. Limesforschungen 2 (1959); D. BAATZ: Ausgrabungen des Numeruskastells Kesselbach, in: RFS 1967, Tel Aviv 1971, 99; W. A. JORNS: Zu frühromischen Lager- und Kastell-Umwehrungen in Friedberg und Bad Nauheim, in: RFS 1969, Cardiff 1974 128; D. BAATZ: Römische Eroberung und Anlage des Limes, in: Führer zu vor- und frühgeschichtlichen Denkmälern 21. Hochtaunus, Bad Homburg, Usingen, Königstein, Hofheim, Mainz 1974² 37 ff.; H. U. NUBER: Römisches Steinkastell Hofheim, Main-Taunus-Kreis. Fundberichte aus Hessen 14 (1975) 227 ff. — Nach einer großen Mehrheit der Forscher hat der Chatten-Krieg im Frühling 83 begonnen, und er hatte sein Ende im 85. Vgl. H. NESSELHAUF: Tacitus und Domitian. Hermes 80 (1952) 222 ff.; BRAUNERT, 98 ff.; SCHÖNBERGER, 158; RADNÓTI, 140 f.; D. BAATZ: Zur Grenzpolitik Hadrians in Obergermanien, in: RFS 1969, Cardiff, 1974 112 f.; EVANS, 123; dagegen fand derselbe Krieg nach der Theorie von JONES, 79 in den Jahren 82—83 statt. Es gab

nach anderen Theorien nicht einen einzigen Chatten-Krieg, sondern zwei solche, und zwar der zweite wäre zur Zeit des Saturninus-Aufstandes, ja, durch diesen Aufstand angeregt, ausgebrochen. Kein Zweifel, theoretisch hätte ein Krieg, der in den Jahren 88/89 stattfand, mehr Gelegenheit zu einem doppelten Triumphus geboten. Denn man liest ja über ihn: *Domitianus de Chattis Dacisque post varia proelia duplicem triumphum egit* (Suetonius, Dom. 6, 2). Es ist auch eine Tatsache, daß die beiden Völker (Chatten und Daker) bei Statius mehrmals zusammen genannt werden (*Silvae*, I 1, 25—27; I 4, 89—93; III 3, 167—171); aber dennoch folgt die Mehrheit der Forscher der Ansicht von KÖSTLIN 74 ff., und läßt diese andere Möglichkeit nicht zu. Doch schließt dieser Ansicht, nach ASBACH 30, Anm. 2, W. SCHLEIERMACHER an: Der römische Limes in Deutschland. Berlin 1961² 206 ff.; aber H. KLUMBACH: Mainz zur Römerzeit, in: Führer zu vor- und frühgeschichtlichen Denkmälern. Mainz 1973¹¹ 40. Nach diesen letztgenannten Forschern erklären sich die Brandspuren in einigen Lagern aus dem Zeitalter des Domitian mit den Verwüstungen des zweiten Chatten-Krieges.

⁶⁹ Mócsy (1974) 82.

⁷⁰ CIL XVI 26, 44.

Moesien eine Verstärkung schicken zu können. Aber in diesem Fall muß man daraus noch nicht unbedingt auf einen kriegerischen Konflikt schließen. Die Heeresmacht Pannoniens, die zu dieser Zeit noch nicht so bedeutend war, mußte die Grenze zwischen Drau und Sau gegen die Daker sichern,⁷¹ und ebenso auch die germanisch-sarmatische Front.

Zusammenfassend: man darf also aus jenem Hinüberkommandieren der drei germanischen Einheiten, das im Diplom CIL XVI 28 erwähnt wird, und das ursprünglich nur als eine temporäre Umgruppierung beabsichtigt war, mit Recht auf eine Kriegssituation in Moesien schließen. Der Zeitpunkt muß auf die Periode vor dem September 82 fallen, denn zu dieser Zeit waren schon die *ala Claudia nova*, die *cohors III Gallorum* und die *V Hispanorum* in Moesien.

Doch wir haben vielleicht auch noch einen weiteren Beweis für diesen Krieg; dieser Beleg könnte die Grabstafel des Centurio der *cohors XIII urbana* sein die in Karthago gefunden wurde.⁷² Wir haben oben die bisherigen Ansichten über diese Inschrift erwähnt; diese Ansichten stimmen, seit der Arbeit von E. Ritterling, in zwei Punkten überein: a) ist die Inschrift zutreffend, so sind beide dakischen Kriege auf die Periode nach 85 zu datieren; b) ist die Inschrift ungenau, so darf man den darin erwähnten ersten dakischen Krieg nur als einen «ungeschickten Ausdruck» gelten lassen. Der Text der Inschrift heißt:

Dis Manibus sacr(um) / Q. Vilanius Q. f(i)lius Vol(tinia tribu) Nepos / Philippis (centurio) coh(ortis) XIII urb(anae) / donis donatus a Domitiano /⁵ ob bellum Dacicum item ab / eodem ob bellum Germanicum / item torquib(us) armillis ob bellum / Dacicum vixit ann(os) L militavit an(nos) XXXII M. Silius Quintianus optio bene merenti /¹⁰ posuit.

Die oben dargestellten, einander widersprechenden Ansichten kamen vorwiegend daher, daß man nur von *einem* dakischen Krieg weiß, und dieser fand in den Jahren zwischen 85/86 und 88 statt. Es stimmt zwar, daß man mehrere Etappen dieses Krieges unterscheiden kann, aber keine von diesen kann als ein Krieg für sich gelten. Das Hauptargument von E. Köstlin war die zitierte Feststellung von Jordanes, die — seiner Ansicht nach — die Möglichkeit eines dakischen Krieges in der Zeit vor dem Jahre 85 ausschließt. Auch andere Quellen erwähnen keinen Krieg zwischen 81 und 85; doch widersprechen dieser Tatsache einerseits die imperatorischen Akklamationen des Domitian, die sich auf diese Periode beziehen, und andererseits auch unser oben entwickelter Gedankengang, wenn er überzeugend war. Wir dürfen uns dadurch nicht stören lassen, daß unsere Quellen — im Gegensatz zur Inschrift — kein *bellum Dacicum* erwähnen. Es wird genügen hier daran zu erinnern: wenn der Kaiser auch kleinere kriegerische Zusammenstöße als '*bella*' bezeichnen ließ — und dafür sprechen doch die imperatorischen Akklamationen —, so konnten auch die Soldaten, die an den betreffenden Zusammenstößen beteiligt waren, diese als Kriege ansehen. E. Köstlin lehnte zwar die oben zitierte Erklärung von Th. Mommsen und J. Asbach ab, aber auch jene Lösung ist nicht befriedigend, die er selber vorgeschlagen hat.⁷³ Die neuere Forschung ist einstimmig der Ansicht, daß Domitianus erst *nach* dem endgültigen Sieg über die Daker sich gegen die Germanen wandte, also im Jahre 88 oder 89. Es gab *nach* diesem Ereignis gar keinen dakischen Krieg mehr unter Domitian. Der von E. Köstlin vorgeschlagene Lösungsversuch fällt also fort.

Es scheint demnach naheliegend zu sein, daß der erste dakische Krieg, den die Inschrift erwähnt, wohl der kleinere Zusammenstoß im Jahre 82 war; danach kam ein germanischer Zusammenstoß in 84/85, und dann nahm die Einheit auch an dem großen dakischen Krieg teil.

Um die vorige Vermutung zu erhärten, müssen wir die Geschichte der *cohors XIII urbana* untersuchen, das heißt genauer: ob es möglich wäre, daß diese Truppe am Anfang der Regierungszeit des Domitian im Donau-Raum stationierte. H. Freis hat in seiner Arbeit die Geschichte der

⁷¹ Vgl. Visy (1970) 27 ff.; Visy (1971) 77, wo die doppelte Richtung der dakischen Angriffe eingehend behandelt wird.

⁷² CIL VIII 1026 = ILS 2127 = Dobó (1975) 503.

⁷³ Es genüge hier darauf hinzuweisen, daß auch er kleinere Kämpfe zwischen 81 und 85 nicht für ausgeschlossen hält.

cohortes urbanae zusammengefaßt;⁷⁴ daselbst hat er sich auch mit der *cohors XIII urbana* eingehend beschäftigt. Seine Ergebnisse waren: die unter Augustus aufgestellte Truppe kam zuerst nach Lugdunum, um dort die Prägeanstalt zu bewachen. Zwischen 42 und 47 wurde sie nach Rom hinüberkommandiert, und da erlebte sie auch noch die innenpolitischen Kämpfe des Jahres der vier Kaiser; an diesen Kämpfen waren übrigens die *cohortes urbanae* stark beteiligt. Unter Claudius wurde die Anzahl der stadtrömischen Kohorten mindestens auf acht erhöht, aber unter Vespasian wieder auf vier vermindert; unter diesen war die XIII nicht vorhanden. Doch wurde diese letztere Truppe nicht aufgelöst, sondern wohl nach Karthago verschickt.

Aber wir besitzen keine Angabe über das Verschicken dieser Truppe nach Karthago. Man kann die frühesten afrikanischen Inschriften der *cohors* auf das Ende des ersten Jahrhunderts datieren.⁷⁵ Die Truppenaufzählung des Diploms von Sirmium aus dem Jahre 73⁷⁶ ist nicht erhalten geblieben, und so ist das Stationieren der *cohors XIII urbana* in Karthago nur eine Vermutung. Als einen negativen Beleg läßt H. Freis die Tatsache gelten, daß auf dem Diplom, das i. J. 148 erlassen wurde, als die vier stadtrömischen Kohorten die X., die XI., XII. und XIV. genannt werden;⁷⁷ und da auch auf dem Diplom aus d. J. 76⁷⁸ nur vier nicht aufgezählte *cohortes urbanae* vorkommen, vermutete er, daß auch hier um dieselbe Einheiten handelte.

Aber dieses Argumentieren hat mehrere schwache Punkte:

a) Man kann aus den Zuständen unter Antoninus Pius nicht mit Sicherheit Schlüsse auf diejenigen unter Vespasian ziehen.

b) Bis zur Regierungszeit des Vespasian stationierte auch in Ostia und Puteoli je eine *cohors urbana*.⁷⁹ Es ist nicht ausgeschlossen, daß unter Vespasian die *cohors XIII urbana* das eine dieser beiden Standquartiere besaß.⁸⁰ Gesetzt, daß keine der Truppen auf dem Diplom aus dem J. 76 die *cohors XIII* ist, das heißt also, daß sie nicht in Rom stationierte, auch dann kann sie noch ihr Standquartier in Puteoli gehabt haben, denn das Diplom erwähnt ja nur die stadtrömischen Einheiten.

c) Unser wichtigstes Argument gegen das Stationieren dieser Truppe unter Vespasian in Karthago ist das folgende: wir halten es für undenkbar, daß Domitian genau eine *cohors urbana*, also nicht eine Truppe aus dem echten Heer, und zwar aus dem entfernten Karthago zum bedrohten Donau-Limes hinüberkommandiert hätte. Das letztere, d.h. also die Tätigkeit dieser Truppe in der Donau-Gegend wird durch zwei Inschriften belegt, darüber besteht also gar kein Zweifel.

Zusammenfassend: unserer Ansicht nach stationierte die *cohors XIII urbana* zur Zeit des Vespasian in Italien (vielleicht in Puteoli), und Domitian schickte diese Einheit von da aus zur Donau-Front, und erst am Anfang der 90-er Jahre ist diese Truppe nach Karthago versetzt worden.

Eine viel schwierigere Aufgabe ist das zeitliche Umgrenzen des Stationierens der *cohors XIII urbana* in der Donau-Gegend. Es ist besonders problematisch jenen Zeitpunkt zu bestimmen, in dem sie dorthin kommandiert wurde. Es gibt dafür einige Angaben außer der obigen Inschrift noch in der anderen Inschrift des G. Velius Rufus aus Heliopolis, doch sind diese Angaben, leider, nicht eindeutig:⁸¹

G. Velio Sa[l]vi f(ilio) Rufo p(rimi) p(ilo) leg(ionis) XII | fulm(inatae) praef(ecto) vexillari(or)um leg(ionum) VIII{I} I adiut(ricis) II adiut(ricis) ⁵ II Aug(ustae) VIII Aug(ustae) VIII Hisp(anae) XIII ge(m)inae XX vic(tricis) XXI rapae(is) trib(un) co(h)ortis XIII urb(anae) duci exercitus Africi et | Mauretanicis ad nationes quae | sunt in Mauretania conprimendas do¹⁰nis donato ab im-

⁷⁴ FREIS 11–14.

⁷⁵ CIL VIII 1025, 1026, 1583, 11 107, 23 910, 24 683, 24 684.

⁷⁶ CIL XVI 18.

⁷⁷ CIL XVI 95.

⁷⁸ CIL XVI 21.

⁷⁹ TH. MOMMSEN, Gesammelte Schriften 6 (1910) 15. — Gebilligt bei FREIS 10.

⁸⁰ E. ECHOLS denkt an Puteoli, wohin die Truppe noch von Vitellius gesandt worden wäre. Von hieraus hätte Vespasianus sie nach Karthago versetzt. The Classical Journal 57 (1961/62) 27.

⁸¹ AE 1903 Nr. 368 = ILS 9200 = IGLSyr 2796 = DOBÓ (1975) 502.

p(eratore) Vespasiano et imp(eratore) | Tito bello Iudaico corona vallar(i) | torquibus fa[l]er(is) armillis item | donis donato corona murali | hastis duabus vexillis duobus et bel¹⁵lo Marcomannorum Quadorum | Sarmatarum adversus quos expedi|tionem fecit per regnum Decebal(i) | regis Dacorum corona murali has|tis duabus vexillis duobus proc(uratori) imp(eratoris) Cae²⁰saris Aug(usti) Germanici provinciae Panno[n]iae et Dalmatiae item proc(uratori) provinciae Raetiae ius gla[d]i(i) hic missus in Parthiam Epipha[n]em et Callinicum regis Antiochi filios ad | imp(eratorem) Vespasianum cum ampla manu tribu|tiorum reduxit M. Alfius M. f(i)lius Fab(ia tribu) O²⁵[lym]piacus aqu[i]lifer vet(eranus) leg(ionis) XV Apol[l]inar(is)

Mit der Auslegung des *cursus honorum* haben sich schon manche Forscher beschäftigt,⁸² aber eine einheitliche Interpretation ist noch nicht erzielt worden. Wir können hier die kurze Zusammenfassung der Erklärungsversuche nicht unterlassen, nachdem die chronologischen Probleme, die sich an diese Inschrift anknüpfen, für uns besonders wichtig sind. Es wäre vor allem von unserem Gesichtspunkt aus wesentlich zu wissen, ob die in der Inschrift erwähnte germanisch-sarmatische Expedition sich ohne weiteres jenem germanischen Krieg gleichsetzen läßt, den auch die Inschrift des Centurio Q. Vilanius Nepos erwähnt. Um eine Antwort auf diese Frage zu bekommen, müssen wir versuchen, den Zeitpunkt der Expedition möglichst genau zu bestimmen, aber dies ist ohne das Umgrenzen der anderen Stationen des *Cursus* nicht möglich.

Was die einzelnen Ämter betrifft, sind bisher die folgenden Ansichten vertreten worden: *primuspilus legionis XII Fulminatae*

In der Bestimmung von diesem ist die ganze Forschung von derselben Ansicht, woraus sich die 2. Station des *Cursus* ergibt.⁸³ Dies wird auch durch den von Vespasian erhaltenen Sonderauftrag erhärtet, den man auf 72/73 setzen darf.

praefectus vexillariorum legionum VIII{I}

Es gab zwei Ansichten in der Beurteilung von diesem letzteren: a) Man kann nach A. v. Domaszewski diesen Auftrag auf 77/78 datieren;⁸⁴ b) der andere Datierungsvorschlag heißt 83—85. Diese Ansicht stammt von E. Ritterling.⁸⁵ Auch archäologisch begründet wurde diese durch H. Schönberger,⁸⁶ und so pflichten auch wir diesem letzteren Datierungsvorschlag bei. Unterstützt wird dieser auch durch eine Feststellung von R. Saxer,⁸⁷ wonach nämlich die militärisch hochqualifizierten Primipili oft besondere Aufträge erhielten.

tribunus cohortis XIII urbanae; dux exercitus Africi et Mauretani; expeditio adversus Marcomannos, Quados, Sarmatas

Diese Ämter werden von den Forschern einstimmig auf die zweite Hälfte der 80-er Jahre datiert; doch beobachtet man dabei auch kleinere Unstimmigkeiten der Ansichten. E. Ritterling verband die Rolle des Velius Rufus in Karthago⁸⁸ mit jener Legation des *Sex. Sentius Caecilianus*, die sich auf die Periode zwischen 85 und 90 datieren läßt;⁸⁹ zu dieser Zeit wäre also auch Velius Rufus in Karthago gewesen.⁹⁰ Diese Ansicht wurde in der Fachliteratur im allgemeinen akzeptiert. Es war allein R. Hanslik, der zusammen mit A. v. Domaszewski⁹¹ den Auftrag als *dux exercitus Africi et*

⁸² MOMMSEN (1903) 823; A. v. DOMASZEWSKI *Philologus* 66 (1907) 166 ff.; RITTERLING 23 ff.; HENDERSON 164; SYME (1928) 42; Ders.: *Flavian Wars and Frontiers*, CAH XI (1936) 185 ff.; PATSCH 29; M. PH. HOROWITZ *Revue de Phil.* 65 (1939) 60; ALFÖLDI 186; HANSLIK 629 ff.; PFLAUM 114 ff.; 966; DOMASZEWSKI—DOBSON XXX; 87, 115, 117, 141; MÓCSY (1962) 551; SYME (1968) 102 f.; DOBÓ (1968) 171; SAXER 22 f.; FREIS 31 ff.; vgl. L. BALLA: *Neue epigraphische Studien. Acta Class. Debr.* 5 (1969) 136; WINKLER 56 ff.

⁸³ Vorangehend mag er *centurio* in einer der folgenden vier Truppen gewesen sein: *legio V Macedonica*, *legio X Fretensis*, *legio XII Fulminata* oder *legio XV Apollinaris* — vgl. PFLAUM 115.

⁸⁴ A. v. DOMASZEWSKI *Philologus* 66 (1907) 166; ferner HANSLIK 629 und WINKLER 57, die sich derselben Ansicht angeschlossen haben.

⁸⁵ RITTERLING 23; ähnlich SYME (1928) 42; PFLAUM 116; FREIS 33; JONES 89.

⁸⁶ SCHÖNBERGER 158 f.

⁸⁷ SAXER 23. Anm. 119.

⁸⁸ *Leg. pro praet. ordinandae utriusque Mauretaniae*, CIL IX 4194; AE 1941. 79.

⁸⁹ RITTERLING 23.

⁹⁰ B. E. THOMASSON: *Die Statthalter der römischen Provinzen Nord-Afrikas von Augustus bis Diocletianus* II. Lund 1960 224 ff.; Anm. 10.; Ders.: *RE Suppl.* IX. 1368 f.

⁹¹ HANSLIK 630.

Mauretanicus, der mit dem Amt des *tribunus cohortis* ebenfalls verbinden ließ, auf das Jahr 81 datieren wollte. Alle Forscher datierten das Versetzen der *cohors XIII urbana* zur Donau — mit kleinen Abweichungen untereinander — auf die Periode zwischen 85 und 87, doch wir haben unsere ablehnende Stellungnahme zu diesem Problem oben schon dargestellt.

Velius Rufus vollzog seine Expedition als *tribunus* der *cohors XIII urbana*, und im Laufe dieser Expedition überquerte er auch das Land der Daker. Der Zeitpunkt der Expedition war nach E. Ritterling das Jahr 90.⁹² E. Köstlin setzte dasselbe Ereignis auf 88/89, nach dem Sieg bei Tapae und vor dem Zeitpunkt des Friedensschlusses mit den Dakern,⁹³ und diese Ansicht wurde in der Fachliteratur im allgemeinen auch gebilligt.⁹⁴ Doch wollte H. G. Pflaum dasselbe Ereignis erst auf das Jahr 92. datieren, nachdem in der Inschrift die *Sarmatae* genannt werden.⁹⁵ Ähnlich äußerten sich auch H. Freis⁹⁶ und G. Winkler.⁹⁷ Man weiß in der Tat nichts davon, daß Rom schon um 88/89 herum auch mit den Sarmaten einen Krieg gehabt hätte; das Frühdatieren hätte also einige Schwierigkeiten. A. Mócsy versuchte den Widerspruch dadurch aufzulösen,⁹⁸ daß er eine *Teilnahme* der Sarmaten auch schon an diesem Krieg für möglich hielt; dagegen verdoppelte R. Hanslik die Expedition: 88/89 und 93; man sollte nämlich das Wort «*item*» vor *Sarmatas* wiederholt denken.⁹⁹ *procurator imperatoris Caesaris Augusti Germanici provinciae Pannoniae et Dalmatiae item procurator provinciae Raetiae ius gladii*

Nach einheitlicher Stellungnahme aller Forscher ist der Kaiser, der mit Namen nicht genannt wird, Domitian, wodurch auch das Datieren der Inschrift auf das Zeitalter des Trajan erwiesen ist. Die beiden Procurator-Aufträge¹⁰⁰ werden von allen Forschern mit kleineren Abweichungen auf die Periode zwischen 90 und 96 datiert.¹⁰¹

In einigen Punkten können wir den bisher geäußerten Ansichten nicht beipflichten. Über die *Cursus*-Inschrift hat schon Th. Mommsen festgestellt,¹⁰² daß sie sich in drei Abschnitte einteilen läßt. Aber wir können H. G. Pflaum nicht recht geben, wenn er behauptet, daß die einzelnen Stationen des *cursus* nicht in chronologischer Reihe aufgezählt wären.¹⁰³ Untersucht man die Inschrift aufmerksamer, so wird man einsehen müssen, daß sie eine vierfache Gruppierung durchführt, und zwar:

- 1 — militärische Ämter
- 2 — militärische Auszeichnungen
- 3 — Verwaltungsämter
- 4 — Sonderauftrag in 72/73

doch ist die chronologische Reihenfolge innerhalb der einzelnen Gruppen eine genaue.

1. Es unterliegt keinem Zweifel, daß die militärischen Ämter — wobei die frühesten Dienst-einteilungen unerwähnt blieben — in chronologischer Reihe aufgezählt wurden. Eben deswegen können wir uns einer solchen Ansicht nicht anschließen, wonach der Rang eines *dux exercitus Africi et Mauretanicus* dem Auftrag *expeditio per regnum Decebalis* vorangegangen wäre. Wir wissen es mit Bestimmtheit, daß Velius Rufus nur als *tribunus* der *cohors XIII urbana* auf die Donau-Gegend

⁹² RITTERLING 35. Seine Auslegung, wonach der betreffende diese Expedition als *procurator* von Pannonien geführt hätte, wurde von der Forschung mit recht abgelehnt.

⁹³ KÖSTLIN 23 ff.

⁹⁴ SYME (1928) 44; HENDERSON 164; PATSCH 34 f.; ALFÖLDI 186; MÓCSY (1962) 551.

⁹⁵ PFLAUM 116.

⁹⁶ FREIS 33.

⁹⁷ DOBÓ (1968) 172; WINKLER 58.

⁹⁸ MÓCSY (1962) 551.

⁹⁹ HANSLIK 630.

¹⁰⁰ RITTERLING 35 wollte noch das Amt in Pannonien und dasjenige in Dalmatien unterscheiden. Dies ist jedoch ein Irrtum. Procurator von Pannonien und Dalmatien war zu dieser Zeit dieselbe Person mit dem Rang eines CC. Dies geht auch daraus hervor, wie die Provinzen abwechselnd vermittels der Worte *et* bzw. *item* miteinander verbunden werden. Siehe zuletzt DOBÓ (1968) 171.

¹⁰¹ DOMASZEWSKI—DOBSON 141; HANSLIK 630; MÓCSY (1962) 593; DOBÓ (1968) 172; WINKLER 58.

¹⁰² MOMMSEN (1903) 823.

¹⁰³ PFLAUM 115.

kommen konnte;¹⁰⁴ dieses Ereignis läßt sich nur auf die Jahre 88—92 datieren. Wir haben oben versucht nachzuweisen, daß die *cohors* nicht von Karthago sondern von Italien aus nach Moesien kam; es ist also undenkbar, daß Velius Rufus diese Einheit aus Africa hierher gebracht hätte. Es ist allerdings eine Tatsache, daß von der Donau-Gegend die Truppe nach Karthago versetzt wurde, vermutlich in der ersten Hälfte der 90-er Jahre. Es spielt vom Gesichtspunkt der vorliegenden Arbeit aus gar keine Rolle, und es läßt sich aufgrund unserer gegenwärtigen Kenntnisse auch gar nicht feststellen: ob Velius Rufus selber die Truppe nach Karthago führte, oder ob er davon völlig unabhängig den Auftrag eines *dux* in Afrika bekam; auf alle Fälle fiel dieser neue Auftrag auf eine Zeit nach der *expeditio* auf der Ungarischen Tiefebene.

2. Auch die militärischen Auszeichnungen sind in der Inschrift in chronologischer Reihenfolge aufgezählt:

- a) *bellum Iudaicum*
- b) unbekannt
- c) *expeditio* auf der Tiefebene

Es ist nicht schwer zu bestimmen, weswegen er wohl die zweite Auszeichnung bekam, nachdem er zwischen dem Amt des *primuspilus* und demjenigen des *tribunus* nur eine einzige Dienstenteilung hatte: er war *praef. vex. leg. VIII{I}*. Es stimmt zwar, daß nach der Ansicht von A. v. Domaszewski ein *primuspilus* — und besonders unter kriegerischen Verhältnissen — nicht eine Legionsvexillation führen konnte;¹⁰⁵ aber wir schließen uns dennoch eher der Ansicht von R. Syme an,¹⁰⁶ wonach die Vexillationseinheit unter der Führung des Velius Rufus eine doppelte Aufgabe hatte: a) Teilnahme am Krieg; b) Bautätigkeit. Wir sind dieser Ansicht umso mehr, nachdem Velius Rufus, nach dem Zeugnis seines *cursus* eine außerordentliche Ämterlaufbahn hinter sich gelegt hat. Man ersieht dies auch daraus, daß er schon unter Vespasian Sonderaufträge erhielt. Unserer Ansicht nach bekam also Velius Rufus seine zweite militärische Auszeichnung wegen seiner Teilnahme am Chatten-Krieg. Diese Feststellung von uns ist in vollem Einklang mit jenem Standpunkt, den die Mehrheit der Forscher in der Frage der Datierung eingenommen hatte; ja, jener Standpunkt wird durch unsere Ansicht nur noch erhärtet. Hätte nämlich Velius Rufus die Vexillationen noch zur Zeit des Vespasian geführt, so hätte man von der Inschrift den Namen des Kaisers, von dem er die *dona* erhielt, nicht fortgelassen.

3. Auch im Falle der dritten Auszeichnung wird der Name des Kaisers, der sie gestiftet hatte, fortgelassen, woraus wieder eindeutig hervorgeht, daß dieser Kaiser Domitian gewesen sein muß. Umso überraschender ist nach all dem, daß man im 3. Abschnitt der Inschrift dennoch lesen kann: *proc. imp. Caesaris Aug. Germanici*. Nach einstimmiger Ansicht der Forscher sind diese Worte auf Domitian zu beziehen. Aber nachdem der Name zweimal völlig fortgelassen wurde, scheint selbst diese zurückhaltendere Formulierung übertrieben zu sein, denn auch in diesem Fall hätte doch genügt zu schreiben: *proc. imp.* Unserer Ansicht nach können also auch in diesem Fall die Namen Nerva bzw. Trajan nicht ausgeschlossen werden; auch diese beiden Kaiser haben doch im November 97 zusammen den Titel *Germanicus* aufgenommen.¹⁰⁷ Diese Möglichkeit bleibe jedoch bloß eine Hypothese, denn — soviel wir wissen — wird der Name Trajan in den Inschriften immer ausgeschrieben, und nie bloß durch den Titel *Germanicus* angedeutet. Aber dafür, daß die Annahme doch nicht völlig ausgeschlossen werden darf, müssen wir folgendes erwähnen: es läßt sich eindeutig nachweisen, daß Velius Rufus den Titel eines *dux exercitus Africi et Mauretanici* erst am Anfang der 90-er Jahre erhielt, und so bliebe für ihn kaum noch genügend Zeitraum für den zweimal erhaltenen Procurator-

¹⁰⁴ CIL VIII 1026.

¹⁰⁵ DOMASZEWSKI—DOBSON 117.

¹⁰⁶ SYME (1928) 42.

¹⁰⁷ R. HANSLIK: M. Ulpius Traianus. RE Suppl. X. Stuttgart 1965 1044.

Posten unter der Herrschaft des Domitian. Jene Ansicht von einem Teil der Forscher, daß die *expeditio* des Velius Rufus auf der Tiefebene in 88/89 stattfand, wurde wohl auch dadurch beeinflußt, daß sonst

a) kaum noch Zeit genug bis zum Jahre 96 für die beiden Ämter als *procurator* übrig bliebe, wenn man die vorige erst auf 92 datieren wollte. Auch durch jene Erkenntnis von uns, daß er den Auftrag als *dux* in Afrika erst nach der Expedition hat erhalten können, wird die Frage nur noch erschwert;

b) nach einer Vermutung der Forscher ist die *cohors XIII urbana* von Velius Rufus zur Donau-Front geführt worden, und so muß er mindestens seit 85 ihr Befehlshaber gewesen sein. Doch es ist über jeden Zweifel unwahrscheinlich, daß er — wenn man mit dem Jahr 92 rechnet — sieben Jahre lang in diesem Amt geblieben wäre.

Unserer Ansicht nach wurde also Velius Rufus gegen Ende der 80-er Jahre *tribunus* der Truppe, die sich schon in Moesien aufhielt. Dafür spricht auch, daß er für eine Teilnahme am dakischen Krieg keine Auszeichnung bekam.¹⁰⁸ Nichts steht also im Wege jener Ansicht — ja, wir bevorzugen eben jene vorhin schon zitierte Ansicht, wonach die Expedition des Velius Rufus auf der Tiefebene erst in 91/92, zur Zeit des gemeinsamen sarmatisch-germanischen Krieges stattfand. Einen Hinweis darauf hat man auch im Text der Inschrift, und es liegt kein Grund und Anlaß vor, diesen Bericht anzuzweifeln.

4. Der vierte Abschnitt der Inschrift berichtet über eine der frühesten Taten des Velius Rufus, die darin bestand, daß er die Söhne des Königs von Komagene Antiochos, die zu den Parthern geflohen waren, also den Epiphanes und den Gallinicus im Jahre 72 zu Vespasian zurückbegleitet hat.¹⁰⁹ Nach E. Ritterling ist die Inschrift durch *M. Alfius O[lym]piacus aqu[i]lifer vet. leg. XV Apol[l]inar.* gestellt worden, und dieser wäre in Pannonien mit dem *procurator* Velius Rufus in persönliche Verbindung gekommen.¹¹⁰ Diese letztere Vermutung ist kaum wahrscheinlich, nachdem die beiden Aufträge widersprechend sind, und sich miteinander nicht leicht verbinden lassen. Unserer Ansicht nach bekommt man den Schlüssel zur Lösung der Frage eben im vierten Abschnitt der Inschrift. Denn es kann doch kein Zufall sein, daß herausgerissen von jeder chronologischen Reihenfolge eben eine der frühesten Taten am Ende der Inschrift erwähnt wird. Unserer Ansicht nach kann dies nur damit begründet werden, daß dieser Auftrag, diese Mission beide Personen, also sowohl den *tribunus* Velius Rufus, wie auch den *aquilifer* M. Alfius Olympiacus, der die Inschrift gestellt hat, gleichermaßen betraf; und so wird durch das Erwähnen dieser Tat sogleich auch die Benennung dessen, von dem die Inschrift stammt, sozusagen vorbereitet. Darum glauben wir, daß entweder Velius Rufus früher *centurio* in der *legio XV Apollinaris* war, oder M. Alfius Olympiacus später von der *legio XII fulminata* zur *legio XV Apollinaris* hinüberkam.¹¹¹

Der *cursus honorum* des G. Velius Rufus mag sich demnach folgendermaßen gestaltet haben:

66—71 *centurio leg. XII fulm./ XV Apoll.*

72—74 *pp. leg. XII fulm.*

83—85 *praef. vex. leg. VIII{I}*

87/88—92 *trib. coh. XIII urbanae*

92/93 *dux exercitus Afr. et Maur.*

nach 93, vielleicht auch unter Trajan *proc. Pann. et Dalm. proc. Raet. ius glad.*

Nun wollen wir jetzt wieder zur Inschrift des Q. Vilanius Nepos zurückkommen, die von einem dakischen, germanischen und dann wieder von einem dakischen Krieg berichtet. Es ging aus

¹⁰⁸ Über die Auszeichnung, die näher nicht bestimmt wurde, siehe weiter oben.

¹⁰⁹ Vgl. Josephus: *Bellum Iudaicum* 7, 219 ff.

¹¹⁰ RITTERLING 34, Anm. 30.

¹¹¹ Vgl. Anm. 80.

einer Analyse der Inschrift des Velius Rufus hervor, daß die *cohors XIII urbana* an dem germanisch-sarmatischen Krieg der Jahre 91/92 zweifellos teilgenommen hat. Ja, es wurde eine Erklärung auch dafür gefunden, warum Velius Rufus keine Auszeichnung im großen dakischen Krieg erhielt.

Es wäre naheliegend anzunehmen, und es haben einige Forscher in der Tat auch schon vermutet, daß der germanische Krieg beider Inschriften, bzw. die *expeditio adversus Marcomannos, Quados et Sarmatas* dasselbe Ereignis wäre.¹¹² Ist jedoch unser obiger Gedankengang zutreffend, so wird dies lange nicht wahrscheinlich. Man kann nämlich innerhalb der Quellen den germanischen Krieg der Jahre 88/89, und den anderen germanisch-sarmatischen der Jahre 91/92 ziemlich gut auseinanderhalten;¹¹³ so wird man den germanischen Krieg der Inschrift des Vilanius Nepos der germanisch-sarmatischen Expedition der Jahre 91/92 nicht gleichsetzen dürfen; er ist eher der germanische Krieg der Jahre 88/89. Nichts stünde im Wege dieser Erkenntnis, doch widerspricht der Vermutung die Tatsache, daß einerseits zu dieser Zeit die Truppe noch in Moesien stationierte,¹¹⁴ und daß es andererseits nach 88/89, genauer nach dem Sieg bei Tapae, bzw. nach jenem germanischen Krieg, der danach begann, unter Domitian keinen römisch-dakischen Zusammenstoß mehr gab.¹¹⁵

Wir haben oben versucht nachzuweisen, daß im Jahre 82 an der dakischen Grenze des Imperiums eine kritische Situation entstand. Man wird nach dem Ausschließen anderer Möglichkeiten vermuten müssen, daß der erste dakische Krieg der Inschrift zu dieser Zeit stattfand. Darum kommen also für den germanischen Krieg nur die Jahre zwischen 82 und 85 in Betracht. Wir müssen im folgenden untersuchen, ob es sich nicht irgendein Beweismaterial für diese Vermutung findet.

3.2. Es ist gelungen über die Diplome, die am 20. September 82, und am 5. September 85 erlassen wurden, nachzuweisen, daß diese mit ihrer *honesta missio*, die als eine zu dieser Zeit seltene Stiftung anzusehen ist, irgendein Sich-Bewähren unter kriegerischen Verhältnissen belohnt haben. Die letztere *honesta missio* hat Fronto, ein Reitersoldat der *cohors I Lusitanorum* erhalten.¹¹⁶ Im Sinne unserer obigen Gedankengänge wird auch dieses Diplom von besonderer Art auf einen kriegerischen Zusammenstoß hinweisen. Wir haben die darüber bisher gebildeten Standpunkte schon besprochen, und so müssen wir jetzt untersuchen, wie die Geschichte von Pannonien zwischen 81 und 85 unter Berücksichtigung dieser Tatsachen und im Lichte der neueren Erkenntnisse über die Diplome sich rekonstruieren läßt.

Unsere Quellen für die Geschichte der fraglichen Periode sind ausschließlich die drei Diplome aus dieser Zeit.¹¹⁷ Die Truppenlisten erwähnen von Jahr zu Jahr immer mehr und mehr Truppen:

¹¹² KÖSTLIN 22 f.; MÓCSY (1962) 511.

¹¹³ Diese Untersuchung ist durch KÖSTLIN 20 ff. schon durchgeführt worden. Nach seinen Ergebnissen zerfallen die Inschriften in zwei Gruppen:

a) CIL III 7397 — ... *bello Dacic[oj] et bello Germanico* ...

CIL V 3356 — ... *don. don. bello Germ* ...

CIL VI 1317 — ... *confectoris belli Germanici*...

CIL VIII 9372 — ... *bello Germanico* ...

CIL XIV 3612 — ... *in expeditione Germanica* ...

b) CIL III 6718 = ILS 1017 — ... *exped. Suebic. et Sarm* ... vgl. dazu noch

R. Syme: JRS 67 (1977) 38 ff; B. LÖRINCZ: Die gestempelten Ziegel aus Tokod, in: Tokod. Forschungen in der römischen Siedlung. Die Festung und das Gräberfeld der Spätzeit. Budapest im Druck.

CIL X 135 = ILS 2719 — ... *bello Suebico it[em] Sarm[atic]o* ... vgl. B. LÖRINCZ: Pannonische Stem-

pelziegel I. DissArch. II. 5. Budapest 1977 74, Anm. 9.

CIL XI 5992 — ... *bellum Germ. et Sarmatic* ...

vgl. SYME (1928) 44. Anm. 5.

KÖSTLIN 20 ff. wollte aus der unterschiedlichen Benennung schließen, daß es sich in den beiden Kriegen nicht um dasselbe Volk gehandelt hätte. Doch hat man später diese Vermutung abgelehnt, vgl. L. SCHMIDT: Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung — Die Westgermanen I. München 1938 159.; J. Fritz 74 ff.

¹¹⁴ Dies folgt aus der obigen neuen Bewertung der Inschrift des Velius Rufus.

¹¹⁵ Als ein Beweis dafür mögen die Bedingungen des Friedensschlusses gelten: die Krönung von Diegis, bzw. die darauffolgenden friedlichen Beziehungen. Vgl. Dio LXVII 7, 2; Martialis V 3, 1; VI 10, 7; Zonaras XI 21.

¹¹⁶ CIL XVI 31.

¹¹⁷ CIL XVI 26, 30, 31.

13. 6. 80	4 alae	13 Kohorten
3. 9. 84	5 alae	13 Kohorten
5. 9. 85.	6 alae	15 Kohorten. ¹¹⁸

Doch in den Interpretationen spiegelt sich, wie auch oben gezeigt wurde, kein einheitlicher Standpunkt wider. Wir wurden auf kleinere oder größere Widersprüche auch in den einzelnen Arbeiten aufmerksam, woraus man noch mehr ersieht, daß die einschlägigen Ansichten sich noch nicht herauskristallisieren konnten. Die Meinungen schwanken zwischen zwei Gegensätzen, namentlich zwischen der Annahme des Krieges und der friedlichen Situation.

Akzeptiert man jedoch die Schlüsse, die aus den außerordentlichen Verfügungen des im Jahre 85 erlassenen Diploms gezogen wurden, daß nämlich in der Zeitspanne vom 9.84 bis zum 9.85 irgendein Krieg in Pannonien war, so wird die Erhöhung der Anzahl der Truppen, genauer gesagt: die vorangehende Erhöhung oder die Vorbereitung auf einen etwaigen Krieg schon zu einem zweitrangigen Problem. Da unsere Angaben über die Lagerplätze der einzelnen Truppen außerordentlich spärlich sind, können wir aus der Dislokation der Truppen nicht darauf schließen, wo die feindliche Tätigkeit begonnen wurde, ob an der dakischen oder ob an der germanischen Front; mit absoluter Sicherheit läßt sich keine der beiden Möglichkeiten ausschließen.

Mit den Dakern war der südliche Grenzabschnitt Pannoniens benachbart, d.h. im großen und ganzen die von der Drau-Mündung südlich liegenden Gebiete;¹¹⁹ vor allem hat man also hier mit ihren Einbrüchen rechnen müssen. Es ist vielleicht doch kein Zufall, daß unmittelbar auf die Periode vor dem großen dakischen Einbruch bisher noch kein Forscher auch einen anderen dakischen Einfall zu datieren versuchte. Das Hinüberkommandieren von drei Truppen i. J. 84 verrät, daß man in Rom zu dieser Zeit auch schon mit größeren Gefahren auf dieser Front rechnete.¹²⁰ Wohl hat man sich schon gefragt, ob der große dakische Einbruch und die Niederlage von Oppius Sabinus vielleicht nicht im Winter 85/86, sondern eher schon früher stattfanden;¹²¹ doch ist dies weniger wahrscheinlich, wenn man die pannonischen Entlassungen im September 85 berücksichtigt.

Es ereigneten sich zu dieser Zeit — die man chronologisch genauer nicht festlegen kann — andere Dinge an Pannoniens nördlichen Grenzen. Die germanischen Stämme haben in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts die Sarmaten und die Daker, die bis dahin hier herrschende Volkselemente waren, von diesem Gebiet verdrängt.¹²² Es war wesentlich von diesem Gesichtspunkt aus die Gleichsetzung des Flusses *Duria* mit der Waag (slowakisch: Turec),¹²³ und zuletzt die Bestimmung jener

¹¹⁸ Wir können uns hier mit den einzelnen Truppen aus zwei Gründen nicht beschäftigen: a) die Bestimmung der Standquartiere im 1. Jahrhundert ist unsicher; b) wir wollen die Geschichte der Auxiliar-Truppen im 1. Jahrhundert in einer besonderen Arbeit behandeln. Man vgl. zu den bisherigen Ergebnissen: RADNÓTI—BARKÓCI 191 ff.; NAGY 83 ff.; MÓCSY (1962) 612 ff. Man darf jedoch auch die Vermutung von E. BIRLEY (Roman Britain and Roman Army, Kendal 1961², 21) nicht außer acht lassen, wonach die *legio II adiutrix* schon vor dem September 85 nach Pannonien gekommen sein mag. Ein Beleg dafür wäre der hiesige Aufenthalt der Soldaten der *cohors I Brittonum milliaria*, die vermutlich der *legio II adiutrix* zugeteilt wurden. Siehe dazu noch G. ALFÖLDY, Acta Arch. Hung. 11 (1959) 113 ff.; B. LŐRINCZ: Die Besatzungstruppen des Legionslagers von Aquincum am Ende des I.—am Anfang des II. Jhdts. Acta ArchHung 30 (1978) Im Druck.

¹¹⁹ A. MÓCSY: Acta Arch. Hung. IV (1954) 124 ff.; VÍSY (1970) 5 ff.

¹²⁰ Siehe weiter unten; vgl. MÓCSY (1974) 82; NAGY 89.

¹²¹ So MIRKOVIĆ 183 Anm. 43: 84; wir halten dies jedoch für unreal: H. HALFMAN (ALFÖLDY—HALFMAN 358 f.) datierte die Niederlage auf den Anfang des Jahres 85, mit der Begründung, daß auf die zweite Hälfte desselben Jahres schon mehrere Akklamationen (VIII—XI) fielen, zum Zeichen der ersten Erfolge der Abwehr. Seine Ansicht wurde jedoch stark auch durch jene Bestrebung beeinflusst, daß er für die einheitliche moesische Legation des Cornelius Nigrinus geeigneten Zeitraum sichern wollte. Doch halten wir seine Meinung nicht deswegen bedenklich, sondern eher wegen des außerordentlichen Diploms, das im September 85 erlassen wurde. Wäre nämlich der dakische Angriff schon vor diesem Zeitpunkt erfolgt, wodurch natürlich auch Pannonien in hohem Maße bedroht war, dann ist es so gut wie sicher, daß man keine Entlassungen vorgenommen hätte.

¹²² Plinius, Nat. hist. IV 25; Tacitus, Annales 2, 63. J. DOBIAŠ, Historica 2 (1960) 37 ff.; MÓCSY (1962) 542, 550; FITZ 74 ff. mit weiterer Literatur.

¹²³ V. ONDROUCH, Limes Romanus Konferenz, Nitra (1959) 63 ff.

Zeit, in der die Sarmaten ihren Einzug hatten.¹²⁴ Dieser neue Drang der Germanen nach Osten läßt sich, mindestens annähernd, auch zeitlich bestimmen: Plinius, der als die östliche Grenze der Germanen noch den Fluß *Duria* angab, beschloß die erste Variante seines Werkes im Jahre 77;¹²⁵ man wird also diesen Zeitpunkt, bzw. das Todesjahr des Plinius (79) für die genannte Völkerbewegung als *terminus post quem* ansehen dürfen. Und die obere zeitliche Grenze derselben Bewegungen bilden vermutlich eben die Kriegseignisse zur Zeit des Domitian, das Auflösen des *foedus*. Es mag wohl kein Irrtum sein, wenn wir — ebenso wie A. Alföldi und A. Mócsy — die Erhöhung der Anzahl der pannonischen Truppen, die sich in den ersten Jahren Domitian beobachten läßt, eben mit diesen Ereignissen erklären. Diese Erklärung wird auch noch durch folgendes erhärtet: die Truppenverstärkung mag in Pannonien auf irgendeinem Grenzabschnitt auch schon vor dem September des Jahres 84 notwendig geworden sein, denn drei früher moesische Truppen erscheinen auf einem hier zu dieser Zeit erlassenen Diplom.¹²⁶ Die Tatsache jedoch, daß diese Truppen eben aus einer solchen Nachbar-Provinz herüberkamen, die von den Dakern mindestens ebensowohl gefährdet war, verrät, daß bei dieser Gelegenheit nicht die Daker, sondern die Germanen für Pannonien gefährlicher zu sein schienen.

Wir waren bestrebt oben nachzuweisen, daß von jenen beiden dakischen Kriegen, die in der Inschrift CIL VIII 1026 erwähnt werden, sich der erste mit dem Diplom CIL XVI 28 belegen läßt; er war mit jener kriegerischen Situation im Zusammenhang, die im Laufe des Jahres 82 entstand; dagegen war der zweite der große dakische Krieg zwischen 85 und 89. Die Analyse des Diploms CIL XVI 31 führte zum Ergebnis, daß der Krieg, der von dem Diplom belegt wird, sich mit einer größeren Wahrscheinlichkeit mit dem schlechter gewordenen römisch-germanischen Verhältnis, als mit der traditionelleren römisch-dakischen Feindseligkeit verbinden läßt. Es ist nach all dem wahrscheinlich, daß Q. Vilanius Nepos seine zweite Auszeichnung in jenem germanischen Krieg erhielt, der im Laufe des Jahres 85 ausbrach (oder eher nach der gelungenen Abwehr eines germanischen Einbruchs, zu der auch jene *cohors XIII urbana* herangezogen wurde, die bis dahin in Moesien stationiert hatte).¹²⁷

¹²⁴ A. Mócsy: Die Einwanderung der Jazygen, im Druck. Wir halten es jedoch nicht für wahrscheinlich, daß jene Biegung der *Hercynia silva*, worüber man schon mehrmals gestritten hat, die Bergkette, die von Börzsöny ausgeht, gewesen wäre. *Ders.* (1962) 529; zuletzt E. Tóth, *Arch. Ért.* 103 (1976) 320. A. Alföldi setzte diese Ortschaft den Kleinen Karpaten gleich (ALFÖLDI 147; später Zs. VÍSY, *Diákköri Füzetek Debrecen* II/1 (1967) 49 ff. Unsere Argumente sind die folgenden:

a) Von der Mitte des 1. Jhdts v. u. Z. ab läßt sich ein Zuwachs der dakischen Siedlung in der Südwest-Slowakei nachweisen (vgl. B. BENADIK, *Slov. Arch.* (1958) 858; VÍSY (1970) 5 ff.); dies kann nur mit den Eroberungen des Burebista zwischen 60 und 55 v. u. Z. zusammenhängen (M. MACREA, *Dacia* II (1958) 143 ff.).

b) Caesar beschreibt also den Zustand der Epoche nach der dakischen Eroberung (B. G. VI 25). Ein Zeichen dafür ist auch, daß er die Boier nicht mehr erwähnt (vgl. Mócsy (1962) 532 über die Stammesnamen, die nach dem Zerschlagen der politischen Macht als neu auftauchen). Darum mag das Gebiet der Daker und der Anartii nach Caesar — und auch aufgrund eines Vergleichs mit den archäologischen Angaben — sich bis zu den Kleinen Karpaten ausgedehnt haben.

c) Auch noch das folgende ist ein Beweis dafür: Caesar behauptet, daß die *Hercynia silva* hier sich nach links (von der Donau) wendet. Diese Schilderung paßt nur auf den Raum um Carnuntum herum, aber nicht auf die Börzsöny-Gegend; hier wendet sich nämlich die Donau nach rechts zu. Auch dann können wir

unsere Ansicht nicht ändern, wenn wir beachten, was E. Tóth über die ungenaue Kenntnis des Flusses der Donau sagt. Die römischen Händler haben vor allem die Linie der Bernsteinstraße gekannt; beim Donau-Knie wissen wir nichts von irgendeinem bedeutenden Handelsweg. Hätten jedoch diejenigen, denen Caesar seine Angaben verdankt, die Gegend um Börzsöny herum doch genau gekannt, dann hätten sie auch die hier charakteristische Biegung der Donau nicht außer acht gelassen, sie hätten eben diese als bezeichnendes Merkmal des Gebietes hervorgehoben.

d) Unserer Ansicht nach beschreibt also Caesar den fraglichen Abschnitt der *Hercynia silva* genau so wie Plinius (*Nat. hist.* IV 25 [80–81]); man liest nämlich hier, daß die westliche Grenze der Daker und Sarmaten, die zwischen der *Hercynia silva* und der Donau leben, bei Carnuntum liegt. Die Tatsache, daß in der Südwest-Slowakei bisher kein Sarmaten-Fund zum Vorschein gekommen war, wird dadurch erklärt, daß dieses Volk hier kaum zehn Jahre lang gelebt hat. Oder auch wie Mócsy vermutet: die Sarmaten sind auf dieses Gebiet nie eingedrungen.

¹²⁵ M. SCHANZ—C. HOSIUS: *Geschichte der römischen Literatur* II. München, 1935⁴ 770 f.; vgl. A. Mócsy: Die Einwanderung der Jazygen, *Anm.* 5.

¹²⁶ CIL XVI 30; *cohors V Gallorum, V Callaecorum Lucensium, VI Thracum*.

¹²⁷ Über die pannonische Umgruppierung der moesischen Truppen siehe weiter oben. Möglicherweise kam auch die *cohors XIII urbana* schon im Laufe des Jahres 84 nach Pannonien, aber natürlich wird sie auf Diplomen, die für auxiliare Truppen ausgestellt wurden, nicht genannt.

3.3. Wir wollten in dieser Arbeit zeigen, daß die ersten Jahre der Regierungszeit des Domitian im Donau-Raum lange nicht so ereignislos waren, wie dies in der Forschung früher angenommen wurde. Selbst wenn es hier in der genannten Zeit keine größeren Feldzüge gab, es fehlte auch dann nicht an kleineren Einbrüchen, und die feindlichen Vorbereitungen machten die Situation an den Grenzen Pannoniens und Moesiens immer gespannter.

Wir müssen zum Schluß nur noch untersuchen, ob die von uns vermuteten Ereignisse auch mit den bekannten imperatorischen Akklamationen des Domitian im Einklang stehen. Dieser Kaiser wurde bei 22 Gelegenheiten als Imperator ausgerufen. Von diesen datieren sich die Fälle II—XI auf die von uns untersuchte Periode der Jahre 81—85. Es versuchten schon mehrere Forscher diese Akklamationen mit konkreten Ereignissen zu verbinden.¹²⁸ Zuletzt hat dieses Thema am gründlichsten J. K. Evans bearbeitet; darum vergleichen wir unsere eigenen Ergebnisse vor allem mit den seinigen.

Acclamatio	Datum	Evans	Visy
imp. II	—20.9.82.	—	Chatti
imp. III	—9.6.83 —	Chatti	Daci
imp. IV	zweite Hälfte von 83	Kaledonien	Kaledonien
imp. V	83—84	Rhein-Gegend	Rhein-Gegend
imp. VI	vor dem 9.84.	Mons Graupius	Mons Graupius
imp. VII	—3.9.84 —	Rhein-Gegend	Rhein-Gegend
imp. VIII	vor dem 9.85	Nasamones	Nasamones
imp. IX	—5.9.85 —	—	Pannonien, Germ. Krieg
imp. X	85	—	dakischer Krieg
imp. XI	85	—	dakischer Krieg

Wie man sieht, fügen sich unsere Ergebnisse in zwei Fällen genau in die Reihe der Akklamationen, und zwar so, daß man mit ihnen solche Fälle erklären kann, die bisher gar keine Erklärung gefunden hatten. Die dritte Akklamation (imp. III), die auf einen Zusammenstoß mit den Dakern hinweist, ist nicht mehr so eindeutig. Aber es ist möglich, daß der Kaiser den Titel, der vom 9.6.83. datiert wird, schon am Ende des Jahres 82 aufgenommen hat. So könnten die Akklamationen IV oder V auf den Sieg hinweisen, der über die Chatti im Sommer 83 erfochten wurde.¹²⁹

4. Wir haben auf die Fragen, die am Anfang dieser Arbeit gestellt wurden, die folgenden Antworten gefunden:

1. Es herrschte keine völlige Ruhe an der Rheinischen und an der Donau-Front in den ersten Regierungsjahren des Domitian. Kleinere Zusammenstöße haben hier den Schatten der kommenden Kriege schon zu dieser Zeit vorausgeworfen.

2. Es ist uns gelungen einen kleineren Krieg auf der germanischen Front vor dem Chatten-Krieg aus den Jahren 81/82 nachzuweisen. Der Einfall der Chatten erinnert an jene Zusammenstöße, die beim Herrscher-Wechsel auch sonst oft vorkamen.

3. Ein ähnlicher Einfall ereignete sich auch an der moesisch-dakischen Front, beinahe zu derselben Zeit, oder vielleicht im Jahre 83; zur Abwehr von diesem letzteren wurden drei germanische Truppen und die *cohors XIII urbana* zur Hilfe gesandt. Wir akzeptieren auf diese Weise die einzige — negative — Quellenangabe dagegen, eine Stelle des Jordanes, die oben schon zitiert wurde,¹³⁰ nur mit einer gewissen Einschränkung. Übrigens hielt auch E. Köstlin nicht für ausgeschlossen, daß kleinere kriegerische Ereignisse auch zwischen 81 und 83 vorkamen.

¹²⁸ WEYNAND; Titus Flavius Domitianus. RE VI 2550 ff.; PIR² F 259; JONES 84; EVANS 124; MATTINGLY II. 80 ff.

¹²⁹ Dies ist umso wahrscheinlicher, nachdem Domitian schon vor dem Juni 83 seine III. imperatorische

Akklamation erhielt, aber erst im Herbst nach Rom zurückkehrte (vgl. JONES 79 mit weiterer Literatur).

¹³⁰ Getica XIII 76.

4. Auch in Pannonien wurde die Lage immer gespannter, nachdem die germanischen Stämme ihre Wohnplätze wechselten, und infolgedessen das Bundesverhältnis sich von selbst auflöste. Dadurch, daß die Markomannen und Quaden mehr nach Osten zu verdrängt wurden, entstand eine Spannung einerseits unter den Germanen und Sarmaten, und andererseits zwischen diesen beiden Völkern und dem römischen Imperium. Eine Konsequenz davon mag die Verstärkung der Heeresmacht in Pannonien sein, die aus den Diplomen hervorgeht, und die sich auch trotz ihrer Widersprüchlichkeit nachweisen läßt; in dieser Verstärkung bekamen übergangsweise eine Rolle auch moesische Truppen, und unter ihnen zweifellos die *cohors XIII urbana*. Der erste Zusammenstoß der Römer mit der Donau-Germanen erfolgte zwischen dem September 84 und 85.¹³¹

Unsere Meinung ist also — und damit schließen wir zum Teil auch der zitierten Ansicht von A. Mócsy an — daß die außenpolitische Lage des Donau-Raums in den Jahren 81 und 85 immer gespannter wurde; dies wurde auch durch das römisch-dakische Verhältnis beeinflußt, das in seiner Bedeutung — im Gegensatz zum römisch-germanischen Verhältnis — nicht immer seiner wahren Bedeutung nach beurteilt wurde.¹³²

ABKÜRZUNGEN

- | | |
|--------------------|---|
| ALFÖLDI | — A. ALFÖLDI: Budapest az ókorban. Budapest története I. (= Budapest im Altertum. Die Geschichte der Stadt Budapest I) Budapest 1942. |
| ALFÖLDY | — G. ALFÖLDY: Zur Beurteilung der Militärdiplome der Auxiliarsoldaten. <i>Historia</i> 17 (1968) 225. |
| ALFÖLDY—HALFMAN | — G. ALFÖLDY—H. HALFMAN: M. Cornelius Nigrinus Curiatius Maternus, General Domitians und Rivale Traians. <i>Chiron</i> 3 (1973) 331. |
| ASBACH | — J. ASBACH: Die Kriege der Flavischen Kaiser an der Nordgrenze des Reiches. <i>Bonner Jahrbücher</i> 81 (1886) 26. |
| BRAUNERT | — H. BRAUNERT: Zum Chattenkriege Domitians. <i>Bonner Jahrbücher</i> (1953) 97. |
| DOBÓ (1968) | — Á. DOBÓ: Die Verwaltung der römischen Provinz Pannonien von Augustus bis Diocletianus. Budapest 1968. |
| DOBÓ (1975) | — Á. DOBÓ: Inscriptiones extra fines Pannoniae Daciaeque repertae ad res earundem provinciarum pertinentes. Budapest 1975. |
| DOMASZEWSKI—DOBSON | — A. v. DOMASZEWSKI—BR. DOBSON: Die Rangordnung des römischen Heeres. ² Köln—Graz 1967. |
| EVANS | — J. K. EVANS: The Dating of Domitian's War against the Chatti. <i>Historia</i> 24 (1975) 121. |
| FITZ | — J. FITZ: Pannonien und die Klientelstaaten an der Donau. <i>Alba Regia</i> 4—5, 1963—64 (1965) 73. |
| FREIS | — H. FREIS: Die cohortes urbanae. <i>Epigr. Stud.</i> 2 (1967). |
| HANSLIK | — R. HANSLIK: G. Velius Rufus. <i>RE VIII A</i> (1955) 629. |
| HENDERSON | — B. W. HENDERSON: Five Roman Emperors 69—117. Cambridge 1927. |
| JONES | — B. W. JONES: The Dating of Domitian's War against the Chatti. <i>Historia</i> 22 (1973) 79. |
| KÖSTLIN | — E. KÖSTLIN: Die Donaukriege Domitians. Tübingen 1910. |
| MANN (1954) | — J. C. MANN: A Note on the Numeri. <i>Hermes</i> 82 (1954) 501. |
| MANN (1972) | — J. C. MANN: The Development of Auxiliary and Fleet Diplomas. <i>Epigr. Stud.</i> 9 (1972) 233. |
| MIRKOVIĆ | — M. MIRKOVIĆ: Die Auxiliareinheiten in Moesien unter den Flaviern. <i>Epigr. Stud.</i> 5 (1968) 177. |
| MÓCSY (1962) | — A. MÓCSY: Pannonia. <i>RE Suppl.</i> IX 515. |

¹³¹ Wir erwähnen für dies noch die Angabe bei Cassius Dio LXVII 7, 1, wonach Domitian darum die Markomannen und Quaden angegriffen hätte, weil diese ihn gegen die Daker nicht unterstützt hatten. Der Zeitpunkt des Angriffes fällt eindeutig auf eine Epoche nach dem Sieg bei Tapae. Es ist jedoch nicht mehr so leicht zu glauben, daß Domitian nach einem Krieg, die schwere Verluste mit sich gebracht hatte, und den man mit einem Frieden noch gar nicht beenden konnten, mit einem solchen Vorwand einen neuen Krieg begonnen hätte. Er muß dafür triftigere Gründe gehabt haben. Unserer Ansicht nach — und diese Meinung wird auch durch das oben dargestellte erhär-

tet — benahmen sich die germanischen Stämme während des dakischen Krieges nicht einfach passiv, sondern ausgesprochen feindlich den Römern gegenüber. Und dies ist schon eine befriedigende Erklärung unter den gegebenen Umständen für den gegen sie erklärten Krieg.

¹³² Ich bin Herrn Professor András Mócsy für seine wertvollen Ratschläge anlässlich des Lektorierens der vorliegenden Arbeit zu herzlichem Danke verpflichtet. Für den veröffentlichten Text bleibt dabei der Verfasser selbstverständlich allein und persönlich verantwortlich.

- MÓCSY (1974) — A. MÓCSY: Pannonia and Upper Moesia. A History of the Middle Danube Provinces of the Roman Empire. London—Boston 1974.
- MOMMSEN (1903) — TH. MOMMSEN: Inschrift aus Baalbek. S-Ber. Akad. 34 (Berlin, 1903) 817.
- MOMMSEN — TH. MOMMSEN: Römische Geschichte. Berlin 1931.
- NAGY — T. NAGY: Budapest története az őskortól a honfoglalásig (= Geschichte der Stadt Budapest von der Urzeit bis zur ungarischen Landnahme) in: Budapest története (= Geschichte der Stadt Budapest). Budapest 1975².
- PATSCH — C. PATSCH: Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Traian. S-Ber. der Akad. 217/1. Wien 1937.
- PFLAUM — H.-G. PFLAUM: Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-empire Romain. Paris 1960.
- RADNÓTI — A. RADNÓTI: Legionen und Auxilien am Oberrhein im 1. Jh. n. Chr. RFS 1969, Cardiff 1974 138.
- RADNÓTI—BARKÓCZI — A. RADNÓTI—L. BARKÓCZI: The Distribution of Troops in Pannonia Inferior during the 2nd Century A. D. Acta Arch. Hung 1 (1951) 191.
- RITTERLING — E. RITTERLING: Zu den Germanenkriegen Domitians an Rhein und Donau. ÖJh (1904) Bbl. 23.
- SAXER — R. SAXER: Untersuchungen zu den Vexillationen des römischen Kaiserheeres von Augustus bis Diocletian. Epigr. Stud. 1 (1967).
- SCHÖNBERGER — H. SCHÖNBERGER: The Roman Frontier in Germany. JRS 59 (1969) 155.
- SYME (1928) — R. SYME: Rhine and Danube Legions under Domitian. JRS 18 (1928) 41.
- SYME (1968) — R. SYME: Hadrian in Moesia. Arch. Vestnik 19 (1968) 101.
- VISY (1970) — Zs. VISY: Die Daker am Gebiet von Ungarn. MFMÉk (1970) 5.
- VISY (1971) — Zs. VISY: Angaben zur Geschichte der ungarischen Tiefebene im Augusteischen Zeitalter. AAnt.Arch (Szeged) 14 (1971) 73.
- WINKLER — G. WINKLER: Die Statthalter der römischen Provinz Raetien unter dem Prinzipat. Bay. Vorg. Bl. 36 (1971) 50.

Q. ATILIUS PRIMUS—INTERPREX CENTURIO UND NEGOTIATOR

EINE BEDEUTENDE GRABINSCHRIFT AUS DEM 1. JH. U. Z. IM QUADISCHEN LIMES-VORLAND

Zu den Gebieten, in denen es im Verlaufe der letzten Jahrzehnte zu bedeutenden, die Geschichte Pannoniens grundsätzlich ergänzenden und beleuchtenden Funden und Entdeckungen kommt, gehört unzweifelhaft auch das Vorfeld des pannonischen Limes. In seinem sarmatischen Abschnitt entdeckten ungarische Archäologen ein spätrömerzeitliches Lager in Felsőgöd,¹ eine Militärstation in Hatvan-Gombospusztá,² und sie haben versucht, die Erdwälle im Theißgebiet als spätrömerzeitlichen Limes Sarmatiae zu identifizieren.³ Die slowakische Archäologie trug mit den Ausgrabungen in Milanovce⁴ und Cífer-Pác⁵ zur Kenntnis der Verhältnisse auf dem quadischen Vorland des pannonischen Limes in spätrömischer Zeit bei. Der neueste epigraphische Fund aus der Südwestslowakei bereichert wieder erheblich unsere Erkenntnisse über die Verhältnisse in Pannonien im 1. Jh. u. Z.

Die Renovierungsarbeiten am Extérieur der romanisch-gotischen römisch-katholischen Kirche in Boldog (vorher Matka Božia, Bez. Galanta, Südwestslowakei) im J. 1976 erbrachten eine überraschende Entdeckung. Im Mittelteil der Kirchensüdwand wurde nach dem Entfernen des Mauerverputzes eine Steinplatte mit römischer Inschrift entdeckt. (Abb. 1).

Die sekundär verwendete rechteckige Grabstele befindet sich auf der linken Seite des ursprünglichen Einganges in den romanischen Teil der Kirche, in der Höhe 1–2,75 m über dem Niveau des heutigen Terrains. Es handelt sich um eine rechteckige Kalksteinplatte mit den Ausmaßen von 175 × 76 × 17–18 cm. Die linke Seite der profilierten Umrahmung (mit zwei leicht erhobenen Leisten) ist abgeschlagen, die ursprüngliche Breite der Stele betrug also etwa 87 cm. Man kann nicht ausschließen, daß die Stele ursprünglich oben dreieckig abgeschlossen war. Das Inschriftfeld hatte die Ausmaße 136 × 65 cm und ist am linken Rand leicht beschädigt, doch die Inschrift, die nur die oberen zwei Drittel des Feldes ausfüllt, ist vollständig erhalten. Die rechte Seite der Stele weist beim Rand Spuren mehrmaligen Weißens mit Kalk auf. Dies zeugt davon, daß die Nische rechts von der Stele einst den Eingang in die Kirche bildete (Abb. 2).

Der Text der Inschrift (in ursprünglicher Form auf Abb. 3 und das Faksimile auf Abb. 4 reproduziert) lautet meiner Auffassung nach⁶ folgend:

¹ S. SOPRONI: Későrómai limes Esztergom és Szentendre között. Valeria IV. századi védelmi rendszere. Kandidátusi értekezés tézisei (Budapest 1973).

² S. SOPRONI: Eine spätrömische Militärstation im sarmatischen Gebiet. Roman Frontier Studies 1969. Eighth International Congress of Limesforschung (Cardiff 1974) 197–203. S. SOPRONI: Későrómai katonai őrállomás Hatvan–Gombospusztán. Dolgozatok Heves megye múltjából (Eger 1970) 17–.

³ S. SOPRONI: Limes Sarmatiae. A Móra Ferenc Múzeum Évkönyve (Szeged 1969) 117–133.

⁴ T. KOLNÍK: Ausgrabungen auf der römischen Station in Milanovce in den Jahren 1956–57. Limes

Romanus Konferenz Nitra (Bratislava 1959) 27–. F. KŘÍŽEK: Die römischen Stationen im Vorland des Nordisch–pannonischen Limes bis zu den Markomannenkriegen. Studien zu den Militärgrenzen Roms (Köln–Graz 1967) 127–.

⁵ T. KOLNÍK (1971) 550–. T. KOLNÍK: Neskoro-rímska vojenská stanica v Páci pri Trnave. Archeol. Rozhľady 24 (1972) 59–, 111–. T. KOLNÍK: Cífer–Pác – eine spätrömische Station im Quadenland. Acta des XI. Limes Kongresses (Székesfehérvár 1976).

⁶ Für die freundliche Hilfe bei der Interpretation bin ich Herrn Prof. A. Mócsy und Prof. J. E. Bogaers mit Dank verpflichtet.

*Q(uintus Atilius | Sp(urii) f(ilius) Vot(uria tribu) Pri|mus inter(p)rex | leg(ionis) XV.
idem (centurio) | negotiator an(norum) | LXXX H(ic) s(itus) e(st) | Q(uintus) Atilius Cog(i)ta|tus
Atilia Q(uinti) l(iberta) Fau|sta Privatus et | Martialis hered(es) | l(iberti)? p(osuerunt)*

Die Höhe der Buchstaben in den einzelnen Zeilen: 1. — 9–10 cm; 2. — 7,5–8 cm; 3. und 4. — 6–6,5 cm; 5–6. — 6 cm; 7. — 5,5–6 cm; 8. — 5–5,5 cm; 9. — 4,5–5 cm; 10. — 4–4,5 cm; 11. — 8 cm.



Abb.1. Boldog: Romanisch-gotische Kirche mit eingebauter Grabinschrift

Die Verteilung der Wörter und Abkürzungen in den Zielen ist ziemlich ausgeglichen, und ihre Verteilung respektiert im großen und ganzen die Silben. In der 1. Zeile sind Spuren einer ursprünglich leicht eingeritzten unteren Linie. Wegen einer Aussplitterung im Stein geriet der Steinmetz in der 3. Zeile in Raumnot. Nach MVS machte er einen zu großen Abstand, daher ließ er im Wort *interprex* den Buchstaben P aus, eventuell sah er im Buchstaben R auch das P (als ungewöhnlichen Nexus). Aufgrund eines unrichtigen Abschätzens der Flächenverteilung geriet



Abb. 2. Boldog: Grabstele vor der Entdeckung

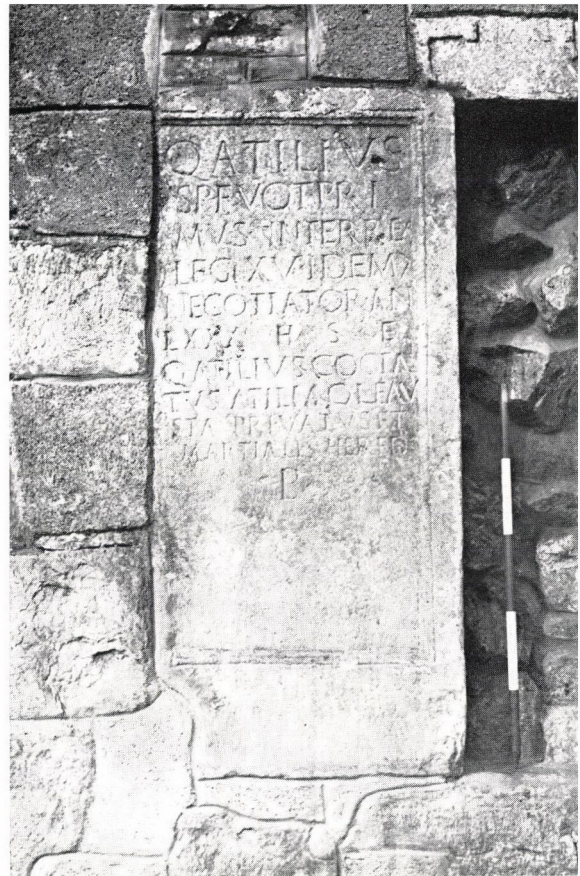


Abb. 3. Boldog: Grabstele nach der Entdeckung

auch der Buchstabe V am Ende der 8. Zeile teilweise aus dem Inschriftfeld; seine rechte Haste ragt in den Innenrahmen. In der 7. Zeile im Wort *Cog(i)ta/tus* ist im Buchstaben G die senkrechte Haste nur leicht sichtbar, und man könnte hier eventuell über den Buchstaben C erwägen; jedoch ein Vergleich der Form dieses Buchstabens mit dem Buchstaben G in der 4. Zeile, spricht eher für den Buchstaben G. Im angeführten Wort ließ der Steinmetz wahrscheinlich aus Versehen den Buchstaben I aus. Beim Buchstaben F in der 8. Zeile wurde wieder die untere waagerechte Haste überflüssigerweise eingemeißelt, und so entstand irrtümlicherweise der Buchstabe E. Gerade deshalb wird man die einzige (!) Ligatur in der Inschrift, das P + L in der Zeile 11. nicht ohne weiteres auf *liberti posuerunt* auflösen dürfen; es könnte sich auch um ein P handeln, das unten überflüssig lang gezogen wurde.

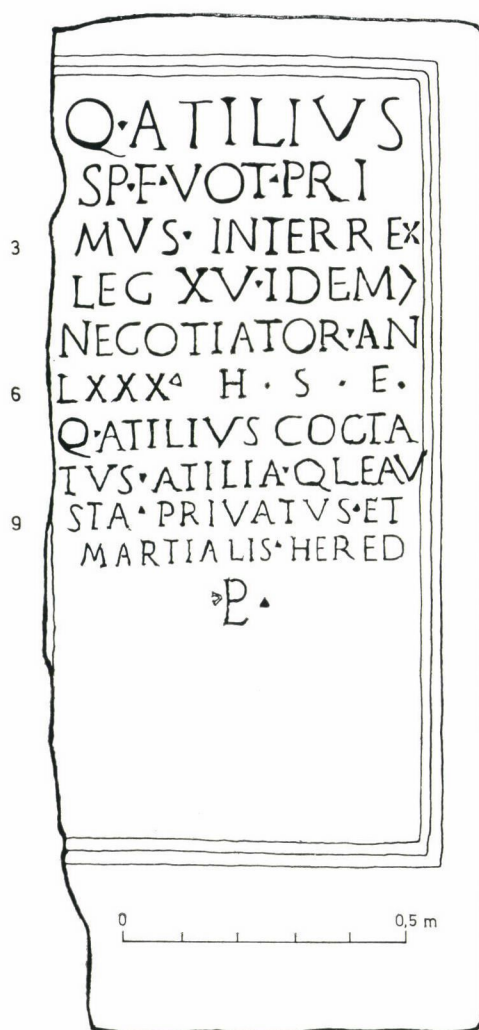


Abb. 4. Faksimile der Inschrift aus Boldog

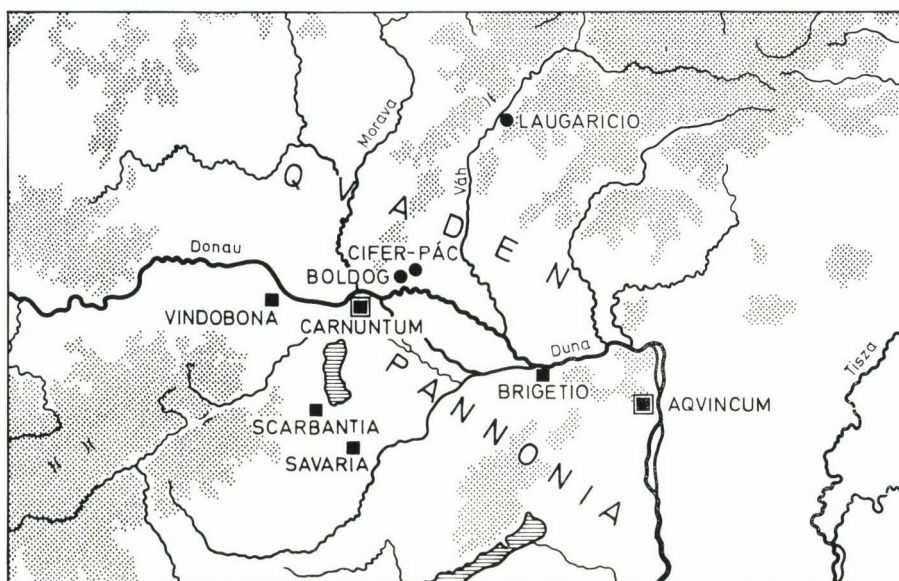


Abb. 5. Karte mit Lage der Fundstelle

Ein ähnliches Vorkommen von Fehlern in den Siglen und Nexus der Inschrift hängt zweifellos mit der Beteiligung mehrerer Personen bei ihrer Entstehung zusammen: des Bestellers, Ordinators und Steinmetzen.⁷

Eine genaue Erfassung der Interpunktion in der Inschrift in Form dreieckiger Asterisken oder Punktgrübchen ist wegen kleiner Rissen in der Fläche der einzelnen Zeilen nicht möglich.

Das Lesen der Inschrift stößt auf keinerlei besondere Schwierigkeiten. In der Nomenklatur ist die klassische Dreinamigkeit zu sehen: Pränomen (Quintus), Gentiliz (Atilius) und Cognomen (Primus). Klar ist auch die Filiation (Spurii filius) und die Bestimmung der Tribus /Vot(uria)/, aus welcher der Verstorbene stammte. Besonders bemerkenswert ist auch der Lebenslauf des Verstorbenen. Er war nicht nur der Centurio der XV. Legion, sondern auch Interprex — ein Dolmetscher oder Vermittler zwischen Römern und Barbaren. Außerdem war er auch ein Negotiator. An erster Stelle ist die Funktion des Dolmetschers angegeben. Das erreichte Alter — 80 Jahre — ist für die römische Zeit im mittleren Donaugebiet als relativ hoch anzusehen. Aus dem Gebiet der Slowakei kennen wir nur eine Inschrift, auf welcher ein höheres Alter angegeben wird, und zwar 90 Jahre — auf jener in Želiezovce.⁸

Der plebejische Gentilname Atilius ist bereits im 5. Jh. v. u. Z. belegt; in den späteren Jahrhunderten nahm seine Verbreitung zu.⁹ In der römischen Kaiserzeit treffen wir den Namen Atilius nicht nur in den Quellen aus Italien an, sondern auch auf Inschriften verschiedener Provinzen, und zwar sowohl aus donauländischen,¹⁰ als auch westlichen¹¹ und aus Afrika.¹² Das Vorkommen von Inschriften der Atilii in Pannonien, das für die Beurteilung breiterer Zusammenhänge der Inschrift aus Boldog am wichtigsten ist, hängt direkt oder indirekt mit Savaria,¹³ Székesfehérvár,¹⁴ Scarbantia,¹⁵ Vindobona¹⁶ und besonders mit dem Gebiet Carnuntum,¹⁷ weiter mit Bastaji,¹⁸ Aquincum¹⁹ und Brigetio²⁰ zusammen. Im J. 80–82 war ein Träger dieses Gentilnamens — T. Attilius Rufus — Statthalter des ungeteilten Pannoniens.²¹ Zu den Atilii zählte W. Reidinger²² auch einen weiteren pannonischen Statthalter aus dem J. 101–112 — Q. Glitius Atilius Agricola, zum Unterschied von A. Dobó,²³ der den Namen Glitius für den Gentilnamen dieses Statthalters hält.

An das südlichste und älteste pannonische Zentrum, an Emona, knüpft sich die Inschrift aus Rom²⁴ vom J. 143, die den Prätorianer L. Atilius Tertius erwähnt. Spuren des Gentiliz Antilii sind in Pannonien in älterer Zeit nur aus den westlichen Teilen der Provinz bekannt, aus der Zeit nach Mark Aurel auch aus Ostpannonien.²⁵

⁷ J. MALLON: *Paleographie romaine*. (Madrid 1952) 60, S. 103–111. A. MÓCSY (1970) 212–.

⁸ J. ČEŠKA—R. HOŠEK (1967) 81–83, Nr. 32.

⁹ *Der Kleine Pauly* 1 (Stuttgart 1964) col. 708–710.

¹⁰ A. MÓCSY (1959) 44, 151. G. ALFÖLDY—A. MÓCSY (1965), 84, 85, 146, Anm. 27. A. MÓCSY (1970), 71, 100. L. BALLA et. al. (1971) 35, 36, Anm. 142. A. DOBÓ (1975), 45, Nr. 162. F. WAGNER: *Neue Inschriften aus Raetien*. (Nachträge zu Fr. Vollmer, *Inscriptiones Bavariae Romanae*), 37–38. Bericht der Römisch-German. Kommission 1956–57, 246–247, Nr. 123.

¹¹ L. WEISGERBER: *Der Dedikatenkreis der Matronae Austriae*. *Bonner Jahrb.* 162 (Bonn 1962) 109, 121.

¹² H.—G. PFLAUM: *Remarques sur l'onomastique de Castellum Celtianum*. *Römische Forschungen in Niederösterreich*. Bd. 3. Carnuntina (Graz—Köln 1956) 147.

¹³ CIL III 4150; CIL XIV 2272 = DOBÓ (1975), 45, Nr. 162.

¹⁴ CIL III 3354 = BARKÓCZI (1964) 265, Nr. 58/45, 142/9.

¹⁵ CIL III 4225, 4254, 10936. MÓCSY (1959) 223, 226, Nr. 103/1, 226, 119/1.

¹⁶ CIL III 6455. BARKÓCZI (1964) 335, Nr. 77/14.

¹⁷ CIL III 4457, 4463, 11129, 14359. BETZ (1935) 308–309, Nr. 240.

¹⁸ CIL III 10865. MÓCSY (1959) 212, Nr. 59/1.

¹⁹ CIL III 3514, 3456. MÓCSY (1959) 250, 252, Nr. 185/33, 186/6. BARKÓCZI (1964), Nr. 105/163.

²⁰ CIL III 10980. BARKÓCZI (1964) 273, Nr. 91/105. ČEŠKA—HOŠEK (1967) 57–60, Nr. 23.

²¹ CIL III DXI, CIL XV 26. REIDINGER (1956) 51–52. A. DOBÓ: *Die Verwaltung der römischen Provinz Pannonien von Augustus bis Diocletian*. (Budapest 1968) 35.

²² REIDINGER (1950) 63–65.

²³ A. DOBÓ: *Die Verwaltung der römischen Provinz Pannonien von Augustus bis Diocletian* (Budapest 1968) 39–40. DOBÓ: (1975) 148–149, 178, Nr. 778–782.

²⁴ CIL VI 32520, col. III, v. 54 = DOBÓ (1975) 29, Nr. 58b. Siehe auch MÓCSY (1959) 203, Nr. 2/53.

²⁵ BARKÓCZI (1964) 293.

In Norikum kommt der Großteil der Inschriften mit dem Gentiliz Atilius im Gebiet von Celeia²⁶ vor, zwei Inschriften stammen aus Bruck an der Mur.²⁷ In der Provinz Dalmatien sind ursprünglich italische, nach G. Alföldy²⁸ wahrscheinlich süditalische Träger des Gentiliziums hauptsächlich auf Inschriften aus Salona,²⁹ Narona³⁰ und Novae³¹ vertreten. Dem Ursprung und der Datierung nach ist vom Standpunkt unserer Inschrift der Grabstein des Sextus Atilius aus der Kolonie Iader, eines Veteranen der augusteischen Zeit, norditalischer Abstammung, bemerkenswert.³² In den Inschriften, die sich auf Moesia Superior,³³ Moesia Inferior,³⁴ Dacia,³⁵ Macedonia³⁶ beziehen, kommt der Gentilname der Atilii nur selten oder vereinzelt vor. Schließlich ist zu bemerken, daß der Name Atilius auch als Beiname vorkommt.³⁷

Für das Suchen weiterer Zusammenhänge zum pannonischen Vorkommen des Gentilnamens der Atilii hat auch vom Standpunkt der Wertung der Boldoger Inschrift die Inschrift aus Aquileia³⁸ Schlüsselbedeutung: L. Atilio L. l(iberto) / Saturnino / annor(um) XL domo / Fl(avia) Scarbantia interfec(to) / a latronibus intrusis / Atilius Tertius frater / et Statius Onesimus / amico / locus gratui(to) datus ab / Clodia Tertia /. Aus der Konfrontation dieser Inschrift, die dem aus Scarbantia³⁹ stammenden L. Atilius Saturninus gewidmet ist, mit der in Scarbantia gefundenen Inschrift desselben L. Atilius Saturninus, wie auch mit der Inschrift aus Rom,⁴⁰ aus der hervorgeht, daß der in der Inschrift aus Aquileia genannte L. Statius Onesimus ein «viae Appiae multorum annorum negotians» war, ergeben sich viele Zusammenhänge von geographisch-handelswirtschaftlichem Charakter. Die letzte Inschrift spricht beredt über Kontakte, unzweifelhaft von Handelsgepräge, in Richtung nach Kampanien. Obzwar darüber nicht erwogen werden kann, daß der erwähnte L. Atilius Saturninus in direkter Verwandtschaft zum Q. Atilius Primus der Inschrift aus Boldog stand, zeugt dennoch seine Abstammung aus Scarbantia und die sichtliche Tätigkeit auf dem Bernsteinweg wie auch die Handelskontakte mit dem Kaufherrn auf der Via Appia von der Handelstätigkeit der pannonischen Atilier. Den Unternehmungsgeist und die Tätigkeit auf der Bernsteinstraße zwischen Aquileia und Carnuntum belegt das zahlreiche Vorkommen des Gentilnamens Atilius in Inschriften auf der Trasse Emona – Celeia – Savaria – Scarbantia – Carnuntum.

Q. Atilius Primus – negotiator – stand irgendwo am Anfang der erfolgreichen Unternehmerfamilie der Atilii auf dem römischen Abschnitt der Bernsteinstraße, einer Familie, die man vielleicht auch mit der bedeutenden Kaufmannsfamilie der Barbi aus Aquileia vergleichen kann.⁴¹

Der Umstand freilich, daß Q. Atilius Primus, bevor er ein Negotiator wurde, ein Dolmetscher der Barbaren (am wahrscheinlichsten der Germanen) war, hat ihn direkt auch für eine erfolgreiche Tätigkeit im Barbarikum, auf den Abschnitten der Bernsteinstraße nördlich von Carnuntum, vorbestimmt. Sein ständiger Sitz war zweifellos Carnuntum, ein wichtiger Kreuzungspunkt der Handelsstraßen. Man kann wohl auch erwägen, ob die bekannte Privatziegelei der Atilia Firma in Carnuntum im 2. Jh.,⁴² welche ihre Ziegeln nicht nur in die Umgebung von Carnun-

²⁶ CIL III 5 115, 5196, 5225, 5241, 5252. HOFFIL-
LER—SARIA (1938) 10, Nr. 17.

²⁷ CIL III 5415, 5462.

²⁸ ALFÖLDY—MÓCSY (1965) 84, 85, 136, 146, Anm. 27.

²⁹ CIL III 2108, 2192, 2193, 2194.

³⁰ CIL III 1818, 1847.

³¹ CIL III 1907.

³² CIL III 2913. ALFÖLDY—MÓCSY (1965) 79,
92, Anm. 86.

³³ CIL III 1683. N. VULIĆ: Anticki spomenici
naše zemle. Spomenik 98/77 (Beograd 1941—48)
63. MÓCSY (1970) 71, 100.

³⁴ CIL III 775 = 6183.

³⁵ CIL III 933. A. KERÉNYI: Personennamen von
Dazien. Diss. Pann. I, 9. (Budapest 1941) 29, Nr.
307.

³⁶ CIL III 633, 2, 3, 12, CIL XIII 1, 4.

³⁷ CIL III 3932, CIL V 1135. MÓCSY (1959) 165,
210, Nr. 47/3.

³⁸ ILS 8507 = Dobó (1975) 58, Nr. 255.

³⁹ CIL 4225.

⁴⁰ CIL VI 9663 = ILS 7518

⁴¹ CIL III 864, 4461, 5680.

⁴² CIL III 4700.

tum (Vindobona, Gerulata, Bratislava)⁴³ exportierte, sondern auch in größere Entfernungen (Brigetio, Aquincum),⁴⁴ nicht dem weiblichen Nachkommen des Q. Atilius Primus gehört hat.

In der Handelswelt Pannoniens im 1. Jh. hatten nach A. Mócsy⁴⁵ die Italiker erstrangige Stellung und die stärkste Vertretung. Auch die Inschrift aus Boldog bestätigt erneut diese Erkenntnis. Q. Atilius Primus war jedoch nicht aus Aquileia gebürtig (von wo der Großteil der römischen Kaufleute auf der Bernsteinstraße stammte), sondern aus einer anderen Stadt Italiens, die zur Voturia gehörte; z. B. aus Placentia,⁴⁶ dem nördlichen Ausgangspunkt der via Aemilia und ihrer Kreuzung mit der via Postumia, die Genua mit Aquileia verband.

Die Tribus Voturia kommt auf pannonischen Inschriften selten vor.⁴⁷ In zwei Fällen sind es Grabsteine von Soldaten der XV. Legion in Carnuntum: L. Cautius L. f. aus der ersten Hälfte des 1. Jh.⁴⁸ und C. Attius C. f. Exoratus vom Ende des 1. Jh.⁴⁹ Zur XV. Legion gehörte auch L. Volusius L. f. von der Sommereiner⁵⁰ Inschrift mit zweifacher Deutung der Tribus: Ve(lina) oder Ve(turia). Es ist beachtenswert, daß auf dem erstgenannten Grabstein, der in die erste Hälfte des 1. Jh. datiert ist, zwischen den Erben auch ein gewisser Publius Atilius erwähnt wird. Zieht man die wohl gemeinsame Abstammung (Tribus Voturia) und den gemeinsamen Gentilnamen (Atilius) in Betracht, kann die Möglichkeit zugelassen werden, daß es sich hier um einen Verwandten des Q. Atilius Primus handelte. In Carnuntum fand man auch eine Inschrift des M. Vettius Surus aus Placentia.⁵¹ Es ist bemerkenswert, daß zu der Voturia tribus keine einzige Stadt aus Pannonien gewiesen wurde.⁵²

Die Inschrift aus Boldog bedeutet einen Beitrag auch zur Kenntnis des Familienlebens in den Provinzen während des 1. Jh. Zwischen den Erben ist an erster Stelle Q. Atilius Cogitatus angeführt, wahrscheinlich der Sohn des Verstorbenen. Der Beiname Cogitatus ist nicht häufig, aber auch nicht außergewöhnlich. In Aquincum⁵³ kommt er zweimal vor, wir kennen ihn auch aus Norikum (Flavia Solva)⁵⁴ und schließlich auch aus der Inschrift auf der sekundär benützten Stele von Brigetio.⁵⁵

Das Anführen der Atilia Fausta an zweiter Stelle in der Reihe der Erben hängt zweifellos damit zusammen, daß sie nicht nur eine Freigelassene, sondern auch die Gattin des Verstorbenen war. Obzwar die Bezeichnung coniux in der Inschrift nicht angeführt ist (in der ersten Hälfte des 1. Jh. war dies bei den aktiven Soldaten die Regel), ist die eheliche Beziehung eindeutig.⁵⁶

Die Beinamen Faustus und Fausta waren in Italien und in den westlichen Provinzen⁵⁷ häufig, aber ebenfalls in Moesia Superior und Inferior,⁵⁸ in Norikum⁵⁹ und in Dalmatien.⁶⁰ Dieses Cognomen trugen häufig, besonders in der frühen Kaiserzeit, die Freigelassenen.⁶¹ In Pannonien ist die weibliche Form des Namens in der Umgebung von Emona⁶² vertreten, in Keszthely⁶³ die weibliche und männliche Form, und die männliche Form je einmal in Aquincum⁶⁴ und Carnuntum⁶⁵ im Zusammenhang mit einem Angehörigen der Legio XV. Apollinaris.

⁴³ A. NEUMANN: Ziegel aus Vindobona. Der römische Limes in Österreich. H. 27 (Wien 1973) 43, Taf. LXX.

⁴⁴ J. SZILÁGYI: Inscriptiones tegularum Pannoniarum. Diss. Pann. Ser. 2, Nr. 1 (Budapest 1933), Taf. XX. 35ab, 36ab. SWOBODA (1964) 116, 280.

⁴⁵ Mócsy (1959) 97.

⁴⁶ CIL III 4502, CIL XI 242.

⁴⁷ G. FORNI: Die römischen Tribus in Pannonien. Carnuntum Jb. 1956 (Wien 1957) 16.

⁴⁸ CIL III 4463. SCHÖBER (1923) 24, Nr. 29.

⁴⁹ SCHÖBER (1923) 50, Nr. 105, Abb. 45. P. OLIVA: Pannonie a počátky krize římského imperia. (Praha 1959) 121—123, Anm. 115.

⁵⁰ CIL III 4535.

⁵¹ CIL III 4502.

⁵² G. FORNI: Le tribù Romane in Pannonia. Römische Forschungen in Niederösterreich. Bd. 3. Carnuntina (Graz—Köln 1956).

⁵³ CIL III 3456, 3548.

⁵⁴ CIL III 5319.

⁵⁵ RIU 2, 178, Nr. 257, Abb. CLV.

⁵⁶ Mócsy (1959) 85—88.

⁵⁷ Mócsy (1959) 174.

⁵⁸ CIL III 1685, 1686, 6212.

⁵⁹ CIL III 4892, 5583, 5593.

⁶⁰ CIL III 1813, 2197, 2697, 2658, 3031.

⁶¹ CIL III 601, 1813, 2197, 3031.

⁶² CIL III 3898.

⁶³ Mócsy (1959) 217, Nr. 74/1.

⁶⁴ CIL III 3438.

⁶⁵ CIL III 13486. SCHÖBER (1923) 121—122, Nr. 265.

Zwischen den Erben sind in der Inschrift schließlich auch *Privatus* und *Martialis* angeführt. Daß sie nur einen Namen haben, könnte andeuten, daß sie Sklaven waren. Ihre Freilassung könnte meiner Ansicht nach nicht nur in der Tatsache enthalten sein, daß sie sich an der *hereditas* beteiligten, sondern auch in der Schlußformel der ganzen Inschrift *LP — liberti posuerunt*. Eine ähnliche, aber ungekürzte Formulierung finden wir auch in der Inschrift aus *Poetovio*⁶⁶ von der Mitte des 1. Jh. u. Z. und in der spätrömerzeitlichen Inschrift aus *Savaria*.⁶⁷ Obzwar es also nach der einfachen Form des Namens scheinen mag, daß es sich um Sklaven handelt, geht aus dem Kontext klar hervor, daß beide Freigelassene waren.⁶⁸

Das Cognomen *Privatus* begegnet man relativ häufig,⁶⁹ besonders in Norditalien — 13mal, im narbonischen Gallien — 15mal, in Dalmatien — 11mal, in Norikum — 6mal. In mehreren Fällen waren seine Träger Freigelassene.⁷⁰

Noch gebräuchlicher erscheint der Name *Martialis*, abermals besonders in den westlichen Provinzen und in Norditalien, und zwar schon im 1. Jh. u. Z.⁷¹ Wir begegnen ihm oft auch in Norikum,⁷² in Dalmatien,⁷³ in Pannonien *Superior*⁷⁴ und *Inferior*.⁷⁵ Bemerkenswert ist, daß auf dem Grabstein des *L. Valerius Seranus*, dem *Centurio* der *Leg. IIII.FF* aus *Viminacium* in *Moesia Superior* in einer Inschrift nebeneinander folgende auftreten: *L. Valerius Privatus* et *L. Valerius Martialis liberti et heredes*.⁷⁶ In der *Votivinschrift* aus *Carnuntum* wird *Rubrius Martialis* — *Centurio* der *Legio XV. Apollinaris* angeführt.⁷⁷ Das Vorkommen des Namens *Martialis* in Inschriften außerhalb der Provinzen Pannonien und Dakien, aber sich auf sie beziehend, führt auch *A. Dobó* an.⁷⁸

Der Rang eines *Centurio* ist klar.⁷⁹ Ein viel wichtigeres, aber auch schwerer zu lösendes Problem stellt die Funktion eines Dolmetschers dar. Aus Pannonien sind zwei Dolmetscher aus den Inschriften von *Aquincum* bekannt: *M. Aurelius Flavius*, *interpres Germanorum* und der sog. Dolmetscher der Sarmaten, *Iul. Gaius*.⁸⁰ In der Inschrift aus *Brigetio*⁸¹ ist *M. Ulpus Celerinus*, *interpres Dacorum* hinzugefügt. Eine Angabe über einen näher nicht bestimmbar interpreten enthält auch eine Inschrift aus *Germania Inferior*.⁸²

Die Bezeichnung *interpres* in der Inschrift aus *Boldog* tischt zwei grundlegende Probleme auf: um was für einen Interpreten es sich handelt und wohin dieser wichtige Beamte organisatorisch gehörte.

In der Frage der Bestimmung der sprachlichen, evtl. Vermittlertätigkeit des *Q. Atilius Primus* sind mehrere Eventualitäten möglich. Ich neige zur Ansicht, daß im Gebiet von *Carnuntum* in Anbetracht des exponierten Kontaktes mit den Markomannen und Quaden vor allem ein *interpres Germanorum* in Betracht kam. In der ersten Hälfte des 1. Jh. u. Z. (die aktive Tätigkeit des *Q. Atilius Primus* in der *XV. Legion* fällt wahrscheinlich diese Epoche aus) ist auch die Funktion eines Dolmetschers anderer Barbaren nicht ausgeschlossen, z. B. der Daker und der Reste keltischer oder keltisierter Bevölkerung.⁸³

Wichtig ist auch die Frage der organisatorischen Eingliederung des *Q. Atilius Primus* als Dolmetscher: ob er seine Funktion nur im Rahmen der *XV. Legion* ausführte, oder ob er auch

⁶⁶ SCHÖBER (1923) 21, Nr. 22. HOFFILLER-SARIA (1938) 171, Nr. 379.

⁶⁷ BALLA et al. (1971) 117, Nr. 161.

⁶⁸ MÓCSY (1970) 181—189.

⁶⁹ MÓCSY (1959) 185, 252.

⁷⁰ CIL III 1653, 2030.

⁷¹ MÓCSY (1959) 180, 224, 254, Nr. 64/750, 111/16A, 154/69, 186/43.

⁷² CIL III 4949, 4962, 5072, 5196, 5567, 5597, 5625, 5701.

⁷³ CIL III 1769, 1833, 2008, 2156, 2457, 2505, 2833, 3070.

⁷⁴ CIL III 4015, 4252, 4406, 4452.

⁷⁵ CIL III 3506, 3529, 3538.

⁷⁶ CIL III 1653.

⁷⁷ CIL III 4406.

⁷⁸ DOBÓ (1975) 41, 60, 68—69, 156, Nr. 130, 271, 318, 811.

⁷⁹ DOMASZEWSKI (1967) XXIII—XXV, 90—98.

⁸⁰ CIL III 10505, 14349, 5. NAGY (1976) 82, Anm. 27. Nach T. Nagy ist das Lesen *interpres S(armato- rum) e(x/o)ffici(o) co(n)sularis* unrichtig und es sollte heißen: *interpres i[n of]fici(o) co(n)sularis*.

⁸¹ BARKÓCZI (1944—45). RIU 2, 222—223, Nr. 590.

⁸² CIL XIII, 8113.

⁸³ Man muß diesbezüglich vor allem auf die Reste der Boier um Bratislava denken, vgl. Tac. Germ. 42.

dem Offizium des Statthalters zur Verfügung stand, wie es von M. Ulpius Celerinus, dem Interpreten der Daker vom Anfang des 3. Jh. aus Brigetio⁸⁴ J. Szilágyi⁸⁵ und T. Nagy⁸⁶ voraussetzen. Es scheint, daß der gleiche Sitz der Legion und des Statthalters in unserem Falle die Richtigkeit der Ansicht begründen würde, daß der Dolmetscher zum Amt des Statthalters gehört hatte. Man muß der Ansicht beipflichten, daß der Intrepret nicht nur ein sprachlicher Dolmetscher, sondern zugleich auch Berater, Experte für die Angelegenheiten des gegebenen barbarischen Stammes oder Stämme war.⁸⁷ T. Nagy⁸⁸ setzt voraus, daß den Statthaltern der Grenzprovinzen militärische Interpreten höchstwahrscheinlich erst unter Mark Aurelius zur Verfügung standen; mit Bestimmtheit rechnet er mit solchen seit der Zeit der Severer.

Der Fund aus Boldog wirft neues Licht auf die Frage der Einführung der Funktion militärischer Interpreten in den Provinzen und er gastettet es, über ihre bedeutend frühere Existenz zu erwägen, als man nach bisher bekannten Angaben annahm.

Eine beträchtliche Zeit seines langen Lebens war Q. Atilius Primus als Negotiator tätig. Ich nehme an, daß dieser Terminus seiner ursprünglichen Bedeutung näher steht, und eher einen Unternehmer, als Kaufmann bezeichnet. Für eine erfolgreiche Tätigkeit als Unternehmer, bestanden für Q. Atilius Primus minimal drei wichtige Voraussetzungen:

1. Atilius war Centurio und somit finanziell gut versorgt. Er hatte folglich eine solide Grundlage für ein Unternehmen. Einige Forscher nehmen an, daß die Veteranen von ihren Finanzmitteln, die sie beim Abgang in den Ruhestand bezogen, kaum ein prosperierendes Geschäft oder eine Werkstätte eröffnen konnten.⁸⁹ Die Inschrift aus Boldog stützt die Schlußfolgerungen A. Mócsys⁹⁰ — hauptsächlich auf Grundlage der Tatsachen, daß sich die Veteranen der donauländischen Legionen oft in Aquileia ansiedelten, in einer Stadt mit vorzüglichen Bedingungen für ein sich entfaltendes Geschäft und Handwerk —, daß dies besonders mit ihrer Engagierung im Handelsleben zusammenhing. Der Umstand, daß in den Grabinschriften der Veteranen, die Bezeichnung negotiator ziemlich selten vorkommt, ist nicht bestimmend, weil diese in jener Zeit auch nicht auf den Grabinschriften der zivilen Bevölkerung üblich war. Auch das Erscheinen von Veteranen in den Canabae der pannonischen Legionslager im 1. Jh. u. Z. erklärt A. Mócsy mit ihrer aktiven Beteiligung am Handelsleben. Die Veteranen italischer Herkunft, die sich im 1. Jh. u. Z. in Carnuntum niederließen, konnten in der Umgebung keine missio agraria erhalten, ähnlich wie jene, die in Poetovio oder im 2. Jh. in Brigetio waren. Diese Veteranen konnten in der Regel nur die missio nummaria erhalten, und deswegen ließen sie sich an solchen Stellen nieder, wo sie am effektivsten in ein Geschäft oder Handwerk investieren konnten.

2. Carnuntum, das sich Q. Atilius Primus mit größter Wahrscheinlichkeit zum ständigen Wohnsitz erwählte, war die Kreuzung zweier der wichtigsten urzeitlichen Handelskommunikationen, die durch Mitteleuropa führten (der sog. Donau- und Bernsteinstraße) und bot den Kaufleuten ideale Möglichkeiten zu einem großzügigen Unternehmen.

3. Die ehemalige Funktion eines Dolmetschers im Sitz des Provinzstatthalters, die Beherrschung einer barbarischen Sprache, und zweifellos auch die Kenntnis der Verhältnisse im Barbarikum wie auch persönliche Kontakte mit germanischen Fürsten, sicherten Q. Atilius Primus eine außergewöhnliche Stellung zwischen den übrigen Kaufleuten und einzigartige Voraussetzungen für ein erfolgreiches Handelsunternehmen auch außerhalb des römischen Imperiums.

⁸⁴ BARKÓCZI (1944—45). RIU 590.

⁸⁵ J. SZILÁGYI: Roman Garrisons stationed at the Northern Pannonian — Quad Frontier Sectors of the Empire. *Acta Arch. Acad. Sci. Hung.* 2 (1952), 202, Ann. 118.

⁸⁶ NAGY (1976) 82—86.

⁸⁷ DOMASZEWSKI (1967), 37, 47, 48. *Der Kleine Pauly* 2. (Stuttgart 1967), 1423.

⁸⁸ NAGY (1976) 84.

⁸⁹ V. PÁRVAN: Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreiche (Breslau 1909) 70. G. FORNI: Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocleziano (Milano—Roma 1953) 45.

⁹⁰ Mócsy (1959) 91—92.

Wenn wir die epigraphischen Denkmäler der römischen Handelsherren verfolgen, stellen wir fest, daß in einigen der Inschriften nur die allgemeine Bezeichnung *negotiator* oder *negotians* angeführt ist, in anderen bzw. in den meisten Fällen wieder auch der jeweilige Handelszweig, in dem dieser tätig war. Inschriften, in denen die *Negotianten* ohne nähere Bezeichnung angeführt sind, kennen wir in Pannonien hauptsächlich aus den ältesten Handelszentren: Savaria (Répcseszentgyörgy: *Atta Bataionis f(ilius)*),⁹¹ Scarbantia (Hegykö: *Titus Canius Cinnamus*; Unterpetersdorf:⁹² *Publius Domatius Tergito*) und Carnuntum⁹⁴ (*Publius Satellius Sodalís*).

Der Großteil der Inschriften mit Angaben über Kaufleute, und man muß konstatieren, daß es sich überwiegend um jüngere Inschriften als aus dem 1. Jh. u. Z. handelt (besonders in den donauländischen Provinzen), enthalten auch die engere Spezialisierung des Handelsunternehmens.⁹⁵ Die enger spezialisierten Kaufleute machten sich besonders in den größeren Zentren geltend, in Italien besonders in Rom, in den Provinzen in den Hauptstädten und in den Siedlungen an wichtigen Straßenkreuzungen. Neben den Kaufleuten mit Lebensmitteln, Wein und den laufenden Artikeln existierten und sind in den Inschriften auch Kaufleute und Händler mit seltenen und exklusiven Waren vertreten.⁹⁶

Zur Datierung der Inschrift aus Boldog stehen verlässliche Anhaltspunkte zur Verfügung. Eine der wichtigsten Angaben in der Inschrift ist die Zugehörigkeit des Q. Atilius Primus zur XV. Legion.⁹⁷ Diese, hauptsächlich aus Italikern zusammengesetzte Legion wurde im J. 14 u. Z. aus Emona nach Carnuntum versetzt. Ihre Aufgabe war es, die Donaugrenzen am exponiertesten Abschnitt zu schützen, wo es am ehesten zu einem Angriff von Seiten der nördlich von der mittleren Donau siedelnden Germanen kommen konnte. In Carnuntum verblieb sie bis zum J. 62 u. Z., dann wurde diese Legion in die Kämpfe im Orient eingesetzt. Mitte des J. 71 kehrte sie in die carnuntische Garnison zurück, wo sie vorübergehend von den Legio X. Gemina (in den J. 63–68), Legio VII. Galbiana (68–69) – beide aus Hispanien – und vielleicht auch von der Legio XXII. Primigenia (in den J. 69–70) abgelöst wurde. In Carnuntum verblieb diese XV. Legion bis zum J. 114, wann sie nach Kappadozien abgerufen und von der XIV. Legion abgelöst wurde. Auf dem Gebiet der heutigen Slowakei hatte die XV. Legion in der ersten Hälfte des 1. Jh. u. Z. keinen Anlaß zu ernsteren Eingriffen. Im J. 50, als es in Vannius' Königreich zu Konflikten kam, die mit der Flucht des Vannius auf römischen Boden endeten, nahm sie im Auftrag des Kaisers Claudius unter der Führung des pannonischen Statthalters Palpellius Hister teil am Schutz des Donauufers und an militärischen Demonstrationen «*subsidio vietis et terrorem adversus victores, ne fortuna elati nostram quoque pacem turbarent*» (Tacitus: *Annales*, XII, 29). In bezug auf das slowakische Gebiet ist auch die Teilnahme der XV. Legion am Feldzug gegen die transdanubischen Barbaren unter Kaiser Domitianus im J. 89 wichtig. Die immer noch ungelöste Frage über eine mögliche kurzfristige Beteiligung irgendeiner Vexillatio der XV. Legion an den markomannischen Kriegen im dritten Viertel des 2. Jh.⁹⁸ hat für die Datierung der Inschrift aus Boldog keine Bedeutung. Die Inschrift selbst enthält weitere direkte lehrsatzmäßige Anhaltspunkte, die eine frühe Datierung begründen:

⁹¹ Mócsy (1959) 49.

⁹² CIL 4250. SCHÖBER (1923) 33, Nr. 59. Mócsy (1959) 223. D. GABLER: *Scarbantia és környékének római kőplasztikai emlékei*. Arrabona 11 (1969) 45, Nr. 1. RIU 1, 184–185, Nr. 221, Abb. CIII.

⁹³ CIL III 4251. SCHÖBER (1923) 33, Nr. 60. Mócsy (1959) 223. D. GABLER op. cit. (1969), 47, Nr. 43.

⁹⁴ SWOBODA (1964) 179, 283, Taf. XLVIII : 1. Mócsy (1959) 49, 242, Nr. 156/47.

⁹⁵ E. M. ШТАЕРМАН: Избранные латинские надписи по социально-экономической истории ранней римской империи. Вестник древней истории 1956 (1/55) 249–227; (2/56) 187–198; Нр. 825–964.

R. GÜNTHER: Die sozialökonomischen Verhältnisse. Die Römer an Rhein und Donau. (Berlin 1975), 310–318.

⁹⁶ Zahlreiche Beispiele siehe bei T. KOLNÍK: *Rímsky nápis z Boldogu*. Slov. archeológia XXV (1977). Im Druck.

⁹⁷ RITTERLING in *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. (Stuttgart 1924) XII, 2 1748–1754. J. SZILÁGYI: *Inscriptiones tegularum Pannoniarum*. Dissert. Pann. Sci. 2, Nr. 1 (Budapest 1933) 78–80. SWOBODA (1964) 41–45.

⁹⁸ J. DOBIÁŠ: *Dějiny československého území před vystoupením Slovanů* (Praha 1964) 259.

1. Dreinominale Titulatur in der Reihenfolge: Vorname, Gentiliz, Filiation, Tribus und Cognomen als charakteristischer Zug älterer Inschriften aus der Kaiserzeit.⁹⁹
2. Titulatur in Nominativform, die im Vergleich mit der späteren Genitiv- oder Dativform eine bezeichnende Form älterer Inschriften ist.
3. Filiation und Tribus als Zeichen frühkaiserzeitlicher Inschriften.¹⁰⁰
4. Die Formel H(ic) S(itus) e(st).¹⁰¹
5. Die Absenz der Dedikationsformel D(is) M(anibus).¹⁰²
6. Angabe über das erreichte Alter an(norum) LXXX in Genitivform ohne Verbum.¹⁰³
7. Die Anführung der heredes.¹⁰⁴
8. Komposition der Inschrift in einigen knappen Sätzen.¹⁰⁵
9. Minimales Benützen der Nexus.¹⁰⁶
10. Formale Merkmale der einzelnen Buchstaben und monumentale Schrift sowie ein profilierter Rahmen des Inschriftfeldes.¹⁰⁷

Beim Erwägen dieser angeführten altertümlichen Züge der Inschrift, der Zugehörigkeit des Verstorbenen zur XV. Legion und des Umstandes, daß er das 80. Lebensjahr erreichte, ergibt sich die Notwendigkeit die Stele aus Boldog spätestens in die zweite Hälfte des 1. Jh. u. Z. zu datieren. Vielleicht gehen wir nicht sehr fehl, wenn wir annehmen, daß sie erst in der Zeit der Flavier angefertigt wurde. Ohne Zweifel ist die Inschrift aus Boldog nicht nur das besterhaltene, sondern auch das älteste Denkmal dieser Art auf dem Gebiet der Slowakei.

Die Kenntnis der Tätigkeit des Q. Atilius Primus im 1. Jh. u. Z. als Centurio der XV. Legion, Dolmetscher und bedeutender Herrscher der Bernsteinstraße ermöglicht es, in bedeutender Weise den politisch-wirtschaftlichen Hintergrund der Entwicklung des slowakischen Gebietes in dieser Zeit zu ergänzen. Die Interpretation der Inschrift ist nicht nur für ein richtiges Verstehen solcher Fragen bedeutungsvoll, wie der schnelle Aufschwung des römischen Imports im Verlauf des 1. Jh. in der Südwestslowakei, sondern auch für das Problem der Entstehung und Existenz des Vannianischen «Königreiches», für die Tätigkeit des Vannius und seiner Nachfolger Sido und Italicus und überhaupt für das Beurteilen der römisch-germanischen Beziehungen am Anfang der römischen Zeit im mittleren Donaugebiet.

Für die Aufklärung von Fragen bezüglich des Handels mit mitteldonauländischen Barbaren und der Inschrift aus Boldog sind die Verhältnisse an der Donaugrenze entscheidend, besonders in Carnuntum und seiner Umgebung. Schon aus Tacitus' Informationen über «in ripa commercium» (Tacitus: Germania, 41) geht hervor, daß sich der Handel mit den Barbaren beim Donauufer konzentrierte, offenbar auf speziellen, für diesen Zweck bestimmten Stellen und in den Canabae, und zwar unter der Aufsicht der Legion. Diese Canabae in Carnuntum, wo wir den Hauptsitz des Q. Atilius Primus voraussetzen, befanden sich rings um das Legionslager herum.¹⁰⁸ Während der Blütezeit der Stadt war hier eine riesige Markthalle (182 × 225 m) mit zwei Höfen (129 × 133 m und 33 × 133 m). Die Handelstätigkeit realisierte sich auf dem Territorium der Legion, unter direkter Aufsicht der Militärämter; die war hinsichtlich der oftmaligen Anwesenheit von Germanen als Handelspartner notwendig.

⁹⁹ PETROVIĆ (1975) 71–73. VIDMAN (1975), 92; SCHÖBER (1923) 9, 59. K. KRAFT: Zur Rekrutierung der Alen und Kohorten an Rhein und Donau. Diss. Bern 1–3 (Bern 1951) 18.

¹⁰⁰ SCHÖBER (1923) 9. MÓCSY (1970) 64, 78. VIDMAN (1975) 91. Interessante Ausnahme CIL III 8124. — PETROVIĆ (1975) 74.

¹⁰¹ R. WEYNAND: Form und Dekoration der römischen Grabsteine der Rheinlande im 1. Jh. Bonner Jb. 108/109. (1902), 184 ff. SCHÖBER (1923) 11. MÓCSY (1970), 64, 78. PETROVIĆ (1975), 82.

¹⁰² SCHÖBER (1923) 11. Zum späteren Vorkommen siehe MÓCSY (1970), 63, 89, 102, 118, 136, 147. PETROVIĆ (1975) 82.

¹⁰³ SCHÖBER (1923) 11. Ausnahme bei PETROVIĆ (1975) 74, 78, 126–127, Nr. 1, 2.

¹⁰⁴ PETROVIĆ (1975) 74.

¹⁰⁵ SCHÖBER (1923) 11.

¹⁰⁶ PETROVIĆ (1975) 104.

¹⁰⁷ SCHÖBER (1923) 188–189. MÓCSY (1970) 102, Abb. 35. PETROVIĆ (1975) 109–120.

¹⁰⁸ SWOBODA (1964) 177–178.

Im Handelsleben von Carnuntum und auch ganz Pannoniens spielten anfangs die Italiker die Hauptrolle, die die besten Voraussetzungen dazu hatten sich im geschäftlichen Fernverkehr mit Italien geltend zu machen, von wo auch die ersten Legionäre stammten.¹⁰⁹ Das beste Beispiel dafür ist Savaria, wo der Großteil der auf italische Kaufleute bezogenen Inschriften in die Zeit der beginnenden Blütezeit der Stadt entfällt.¹¹⁰ Vom Ende des 1. Jh. u. Z. an beginnt sich auch die einheimische Bevölkerung im Handel durchzusetzen und ebenso die aus den westlichen Teilen des Imperiums kommenden Kaufleute, vereinzelt auch Orientale, Afrikaner, Hispanier, Daker und Dalmatiner.

Der Handel mit Bernstein war vor der Unterjochung Pannoniens nicht in den Händen der Römer, sondern der Barbaren («affertur a Germanis in Pannoniam» — Plinius: Nat. hist., XXVII, 43). Erst nach der Besetzung Pannoniens beherrschten die Römer handelsmäßig den Abschnitt der Bernsteinstraße südlich der Donau, mit ihrem Ausbau begannen sie unter Augustus.¹¹¹ Die ganze Trasse der Bernsteinstraße war den Römern schon seit Nero bekannt, und zwar seit der Expedition eines römischen Kaufmanns (eques Romanus) an die Küste des Baltikums, um Bernstein zu gewinnen; dieser Kaufmann machte 600 Meilen (888 km), was der Entfernung zwischen Carnuntum und der baltischen Küste entspricht (Plinius, op. cit., XXXVII, 43–45.)

In der Zone des sog. engen Kontaktes an der Grenze des Imperiums setzten sich die römischen Kaufleute und Händler auch im Barbarikum viel früher durch. Darüber spricht Tacitus in seinem Bericht über die «lixae ac negotiatores» am Hofe Marbods, die wahrscheinlich schon seit dem J. 6. u. Z. das Recht hatten, im Lande der Markomannen Handel zu treiben (Tacitus: Annales II, 62). Den von Tacitus benützten Terminus «ius commercii» halten einige Forscher für den Beweis der Existenz von Handelsverträgen zwischen Römern und Barbaren.^{111a}

Der Reichtum römischer Importe in Böhmen, besonders an Bronzegefäßen — Erzeugnisse aus Kampanien — vom Anfang des 1. Jh. u. Z. (Anfang von Eggers Stufe B₁), bestätigt vollumfänglich die obige Angabe.¹¹² Von der Menge der Importe aus Kampanien aus spätaugusteischer Zeit in Böhmen führen wir wenigstens ein Gefäß an: die gegossene Bronzepfanne aus Lysec (Bez. Teplice) mit Schwanenkopfgrieff. An der oberen Griffseite befindet sich der Stempel TI·ROBILI·SI und an der Unterseite der durch das Gentiliz bemerkenswerte Stempel C·ATILI·HANNON. J. Breň¹¹³ ist der Meinung, daß beide Stempel das Erzeugerzeichen zweier Produzenten aus der Zeit ihrer gemeinsamen Tätigkeit darstellen, am spätesten aus dem zweiten Jahrzehnt des 1. Jh. u. Z.; aufgrund ähnlicher Pfannen aus Hagenow und Pompeji, die nur noch mit dem Stempel des Tiberius Robilius Situs signiert sind, setzt er später die Selbständigmachung des Produzenten und die Notwendigkeit einer späteren Datierung der erwähnten Pfannen nach A. Radnóti und G. Ekholm¹¹⁴ voraus. Es drängt sich hier die Frage auf, ob der Stempel C. Atilius Hannon in Wirklichkeit der Stempel des Erzeugers oder des Mitinhabers der Werkstätte ist, oder ob er

¹⁰⁹ MÓCSY (1959) 94.

¹¹⁰ BALLA et al. (1971) 26–28.

¹¹¹ MÓCSY (1959) 95.

^{111a} J. KLOSE: Roms Klientel-Randstaaten am Rhein und an der Donau (Breslau 1934) 72, Anm. 47, 146.

¹¹² G. EKHOLM: Zur Geschichte des römisch-germanischen Handels. Acta arch. 6 (Köbenhavn 1935) 49–. H.-J. EGGERS: Der römische Import im freien Germanien (Hamburg 1951). H.-J. EGGERS: Zur absoluten Chronologie der römischen Kaiserzeit im freien Germanien. Jahrbuch d. RGZ Mainz 2 (1955) 196–244. J. FILIP: Obchodní styky Čech s Římem v době Augustově a problém mocenského střediska tehdejších Čech. Archeol. Rozhl. 4 (1952) 143–154. K. MOTYKOVÁ-ŠNEIDEROVÁ: Zur Chronologie der ältesten römischen Kaiserzeit in Böhmen. Berliner Jb. f. Vor- und Frühgeschichte 5 (1965) 163–176.

K. MOTYKOVÁ-ŠNEIDEROVÁ: Die ältere römische Kaiserzeit in Böhmen im Lichte der neueren historisch-archäologischen Forschung. Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Herausgegeben von H. Temporini und W. Haase II Principat, 5. Bd, 1. Halbb. I. (1976), 173–175. V. SAKAŘ: Roman Imports in Bohemia. Fontes Archeol. Pragenses. 14. (Praha 1970), 61–65.

¹¹³ H.-J. EGGERS (1951) a. a. o, V Textband 46–48; Tafelband-Karte 39, Typ 131. CIL III 6017. K. MOTYKOVÁ-ŠNEIDEROVÁ (1965) a. a. o., 165. J. BŘEŇ: Kostrové hroby starší doby římské v Čechách. Archeol. Rozhl. 5 (1953) 518.

¹¹⁴ A. RADNÓTI: Die römischen Bronzegefäße von Pannonien. Dissert. Pann. Ser. II, Nr. 6. (Budapest 1938) 22–23. G. EKHOLM: Die Bronzekassrollen mit Schwanenkopfbügel und ihre Entstehung. Acta Arch. 13 (Köbenhavn 1942) 203–215.

nicht eine andere Information, z. B. über den Kaufmann in sich birgt. Sei es nun so oder so, auch der Fund aus Lysec mit dem Stempel, in dem sich das Gentilizium Atilius befindet, dokumentiert, wenn auch bisher noch nicht ganz klar, den Anteil der Atilii an der Entwicklung des Markomannengebietes in der frühromischen Zeit.

Im Zusammenhang mit den politischen Wandlungen im donauländischen Barbarikum Ende des zweiten Jahrzehnts des 1. Jh., besonders jedoch nach der Entstehung des Vannianischen «Königreiches» (regnum Vannianum — Tacitus: *Annales* II, 63, 6; Plinius: *Naturalis historia*, IV, 25, 80–81) verlagerte sich der Schwerpunkt der politischen Entwicklung aus Böhmen in die Südwestslowakei. Das Ergebnis dessen waren Wandlungen auch in den wirtschaftlichen und kulturellen Kontakten des Imperiums mit dem Gebiet der Südwestslowakei. Archäologische Funde, besonders Importe von Bronzegefäßen aus Kampanien sowie glasierte norditalische (?) Keramik aus germanischen Gräberfeldern in Kostolná pri Dunaji, Abrahám, Sládkovičovo und aus den Fürstengräbern in Zohor und Vysoká pri Morave, dokumentieren gut die neue Situation im mittleren Donaugebiet im zweiten und dritten Viertel des 1. Jh. u. Z.¹¹⁵ Eine direkt klassische Illustration des Anwachsens der Bedeutung der Südwestslowakei in der Entwicklung des norddanubischen Barbarikums im 1. Jh. ist auch die Inschrift aus Boldog.

Man weiß nicht genau, womit Q. Atilius Primus Handel betrieb. Bei großen Unternehmern, wie es unzweifelhaft auch Atilius war, kam der Export von Öl, Wein, «Meeres»-Produkten, aber auch von feiner italischer Keramik, Bronze- und Glasgefäßen und ähnlicher Erzeugnisse aus Italien in Frage, andererseits wieder der Import von landwirtschaftlichen Produkten, besonders Getreide, Vieh, Felle, Wolle, Bernstein und vielleicht auch von Sklaven aus dem Barbarikum in das römische Reich.

Die Tatsache, daß in die Zeit der militärischen und kaufmännischen Tätigkeit des Q. Atilius Primus auch die Entstehung des Klientelverhältnisses der Quaden zu Rom und die Existenz des sog. Vannianischen «Königreiches» in den J. 20–50 u. Z. entfällt, ist kaum ein zufälliges Zusammentreffen der Umstände. Es ist mehr als wahrscheinlich, daß in der günstigen Entwicklung der römisch-germanischen Beziehungen auch Q. Atilius Primus eine Rolle gespielt hat. Im Lichte der Inschrift aus Boldog können wir leichter die Tatsache verstehen, daß nach der Niederlage Vannius' durch seine Neffen Vangio und Sido der Statthalter von Pannonien Palpellius Hister dem Vannius und seinem zahlreichen Gefolge nicht nur Asyl gewährte, sondern ihm auch Land in der Provinz zuteilte (Tacitus: *Annales*, 30). Dies war eigentlich der erste Fall einer Massensiedlung der transdanubischen Germanen auf römischem Boden.

Wahrscheinlich muß in engem Zusammenhang mit der Tätigkeit des Q. Atilius Primus unter den Quaden auch deren Anteil an den Kämpfen um den Kaiserthron nach dem Tode Neros erblickt werden. Unter Anführung von Vannius' Nachfolgern Sido und Italicus nahmen die Quaden im J. 69 an der Seite des siegreichen Vespasianus auch an den Kämpfen bei Cremona teil (Tacitus: *Annales* XII, 29, 30).

Noch ein Zusammenhang der Inschrift aus Boldog scheint uns außergewöhnlich wichtig zu sein. Tacitus bringt in seinen *Annales* und *Historiae* verhältnismäßig genaue Angaben über die Geschichte des norddanubischen Barbarikums im 1. Jh. u. Z., besonders über Entstehung, Schicksal und Zerteilung des sog. Vannius-Königreiches und auch über Vannius' Nachfolger. Die Informiertheit des Tacitus über die Entwicklung im pannonischen Limes-Vorland kann, wenn auch nur vermittelt, auch mit der Tätigkeit des Q. Atilius Primus im Barbarikum zusammenhängen.

¹¹⁵ J. WIELOWIEJSKI: *Kontakty Noricum i Pannonii z ludami polnocnymi* (Wrocław—Warszawa—Kraków 1970) 72–78, Karte 1, 2. KOLNÍK (1971) 511–522, Abb. 12 : 1, 14, 18; Abb. 14; Abb. 16:

16, 25, 30; Abb. 17: 1, 2; Abb. 18; Abb. 19: 1, 2. A. MÓCSY: *Pannonia — Forschung 1969–1972*. *Acta Arch. Hung.* 25 (1973) 391.

Das Vorkommen dieser einzigartigen römischen Grabstele in Barbarikum (Abb. 5) — im Lande der Quaden — stellt uns die Frage, woher sie stammt und wann es zu ihrer sekundären oder tertiären Benützung kam. Größere Hoffnung auf Erfolg ist beim Suchen nach der wahrscheinlichen Beantwortung beim zweiten Teil der Frage zu erwarten. Das Vermauern der Stele in der Kirche, deren romanischer Teil in das 12. Jh. (evtl. auch in ältere Zeit) entfällt, der spätgotische Anbau und Umbau aus der zweiten Hälfte des 15. Jh., Reparaturen und Gestaltungen aus dem 16., 17. und 18. Jh.,¹¹⁶ ermöglichen es heute noch nicht, eine eindeutige Antwort zu geben.

Die Unterbringung der Stele neben dem ursprünglichen Eingang in die romanische Kirche und das Vorhandensein einer in Ausmaßen und Form ähnlicher Steinplatte auf der anderen Seite des Einganges (Abb. 3) konnten bezeugen, daß die Stele hier noch in der ersten Bauphase eingesetzt wurde, also irgendwann im 12. Jh. In einem solchen Falle wäre es berechtigt anzunehmen, daß die beim Eingang der Kirche benützte Stele nicht von der rechten Donauseite — aus Pannonien hergebracht wurde, sondern nur aus der näheren oder entfernteren Umgebung. Dem Material nach ähneln der Stele auch die großen Quader im Mauerwerk, die unzweifelhaft in ursprünglicher Position links von der Inschrift eingemauert sind, ebenso die Quader in der Nordwand des romanischen Teiles der Kirche. Bemerkenswert ist auch der Torso einer Steinplatte mit profiliertem Rand, die in horizontaler Lage angebracht ist.

Man kann zulassen, daß die erwähnten Steinplatten und Quader sekundär benütztes Baumaterial vielleicht von irgendeinem römischen Bau darstellen. In der nächsten Umgebung wurden bisher keine Spuren eines Baues festgestellt. Es drängt sich die Frage auf, ob beim Bau der romanischen Kirche nicht Material von Ruinen spätrömischer Bauten aus dem 4. Jh. in Cífer-Pác benützt wurden, einer nur 10 km nordöstlich von Boldog entfernten Lokalität.¹¹⁷ Falls diese Voraussetzung richtig wäre, müßte das römische Baumaterial und die Stele schon tertiär benützt worden sein. In Cífer-Pác käme also eine sekundäre Verwendung dieses Materials (aus dem Gebiet von Bratislava oder Carnuntum?) in Betracht. Theoretisch muß auch mit einer solchen Eventualität gerechnet werden. Bei der vorausgesetzten Einfuhr des Baumaterials nach Boldog von irgendeinem anderen älteren römischen Bau in nächster oder entfernterer Umgebung käme vor allem Bratislava in Frage (angeblich wurden antike Bauten im Raum der Academia Istropolitana, in der Nachbarschaft des sog. Wasserturmes¹¹⁸ und des Primatialpalais¹¹⁹ entdeckt), auch wenn man eher annehmen könnte, daß das Material von ihnen vor allem beim Aufbau des mittelalterlichen Bratislava exploitiert wurde.

Eine konkretere Antwort auf diese Fragen werden vielleicht die geplanten petrographisch-mineralogischen Vergleichsanalysen der Quader und der Grabstele aus Boldog und eine genaue Terrainforschung der nächsten und entfernteren Umgebung liefern.

Einstweilen ist auch die Eventualität nicht auszuschließen, daß die römische Grabstele nach Boldog erst viel später nach dem Aufbau der romanischen Kirche gelangte, vielleicht erst in der Neuzeit. In diesem Falle hatte sie nur die Funktion einer nachträglichen Außendekoration. Das Studium zugänglicher kanonischer Visitationen bot bis jetzt in dieser Richtung keine Indizien. Eine definitive Lösung dieses aufgeworfenen Problems kann eine genaue kunsthistorische Erforschung des ältesten Kirchenteiles erbringen.

Viele Fragen über die Grabstele in Boldog, besonders ihre Provenienz, bleiben noch unklar. Sicher werden auch andere Ansichten über die Einzelheiten in der Interpretation der Inschrift auftauchen. Es liegt jedoch kein Zweifel darüber vor, daß die Stele mit der Anzahl und Qualität ihrer Informationen über die römische Zeit zu den erstrangigen und bedeutendsten epigraphischen

¹¹⁶ Súpis pamiatok na Slovensku I. (Bratislava 1967) 139.

¹¹⁷ T. KOLNÍK: Cífer-Pác — eine spätrömische Station im Quadenland. XI. Limes-Kongress (Székefehérvár 1976). Im Druck.

¹¹⁸ Unpublizierte Ausgrabungen von A. Vallašek und P. Baxa.

¹¹⁹ T. ORTVAY: Geschichte der Stadt Pressburg I (Pressburg 1892) 30—, V. ONDORUCH: Limes Romanus na Slovensku (Bratislava 1938) 28, 30.

Denkmälern im Donaugebiet zu reihen ist. Sie erschließt neue Horizonte nicht nur für das Studium archäologischer und schriftlicher Quellen Pannoniens und über das Schicksal des pannonischen Vorlandes im 1. Jh. u. Z., sondern auch neue Aspekte in der Lösung der Frage der sog. Klientel-Randstaaten Roms im 1. und 2. Jh. u. Z. an den Grenzen des römischen Imperiums.

ABKÜRZUNGEN

- ALFÖLDY—MÓCSY (1965) = G. ALFÖLDY—A. MÓCSY: Bevölkerung und Gesellschaft der römischen Provinz Dalmatien. Budapest 1965.
- BALLA et al. = L. BALLA—T. P. BUOČZ—Z. KÁDÁR—A. MÓCSY—T. SZENTLÉLEKY: Die römischen Steindenkmäler von Savaria. Budapest 1971.
- BARKÓCZI (1944—45) = L. BARKÓCZI: Dák tolmács Brigetioiban. Ein dakischer Dolmetscher in Brigetio. *ArchaeolÉrtSer.* III, 5/6 (1944—1945), 178—192, tab. LXX: 1.
- BARKÓCZI (1964) = L. BARKÓCZI: The Population of Pannonia from Marcus Aurelius to Diocletian. *Acta archaeol. Acad. Sci. Hung.*, 16, 1964, 257—356.
- BETZ (1935) = A. BETZ: Die römischen Militärschriften in Österreich. In: *Jh. der Österr. Archäol. Inst. in Wien*. Bd. 29, Wien 1935, 308—309.
- CIL = *Corpus Inscriptionum Latinarum*. I—XV. Berlin 1969—1970.
- ČEŠKA—HOŠEK = J. ČEŠKA—R. HOŠEK: *Inscriptiones Pannoniae Superioris in Slovacia Transdanubiana asservatae*. Brno 1967.
- DOBÓ (1975) = A. DOBÓ: *Inscriptiones extra fines Pannoniae — Daciaeque repertae ad res earundem provinciarum pertinentes*, Budapest 1975.
- DOMASZEWSKI = A. von DOMASZEWSKI: *Die Rangordnung des römischen Heeres*. 2. Aufl. Einführung. Berichtungen und Nachträge von B. Dobson. Köln—Graz 1967.
- HOFFILER—SARIA = V. HOFFILER—B. SARIA: *Antike Inschriften aus Jugoslawien*. Zagreb 1938.
- ILS = H. DESSAU: *Inscriptiones Latinae Selectae*.
- KERÉNYI = A. KERÉNYI: *Die Personennamen von Dazien*. Diss. Pann. 1, 9. Budapest 1941.
- KOLNÍK = T. KOLNÍK: *Prehľad a stav bádania o dobe rímskej a st'ahovaní národov*. *Slov. Archaeol.*, 19, 1971, 499—558.
- MÓCSY (1959) = A. MÓCSY: *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen*. Budapest 1959.
- MÓCSY (1970) = A. MÓCSY: *Gesellschaft und Romanisation in der römischen Provinz Moesia Superior*. Budapest—Amsterdam 1970.
- NAGY = T. NAGY: *Salariarius legionis — Salariarius coloniae*. *Acta archaeol. Acad. Sci. Hung.*, 28, 1976, 79—91.
- PETROVIĆ = P. PETROVIĆ: *Paleografija rimskih natpisa u Gornoj Meziji*. Beograd 1975.
- REIDINGER = W. REIDINGER: *Die Statthalter des ungeteilten Pannonien und Oberpannoniens von Augustus bis Diokletian*. Bonn 1956.
- RIU 1 = L. BARKÓCZI—A. MÓCSY: *Die römischen Inschriften Ungarns*. 1. Lieferung: Savaria—Scarbantia—die Limesstrecke Ad Flexum—Arrabona. (Budapest—Amsterdam 1972).
- RIU 2 = L. BARKÓCZI—A. MÓCSY: *Die römischen Inschriften Ungarns*. 2. Lieferung: Salla, Mogentiana, Mursella, Brigetio (Budapest 1976).
- RITTERLING = E. RITTERLING: *Legio. PWRE XII*. Stuttgart 1924—25, 1211.
- SCHOBER = A. SCHOBER: *Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien*. *Sonderschr. des Österr. archäol. Inst. in Wien*. Bd. 10, Wien 1923.
- SWOBODA = E. SWOBODA: *Carnuntum. Seine Geschichte und Denkmäler*. 4. Aufl., Graz—Köln 1964.
- VIDMAN = L. VIDMAN: *Psáno do kamene. Antická epigrafie*. Praha 1975.

DIE SIGILLATEN VON PFAFFENHOFEN IN PANNONIEN

Ein bedeutender Teil des pannonischen Sigillatenmaterials ist das Erzeugnis der Töpferei im rätischen Pfaffenhofen (Pons Aeni). Es ist verständlich — nachdem die Forschung von dieser Werkstatt (genauer: nur von einer Gruppe ihrer Erzeugnisse) kaum mehr als vor einem Jahrzehnt etwas erfuhr¹ — daß früher auch ihr nur sporadisch veröffentlichtes Material unterschiedlich beurteilt wurde. Ein Teil dieses Materials wurde als aus Westerndorf entstammend bestimmt, eine andere Gruppe von ihm galt als Erzeugnis der lokalen Manufaktur, bzw. als aus Noricum oder aus Trier importierte Ware.² Es ist ein Verdienst von H.-J. Kellner, daß er auf die Ergebnisse jener Ausgrabungen des Historischen Vereins Rosenheim, die dieser in Pfaffenhofen (Ldkr. Rosenheim) in den Jahren 1902–1904 ausführen ließ, aufmerksam wurde. Diese Ausgrabungen wurden nämlich in der Literatur bis dahin verschiedentlich beurteilt, aber auf wissenschaftlichem Niveau eigentlich nie veröffentlicht. Nun hielt H.-J. Kellner das Fundmaterial dieser Ausgrabungen vom Anfang des Jahrhunderts für den Nachlaß einer zwar selbständigen, doch mit derjenigen von Westerndorf eng verbundenen Werkstatt. Er hat die Formschüsseln von Pfaffenhofen im Jahrgang 42 (1964) der 'Germania' veröffentlicht, und aufgrund von diesem das Material der Werkstatt bestimmt; er hat dabei auch ihren bis dahin bekannt gewordenen Typenschatz zusammengestellt, und die Erzeugnisse von Pfaffenhofen aus dem mehr oder weniger einheitlichen Material der Helenius-Gruppe von Westerndorf ausgeschieden. Er betonte, daß man es hier nicht bloß mit einem Zweigbetrieb zu tun hat, sondern mit einem selbständigen Unternehmen, das auch neue Verzierungselemente verwandte, und das sich auch in seinen Bildertypen vom Unternehmen in Westerndorf unterschied. Die Qualität der Erzeugnisse dieses anderen Unternehmens bleibt in vielen Fällen auch noch hinter derjenigen des Unternehmens von Westerndorf zurück. Die Analyse dieser Erzeugnisse und neue Grabungsbeobachtungen führten zum Schluß, daß die Produkte der Werkstatt von Pfaffenhofen die spätesten in Pannonien verbreiteten Reliefsigillaten sind. Wünschenswert ist also ihre Bearbeitung auch schon darum, weil sie den Handelsverkehr des kritischen 3. Jahrhunderts, die letzte Epoche der Reliefsigillaten-Herstellung der frühen und mittleren Kaiserzeit, sowie die Fragen im Zusammenhang mit dem Verfall dieses Handwerks zu beleuchten vermag.

Nachgrabungen auf dem Fundort dieser Töpferei (Kastenfeld) wurden erst in den vergangenen Jahren 1967³, 1969 und 1971 durchgeführt. Die Bearbeitung dieser Grabungen ist zwar

¹ H.-J. KELLNER: Die Sigillata Töpferei in Pfaffenhofen am Inn und ihr Formenschatz. *Germania* 42 (1964) 80–91. Diese erste Zusammenfassung der Töpferei von Pfaffenhofen gibt einen Überblick nur der Sigillaten nach Art des Helenius. Aber daselbst weist der Verfasser schon auf zwei Fragmente hin, die sich mit dem Dicanus-Kreis verbinden lassen; über diese stellt er fest: die «noch nicht sichere Lokalisierung (darf) auf Grund dieses Fundes wohl nicht allzu weit östlich angenommen werden». — Daselbst auch ein Bericht von den früheren Freilegungen auf dem Gebiet der Werkstatt.

² Eine Werkstatt in Noricum vermutet von KARNITSCH, *Lauriacum* 35–36; P. KARNITSCH: Die Sigillata-Gefäße und Münzen der Grabungen 1953–1956. *FiL* 6–7 (1960) 114. Mit der Werkstatt in Trier wollte sie verbinden T. NAGY: *Az aquincumi ún. festőlakás* (= Die sog. Maler-Wohnung in Aquincum) *BpR* 18 (1958) 160–161. Man dachte, diese Typen wären pannonische Nachahmungen, siehe *Kat.* 24/7, 24/8 — Póczy, *Intercisa* II. 100, 103.

³ Siehe *Pons Aeni* 156.

noch im Gange,⁴ aber schon der ausführliche Bericht von der Freilegung i.J. 1967 hat wesentlich neue Ergebnisse gezeitigt. Vor allem haben diese Freilegungen die Lokalisierung einer Gruppe, des sog. Dicanus-Kreises ermöglicht, der den Einfluß der Werkstatt von Westerndorf verrät, und dabei auch enge Verwandtschaft mit den Typen der Werkstatt von Trier aufweist. Die Forschungen von P. Karnitsch haben schon i.J. 1955 diese Gruppe wohl umrissen; doch Karnitsch hielt diese Funde noch für Erzeugnisse einer lokalen Werkstatt in Noricum; die Formschüsseln und andere Werkstatt-Nachlasse, die in Kastenfeld gefunden wurden, haben die Herkunft von Pfaffenhofen her eindeutig bewiesen. Zur Verbreitung der Erzeugnisse der Dicanus-Gruppe in Pannonien haben früher auch wir in einer kleinen Studie Angaben beigetragen;⁵ auch wir hielten damals diese Sigillaten, P. Karnitsch folgend, für Importware aus Noricum. Seitdem haben wir im Laufe einer Sammelarbeit mehrere hundert Stücke von den Erzeugnissen beider Gruppen der Werkstatt von Pfaffenhofen gefunden. Die Veröffentlichung dieser Stücke mag zu jener monographischen Bearbeitung beitragen, die sich H.-J. Kellner aufgrund des anläßlich der Kastenfelder Ausgrabungen zum Vorschein gebrachten Werkstattnachlasses zum Ziel gesetzt hat. Unserer Ansicht nach ergänzen sich beide Aufgaben gegenseitig; denn die Bearbeitung der Werkstatt beansprucht auch den genauen Umriß des Exportgebietes, die eingehende Kenntnis der Verbreitung der einzelnen Warensorten; die Bekanntmachung dieser letzteren bildet auch die genaue Bestimmung der Erzeugnisse der Werkstatt, und eine solche Arbeit ist ohne die Klassifizierung des Materials nicht möglich. Unsere Materialaufnahme, über die wir im folgenden berichten wollen, hat jene Vermutung der früheren Forschung erhärtet, wonach die rätischen Töpfereien hauptsächlich die norischen und pannonischen Märkte mit Waren belieferten. Darum findet man – von einem kleineren Kreis abgesehen – keine Erzeugnisse dieser Manufakturen auf den von ihnen westlich liegenden Gebieten. Dementsprechend gliedern sich unsere Aufgaben – die wir im Rahmen der vorliegenden Untersuchung lösen möchten – folgendermaßen:

1. Nachdem unsere Publikation beinahe ebensoviel neue Stücke registriert, wie alle bisherigen Veröffentlichungen, können wir die Bestimmungen der Produkte der Werkstatt von Pfaffenhofen einigermaßen ergänzen, bzw. wir können die Typen dieser Werkstatt mit einigen Typenkombinationen bereichern. Neue Verzierungsmotive erkannten wir vor allem auf den Erzeugnissen des Dicanus-Kreises. Was die Ware nach Art des Helenius betrifft, konnten wir über manche, früher nur aus Westerndorf bekannte Elemente nachweisen, daß sie auch von der Werkstatt in Pfaffenhofen benutzt wurden; d. h. man hat die Punzen bzw. die Formschüsseln von Westerndorf auch in der anderen Werkstatt des Inn-Gebietes weiter gebraucht.

2. Es stehen uns Angaben über Ursprung und Anwendung mancher Elemente eines auf diese Weise bestimmten Typenschatzes zur Verfügung, die die Bestimmung der führenden Typen, Typenkombinationen und Bildertypen ermöglichen.

3. Wir sind in der Lage, das Export-Gebiet der Werkstatt und jene Verkehrswege beschreiben zu können, die vom Gesichtspunkt der Verbreitung dieser Ware aus entscheidend wichtig waren.

4. Nachdem die Chronologie einiger Fundorte sich genauer bestimmen läßt, gewinnt man Angaben zum Problem der Datierung der Werkstatt und zur Frage der Gebrauchszeit der einzelnen Erzeugnisse.

5. Die pannonischen Erzeugnisse, die die Stücke dieser Werkstatt nachgeahmt hatten, stellen uns Angaben zum Problem der lokalen Manufaktur und zur Entstehung ihres Typenschatzes zur Verfügung.

⁴ R. CHRISTLEIN, W. CZYCH, H.-J. KELLNER: Die Ausgrabungen 1969 in Pons Aeni. BVB1 (in Vorbereitung); J. GARBSCH: Die Ausgrabungen 1971 in Pons Aeni. BVB1 (in Vorbereitung). siehe H.-J. KELLNER: Die Sigillatatöpfereien von Westerndorf

und Pfaffenhofen. Kleine Schriften zur Kenntnis der römischen Besetzungsgeschichte Südwestdeutschlands 9 (1973) 23.

⁵ D. GABLER: Westerndorfer und späterrömische Sigillata in Nordpannonien. BVB1 31 (1966) 123–133.

Wir suchen die Antwort auf diese Fragen vor allem aufgrund des reliefverzierten Materials. H.-J. Kellner hat zwar in den letzten Jahren auch glattes Material veröffentlicht. Doch ist die Bestimmung dieser anderen Stücke, außerhalb der Werkstatt, und besonders ihr eindeutige Absonderung von den Erzeugnissen von Westerndorf, heute noch ziemlich schwer. Ein solcher Versuch wird erst nach der monographischen Bearbeitung des gesamten Materials der Töpferei, und nach der genauen Bestimmung der Formvarianten und der für sie bezeichnenden Kriterien möglich.

Die Bestimmung der Erzeugnisse der Werkstatt von Pfaffenhofen wird – vielmehr als im Falle anderer Werkstätten – durch gewisse Qualitätszeichen wesentlich erleichtert. Der weiche, mehlig, gelblichrote Ton, der auf dem Papier oft Spuren wie ein Graphit-Bleistift hinterläßt, die orange-gelbliche, hellrote, verwetzte Oberfläche ist in der Mehrheit der Fälle ein zuverlässiges Kriterium;⁶ wir wollen es im folgenden zeigen, wie sehr dies der Fall ist. Die Reliefverzierung, die gezeichneten Partien verschwinden oft, die klaren Konturen lösen sich auf, wodurch das Bestimmen der Typen erschwert wird. Man findet je ein Verzierungsmotiv an der fertigen Ware manchmal bis zur Unkenntlichkeit verzerrt; ihre Wiedergabe wird hier und da nur durch glückliche, zufällige Funde ermöglicht.⁷

I. DIE BESCHREIBUNG DES MATERIALS

Die numerierten Fundorte werden – entsprechend dem Handelsweg der Erzeugnisse – vom Westen nach Osten, bzw. vom Norden nach Süden zu aufgezählt. (Wir ließen im vorliegenden Fall mehrere archäologische Fundorte, vom Gebiete desselben Lagers, oder derselben Stadt als Einheit gelten.) Die Reihenfolge innerhalb der einzelnen Fundorte ist: Lager, canabae (vicus), municipium, evtl. Gräberfeld; im weiteren brachten wir die typologische Gliederung zur Geltung, siehe die tabellarische Übersicht (Ware nach Art des Helenius Pf. 1, Pf. 19, Pf. 27 u.a. m., Dicanus-Kreis). Im Falle eines größeren Materials (z. B. Vindobona) wurde die Reihenfolge durch die alphabetische Reihe der heutigen Straßen bestimmt; wo dies nicht möglich war, haben wir die Beschreibung der Stücke, die sich mit einzelnen Objekten verbinden ließen, der lokalen Praxis entsprechend, in der Reihenfolge der Forschungsgeschichte gegeben.

Wir beschreiben im Katalog früher veröffentlichte Stücke nur dann, wenn dies nötig ist, wegen neuerer Beobachtungen oder Publikationen; hier erwähnen wir auch jene Literaturangaben, die die Bestimmung der betreffenden Sigillaten-Stücke als Erzeugnis von Pfaffenhofen ermöglicht hatten. In vielen Fällen wurde dadurch auch eine neue Bewertung ermöglicht. Hat jedoch diese Umwertung anders schon stattgefunden, so unterließen wir die neue Beschreibung. Material, Farbe und sonstige Angaben teilen wir nur in jene Fällen mit, in denen dies für die Bestimmung wichtig ist, z. B. im Falle der Typen mit Eierstab, Pf. 27.

ABKÜRZUNGEN IM KATALOG

Im allgemeinen

BgLM	= Burgenländisches Landesmuseum, Eisenstadt
HM Budapest	= Historisches Museum, Budapest
HM Dunaújváros	= Heimatmuseum zu Dunaújváros
HMdSW	= Historisches Museum der Stadt Wien
Mus.Carn.	= Museum Carnuntinum, Bad. Deutsch-Altenburg

⁶ S. Pfaffenhofen 83; Pons Aeni 158.

⁷ Siehe FÖLZER 791 Amphore, die man bisher nur in einer schlechten Ausformung gekannt hatte, in der sie kaum zu erkennen war; die Ausgrabungen auf

dem Kastenfeld haben einen besser geformten Typus von ihr ans Tageslicht gefördert. Siehe Pons Aeni 133, Abb. 22, 4.

Ung.Nationalmus.	= Ungarisches Nationalmuseum, Budapest
Inv.	= Inventarnummer
FO	= Fundort
FÖ	= Fundberichte aus Österreich

Abgekürzt zitierte Literatur

Curk	= I. CURK: Terra sigillata in sorodne vrste keramika iz Poetovija. (Terra Sigillata und ähnliche Keramikgattungen aus Poetovio.) Dissertationes IX. Ljubljana 1969.
Fölzer	= E. FÖLZER: Die Bilderschüsseln der ostgallischen Sigillata-Manufakturen. Bonn 1913.
Gard	= L. GARD: Reliefsigillata des 3. und 4. Jahrhunderts aus den Werkstätten von Trier (ungedr. Dissertation Tübingen 1937)
Juhász	= GY. JUHÁSZ: Die Sigillaten von Brigetio. DissPann II. 3. Budapest 1935.
Karnitsch, Lauriacum	= P. KARNITSCH: Die verzierten Sigillata von Lauriacum. Forschungen in Lauriacum 3 (1955).
Karnitsch, Ovilava	= P. KARNITSCH: Die Reliefsigillata von Ovilava. Linz 1959.
Karnitsch, Veldidena	= P. KARNITSCH: Die Sigillata von Veldidena. Innsbruck 1960. Arch. Forsch. in Tirol 1.
Karnitsch, Iuvavum	= P. KARNITSCH: Sigillata von Iuvavum. Jahresschr. d. Salzburger Museums Carolino Augusteum 16 (1971) mit einem Beitrag von H.-J. KELLNER.
Kiss	= K. KISS: A westerndorfi terrasigillata gyár (= Die Sigillata-Manufaktur von Westerndorf). ArchÉrt Ser. 3, 7—9 (1946—1948) 216—274.
Lu	= W. LUDOVICI: Katalog meiner Ausgrabungen in Rheinzabern I—VI. (1901—1942).
Niederbieber	= F. OELMANN: Die Keramik des Kastells Niederbieber. Materialien zu röm-germ. Keramik 1, Frankfurt a. Main 1914.
O.	= F. OSWALD: Index of Figure Types on Terra Sigillata. Neuausgabe London 1964.
Oswald-Pryce	= F. OSWALD—T. D. PRYCE: An Introduction to the Study of Terra Sigillata. Neuausgabe London 1966.
Pfaffenhofen	= H.-J. KELLNER: Die Sigillata Töpferei in Pfaffenhofen am Inn und ihr Formenschatz. Germania 42 (1964) 80—91; die mit Pf. bezeichneten Typen s. dort auf Tabelle 1, S. 86 ff.
Pocking	= H.-J. KELLNER: Die römische Ansiedlung bei Pocking (Niederbayern) und ihr Ende. BVB1 25 (1960) 132—164.
Póczy, Intereisa II	= K. PÓCZY: Keramik in: Intereisa II. ArchHung 36 (1957) 29—139.
Pons Aeni	= R. CHRISTLEIN—H.-J. KELLNER: Die Ausgrabungen 1967 in Pons Aeni. BVB1 34 (1969) 76—161.
Ri-Fi	= H. RICKEN—CH. FISCHER: Die Bilderschüsseln der römischen Töpfer von Rheinzabern. Materialien zu röm-germ. Keramik 7, Bonn 1963.
Rutkowski	= B. RUTKOWSKI: The Export of the Westerndorf Ware. Archaeologia 18 (1967) 55—70.
Streitberg	= G. STREITBERG: Namenstempel und Stempelmarken Westerndorfer Sigillata-Töpfer. BVB1 37 (1972) 132—152.
Westerndorf I.	= H.-J. KELLNER: Zur Sigillata-Töpferei von Westerndorf I. BVB1 26 (1961) 165—203.
Westerndorf II.	= H.-J. KELLNER: Die keramischen Funde aus den Grabungen der «Römersektion» in und bei Westerndorf. Zur Sigillata-Töpferei von Westerndorf II. Das Bayerische Inn-Oberland 33 (1963) 5—50.
Westerndorf III.	= H.-J. KELLNER: Die raetischen Sigillata-Töpfereien und ihr Verhältnis zu Westerndorf. Zur Sigillata-Töpferei von Westerndorf III. BVB1 27 (1962) [1963] 115—129.
Westerndorf IV.	= H.-J. KELLNER: Beiträge zum Typenschatz und zur Datierung der Sigillata von Westerndorf und Pfaffenhofen. Zur Sigillata-Töpferei von Westerndorf IV. Das bayerische Inn-Oberland 35 (1968) 5—72.

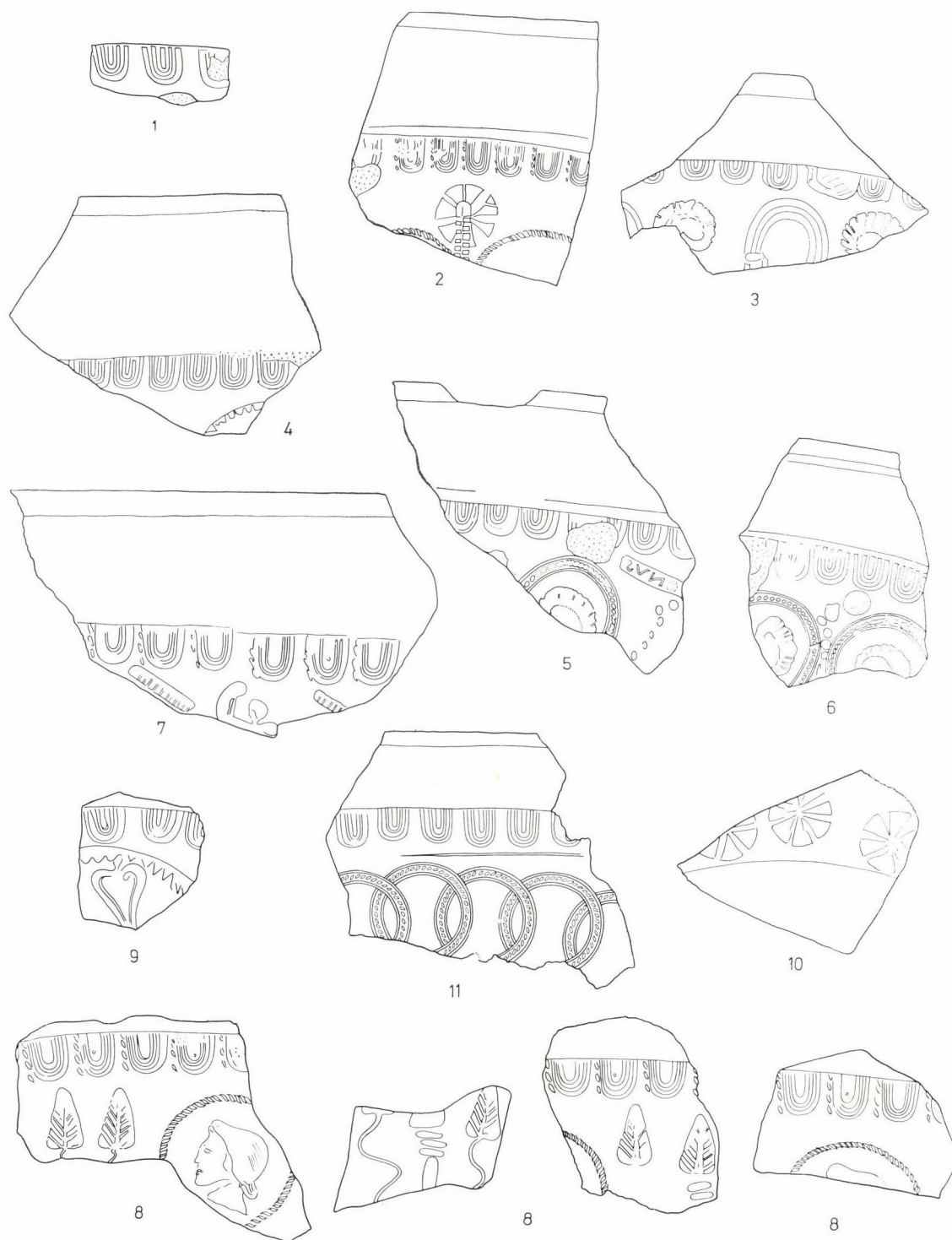


Abb.1. Sigillaten von Pfaffenhofen in Vindobona gefunden. 1 = Kat. 1/1, 2 = Kat. 1/2, 3 = Kat. 1/3, 4 = Kat. 1/4, 5 = Kat. 1/5, 6 = Kat. 1/6, 7 = Kat. 1/7, 8 = Kat. 1/8, 9 = Kat. 1/9, 10 = Kat. 1/10, 11 = Kat. 1/11

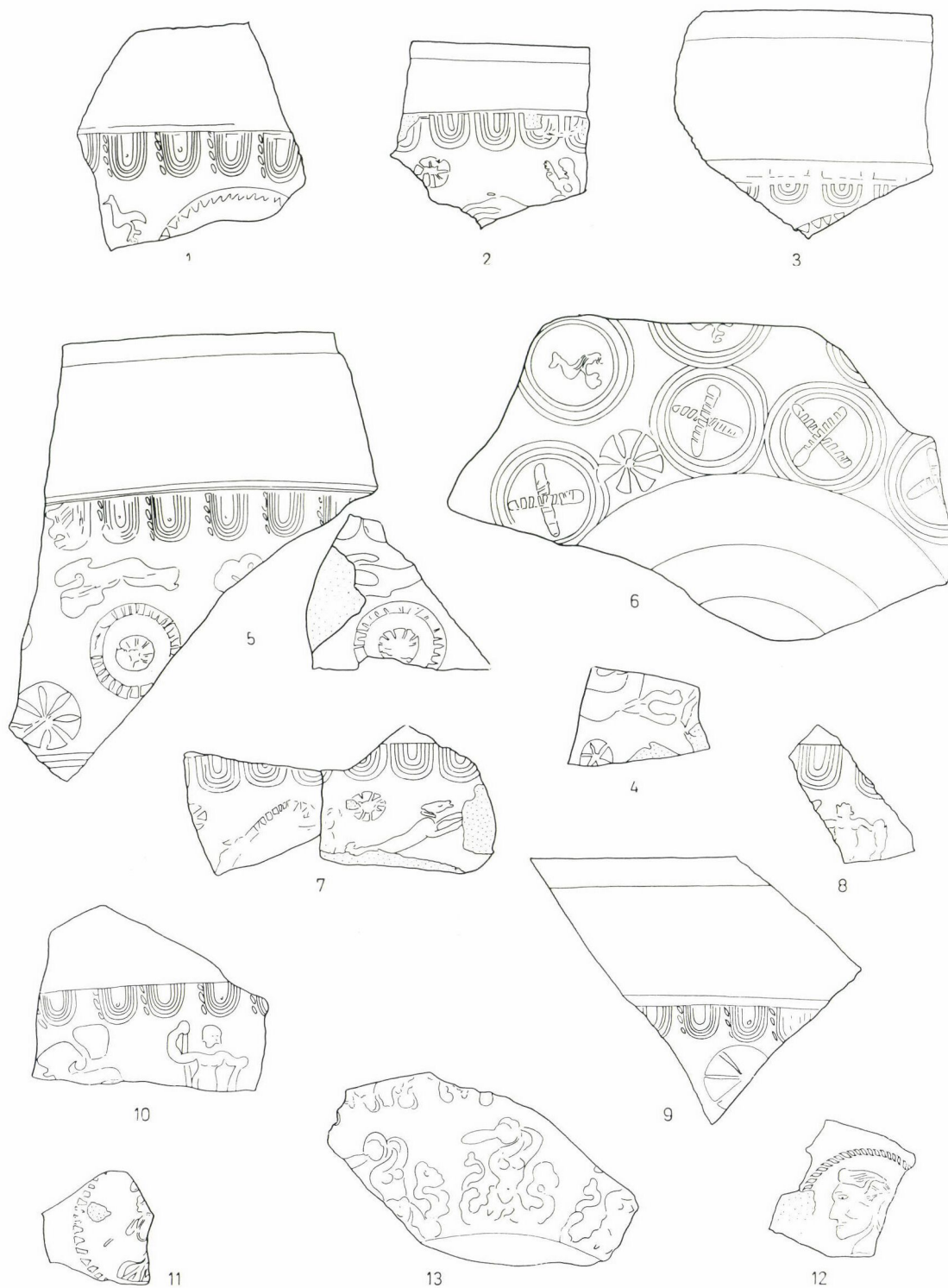


Abb. 2. Sigillaten von Pfaffenhofen in Vindobona gefunden. 1 = Kat. 1/12, 2 = Kat. 1/13, 3 = Kat. 1/14, 4 = Kat. 1/15, 5 = Kat. 1/16, 6 = Kat. 1/17, 7 = Kat. 1/18, 8 = Kat. 1/19, 9 = Kat. 1/20, 10 = Kat. 1/21, 11 = Kat. 1/22, 12 = Kat. 1/23, 13 = Kat. 1/24

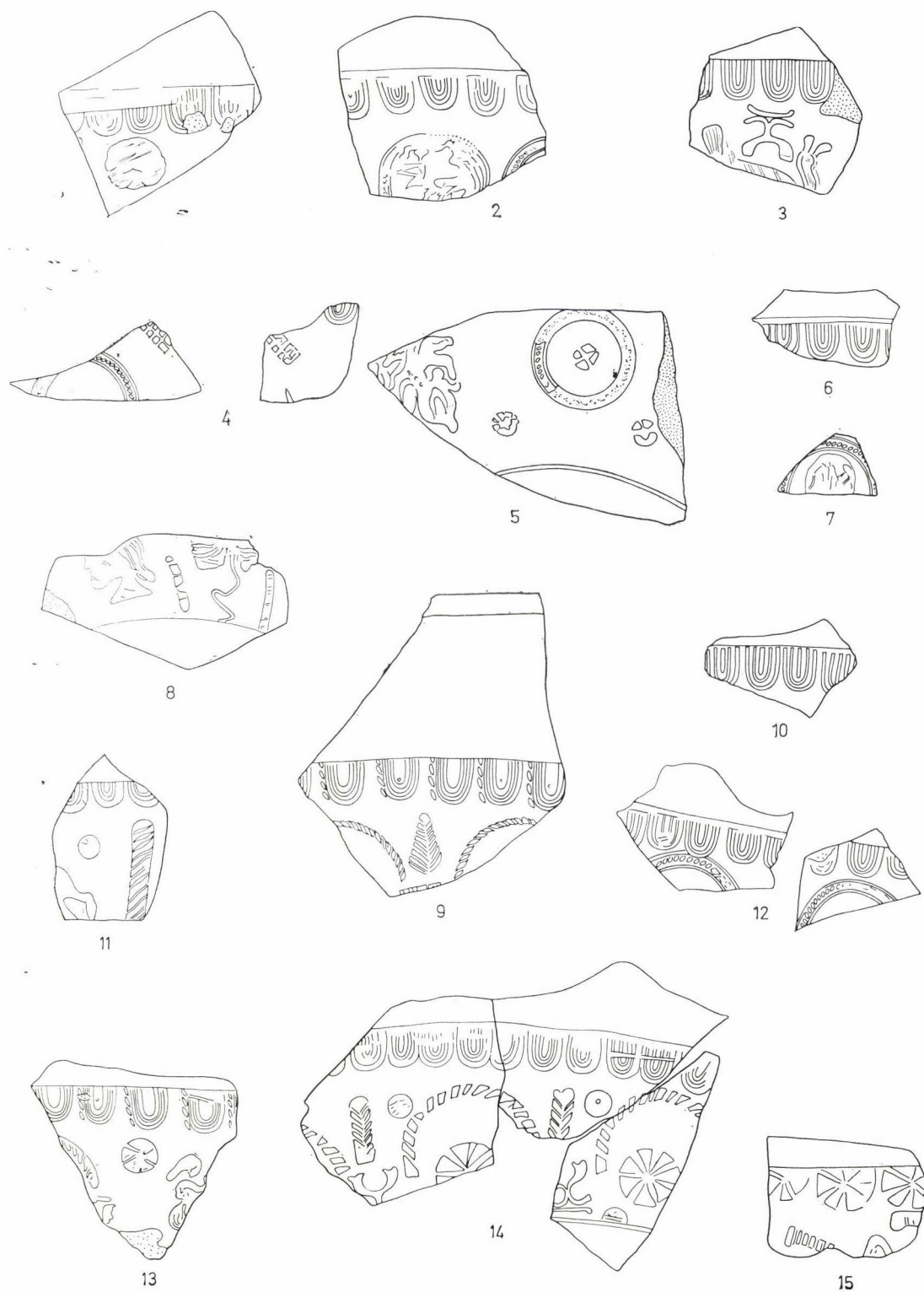


Abb. 3. Sigillaten von Pfaffenhofen in Vindobona gefunden. 1 = Kat. 1/25, 2 = Kat. 1/26, 3 = Kat. 1/27, 4 = Kat. 1/28, 5 = Kat. 1/29, 6 = Kat. 1/30, 7 = Kat. 1/31, 8 = Kat. 1/32, 9 = Kat. 1/33, 10 = Kat. 1/34, 11 = Kat. 1/35, 12 = Kat. 1/36, 13 = Kat. 1/37, 14 = Kat. 1/38, 15 = Kat. 1/40

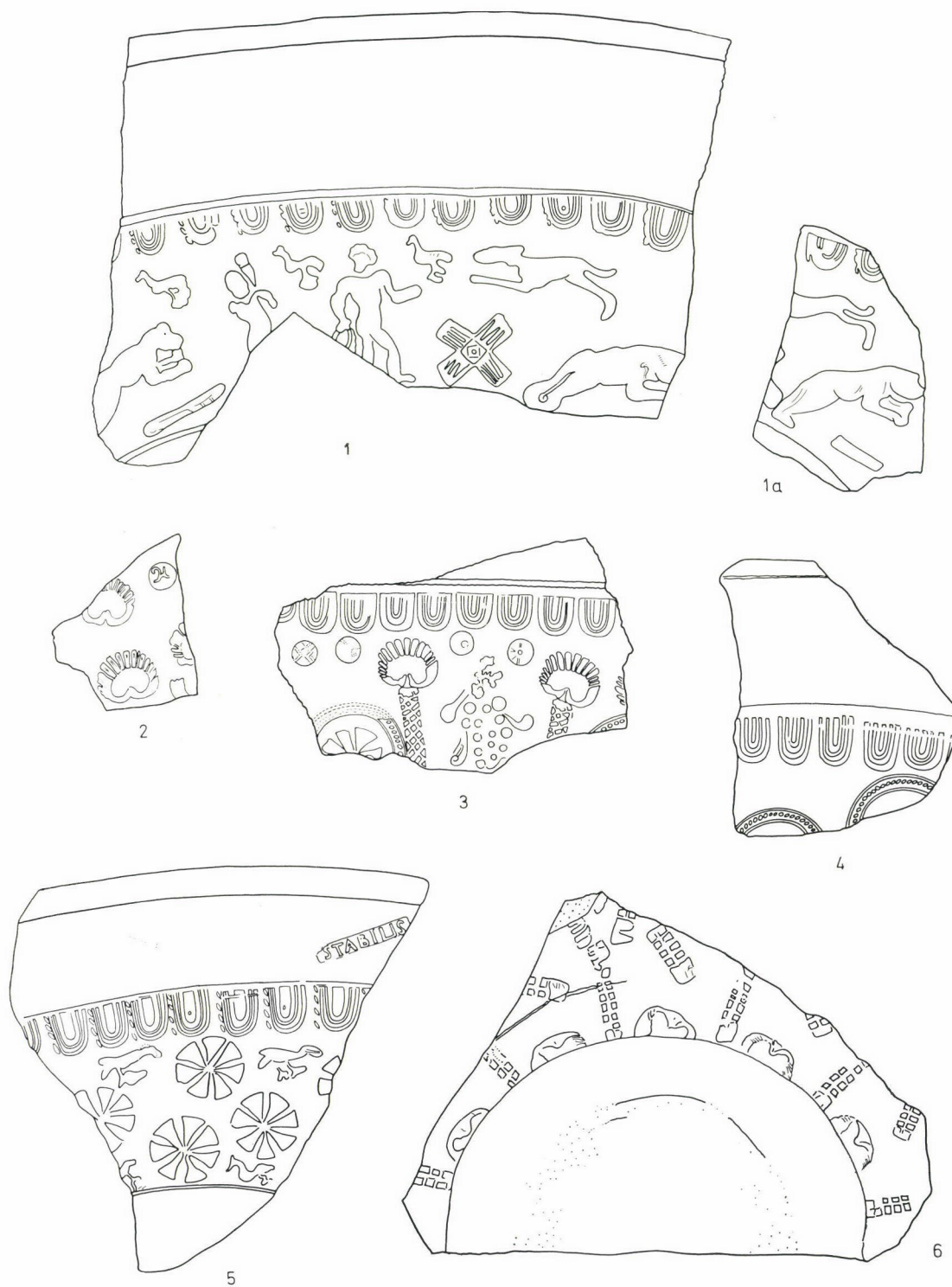


Abb. 4. Sigillaten von Pfaffenhofen in Vindobona (1) und in Carnuntum gefunden (2–6). 1, 1a = Kat. 1/39, 2 = Kat. 2/1, 3 = Kat. 2/2, 4 = Kat. 2/3, 5 = Kat. 2/4, 6 = Kat. 2/5

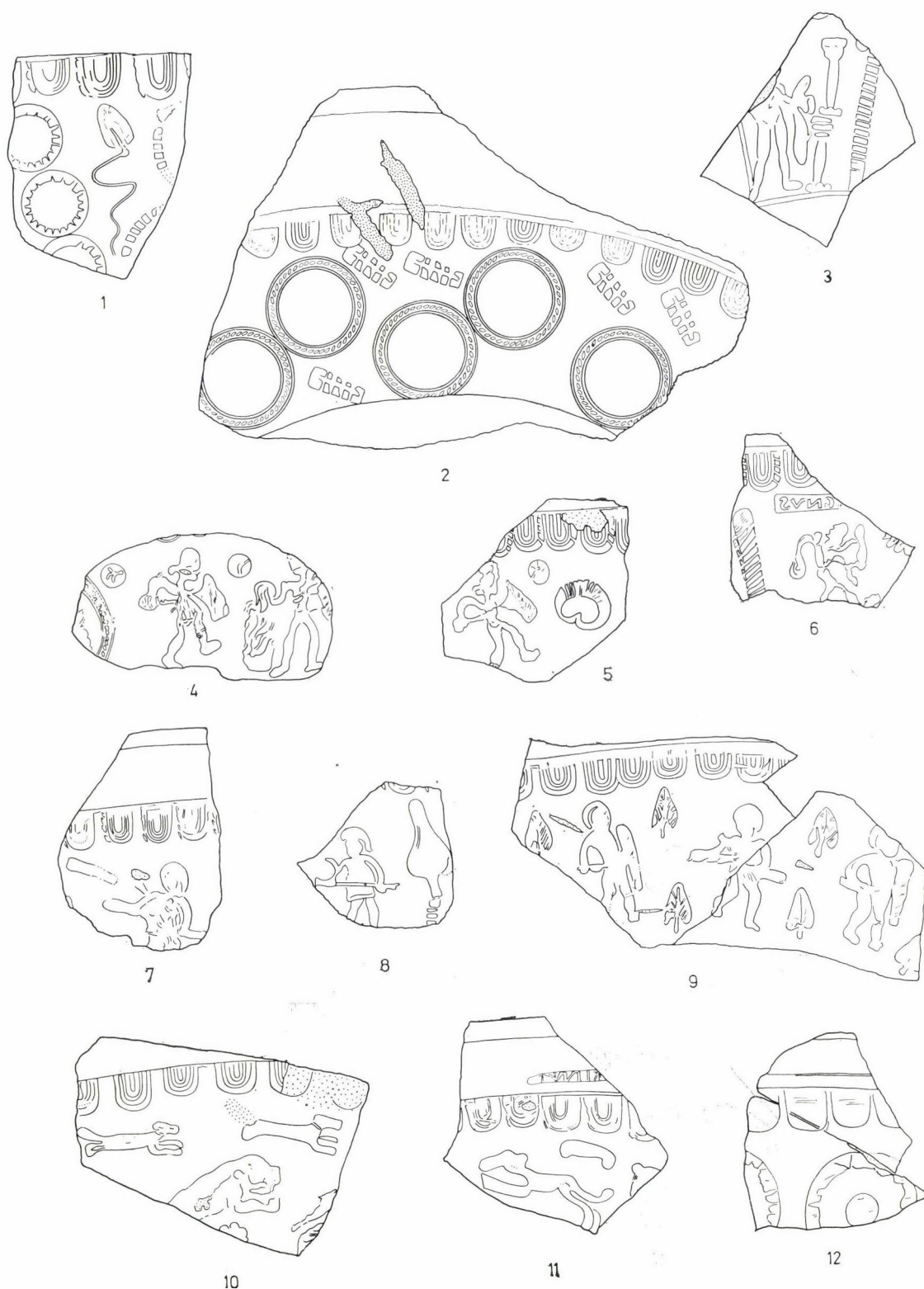


Abb. 5. Sigillaten von Pfaffenhofen in Carnuntum gefunden. 1 = Kat. 2/6, 2 = Kat. 2/7, 3 = Kat. 2/8, 4 = Kat. 2/9, 5 = Kat. 2/10, 6 = Kat. 2/11, 7 = Kat. 2/12, 8 = Kat. 2/13, 9 = Kat. 2/14, 10 = Kat. 2/15, 11 = Kat. 2/16, 12 = Kat. 2/17

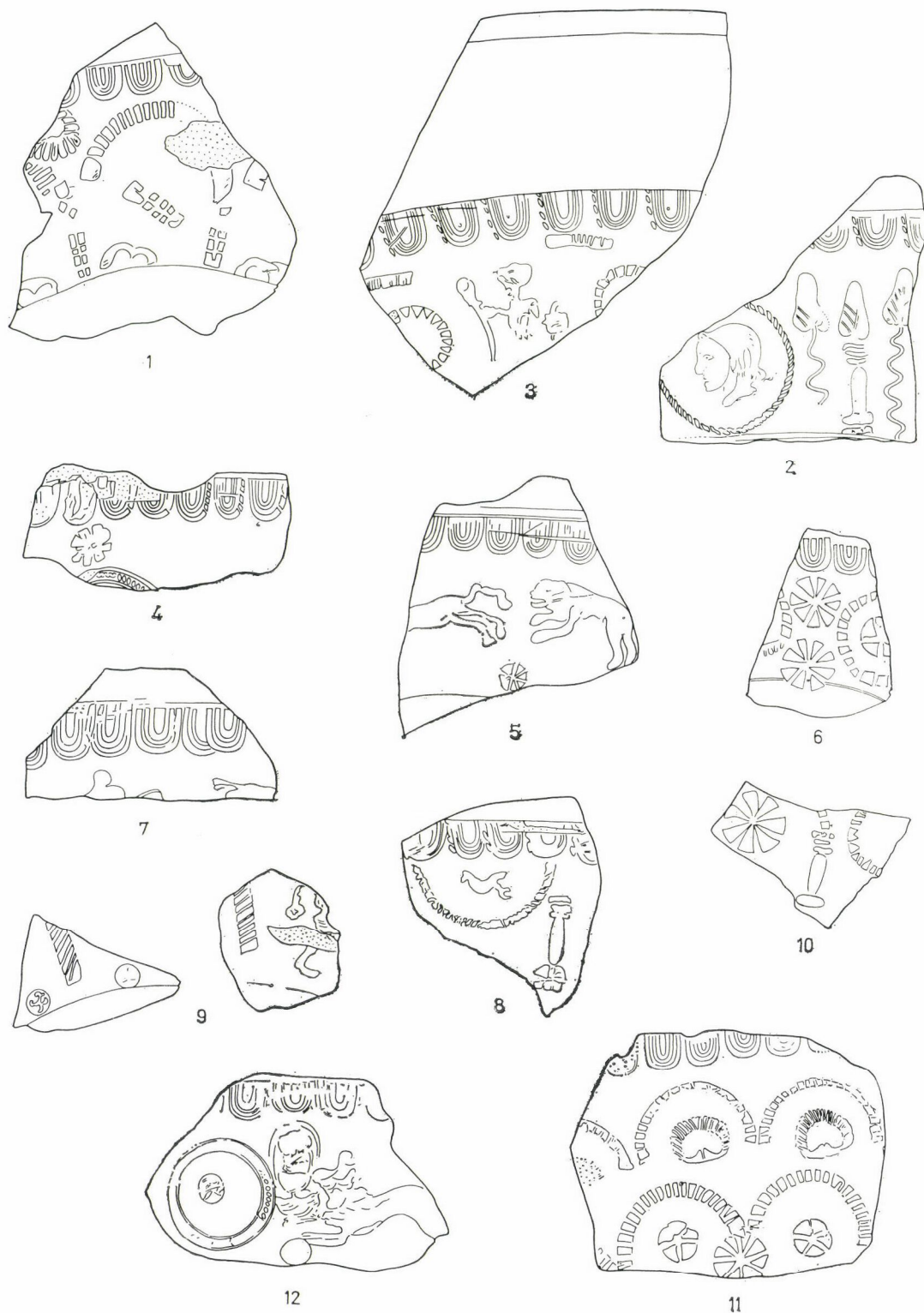


Abb. 6. Sigillaten von Pfaffenhofen in Carnuntum (1–3), in Ad Flexum (4), in Arrabona (5), in Kittsee (6), in Winden am See (7–9), in Schützen am Gebirge (10) und in Scarbantia (11–12) gefunden.
 1 = Kat. 2/18, 2 = Kat. 2/19, 3 = Kat. 2/20, 4 = Kat. 4/3, 5 = Kat. 5/4, 6 = Kat. 6/1, 7 = Kat. 7/1, 8 = Kat. 7/2, 9 = Kat. 7/3, 10 = Kat. 8/1, 11 = Kat. 10/2, 12 = Kat. 10/3

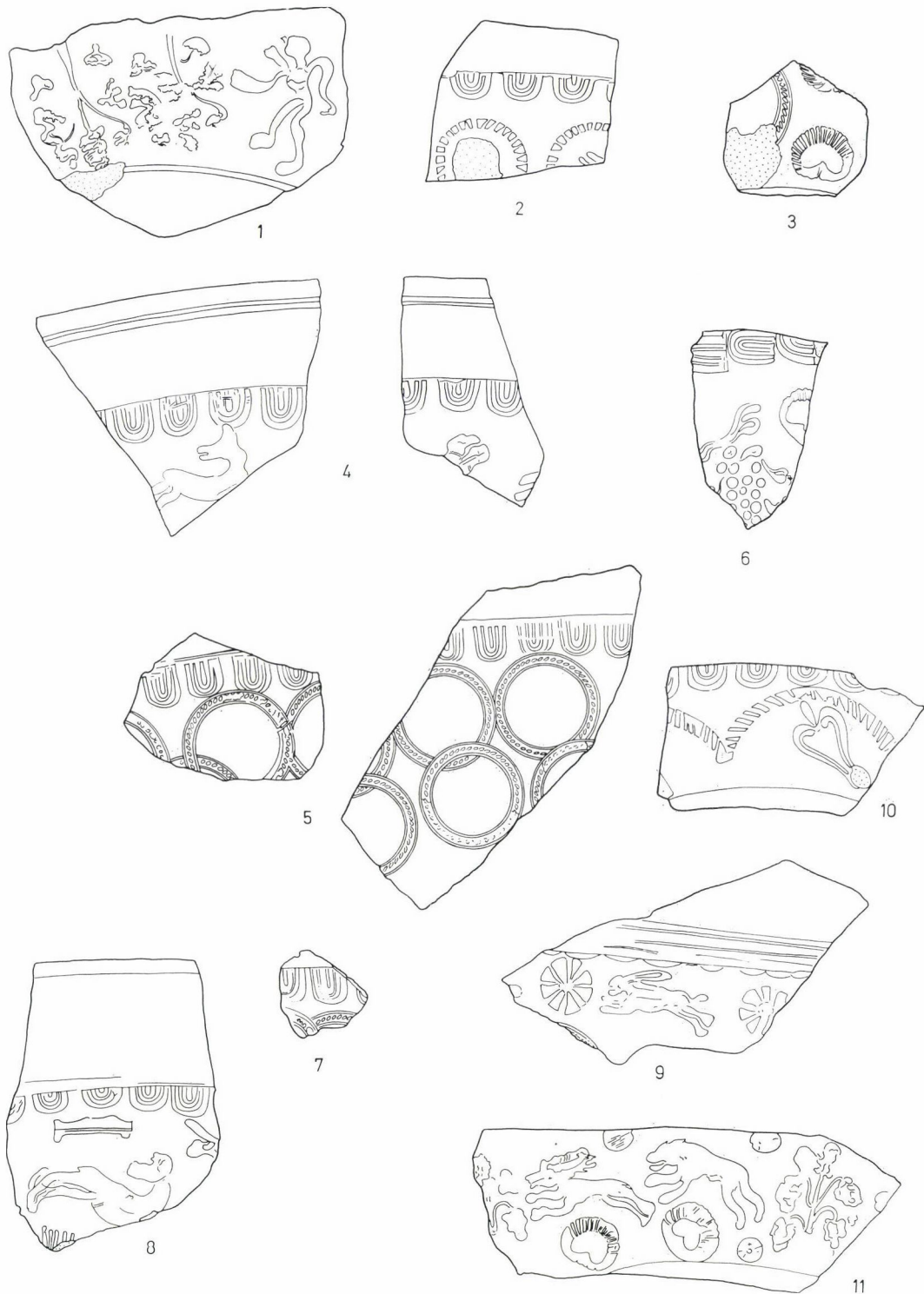


Abb. 7. Sigillaten von Pfaffenhofen in Scarbantia (1), Savaria (2–3), Balaton (Plattensee)-Gegend (4–8), Brigetio (9–10) und Solva (11) gefunden. 1 = Kat. 10/4, 2 = Kat. 11/1, 3 = Kat. 11/2, 4 = Kat. 16/1, 5 = 16/2, 6 = Kat. 17/1, 7 = Kat. 17/2, 8 = Kat. 18/1, 9 = Kat. 19/1, 10 = Kat. 19/2, 11 = Kat. 21/1

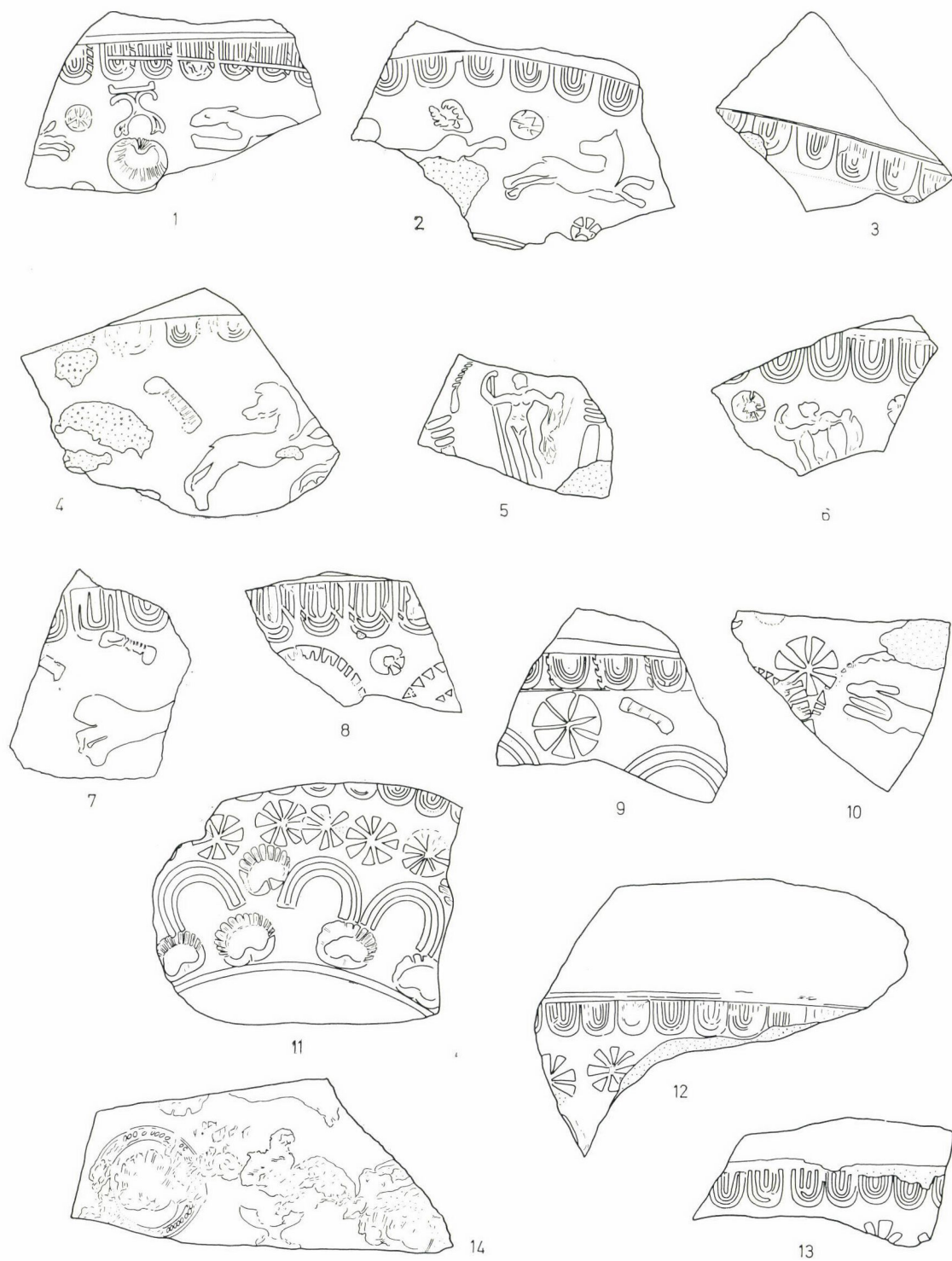


Abb. 8. Sigillaten von Pfaffenhofen in Solva (1–2) und Aquineum (3–13) gefunden. 1 = Kat. 21/2, 2 = Kat. 21/3, 3 = Kat. 22/2, 4 = Kat. 22/3, 5 = Kat. 22/4, 6 = Kat. 22/8, 7 = Kat. 22/9, 8 = Kat. 22/10, 9 = Kat. 22/12, 10 = Kat. 22/15, 11 = Kat. 22/23, 12 = Kat. 22/24, 13 = Kat. 22/25, 14 = Kat. 22/26

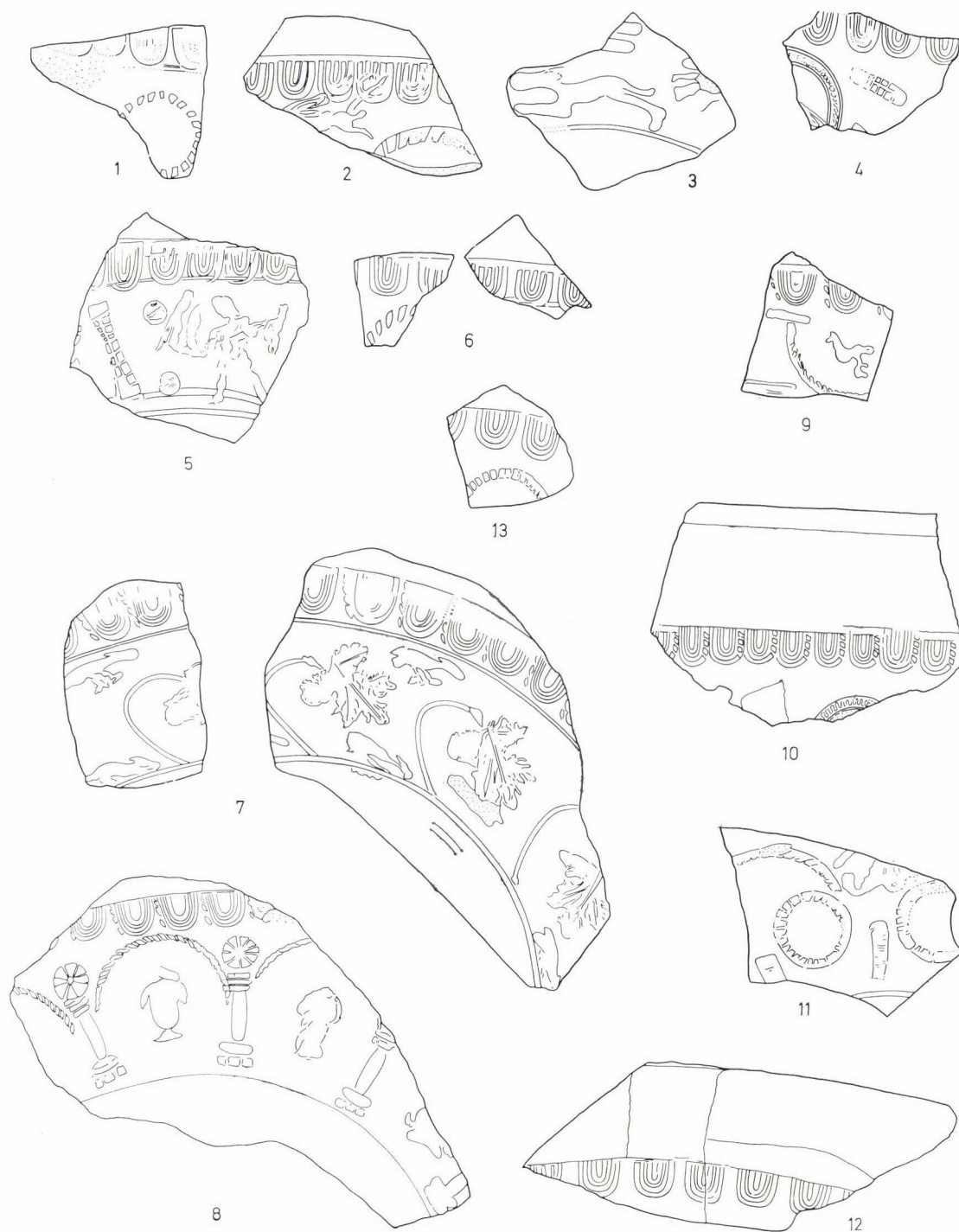


Abb. 9. Sigillaten von Pfaffenhofen in Aquincum (1–4) und Intercisa (5–13) gefunden. 1 = Kat. 22/27, 2 = Kat. 22/28, 3 = Kat. 22/38, 4 = Kat. 22/39, 5 = Kat. 24/1, 6 = Kat. 24/2, 7 = Kat. 24/3, 8 = Kat. 24/4, 9 = Kat. 24/5, 10 = Kat. 24/6, 11 = Kat. 24/8, 12 = Kat. 24/11, 13 = Kat. 24/12



Abb. 10. Sigillaten von Pfaffenhofen in Intereisa gefunden. 1 = Kat. 24/13, 2 = Kat. 24/14, 3 = Kat. 24/16, 4 = Kat. 24/17, 5 = Kat. 24/18, 6 = Kat. 24/19, 7 = Kat. 24/20, 8 = Kat. 24/21, 9 = Kat. 24/22, 10 = Kat. 24/23, 11 = Kat. 24/24, 12 = Kat. 24/25, 13 = Kat. 24/26, 14 = Kat. 24/27, 15 = Kat. 24/28

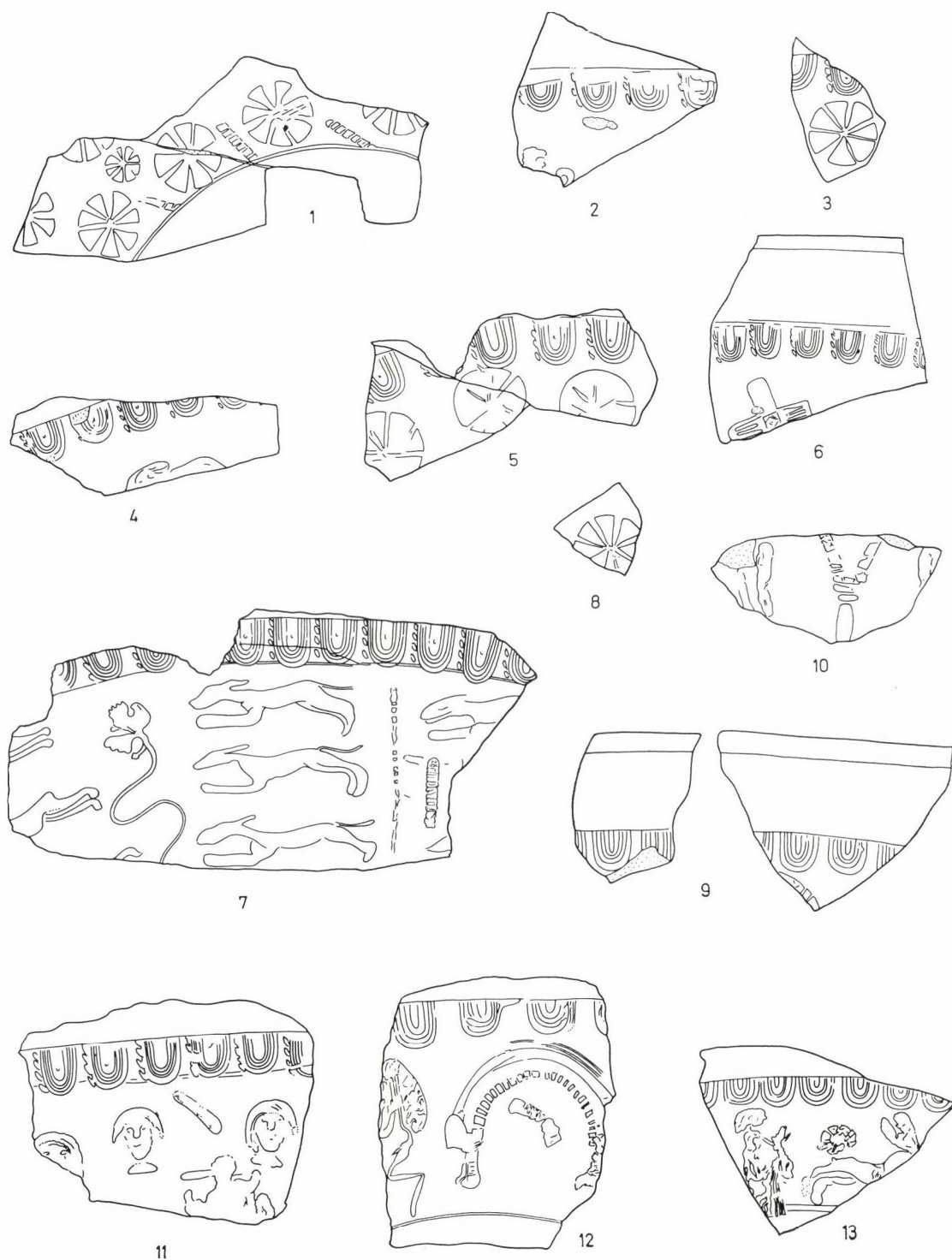


Abb. 11. Sigillaten von Pfaffenhofen in Intercisa gefunden. 1 = Kat. 24/29, 2 = Kat. 24/30, 3 = Kat. 24/31, 4 = Kat. 24/39, 5 = Kat. 24/32, 6 = Kat. 24/33, 7 = Kat. 24/34, 8 = Kat. 24/35, 9 = Kat. 24/36, 10 = Kat. 24/37, 11 = Kat. 24/38, 12 = Kat. 24/40, 13 = Kat. 24/41

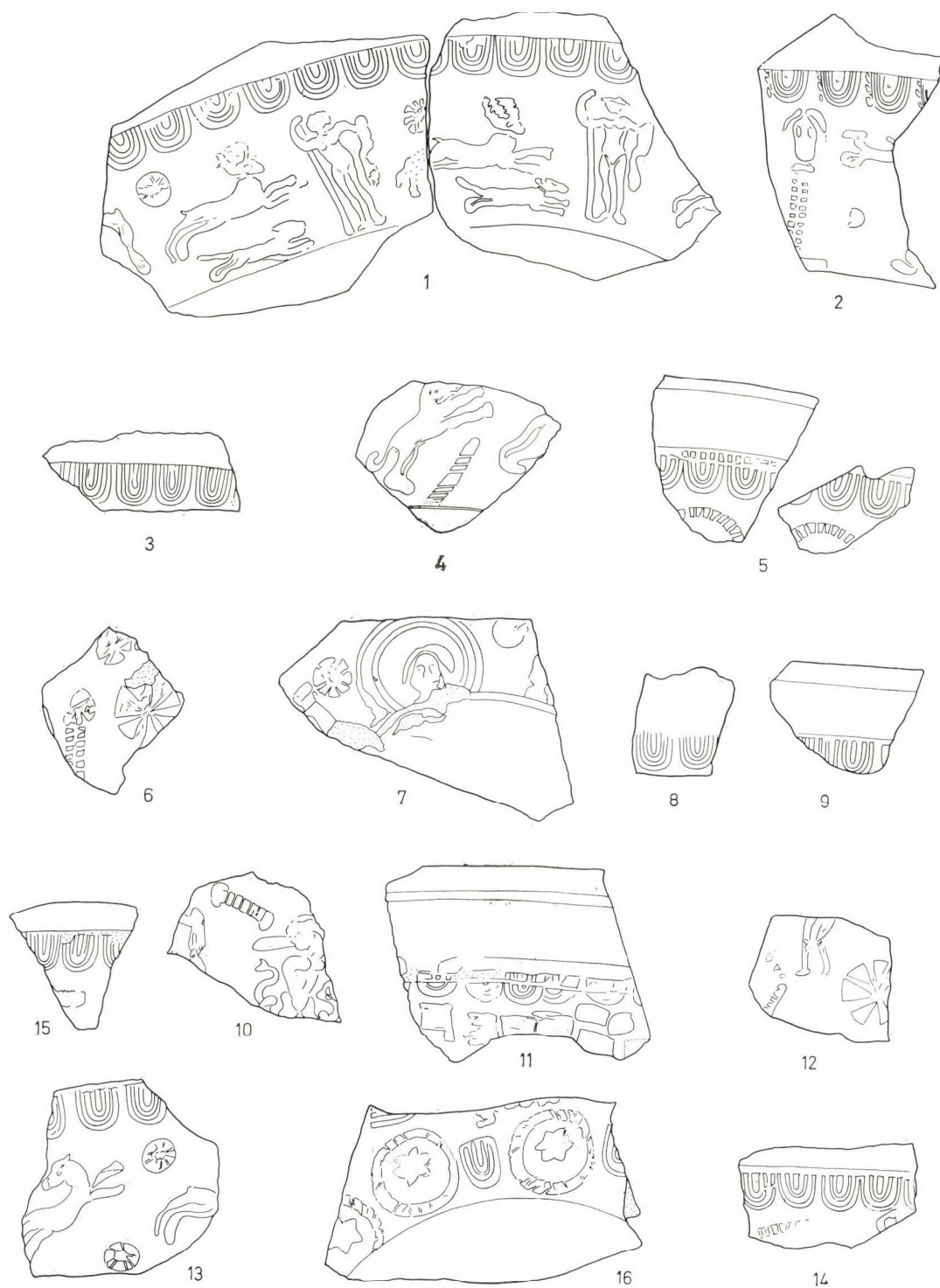


Abb. 12. Sigillaten von Pfaffenhofen in Intercisa gefunden. 1 = Kat. 24/42, 2 = Kat. 24/43, 3 = Kat. 24/44, 4 = Kat. 24/46, 5 = Kat. 24/47, 6 = Kat. 24/48, 7 = Kat. 24/49, 8 = Kat. 24/50, 9 = Kat. 24/51, 10 = Kat. 24/52, 11 = Kat. 24/53, 12 = Kat. 24/54, 13 = Kat. 24/55, 14 = Kat. 24/56, 15 = Kat. 24/57, 16 = Kat. 24/60

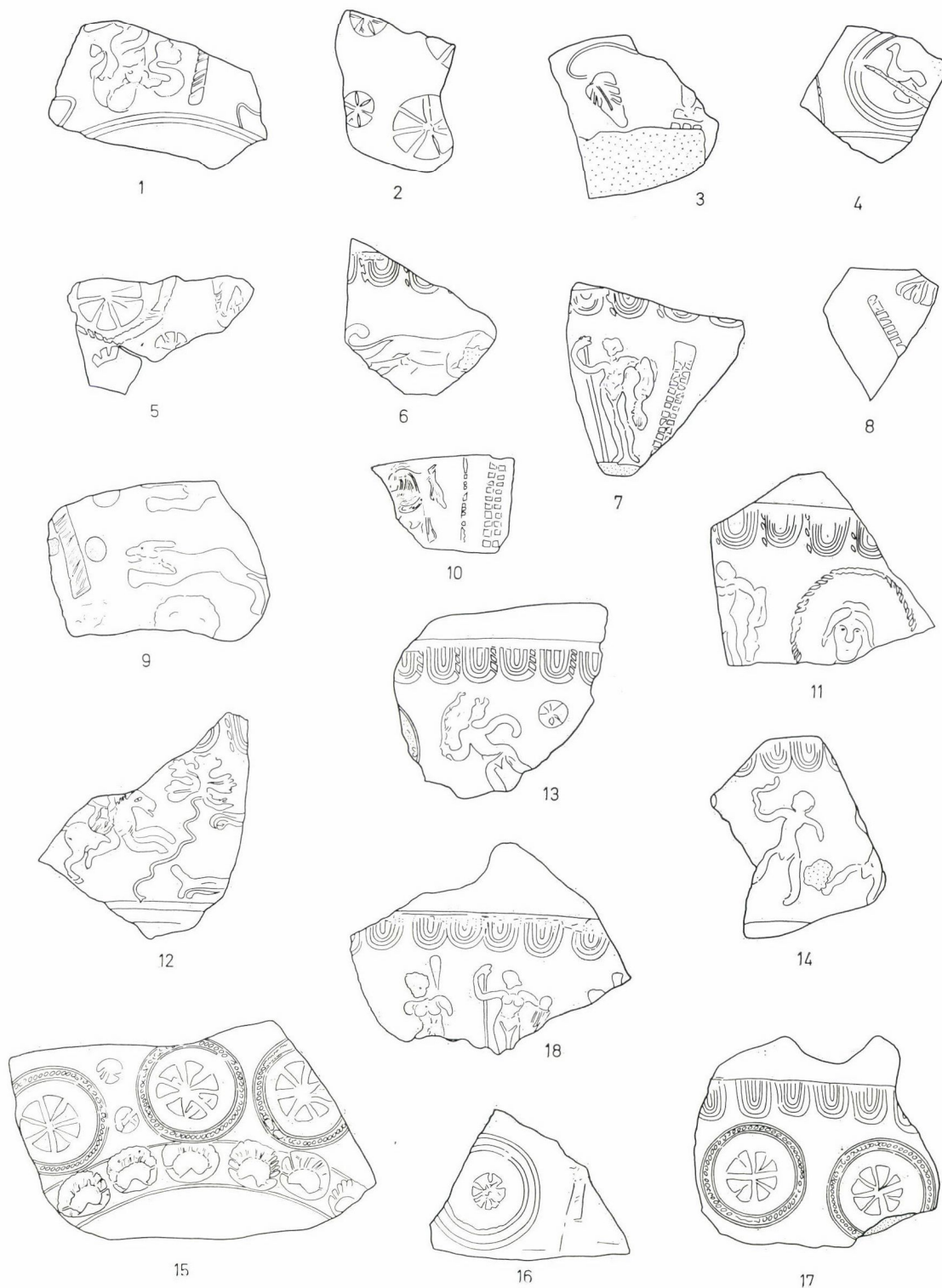


Abb. 13. Sigillaten von Pfaffenhofen in Intercisa (1–9), Annamatiā (10), Gorsium (11), Závod (12) und aus unbekannten Fundorten (13–17). 1 = Kat. 24/63, 2 = Kat. 24/65, 3 = Kat. 24/66, 4 = Kat. 24/67, 5 = Kat. 24/68, 6 = Kat. 24/69, 7 = Kat. 24/70, 8 = Kat. 24/71, 9 = Kat. 24/72, 10 = Kat. 25/1, 11 = Kat. 27/2, 12 = Kat. 28/1, 13 = Kat. 29/2, 14 = Kat. 29/3, 15 = Kat. 29/4, 16 = Kat. 29/5, 17 = Kat. 29/6, 18 = Kat. 29/7

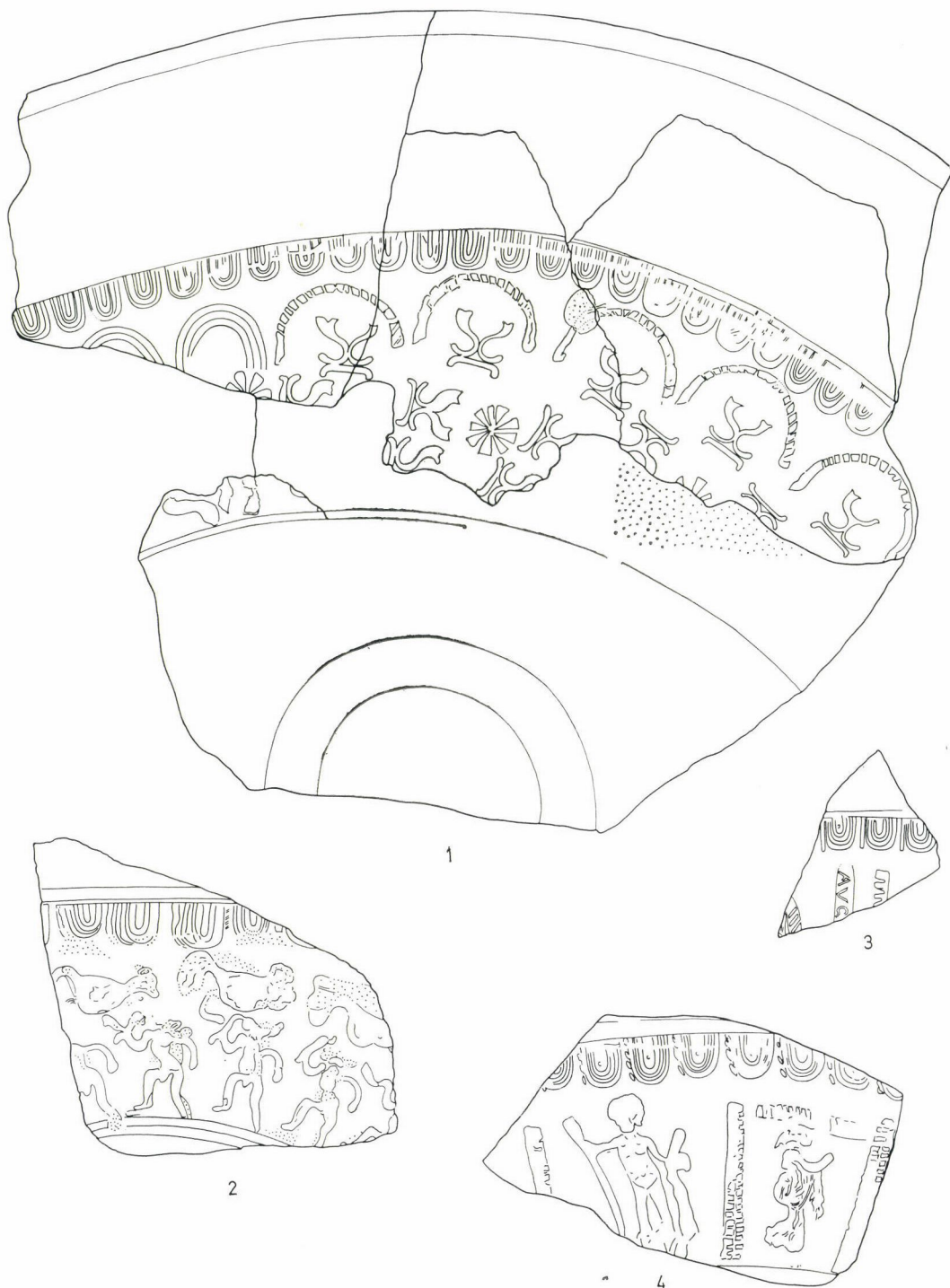


Abb. 14. Sigillaten von Westerndorf und Pfaffenhofen und Ware mit Eierstab C. 1 = Kat. 29/8, 2. Ware mit Eierstab C aus Kunhegyes-Bánhalma, 3. Sigillata des Onniorix in Intercisa gefunden. 4. Sigillata von Westerndorf (Art des Helenius) aus Intercisa

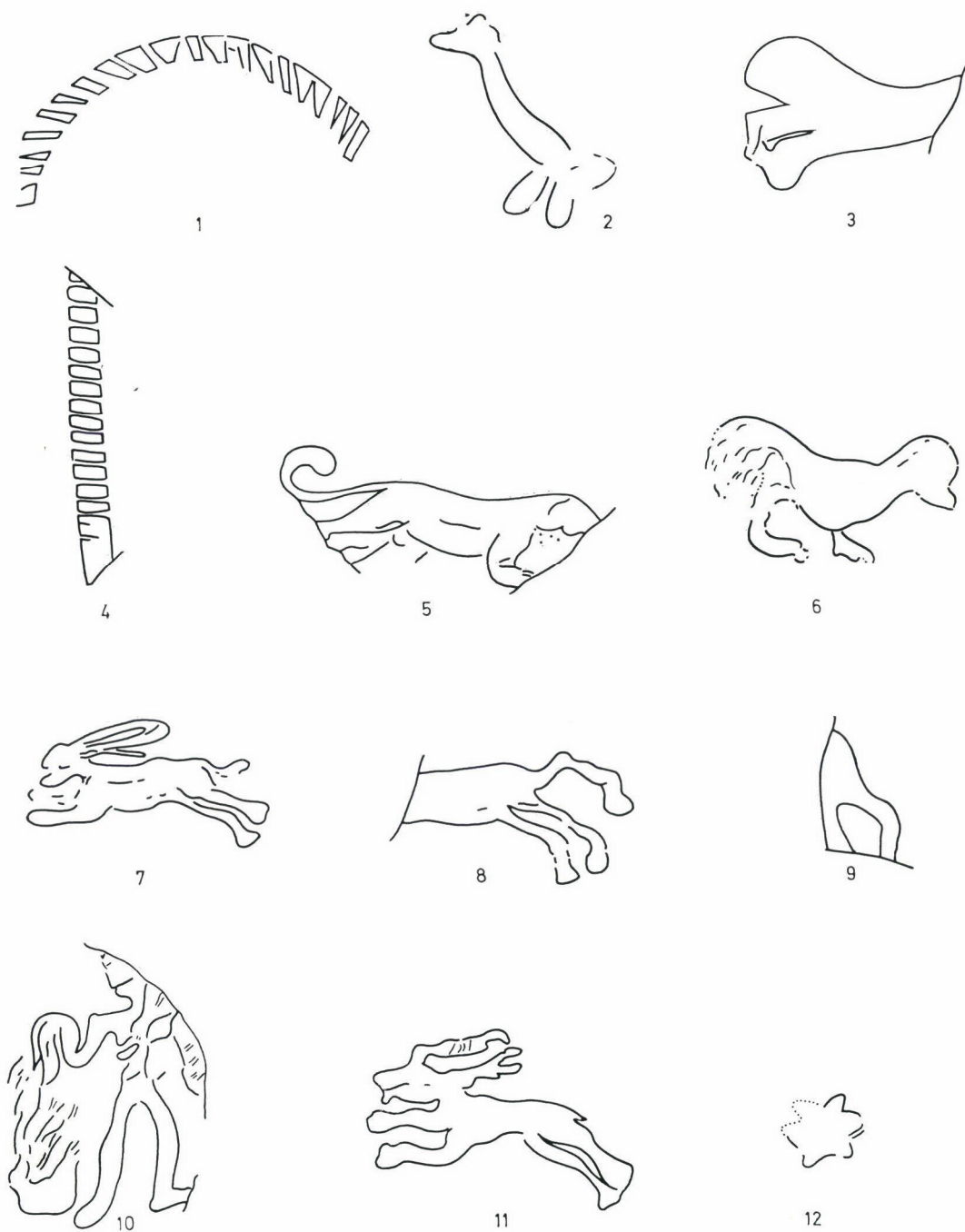


Abb. 15. Unbekannte Typen der Töpfereien in Pfaffenhofen 1—5. auf Ware nach Art des Helenius, 6. auf Ware mit Eierstab C, 7—12. auf Ware des Dicanus und seines Kreises. M = 1:1

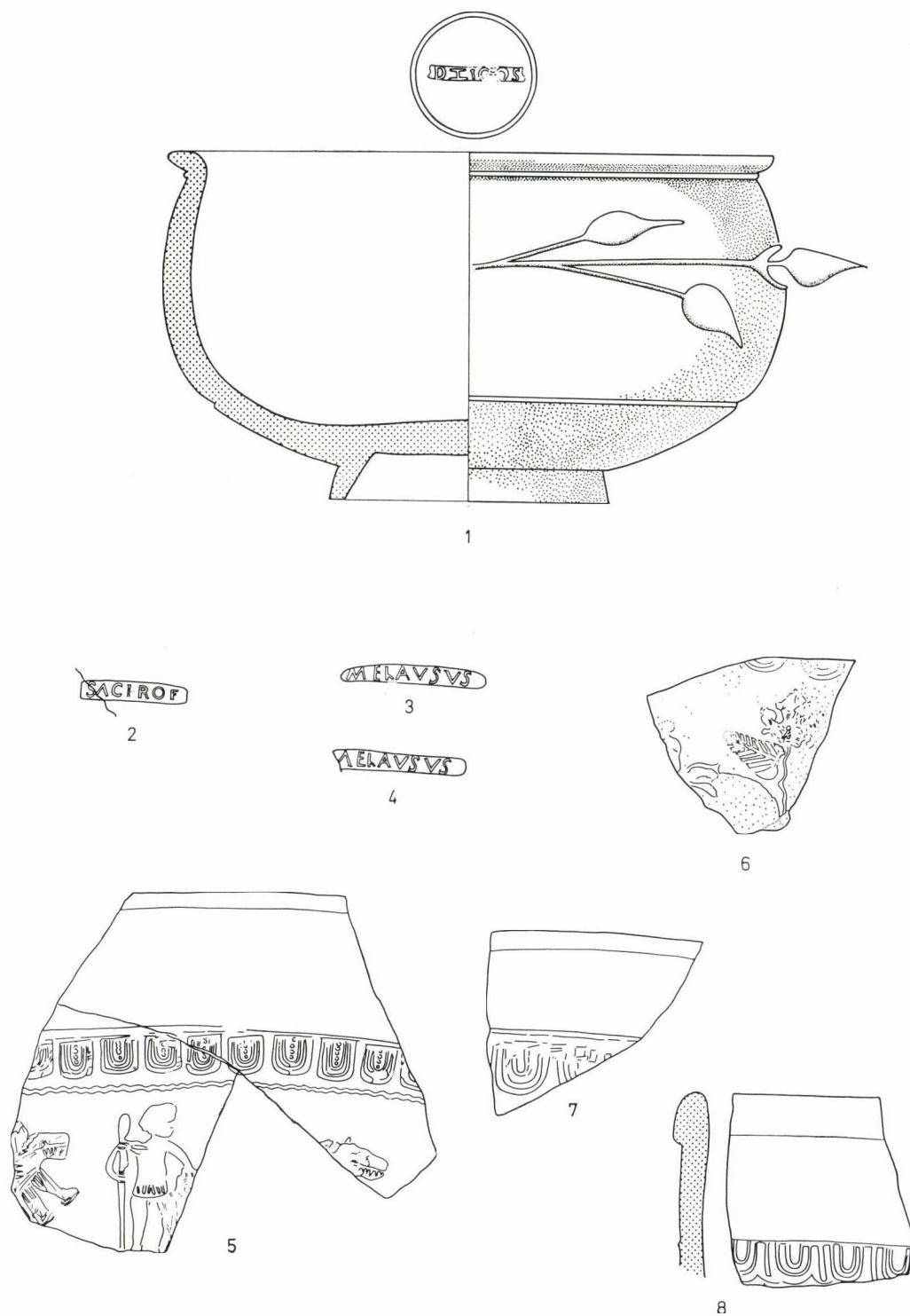


Abb. 16. Rätische Sigillaten und ihre pannonischen Imitationen. 1. Rätische Schale mit Barbotineverzierung. 2—4. Gestempelte (glatte) Ware aus Pfaffenhofen in Intercisa gefunden. 5. Ware aus Kempton(?) in Brigetio gefunden. 6. Pannonische TS Imitation (?) aus Aquincum. 7—8. Pannonische TS Imitationen aus Intercisa

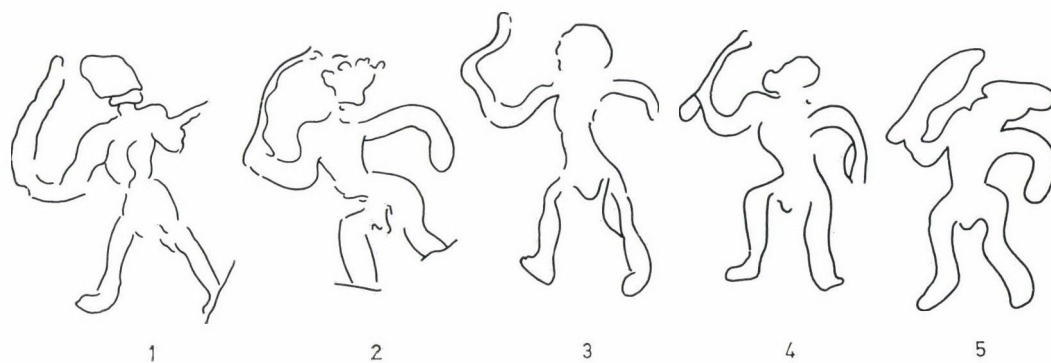
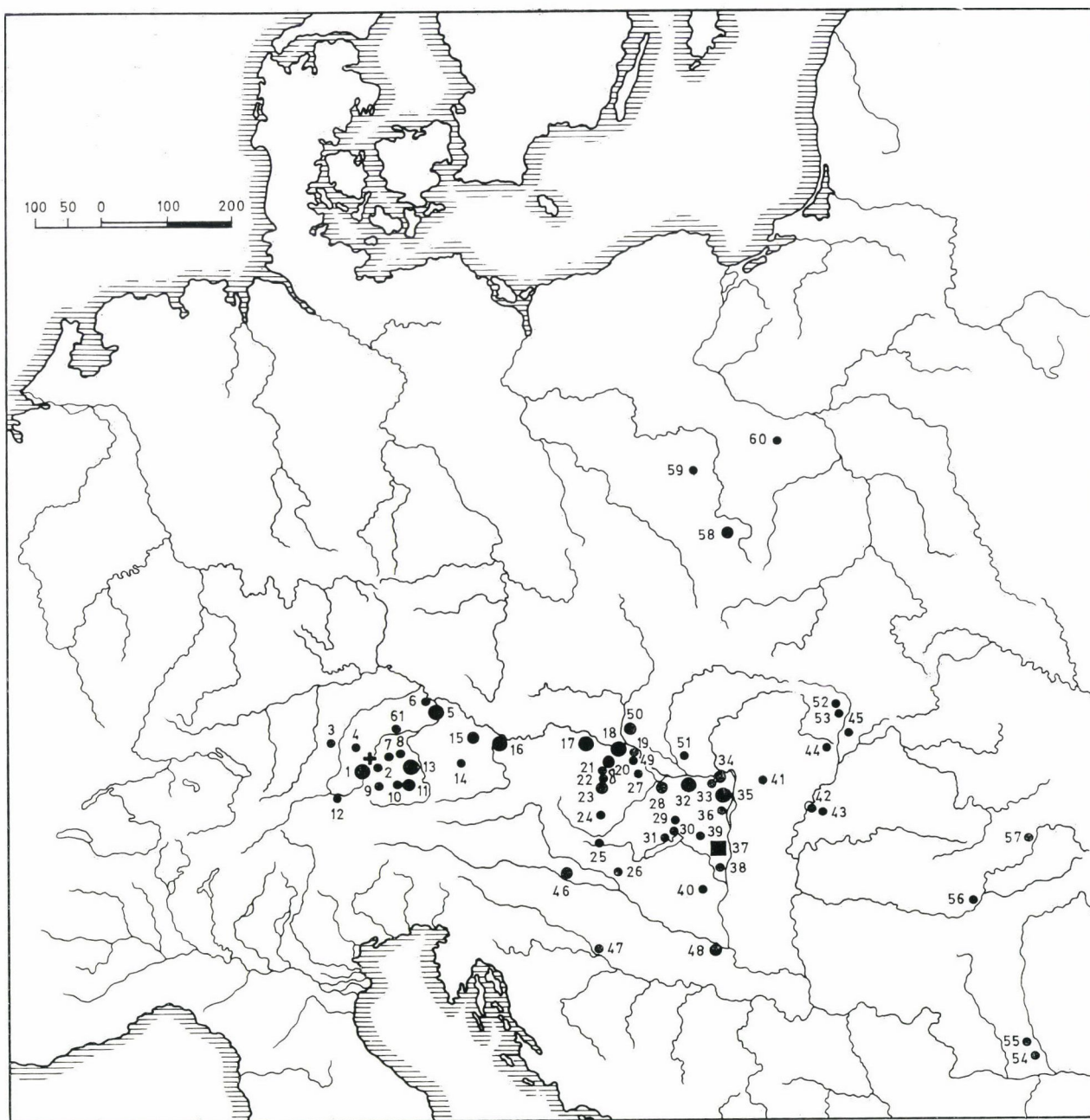


Abb. 17. Verschiedene Ausformungen des Types Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 16. 1. s. Abb. 9, 5, 2. s. Abb. 13, 13, 3. s. Abb. 13, 14, 4. s. Abb. 14, 2, 5 = Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 16 M = 1:1



+ Werkstatt

Fundorte

- 1-2 St.
- 3-5 St.
- 10-50 St.
- über 50 St.

Abb. 18. Die Verbreitung der Sigillaten von Pfaffenhofen (siehe S. 145)

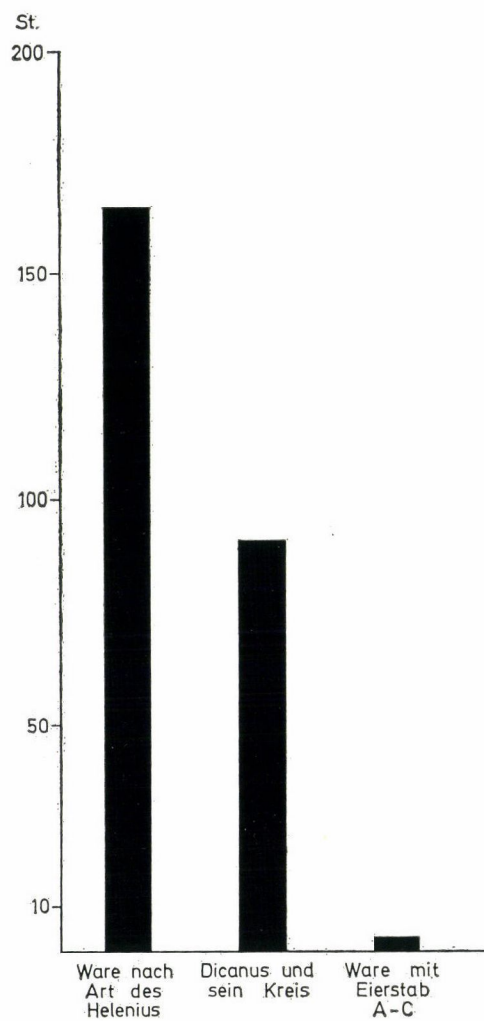


Abb. 19. Die Verteilung der Sigillaten von Pfaffenhofen und der Ware mit Eierstab A—C in Pannonien

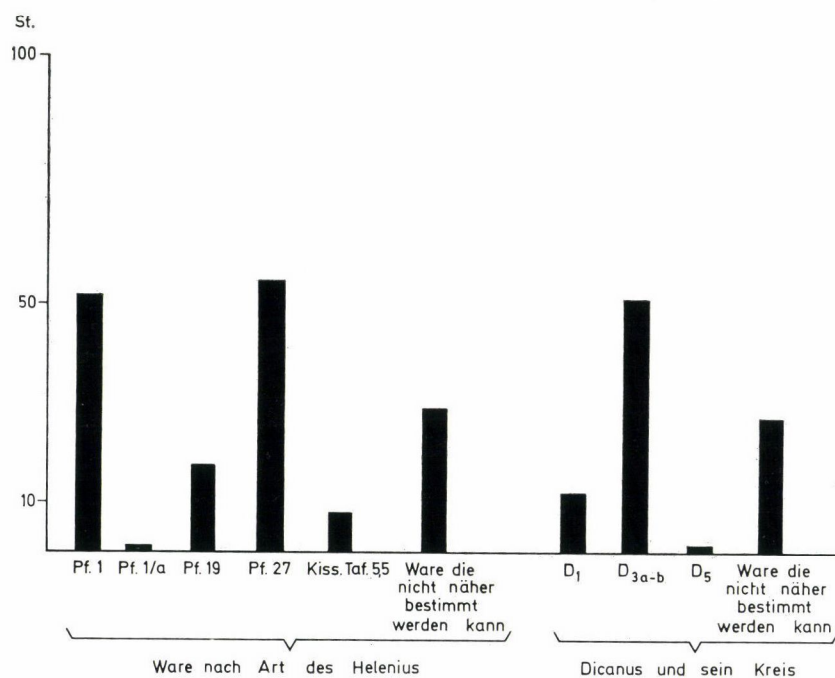


Abb. 20. Die Verteilung der Sigillaten von Pfaffenhofen nach Gruppen in Pannonien

TABELLARISCHE ÜBERSICHT
Die Pfaffenhofen-Ware in Pannonien s. Abb 19–20.

Form	Art des Helenius	Dicanus und sein Kreis	Ware mit Eierstab A—C
Dr. 30	2/14, 5/1, 13/1, 22/1, 22/2, 22/3, 22/6, 22/20, 22/29, 23/1, 24/23, 24/34, 24/36, 24/40, 24/42, 24/43, 24/56, 24/62, 26/1, 28/1		
Dr. 37	1/1, 1/2, 1/7, 1/8, 1/9, 1/10, 1/11, 1/12?, 1/13, 1/14, 1/15, 1/16, 1/17, 1/18, 1/19, 1/20, 1/21, 1/22, 1/23, 1/24, 1/32, 1/33, 1/37, 1/39, 1/40, 2/4, 2/6, 2/8, 2/12, 2/13, 2/15, 2/16, 2/17, 2/19, 2/20, 4/1, 5/2, 7/1, 7/2, 8/1, 9/1, 11/1, 12/1, 14/1, 16/1, 18/1, 19/2, 19/3, 19/4, 19/5, 19/6, 19/7, 19/8, 19/9, 19/10, 19/15, 20/1, 21/3, 22/4, 22/5, 22/7, 22/8, 22/9, 22/10, 22/11, 22/12, 22/13, 22/14?, 22/15, 22/16, 22/17, 22/18, 22/19, 22/21?, 22/22?, 22/30, 22/31, 22/32, 22/33, 22/34, 22/35, 22/36, 22/38, 24/3, 24/2, 24/5, 24/7, 24/8, 24/9, 24/10, 24/11, 24/12, 24/13, 24/14, 24/15, 24/16, 24/17, 24/18, 24/19, 24/22, 24/24, 24/25?, 24/26, 24/27, 24/28, 24/29, 24/30, 24/31, 24/32, 24/33, 24/37, 24/38, 24/39, 24/41, 24/44, 24/46, 24/47, 24/48, 24/49, 24/50, 24/51, 24/52, 24/53, 24/55, 24/59, 24/60, 24/61, 24/63, 24/64, 24/65, 24/66, 24/67, 24/68, 24/69, 24/70, 24/71, 24/72, 25/1, 26/2, 26/3?, 27/2, 5/7 (FO: unbekannt)	1/3, 1/4, 1/5, 1/6, 1/25, 1/26, 1/27, 1/28, 1/29, 1/30, 1/31, 1/34, 1/35, 1/36, 1/38, 2/1, 2/2, 2/3, 2/5, 2/7, 2/9, 2/10, 2/11, 2/18, 2/21, 2/22, 3/1, 3/2, 4/2, 4/3, 5/3, 5/4, 6/1, 7/3, 7/4, 7/5, 10/1, 10/2, 10/3, 10/4, 11/2, 12/2, 12/3, 14/2, 14/3, 15/1, 16/2, 17/1, 17/2, 19/1, 19/14, 19/16, 19/17, 19/18, 19/19, 19/20, 19/21, 19/22, 19/23, 19/24, 19/25, 19/26, 19/27, 19/28, 21/1, 21/2, 22/23, 22/24, 22/25, 22/26, 22/27, 22/28, 22/37, 22/39, 22/40, 24/1, 24/2, 24/6, 24/20, 24/21, 24/45, 24/54, 24/57, 24/58, 27/1. 2, 3, 4, 6, 8 (FO: unbekannt)	19/11, 19/12, 19/13
Form läßt sich nicht bestimmen	24/35, 1 (FO: unbekannt)		
	Insg. 165 St.	Insg. 90 St.	Insg. 3 St.

KATALOG

1. VINDOBONA

Lager

a) Platz am Hof 14, K. u. K. Kriegsministerium, 1913/14.

1. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. HMdSW Inv. XI/022/8. (Abb. 1, 1)

b) Wipplingerstr. 5–7, Fp 1937/18.⁸

2. Dr. 37. Eierstab Kiss Taf. 5, 5. Teilung durch Doppelstab Pf. 10 auf Rosette Pf. 9. Geschnürte Bögen Kiss Taf. 2, 47. Ton: gelblichrot, mehliger. HMdSW Inv. 1937/415 b. (Abb. 1, 2)

3. Dr. 37. mit Eierstab D 3b. Muschel Fölzer 706. Glatter Doppelbogen mit geteilten Zierstäbchen

⁸ FÖ 3 (1948) 82 (E. Polaschek). Bei der Aufnahme des Materials von Vindobona war mir Dr. O. Harl behilflich. Für seine vielseitige Hilfe spreche ich auch hier meinen aufrichtigen Dank aus.

Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 8. Ähnliche Verzierungsweise Pons Aeni Abb. 22, 8. HMdSW Inv. 1937/341. (Abb. 1, 3).

Lagerterritorium

a) Dorotheerg. 17, 1898–1900.⁹

4. Dr. 37 mit Eierstab D 3 darunter gerippter Bogen Kiss Taf. 6, 78 ? HMdSW Inv. —. (Abb. 1, 4)

b) Fleischmarkt 18, 20, 1902.¹⁰

5. Dr. 37. Eierstab D 3. Perlring Fölzer 830 mit Muschel Fölzer 706 und Wandstempel DJICANVS (rückläufig) wie Pons Aeni Abb. 33, 3. Reihe von Punkten Pons Aeni Abb. 25, 2. HMdSW Inv. — (Abb. 1, 5)

⁹ FR. KENNER: Römische Funde in Wien in den Jahren 1896 bis 1900. Wien 1900. 67—.

¹⁰ FR. KENNER: Römische Funde aus Wien (1902). Mitteilungen der K. K. Zentralkommission 2 (1903) 41—

6. Dr. 37. Eierstab D 3 auf Richtungslinie. Perlring Fölzer 830 mit Muschel Fölzer 706. Achtteilige Scheibenrosette wie Pfaffenhofen Abb. 5, 3. Senkrechte Reihe von Punkten wie Pons Aeni Abb. 25, 2. HMdSW Inv. — (Abb. 1, 6)

c) Herreng. 6, 8, 1913.¹¹

7. Dr. 37. Eierstab Pf. 27. Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 28, Zierstäbchen der Art wie Kiss Taf. 6, 87 (dazu Pons Aeni Abb. 17, 10). Ton: mehlig gelblichrot. HMdSW Inv. 1979. (Abb. 1, 7)

8. Wandscherben Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. In einem Medaillon aus 2 geschnürten Bögen Kiss Taf. 2, 47 Kopf links wie Kiss Taf. 5, 33 aber ca. 12% kleiner. Zwischen Blättern Kiss Taf. 6, 57 auf Ranken Blatt auf Säule Kiss Taf. 6, 74 (dazu Pf. 17). Ton: mehlig, hellgelblichrot. HMdSW Inv. 1891/3, 5. (Abb. 1, 8)

d) Johannesg. 3, 1912/13.

9. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Unter geripptem Bogen wie Pocking Abb. 10, 3 ? herzförmiges Blatt Pf. 33. Ton: mehlig, hellziegelrot. HMdSW Inv. — (Abb. 1, 9)

10. Dr. 37. Reihe von Rosetten Pf. 21. Ton: mehlig, gelblichrot. Glanzton: stark abgewetzt. HMdSW Inv. 2038/4. (Abb. 1, 10)

11. Dr. 37. Eierstab D 3 auf Richtungslinie. Im Feld Perlringe Fölzer 830 ineinander. HMdSW Inv. 2042. (Abb. 1, 11)

e) Neuer Markt 1913.¹²

12. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Bogen wie Kiss Taf. 6, 78 und Vogel Kiss Taf. 5, 50. Ton: mehlig, hellgelblichrot. Die Frage, ob es sich um eine Ware von Westerndorf oder Pfaffenhofen handelt muß noch offen bleiben. HMdSW Inv. — (Abb. 2, 1)

f) Plankeng. 4-Spiegelg. 17, 1913.¹³

13. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Hirsch Pf. 23a, kleine Scheibenrosette wie Pons Aeni Abb. 21, 10. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: glänzend, orangerot. HMdSW Inv. 2768. (Abb. 2, 2)

14. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1, darunter gerippter Bogen wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 100, 10. Ton: mehlig, hellgelblichrot. HMdSW Inv. S 2091. (Abb. 2, 3)

15. Dr. 37. Im Feld Hirschkuh r. Pf. 23b, sieben-teilige Scheibenrosette wie Pons Aeni Abb. 17, 19—20. HMdSW Inv. 2777. (Abb. 2, 4)

16. Dr. 37 mit undeutlichem Eierstab Pf. 27. Im Feld Hund Pf. 31 oder Hase Pf. 6, Rosette Pf. 21, darunter in geripptem Kreis Pf. 18 kleine Scheibenrosette wie Pons Aeni Abb. 21, 10. HMdSW Inv. 2750/1—2. (Abb. 2, 5)

17. Dr. 37.—Im Feld Reihe von Doppelkreismedaillen Pf. 13 mit Vogel Kiss Taf. 5, 50; unten mit 2 Zierstäbchen Pons Aeni Abb. 17, 10 und siebenteiliger Rosette Pf. 21. Ähnliche Verzierungsart Pons Aeni Abb. 17, 14. Ton: mehlig, gelblichrot. HMdSW Inv. 2837/1. (Abb. 2, 6)

18. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19. Im Feld zwischen Scheibenrosetten wie Pons Aeni Abb. 21, 10 Zierstab wie Pons Aeni Abb. 21, 5 — rechts Hund ähnlich wie Kiss Taf. 4, 36. HMdSW Inv. 2774/1. (Abb. 2, 7)

19. Dr. 37. Eierstab Pf. 19, darunter Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 28. Glanzton: glänzend, von guter Qualität. HMdSW Inv. — (Abb. 2, 8)

¹¹ A. NEUMANN: Lampen und andere Beleuchtungsgeräte aus Vindobona. RLiÖ 22 (1967) 26.

¹² Ebd. 27. Auf die Fundorte der Sigillaten hat mich Prof. A. NEUMANN aufmerksam gemacht. Für seine freundliche Hilfe spreche ich auch hier meinen Dank aus. Die Einteilung und Reihenfolge seiner an-

20. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27, darunter Rosette Pf. 21. Ton: mehlig, gelblichrot. HMdSW Inv. 2756. (Abb. 2, 9)

21. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Figur mit Weinschlauch Kiss Taf. 4, 12 = Pons Aeni Abb. 17, 1 und Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 28. Ton: wie vorher. HMdSW Inv. — (Abb. 2, 10)

22. Dr. 37. Im Feld Schreitende Pf. 29 in geripptem Ovalmedaillon wie Pons Aeni Abb. 21, 5. Ton: mehlig, gelbziegelrot. HMdSW Inv. — (Abb. 2, 11)

23. Dr. 37. Kopf n. 1. Kiss Taf. 5, 33 in Medaillon aus 2 geschnürten Bögen Kiss Taf. 2, 47. Ähnliche Verzierungsweise Pons Aeni Abb. 19, 1. Ton: gelblichrot, mehlig. HMdSW Inv. — (Abb. 2, 12)

24. Dr. 37. Anstatt des Eierstabes Fries aus Ziergliedern-Abart Kiss Taf. 6, 61; siehe Kiss Taf. 29, 3. Im Feld Gigasfiguren nebeneinander Kiss Taf. 5, 22. Ton: mehlig, gelblichrot. Flüchtige Ausformung. HMdSW Inv. — (Abb. 2, 13)

25. Dr. 37 mit Eierstab D 3 a. Im Feld Muschel Fölzer 706. Ton: mehlig, gelblichrot. HMdSW Inv. S 2091. (Abb. 3, 1)

26. Dr. 37 mit Eierstab D.3. Perlring Fölzer 830 darin undeutliche Verzierung. Ton: mehlig, gelblichrot. HMdSW Inv. 2811. (Abb. 3, 2)

27. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld Stütze Fölzer 795 darunter Esel Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 20 (verkleinerte Abformung). Ton: mehlig, gelblichrot. HMdSW Inv. — (Abb. 3, 3)

28. Wandscherben Dr. 37 mit Eierstab D 3?. Perlring Fölzer 830, Wecken wie Pons Aeni Abb. 23. Ton: mehlig, hellgelblichrot. HMdSW Inv. — (Abb. 3, 4)

29. Dr. 37. Im Feld buschenartige Pflanze in Anlehnung an Fölzer 736. Im Perlring Fölzer 830 vierteilige — und daneben kleine achtteilige Scheibenrosette wie Pfaffenhofen Abb. 5, 3. Ton: mehlig, gelblichrot. HMdSW Inv. 2805. (Abb. 3, 5)

g) Schenkeng. 8-Roseng. 1, 1913.

30. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Ton: mehlig, ocker-gelb. HMdSW Inv. 1820/12. (Abb. 3, 6)

31. Dr. 37. Im Feld Perlring Fölzer 830 mit Muschel Fölzer 706? HMdSW Inv. 1820/19. (Abb. 3, 7)

h) Singerstr. 6—8 — Lilieng. 2, 1911.

32. Dr. 37. Im Feld Kopf n. 1. Kiss Taf. 5, 33 und Blatt Kiss Taf. 6, 54 auf Ranke wechselnd mit Zierstäbchen Kiss Taf. 30, 7 HMdSW Inv. — (Abb. 3, 8)

i) Spiegelg. 13, 1933.¹⁴

33. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Arkaden aus Schnurbögen Kiss Taf. 2, 47 auf Zierstäbchen Kiss Taf. 6, 87; darüber Blatt < Kiss Taf. 6, 57. Ton: mehlig, ocker-gelb. HMdSW Inv. — (Abb. 3, 9)

k) Stallburgg.—Bräunerstr.—Dorotheerg. 1911.

34. Dr. 37 mit Eierstab D 3a. Ton: mehlig, gelblichrot. HMdSW Inv. — (Abb. 3, 10)

35. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Tier 0.1629? (Abb. 15, 9) verwischte Rosette wie Pons Aeni Abb. 27, 9 und schräg gerippter Zierstab Pons Aeni Abb. 27, 9. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: stark abgewetzt. HMdSW Inv. 2189/3. (Abb. 3, 11)

36. Wandscherben Dr. 37. Eierstab D 1?, Perlring Fölzer 830. Glanzton: stark abgewetzt. HMdSW Inv. 2189/1. (Abb. 3, 12)

geführten Arbeit, die das keramische Material bearbeitet, habe ich beibehalten.

¹³ Es kamen i. J. 1913, anlässlich des Neubaus von einem Haus, südlich vom Lager zahlreiche Sigillaten zum Vorschein.

¹⁴ FÖ 1 (1933) 250. (E. POLASCHEK)

Municipium

a) Rennweg 60–62, 1903/04.¹⁵

37. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld geschürter Bogen Kiss Taf. 2, 47 auf Säule Pf. 17. Siebenteilige Scheibenrosette wie Pons Aeni Abb. 21, 10, schreitende Gewandfigur Pf. 29. Ton: mehlig. Verwandter Dekor: Pons Aeni Abb. 21, 1. HMdSW Inv. —. (Abb. 3, 13)

b) Rudolfspital 1908.¹⁶

38. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld unter Arkadendekor aus schräg gerippten Bögen wie Pons Aeni Abb. 24, 13, 16, 17 und Abb. 26, 1 Rosette Fölzer 848 abwechselnd mit Stütze Fölzer 795, darüber mit gefiedertem Blatt wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 12. Kleine Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 27, 7. Ähnliche Verzierungsweise Pons Aeni Abb. 35, 2. HMdSW Inv. —. (Abb. 3, 14)

Wien

39. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Bär Kiss Taf. 5, 35 mit Zierstäbchen, Mann am Pfahl Kiss Taf. 5, 15, Bestiarier Kiss Taf. 5, 20 und Hund Pf. 31 über Kreuzornament Kiss Taf. 6, 71 abwechselnd mit Vogel Kiss Taf. 5, 50. Ähnlicher Dekor: Gabler, BVbl. 31, 1966, 124, Abb. 1, 5. HMdSW Inv. 1937: 316 b. FO: I. Wipplingerstr. (Abb. 4, 1)

40. Dr. 37. Anstatt des Eierstabes Fries aus Rosetten Pf. 9. Im Feld Blatt Pf. 8 zwischen Zierstäbchen Pf. 26, Ton: mehlig, gelblichrot HMdSW Inv. 1937/415c, FO: I. Wipplingerstr. (Abb. 3, 15)

2. CARNUNTUM

Zivilstadt auf der Petroneller Burg Gebäude C

1. = M. Groller, Grabungen in der Zivilstadt. RLiÖ 6 (1905) Fig. 91 oben links.

Dr. 37. Im Feld Muschel Fölzer 706, Stütze Fölzer 795 und kleine Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 27, 7. Ton: hart gebrannt. Mus. Carn. Inv. 3323/33. (Abb. 4, 2)

2. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld Teilung durch gitterartig verzierten Stab, ähnlich wie Fölzer 869 mit Muschel wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 9. Links Perlring Fölzer 830 mit Innenrosette, darüber 2 kleine Scheibenrosetten wie Pons Aeni Abb. 27, 7. Rechts Traube Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 13 darüber 2 Scheibenrosetten. In nächster Metope Perlring. Mus. Carn. Inv. 3323/331. FO: wie vorhin? (Abb. 4, 3)

3. Dr. 37 mit Eierstab D 3a. Im Feld Reihe von Perlringe Fölzer 830. Mus. Carn. Inv. 3323/3A. FO: unsicher. (Abb. 4, 4)

4. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Randstempel STABILIS vgl. Pons Aeni Abb. 34, 16; Juhász Taf. 26, 1. Im Feld oben Rosette Pf. 21 abwechselnd mit Vogel Kiss Taf. 4, 38 unten Rosette mit Vogel < Kiss Taf. 5, 50 (vgl. Karnitsch, Lauriacum Taf. 90, 1). Mus. Carn. Inv. 3323/3A FO: unsicher. (Abb. 4, 5)

5. Dr. 37. Im Feld Teilung durch Doppelstäbe wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 90, 7. Unter gerippten Bögen Wecken wie Pons Aeni Abb. 22, 14 und Abb. 23 und Muscheln Fölzer 706. (Abgedreht wie Pons Aeni Abb. 24, 12). Ton: mehlig, hellgelblich. Mus. Carn. Inv. 3323/7A FO: unsicher. (Abb. 4, 6)

¹⁵ Jahrbuch der K. K. Zentralkommission III. 1. (1905) 214—.

6. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27? Im Feld senkrechte Reihe von Perlkreisen Pf. 11, stumpfes Fiederblatt Pf. 8 auf Ranke und gerippte Bögen Pf. 14. Mus. Carn. Inv. 3323 A. Gefunden bei Grabung in Carnuntum 1957 Suchgr. 2 (Abb. 5, 1)

Carnuntum ohne näheren Fundort

7. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Perlring Fölzer 830 und Wecken wie Pons Aeni Abb. 22, 14 und Abb. 23. Ton: mehlig, gelblichrot. Mus. Carn. Inv. 3316 (Abb. 5, 2)

8. Dr. 37. Im Feld Mars < Kiss Taf. 4, 6, Säule Pf. 17 und gerippter Zierstab (Abb. 15, 4). Ton: mehlig, gelblichrot. Glanzton: stark verwetzt. Mus. Carn. Inv. 3342/21 B. (Abb. 5, 3)

9. Dr. 37. Im Feld Perlring Fölzer 830, Gladiator mit Schwert und Schild nach rechts im Stil wie Pfaffenhofen Abb. 5, 3 — rechts männliche Figur mit Pferd? (Abb. 15, 10) (Gard 26). Oben kleine Scheibenrosette wie Pons Aeni Abb. 27, 9. Mus. Carn. Inv. 3344/33. (Abb. 5, 4)

10. Dr. 37 mit Eierstab D 1. Im Feld Gladiator mit Schwert und Schild nach rechts im Stil wie Pfaffenhofen Abb. 5, 3, Muschel Fölzer 706, kleine Rosette Pons Aeni Abb. 27, 9. Ton: mehlig, gelblichrot. Mus. Carn. Inv. 3344/33E. (Abb. 5, 5)

11. Dr. 37 mit Eierstab D 1. Im Feld schräg gerippter Zierstab wie Pons Aeni Abb. 27, 9, Gladiator mit Schwert und Schild wie vorher, darüber Wandstempel DI|CANVS (rückläufig) vgl. Pons Aeni Abb. 33, 3, — rechts Muschel Fölzer 706. Ähnliche Verzierungsweise: Pons Aeni Abb. 27, 9. Ton: mehlig, hellgelblichrot, Glanzton: orangerot. Mus. Carn. Inv. 3344/33Eβ. (Abb. 5, 6)

12. Dr. 37 mit Eierstab Kiss Taf. 5, 5. Im Feld Bestiarier Kiss Taf. 5, 25 und Zierstäbchen Kiss Taf. 26, 14. Zur Verwendung des Eierstabes Kiss Taf. 5, 5 in Pfaffenhofen s. Pons Aeni Abb. 15, 3. Ton: hellgelblichrot. Mus. Carn. Inv. 3344/39BB. (Abb. 5, 7)

13. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27? Im Feld Bestiarier Kiss Taf. 5, 25 und herzförmiges Blatt Pf. 33. Mus. Carn. Inv. 3344/39Bδ. (Abb. 5, 8)

14. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Gladiator < Kiss Taf. 5, 24 abwechselnd mit Bestiarier Kiss Taf. 5, 25 (ca. 12% kleiner). Zwischen den Figuren je 2 Blätter (besser als Pf. 8, < Kiss Taf. 6, 59) wie Pons Aeni Abb. 21, 4. Ausformung: flüchtig und unsauber. Mus. Carn. Inv. 3344/39Bε. (Abb. 5, 9)

15. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld oben Hund r. < Kiss Taf. 4, 36, unten Bär Kiss Taf. 5, 35 und Hirsch Pf. 23a. Mus. Carn. Inv. 3346/45Eβ. (Abb. 5, 10)

16. Dr. 37 mit Randstempel VICTORINVS (rückläufig) ähnlich wie Streitberg Abb. 6, 29? Eierstab Pf. 27, Hund ähnlich Pf. 31, Zierstab < Pf. 26. Ton: mehlig, gelblichrot. Mus. Carn. Inv. 3346/45Ed. (Abb. 5, 11)

17. Wandscherben Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19. Im Feld gerippter Kreis Pf. 24 mit Innenrosette wie Pons Aeni Abb. 21, 12. Ausformung: flüchtig und unsauber. Ton: mehlig, hellgelblichrot. Mus. Carn. Inv. 6462 (Abb. 5, 12)

18. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld Arkaden aus gerippten Bögen wie Pons Aeni Abb. 22, 4 auf Doppelperlstab wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 90, 7. Unter den Arkaden Wecken wie Pons Aeni Abb. 22, 14 und Muscheln Fölzer 706. Vgl. Kat. 2/5. Ton: mehlig, hellgelb. Mus. Carn. Inv. —. (Abb. 6, 1)

¹⁶ FR. V. KENNER: Römische Funde in Wien 1908 — 1910. JAK 5 (1911) 145 b.

19. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. In Medaillon aus 2-schnürten Bögen Kiss Taf. 2, 47 Kopf links wie Kiss Taf. 4, 33 aber ca. 12% kleiner. Zwischen Blättern Kiss Taf. 6, 58 auf Ranken Blatt auf Säule Pf. 17. Vgl. Karnitsch, Iuvavum Taf. 56, 11. Ähnliche Verzierungsweise: Kat. 1/8. Ton: mehlig gelblichrot, Stark verwetzt. Mus. Carn. Inv. —. (Abb. 6, 2)

20. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld zwischen gerippten Kreisen Pf. 11 Mars < Kiss Taf. 4, 6 (flüchtige und unsaubere Ausformung) — oben Zierstäbchen < Pf. 15. Ton: mehlig, gelblichrot. Mus. Carn. Inv. —. (Abb. 6, 3)

21. = R. M. Swoboda-Milenović, Carn Jb 2 (1956) Taf. V. 14. Wohl Erzeugnis einer norischen? Werkstatt, die von Trier her beeinflusst war. Vermutlich. Dicanus und sein Kreis in Pfaffenhofen. FO: *Carnuntum, Zivilstadt*, Grabung 1956, Oststr.

22. = R. M. Swoboda-Milenović, Carn Jb 1 (1955) Taf. III. 15. Dicanus und sein Kreis. FO: *Carnuntum, Zivilstadt*, Grabung 1952.

3. GERVATA

1. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 2 Dicanus und sein Kreis.

2. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 3. Dicanus und sein Kreis.

Pusztasomorja

1. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 124, Abb. 1, 5. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Ähnliche Verzierungsweise: Kat. 1/39. Art des Helenius.

4. AD FLEXVM

2. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 124, Abb. 1, 6. Dr. 37 mit Eierstab D 3, Perlring wohl Fölzer 830, kleine Scheibenrosette. Dicanus und sein Kreis.

3. Dr. 37 mit Eierstab D 1. Im Feld über Perlring Fölzer 830 achteilige Rosette < Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 4. Hansági Múzeum, Mosonmagyaróvár Inv. 57. 18. 68. (Abb. 6, 4)

5. ARRABONA

1. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 8. Art des Helenius.

2. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 7. Art des Helenius.

3. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 4. Dicanus und sein Kreis.

4. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld galoppierendes Pferd n. 1. (Abb. 15, 8) Ri-Fi T. 115 = 0.1908, Bär ähnlich wie Fölzer 602 0.1629, kleine Scheibenrosette wie Pfaffenhofen Abb. 5, 3. Xántus János Múzeum, Győr Inv. 75. 21. 232. FO: Győr, Széchenyi Platz, Grabung 1968, Fläche 3, Graben des Kanals. (Abb. 6, 5)

6. KITTSEE (Burgenland, Bez. Neusiedl am See)

1. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld gerippter Kreis wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 100, 16? mit fünfteiliger Scheibenrosette wie Pons Aeni Abb. 27, 10. Zwischen den Kreisen achteilige Scheibenrosette Fölzer 848. BgLM, Eisenstadt Inv. —. (Abb. 6, 6)

7. WINDEN AM SEE (Burgenland, Bez. Neusiedl am See)

1. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19. Im Feld undeutliche Zierelemente. BgLM, Eisenstadt Inv. 23801. (Abb. 6, 7)

2. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld geschnürter Bogen Kiss Taf. 2, 47, darüber Vogel Kiss Taf. 5,

50; Säule Pf. 17. Ausformung: flüchtig, unsauber. BgLM, Eisenstadt Inv. 23852. (Abb. 6, 8)

3. Dr. 37. Im Feld Gladiator mit Schwert und Schild nach rechts im Stil wie Pfaffenhofen Abb. 5, 3; schräg gerippter Zierstab und Rosette wie Pons Aeni Abb. 27, 9. Ähnliche Verzierungsweise: Pons Aeni Abb. 27, 9. BgLM, Eisenstadt Inv. 24885. (Abb. 6, 9)

4. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 5. Dicanus und sein Kreis.

5. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 6. Dicanus und sein Kreis.

8. SCHÜTZEN AM GEBIRGE (Burgenland, Bez. Eisenstadt)

1. Dr. 37. In Arkadendekoration unter geschnürtem Bogen auf Säule Pf. 17 siebenteilige Rosette Pf. 9 und gerippter Kreis Pf. 11. BgLM Inv. 22628. FO: Wulkaäcker, FP 1939/17. (Abb. 6, 10)

9. FERTŐRÁKOS-GOLGOTA (Kom. Győr-Sopron, Kr. Sopron)

1. = D. Gabler, ActaArchHung 25 (1973) 152, 11, 5. Dr. 37 mit den Details eines Perlkreises Pf. 18. Art des Helenius.

10. SCARBANTIA

1. = D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 1. Dicanus und sein Kreis.

2. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Unter gerippten Bögen Muscheln Fölzer 706. Unten fünfteilige Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 27, 10–11 unter gerippten Bögen Pons Aeni Abb. 27, 10, darunter Rosette Fölzer 848. Liszt Ferenc Múzeum, Sopron Inv. 55. 184. 66. (Abb. 6, 11)

3. Dr. 37 mit undeutlichem Eierstab D 6? Im Feld Perlring Fölzer 830 mit Innenrosette Pons Aeni Abb. 27, 7. Unter Amphora Fölzer 791 kleine Scheibenrosette, daneben Hund Pf. 31. Ausformung: flüchtig, unsauber, Liszt Ferenc Múzeum, Sopron Inv. 55. 184. 68. (Abb. 6, 12)

4. Dr. 37. Im Feld buschenartige Pflanze in Anlehnung an Fölzer 736, daneben schreitende Figur Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 15. Vgl. Juhász Taf. 36, 3, Pfaffenhofen Abb. 5, 3, D. Gabler, ArchÉrt 95 (1968) 216, Abb. 3, 11. Ausformung: flüchtig, unsauber. Liszt Ferenc Múzeum, Sopron Inv. 55. 184. 69. (Abb. 7, 1)

11. SAVARIA

1. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Einzelnes Zierelement in geripptem Kreis < Pf. 18. Stark abgewetzt. Savaria Múzeum, Szombathely Inv. 54. 55. 10. FO: Szombathely, Ruinengarten. (Abb. 7, 2)

2. Dr. 37. Im Feld Perlring Fölzer 830 und Muscheln Fölzer 706. Stark abgewetzt. Savaria Múzeum, Szombathely Inv. 62. 9. 2357. FO: Szombathely, Isis-Heiligtum, Abschn. 259, über Terrazzo-Fußboden, T: 120–170 cm, Innenseite der 2 × 2 m SO Mauern. (Abb. 7, 3)

12. SALA

1. = D. Gabler, ActaArchHung 27 (1975) 177, Abb. 10, 13.

2. = D. Gabler, ActaArchHung 28 (1976) 163 Abb. 17, 10.

3. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Perlring Fölzer 830 darin achteilige Scheibenrosette wie Fölzer 848. Vgl. Pons Aeni Abb. 22, 2. Links Hund Pf. 31. Ton: mehlig, gelblichrot. Göcseji Múzeum, Zalaegerszeg Inv. 174. Gefunden bei Grabung in Zalalövő 1975.

13. POLA (Kom. Zala, Kr. Letenye, Gem. Beeschely)

1. = Kiss Taf. 25, 1. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 27 (Löcher im Kern). Ton: mehlig, gelblichrot. Durch Brand sekundär grau verfärbt. Ung. Nationalmus. Inv. 174/877. 5. FO: Pola, Hügelgrab.

14. POETOVIO

1. = Curk Taf. 21, 11. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1? Im Feld Rosette Kiss Taf. 6, 70 (dazu Pf. 9/). Art des Helenius.

2. = Curk Taf. 20, 23, Dies., Acta RCRF 7 (1965) 79, Abb. 1, 7.

3. = Curk Taf. 9, 2; 9, 4, Dies., Acta RCRF 7 (1965) 79, Abb. 1, 6a–b.

15. SISCIA

1. = B. Rutkowski, Archeologia 18 (1967) 64, Fig. 23, B. Vikić-Belančić, Starinar 13–14 (1962–1963) 96, Abb. 16.

16. GYULAFIRÁTOT-POGÁNYTELEK (Kom. Veszprém, Kr. Veszprém)

1. Wandscherben Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Hund Kiss Taf. 4, 36 und Hirschkuh Pf. 23b. Bakonyi Múzeum, Veszprém Inv. 55. 241. 364. (Abb. 7, 4)

2. Wandscherben Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld Perlringe Fölzer 830 nebeneinander. Ton: gelblichrot. Bakonyi Múzeum, Veszprém Inv. 55. 241. 309, 55. 241. 89. (Abb. 7, 5)

17. SZENTKIRÁLYSZABADJA-ROMKÚT (Kom. Veszprém, Kr. Veszprém)

1. Dr. 37 mit Eierstab D 3b (liegend). Im Feld Muschel Fölzer 706 und Traube Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 13. Bakonyi Múzeum, Veszprém Inv. 55. 240. 1011. (Abb. 7, 6)

2. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld Perlringe Fölzer 830 ineinander. Bakonyi Múzeum, Veszprém Inv. 55. 240. 779. (Abb. 7, 7)

18. ÖRVÉNYES (Kom. Veszprém, Kr. Veszprém)

1. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Zierstab Pf. 26?, Hund Kiss Taf. 4, 36, Hirschkuh < Kiss Taf. 4, 31 darunter Pf. 1. als Verzierungselement. Vgl. Pons Aeni Abb. 20, 4. Bakonyi Múzeum, Veszprém Inv. 64. 72. 95. (Abb. 7, 8)

19. BRIGETIO

Lager

1. Dr. 37 mit Resten des Eierstabes (abgedreht). Im Feld Perlring Fölzer 830, Rosette Fölzer 848 und Hase wie D. Gabler, BVB1 31, 1966, 127, Abb. 3, 4.

Glanzton: von guter Qualität. Ung. Nationalmus. Inv. 60. 25. 10. FO: Szöny, Legionslager, Grabung 1942. (Abb. 7, 9)

Brigetio ohne näheren Fundort

2. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld herzförmiges Blatt Pf. 33 unter schräg geripptem Bogen. Ung. Nationalmus. Inv. 6/1928. 2. (Abb. 7, 10)

3. = Juhász Taf. 22, 15. Dr. 37. Im Feld Blatt Pf. 33 unter geripptem Bogen wie vorhin, Säule. 4. = Juhász Taf. 28, 2. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1a? Im Feld unter geripptem Bogen gerippter Kreis Pf. 11. Zwischen Bögen herzförmiges Blatt Pf. 33.

5. = Juhász Taf. 28, 1. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19? Im Feld gerippter Kreis Pf. 11 und Blatt Pf. 33, dazwischen Zierstäbchen Kiss Taf. 6, 87.

6. = Juhász Taf. 26, 20. Dr. 37 mit Eierstab Kiss Taf. 5, 5 auf Richtungslinie. Trennung durch Zierstab Kiss Taf. 6, 84 (verwischt) mit Zierglied Kiss Taf. 6, 62. Rechts geschnürter Bogen mit Vase Kiss Taf. 6, 72, darunter Blatt Kiss Taf. 6, 57? und Blatt Pf. 33. Links Zierstab Kiss Taf. 6, 87. Die schlechte Ausformung, die verwischten Zierelemente und das Blatt Pf. 33 ließe die Möglichkeit einer Herstellung in Pfaffenhofen zu.

7. = Juhász Taf. 33, 15. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld eine Figur mit Weinschlauch wie Kiss Taf. 4, 12 abwechselnd mit Mars < Kiss Taf. 4, 6. Unter den einzelnen Figuren Blatt Pf. 8? auf Ranken. Abgewetzt.

8. = Juhász Taf. 37, 16. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld unter gerippten Bögen Kopf n. 1. Kiss Taf. 5, 33. Unter den Bögen Säule Pf. 17 (links auch die dritte Säule ist sichtbar). Die Punzen sollen abgenutzt gewesen sein. Ung. Nationalmus. Inv. 2/1950. 75 Samml. Fleissig.

9. = F. Eichler, Laureae Aquincenses I. 165, Taf. 4, 1. Dr. 37 mit Randstempel STABILIS. Eierstab Pf. 27 auf Richtungslinie. Im Feld Hund n. links Pf. 31 und Wildschwein < Kiss Taf. 5, 39 abwechselnd mit Hund n. rechts Kiss Taf. 4, 36. Zierstäbchen oben und unten.

10. = Juhász Taf. 36, 1. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 (in den Kernen Löcher!). Im Feld Hase n. 1. Pf. 6, darunter Hund n. 1 Kiss Taf. 4, 37. Blatt Kiss Taf. 6, 54 auf herzförmigen Blatt Pf. 33 und verwischte Rosette. Standringdurchm.: 10,6 cm. Ung. Nationalmus. Inv. 2/1950. 191 Samml. Fleissig.

11. = Juhász Taf. 40, 13. Dr. 37 mit Eierstab A? Im Feld Perlring Fölzer 830 mit siebenteiliger Scheibenrosette wohl Pf. 9. Unten und oben verwischte kleinere Scheibenrosette.

12. = Juhász Taf. 36, 3. Dr. 37 mit Eierstab B. Im Feld Perlringe Fölzer 830 mit siebenteiligen Rosetten Pf. 9, dazwischen männliche Figur Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 15. Oben und unten kleine sechs-teilige Scheibenrosette.

13. = Juhász Taf. 12, 23. Dr. 37 mit Eierstab C darunter Reihe von Sternchen. Im Feld unter Doppelbogen Hahn ähnlich wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 17 unter achteiligen Scheibenrosetten wie Pfaffenhofen Abb. 5, 3. Unten und oben in den Winkeln Muscheln Fölzer 706 (mit stark abgenutzter Punze eingestempelt).

14. = Juhász Taf. 34, 14. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld unter geripptem Bogen wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 2 gerippter Kreis. Unter den Bögen Rosette Fölzer 848?

15. = Juhász Taf. 37, 3. Dr. 37. Im Feld Wildschwein n. 1. Kiss Taf. 5, 39, Wecken wie Pocking

Taf. 11B, 4–5, siebenteilige Scheibenrosette wohl Pf. 9.

16. = Juhász Taf. 26, 18. Dr. 37 mit Perlring Fölzer 830 und schräg geripptem Zierstab wohl Pons Aeni Abb. 27, 9.

17. = Juhász Taf. 40, 3. Dr. 37 mit großem Blatt Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 11.

18. = Juhász Taf. 33, 14. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Reihe von Rosetten Fölzer 848, darunter Perlring Fölzer 830 mit Innenrosette < Pf. 9, rechts römische Wölfin s. Rutkowski, *Archeologia* 18, 1967, 64, fig. 23.

19. = Juhász Taf. 37, 7 und 13, Taf. 40, 11. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Ovale Medaillons aus je 2 schräg gerippten Bögen wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 2 und Rosette Fölzer 848 darin Wecken wie Pons Aeni Abb. 22, 14. Zwischen den Medaillen Perlringe Fölzer 830 übereinander und Wecken.

20. = Juhász Taf. 40, 10 und 12. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld oben Reihe von fünfteiligen Rosetten Pons Aeni Abb. 34, 1. darunter Perlringe Fölzer 830 ineinander. Vgl. Kat. 4/2.

21. = Juhász Taf. 37, 12. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Stützen Fölzer 795 unter gerippten Bögen, darunter Stützen und Rosetten. Vgl. Pons Aeni Abb. 24, 3.

22. = Juhász Taf. 40, 1–2. Dr. 37 mit Eierstab D 3a, Teilung durch Zierstäbchen über Stützen Fölzer 795. Unter Girlanden gefiedertes Blatt Karnitsch-Lauriacum Taf. 101, 12, über den Girlanden sieben-teilige Rosette wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 5. In den schmaleren Feldern Traube Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 13 oder großes Blatt Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 11.

23. = Juhász Taf. 13, 17. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld hockende Gestalt n. r. wie Pocking Taf. 11 B 6; Rutkowski 64, fig. 23; Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 18 umgeben von Stützen Fölzer 795. Unter geripptem Bogen wie Pons Aeni Abb. 24, 13 Stützen.

24. = Juhász Taf. 12, 22. Dr. 37 mit Eierstab D 3? Im Feld männliche Figur wohl Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 16. Muschel Fölzer 706, verwischte Rosette, Stütze Fölzer 795, Bär n. 1 < 0.1629. Ton: von schlechter Qualität, Glanzton: abgewetzt.

25. = Juhász Taf. 40, 16. Dr. 37 mit Eierstab D 5. Im Feld Rankenwerk unter Verwendung blumen-artiger Zierglieder und des Punktes wie Pons Aeni Abb. 25, 2.

26. = Juhász Taf. 40, 4. Eierstab D 1? als Verzierungselement und großes Blatt Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 11.

27. = Juhász Taf. 40, 17. Dr. 37 mit Perlring Fölzer 830 und Wecken wie Pons Aeni Abb. 22, 14.

28. = Juhász Taf. 29, 21. Dr. 37 mit Eierstab D 3? Im Feld Rest eines gerippten Bogens, links Hase wie Gabler, *BVBI* 31, 1966, Abb. 3, 4.

20. TOKOD

1. = D. Gabler, *BVBI* 31, 1966, 125. Abb. 2, 14. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1?

21. SOLVA

1. Dr. 37. Im Feld unter buschenartigen Pflanzen in Anlehnung an Fölzer 736 Hirsch n. 1 ähnlich Ri-Fi T. 96a, (Abb. 15, 11) und Bär < 0.1629 ähnlich Fölzer 602. Oben verwischte Rosette Pons Aeni Abb. 27, 8, unten Muscheln Fölzer 706. Ton: ockerfarbig. Balassi B. Múzeum, Esztergom, Inv. 55. 1632. 1. (Abb. 7, 11)

2. Dr. 37 mit Eierstab D 1. Im Feld unter Stütze Fölzer 795 Muschel Fölzer 706, Hund n. 1 wie Pf. 31 und kleine Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 27, 7. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: kaum glänzend. Balassi B. Múzeum, Esztergom, Inv. —. (Abb. 8, 1)

3. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Hirsch r. Pf. 23a und Hirschkuh Pf. 23b. Achteilige Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 21, 10. Vgl. Westerdorf IV. Abb. 11, 2. Balassi B. Múzeum, Esztergom, Inv. 75. 245. 1. FO: Burg, Grabung im J. 1966. Fläche 102/D, Tiefe, 123–125 cm. (Abb. 8, 2)

22. AQUINCUM

Nähere Fundumstände unbekannt (Lager oder Lager-territorium)

1. = Kiss Taf. 25, 18. wurde von H.-J. Kellner, Pfaffenhofen 85, der Töpferei in Pfaffenhofen zugeteilt. FO: Óbuda.

2. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 1. Ton: mehlig, hellgelblichrot. Glanzton: stark verwetzt. HM Budapest, Inv. 23727, sl. 595. (Abb. 8, 3)

3. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Hirschkuh Pf. 23b, Zierstab < Pf. 26. Ton: mehlig, gelblichrot. Glanzton: stark abgewetzt. HM Budapest, Inv. 23603. (Abb. 8, 4)

4. Dr. 37. Im Feld in Arkadendekoration aus Schnurbogen Kiss Taf. 2, 47 und Säule Pf. 17, Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 28. Ton: mehlig, dunkelgelbrot. HM Budapest, Inv. 21716. FO: Óbuda, bei der Árpád-Brücke, am Brückenkopf. (Abb. 8, 5)

5. = Kiss Taf. 25, 21. Bestimmt von H.-J. Kellner, Pfaffenhofen 85. FO: Óbuda.

6. = Kiss Taf. 25, 22. Bestimmt von H.-J. Kellner, Pfaffenhofen 85. FO: unbekannt.

7. = Kiss Taf. 30, 7 wurde von H.-J. Kellner der Töpferei in Pfaffenhofen zugeteilt. FO: Óbuda.

8. = Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19. Im Feld unter kleinen Scheibenrosetten Pons Aeni Abb. 21, 11 Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 3. Ton: mehlig, hellgelblichrot. HM Budapest, Inv. 23664. (Abb. 8, 6)

9. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19. Im Feld geripptes Zierstäbchen Pf. 16, Tier (Panther?). Ton: mehlig, hellgelb. Glanzton: ziegelrot. HM Budapest, Inv. 23659. (Abb. 8, 7)

10. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19. Gerippter Bogen wie Pons Aeni Abb. 20, 4 kleine Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 21, 11, rechts gerippter Bogen wohl Karnitsch, Lauriacum Taf. 100, 10. Ton: mehlig, hellgelblichrot. HM Budapest, Inv. 23643. (Abb. 8, 8)

11. = Kiss Taf. 21, 22. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 (Löcher in den Kernen) auf Richtungslinie. Im Feld Blatt Kiss Taf. 6, 56 und Blatt Pf. 33, verwischte Rosette und Hase Pf. 6. Ton: mehlig, gelblichrot. Glanzton: glänzend ins Lila spielend. HM Budapest, Inv. 23514, sl. 313. FO: Óbuda.

12. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 auf Richtungslinie. Im Feld Doppelbogen Pf. 13, Rosette Pf. 9 und Zierstab Pf. 16. Ton: gelblichrot. Durch Brand sekundär verfärbt. HM Budapest, Inv. 22083. (Abb. 8, 9)

13. = Kiss Taf. 28, 1. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 (in den Kernen Löcher). Im Feld Girland aus Schnurbogen Kiss Taf. 2, 47 darin Rosette Pf. 21. Unter den Bögen Säule Pf. 17? Ton: mehlig, gelblichrot. HM Budapest, Inv. 23492.

14. = Kiss Taf. 27, 18. Vermutlich Ware aus Pfaffenhofen. Das Bildfeld ist sehr verwischt.

15. = Kiss Taf. 27, 4. Dr. 37 mit Eierstab (kaum sichtbar). Im Feld unter gerippten Arkaden Hund n. 1. Pf. 31. Trennung durch Doppelstab Pf. 10 auf Rosette

Pf. 21. Ton: mehlig, gelblichrot, HM Budapest, Inv. 23596. FO: Óbuda. (Abb. 8, 10)

16. = Kiss Taf. 24, 7. Vgl. Kat. 2/14.

17. = Kiss Taf. 25, 23. wurde von H.-J. Kellner, Pfaffenhofen 85, der Töpferei in Pfaffenhofen zugeteilt.

18. = Kiss Taf. 24, 6. Dr. 37 mit Schreitende Pf. 29 und Krieger Pf. 28. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Budapest, Inv. 23540. FO: Óbuda.

19. = Kiss Taf. 24, 4. Verzierung wie vorhin, mit Zierstäben.

20. = Kiss Taf. 25, 20. Dr. 30. Vermutlich Ware aus Pfaffenhofen mit Eierstab Pf. 27? gerippter Kreis wie Pf. 11 und Zierstab.

21. = Kiss Taf. 30, 6. Dr. 37. Vielleicht Ware aus Pfaffenhofen? Eierstab Pf. 27? Die einzelnen Motive wurden auch in Pfaffenhofen verwendet.

22. = Kiss Taf. 30, 8. Wie vorhin.

23. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Reihe von Rosetten Fölzer 848, darunter Doppelbögen wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 8, unten Reihe von Muscheln Fölzer 706. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Budapest, Inv. 23619, Mb 518. (Abb. 8, 11)

24. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Achtteilige Scheibenrosette Fölzer 848, Doppelbogen Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 8. HM Budapest, Inv. 23487 Die Zusammengehörigkeit der Stücke 22/23 und 22/24 ist nicht gesichert. (Abb. 8, 12)

25. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld Reihe von Rosetten Fölzer 848. HM Budapest, Inv. 23724, sl. 557. (Abb. 8, 13)

26. Dr. 37. Im Feld Perlring Fölzer 830 mit Muschel? Fölzer 706, rechts über Stütze Fölzer 795 verwischte Zierglieder, laufendes Tier und Rosette. Schlechte Ausformung, undeutliche und nicht identifizierbare Darstellung. HM Budapest, Inv. 31362. FO: Szentendre Str., Kanalbau 1932. (Abb. 8, 14)

27. Dr. 37 mit Eierstab D 3b auf Richtungslinie. Im Feld gerippter Kreis ähnlich wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 100, 16 Ton: mehlig, hellgelblichrot. HM Budapest, Inv. 34314. (Abb. 9, 1)

28. Dr. 37 mit Eierstab D 3b auf Richtungslinie. Im Feld Hase n. 1. wie Gabler, BVBI 31, 1966, 127, Abb. 3, 4 und gerippter Bogen wie Pons Aeni Abb. 35, 2 (Intercisa). Ton: mehlig, dunkelgelblichrot. HM Budapest, Inv. 23495. (Abb. 9, 2)

Canabae («Hercules villa»)

29. = D. Gabler, ActaArchHung 28 (1976) Nr. 187. Art des Helenius.

30. = Ebenda Nr. 188. Art des Helenius.

31. = Ebenda Nr. 189. Art des Helenius.

32. = Ebenda Nr. 190. Art des Helenius.

33. = Ebenda Nr. 162. Art des Helenius.

34. = Ebenda Nr. 184. Art des Helenius.

35. = Ebenda Nr. 186. Art des Helenius.

36. = Ebenda Nr. 185. Art des Helenius.

37. = Ebenda Nr. 183. Dicanus und sein Kreis.

Municipium

38. Dr. 37. Im Feld Hund n. 1. Pf. 31, Hirschkuh r. Pf. 23a? Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: nur stellenweise erhalten, abgesprungen. HM Budapest, Inv. — FO: Sujtás Str. Grube 3., Grabung 1975. (Abb. 9, 3)

39. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Perlringe Fölzer 830 ineinander, und Wecken wie Pons Aeni Abb. 22, 14. ähnliche Verzierungsweise: Kat. 14/3.

Ton: mehlig, hellgelblichrot, Glanzton: abgewetzt. HM Budapest, Inv. 76. 5. 153. FO: Szentendre Str. Grabung 1975. (Abb. 9, 4)

40. = T. Nagy, Budapest Régiségei 18, 1958, 161, Abb. 16. Dr. 37 mit Reihe von Stützen Fölzer 795, darüber undeutliche Ovalmedaillen. Dicanus und sein Kreis. FO: sog. Malerhaus.

23. MATRICA

1. = A. Mócsy, ArchÉrt 82, 1955, Taf. XVI. 17. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld gerippte Kreise Pf. 18 mit Innenrosetten wie Westerndorf II. Abb. 11, 56. Art des Helenius. FO: Vicus Grube 1.

24. INTERCISA

Castellum

1. Dr. 37 mit Eierstab D 3a auf Richtungslinie. Im Feld Doppelperlstab wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 90, 7, verwischte Rosette Pons Aeni Abb. 27, 9 und männliche Figur < Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 16. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. 75. 6. 8. FO: Castellum, Grabung 1957. (Abb. 9, 5)

2. Wandscherben Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld gerippter Bogen wie Karnitsch, Lauriacum 101, 2. HM Dunaújváros Inv. 75. 6. 8, FO: wie vorhin. (Abb. 9, 6)

3. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 auf Richtungslinie. Im Feld Ranken mit Blatt Kiss Taf. 6, 53, unten und oben Vogel Kiss Taf. 4, 38. Derselbe Dekor: Pons Aeni Abb. 19, 7. HM Dunaújváros, Inv. 68. 101. 494. FO: castellum, Fläche I, Grube A, Grabung 1965–1966. (Abb. 9, 7)

4. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Arkadendekor aus geschnürten Bögen Kiss Taf. 2, 47 auf Säulen Kiss Taf. 6, 74 (dazu Pf. 17). Über den Säulen achtteilige Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 17, 19. Unter den Arkaden Kopf Kiss Taf. 5, 32 und undeutliche Zierelemente (Kiss Taf. 4, 57?). Ausformung: mit abgenützten Punzen, unsauber. HM Dunaújváros, Inv. — FO: wie vorher. (Abb. 9, 8)

5. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Über geschnürtem Bogen Kiss Taf. 2, 47 Vogel Kiss Taf. 5, 50. Durch Brand sekundär schwarz verfärbt. HM Dunaújváros Inv. 68. 101. 542. FO: castellum, außer dem Gebäude I. Grube 1. Grabung 1966. (Abb. 9, 9)

6. Dr. 37 mit Eierstab D 1, darunter gerippter Bogen Kiss Taf. 2, 49? und undeutliche Verzierungselemente. HM Dunaújváros, Inv. — FO: castellum, Grabung 1971, Fläche IV. Kastellgraben II. T: 360 cm. (Abb. 9, 10)

Lagerdorf (vicus)

a) Gebäude 2, Grabung 1906.

7. = Kiss Taf. 25, 17; Póczy, Intercisa II. Taf. XI. 2 wurde von H.-J. Kellner, Pfaffenhofen S. 85 der Töpferei in Pfaffenhofen zugeteilt.

b) Gebäude 3, Grabung 1908.

8. = Póczy, Intercisa II. Kat. 134. Dr. 37. Im Feld Zierglied Kiss Taf. 6, 61, gerippter Bogen, darunter gerippter Kreis Pf. 11 und Zierstab Pf. 15. Ton: mehlig, hellgelbrot. Póczy vermutete eine TS Nachahmung aufgrund der derben und flüchtigen Ausformung. Ung. Nationalmuseum. Inv. 28/1908. 62. (Abb. 9, 11)

9. = Kiss Taf. 25, 9. Art des Helenius.
10. = Póczy, *Intercisa II*. Kat. 106. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Art des Helenius. Ung. Nationalmus. Inv. 18/1908. 86; 54. 13. 68. FO: unsicher.
- c) Papsziget, Grabung 1967.
11. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Ton: mehlig, hellgelbrot. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Grube 32. (Abb. 9, 12)
12. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Arkade aus geripptem Bogen Pf. 14. Ton: wie vorhin. Die Zusammengehörigkeit der Stücke 24/11 und 24/12 ist wahrscheinlich. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Grube 32. (Abb. 9, 13)
13. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19. Im Feld undeutliche Verzierung (Scheibenrosette?). Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Grube 32. (Abb. 10, 1)
14. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 19. Ton, FO und Aufbewahrungsort wie vorhin. Die Zusammengehörigkeit der Stücke 24/13 und 24/14 ist nicht ausgeschlossen. (Abb. 10, 2)
15. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 auf Richtungslinie Blatt Kiss Taf. 6, 53 auf Ranke und Vogel Kiss Taf. 4, 38. Vgl. Kat. 24/2. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Grube 32.
16. Dr. 37. Im Feld Schreitende Pf. 29 unter geschnürtem Bogen auf Säule Pf. 17 und Astragal Pf. 34. Ähnliche Verzierungsweise: Pons Aeni Abb. 21, 1. Die Punzen sollen abgenützt gewesen sein. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Grube 32. (Abb. 10, 3)
17. Dr. 37. Im Feld Teilung durch Doppelperlstab Pf. 10, Doppelkreis Pf. 13 mit Innenrosette Pf. 9. Ton: mehlig, hellgelblich. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Grube 32. (Abb. 10, 4)
18. Dr. 37. Im Feld Kopf 1. < Kiss Taf. 5, 33 unter Arkadendekoration aus geschnürtem Bogen wie Pons Aeni Abb. 19, 2 und Säule Pf. 17, darüber siebenteilige Rosette wie Pons Aeni Abb. 19, 1. Ähnliche Verzierungsweise: Pons Aeni Abb. 19, 2. Ton: mehlig, hellgelb. Die Punzen sollen abgenützt gewesen sein. HM Dunaújváros Inv.—. FO: Grube 35. (Abb. 10, 5)
19. Wandscherben Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Teilung durch Doppelperlstab Pf. 10, Doppelkreis Pf. 13 mit Innenrosette Pf. 21 und Schreitende Pf. 29. Ton: gelblichrot Glanzton: hell, orangenrot, verwetzt. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Grube 39. (Abb. 10, 6)
20. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. Im Feld Rosetten Fölzer 848. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Grube 39. (Abb. 10, 7)
- d) Wasserturm, Grabung 1970.
21. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Perlring Fölzer 830 mit Innenrosette oder Muschel Fölzer 706 wie Pons Aeni Abb. 24, 9. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: abgesprungen. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Haus II., Grube 4. (Abb. 10, 8)
22. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1a? Im Feld Säule Pf. 17, Doppelkreis Pf. 13, Zierstäbchen Pf. 15 und Pf. 16? Ton: mehlig, dunkelgelbrot. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Haus III. (Abb. 10, 9)
23. Wandscherben Dr. 30 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld unter Schnurbogen Kiss Taf. 2, 47 Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 28; beiderseits je 2 Rosetten Pons Aeni Abb. 21, 12. Säule Pf. 17, darüber Blatt Pf. 8. Ähnlicher Dekor: Karnisch, Veldidena Taf. 11, 3. Ton: mehlig, gelblichrot, FO: Fläche 1/2, Spatenstich 11; Fläche 1/3, Spatenstich 10, Fläche 1/2, Spatenstich 9, Fläche 6/8—7/8 Grube 10. Spatenstich 3—8. Grabung 1969. (Abb. 10, 10)
24. Dr. 37. Im Feld Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 28 abwechselnd mit Schreitende Pf. 29. Ton: gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 1/1, Spatenstich 6. Grabung 1969. (Abb. 10, 11)
25. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 (Kiss Taf. 5, 6). Im Feld Kreuzornament Kiss Taf. 6, 71, Rosette Kiss 6, 70, darunter Hase Kiss Taf. 6, 40. Ausformung: flüchtig, Glanzton: abgewetzt. Die Frage, ob Westerdorfer oder Pfaffenhofener Erzeugnis ist, muß noch offen bleiben. HM Dunaújváros, FO: Fläche 1/4, Spatenstich 5. (Abb. 10, 12)
26. Dr. 37 mit Eierstab Kiss Taf. 5, 5. Im Feld Kopf n. 1. Kiss Taf. 4, 24 in Doppelkreis Pf. 13, dazwischen Schreitende Pf. 29, Vögel Kiss Taf. 5, 50 und Zierstäbchen Kiss Taf. 6, 87, oben Zierstäbchen in Form eines Wandstempels wie Kiss Taf. 26, 4. Ton: hellgelblich, Glanzton: abgesprungen. Die Punzen sollen abgenützt gewesen sein. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 1/5, 6. Spatenstich, Grabung 1969. (Abb. 10, 13)
27. Dr. 37 mit geripptem Kreis Pf. 18 darin Vogel Kiss Taf. 5, 50. Neben dem Kreis Zierstäbchen Kiss Taf. 6, 87. Glanzton: abgewetzt. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 4/6, Spatenstich 4. Grabung 1969. (Abb. 10, 14)
28. Dr. 37 mit Eierstab Kiss Taf. 5, 5. Im Feld Rosette Pf. 21. Ton: gelblich, Glanzton: abgewetzt. Ausformung: flüchtig. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 1/3, Spatenstich 2. Grabung 1969. (Abb. 10, 15)
29. Dr. 37. Im Feld größere siebenteilige Rosette Pf. 9 abwechselnd mit Zierstäbchen in der Art wie Kiss Taf. 6, 87, darüber achteilige Rosette Pons Aeni Abb. 17, 19. Glanzton: abgewetzt. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 2/5, Spatenstich 5. Grabung 1969. (Abb. 11, 1)
30. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Reste undeutlicher Zierelemente. Glanzton: hellrot, Ausformung: unsauber, flüchtig. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 2/5, Spatenstich 5. Grabung 1969. Erzeugnis von Pfaffenhofen? (Abb. 11, 2)
31. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27, darunter sieben-teilige Rosette Pf. 21. HM Dunaújváros, Inv.—. Fläche 2/5, Spatenstich 6. Grabung 1969. (Abb. 11, 3)
32. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Reihe von verwischten Rosetten Pf. 21. Ausformung: unsauber, flüchtig. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 3/2, Spatenstich 3. Grabung 1969. (Abb. 11, 5)
33. Dr. 37 mit Eierstab Kiss Taf. 5, 5. Im Feld Kreuzornament Kiss Taf. 6, 71, Westerdorf IV. Abb. 10, 16. Glanzton: abgewetzt. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 4/2, Spatenstich 3. Grabung 1969. (Abb. 11, 6)
34. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 27 auf Richtungslinie. Im Feld Hasen Pf. 6 übereinander abwechselnd mit Hund (3 übereinander) Pf. 31. Teilung durch Perlstab Kiss Taf. 6, 84 und Blatt Kiss Taf. 6, 55. auf Ranken wie Pons Aeni Abb. 19, 7. Zierstäbchen Kiss Taf. 6, 87. Glanzton: stark abgewetzt, bräunlich. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 4/2, Spatenstich 5. Grabung 1969. (Abb. 11, 7)
35. Bruchstück mit Rosette Pf. 21. HM Dunaújváros Inv.—. FO: Fläche 5/6. Ware aus Pfaffenhofen? (Abb. 11, 8)
36. Wandscherben Dr. 30 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Arkadendekoration aus geripptem Bogen Pf. 14. Glanzton: hellziegelrot. HM Dunaújváros Inv.—. FO: Fläche 7/2. Grabung 1969. (Abb. 11, 9)
37. Dr. 37. Im Feld geschnürte Bögen auf Säule Pf. 17 wie Pons Aeni Abb. 19, 2. Links Krieger? Pf. 3? Glanzton: abgewetzt. Ausformung: flüchtig, unsauber. HM Dunaújváros, Inv.—. FO: Fläche 8/3 Grube 21. Grabung 1969. (Abb. 11, 10)

38. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 auf Richtungslinie. Im Feld Köpfe Kiss Taf. 5, 33, Zierstäbchen und Gigas Kiss Taf. 5, 22. Glanzton: stark abgewetzt. Flüssige und unsaubere Ausformung. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Wasserturm, Grabung 1969. (Abb. 11, 11)

39. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Hund Pf. 7? Glanzton: abgewetzt, gelblichrot. HM Dunaújváros Inv. —. FO: Fläche 3, Spatenstich 4. (Abb. 11, 4)

e) Grube 5., Grabung 1966, Nachgrabung 1970.

40. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 19. Im Feld Blatt ähnlich wie Kiss Taf. 6, 54 auf Ranke. Unter Arkadendekor aus geripptem und glattem (?) Bogen Zierstäbchen Pf. 26. Ähnliche Verzierungsweise: Westerndorf IV. Abb. 21, 1. Glanzton: von guter Qualität. HMDunaújváros, Inv. —. (Abb. 11, 12)

f) Grube T, Grabung 1970.

41. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld schreitende Figur Pf. 29, achteilige Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 21, 11 und Hirsch Pf. 23/a. HM Dunaújváros, Inv. —. (Abb. 11, 13)

42. Wandscherben Dr. 30 mit Eierstab Pf. 19. Im Feld Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 3, Hund n.r Kiss Taf. 4, 36 darüber Hirsch Pf. 23/a und achteilige Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 21, 11. HM Dunaújváros, Inv. —. (Abb. 12, 1)

43. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 27. Kopf < Kiss Taf. 5, 32 auf Doppelpferdstab Kiss Taf. 6, 85. Über Punkt Dm. 6 mm Hund n. 1 Kiss Taf. 5, 47. Rechts Säule Pf. 17?. Ton: mehlig, hellgelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. —. (Abb. 12, 2)

44. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 auf Richtungslinie. Im Feld Ranken mit Blatt Kiss Taf. 6, 53 und Vogel Kiss Taf. 4, 38. Vgl. Kat. 24/3. HM Dunaújváros, Inv. —

45. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. HM Dunaújváros, Inv. m. (Abb. 12, 3)

46. Dr. 37. Im Feld Löwe Kiss Taf. 5, 34, Bär n. r. Kiss Taf. 5, 35 und geripptes Zierstäbchen Pf. 12. HM Dunaújváros, Inv. —. (Abb. 12, 4)

g) «Z» Geb. (moderne) Wasserleitung 12–13, Grube 4. Grabung 1971.

47. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld gerippter Kreis Pf. 14. Glanzton: glänzend. HM Dunaújváros, Inv. —. (Abb. 12, 5)

48. Dr. 37. Im Feld Doppelpferdstab Pf. 10, Scheibenrosette wie Pons Aeni Abb. 19, 1 und siebenteilige größere Rosette Pf. 21. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Grube 5. Grabung 1971. (Abb. 12, 6)

49. Dr. 37. Im Feld Kopf Kiss Taf. 5, 32 aber ca. 10% kleiner in Doppelkreis Pf. 13, siebenteilige Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 21, 10, beiderseits einfache Säule Pons Aeni Abb. 20, 1b. Ton: mehlig, hellgelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Grube 5, Grabung 1971. (Abb. 12, 7)

h) I. Haus, Grabung 1973.

50. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: schwarze Schichte über dem Fußbodenniveau. (Abb. 12, 8)

i) II. Haus, Grabung 1973.

51. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Nördlich von Ofen 73/1, zerstörtes Fußbodenniveau. (Abb. 12, 9)

k) Wasserturm, Grabung 1973.

52. Dr. 37. Im Feld Gigas Kiss Taf. 5, 22, Zierstäbchen Pf. 16 und undeutliche Verzierungselemente Pf. 3? Ton: mehlig, hellgelblichrot, Glanzton: abgewetzt. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Grube, 73/44. Fläche 4. (Abb. 12, 10)

53. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld einzelnes Eierstabelement in hängendem geripptem Bogen.

Ähnlich wie Pons Aeni Abb. 20, 4. Ausformung: flüchtig, unsauber. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Grube 73/58. (Abb. 12, 11)

54. Dr. 37. Im Feld Mann am Pfahl Kiss Taf. 4, 4 (kleiner als Kiss Taf. 1, 8) und siebenteilige Scheibenrosette wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 5. Links undeutliches Verzierungselement. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Grube 73/73. (Abb. 12, 12)

55. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Hirschkuh Pf. 23b und achteilige Rosette Pons Aeni Abb. 21, 10. Ähnliche Verzierungsweise: Westerndorf IV. Abb. 11, 1–2. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Fläche 4, Spatenstich 1. (Abb. 12, 13)

56. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 3. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Graben 2. Im Fundamentgraben, Grabung 1971. (Abb. 12, 14)

57. Dr. 37 mit Eierstab D 3b. HM Dunaújváros, Inv. —. FO: Fläche 6, Spatenstich 3. (Abb. 12, 15)

Dunapentele ohne näheren Fundort

58. = Pons Aeni Abb. 35, 2. Geschenk von J. Fejér.

59. = Kiss Taf. 25, 19. Ton: mehlig, ockergelb. Ausformung: flüchtig, unsauber. Art des Helenius.

60. Dr. 37. Im Feld gerippte Kreise in der Größe wie Pf. 11 mit sechsstrahligen Sternen (Abb. 15, 12), dazwischen Eierstab D 3?, als Verzierungselement. Vgl. Pons Aeni Abb. 22, 14. Ton: mehlig, ockergelb. Ung. Nationalmus. Inv. 76/897, 34. Gabe von J. Fejér (Abb. 12, 16)

61. = Kiss Taf. 24, 1 (dazu Pfaffenhofen S. 85). Ton: mehlig, gelblichrot. Oben ein Detail des Eierstabes. Pf. 27? ist sichtbar. (Nicht bei Kiss). Gekauft vom Baron A. Nyáry.

62. = Kiss Taf. 24, 9. Gekauft vom Baron A. Nyáry. Art des Helenius.

63. Dr. 37. Im Feld zwischen Ranke und schräg geripptem Zierstab Pf. 12 Gigas Kiss Taf. 5, 22. Ton: mehlig, ockergelb. Ung. Nationalmus. Inv. 11/1912. 19. Gekauft vom Baron A. Nyáry. (Abb. 13, 1)

64. = Kiss Taf. 29, 3. Art des Helenius.

65. Dr. 37 mit siebenteiliger Rosette Pf. 21 und achteiliger Scheibenrosette mit eingetiefter Mitte Pons Aeni Abb. 17, 19. HM Dunaújváros, Inv. 74. 28. 392. FO: Castellum und Lagerbezirk. (Abb. 13, 2)

66. Dr. 37. Blatt wie Kiss Taf. 6, 57 auf Ranke. Säule Pf. 17. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. 74. 28. 449. FO: wie vorhin. (Abb. 13, 3)

67. Dr. 37. Im Feld Vogel Kiss Taf. 5, 50 in Doppelkreis Pf. 13. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. 74. 28. 344. FO: wie vorhin. (Abb. 13, 4)

68. Dr. 37. Im Feld in geripptem Bogen Rosette Pf. 21, darunter kleinere Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 21, 4. Ähnliche Verzierungsweise: Pons Aeni Abb. 20, 8. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. 74. 28. 341. FO: wie vorhin. (Abb. 13, 5)

69. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27 auf Richtungslinie. Im Feld Löwe < Kiss Taf. 5, 34. (Abb. 15, 5) Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. 74. 28. 255. FO: wie vorhin. (Abb. 13, 6)

70. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 28 und Doppelpferdstab Pf. 10. Ton: mehlig, gelblichrot. HM Dunaújváros, Inv. 74. 28. 301. FO: wie vorhin. (Abb. 13, 7)

71. Dr. 37. Im Feld Schreitende Pf. 29 und Zierstäbchen der Art Kiss Taf. 6, 87. Vgl. Kiss Taf. 24, 4.

Ton: mehlig, dunkelgelbblichrot. HM Dunaújváros, Inv. 74. 28. 453. FO: wie vorhin. (Abb. 13, 8)

72. Dr. 37. Im Feld schräg gerippter Zierstab > Pf. 12, verwischte Rosette Pons Aeni Abb. 27, 9 Hunde > Pf. 31, Muschel, Fölzer 706. Ton: mehlig, ockergelb. Glanzton: abgesprungen. Ung. Nationalmus. Inv. 54. 13. 80. FO: unbekannt (Intercisa?) (Abb. 13, 9)

25. ANNAMATIA

1. Dr. 37. Im Feld Schreitende Pf. 29. Teilung durch Zierstäbchen Kiss Taf. 6, 84 — vgl. Pons Aeni Abb. 17, 13 und Doppelperlstab Pf. 10. Ton: mehlig, gelbblichrot. HM Dunaújváros, Inv. 74. 38. 47. Lesefund. (Abb. 13, 10)

26. MYRSA

1. = Kiss Taf. 24, 3 wurde von H.-J. Kellner, Pfaffenhofen. S. 85 der Töpferei in Pfaffenhofen zugeteilt.

2. = Kiss Taf. 24, 5. Verzierungsweise wie vorhin.

3. = Kiss Taf. 25, 14 Ware aus Pfaffenhofen?

27. GORSIVM

1. = D. Gabler, Alba Regia 13, 1972, 45. Nr. 317.

2. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 3. Kopf Kiss Taf. 5, 32 in Medaillon aus 2 geschnürten Bögen Kiss Taf. 2, 47. Ton: mehlig, Glanzton: hellrot («Nachahmungsartig»). István Király Múzeum, Székesfehérvár, Inv. 64. 194. 1. FO: Gorsium-Vicus, über Haus 4, Fläche S³⁷, Spatenstich 2. (Abb. 13, 11)

28. ZÁVOD-HÖGYÉSZI FLUR (Kom. Tolna, Kr. Bonyhád)

1. Dr. 30 mit Eierstab Pf. 27. Im Feld Reiter Kiss Taf. 5, 30 aber ca. 10% kleiner. Ranken mit Blatt Kiss Taf. 6, 55, Hund r. ähnlich Kiss Taf. 4, 36 (kleiner). Béri Balogh Á. Múzeum, Szekszárd, Inv. 66. 203. 1. Geschenk, 1964. (Abb. 13, 12)

29. FUNDORT UNBEKANNT

1. = Kiss Taf. 24, 2 wurde von H.-J. Kellner, Pfaffenhofen S. 85 der Töpferei in Pfaffenhofen zugeteilt.

2. Dr. 37 mit Eierstab D 1. Im Feld männliche Figur Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 16, Perling Fölzer 830 und kleine Rosette wie Pfaffenhofen Abb. 5, 3. Balassi B. Múzeum, Esztergom. Inv. 63. 52. 3 R. (Abb. 13, 13)

3. Dr. 37 mit Eierstab D 3? Im Feld Reihe von männlichen Figuren > Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 16. Ausformung: flüchtig, unsauber. Balassi B. Múzeum, Esztergom, Inv. 63. 52. 3 R. (Abb. 13, 14)

4. Dr. 37. Im Feld Reihe von Perlingen Fölzer 830 mit siebenteiligen Innenrosetten wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 5; dazwischen kleine Scheibenrosette Pons Aeni Abb. 27, 7. Unten Reihe von Muscheln Fölzer 706. Ton: mehlig, ocker. Glanzton: mattglänzend, durch Brand sekundär verfärbt. Ung. Nationalmus. Inv. 56. 30. 6. (Abb. 13, 15)

5. Dr. 37. Im Feld Doppelkreis Pf. 13 mit achteckiger Innenrosette Pons Aeni Abb. 17, 19. Rechts Säule wohl Pf. 17. Ton: mehlig, ockergelb, Glanzton: stark abgewetzt. Ung. Nationalmus. Inv. 54. 13. 74. (Abb. 13, 16)

6. Dr. 37 mit Eierstab D 3. Im Feld Perling Fölzer 830 mit Innenrosette Fölzer 848. Ähnliche Verzierungsweise: Pons Aeni Abb. 22, 6. Ton: gelblich, ziegelrot, Glanzton: hellrot. Ung. Nationalmus. Inv. 63. 4. 32. Samml. Tussla. (Abb. 13, 17)

7. Dr. 37 mit Eierstab Pf. 1. Im Feld Mann an Pfahl Kiss Taf. 5, 15 und Krieger mit Lanze und Schwert Pf. 28. Ung. Nationalmus. Inv. 2/1950. 77. Samml. Fleissig. (Abb. 13, 18)

8. Dr. 37 mit Eierstab D 3a. Stützen Fölzer 795 unter gerippten Bögen, darunter Stützen und Rosetten Fölzer 848. Doppelbögen wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 8. Ähnliche Verzierungsweise: Juhász Taf. 37, 12; Pons Aeni Abb. 24, 3. Rdm: 25, 4cm; H: 14, 7 cm, Standrdm: 8,3 cm. Ung. Nationalmus. Inv. 1. 1950. 4. Samml. Lázár. FO: aus der Gegend nordwestlich vom Plattensee? (Abb. 14, 1)

In «barbarico»

Kunhegyes-Bánhalma-Vízátelőd (Kom. Szolnok, Kr. Törökszentmiklós)

Dr. 37 mit Eierstab Karnitsch, Lauriacum Taf. 101 C. Im Feld Reihe von Hähnen ähnlich Ri-Fi T. 239, unten Reihe von männlichen Figuren Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 16. Ton: mehlig, hellgelb, Glanzton: orangenrot, stark abgewetzt. Damjanich J. Múzeum, Szolnok Inv. —. FO: sarmatische Siedlung III. Grube, Rettungsgrabung i. J. 1975. (Abb. 14, 2)

II. DIE BEWERTUNG DES MATERIALS

1. Zum Typenschatz der Werkstatt von Pfaffenhofen

A. Mehr als 90 % der Sigillaten von Pfaffenhofen gehören einer der Varianten der Form Dr. 37 an; ihr Durchmesser bewegt sich — im Falle der Gefäße nach der Art des Helenius — zwischen 17 und 25 cm.¹⁷ Die Gefäße aus der Werkstatt des Dicanus sind im allgemeinen größer, ihr Durchmesser beträgt etwa 19,2–25,4 cm.¹⁸ Die Form Dr. 30 fiel, innerhalb des geprüften

¹⁷ H.-J. KELLNER: Die Sigillata-Töpfereien von Westerndorf und Pfaffenhofen. Kleine Schriften zur Kenntnis der römischen Besetzungsgeschichte Süd-

westdeutschlands. 9 (1973) Abb. 26.; JUHÁSZ Taf. 36, 1.

¹⁸ Ebd. Abb. 28; Kat. 8 (FO unbekannt)

Materials, bisher nur bei den Waren nach Art des Helenius auf. Im Gegensatz zu Pfaffenhofen ist dieselbe Form in der Werkstatt des Helenius in Westerndorf sehr selten.¹⁹

Man kann auch an den Erzeugnissen des Types Dr. 37 nach der Art der Helenius-Gruppe in Pfaffenhofen einige Unterschiede des Maßes beobachten; so ist z. B. bei den Waren mit dem Eierstab Pf. 19, sowohl die Länge des Bildfeldes (von der oberen Abschlußlinie des Eierstabes bis zur unteren Linie des Relieffeldes), wie auch die Randhöhe (vom unteren Teil der Rundstablippe bis zum Eierstab) etwas größer (die vordere etwa 4,8–8,4 cm, die letztere 2,3–4,8 cm), als im Fall der Sigillaten mit Eierstab Pf. 1 (Bildfeld 3,9–7,4 cm, Randhöhe 1,7–4,4 cm). Die Gruppe mit Pf. 27 hat sozusagen eine Mittelstellung zwischen den beiden anderen (Bildfeld 4–8 cm, Randhöhe 1,8–5,2 cm).

Die Länge des Bildfeldes bewegt sich im Falle der Dicanus-Gruppe zwischen 4–8,6 cm (die meisten sind über 6 cm), während die Randhöhe etwa 1,8–5,7 cm ist. Dies spricht, zusammen mit den Durchmesser-Angaben, dafür, daß die Schüsseln des Dicanus-Kreises etwas größer waren.

Die Wandstärke der Gefäße schwankt zwischen 6–9 mm; der Mundteil wurde bei je einem Stück der Dicanus-Gruppe mit Verdicken ausgebildet. Der Randstreifen ist bei den Erzeugnissen nach der Art des Helenius meistens gewölbt; derselbe Teil ist bei den Sigillaten des Dicanus-Kreises gerade.

Die Schüsseln der Form Dr. 30 sind im allgemeinen dickwändig.

B. Den *Typenschatz* der Sigillaten von Pfaffenhofen nach Art des *Helenius* hat H.-J. Kellner vorgeführt (Germania 42, 1964, 88–89, Abb. 3–4, 1–34). Er hat die einzelnen Motive nach den damals bekannten Typen des Eierstabes zusammengestellt. (Später hat er noch eine schmalere Variante Pf. 1a des Types Pf. 1 mit Eierstab unterschieden.) Auch wir wollen im folgenden im Sinne derselben Gruppierung die Motive der einzelnen Eierstab-Typen zusammenstellen, und zwar zunächst diejenigen, deren Zusammenhang mit dem Typenschatz der Werkstatt von Pfaffenhofen auch H.-J. Kellner schon in seinen seit 1964 veröffentlichten Aufsätzen erkannt hat. Wir wollen mit dieser Zusammenstellung einen vollständigen Überblick geben. Dann wollen wir solche Typen aufzählen, die bisher unter den Waren von Pfaffenhofen nicht beobachtet wurden. Diese letzteren mögen sein:

a) solche Typen, denen man auch schon bei Kiss begegnet, und die sich aus Westerndorf ableiten lassen. Wir wollen diese Typen nicht wiederholt vorführen; der Unterschied besteht vor allem im Maß; die Stücke aus Pfaffenhofen sind gewöhnlich um 10–12 % kleiner, und ihre Zeichnungen sind flüchtiger. Dies läßt sich darauf zurückführen, daß man in der Werkstatt von Pfaffenhofen die neuen Punzen einfach auf dem Wege gewonnen hat, daß man Reliefs von Westerndorfer Gefäßen abgegossen hat.

b) die von den Typen von Kiss wesentlich abweichenden oder in ihrer Zusammenstellung gar nicht vorhandenen Motive werden wir in Zeichnungen und mit ausführlicher Beschreibung veröffentlichen

Gruppe mit Eierstab Pf. 1.

H.-J. Kellner hat 17 Motive mit diesem Eierstab-Typus vorgeführt; doch registriert man hie und da auch Motive, die in die übrigen Gruppen eingereiht wurden, auf Stücken, die mit Eierstab Pf. 1 verziert sind, so z. B. Pf. 23a und Pf. 23b (siehe Westerndorf IV Abb. 11, 1–2), Pf. 30 (Kiss Taf. 30, 7) oder Pf. 33 (Juhász Taf. 28, 1–2, Pons Aeni Abb. 20, 1.). H.-J. Kellner hat auch den gegliederten Dreiviertelbogen und die achteilige Rosette,²⁰ die auf dem Stück aus Gauting erscheinen, für einen Bestandteil des Typenschatzes von Pfaffenhofen gehalten;

¹⁹ Westerndorf IV 48.

²⁰ Pfaffenhofen 91.

man sieht das vorige Motiv auf einem Stück aus Arrabona, Schlüssel mit Eierstab Pf. 1 (Kat. 5/1). Andere Typen sind noch

Typ		Belegstück
Mann am Pfahl	Kiss Taf. 5, 15	Westerndorf II Abb. 11, 56 D. Gabler, BVBl 31, 1966, Abb. 1, 5
Bestiarier	Kiss Taf. 2, 20	Ebendort
Gigas	Kiss Taf. 5, 22	Karnitsch, Lauriacum Taf. 90, 5
Bär	Kiss Taf. 5, 35	Westerndorf II. Abb. 11, 56
Bär	0,1629	Pons Aeni Abb. 21, 7
Siebenteilige		
Scheibenrosette	Kiss Taf. 6, 68	Westerndorf II. Abb. 11, 56
Achtteilige Rosette		Westerndorf IV. Abb. 11, 1–2
Gerippter Kreis	Ri-Fi Kb 88–89	? Pons Aeni Abb. 17, 20

Die erwähnten 31 Typen lassen sich aufgrund des pannonischen Materials noch mit den folgenden ergänzen:

Typ		Belegstück
1. Hund n. r. (bisher nur in den Pf. 19 und Pf. 27 Eierstab-Gruppen)	Kiss Taf. 4, 36	Kat. 2/15, Abb. 5, 10; Kat. 16/1, Abb. 7, 4 Kat. 18/1 (Abb. 7, 8)
2. Gladiator	Kiss Taf. 5, 24	Kat. 2/14 (Abb. 5, 9)
3. Bestiarier	Kiss Taf. 5, 25	Kat. 2/14 (Abb. 5, 9)
4. Gerippter Bogen in. Gr.	Kiss Taf. 6, 78	
(auch mit Pf. 19) Dm. 5,3 cm (Abb. 15, 1)		Kat. 19/2 (Abb. 7, 10)

Gruppe mit Eierstab Pf. 19

Zur Gruppe II. hat H.-J. Kellner die Typen Pf. 20–26 gerechnet.²¹ Wir können aufgrund eines Exemplars aus Carnuntum noch die folgenden Typen derselben Gruppe zuteilen. Pf. 8, Pf. 11, und Pf. 41, und aufgrund eines Gefäßes aus Intercisa das Motiv Pf. 3 (Kat. 24/42): Hierher gehören ferner:

Typ		Belegstück
Hund n. r. (auch bei den Gruppen Pf. 1 und Pf. 27)	Kiss Taf. 4, 36	Pons Aeni Abb. 21, 11
Blatt	Kiss Taf. 6,54 (!)	Westerndorf IV. Abb. 21, 1
Kleine Scheibenrosette		Pons Aeni Abb. 21, 11

²¹ Ebd. 85— die grobe Verzierung sowie die seltene Anwendung der figuralen Motive fielen schon damals auf. — Nach dem Abschluß des vorliegenden Manuskriptes ist erschienen: J. PRAMMER, Ein Sigillata-Brennofen aus Westerndorf-St. Peter, BVBl 40 (1975) 134—; es geht daraus hervor, daß die Typen von Pfaffenhofen Pf. 17, Pf. 13, Pf. 14, Pf. 22, Pf. 19 (!), Pf. 27, Pf. 8, Pf. 23 a–b, und Pf. 10 auch auf Sigillaten erscheinen, die in Westerndorf, in unmittel-

barer Nähe des Brennofens gefunden wurden. Man wird durch diese Tatsache zu noch größerer Vorsicht bei der Bestimmung der Sigillaten ermahnt. Man muß nämlich, aufgrund dieses neuen Fundmaterials, auch mit der Möglichkeit rechnen, daß ein Teil der dem Material von Pfaffenhofen nahestehenden Erzeugnisse in Westerndorf, in einer späten Phase der Werkstatt hergestellt wurde.

Die obigen 15 Typen lassen sich noch mit den folgenden drei ergänzen:

1. Ein stilisierter Vogel, nach rechts. Eine Analogie zu diesem Stück ist nicht bekannt. Durchm.: (Schnabel-rechter Fuß) 1,9 cm (Abb. 15, 2) Kat. 22/36.

2. Panther. Nur in einer verstümmelten, sehr schlechten Ausführung erhalten. Die inneren, gezeichneten Teile verschwunden. Ähnlicher Typ Pf. 30. Maß (Scheitel-linker Fuß) 2,2 cm (Abb. 15, 3) Kat. 22/9 (Abb. 8, 7).

3. Gegliederte Arkade (wie Pf. 1 Gruppe 4.) Kat. 22/9 (Abb. 8, 7)

Gruppe mit Eierstab Pf. 27

Man findet diesen charakteristischen Eierstab-Typ (in der Mitte ein kleines Loch, wie Pons Aeni Abb. 18, 1) genau in derselben Form auch in Westerndorf (Kiss Taf. 5, 6); die Bestimmung der Erzeugnisse, die dieser Gruppe angehören, ist daher nicht unproblematisch. In unsicheren Fällen mag der Größen-Unterschied im Vergleich zu den Typen von Westerndorf, die oberflächliche Ausführung, der poröse, mehligte Ton, die abgewetzte Oberfläche, der manchmal sogar völlig fehlende Glanzton ausschlaggebend sein. Man kann, abgesehen von den Typen Pf. 28–34, die folgenden Motive hierher rechnen:

Typ		Belegstück
Pf. 2		Pons Aeni Abb. 17, 4
Pf. 6		Kiss Taf. 21, 22
Pf. 17		Juhász Taf. 37, 16
Pf. 18		Pons Aeni Abb. 17, 1
Pf. 23b		Pons Aeni Abb. 18, 2 ²²
Figur mit Wein-		
schlauch	Kiss Taf. 4, 12	Pons Aeni Abb. 17, 1
Tänzer	Kiss Taf. 4, 24	Westerndorf IV. Abb. 17, 9
Maske	Kiss Taf. 4, 24	Westerndorf IV. Abb. 17, 9
Hase n. r.	Kiss Taf. 4, 33	Pons Aeni Abb. 18, 1
Hund r.	Kiss Taf. 4, 36	Eichler Taf. 4, 1 = Juhász Taf. 26, 1
(auch mit Pf. 1 und Pf. 19)		
Vogel	Kiss Taf. 4, 38	Pons Aeni Abb. 18, 2
Reiter	Kiss Taf. 5, 30	Pons Aeni Abb. 18, 1
weibl. Kopf l.	Kiss Taf. 5, 33	Pons Aeni Abb. 19, 1
Wildschwein	Kiss Taf. 5, 39	Pons Aeni Abb. 19, 6 = Eichler Taf. 4, 1
Kuh	Kiss Taf. 5, 44	Pons Aeni Abb. 19, 4
Tier wie	Kiss Taf. 5, 46	Pons Aeni Abb. 19, 3
Hund n. l.	Kiss Taf. 5, 47	Pons Aeni Abb. 19, 4
Vogel n. r.	Kiss Taf. 5, 50	Pons Aeni Abb. 18, 5
Blatt	Kiss Taf. 6, 53	Pons Aeni Abb. 19, 7
Blatt	Kiss Taf. 6, 54	Juhász Taf. 36, 1
(auch mit Pf. 19)		

²² Das Blatt Pf. 33 wurde in Westerndorf nicht gebraucht, und es wurde uns durch diese Tatsache ermöglicht, daß wir die fraglichen Motive als für Pfaffenhofen charakteristisch erkennen. Vgl. H.-J.

KELLNER: Die Sigillatentöpfereien von Westerndorf und Pfaffenhofen. Kleine Schriften zur Kenntnis der römischen Besetzungsgeschichte Südwestdeutschlands. 9 (1973) 18.

	Typ	Belegstück
Blatt (Pf. 8 !)	Kiss Taf. 6, 58	Karnitsch, Iuvavum Taf. 56, 11
Zierglied	Kiss Taf. 6, 61	Pons Aeni Abb. 18, 5
Stern	Kiss Taf. 6, 63	Pons Aeni Abb. 18, 1
Kreuzornament	Kiss Taf. 6, 71	Westerndorf Abb. 10, 16
Gerippter Bogen	Kiss Taf. 6, 76	Juhász Taf. 37, 16
Lanzenförmiges		
Zierglied ähnlich	Kiss Taf. 24, 10	Westerndorf IV. Abb. 17, 9
Rosette wie Karnitsch, Lauriacum	Taf. 101, 5	Westerndorf IV. Abb. 17, 9

Man kann den obigen, aus 36 Stücken bestehenden Motivschatz mit den folgenden ergänzen:

1. Mars	Kiss Taf. 4, 6	Kat. 2/8, Juhász Taf. 33/15, Kiss Taf. 22, 1
2. Bestiarius	Kiss Taf. 5, 25	Kat. 2/13 (Abb. 5, 8)
3. weiblicher Kopf	Kiss Taf. 5, 32	Kat. 24/43 (Abb. 12, 2) Kat. 24/49 (Abb. 12, 7) Kat. 27/2 (Abb. 13, 11)
4. Blatt	Kiss Taf. 6, 55	Kat. 24/34, Kat. 28/1 (Abb. 13, 12)

5. Löwe nach rechts stürzend. Der Bauchteil und die Füße nur schwach ausgeformt. Kopfteil verstümmelt. Ähnlicher Typ Kiss Taf. 5, 34²³ Kat. 24/69 (Abb. 15, 5)

6. Schräg gekerbtes Teilungsglied. Die beiden Enden sind nicht vorhanden.

Ähnlicher Typ Kiss Taf. 4, 59 Kat. 2/8 (Abb. 15, 4) Da das zuletzt erwähnte Stück keinen Eierstab besitzt, ist die Einreihung in diese Gruppe unsicher.

Gruppe mit Eierstab Kiss Taf. 5, 5

Wie H.-J. Kellner schrieb: «wir können die Verwendung des Eierstabes Kiss Taf. 5, 5 auch in Pfaffenhofen noch nicht sicher nachweisen»;²⁴ aber er bestimmte die Schüssel der Form Dr. 30 aus dem Grab 75. von Leonhardspfunzen, die diesen Eierstab hat, schon mit Sicherheit als Ware aus Pfaffenhofen.²⁵ Wir fanden vor allem in Intercisa solche Stücke mit Eierstab Kiss Taf. 5, 5, die wir aufgrund von Qualitätsmerkmalen für Sigillaten der Werkstatt von Pfaffenhofen halten möchten. Man kann den Typenschatz dieser Gruppe in den folgenden schildern:

	Typ	Belegstück
Pf. 9		Kat. 1/2
Pf. 10		Westerndorf IV. Abb. 23, 1
Pf. 11 ?		Kiss Taf. 25, 19
Pf. 13		Karnitsch, Iuvavum Taf. 56, 11 Kat. 24/26
Pf. 29		Pons Aeni Abb. 15, 3 Kat. 24/26
Pf. 33		Juhász Taf. 26, 20

²³ Siehe B. HOFMANN, Catalogue des poinçons pour moules à vases sigillés des décorateurs argonnais. OGAM 20 (1968) pl. 106, 167, pl. 105, 162. Auch Kiss 217 hat schon darauf hingewiesen, daß Typen

von Lavoye im Typenschatz der Helenius-Werkstatt von Westerndorf erscheinen.

²⁴ Pons Aeni 120.

²⁵ Westerndorf IV. Abb. 23, 1.

Typ		Belegstück
Kiss Taf. 2, 47 Girlande		Juhász Taf. 26, 20
Venus	Kiss Taf. 4, 4	Pons Aeni Abb. 15, 3
weiblicher Kopf	Kiss Taf. 4, 24	Kat. 24/26
(auch mit Pf. 1 und Pf. 27)		
Venus	Kiss Taf. 5, 10	Westerndorf IV. Abb. 23, 1
Gigas	Kiss Taf. 5, 22	Pons Aeni Abb. 15,3
(auch mit Pf. 1 ?)		
Bestiarius	Kiss Taf. 5, 25	Kat. 2/12
(auch Pf. 1 und Pf. 2 mit Eierstab)		
Hund	Kiss Taf. 5, 45	Karnitsch, Iuvavum Taf. 56, 11
Vogel	Kiss Taf. 5, 50	Kat. 24/26
Astragalos	Kiss Taf. 6, 62	Juhász Taf. 26, 20
Vase	Kiss Taf. 6, 72	Ebendort
Teilungsglied	Kiss Taf. 6, 84	Ebendort
Zierglied	Kiss Taf. 6, 87	Ebendort

Unsicher ist die Einreihung in diese Gruppe des Ziergliedes Kiss Taf. 7, 71 aufgrund eines Stückes aus Intercisa (Kat. 4/33) (wir konnten die Anwendung von Pf. 27 auf einem Stück mit Eierstab registrieren). Nahe steht diese Gruppe, was ihre Verzierungsmotive betrifft, den Gruppen sowohl mit Pf. 1 und Pf. 27.

K. Kiss veröffentlichte unter Taf. 29, 3 ein Gefäß mit flüchtiger Verzierung, an dem neben Motiven Pf. 2, Pf. 17 und Pf. 31 auch eine tanzende Figur Kiss Taf. 4, 18 zu sehen ist. Man findet jedoch an dieser Schüssel anstatt des Eierstabes das Zierglied *Kiss Taf. 6, 61* (völlig deformiert); die Zugehörigkeit des letzteren zum Motivschatz Gruppe III. (Pf. 27) hat H. -J. Kellner nachgewiesen. Auch das Relieffeld eines Gefäßes aus Vindobona (Kat. 1/24) wird oben anstatt des Eierstabes durch eine ähnliche flüchtige Zierglied-Reihe abgeschlossen; man sieht auf demselben Gefäß eine Reihe von Giganten, wie Kiss Taf. 5, 22. Material und Qualitätskriterien sprechen auch in diesem Fall für die Pfaffenhofner Herkunft.

An einem anderen Exemplar aus Vindobona wird das Relieffeld des mit den Motiven Pf. 8 und Pf. 26 verzierten Gefäßes durch eine *Pf. 9* Rosetten-Reihe abgeschlossen; nach dem Tor zu urteilen, kam auch dieses Stück von Pfaffenhofen her.

Es ergeben sich aus dem Vorangestellten die folgenden Schlüsse: der Stempelvorrat der Gefäß-Gruppe von Pfaffenhofen nach Art des Helenius steht demjenigen von Westerndorf sehr nahe; die Mehrheit ihrer Motive läßt sich – wie dies H.-J. Kellner schon früher festgestellt hatte²⁶ – aus den Motiven dieser anderen Werkstatt ableiten; die Übernahme erfolgte meistens auf dem Wege des Kopierens oder Abgießens. Man kann jedoch beobachten, daß das Verhältnis der Motive von Westerndorf in den Fällen der einzelnen Gruppen, die sich mit verschiedenen Eierstab-Typen charakterisieren lassen, nicht immer dasselbe ist. Am nächsten kommt dem Muster von Westerndorf die Gruppe mit Eierstab *Kiss Taf. 5, 5*. Man findet 17 von ihren insgesamt 18 Mustern in Westerndorf wieder. 'Selbständig', d. h. von den Motiven von Westerndorf abweichend, ist nur 5,5 % ihres gesamten Stempel-Vorrates. Sehr ähnlich den Stücken von Westerndorf ist auch die Gruppe mit Eierstab; *Pf. 27* es fanden sich auch in diesem Fall nur zwei neue Typen. (Das Verhältnis des «selbständigen» Bestandes macht 13,5 % aus.) Es ist kein Zufall, daß eben bei diesen beiden Gruppen selbst der Eierstab aus Westerndorf übernommen wurde, die Bestimmung dieser Sigillaten bereitet also die größte Schwierigkeit. Bei der Gruppe mit Eierstab *Pf. 1* beobachtet

²⁶ Siehe Anm. 22.

man schon eine selbständigere Anwendung der Verzierungsmotive (Verhältnis: 29,6 %); aber auch dies ist nur relativ, denn die «Neuartigkeit» beschränkt sich ja nur auf die Anwendung von einigen Teilungsgliedern, von gegliederten Arkaden, oder je eines Ziergliedes.

Die von den Waren von Westerndorf entfernteste Gruppe bilden die Sigillaten mit Eierstab Pf. 19. Man findet an diesen Gefäßen wenig Verzierungselemente, und 50 % der Stempel ist von Westerndorf unabhängig. Die meisten Verzierungselemente sind Rosetten, gerippte Schmuckglieder, einige völlig verzerrte (offenbar mehrmals benutzte) Masken und Tierfiguren.

K. Kiss rechnete zum Westerndorfer Typenschatz des Helenius 99 Typen: von diesem erscheinen 46 auch auf Formschüsseln und Bilderschüsseln von Pfaffenhofen; doch kommen an den letzteren Produkten, auch Motive vor, die sich zu den Typen des Comitialis-Kreises von Westerndorf zählen lassen.

Wir konnten also an den Pfaffenhofen-Erzeugnissen nach Art des Helenius die folgenden, von Westerndorf her kommenden Motive beobachten:

Kiss Taf. 4, 4; 4, 6; 4, 9 = Pf. 29; 4, 12; 4, 17; 4, 24; 4, 30 = Pf. 23a; 4, 31 = Pf. 23b; 4, 33; 4, 36; 4, 38; 2, 47; 5, 6 = Pf. 27; 5, 9 = Pf. 3, Pf. 28; 5, 10; 5, 11 = Pf. 2; 5, 15; 5, 20; 5, 22; 5, 24; 5, 30; 5, 32; 5, 33; 5, 34; 5, 35; 5, 39; 5, 40 = Pf. 6; 5, 41 = Pf. 4, Pf. 30; 5, 44 = Pf. 5; 5, 45 = Pf. 7, Pf. 31; 5, 46; 5, 47; 5, 50; 6, 53; 6, 54; 6, 55; 6, 56; 6, 57; 6, 58; 6, 59 = Pf. 8; 6, 61; 6, 62; 6, 63; 6, 68 = Pf. 22; 6, 70 = Pf. 9; 6, 71; 6, 72; 6, 74 = Pf. 17; 6, 76; 6, 78; 6, 83? = Pf. 32; 6, 84; 6, 85 = Pf. 10; 6, 87; 6, 90 = Pf. 11; 6, 92 = Pf. 13; 6, 93 = Pf. 24; 24, 10; 25, 1 = Pf. 34; 25, 18 = Pf. 18; 25, 20 = insgesamt 62 Typen.

Nur in Pfaffenhofen gebraucht wurden die Typen Kiss Taf. 5, 7 = Pf. 1 und Kiss Taf. 6, 52 = Pf. 33.

Man begegnet der Mehrheit der Motiven nur im Typenschatz einer bestimmten Gruppe (siehe Anhang 1); sehr groß ist jedoch die Anzahl jener Motive, (25) die mit verschiedenen Eierstab-Typen zusammen auftreten. Hoch ist z. B. die Anzahl der Comitialis-Motive (9) besonders im Falle der Gruppe mit Eierstab Pf. 27.²⁷ Die «Vermischung» der Typen von verschiedenem Ursprung, die sich früher (in der Werkstatt von Westerndorf) noch gut trennen ließen, ist für Pfaffenhofen ebenso bezeichnend, wie für die übrigen rätischen Werkstätten (z. B. für diejenige in der Schweiz). E. Ettlinger erklärte die «Vermischung» in diesen Fällen damit, daß die Herstellung «in die Hände Dritter übergegangen ist».²⁸ Die «Vermischung» ist im Falle von Pfaffenhofen eben bei jenen Gruppen am auffallendsten (z. B. Kiss Taf. 5, 5 Gruppe), die, was ihren Typenschatz betrifft, vermutlich auch zeitlich Westerndorf am nächsten standen.

Der Typenschatz des *Dicanus-Kreises* wurde zuerst durch P. Karnitsch veröffentlicht, der vermutet, hatte, daß die betreffenden Schüsseln Erzeugnisse einer lokalen Werkstatt gewesen wären (*Lauriacum?*), die enge Beziehungen zu Trier besaß, außer den Motiven, die aus Trier übernommen wurden (und die also bei Fölzer vorhanden sind) hat er noch 21 Typen mit fünf Arten des Eierstabes (A–D) aufgezeigt.²⁹ Ihm gegenüber hat H.-J. Kellner auch früher schon vermutet, daß die Gefäße mit Perlring Fölzer 830 Erzeugnisse einer Töpferwerkstatt in der Nähe von Westerndorf gewesen sein mögen. Bewiesen ist die Richtigkeit dieser Vermutung seit der Ausgrabung im Jahre 1967: *Dicanus* und sein Kreis (d. h. also die Gruppen mit Eierstab E und F bei Karnitsch, *Lauriacum*) waren in Pfaffenhofen tätig. Nachdem jedoch solche Sigillaten wie die *Gruppen mit Eierstab A–D bei Karnitsch, Lauriacum*, anläßlich der Ausgrabung in Kastenfeld *nicht* zum Vorschein gekommen sind, bleibt die Frage nach der Lokalisierung dieser anderen Erzeugnisse nach wie vor offen.³⁰ Diese Typen sind im pannonischen Material außerordentlich selten (Abb. 19),

²⁷ Pfaffenhofen 85.

²⁸ E. ETLINGER: Neues zur TS-Fabrikation in der Schweiz. Festschrift E. Vogt. *Helvetia Antiqua* 1966. 238.

²⁹ Karnitsch, *Lauriacum* Taf. 101. Ein sechster, der sog. Eierstab-Typus F wurde später, nachträglich derselben Gruppe zugeteilt; siehe KARNITSCH, *Ovilava* 55, Taf. 185.

³⁰ H.-J. KELLNER in: KARNITSCH, *Iuvavum* 42.

nicht so wie die Varianten D_1 und D_3 . Doch es geht die enge Verwandschaft der Typen mit Eierstab A, B, C und D (bei Karnitsch, Lauriacum) mit den Gruppen D_1 – D_6 auch daraus hervor, daß bei allen diesen die Verzierungsmotive dieselben sind; dies war auch einer der Gründe, deswegen wir diese Stücke in unseren Katalog aufnahmen. Man findet einzig und allein das Motiv Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 10 auf einem Gefäß mit Eierstab Karnitsch, Lauriacum A; und ebenso auf einem Stück aus Brigetio den Doppelbogen und Basis (Juhász Taf. 12, 23) sieht man ausschließlich auf Sigillata mit Eierstab C. Man beobachtet auf einem Fragment, das zu dieser Gruppe zählt (Bánhalma, Kom. Szolnok. Kr. Törökszentmiklós, im Barbaricum) ein neues, bisher nicht bekanntes Motiv. Hahn nach rechts schreitend, die Füße nur in schlechter Ausformung erhalten. Derselbe Typus: Ri-Fi T. 239, 0.2337. Größe: (Schnabel-Schwanzfeder): 3,7–3,8 cm (Abb. 15).

Von Gefäßen mit *Eierstab D 1* (Formschüsselform) sind die folgenden Motive bekannt:

Fölzer 706; 791, 795, 830, Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 5; 101, 7; 101, 11;³¹ 101, 13;³² 101, 16; 101, 17; schief gegliedertes Teilungsglied Karnitsch FiL 6/7 Abb. 32, 5–6; runde Rosette, Pfaffenhofen Abb. 5, 3;³³ Girlande Kiss Taf. 2, 49;³⁴ schief gegliedertes Zierglied Pf. 12;³⁵ Rosette Pons Aeni Abb. 27, 7; Hund Pf. 31.³⁶

Die obigen lassen sich mit den unten aufgezählten ergänzen:

Typ	Belegstück
1. Gladiator mit Schwert und Schild (bisher nur mit Eierstab D_2 — siehe Pons Aeni Abb. 27, 9)	Kat. 2/11 (Abb. 5, 6)
2. Hase wie Gabler, BVBl 31, 1966, Abb. 3, 4 und Juhász Taf. 29, 21 (Abb. 15, 7)	Kat. 19/1

Wir haben in unserem Material den Typ mit *Eierstab D 2* nicht vorgefunden — seine Anzahl ist in Pons Aeni verschwindend klein — so können wir zu seinem Motivschatz keine Ergänzungen hinzufügen. Der häufigste Eierstab-Typ beim Dicanus-Kreis ist $D 3$; wir kennen eine längere und eine kürzere Variante von ihm. Von Sigillaten mit Eierstab $D 3$, kennen wir die folgenden Motive:

Fölzer 706, 795, 830, 848, 869 = Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 9, Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 1; 101, 3; 101, 5; 101, 6; 101, 7; 101, 8; 101, 11; 101, 12; 101, 13; 101, 14; 101, 16, 101, 18; 101, 20; 101, 21 (= Fölzer 586).

Kiss Taf. 4, 36;³⁷ 5, 39;³⁸ < 0.1629 \approx Fölzer 602; Pf. 9;³⁹ Pf. 31⁴⁰ Rosette Pfaffenhofen Abb. 5, 3; fünfteilige Rosette wie Juhász Taf. 40, 10, 12; römische Wölfin B. Rutkowski, Archaeologia 18 1967 64 Fig. 23; gerippter Bogen Pocking Taf. 11 B; 4–5; gerippter Bogen Pons Aeni Abb. 35, 2; Bogen Karnitsch FiL 6/7, 1960, Abb. 35, 7; gerippter Ring Pons Aeni Abb. 24, 2; Rosette Pons Aeni Abb. 27, 7; Rosette Pons Aeni Abb. 27, 10; Wecken Pons Aeni Abb. 22, 14.

Die Anzahl der obigen (34) läßt sich noch mit den folgenden ergänzen:

1. Gerippter Bogen Kat. 8 (FO unbekannt) (Abb. 14.)
2. Hase s. bei Eierstab $D 1$ Ri-Fi T. 152, kleiner Variante (Abb. 15, 7).
3. Galoppierendes Pferd n. 1 (Abb. 15, 8). Wir kennen es nur fragmentarisch. Ähnlicher

³¹ JUHÁSZ Taf. 40, 1–4.

³² Siehe Anm. 22. Abb. 33.

³³ Pons Aeni Abb. 22, 4.

³⁴ Ebd. Abb. 22, 41.

³⁵ D. GABLER: Westerdorfer und späterrömische Sigillata in Nordpannonien. BVBl 31 (1966) Abb. 3, 4; Pons Aeni Abb. 279.

³⁶ Dieser Typus ist größer als KARNITSCH, Lauriacum Taf. 101, 19 — siehe Pons Aeni Abb. 27, 7.

³⁷ Rutkowski 64, fig. 23.

³⁸ Siehe Pons Aeni Abb. 23.

³⁹ Ebd.

⁴⁰ Ebd. Abb. 24, 2 — der gegliederte Kreis entspricht vor allem seinem Maß nach.

Typus: 0.1908, Ri-Fi T. 115. Kat. 5/4 Abb. 6, 5).

4. Springendes Tier (Abb. 15, 9).

Die wenigen, fragmentarisch erhaltenen Teile lassen sich mit keinem Typus vergleichen.⁴¹ Kat. 1/35 (Abb. 3. 11).

Es gibt so wenig Stücke, die sich der Gruppe *D 4–D 6* zuteilen lassen, daß wir ihren Typenschatz mit gar nichts ergänzen können. Vermutlich hat die bei Juhász Taf. 40, 16, veröffentlichte Sigillata von Brigetio einen Eierstab *D 5*; eine Parallele dazu haben wir im pannonischen Material nicht gefunden.

Wir konnten bisher mit *keinem Eierstab-Typus* das gestempelte Muster Pons Aeni Abb. 27, 5, und die zapfenförmige Verzierung einer Schüssel von Opatów verbinden;⁴² diese kommen im obigen Typenschatz nicht vor. Es ist ebenso auch fraglich, ob Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 15, sich nur mit der Eierstab-Gruppe *C* verbinden läßt? Man begegnet den unten aufgezählten neuen Typen an solchen Fragmenten, an denen der Eierstab nicht erhalten blieb; doch die übrigen Verzierungselemente gehören zum Typenschatz des Dicanus-Kreises:

1. Schreitender Mann, hält am Zaum ein Pferd? (Abb. 15, 10) Man sieht es an einem einzigen schlecht geformten Stück, darum kann man es nicht mit Sicherheit entscheiden, ob man es auf der linken Seite, den Mantel oder das Profil des schreitenden Pferdes sieht, wie Gard 26. Maß: (Stirn-rechte Fußspitze) 4 cm. Kat. 2/9 (Abb. 5, 4)

2. Nach links springender Hirsch. (Abb. 15, 11) Man kennt nur eine schlecht geformte Variante, das Horn verhudelt. Ähnlicher Typus: 0.1786. Maß: (vordere und hintere Beine) 3,9 cm. Kat. 21/1 (Abb. 7, 11)

3. Sechsteilige Blattrosette. (Abb. 15, 12) Die Konturen verschwommen. Ähnlicher Typus: Ri-Fi 0.34/b–c, Niederbieber VI. 4. Maß: 1,2 cm. Kat. 24/60 (Abb. 12, 16)

Der Zusammenhang mit den Waren nach Art des Helenius wird durch zahlreiche Stempel-Typen, die auch durch den Dicanus-Kreis gebraucht wurden, bezeugt; solche sind: Pf. 9, Pf. 12, Pf. 23a, Pf. 31, Kiss Taf. 1, 8; 2, 49; 4, 36.; 5, 28; 5, 39, 6, 14; Pons Aeni Abb. 22, 1 (Wecken), d. h. 20 % des gesamten Typenbestandes. Mehrere von den übernommenen (gebrauchten) Typen gehörten ursprünglich zum Motivschatz der Comitialis-Werkstatt in Westerndorf; auch für den Dicanus-Kreis ist also der oben als «gemischt» bezeichnete Typenbestand charakteristisch.

Man dürfte diesen Überblick des Typenschatzes etwa folgendermaßen zusammenfassen: wir konnten beide Gruppen der Werkstatt von Pfaffenhofen, die bisher in der Literatur bekannt waren, aufgrund des pannonischen Materials etwa mit 10–15 % ergänzen. Die Ergänzung bestand bei der Sigillatengruppe, die nach Art des Helenius hergestellt war, vor allem darin, daß manche Westerndorf-Typen dem Typenschatz von Pfaffenhofen zugeteilt werden konnten. Ein solcher ist z. B. der Eierstab-Typ Kiss Taf. 5, 5, wodurch wir eine neue Pfaffenhofen-Gruppe erkannten. Ein großer Teil des Typenschatzes aller Gruppen läßt sich von der Werkstatt von Westerndorf her ableiten; am stärksten ist der Einfluß von Westerndorf in den Fällen jener Gruppen, die man mit den Eierstab-Typen Kiss Taf. 5, 5 und Pf. 27 charakterisieren kann; doch auf denselben Ursprung läßt sich ein großer Teil des Motivschatzes auch bei den Typen Pf. 1 und Pf. 19 zurückführen. Die Tätigkeit des Dicanus-Kreises verbindet sich mit der Censor-Ware von Trier;⁴³ aber man begegnet auch hier – auch wenn verhältnismäßig seltener – den Motiven von Westerndorf. Ein großer Teil der übernommenen Typen entstammt aus der Werkstatt des Helenius in Westerndorf und ein kleinerer Teil aus der Werkstatt des Comitialis.

⁴¹ Es erinnert am meisten an den Typus B. Hofmann: Catalogue des poinçons pour moules à vases sigillés des décorateurs argonnais. OGAM 20 (1968) 293 (?).

⁴² B. Rutkowski: Naczynia w stylu Dicanusa w Polsce. Two vases by Dicanus found in Poland. Wiadomości Archeologiczne 29 (1963) 329, Abb. 2.

⁴³ Pons Aeni 159.

2. Zu den Bildertypen der Werkstatt von Pfaffenhofen

Sowohl die Quantität des bisher veröffentlichten Materials (kaum 500 Fragmente zusammen mit dem pannonischen Material), wie auch die beabsichtigte Publikation der neueren Ausgrabungen auf dem Gebiete der Werkstatt, die für die nächste Zukunft erwartet wird, entbindet uns von der Aufgabe, alle Bildertypen, d. h. alle solche Typen, die sich auf je eine Formschüssel zurückführen lassen, hier wieder anzuführen. Praktisch hieße dies das Wiederaufführen des gesamten Materials. Anstatt dessen, versuchen wir hier einige Arten der Bildkomposition, d. h. Stile zu besprechen: wie die nur roh bearbeiteten Stempel benutzt und wie sie mit Füllmotiven ergänzt wurden.

Bildertypen der Sigillaten nach Art des Helenius

A. Medaillon-Stil

1. Medaillen aus Kreisen Pf. 13.

a) Es kommt — nach unseren bisherigen Kenntnissen — selbständig nicht vor; es ist im allgemeinen ein raumausfüllendes Element, begleitet von Pf. 9 oder Rosette Pf. 21 und Pf. 16 (Pons Aeni Abb. 17, 10) Zierglied. Man findet die kleinen Medaillen im Relieffeld in verschiedener Höhe, oder in zwei Reihen; häufig ist in den Medaillen der Vogel, Kiss Taf. 5, 50. Siehe Kat. 1/17. Im allgemeinen mit Eierstab Pf. 27.

b) Medaillen in durch Säulen Pf. 17 gegliedertem Feld. Siehe Karnitsch, Iuvavum Taf. 67, 1 — mit Eierstab Pf. 1.

c) Die Medaillen in durch Pf. 10 oder durch ein anderes Zierglied gegliedertem Feld. — Siehe Kat. 4/19, Pons Aeni Abb. 20, 6. Mit Pf. 1 und Pf. 27 Eierstab.

d) Seltener angebrachte Medaillen Pf. 13 — unter ihnen stehende Figuren, von figuraler und ornamentaler Verzierung umgeben. Siehe Karnitsch, Iuvavum Taf. 56, 11, Kat. 24/26 — Kiss Taf. 5, 5 Eierstab.

2. Medaillen aus Kreisen Pf. 18

a) Selten allein angewendet — siehe Kat. 22/32 — mit Eierstab Pf. 1.

b) mit Rosette siehe Kat. 23/1 — mit Eierstab Pf. 1.

c) mit Rosette und mit anderen Verzierungselementen — siehe Kiss Tf. 75, 17 — mit Eierstab Pf. 1.

d) mit Rosette, Pf. 8 mit Blattreihe und Rosettenfries — siehe Westerndorf IV, Abb. 10, 15 — mit Eierstab Pf. 1.

e) Unter und über den Kreisen Pf. 18 figurale und ornamentale Elemente — siehe Kat. 1/16 — mit Eierstab Pf. 27.

f) Unter Kreisbogen Pf. 18 zusammen mit anderen Ziergliedern — Übergang zum Arkaden-Stil — siehe Kat. 22/30 — mit Eierstab Pf. 1.

3. Medaillen aus Kreisen Pf. 24.

Mit Rosette, Maske, Ziergliedern oder Blättern — siehe Pons Aeni Abb. 20, 8 — mit Eierstab Pf. 1 oder Pf. 19.

4. Medaillen aus Kreisen Pf. 11

a) Selten allein angewendet — siehe Kiss Taf. 25, 21 — mit Eierstab Pf. 1.

b) Mit Blatt und Zierglied — siehe Kiss Taf. 25, 22 — mit Eierstab Pf. 1.

c) Über den ineinander geflochtenen Medaillen Zierglieder — darunter Rosetten-Reihe — siehe Karnitsch, Iuvavum, 59, 7 — mit Eierstab Pf. 1.

d) Über und unter der Medaillen-Reihe eine Reihe von Rosetten Pf. 9 — siehe Karnitsch, Iuvavum Taf. 59, 6 — mit Eierstab Pf. 1.

e) Kreise übereinander mit Ziergliedern und Blättern — siehe Juhász Taf. 28, 1 — mit Pf. 19? und Kat. 2/6 Eierstab Pf. 27.

f) Stehende Figuren unter den Kreisen mit ausfüllenden Ziergliedern — siehe Kat. 2/20 — mit Eierstab Pf. 27.

g) Über den Kreisen paarweise angebrachte figurale Verzierung. Doch werden die Kreise ohne 'Medaillon'-Funktion auf dem unteren Teil zur Ornamentik — siehe Westerndorf IV Abb. 17, 9 — mit Eierstab Pf. 27.

h) Unter den Kreisen gegliederte Bögen — Übergang zum Arkaden-Stil, mit eingefügten Blättern — siehe Juhász Taf. 28, 2 — mit Eierstab Pf. 1.

5. Große Medaillen von Teilungsgliedern umgeben, siehe Kat. 22/31.

6. Medaillen aus Bögen Kiss Taf. 2, 47, mit senkrechter Teilung, Girlanden und ausfüllenden Elementen — siehe Pons Aeni Abb. 19, 1 — mit Eierstab Pf. 27.

B. Arkaden-Stil

1. An Säule Pf. 17 gestützte Arkade Kiss Taf. 2, 47 mit ausfüllenden Rosetten — siehe Kat. 24/4 — mit Eierstab Pf. 27.

a) Auch eine andere Variante davon ist bekannt, mit denselben Elementen, aber nicht in Architektur — siehe Kat. 24/23 — mit Eierstab Pf. 1. Zur Girlande-Variation siehe Kiss Taf. 28, 1.

b) Die Arkaden mit auf freier Oberfläche stehenden Figuren kombiniert — siehe Kat. 1/37 — mit Eierstab Pf. 27.

2. Gegliederte Dreiviertel-Bögen — darunter und dazwischen figurale und ornamentale Verzierung, von Fall zu Fall auch mit senkrechter Teilung gegliedert — siehe Kat. 5/1 und Pfaffenhofen Abb. 5, 1 — mit Eierstab Pf. 1.

3. Kiss Taf. 2, 49 Bögen übereinander — unter ihnen ausfüllende Elemente — die «Arkaden» ohne Funktion — siehe Pocking Abb. 10, 8–9.

4. Reihe von ovalen Medaillen aus gerippten Bögen mit Rosetten — siehe Pons Aeni Abb. 21, 5 — mit Eierstab Pf. 1.

5. Arkaden Juhász Taf. 37, 16 auf Säule Pf. 17 — darunter figurale Verzierung — mit Eierstab Pf. 27.

6. Unter einer, an Ziergliedern gestützten Doppelarkade angebrachte Verzierung — Kat. 24/40 — mit Eierstab Pf. 19.

7. Arkadenreihe ineinander geknüpft, oder Girlande — Kat. 19/2 mit Eierstab Pf. 1.

8. Gegliederte Arkade Pons Aeni Abb. 21, 1 — an Säule Pf. 17 gestützt — mit Eierstab Pf. 1.

9. An Ziergliedern gestützte Girlande — siehe Juhász Taf. 26, 20 — mit Eierstab Kiss Taf. 5, 5.

10. Aus Arkaden gebildete Ranke — mit abzweigenden Blättern — siehe Westerndorf IV Abb. 21, 1. mit Eierstab Pf. 19.

C. Teilung mit senkrechten Ziergliedern

1. In mit Säulen Pf. 17 geteiltem Feld angebrachte Motiven — im großen sich rhythmisch wiederholende Gruppen — siehe Kiss Taf. 29, 3 — mit Zierglied Kiss Taf. 6, 61 eingeleitet. Zur Abwechslung des Teilungsliedes siehe Kiss Taf. 6, 85. bzw. Kat. 24/43 — mit Eierstab Pf. 27.

2. Kiss Taf. 6, 84 in durch Perlenreihe geteilten Feldern Ranken, die sich im großen und ganzen wiederholen, und Blätter-Gruppe — siehe Kat. 24/34 — mit Eierstab Pf. 27.

3. Auf Ranken Blätter — die Ranken als senkrechte Teilungsglieder angebracht — siehe Pons Aeni Abb. 19, 7. Vermutlich aus derselben Formenschüssel ausgeformt auch Kat. 24/2 und 24/15; diese letzteren Stücke wurden in Intercisa gefunden mit Eierstab Pf. 27.

D. Rosetten-Stil

1. Bildfeld mit Rosetten in verschiedenem Maß ausgefüllt — siehe Karnitsch, *Lauriacum* Taf. 90, 6 — mit Eierstab Pf. 1. Variiert mit Ziergliedern siehe Kat. 24/29.

2. Abwechselnd Rosetten und Vögel wie Kiss Taf. 5, 50 und Taf. 4, 38 — siehe Kat. 2/4 — mit Eierstab Pf. 27.

E. Sich rhythmisch wiederholende Motive oder Motiv-Gruppen

1. Bildtypus aus der Wiederholung eines einzigen Motivs

a) Reihe von Giganten Kiss Taf. 5, 22 — siehe Kat. 1/24 — mit Zierglied Kiss Taf. 6, 61 geleitet.

b) Reihe von Gigantenfiguren Kiss Taf. 5, 22 mit Rosetten — siehe Karnitsch, *Lauriacum* Taf. 90, 5 — vermutlich mit Eierstab Pf. 1.

c) Hirsch Pf. 23 b und Rosette-Reihe — siehe Westerndorf IV Abb. 11, 1–2 mit Eierstab Pf. 1

2. Bildtypus aus der Wiederholung von zwei figuralen Elementen

a) Hase Pf. 6 und Hund Pf. 31 abwechselnd mit Blättern, Ziergliedern und Rosetten, — siehe Pfaffenhofen Abb. 5, 2 — mit Eierstab Pf. 1.

b) Krieger Pf. 28 und Gefangener Kiss Taf. 5, 15 abwechselnd — siehe Kat. 7 (FO-unbekannt) — mit Eierstab Pf. 1.

c) Hirsch Pf. 23 und Panther Pf. 30 abwechselnd mit Ziergliedern — siehe Kiss Taf. 30, 7 — mit Eierstab Pf. 1.

d) Gladiator und Bestiarius Kiss Taf. 5, 24 — 5, 25 abwechselnd mit Blättern — siehe Kat. 2/14.

e) Krieger Pf. 28 — schreitende Figur Pf. 29 mit Ziergliedern abwechselnd — siehe Kiss Taf. 24, 4.

f) Hirsch und Hirschkuh Pf. 23a und Pf. 23b abwechselnd mit Rosetten — siehe Karnitsch, *Iuvavum* Taf. 59, 4–5 — mit Eierstab Pf. 1.

g) Hirsch Pf. 23 abwechselnd mit schreitender Figur Pf. 29 und Rosetten — Kat. 24/41 — mit Eierstab Pf. 1.

h) Hase Pf. 6 und Hund Kiss Taf. 4, 35 abwechselnd — siehe Juhász Taf. 36, 1.

3. Bildtypus aus der Wiederholung von drei figuralen Elementen.

a) Hund Pf. 31, Wildschwein Kiss Taf. 5, 39 und Hund Kiss Taf. 4, 35 abwechselnd mit Ziergliedern unterschiedlich angebracht — siehe Eichler IV. 1 — mit Eierstab Pf. 27.

b) Hirsch Pf. 23 — Krieger Pf. 3 und Hund Kiss Taf. 4, 36 abwechselnd — siehe Kat. 24/42 — mit Eierstab Pf. 19.

c) Bär Kiss Taf. 5, 35, Lanista Kiss Taf. 5, 20 und Hase Pf. 6 abwechselnd mit Ziergliedern — Kiss Taf. 30, 6 — mit Eierstab Pf. 27.

d) Gefangener Kiss Taf. 5, 15, Bär Kiss Taf. 5, 35 und Hund Kiss Taf. 5, 45 abwechselnd mit Blättern und Rosetten — siehe Westerndorf II Abb. 11, 56 — mit Eierstab Pf. 1.

e) Gefangener Kiss Taf. 5, 15, Lanista Kiss Taf. 5, 20 und Bär Kiss Taf. 5, 35 abwechselnd mit Ziergliedern — siehe Gabler, *BVBI* 31, 1966, Abb. 1, 5 — mit Eierstab Pf. 1.

Man findet die übrigen Varianten im allgemeinen auf Gefäßen mit dem Eierstab Pf. 27.

Man begegnet dem Medaillon-Stil bei sämtlichen Gruppen, am häufigsten ist er jedoch auf Sigillaten mit Eierstab Pf. 1. Ebenso gibt es Eierstab von jeder Art zusammen mit Bildfeld im Arkaden-Stil? Arkaden gibt es in vielerlei Varianten. Die Komposition des geteilten Bildfeldes geht gewöhnlich mit Eierstab Pf. 27 oder mit Fries Kiss Taf. 6, 61 zusammen. Der Rosetten-Stil geht — soweit unsere bisherigen Kenntnisse reichen — nur mit Eierstab Pf. 1 und Pf. 27 zusammen. Man beobachtet bei allen Gruppen mit rhythmischer Abwechslung gebildete Varianten.

ten; aber es gibt zusammen mit Eierstab Pf. 1 nur 1–2 Figuren, während zusammen mit Pf. 27 auch die Gruppen von mehreren Figuren nicht selten sind; die letztere Gruppe hatte einen größeren Stempel-Vorrat. Wir benutzen für diese Verzierungsart nicht die Bezeichnung 'freier Stil', denn das Bilden sich wiederholender Gruppen verrät ja das Streben nach Komposition.

Die Anzahl der hier vorgeführten Bildtypen darf keineswegs als vollständig gelten; es sind eher aufs Geratewohl herausgerissene Beispiele, die einen Einblick in die komponierende Fähigkeit der Töpfer der Gefäße nach Art des Helenius erlauben. Auch der Stil verrät die Situation des Gewerbezweiges; man sieht anstatt wohlgebildeter Metopen und Zonen, und anstatt schwungvoller Blätter und Ranken, rohe Medaillen und phantasielos wiederholte Motive; daran sieht man den Verfall des Handwerkes.

Die Bildertypen des Dicanus Kreises

A. Medaillon-Stil

1. Medaillen aus Perlingen Fölzer 830.

a) Man beobachtet ihre ausschließliche Anwendung vor allem auf Stücken, die mit Eierstab D 3 verziert sind. Varianten: die Ringe aus Perlenreihen werden dicht nebeneinander gestempelt – siehe Kat. 12/2. Die Ringe werden lockerer, in gewisser Entfernung voneinander angebracht – siehe Pons Aeni Abb. 22, 9.

- die Ringe werden kettenmäßig ineinander gestempelt – siehe Kat. 1/11. auf größeren Schüsseln in zwei Reihen einander stellenweise schneidende Ringe – siehe Kat. 1/36, wahrscheinlich Pons Aeni Abb. 22, 11.

b) Die Perlinge Fölzer 830 werden mit je einem ausfüllenden Element kombiniert – so:

- ausfüllende Rosetten über der Ring-Reihe – siehe Juhász Taf. 40, 10. D. Gabler. BVB1 31, 1966, Abb. 1, 6
- unter den Ringen, die in verschiedener Höhe angebracht wurden, oder unter solchen, die in mehreren Reihen aneinander gebunden wurden, Wecken, wie Pocking Taf. 11 B, 4–5 – siehe Karnitsch, Ovilava Taf. 185, 1 und Kat. 14/3 – mit Eierstab D 3.
- Ring-Reihe mit gegliederten Elementen – siehe Karnitsch, Iuvavum Taf. 60. 9 mit Eierstab D 1.
- Ring-Reihe, in den Ringen Rosette Fölzer 848 – siehe Pons Aeni Abb. 22, 6 – mit Eierstab D 3.

c) Perling Fölzer 830 mit mehreren Verzierungselementen kombiniert.

- Fölzer 848 und mit einer kleineren Rosette – siehe Juhász Taf. 40, 13.
- mit kleiner Rosette Pfaffenhofen Abb. 5, 3 und mit Muschel Fölzer 706 – siehe Pons Aeni Abb. 22, 7.
- mit gegliederten Arkaden, mit Rosette Fölzer 848 und Wecken; Übergang zum Arkaden-Stil – siehe Juhász Taf. 39, 11.

d) Der Perling Fölzer 830 mit anderen Verzierungselementen abwechselnd – mit sella-förmigen Zierglieder (Fölzer 795) – siehe G. Popilian, Dacia 17, 1973, 209 pl. X. 6.

- mit Amphora Fölzer 791 – siehe wie vorhin. Dasselbe mit mehreren Verzierungselementen variiert – siehe Pons Aeni Abb. 22, 4.
- mit Muschel Fölzer 706 und mit Rosette Karnitsch Lauriacum Taf. 101, 5 – siehe Karnitsch, Ovilava Taf. 185, 7.
- in den Kreisen mit Muschel Fölzer 706, darunter mit sella-förmigen Zierglied Fölzer 795 – siehe Kat. 27/1.
- in den Kreisen Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 6 Zierglied – abwechselnd mit Blume Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 11 – siehe Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 11.

- mit Blume Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 11, mit Weinrebe Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 13 und mit Figur Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 15 abwechselnd – siehe Juhász Taf. 26, 3 und Karnitsch, Lauriacum Taf. 91, 1 – mit Eierstab C.
- mit Löwe Fölzer 586, mit Muschel Fölzer 706 und mit sella-förmigen Fölzer 795. Zierglied ferner mit Blatt-Rosette abwechselnd, siehe Karnitsch, Ovilava Taf. 185, 3.
- unter den Medaillen mit figuralen Elementen: Hund Pf. 31, Wildschwein Kiss Taf. 5, 39 mit Rosetten und Ziergliedern – siehe Pons Aeni Abb. 23 – mit Eierstab D 3.
- mit stilisierter Blatt-Verzierung abwechselnd – siehe Pons Aeni Abb. 25, 1 – bei der Sondergruppe mit Eierstab D 5.

e) Der Perling Fölzer 830 nur als ornamentales Verzierungselement vorhanden, er hat nicht die Funktion der Gliederung der Oberfläche – Übergang zwischen dem freien Stil und dem Medaillon-Stil. Von den zahlreichen Varianten heben wir nur einige Beispiele hervor: siehe Gabler, BVB1 31, 1966, Abb. 3, 1; Juhász Taf. 33, 14; Rutkowski, *Archaeologia* 18, 1967, 64, fig. 23. Man begegnet figuralen Elementen in zahlreichen Fällen bei diesem Bildertypus.

f) Das Medaillon Fölzer 830 abwechselnd mit Zierglied Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 9. – Übergang zum Stil, bei dem die Bildfelder mit Ziergliedern geteilt sind – siehe Karnitsch, Lauriacum Taf. 91, 6–7; Gabler, BVB1 31, 1966, Abb. 3, 2.

2. Medaillen aus Kreisen Karnitsch, Lauriacum Taf. 100, 16.

a) Ihre ausschließliche Anwendung ist selten – siehe Karnitsch, Lauriacum Taf. 90, 2 mit Eierstab D 3.

b) Unter den Kreisen Rosetten Fölzer 848 – siehe Kat. 6/1.

3. Medaillen aus schräg gegliederten Bögen – siehe Pons Aeni Abb. 26, 1 – mit Eierstab D 3. Karnitsch Iuvavum Taf. 60, 1–3.

B. Arkaden-Stil

1. Mit gegliederten Arkaden geteiltes Bilderfeld

a) Die gegliederten Arkaden stehen in sich (Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 2) – siehe Pocking Abb. 10.

b) Unter den gerippten Arkaden je ein Motiv (Rosette, hockende Figur) – siehe Pocking Abb. 5, 4.

c) Fölzer 797 unter gegliederter Arkade mehrere Motive, auf sella-förmigen Zierglied gestützt (Muschel Fölzer 706, Löwe Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 21) – unter den Arkaden Muschel Fölzer 706 – siehe Karnitsch, Lauriacum Taf. 92, 4 – mit Eierstab D 3.

d) auf Muschel Fölzer 706, gestützte Arkade mit Rosette Fölzer 848 – siehe Kat. 22/37. Ovale Medaillen aus ähnlichen gegliederten Bögen gebildet, unter ihnen Muschel Fölzer 706. – siehe Pons Aeni Abb. 26, 1; Abb. 24, 17 – mit Eierstab D 3.

e) an Zierglied Fölzer 795 gestützte Arkade mit Rosette Fölzer 848 über dem sella-förmigen Zierglied Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 12 mit Blättern bzw. mit scheibenförmigen Rosetten siehe Kat. 1/38.

2. a) Inter zwei verschiedenen Arkaden-Reihen Muschel Fölzer 706 bzw. Rosette – die untere Arkaden-Reihe an Rosetten Fölzer 848 siehe Kat. 10/2 mit Eierstab D 3.

b) Arkaden wie die vorigen – an doppeltes Teilungsglied gestützt, darunter Wecken bzw. Muschel Fölzer 706. Architektonische Anordnung – siehe Kat. 2/5 – mit Eierstab D 3.

3. a) Unter und zwischen gegliederter Arkaden-Reihe Zierglied Fölzer 795 bzw. Rosette, ferner Karnitsch Doppelbogen Lauriacum Taf. 101, 8 – siehe Kat. 8 (FO: unbekannt – mit Eierstab D 3).

b) Doppelbogen (Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 8) und auf doppeltem Teilungsglied Muschel Fölzer 706 – siehe Pons Aeni Abb. 22, 8 – mit Eierstab D 2.

c) Arkaden-Reihe aus Doppelbögen an Muschel gestützt — darüber mit Rosetten Fölzer 848 — siehe Kat. 22/23.

d) Arkaden-Reihe wie die vorige, darunter Rosetten und Tierfiguren (römische Wölfin, Hirsch Kiss Taf. 4, 36, Reh Karnitsch Lauriacum Taf. 101, 20 und Löwe Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 21) ferner hockende Figur — siehe Kat. 15/1.

4. Arkade wie Karnitsch, FiL 6/7, 1960. Abb. 35, 7 — darunter Hahn wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 11 — mit Eierstab D 3.

5. Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 12 an ein Blatt — wie an eine Säule — gestützte, doppelte, gegliederte Arkade, darunter Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 17: Hahn und bzw. 7 Rosetten Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 4. Unter den Arkaden Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 11 Blatt — siehe Karnitsch, Lauriacum Taf. 90, 8 — mit Eierstab B.

6. Auf gegliedertem Teilungsglied doppelte glatte Arkade, Karnitsch mit Hahn Lauriacum Taf. 101, 17 und Rosetten. Unten bzw. unter den Arkaden Muschel-Reihe — siehe Juhász Taf. 12, 23 — mit Eierstab C.

7. Kombination von Girlanden und senkrechten Teilungsgliedern — unter ihnen pflanzliche Verzierung. In den Girlanden Rosette Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 5, unter den Teilungsgliedern Blatt Karnitsch Lauriacum Taf. 101, 11 und Weinrebe Karnitsch, Lauriacum 101, 13 — in der unteren Reihe Blatt Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 12 und Fölzer Zierglied. siehe Juhász, Taf. 40, 1–2 — mit Eierstab D 3.

C. Gruppe mit Rankenverzierung.

Große S-förmig gebogene Ranken, von ihren Enden verzweigen sich blattförmige Zierglieder mit sich regelmäßig wiederholenden, stilisierten blumenförmigen Verzierungen — siehe Juhász Taf. 40, 16, nahe Analogie Pons Aeni Abb. 25, 2 — mit Eierstab D 5.

D. Mit Ziergliedern geteilte Bilderfelder.

1. Pons Aeni Abb. 27, 9 in Feldern, die von schräg gegliederten Ziergliedern geteilt sind, figurale Verzierung (Gladiator, wie Pons Aeni Abb. 27, 9, Hund Pf. 31, Hase usw.) — siehe Gabler, BVB1 31, 1966, Abb. 3, 4 und Kat. 24/72 — mit Eierstab D 1 und D 2?

2. Karnitsch, Lauriacum Taf. 90, 7 in von doppeltem Teilungsglied begrenzten Feldern figurale Verzierung (Karnitsch, Lauriacum Taf., 101, 16 Figur, Rosette) — siehe Kat. 24/1 — mit Eierstab D. 3.

E. Mit denselben Verzierungselementen ausgefülltes Bilderfeld.

1. Mit der Wiederholung eines einzigen Verzierungsgliedes gebildetes Bilderfeld Fölzer 795 — siehe Fr. Křížek, Slov. Arch. 14, 1966, Taf. 11, 9; Pons Aeni Abb. 35, 1 — mit Eierstab D 3.

2. Mit der Wiederholung von zwei Motiven ausgebildetes Bilderfeld Hahn und Figur Karnitsch, Lauriacum Taf. 101, 16 siehe Abb. 14, 2 — mit Eierstab C.⁴⁴

3. Mit der Wiederholung von drei-vier Motiven gebildetes Bilderfeld — siehe Karnitsch, Lauriacum Taf. 92, 1.

F. 'Freier' Stil

Man darf dieser Gruppe eigentlich solche kleineren Fragmente zurechnen, bei denen das System der Verzierung sich nicht klar und eindeutig erkennen läßt.

Es gibt unter diesen Tier-Friesen von Ziergliedern (z. B. von Rosetten) begleitet — siehe Kat. 5/4, oder Reihen von Tierfiguren, die von je einer sella (Fölzer 795) oder von einer Muschel (Fölzer 706) rhythmisch gegliedert sind — siehe Kat. 21/2, oder laufende Tiere unter Muscheln, Rosetten und pflanzlichen Motiven — siehe Kat. 21/1.

⁴⁴ Es mag sein, daß auch Stück Kat. 2 (FO unbekannt) dieser Verzierungsweise zuzurechnen ist.

3. Zur Frage der Töpfer-Stempel der Werkstatt von Pfaffenhofen

Man findet von den Stempel-Typen, die sich mit der Werkstatt von Pfaffenhofen verbinden lassen, in Pannonien die folgenden:

A. Reliefverzierte Sigillaten

1. Im Bildfeld (Wandstempel)

Stempel	Typus	Form	Verzierungsmotive auf dem gestempelten Stück	Belegstück
a) DICANVS (rückläufig)	Pons Aeni Abb. 35,2 Abb. 33,2	Dr. 37	D 3? Eierstab Fölzer 795 Stütze Karnitsch, Lauriacum Taf. 101,12 gefiedertes Stäbchen Pons Aeni Abb. 35,3 gerippter Bogen Fölzer 706 Muschel	Kat. 24/58
b) DICANVS (rückläufig)	Pons Aeni Abb. 33, 3	Dr. 37	D 1 Eierstab Pons Aeni Abb. 27,9 — Gladiator Pons Aeni Abb. 27, 9 schräg gerippter Fölzer 706 Muschel D 3? Eierstab Fölzer 830 Pertring D 1? Eierstab Fölzer 830 Pertring Fölzer 706 Muschel schräg gerippter Bogen?	Kat. 2/11 (Abb. 5, 6) Kat. 1/5 (Abb. 1, 5) Kat. 14/2

2. Randstempel

a) VICTORINVS ⁴⁵ (rückläufig)	Westerndorf IV Abb. 21, 1	Dr. 37	Pf. 27 Eierstab Pf. 26 Zierstück Pf. 31 Hund	Kat. 2/16 (Abb. 5, 11)
b) STABILIS	Juhász Taf. 26, 1 Pons Aeni Abb. 34, 16	Dr. 37	Pf. 27 Eierstab Kiss Taf. 4, 38 Vogel Kiss Taf. 5, 50 Vogel Pf. 21 Rosette	Kat. 2/4 (Abb. 4, 5)

B. Auf glatten Sigillaten

Von den Randstempel-Typen, die H.-J. Kellner bestimmt hatte, sind wir dem Stempel SACIROF im pannonischen Material nicht begegnet;⁴⁶ doch kommt er im glatten Material vor, Fundort: Dunaújváros (Intercisa)-Papsziget Grube 34. (Abb. 16, 2).

Nach H.-J. Kellner kommt auch der Typus Pons Aeni Abb. 34, 7 aus Pfaffenhofen? auch die früher veröffentlichten pannonischen Stücke (aus Aquincum und Brigetio) ließen sich nach ihm der rätischen Töpferei zuschreiben. Der Stempel MELAVSVS ist in unserer Provinz

⁴⁵ Nach Pons Aeni 158 ist der Randstempel SACIROF « . . . ein erster Hinweis auf die Verwendung von

Töpferstempeln in Pfaffenhofen auf verzierter Sigillata nach Art des Helenius . . . »

⁴⁶ Ebd.

verhältnismäßig häufig.⁴⁷ Es bleibt jedoch eine offene Frage, ob wirklich jedes einzelne Stück aus der Töpferei Pfaffenhofen kommt. Aber auf alle Fälle sind Erzeugnisse der Manufaktur am Inn zwei Stücke aus Intercisa, die mit dem Typus Pons Aeni Abb. 34, 7 übereinstimmen. Die Form eines von diesen ist Dr. 31, das andere läßt sich nicht bestimmen. Ihr Fundort ist Grube T, die im Jahre 1970 freigelegt wurde, und dem vicus von Intercisa angehört hatte. (Abb. 16, 3–4)

Die Stempel-Typen AVGVSTVS und AVRELIVS, die H.-J. Kellner veröffentlicht hat, sind im pannonischen Material nicht vorhanden.⁴⁸ Die pannonischen Vorkommnisse des Typus SVOBNILIF, der hypothetisch mit Pfaffenhofen (oder Westerndorf) in Verbindung gebracht wurde,⁴⁹ haben wir schon früher besprochen.⁵⁰ Etwas ähnliches ist aus Moesia Superior von der Gegend Kosmaj bekannt.⁵¹ Entammt dieser Töpferstempel in der Tat aus Pfaffenhofen, so dürfte das betreffende Stück der erste Beleg dieser Töpferei aus Moesia sein. (Übrigens sind aus dieser Provinz bisher sehr wenig Sigillaten bekannt geworden.) Sigillaten mit dem Sempel SVOBNILIF sind auch aus Dazien bekannt.⁵²

Anhangsweise müssen wir einen bisher noch nicht bekannten Typus registrieren, der weitere Schlüsse ermöglicht (Abb. 14, 3). Sein Fundort ist Dunaújváros-vicus, Freilegung i. J. 1973, Wasserturm, Abschnitt 5, 3. Spatenstich, Wandbruchstück Dr. 37, mit Eierstab Kiss Taf. 6, 1. Teilung durch Glied Kiss Taf. 6, 83 – links Stempel AV[G[VSTVS]] – siehe Pons Aeni Abb. 33, 7, Blatt Kiss Taf. 6, 8. Mehliges, gelblicher Ton, Glanzton nur außen. Das Erzeugnis, das sich blättrig spaltet, und dessen Oberfläche leicht abgewetzt ist, erinnert nicht nur mit seinen Qualitätsmerkmalen an die Töpferei von Pfaffenhofen; auch der Stempel AV[G[VSTVS]] im Bildfeld ist unter den Erzeugnissen des Onniorix in Westerndorf unbekannt. (Man beachte, daß dieser Typus aus Westerndorf nur als Bodenstempel oder Randstempel bekannt ist.) H.-J. Kellner hielt ein Stück mit Bodenstempel als Fehlbrandstück für das Erzeugnis der Werkstatt von Pfaffenhofen.⁵³ Es fragt sich jedoch nach alledem: *ob Relief-Sigillaten nach Art des Onniorix nicht auch in Pfaffenhofen hergestellt wurden?*

4. Glatte Gefäße im pannonischen Material

Es wurden in der Werkstatt von Pfaffenhofen auch glatte Gefäßtypen hergestellt; die Ausgrabungen in Pons Aeni haben ihre Bestimmung ermöglicht.⁵⁴ Die Bestimmung dieser Stücke, ihre Unterscheidung von den Waren von Westerndorf, ist manchmal gar keine leichte Aufgabe. Eben darum wollen wir aus dem pannonischen Material nur ein Paar Stücke hervorheben, um mit ihnen zu dokumentieren, daß solche Exemplare auch in unserer Provinz vorhanden sind. H.-J. Kellner hat eine Schüssel mit dem Stempel 'Augustus' veröffentlicht, die dem Typus Oswald-Pryce Taf. 59,9 nahesteht; dieses Fehlbrandstück darf als Werkstattnachlaß gelten. Es kam ein ähnliches Schüssel-Fragment mit stark gebrochenem Profil und mit nach auswärts gebogenem

⁴⁷ D. GABLER: Az importált terra sigillaták forgalma Pannoniában. (= Der Umlauf der importierten Terra-Sigillaten in Pannonien). Arch. Ért. 91. (1964) 103; DERSELBE: Die gestempelten Sigillaten von TÁC (Gorsium). Acta RCRF 9 (1967) [1969] 39, Nr. 43. Zu Moesia Inferior siehe D. P. DIMITROV—M. ČIČIKOVA—B. SULTOV—A. DIMITROVA: Археологические раскопки в восточном секторе Нове в 1966 г. Bulletin de l'Institut d'archéologie 32 (1970) 69, Abb. 19.

⁴⁸ Pons Aeni 159.

⁴⁹ Ebd. 154.

⁵⁰ D. GABLER: Die gestempelten Sigillaten von TÁC (Gorsium). Acta RCRF 9 (1967) [1969] 43, Nr. 75.

⁵¹ M. VASIĆ: Terre sigillée au Musée National de Belgrade. Zbornik Narodne Muzeja. Beograd 5 (1967) Nr. 13.

⁵² CH. POPILIAN: La céramique sigillée d'importation découverte en Oltenie. Dacia 17 (1973) 185, 213, pl. XIII.

⁵³ Pons Aeni 149. Über eine Werkstatt in Pfaffenhofen, die Sigillaten nach Art des Onniorix hergestellt hatte, siehe H.-J. KELLNER: Pons Aeni. Zollstation, Sigillatentöpferei und spätrömische Befestigung. Ausgrabungen 1967–1969. Roman Frontier Studies 1969. VIIIth Int. Congr. of Limesforsch. Cardiff 1974. 165.

⁵⁴ Form Dr. 31, Dr. 32, Dr. 33, außerdem Reibschüssel mit Löwenkopf-Ausguß, ferner Sigillata mit Kerbschnitt-Verzierung, siehe H.-J. KELLNER: Die Sigillatentöpfereien von Westerndorf und Pfaffenhofen. Kleine Schriften zur Kenntnis der römischen Besetzungsgeschichte Südwestdeutschlands 9 (1973) 19.

Rand auch in Aquincum Szentendrei-Straße, neben der HÉV-Station 'Aquincum' zum Vorschein, als hier der aquaeductus freigelegt wurde (HM Budapest, Inv. Nr. 76.5.69).⁵⁵ Den Ursprung veruraten, außer der Form als entscheidende Kriterien, das mehlig Material und die Oberfläche; wir dürfen es also dieser Werkstatt zuschreiben.

Es wurde im Brandgrab 21 des Gerhát-Gräberfeldes von Brigetio das Wandfragment einer Schale der Form Dr. 31 mit ungefähr 16,2 cm Durchmesser aus mehligem Ton gefunden (Ung. Nat. Mus. Inv. Nr. 6/1940. 44). Die späteste Münze des Gräberfeldes ist eine Prägung des Alexander Severus;⁵⁶ dadurch wird die Schale — wahrscheinlich eine Ware der Werkstatt von Pfaffenhofen — auf den Anfang des 3. Jh-s datiert.

Eine Sigillata mit Barbotin-Verzierung wurde bisher unter den Erzeugnissen der Töpferei von Pfaffenhofen nicht gefunden.⁵⁷ Wir können also nur hypothetisch eine Barbotin-Schüssel mit der Tätigkeit der Töpfersiedlung am Inn verbinden; das betreffende Stück wurde in einem Grab von Brigetio (Grab 53., Fundmaterial des Jahres 1959) gefunden; es hat einen hellen, porösen nicht sigillata-artigen Überzug, aber es erinnert einigermaßen an Pfaffenhofen, wie z. B. Oswald-Pryce Taf. 69, 14–16 (Ung. Nat. Mus. Inv. Nr. 62.36.102); auch jene Möglichkeit ist nicht ausgeschlossen, daß es sich hier um eine lokale Imitation handelt. Die Schüssel ist halbkugelförmig (Abb. 16, 1), der Rand ist ausbuchtend, unten zeigt ein leichter Bruch, bzw. eine eingeschnittene Linie die Gliederung. Man sieht in dem so umgrenzten mittleren Streifen vier dreifach verzweigte Efeu-Blätter. Am Boden der Stempel DIICOS. Höhe 10,4 cm, Rand-Durchmesser 18,2 cm, Bodendurchmesser 8,3 cm. Das sonstige Fundmaterial des Grabes läßt sich im großen und ganzen auf das 3. Jahrhundert datieren.⁵⁸

5. Herstellungsverfahren

Man ersieht aus dem bisherigen, daß das Unterscheiden der Erzeugnisse der Töpferei von Pfaffenhofen — besonders den Produkten von Westerndorf gegenüber — aufgrund von typologischen Kriterien nur dann nicht problematisch ist, wenn es sich um Waren des Dicanus-Kreises handelt. Man kann dasselbe über Gefäße, die nach Art des Helenius gemacht wurden, nur dann behaupten, wenn sie der Gruppe mit Eierstab Pf. 1 und Pf. 19 angehören. Aber es bleibt außer diesen noch eine ziemlich große Menge von Waren aus Pfaffenhofen (etwa 25 Prozent), deren Stempel, oder aufgrund des Typus der Verzierung, keineswegs befriedigend entschieden werden kann (z. B. mit Eierstab Pf 27, Kiss Taf. 5, 5). Dabei sprechen wir diesmal von den glatten Gefäßen gar nicht. Darum ist die Bestimmung aufgrund absoluter qualitativer Merkmale im Falle der Töpferei von Pfaffenhofen eine wesentlichere Aufgabe, denn dadurch werden die Unsicherheiten der Bestimmung mit traditionellen archäologischen Mitteln eliminiert. Die Forschungen von Picon haben nachgewiesen,⁵⁹ daß die Material-Untersuchungen absolute Kriterien zur Verfügung zu stellen, imstande sind, die die Erzeugnisse der Töpferei von Pfaffenhofen von denjenigen der Werkstatt in Rheinzabern zu unterscheiden ermöglichen. Doch selbst kostspielige Material-Untersuchungen ermöglichen nicht die Unterscheidung der Sigillaten von Pfaffenhofen und denjenigen von Westerndorf mit absoluter Sicherheit, nachdem diese beiden Werkstätten nur 2 km voneinander entfernt waren, und die geologischen Verhältnisse der beiden Lokalitäten im großen und ganzen dieselben sind.⁶⁰ (Für die Ware von Pfaffenhofen ist vor allem die Anwesenheit eines hohen Kalzium- und Mangan-Prozentsatzes charakteristisch.) Man muß außer der Material-

⁵⁵ Die Leiterin der Ausgrabungen, M. Pethő, hat mir den Überblick des Materials freundlichst ermöglicht, wofür ich ihr auf diese Weise meinen Dank ausspreche.

⁵⁶ L. BARKÓCZI hat mir das Manuskript seiner Arbeit über Brigetio zur Verfügung gestellt, wofür ich ihm auf diese Weise meinen Dank ausspreche.

⁵⁷ Pons Aeni 159.

⁵⁸ Die Funde wurden als ein Grabkomplex dem Ungarischen Nationalmuseum übergeben (Petrovics).

⁵⁹ M. PICON: Recherches techniques sur le céramiques de Westerndorf et Pfaffenhofen. BVB1 39 (1974) 190.

⁶⁰ Ebd. 187.

Zusammensetzung zweifellos auch jene Qualitätsmerkmale beachten, die sich auf die Vorbereitung des Materials und vor allem auf das Ausbrennen zurückführen lassen. Es mögen außer die Typologie noch die folgenden Merkmale ausschlaggebend sein: der Ton ist stark gelblichrot, heller als derjenige von Westerndorf, beinahe orangefarbig; weich und mehlig, matt-gelb bzw. orangerot, der Glanzton ist abgewetzt, das Ausbrennen war oft oberflächlich.

Man darf, was die Farbe betrifft, auf die Steiger-Skala 3 (Neapler gelblich-rot) dunkel bzw. 6 (fleischfarbig, ockergelb) und manchmal Übergänge zwischen diesen beiden hinweisen.⁶¹ Bei dem Helenius-Kreis ist die hellere Tonfarbe (gelbliche Ziegel Farbe) etwas häufiger, während bei dem Dicanus-Kreis die dunkleren Varianten häufiger vorkommen (mittelziegelrot, hellbräunlich, mittelrot-braun). Man beobachtet den mehligten Ton, der auf dem Papier Spuren hinterläßt, bei einem großen Teil der Ware aus Pfaffenhofen; doch ist dies kein absolutes Kriterium, in einigen Fällen begegnet man auch Exemplaren, die hartgebrannt sind (z. B. Kat. 1/4; 1/16; 24/43; Kat. 6 (Fundort unbekannt). Zu gleicher Zeit beobachtet man gelbliches, poröseres, weiches Material auch bei einem Teil der Waren von Westerndorf — bei solchen Gruppen nämlich (Comitials, Onniorix), deren Tätigkeit in Pfaffenhofen sich noch nicht nachweisen ließ (z. B. Dunaújváros, Intercisa, Grube 71/20, ferner das Stück mit Eierstab Kiss Taf. 4, 1 b, das unter dem Grubenmaterial des Gebäudes I., freigelegt im Jahre 1963, und im Museum von Dunaújváros (HM Dunaújváros) Inv. Nr. 75.20.9 hat): oder man denke auch an das oben genannte Exemplar mit Stempel AVG . . . aus der Werkstatt des Onniorix (Abb. 14, 3).

Es gibt Varianten, im Falle eines Glanztons, der mit schlechter Technik erreicht wurde, vom Gelblich-Rotem und von der hellen Ziegelfarbe ab bis zum Mittel-Roten und Bräunlichen; man beobachtet an einigen Exemplaren, die nach Art des Helenius hergestellt wurden, auch lilafarbigem, leicht-metalligen Glanzton (siehe Kat. 21/3; 22/11). Die Oberfläche ist in der Mehrheit der Fälle eine glatte; aber es gibt auch Schüsseln mit guter, glänzender Oberfläche (siehe Kat. 1/6; Kat. 1/13; Kat. 19/1; Kat. 24/42). Doch häufiger ist die abgewetzte Oberfläche die nur Spuren des Glanztones aufweist, oder überhaupt gar keinen Glanzton mehr hat (z. B. Kat. 9/1; Kat. 22/38; Kat. 22/3); in diesen Fällen gibt es gar kein 'engobe' auf der Innenseite. Ein Fragment (Kat. 24/72), gefunden im Lager von Intercisa (?), darf aufgrund seines Materials kaum als Sigillata gelten. Die Anzahl der Exemplare von schlechter Qualität ist in den Fällen der Fragmente, die sich mit der Werkstatt des Helenius-Kreises verbinden lassen, viel größer.

Die flüchtigen Verzierungen, deren Zeichnungen manchmal kaum zu entnehmen sind, lassen sich nicht nur auf die Fehler der Stempelherstellung und Ausformung (Abb. 17) — d. h. meistens auf das Kopieren — zurückführen, sondern oft auch darauf, daß der Ton schlecht ausgebrannt, weich und mehlig ist. Reliefverzierungen größerer Plastizität konnten wir sehr selten beobachten (siehe Kat. 24/15, Kat. 7 Fundort unbekannt).

Wir konnten, was die *Punzierung* der Motiven in die Formschüssel betrifft, einiges beobachten:

1. Der abgewetzte, allzu viele Male benutzte Stempel, sowie das weniger sorgfältige Vorbereiten des Tones sind am häufigen Fehler schuld, daß ursprünglich selbständige Teile der Darstellung manchmal ineinanderfließen (z. B. bei der Perlenreihe, bei gerippten Ziergliedern, den Bögen der Eierstäbe, bei den Kelchen der Rosetten und bei ähnlichen Dingen) siehe z. B. Kat. 1/3, Kat. 24/12, Kat. 24/53, Kat. 24/40.

2. Man sieht an einigen Stücken, die in Pons Aeni (Abb. 18,1) und in Iuvavum (Karnitsch, Iuvavum Taf. 60, 3) gefunden wurden, daß die Punzierung wiederholt wurde; man wollte nämlich die eingestempelte Darstellung korrigieren, das Bild schärfer machen; man sieht dies an einem Stück aus Carnuntum (Kat. 2/11) und an zwei solchen aus Intercisa (Kat. 24/1; Kat. 24/22).

⁶¹ E. ETLINGER—R. STEIGER: Formen und Farbe römischer Keramik. Augst 1971. Beilage Ausgrabungen in Augst III. Ins. XXXI. 1960—1961. Taf. zur Farbbezeichnung römischer Keramik.

3. Die einzelnen Glieder des *Eierstabes* wurden gesondert und in sich in die Formschüssel eingestempelt. Denn einerseits sieht man keine Gruppen, die sich rhythmisch ablösten, und andererseits kommen einzelne Eierglieder auch als selbständige Verzierungselemente im Relieffeld vor. Der Eierstab wurde gewöhnlich über einer im voraus gezogenen Richtungslinie eingestempelt. Man sieht die Reihenfolge der Punzierung klar an einigen Stücken aus Pons Aeni: Abb. 18, 4; Kat. 24/1, Kat. 24/34; bei diesen Exemplaren gehen nämlich einige Eierstab-Glieder auf die Richtungslinie. — Man sieht in manchen Fällen, daß das Einstampeln mit der Ausbildung des Eierstabes begann;⁶² es kommt degegen bei anderen Gefäßen des Dicanus-Kreises vor, daß die Glieder des Eierstabes auf die Verzierung oder auf die Muster des Bilderfeldes gedruckt wurden, siehe Pons Aeni Abb. 22, 9; Kat. 13, 3, Kat. 16, 2.⁶³ Die Reihenfolge der Punzierung verraten innerhalb des Eierstabes manchmal jene Glieder, die aufeinander gestempelt wurden. Man sieht das Nacheinander des Einstampeln im Sinne des Uhrzeigers z. B. bei den Stücken Kat. 2/10 und Kat. 24/4. Doch es sind Schnitte auch in solchen Fällen denkbar, in denen die einzelnen Eierglieder in einer gewissen Entfernung voneinander angebracht wurden, und das letzte Glied schon das erste schneidet, nachdem kein freier Raum mehr vorhanden war, z. B. Kat. 2/14, Kat. 10/1. Bei diesen Exemplaren war die Aufeinanderfolge der Punzierung vermutlich gegen den Uhrzeigersinn. Dagegen war dieselbe beim Stück Kat. 7. (von unbekanntem Fundort) im Sinne des Uhrzeigers. Man muß mit der Erklärung der abweichenden Stempelungs-Eigentümlichkeiten bei denselben Gruppen einstweilen vorsichtig sein; denn man besitzt vorläufig noch nicht genügend Material, das man von diesem Gesichtspunkt aus bewerten könnte.

4. Von dem Eierstab abgesehen, wird die *Relief-Verzierung* selbst von oben nach unten zu ausgebildet. Wir können für diese Art des Vorgehens die folgenden Beispiele erwähnen:

Gruppe mit Eierstab A—C	Art des Helenius	Dicanus und sein Kreis
Juhász Taf. 12, 23	Kat. 1/2 Kat. 1/9 Kat. 1/17 Kat. 16/1 Kat. 19/10 Kat. 22/9 Kat. 22/15 Kat. 22/30 Pons Aeni Abb. 19, 2 Pons Aeni Abb. 20, 1 H. Menke, BVB1 39 1974. Abb. 14, 10	Kat. 2/5 Kat. 2/8 Kat. 16/2 Kat. 22/28 Kat. 8 (FO unbekannt) B. Rutkowski, Wiadomości Archeologiczne 29 c 4, 329 fig. 1

In einigen Fällen beobachtet man eine umgekehrte Reihenfolge:

Art des Helenius	Dicanus und sein Kreis
Juhász Taf. 37, 16 Pons Aeni Abb. 20, 2	Kat. 16/2 Kat. 4 (FO unbekannt) Pons Aeni Abb. 24, 2 Pons Aeni Abb. 35, 1

⁶² Siehe B. RUTKOWSKI: Terra sigillata znaleziona w Polsce. Bibliotheca Antiqua 2 (1960 T XXXI. af. 1 b — Fundort: Kalisz.

⁶³ Siehe D. GABLER: Terra sigillaták a Kelet-Pannóniával szomszédos barbaricumban (= Sigillaten im Ost-Pannonien benachbarten Barbaricum). Arch. Ért. 95 (1968) 213, Abb. 1, 3.

a) Wir haben bei einigen Erzeugnissen des Dicanus-Kreises auch die umgekehrte Reihenfolge des Stempel-Eindrückens beobachtet — siehe Kat. 14/3 (bei der linksseitigen Perlring-Reihe von oben nach unten zu, während bei der Reihe daneben die Schnitte die umgekehrte Reihenfolge des Vorgehens zeigen.)

b) Die Muster in den Kreisen und Medaillen werden im allgemeinen erst später eingestempelt — siehe Kat. 24/26. Bei der Kombination von Säule- und Arkadenreihe werden gewöhnlich vorerst die Säulen eingestempelt — siehe Pons Aeni Abb. 19, 2 und Abb. 21, 1; aber es kommt auch das Gegenteil vor, siehe Juhász Taf. 37, 16. Die ausfüllenden Rosetten und bei gegliederten Ziergliedern werden häufig nach den übrigen Motiven des Bilderfeldes angebracht — siehe Pons Aeni Abb. 23, Karnitsch, Iuvavum Taf. 60, 6, Kat. 1/17.

c) Der Namenstempel wird gewöhnlich nach den übrigen Verzierungs-motiven des Bilderfeldes eingedrückt, siehe Curk Taf. 20, 23. Pons Aeni Abb. 35, 2.

d) Die Reihenfolge der Punzierung in die Formschüssel mag im Sinne des Uhrzeigers oder gegen diesen Sinn sein. Die Perlring-Schnitte haben das Feststellen jenes Sinnes, in dem es gedreht wurde, bei den Waren des Dicanus-Kreises ermöglicht. Wir haben bei beiden Gruppen beide Möglichkeiten beobachtet. Für das Einstampeln im Sinne des Uhrzeigers bei der Helenius-Gruppe siehe Juhász Taf. 36, 1; für den entgegengesetzten Sinn siehe Pons Aeni Abb. 20, 3. Für das Drehen im Sinne des Uhrzeigers bei der Dicanus-Gruppe siehe Karnitsch, FiL 6/7 1960, Abb. 35, 8; für den entgegengesetzten Sinn bei dieser Gruppe siehe Kat. 15/1.

Mann kann es heute noch nicht entscheiden, ob die verschiedenen technischen Möglichkeiten in der Tat für verschiedene Töpfer sprechen; aber diese Möglichkeit besteht allerdings.

5. Es gibt drei verschiedene Möglichkeiten für den *Abschluß* des Relieffeldes: durch eine plastisch hervorgehobene Linie, wie z. B. Kat. 22/33; durch eine eingeschnittene Linie, z. B. Kat. 24/3; oder durch eine Kombination der beiden vorigen; Pons Aeni Abb. 21, 10. Häufig wurde der Unterteil einfach durch eine Schablone abgeglättet; in diesen Fällen bilden das Relieffeld und der Unterteil einen leichten Winkel, z. B. Kat. 1/17. Es kommt sowohl im Kreise des Helenius wie auch in demjenigen des Dicanus vor, daß die in das Relieffeld gestempelten Muster über die Abschlußlinie hinausgehen. Die Abschlußlinie wurde also früher festgelegt; siehe Kat. 5/2, das Fragment von Bánhalma (Abb. 14, 2) oder Pons Aeni Abb. 18, 1. Seltener ist der umgekehrte Fall, daß nämlich die untere, eingetiefte Linie die Verzierung durchschneidet, wie bei Kat. 24,3, Kat. 24/49 oder Pons Aeni Abb. 19,7. Es kommt in beiden Gruppen vor, daß die Oberfläche unter dem Relieffeld nach der Punzierung abgeglättet wurde, siehe Pons Aeni Abb. 19, 1, Abb. 27, 8, Abb. 27, 12.

6. Es mag eine Schablone auch zu dem Zweck angewendet worden sein, um den *Teil unter dem Rand* auszubilden; mit einer solchen wurde häufig der obere Teil des Eierstabes abgeglättet, siehe Kat. 11/1, Kat. 19/2, Kat. 22/1, Kat. 23/1. Die Spur einer Schablone, mit der der Teil unter dem Rand ausgebildet wurde, siehe Kat. 2/1, Kat. 2/3; die Furche einer anderen Schablone, die einigermaßen an Pons Aeni Abb. 26, 1 erinnert, siehe Kat. 21/2; diejenige einer dritten: Kat. 1/6 und 1/26. Zu einem Schablonen-Typus des Helenius-Kreises siehe Kat. 2/17; abweichend von diesem ist Pons Aeni Abb. 21, 1, aber es ließen sich auch noch weitere Typen aufzählen.

7. Es darf schließlich noch erwähnt werden, daß man in zahlreichen Fällen auf den Eierstäben waagerechte Einschnitte sieht, die noch aus der Phase vor dem Ausbrennen entstammen (z. B. Pons Aeni Abb. 25, 1, Abb. 20, 1 Kat. 24/53, Juhász Taf. 36, 1, Kat. 1/14, Gabler ArchÉrt 95, 1968, Abb. 1, 3, Kat. 21/2). Dies sind Schäden des Reliefs, vermutlich noch aus der Phase vor dem Ausbrennen des Gefäßes.

6. Zur Chronologie der Töpferei von Pfaffenhofen

Die Werkstatt von Pfaffenhofen hatte enge Beziehungen zu derjenigen von Westerndorf, besonders in der Anfangsperiode ihrer Tätigkeit. Vermutlich wurde diese neue Töpferei am Inn durch solche Handwerker errichtet, die dem Kreis des Helenius angehört hatten. Eben deswegen müssen wir von den chronologischen Problemen zuallererst die relative Chronologie von Westerndorf und Pfaffenhofen ins Auge fassen. Die Chronologie von Westerndorf ist noch nicht in jeder Hinsicht befriedigend geklärt. Die Datierung von K. Kiss — die bloß von typologischen Beobachtungen sowie aus der relativen Chronologie von Rheinzabern und Lavoye ausgegangen war — wird man im Lichte der stratigraphischen Ergebnisse von neueren Ausgrabungen für eine allzu frühe halten müssen. P. Karnitsch datierte die Betriebszeit des Helenius-Kreises auf die erste Hälfte des 3. Jahrhunderts, wobei er hauptsächlich jene Chronologie beachtet hatte, die sich aus den Freilegungen in Lauriacum ergab.⁶⁴ Seine chronologischen Ergebnisse wurden von der Kritik skeptisch aufgenommen.⁶⁵ Gefördert wurde diese Frage besonders durch die Forschungen von H.-J. Kellner. Seiner Ansicht nach — die nicht bloß durch stratigraphische Beobachtungen sondern auch durch Fundzusammenhänge von Gräbern erhärtet wird — war die Werkstatt von Westerndorf schon kurz nach der Beendigung des ersten Markomannen-Krieges — also nach dem Jahre 175 — tätig.⁶⁶ Die Ausgrabung in Kastenfeld von Pfaffenhofen haben eindeutig nachgewiesen, daß diese Werkstatt ihre Tätigkeit *später als Westerndorf* begonnen haben muß.⁶⁷ Von den pannonischen Ausgrabungen haben nur die Freilegungen in Intercisa i. J. 1973 zu einem solchen Ergebnis mit derselben Entschiedenheit geführt; hier wurde nämlich im Haus 73/1 eine Sigillata von Pfaffenhofen (Kat. 24/50) gefunden, während im Material aus der Grube 36 unter demselben Haus eine andere Sigillata des Helenius von Westerndorf (Abb. 14,4) zum Vorschein kam. Bei diesem letzteren Stück verraten die flüchtigen Formen, die sich auf abgenützte Punze zurückführen lassen, daß wir es hier mit späten Erzeugnissen der Töpferei von Westerndorf zu tun haben; zu derselben Zeit widersprechen der stark ausgebrannte Ton, die Oberfläche und selbst auch die Verzierung einer solchen Vermutung, als ob man dieses Erzeugnis auch als Produkt von Pfaffenhofen auffassen könnte.

Im Jahre 1964, als diese Werkstatt das erste Mal wissenschaftlich bearbeitet wurde, begnügte sich H.-J. Kellner, was die *Datierungsfrage* betraf, mit vermutlichen Zeitpunkten. Die schlechte technische Ausführung, die für die Produkte der Werkstatt charakteristisch ist, hat den Gedanken an das 3. Jahrhundert nahegelegt; aufgrund von lokalhistorischen Überlegungen hat er dagegen an die Epoche zwischen 210 und 240 gedacht.⁶⁸ Später hat H.-J. Kellner diesen seinen Standpunkt etwas modifiziert.⁶⁹ Eine Analyse der Fundkomplexe aus den Gräbern in der Nähe der Töpferei haben ihn nämlich zur Vermutung geführt, daß die Töpferei von Pfaffenhofen ihre Tätigkeit wohl noch vor der Jahrhundertwende — vom zweiten zum dritten — begonnen haben mag. Man bekam wichtige chronologische Stützpunkte durch jene Ausgrabungen, die in Pons Aeni, also unmittelbar in der Töpferei ausgeführt wurden;⁷⁰ diese bezogen sich sowohl auf das Beginnen der Herstellung von reliefverzierten Sigillaten, wie auch auf das Aufhören der Tätigkeit dieser Töpferei. Am frühesten hat man hier zur Zeit des Commodus, also i. J. 186/187 die Herstellung von Relief-Sigillaten begonnen, denn man hat in Pfaffenhofen eine Commodus-Münze unmittelbar unter einer solchen Schicht gefunden, die Formenschüsseln von Pfaffenhofen

⁶⁴ P. KARNITSCH: Die Sigillata-Gefäße und Münzen der Grabungen 1953–1956. FiL 6–7 (1960) 114–.

⁶⁵ H.-J. KELLNER: Rez. Karnitsch, Ovilava. BVB1 25 (1960) 332–. R. NIERHAUS: Rez. Karnitsch, Ovilava, Germania 40 (1962) 168.

⁶⁶ Über diese Frage zuletzt H. SCHÖNBERGER: Kastell Künzing-Quintana. Die Grabungen von 1958 bis 1966. Limesforschungen 13 Bln. 1975. 104–.

⁶⁷ Pons Aeni 156.

⁶⁸ Pfaffenhofen 91.

⁶⁹ Westerndorf IV 55.

⁷⁰ Siehe Anm. 67.

und Sigillata-Bruchstücke enthielt. Die Ausgrabungen in Kastenfeld i. J. 1967 haben auch gezeigt, daß die Werkstatt von Pfaffenhofen ihre Tätigkeit nach dem ersten Alemannen-Einfall, der sich auf 233 datieren läßt, noch fortgesetzt hat; historische Überlegungen lassen uns vermuten, daß dies bis 259/260 dauerte. Gegen die Annahme einer längeren Betriebszeit spricht allerdings die verhältnismäßig niedrige Anzahl der bisher bekannt gewordenen Erzeugnisse von Pfaffenhofen.⁷¹ (Siehe unten die prozentmäßige Verteilung in den verschiedenen Fundzusammenhängen.) Diese Überlegung erlaubt also die Datierung mit der Commodus-Münze nur als einen Terminus post quem gelten zu lassen. (Die Umlaufzeit eines solchen Denars läßt sich sowieso etwa auf ein halbes Jahrhundert setzen.) Demnach kann man die Anfangszeit von Pfaffenhofen kaum auf einen früheren Zeitpunkt als das letzte Jahrzehnt des 2. Jahrhunderts setzen; und die Tätigkeit dieser Töpferei läßt sich etwa bis zu den sechziger Jahren des 3. Jahrhunderts verfolgen, wodurch die Spätdatierung von P. Karnitsch hinsichtlich dieser Werkstatt erhärtet wird.⁷²

Man kann das Obige aufgrund von Freilegungen auf Pannoniens Gebiete nur mit bescheidenen Ergebnissen ergänzen. Die Analyse von *Fundkomplexen aus Gräbern*, die H.-J. Kellner besonders auf dem Gebiete von Noricum und Pannonien für möglich hielt,⁷³ hat zu keinem neuen Ergebnis geführt. Denn Relief-Sigillaten aus Pfaffenhofen, die sich genauer datieren und bestimmen ließen, kommen in unserer Provinz als Grabbeigaben sehr selten vor. Ein solches Stück entstammt aus einem Hügelgrab von Pola⁷⁴ (der Name derselben Gemeinde heißt heute: Becsehely, Komitat Zala, Kreis Letenye); es sind eigentlich Fragmente einer durchgebrannten, grauen Schüssel der Form Dr. 30, ohne Glanzton, die M. F. Szalacsy dem Ungarischen Nationalmuseum geschenkt hat. Die Schüssel läßt sich, mangels anderer Fundzusammenhänge, nicht datieren.⁷⁵

Das Brandgrab 21., das im Gerhát-Gräberfeld von Brigetio i. J. 1940 freigelegt wurde, enthielt außer dem Sigillata-Fragment der Form Dr. 31 nur noch das Fragment einer Schale Dr. 33;⁷⁶ man kann auch hier keine genaueren zeitlichen Grenzen angeben, geschweige denn, daß auch die Bestimmung des glatten Fragmentes Dr. 31 als aus Pfaffenhofen entstammend, unsicher ist.

Mehr könnte man aufgrund der Beigaben des Grabes 53 von Brigetio sagen, die i. J. 1959 in das Ungarische Nationalmuseum eingeliefert wurden. Doch es ist zweifelhaft ob die Barbotin-Schüssel dieses Grabes in der Tat aus Pfaffenhofen stammt,⁷⁷ und auch die Fundzusammenhänge dieses Grabes stehen *nicht* über jeden Zweifel.⁷⁸ Angeblich enthielt das Grab die folgenden Stücke:

1. Zweihenkliger, im mittleren Streifen rot bemalter Krug mit Rädchenverzierung. Höhe: 23,5 cm, Rand-Durchmesser: 9 cm, Boden-Durchmesser: 6,2 cm. Inv. Nr. 62.36.101.

⁷¹ Pfaffenhofen 91 — es war auch nach H.-J. KELLNER nicht lange Zeit hindurch tätig.

⁷² Die Feststellungen über die Tätigkeitsperioden der Werkstatt von Pfaffenhofen lassen sich folgendermaßen zusammenfassen: Kiss: Helenius Töpfer von Westerndorf (nach 162–180), Karnitsch: Helenius Töpfer von Westerndorf (200–250) Dicanus und sein Kreis (200–250) Kellner: Sigillaten nach Art des Helenius 210–240, Kellner: Die Werkstatt von Pfaffenhofen vor dem Ende des 2. Jh-s nach 186–187–259/260.

⁷³ Westerndorf IV 48.

⁷⁴ Kurz erwähnt bei F. RÓMER: *Compte-rendu. Résultats généraux du mouvement archéologique en Hongrie avant la VII^e session du congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique à Budapest 1876*. 2 (1878) 154.

⁷⁵ Ohne Fundort veröffentlicht Kiss Taf. 25, 1.

⁷⁶ Manuskript von L. BARKÓCZI; Ungarische Nationalmuseum Inv. Nr. 6/1940. 45. Es kamen aus den Gräbern eigentlich nur glatte Sigillaten zum Vorschein (Beigaben der Gräber LXII, LXIII, LXIV ?, Sammlung Kállay bzw. Grab 21 und 37. Relief-Sigillata von Rheinzabern aus dem Gräberfeld von Járóka, siehe I. PAULOVICS: *Funde und Forschungen in Brigetio*. Diss. Pann. II. 11. 1941. 163.

⁷⁷ H.-J. Kellner hat mir am 21. April 1976 brieflich mitgeteilt, daß derartige Schüsseln nur in kleinen Fragmenten und ohne Barbotin-Verzierung in Pfaffenhofen vorhanden waren; aber wie er schrieb: «Dennoch dieser Art hergestellt sein.» — Für die freundliche Mitteilung spreche ich hier meinen Dank aus.

⁷⁸ Nach der freundlichen mündlichen Mitteilung von L. BARKÓCZI: eingelieferte Funde. Sammlung von J. Petrovics.

2. Ein rotbemalter Tonnappf mit eingezogenem Rand von ovalem Körper. Höhe: 8,8 cm, Rand-Durchmesser 4,4 cm. Inv.Nr. 62.36.103.

3. Parfümfläschchen mit zylindrischem Hals, auf der Seite 4 senkrecht eingedrückte Furchen. Hellgrün. Höhe: 13,4 cm, Mund-Durchmesser: 1,7 cm. Inv.Nr. 62.36.104.

4. Bronzekrug, von kleinem Ausmaß, mit Trichter-Rand, Kugel-Bauch; der Boden trichterförmig, unter dem Rand zwei Henkelchen. Höhe: 6,2 cm, Rand-Durchmesser 1,9 cm. Bodendurchmesser 2,5 cm. Inv.Nr. 62.36.105.

5. Bronzering. Durchmesser: 3,2 cm. Inv.Nr. 62.36.106.

Man dürfte diesen 'Fundzusammenhang' aufgrund des streifenbemalten Kruges⁷⁹ auf den Anfang des 3. Jahrhunderts, nach dem Parfümfläschchen auf die Mitte des 3. Jahrhunderts, ja vielleicht sogar auf die zweite Hälfte desselben Jahrhunderts datieren.⁸⁰

Von den *stratigraphischen* Ergebnissen der *Siedlungsgrabungen* dürfte man die folgenden hervorheben:

1. Die Münze des Philippus (HM Dunaújváros, Inv.Nr. 69.1.103), und die andere des Gallienus (HM Dunaújváros Inv.Nr. 69.1.104), die anlässlich der in Dunaújváros (Intercisa) seit 1957 ununterbrochen fortgesetzte Ausgrabungen, in Grube 39 der 'Papsziget' genannten Siedlung gefunden wurden, datieren die Sigillaten von Pfaffenhofen; auf diese Weise läßt sich der Gebrauch dieser Gefäße bis zu den Jahren 260 nachweisen. (Im 4. Jahrhundert war diese Siedlung nicht mehr bewohnt.) In Grube 44 des Abschnittes 4, die im Jahre 1973 freigelegt wurde, kamen die rätischen Sigillaten zusammen mit einer Commodus-Münze zum Vorschein. Nur weitere zeitliche Grenzen, oder einen Terminus ante quem, erlauben die Fundumstände jener Stücke, die unter jener *via sagularis* des Lagers gefunden wurden, die man im 4. Jahrhundert umgebaut hatte (siehe Kat. 24/2–3).

2. Lehrreich ist die Analyse des Sigillata-Materials jener Grube 1, die dem vicus des Lagers von Százhalombatta (Matrica) angehört hatte.⁸¹ Die Wohngrube von großem Ausmaß die drei Räumlichkeiten hatte, schneidet einige frühere Pfostenlöcher durch; das Vorhandensein von Fundmaterial aus verschiedenen Epochen hängt also wohl mit der früheren Siedlung zusammen.⁸² Das ältere Fundmaterial besteht aus Sigillaten des Criciro von Lezoux und eines der ältesten Töpfer von Rheinzabern: Cobnertus; beiderlei Gefäße lassen sich auf die Regierungszeit des Antonius Pius und des Marcus Aurelius datieren.⁸³ Auch die i.J. 140 geprägte bronzene Münze des Antonius Pius (eine abgewetzte Münze) kann man dieser Gruppe zurechnen. Die spätere Fundgruppe besteht aus den Sigillaten des Mammilianus von Rheinzabern, des Comitialis von Westerndorf und des Helenius von Pfaffenhofen. Die Ware des Mammilianus kommt auch als Grabbeigabe vom Ende des 2. Jahrhunderts vor⁸⁴ (so z. B. im Grab 75 von Leonhardspfunzen);⁸⁵ die Gefäße des Comitialis von Westerndorf sind auf alle Fälle auf die Zeit nach 175 zu setzen; und was die Schüsseln des Helenius von Pfaffenhofen betrifft, diese können nur aus der Zeit des Sep-

⁷⁹ Mit einer Gruppe der bemalten gestreiften Keramik aus Brigetio hat sich ausführlich É. BÓNIS beschäftigt: *A brigetioi sávos kerámia* (= Die streifenverzierte Keramik von Brigetio). *Fol. Arch.* 21 (1970) 71—, Abb. 5, 6, bzw. in einer früheren Arbeit: DIESELBE: *A császárkori edénművesség termékei Pannóniában.* (= Die kaiserzeitliche Keramik von Pannonien). *Diss. Pann.* II. 20 (1942) 87. Siehe noch PÓCZY, *Intercisa* II 41; A. SCHÖRGENDORFER: *Die römische Keramik der Ostalpenländer.* Wien 1942, Typ 47. 48. 50, 65, 169. Dieser Typus war im Laufe des 2. Jahrhunderts lebendig, er läßt sich bis zum Anfang des 3. Jahrhunderts verfolgen. — Siehe M. KABA: *Römische Gebäudereste beim Király-Bad.* *BpR* 20 (1963) 273.

⁸⁰ Zum Typus siehe A. RADNÓTI: *Glasgefäße und Glasgegenstände.* *Intercisa* II. *Arch. Hung.* 36 (1957) 144, Taf. XXVIII. 4.

⁸¹ Kat. 23/1.

⁸² A. MÓCSY: *A Százhalombatta—Dunafüredi tábor és település* (= Lager und Siedlung von Százhalombatta—Dunafüred). *Arch. Ért.* 82 (1955) 62.

⁸³ Die Tätigkeitsperiode von Criciro wird auf die Epoche zwischen 135–170 datiert: B. R. HARTLEY: *The Roman Occupations of Scotland.* *Britannia* 3 (1972) 33–34. Zu Cobnertus siehe KARNITSCH, *Iuvavum* 39.

⁸⁴ Westerndorf IV 55.

⁸⁵ Ebenfalls zusammen mit Sigillaten von Cobnertus und Helenius.

timius Severus, oder aus einer noch späteren Periode sein. Es ist also sicher — um nach den Sigillaten zu urteilen —, daß die Wohngrube 1. zur Zeit der Regierung des Septimius Severus in Gebrauch war. Man kann die Siedlungsform der Wohngruben für die Jahrhundertwende vom zweiten zu dritten noch belegen. Aber ein großer Teil der Wohngruben wurde zur Zeit des Caracalla schon planiert.⁸⁶ Das Fundmaterial einer Grube von Künzing, dessen Zusammensetzung im großen und ganzen ähnlich ist, wird durch H. Schönberger auf die Zeit um 200 gesetzt;⁸⁷ aber es ist nicht ausgeschlossen, daß man dieses Material auf eine noch spätere Zeit datieren soll. Die Grube von Pocking, deren Zusammensetzung ähnlich ist, schließt — um nach den Münzen zu urteilen — mit 241/243.⁸⁸

3. Der zweite große Umbau der Hercules-Villa von Aquincum erfolgte nach I. Wellner in den ersten Jahrzehnten des 3. Jahrhunderts;⁸⁹ und verwüstet wurde sie irgendwann um 270 herum, zur Zeit des Wandalen-Einbruchs.⁹⁰ Die Sigillaten von Pfaffenhofen gehören zum Fundmaterial dieser Periode.

4. Die Sigillaten von Westerndorf (Comitalis und Onniorix) und diejenigen von Pfaffenhofen (Dicanus-Kreis, siehe Kat. 22/40), die in der sog. Maler-Wohnung der Zivilstadt von Aquincum gefunden wurden, kamen aus einem solchen Wohnhaus zum Vorschein, das im ersten Drittel des 3. Jahrhunderts noch bewohnt war. Einen Anhaltspunkt zur Datierung des Baues bildet die letzte Gruppe der Wandmalereien, bzw. die Inschrift der schola in der Nähe aus dem Jahre 222.⁹¹ Der Ausgräber vermutet — aufgrund der verwandten Erscheinungen — einen im großen und ganzen gleichzeitigen Schluß für beide Bauten. Dieser Zeitpunkt kann nach der Inschrift, die in den Keller der schola gestürzt war, nur ein Jahr nach 222 sein.

5. Was die innen-pannonischen Villen betrifft, die vom Limes entfernter lagen, für diese gibt es meistens keine genaueren chronologischen Anhaltspunkte. (Es wurden anlässlich der Freilegungen keine stratigraphischen Beobachtungen gemacht.) Man kann in diesen Fällen meistens nur weitere zeitliche Grenzen festlegen. So gehörten z. B. jene Fragmente, die in Gyulafirátót-Pogánytelek gefunden wurden, zum Material jenes Refugiumbaues, der auf die zweite Hälfte des 3. Jahrhunderts oder auf das 4. zu setzen ist.⁹² Aber keineswegs sind diese Fragmente ein Fundmaterial des älteren Hauptgebäudes daselbst. Auch zur Villen-Siedlung in Szentkirályszabadja-Romkút gehörte ein späteres Refugium des 3. oder des 4. Jahrhunderts. Der Villenkomplex von Örvényes wurde dagegen wohl erst im 4. Jahrhundert gebaut.⁹³ Die Sigillaten gehörten hier vermutlich einem früheren Gebäude an.⁹⁴

Auch die bautechnischen Beobachtungen anlässlich der Ausgrabung des Iseums von Savaria ermöglichten nur die Feststellung von weiten zeitlichen Grenzen. Das einzige Stück aus

⁸⁶ Zur Datierung des Eckurm-Typus siehe S. FRERE: *Britannia. A History of Roman Britain*. London 1967. 121. So wurde dieser Typus früher datiert auch durch L. BARKÓCZI: *Intercisa II*. Arch. Hung. 36 (1957) 519. Genau so wird auch derjenige von Porolissum datiert; D. ALICU: *Tortürme der Römerlager in Dazien*. *Acta Musei Napocensis* 10 (1973) 122.

⁸⁷ H. SCHÖNBERGER: *Künzing-Quintana*. — Die Grabungen von 1958 bis 1966. *Limesforschungen* 13 Berlin 1975. 104–105. In der Füllerde des Grabens, der der Periode III. des Lagers angehört, fanden sich Sigillaten des Belsus I, Belsus III, Comitalis V und Victorinus I aus Rheinzabern, ferner des Comitalis aus Westerndorf und Dicanus (?) aus Pfaffenhofen (?).

⁸⁸ Pocking 144.

⁸⁹ I. WELLNER: *The Hercules Villa in Aquincum*. *ActaArchHung* 21 (1969) 271.

⁹⁰ Ebd. Wir haben das Sigillatenmaterial in den *ActaArchHung* 28 (1976) 34–36 veröffentlicht.

⁹¹ T. NAGY: *Az aquincumi ún. festőlakás* (= Die sog. Maler-Wohnung in Aquincum) *BpR* 18 (1958) 160.

⁹² Gy. RHÉ: *Ős és ókori nyomok Veszprém körül* (= Vor- und urgeschichtliche Spuren um Veszprém herum) 1906. 18. E. THOMAS: *Römische Villen in Pannonien*. Budapest 1964. 118–122 behandelt den Baukomplex von Romkút.

⁹³ T. SZENTLÉLEKY, *Arch. Ért.* 86 (1959) 204; DERSELBE: *Az örvényesi bronzméces* (= Die Bronze-lampe von Örvényes). *A Veszprém megyei Múzeumok Közleményei* 4 (1965) 103–107.

⁹⁴ Gy. HAJNÓCZY *Pannonia villaépítészete* (= Villen-Baukunst Pannoniens). *Építés-Építészettudomány* 7 (1975) 30–31.

Pfaffenhofen wurde hier über jenem Bodenniveau gefunden, das auf das Ende des 2. Jahrhunderts zurückgeht;⁹⁵ es gehört wohl zum Fundmaterial jener Erweiterungen, die um die Mitte des 3. Jahrhunderts herum hier durchgeführt wurden.

Die obigen Fundorte belegen also den Gebrauch der Pfaffenhofen-Sigillaten in der ersten Hälfte des 3. Jahrhunderts.

7. Die Verbreitung der Ware von Pfaffenhofen

Das Problem der Verbreitung der Waren von Pfaffenhofen (Abb. 17), das Volumen der Herstellung, sowie die damit zusammenhängenden Fragen wurden infolge der Forschungen der letzten Jahre immer mehr geklärt. Die Fragmente, die im Laufe der Ausgrabungen in Pons Aeni, auch bloß im Jahre 1967, zutage gefördert wurden, überragen die Anzahl der früher bekannten Erzeugnisse dieser Töpferei von ihrem gesamten Export-Gebiet.⁹⁶ Aber der bekannte Nachlaß dieser Werkstatt vermittelt wohl kein vollständiges Bild von der gesamten Produktion. Die Ware wurde vorwiegend für den Export hergestellt. Man findet in der Umgebung der Töpferei – besonders auf dem Gebiet nach Westen zu – kaum Produkte dieser Töpferei – abgesehen von der Töpfersiedlung von Westerndorf, die nur 2 km von Pfaffenhofen entfernt liegt.⁹⁷ Von den nahegelegenen Fundorten darf man Stephanskirchen erwähnen; ein Teil der Pfaffenhofen-Sigillaten die als Beigaben der vorwiegenden Brandgräber von Leonhardspfunzen zum Vorschein kamen, wurden durch H.-J. Kellner veröffentlicht.⁹⁸ Westlich von der Werkstatt wurde diese Ware bisher nur an drei Orten gefunden: in Bratananium (*Gauting*),⁹⁹ das für den Handelsverkehr so wichtig war, in *Valley (Raetia)*,¹⁰⁰ und in *Veldidena* (Wilten bei Innsbruck). Größere Mengen von ihr kamen in *Pocking*, im Mündungsgebiet des Inns, zum Vorschein.¹⁰¹ Die Rolle dieses letzteren vicus wurde durch seine Nähe bei den Limes-Lagern als Markt bestimmt.¹⁰² Man darf vermuten, daß auch das kleine Fragment, das in der nahegelegenen Festung Quintana (*Künzing*) gefunden wurde, ebenfalls aus Pfaffenhofen stammt; möglicherweise kam es eben über Pocking hindurch in dieses castellum.

Östlich vom Fluß Inn findet man schon im Noricum Bedaium (*Seebruck*)¹⁰³ als wichtigen Fundort, auf der Straße nach Iuvavum zu; in der Nähe ist die Villen-Siedlung *Waging am See*.¹⁰⁴ Die Anzahl der Sigillaten von *Iuvavum* zeigt, wie wichtig diese Straße in der Förderung der Erzeugnisse der Werkstatt nach Osten zu war. Es gibt beinahe ein Dutzend von Fundorten in dieser Stadt.¹⁰⁵ Südlich von der Iuvavum-Straße, teils noch in der Nähe der Töpferei, und teils schon nahe bei Salzburg, gibt es fünf Fundorte von Pfaffenhofen-Schüsseln: *Sollerholz bei Töging*

⁹⁵ T. SZENTLÉLEKY: A szombathelyi Isis szentély. Savaria romkertjei I. (=Das Isis-Heiligtum von Szombathely. Ruinengärten von Savaria I.) Szombathely 1965. 12. Zum Baudatum (188), das Szentlélek in Vorschlag gebracht hatte, vgl. Mócsy: Pannonia Forschung. ActaArchHung 21 (1969) 370, 331.

⁹⁶ Pons Aeni 156. Es kamen im Laufe der Ausgrabung i. J. 1967 etwa 450 Gefäßfragmente von Pfaffenhofen zum Vorschein.

⁹⁷ Westerndorf II 37; Westerndorf IV 25, 27, 39, 41. Nach der Studie von G. ULBERT: Zur Grenze zwischen den römischen Provinzen Noricum und Raetien. BVB1 36 (1971) 110–113 gehörte Pfaffenhofen zu Noricum, es war also ein Bestandteil des illyrischen Zollgebietes; darum findet man die Erzeugnisse von Pfaffenhofen hauptsächlich in Noricum und Pannonien, und nur in kleiner Quantität in Rätien.

⁹⁸ Westerndorf IV 50.

⁹⁹ Pfaffenhofen 90, N. WÄLKE: Reliefsigillaten von Gauting. BRGK 46–47 (1965–1966) 1968 Taf. 40, 16.

¹⁰⁰ H.-J. KELLNER: Die Römer in Bayern. München 1971. 166.

¹⁰¹ Pocking 149. Pocking mag noch ein Bestandteil Noricums gewesen sein; vgl. G. ALFÖLDY: Patrimonium Regni Norici. Ein Beitrag zur Territorialgeschichte der römischen Provinz Noricum. Bonner Jahrbücher 170 (1970) 176–77.

¹⁰² H.-J. KELLNER: Die Römer in Bayern. München 1971 53.

¹⁰³ Pons Aeni 157.

¹⁰⁴ H.-J. KELLNER: Neue Ausgrabungen an Badegebäuden in Nordwest Noricum. BVB1 24 (1959) 163.

¹⁰⁵ KARNITSCH, Iuvavum 171, 173, 177–179, 193–; außerdem H.-J. KELLNER: Die Sigillatatöpfereien von Westerndorf und Pfaffenhofen. Kleine Schriften zur Kenntnis der römischen Besetzungsgeschichte Südwestdeutschlands 9 (1973) Abb. 33.

(Garching a.d. Alz), *Mauerkirchen*, im spätrömischen Gräberfeld von *Weßling*,¹⁰⁶ in der villa rustica von *Marzoll*,¹⁰⁷ und in der dörflichen Siedlung von *Karlstein*.¹⁰⁸ An dieser letztgenannten Stelle wurden nur Produkte nach Art des Helenius gefunden.

Ein längst bekannter Fundort ist östlich von Salzach *Engelhof bei Gmunden*.¹⁰⁹ Wir kennen verhältnismäßig wenig Fragmente von Pfaffenhofen aus *Ovilava*, die zur Zeit des Caracalla den Colonia-Rang erhielt. Dagegen kam anlässlich der Ausgrabung des Munizipiums neben dem Legionslager von *Lauriacum* in den Jahren 1951–1956 diese Ware in so großen Mengen zum Vorschein, daß dadurch für P. Karnitsch nicht nur die Bestimmung der einzelnen Typen, sondern zum Teil auch die Lösung chronologischer Fragen ermöglicht wurde.¹¹⁰ Das neuerrichtete Legionslager und die Zivilstadt daneben waren ein guter Markt auch für Pfaffenhofen.

Einer der bedeutendsten Fundorte in Pannonien ist *Vindobona*; die Liste der Fundorte im Katalog-Teil zeigt, daß die Sigillaten von Pfaffenhofen vor allem die Bevölkerung der Militärstadt erreicht hatten. 85 % des lokalen Materials konzentriert sich auf dieses Gebiet. Die Mehrheit der Fragmente wurde nach Art des Helenius hergestellt, doch ist auch die Anzahl der Sigillaten des Dicanus-Kreises verhältnismäßig hoch.

Man begegnet einer verhältnismäßig hohen Anzahl der Erzeugnisse dieser Werkstatt auch im Fundmaterial von *Carnuntum*. Diese Schüsseln kamen – soweit der Fundort sich genauer bestimmen ließ – vorwiegend in der Zivilstadt zum Vorschein.¹¹¹ Die prozentmäßige Verteilung der Produkte des Dicanus-Kreises und der Erzeugnisse nach Art des Helenius ist im großen und ganzen dieselbe.

Wir haben einen Teil der Sigillaten, die in den Auxiliar-Lagern von Pannonia Superior bzw. in den angeschlossenen Siedlungen zum Vorschein kamen, schon früher veröffentlicht.¹¹² Unter diesen befinden sich zwei Fragmente aus *Gerulata*, im alten Material des Museums von Mosonmagyaróvár.¹¹³ Das Material von *Ad Flexum* konnten wir hier ergänzen.¹¹⁴ Bereichert wurde die Anzahl der bekannten Typen auch durch die Ausgrabung auf dem Széchenyi-Platz in Győr im Jahre 1968. Da jedoch dieser neue Fund in der Füllerde eines Kanals aus dem 18. Jahrhundert lag, ermöglicht er keine chronologischen Schlüsse.¹¹⁵

Man begegnet dieser Art Keramik – obwohl nur sporadisch – auch im Fundmaterial der Städte, Siedlungen und Villen entlang der Bernstein-Straße. Diese Sigillaten kamen wohl über die Vermittlung von Carnuntum hindurch in die westlichen Teile unserer Provinz. Bekannt ist ein Fragment unmittelbar aus der Umgebung von Carnuntum: *Kittsee* (Bez. Neusiedler See). Da jedoch von hieraus zahlreiche Funde in den Besitz von Privatsammlern kamen, kann man den näheren Fundort nicht mehr bestimmen.¹¹⁶ Es kamen 5 Pfaffenhofen-Gefäßstücke von *Winden*

¹⁰⁶ H.-J. KELLNER: Westerndorf Sigillata zwischen Inn und Salzach. Mitteilungen der Gesellschaft für Salzburger Landeskunde 115 (1975) 347, Abb. 1. Zu Weßling siehe H.-J. KELLNER: Die Römer in Bayern. München 1971, 166.

¹⁰⁷ Pfaffenhofen 90. Über den Charakter der Siedlung siehe R. CHRISTLEIN: Ein römisches Gebäude in Marzoll. Ldkr. Berchtesgaden. Vorbericht über die Grabungen 1959–1962. BVB1 28 (1963) 59–.

¹⁰⁸ H. MENKE: Reliefverzierte Sigillata aus Karlstein-Langackertal. Ldkr. Berchtesgaden. BVB1 39 (1974) 154.

¹⁰⁹ KARNITSCH, *Ovilava* Taf. 185, 7.

¹¹⁰ P. KARNITSCH: Die Sigillata-Gefäße und Münzen der Grabungen 1953–1956. FiL 6–7 (1960) 113–114.

¹¹¹ M. v. GROLLER: Grabungen in der Zivilstadt. RLiÖ 6 (1905) Fig. 91.; R. M. SWOBODA-MILENOVIĆ: Carn Jb 1 (1955) Taf. III. 15; DIES.: Carn Jb 2 (1956) Taf. V 14. Hier spreche ich auch meinen Dank dafür aus, daß Herr Direktor E. Vorbeck mir in der Aufnahme des Materials von Carnuntum behilflich war.

¹¹² D. GABLER: Westerndorfer und spätrömische Sigillata in Nordpannonien. BVB1 31 (1966) 123–133.

¹¹³ Ebd. 132. Neuere Ausgrabungen in Gerulata haben diesen Typus nicht mehr zum Tageslicht gefördert, obwohl daselbst mehrere Westerndorfer Sigillaten zum Vorschein gekommen sind. Siehe L. KRASKOVSKÁ: Pribytok z doby rimskej v Rusovciach. Zborník Slovenského Národného Muzea 67 (1967) 108–109; DIES.: Gerulata-Rusovec. Rimske pohrebisko I. Bratislava 1974, 103–106.

¹¹⁴ Zum früheren siehe D. GABLER: Westerndorfer und spätrömische Sigillata in Nordpannonien. BVB1 31 (1966) 133.

¹¹⁵ D. GABLER: Kutatások Arrabona canabaejában (= Forschungen in den canabae von Arrabona). Arrabona 13 (1971) 38.

¹¹⁶ G. PASCHER: Römische Siedlungen und Straßen im Limesgebiet zwischen Enns und Leitha. RLiÖ 19 (1949) 60.

am See (Bez. Neusiedl am See) in das Burgenländische Landesmuseum; vermutlich vom Gebiete des Siedlungssystems, das mit den Namen «Südostwalles» und «Rübäcker» (Hutweide) bezeichnet wird. Man weiß in der Flur der heutigen Gemeinde von mehreren römischen Fundorten,¹¹⁷ darum ist der Zusammenhang dieser Sigillaten mit jener Villa, die auf der Hutweide freigelegt wurde,¹¹⁸ völlig unsicher.¹¹⁹ Ein Fragment ist vom Fundort *Schützen am Gebirge* (Bez. Eisenstadt) bekannt. Die Spuren an der Oberfläche lassen auch hier — wie in Winden am See — auf die Wirtschaftsgebäude eines mittelgroßen Grundbesitzes schließen. Den Bestandteil des spätesten Fundmaterials einer frühromischen Villa bildet das Schüsselfragment von *Fertőrákos-Golgota*.¹²⁰ Aus *Scarbantia* kennen wir bisher nur einige Fragmente des Dicanus-Kreises. In *Savaria* wurde anlässlich der Ausgrabungen im Romkert (= Ruinengarten) und im Iseum je ein Wandfragment gefunden. (Die überwiegende Mehrheit des Sigillatamaterials entstammt hier aus den Schichten der Lehmhütten, die vor der Errichtung des Heiligtums daselbst standen.¹²¹) Wir haben im Fundmaterial, das anlässlich der Ausgrabung der geschlossenen städtischen Siedlung, des Munizipiums *Sala* (Zalalövő), nicht weit von der Bernstein-Straße entfernt, zum Vorschein kam, die Fragmente dreier Pfaffenhofen Schüsseln erkannt.¹²² Es sprechen sowohl die Qualitätsmerkmale wie auch die Form und solche Motive, die für Pfaffenhofen charakteristisch sind, gleichermaßen dafür, daß man die Schüsseln ohne Fundort bei Kiss Taf. 25, 1, mit den Pfaffenhofen-Gefäßen nach Art des Helenius verbinden darf. Der Fundort ist *Pola* (Becsehely, Kom. Zala), und es kam aus einem kaiserzeitlichen Hügelgrab als Geschenk in das Nationalmuseum.¹²³ Aus *Poetovio* hat I. Curk zwei Exemplare veröffentlicht, die sich mit dem Dicanus-Kreis verbinden lassen; der Fundort von einem dieser beiden ist das Panorama.¹²⁴ Aus *Siscia* kennen wir eine unversehrte Schüssel, deren Verzierungsmotive für den Dicanus-Kreis sprechen.¹²⁵ Es kam Ware aus Pfaffenhofen in dreien von den Villen der Plattensee-Gegend zum Vorschein, und zwar zwei Stücke aus dem Gutshof von *Gyulafirátót-Pogánytelek*,¹²⁶ zwei andere in *Szentkirályszabadja*,¹²⁷ und ein Stück anlässlich der Freilegung des spätrömischen Wirtschaftszentrums von *Örvényes*.¹²⁸

Der nähere Fundort des Materials aus *Brigetio*, das Gy. Juhász veröffentlicht hatte, ist nicht bekannt. Es verteilt sich folgendermaßen:

Dicanus-Kreis	15 St.
Sigillaten mit Eierstab A—C	3 St.
nach Art des Helenius	9 St.

(davon gehören 4 Stücke der Gruppe mit Eierstab Pf. 27, 3 Stücke der Gruppe Pf. 1, und je ein Stück der Gruppe Pf. 19, bzw. der Gruppe Kiss Taf. 5, 5 an).

¹¹⁷ Zwischen 1946—1948 kamen viele Sigillaten auf dem «Hochfelder» genannten Gebiet zum Vorschein. FÖ V. 99. Dr. A. Ohrenberger hat mir das Material von Burgenland zur Bearbeitung überlassen, wofür ich auf diesem Wege meinen Dank ausspreche.

¹¹⁸ B. SARIA: Der römische Gutshof Winden am See. Burg. Forsch. 13. (1951) 4.

¹¹⁹ Gegenüber dem Leiter der Ausgrabungen hat E. THOMAS (Römische Villen in Pannonien. Budapest 1964. 202—) mit Recht darauf hingewiesen, daß das Leben in der Villa zu einem späteren Zeitpunkt aufgehört hat.

¹²⁰ D. GABLER: Der römische Gutshof von Fertőrákos-Golgota. ActaArchHung 25 (1973) 152.

¹²¹ Über das Iseum siehe T. SZENTLÉLEKY: Das Iseum von Szombathely. Neue Beiträge zur Geschichte der Alten Welt. II. Berlin 1965. 381—.

¹²² Ausgrabung von A. MÓCSY — zum Teil veröffentlicht als 'Römische Forschungen in Zalalövő', ActaArchHung 27 (1975) 177.

¹²³ É. B. BÓNIS: Die Datierungsfrage der norisch-pannonischen Hügelgräber. Einige charakteristische Gegenstände aus den Ost-pannonischen Tumuli. ArchÉrt. 102 (1975) 246, Abb. 4.

¹²⁴ I. CURK: Bemerkenswerte Reliefsigillata aus Poetovio. Acta RCRF 7 (1965) 75—, Abb. 1, 6.

¹²⁵ B. VIKIĆ-BELANČIĆ: Neka obilježja ranocarske keramike u jugozapadnoj Panoniji. Starinar 13—14 (1962—1963) 96.

¹²⁶ Siehe Anm. 92.

¹²⁷ Ausgrabung von L. NAGY. Leider ist ein Großteil der Aufzeichnungen zusammen mit den stratigraphischen Beobachtungen im Laufe des Krieges der Vernichtung anheimgefallen.

¹²⁸ Siehe die Anmerkungen 93—94.

In Szőny bekamen die verschiedenen Museen und Privat-Sammlungen ihre Exemplare von Fundorten des Lagerkreises;¹²⁹ mehrere Stücke, die in der Dissertation von Gy. Juhász noch veröffentlicht wurden, sind inzwischen verlorengegangen; darum war das Identifizieren des älteren Materials nicht immer möglich. F. Eichler hatte wertvolle Bemerkungen zur Bearbeitung des älteren Sigillatenmaterials; diese berühren auch das Material aus der Werkstatt von Pfaffenhofen.¹³⁰ Man kann aus dem Fundmaterial, das die Ausgrabung des Lagers im Jahre 1942 durch A. Radnóti zutage gefördert hatte, ein Stück der Werkstatt von Pfaffenhofen zuschreiben. (Die Dokumentation der Ausgrabung ist größtenteils verlorengegangen.¹³¹)

Östlich von Brigetio ist der erste Fundort die Siedlung von *Tokod*.¹³² Aus dem älteren Material des Museums von *Esztergom* lassen sich drei Schüsselfragmente dem Dicanus-Kreis zuschreiben; ihr näherer Fundort ist nicht bekannt; ein viertes Stück wurde im Jahre 1966 anlässlich der Burg-Grabung auf dem Gebiete des Lagers (Solva) gefunden.¹³³

Die wichtigste Basis zur Bearbeitung der Werkstatt von Westerndorf war das Sigillata-Material von Aquincum. Einen Teil unseres Materials aus Aquincum bilden Stücke, die K. Kiss veröffentlicht hatte, die sich jedoch aufgrund von Qualitätskriterien und Stempel-Typen der Werkstatt von Pfaffenhofen zuschreiben lassen; ein anderer Teil dieses Materials besteht aus Erzeugnissen des Dicanus-Kreises, die von K. Kiss nicht berücksichtigt wurden. Vom älteren Material sind 20 Stücke nach der Art des Helenius hergestellt worden;¹³⁴ diese verteilen sich folgendermaßen:

mit Eierstab Pf. 1	7 Stücke
mit Eierstab Pf. 19	3 Stücke
mit Eierstab Pf. 27	10 Stücke

Weitere 6 Stücke lassen sich dagegen dem Kreis des Dicanus zuschreiben. Von diesem Material lassen sich — aufgrund des Inventarbuches — die näheren Fundorte nur für zwei Stücke (Kat. 22/4 und Kat. 22/26) bestimmen. Bei den übrigen steht nur 'Óbuda' als Fundort-Bezeichnung, und so weiß man nicht einmal, ob die betreffenden Stücke im Lager, oder in der Militärstadt gefunden wurden.

Wir fanden 9 Fragmente aus Pfaffenhofen im Sigillata-Material jener Hercules-Villa, die wohl als ein Luxus-Gebäude der einstigen canabae gelten durfte; von diesen sind 8 Stücke Ware der Art des Helenius, während ein Stück sich dem Dicanus-Kreis zuschreiben läßt. Im Material der sog. 'Malerwohnung' der Bürgerstadt, das durch T. Nagy veröffentlicht wurde, erkannten wir ein Produkt aus Pfaffenhofen. (Mit Recht hat der Ausgräber, trotz der spärlichen Verzierungs-elemente, auf den Zusammenhang mit dem Censorinus-Kreis von Trier hingewiesen; er hat — vor dem Jahre 1964 — nicht wissen können, daß dieselben Elemente auch in der Werkstatt von Pfaffenhofen auftreten.) Wir wollen auf das riesige Material, das die im Gang befindlichen Fundrettungen von Óbuda zutage förderten, aus technischen Gründen später zurückkommen. Wir berücksichtigen diesmal aus dem Material der letzten Jahre nur jene Sigillaten, die im Jahre 1975 anlässlich der Fundrettungen in der Sujtás-Straße und in der Szentendrei-Straße gefunden wurden.¹³⁵

¹²⁹ JUHÁSZ 7.

¹³⁰ F. EICHLER: Nachlese zu den Sigillaten aus Brigetio in Wien. DissPann II 10 (1938) 151.

¹³¹ Das neuere Material von Szőny konnte wegen der Umordnungs- und Ausstellungsarbeiten im Museum von Tata nicht aufgenommen werden.

¹³² Diesen Streufund haben wir früher mit der Westerndorfer Werkstatt des Helenius verbunden (BVB1 31 (1966) Abb. 2, 14); damals haben wir noch nicht gewußt, daß der Typus Kiss Taf. 5, 35 in Pfaffenhofen vorkommt.

¹³³ E. NAGY: Arch. Ért. 94 (1967) 231. Ausführlicher siehe S. SOPRONI: Der römische Limes in Ungarn. István Kir. Múz. Közleményei A. 22 Székesfehérvár 1976. 49.

¹³⁴ Man findet 4 Stücke von der Gruppe mit Eierstab Pf. 1, und 9 Stücke von der Gruppe mit Eierstab Pf. 27 bei Kiss. Man darf vermuten, daß auch die Fragmente Kiss Taf. 30,6 und Taf. 30, 8 Produkte von Pfaffenhofen sind.

¹³⁵ Beim Überblick des älteren Materials war mir GY. PARRAGI behilflich, wofür ich ihr auf diesem Wege meinen Dank ausspreche.

Das Material aus Aquincum verteilt sich folgendermaßen:

nach Art des Helenius	31 Stücke
davon mit Eierstab Pf. 1	13 Stücke
davon mit Eierstab Pf. 19	5 Stücke
davon mit Eierstab Pf. 27	11 Stücke
unsicher	2 Stücke

andere 9 Stücke lassen sich dem Kreis des Dicanus zurechnen.

Obwohl das Material von Aquincum auch von weitem nicht als vollständig gelten darf, erkannten wir in ihm in ziemlich hoher Anzahl Sigillaten aus Pfaffenhofen. Um nach diesem Material zu urteilen, war die Stadt bzw. das Lager ein wichtiger Markt für die Erzeugnisse unserer Werkstatt.

Es wurde oben schon gesagt, daß in der Grube 1 des dem Lager von *Százhalmatta* (Matrica) anschließenden vicus ein Produkt nach Art des Helenius gefunden wurde.¹³⁶

Der größten Anzahl der Erzeugnisse der Werkstatt von Pfaffenhofen begegnet man in *Intercisa*. Dies hängt wohl auch damit zusammen, daß dieser Fundort sehr gründlich erforscht ist. Schon die Ausgrabungen der Jahre 1906 und 1908 auf dem Gebiete des Lagers und des vicus haben viele Sigillaten in das Nationalmuseum geliefert; K. Kiss hat einen Teil von diesen bearbeitet. Die Funde, die hier vor dem Jahre 1957 zum Vorschein kamen, wurden durch K. Póczy in «*Intercisa* Bd. II» veröffentlicht.¹³⁷ Die seitdem durchgeführten Forschungen haben das Material etwa verzwanzigfacht. Man fand einen Teil von diesem auf dem Gebiete des Lagers, und einen größeren Teil von ihm auf demjenigen der Zivilsiedlung. Die Fundorte von Sigillaten aus Pfaffenhofen sind hier die folgenden:

auf dem Gebiete des *castellums*:

1. Im J. 1957 hat E. B. Vágó im Inneren des Lagers ein spätrömisches Gebäude freigelegt, das durch eine Münze datiert wird; es fand sich bei diesem Anlaß ein Stück wie Kat. 24/1.

2. Man fand mehrere Gefäße von Pfaffenhofen in der Grube A des Abschnittes I. in der Nähe der «Basilica» im J. 1965 = siehe Kat. 24/2–5. Dieses Gebiet war vor dem 4. Jahrhundert nicht bebaut; nur die Grube unter der sog. basilica ist älter; man kann ihr Alter aufgrund einer prägnanten Münze auf das 3. Jahrhundert datieren.¹³⁸

3. Es kam i.J. 1971 aus der Füllerde einer fossa des 4. Jahrhunderts eine Sigillata des Dicanus-Kreises zum Vorschein — Kat. 24/6.

Man hat zahlreiche Fragmente als Streufunde auch von der Umgebung des *castellums*. Auf dem Gebiete des *vicus*:

Es fanden sich Spuren einer frühen Siedlung auf der sog. *Papsziget*. Man hat hier i. J. 1967 systematische Grabungen durchgeführt, um die Häuser und Wirtschaftsbauten des Gebietes zu erforschen,¹³⁹ das schon im 4. Jahrhundert verlassen wurde. Man fand in mehreren Gruben dieser Siedlung (z. B. Grube 32, 35, 39) Ware aus Pfaffenhofen, die hie und da mit Münzen datiert wird.

Es wurden, nach dem Jahre 1969, am Rande der *canabae* auch mehrere solche unregelmäßige Gruben gefunden, aus denen man ursprünglich Erde bzw. Löß gewonnen hatte;¹⁴⁰ sekundär hat man diese als Abfall-Gruben benutzt; aus einigen von ihnen kamen Münzen des 4. Jahrhunderts zum Vorschein. Besonders viel Material kam aus der i. J. 1970 erschlossenen Grube T zum Vor-

¹³⁶ Siehe Anm. 82.

¹³⁷ Póczy, *Intercisa* II 31—.

¹³⁸ E. Vágó: Ausgrabungen in *Intercisa* (1957—1969). *Alba Regia* 11 (1970) [1971] 111.

¹³⁹ Ebd. 113.

¹⁴⁰ Zs. VÍSY: Ausgrabungen in *Intercisa* (1970—1972). *Alba Regia* 13 (1972) [1974] 250. Die Funde hat mir der Leiter der Ausgrabungen Zs. VÍSY zur Veröffentlichung überlassen, und er war mir auch in der Sammlung des Materials freundlichst behilflich, wofür ich ihm auf diesem Wege meinen Dank ausspreche.

schein, die die verschiedensten Typen der Pfaffenhofen-Ware enthielt. Man hat die Häuser der *canabae*, die im 3. Jahrhundert besonders zahlreich wurden, teilweise über frühere Gruben gebaut. Ein solcher Fall ist z. B. der Bau mit drei Räumlichkeiten (1970 – Haus III.¹⁴¹), der durch Zs. Visy auf den Anfang des 3. Jahrhunderts datiert wurde. Man fand rätische Sigillaten über dem Boden-Niveau des i. J. 1973 erschlossenen Hauses 1,¹⁴² ferner in zahlreichen Gruben.¹⁴³

Von diesem Material sind

nach Art des Helenius	66 Stücke
aus dem Dicanus-Kreis	10 Stücke

In der westlichen Hälfte der Provinz – auch noch in Brigetio – überwiegen die Erzeugnisse des Dicanus-Kreises. Dagegen gibt es in Aquincum und in Intercisa – und über diese auch in der ganzen Provinz – viel mehr Gefäße nach der Art des Helenius (Abb. 19). Die Liste der Fundorte zeigt, daß mehr als 90 % der Funde auf dem Gebiete der Zivilsiedlung neben dem Lager zum Vorschein kam; dies gilt sowohl für Lauriacum und Vindobona, wie auch für Aquincum.

Südlich von Intercisa ist bisher ein Fragment aus dem Lager von Baræcs (Annamatia) bekannt. Das Vorkommen auf dem südlichen Abschnitt ist seltener. Weiter vom Limes entfernt, vom Fundort der Flur *Závod-Hőgyész*, kam ein Stück als Geschenk in das Museum von Szekszárd. Es ist beachtenswert, daß bisher keine Ware aus Pfaffenhofen anlässlich der systematischen Freilegungen in Sopiana zum Vorschein kam. Aus *Mursa* hat K. Kiss Sigillaten veröffentlicht, die vermutlich von Pfaffenhofen her entstammen. Es ist zu beachten, daß in dieser Stadt am Anfang des 3. Jahrhunderts eine militärische Einheit stationiert hatte.¹⁴⁴ Wir halten aus *Gorsium* bisher zwei Fragmente in Evidenz;¹⁴⁵ das eine ist ein Streufund, das andere kam über dem in die Erde eingetieften Haus der einheimischen-Siedlung IV. zum Vorschein. Man darf annehmen, daß es ein Bestandteil des Fundmaterials aus dem Steinbau über Grube IV. ist; durch E. Kocztur wurde dieser Bau auf die zweite Hälfte des 3. Jahrhunderts datiert.¹⁴⁶

Ergebnisse neuerer Forschungen lassen die Verbreitung dieser Ware auch in *Dazien* auf der Spur verfolgen. Das seltenere Vorkommen hängt nicht damit zusammen, als ob dieses Gebiet weniger erforscht wäre; es läßt sich eher darauf zurückführen, daß die Provinz Dacia schon ziemlich weit entfernt von der Werkstatt liegt; darum tauchen die behandelten Produkte hier nur noch sporadisch auf. G. Popilian hat zwei Schlüssel-Fragmente aus *Romula* (Resca)¹⁴⁷ und ein anderes aus *Slăveni* veröffentlicht.¹⁴⁸ Die siebenbürgischen Fundorte: *Apulum*¹⁴⁹ und *Maroskeresztúr*¹⁵⁰ (Cristeşti) liegen am Fluß Mieresch. Alle Fragmente gehören dem Dicanus-Kreis an, es gibt von hieraus noch keine gesicherte Sigillata von Pfaffenhofen nach Art des Helenius.¹⁵¹

¹⁴¹ Ebd. 247.

¹⁴² Zs. VISY: Arch. Forschungen 1973. Arch. Ért. 101 (1974) 316.

¹⁴³ Ein Vorbericht orientiert über diese Ausgrabungen; das Fundmaterial wird durch eine Arbeitsgemeinschaft bearbeitet.

¹⁴⁴ D. PINTEROVIĆ: *Mursa in the time of Severi*. Osječki Zbornik 7 (1960) 39–.

¹⁴⁵ D. GABLER: Sigillaten auf dem Gebiet des Palatiums von Gorsium. Alba Regia 13 (1972) [1974] 45 Nr. 317.

¹⁴⁶ É. KOCZTUR: Ausgrabungen im südlichen Stadtviertel von Gorsium (Tác-Margittelep). Alba Regia 13 (1972) [1974] 88.

¹⁴⁷ GH. POPILIAN: La céramique sigillée d'importation découverte en Oltenia. Dacia 17 (1973) 209 pl. X 3, 12.

¹⁴⁸ Ebd. 209. pl. X 6.

¹⁴⁹ Ich konnte das Material des Musée Régional Alba Iulia mit der freundlichen Hilfe von CL. BALUȚA

überblicken, wofür ich ihm hier meinen Dank ausspreche. Man sieht auf einem Fragment, von Fundort Apulum, den Eierstab D 3, Fölzer Perlring 830 und Fölzer 795 Stütze.

¹⁵⁰ Ein Fragment von Maroskeresztúr aus der Grabung von D. POPESCU, veröffentlicht bei RUTKOWSKI 66.

¹⁵¹ Man dürfte vielleicht die Motive und den Bildtypus eines bei POPILIAN pl. X. 1 veröffentlichten Fragmentes von unbekanntem Fundort mit dem Fragment von Pfaffenhofen, gefunden in Mosonmagyaróvár, vergleichen; siehe D. GABLER: Westerdorfer und spätrömische Sigillata in Nordpannonien. BVB1 31 (1966) Abb. 1, 5. Man sieht an der Zeichnung des Stückes aus Dazien die verwischten, schwächeren Muster, die die Werkstatt von Pfaffenhofen verraten. Dennoch bleibt die Bestimmung des Schlüsselfragmentes unsicher. Ähnliche Stücke bei GABLER BVB1 33 (1968) 104. Abb. 2, 1 (Apátfalva).

Die Fundorte sind strategisch wichtige Punkte, Städte mit Garnisonen, Lager und Siedlungen mit guten Verbindungen, wie der Hauptsitz von Dacia Malvensis Romula, das Lager der XIII. Gemina in Apulum, die Festung Slăveni¹⁵² oder Maroskeresztúr das Lager der ala I. Bosporanorum.¹⁵³

Es kamen Sigillaten von Pfaffenhofen über Pannoniens Vermittlung hindurch auch in das *Barbaricum*, und zwar vor allem östlich von der Provinz, bzw. auf die nördlicheren Gebiete.

Die Exemplare, die von den kaiserzeitlichen Siedlungen des 2. und 3. Jahrhunderts in *Árka* und *Szirmabesnyő* zum Vorschein kamen,¹⁵⁴ haben wir schon früher veröffentlicht.¹⁵⁵ Man fand ähnliche Fragmente des Dicanus-Kreises auch am oberen Abschnitt des Hernád-Tales, so z. B. in den Siedlungen von *Sebastovce/Barca* oder *Šena*.¹⁵⁶

Von den Funden auf der Ungarischen Tiefebene haben wir das Schüsselfragment von *Tiszabura-Lejtő* schon früher veröffentlicht.¹⁵⁷ Seitdem ist ein seltenes Fragment mit Eierstab C von *Bánhalma*,¹⁵⁸ und ein anderes von *Nagykökényes*¹⁵⁹ bekannt geworden. Ein gemeinsames Merkmal dieser Fragmente, die im Nachlaß der Sarmaten und in demjenigen von noch nördlicheren Völkern zum Vorschein kamen, daß sie alle — mit Ausnahme des Exemplars von *Szirmabesnyő* — in der Werkstatt des Dicanus-Kreises gefertigt waren.

Lassen diese wenigen Fragmente auch noch weitere Schlüsse zu, so beachte man, daß mehrere von diesen ganz einfache Typen sind; sie wurden mit einem oder nur mit zwei Stempeln hergestellt (siehe *Šena*, *Bánhalma*). Vielleicht gilt diese Beobachtung auch für die von Pannonien nach Norden zu liegenden barbarischen Gebiete. Man fand Ware des Dicanus-Kreises z. B. auf einer Siedlung des 2. und 3. Jahrhunderts in *Tvrdošovce*-Paptag,¹⁶⁰ in *Wólka-Lasiecka* in Mittel-Polen,¹⁶¹ sowie in *Opatów*.¹⁶²

Sigillaten nach Art des Helenius — obwohl in der Provinz selbst die Anzahl von diesen beinahe das Doppelte der Dicanus-Ware ist (Abb. 19) — fanden sich kaum an einigen Fundorten, so z. B. auf der römischen Station von *Stupava* (Stomfa),¹⁶³ in *Opatów* in Polen¹⁶⁴ und im Material von *Kalisz*.¹⁶⁵ Diese Sigillaten kamen in das *Barbaricum* wohl infolge des lebhafter gewordenen Handelsverkehrs unter den Severern. Dieser Verkehr wurde damals für das Verhältnis zwischen Pannonien und den Nachbarvölkern charakteristisch.

¹⁵² Über die Ergebnisse der neueren Grabungen siehe: D. TUDOR: La disparition du camp romain de Slăveni sur l'Olt. *Historica* 1 (1970) 67—.

¹⁵³ Siehe I. I. RUSSU: Auxilia provinciae Daciae. Studii și cercetări de istorie veche 23 (1972) 65. Die Siedlung wird als ein Handwerker- (Töpfer) Zentrum charakterisiert: D. PROTASE, Sur les établissements ruraux de la Dacie Romaine. *Revue Roumaine d'Hist.* 8 (1969) 5.

¹⁵⁴ Á. SALAMON: La Tène kori leletek Árkáról (= La Tène-zeitliche Funde aus Árka). *Fol Arch* 15 (1963) 18; K. VÉGH: in *Arch. Forsch. i. J.* 1966. *Arch. Ért.* 94 (1967) 225.

¹⁵⁵ D. GABLER: Terra sigillaták a Kelet-Pannóniával szomszédos barbaricumban (= Sigillaten im Ost-Pannonien benachbarten Barbaricum). *Arch. Ért.* 95 (1968) 213, 216, 225.

¹⁵⁶ F. KŘÍŽEK: Nove nalezky terra sigillaty na Slovensku. *Slov Arch.* 14 (1966) 145, Taf. XI 9; M. LAMIOVÁ-SCHMIEDLOVÁ: Römerzeitliche Siedlungskeramik in der Südslowakei. *Slov Arch* 17 (1969) 446—; ein anderes Stück nur mit Verzierung Fözl. 795 Stütze, veröffentlicht bei M. LAMIOVÁ-SCHMIEDLOVÁ: Die Ostslowakei in der römischen Kaiserzeit. *Nitra* 1966. Abb. 12. 8.

¹⁵⁷ D. GABLER: Terra sigillaták a Kelet-Pannóniával szomszédos barbaricumban (= Sigillaten im Ost-Pannonien benachbarten Barbaricum). *Arch. Ért.*

95 (1968) 216, Abb. 3. — DERSELBE: Westerndorfer Sigillata im Barbaricum ostwärts von Pannonien. *BVB* 33 (1968) 109.

¹⁵⁸ Bánhalma-Vízátelöl: Ausgrabung von I. STANCZIK (1975). Auf dieses Fragment, das im J. Damjanich Museum von Szolnok aufbewahrt wird, hat mich A. H. VADAY aufmerksam gemacht, wofür ich ihr und der Leiterin der Ausgrabung meinen Dank ausspreche.

¹⁵⁹ Die Kenntnis des Fragmentes mit Eierstab D 3 verdanke ich der Freundlichkeit von Á. SALAMON.

¹⁶⁰ F. KŘÍŽEK: Nove nalezky terra sigillaty na Slovensku (I). *Slov. Arch.* 9 (1961) 322, Taf. II 7.

¹⁶¹ B. RUTKOWSKI: Terra sigillata znaleziona w Polsce. *Bibliotheca Antiqua* 2, Wrocław 1960. Taf. XXIX. 3.

¹⁶² B. RUTKOWSKI: Naczynia w stylu Dicanusa w Polsce. *Wiadomości Archeologiczne* 29 (1963) 329, Abb. 1—2.

¹⁶³ V. ONDROUCH: Rímske stanice v Stupave v Pajstune. *Hist. Slovaca* 3—4 (1945—1946) Taf. VIII. 2, 5, 11—; Stücke 2 und 5 sind vielleicht Fragmente desselben Gefäßes. Wahrscheinlich mit Eierstab Pf. 1.

¹⁶⁴ B. RUTKOWSKI: Terra sigillata znaleziona w Polsce. *Bibliotheca Antiqua* 2, Wrocław 1960. Taf. XXI. 4.

¹⁶⁵ Ebd. Taf. XXXI 1 a—d, Pf. 23 a—b Motive.

Eine Untersuchung des Export-Gebietes führt zum Ergebnis, daß – obwohl unter den Fundorten auch die innen-pannonischen Städte (Scarbantia, Savaria, Sala, Poetovio, Siscia, Gorsium), ja auch die Villen der Neusiedlersee- und Plattensee-Gegend vertreten sind (Winden am See, Schützen am Gebirge, Fertőrákos, Gyulafirátót, Szentkirályszabadja, Örvényes) – 88 % des Materials auf das Limes-Gebiet, vor allem auf die Militär-Städte und auf das Gebiet der Auxiliar-Truppen fällt. Dasselbe gilt – mutatis mutandis – auch für Noricum; hier bildet höchstens Iuvavum eine Ausnahme, als der Vermittlungsort des Transit-Verkehrs. Auch die wenigen Fundorte Daziens, mit ihrem geringen Fundmaterial, sprechen für die Vermutung, daß diese Ware vor allem zum Militär in der Provinz geliefert wurde.

Ein ähnliches Ergebnis bekommt man auch, wenn gefragt wird, was die Verhältniszahl der Erzeugnisse der Werkstatt von Pfaffenhofen im Gesamt-Material je eines Fundortes ist. Diese andere Art Untersuchung ist natürlich nur dort möglich, wo der vollständige Durchschnitt des Fundmaterials – mindestens für irgendeine geschlossene Periode – zur Verfügung steht.

Noricum:

Iuvavum	3,88 %	(592)
Ovilava	0,63 %	(1265)
Lauriacum	2,83 %	(706)

Pannonien:

Brigetio	3,33 %	(837)
Aquincum-Hercules-Villa	4,5 %	(201)
Poetovio	0,47 %	(632)
Gorsium-Palatium	0,60 %	(330)

(In Klammer die Anzahl jener Stücke, die in dieser Arbeit berücksichtigt wurden.)

Die Verhältniszahl der Werkstatt von Pfaffenhofen – im Vergleich zum gesamten Material – ist, der kurzen Tätigkeitsdauer entsprechend, überall gering. Vergleicht man dagegen das Material der Fundorte am Limes entlang mit demjenigen der Städte innerhalb der Provinz, so ist der Unterschied – abgesehen jetzt von Iuvavum – zugunsten der Fundorte am Limes entlang auffallend (2,83 – 4,5 : 0,6 – 0,63 %).

8. Der Einfluß der rätischen Werkstätten auf die lokale Keramik Pannoniens

Es wurde der Erörterung der chronologischen Fragen hervorgehoben, daß die Ware von Pfaffenhofen (abgesehen jetzt von den viel späteren Erzeugnissen der «terra sigillata chiara») aus den spätesten importierten Relief-Sigillaten besteht. Obwohl die technische Ausführung minderwertig, die Verzierung einfach, meistens nur kopiert, roh bearbeitet und phantasielos angewendet ist, dennoch vermochte diese Ware ihre Märkte bis zur Mitte des 3. Jahrhunderts zu behalten. Zu dieser Zeit wurden hierher Sigillaten aus Rheinzabern kaum, oder überhaupt nicht mehr geliefert. (Es ist auch gar nicht gesichert, ob die Werkstatt von Westerndorf nach dem Alamannen-Einbruch i. J. 233 überhaupt noch tätig war.)¹⁶⁶ Es zeigte sich ein gewaltiger Rückfall des Importes, nachdem die riesigen Lieferungen aus Rheinzabern und Westerndorf, die zur Zeit der Severer noch geleistet wurden, völlig verschwanden oder sich allerdings bedeutend verminderten. Die Werkstatt von Pfaffenhofen war kaum imstande die Ansprüche, die in den Provinzen

¹⁶⁶ H.-J. KELLNER: Die Sigillatentöpfereien von Westerndorf und Pfaffenhofen. Kleine Schriften zur

Kenntnis der römischen Besetzungsgeschichte Südwestdeutschland. 9 (1973) 21.

sich immer noch meldeten, allein zu befriedigen. Man sieht ähnliche Erscheinungen auch in den übrigen Donau-Provinzen. Diese ist die Blüteperiode der kleinen lokalen Werkstätten, die von Süd-Bayern bis zu den nördlichen Gebieten der Schweiz¹⁶⁷ überall beinahe gleichzeitig ihre Tätigkeit begannen. Ihre Datierung wird meistens durch die Übernahme der Westerndorf-Motive ermöglicht. (Die ist in den Fällen der Werkstätten von Vindonissa, Bern und Cambodunum eindeutig).¹⁶⁸ Man sieht, wie nach dem Verfall der großen Manufakturen in einer Zeit, in der die Lieferungsverhältnisse sich immer mehr verschlechtern, kleine lokale Werkstätten entstanden, das Handwerk sich dezentralisierte.

Nach Pannonien haben auch diese kleinen rätischen Werkstätten Waren geliefert. Unlängst haben wir in dem Ausgrabungsmaterial des Lagers von Brigetio — aus dem J. 1942 — das Produkt einer Werkstatt von *Kempton* (Cambodunum) (?) erkannt. (Diese lokale Werkstatt hat zum ersten Male H.-J. Kellner entdeckt.)

Die Beschreibung des Bruchstückes (Ung. Nationalmuseum, Inv. Nr. 62.184):

Dr. 37 Wandfragment. Eine breitere, unten aus eckigen Eiergliedern bestehende Reihe; in der mittleren Zunge 5 eingetiefte Löcher¹⁶⁹ (Westerndorf III. Taf. 8, 4–9) — darunter eine Wellenlinie. Im Relieffeld ein Mann — mit Stock in der rechten Hand (Westerndorf III. Taf. 8, 5) — links und auf der rechten Seite des Bruchstückes ein Gladiator mit Schild (?) (bisher von einem Stück aus Kempton noch nicht bekannt). Ton: ziegelrot, Oberfläche: hellrot (Abb. 16, 5).

H.-J. Kellner vermutet den Zusammenhang dieser zweiten Werkstatt von Kempton mit Westerndorf.¹⁷⁰

Obwohl außer Pfaffenhofen auch Kempton, ja vielleicht auch noch andere Werkstätten keramisches Material in unsere Provinz lieferten, das Befriedigen des Bedarfes war zum Teil auch Aufgabe der *eigenen lokalen Töpfereien*. Die Bestimmung dieser Sigillata-Töpfereien in Pannonien am Anfang des 3. Jahrhunderts ist keine leichte Aufgabe. Die pannonischen Produkte vom Ende des 1. und vom Anfang des 2. Jahrhunderts sind leicht erkennbar an ihrer schlechten technischen Ausführung und an der rohen Bearbeitung. Nachdem jedoch im 3. Jahrhundert auch die Importware von einer minderwertigen Qualität ist, kann man diese von den lokalen Waren bloß nach optischen und Qualitätskriterien kaum unterscheiden. (Es ist ja kein Zufall, daß früher viele Stücke, die zweifellos von Pfaffenhofen her importiert waren, als lokale Ware galten.) Aber in einigen Fällen ist der Verdacht doch begründet, daß man auch lokal versucht hatte, die Erzeugnisse von Pfaffenhofen und Westerndorf nachzuahmen. Wahrscheinlich wird man später auch noch mehr solche Fälle erkennen. Die Fundorte dieser Stücke sind: Intercisa und Aquincum, dieselben Orte also, wo die Ware dieser Töpfereien am häufigsten vorkamen. Der Anspruch scheint also so groß gewesen zu sein, daß er sich bloß durch den Import nicht decken ließ.

1. Aquincum — Szentendrei-Straße

M. Pethő fand hier anlässlich der Ausgrabung im Jahre 1975 ein kleines Fragment der Form Dr. 37 (Abb. 16, 6). Oben Eierstab, dessen Typus jedoch nicht bestimmbar ist. Im Relieffeld zwei Blätter (Kiss Taf. 6, 55 und Kiss, Taf. 6, 57), doch sind diese beiden kleiner als die Typen bei K. Kiss. Die Verzierungen ragen von dem Hintergrund aus kaum hervor, ja man merkt sie kaum auf den ersten Blick. Sein gelblichroter Ton ist mehlig (Farbe in der Steiger-Skala 3/6). Einen Glanzton hatte es überhaupt nicht. Ein Fragment ohne jede Spur des Glanztons wurde bisher nur ein einziges Mal gefunden: siehe Kat. 13/1. Aber die Sigillata von Pola kam aus einem Brandgrab zum Vorschein; dieses Stück mag also durch das sekundäre Feuer beschädigt sein,

¹⁶⁷ E. VOGT: Terra Sigillata Fabrikation in der Schweiz. ZAK 3 (1941) 95—; M. HELL: Herstellungsversuch von Sigillata aus Noricum. Carinthia I. 143 (1953) 698—; E. ETTLINGER: Neues zur Terra Sigil-

lata Fabrikation in der Schweiz. Festschrift E. Vogt. Helvetia Antiqua 1966. 233—.

¹⁶⁸ Westerndorf III 126—.

¹⁶⁹ Es erinnert an Ri-Fi E 65.

¹⁷⁰ Westerndorf III 125.

und es verlor vielleicht dadurch seinen Glanzton. Einem solchen Einfluß war das Gefäß von Aquincum nicht ausgesetzt. Sowohl das Fehlen des Glanztons, wie auch die Tatsache, daß der Typus kleiner ist, als sein bei Kiss veröffentlichtes Original, und vor allem das flache Relief legen die Vermutung nahe, daß wir es hier mit einer lokalen Imitation zu tun haben. Die Werkstatt mag in Aquincum gewesen sein. Doch die Frage ließe sich endgültig vielleicht nur durch eine Untersuchung des Tonmaterials entscheiden.

2. Intercisa-castellum

E. B. Vágó fand anlässlich der Ausgrabung im Jahre 1965 in der Grube A des Abschnittes I, unter einer Schicht des 4. Jahrhunderts zusammen mit Sigillaten aus Pfaffenhofen und Westerndorf das Wandbruchstück eines Gefäßes der Form Dr. 37, das über dem Eierstab eine hervorragende Rippe hat. Der Eierstab hat ein dünnes Mittelglied und zwei breite Bögen rundherum, ohne Zwischenglied. Es erinnert am ehesten noch an Eierstab Pf. 19, doch es ist um etwa 1,5 mm breiter als derjenige. Man hat das rechtseitige Glied bei der Ausformung wohl beschädigt. Der Ton ist gelb, mehlig. Zweifelloso ein lokales, pannonisches Erzeugnis (Abb. 16, 7).

3. Intercisa – Papsziget Grube 23.

E. B. Vágó fand anlässlich der Ausgrabung im Jahre 1967 (7,5) ein breites Schüsselfragment mit flachem Rand. Nur 3–4 Glieder des Eierstabes blieben erhalten. Man sieht neben den beiden Bögen von diesem ein leicht nach innen geneigtes Zwischenglied; die mittlere Zunge fehlt. Unter dem Eierstab Wellenlinie (?) mit spitzen Wellenbergen. Völlig hellgelb, der Ton ist porös, orangefarbig bemalt. Es ist eine lokale Sigillata-Imitation; die Verbindung mit der Werkstatt von Pfaffenhofen ist nicht gesichert. Der Eierstab erinnert am ehesten an Karnitsch, Lauriacum Taf. 101 C; doch ein Unterschied ist das mittlere Glied.¹⁷¹ (Abb. 16, 8).

ZUSAMMENFASSUNG

Die späteste Gruppe der pannonischen Relief-Sigillaten, die Schüsseln aus Pfaffenhofen machen sowohl in Pannonien selbst, wie auch auf dem Nachbargebiet des Barbaricums nur einen verschwindend kleinen Teil des gesamten Fundmaterials, kaum 1–4 % von ihm aus. Doch bedeutend ist dieses Material deswegen, weil ein großer Teil des Importes der unlängst freigelegten Werkstatt von Pfaffenhofen hierzu und in die nahegelegenen Donau-Provinzen geliefert wurde.

Darum erleichtern die vorgeführten Stücke die monographische Bearbeitung der Werkstatt; sie legen Beobachtungen über den Herstellungsvorgang nahe, sie lassen neue Typen und Verzierungsmotive erkennen und klassifizieren. Auf der anderen Seite ermöglicht dieses Material auch die Untersuchung des Exportgebietes, des Handelsverkehrs und der Straßen-Verbindungen, es ist aufschlußreich für das gegenseitige Verhältnis des Importes und des lokalen keramischen Handwerkes. Wir vermochten aufgrund der pannonischen Funde auch den Typenschatz beider Gruppen von Pfaffenhofen, der Gefäße nach Art des Helenius, und der anderen aus dem Dicanus-Kreis zu ergänzen (siehe Anhang I).

¹⁷¹ Über die Probleme der Sigillata-Herstellung in Pannonien ausführlicher: D. GABLER: Importált reliefdíszű sigillaták és pannóniai utánzataik (= Importierte reliefverzierte Sigillaten und ihre pannonischen Nachahmungen). ArchÉrt 103 (1976) 34–52. Auch eine wichtige Gruppe der gestempelten Keramik

läßt sich eben auf die Mitte des 3. Jahrhunderts datieren, siehe L. NAGY: Az aquincumi múzeum kutatásai és gyarapodása (= Forschungen und Zuwachs des Museums von Aquincum). BpR 12 (1937) 263; K. PÓCZY: Die Töpferwerkstätten von Aquincum. ActaArchHung 7 (1956) 117–121.

	Pf. 1 Gruppe	Pf. 19 Gruppe	Pf. 27 Gruppe
Die Anzahl der bisher bekannten Typen	32	15	37
Neue Typen (insgesamt)	4	3	6
Neue Typen, die bei Kiss nicht vorkommen	—	2	2
Insgesamt	36	18	43

Denkt man also an die Sigillaten-Gruppe nach Art des Helenius, so hat vor allem die Erkenntnis, daß manche Typen von Westerndorf sich dem Typenschatz von Pfaffenhofen zuteilen lassen, die Ergänzung des Typenbestandes ermöglicht. Ein solcher ist z. B. der *Eierstab-Typus Kiss* Taf. 5,5 wodurch wir *eine neue Gruppe der Pfaffenhofen-Ware nach Art des Helenius* erkannten. (Zur Verteilung der Erzeugnisse nach Gruppen siehe Abb. 20).

Die Anzahl der Typen, die sich der Gruppe Kiss Taf. 5,5 zurechnen lassen, ist: 18.

Der Typenschatz der einzelnen Gruppen läßt sich, trotz der Überdeckungen, ziemlich gut umgrenzen. Ein großer Teil von allen diesen entstammt der Werkstatt von Westerndorf, die Verzierungs-elemente wurden meistens durch Abguß gewonnen. Am stärksten ist der Einfluß von Westerndorf bei jenen Gruppen der Erzeugnisse nach Art des Helenius, die sich als Kiss Taf. 5,5 und mit Eierstab Pf. 27 charakterisieren lassen (das «gemeinsame» Element macht 86,5—94,5% aus); die «Neuheit» der beiden anderen Gruppen (50—70,4 % «gemeinsames» Element) beschränkt sich besonders auf die Anwendung eines roh bearbeiteten Teilungsgliedes, der gegliederten Arkade, oder eines Ziergliedes. Gegenüber den 80 bisher bekannten Typen der Produkte nach Art des Helenius, besteht der Motiv-Schatz des Dicanus-Kreises aus 63 Elementen — von denen 7 bisher unbekannt waren. 23 % des Typenstandes hat eine Verbindung mit Westerndorf; ein größerer Teil von ihm läßt sich mit der Censor-Ware von Trier vergleichen, doch mehrere Elemente kommen auch von Rheinzabern her.

Was die Bildertypen betrifft (Medaillon, Arkade, geteiltes Bilderfeld, Rosettenstil, oder rhythmische Abwechslung von Gruppen) gewähren nur herausgerissene Beispiele hier und da einen Einblick in die phantasielose Kompositionsart der Töpfer von Pfaffenhofen. Man findet hier keine gut komponierten Metopen und Zonen, schwungvolle Ranken und Blätter, nur rohe Medail-len und immer wieder dieselben langweiligen Motive. Man begegnet zwei Varianten des DICANVS-Stempels auf den Pfaffenhofen-Sigillaten aus Pannonien; von den Randstempeln bekannt sind VICTORINVS? und STABILIS — beide auf Gefäßen nach der Art des Helenius. Auf glatter Ware kommen die Stempel SACIROF und MELAVSVS vor; vielleicht aus Pfaffenhofen entstammt auch eine Gruppe der Sigillaten mit dem Zeichen SVOBNILIF. Man dürfte fragen, ob in Pfaffenhofen nicht auch Sigillaten nach der Art des Onniorix hergestellt wurden. Einen Anlaß zu dieser Frage bietet ein Gefäß aus Intercisa, mit Eierstab Kiss Taf. 6, 1, und mit dem Bildstempel AVG[VSTVS], das vielleicht aus der Werkstatt von Pfaffenhofen entstammt.

Das Problem der glatten Gefäßtypen haben wir nur teilweise berührt, da die Bestimmung von diesen unsicher ist. Möglicherweise gibt es auch noch mehrere solche glatte Typen aus Pfaffenhofen.

Abgesehen von den Stempeln und von den Bildertypen verraten den Verfall der Herstellung auch die Qualität des Tonmaterials und der Oberfläche. Wir haben versucht, auch die Varianten von diesen letzteren vorzuführen. Wir haben mehrere Fälle der verfehlten und der korrigierten Punzierung registriert. Die Bilderfelder werden auch bei typologisch identischen Gruppen nicht immer auf dieselbe Weise ausgebildet und abgeschlossen. Aber diese Beobachtung erlaubt einstweilen noch keinen eindeutigen Schluß, was die Arbeitsweise oder die Arbeitsteilung betrifft.

Das pannonische Material hat einige bescheidene Angaben auch zu den *chronologischen* Fragen beigegeben. Dies bezieht sich vor allem auf die Umlauf- und Gebrauchszeit der Erzeugnisse von Pfaffenhofen. Als Grabbeigabe kommt diese Keramik kaum vor; man kann also nur aufgrund von Siedlungs-Freilegungen, sowie aufgrund von Münzen, die mit dieser Ware zusammen in Abfall-Gruben gefunden wurden, vermuten, daß die betreffende Gruppe der rätischen Sigillaten im 3. Jahrhundert, bis etwa zu den Jahren um 260 in Gebrauch war. Auch diese Beobachtungen — wie auch sonst die Angaben der Ausgrabungen in Pons Aeni — erhärten also die Datierung von P. Karnitsch. Für dieselbe Vermutung sprechen auch die stratigraphischen Ergebnisse: Sigillaten aus Pfaffenhofen wurden häufig in solchen Schichten gefunden, die spätrömischen Umbauten, die im 4. Jahrhundert ausgeführt wurden, vorangingen (Lager von Intercisa, Villen im Inneren Pannoniens). Aufgrund des verhältnismäßig geringen Materials kann man eine kurze Betriebszeit für die Werkstatt vermuten. Begonnen wurde also die Produktion in Pfaffenhofen nicht früher als die Jahrhundertwende vom 2. zum 3.

Die Untersuchung des Exportgebietes hat den Schluß nahegelegt, daß — obwohl solches Material auch der Bernstein-Straße entlang in den Städten des Inneren Pannoniens, in den Villen der Neusiedlersee-Gegend, sowie in den Villen und Siedlungen nahe bei den Diagonal-Straßen gefunden wurde — 88 % von ihm auf den Gebieten der Legionslager und Militärstädte (Lauriacum, Vindobona, Carnuntum, Brigetio, Aquincum) bzw. auf Gebieten in der Nähe der Lager der Auxiliartruppen zum Vorschein kamen. Dasselbe gilt auch für das heute noch weniger bekannte Fundmaterial aus Dazien. Die Märkte waren also vor allem die *Lager*, die *canabae* bzw. jene *munizipalen Gemeinden*, die neben den Lagern entstanden, und deren Blütezeit eben unter den Severern begann. Diese mit dem Militär aufs engste verbundenen Städte waren Nutznießer jener Begünstigungen, die unter den Severern dem Donau-Heer zukamen, und die am Anfang des 3. Jahrhunderts auf diesem Grenzgebiet eine Konjunktur-Situation hervorriefen. Eine Projektion des wirtschaftlichen Aufschwunges unter den Severern — dessen verschiedenartige Faktoren von der neueren Forschung vielseitig beleuchtet wurden¹⁷² — war auch die größer gewordene Nachfrage nach Importartikeln. Und durch die wachsende Nachfrage wurden die Töpferwerkstätten am Inn ins Leben gerufen, die ihre Produkte beinahe ausschließlich nach Osten zu, in die Donau-Provinzen lieferten. Es ist vielleicht nicht unwesentlich, hier darauf hinzuweisen, daß wir größere Mengen von Sigillaten aus Pfaffenhofen im archäologischen Material von eben solchen Städten vorfinden, die erst unter *Caracalla* Munizipien wurden, oder den Rang einer *colonia* erhielten, solche sind z. B. Brigetio, Vindobona, Lauriacum und Ovilava. Die Erstarkung dieser Städte und ihre wirtschaftliche Blüte, die auch in den Rangerhöhungen zum Ausdruck kommen, mögen auch zum Entstehen der Werkstatt von Pfaffenhofen beigetragen, oder die Intensität ihrer Produktion gefordert zu haben.

Der Verfall der großen Töpferzentren — vor allem derjenige der Werkstatt in Rheinzabern — der im 3. Jahrhundert eintrat, wurde nicht sogleich auch vom Rückfall der Nachfrage in den Provinzen begleitet. Die rätischen Werkstätten — und wir denken dabei nicht allein an Westerndorf — und an Pfaffenhofen, man hat im archäologischen Material von Brigetio auch die Ware einer Sigillata-Werkstatt vorgefunden, die vermutlich in *Kempten* tätig war — lieferten große Mengen der Importware nach Pannonien. Ja, außer diesen Zentren versuchten auch lokale Töpferwerkstätten die Nachfrage zu befriedigen; ihre Sigillata-Imitation verraten den Einfluß der wohl sehr populären Werkstatt von Pfaffenhofen.

Die Alemannen-Einfälle im Jahre 233, und dann in 259/260 verwüsteten die rätischen Werkstätten. Doch das Aufhören des Reliefsigillaten-Importes ist nicht einfach nur auf die wirklich schwere militärisch-politische Lage im 3. Jahrhundert zurückzuführen. Es hängt eher damit

¹⁷² A. Mócsy: Pannonia and Upper Moesia. A History of the Middle Danubian Provinces of the Roman Empire. London—Boston 1974. 230—247.

zusammen, daß die militärischen Truppen an den Grenzen und die mit diesen wirtschaftlich und sozial auf das engste verbundenen städtischen Gemeinden — von den Reformen des Gallienus ab — immer mehr in den Hintergrund verdrängt wurden. Man darf wohl mit diesen Veränderungen auch jene Tatsache erklären, daß zusammen mit dem Inschriftenmaterial, das ein Zeichen der Konjunktur des städtischen Lebens war, auch die massenhafte Importware verschwand, die ihre Märkte verloren hatte.

FUNDORTE DER SIGILLATEN VON PFAFFENHOFEN

s. Abb. 18

Deutschland

1. Westerndorf, Ldkr. Rosenheim — s. Anm. 97.
2. Stephanskirchen-Leonhardspfunzen, Ldkr. Rosenheim — s. Anm. 98.
3. BRATANANIVM, Gauting, Ldkr. Starnberg — s. Anm. 99.
4. Valley, Ldkr. Miesbach — s. Anm. 100.
5. Poeking, Ldkr. Griesbach — s. Anm. 101.
6. QVINTANA, Künzing, Ldkr. Vilshofen — s. *Schönberger* 97, Abb. 24, 88.
7. BEDAIVM, Seebruck, Ldkr. Traunstein — s. Anm. 103.
8. Waging am See, Ldkr. Laufen — s. Anm. 104.
9. Weßling, Ldkr. Starnberg — s. Anm. 106.
10. Marzoll, Ldkr. Berchtesgaden — s. Anm. 107.
11. Karlstein, Ldkr. Berchtesgaden — s. Anm. 108.
61. Sollerholz bei Töging, Gde. Garching a. d. Alz, Ldkr. Alttötting — s. Anm. 106.
62. Mauerkirchen, Gde. Endorf, Ldkr. Rosenheim — s. Anm. 106.

Österreich

12. VELDIDENA, Wilten bei Innsbruck, Tirol — s. *Karnitsch, Veldidena* Taf. 11, 2—3.
13. IVVAVVM, Salzburg
14. Engelhof bei Gmunden, OÖ — s. Anm. 109.
15. OVILAVA, Wels, OÖ
16. LAVRIACVM, Lorch-Enns, OÖ
17. VINDOBONA, Wien — s. Kat. 1.
18. CARNVNTVM, Petronell u. Deutsch-Altenburg, NÖ — s. Kat. 2.
19. Kittsee, Bgld. Bez. Neusiedl am See — Kat. 6.
20. Winden am See, Bgld. Bez. Neusiedl am See — Kat. 7.
21. Schützen am Gebirge, Bgld. Bez. Eisenstadt — Kat. 8.

Ungarn

22. Fertőrákos, Kom. Győr-Sopron, Kr. Sopron — Kat. 9.
23. SCARBANTIA, Sopron, Kom. Győr-Sopron — Kat. 10.
24. SAVARIA, Szombathely, Kom. Vas — Kat. 11.
25. SALA, Zalalövő, Kom. Zala, Kr. Zalaegerszeg — Kat. 12.
26. Pola, Kom. Zala, Kr. Letenye, Gde. Becsehely — Kat. 13.
27. AD FLEXVM, Mosonmagyaróvár, Kom. Győr-Sopron — Kat. 4.
- Pusztasomorja — s. Á. Sőtér, *ArchÉrt* 6 (1885) 199. Kat. 4.1
28. ARRABONA, Győr, Kom. Győr-Sopron — Kat. 5.
29. Gyulafirátót, Kom. Veszprém, Kr. Veszprém — Kat. 16.
30. Szentkirályszabadja, Kom. Veszprém, Kr. Veszprém — Kat. 17.
31. Örvényes, Kom. Veszprém, Kr. Veszprém — Kat. 18.
32. BRIGETIO, Szöny, Kom. Komárom, Kr. Komárom — Kat. 19.
33. Tokod, Kom. Komárom, Kr. Dorog — Kat. 20.
34. SOLVA, Esztergom, Kom. Komárom, Kr. Dorog — Kat. 21.
35. AQVINCVM, Óbuda — Kat. 22.
36. MATRICA, Százhalombatta, Kom. Pest, Kr. Buda — Kat. 23.

37. INTERCISA, Dunaújváros, Kom. Fejér — Kat. 24.
 38. ANNAMATIA, Baracs, Kom. Fejér, Kr. Dunaújváros — Kat. 25.
 39. GORSIVM, Tác, Kom. Fejér, Kr. Székesfehérvár — Kat. 27.
 40. Závod, Kom. Tolna, Kr. Bonyhád — Kat. 28.

In «barbarico»

41. Nagykökényes, Kom. Heves, Kr. Hatvan — s. Anm. 159.
 42. Tiszabura, Kom. Szolnok, Kr. Tiszafüred — s. Anm. 157.
 43. Bánhalma, Kom. Szolnok, Kr. Törökszentmiklós, Gem. Kunhegyes — s. Anm. 158.
 44. Szirmabesnyő, Kom. Borsod-Abaúj-Zemplén, Kr. Miskolc — s. Anm. 154.
 45. Arka, Kom. Borsod-Abaúj-Zemplén, Kr. Enes — s. Anm. 154.

Jugoslavien

46. POETOVIO, Ptuj, Slowenien — Kat. 14.
 47. SISCIA, Sisak, Kroatien — Kat. 15.
 48. MYRSA, Osijek, Kroatien — Kat. 26.

Tschechoslowakei

49. GERVLATA, Rusovce, Oroszvár, Bez. Bratislava — Kat. 3.

In «barbarico»

50. Stupava, Bez. Bratislava — s. Anm. 163.
 51. Tvrdošovce, Bez. Nové Zámky — s. Anm. 160.
 52. Sena, Bez. Košice — s. Anm. 156.
 53. Sebastovce-Barca, Bez. Košice — s. Anm. 156.

Rumänien

54. Slăveni, Bez. Olt — s. Anm. 148.
 55. ROMVLA, Resca, Bez. Olt — s. Anm. 147.
 56. APVLVM, Alba Iulia, Bez. Alba — s. Anm. 149.
 57. Crişteşti, Maroskeresztúr, Bez. Mures

Polen

58. Opatów, Bez. Kłobuck — s. Anm. 162.
 59. Zadowice, Bez. Kalisz — s. Anm. 165.
 60. Wólka-Lasiecka, Bez. Lowicz — s. Anm. 161.

ANHANG I

Gruppen-Verteilung der Typen der Pfaffenhofen-Ware nach Art des Helenius

		Pf. 1	Pf. 19	Pf. 27	Kiss Taf. 5, 5
Typen des Comitalis	Kiss Taf. 4, 4				o
	Kiss Taf. 4, 6			o	
	Kiss Taf. 4, 9 = Pf. 29			o	o
	Kiss Taf. 4, 12			o	
	Kiss Taf. 4, 17			o	
	Kiss Taf. 4, 24			o	o
	Kiss Taf. 4, 30 = Pf. 23a	o	o		
	Kiss Taf. 4, 31 = Pf. 23b	o	o	o	
	Kiss Taf. 4, 33			o	
	Kiss Taf. 4, 36	o	o	o	
	Kiss Taf. 4, 38			o	

		Pf. 1	Pf. 19	Pf. 27	Kiss Taf. 5, 5
Typen des Helenius- Kreises	Kiss Taf. 5, 6 = Pf. 27			o	
	Kiss Taf. 5, 9 = Pf. 3 = Pf. 28	o	o	o	
	Kiss Taf. 5, 10				o
	Kiss Taf. 5, 11 = Pf. 2	o		o	
	Kiss Taf. 5, 15	o			
	Kiss Taf. 5, 20	o			
	Kiss Taf. 5, 22	o			o
	Kiss Taf. 5, 24	o			
	Kiss Taf. 5, 25	o		o	o
	Kiss Taf. 5, 30			o	
	Kiss Taf. 5, 32			o	
	Kiss Taf. 5, 33			o	
	Kiss Taf. 5, 34			o	
	Kiss Taf. 5, 35	o			
	Kiss Taf. 5, 39			o	
	Kiss Taf. 5, 40 = Pf. 6	o		o	
	Kiss Taf. 5, 41 = Pf. 4 = Pf. 30	o		o	
	Kiss Taf. 5, 44 = Pf. 5	o		o	
	Kiss Taf. 25, 1 = Pf. 34			o	
	Kiss Taf. 25, 18 = Pf. 18	o		o	
	Pf. 12	o			
	Pf. 14	o	o		
	Pf. 15	o			
	Pf. 16 = Pf. 26	o	o		
	Pf. 20		o		
	Pf. 25		o		
	O. 1629	o			
	Dreiviertelbogen Pfaffenhofen Abb. 5, 1	o			
	8-teilige Rosette Pfaffenhofen Abb. 5, 1	o			
	Pf. 33	o		o	o
	Rosette wie Westerndorf IV Abb. 11, 1—2	o			
	Rosette wie Karnitsch, Lauriacum Taf. 105, 5			o	
	Kreis wie Pons Aeni Abb. 17, 10	o			
	Rosette Pons Aeni Abb. 21, 11		o		
	Vogel wie Abb. 15, 2		o		
	Panther wie Abb. 15, 3		o		
	Gerippter Bogen wie Abb. 15, 1	o	o		
	Gerippter Stab wie Abb. 15, 4			o	
	Kiss Taf. 5, 45 = Pf. 7 = Pf. 31	o		o	o
	Kiss Taf. 5, 46			o	
	Kiss Taf. 5, 50			o	o
	Kiss Taf. 6, 53			o	
	Kiss Taf. 6, 54		o	o	
	Kiss Taf. 6, 55			o	
	Kiss Taf. 6, 56			o	
	Kiss Taf. 6, 57			o	
	Kiss Taf. 6, 58			o	
	Kiss Taf. 6, 59 = Pf. 8	o	o		
	Kiss Taf. 6, 61			o	
	Kiss Taf. 6, 62				o
	Kiss Taf. 6, 63			o	
	Kiss Taf. 6, 68 = Pf. 22	o	o		
	Kiss Taf. 6, 70 = Pf. 9 = Pf. 21	o	o		o
	Kiss Taf. 6, 71			o	o
	Kiss Taf. 6, 72				o
	Kiss Taf. 6, 74 = Pf. 17	o		o	
	Kiss Taf. 6, 76			o	
	Kiss Taf. 6, 78	o			
	Kiss Taf. 6, 83? = Pf. 32			o	
	Kiss Taf. 6, 84				o
	Kiss Taf. 6, 85 = Pf. 10	o			o
	Taf. Kiss 6, 87				o
	Kiss Taf. 6, 90 = Pf. 11	o	o		o
	Kiss Taf. 6, 92 = Pf. 13	o			o
	Kiss Taf. 6, 93 = Pf. 24		o		
	Kiss Taf. 24, 10			o	

BESTATTUNG EINES VORNEHMEN KRIEGERES VOM 5. JAHRHUNDERT IN LENGYELTÓTI (KOMITAT SOMOGY, KREIS MARCALI)

I. Begleitumstände der Auffindung

Im Innengebiet der auf der Südseite des Plattensees gelegenen Großgemeinde Lengyeltóti, im Hof der Apotheke an der Rákóczi-Straße, von der südwestlichen Ecke des Apothekengebäudes 12 m entfernt gegen Südwest wurde eine Abflußgrube von 430 cm Durchmesser im Oktober 1976 gegraben. Die zylinderförmige Grube wurde im gelben Mergel-Löß-Boden gleichmäßig vertieft. Nach Aussage der Arbeiter¹ wurde, in einer Tiefe von 240 cm unter der heutigen Oberfläche, ein grauer Henkelkrug gefunden, der am stark betonten Halswulst mit dem Spaten beschädigt wurde. Der Krug wurde nicht zerbrochen, sondern Herrn István Gaál, Schuldirektor in Pension in Lengyeltóti übergeben, der ihn mitnahm. Einige Tage später, am 24. und 25. Oktober 1976 begannen die Gräber in der Hoffnung, «Schätze» zu finden, herumzuwühlen und fanden auch bald ein Grab, das sie barbarisch zerstörten.² Herr István Gaál, der schnell herbeikam, konnte einen großen Teil der Funde retten und dem Museum von Kaposvár übergeben.³

Das Museum in Kaposvár wurde erst verständigt, nachdem die Bestattung bereits zerwühlt worden war. Die Rettungsgrabung wurde vom Verfasser am 29. Oktober 1976 durchgeführt.⁴ (Abb. 1)

II. Grabbeschreibung

In der Südwand der Abflußgrube von 430 cm Durchmesser waren die Formen der ehemaligen Grabgrube gut zu sehen und auch die Grabschacht selbst war in einer Tiefe von 260 cm vernehmbar. Die Grabgrube war 240 cm lang und 120 cm breit, ziegelförmig, mit abgerundeten Ecken. Sie war kein Nischengrab. In der Grabgrube, die einen etwas hohlrunden Boden aufwies, waren keine organischen Überreste oder Sargspuren zu finden. Das Grab war 286 cm tief. Das Skelett war nicht nur zerwühlt, sondern in kleine Stücke zerbrochen worden, so daß wir nicht einmal feststellen konnten, ob der Schädel deformiert war, oder nicht. In der unmittelbaren Nähe der Südwand der Abflußgrube sind ein Teil der Beine und die Füße in situ geblieben. An Hand der Beinknochen und der erhaltengebliebenen Spuren der Grabgrube konnten wir feststellen, daß das Grab nach Nord-Süd orientiert war, mit einer Abweichung von 13° nach dem Westen. Aufgrund der Knochenreste

¹ Die Renovierungen an der Apotheke von Lengyeltóti wurden von Arbeitern der Handwerker-genossenschaft für Bauwesen von Fonyód durchgeführt. Brigadeleiter war János Harangozó, wohnhaft in Lengyeltóti, Arany J. u. 13. Die Erdarbeiten wurden unter der Leitung von István Németh, mit Hilfe von einigen Jugendlichen verrichtet. Die Glaser- und Elektrikerhilfsarbeiter, die dort herumgewühlt hatten, konnten nicht identifiziert werden. Den Grubenbau haben die Hilfsarbeiter István und Ottó

Futó, wohnhaft in Öreglak, Park-Straße, vorgenommen.

² M. GERENCSÉR: Feldúlt sírlelet (Zerstörter Grabfund). Népszabadság vom 12. Dezember 1976.

³ Rippl-Rónai-Museum, GyN: 76/1976. — 90/1976.

⁴ Die großangelegte Rettungsgrabung, die für das Frühjahr 1977 vorgesehen war, konnte nicht mehr stattfinden, weil der Verfasser sich im Januar 1977 vom Direktorenposten des Museums von Kaposvár trennen mußte.

konnte festgestellt werden, daß es sich um einen Adulten handelte. Nach der Lage der Beine muß der Tote auf dem Rücken gelegen haben. Über dem linken Fußknöchel, von diesem 3 cm entfernt, wurde eine Schuhschnalle (Abb. 3/3 und 4/3) in situ gefunden. Der Schnallendorn ging auf den Fußknöchel. Die anderen Beigaben sind nicht in situ aufgefunden worden. Nach sorgfältiger Durchsichtung der ausgegrabenen Erde fanden wir die zweite goldene Schuhschnalle (Abb. 3/4 und 4/4), Scherben eines Glasgefäßes (Abb. 6/7) und zwei beinerne Kammzähne.

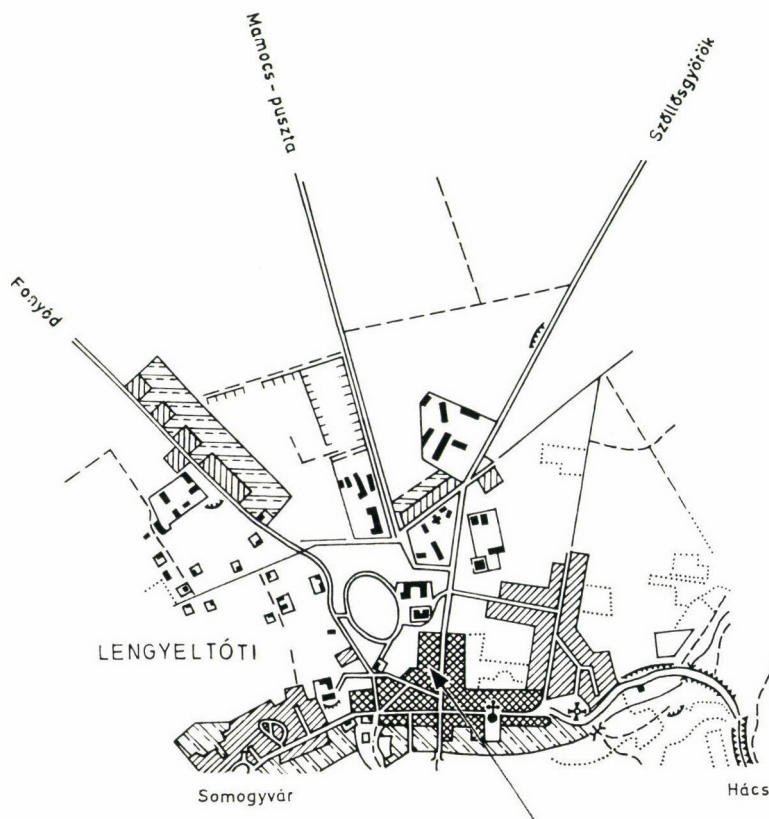


Abb. 1. Fundort des hunnenzeitlichen Grabes von Lengyeltóti

III. Beschreibung der Beigaben

1. Ein Henkelkrug aus gut geschlammtem grauem Ton, angefertigt auf der Scheibe. (Abb. 2) Nach Aussage der Finder lag er westlich vom Schädel, 20 cm höher als der Grabboden. Höhe des Kruges: 330 mm; Durchmesser der Mundöffnung: 95 mm; Bodendurchmesser: 110 mm. Der Henkel wurde an den stark betonten Halswulst gefügt. Der Hals des Kruges ist von einem plastischen Ring umgeben, am Bauch sind 4 Reihen eines aus umgekehrten, d. h. nach unten geöffneten V-Formen gebildeten sogenannten Tannenmusters zu sehen, die bereits vor dem Brennen in den weichen Ton eingekratzt worden sind.

2. Scherben eines hellgrünen Glasgefäßes mit etwas hohlrundem Boden (Abb. 6/7). Eine Seitenscheibe wies eine tropfenförmige blaue Verzierung auf. Bodendurchmesser: 60,5 mm. Dieses

Trinkglas muß zu der Zeit der Bestattung offensichtlich unverseht gewesen sein. Der Form nach ist es ein charakteristischer spätrömischer Typ.⁵

3. Silberne Gürtelschnalle (Abb. 3/1 und 4/1) mit vergoldetem Schnallenblech. Gesamtlänge der Schnalle: 58 mm. Das kreisförmige Schnallenblech ist 35×35 mm groß. Der ovale und vorn dickere Schnallenring ist 41 mm hoch und 26 mm breit. Der rüsselförmig abgebogene Schnallendorn von dreieckigem Schnitt ist 34 mm lang. Die schwere, gegossene silberne Gürtelschnalle ist 35 mm breit und muß an einem Gürtel aus mindestens 2,5 mm dickem Leder mit drei Nieten befestigt gewesen sein. Der Schnallenring ist etwas abgenutzt, die Vorderseite des Schnallenblechs ist verziert. Am Rande des Schnallenblechs gibt es 31 gepunzte Pünktchenkreise. Innerhalb der Einfassung aus Pünktchenkreisen befinden sich 6 halbmondförmige Verzierungen, an den Spitzen mit je einem Pünktchenkreis. In der Mitte, um einen stärker eingeschlagenen Pünktchenkreis herum, sind aus je zwei Halbmonden zusammengestellte mandelförmige Verzierungen zu sehen.

4. Goldene Schnalle (Abb. 3/2 und 4/2). Gesamtlänge: 40 mm. Längsachse des rundlichen Schnallenblechs: 23 mm. Breite: 17 mm. Der ovale Schnallenring ist 20×17 mm groß. Der rüsselförmig abgebogene Schnallendorn ist 26 mm lang. Die 23,24 Gramm wiegende Goldschnalle war an einem 17 mm breiten und mindestens 2 mm starken Lederriemen mit Hilfe von 3 Nieten befestigt.

Die Funktion der vergoldeten Silberschnalle ist klar und eindeutig festzustellen. Von der Goldschnalle kann jedoch das gleiche nicht behauptet werden. Die Rekonstruktion wurde durch den Umstand sehr erschwert, daß die Finder das Grab von Lengyeltóti zerwühlt und einen Teil der Beigaben verstohlen mitgenommen hatten, sowie auch durch die Tatsache, daß der überwiegende Teil der zeitgenössischen Bestattungen von Süd-Rußland bis nach West-Europa ebenfalls unter ähnlichen Umständen aufgefunden worden war, so daß wir sehr wenig authentisch freigelegte Gräber kennen. Die Goldschnalle von Lengyeltóti könnte, mit Rücksicht auf ihre Ausmaße, sogar auch eine Gürtelschnalle gewesen sein. In diesem Falle müßte man jedoch einen Doppelgürtel voraussetzen. In dem Grab von Keszthely — Ziegelfabrik hat Károly Sági am Fußende 3 Goldschnallen gefunden.⁶ Eine von ihnen ist 32 mm lang und er wähnt darin eine Gürtelschnalle zu erkennen.

Im Grab von Lébény wurde — angeblich in der Beckengegend — eine 31,29 Gramm wiegende und mit Almandineinlagen verzierte Goldschnalle gefunden, deren Schnallenring einen Durchmesser von 21 mm aufwies. Rezső Pusztai hält sie für eine Gürtelschnalle,⁷ wir sind jedoch der Ansicht, daß dies kaum wahrscheinlich ist.

5. Silberschnalle (Abb. 3/9 und 4/9). Gesamtlänge: 30 mm. Durchmesser des ovalen Schnallenringes: $14,5 \times 15$ mm. Die rechteckigen Scheiben, die den Riemen zusammenhielten, sind 17 mm lang und 9 mm breit. Der rüsselförmig abgebogene Schnallendorn ist 19 mm lang. Die Schnalle war mit einem Niet an einem 9 mm breiten und mindestens 2,5 mm starken Lederriemen befestigt.



Abb. 2. Grabfund aus dem 5. Jh. in Lengyeltóti

⁵ A. BENKŐ: Üvegcorpus (Glascorpus). Rég. Füzet. II-11 (1962) 147–148. XXIX. t. 4–5. — L. BAR-KÓCZI—A. SALAMON: IV. század végi és V. század eleji üvegletek Magyarországról (Glasfunde vom Ende des 4. und Anfang des 5. Jhs. in Ungarn). Arch.

Ért. 95 (1968) 30–35. — J. FITZ: Gorsium. Székesfehérvár 1970. Bild 50.

⁶ SÁGI 185. Tafel XXIII/2–4.

⁷ PUSZTAI 101. Bild 3/1.

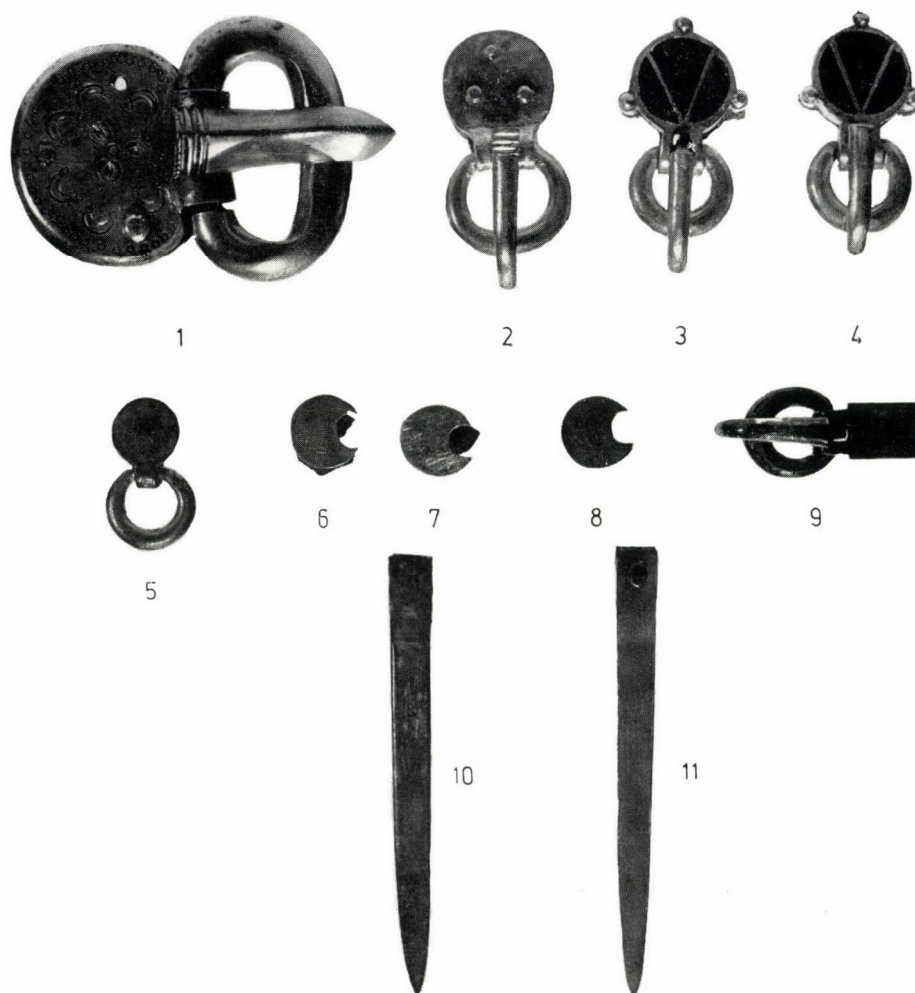


Abb. 3. Grabfund aus dem 5. Jh. in Lengyeltóti

6. Zu der oben erwähnten Silberschnalle gehörten ganz bestimmt die beiden erhaltengebliebenen silbernen Riemenzungen (Abb. 3/10—11 und 4/10—11), deren Längen 69 bzw. 71 mm ausmachen. Sie sind oben, bei den Scheiben, die die Riemen zusammenhielten, 6,5 mm breit und die Weite zwischen diesen macht 1,5 bzw. 2,5 mm aus. Diese silbernen Riemenzungen können also durch die Schnalle Nr. 5. Das Vorhandensein von zwei Riemenzungen weist ebenfalls darauf hin, daß ursprünglich zwei Schnallen haben vorhanden sein müssen. Unserer Ansicht nach müssen diese beiden Riemenzungen sowie die Silberschnalle Nr. 5 zum Schwerttragriemen gehört haben. Die orientalischen Reitervölker trugen ihre Waffen — darunter auch das Schwert — sicherlich nicht an Schulterriemen,⁸ sondern an den Gürtel gehängt, wie dies durch zahlreiche Abbildungen⁹ und authentische archäologische Ausgrabungen eindeutig bewiesen ist. Die Tragösen waren — nach Nomadengebrauch — einfach an die Scheide geknüpft, oder aber die Schwertscheiden waren gleich mit Tragbügeln hergestellt. Im ersten Falle dürfte es sich eigentlich um die Übernahme der persischen Mode handeln, die von Korea bis zum Donautal verbreitet war.¹⁰

⁸ G. MÜLLER: Schwäbische Gürtel. *Mannus* 30 (1938) 58. Bild 19.

⁹ Скульптура и живопись древнего Панджикента. Москва 1959, Taf. II, VII, VIII. — Л. И. Альбаум:

Живопись Афрасиаба. Ташкент 1975, 23., Bild 6, 25., Bild 7, 49., Bild 13.

¹⁰ WERNER 42.

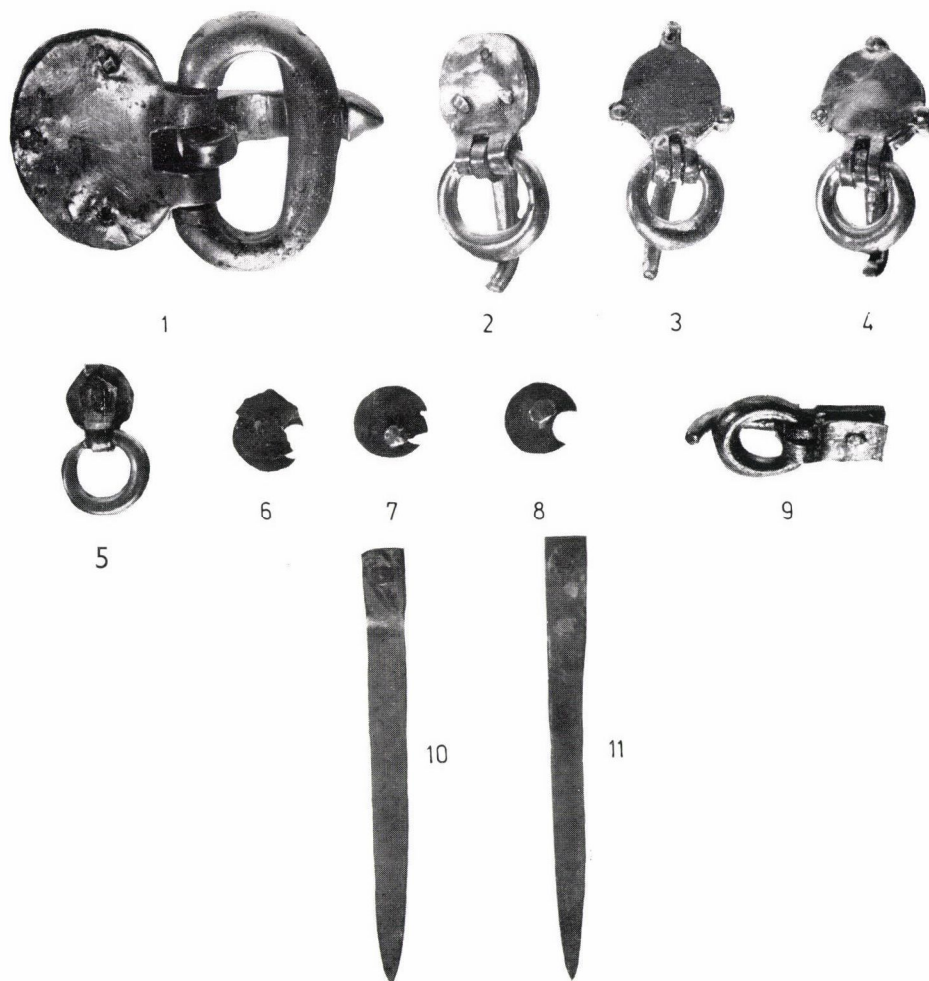


Abb. 4. Grabfund aus dem 5. Jh. in Lengyeltóti

Ju. A. Woronow und W. A. Juschin haben in der Zeit von 1968 bis 1970 im abhasischen Zebelda-Tal das Gräberfeld von Schapkino freigelegt, deren Gräber Nr. CH-4-4, CH-4-5 und CH-4-7 aus dem 5. Jh. u. Z. stammen.¹¹ Die Bestattung Nr. CH-4-5 war ein Skelettgrab mit nordost-südwestlicher Orientierung, mit einem Pferdeskelett an der linken Seite des Toten. Beigaben: ein Krug

¹¹ WORONOW—JUSCHIN 171—191. Verfasser datieren die genannten Bestattungen auf die Mitte, bzw. die zweite Hälfte des 6. Jhs. Bei der Datierung stützen sie sich fast ausschließlich auf die Chronologie von A. K. Ambros. [AMBROS (1971) 96—123.] Ambros's Ansicht nach ergebe sich keine genaue Datierung aus den Münzen allein, weil diese bei Fundorten antiker Städte oft mit 100—400 Jahren «Verspätung» auftreten. Seiner Ansicht nach sei eine relative Chronologie am objektivsten, deren Grundlage durch spätantike Gräberfelder auf der Krim, durch die vorzüglich bearbeiteten Denkmäler aus den 8. und 9. Jh. von Saltowo und durch die Funde aus den 4—8. Jh. vom Donau-Gebiet gegeben sei. Mit Rücksicht auf den Umstand, daß im Donau-Gebiet «zahlreiche Forscher gearbeitet haben», ist Ambros der Meinung, daß man an Hand des Fundmaterials des Donau-Gebietes die Fundkomplexe vom Bereich des Schwarzen Meeres und vom

Kaukasus datieren solle. Aufgrund seiner eigenartigen Anschauungsweise kam er auch zu eigenartigen Ergebnissen. Seiner Meinung nach sei der hunnenzeitliche Polychrom-Stil im Donau-Gebiet zustande gekommen und von hier aus habe er sich nach dem Osten weiterverbreitet [AMBROS (1971) 102—103]), doch er sei auf der Krim im 5. Jh. noch nicht anwesend gewesen. Nach seinem System seien u. a. auch die Kurgane von Schipowo (Süd-Ural) auf die 6. und 7. Jh. u. Z. zu datieren [AMBROS (1971) 97]. Er nennt auch die goldenen und silbernen Schnallen mit Zellentechnik und mit rüsselartig abgebogenen Dornen «westliche Schnallen» und erkennt nur soviel an, daß «Traditionen» des 5. Jhs. für sie kennzeichnend seien. Diese Datierungen von A. K. Ambros sind unannehmbar. In bezug auf die Kurgane von Schipowo vgl. M. П. Абранова: Катакомбные погребения IV—V. вв. н. э. из северной Осетии. Сов. Арх. 1(1975)225.

vor dem Gesichtsschädel, ein Glasgefäß nebenan, zwei eiserne Lanzenspitzen neben dem linken Arm, ein eisernes Beil neben den Lanzen, ein Schildwulst hinter dem Schädel, eine silberne Fibula auf der Brust und über dem Skelett ein zweischneidiges Eisenschwert mit bronzener Parierstange. In der Nähe des Griffes lagen 3 silberne Schwerttragschnallen, eine versilberte Bronzeschnalle, ein ringförmiger Bronzebeschlag zum Anhängen des Schwertes, große Bronzenägel, eine eiserne Ahle oder Pfeilspitze, ein silberner Messerscheidenbeschlag mit Verzierungen, ferner ein einschneidiges Eisenschwert am linken Bein und eine Amphore sowie eine rotlackierte Schüssel am Fußende.

Auch unter den Beigaben der ähnlich orientierten Bestattung Nr. CH-4-7 ist das einschneidige Eisenschwert besonders beachtenswert, dessen Holzscheide mit einem silbernen Scheidenbeschlag geschützt war, der dem Schwertbeschlag von Lébény völlig ähnlich ist. Am Schwertriemen befand sich eine Bronzeschnalle mit roten Glaseinlagen und Goldzellen, die eine genaue Analogie zur Form der Schuhschnallen von Lengyeltóti darstellt.¹²

Nur 500 m weiter nördlich vom Gräberfeld von Schapkino, auf dem Hügel Justinianow wurde 1967 ein Grab freigelegt, in welchem, am Gürtel des nach N-S orientierten Toten, neben vergoldeten Bronzeschnallen mit gelbgrünen Glaspasteneinlagen auch eine bronzene Riemenzunge lag, die den silbernen Riemenzungen von Lengyeltóti stark ähnelt, aber kleiner ist, als diese. An der linken Seite des Skeletts wurde ein einschneidiges eisernes Schwert gefunden. Die kleine Riemenzunge kann zu keiner der beiden dargestellten Gürtelschnallen gehört haben, da letztere mit mindestens 25 mm breiten Riemen verbunden waren, während die bronzene Riemenzunge nur 9 mm breit ist.¹³ Es ist anzunehmen, daß sie zum Schwertriemen gehörte. Ähnliche Stücke, wie die silbernen Riemenzungen von Lengyeltóti, sind auch aus älteren rußländischen Fundkomplexen bekannt.¹⁴ Ungarländische Analogien sind mir jedoch nicht bekannt. Höchst wahrscheinlich gibt es auch unter den Riemenzungen von Nagyszéksós welche, die die Enden von Schwerttragriemen verziert haben. Diese Hypothese kann jedoch nicht bewiesen werden,¹⁵ da der Grabfund nicht vollständig ist, und die Eisengegenstände — wenn es welche überhaupt gab — gar nicht ins Museum eingeliefert wurden.

7. Silberner Tragbügel (Abb. 3/5 und 4/5): Der Durchmesser des Tragblechs beträgt 11 mm. Der in der Öse befindliche ovale Ring ist 14 × 13 mm groß. Er diente mutmaßlich der Befestigung des Schwertriemens und es muß mehrere Stücke davon gegeben haben. Es gab solche Stücke auch unter den bereits erwähnten abhasischen Funden, und Funde solcher Art sind auch in Szeged — Nagyszéksós und Mainz-Kostheim¹⁶ bekannt. Die Art und Weise, wie sie an den Riemen befestigt waren, wird authentisch belegt durch das Grab Nr. 97 des Gräberfeldes, das 1970 — 1971 neben dem Dorf Beswodnoe freigelegt worden ist.¹⁷

8. Halbmondförmige Silberbeschläge (Abb. 3/6—8 und 4/6—8). Sie haben keine genaue Kreisform. Ihr Durchmesser beträgt 11 × 11,5 mm. Gegen die Mitte weisen sie je 1 Niet von 3 mm Länge auf. Am unteren Ende der Niete befinden sich Gegenplättchen zur stärkeren Befestigung. Wir kennen zwar ähnliche Gegenstände auch im Fund von Musljumowa,¹⁸ doch wir verfügen über keine authentischen Grabbeobachtungen. Wir sind der Meinung, daß es zunächst liegt, diese für Lochschutzplättchen zu halten.

9. Zweischneidiges Eisenschwert (Abb. 5) mit Überresten der Holzscheide. Länge: 844 mm. Länge des übriggebliebenen Griffes: 58 mm. Seine Breite beträgt 22 mm bei der Parierstange. Die Parierstange selbst ist 80 mm lang. Die zweikantige Klinge ist 50 mm breit unter der Parierstange. Die Holzscheide war an den Kanten beschlagen. Nach den Beschlagresten zu urteilen, muß die Scheide 10 mm stark gewesen sein (mit Beschlag gerechnet). Die Holzbretter, die als Vorder- und Hinterseiten der Scheide dienten, müssen also ca 5 mm stark gewesen sein.

¹² WORONOW—JUSCHIN 176. Bilder 5 und 7.

¹³ WORONOW—JUSCHIN 182. Bild 11/6. Verfasser haben die Bestattung auf Anfang des 7. Jhs. datiert.

¹⁴ FETTICH t. XXX. 5—6.

¹⁵ FETTICH 32.

¹⁶ ALFÖLDI t. 55. 3. — FETTICH t. I. 8.

¹⁷ Ю. А. Краснов: Безводнинский могильник. Краткие Сообщения 140 (1974) 91., Bild 3/4.

¹⁸ SCHMIDT 40. Bild 7., 31. — FETTICH t. XVIII. 9.

10. Silberner Tragbügel (Abb. 6/5) mit einer zur Schlinge gebogenen Öse. Der Ring von sechseckigem Schnitt weist einen Durchmesser von 18 mm auf. Die schlingenförmige Tragöse muß in einem 5,5 mm starken Brett befestigt gewesen sein, da die Enden von je 15 mm Länge der Tragöse ganz scharf, beinahe rechtwinkelig zurückgebogen sind (ein Ende war abgebrochen und verlorengegangen). Ähnliche Stücke sind auch von Szob¹⁹ und Lébény²⁰ bekannt.

Die Funktion dieses Ringes ist nicht mit Sicherheit zu bestimmen, es ist jedoch anzunehmen, daß er in der Nähe der oberen Kante der 5 mm dicken Schwertscheide angebracht war. Ist diese Vermutung richtig, so hing das zweischneidige Schwert an zwei Tragriemen vom Schwertgürtel frei herunter, das heißt nicht so, wie es in den merowingischen Gräbern zu beobachten war. Für die Schwertanhängung von weihmörtingischem oder kirchheimischem Typ ist ja charakteristisch, daß das obere Drittel des Schwertes unter dem Gürtel durchgeschoben war.²¹

11. Goldene Schuhschnallen (Abb. 3/3—4 und 4/3—4)

a) Die in situ aufgefundene Goldschnalle weist eine Länge von 39 mm auf. Der etwas ovale Schnallenring ist 16×15 mm groß und der rüsselförmig abgebogene Schnallendorn ist 20 mm lang. Der Schnallenkörper ist 25 mm lang und seine größte Breite beträgt 17 mm. Die Scheiben, die den Riemen zusammenhielten, haben eine fast kreisrunde Form. Die Vorderplatte besteht aus Zellen, die durch 3 Schweißungen zusammengestellt waren. Ihre Stärke beträgt 4 mm. In den Zellen befinden sich schwarze Glaspasteneinlagen. Der Oberteil mit Zellen und die untere Goldplatte sind 2,5 mm weit voneinander. Hier war der Riemen eingeklemmt, der mit Hilfe von 3 Goldnieten mit halbkugelförmigen Köpfen befestigt war. Die Schnalle wiegt 22,54 Gramm.

b) Die andere Goldschnalle stimmt mit der oben beschriebenen nicht ganz genau überein. Sie ist 37 mm lang, der etwas ovale Schnallenring ist 16×15 mm groß und der rüsselförmig abgebogene Dorn ist 21 mm lang. Der Schnallenkörper weist eine Länge von 24,5 mm und eine maximale Breite von 18 mm auf. Verzierungen und Anfertigungstechnik der beiden Schnallen stimmen sonst völlig überein. Diese Schnalle wiegt 21,95 Gramm.

Die zellenverzierten goldenen oder silbernen Stiefelschnallen waren in der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts und im 5. Jahrhundert sehr stark verbreitet, doch ihre genaue Tragart konnte bis heute nicht festgestellt werden. Im Lichte schriftlicher Quellen scheint sicher zu sein, daß bei den Hunnen «die Schwertriemen, die Stiefelkoppel und das Pferdegeschirr mit Gold und Edelsteinen verziert waren» (Priscos, Exc. de legat. p. 144, 18.).²²

Bezüglich der Tragweise bieten die frühgermanischen Bestattungen einige Anhaltspunkte, so unter anderen das Fürstengrab Nr. 3/1926 aus dem 4. Jh. in Leuna, wo W. Schulz²³ die Schnallen, Riemenzungen und Beschläge auf eine halblängschäftige Fußbekleidung gelegt hat. Zur Klärung der trachtenhistorischen Fragen hunnenzeitlicher Fußbekleidungsschnallen hat T. M. Minaewa mit einigen wichtigen Angaben beigetragen. Sie hat an der linken Seite des Fußes des weiblichen Toten im Kurgan Nr. 2 in Schipowo eine solche Schnalle gefunden. Diese Schnalle besaß keinen Dorn und war auch nicht vergoldet. Die Schnalle hielt einen schmalen Riemen auf folgende Weise



Abb. 5. Grabfund aus dem 5. Jh. in Lengyeltóti

¹⁹ KOVRIG 215, Tafel I/5.

²⁰ PUSZTAI 108, Bild 6/3.

²¹ A. HERMANN: Merowingische Schwertgurte vom Typ Weihmörting. *Germania* 52 (1974) 156. Bild 1/2. 157. Bild 2/2.

²² ALFÖLDI 13.

²³ W. SCHULZ: Leuna. Ein germanischer Bestattungsplatz der spätrömischen Kaiserzeit. Berlin 1953. 24. Bilder 40—41 und Tafel XVIII. Für die Datierung: 72—73.

zusammen: Der Riemen war an einem Ende durchlocht und das andere, schmalere Ende des Riemens wurde durch dieses Loch, aber auch durch den Schnallenrahmen durchgezogen. Dieser Riemen lag — zusammen mit der Schnalle — auf einem dreifach zusammengelegten Stück Leder. Dieses Leder stellte vermutlich den Rest einer Fußbekleidung dar, welche an Hand eines schmalen Riemens am Fuß befestigt war. Diese Schnalle war also eigentlich nur ein Schmuck.²⁴

Die Mode der schweren goldenen Stiefelschnallen mit Zellenverzierung ist sicherlich auch mit dem Umstand in Verbindung zu bringen, daß selbst die orientalischen Reitervölker in den 4. und 5. Jahrhunderten u. Z. noch keine festen Steigbügel benutzt haben,²⁵ während ihre Fußbekleidung aus weichem Leder oder Filz gefertigt wurde.²⁶ Die Schnallen von Lengyeltóti, Nagyszéksós und Lébény befanden sich auf 20 mm breiten Riemen, während die Stücke von Keszthely und Szob zu ca 12 mm breiten Riemen passen. Bei den Exemplaren von Lengyeltóti sind die Scheiben, die den Riemen zusammenhielten, 2,5 mm entfernt voneinander, es mußte sich also um ziemlich starke Riemen handeln. Die Riemen und die Schnallen hatten sicherlich auch praktische Funktionen, doch solche glänzenden und dekorativen Juwelen schmückten aller Wahrscheinlichkeit nach nur Reiter, die selten zu Fuß gehen mußten. Es ist interessant, daß die Fußbekleidungsschnallen in Ost- und Westeuropa ausschließlich in Männergräbern vorkommen,²⁷ während in Schipowo im Süd-Ural ein Frauengrab ein solches Stück enthalten hat! Nach dem 5. Jh. kommen Schuh-schmucke meistens in Frauengräbern vor, obwohl sie manchmal auch in Männergräbern zu finden sind. (z. B. Birscoe).²⁸

12. Eiserne Trense mit Silberpsalien (Abb. 6/1–3). Die Maulstangen sind einander völlig gleich (84 mm lang), wir haben also mit einer symmetrischen Trense zu tun. Die schmiedeeiserne Trense weist zwei besonders beachtenswerte Eigenarten auf. Erstens: in den Außenringen der Maulstangen sind kappen- bzw. 8-förmige Ösen angebracht. Diese Lösung ist — meines Wissens — im ungarländischen Material aus dem 5. Jh. nicht bekannt. Ihre wichtigsten Parallelen erkannte ich im Fundmaterial des Gräberfeldes von Birscoe im Ural-Gebiet, die von Mashitow auf die 5.–7. Jahrhunderte u. Z. datiert wurde. Birscoe liegt am Nordufer der Belaia. In den Gräbern 88 und 111 dieses Gräberfeldes befanden sich die erwähnten Trensen. Im Grab 88, das ausgeraubt war, befanden sich neben der Trense auch ein Zugmesser, eine Queraxt, ein Meißel, zwei vergoldete Bronzeschnallen, eine vierkantige eiserne Pfeilspitze, eine silberne Riemenzunge und ein halbmondförmiges Anhängsel, sowie 6 bronzene Armringe und 40 Perlen (Bernstein, Glas, Koralle). Im ebenfalls ausgeraubten Grab 111, das nach NW-SO orientiert war, lag eine eiserne Trense neben dem rechten Knie. Weitere Beigaben waren: 1 bronzener Armring, 2 kleine Eisenringe, 1 Eisenmesser, 1 Eisenschnalle, 1 Silberplatte, 4 beinerne Pfeilspitzen, 2 Eisenbeile, 1 beinerne Schnalle, Holzreste des Sarges und — bei den Füßen — eine vergoldete bronzene Fußbekleidungsschnalle und eine kleine Riemenzunge.²⁹

Die aus Silber gegossenen Psalien vorzüglicher Qualität sind einander nicht gleich. Ein Psalion ist 120 mm lang, sein quaderförmiges Mittelstück ist 27×11 mm groß, mit zwei Löchern von jeweils 4,5 mm Durchmesser. Das andere Exemplar ist 118 mm lang, das quaderförmige Mittelstück ist 25×11 mm groß, mit zwei Löchern von gleichfalls 4,5 mm Durchmesser. An beiden Enden des Psalions befindet sich je ein 12eckiger Knopf. Ein Ende der Silberstangen von 5 bzw. 5,5 mm Durchmesser wurde nach erfolgtem Guß verbogen; die Spuren von Schraubenstock und Hammer sind gut vernehmbar. Die Psalien wurden in die Außenringe der Maulstangen gesteckt, so daß die Ränder des quaderförmigen Mittelstückes nach der Beriemung mit der eisernen Trense in Berührung kamen. Daher die Verschleißspuren von 15 bzw. 11 mm auf der Längsseite.

²⁴ MINAIEVA 197.

²⁵ А. К. Амброз: Стремена и седла раннего средневековья как хронологический показатель (IV–VII вв) Сов. Арх. 4 (1973) 81.

²⁶ Vgl.: С. И. Руденко: Культура хуннов и ноинунские курганы. Moskau—Leningrad 1962, 41., Taf.

LXX. 2. — А. А. Гаврилова: Могильник Кудыртэ как источник по истории алтайских племен. Moskau—Leningrad 1965, 55.

²⁷ WERNER 82–89.

²⁸ MASHITOW 36. Bilder 5/5, 6, 14.

²⁹ MASHITOW 97, 150. Tafeln 28/4 und 28/5.

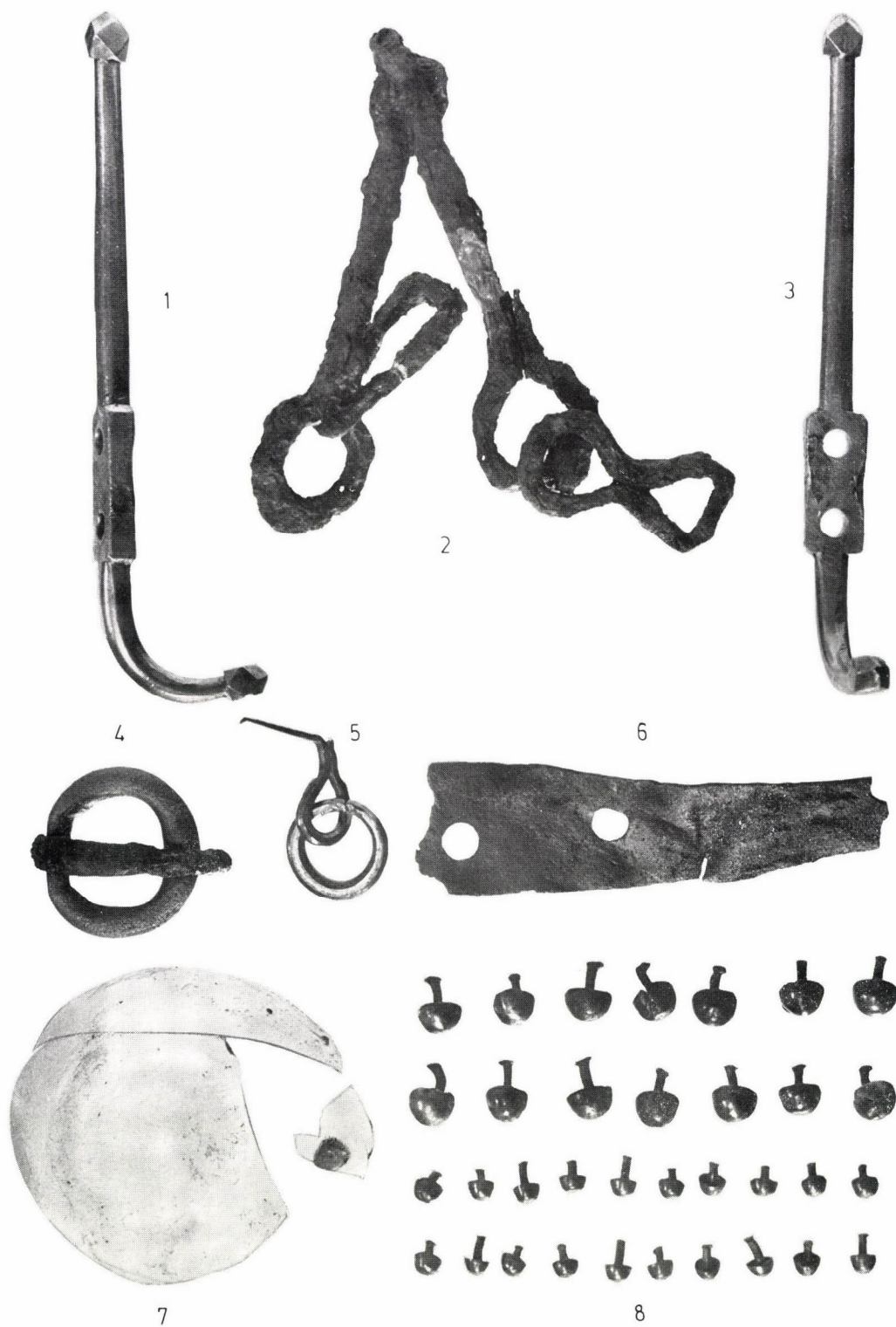


Abb. 6. Grabfund aus dem 5. Jh. in Lengyeltóti

Ich kenne keine genauen Pendants zu diesen silbernen Psalien. Eine am nächsten stehende Analogie bildet die Trense von Untersiebenbrunn, deren Psalien aus Bronze angefertigt sind. Im oberen Drittel sind sie etwas verjüngt und verbogen. Ihre Gesamtlänge beträgt 130 bzw. 135 mm. Die unteren zwei Drittel der Psalien sind flach. Die flachen Teile sind 66 bzw. 72 mm lang und 14 bzw. 13 mm breit. Zur Befestigung der Zaumriemen diente je eine halbkreisförmige, 21×21 mm große und 4 mm starke Öse. In diese Ösen waren je 2 silberne Scheiben, die den Riemen zusammenhielten, eingehängt. Die Oberteile der Psalien endeten — ähnlich, wie dieselben von Lengyeltóti — in zwölfkantigen Knöpfen.³⁰ Die bronzenen Psalien von Untersiebenbrunn waren versilbert, dieselben von Lengyeltóti hingegen sind aus gediegenem Silber. Die Überdeckung der Bronze-, Eisen- oder Holzteile mit Gold- oder Silberplatten stellten eine typische pontische Mode dar und sie war sicherlich nicht für den täglichen Gebrauch, sondern für den Weg ins Jenseits bestimmt. Unsere massiven und stärker abgenutzten silbernen Psalien weisen jedoch Spuren des häufigen Gebrauchs auf.³¹

13. Vergoldete silberne Zaumbeschläge (Abb. 6/8 und 7). Es ist uns gelungen, 43 größere und 72 kleinere Stücke zu bergen; die größeren Zaumbeschläge haben einen Durchmesser von 8 mm. Der halbkugelförmige Körper ist 4,5 mm hoch, der Niet ist in zurückgebogenem Zustande 5 mm lang. Diese Stücke müssen auf 5 mm starken Riemen befestigt gewesen sein. Da alle Niete verbogen sind, ist es höchst unwahrscheinlich, daß sie durch Holzgegenstände durchgeschlagen worden seien. Nachdem der Niet durch den 5 mm starken Riemen durchgedrückt worden war, wurde die Vorderseite des Beschlages in Wachs gelegt und der Niet wurde auf diese Weise zurückgehämmert.

Die kleineren Beschläge haben einen Durchmesser von 5 mm und der halbkugelförmige Körper ist 3 mm hoch. Die Niete sind — in zurückgehämmertem Zustand — 2,5 mm, bzw. einige sind 4,5 mm lang. Die größeren Beschläge würde ich auf die Stirn- und Nasenriemen des Zaums, die kleineren hingegen auf den Zügel legen. Die Niete von 4,5 mm Größe dürften die zurückgebogenen Enden des durch die Trensenringe gezogenen Zügelriemens zusammengehalten haben. Ähnliche Zaumverzierungungen können wir auch bei den Funden von Nischnaia Dobrinka³² und Kudinetow³³ sowie bei den jüngeren Gräbern von Kudirge³⁴ beobachten.

14. Bronzeschnalle mit eisernem Dorn (Abb. 6/4). Durchmesser des Schnallenringes: $30 \times 26,5$ mm. Sie gehörte ganz bestimmt zum Pferdezaum, und hielt wahrscheinlich die Kuppelriemen des Zaums zusammen. Die Form des bronzenen Schnallenringes zeigt sehr gut, daß sie an einem 10 mm breiten Riemen befestigt sein mußte.

15. Bronzeblech mit zwei Löchern (Abb. 6/6). Funktion unbekannt.

IV. Fragen der Chronologie und der Ethnologie

Die wichtigsten charakteristischen Eigenarten der Bestattung von Lengyeltóti können wir zusammenfassen, wie folgt: Einfache, rechteckige Grabgrube mit abgerundeten Ecken. Grabtiefe: 286 cm. Orientierung: Nord-Süd. Der Tote lag auf dem Rücken. Pferdeknochen gab es (vermutlich) nicht. Das Grab war (vermutlich) eine alleinstehende Bestattung.³⁵ Der Tote wurde in Stiefeln (Schuhen) mit Goldschnallen, mit Doppelgürtel (?), Schwert und Pferdegeschirr bestattet, wobei auch ein Trinkglas und ein grauer Tonkrug mitgegeben wurden. Der Grabfund ist ganz bestimmt nicht vollständig. Es ist anzunehmen, daß das Grab außerdem noch eine Silberschnalle der Schwertkoppel, Tragbügel (Abb. 3/5), Zaumbeschläge und — wahrscheinlich — auch einige Kleidungsstücke und einen beinernen Kamm (wir haben zwei Kammzähne gefunden), sowie eventuell auch

³⁰ KUBITSCHKE 48—49. Tafel III.

³¹ WERNER 54—55.

³² ALFÖLDI 53. T. 14.

³³ FETICH XXXIX. T. 4—20.

³⁴ GAWRILOWA T. XIV. 8.

³⁵ Obwohl keine Rettungsgrabung mehr stattfinden konnte, sind keine weiteren Gräber — nach Aussage der Ortseinwohner — bei der Fundamentierung der Apotheke und der benachbarten Gebäude bzw. bei der Errichtung der Kellergrube und des Brunnens gefunden worden.

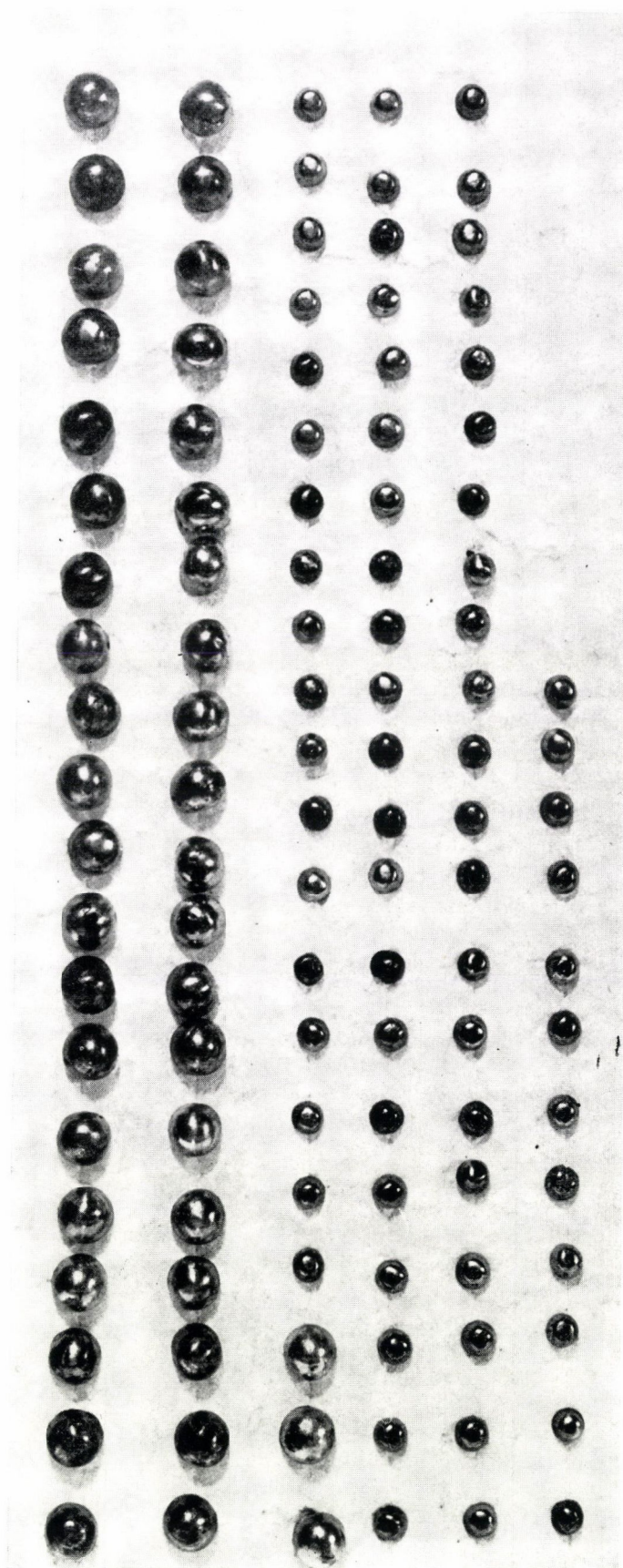


Abb. 7. Grabfund aus dem 5. Jh. in Lengyeltóti

einen Schwertknauf aus Bernstein oder Chalzedon und auch andere Waffen (beispielsweise einen Reflexbogen mit Pfeilspitzen) enthalten hat. Aufgrund der Beigaben des Grabes von Keszthely-Ziegelfabrik — welches zweifelsohne ein Männergrab³⁶ war — könnte man sich auch das Vorhandensein eines goldenen Halsringes³⁷ vorstellen.

Wir wollen zuerst die Chronologie der Funde prüfen.

Welche sind die genauer datierbaren Gegenstände?

1. Mattgrünes, mit blauen Tüpfeln verziertes Trinkglas mit etwas hohlrundem Boden — und Glasgegenstände überhaupt — waren in den 4. und 5. Jahrhunderten sowohl in den spätrömerzeitlichen Gräberfeldern als auch in den sarmatischen, alanischen, gotischen (Tschernackow) und hunnischen Gräbern sehr stark verbreitet. Parallelen zu Gläsern, welche in den frühvölkerwanderungszeitlichen Grabfunden in Ungarn (Lébény, Regöly, Szob, Tápé-Malajdok, Csongrád, usw.) gefunden wurden, sind auch in bestimmten spätrömischen Gräberfeldern (Csákvár, Szőny, Kisárpás) zu beobachten und dieser Umstand bewegte — und bewegt auch heute noch — einen Teil der Forscher, diese Bestattungen auf das Ende des 4. oder auf Anfang des 5. Jahrhunderts zu datieren. Gleichzeitig nimmt man an, daß «die Glasproduktion unter Bedingungen der Verarmung» selbst im letzten Drittel des 4. Jhs., ja sogar auch später noch, in Pannonien fortgesetzt worden sei. In Pannonien «sind nach 375 neue Glastypeen erschienen. Einige Formen haben westliche Analogien, doch der überwiegende Teil der Gläser von Csákvár und auch das Glas von Regöly weisen auf starke Beziehungen zu dem Osten hin».³⁸

Das Trinkglas aus dem Grab von Lébény wurde von Rezső Pusztai auf die letzten Jahrzehnte des 4. bzw. auf die ersten des 5. Jhs.³⁹ das Glas von Regöly hingegen wurde von Gyula Mészáros auf das Ende des 4. Jhs. oder das erste Drittel des 5. Jhs.⁴⁰ datiert. Wir sind der Meinung, daß die Möglichkeit ebenfalls zu prüfen wäre, ob die Glasgefäße der frühvölkerwanderungszeitlichen Gräber nicht vom Osten her stammen und nicht eventuell auch jünger sein könnten, als vom Anfang der 400er Jahre herrührend. Es scheint außer Zweifel zu stehen, daß sowohl die Glasgefäße der Tschernackow-Kultur als auch diejenigen aus dem Karpaten-Becken letzten Endes spätantike Produkte sind. Solche Glaswerkstätten arbeiteten im 4. Jahrhundert in Chersonesos (datiert durch die Münzen von Konstantin I und II), die erst zu der Zeit der Errichtung der Basilika im 6. Jh. zugrunde gingen.⁴¹ Doch auch im Dnepr-Gebiet, auf dem Boden der sogenannten Barbaren gab es Glaswerkstätten, wie u. a. in Komarowo. Auch hier waren die Meister sicherlich römische oder griechische Handwerker, an einigen Glasgefäßen sieht man ja griechische Inschriften.⁴² Auf dem aus 124 Gräbern bestehenden Gräberfeld von Schurawka am mittleren Dnepr enthielten 5 Gräber Trinkgläser, das Grab Nr. 14 sogar eines aus grünem Glas mit blauen Tüpfeln verziert, das aufs Ende des 3. Jhs. bzw. auf das 4. Jh. zu datieren ist.⁴³ Diese Gläser waren in der Zeit vom 3. bis zum 5. Jh. in den Städten nördlich vom Schwarzen Meer sehr verbreitet.⁴⁴ Mit den blaugetüpfelten Glasgefäßen hat sich Sorokina auch in einer besonderen Studie befaßt.⁴⁵ Sie untersuchte 70 unversehrte Glasgefäße aus dem Raum des Schwarzen Meeres. Sie hat diese in 3 Gruppen geteilt. Uns interessiert die erste Gruppe am meisten, der ziemlich viele Trinkgläser angehören (50 Stück). Ihr Durchmesser beträgt 6—9 und ihre Höhe 6—7 cm. Sie datiert diese aufs Ende des 4. bzw. auf die erste Hälfte des 5. Jhs. Besonders viele davon

³⁶ BÓNA 270.

³⁷ Darauf mag die Bemerkung eines der Aufwühler des Grabes über «einen großen Ring» hinweisen.

³⁸ BARKÓCZI—SALAMON 37—38.

³⁹ PUSZTAI 111.

⁴⁰ MÉSZÁROS 91.

⁴¹ Г. Д. Белов: Стеклоделательная мастерская в Херсонесе. Краткие Сообщения 116 (1969) 83.

⁴² Э. А. Симонович: Стеклянная посуда из Поднепровско-причерноморских памятников Черняховской культуры. Сов. Арх. 1(1977) 184—185.

⁴³ Э. А. Симонович: Стеклянные кубки из Журавки. КС 102 (1964) 9.

⁴⁴ Н. П. Сорокина: Стекло из раскопок Пантикапея. 1945—59 гг. МИА 103 (1962) 266.

⁴⁵ Н. П. Сорокина: О стеклянных сосудах с каплями синего стекла из Причерноморья. Сов. Арх. 4(1971) 85—101.

sind am Bosphorus gefunden worden. Es ist möglich, daß einige Typen von der Gruppe I der blaugetüpfelten Gläser keine bosporanischen Produkte, sondern syrische Importwaren sind sowohl im Raum des Schwarzen Meeres als auch in Pannonien. Sorokina ist ebenfalls aufmerksam geworden darauf, daß diese Glastypeen nur in den reichsten Bestattungen vorkommen. Am Anfang des 5. Jhs. konnte man jedoch keinesfalls mit dem normalen Funktionieren der Handelsverbindungen auf dem Schwarzen Meer rechnen, ein großer Teil dieser Gläser muß also in Werkstätten am Schwarzen Meer produziert gewesen sein. Von dort aus gelangten sie wahrscheinlich bereits im 4. Jahrhundert aufs Don- und Dnepr-Gebiet und sogar auch in den Kaukasus. Ein gutes Beispiel dafür kann in dem Gräberfeld von Charaks erkannt werden, wo 11 von den 33 Gräbern Glasgefäße enthielten. Die Gläser der Gräber 15 und 33 stellen unmittelbare Parallelen zu den Gläsern von Lengyeltóti und Regöly dar. Das Gräberfeld von Charaks wurde aufs Ende des 3. bzw. auf die erste Hälfte des 4. Jahrhunderts u. Z. datiert.⁴⁶

Die blaugetüpfelten Glasgefäße sind eigentlich Nachahmungen von Gold- und Silbergefäßen, die mit Edelsteinen verziert waren. Sie waren offensichtlich beliebt, da zahlreiche solche Scherben auch in Siedlungen (Gorodischtschen) vorkommen.⁴⁷

Auch wir teilen die Meinung, daß diese blaugetüpfelten Glasgefäße orientalischen Ursprungs sind und daß diese Typen in der Zeit vom 3. Jh. bis zur Mitte des 5. Jhs. auf dem nördlich vom Schwarzen Meer gelegenen Territorium sehr verbreitet waren. Auch die weströmischen Werkstätten dürfen im 4. Jh. von dort aus die Produktion derselben übernommen haben.⁴⁸ Man muß jedoch nicht unbedingt annehmen, daß die pannonischen Werkstätten auch in den 400er Jahren weitergearbeitet haben, nur weil solche Glasgefäße in Csákvár, Lébény, Regöly, Lengyeltóti, usw. geborgen worden sind. Es erscheint vernünftiger vorauszusetzen, daß auch diese Glasgegenstände vom Osten mitgebracht worden waren. In diesem Fall lösen sich auch die starren Zeitgrenzen auf.

2. Die Forschung betrachtet die goldenen Stiefelschnallen als typische hunnenzeitliche Gegenstände,⁴⁹ auch schon aufgrund ihrer Herstellungstechnik und ihrer Tragweise. Die Exemplare von Lengyeltóti weichen von den allgemein üblichen Typen ab, indem ihre geschweißten Goldzellen keine Almandinen-, Granat- oder bunten Glaseinlagen umfassen, sondern eine verhältnismäßig seltener benutzte schwärzliche Glas pasta, die beispielsweise auch auf einer Stiefelschnalle von Nagyszéksós vorhanden ist.⁵⁰

Die Form der Schnalle stammt — und dies kann vielseitig belegt werden — aus dem 5. Jh. Die Schnallen mit etwas ovalem, vorn dickerem Schnallenring und mit einem rüsselförmig darüber gebogenen Schnallendorn dürfen natürlich weder zeitlich noch räumlich streng umgrenzt werden. Es ist unbestreitbar, daß sie sich aus Formen des 4. Jhs. entwickelt haben und daß Vorläufer ihrer Form auch im römischen Material beobachtet werden können.⁵¹ Aufgrund der Bestattungen von Kertsch können diese Schnallen ruhig auf das Ende des 4. bzw. auf den Anfang des 5. Jhs. datiert werden.⁵² Wir möchten jedoch hinzufügen, daß diese Datierung für den Raum des Schwarzen Meeres gilt. Wenn wir nun prüfen wollen, wie groß das Territorium ist, wo die bronzenen, silbernen oder goldenen Fußbekleidungschnallen verbreitet waren, so entdecken wir sie auf der Krim,⁵³ in den Katakomben von Kertsch,⁵⁴ im Zebelda-Tal in Abhasien,⁵⁵ im Wolga-Gebiet und im Süd-Ural,⁵⁶ im

⁴⁶ Кавказ и Восточная Европа в древности. Москва 1973, 183—188.

⁴⁷ В. С. Долгоруков: Исследования береговой части Фанагории в 1971—72 гг. КС 143(1975) 55.

⁴⁸ Intereisa II. Arch. Hung. 36 (1957) Tafel XXXII/3.

⁴⁹ KOVRIG 218.

⁵⁰ FETICH 25., und Tafel I/6.

⁵¹ Z. B. Intereisa II. Arch. Hung. 36 (1957) 456 ff., Bild 104/1—2. — Vgl. AMBROS 103., nennt diesen Typ von Schnallen meistens «westliche Schnallen».

⁵² SASSETSKAIA 54—56.

⁵³ Т. Н. Высотская, Е. Н. Черепанова: Находки из погребений IV—V вв. в Крыму. Сов. Арх. 3 (1966) 193—194. — И. А. Баранов: Погребение V. в. н. э. в Северо-Восточном Крыму. Сов. Арх. 3 (1973) 244.

⁵⁴ В. В. Шкорпил: Отчет о раскопках в г. Керчи. Известия Археологической Комиссии 25 (1907) 32—36.

⁵⁵ WORONOW—JUSCHIN 175. Bild 5/11—13. — AMBROS 106—113.

⁵⁶ MINAEWA 196—197. — MASHITOW 36—39.

Bereich der Tschernackow-Kultur⁵⁷ im Dnepr-Gebiet, im Karpaten-Becken (in Rumänien,⁵⁸ in der Tschechoslowakei⁵⁹ und in Ungarn)⁶⁰, in Polen,⁶¹ Österreich,⁶² Deutschland,⁶³ ja sogar bis nach Spanien und Karthago. András Alföldi betont mit Nachdruck, daß diese Stiefelschnallen sehr selten vorkämen und für die Alemannen gar nicht kennzeichnend seien.⁶⁴

Der größere Teil der Fußbekleidungsschnallen ist mit Steineinlagen in Zelleneinfassung verziert. Die Zellentechnik war — wie wir darauf noch zurückkommen werden — ein bezeichnendes Charakteristikum der griechisch-römischen Goldschmiede im Raum des Schwarzen Meeres, wir können also mit Recht voraussetzen, daß auch diese Gegenstände vorwiegend in Süd-Rußland hergestellt worden waren und von dort aus nach dem Osten und auch nach dem Westen gelangten.

Unter den Grabbeigaben des in Lengyeltóti bestatteten Kriegers erkennen wir in den Schnallen, den Schwertanhängern, dem zweischneidigen Eisenschwert, der Trense mit dem Zaumzeug und dem Glasgefäß orientalische Produkte.

3. Parallelen zu der Form des grauen Tonkruges (Abb. 2) sind sowohl im spätrömerzeitlichen pannonischen Material⁶⁵ und den orientalischen Fundkomplexen aus den 3. und 4. Jahrhunderten, als auch unter den Beigaben der ungarländischen Gräber der 4. und 5. Jahrhunderte vorhanden (u. a. in Csóvár,⁶⁶ Kisterenye,⁶⁷ Szirmabesenyő,⁶⁸ Szekszárd).⁶⁹ Sie gelangten sogar viel weiter nördlich und westlich von Pannonien, man begegnet ihnen unter anderem in Znojmo, Drslavice,⁷⁰ im nordösterreichischen Marchegg,⁷¹ in Grafenwörth,⁷² in den tschechischen Ortschaften Zbuzany u Sláneho und Praha-Kobylisy,⁷³ ja sogar in Edingen bei Mannheim.⁷⁴ Die in umgekehrter V-Form verlaufenden Verzierungen am Hals des Kruges von Edingen und am Bauch des Kruges von Lengyeltóti sind stark verwandt. Es ist auch beachtenswert, daß B. Svoboda die Meinung nach dieser Krug von Leuten, die vor den Hunnen nach dem weiten Westen geflüchtet wären, mitgenommen worden sei. Es ist also eine reale Vermutung, daß die Wandervölker auch zerbrechliche Glas- und Tongefäße mitgetragen haben. Svoboda nach seien diese eingeglätteten grauen Krüge in Werkstätten der römischen Grenzprovinzen hergestellt worden und das ist auch gut möglich. Doch auch in Verbindung mit den Tongefäßen muß man mit Produkten orientalischer Werkstätten (in der Ukraine oder am Schwarzen Meer) rechnen, obwohl die asiatischen Reiternomaden die Tongefäße eigentlich nicht besonders geliebt haben. Am unteren Wolgagebiet gab es in einigen Gräbern sarmatischer Gräberfelder sogar 5—7 Tongefäße, während solche Gegenstände in hunnenzeitlichen Gräbern ganz selten

⁵⁷ Черняховская культура. МИА 82 (1960) XIV, Т. 5, 9. — Т. Б. Барцева—Г. А. Вознесенская—Е. Н. Черных: Металлы черняховской культуры. Москва 1972, 82.

⁵⁸ FETICH Tafel XXX/25—27.

⁵⁹ B. SVOBODA: Čechy v době stěhování národů. Praha 1965, Tafel XXI/4., 7. — Ebd.: Dva hroby. Z doby stěhování národů ve Stěhelčevsi u Sláneho. Pám. Arch. 66 (1975) 136. Bild 3/2., 4.

⁶⁰ ALFÖLDI 61—62. Tafeln XXXIV/1, 2, 7, 10, 11. — J. HAMPEL: Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn. Braunschweig 1905, III. Tafel 41/7, 8. — FETICH Tafel I/4—6 und Tafel XXVIII/4—5. — KOVRIG Tafel I/3—4. — SÁGI Tafel XXIII/2—4. — PUSZTAI Bild 3/2—3. — K. BAKAY: Kaposvár földjének őstörténete a legrégibb időktől a honfoglalásig (Urgeschichte des Territoriums von Kaposvár von den ältesten Zeiten bis zur ungarischen Landnahme). I: Kaposvár. Red.: J. Kanyar, Kaposvár 1975, 41., Bild 30.

⁶¹ ALFÖLDI Tafel XVI/11, 13. — Ю. В. Кухаренко: Археология Польши. М. 1969, Т. LIV. 8—13.

⁶² BENINGER Tafel XIX/29. — KUBITSCHKE 32. Tafel I/3. — H. MITSCHA-MÄRHEIM: Frühgeschichtliche Kleinfunde aus Ostösterreich in verschiedenen Sammlungen. Arch. Austriaca 50 (1971) 187—188. Bild 5.

⁶³ ALFÖLDI 62. — FETICH Tafeln XXVI/4 und XXXII/5.

⁶⁴ ALFÖLDI 62—63.

⁶⁵ Intereisa II. Arch. Hung. 36 (1957) Tafel XIX/118. — P. TOMKA: Későrómai sírok a Hátulsó utcában (Spätrömische Gräber in der Hátulsó utca). Soproni Szemle 21 (1967) 249. Bild 3.

⁶⁶ KOVRIG Tafel II/9—10.

⁶⁷ B. DORNYAY: A kisterenyei lelet (Der Fund von Kisterenye). Dolgozatok 12 (1936) 90—96.

⁶⁸ G. MEGAY: A szirmabesenyői sír (Das Grab von Szirmabesenyő). Arch. Ért. 79 (1952) 132.

⁶⁹ J. CSALOG: Hunkori sír Szekszárdon (Hunnenzeitliches Grab in Szekszárd). Diss. Pann. II/10 (1938). Tafel III/1.

⁷⁰ WERNER Tafel 43/17.

⁷¹ WERNER Tafel 12/B. 1.

⁷² A. LIPPERT: Ein Gräberfeld der Völkerwanderungszeit bei Grafenwörth, p. B. Tulln. NÖ. MAG 98 (1968) 36—38. Tafeln III/3 und I/3. Lippert bringt das Gräberfeld mit den Rugiern in Verbindung und datiert es auf die Mitte des 5. Jhs.: 45—46.

⁷³ B. SVOBODA: Čechy v době stěhování národů. Praha 1965, Tafeln XXIII/3 und XXVII/8.

⁷⁴ SVOBODA 366, Bild 17.

vorkommen.⁷⁵ Es ist nicht von ungefähr, daß auch der Tote im Kurgan 3 in Schipowo im Süd-Ural einen Henkelkrug aus Baumwurzel neben sich stehen hatte.⁷⁶

In Verbindung mit dem Vogelkopfkug von Regöly setzt Gyula Mészáros den Kertsch'schen Ursprung⁷⁷ voraus, ja sogar können alle aufgeführten Analogien — unter anderen natürlich auch der Krug von Lébény — Produkte von Töpferwerkstätten am Schwarzen Meer darstellen. Ein Gefäß, der zum Krugtyp von Regöly gehört, ist 1969 in einem Grab im Dorf Dubiaga in Poltawa gefunden worden, das auf die 3. und 4. Jahrhunderte datiert wurde.⁷⁸

Die Form des grauen Kruges von Lengyeltóti verrät, daß diese Typen von Keramik eigentlich Glasgefäße nachahmen wollen. Das sogenannte Tannenmuster aus eingekratzten, umgekehrten V-Motiven kommt jedoch ziemlich selten vor. Einer einzigen Analogie begegnete ich nur unter den Beigaben des nach Nordwest-Südost orientierten Skelettgrabes Nr. 35 des Gräberfeldes von Mala-jești. Vom linken Beckenknochen 22 cm entfernt stand ein grauer, polierter Henkelkrug von 183 mm Größe, an dessen Schulter eine 34 mm hohe Tannenmusterreihe zwischen zwei waagrecht ringsherum verlaufenden erhabenen Rippenreihen zu beobachten ist. Die Tannenmuster sind durch senkrechte Rippen voneinander getrennt. Die Bestattung stammt aus dem 4. Jh.⁷⁹

4. Obwohl das zweischneidige eiserne Schwert eine wichtige Beigabe des Kriegers von Lengyeltóti darstellt, zur Chronologie bietet uns nur der Umstand einige Anhaltspunkte, daß das Schwert eine regelrechte Parierstange aufweist, die erst im 5. Jh. auf den Steppengebieten in Erscheinung getreten ist und sich verbreitet hat. J. Werner betonte mit Recht, daß sich die kurzen zweischneidigen Schwerter mit geraden Parierstangen weder von den sarmatischen, noch den alanischen, noch den römischen Schwertformen ableiten lassen. Das lange zweischneidige Schwert mit Parierstange war eine typische Waffe der Perser gewesen, von denen es offensichtlich auch die Hunnen übernommen haben, was sich am einfachsten durch das goldene Pektoreale von Wolfsheim beweisen läßt, auf dessen Kehrseite ein persischer Personenname eingepunzt ist (Ardashir).⁸⁰

Am Schwert von Lengyeltóti waren weder die Parierstange, noch der Griff, noch die Scheide verziert, bzw. keine Spur von Verzierungen ist vorhanden. Seine unmittelbaren Parallelen weisen daher nur darauf hin, daß es sich dabei um eine ziemlich verbreitete Waffenform handelt. Ganz ähnliche Schwerter sind in Jakuszowice,⁸¹ Szirmabesenyő,⁸² Wien-Leopoldau⁸³ und Kertsch⁸⁴ gefunden worden.

Wenn wir die Fundtypen überblicken, die aus chronologischer Hinsicht in erster Reihe eingeschätzt werden können, so müssen wir feststellen, daß man aufgrund einzelner Gegenstände — mögen sie noch so «typisch» sein — höchstens chronologische Grenzwerte für einen gegebenen Fundkomplex setzen kann, zu einer genaueren Datierung und zur ethnischen Bestimmung desselben können wir jedoch nur durch die Analyse der gesamten Bestattung gelangen. Im Falle von Lengyeltóti muß man aufgrund der Grabform, der Grabtiefe, der Orientierung, der Bewaffnung, der Kleidung und des Pferdegeschirrs versuchen, eine Rekonstruktion vorzunehmen.

Die ungarische und auch die internationale Forschung ist einig darin, daß diese Bestattungen des 5. Jahrhunderts in Ost-Europa mit keiner Bevölkerung in Verbindung gebracht werden können, die sich aus einem örtlichen Ethnikum entwickelt hat. Es gab und es gibt noch Forscher, die an die (vermutlich) türkisch sprechenden Hunnen dachten bzw. denken. Andere wiederum weisen auf die von den Hunnen in Bewegung gesetzten Alanen, Ostgoten oder andere Völkergruppen

⁷⁵ SASSETSKAIA (1968) 60—61.

⁷⁶ MINAEWA 201.

⁷⁷ MÉSZÁROS 87.

⁷⁸ Е. А. Горюнов — Г. А. Усова: Два новых памятника черняховской культуры в Левобережном Поднепровье. Сов. Арх. 4 (1974) 276, 278.

⁷⁹ Черняховская культура. МИА 82 (1960) 281., 29. Bild 9.

⁸⁰ WERNER 40.

⁸¹ LÁSZLÓ 91—106.

⁸² G. MEGAY: A szirmabesenyői sír (Das Grab von Szirmabesenyő). Arch. Ért. 79 (1952) 132.

⁸³ WERNER 40.

⁸⁴ WERNER 40.

hin. Heutzutage verbreitet sich immer stärker die Auffassung, wonach es beispielsweise in Pannonien keine hunnischen Funde gebe — und auch keine geben könne — weil diese Provinz nie unter die Herrschaft der Hunnen geraten sei, da die Römerverwaltung sogar ganz bis zu 488 bestanden habe.⁸⁵ Diese Hypothese ist vergebens verworfen worden,⁸⁶ in archäologischen Schriften begegnet man immer häufiger Denkmälern, die den barbarischen Foederati (Alanen, Ostgoten, usw.) zugeschrieben werden. András Alföldi hat noch eindeutig und bestimmt von hunnenzeitlichem Fundmaterial gesprochen, heutzutage wird jedoch schon das Attribut «hunnenzeitlich» selbst angegriffen. István Bóna vertritt folgende Meinung: «Es ist darum kein Wunder, daß jene Archäologie, die meistens nur auf 'fürstliche' Funde angewiesen ist, die 'hunnische' Nachlassenschaft oft mit 'neoskytischen-altionischen' Goldschmiede-Werken, -Formen und -Traditionen verwechselt; der asiatische Nomadenursprung wird dabei kaum mehr faßbar. Auf diesem Wege kommt man nicht vorwärts. Man macht auf diese Weise nur archäologische Irrtümer.»⁸⁷

Die problematischste Zeitperiode der sich auf ganz Eurasien erstreckenden Völkerwanderungszeit ist zweifelsohne die Hunnenzeit, deren chronologische Rahmen bekannt sind, doch wir kennen das uralte Denkmalmaterial und den Bestattungsritus der Hunnen sehr wenig. Ich bin jedoch sicher dessen, daß man hiervon ausgehen muß.

Dank den Forschungen sowjetischer Archäologen kennen wir bereits mehrere hunnische Gräberfelder aus Asien. Die Hunnen herrschten von dem 3. Jh. vor u. Z. an in der Umgegend des Baikal-Sees, in der Mongolei, in Ordos, im Minussinsk-Becken und in Tuwa. Die hier erschlossenen Gräberfelder weisen die folgenden wichtigsten charakteristischen Wesenszüge auf: Die nicht ausgeraubten Gräber in dem aus 216 Gräbern bestehenden und von 1963 bis 1966 durchforschten Gräberfeld von Iwolga waren in Ost-West-, bzw. Südost-Nordwest-Richtung orientiert. Die Toten lagen in reich verzierter Kleidung in Holzsärgen. Die Gürtel der Frauen waren durch umfangreiche, mit Tierkampfszenen verzierte Bronzeschnallen, die zur Gruppe der sibirischen Gold- und Bronzebleche gehören, zusammengehalten. Tierknochen — vor allem Schafsschädel — und Tongefäße kamen häufig vor. Das Gräberfeld von Iwolga stammt ebenfalls aus der Zeitperiode vom 3. Jh. v. u. Z. bis zum Anfang des 1. Jhs. u. Z.⁸⁸

Das Gräberfeld Urbiun III wurde 1965 im mittleren Tuwa-Gebiet freigelegt. Eine Bestattung dieses Gräberfeldes kann mit den Hunnen verbunden werden. Der Tote lag in zusammengekauertem Stellung in einem Steinsarg, in Nord-Süd-Richtung. Beigaben des auf der rechten Seite gelegenen Toten: 2 Tongefäße vor dem Schädel, ein Eisenmesser mit beinernem Griff und 2 Eisenschnallen am Gürtel, Beinplatten eines Reflexbogens sowie 6 beinerne Pfeilspitzen mit 80 cm langen Pfeilen vor dem linken Knie. Das Kleid aus Leder und Seide war durch einen Gürtel zusammengehalten, auf welchem eine 12 × 7,5 cm große, durchbrochene, gegossene Bronzeplatte lag. Auf der Bronzeplatte ist der Kampf eines Tigers und eines Greifs dargestellt. Dieser Gürtelbeschlag kann keine Schnalle gewesen sein, weil sie auf einer 1 mm starken Holzplatte befestigt war. Auch um die Fußknöchel befanden sich zwei Schnallen (Stiefelschnallen!). Die Bestattung stammt aus der Zeitperiode vom 2. Jh. v. u. Z. bis zum 1. Jh. u. Z.⁸⁹

Im Altai (in der Ob-Gegend), am Bach Tschumüsch, beim Dorf Stepnoi Tschumüsch wurde 1959 ein Grab freigelegt, welches nach NO-SW orientiert und 2 m tief war. Neben 2 oder 3 Kinderskeletten lag auch ein Pferdeskelett. Beigaben: größere Stücke eines Eisenkessels, 2 eiserne Dolche

⁸⁵ L. VÁRADY: Das letzte Jahrhundert Pannoniens 376—476. Budapest 1969, 375—402.

⁸⁶ J. HARMATTA: Goten und Hunnen in Pannonien. Acta Arch. Hung. 24 (1972) 293—297.

⁸⁷ BÓNA 268—269.

⁸⁸ А. В. Давыдова: К вопросу о хуннских художественных бронзах. Сов. Арх. 1 (1971) 94—105.

⁸⁹ Д. Г. Савинов: Погребение с бронзовой бляхой в Центральной Туве. КС 119 (1969) 104—108. Für die

hunnischen Denkmäler von Tuwa vgl.: С. И. Ванштейн: Тува в период разложения первобытно-общинного строя. История Тувы. 1. М. 1964, 35—54. — Раскопки могильника Кокэль в 1962 г. Труды Тувинской комплексной археолого-этнографической экспедиции. Инст. этн. АН СССР. Ш. Л. 1970, 7—79. — В. П. Дьяконова: Большие курганы-кладбища на могильнике Кокэль. Труды ТКАЭАН III. Ленинград 1970, 80—238.

in eisernen Scheiden, 5 Pfeilspitzen, eine Bronzeschnalle mit abgebogenem Dorn, jedoch ohne Scheiben, die den Riemen zusammenhielten, runde bronzene Rosettenplatten, Speichenplatte eines Riemenverteilers mit zwei Schnallen, noch eine Bronzeschnalle und Reste eines Tongefäßes. Große Eisenkessel befanden sich ebenfalls im Pferdegrab, sowohl in Tschumusch als auch in Kurai (Altai). Dieses Grab wurde von A. M. Umanski auf die 4.—5. Jahrhunderte datiert.⁹⁰

In Kasachstan, im Thalaß-Tal, in der Siedlung Ksül-Kainar-Tobe, von der Stadt Dschambul 25 km entfernt wurde von 1963 bis 1968 ein Kriegergrab in einer Tiefe von 3 m freigelegt. Im dem nach NO-SW orientierten Männergrab fanden sich folgende Beigaben: eine 4,6 × 3,5 cm große und 1—3 mm starke beinerne Platte mit einem 1 cm großen Loch in der Mitte und je einem 2 cm großen Loch am Rande. M. S. Merschiew kennt nicht die Bestimmung derselben, unserer Meinung nach kann sie auch ein sog. Knauf gewesen sein. Der Krieger trug eine goldene Kette am Hals, am Gürtel lagen eine Schnalle und 4 propellerförmige Gürtelbeschläge sowie ein eiserner, einschneidiger Dolch, auf der linken Seite lagen 8 dreikantige eiserne Pfeilspitzen, an der Außenseite des rechten Fußes befand sich ein 74 cm langes eisernes Schwert, auf den Schenkelbeinen lagen Knochenbeschläge eines Reflexbogens. Neben dem Schädel befand sich ein ovales goldenes Gehänge (?) mit 5 rosafarbenen Glaseinlagen. Im Grab befand sich auch eine Goldplatte mit Pferdeköpferverzierung. Die Bestattung kann auf die Wende des 4. Jhs. zum 5. Jh. u. Z. datiert werden.⁹¹

In der Geschichte Eurasiens tauchten die Hunnen im 3. Jh. v. u. Z. auf. Die 3. und 2. Jahrhunderte v. u. Z. stellten die Blütezeit der Hunnenherrschaft in Asien dar. «Im Laufe des Wanderns der Hunnen nach dem Westen erreichten sie im Jahre 91 u. Z. Kangkü (die Gegend der Sir Daria), wo sie zweieinhalb Jahrhunderte weilten.»⁹² Später, 311 u. Z. erfuhren wir aus einem Brief in sogdischer Sprache, daß die Hunnen in Richtung der chinesischen Hauptstadt Loyang vorstießen.⁹³ F. Altheim hat also wahrscheinlich richtig darauf hingewiesen, daß die Hunnen nicht vom nördlichen Altai-Gebirge, sondern durch das Dschungarische Tor nach dem Westen vorgedrungen, demzufolge sie unmittelbar in iranische Umgebung geraten waren. «Die Umgegend von Kangkü war zu der Zeit der Ankunft der Hiungus das Siedlungsgebiet iranischer Nomaden. Man muß also annehmen, daß auch iranische Stämme von Kangkü unter den Verbänden der Hunnen in Europa anwesend waren.»⁹⁴

Dieser Umstand übte den entscheidendsten Einfluß auf die Hunnen aus, die wahrscheinlich damals u. a. auch die Technik persischer Goldschmiedekunst übernahmen,⁹⁵ die für sie früher gar nicht kennzeichnend gewesen war. Sie behielten nur einige wenige Elemente ihrer Urkultur, doch sie brachten auch einige charakteristische hunnische Wesenszüge mit sich. Aus diesem Grunde ist die Definierung des hunnischen Denkmalmaterials äußerst kompliziert. Und auch, weil sie im Laufe ihres Wanderns nach dem Westen die besiegten Alanen, die südrußländischen Sarmaten und später einige Völkergruppen der Ostgermanen aufgenommen haben.⁹⁶ Die Hunnen brachen im Jahre 356 in den nordöstlichen Teil Irans ein und 375 überschritten sie die Wolga. Die Hunnen haben also ihre ureigene Kunst eingebüßt und dafür pontische Kulturgüter mit starkem persischem Einfluß übernommen.⁹⁷

Unserer Meinung nach sind E. A. Thompsons, O. Maenchen-Helfens und János Harmattas Zweifel in bezug auf die Absonderung des hunnischen Ethnikums⁹⁸ nach wie vor berechtigt, wir können sogar noch sicherer sein dessen, daß sich «rein hunnisches Ethnikum» weder im unteren Wolga-Gebiet, noch in den Gebieten nördlich vom Schwarzen Meer, noch an der unteren Donau, noch zwischen der Donau und der Theiß oder in Pannonien archäologisch nachweisen läßt. In dieser

⁹⁰ Бронзовый и железный век Сибири. Новосибирск 1974, 136—141, 149.

⁹¹ По следам древних культур Казахстана. Алма-Ата 1970, 86—91.

⁹² CZEGLÉDY 76. — Первобытная археология Сибири. Л. 1975, 141.

⁹³ ALTHEIM (1959) 102. — FETTICH 75.

⁹⁴ CZEGLÉDY 79—80.

⁹⁵ ALTHEIM (1959) 103.

⁹⁶ CZEGLÉDY 80.

⁹⁷ ALTHEIM (1962) 265—269.

⁹⁸ FETTICH 6.

Hinsicht kann selbst Szeged-Nagyszéksós keine Ausnahme bilden.⁹⁹ Es handelt sich also nicht darum, ob die Hunnen nur 30 oder 50 Jahre im Donau-Tal lebten, sondern darum, daß die Hunnen bereits im 4. Jh. u. Z. mit Trachten, Waffen und Pferdegeschirren in Erscheinung getreten waren, die *auch* für andere Völker charakteristisch waren. Bei der Lösung des «Hunnenrätsels» helfen uns — leider — selbst die Bestattungssitten und die anthropologischen Angaben nicht. Es wäre wirklich ein Irrtum, Menschen mit deformierten Schädeln nur mit den Hunnen in Verbindung zu bringen.¹⁰⁰

Wollen wir nun den Bestattungsritus prüfen. Auf dem Gebiet Süd-Rußlands entwickelte sich in der Zeit vom 7. Jh. v. u. Z. bis zum 4. Jh. u. Z. eine einheitliche Kultur der sarmatischen Völker, die mit den griechischen Städten im nördlichen Küstengebiet des Schwarzen Meeres, dem Kuban-Gebiet und Mittel-Asien sehr eng verbunden war. Vom 2. Jh. u. Z. an vollzog sich eine massenhafte Ansiedelung der Sarmaten auch im Pontus-Gebiet und an der niederen Wolga. Hiervon zeugen die enormen Gräberfelder mit 60—200 Kurganen sowie die große Anzahl von Tongefäßen. Für die sarmatischen Bestattungen waren die Nord-Süd-Orientierung sowie das Nischengrab vom 2. Jh. u. Z. an sehr stark kennzeichnend. (In Nord-Baktrien gibt es Gräberfelder, wo sich die Gräber fast ohne Ausnahme hierdurch kennzeichnen lassen.)¹⁰¹ Die sarmatischen Bestattungen sind Skelettgräber, die Schädel sind häufig deformiert und unter den Beigaben befinden sich oft Spiegel und Pferdegeschirr. Der Gebrauch der Schädeldeformierung und die Benutzung von Spiegeln sind — unseren gegenwärtigen Kenntnissen nach — am ehesten mit den Alanen in Verbindung zu bringen, die um den Beginn u. Z., ja sogar auch im 1. Jh. u. Z. am Kaspischen Meer (auf dem Territorium von Dagestan und Aserbaidshan) gelebt haben.¹⁰² Sie drangen in den Jahren gegen 130 u. Z. in Medien und Armenien ein, wo Gräberfelder mit Steinsärgen anstatt der typischen alanischen Katakombenbestattungen vorkommen.¹⁰³ Nach Feststellungen Károly Czeglédys verbreitete sich der Gebrauch der Schädeldeformierung zuerst bei den Hunnen, die in Kangkü unter iranischem Einfluß lebten¹⁰⁴ und er verbreitete sich später auch unter den Alanen und Germanen.

Die Alanen waren nach 370 von den Hunnen besiegt worden.¹⁰⁵ Anschließend haben die Alanen schon als Verbündete der Hunnen die Goten am Schwarzen Meer unterworfen. Die Ostgermanen (Ostgoten, Herulen, Gepiden) griffen gegen die Mitte des 3. Jhs. den Bosphorus und Chersonesos an. Infolge der Barbarenangriffe brachen die Handelsverbindungen ab und Kupfer trat an die Stelle der Goldmünzen. Die «Mischkultur» der Ostgoten und der Sarmaten wurde nach Tschernackow bei Kiew benannt. Die Völker der Tschernackow-Kultur richteten arge Verheerungen in Pantikapeum an, wohin sich die sarmatisch-alanische führende Schicht inzwischen auch zurückgezogen hatte. Von der Verschmelzung zeugen die Fürstennamen sarmatischen Ursprungs, sowie die Grabchriften. Auf eine wichtige Rolle der Alanen weist u. a. auch der bekannte Grabstein hin, der einem alanischen Chefdolmetscher namens Herakles zu Ehren dort aufgestellt worden ist.¹⁰⁶ Für den Bestattungsritus der Tschernackow-Kultur sind sehr stark charakteristisch: 1. die Orientierung in Nord-Süd-Richtung (vor allem in Moldawien zwischen dem Dnestr und dem Prut, wo ja 56% des Gräberfeldes von Budeşti, 55% der Gräber in Malajeşti und 75% der Bestattungen in Balcăti in Nord-Süd-Richtung orientiert waren);¹⁰⁷ 2. die Schädeldeformierung und 3. das Nischengrab.

⁹⁹ BÓNA 268.

¹⁰⁰ WERNER 90—95. — M. PÁRDUCZ: Die ethnischen Probleme der Hunnenzeit in Ungarn. Bp. 1963. 9—32. vgl. BÓNA 272.

¹⁰¹ А. М. Манделштам: Памятники кочевников кушанского времени в Северной Бактрии. Л. 1975.

¹⁰² И. Алиев: Сармато-аланы на пути в Иран. История Иранского государства и культуры. М. 1971, 205.

¹⁰³ И. Алиев—В. Г. Алиев: О сармато-аланских памятниках на территории Наичеванской АССР. Сов. Арх. 1 (1976) 178—186.

¹⁰⁴ CZEGLÉDY 83.

¹⁰⁵ J. WERNER nennt 350 aufgrund von Hirth. — CZEGLÉDY 80.

¹⁰⁶ Культура древних народов. . . 1969, 57.

¹⁰⁷ Э. А. Рикман—И. А. Рафалович—И. Г. Хынку: Очерки истории культуры Молдавии. Кишинев 1971, 13—59. — Древняя культура Молдавии. Кишинев 1974, 60—80.

Die Blütezeit der Tschernackow-Kultur brach gegen Ende des 4. Jhs. ab, was offensichtlich mit dem Vorstoß der Hunnen zusammenhing, die im Jahre 395 bereits auch am Unterlauf der Donau erschienen.

Die Bestattungen aus den 4. und 5. Jahrhunderten, die vom Territorium der Sowjetunion bisher bekannt sind, können — gemäß den neuesten Forschungsergebnissen — in die folgenden drei Gruppen geteilt werden: 1. Brandgräber, 2. Skelettgräber unter Kurganen und 3. Skelettgräber ohne Kurgane.

An der unteren Wolga und am Dnepr ist die Gruppe 1 am bedeutendsten. Am linken Ufer der Wolga gehören dieser Gruppe an: die Kurgane 2, 3, 11, 17 und 18 in Pokrowsk,¹⁰⁸ Nowogrigoriewka, Nischnaia Dobrinka und die Kurgane 42 und 47 von Rownoe, ferner der Kurgan E-13 von Ust-Karaman, der Kurgan D-18 von Otrogowka und der Kurgan 5 von Borodaewka.¹⁰⁹

Von den charakteristischen Wesenszügen dieser Gruppe ist für uns jetzt der Umstand besonders wichtig, daß keine Menschenknochen in der Nähe der verbrannten Beigaben zu finden waren. Man kann also mit Recht annehmen, daß die Toten außerhalb des Grabes verbrannt worden waren.

Auch in Szeged-Nagyszéksós ist kein einziges Stückchen kalzinierter Knochen gefunden worden. Da die Sarmaten in der Zeitperiode vom 7. Jh. bis zur Mitte des 4. Jhs. v. u. Z. ihre Toten nie verbrannt haben, kann überhaupt nicht ausgeschlossen werden, daß der Ritus der Brandbestattung bei den Hunnen üblich war.¹¹⁰

T. M. Minaewa und P. D. Rau haben bereits bemerkt, daß sich die menschlichen Aschen etwas entfernt, in der Seitenwand des Kurgans befanden. Auf dem Scheiterhaufen wurden nicht nur die Kleidung, das Pferdegeschirr und die anderen Gegenstände verbrannt, sondern auch Körperteile von Schafen oder Pferden, da einige Tierknochen mit angebrannt waren. Von den Beigaben sind ein Holzsattel mit Goldplattenbelag, ein Reflexbogen und Pfeilspitzen hervorzuheben. An den Goldgegenständen sind Steineinlagen zu beobachten (Nowogrigoriewka). Eine ganze Reihe neuer Erscheinungen kann die Anwesenheit der Hunnen unterstreichen, wie J. Werner¹¹¹ bereits 1932 darauf hingewiesen hat.

Von den drei Gruppen der Skelettgräber interessieren uns im Moment die Pferdebestattungen am wenigsten, obwohl diese viele Eigenarten aufweisen, die für die Anwesenheit eines neuen Ethnikums sprechen. So vor allem der Ritus der Pferdehautbestattung, die am unteren Lauf der Wolga (Werchneie-Pogromnoe, Kurgan 4, Grab 3,¹¹² Pokrowsk, Kurgan 36, Grab 2),¹¹³ auf der Krim (Sovchos Kalinin),¹¹⁴ im Dnepr-Gebiet (Chutor Sagi, Aleschek, Staraja Igren)¹¹⁵ und in Kasachstan (Kannates, Kurgan 19¹¹⁶ und vielleicht auch Kara-Agač¹¹⁷). Diese Gräber sind meistens nach Nord-Süd orientiert und der Holzsattel ist ebenfalls allgemein verbreitet.

Die Skelettgräber ohne Pferdeknochen waren zum Teil mit, und zum Teil ohne Kurgane. In Ungarn konnte bisher keine authentische Kurganbestattung aus dem 5. Jh. nachgewiesen werden,¹¹⁸ daher können die Kurganenbestattungen vom sowjetischen Territorium nicht direkt den Gegenstand unserer Untersuchungen bilden. Die dazu gehörenden Bestattungen (Schipowo, Kur-

¹⁰⁸ Т. Минаева: Погребение с сожжением близ города Покровска. Саратов 1927.

¹⁰⁹ Минаева 206. — SASSETSKAIA (1971) 61. — Dieselbe (1968) 57—58.

¹¹⁰ István Bóna Einwände können höchstens auf Pécs-Üszög bezogen werden, aber keinesfalls auf Nagyszéksós. Bóna 269. — I. Bóna: A népek országútján (Auf der Landstraße der Völker). In: A magyar régészet regénye. Bp. 1976, 119.

¹¹¹ J. WERNER: Bogenfragmente aus Carnuntum und von der unteren Wolga. ESA 7 (1932) 50—58.

¹¹² В. П. Шилов: Очерки по истории древних племен Нижнего Поволжья. Ленинград 1975, 56—58, 43/2.

¹¹³ SASSETSKAIA (1968) 58—59.

¹¹⁴ О. Д. Дашевская: Погребение гуннского времени в Черноморском районе Крыма. МИА 169 (1969) 52—61.

¹¹⁵ SASSETSKAIA (1971) 68.

¹¹⁶ М. К. Кадырбаев: Памятники ранних кочевников Центрального Казахстана. Алма-Ата 1959, 179—182.

¹¹⁷ SCHMIDT 43.

¹¹⁸ D. CSALLÁNY: Hamvasztásos és esontvázas hun temetkezések a Felső-Tisza vidékén (Die hunnenzeitlichen Brand- und Skelettgräber in den Gebieten am oberen Lauf der Theiß). Herman Ottó Múzeum Évkönyve 2 (1958) 83—94. — Vgl. Bóna 269—270.

gane 2 und 3; Leninsk, Kurgan 3, Grab 12, Kurgane 26, Grab 1, Staraia Iwantsowka, Kurgan D-14, und auch Bestattungen von der Krim, von Marfowka und Rasdolnenski)¹¹⁹ sind zum Teil nach N-S orientiert, obwohl auch Nordost-Südwest, ja sogar West-Ost-Orientierungen ebenfalls vorkommen. Nischengräber, deformierter Schädel und Holzsärge kommen auch häufig vor. Neulich sind die sowjetischen Forscher immer mehr geneigt, diese Gräber mit dem sarmatisch-alanischen Kulturkreis in Verbindung zu bringen.

Die Skelettbestattungen ohne Kurgane sind fast ausnahmslos in Nord-Süd-Richtung orientiert (Kolchos von Pokrowsk-Woßchod, Grab 4; Nowo-Iwanowka, Antonowka, Siniawka, Beriosowka, Kurnaewka),¹²⁰ obwohl der Umstand, daß es sich dabei meistens um keine authentischen Gräber handelt, bestimmte Sorgen verursacht. Der Vorstoß der Hunnen gegen den Westen kann auch bei den rumänischen Denkmälern gut beobachtet werden, obwohl ihr Anzahl sehr gering ist. Der wichtigste Grabfund ist zweifelsohne während des russisch-türkischen Krieges von 1806—1812 in Conceşti am Fluß Prut gefunden worden. In der Grabkammer aus Steinplatten lag der Tote in einem Holzsarg, mit einem Pferdeskelett neben sich. Auch dieses wichtige Grab ist, leider, von Kindern gefunden worden. Neben dem goldenen Kleidungsschmuck, der reichlich verzierten Totenkrone, den goldenen Hals- und Armringen stellten ein schmuckvolles Pferdegeschirr und ein byzantinischer Silberkrug die bedeutendsten Beigaben dar.¹²¹

Das einzelne Grab von Conceşti kann sehr gut auf die 410—420er Jahre¹²² datiert werden, wie auch das 800 km östlich von Conceşti entfernt gelegene Grab von Bolschoi Kamenets, das 1928 am Bach Sudscha ans Tageslicht befördert worden ist. Matsulewitsch datiert die Funde von Kamenets auf die Jahre gegen 400 und wähnt darin gotische Denkmäler zu erkennen.¹²³ Wenn wir nun die einschlägigen rumänischen Funde prüfen,¹²⁴ müssen wir den rumänischen Forschern zweifelsohne Recht geben, die meinen, daß die Hunnen durch dieses Gebiet schnell durchgezogen sind. Die bisher freigelegten Gräberfelder mit zahlreichen Gräbern (das aus 348 Gräbern bestehende Gräberfeld von Medgyes und das Gräberfeld von Botoşani)¹²⁵ sind zweifelsohne Gräberfelder des gemeinen Volkes und stammen aus der Zeitperiode von der Wende des 2. Jhs. zum 3. Jh. ganz bis zum Anfang des 5. Jhs. Sie sind eher mit der Tschernackow-Kultur (oder der Kultur von Marosszentanna), als mit den Hunnen in Zusammenhang zu bringen.

In Verbindung mit dem ungarländischen Fundmaterial scheint von größter Wichtigkeit zu sein, zu entscheiden, ab wann mit der Anwesenheit der Hunnen in diesem Gebiet zu rechnen ist. Wir unsererseits finden für annehmbar, daß die Ursachen des Abwanderns der Hunnen gegen den Westen in der sehr starken Veränderung der Klimaverhältnisse zu suchen sind. Im Jahre 362 u. Z. gab es eine große Dürre in Asien und Afrika. Für 375 waren ein harter Winter und ein trockener Sommer kennzeichnend und der Winter von 400 zu 401 war so kalt, daß die Donau und der Rhein — ja sogar auch das Schwarze Meer auf 12 Tage — zugefroren waren! Als die Hunnen 395 am unteren Lauf der Donau erschienen sind, konnten sie auf dem Eisspiegel der Donau übersetzen¹²⁶ und Thrakien plündern. Zu gleicher Zeit zogen sie durch Armenien und stießen bis zum Euphrat vor. Ein Jahr später, nachdem die Hunnen die Wolga überschritten hatten, erschienen die Goten an der

¹¹⁹ SASSETSKAIA (1971) 70.

¹²⁰ SASSETSKAIA (1971) 70. М. А. Тиханова—И. Т. Черняков: Новая находка погребения с диадемой в северо-западном Причерноморье. Сов. Арх. 3 (1970) 117—118. Das Grab von Antonowka ist in einer Tiefe von 250 cm gefunden worden.

¹²¹ A. ODOVESCO: Le trésor de Petrossa. Paris 1889—1900, I. 487—488. — Г. Б. Федоров—Л. Л. Полевой: Археология Румынии. Москва 1973, 277—278.

¹²² FETTSCH 8.

¹²³ Л. А. Мацулевич: Погребение варварского князя в Восточной Европе. М—Л. 1934, 52, 92.

¹²⁴ V. DIMITRESCU: Ein neuer Beleg für die Anwesenheit der Hunnen von Dulceanca. Dacia 5 (1961) 537—542. — B. MITREA: Beiträge zum Studium der hunnischen Altertümer; zwei neue hunnische Kesselgriffe aus dem südlichen Muntenien. Dacia 5 (1961) 549—558. — T. L. ROSU: Hunnenzeitliche Funde aus Oradea. Dacia 9 (1965) 403—405.

¹²⁵ E. ZAHARIA—N. ZAHARIA: Contribuții la cunoașterea culturii materiale din secolul al V-lea e. n. din Moldava în lumina sapturikol de la Botoşani. Archeologia Moldavei 6 (1969) 167—178.

¹²⁶ ALTHEIM (1959) 112—113, 117.

unteren Donau, die — mit den Alanen und einer kleineren hunnischen Volksgruppe — 378 in Pannonien einbrachen (die Gruppen von Alatheus und Saphrac). Diese Völkergruppen wurden gegen 380 im Drau-Tal und in der Provinz Savia angesiedelt.¹²⁷ István Bóna nimmt an, daß die Bronzeplatten mit Menschendarstellungen aus Intercisa zum Denkmalgut der hunnischen Foederati gezählt werden können, und — da ihre nächsten Analogien aus Pokrowsk von der Wolga-Gegend bekannt sind — er betrachtet selbst die in den Kurganen von Schipowo Bestatteten für verwandt mit den Hunnen, die im Sold der Römer standen.¹²⁸ Die Bronzeplatten mit Menschendarstellungen sind jedoch Streufunde, die kaum als Grundlagen solcher Schlußfolgerungen dienen können. Rolle und Bedeutung der gotisch-alanisch-hunnischen Foederati können natürlich nicht in Abrede gestellt werden,¹²⁹ doch wir bezweifeln die Richtigkeit der Verbindung von ost- und mitteleuropäischen Bestattungen, die auf das Ende des 4. und die erste Hälfte des 5. Jhs. datiert werden, mit den Foederati. Die Bestattungen von Lébény, Regöly, Keszthely, Szob, Untersiebenbrunn, Laa an der Thaya, Wien-Zentralfriedhof und Wolfsheim werden für gotisches oder alanisches Ethnikum gehalten. András Alföldi hat noch betont, daß die Alanen nur zwischen 380 und 400 im Leben Pannoniens eine Rolle gespielt hatten,¹³⁰ da die Provinz Valeria ab 406 schon den Hunnen gehört hatte. Nach den neuesten Quellenforschungen kann nicht nachgewiesen werden, daß die Römer im Jahre 406 Valeria den Hunnen überlassen hätten.¹³¹ Die Hunnen hatten in den ersten beiden Jahrzehnten des 5. Jhs. noch auf Gebieten zwischen der Wolga und dem Don¹³² gelebt und das Zentrum des Hunnenreiches wurde erst in den 420—430er Jahren auf die südlichen Teile der Ungarischen Tiefebene verlegt, wo sich auch die hunnischen Fürstenbestattungen befanden.¹³³ Nach 433 stand Pannonien ebenfalls unter hunnischer Herrschaft, auch wenn die «offizielle Übergabe» — eventuell — nicht 433 stattgefunden hat, da ja bedeutende hunnische Truppen bereits im dritten Jahrzehnt des 5. Jhs. an der Seite der Römer kämpften.¹³⁴

Wie kann die Anwesenheit der Hunnen im Donau-Tal, zwischen der Donau und der Theiß, in der Provinz Valeria und in Pannonia Prima nachgewiesen werden? Die bezüglich dieser Epoche fast stummen Quellen lassen die Forscher im Stich, man muß also die Archäologie zu Hilfe nehmen.

Nun haben wir nur noch zwei Fragen zu prüfen:

1. Stößt es auf Hindernisse, die für diese Zeit charakteristischen Bestattungen auf die Zeitspanne zwischen 420 und 453 zu datieren?

2. Können wir wieder zur Anwendung der Bezeichnung «hunnenzeitliches Denkmalgut» zurückkehren?

Der Grabfund von Szeged-Nagyszéksós stammt aus den Jahren 420—430.¹³⁵ Die Gegenstandstypen und technischen Lösungen, die in Nagyszéksós vorhanden sind, können also aus der Hunnenzeit (und natürlich auch aus früheren Zeiten) stammen. Wenn wir nun auch die übrigen ungarländischen Grabfunde, die zu diesem Kreis gehören können (Pécs-Üszög, Csorna, Szob, Keszthely, Szekszárd, Regöly, Lengyeltóti, Táská, Lébény), unter die Lupe nehmen, können wir die wichtigsten Wesenszüge und die bedeutendsten Gegenstandstypen absondern. Welche sind das? Die Orientierung in Nord-Süd-Richtung, die verhältnismäßig tiefe, einfache Grabgrube mit abgerundeten Ecken (also kein Nischengrab, dessen Vorhandensein auch in dem Falle von Keszthely-

¹²⁷ MÓCSY 214.

¹²⁸ I. BÓNA: A népvándorlás kora Fejér megyében (Die Völkerwanderungszeit im Komitat Fejér). Székesfehérvár 1971, 225 (9).

¹²⁹ Auch die Lieblingsgarde des Kaisers Gratianus bestand aus Alanen. J. WERNER: Bogenfragmente aus Carnuntum. ESA 7 (1932) 52.

¹³⁰ ALFÖLDI 22, 38.

¹³¹ BÓNA 267.

¹³² I. BÓNA: A magyar föld régészete és története a római uralom végétől a magyar honfoglalásig

(Archäologie und Geschichte des ungarischen Bodens vom Ende der Römerherrschaft bis zur ungarischen Landnahme). Doktori tézisek. Bp. 1972.

¹³³ Vertrag von Margus im Jahre 435: ALTHEIM (1962) 269. — MÓCSY 221. — FETTICH 8.

¹³⁴ I. Bóna nach habe die ständige (militärische) Besatzung Pannoniens durch die Hunnen erst nach 445 erfolgt.

¹³⁵ FETTICH 35.

Ziegelfabrik nicht nachgewiesen werden kann), die Anwesenheit von Pferdegeschirr und gleichzeitig das Fehlen von Pferdeknochen, der Holzsattel, das zweischneidige eiserne Schwert, Schnallen des Schwerttragriemens, Riemenzungen, Gürtelschnallen, Stiefelschnallen, Halsringe und — in Frauengräbern — Diademe, goldene oder silberne Kolbenarmringe, reichlich verzierte Fibeln, 14kantige Anhänger, V-förmige Kleidungszierate, eingeläutete graue Tonkrüge und blaugetüpfelte Glasgefäße. Die Schmuckstücke sind im Polychrom-Stil angefertigt und die bunten Verzierungen aus Almandin, Granat, Glas oder Glaspaste wurden mit Zellentechnik befestigt.

Bei der Feststellung der Chronologie sind die Krypten von der Krim, die sich in zwei Gruppen teilen lassen, von grundlegender Bedeutung. Die erste Gruppe stammt aus der Periode vom letzten Viertel des 4. bis zur Mitte des 5. Jhs. In den Krypten, die mit Münzen datiert waren, kommen alle oben aufgezählten Gegenstandstypen vor. Die ungarländischen Gräber können also — theoretisch — ebenfalls auf die Zeitperiode von 375—450 datiert werden.¹³⁶

Die Feststellung der Ethnologie ist noch komplizierter als die der Chronologie, da die Hunnen — unserer Hypothese nach, die wir oben dargelegt haben — ihre asiatischen Kulturgüter gegen iranisch-persische, pontisch-germanische und sarmatisch-alanische Elemente vertauscht und, zum anderen, bestimmte Gruppen der eroberten Völker, so vor allem die Alanen, die Ostgoten und vielleicht auch innerasiatische Splittervölker, aufgesogen hatten. Diese auch anthropologisch stark gemischte Bevölkerung¹³⁷ kann nur in übertragenem Sinne als «hunisch» bezeichnet werden. Wir können sie jedoch auch nicht Ostgoten, Sarmaten oder Alanen nennen. Im Donau-Tal sind die typischen Katakombenbestattungen der Alanen nicht bekannt. Es steht jedoch fest, daß die Alanen ab der Mitte bzw. der zweiten Hälfte des 4. Jhs. eine wichtige Komponente der hunnischen Föderation darstellten.¹³⁸

Es gibt sowohl sowjetische als auch ungarische Forscher, die die Kultur der sarmatischen Population fürs dominierende Element halten. L. M. Rutkowski nach sei die hunnische Periode eigentlich «spätsarmatische Kultur» zu nennen.¹³⁹ Mihály Párducz hat in der Forschung der Sarmatenzeit in Ungarn bedeutende Ergebnisse erreicht, doch bei der Aufzeichnung der hunnezeitlichen Geschichte der Ungarischen Tiefebene¹⁴⁰ schien er nicht den richtigen Weg eingeschlagen zu haben.¹⁴¹ Das Denkmalmaterial der ungarländischen Sarmaten beweist übrigens vorzüglich, daß sich das Ethnikum an Hand der Produkte von Werkstätten der Umgebung des Schwarzen Meeres allein nicht bestimmen läßt. Bosporanische Produkte aus den 3., 4. und 5. Jahrhunderten kommen in sarmatischen Gräbern in Ungarn fast gar nicht vor, während sie typische Beigaben der sarmatischen Bestattungen in Süd-Rußland darstellen.

Aufgrund der zur Verfügung stehenden Angaben sind wir der Meinung, daß sich das archäologische Denkmalmaterial der «europäischen Hunnen» nicht genau absondern läßt, obwohl es hunnische Spezifika gibt, wie u. a. die Kessel, deren Vorgänger aus Keramik ebenfalls aufgefunden worden sind (Kokel, Tuwa).¹⁴² Als solche müssen auch die winzig-kleinen Waffen als Grabbeigaben gelten (Jakuszowice),¹⁴³ die auch aus dem Minussinsker Becken bekannt sind (Oglakty, Grab 1).¹⁴⁴ Aufgrund dieser Fakten wäre es nicht richtig, die Existenz hunnischen Denkmalgutes zu bezweifeln oder in Abrede zu stellen. Die aus iranisch-persisch-gotisch-sarmatisch-alanischen Elementen zusammengesetzten Kulturgüter sind höchst wahrscheinlich von den Hunnen selbst am stärksten benutzt worden. Ihrer Mode ahmten dann die Vornehmen der unterworfenen Völker nach, die

¹³⁶ SASSETSKAIA (1968) 54—57.

¹³⁷ O. BOTTYÁN: Data to the Anthropology of the Hun Period Population in Hungary. *Annales Hist. NMH* 59 (1967) 455—464.

¹³⁸ В. А. Кузнецов: Аланская культура Центрального Кавказа и ее локальные варианты в V—VIII вв. *Сов. Арх.* 2 (1973) 64—66.

¹³⁹ Л. М. Рутковский: *Археология* 22 (1969) 149—160.

¹⁴⁰ M. PÁRDU CZ: Die ethnischen Probleme der Hunnenzeit in Ungarn. Bp. 1963, 40—46.

¹⁴¹ Vgl. BÓNA 270—273.

¹⁴² Siehe Fußnote Nr. 89.

¹⁴³ Gy. LÁSZLÓ: The Significance of the Hun Golden Bow. *ActaArchHung* 1 (1951) 91—106.

¹⁴⁴ A. M. TALLGREN: The South Siberian cemetery of Oglakty from the Han period. *ESA* 11 (1937) 71, Bild 21.

— um János Harmattas Worte zu zitieren — «was die Sprache, die Tracht, die Gebräuche und die gesellschaftliche Lage anbelangt, sich in die hunnische Gesellschaft völlig eingefügt haben, und gerade darum müssen wir sie schon zum hunnischen Ethnikum zählen.»¹⁴⁵ Es scheint also notwendig zu sein, den Begriff «Hunnenzeit» wieder einzuführen, obwohl natürlich mit größter Umsicht. Denn es wäre ja unhistorisch, Denkmäler als hunnenzeitlich zu bezeichnen, die auf Gebieten gefunden worden sind, die nie zum Hunnenreich gehört hatten.

Lengyeltóti liegt südlich vom Plattensee, auf dem Gebiet der ehemaligen Pannonia Prima. An Hand der Quellen kann nachgewiesen werden, daß dieses Gebiet in der ersten Hälfte des 5. Jhs. unter die Herrschaft der Hunnen geraten ist. Ein Kriegergrab, das auf die erste Hälfte des 5. Jhs. u. Z. datiert werden kann, kann also mit Recht als «hunnenzeitlich» bzw. als «hunnenzeitliche Bestattung» bezeichnet werden. Als ein solches einzelnes Kriegergrab kann der Fund von Táská¹⁴⁶ gelten, und die Goldschnalle von Zics¹⁴⁷ mag vielleicht auch auf ein solches hunnenzeitliches Grab hinweisen. Das Männergrab von Keszthely ist — obwohl der Fundkomplex ziemlich mangelhaft ist — ebenfalls zur Gruppe der einzelnen hunnenzeitlichen Gräber zu zählen, desgleichen auch die Funde von Léva und Pécs-Üszög sowie die Bestattung des Kriegers von Lébény.

Rezső Pusztai nennt das Grab von Lébény «germanisches Fürstengrab». Ich halte jedoch diese Bezeichnung aus zwei Gründen für unrichtig. Erstens, weil die Beigaben nicht ermöglichen, ein germanisches Ethnikum nachzuweisen, und zweitens, weil von «fürstlichem Reichtum» gar keine Rede sein kann. Die germanischen Fürstenbestattungen aus dem 5. Jh. lassen sich vor allem durch viele und prunkvolle römische Importgegenstände kennzeichnen.¹⁴⁸

Die Gräber von Lébény und Lengyeltóti können zu der von János Harmatta nachgewiesenen Schicht der Logades gezählt werden. Diese vornehmen Leute, die sich ebenfalls nach persisch-pontischer Mode kleideten, erfüllten in dem Hunnenreich eine wichtige Rolle dessen ungeachtet, ob sie von Geburt aus türkisch (?) sprechende Hunnen, iranisch sprechende Sarmaten, Alanen oder gerade Goten waren. Ihre gesellschaftliche Lage und ihre Vermögensverhältnisse waren ausschlaggebend, die sie auch durch ihr Äußeres betonten. An den goldenen und silbernen Gegenständen von Lengyeltóti kann man die Spuren langdauernder Benutzung sehr gut beobachten. Auch diese Beobachtung unterstützt die Feststellung, daß die Gegenstände, die im Grab von Lengyeltóti aufgefunden wurden, im 4. Jh. oder in der ersten Hälfte des 5. Jhs. in der Gegend des Schwarzen Meeres hergestellt worden waren.

ABKÜRZUNGEN

- | | |
|----------------|--|
| ALFÖLDI | — A. ALFÖLDI: Funde aus der Hunnenzeit und ihre ethnische Sonderung. Arch. Hung. 9 (1932). |
| ALTHEIM (1959) | — F. ALTHEIM: Geschichte der Hunnen. I. Berlin 1959. |
| ALTHEIM (1962) | — F. ALTHEIM: Geschichte der Hunnen. Niedergang und Nachfolge. V. Berlin 1962. |
| AMBROS (1971) | — A. К. АМБРОЗ: Проблемы раннесредневековой хронологии Восточной Европы. Сов. Арх. 2 (1971) 96—123. |
| AMBROS (1973) | — A. К. АМБРОЗ: Стремена и седла раннего средневековья как хронологический показатель (IV—VIII вв). Сов. Арх. 4 (1973) 81—98. |
| BENINGER | — E. BENINGER: Germanengräber von Laa a. d. Thaya (NÖ). Eiszeit 6 (1929) 143—155. |
| BÓNA | — I. BÓNA: Ein Vierteljahrhundert der Völkerwanderungszeit-Forschung in Ungarn (1945—1969). Acta Arch. Hung. 23 (1971) 265—334. |
| CZEGLÉDY | — K. CZEGLÉDY: Nomád népek vándorlása Napkelettől Napnyugatig. (Wanderung der Nomadenvölker vom Morgenland nach dem Abendland.) Bp. 1969. |
| FETTICH | — N. FETTICH: A Szeged-nagyszéksósi hun fejedelmi sírlelet. (La trouvaille de tombe princière hunnique à Szeged-Nagyszéksós.) Arch. Hung. 32 (1953). |
| KOVRIK | — I. KOVRIK: Nouvelles trouvailles du V ^e siècle découvertes en Hongrie. Acta Arch. Hung. 10 (1959) 209—225. |

¹⁴⁵ FETTICH 11.

¹⁴⁶ FETTICH 69.

¹⁴⁷ MNM Inv. Nr. 121/1907.

¹⁴⁸ H. JAHNKUN: Archäologie und Geschichte. I. Berlin—New York 1976, 310—314.

- KUBITSCHKEK — W. KUBITSCHKEK: Grabfunde in Untersiebenbrunn (auf dem Marchfeld). Jahrbuch für Altertumskunde 5 (1911).
- LÁSZLÓ — Gy. LÁSZLÓ: A hun aranyíj jelentősége. Adatok a hun nomád-birodalom szerkezetéhez. (Bedeutung des hunnischen Goldbogens. Beiträge zur Struktur des hunnischen Nomadenreiches.) MTA II. Oszt. Közleményei 1 (1951) 105—122.
- MASHITOV — H. A. МАЖИТОВ: Бахмутинская культура. М. 1968.
- MÉSZÁROS — Gy. MÉSZÁROS: A regölyi korai népvándorláskori fejedelmi sír. (Das Fürstengrab von Regöly aus der Frühvölkerwanderungszeit.) Arch. Ért. 97 (1970) 66—91.
- MINAÉWA — T. M. MINAÉWA: Zwei Kurgane aus der Völkerwanderungszeit bei der Station Šipowo. ESA 4 (1929) 194—208.
- MÓCSY — A. MÓCSY: Pannónia provincia története. (Geschichte der Provinz Pannonien.) Bp. 1972.
- PUSZTAI — R. PUSZTAI: A lébényi germán fejedelmi sír. (Das germanische Fürstengrab von Lébény.) Arrabona 8 (1966) 99—115.
- SÁGI — K. SÁGI: Hunkori sír Keszthelyen. (Hunnenzeitliches Grab in Keszthely.) Arch. Ért. 82 (1955) 185—189.
- SCHMIDT — A. V. SCHMIDT: Kačka. Beiträge zur Erforschung der Kulturen Ostrußlands in der Zeit der Völkerwanderung. (III—IV. Jh.) ESA 1 (1927) 18—49.
- SVOBODA — B. SVOBODA: Probleme des 5. Jahrhunderts in Mitteleuropa. Arbeits- und Forschungsberichte zur Sächsischen Bodendenkmalpflege. 16/17 (1967) 327—367.
- WORONOW—JUSCHIN — Ю. Н. Воронov—В. А. Юшин: Новые памятники цебельдинской культуры в Абхазии. Сов. Арх. 1 (1973) 171—191.
- WERNER — J. WERNER: Beiträge zur Archäologie des Attila-Reiches. München 1956.
- SASSETSKAIA (1968) — И. П. Засецкая: О хронологии погребений «эпохи переселения народов» Нижнего Поволжья. Сов. Арх. 2 (1968) 52—62.
- SASSETSKAIA (1971) — И. П. Засецкая: Особенности погребального обряда гуннской эпохи на территории степей Нижнего Поволжья и Северного Причерноморья. Арх. Сборник 13 (1971) 61—72.

VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES DE L'ÉPOQUE TARDIVE DES SASSANIDES ET LEURS RELATIONS AVEC LES PEUPLES DES STEPPES

Grâce aux études étendues et aux riches trouvailles archéologiques, nous connaissons assez bien une des plus importantes civilisations eurasiennes, notamment l'histoire, l'architecture, la sculpture monumentale et la vie religieuse de l'Iran de l'époque des Sassanides. Toutefois, l'étude archéologique des « menus objects » n'a commencé avec intensité qu'au cours de cette dernière décennie. Pour écrire le présent article, l'auteur s'est appuyé sur les acquis de ces derniers travaux. Son objectif est de présenter quelques « menus objects » de l'époque des Sassanides dans le contexte même qui a pu contribuer à leur naissance, mais sur lequel eux aussi à leur tour devaient probablement exercer une influence considérable.¹

I. ÉPÉE

1. En 1964, le Musée du Louvre acheta les accessoires en or d'une épée provenant d'Iran.² Un bref compte rendu a paru de ces objects,³ j'en commencerai l'étude par la description technique.

Pommeau (fig. 1, No. 1). En plaques d'or martelé, composé de trois éléments. La partie centrale est une plaque cylindrique plate dont les extrémités ont été soudées sur la face postérieure. (Cette soudure est recouverte d'une nervure soudée parcourant toute la longueur du pommeau.) La face antérieure est couverte d'ornements martelés formant un réseau infini; dans chacun d'eux on voit une formation ressemblant à une triple feuille. Le chapeau de fermeture supérieur du pommeau et le rebord inférieur, monté comme un anneau, ont été soudés ultérieurement sur le cylindre central. Le milieu du chapeau de fermeture fait une saillie, en forme de selle, et là on remarque des détériorations plus récentes à côté des traces anciennes de martelage. A la base du chapeau, on note un rebord circulaire séparé du chapeau par une gorge profonde. Une double rebord identique termine la partie inférieure du pommeau et il est également séparé par des gorges. Sur la face antérieure, au milieu, ces rebords sont soulevés en pointe. H.: 4,7 cm., Larg. sup.: 3,2 cm., Larg. inf.: 2,7 cm., Épais.: 1,6 cm., Larg. int. de l'orifice inférieur: 2,7 × 1,6 cm.

Recouvrement de la poignée (fig. 1. No. 2). Fait et orné selon les mêmes principes que celui du pommeau. Ici, on voit bien que les extrémités de la plaque médiane, repliées l'une sur

¹ Je présente mes remerciements à Mlle Annie Caubet et à Mr Dafydd Kidd qui m'ont aidé avec tant de soin et de prévenance lors de mes travaux de documentation faits en automne 1975 au Musée du Louvre et au British Museum. Je suis reconnaissant à tous ceux qui ont contribué à mes travaux par l'envoi de photos: Mlle M. M. Deneck (Musée Guimet, Paris), Mr Helmut Nickel (Metropolitan Museum, Washington), Abegg-Stiftung in Siggisberg, Suisse; ainsi qu'au professeur Károly Czeglédy, Mme Ilona Kovrig et à M. László Kovács pour les consultations qu'ils m'ont accordées. Je dois des remerciements au

professeur István Bóna pour son aide bibliographique, pour ses conseils amicaux et pour son opinion de lecteur. — Les figures dans la présente étude, concernant les objets publiés ici, ont été faites, d'après mes propres esquisses, par Mme Géza Szathmáry. Le professeur Jean-Marie Pesez a bien voulu mettre au point les termes techniques des chapitres de description.

² Département des Antiquités Orientales, MAO 423 No d'inv.

³ P. AMET: *Antiquités parthes et sassanides*. La Revue du Louvre 17 (1967) pp. 275—279, fig. 5, 15.



Fig. 1. Épée de l'époque sassanide tardive. Musée du Louvre. 1: Recouvrement de l'embout de la poignée, 2: Recouvrement de la poignée (photo: Musée du Louvre)

l'autre, soigneusement martelées et soudées se recouvrent de 0,3 cm. (Cela montre entre autres que l'orfèvre avait auparavant bien soigneusement mesuré les dimensions de la plaque d'or à utiliser.) La partie, en bec, servant à la préhension par l'index, est formée par martelage. Les pointes de la double nervure de la partie supérieure sont dirigés vers le bas. Sur la partie inférieure modelée en forme de canot, une nervure faisant une forte saillie et longeant tout autour le quillon, marque la place de la préhension par le pouce. H: 5,5 cm., Larg. sup.: 2,95 cm., Larg. inf.: 5 cm., Larg. de l'orifice sup.: 1,6×2,7 cm., épais.: 1,8 cm.

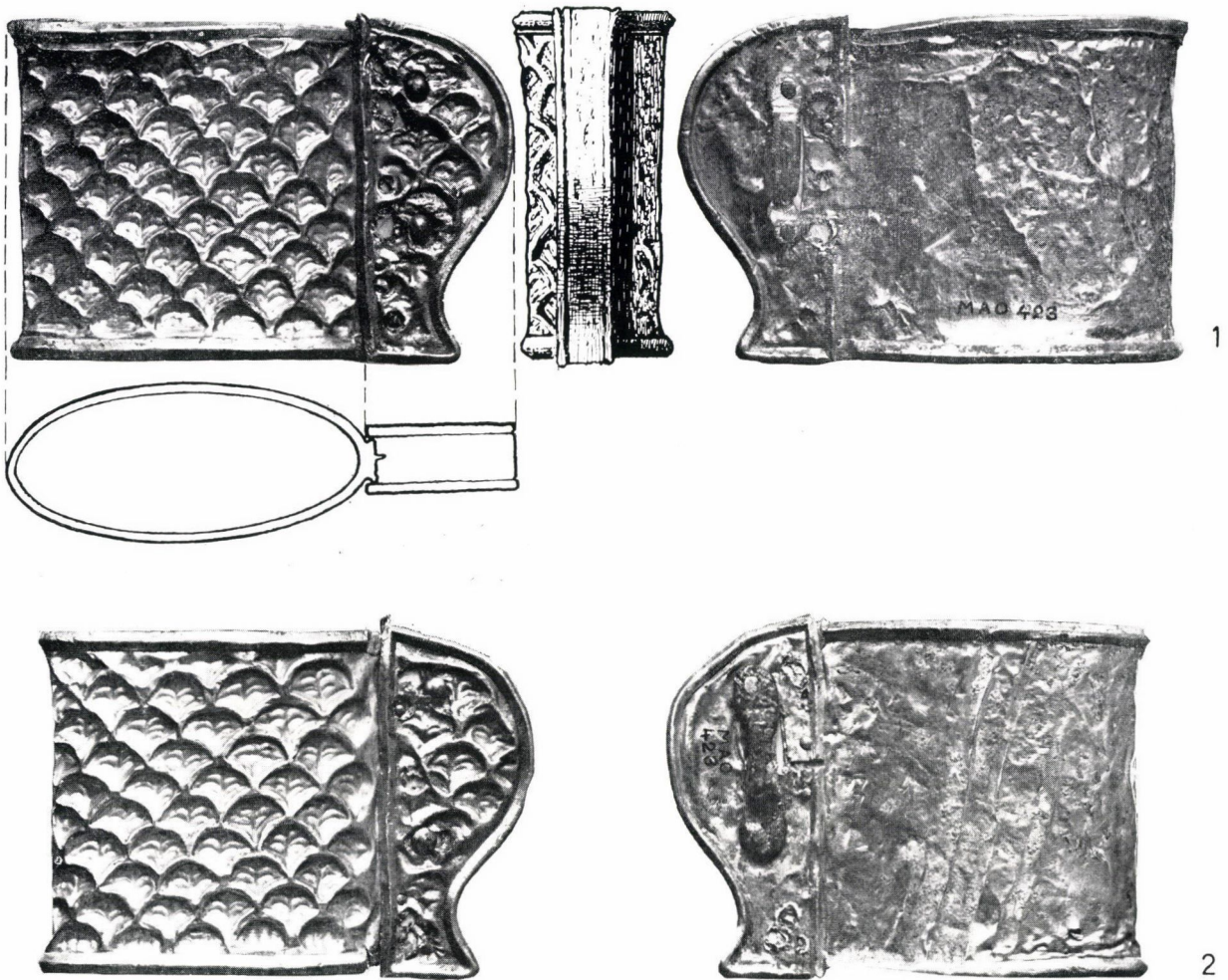


Fig. 2. Épée de l'époque sassanide tardive. Musée du Louvre. 1: Renfort avec dépassant, 2: Dépassant à plaques (photo: Musée du Louvre)

Élément supérieur de fourreau (fig. 2. No. 1). Il se compose d'une plaque, pliée selon une couple ovale, qui entoure la gaine et d'une aile, en forme de P, pourvue d'un passant qui y est fixé. Aux deux extrémités de la plaque des arêtes soudées font le tour. Le dépassant se compose de deux plaques en forme de P et de la bande qui les réunit. Après avoir soudées, on souda encore de minces bandes sur le dépassant et les traces de la soudure furent soigneusement effacées. L'ornement de la plaque qui entoure la gaine est identique à celui des autres accessoires. L'attache, qui se trouvait jadis à la face postérieure du dépassant, manque (elle a été complétée lors de la restauration), sa place est indiquée par un orifice rectangulaire. Au même endroit, une rangée de trous plus ou moins grands indique la place des clous qui rivaient le dépassant à la plaque. H.: 5 cm, L.: 8,1 cm, dont le dépassant 2,5 cm. Largeur du dépassant: 0,9 cm, la partie contigue à la gaine: 1,9 × 4,9 cm, épaisseur: 1,9 cm.

Élément médian du fourreau (fig. 2. No. 2). Sa fabrication, ses ornements, toutes ses dimensions sont exactement identiques à ceux du précédent, mais son attache en bronze moulé est conservée en bon état. Elle n'est pas haute, sa distance de la plaque en forme de P (0,2 cm) montre que la lanière sur laquelle l'épée était suspendue devait être très mince et étroite. La

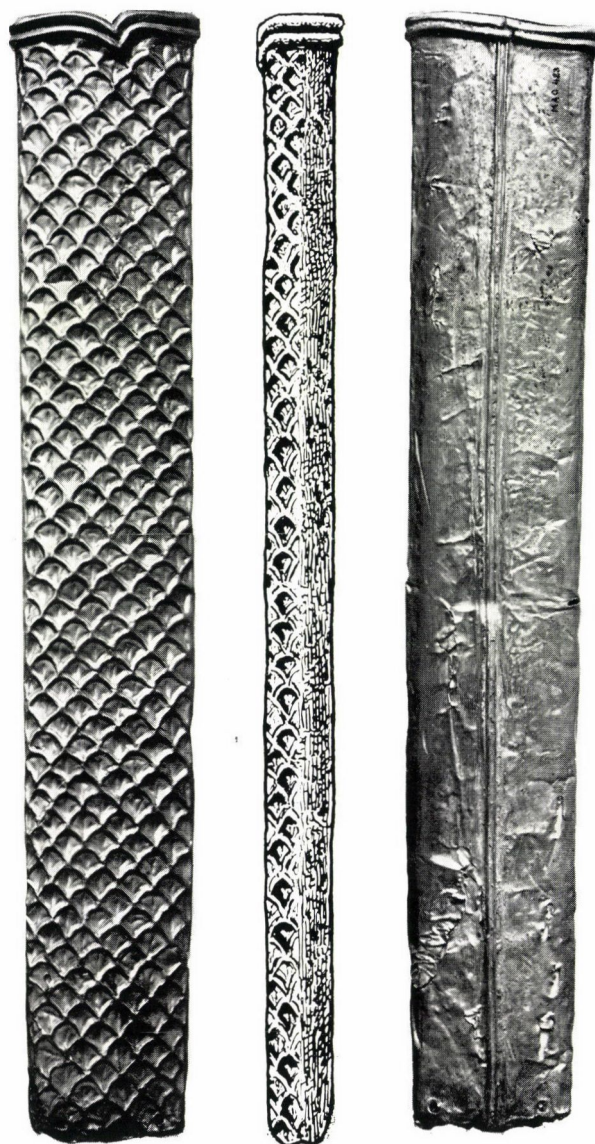


Fig. 3. Épée de l'époque sassanide tardive. Musée du Louvre, Protecteur du fourreau (dimension: 1 : 2), (photo: Musée du Louvre)

largeur de l'attache en témoigne aussi, elle peut recevoir une lanière d'une largeur de 0,9 cm au maximum. H. de l'attache: 2,8 cm, L.: 0,4 cm et 0,7 cm.

Bouterolle (fig. 3). Une plaque d'or martelée, large de 28,4 cm, pliée en forme ovale, dépassant d'environ un centimètre la gaine à recouvrir. Les extrémités de la plaque, repliées l'une sur l'autre et soudées, sont renforcées — à l'opposé des accessoires de la poignée — de double nervure. Le bord supérieur de la gaine est orné de deux bandes épaisses, soudées l'une à côté de l'autre. Sur la face antérieure, les bandes se dirigent la pointe en bas et leurs bouts ne se touchent pas sur la face postérieure. Le bout inférieur est un peu abîmé, il semble que cette partie, après être assemblée au marteau, ne fut fixée que par deux clous. L.: 4,5 cm, épais.: 1,8 cm.

2. Cette épée a des analogies très exactes (fig. 4, fig. 5 No. 1), dont les ornements sont identiques et la structure pareille. (Ceux que je connais, y compris l'épée du Musée du Louvre,

sont seize.⁴) Les aspects communs sont si frappants, qu'il est loisible de réunir ces épées dans un groupe à part. Sur chacune d'elles on retrouve notamment les «formations de cuirasse de tortue» (expression de R. Ghirshman) arrangées en réseau infini et creusées dans la surface, ainsi que les motifs imitant une feuille ou une plume (?).⁵ Une autre identité est la forme en P des dépassants, la forme de la poignée, et l'arrangement en forme de selle du haut du pommeau, les doubles nervures appliquées pour border les accessoires et, sur la face postérieure sans ornements, la nervure soudée qui va dans toute la longueur, et les ornements en doubles spirales qui, dans la plupart des cas, sont ajoutés à cette nervure. Les différences sont secondaires et reflètent les différences de valeur entre les différentes épées (cf. application de plaques d'or ou d'argent, recouvrement et décoration de la poignée et de la gaine dans toute leur longueur ou seulement d'une partie, et, dans un cas, incrustation de pierres demi-précieuses). Puisque il y a une vingtaine d'années nous n'avions connaissance d'aucune épée de l'époque sassanide, la question se pose si ce groupe que nous venons de distinguer peut se rapporter à l'Iran tout entier, et si l'épithète «sassanide» peut y être appliquée. Pour ne pas faire des généralisations hâtives, il faut penser à ce que toutes celles dont le lieu d'origine est connu, ont été trouvées dans le Nord de l'Iran. Par conséquent, vu le manque d'objets en nombre suffisant et de diffusion convenable, à la première question nous ne pouvons donner une réponse négative qu'avec beaucoup de prudence. Les découvertes des épées relevant de ce groupe s'étaient suivies avec une rapidité relative ce qui suggère qu'avec le temps nous pourrions trouver en Iran, et approximativement de la même époque, des épées (et des groupes d'épées ?) relevant peut-être d'autres types. La deuxième question par contre impose avant tout de nous attaquer à l'éclaircissement de la situation chronologique des épées que nous venons de connaître.

3. Il est évident que pour déterminer la chronologie de nos épées, vu le manque total de trouvailles iraniennes de même caractère, nous ne pouvons prendre pour point de départ que les représentations de l'époque sassanide. On peut constater qu'à quelques exceptions près que nous traiterons ci-dessous, on ne rencontre pas ces types, ni sur les objets dits sassanides ou d'argent oriental («vostočnoe serebro»), ni sur les reliefs reproduisant différentes scènes royales. Toutes les épées reproduites dans l'iconographie de l'époque sassanide ont une poignée longue et se terminant en pommeau, une lame large et longue, un quillon épais. La manière de les porter diffère aussi radicalement (un ceinturon spécial soutient l'épée tenue horizontalement entre les jambes).⁶ Ces aspects négatifs suggèrent une certaine délimitation des Sassanides aussi bien sur le plan chronologique que culturel.

4. Les analogies que l'on peut établir avec ces épées (représentations iconographiques et trouvailles archéologiques) ne sont pas d'origine sassanide, mais témoignent de rapports avec les steppes. La situation chronologique de ces analogies plaide également contre une hypothétique origine sassanide de ce type d'épée (c'est que la majeure partie en provient des époques suivant la chute des Sassanides).

⁴ Dans les collections particulières italiennes (3 pièces) et iraniennes (1 pièce): GHIRSHMAN 308, autres deux pièces en Suisse et une à New York: H. NICKEL: About the Sword of the Huns and the «Urepos» of the Steppes. Metropolitan Museum Journal 7 (1973) 1—3, 7—8, 41, une pièce à Tokio: Tenri Sankokan Museum. Exhibition of Ancient Asian Art. Catalogue. Tokyo 1966, No 161; trois pièces au British Museum, à l'exposition de Western Asiatic Antiquities, vitrine No. 21, No. 3—5. (Une d'elles est dite provenir d'Amlesh en Iran du Nord-Ouest, publiée: R. D. BARNETT—J. E. CURTIS: 127, LIX. t. s.); une courte épée est dans une collection parti-

culière new-yorkaise, voir NICKEL op. cit. fig. 18—19. et voir encore le don Ghirshman et les épées de Mayence cités dans l'Appendice de mon article.

⁵ R. Ghirshman y voit une plume d'oiseau et il en fait des conclusions importantes pour l'histoire des religions. GHIRSHMAN 309—310.

⁶ Pour les sortes des épées sassanides et la présentation, à l'aide de sources, de la manière de les porter voir, Г. А. ТИРАЦЯН: Уточнение некоторых деталей сасанидского вооружения по данным армянского историка IV в. н. э. Фавста Бузанда. Исследования по истории культуры народов Востока. Москва—Ленинград, 1960, 474—486.

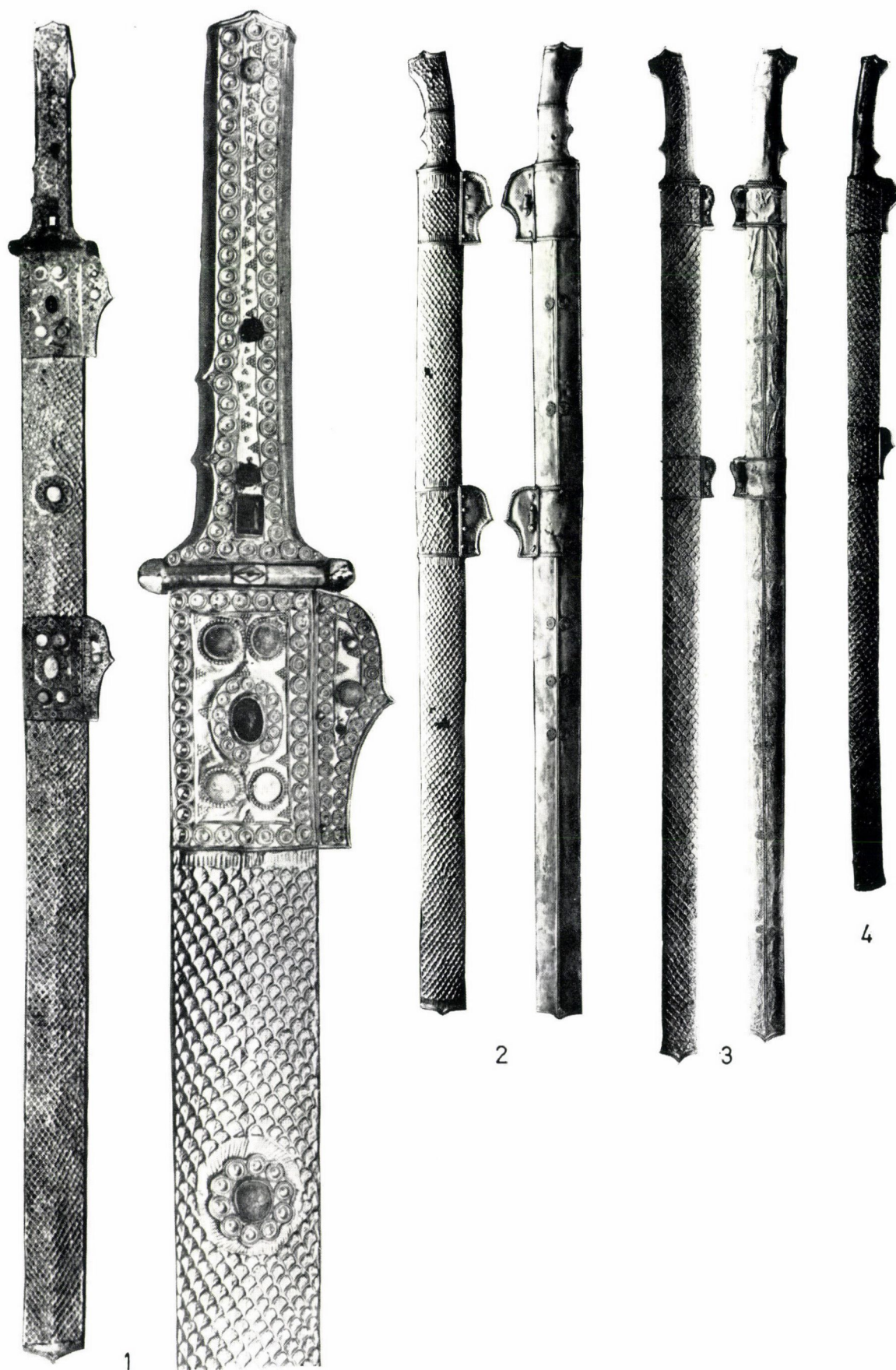


Fig. 4. Épées de l'époque sassanide tardive: 1: Metropolitan Museum (d'après Nickel), 2, 3: Abbeg-Stiftung in Siggisberg, Suisse (photo: Abbeg-Stiftung), 4: British Museum (photo: British Museum)

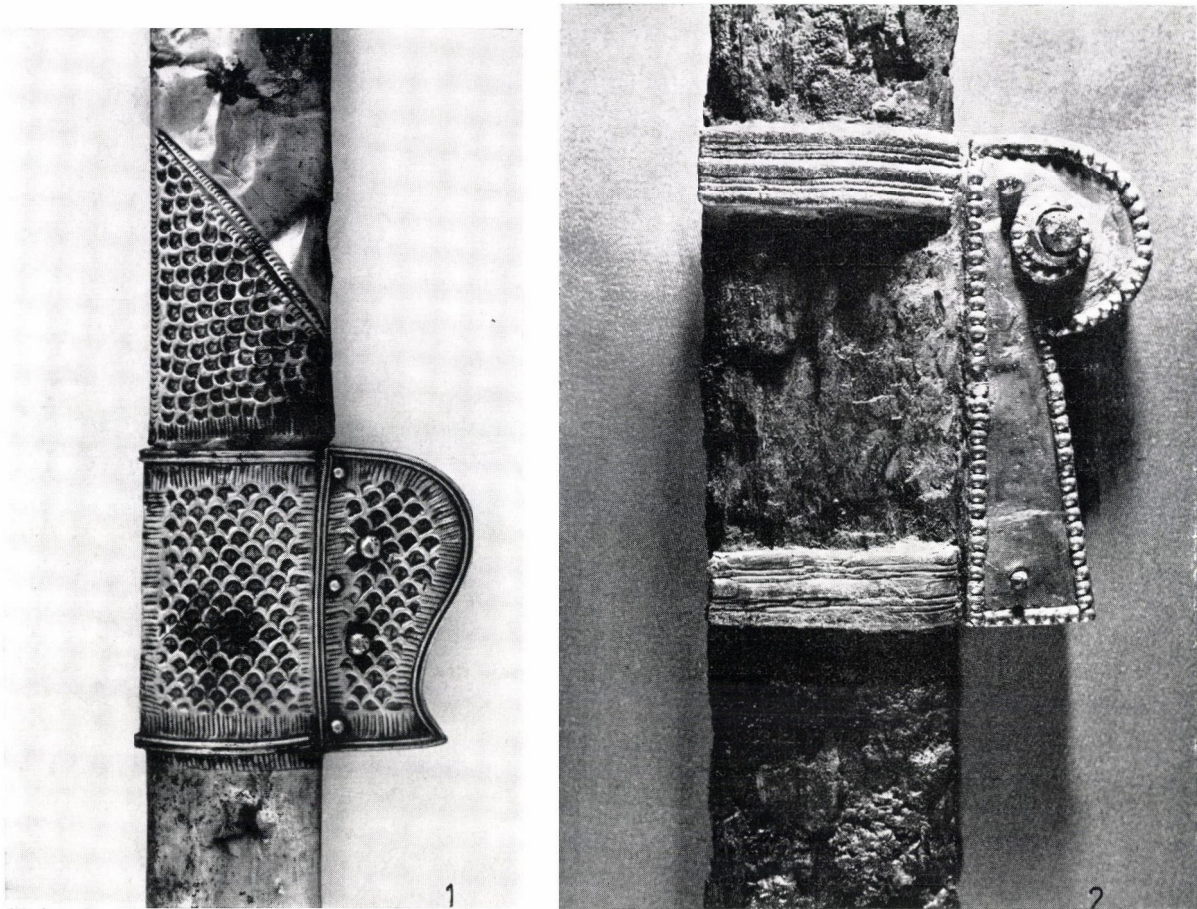


Fig. 5. Épées avec dépassant en forme de P: 1: de l'époque sassanide tardive (photo: British Museum), 2: avare précoce, Deszk-O (Hongrie) (dimensions: 2 : 3)

a) Représentations. 1) Sur une fresque datant des VI–VII^e siècles, découverte dans le Nord de l'Afghanistan,⁷ on voit reproduit un dépassant en forme de P (fig. 6 No. 2). 2) Sur une des pièces de l'«argent oriental» on découvre la reproduction, en gros, du type de poignée et de dépassant en forme de P, décrit à propos de l'épée qui se trouve au Musée du Louvre (fig. 6. No. 1). Il est important que les chercheurs sont parfaitement d'accord de dater ce plat de l'époque tardive des Sassanides ou de l'époque post-sassanide et d'attribuer sa fabrication à (l'influence) des Nomades.⁸ Nous pouvons ajouter encore un aux éléments qui appuient cette dernière attribution: ce sont des correspondances en objets de l'ornement rond (fig. 9 No. 2), représentant une tête d'homme, qui pend de la bricole. L'orfèvre, auteur de ce plat, voulait, selon toute probabilité, reproduire ici un décor de harnais comme celui qui est gardé à la Dumbarton Oaks Collection et qui est défini comme provenant de «l'époque sassanide» (fig. 9 No. 6).⁹ Outre la destination

⁷ W. TROUSDALE: The Long Sword and Scabbard Slide in Asia. Smithsonian Contributions to Anthropology 17, Washington 1975, p. 84. Fig. 64.

⁸ G. NAGY: Népvándorlaskori turán öltözet (Habits touraniens de l'époque des migrations). Arch. Ért. 1901. 320–321., Я. И. СМЕРНОВ: Восточное серебро. Saint Pétersbourg 1909, t. XXXIII. F. SARRE: Die Kunst der alten Persien. Berlin 1923, 112; K. ERDMANN: Die sassanidischen Jagdschalen. Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen 1936. Fig. 36. Н. ЗАБЕЛИНА—Л. РЕМПЕЛЬ: Согдийский всадник.

Ташкент 1948, 12, 15; А. В. Дьяконов: Живопись древнего Пенджикента. Москва 1954, 137; GHIRSHMAN 297, 306; partant de la solution proposée de l'inscription qui s'y trouve, E. HERZFELD: Postsassanidische Inschriften. Arch. Mitt. Iran 4 (1932) 147–152, le situe au milieu du VIII^e siècle; HASKINS 345 souligne correctement le caractère nomade du plat, mais situe sa fabrication à une époque trop tardive.

⁹ M. C. ROSS: Catalogue of the Byzantine and Early Medieval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection. I. Washington 1962, t. XXI, 18.

identique, il y a aussi de l'identité sur les deux objets dans les traits anthropologiques, dans la coiffure et la moustache. Je crois pouvoir accepter la supposition que le grelot en bronze fondu (fig. 9 No. 7)¹⁰ mis au jour dans une tombe de cavalier avar du VIII^e siècle à Szentes-Kaján (vigne de L. Gálfi) servait à des buts analogues à la fonction du grelot conservé à Washington et à la destination de l'ornement que l'on voit sur le plat.¹¹ 3) Sur une des peintures à Pendjikent (fig. 6 No. 5)¹² on voit un dépassant en forme de P *et*, sur la poignée, des saillies pour y appuyer le doigt. 4. Afrassiabe¹³ pourrait présenter de l'importance, peut-être non seulement pour notre thème stricte, mais aussi pour l'histoire des populations des steppes. Dans la salle IX, les fresques datées de la fin du VII^e—du début du VIII^e siècle, représentent les ambassades étrangères qui se rendent auprès de Varkhouman (souverain de Samarkand), et l'on y voit, à côtés des Sogdes qui reçoivent les ambassades, des Chinois, Coréens et des hommes de Shāsh et Chāghāniyān, pays voisins.¹⁴ Presque tous les hommes portent une épée, de type identique pour chacun des groupes d'ambassadeurs. Parmi les Samarkandais, assis le dos tourné vers le spectateur, un porte une épée droite, au dépassant en forme de P, au quillon court, suspendue à la taille, mais dont le tiers supérieur est malheureusement « caché » par un morceau de tissu. (fig. 6 No. 6). Bien que, à cette partie de la fresque, les personnages assis sont dans un état assez détérioré, on peut supposer, vu l'esprit de suite du peintre dans la reproduction, que les autres hommes, assis dans le même rang que celui que nous venons de mentionner, portent le même type d'épée.¹⁵

b) Vestiges archéologiques. La recherche des traces conduisant aux épées traitées dégage encore un fait qui les dirige vers les Nomades, notamment que les épées à dépassant en forme de P se rencontrent dans les steppes est-européennes.¹⁶ Leur apparition dans ces régions-là doit être située à mon avis au début du VI^e siècle, et comme trouvailles typiques, il faut considérer surtout le mobilier de la tombe¹⁷ près de Borovoe (aujourd'hui Soutchievo) en Sibérie Sud-Occidentale, dont la datation de l'époque d'Attila¹⁸ fut modifiée par les chercheurs soviétiques et mise à une

¹⁰ MAVRODINOV 127, est d'avis que c'est le symbole d'une tête tranchée. GHIRSHMAN 305, y voit un objet apotropaïque.

¹¹ Le mobilier de tombe, conservé au Musée de Szentes (Hongrie) n'est pas publié. Pour des grelots pareils, à tête humaine, voir: ERDÉLYI, I.: A jános-hidai avarkori temető (Le cimetière de l'époque avar à Jánoshida) in: Rég. Füzt. II. 1. (1958) XXIII. t. 1; Z. ČILINSKÁ: Slawisch-awarisches Gräberfeld in Nové Zámky. Bratislava 1966, t. XXXVI. (tombe 175), et une trouvaille fortuite de Mezőtúr-Lőté, conservée dans le musée de Szolnok.

¹² RASPOPOVA (1965) 84 fig. 53.

¹³ Л. И. АЛЬБАУМ: Живопись Афрасиаба. Ташкент 1975.

¹⁴ *Ibid.* 99.

¹⁵ Un problème menant loin de notre thème surgit du fait que 1) parmi les reproductions de l'attache en forme de D, la plus répandue, semble-t-il, en Asie Centrale, c'est également à Afrassiabe que l'on retrouve dans sa forme la plus pure l'autre type des attaches d'épée des premiers temps avars (attache à triple arc, voir ci-dessous), 2) et que ces attaches sur les fresques d'Afrassiabe ne se rencontrent que chez les populations locales, chez des hommes spéifiés comme Sogdiens. Vu que le peintre a — paraît-il soigneusement — distingué les différents groupes selon leur costume, armure, selon les cadeaux qu'ils apportent, et souvent selon leurs traits anthropologiques, ici on est amené à faire une remarque concernant la coiffure, également différente. Il est frappant de voir, chez les hommes considérés comme habitants de Samarkand, une coiffure qu'à ma connaissance les fresques dans les villes centre-asiatiques ne connaissent pas (voir les personnages No. 35, 38—42). Une telle natte, tressée au

bout, se voit sur un guerrier-cavalier, dont la figure est gravée sur la plaque en os du pommeau d'une selle trouvée dans l'ancienne ville khazare, Bālānjar, dans le Caucase du Nord, datant des VII—VIII^e siècles. (М. Г. МАГОМЕДОВ: Костяные накладки седла из верхнепирютовского могильника. Сов. Арх. 1975. 1. 278—279. 2—3.) et il faut noter que les sources aussi bien qu'une représentation attestent que les Avars des premiers temps de même que les Jouanjouan, portaient également des nattes (CZEGLÉDY 115—116, et fig. 10). — Ce bref détour consacré à la coiffure était motivé par le fait que les deux types d'attache d'épée utilisées par les Avars se voient *en relativement grand nombre et ensemble* sur les fresques d'Afrassiabe, et qu'elles sont portées justement par des hommes dont la coiffure est, en général, inaccoutumée en Asie Centrale, mais visiblement connue dans une seule région, plus précisément aux environs de Samarkand.

¹⁶ Quant à leur origine D. Csallány la situe aux régions pontiques, à un « territoire byzantin de provenance », vu leur diffusion chez les Avars et les Lombards d'Italie (CSALLÁNY, 166). Au moment où il écrivit son article les objets mis au jour par les fouilles de Borisovo, Uch-tépé (voir ci-dessous) et ceux d'Iran traités ici, n'étaient pas encore connus, ainsi que l'interprétation suivante du bas-relief de Taq-e Bostan non plus. Dans les représentations byzantines les attaches en forme de P sont inconnues, et les fouilles dans les territoires ayant appartenu directement à Byzance n'en ont pas non plus mis au jour.

¹⁷ А. Н. БЕРНИШТАМ: Находки у оз. Борового в Казахстане. Сборник МАЭ (13) 1951 216—229.

¹⁸ WERNER (1956) 25, 30.

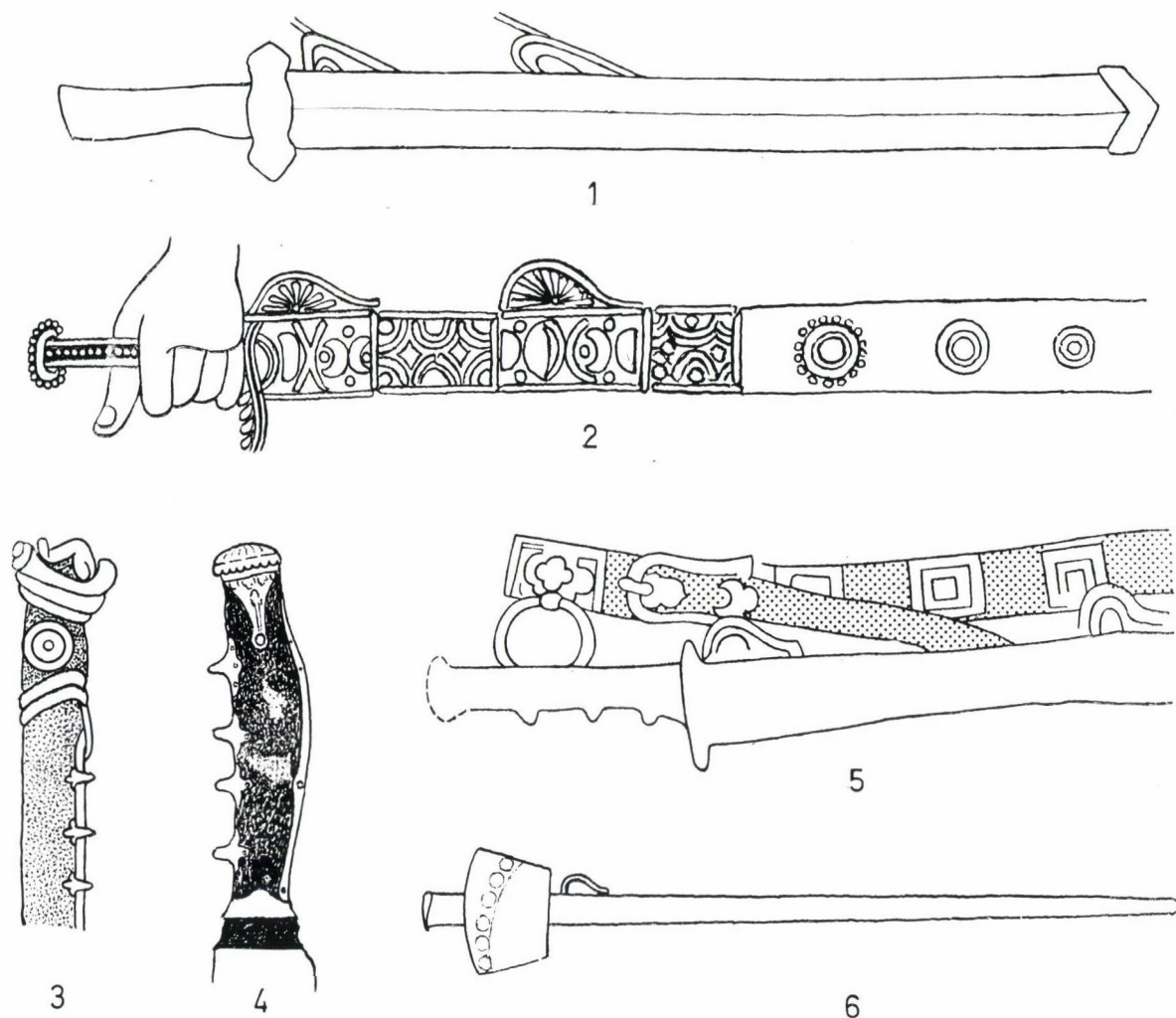


Fig. 6. Représentations d'épées à dépassant en forme de P: 1: « plat sogdien » (d'après Smirnov), 2: Fondoukistan (d'après Trousdale), 3: Varahša (d'après von Gabain), 4: Vallée d'Eškakon (d'après Runič), 5: Pendjikent (d'après Raspopova), 6: Afrassiabe (d'après Albaum)

époque plus tardive.¹⁹ Les autres dépassants du type en question proviennent des régions pontiques.²⁰ N. Fettich a situé un tel objet mis au jour à Kertch « probablement au début du VI^e siècle ». ²¹ Cette manière de suspendre l'épée a pénétré en Perse aussi au temps de Chosrau II (590–628), selon le témoignage du relief de Taq-e Bostan qui représente une scène de chasse.²² Par conséquent, la limite chronologique inférieure du groupe d'épées iraniennes traité peut être fixée à la fin du VI^e siècle.

¹⁹ AMBROZ 114. fig. 10. Description détaillée et photos excellentes voir ZASSETSKAYA No 25–26. — Cette correction de la datation est justifiée entre autres parce que, outre la présence indiscutable d'éléments provenant de l'orfèvrerie des Huns, on y trouve certains objets qui correspondent exactement aux ferrures de harnais, imitant des ornements à pompons, caractéristiques des premiers Avars et utilisées depuis la seconde moitié du VI^e siècle (ZASSETSKAYA No. 25–26). En plus, la datation du début du VI^e siècle des objets de Borovoe est aussi appuyée par une très bonne analogie des ferrures granulées et incrus-

tées de pierres qui a été trouvée dans une tombe près de la Kama et située à la fin du V^e — à la première moitié du VI^e siècle (В. Ф. ГЕНИНГ—Р. Д. ГОЛДИНА: Курганные могильники харинского типа в Верхнем Прикамье. Вопросы Археологии Урала 12 (1973) 78. 28–30).

²⁰ D'un site archéologique inconnu dans le Sud de la Russie: Reallexikon der Vorgeschichte XIII. Berlin 1929. t. 41. de Taman'; WERNER (1956) 22. t. 1.

²¹ FETTICH (1936) 55 fig. 20.

²² FUKAI—HORIUCHI XL. t., GODARD: 236; le date aux environs de 600.

Pour la datation des épées au dépassant en forme de P, ainsi que pour les problèmes ethniques qu'elles posent, il est très important que ces épées sont fréquentes chez les Avars du bassin des Carpathes. Les vestiges de ce peuple sont, par rapport aux steppes eurasiennes, bien datés, ce qui fournit un concours sérieux à l'éclaircissement de notre problème. Des épées comme telles se rencontrent chez les Avars uniquement dans la période précoce, historiquement le mieux connue (568 — env. 670). D. Csallány a rassemblé leurs caractéristiques.²³ Il n'a pas été suffisamment mis en relief que, au point de vue typologique, elles forment deux groupes distincts. (Jusqu'ici, les chercheurs ont accordé leur attention surtout à la présence ou l'absence des quillons symboliques.) Au premier groupe appartiennent les épées au dépassant en forme de P qui vont de paire comme de règle, avec le bouts de poignée droits, tout unis (fig. 7 A), et qui étaient fixées au ceinturon à l'aide de l'attache en boucle qui se trouve à la face postérieure du dépassant en forme de P. On peut classer dans l'autre groupe celles dont la poignée s'achève toujours, avec autant de régularité, en cercle et l'attache consiste en trois demi-cercles se succédant, et la plupart desquelles est munie d'un quillon symbolique (fig. 7 B). Il y a une différence non sans importance que ces dernières n'étaient pas suspendues au ceinturon par une attache en boucle, mais elles y étaient fixées avec des clous. A présent, les chercheurs hongrois croient voir une petite différence chronologique entre ces deux types d'épée.²⁴ Partant de considérations statiques, j'avance la possibilité que les deux types d'attache peuvent signaler différentes traditions dans le port de ces épées. La forme géométrique des deux attaches suggère en elle-même qu'elles devaient être soumises à une usure différente. Pour celles en forme de P, la partie supérieure et demi-circulaire, assure, grâce à la plus grande coupe de charge²⁵ que le support ne soit pas menacé de fracture sous le poids de l'épée. La forme demi-circulaire suppose aussi la suspension de l'épée en biais et permet à la fois de changer le sens de la suspension selon le désir (= la taille) du porteur, sans changer la forme de l'attache. L'autre type d'attache, vu l'absence de la partie supérieure, demi-circulaire, ne peut pas garantir un usage durable si l'épée est portée très en biais. Il est également évident que l'épée étant fixée à la lanière au lieu d'une attache à l'aide de clous,²⁶ cela favorise non pas la suspension changeable, mais avantageusement, la suspension dans un seul sens. En cas de ce genre d'attache le sens le plus avantageux de la charge est perpendiculaire (approximativement) à l'axe longitudinale, puisque ici c'est le cercle du milieu au rayon bien moindre, qui doit remplir le rôle statique propre au demi-cercle supérieur de la forme en P. Par conséquent, pour les épées de ce dernier type, il est avantageux d'attacher les épées dans un sens plutôt proche du vertical, c'est-à-dire de les porter fortement en biais. Surtout les épées courtes sont portées de cette manière selon les témoignages des représentations de la Haute Asie,²⁷ et les guerriers japonais du Moyen-âge et des temps modernes portaient, eux aussi, leurs armes de cette façon. Les deux types de suspension peuvent d'ailleurs supposer deux manières d'engager le combat. Pour sortir l'épée de sa gaine, il faut faire avec le bras un mouvement demi-circulaire devant le visage en cas d'épée portée en biais, tandis que pour celle suspendue approximativement en vertical, le mouvement s'éloignera du corps. Avec le premier, celui qui se défend est en position simple voir favorable, car celui qui attaque ne peut donner le premier coup que dans un sens, du côté droit, de haut vers le bas. En revanche, avec le dernier, celui qui attaque, avec un seul mouvement du poignet,

²³ CSALLÁNY 166—168.

²⁴ SZABÓ, J. GY.: Az egri múzeum avarkori emlékanyaga (Matériaux de l'époque avare au Musée d'Eger). I. EME 3 (1965) 46—47. — Pour les deux types voir par exemple: FETICH (1936) 62, KOVRIG (1963) 106, NAGY t. VIII, 1, (attache en forme de P), et LÁSZLÓ (1955) t. XLVI, 1, 7, 8 (attache à triple arc).

²⁵ Charge de la même grandeur, venant de différentes directions sur un point. — Mon raisonnement fut vérifié du point de vue de la statique par l'ingénieur G. Gremesperger.

²⁶ CSALLÁNY 168.

²⁷ Sur des fresques de Sogdiane et de Tokharistan (voir par exemple fig. 6 1.), sur des statues turques (voir GRATCH t. I. 1, 5, 6, 12, 22, t. II. 37, 44. Л. П. КЫЗЛАСОВ: Тува в период тюркского каганата (VI—VIII вв.) Вестник Московского Гос. Университета, История IX. 1, (1960). 52 t. I. 22, fig. 2 No. 8-b.) Л. А. ЕВТЮХОВА: Каменные изваяния Южной Сибири и Монголии, МИА 24 (1952) 111.

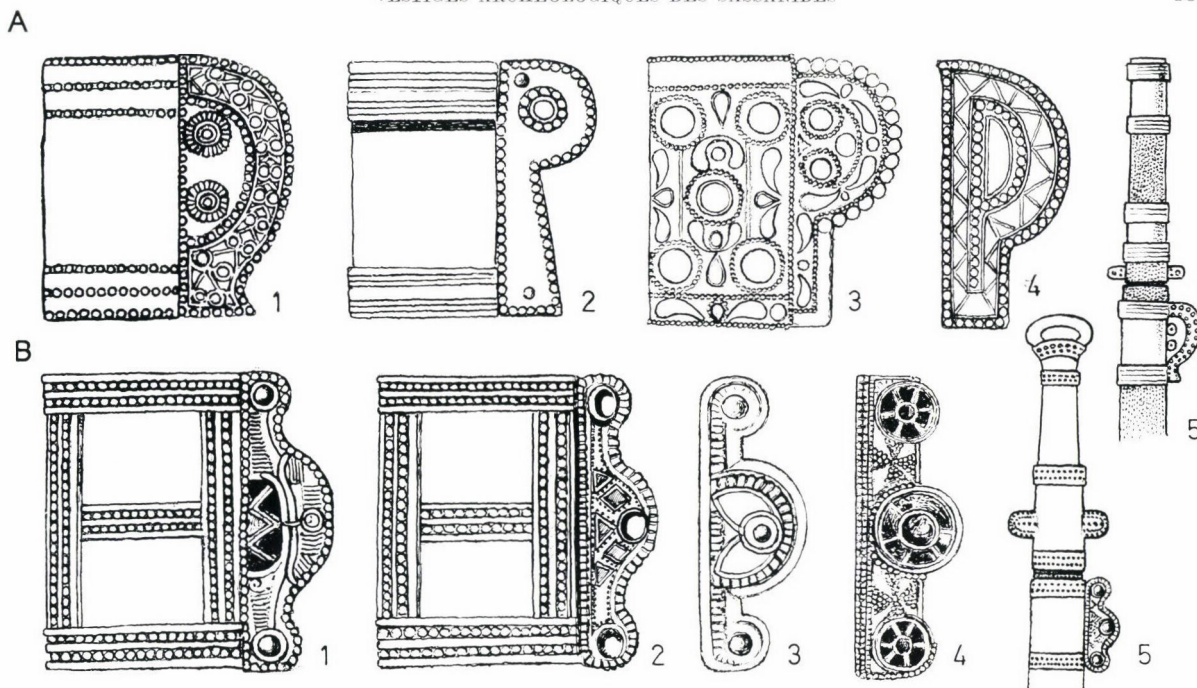


Fig. 7. Deux types d'épée des Nomades est-européens des VI–VII^e siècles: **A**: 1; 5: Csepel, 2: Deszk, 3: Glodossy, 4: Sud de la Russie, **B**: 1: Bócsa, 2: Kunbábony, 3: Csengele, 4: Mala Péréchtchépino, 5: Kecel

il suffit à retourner l'épée de 180° pour la brandir devant soi et ainsi il tient son adversaire tout au début à une distance égale à la longueur de son bras + l'épée, et de plus, vu la position du poignet, il peut engager immédiatement des attaques en différentes directions (de droit à gauche, du haut en bas ou contrairement), et de différente type (coup de pointe ou botte).²⁸ Il va sans dire que la pleine lumière sur ces différences, conservées à l'époque avar certainement par la seule tradition, ne sera apportée que par les recherches à venir. L'attente de cette lumière est d'autant plus justifiée que, bien que les fresques d'Afrassiab reproduisent sur les épées des Sogdiens tous les deux types d'attache, traités ici, mais les données dont nous disposons n'attestent la présence des dépassants en forme de P qu'en Asie Centrale et en Europe de l'Est, tandis que l'autre type, aux boucles, se rencontre surtout et très tôt à l'Extrême Orient.

5. Poursuivant la recherche des rapports qu'ont les épées iraniennes du type en question, l'histoire des armes nous indique de conclure à une délimitation culturelle et chronologique des Sassanides. Outre la situation géographique de nos épées (découverte au Nord-Ouest de l'Iran) certains éléments de structure, bien visibles dans plusieurs cas (lame et poignée faiblement courbées, garde sphérique), dirigent notre attention vers les steppes, vers les *sabres* utilisés par les peuples des steppes, car de pareils éléments ne se rencontrent pas dans les épées sassanides. En outre, on ne connaissait pas en Iran les saillies sur la poignée servant à appuyer l'index et le majeur (le plus clairement voir fig. 4 N° 1), ou tous les doigts, comme on en trouve les signes sur l'épée du Metropolitan Museum. Les seules pièces correspondant exactement à ce type se rencontrent dans la culture de Saltovo-Mayaki des VIII–X^e siècles (région du Kouban), qui joue un rôle central du point de vue de l'héritage avar des VII–VIII^e siècles, et dans les régions de son rayonnement du Nord du Caucase et de la Haute Volga (fig. 6 No. 4).²⁹ Dans les *représentations*, outre

²⁸ Partant de mes propres connaissances en escrime et des communications de M. Kurosawa qui pratiquait l'escrime tant européenne que japonaise traditionnelle.

²⁹ A Saltovo: A. ZAKHAROV—W. ARENDT: *Studia Levedica. Arch. Hung.* 16 (1934) t. II, 2, t. III, 1–3,

t. IV, 12, sur la Haute Volga: E. A. ХАЛИКОВА: *Больше-Тиганский могильник. Сов. Арх.* 1976 2, 163. 4, 21, Dans le Caucase du Nord A. П. РУНИЧ: *Скельни могильники у верхов'ях р. Ешканон на Північному Кавказі, Археологія* 1972. 68. 3. 1.

la peinture de Pendjikent déjà citée, on voit des saillies servant au même usage sur une peinture de Varahša, provenant du VII^e siècle (fig. 6 No. 3).³⁰ En dehors de ces exemples, la pièce qui réunit les éléments typologiquement les plus essentiels est une épée conservée au British Museum (fig. 4 No. 4) mais où, lors de la prise de vue, on a par erreur posé en sens inverse la poignée sur le fourreau. (Le travail identique sur toutes les pièces relevant de ce groupe montre que la double nervure que l'on voit ici longer la ligne médiane, ne se trouve jamais sur la face antérieure mais sur la face postérieure.) La position correcte reconstituée on voit que la poignée de cette épée se penche vers le tranchant, ce qui, complété par la faible courbure de la lame,³¹ présente les deux caractéristiques essentielles des sabres. Par conséquent cette épée du British Museum peut être considérée comme prédécesseur des sabres.

6. Pour le moment, il n'est pas encore démontré à quelle époque et dans quelle région est né le sabre, cette arme tranchante et de pointe, largement répandue au Haut Moyen-âge dans les steppes, mais nous disposons déjà de deux points d'appui importants pour résoudre ce problème. Le premier est du cadre limitatif: par rapport à leur apparition en Europe orientale, les sabres apparaissent dans les mobiliers des tombes et sur les statues funéraires de l'Asie Centrale ultérieurement.³² Il est donc clair que la naissance et l'évolution de cette arme doivent être étudiées en connexion non pas des Turcs orientaux, mais des Turcs occidentaux. A ce propos nous avons un point de départ d'importance capitale, et qui n'est pas encore suffisamment connu et utilisé par les chercheurs européens, c'est que le peuple de la deuxième vague avare, apparue vers 670 dans le bassin Carpathique, se servait uniquement de sabre et non pas d'épée.³³ Il faut donc tenir compte des faits suivants: *a*) le sabre est né avant 670 dans les steppes et c'est là qu'il s'était diffusé le plus largement, ce qui signale certainement son origine nomade, ou du moins partiellement nomade, *b*) les antécédents typologiques des sabres sont absents dans les territoires de la Russie des VI–VIII^e siècles et de l'Asie Centrale, mais par contre *c*) les épées iraniennes traitées ici présentent plusieurs traits de l'évolution typologique qui aboutit aux sabres. Partant de ce qui précède, je suppose que cette arme des Nomades devait naître grâce aux contacts entre l'Iran de l'époque tardive des Sassanides et les peuples des steppes.³⁴

³⁰ VON GABAIN t. 74, 177.

³¹ A propos de ce point il convient d'attirer l'attention sur les fresques d'Afrassiab, datées de la fin du VII^e – début du VIII^e siècle, où quelques personnages représentant des hommes de Samarkand, portent des épées légèrement courbées (No. 39, 40, 41).

³² GRATCH 63. — Il est essentiel que dans la datation proposée par Gratch pour les *sabres* de la région, un rôle décisif incombe aux *épées* à attaches sur la poignée de la première époque avare, qui sont citées comme analogies.

³³ BÓNA (1971a) 28–37. sur le mobilier, comprenant des sabres, des tombes d'Igar, Ozora, Dunaújváros etc. dont la datation est faite à l'aide des monnaies. — Parmi les chercheurs soviétiques il est généralement admis que le premier sabre mis au jour en Europe orientale est celui du site de Mala Péréchtchépino qui s'achève par la monnaie de Constantin II (641–668) ou de Galiat, datant du début du VIII^e siècle. (Г. Ф. КОРЗУХИНА: Из истории древнерусского оружия. Сов. Арх. (13) 1950, 75. МЕРПЕРТ 160–161.) Cette opinion ne tient pas compte du fait que les sabres étaient déjà apparus dans le bassin carpatique aux alentours de 670. Contre la définition comme sabre de l'objet de Péréchtchépino on peut se référer 1° aux autres objets du mobilier qui ont des rapports avec les Avars des premières (568–670) et non pas des moyennes époques (à partir de 670), 2° aux accessoires qui diffèrent absolument de ceux des tout premiers sabres, 3° tandis que certains des accessoires montrent une

identité totale avec les attaches en forme de P ou en arc triple des premiers Avars. Pour l'objet de Péréchtchépino, on pourra établir définitivement si c'est vraiment un sabre ou non, quand il sera sorti de sa gaine, ou du moins quand nous en aurons une bonne radiographie. Avant cela partant uniquement de la courbe *extrêmement* faible de la gaine, on ne peut pas décider d'une façon crédible, quelle est la courbure de la lame, et surtout si celle-ci est à un tranchant ou non.

³⁴ CHICHKINE 218–219 a abouti aux mêmes observations sans s'appuyer sur des objets archéologiques, partant uniquement de considérations relevant de l'histoire de l'art. HASKINS 326 suppose que ces sabres sont d'origine turque ou d'Asie Intérieure. МЕРПЕРТ 154–155, tout en excluant l'Extrême Orient, a avancé comme possibilité l'origine de la Sibérie du Sud ou de la Haute Asie, mais malgré sa connaissance des sabres Avars du VII^e siècle, il souligne l'importance des traditions sarmates des régions pontiques et se prononce en faveur de la date précoce des sabres de Galiat et de Péréchtchépino. Pour l'apparition tardive en Orient du sabre voir A. R. ZAKI: Islamic Swords in Middle Ages. Bulletin de l'Institut d'Égypte. 36 (1955) 379. — Il est clair qu'une des questions centrales de l'origine des Avars moyens (= la vague ethnique venue de l'Est vers 670) est de savoir quand et comment cette nouveauté dans la technique guerrière était parvenue de l'Asie Centrale dans les régions pontiques et chez les Avars de l'époque moyenne. Pour le moment, nous ne sommes pas en mesure d'y donner la réponse.

Il me semble qu'il est encore trop tôt de vouloir éclaircir le fond ethnique de l'évolution du sabre dans cet article même. Mais jusqu'alors il y en a quelques aspects qu'ils valent être notés dès maintenant. En préambule il est clair que les recherches à venir devront partir, pour reculer dans le temps, de l'époque où la première fois l'utilisation de cette arme est attestée avec certitude. Or, à cette époque-là, c'est-à-dire vers 670, les voisins septentrionaux de l'Iran, dans les steppes, étaient, depuis plus d'un siècle, les Turcs. Cependant, le voisinage des deux peuples ne pouvait immédiatement donner naissance au nouveau moyen de guerre; en dehors de considérations tout à fait évidentes, d'autres choses le suggèrent encore. C'est que, au moment où, au milieu de VI^e siècle, les Turcs apparurent aux frontières de l'Iran, ils n'avaient assurément pas de sabre. C'est attesté, outre l'absence, déjà mentionnée, de données provenant de l'Asie intérieure et datant des VI–VII^e siècles, par le fait que les Avars qui vivaient avec les Turcs et ensuite les fuyaient, utilisaient, sans aucune doute, uniquement l'épée. Tout cela confirme que le sabre, en tant que tel, ne pouvait naître que bien après les années 550, mais en tout cas avant 670. Vu les circonstances géographiques, le théâtre des contacts culturels entre Iraniens et Nomades, dont il convient de tenir compte du point de vue de l'évolution du sabre, doit être cherché à deux endroits. L'un était Sogdiane, dans la région frontalière entre Iran et L'Empire Turc, et dont on connaît bien le rôle dans la transmission des influences culturelles iraniennes et nomades vers le Nord et respectivement vers le Sud.³⁵ La question se pose de savoir dans quelle mesure cela se rapporte à ces épées, lesquelles nous pourrions considérer comme précurseurs des nouvelles armes et aussi le rapport aux futurs sabres mêmes. En effet, les fresques des VI–VIII^e siècles mises au jour nous démontrent, à quelques rares exceptions, déjà citées près, qu'en Sogdiane et en Tokharistan on utilisait avant tout un type d'épée (de lame et poignée d'une longueur disproportionnée, au bout pointu) qui était moins connu dans d'autres pays.³⁶ Le sabre n'apparut chez les Samanides et en Iran qu'au X^e siècle.³⁷ Aussi pouvons-nous penser à une autre région, ayant joué le rôle d'intermédiaire, notamment à la région du Caucase par laquelle pouvaient avoir lieu les relations entre la culture iranienne et la culture des steppes, et celles qui nous intéressent ici directement. Nous savons qu'en 557, les Avars demandant l'autorisation d'entrer en Byzance apparurent au pied Septentrional du Caucase³⁸ et que, d'après le témoignage de données historiques, une partie de ces Avars y serait restée.³⁹ Après la première attaque manquée en 589,⁴⁰ à partir des années 620, cette région s'est transformée en passage stratégique des Turcs et de leurs vassaux (les Khazars) contre la Perse et plus tard contre les Arabes,⁴¹ et à partir du milieu du VII^e siècle elle était sous règne arabe. Il est à remarquer que les sites où furent mises au jour quelques-unes de ces épées traitées iraniennes, ainsi que les garnitures de ceinture v. chap. III., se trouvent dans le voisinage immédiat des Turcs-Khazars.⁴² En ce qui concerne tout ce qui plaide pour la région des

³⁵ RASPOPOVA (1965) 78–91, sur la présence des Turcs en Sogdiane et sur leurs contacts GOUMLIOV 152–154, S. G. KLJASTORNYJ–V. A. LIVŠIC: The Sogdian Inscription of Bugut Revised. *Acta Orient. Hung.* 26 (1972) 90–91, sur les relations turco-sassanides HARMATTA (1962) 146–148.

³⁶ RASPOPOVA (1970) 89.

³⁷ Voir une fresque de Nishapur du X^e siècle (GROPP 124, t. I.) et une médaille représentant Chosrau II (M. BAHRAMI: A Gold Medal in the Freer Gallery of Art. *Archaeologica Orientalia*, ed. G. C. Miles, New York 1952, t. I. 1/b).

³⁸ HARMATTA (1962) 133–134.

³⁹ K. CZEGLÉDY: *Kaukázusi hunok, kaukázusi avarok* (Huns et Avars du Caucase). *Ant. Tan.* 2 (1955) 139–140.

⁴⁰ CZEGLÉDY, K.: *Herakleiosz török szövetségesei* (Les alliés turcs de Héraclius). *MNy* 49 (1953) 319–323. GOUMLIOV 184–185.

⁴¹ GOUMLIOV 124–126.

⁴² A. A. ЙЕССЕН: Раскопки большого кургана в урочище Уч-тепе. *МИА* (125) 1965 173–182. — La bague trouvée dans la tombe — ce n'est pas un sceau! — a une inscription pekhlevi ce qui ne suffit pas pour prendre l'homme qui y est inhumé pour un Iranien (GROPP 279) puisque des objets iraniens, byzantins etc. se rencontrent fort souvent dans les steppes des Nomades, parfois aussi dans des ensembles qui appartiennent indubitablement aux Nomades. La longue épée à attache en forme de P est une analogie exacte des épées des premiers Avars et ne peut pas être comparée (cf. GROPP 123, t. 2.) au couteau de guerre de Chosrau II trouvé à Taq-e Bostan. A mon avis, le mobilier funéraire d'Utch-tépé milite univoquement en faveur de son appartenance à un chef khazar, de toute vraisemblance du rang très haut. Il est même permis d'espérer que dans l'avenir les études poussées laisseront peut-être identifier le personnage de ce guerrier, étant donné que les incursions khazares dans la Transcaucasie à cette époque-là ne furent pas encore fréquentes.

Caucases, il y a la proximité relative de Kamounta⁴³ dans le Caucase du Nord, si célèbre parmi les analogies proto-avars, pour n'en noter qu'un seul site, et en plus, il ne faut pas négliger le fait qu'une des plus précieuses analogies orientales des Avars des VI–VII^e siècles fut mise au jour en Azerbaïdjan. Dans la tombe aux dimensions exceptionnellement grandes, dégagée, à Utchtëpé, on a trouvé entre autres une garniture de ceinture gaufrée et granulée, une épée à un tranchent, à l'attache de suspension en forme de P, et une monnaie transpercée de Justin 1^{er} (518–527). L'auteur de sa publication, mettant en rapport la tombe avec les attaques khazares au-delà des Caucases, a daté l'inhumation, probablement correctement, des années 630.⁴⁴ Il convient de noter ici que l'un des sabres les plus anciens, daté à l'aide de monnaies tout au début du VIII^e siècle, fut trouvé dans cette région (Galiat).⁴⁵

Il va sans dire que ce sont les futures recherches, plus intenses espérons-le, qui donneront la réponse à la question de savoir si, dans l'évolution des sabres, il faut donner la prééminence au rôle intermédiaire de Sogdiane ou du Nord du Caucase dans les contacts entre l'Iran et les steppes. Il reste en outre à éclaircir si les parallélismes en Asie Centrale des attaches en forme de P (et par exemples les rapports visibles entre les Sogdiens d'Afrassiab avec les peuples des steppes) peuvent être mis en rapport avec l'origine centre-asiatique (d'une partie) des Avars, tandis que les analogies entre les objets avars et le Nord du Caucase seraient en relation avec le séjour des Avars dans cette région.

En conclusion: L'épée conservée au Musée du Louvre appartient à un groupe bien définissable par des traits de forme. Ces épées montrent une nette différence d'avec celles connues dans les représentations sassanides, et révèlent des liens avec celles utilisées dans les steppes est-européennes. Partant du caractère de certains de leurs éléments, ainsi que de considérations relevant de l'histoire du sabre, elles peuvent être datées du deuxième tiers du VII^e siècle. Leur présence en Iran s'explique vraisemblablement avec le rôle joué par les Turcs, précisément avec le rôle intermédiaire joué par les Sogdiens et/ou les Khazars.

II. ORNEMENTS DE HARNAIS

I. Ils ont été acquis par le Musée du Louvre par achat, en janvier 1964.⁴⁶ Chacun des ornements est fait d'or d'excellente qualité, de bonne résistance, et on n'y voit presque point de trace d'usure. Les détails techniques montrent d'une façon convaincante qu'ils sont le produit d'un seul atelier.

a) *Boucle* (fig. 8 No. 1, 2, 4). C'est une plaque unie par martelage, dont le bord est formé d'une bande soudée, de 2 mm, et qui devait être fixée par deux attaches en bande tréfilée. Dans

⁴³ E. CHANTRE: Recherches anthropologiques dans le Caucase. III. Paris—Lyon 1887, t. XIII—XIV.

⁴⁴ Pour procéder à l'appréciation culturelle des sites de Utchtëpé et de l'Iran du Nord-Ouest, il ne faut pas oublier que depuis le milieu du VII^e siècle l'Azerbaïdjan et le Tabaristan étaient sous domination arabe. (V. MINORSKY: A History of Sharvān and Dārband in the 10th–11th Centuries. Cambridge 1958, 18, Id.: Adhārbaīdjan. The Encyclopaedia of Islam I. Leyde-Londres—1960, 188.) Avec beaucoup de circonspection on pourra peut-être examiner la question de savoir si la diffusion, paraissant limitée en Iran, de nos épées et des ceintures à citer plus loin, en rapport avec l'histoire politique de Dailamān dont le territoire couvre exactement la région de ces sites (cf. The Cambridge History of Iran. 4. From the Arab Invasion to the Saljuqs, ed. R. N. FRYE. Cambridge 1975, 203). Les sources documentaires révèlent d'ailleurs qu'outre la perception des impôts, les conquérants arabes intervenaient peu dans la

vie des pays soumis. Ici, c'est l'aspect culturel de cette politique qui nous intéresse, conformément auquel les Arabes — malgré les possibilités offertes par les guerres avec les Turcs et les Khazars — n'ont point emprunté l'utilisation du sabre jusqu'au X^e siècle. [Les sources du VIII^e siècle mentionnent l'utilisation de l'épée. А. ДЖАЛИЛОВ: Согд накануне арабского нашествия и борьба против арабских завоевателей в первой половине VIII в. Труды ИИАЭ Таджикской ССР. XX (30) 1961. 109. Pour des épées arabes des VIII–X^e siècles voir H. STÖCKLEIN: Die Waffenschätze im Topkapu Sarayı Müzesi zu Istanbul — ein vorläufiger Bericht. Ars Islamica 1 (1934) 214. fig. 16., Survey of Persian Art² XII. (ed. E. POPE) 1 423. t. B.]

⁴⁵ Е. И. КРУПНОВ: Галиатский могильник, как источник по истории алан-осов. Вестник Древней Истории 2 (1938) 113–121.

⁴⁶ Département des Antiquités Orientales, No. d'inv. AO 21 405.

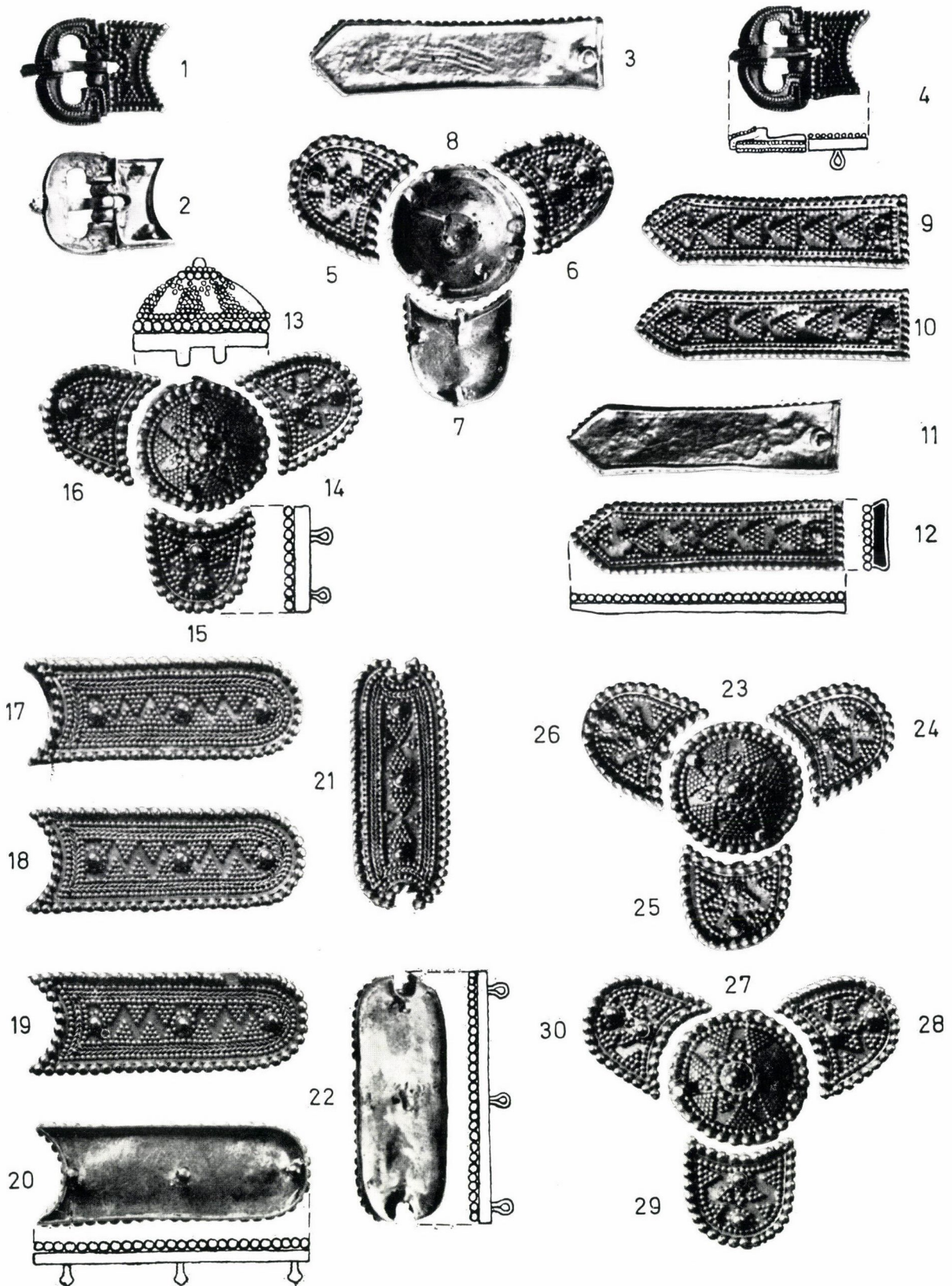


Fig. 8. Harnais de l'époque sassanide tardive, Musée du Louvre (photo: Musée du Louvre)

l'enfoncement créé par la bande, comme sur les autres ornements, on remarque les traces d'une matière très dure, noire ou brune. Ce sont certainement les restes du cuir qui avaient rempli l'intérieur de ces ornements. Les attaches, à l'instar des autres ornements attachés de la même manière, font preuve d'un travail soigné. Les extrémités, martelés et/ou soudés après avoir été pliés ensemble, avec des bandes faiblement bombées à la surface, portant au milieu une nervure quelque peu accentuée, furent soudés à la face postérieure des ornements. Les attaches font une saillie de 4 mm du plan de la face postérieure, la largeur des orifices qu'elles forment est de 4 mm. La direction des orifices est perpendiculaire à l'axe longitudinal des boucles. Sur la face antérieure de la boucle un ruban circulaire est soudé. Des sphères granulées sont rangées, plus grandes au bord extérieur, plus petites au bord intérieur. La tête de la boucle est moulée; aux bords extérieurs et intérieurs de la face antérieure, ainsi qu'au bout de l'ardillon long, avançant jusqu'au même niveau à la base de la boucle, de menues sphères granulées sont rangées. Trois pièces. Long.: 2,5 cm, larg. du corps: 1,6 cm, larg. de la tête: 1,9 cm, larg. int. du cercle de la boucle: 1,2 cm, épais.: 0,8 cm.

b) *Mordant de courroie* (Fig. 8. No. 3). A la plaque qui fournit la forme de la petite extrémité de courroie, on a soudé une bande large de 2 mm, bordant la face postérieure, et le dos ainsi obtenu fut fermé par la soudure d'une autre bande très mince, inégalement martelée. Au bout supérieur de la dernière bande il y a un mince rebord. La distance entre la plaque antérieure et la plaque postérieure permet d'y introduire une courroie large d'environ 1 mm, fixée d'un clou d'or enfoncé près du rebord supérieur de la plaque antérieure et aplati à coup de marteau sur la plaque postérieure. (Pour ce faire, le trou était percé à l'avance.) La tête sphérique du clou était intégrée dans la composition de l'ornement granulé. Sur la plaque antérieure du petit bout de courroie les sphères plus grandes rangées sur le rebord sont séparées par une mince bande des sphères plus petites qui forment des triangles placés avec la pointe vers l'intérieur. L'ornement accentué du bout de courroie est obtenu par des triangles, formés de la même manière, placés dans l'axe médian avec la pointe vers le bas. Deux pièces. Long.: 5,3 cm, larg.: 1,4 cm, ép.: 0,4 cm.

c) *Mordant de courroie* (Fig. 8. No. 9—12). Pièces de plus petites dimensions, mais absolument identiques aux précédentes quant à l'ornement et à la technique. Quatre pièces. Long.: 4,8—5 cm, larg.: 1,3 cm, ép.: 0,4 cm.

d) *Ornement rond* (Fig. 8. No. 8, 13, 23, 27). Les sphères granulées ornent ici une pièce de fonte en forme de cône tronqué au rebord de laquelle, haute de 3 mm, il y a une rangée de granules plus grandes et du côté intérieur une rangée de sphères plus petites. Le haut du cône tronqué est souligné par une demi-granule, grande, faisant fortement saillie, entourée de rangées de granules. L'aire latérale du cône tronqué est munie de menues granules dont une partie est rangée en forme de triangle, l'autre partie remplit les surfaces plus grandes entre les triangles. Sur la face postérieure de l'ornement il y a trois attaches faisant une faible saillie du rebord et qui forment entre elles des angles de $112,5^\circ$ et 140° . Dans certaines de ces attaches il y a les restes d'une matière rappelant le bronze, appartenant à un axe soutenant une languette. Pour fixer les ornements ronds on se servait de deux clous d'or, longs, martelés en haut en forme sphérique, en bas tout droit. Quatre pièces. Diam.: 2,9 cm, h: 1,3 cm.

e) *Ferrure en forme d'écu* (Fig. 8. No. 5—7, 14—16, 24—26, 28—30). La base, en forme d'écu, repoussée, fut ornée de la même manière que dessus. Au milieu il y a deux clous en forme hémisphérique qu'entourent, en remplissant l'intérieur de la ferrure, des formes granulées disposées en triangle, tandis que sur le rebord sont rangées de petites hémisphères. Sur la face postérieure il y a trois attaches soudées, l'orifice est perpendiculaire à l'axe de la ferrure. Au milieu de la partie qui forme un arc concave on voit les restes d'une bande soudée, également en or. Tout le reste de cette bande a été enlevé de la même manière sur chaque pièce. Vu leur position et dimension, les dimensions identiques des grandes granules sur les rebords, l'arc que décrit la face concave, il est clair que les ferrures en forme d'écu se rattachaient, à l'aide des bandes enlevées, aux trois

attaches des ornements ronds imitant des demi-sphères. Leur nombre confirme cette idée, car les 12 ferrures en forme d'écu correspondent aux 4 demi-sphères avec 3 attaches chacune. H.: 1,9 cm, large.: 2 cm.

f) *Grand mordant de courroie* (Fig. 8. No. 17–20). A la base, repoussée, fut soudée un cadre épais, l'entourant complètement, faisant une saillie de 0,5 mm. Sur le côté extérieur, c'est-à-dire au bord de l'extrémité de la courroie, de grandes granules forment une rangée. Sur le côté intérieur, à côté d'une rangée de petites granules, deux fils très minces, torsadés dans le sens opposé, l'entourent. Dans l'axe longitudinal de la face antérieure il y a trois demi-sphères, entourées de petites granules. La partie intérieure, restée libre, de la face antérieure est remplie de formations granuleuses de triangles dirigés avec la pointe vers l'intérieur. Sur la face postérieure il y a trois attaches suspendues dont les orifices vont dans le même sens que l'axe longitudinal du bout de courroie. Quatre pièces. Long.: 5 cm, larg.: 1,9 cm, épais.: 0,4 cm, haut de l'attache: 0,4 cm.

g) *Ferrure* (fig. 8. No 21–22). Forme ellipsoïdale aux extrémités arrondies marquées chacune d'un enfoncement. L'ornement diffère de celui des grands mordants de courroie seulement par les triangles tournés l'un contre l'autre le long de l'axe longitudinal. Sur la face postérieure les orifices des attaches de fixation sont perpendiculaires à l'axe longitudinal. Deux pièces. Long.: 4,6 cm, larg.: 1,8 cm, épais.: 0,4 cm, haut. de l'attache: 0,4 cm.

2. Pour *reconstruire* le harnais, il fallait partir des caractéristiques des différentes ferrures et des rapports entre elles. En excluant les multiples variations, dans la mesure du possible, je me suis servi des renseignements fournis par les représentations contemporaines et par l'archéologie. De point de vue de la méthode il n'y pas à redire si l'on s'appuie sur les sépultures équestres avares, datant des VI–VII^e siècles, mises au jour dans le bassin des Carpates. Cette méthode nous est permise car d'une part, nous savons que les Avars étaient venus de l'Asie Centrale et/ou de la Haute Asie, et de l'autre, plusieurs détails du monument de Taq-é Bostan⁴⁷ prouvent qu'à la rigueur une partie de l'aristocratie sassanide du VII^e siècle avec son harnachement et son armure a suivi la mode des peuples de la steppe. — Comme la description l'a voulu déjà faire ressortir, on remarque tout d'abord la connexion entre les ferrures demi-sphériques et en forme d'écu. Mais les modalités exactes n'en sont point évidentes. On peut aisément exclure la possibilité qu'elles étaient sur la bride, car là, les courroies se rencontrent toujours en angle de 90°, tandis que les petites ferrures qui se joignent aux demi-sphères et qui ont quelque rapport aux courroies supposées, forment entre elles un angle plus grand. Il est tout aussi clair que la formation qu'elles

⁴⁷ Dans l'appréciation du relief de Taq-é Bostan on n'a pas dans l'ensemble pris en considération qu'il reflète plusieurs éléments culturels des steppes: 1) les chercheurs sont entièrement d'accord que l'utilisation de la double ceinture, que l'on peut y démontrer dans plusieurs cas (GROPP 273–278) révèle une influence des Nomades (OTTO-DORN n. 13, 17, GHIRSHMAN 305, 308, RASPOPOVA (1970) 88), 2) ci-haut il a déjà été question de l'origine nomade des attaches en forme de P (voir la scène de chasse), 3) le type du carquois correspond exactement à celui des Avars (U. K. KÓHALMI: La périodisation de l'histoire des armements des Nomades des steppes. *Études Mongoles* 5 (1974) 150), 4) le roi est assis sur une selle à haut pommeau, munie de ferrures (cf. FUKAI-HORIUCHI t. XLIII) — ce type de selle est apparu pour la première fois dans les steppes et était inconnu avant l'époque turco-avare [Cs. BÁLINT: Les selles hongroises du X^e siècle et leurs rapports orientaux. Conférence lue à la Permanent International Altaistic Conference (Ankara 1973), sous presse], les sassanides utilisaient des selles rembourrées [U. KÓHALMI K: A steppék nomádja ló-

háton, fegyverben (Les Nomades des steppes à dos de cheval, en armes). Budapest 1972, 119], 5) l'utilisation de l'étrier est indiscutablement originaire des steppes (GHIRSHMAN 308), 6) à la pratique d'inscrustation de pierres, que nous voyons sur la gaine de l'épée du roi (FUKAI-HORIUCHI t. X–XII), correspond l'utilisation de la pâte de verre (fig. 5. No. 2) sur l'attache en forme de P à Deszk (Hongrie) et l'ornement de l'épée du Metropolitan Museum (fig. 4 No. 1), 7) dans les scènes de cavaliers Chosrau II porte un cafetan (D. SCHLUMBERGER: Le palais ghaznévide de Lashkari Bazar, Syria 29 (1952) 265). G. Gropp, s'appuyant sur d'immenses matériaux, tâche de prouver que le cafetan était emprunté par les peuples des steppes aux Iraniens (GROPP 283–284). Vu toutefois, que les éléments énumérés ci-haut et caractéristiques des Nomades, se rencontrent, parmi les objets de l'époque sassanide tardive, uniquement ou pour la première fois à Taq-é Bostan, je crois pouvoir supposer que la direction de ses influences complexes allait plutôt dans le sens opposé, c'est-à-dire des steppes vers l'entourage de Chosrau II ou vers l'auteur du bas-relief.

créent supposerait une bride irréllement large, tandis que nous avons tout juste des renseignements indiquant des poitrinières et des courroies de reculement bien larges. Sur plusieurs plats d'argent provenant des V–VI^e siècles il y a des représentations de rois sassanides où l'on voit le harnais orné d'une double rangée de ferrures (fig. 10 No. 1, 3, 5, 8, 9).⁴⁸ Leurs analogies se retrouvent chez les Avars des VI–VII^e siècles (fig. 11, No. 2, 3, 7) et sur un brûle-parfum en bronze, albanais du Caucase, datant du VII^e siècle (fig. 10, No. 10).⁴⁹ Bien que nous ne possédions qu'un nombre réduit de journaux de fouilles exacts relatifs aux harnais avars des VI–VII^e siècles (cf. fig. 11),⁵⁰ partant de deux observations nous pouvons affirmer avec probabilité que la garniture conservée au Musée du Louvre nous permet d'imaginer l'arrangement pareil de ses différentes pièces. Dans les tombes d'Aradac (Yougoslavie) et d'Iváncsa, c'est sur la courroie de reculement ornée de deux rangées de ferrures, à proximité de la selle, que l'on a trouvé les bouts de courroie tournés de leurs bouts ronds vers la croupe du cheval. C'est ainsi, deux par deux, que nous pouvons arranger aussi nos grands bouts de courroie décrits sous f). Nous avons en outre réussi à retrouver la place probable des deux ferrures ellipsoïdales (g); leur ornement pareil aux précédents indiquait déjà qu'elles devaient se trouver à proximité des grands bouts de courroie. Leur longueur correspond approximativement à la largeur des deux grands bouts de courroie placés l'un à côté de l'autre. Il est décisif que le sens des orifices des attaches fixatives est exactement perpendiculaire à celles sur les grands bouts de courroie, par conséquent, il faut s'imaginer la position des ferrures posées en travers, à côté des grands bouts de courroie. Les hypothèses relatives à la courroie de reculement, dont la largeur est déduite de cette manière (largeur des deux grands bouts de courroie, respectivement longueur de la ferrure g) sont confirmées aussi par les ferrures de harnais: avare d'Iváncsa du VII^e siècle, plusieurs avars du VIII^e et hongrois du X^e siècle, dont les dimensions permettent de conclure à des largeurs pareilles des courroies.⁵¹ Après tout cela, revenons aux ornements entourés de ferrures en forme d'écu (*d–e*). Il convient d'exclure la possibilité que ceux-ci servaient *effectivement* de distributeurs de courroies où — l'idée s'impose aisément — les ferrures en forme d'écu auraient été aux bouts des courroies qui s'y rencontraient. Mais dans ce cas-là, les longs clous des demi-sphères, qu'auraient-ils soutenu? D'un autre côté, les quatre distributeurs de courroies, effectivement utilisés, sont impossibles à situer sur la poitrinière et sur la courroie de reculement (sur la première on peut imaginer tout au plus un seul, et sur la courroie de reculement tout au plus deux). Ils ne devaient donc jouer qu'un rôle purement décoratif — mais sur quelle partie de la poitrinière et de la courroie de reculement? Sur certaines croupières avars on a trouvé des ferrures rondes, rangées derrière la selle en formes de triangle (fig. 11, No. 3, 7), mais cette analogie ne peut pas être rapportée à notre cas: *a*) il ne doit pas être dû au hasard que les ornements en forme d'écu autour de la demi-sphère se joignent sous un angle différent, *b*) il est difficile d'imaginer qu'un groupe d'ornements aussi représentatifs fut posé à un endroit si caché aux regards, *c*) dans les harnais avars mentionnés les ferrures en question ne se trouvaient que dans la région de la croupière, tandis qu'ici nous avons quatre groupes de ferrures. Du Haut Moyen-âge nous connaissons plusieurs représentations d'harnachement oriental où, au milieu de la poitrinière et de la croupière on remarque des

⁴⁸ K. ERDMANN: Die Entwicklung der sassanidischen Krone. *Ars Islamica* 15–16 (1951) fig. 17, R. GHIRSHMAN: Iran. Parther und Sassaniden. Munich 1962, 186, fig. 227, 237, 250; l'objet reproduit par la fig. 243 est daté du VI^e siècle par GODARD 115 t.; CHICHKINE 183, fig. 103.

⁴⁹ ARTAMONOV 257. — BÓNA (1970) 256. note 93. s'en sert le premier comme parallélisme aux Avars.

⁵⁰ Szob, tombe No. 90: LÁSZLÓ (1942) 59, fig. 7, Csóka (Čoka, Yougoslavie): LÁSZLÓ (1943) 68, fig. 45, Aradka (Aradac, Yougoslavie): NAGY t. XVI., Gyöng, tombe No. 97: GY. ROSNER: Előzetes jelentés

a Gyöng-vásártér úti temető feltárájáról (Compte rendu préliminaire des fouilles au cimetière de la rue Vásártér à Gyöng) II. BAME 1971–72, 120, Káptalan-tóti tombe No 20: K. BAKAY: Az avarkor időrendjéről (Sur la chronologie de l'époque avare) SMK 1 (1973) 43, fig. 12, Környe tombe No 104: SALAMON-ERDELYI 38. t.

⁵¹ Les dimensions des phalères de type de Dévény-útfalu et des ferrures à rosace de harnais fournissent des orientations concernant la largeur des courroies dans les harnais des Avars tardifs et des Hongrois.

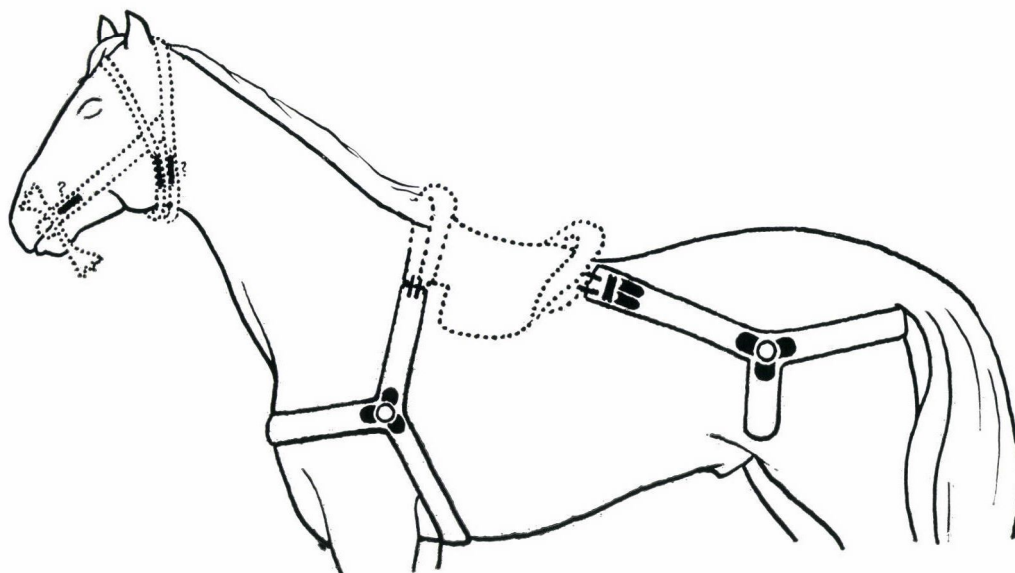


Fig. 9. Reconstruction du harnais de l'époque sassanide tardive, conservé au Musée du Louvre

ornements, souvent avec des breloques (fig. 11 No. 1—4). C'est l'arrangement que l'on peut supposer dans le cas des ferrures de type *d—e*. Si c'est ainsi, les ferrures en forme d'écu se seraient trouvées au milieu de la courroie, large d'environ 4,5 cm. Les angles de la croupière, à la faible pente que forme sur la large croupe du cheval même la courroie le plus étroitement placée. La troisième ferrure en forme d'écu pouvait être, à ce que je suppose, au bout d'une courroie pendante.⁵² Mais quelle devait être la place des deux autres groupes de ferrures *d—e*? Aux époques qui nous intéressent nous ne rencontrons aucune représentation iconographique d'une croupière à structure réticulée, aussi, ces ornements devaient-ils se trouver sur la poitrinière. Cependant, là, un seul groupe de ferrures peut s'imaginer avec la fonction que nous avons vu à la croupière (dans ce cas, à la poitrinière, la troisième ferrure en forme d'écu se serait trouvée sur une courroie pendante) et non pas deux. Comme dans la courbure de la poitrinière on ne peut pas imaginer une faible cassure, pareille à celle dans la croupière, l'unique solution qui s'offre comme possible est de penser que ces ornements se trouvaient sur la courroie qui réunissait les quartiers de la selle et la sangle ou qui entourait le poitrail (fig. 9).⁵³ — Les petits bouts de courroie et les boucles (*a—b—c*) n'appartenaient certainement pas à la croupière et à la poitrinière, mais à la bride. Leurs dimensions et leur ornementation témoignent d'un groupe différent du précédent et en outre les petits bouts de courroie étaient autrement fixés. (Il est inutile d'expliquer qu'ils ne pouvaient pas entrer dans des garnitures de ceinture non plus.) Il est impossible d'établir leur appartenance au même ensemble et leur place exacte. Le problème principal ne consiste pas dans la difficulté de placer tant de bouts de courroie sur la bride, car nous connaissons des sépultures équestres avares où des deux côtés du crâne il y avait deux bouts de courroie à chaque côté (fig. 11 No. 2, 6), et ainsi les bouts de courroie *c*) auraient pu se trouver sur la courroie qui passait devant et derrière l'oreille du cheval, tandis que les bouts *b*) pourraient être imaginés sur la partie qui se joint au mors. La difficulté consiste en ce que les bouts de courroie ne peuvent pas passer par les boucles, par conséquent ces dernières devraient être utilisées indé-

⁵² cf. SMIRNOV t. LXXXV. 155, OTTO-DORN t. VII b.

⁵³ D'après la fig. 11 de LÁSZLÓ (1942) 70.

pendamment de la bride. Parfois, on voit des représentations de cheval où les ornements entourent son cou (par exemple fig. 10 No. 8, 9). Pourrait-on supposer aux boucles aussi une pareille destination ? Les nouvelles fouilles mettront peut-être au jour des objets de l'époque tardive des Sassanides qui contribueront à la reconstruction crédible du harnais à ferrures.

3. Le type même du harnais ne peut être situé que dans les limites chronologiques souples. Les données indiquent que l'ornement à double rangée de ferrures était à la mode pendant longtemps dans l'Iran sassanide et chez les peuples des steppes, voisins ou ayant des contacts avec lui. De tels harnais sont reproduits sur plusieurs objets iraniens des V–VI^e siècles,⁵⁴ on en voit sur le plat « sogdien », sur le brûle-parfum albanais déjà mentionnés, dans des tombes avares des VI–VII^e siècles (fig. 10). Bien que la chronologie des plats de « l'argent oriental » ne semble pas définitivement établie malgré de très sérieux acquis,⁵⁵ il est cependant vraisemblable, partant de la datation exacte des rois représentés, que le type de harnais en question était déjà connu dans l'Iran du V^e siècle, d'où il a probablement passé aux steppes où il était utilisé entre les VI–VIII^e siècles. (Du point de vue de l'histoire des steppes il est essentiel que dans la culture de Saltovo-Mayaki et chez les Avars tardifs, des harnais de types différents furent utilisés.)

4. Les granulations que l'on voit sur le harnais du Musée du Louvre peuvent, certes, être retrouvées en Iran,⁵⁶ mais leurs analogies les plus proches sont plutôt connues dans les steppes de l'Europe orientale. Quand est-ce qu'elles y furent répandues ? Une brève étude des matériaux démontre déjà qu'en Haute-Asie ce procédé ornemental était absolument inconnu sur les ceintures et les harnais, et, en revanche il était très fréquent dans le Sud de la Russie. Il est frappant de voir que cette technique connaissait sa plus large diffusion surtout à l'époque des Huns,⁵⁷ elle était moins pratiquée aux V–VII^e siècles (à noter que c'est bien l'époque où les analogies les plus importantes nous sont connues, offertes par certaines garnitures) et disparut pratiquement au VIII^e s. On la voit tout aussi rarement dans les ornements des harnais et ceintures avares des VI–VII^e siècles⁵⁸ et nous ne pouvons pas démontrer sa présence chez les Avars tardifs. Par conséquent la diffusion de ce minutieux travail d'orfèvre semble limitée dans le temps et dans l'espace chez les peuples des steppes. Pour éclaircir notre problème, ce sont les ornements granulés de ceinture dans l'Europe orientale des VI–VII^e siècles auxquels il nous faut se pencher. Les traiter en tant que parallélismes du harnais sassanide du Musée du Louvre est motivé non seulement du point de vue typologique (voir les formations de triangles qui se joignent par leurs angles ou qui se font face), mais aussi parce que chacun d'eux est en rapport indiscutable avec les objets des Avars du VI–VII^e siècles de provenance asiatique.

Ces parallélismes des granulations se divisent en deux groupes. L'étude de leur situation chronologique et du rapport entre eux ne semble pas dénuée d'intérêt du point de vue de la datation de l'objet du Musée du Louvre, ainsi que du point de vue de l'archéologie des steppes (cf. fig. 12). a) La tombe d'Artzybachevo, mise au jour dans la région du cours supérieur du Don,⁵⁹ représente, et date en même temps, un des groupes de granulés que l'on peut prendre en considération du point de vue du legs des Avars du VI–VII^e siècles. Les deux ceintures (l'une à l'ornement granulé, l'autre au garniture de type de Martinovka⁶⁰) trouvées là appartenaient à un homme riche qui fut inhumé avec son cheval harnaché, avec une épée à attache en forme de P, et avec un équipement d'archer. A. L. Mongayt a daté cette tombe du VII^e siècle et, comme nous allons le voir, on peut limiter cette datation à la première moitié de ce siècle. Le premier point d'appui

⁵⁴ voir note No 48.

⁵⁵ Б. И. МАРШАК: Согдийское серебро. Moscou 1971.

⁵⁶ WERNER (1974) t. XVI.

⁵⁷ cf. ZASSETSKAYA 36, fig. 47.

⁵⁸ KOVRIG (1957) 125, E. TÓTH: Preliminary Account of the Avar princely Find at Kunbábony. Cumania 1 (1972) 148.

⁵⁹ MONGAYT 124–130.

⁶⁰ Déjà KOVRIG (1957) 125 a indiqué que les ceintures de ces deux types se rencontrent ensemble.



Fig. 10. Ornaments of harness of the late Sassanid period: 1—4; 8, 9: representations on the Sassanid and Sogdian plates (after Smirnov), 5: Sassanid rhyton (after Ghirshman), 6: harness ornament, silver, Sassanid (after Ross), 7: bronze pendant from a late Avar equestrian burial (Szentcs-Kaján), 10: bronze incense burner from the environs of Nakhichevan (after Artamonov)

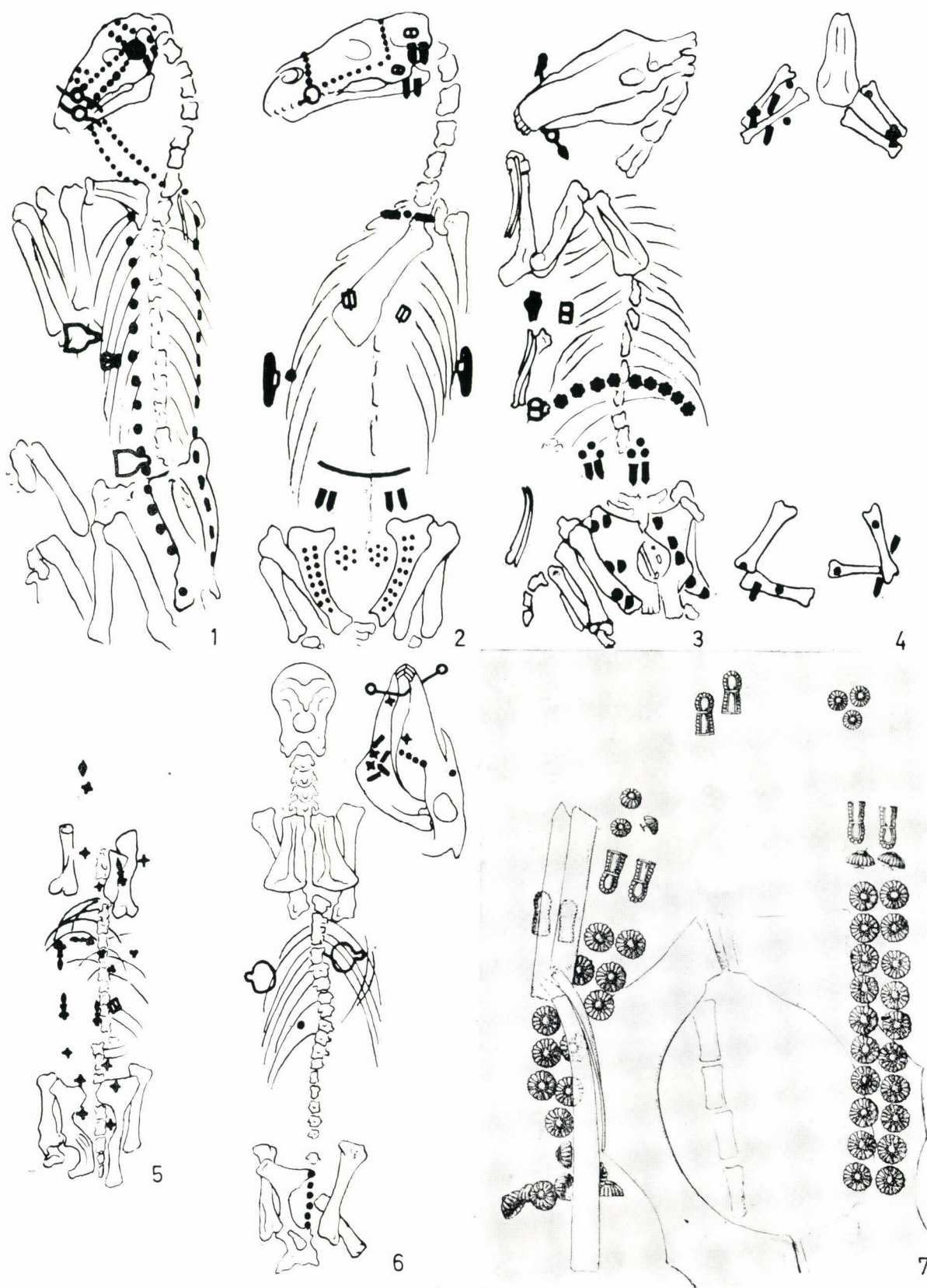


Fig. 11. Harnais avars à ferrures des VI–VII^e siècles: 1: Szob, 2: Čoka, Yougoslavie), 3: Aradac, Yougoslavie, 4: Gyöng, 5: Káptalanóti, 6: Környe, 7: Ivánésa

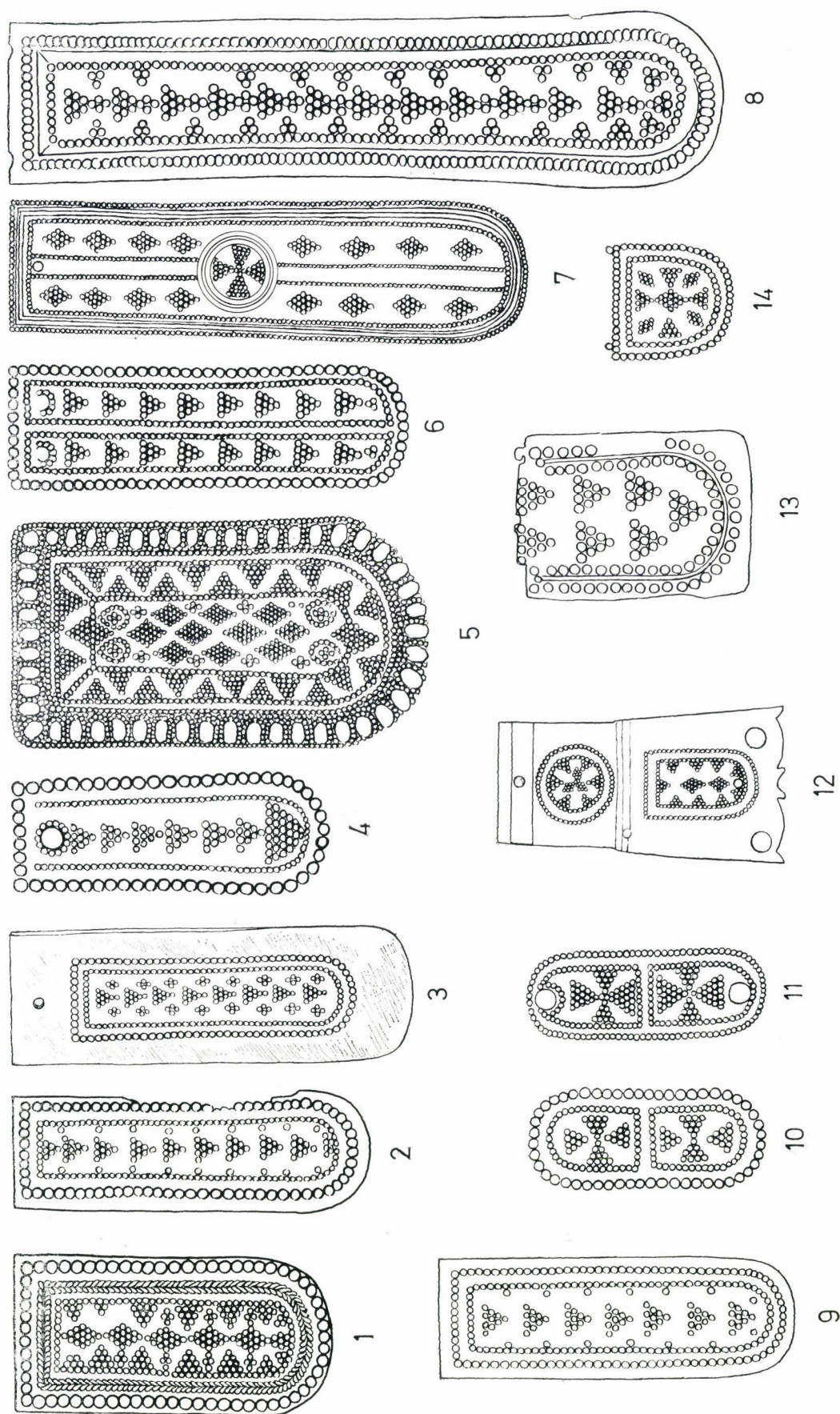


Fig. 12. Garnitures de ceinture granulées, est-européennes, des VI—VII^e siècles: 1: Madara, 2, 10, 13: Artzybachevo, 3: Borisovo, 4: Uteh-tépé, 5: Voznesenke, 6: Kamounte, 7: Mala péréchtépino, 8: Kumbáony, 9, 14: environs d'Olbia, 11: Oufa, 12: Khatzki (1: Bulgarie, 8: Hongrie, le reste: Union Soviétique)

pour le faire est fourni par la boucle d'oreille en or, au décor en forme pyramidale, dont les analogies exactes, d'une datation aisée, ont été trouvées parmi les objets des Avars du VI–VII^e s.⁶¹

L'autre point d'appui à la datation des objets d'Artzybachevo est fourni par les ornements de ceinture de type de Martinovka. Bien que, depuis longtemps, on n'ait pas étudié d'une manière approfondie cette dernière « culture »,⁶² on peut esquisser la datation de leur diffusion à partir de la synthèse des matières découvertes entre-temps, faite d'un autre point de vue, ainsi que de mes observations fondées sur les recherches hongroises concernant les Avars. Ces ferrures de ceinture, à la forme et aux ornements très caractéristiques, sont répandues sur l'immense territoire comprenant les régions de l'Irtych et du Danube et aussi celles entre la Kama et le Nord du Caucase, tout de même leur diffusion la plus dense couvre le Sud de la Russie.⁶³ En ce qui concerne l'époque où elles furent utilisées, c'est toujours aux vestiges des Avars dans le bassin carpatique qu'il faut s'adresser pour trouver un point d'appui sûr. Tout comme les boucles d'oreille à ornement en forme pyramidale, les ornements de ceinture du type Martinovka ne s'y trouvent que dans la période ancienne c'est-à-dire entre 568 et 670 environ. Cette datation est confirmée aussi par les recherches soviétiques, plutôt indépendantes des constatations de l'archéologie hongroise, selon lesquelles l'apparition des ornements de ceinture de type de Martinovka doit être située au dernier tiers du VI^e siècle.⁶⁴ Jusqu'à présent, personne n'a parlé de la « disparition » de la soi-disante « culture » de Martinovka. Sous cet aspect, une importance décisive doit être attribuée aux faits suivants: 1^o le groupe de Péréchtchepino qu'on doit dater au second tiers du VII^e siècle et qui se situe juste aux alentours de Martinovka même (cf. fig. 13), ne contient aucune trace du susdit type de vestiges, 2^o ils sont également absents dans la culture de Saltovo-Mayaki, débutant au VIII^e aux bords du Don, 3^o ils manquent totalement parmi les vestiges de la nouvelle vague des Avars venus de l'Est environ 670 aux régions de Duna et Tisza. C'est probablement à cette époque-là (seconde moitié du VI^e, premier tiers du VII^e siècle) sommes-nous renvoyés par le fait que parmi les objets de Martinovka conservés au British Museum et encore non publiés, on y trouve un bout de poignée d'épée tout droit⁶⁵ tel qui était surtout utilisé vers la fin du VI^e – début du VII^e siècles (voir ce qui a été dit ci-haut sur les attaches en forme de P).

Le fond ethnique des objets de type de Martinovka est, pour le moment, absolument inéclairci. Leur présence, bien que rare, parmi les objets avars mis au jour dans le bassin carpathique, et en Haute-Asie, montre qu'ils pourraient être liés de quelque façon aux grandes migrations ethniques de l'Est vers l'Ouest et qui s'étaient déroulées vers 550–560. La part qu'ils occupent dans le bassin carpathique suggère qu'ils n'appartenaient pas au composant principal des Avars. Se fondant sur leur présence massive dans le territoire de la Russie actuelle, on pourrait dire pour le moment sans se hasarder dans des exposés plus risqués, que les porteurs de cette « culture » étaient certainement venus en Europe en conséquence des migrations des Avars et des Turcs, et qu'en gros ils sont restés dans les steppes à l'est des Carpates. Or, l'éclaircissement de leur appartenance ethnique pourra être fait par les recherches historiques et archéologiques relatives aux peuples de cette dernière région.

D'autres ferrures de ceinture, du même type d'ornements granulés, peuvent encore être classées au mobilier de la tombe d'Artzybachevo, sur la base des ses accessoires. Tels sont les grands bouts de courroie de Kamounta, dont la découverte était accompagnée de la mise au

⁶¹ Z. VINSKI: Nalaz iz Velike Kladuše i problem naušnica tipa okrenute piramide. Glasnik Zemaljskog Muzeja u Sarajevu 1956, 63–84.

⁶² FETICH (1937) 282–284, CXXI–CXXIV. t. LÁSZLÓ (1955) 276–278. B. A. ПЫБАКОВ: Древние Русы. Сб. АРХ. (17) 1953 55–97. LÁSZLÓ (1955) 276–278.

⁶³ AMBROZ 115, fig. 5., A. K. AMBROZ: rec.: I. Erdélyi–E. Ojtozi–W. Gening: Das Gräberfeld von Newolino. Сб. АРХ. 1973. 2. 292, fig. 2, 1.

⁶⁴ Partant de la chronologie du cimetière des Goths en Crimée (Suuk su), les chercheurs soviétiques adoptent, comme date post quem 568: В. К. ПУДОВИН: Датировка нижнего слоя могильника Сууксу (550–650 гг.) Сб. АРХ. 1961. 1. 177–185.

⁶⁵ British Museum, Department of Medieval and Late Antiquities, 1912. No. d'inv. 6–10. 1.



Fig. 13. Sites importants qui figurent dans l'article: *Iran*: 1) Taq-é-Bostan, 2) Deilamān, 3) Amlesh, *Avars* de la première période dans le bassin carpatique: 4) Bócsa, 5) Csengele, 6) Csepel, 7) Deszk, 8) Kecel, 9) Kunbábony, 10) Tépe, *garnitures de ceinture granulées* de la Russie du Sud, des VI—VII^e siècles: 11) Borovoe, 12) Uteh-tépé, 13) Nahičevan (brûle-parfum en bronze), 14) Kamounta, 15) Borisovo, 16) Oufa 17) Madara (Bulgarie), 25) environs d'Olbia, 26) Hacki *Groupe de Péréchtchépino*: Mala Péréchtchépino, 20) Makoukhovka, 21) Zatzépilovka, 22) Glodosy, 23) Voznessenke, 24) Kéléguiye. *Explication des signes*: 1: Diffusion, en dehors du bassin carpatique, des garnitures de ceinture de type Martinovka (d'après Ambroz), 2: Territoire des Onogours-Bulgars sur le Kouban, aux VI—VII^e siècles (d'après Czeglédy), 3: Territoire de la culture de Saltovo-Mayak aux VIII—X^e siècles (d'après Pletneva)

jour de boucle d'oreille à ornement en forme pyramidale, et de ferrures de ceinture en forme d'écu qui semblent ressembler à celles d'Artzybachevo.⁶⁶ Dans le riche mobilier de la tombe d'Oufa on a trouvé le fragment d'un grand bout de courroie et des ferrures ellipsoïdales, presque entièrement identiques à celles d'Artzybachevo malgré la distance de presque 1200 km qui les sépare.⁶⁷ Les ornements granulés de ceinture, trouvés dans la région du Caucase, semblent jouer un rôle d'intermédiaire, dû à leur situation géographique, entre les steppes et l'Iran. Outre les fouilles de Utchépé, déjà traitées à propos de l'épée, et celles de Kamounta citées ci-haut, ce sont les mobiliers de tombe de Borissovo qui se rencontrent avec les ornements du type de Martinovka.⁶⁸ Les précédés ornementaux, et la situation chronologique identique renvoient à ce groupe les granulations de Voznessenske,⁶⁹ de Madara,⁷⁰ et les rares trouvailles du bassin carpathique des Avars du VI–VII^e siècles.⁷¹ Tous ces vestiges peuvent être situés au VI^e siècle, à la première moitié du VII^e s.

b) Les objets mis au jour à Mala Péréchtchépino⁷² représentent l'autre groupe des granulations qui peuvent être mises en parallèle avec les objets du Musée du Louvre, et aussi, probablement, leur limite chronologique supérieure. Ils posent des problèmes importants, non éclaircis de tous les points de vue, relatifs à l'histoire ethnique. Les chercheurs sont d'avis que l'on peut classer dans le même groupe les objets trouvés à Zatchépilovka, Kéléghie, Makoukhovka⁷³ et, certainement, aussi la tombe du kagan avar, mise au jour récemment à Kunbábony.⁷⁴ Le trait commun des mobiliers de tombes ukrainiennes est qu'ils peuvent être datés, selon le témoignage des monnaies y trouvées de l'époque précédant directement la migration ethnique déroulée aux environs de 670–680. Si l'on établit la liaison entre les mobiliers de ce groupe et les objets archéologiques avars, et entre leur situation chronologique et la donnée qui atteste que le quatrième fils de Kouvrat s'était établi en Pannonie,⁷⁵ on fait déjà un pas considérable en avant dans la périodisation des objets avars des VI^e–VII^e siècles, et dans leur interprétation historique.⁷⁶ Toutefois, le fond ethnique du groupe de type de Péréchtchépino ne semble pas être mis en lumière dans tous ses détails. L'essentiel n'est probablement pas notre ignorance concernant le peuple sur lequel régnaient les princes qui portaient ces ornements granulés tant aux steppes pontiques, que dans le bassin carpa-

⁶⁶ Voir note No 43.

⁶⁷ АХМЕРОВ 125–127. — Visiblement l'auteur cherche à rapprocher la limite chronologique supérieure des tombes, de la date où les Bachkirs apparurent. Contre cette datation et pour la datation des VI–VII^e siècle on peut citer: la ferrure de type de Martinovka, la ferrure de ceinture dont la forme et l'ornement sont identiques à ceux d'Artzybachevo, pointe de flèche de type Hun, la cuillère pour produits de beauté, la fibule à incrustations de pierres, la parure de vêtement en forme ovale, qui se trouvent dans le mobilier, ainsi que la technique de fabrication identique aux pseudo-boucles des premiers Avars et du milieu, en forme d'écu, des parures pectorales.

⁶⁸ В. САХАНЕВ: Раскопки на Северном Кавказе в 1911–12 годах. ИАК (56) (1914) 130, рис. 21–22.

⁶⁹ В. А. Гринченко: Памятка VIII ст. около с. Вознесенски на Запоріжжі. Арх. (Киев) 3, 1950 т. У. 2, 8.

⁷⁰ Les chercheurs bulgares établissent la date de la première tombe du III kourgan à Madara d'après la conquête du peuple d'Asparoukh en 671, В. МИКОВ: Последни могили находки. Сб. Мадара 1. София 1934, 429–38. MAVRODINOV 82. fig. 45. La situation chronologique des ferrures ovales à incrustation de pierres y semble contredire, en plus, les analogies exactes, tant en forme qu'en technique, ne se rencontrent dans le Sud de la Russie que jusqu'au VI^e siècle, parfois avec des ornements de ceinture de type de Martinovka (FETICH

(1937) t. I. 4, t. XXVI. 3, АХМЕРОВ 129, fig. 37. В. В. КРОПОТКИН: Клады византийских монет на территории СССР. Арх. СССР, Москва 1962, рис. 14). Vu que d'autres ferrures de ce type ne sont pas connues en Bulgarie, il semble plus vraisemblable de mettre en rapport les objets de Madara avec les premiers Avars (en qui ce concerne leur passage le long du Bas-Danube, et leur règne aux bords de la Mer Noire voir S. SZÁDECZKY-KARDOSS: Über die Wandlungen der Ostgrenze der awarischen Machtsphäre. Researches in Atlantic Languages, ed. L. Ligeti. Budapest 1975. 267–274).

⁷¹ Par exemple Kunbábony, et un ornement de natte, non publié, provenant de Pákapuszt, conservé au musée de Szeged.

⁷² А. БОБРИНСКОЙ: Перещепинский клад. МАР (34) 1914 111–120.

⁷³ А. Т. Сміленко: Глодоські скарби. Київ 1965. 41. рис. 42. BÓNA (1970) 259–260.

⁷⁴ I. BÓNA: A népvándorlás kora. Magyarország története I. (L'époque des migrations des peuples. Histoire de Hongrie I.) (Manuscript)

⁷⁵ SZÁDECZKY-KARDOSS: Kuvrat fiának, Kuberek a története és az avarkori régészeti leletanyag (Histoire de Kuber, fils de Kuvrat et les objets archéologiques provenant de l'époque avar). Ant.Tan. 15 (1968) 85–87.

⁷⁶ KOVRIG (1963) 228–231, BÓNA (1971) 286–292.

thique (Péréchtchépino, Kunbábony),⁷⁷ puisque cette technique, demandant un travail minutieux, ne devait pas créer une mode généralisée. Ce qui nous pousse à l'étude des cadres historiques c'est le fait que les mobiliers de Péréchtchépino et ceux de Voznessenske et de Glodosy (qui semblent être plus anciens du premier à peu près d'une génération) ont bien plus d'attaches avec l'époque avare précoce (568—670) qu'avec l'époque moyenne (à partir de 670 environ).⁷⁸ Leur attribution aux Onogours⁷⁹ est impossible vu l'énorme distance entre les régions où ils sont répandus et les régions des Onogours-bulgares du Kouban (v. fig. 13). Il ne faut pas négliger non plus le fait qu'à l'instar des objets de Martinovka, ils ne présentent aucun trait commun avec les objets de la culture de Saltovo-Mayaki, plus jeune presque d'un siècle et créée par les Bulgares et les Alains, et restent en marge de l'aire de diffusion de celle-ci (fig. 13).⁸⁰

5. Pour conclure, je cite encore deux données que l'on peut considérer comme analogies de notre harnais iranien chez les peuples des steppes. Le même procédé dans le confectionnement des attaches (bande pliée, avec arête faisant saillie au milieu), la manière de les poser, reviennent aussi sur les ferrures de ceinture de l'aristocratie avare de la période précoce, et il y a entre elles aussi des analogies dans les détails technologiques (granulations rangées entre cloisons, sur un corps moulu).⁸¹ L'autre donnée a, elle aussi un caractère technologique; l'ornement à l'aide de double fil, torsadé en sens opposé, que l'on voit sur les ferrures *f—g*), on les retrouve sur les ornements ovales incrustés de pierres, datant des VI—VII^e siècles.⁸²

En conclusion: les données dont nous disposons actuellement montrent que les ornements granulés des ceintures et des harnais n'étaient connus, à l'époque qui nous intéresse, que dans l'aristocratie des peuples des steppes est-européennes, et que, dans les steppes pontiques, ils disparaurent au dernier tiers du VII^e siècle. Il va sans dire qu'il serait vain de chercher des rapports historiques concrets entre les ornements granulés mentionnés et le harnais conservé au Musée du Louvre. On peut toutefois constater que le harnais à double rangée de ferrures, connu tout d'abord probablement en Iran, s'est introduit aussi chez les Avars. Les granules par contre, et quelques menus détails, rapprochent les objets en question de ceux qui révèlent des rapports avec les Nomades de l'Europe orientale,⁸³ à mon avis avec les Avars. Le VI^e siècle, ou le début du VII^e s. semblent s'offrir pour leur datation, et leur présence en Iran peut être considérée comme preuve des interinfluences entre l'Iran et les peuples des steppes (Avars?).

III. GARNITURE DE CEINTURE

1. En 1964, le British Museum a acquis par achat une garniture de ceinture de l'époque sassanide, qui est censée provenir du Nord-Ouest de l'Iran, et dont une brève communication a rendu compte.⁸⁴ Me référant à cette dernière, ici je ne m'étends qu'à sa description technique et à son appréciation du point de vue des peuples des steppes.

a) *Ferrure en forme d'écu, granulée* (fig. 14, No. 1—4, 9). Le fond a été modelé dans une moule de pressage. Au milieu de chaque ferrure un mince cadre, en forme d'écu, fait saillie, et au bord une bague perlée est soudée. Dans le champ intérieur, creux, il y a de menues sphères granulées rangées sans régularité. Sur la face postérieure de chacune il y a trois attaches fixatives

⁷⁷ M. I. Bóna a attiré mon attention sur la collection du lycée protestant de Sárospatak où il y avait un ornement de ceinture en fonte, décoré de motifs imitant la granulation, cf. V. BUDINSKY-KRIČKA, N. FETTRICH: Das altungarische Fürstengrab von Zemplín. Bratislava 1973, Abb. 66. 4.

⁷⁸ Les deux sortes d'attaches d'épée, l'étrier à longue branche, le faux fermoir, le bout de courroie à plaques, le grand bout de courroie à incrustation de pâte, ferrure de ceinture rectangulaire, ajourée.

⁷⁹ ARTAMONOV 174—175.

⁸⁰ PLETNEVA 187, 50, fig. 8 et les consultations avec M. K. Czeglédý m'ont servi de base.

⁸¹ Par exemple FETTRICH (1937) t. CXIX. 1b, 2b, 3b, 6.

⁸² Voir AKHMEROV, MIKOV op. cit. (notes 60, 63).

⁸³ MONGAYT 129—130, AKHMEROV 136.

⁸⁴ BARNETT—CURTIS 128, t. LIX. b, 136, 51.

dont le travail est identique à celui du harnais du Musée du Louvre et des ornements de ceinture des anciens Avars. Les attaches étaient soudées de manière à ce que l'orifice des deux premières soit perpendiculaire à l'axe de la ferrure, tandis que celui de la supérieure s'y adapte. Sur la face postérieure de chaque ferrure la partie intérieure est remplie, jusqu'au bord, d'une matière brune noirâtre, durcie, ressemblant à du cuir.⁸⁵ Cinq pièces. Larg.: 3,5 cm, h.: 3,6 cm, épais.: 0,9 cm, long. de l'attache: 0,7 cm.

b) *Ferrure à visage* (fig. 14, No. 6—8). Dans la partie, concave, du milieu on voit de face une tête de femme. Ses cheveux sont coiffés en hauteur et pendent des deux côtés. Au visage estampé des sphères granulées sont encore soudées qui veulent certainement suggérer des boucles d'oreille. Ici aussi, le bord est encadré d'une rangée de perles, et sur la face postérieure il y a deux attaches dont l'orifice est perpendiculaire à l'axe. Trois pièces. Larg.: 2,5 cm, h.: 2,6 cm, épais.: 0,4 cm, long. de l'attache: 0,7 cm.

c) *Ferrure estampée* (fig. 14, No. 5). Les ornements imitant des demi-sphères et des rangées de pompons, l'estampage de faible qualité, l'attache, cassée, placée en bas, la distinguent nettement des types *a—b*). Les attaches sur la face postérieure sont perpendiculaires à l'axe, à l'intérieur il y a de la matière genre cuir. Une pièce. Larg.: 2,9 cm, h.: 3,1 cm, épais.: 0,4 cm, long. de l'attache: 0,7 cm.

d) *Petit bout de courroie* (fig. 14, No. 15—17). Le travail et l'ornement sont identiques à ceux de la ferrure *c*). Deux clous à tête sphérique, faits de fil d'or, le fixaient. Ils sont très longs, probablement étaient-ils encore recourbés dans la courroie. La face postérieure des bouts de courroie était recouverte d'une simple plaque d'or soudée. Trois pièces. Long.: 4,4 cm, larg.: 2,3 cm, épais.: 0,4 cm.

e) *Bout de courroie* (fig. 14, No. 10—14, 18—19). L'estampe qui servait à leur préparation était plus soigneusement travaillée que pour les types *d*). L'ornement est composé de formations imitant des feuilles, dans un cadre imitant une dense rangée de perles. L'arrangement de la face postérieure, la manière de les fixer sont identiques au type *d*). Sept pièces. Long.: 6,4 cm, larg.: 2,5 cm, épais.: 0,4 cm.

2. Nous connaissons bien le rôle symbolique que la ceinture avait joué dans la vie des peuples des steppes.⁸⁶ Il semble que l'on peut démontrer la même fonction dans l'ancien Iran aussi,⁸⁷ cependant, toutes les données y relatives et pouvant être datées proviennent des époques d'après le VI^e siècle. Le ceinturon pour armes et la ceinture de parade à ferrures étaient inconnus chez les Sassanides, aussi leur reproduction à Taq-é Bostan⁸⁸ doit-elle dater vraisemblablement de la première période où cette mode a pénétré en Iran. Connaissant les rapports des reliefs de Taq-é Bostan avec les peuples des steppes,⁸⁹ il est essentiel pour nous de voir que l'artiste, si soigneux dans son travail, voulait reproduire des ceintures avec des ferrures rondes dont pendent beaucoup (min. 9 pièces) courroies secondaires ornées de petits bouts de courroie, ou, outre ceux-ci, de ferrures. C'est précisément ce grand nombre des courroies secondaires qui caractérise les garnitures qui nous sont parvenues, dans un état relativement complet, du Nord-Ouest de l'Iran (celles du British Museum et d'Amlesh), ainsi que les ceintures des anciens Avars, et des découvertes à Utch-tépé.⁹⁰ Sans compter l'Extrême Orient,⁹¹ les ceintures à plusieurs courroies secondaires sont inconnues dans les steppes avant le VI^e siècle.⁹² A partir de la fin du VII^e

⁸⁵ Selon les auteurs de la première publication des résultats des fouilles: bitumen, v. *ibid.*

⁸⁶ LÁSZLÓ (1955) 181—182, PLETNEVA 161.

⁸⁷ G. WIDENGREN: Le symbolisme de la ceinture. *arénica Antiqua* 8 (1968) 133—155.

⁸⁸ Analyse exemplaire dans GROPP 273—278.

⁸⁹ v. note No 47.

⁹⁰ v. note No 42, 84.

⁹¹ L. FERENCZY: A belső-ázsiai övtípusok távol-keleti és nyugati elterjedése és kapcsolatai. (Diffusion en Extrême Orient et à l'Occident des types de ceinture de l'Asie Intérieure, et leurs rapports. Intervention faite à la conférence en novembre 1973 de la Société Kőrösi Csoma et sur la base de son travail en cours de préparation.

⁹² Sur les ceintures des premiers Avars voir KOV-RIG (1963) 105.

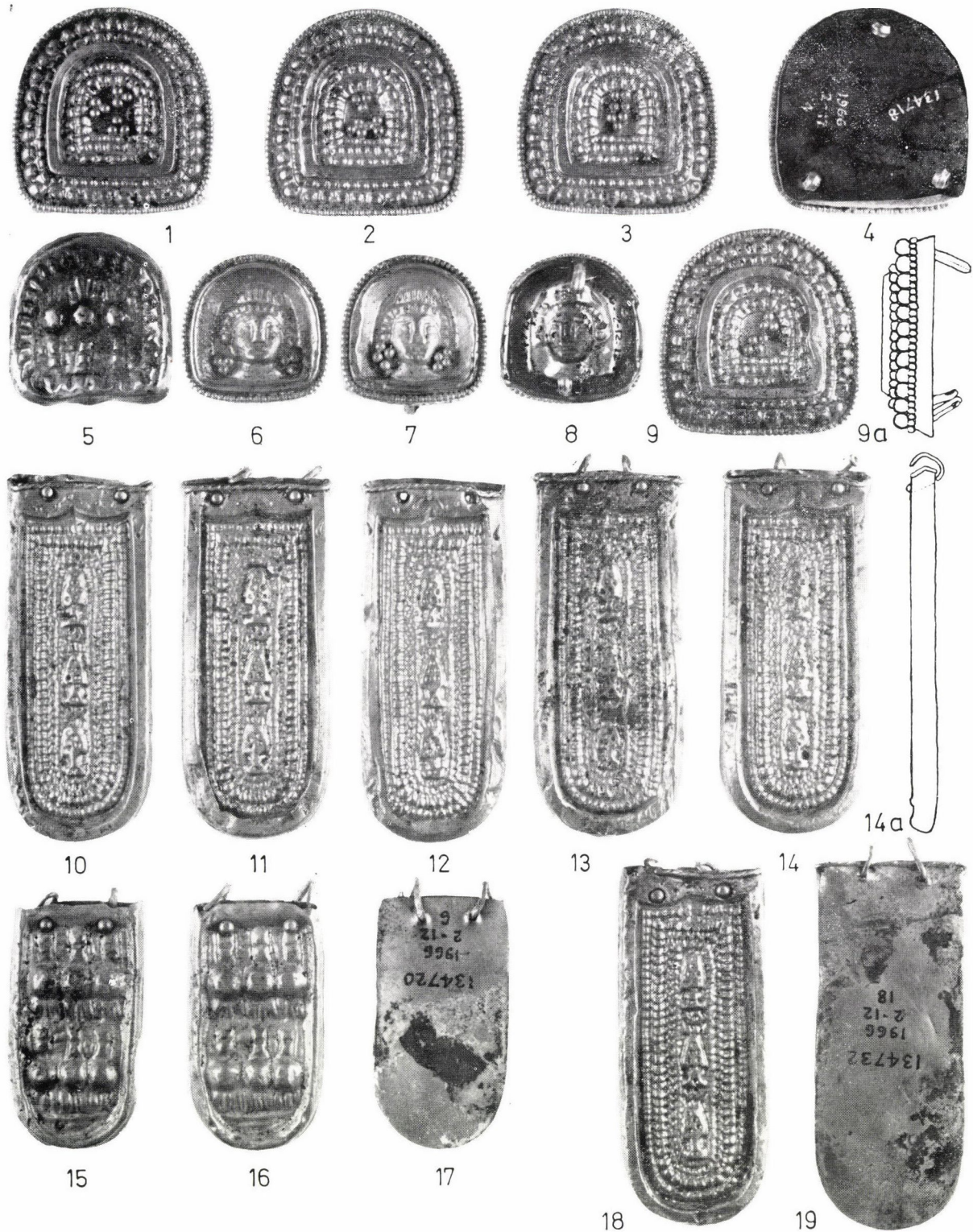


Fig. 14. Garniture de ceinture de l'époque sassanide tardive. British Museum. (photo: British Museum)

siècle la structure de la ceinture subit un changement aussi bien chez les Avars de l'époque moyenne et tardive,⁹³ que chez les Turcs.⁹⁴ En même temps, le nombre des courroies secondaires se réduit considérablement,⁹⁵ ce qui indique à la fois les limites chronologiques supérieures des deux garnitures de ceinture iraniennes en question. La limite inférieure est indiquée par leur reproduction à Taq-é Bostan et par le fait que ce genre de ceinture n'est pas connu à Byzance non plus avant le dernier tiers du VI^e siècle.⁹⁶ On peut encore y ajouter que les oiseaux tournés en face l'un de l'autre que l'on voit sur une des ferrures d'Amlesh (il faudra encore accorder une attention toute particulière à la présence en Iran, à ces siècles, de ce symbole chrétien !) ont des analogies exactes, connues dans des tombes avars datées du début du VII^e siècle.⁹⁷ Résultant ce qui précède, nous pourrions dire que, selon ces indications, l'utilisation des ceintures à ferrures commence en Iran dans les temps succédant aux migrations turco-avars et que ces ceintures ont des ressemblances de structure et parfois d'ornement avec les garnitures utilisées dans les steppes. Les ornements de ceinture du British Museum et d'Amlesh peuvent être datés de l'époque entre la fin du VI^e et le début du VII^e siècle.

IV. NOTE SUR LES RELATIONS AVEC L'ORIENT DES AVARS DES PREMIERS TEMPS (568—670)

I. A propos de la ceinture, du harnais et de la garniture de ceinture iraniens que nous venons de traiter, c'étaient en prépondérance des objets archéologiques des steppes qui s'offraient comme analogies.⁹⁸ On est amené à penser que ce ne doit pas être un fait du hasard, mais que l'on pourrait y chercher des raisons historiques, notamment l'influence entre l'Iran sassanide et ses voisins septentrionaux. L'examen de cette question peut être intégré dans un aspect plus général (l'influence entre les cultures des citadins et des Nomades), comme l'a fait une étude riche en idées très utiles.⁹⁹ Cette méthode est fort fructueuse dans l'étude générale de l'histoire eurasiennne, mais son application exclusive signifierait de renoncer à un des objectifs principaux de l'archéologie qui est d'étudier les relations entre les objets et l'histoire. Raspopova a raison de dire que différentes découvertes et modes se diffusaient souvent presque en même temps dans les steppes eurasiennes. Cependant, la question se pose si l'état actuel de l'archéologie de ces régions n'est pas pour quelque chose dans cette délimitation trop souple de l'époque (« presque en même temps »)? En ce qui concerne les objets archéologiques des steppes de l'Asie Centrale et de la Haute Asie, l'archéologie ne peut malheureusement offrir aux historiens que des datations relatives plutôt à des siècles et non pas à des décennies, aussi ne pouvons nous indiquer avec assurance le fond

⁹³ D. CSALLÁNY: Der awarische Gürtel. *Acta Arch. Hung.* 14 (1962) 445—476.

⁹⁴ Nous ne possédons pas encore d'analyse des ceintures turques. En guise d'orientation voir quelques ouvrages d'ensemble: Ф. X. АРСЛАНОВА: Памятники павлодарского Прииртышья (VII—XII вв.). Новое в археологии Казахстана, ред.: М. К. Кадырбаев; Алма-Ата 1968, 100—101, № 180, 189. С. И. ВАЙНШТЕЙН: Некоторые вопросы древнетюркской культуры. *Сов. Этн.* 1966. 3. 10 рис. 88, А. А. ГАВРИЛОВА: Могильник Кудыргэ как источник по истории алтайских племен. Москва—Ленинград 1965, т. XXXI. 22, 24, 55.

⁹⁵ En Asie Centrale: VON GABAIN: t. 4, 10, en Europe Orientale, dans la culture de Saltovo-Mayaki: Б. А. ШРАМКО: Древности Северского Донца. Харьков 1962, chez les Hongrois du X^e siècle: I. DIENES: A karancslapujtői honfoglalás kori öv és mordvinföldi hasonmása (La ceinture de Karancslapujtó, de l'époque de la conquête du pays et son analogie en territoire mordve) *Arch. Ért.* 91 (1964) 31—37.

⁹⁶ WERNER (1974) 125.

⁹⁷ Gy. LÁSZLÓ: Adatok az avar kori műipar ókeresztény kapcsolataihoz (Données relatives aux rapports de l'industrie décorative de l'époque avars avec l'art paléo-chrétien) Budapest 1935, t. I. 1—8, 21—27. Gy. TÖRÖK: in: *Cemeteries of the Avar Period (567—829) in Hungary I.* Budapest 1975, t. XXXIII, 3—5, SALAMON—ERDÉLYI XXVI 4 etc.

⁹⁸ La référence selon laquelle les objets cités provenant des fouilles de Dailamān et d'Amlesh appartiendraient peut-être à des mobiliers de tombes, pourraient témoigner de leur origine non purement iranienne. Le zoroastrisme s'était solidement maintenu précisément dans la région d'Azerbaïdjan, même après la conquête arabe. (A. GODARD: *Die Kunst des Iran.* Paris 1964, 186), et dans cette religion on pratiquait l'exposition des défunts et l'incinération (résumé de cette coutume: R. GHIRSHMAN: *Recherches sur les coutumes funéraires sassanides.* *Artibus Asiae* 11 (1948) 300—302).

⁹⁹ RASPOPOVA (1970) 86—91.

ethnique des phénomènes que dans des cas extrêmement rares. Cependant, même à l'état actuel des recherches, nous possédons des points de vue à partir desquels, on ne doit pas se contenter de formules généralisantes (ici par exemple: Iran et «les steppes») concernant la diffusion de certains objets à l'époque des grandes migrations, mais quelque fois il est permis d'y attribuer un rôle décisif à certains groupes ethniques. Tel est le cas par exemple de l'étrier en fer dont l'apparition en Europe est en rapport, selon une opinion généralement admise, avec la venue en 568 des Avars en Europe. De même, il ne faut certainement pas renoncer à donner une interprétation ethnique plus concrète p. ex. à la présence en Italie du Nord de certains objets souvent de caractère nettement avar, tout en reconnaissant l'importance des influences byzantines¹⁰⁰ que subirent d'ailleurs aussi bien les Lombards que les Avars (voir les contacts et interinfluences lombardo-avars). Revenons aux Sassanides: vu les circonstances historiques, je suis d'avis que ces rapports avec les peuples des steppes (en premier lieu les Avars) des objets archéologiques iraniens traités ci-dessus, ne peuvent pas avoir un caractère exclusivement général ou culturel. Nous savons fort bien qu'à partir du milieu du VI^e siècle, les Turcs (plus tard les Khazars) sont devenus voisins, et bientôt possesseurs des territoires Nord-Est et Nord-Ouest de l'Empire des Sassanides, et c'est de là (aussi) que partait (une partie du) le peuple qui a apparu à Byzance en 557 sous le nom d'Avars. De toute façon, nous avons donc des raisons sérieuses pour compter avec les relations orientales du legs des premiers Avars dans le bassin carpatique. En m'y engageant, je suivrai déjà des chemins battus, puisque dès le début, les chercheurs tâchaient de situer ces objets dans l'entourage contemporain des steppes eurasiennes.¹⁰¹

Ici, je traiterai les rapports orientaux des Avars dans des *limites chronologiques* (examinant uniquement l'époque précoce), et les observations relatives à ce qui renvoient à l'Asie seront examinées en *groupements géographiques*, et enfin tout cela sera *confronté aux recherches des orientalistes*.

2. La détermination du legs de la première génération des Avars dans le bassin carpatique a indiqué à la fois une des directions de leur rapports orientaux: les analogies et les antécédents chronologiques des étriers à longues branches se retrouvent en Haute Asie,¹⁰² et, comme il a été démontré entretemps, en Extrême-Orient.¹⁰³ L'inhumation par incinération — qui a suscité quelque confusion dans la définition de l'ethnie à laquelle appartiennent certains objets archéologiques de Nomades des steppes pontiques aux VI–VIII^e siècles¹⁰⁴ — peut être bien suivie par les fouilles archéologiques, appuyées par les sources documentaires, jusqu'au territoire de l'actuel Touva.¹⁰⁵ Un type de boucle d'oreille (fig. 15, No. 3, 4) et une analogie exacte d'un outil genre pioche sont connus du cimetière de Koudirgué (Altaï).¹⁰⁶ Les grandes attaches, sculptées en os, se rencontrent uniquement chez les Avars de l'époque précoce,¹⁰⁷ leur origine de la Haute Asie a été démontrée récemment.¹⁰⁸ Vu le grand nombre d'objets, bien datés, provenant de l'Extrême Orient,¹⁰⁹ il est superflu de citer des arguments pour prouver dans quel sens faut-il chercher en dernier compte

¹⁰⁰ WERNER (1974) 109–139.

¹⁰¹ Pour l'histoire des recherches archéologiques et le résumé des rapports orientaux voir: I. ERDÉLYI: *Az avarság és Kelet* (Les Avars et l'Orient) (manuscrit).

¹⁰² KOVRIG (1955) 163–192, BÓNA (1971) 289–291.

¹⁰³ И. Л. ҚЫЗЛАСОВ: О происхождении стремян. *Сов. Арх.* 1973. 3. 24–26.

¹⁰⁴ ARTAMONOV 175 et PLETNEVA 100–102 ont indiqué que dans ces cas-là il faut penser à des analogies turques.

¹⁰⁵ BÓNA (1971) 290; vue d'ensemble des tombes turques avec inhumation par incinération: А. Д. ГРАЧ: Древнейшие тюркские погребения с сожжением в Средней Азии. Москва, 1968, 207–213.

¹⁰⁶ BÓNA (1971a) 26.

¹⁰⁷ A. KISS: *Az avar kori hadművészet* (L'art militaire de l'époque avar). Travail de diplôme à la chaire d'archéologie de l'Université de Budapest. Budapest 1962, 169.

¹⁰⁸ K. MESTERHÁZY: *Népvándorlás kori esontesatok* (Boucles en os de l'époque des grandes migrations). *Arch. Ért.* 78 (1969) 242–246.

¹⁰⁹ A. ITO: *Zur Chronologie der Frühsillazeitlichen Gräber in Südkorea*. Munich, 1971, II. t. XX 19b, t. XXXVI 21b, fig 46 9b. — Le bout de poignée d'épée sous l fig. 15 du présent article provient de la Corée de l'époque de Silla et il est conservé au Musée Guimet.

l'origine des épées avares à poignée circulaire (cf. fig. 15 No. 1, 2).¹¹⁰ Les flèches «sifflantes» ou «à feu» du même type que celles, caractéristiques, des tombes turques (T'ou-kiou), se rencontrent pendant toute l'époque avare, tandis que de telles pointes de flèche étaient inconnues en Europe.¹¹¹

3. On ne peut pas négliger les données, moins fouillées qui rattachent le legs des Avars des temps précoces à l'Asie Centrale. Dans ce qui précède j'ai cherché à montrer que les Nomades ont, peut-être, emprunté à l'Iran sassanide l'ornement du harnais par une double rangée de ferures, tandis qu'à leur tour les Persans ont emprunté à leurs voisins «barbares» l'utilisation de plusieurs types d'objet. Les recherches ont déjà démontré que les inhumations partielles du cheval se rencontrent le plus tôt dans les steppes kazakhes,¹¹² et que les analogies des tasses et vases d'argent, trouvés presque uniquement dans les tombes avares des VI–VII^e siècles, se rencontrent parmi les produits de l'orfèvrerie de l'Asie Centrale et sur les fresques des villes de Sogdiane et de Tokharistan.¹¹³ Vu les difficultés auxquelles on se heurte en essayant de trouver l'origine des armures lamellées, utilisées exclusivement par les Avars anciens, dans les steppes pontiques ou en Haute Asie, on a probablement le droit de les considérer comme originaires de l'Asie Centrale.¹¹⁴ Peut-être est-il possible d'avancer que certaines peintures murales de l'Asie Centrale¹¹⁵ représentent des boucles d'oreille analogues à un groupe de boucles d'oreille avares à but sphérique.

Le classement en groupes présente ici est appuyé par les recherches anthropologiques sur les Avars de Hongrie qui ont démontré la présence aux VI–VII^e siècles d'un type ethnique mongoloïde, moins nombreux, et d'un type pamirien, indiquant un pourcentage ethnique plus considérable.¹¹⁶

Dans les recherches historiques sur l'origine des Avars, les débats avaient lieu sur l'exclusivité ou la prééminence de l'origine d'Asie Centrale et/ou de la Haute Asie. Les renseignements que

¹¹⁰ Il est à noter que, partant de la définition d'Albaum, à Afrassiab de pareils bouts de poignée se rencontrent non seulement chez les ambassadeurs de Corée, mais aussi chez les hôtes sogdiens et chez les gens de Shash (personnages sous les Nos 11, 14, 24, 25, 37). A ma connaissance, en Asie Centrale c'est l'unique reproduction iconographique d'épées à poignée avec bout circulaire dont le type peut être mis en parallèle avec l'épée des premiers Avars. Ce type d'épée est absolument inconnu dans cette région dans les périodes précédentes, tandis qu'en Extrême Orient il se rencontre en grand nombre déjà dans les siècles antérieurs à la naissance d'Afrassiab. (Des statuettes à représentations des épées aux attaches de 3 demi-cercles, mis au jour en Chine septentrionale, pour confirmer cette hypothèse de leur origine, y doivent être notées, voir: Historical Relics Unearthed in New China [en chinois] Peking 1972, 140.)

¹¹¹ Les Hioung-nou et les Tures se servaient de flèches sifflantes: Н. Я. БИЧУРИН: Собрания сведений о народах обитавших в Средней Азии в древние времена. Москва—Ленинград I. 1950. К. У. КÓНÁЛМÍ: Über die pfeifenden Pfeile der innerasiatischen Reiternomaden, Acta Orient. Hung. 3 (1953) 67. Le résumé typologique des pointes de flèche avares «sifflantes» ou «incendiaires» voir: J. KÁLMÁR: Az avar nyílhegy (Pointe de flèche chez les Avars). Arch. Ért. 1944—45. 285 fig. 1.

¹¹² Dans la littérature relative aux inhumations avec cheval dans les steppes, à Haut Moyen-âge, on ne trouve pas encore la réponse au problème posé par les tombes de chevaux et par le rite des peaux de cheval empaillées. Pour une des formes de l'inhumation avec cheval chez les premiers Avars l'origine sud-sibérienne est supposée par P. ТОМКА: Horse Burials among the Mongolians. Acta Arch. Hung. 21 (1969) 152—153. La littérature hongroise

sur cette question est résumée par BÓNA (1971) 315, les parallélismes orientaux sont énumérés dans I. ERDÉLYI: Parallèles orientales de sépultures équestres de l'époque avare dans le bassin des Carpathes. Conférence Internationale 1971 à Szeged, ed. L. Gerevich. Budapest 1972, 52—53, le rite avec peau de cheval empaillée apparaît pour la première fois aux IV—V^e siècles dans les steppes kazakhes, cf. Cs. BÁLINT: A honfoglalás kori lovastemetkezések (Les sépultures équestres à l'époque de la conquête du pays par les Hongrois). MFMÉ 1971/2 92—94, les sépultures équestres du rite partiel de l'époque avare furent rassemblées par Gy. ROSNER (manuscrit).

¹¹³ BÓNA (1971a) 23.

¹¹⁴ С. П. ТОЛСТОВ: Древний Хорезм. Москва 1948, 225., WERNER (1974) 114—117. BÓNA (1971) 291. Л. Н. ГУМИЛЕВ: Статуэтки воинов из Туяк мазара. Сб. МАЭ 12 (1949) 233—234, 239—240. BÓNA (1971) 291, ouvrages d'ensemble: D. CSALLÁNY: Avar kori páncélok a Kárpát-medencében (Armures de l'époque avare dans le bassin carpatique) I. JAMÉ 12—14. (1969—1971) 7—14, von GABAIN I. 142—143, la première apparition de l'armement lourd est rattachée aux Scythes par E. В. ЧЕРНЕНКО: О времени и месте появления тяжелой конницы в степях Евразии. МИА 177 (1971) 35—38.

¹¹⁵ p. ex. Л. И. АЛЪБАУМ: Балалык-тепе. Ташкент 1960, рис. 98—100, 127. ФУКАИ-НОРИУЧИ t. IX. etc.

¹¹⁶ P. LIPTÁK: The «Avar Period» Mongoloids in Hungary. Acta Arch. Hung. 10 (1959) 251—279, Id.: Zur Frage der anthropologischen Beziehungen zwischen dem Mittleren Donaubecken und Mittelasien. Acta Orient. Hung. 5 (1955) 307—309. — Pour l'étude historique des ethnies il serait fort utile si, dans l'anthropologie on se servait des périodes archéologiques au lieu des désignations générales comme «époque avare», ou les groupements selon les siècles.

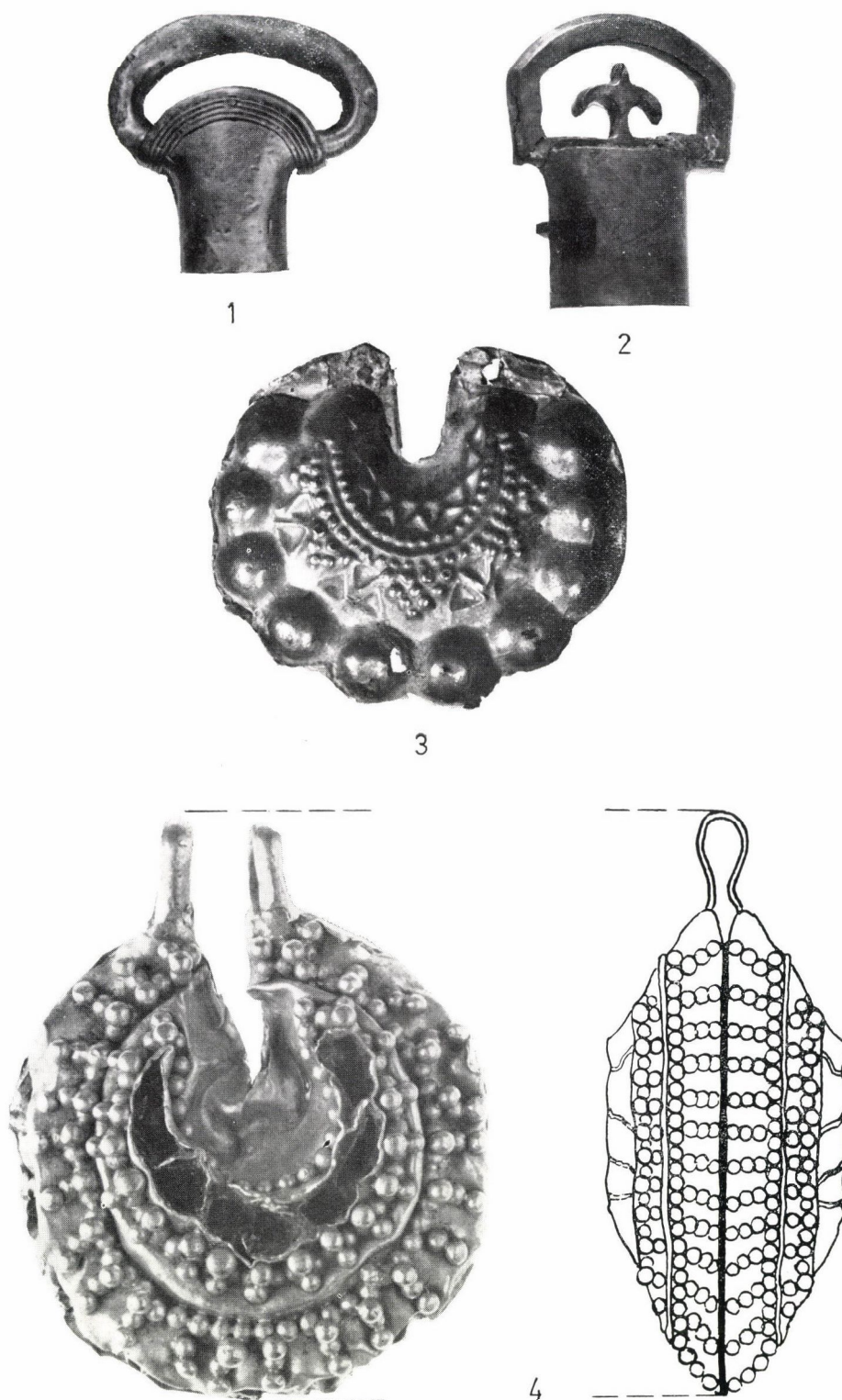


Fig. 15. Embouts circulaires de poignée: (dimensions 1 : 2): 1: avar précoce (Csengele), 2: IV—VI^e siècles, Corée (photo: Musée Guimet), boucles d'oreille du VI^e siècle (dimension 2 : 1), 3: Mezőszilas (Hongrie), 4: environs de Kertch, Union Soviétique (photo: British Museum)

nous fournissent les fouilles archéologiques d'ores et déjà montrent avec évidence qu'il ne peut plus s'agir de l'exclusivité de l'une ou de l'autre de ces régions. D'un autre côté, il semble que certaines observations et hypothèses de l'archéologie et de l'orientalisme peuvent être presque entièrement coordonnées. Les objets de l'époque ancienne des Avars indiquent clairement *deux* directions vers l'Orient, l'une vers l'Asie Centrale et l'autre vers la Haute Asie. Ces indications soutiennent parfaitement ces théories historiques-linguistiques lesquelles prennent les Avars, qui ont occupé le bassin carpatique en 568, pour un mélange d'éléments *uar de la Haute Asie, et d'éléments *zyōn* de l'Asie Centrale.¹¹⁷ Par conséquent, parmi les objets archéologiques mis au jour dans le bassin carpathique et provenant de l'époque entre 568 et environ 670, les éléments archéologiques-culturels groupés ci-bas ont des rapports avec les populations fuyant les Turcs, d'une part, et de l'autre avec celles venant du voisinage septentrional de l'Iran:

Asie Centrale

harnais à double rangée de ferrures
épée à dépassant en forme de P
armure lamellée en fer
boucles d'oreille à sphère
coupe d'argent à pied

inhumation partielle du cheval
éléments anthropologiques pamiriens

Haute Asie

étrier à longues branches
poigné d'épée circulaire
lance
boucle d'oreille de type Mezőszilas
attache en os
flèche « sifflante »
inhumation par incinération
éléments anthropologiques mongoloïdes

Il reste encore beaucoup à faire pour mettre pleinement en lumière les éléments qui à partir de la seconde moitié du VI^e siècle, rattachent certains objets avars à ceux qui sont répandus surtout dans le Sud de la Russie. J'avance, comme hypothèse, que c'est là-bas où sont nées les boucles d'oreille à ornement en forme pyramidale,¹¹⁸ ainsi que, vu leur absence en Asie Centrale et en Haute Asie, les tombes-niches¹¹⁹ proviennent de cette région, j'y ajouterai encore les ornements de ceinture de type de Martinovka, et aussi les éléments anthropologiques européides (sans oublier évidemment les éléments fournis par la population locale!), lesquels pouvaient s'introduire dans la culture des Avars dans les steppes pontiques.

Les trames qui conduisent des Avars du bassin carpatique en trois directions (Asie Centrale, Haute Asie et Russie méridionale) nécessitent encore des recherches intenses. D'autre part l'appréciation de l'importance avec laquelle les composants que nous venons d'étudier, entre dans l'ethnogenèse avar est encore à faire. A l'état actuel des recherches il semble — et à mon avis c'est bien ce qui correspond le mieux aux recherches historiques — que l'élément décisif parmi les Avars précoces était constitué par les immigrés d'Asie Centrale, à côté desquels la part de ceux de la Haute Asie est minime, à peu près de 10–20 % (compte tenu des données anthropologiques aussi¹²⁰),

¹¹⁷ CZEGLÉDY: 20–21, 121 (ibid., bibliographie détaillée). Dans l'archéologie, BÓNA (1971a) 23, remarqua la première fois que les rapports orientaux des vestiges avars témoignent des *deux* directions. La même idée se trouve dans un manuscrit de P. TOMKA.

¹¹⁸ Il faut encore éclaircir l'origine et l'éventuel fond ethnique de la granulation appliquée aux VI–VII^e siècles sur les garnitures de ceinture des personnes de haut rang des steppes. Outre les ferrures déjà mentionnées d'Amlesh et de Borissovo, nous avons connaissance d'un document de même âge dans la vallée de Talas (H. J. HEIKEL: *Altertümer aus dem Tale des Talas in Turkestan*. Helsinki 1918, t. I. 11). Il est intéressant que chez les Avars du bassin

carpatique elles sont peu nombreuses (voir notes 58, 71), et qu'elles manquent entièrement en Khazarie, prise dans le sens strict, et sur le territoire de la culture de Saltovo-Mayaki, et il est remarquable que leur nombre augmente dans les tombes des Nomades des régions du Dniepr (voir fig. 13).

¹¹⁹ Sur les tombes-à-niches voir J. HARMATTA: *Beszámoló Fettich N.: Régészeti tanulmányok a késő-hun fémművesség történetéhez c. könyvének megvitatásáról* (Compte rendu des débats sur le livre de N. FETTICH: *Études archéologiques concernant l'histoire du travail des métaux chez les Huns de l'époque tardive*). Arch. Ért. 1954. 205, KOVRIG (1955) 183.

¹²⁰ Selon les informations aimablement communiquées par *Maresik A.*

tandis que la proportion des populations ayant des attaches avec la Russie est aussi de peu d'importance. Et enfin, de ma part je tiens pour certain que dans les recherches futures relatives à l'origine des Avars, les observations archéologiques joueront un rôle plus décisif que jusqu'ici.

CONCLUSION

Vu le problème encore peu éclairci de l'origine des Avars, le nombre réduit des objets tures occidentaux des VI–VII^e siècles, ainsi que l'absence presque totale des « menus objets » iraniens datant de cette époque, il y a plusieurs questions fondamentales que je n'ai pu traiter que superficiellement ou auxquelles je n'ai même pas pu tenter de répondre. (Comment, où, quand, et avec quels éléments nomades les Iraniens avaient eu des contacts qui pouvaient exercer une influence décisive sur l'origine des Avars. Nous ignorons aussi les circonstances exactes dans lesquelles se sont exercées les interinfluences entre l'Iran et les peuples des steppes, également ne pouvais-je donner un tableau détaillé concernant le fond précis de la naissance du groupe d'épées en question, de la diffusion en Europe orientale du type de granulation que nous avons vu.) Excepté les turcologues (voir l'origine partiellement iranienne de l'écriture runique des Turco-Avars et certains de leur noms de dignité) tout le monde a observé les Nomades, en présentant l'époque et la culture matérielle des Sassanides, de derrière les bastions de la haute civilisation. Dans l'étude présente j'ai cherché à étudier certains objets mineurs de l'Iran des VI–VII^e siècles du point de vue des peuples des steppes et pour en tirer des enseignements sous cet aspect.

APPENDICE

Le présent article fut déjà sous presse que, pendant l'été 1977 à Paris et à Mayence j'ai eu connaissance de trois épées provenant d'Iran et appartenant au groupe étudié ci-dessus.

L'épée acquise récemment par le Musée du Louvre est une donation du professeur Roman Ghirshman et provient d'Iran par le commerce des objets d'art (fig. 16. 1–2.).¹²¹ La plaque recouvrant son fourreau est en argent de bonne qualité, son ornementation est le résultat d'un travail soigneux et les traces d'usure témoignent d'un long emploi. L'épée fut trouvée en morceaux mais une restauration radicale en a fait disparaître toute trace, même les petits détails faisant défaut furent complétés. Toutefois le nettoyage complet de la surface de la plaque d'argent n'a pas été fait lors de la restauration. L'homogénéité de l'ornementation laisse supposer que l'aile à passant mal remise lors de la restauration fut originairement placée sous l'entrée du fourreau, à 13–15 cm environ du rebord inférieur. La lame, rouillée dans le fourreau, ne peut en être tirée. L'exécution technique est essentiellement la même que celle des épées étudiées en détail ci-dessus, ainsi mes remarques ne porteront que sur les caractéristiques qui en diffèrent.

1. Sur la partie supérieure du pommeau qui forme une selle, on trouve deux demi-sphères en argent: ce sont probablement les clous fixant la plaque au bois de fourreau. Deux clous identiques se trouvent sur la partie inférieure de la bouterolle.

2. Vers le centre de la poignée on remarque une bande circulaire. Elle s'élargit à son milieu et forme deux arcs des deux côtés. Sur la face antérieure elle coupe la double nervure qui descend le long de la poignée et qui cache la soudure de la plaque. Cette bande se place à l'empreinte du 3^e et du 4^e doigts, ainsi la décoration sert à l'appui plus ferme de la main.

3. L'ornement sur le dos de la poignée est constitué d'une ligne marquée avec le poinçon,

¹²¹ Musée du Louvre, Département des Antiquités Orientales, No. d'inv.: AO 25 534; P. AMIET: La donation Roman Ghirshman. *Revue du Louvre*, 1974 p. 196, fig. 4. — Je remercie vivement le professeur

Roman Ghirshman et Monsieur Pierre Amiet, conservateur en chef, de m'avoir rendu possible d'étudier cette trouvaille.

descendant le long de l'axe, et de petits traits arqués sortant des deux côtés de la ligne comme des petites feuilles.

4. L'entrée du fourreau, à l'endroit de l'aile, est orné — pareillement à la décoration sur le dos de la poignée — d'une ligne tracée sur l'axe et de petits traits en biais. Cet ornement correspond essentiellement à celui vu sur les éléments décoratifs en cuirasse de tortue. Sur le revers des ailes à passants on trouve des lames en fonte d'argent et pourvues de passants également qui sont fixées aux ailes sur la face antérieure du fourreau par des rivets à tête aplatie (originellement des demi-sphères).

5. L'axe des lames à passants n'est pas parallèle au fourreau, mais il ferme un angle de 11° environ — probablement pour correspondre mieux à la direction des forces statiques pesant sur la lame. Cet angle aigu suggère l'idée que l'épée devait être portée presque perpendiculairement.

6. Sur chaque côté de la nervure, descendant au centre du fourreau, sur la face postérieure, des ornements se ramifient, espacés de 9 à 12 cm. Ils sont constitués de minces bandes enroulées qui ont été soudées symétriquement dans le sens de l'enroulement. Chacune de ces bandes est fortement détériorée (toutefois chacune est abîmée dans une mesure différente).

Mesures: Poignée: longueur: 10,9 cm, Pommeau: longueur: 3,4 cm, largeur: 1,8 cm, épaisseur de la poignée: 1,8 cm. Élément supérieur de la poignée: longueur: 5,15 cm, Aile à passant: largeur: 2,2 cm, épaisseur: 0,9 cm, lame à passant: longueur: 3,35—1,7 cm, hauteur: 0,5 cm, largeur intérieure: 1,1 cm, largeur du fourreau: 3,85 cm, longueur de la bouterolle: 3,8 cm, largeur: 1,9 cm.

Les deux autres épées sont exposées au Römisch-Germanisches Zentralmuseum.¹²² L'une provient de la région d'Amlesh, lieu de découverte des objets iraniens mentionnés dans cet article. La forme et les ornements de la plaque d'argent qui recouvre entièrement sa poignée et son fourreau, sont identiques (sur la face antérieure et postérieure de l'épée aussi bien) à ceux du groupe d'épées ci-étudié. On remarquera la largeur inhabituelle du fourreau (5 cm environ), la grandeur des ailes à passant (d'une longueur de 8,5 cm environ). Il est à noter encore que les lames sur le dos des ailes en forme de P sont pourvues de passant et sont également en argent.

L'autre épée, gardée au Musée de Mayence, provient de Čeragh Ali Tepé, voisin de Resht.¹²³ Une partie de cette trouvaille est sans aucun doute d'origine sassanide, l'autre est composée d'objets reflétant une influence évidente de l'art des steppes. La trouvaille en tout représente une des questions des plus intéressantes du rapport des objets iraniens et nomades des steppes du VI^e et VII^e siècles. A part l'épée à aile en forme de P qui nous concerne ici le plus près, la trouvaille est constituée en casque composé de plaques de bronze et d'argent, de trois tasses en argent martelé (sur l'une d'elles on trouve une forme d'oiseau poinçonnée), une fibule à tête de griffon en fonte d'argent, des ornements de harnais et un ensemble de décoration de ceinture en argent, ayant l'air complet. Bien que sur la plaque d'argent recouvrant toute la surface de l'épée on ne retrouve guère l'ornement si caractéristique de cuirasse de tortue, toutefois l'aile à passant en forme de P, les spirales soudées des deux côtés de la nervure qui parcourt au centre toute la longueur de l'épée et les deux protubérances en demi-sphère à l'extrémité de la bouterolle qui se termine par une plaque droite, nous donnent toute la certitude de déclarer que l'épée de Čeragh Ali Tepé fait partie du groupe étudié plus haut. La date des objets provenant de ces tombes est facile à proposer et elle confirme celle des épées suggérée ci-dessus:¹²⁴ a) les étriers¹²⁵ remontent aux temps

¹²² Je remercie Madame Dr. E. Claus d'avoir eu l'amabilité de me guider dans le musée.

¹²³ K. BÖHNER—D. ELMERS—K. WEIDEMANN: *Das frühe Mittelalter. Führer durch das Römisch-Germanische Zentralmuseum in Mainz*. Mainz am Rhein 1972, p. 40—42.

¹²⁴ Ici je ne m'occuperai que de quelques questions chronologiques de la culture des steppes et je ne m'étendrai pas sur les objets sassanides de cette trouvaille, également faciles à dater. — Le professeur K. Böhner envisage une étude complète de la trouvaille.

¹²⁵ Voir la photo in WERNER (1974) p. 115. Fig. 5, 6—7.

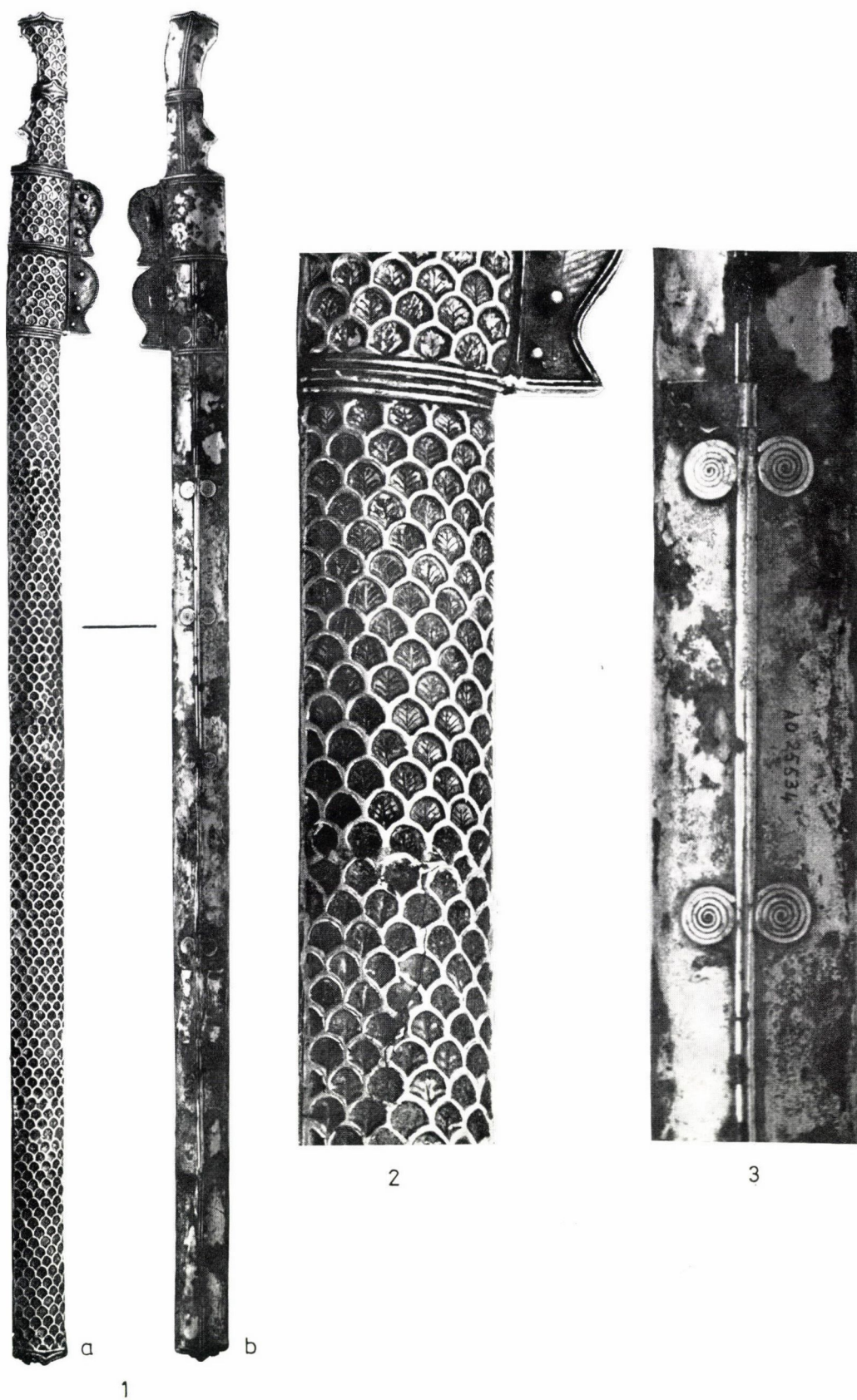


Fig. 16. Epée de l'époque sassanide tardive, don Ghirshman. Musée du Louvre. (photo: Musée du Louvre)



Fig. 17. La partie supérieure (avers et revers) de l'épée du don Ghirshman du Musée du Louvre. (photo: Musée du Louvre)

suivant l'apparition des Avares et/ou des Turcs (T'ou-kioue), toutefois il est certain qu'à la fin du VII^e s. ce type d'étrier fut déjà sorti de l'usage aussi bien dans le bassin des Carpates que sur les steppes de l'Asie. *b*) La monture des ornements de la ceinture (plus précisément: voir l'utilisation des extrémités des petites et des grandes lanières et le rapport que l'on suppose exister entre le nombre des ornements de la ceinture: 8—10—12) et quelques traits de la décoration font rappeler l'art des steppes où pourtant depuis la seconde moitié du VII^e siècle d'autres sortes de ceintures étaient déjà à la mode. *c*) Nous avons mentionné que vers 670 les Avares du bassin des Carpates ne portaient plus l'épée à aile en forme de P. En se fondant sur les données citées ci-dessus il est donc permis de dire que la date de la trouvaille de Čeragh Ali Tepé — et par conséquent celle de son épée — doit être cherchée entre le milieu du VI^e et VII^e siècles et peut être fixée avec la plus de probabilité vers le tournant du siècle. Finalement j'aimerais de nouveau souligner le fait, confirmé par les trouvailles récemment vues, que parmi les objets ci-discutés, tous ceux, dont la provenance est connue, ont été toujours découverts dans le Nord de l'Iran, c'est-à-dire dans une région voisine de celle où vécurent les peuples des steppes, plus précisément les Khazares et les Turcs (T'ou-kioue).

Je regrette que, due à la même cause, je n'ai pas pu m'appuyer sur l'article d'É. Garam,¹²⁶ riche en données non négligeables, et dont les constatations me paraissent d'être souvent très près à celles que j'essayais de formuler dans cet article.

ABBREVIATIONS

Acta Arch. Hung.	= Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungariae
Acta Orient. Hung.	= Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungariae
AKHMEROV	= Р. Б. Ахмеров: Уфимские погребения VI—VIII веков нашей эры. КСИИМК (40)1951
AMBROZ	= А. К. Амброз: Проблемы раннесредневековой хронологии Восточной Европы. II. Сов. Арх. 1971. 3.
Ant. Tan.	= Antik Tanulmányok (Budapest)
Arch. Ért.	= Archaeologiai Értesítő (Budapest)
Arch. Hung.	= Archaeologia Hungarica
ARTAMONOV	= М. И. Артамонов: История хазар. Ленинград 1962.
BAMÉ	= Balogh Ádám Múzeum Évkönyve (Annuaire du Musée B. A.) (Szekszárd)
BARNETT—CURTIS	= R. D. BARNETT—J. E. CURTIS: A Review of Acquisitions 1963—1970 of Western Asiatic Antiquities. The British Museum Quarterly 37 (1973)
BÓNA (1970)	= I. BÓNA: Avar lovassír Iváncsáról (Sépulture équestre avare de I.) Arch. Ért. 1970.
BÓNA (1971)	= I. BÓNA: Ein Vierteljahrhundert der Völkerwanderungsforschung in Ungarn (1945—1969). Acta Arch. Hung. 23 (1971).
BÓNA (1971a)	= I. BÓNA: A népvándorlás kora Fejér megyében (L'époque des grandes migrations au comitat Fejér) Fejér megye története (Histoire du com. F.) I. Székesfehérvár 1971.
CZEGLÉDY	= CZEGLÉDY: K. Nomád népek vándorlása Napkeletől Napnyugatig (Migrations des Nomades de l'Est jusqu'à l'Ouest) Budapest 1969.
CSALLÁNY	= D. CSALLÁNY: Grabfunde der Frühawarenzeit. FA 1—2 (1939)
EMÉ	= Egri Múzeum Évkönyve (Annuaire du Musée d'Eger) (Eger)
FA	= Folia Archaeologica (Budapest)
FETTICH (1936)	= N. MAROSI—N. FETTICH: Trouvailles avares de Dunapentele. Arch. Hung. 18 (1936).
FUKAI—HORUICHI	= S. FUKAI—K. HORUICHI: Taq-i-Bustan. II. Tokyo 1972.
VON GABAIN	= A. VON GABAIN: Das Leben im uigurischen Königreich von Qočo (850—1250). Wiesbaden 1973.
GHIRSHMAN	= R. GHIRSHMAN: Notes iraniennes, XIII. Trois épées sassanides. Artibus Asiae 26 (1963)
GODARD	= A. GODARD: L'art de l'Iran. Paris 1962.
GRATCH	= А. Д. Грач: Древнетюркские изваяния Тувы по исследованиям 1953—1960 гг. Москва 1961.
GOUMILIOV	= Л. Н. Гумилев: Древние тюрки. Москва 1967.
HARMATTA	= J. HARMATTA: Byzantinoturcica. Acta Ant. Hung. 10 (1962)

¹²⁶ Sz. É. GARAM: Adatok a középvár kor és az avar fejedelmi sírok régészeti és történeti kérdéseihez (Données aux problèmes archéologiques et historiques

soulevés par l'époque avare moyen et des tombes princières avares) FA 27 (1976) 129—145.

- GROPP = G. GROPP: Der Gürtel mit Riemenzungen auf den sassanidischen Reliefs in der Grossen Grotte des Taq-e Bostan. Archäologische Mitteilungen aus Iran 3 (1970)
- HASKINS = J. F. HASKINS: Northern Origin of «Sasanian» Metalwork. Artibus Asiae 15 (1952)
- ИАК = Известия Археологической Комиссии
- JAMÉ = A Jóna András Múzeum Évkönyve (Annuaire du Musée J. A.) (Nyíregyháza)
- KOVRIG (1955) = I. KOVRIG: Contribution aux problèmes de l'occupation de la Hongrie par les Avars. Acta Arch. Hung. 6. (1955).
- KOVRIG (1957) = I. KOVRIG: Kora-avar kori sírok Törökbálintról (Tombes de la première époque avar à Törökbálint) FA 9 (1957).
- KOVRIG (1963) = I. KOVRIG: Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán. Arch. Hung. 40 (1963)
- КСИИМК = Краткие Сообщения Института Истории Материальной Культуры
- LÁSZLÓ (1942) = Gy. LÁSZLÓ: Kolozsvári Márton és György Szent-György szobrának lószerszáma (Le harnais sur la statue équestre de Saint Georges, œuvre de Márton et György de Kolozsvár) Kolozsvár 1942.
- LÁSZLÓ (1943) = Gy. LÁSZLÓ: Der Grabfund von Koroncó und der altungarische Sattel. Arch. Hung. 27 (1943).
- МАР = Материалы по Археологии России
- MAVRODINOV = N. MAVRODINOV: Le trésor protobulgare de Nagyszentmiklós. Arch. Hung. 29 (1943).
- MERPERT = Н. Я. Мерперт: Из истории оружия племен Восточной Европы в раннем средневековье. Сов. Арх. (23) 1955.
- МИА = Материалы и Исследования по Археологии
- MFME = A Móra Ferenc Múzeum Évkönyve (Annuaire du Musée M.F.) (Szeged)
- MNy = Magyar Nyelv (Langue Hongroise) Budapest
- MONGAYT = А. Л. Монгайт: Могила всадника у с. Арцыбашева. КСИИМК 41 (1951)
- NAGY = Ш. Надь: Некрополя код Арадица из раног среднйег века. Рад Војвођанских Музеја 8 (1959)
- OTTO-DORN = K. OTTO-DORN: Türkisch-islamisches Bildgut in Figurenreliefs von Achthamar. Anatolia 6 (1961—1962).
- PLETNEVA = С. А. Плетнева: От кочевий к городам. МИА 142 (1967)
- RASPOPOVA (1970) = В. И. Распопова: Согдийский город и кочевая степь в VII—VIII вв. КСИИМК (122) 1970
- RASPOPOVA (1965) = В. И. Распопова: Поясный набор Согда VII—VIII вв. Сов. Арх. 1965. 4.
- Rég. Füz. = Régészeti Füzetek (Budapest)
- SALAMON—ERDÉLYI = Á. SALAMON—I. ERDÉLYI: Das völkerwanderungszeitliche Gräberfeld von Környe. Budapest 1971.
- Сб. МАЭ = Сборник Музея Антропологии и Этнографии
- Сов. Арх. = Советская Археология
- Сов. Этн. = Советская Этнография
- CHICHKINE = В. А. Шишкин: Варахша. Москва 1963.
- WERNER (1956) = J. WERNER: Beiträge zur Archäologie des Attila-Reiches. Munich 1956.
- WERNER (1974) = J. WERNER: Nomadische Gürtel bei Persern, Byzantinern und Langobarden. La Civiltà dei Longobardi in Europa. Rome 1974.
- ZASSETZKAYA = И. П. Засецкая: Золотые украшения гуннской эпохи. Ленинград 1975.

COMMUNICATIONES

A. KOPERSKI—M. PARCZEWSKI

DAS ALTUNGARISCHE REITERGRAB VON PRZEMYŚL (SÜDOSTPOLEN)

Durch die Fundstelle von Przemyśl wird das Problem der Beziehungen zwischen dem Karpatenbecken und dem nördlichen Karpatenvorland zur Zeit der ungarischen Landnahme in ein neues Licht gestellt. Vom Gebiet Polens ist sie die erste untersuchte Bestattung, die man mit großer Wahrscheinlichkeit einem mit den ungarischen Stämmen verbundenen Nomaden um die Wende des 9. und 10. Jahrhunderts zuschreiben darf. Die Stadt Przemyśl wurde teils auf Hügeln erbaut, die den tektonischen Rand der Karpaten bilden, teils im Tal des Flusses San, der an dieser Stelle vom Gebirge in die Niederung des Talkessels von Sandomierz herabfließt. Die Fundstelle, Gegenstand der vorliegenden Bearbeitung, liegt auf einem stark in der Gegend dominierenden (ca. 18–20 m hoch über dem Niveau des Überschwemmungsgebiets) nach Osten zu hingestreckten Ausläufer eines dieser Hügel, die sich über dem linken Teil der San-Niederung in der Zone der letzten in den Karpaten deutlichen Flußtalverengung erheben (Abb. 1). Das Grab wurde am Ostrand des Rückens des Ausläufers entdeckt, an einem sich leicht nach Süden zu neigenden Abhang, der weiter unten steiler ist (Abb. 2, 3), etwa 220 m hoch über dem Meeresspiegel. Die Fundstelle liegt im Stadtteil Zasanie, etwa 1250 m nördlich vom Schloß, in der Nähe des Hauses von Aleksander Górski, Rycka-Straße 9a (Abb. 4A).

Am 4. November 1976 stieß ein Arbeiter bei Abhebung einer Erdschicht für einen Abflußkanal auf Menschen- und Tierknochen sowie auch auf einzelne Stücke einer Grabausstattung. In der Reichweite des Grabens wurde das Objekt völlig zerstört. Nach weiteren Gegenständen suchend, breitete der Arbeiter den Graben an der Stelle, wo sich der Kopf befand, aus, und ein wenig auch bei den Füßen des Toten (Abb. 4B). Der Besitzer des Grundstückes ließ die Arbeit sogleich unterbrechen und benachrichtigte das Bezirksmuseum in Przemyśl, wo er auch die gefundenen Gegenstände einlieferte. Am nächsten Tag unternahm A. Koperski eine Besichtigung der Fundstelle, wobei er in der abgehobenen Erde auch eine Reihe von Gegenständen fand, die zur Ausstattung des Grabes gehörten; gleichzeitig erhielt er vom Besitzer des Grundstücks weitere Auskünfte über die Umstände der Entdeckung. Rettungsuntersuchungen wurden von A. Koperski am 10. November unternommen. Es wurde eine Ausschachtung in Ausmaß von 200 × 60 cm angelegt, wobei man den erhalten gebliebenen Teil der Grabgrube zu erfassen suchte, denn ihr Längsprofil war an der Seitenwand des Rohrgrabens sichtbar (Abb. 4B).

Die Stratigraphie der Fundstelle ist nicht vollständig, weil sie beim Bau von Nivellierungsarbeiten aufgenommen wurde, bei denen vor einigen Jahren eine 50 cm tiefe Schicht abgehoben worden ist.¹ Bis 35–40 cm tief gab es Unterboden, darunter (bis etwa 50 cm tief) war die schwarzbraune Grubenfüllung sichtbar. Der gewachsene Boden bestand aus gelbem Löß. Teilweise wurde das Fragment der Grabgrube im Horizontalgrundriß erfaßt; er war 195 cm lang und 40–50 cm breit (Abb. 4B). Es ist anzunehmen, daß die Grube rechteckig war und abgerundete Ecken hatte; die längere Achse deckte sich mit der NW-SO Richtung. Der Boden war eben und er verlief waage-

¹ Als Bezugspunkt bei den Tiefenmessungen wurde das infolge der Nivellierungsarbeiten entstandene Niveau betrachtet; daher betrug die ursprüngliche Tiefe ca. 0,5 m mehr.

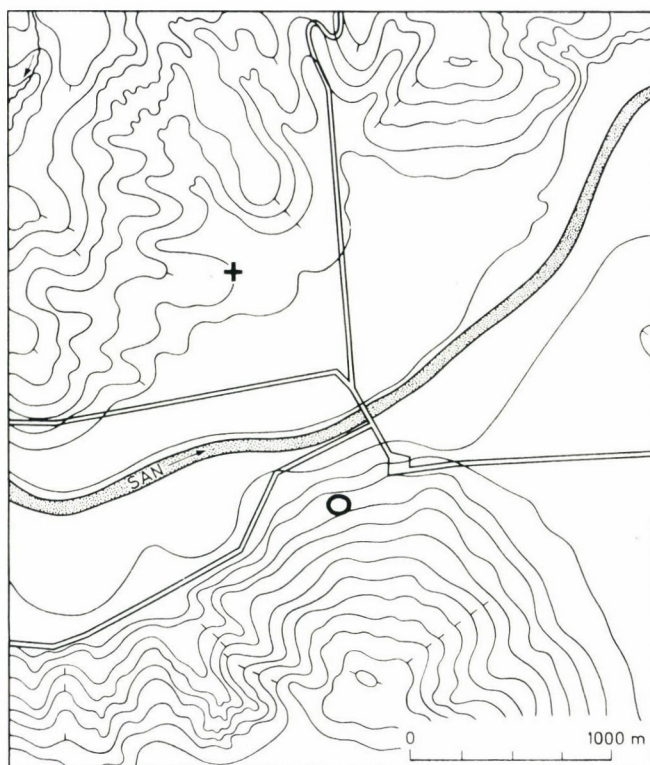


Abb. 1

recht. In der Oberkörpergegend des Toten nahm man eine ziemlich deutliche Linie wahr, die die Füllung in der Nähe des Skeletts von einem helleren, etwa 10 cm breiten, längs der Grube verlaufenden Streifen trennte. Man konnte anlässlich der Rettungsuntersuchung feststellen, daß der größte Teil des Skelettes von der ursprünglichen Stätte beim Ausgraben des Rohrgrabens umgeschichtet wurde. In situ lag nur die linke Skelettseite (beide Gliedmaßen, teilweise die Rippen und ein Teil der Beckenknochen) außer der Schädel- und der Schulterblattknochen (Abb. 4B, 5). Der Tote wurde in gestreckter Rückenlage mit den Armen längs des Körpers bestattet. Die Lage der Bestattung entsprach der Orientierung der Grube, wobei der Kopf in Richtung NW geneigt war. Das Skelett lag 5–6 cm über dem gewachsenen Boden.

Zwischen dem linken Bein des Toten und dem Grabrand befanden sich der Schädel und die Gliedmaßen eines Pferdes. Der Schädel lag parallel zu den Oberschenkelknochen des Toten, deutlich nach links geneigt, die Knochen der Pferdegliedmaßen lagen dagegen paarweise hinter dem Schädel. Sie wurden vom zufälligen Entdecker ein wenig auseinander geworfen. Das unvollständige Pferdeskelett war längs der NW-SO Achse orientiert, die vollkommen mit der Menschenbestattung übereinstimmte.

Auf der rechten Vorderseite des Schädels lag die Trense (4)² mit nach oben gerichteten Zügelringen und gesenkten Querstangen (Abb. 6). In 25–30 cm Tiefe entdeckte man im Mittelteil der Grube eine mit dem Dorn nach oben gerichtete Pfeilspitze (8). In etwa 40 cm Tiefe befand sich eine andere Pfeilspitze (9). Die nächste (7) entdeckte man unter dem Pferdeschädel in etwa 50 cm

² Die in Klammern angegebene Zahl entspricht der Nummer des jeweiligen Überrestes auf der Grabinventarliste.



Abb. 2



Abb. 3

Tiefe. Oberhalb der linken Fußknochen des Toten befand sich ein Steigbügel (5). Im Mittelteil des Menschenskeletts entdeckte man einen kleinen Eisengegenstand mit einem Niet (13), ein Eisenstäbchen (12) und einen Eisenniet (14). Außerdem wurden einige kleine Fragmente von prähistorischer Keramik gefunden.

Einige aus dem Grab entstammende Gegenstände haben keine bestimmte Lokalisierung; darunter sind zu erwähnen: ein vom Entdecker zerstörtes keramisches Gefäß (3), das wahrscheinlich in der Schädelgegend stand. Im Innern des Gefäßes (?) soll ein Silexstück zum Feuerschlagen (16) gewesen sein. Im Grubeninnern wurde außerdem ein anderer Steigbügel (6), eine große Schnalle (10), eine kleine Schnalle mit einer Riemenkappe (11), ein anderer Niet (15) und ein Bruchstück eines polierten Steins (17), vermutlich Fragment eines Polier- oder Wetzsteins gefunden. Außerdem fand man Fragmente von Rinderknochen (18).

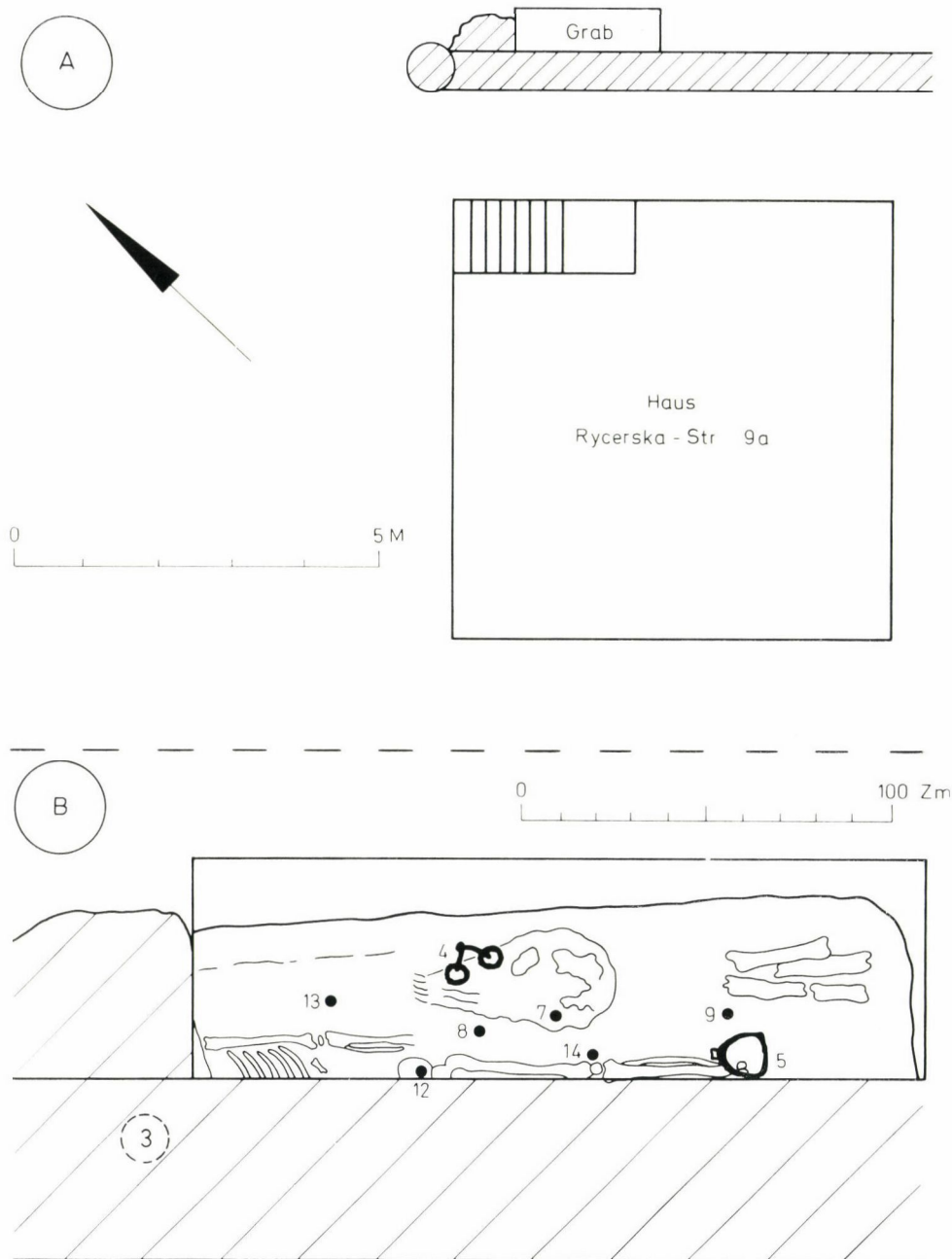


Abb. 4

Grabinventar:

1. Menschenskelett³
2. Schädel und Gliedmaßknochen eines Pferdes⁴

3. Keramisches Gefäß (Abb. 7, 8). Ein nicht sehr großes, bauchiges Amphorengefäß, mit fast senkrechtem, sich ganz wenig nach oben zu ausbreitendem Rand und zwei Henkeln. Höhe 14,3 cm, Durchmesser des größten Bauchumfangs 12,1 cm, Durchmesser der Öffnung 7,9 cm, Durchmesser des Bodens 5,6 cm. Der

³ Siehe die Ergebnisse der von Dr. Krzysztof Kaczanowski durchgeführten Expertise im vorliegenden Band der Acta Arch. Hung.

⁴ Siehe die Ergebnisse der von Frau Grazyna Zakrzewska durchgeführten Expertise im vorliegenden Band der Acta Arch. Hung.

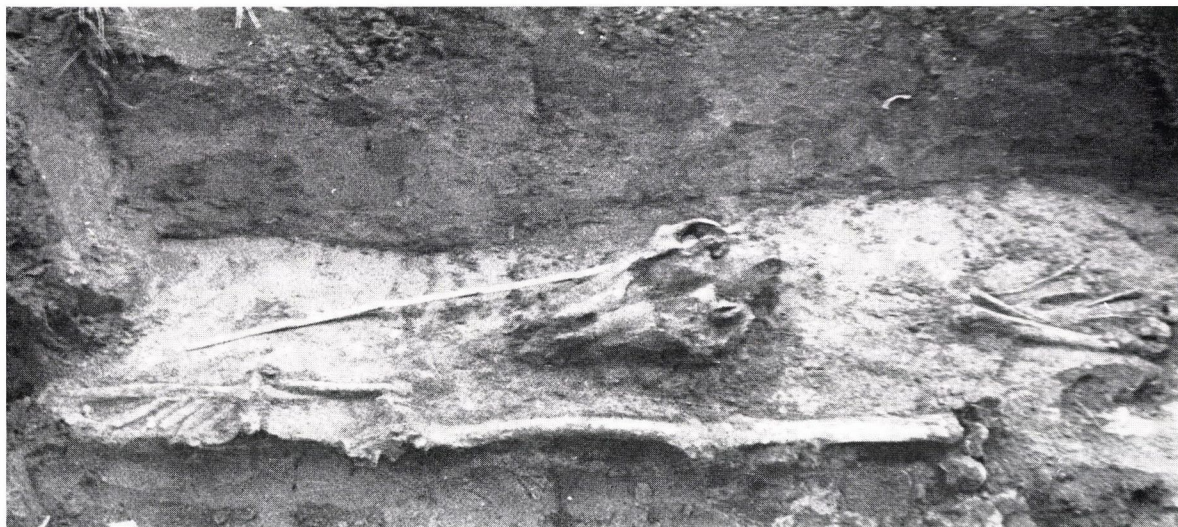


Abb. 5



Abb. 6

Rand ist durch einen deutlichen Einschnitt vom Bauch abgehoben. Unterhalb des Randteils befindet sich eine plastische Rippe. An der Kante ist eine schwache Profilierung sichtbar. Zwei flache, senkrechte, einander gegenüberliegende Henkel befinden sich etwas oberhalb des größten Bauchumfangs. Außen, in der Mitte des Bodens befindet sich eine kleine runde Vertiefung, der im Innern des Gefäßes ein kleiner konvexer Ring entspricht. Der Boden ist mit einem Töpferzeichen in Form eines einfachen Kreuzes versehen. Das Gefäß befindet sich in gutem Zustand; bei der Rekonstruktion hatte man nur einige Bauch- und Randpartien zu ergänzen. An einigen Stellen der Oberfläche sind Spuren von Kalksubstanz sichtbar, was auf die natürliche Ablagerung der im Boden enthaltenen Kalkverbindungen zurückzuführen ist. Es war nicht möglich zu ermitteln, aus was für einer Lehmart das Gefäß hergestellt worden ist. Die Beimischung ist ziemlich gleichmäßig vermengt und besteht aus winzigen (0,1—0,5, die meisten 0,2—0,4 mm) farbigen Kieskörnern. Drehscheibenspuren beobachtet man an der Außenseiten des Randes und am Boden. Um den Boden herum geht ein Ring. Am Oberteil des Bauches sieht man Spuren, die beim Anbringen der Randpartie entstanden waren. Die Oberfläche ist mit

einer dünnen Engobe-Schicht bedeckt, die beim Ausglätten des Gefäßes entstanden sein dürfte. Der Engobe ist hellbraun, der Mittelteil der Bruchfläche ist dunkelgrau. Beim Anfassen ist das Gefäß leicht angeraut, die Fläche nicht vollkommen glatt. Dunkle Flecken an der Oberfläche sind wahrscheinlich bei der Verwendung der Amphore, im Kontakt mit Feuer entstanden; dunkler sind vor allem der Boden und die oberhalb liegenden Teile.

4. Eisentrense (Abb. 9: A, 10: D). Zweiteilig, besteht aus zwei miteinander verbundenen Querstangen, an deren freien Enden die Zügelringe hängen. Die Gesamtlänge des Gegenstandes 23,0 cm, Durchmesser der Ringe je 4,7 cm. Die Querstangen sind unterschiedlich lang (9,1 cm und 7,6 cm). Die Verbindung der Querstangen entstand durch die hakenförmige Biegung ihrer Enden und ihre Zusammenfügung in Form eines beweglichen Gelenks. Die Ringe wurden durch die runden Löcher an den breiteren und flacheren Enden der Stangen gezogen.

5. Eiserner Steigbügel (Abb. 9: J; 10: A). Oval, birnenförmig, mit hervorgehobenem rechteckigem Bügelstück und einer rechteckigen Öffnung für die Riemen. Die im Querschnitt viereckigen Bügelarme gehen in einen flachen, gebogenen Trittsteg hinüber, der von unten her mit einer Rippe verstärkt ist. Gesamthöhe 15,5 cm, das Bügelstück ist 3,3–3,5 cm breit, der Trittsteg 12,5 cm breit, 3,4 cm tief.

6. Eiserner Steigbügel (Abb. 9: B; 10: B). In der Form ähnlich dem vorhin beschriebenen. Gesamthöhe 15,8 cm, das Bügelstück 3,5 cm breit, der Trittsteg 11,8 cm breit, 3,2 cm tief.

7. Eiserner Pfeilspitze (Abb. 9: C; 10: I). Hervorgehobener Dorn, das flache Blatt weist an einer Seite einen Mittelgrat auf, der jedoch nicht die Form einer hervorgehobenen Rippe annimmt. Die Seitenkanten des vorderen Blattteils sind bogenförmig gewölbt, des hinteren hingegen eingebogen. Gesamtlänge 9,2 cm, der Dorn 4,0 cm lang, die äußerste Breite des Blatts 2,4 cm.

8. Eiserner Pfeilspitze (Abb. 9: D; 10: K). Hervorgehobener Dorn und flaches deltoidförmiges Blatt mit einem auf einer Seite schwach hervorgehobenen Mittelgrat. Der Oberteil der Spitze abgebrochen. Gesamtlänge (rekonstruiert) 8,8 cm, Länge des Dorns 2,9 cm, die äußerste Breite des Blatts 2,2 cm.

9. Eiserner Pfeilspitze (Abb. 9: E; 10: J). Schwach hervorgehobener Dorn, das deltoidförmige Blatt ist flach und hat an einer Seite einen leicht angedeuteten Mittelgrat. Gesamtlänge 7,6 cm, Länge des Dorns 2,6 cm, äußerste Breite des Blatts 2,3 cm.

10. Große Eisenschnalle (Abb. 9: K; 10: C). Viereckig mit abgerundeten Ecken, länglich; die längeren Rahmenseiten leicht nach innen gebogen. Länge 5,7 cm, Breite 4,5 cm.

11. Kleinere Eisenschnalle mit Riemenkappe (Abb. 9: L; 10: E). Stark korrodiert. Zwischen den beiden die Riemenkappe bildenden Blechstücken wurden Reste organischer Substanz, wahrscheinlich von Haut beobachtet. Gesamtlänge der Schnalle mit der Riemenkappe 5,0 cm, Länge des Rihmens 2,5 cm, Breite 1,7 cm.

12. Beschlag aus Eisenstäbchen (Abb. 9: I; 10: G), wahrscheinlich Reste des Köchers. Stark korrodiert. Das Ende eines Stäbchens leicht gebogen, an ihm die Spur eines Lochs, vermutlich für den Niet. Länge 7,5 cm, Breite 0,9–0,6 cm.

13. Kleines Eisenblechstück (Abb. 9: F; 10: H) an einem Ende breiter (wo vermutlich ein Niet steckte), am anderen schmaler. Stark korrodiert. Vermutlich auch ein Rest des Köcherbeschlags. Länge 2,0 cm, Breite 0,9 cm.

14. Kleiner Stift (Niet?) aus Eisen (Abb. 9: G; 10: F). Er diente wahrscheinlich dem Zusammenfügen der Teile des Köchers. Länge 2,3 cm.

15. Kleiner Nagel (Niet?) aus Eisen (Abb. 9: H). Er diente wahrscheinlich zum Zusammenfügen der Köcherteile. Länge 1,6 cm.

16. Silexstück zum Feuerschlagen (Abb. 9: M; 10: L), diente ursprünglich als «Schlagstein» am Feuerstein. Das Material stammt aus der Dnestrgegend. Spuren intentionellen Beschlags und an manchen Kanten angeschlagen.

17. Kleines Sandsteinbruchstück (Abb. 9: N; 10: M), das als Polierstein verwendet wurde; es kann aber auch ein nicht bearbeitetes Bruchstück Geröll sein. Eine seiner Wände ist geglättet.

18. Vorderer Extremitätsknochen eines Rindes.⁵

Die in Przemyśl beobachtete Art des Bestattungsritus ist in Polen ein völlig exotisches Phänomen; Reitergräber kamen hierzulande aus dem frühen Mittelalter (außer auf den Gebieten der Pruzzen und auf der Masurischen Seenplatte) kaum zum Vorschein. Das Grab von Przemyśl bildet eine Sonderart des Ritus, die darin besteht, daß in der Grabgrube lediglich einzelne Teile des Pferdes (Kopf, Gliedmaßen, wahrscheinlich auch die Haut) samt des Menschenkörpers beigesetzt wurden. Dem nächsten Komplex von frühmittelalterlichen Gräberfeldern mit ähnlichen Merkmalen des Ritus begegnen wir im südlichen Teil Osteuropas — hauptsächlich auf Steppengebieten und Wald-Steppengebieten (S. A. Pletneva 1958; G. A. Fedorov-Davydov 1966, S. 120–165) wie auch im Karpatenbecken (G. Fehér, K. Éry, A. Kralovánszky 1962; Gy. László 1966; A. Točík 1968; Cs. Bálint 1969; Cs. Bálint 1972; I. Erdélyi 1972; Cs. Bálint 1974), der den weitesten Westausläufer der Großen Steppe bildet (Abb. 11). Eine genauere Bestimmung der Zugerhörigkeit der Bestattung zu der einen oder der anderen Nomadengruppe, so wie ihre chronologische Bestimmung bekommt man lediglich durch die Analyse ihrer sekundären Merkmale. Es handelt sich um die Lage der Pferde-

⁵ Nach den Feststellungen von G. Zakrzewska.

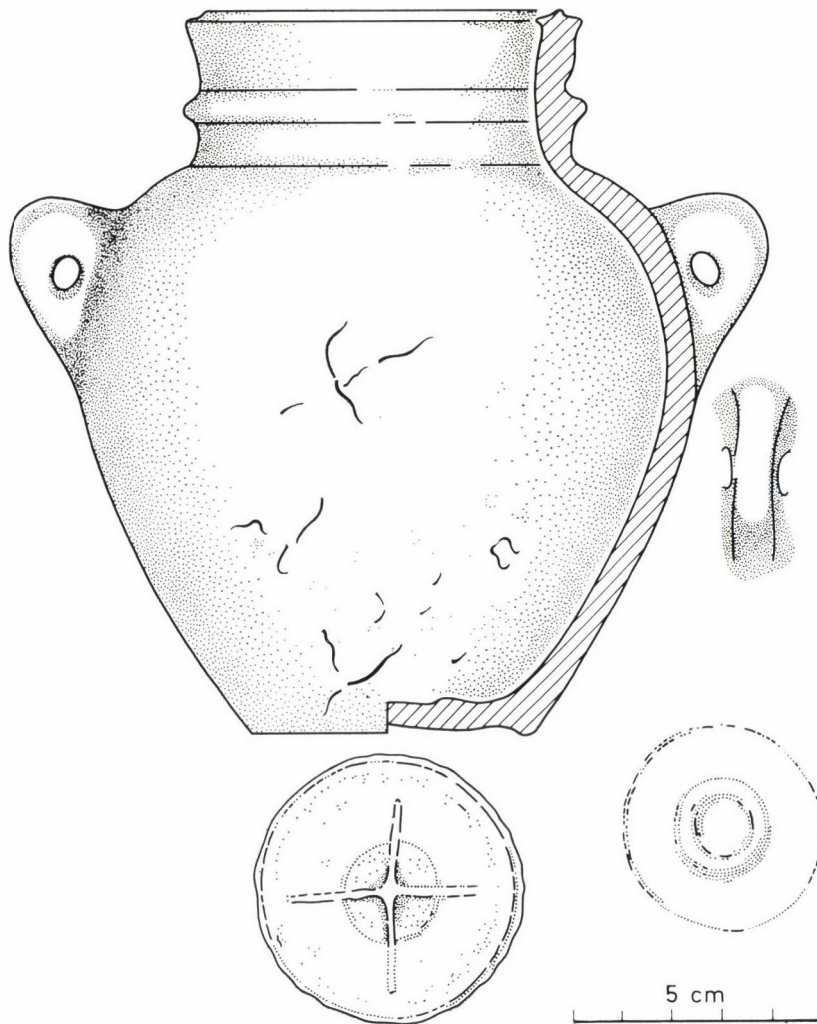


Abb. 7



Abb. 8

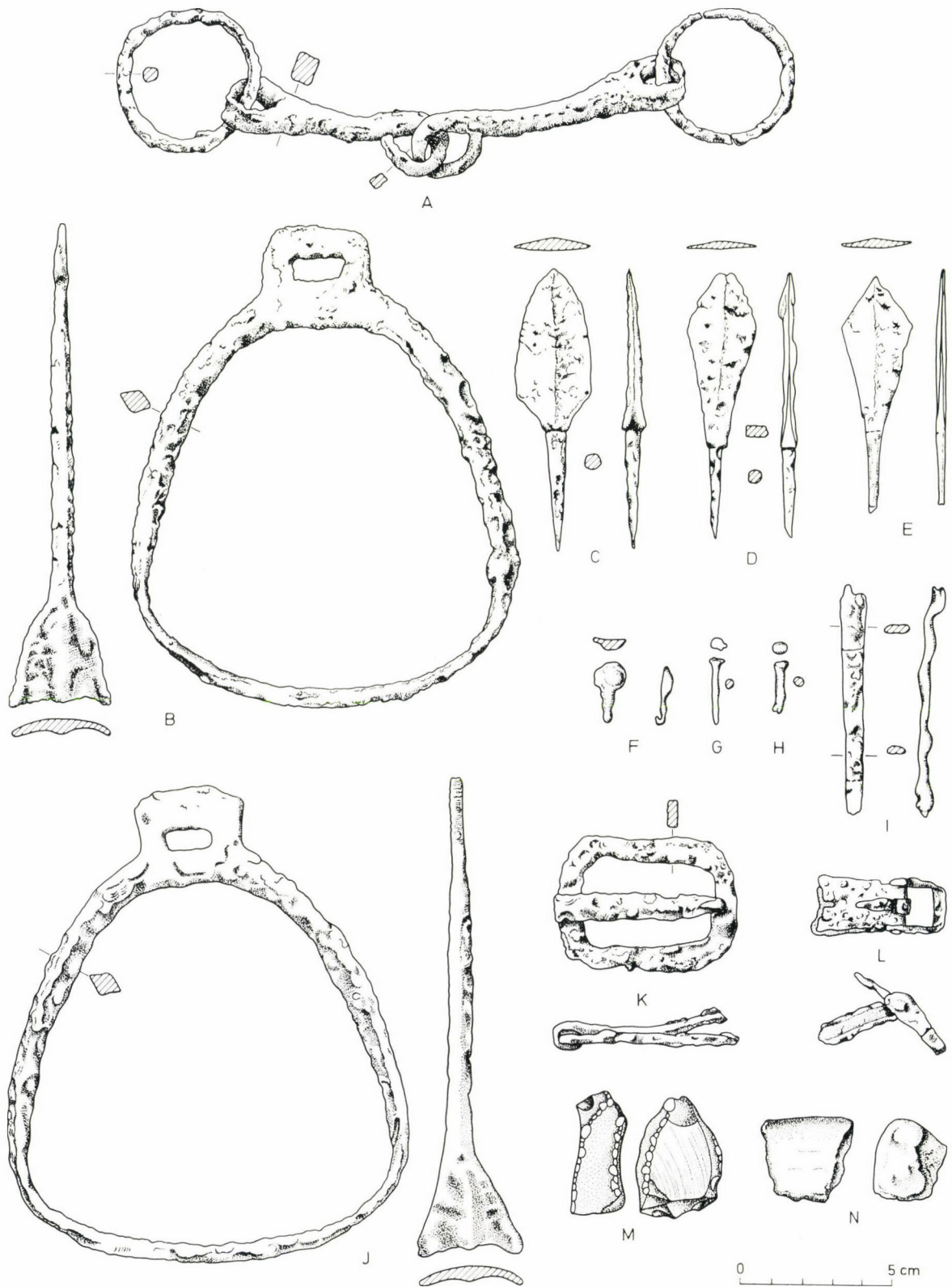


Abb. 9

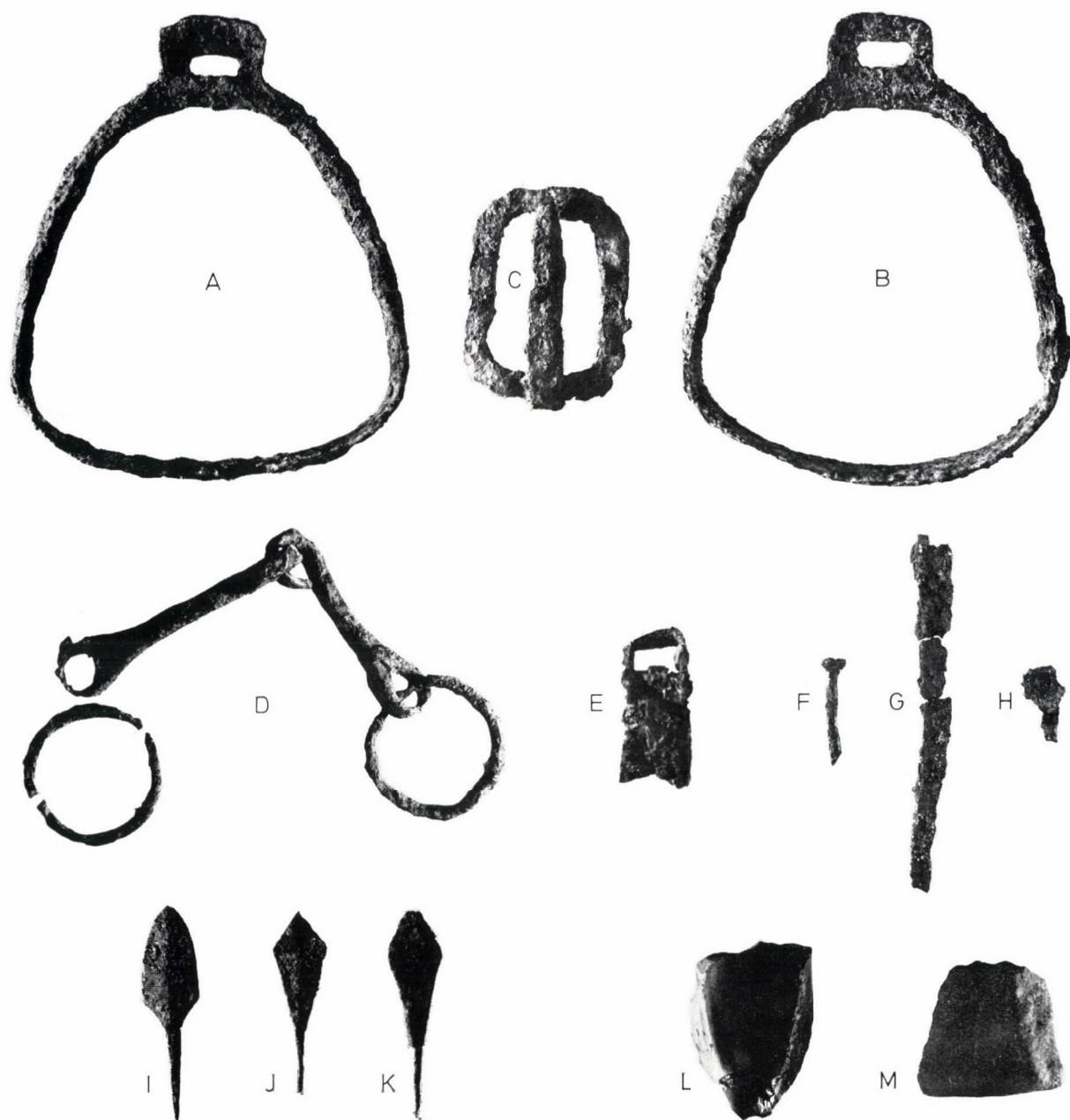


Abb. 10

gebeine innerhalb der Grabgrube und um die Zusammenstellung der Beigaben. Die Fundstelle von Przemyśl gehört zur Gruppe IV nach Cs. Bálint (1969, S. 110, Taf. I : 5). Zu dieser Gruppe gehören Bestattungen, in denen der Pferdeschädel neben dem linken Oberschenkelknochen und die vier Gliedmaßen hinter dem Schädel des Verstorbenen, parallel zu seinen Beinen liegen. Von den 19 bisher auf dem Flußgebiet der Mitteldonau entdeckten Gräberfeldern mit Gräbern der Gruppe IV befindet sich die Mehrzahl östlich der Theiß bzw. ein wenig westlich von der Flußlinie; ihre besondere Anhäufung tritt innerhalb der nordöstlichen Grenzen der Ungarischen Tiefebene auf (Abb. 12; Cs. Bálint 1969, Karte nach S. 110). Da es an einer eingehenden Chronologie der Nomaden-Gräberfelder im Pannonischen Becken fehlt, gibt es auch keine Möglichkeit für die Bestattungen der

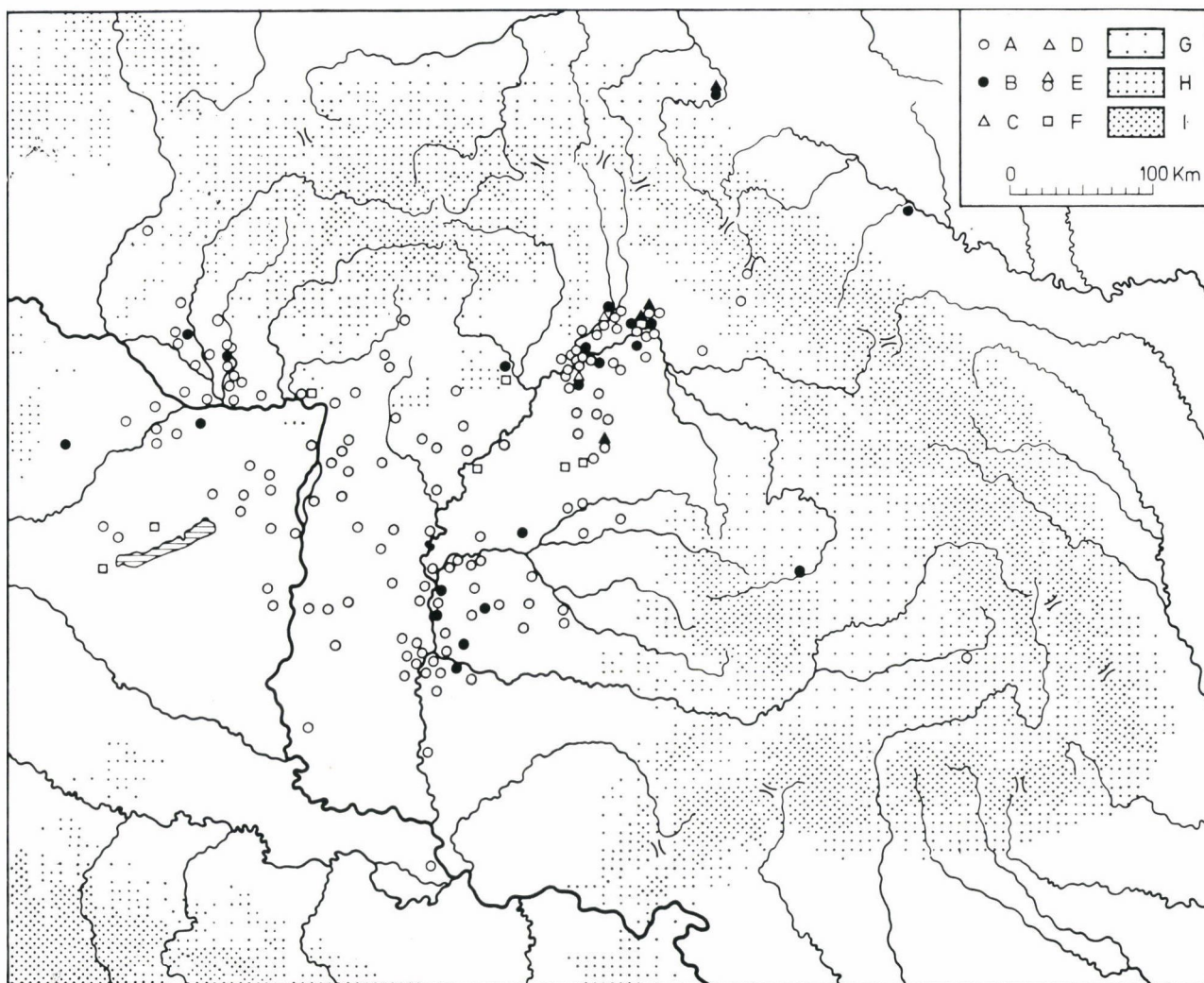


Abb. 12

Um die Datierung und um die kulturelle Zugehörigkeit der Fundstelle von Przemyśl zu bestimmen, wurden die einzelnen Überreste an Hand von Monographien über die bewegliche Massenware, die in den IX. – XIII. Jahrhundert in Osteuropa und im Karpatenbecken im Gebrauch waren, analysiert. Es wurden Monographien über folgende Kategorien von Altertümern herangezogen: 1. Gegenstände, die Beigaben der Nomadengräber in den osteuropäischen Steppen im X. – XIV. Jahrhundert bildeten (G. A. Federov-Davydov 1966), 2. Osteuropäische Schleuderwaffen aus dem VII. – XIV. Jahrhundert (A. F. Medvedev 1966), 3. Reiter- und Pferdeausrüstung in Ruthenien im IX. – XIII. Jahrhundert (A. N. Kirpičnikov 1973), 4. Waffen und Reiterausrüstung in der Slowakei im IX. – 1. Hälfte des XIV. Jahrhunderts (A. Ruttkay 1976), 5. Die spezifische Abart der Nomadengefäße, Ende des IX. – X. Jahrhunderts im nördöstlichen Teil der Ungarischen Tiefebene (K. Mesterházy 1975). Als Ergänzungsquellen wurden außerdem in Bearbeitungen von Fundplätzen und einzelnen Fundstellen enthaltene Inventare von Altertümern herangezogen (J. Hampel 1905; N. Fettich 1973; A. Točík 1968).⁶

⁶ Eine eingehende Analyse der einzelnen Überreste bestimmten Text veröffentlicht.
wurde in dem für die *Acta Archaeologica Carpathica*

Zu den interessantesten Bestandteilen des besprochenen Komplexes gehört zweifellos das Gefäß. Es besitzt bisher nur drei im Druck veröffentlichte Gegenstücke (Abb. 13). Alle drei befinden sich auf dem nordöstlichen Gebiet der Ungarischen Tiefebene (Abb. 12; K. Mesterházy 1975). Sie wurden in den Ortschaften Čierna nad Tisou (J. Pastor 1952, S. 486—487, Abb. 249), Biel (J. Eisner 1960, S. 193, Abb. 3) und Hajdúsámson (K. Mesterházy 1975, S. 101—104, Abb. 1) gefunden. Als erste wurde die Amphore von Čierna in die Literatur (mit Abbildung) eingeführt, deshalb werden wir diese ganze Gruppe von Gefäßen mit dem Namen «Čierna-Typus» bezeichnen.

Neben klassischen Exemplaren des Čierna-Typus treten auch andere Gefäße auf, die verschiedenartig an das Modell anknüpfen. Ihnen gehören unter anderen zwei verzierte zweihenklige Amphoren mit nach außen gebogenen Rändern an (Streda nad Bodrogom: J. Eisner 1960, S. 191, Abb. 1 und Tiszaeszlár: I. Dienes 1972, S. 44, Abb. 28), die, ähnlich wie die «reinen» Formen des Čierna-Typus im nordöstlichen Teil des Karpatenbeckens auftreten (Abb. 12; A. Kiss 1969, S. 177). Außer des in Biel ohne nähere Angaben gefundenen Stückes stammen alle anderen Amphoren aus Reitergräbern von altungarischem Typus. Eine andere Gruppe von Gefäßen von ähnlicher Form doch ohne Henkel erscheint etwas häufiger im Material des Karpatenbeckens (K. Mesterházy 1975). Die territoriale Reichweite der henkellosen Abart umfaßt einen großen Teil des frühmittelalterlichen Ungarns, wobei man wiederum eine Konzentration der Fundstellen im nordöstlichen Teil des Landes beobachtet (Abb. 12). Manche von diesen Gefäßen traten in Fundzusammenhängen der sogenannten Bjelo Brdo-Kultur auf, die auf die 2. Hälfte des X. — 1. Hälfte des XI. Jahrhunderts datiert werden. Es besteht kein Zweifel darüber, daß die klassischen Exemplare des Čierna-Typus früheren Datums sind und zeitlich vor den henkellosen Gefäßen auftraten (Gy. Török 1962, S. 57).

Es wurde anläßlich des Versuches, Vergleichsmaterial für die Amphoren des Čierna-Typus zu finden, festgestellt, daß die Möglichkeit eines lokalen Ursprungs der besprochenen Keramikgruppe nicht in Betracht kommt (J. Eisner 1966, S. 166; K. Mesterházy 1975, S. 116). Nach ihrem Ur-

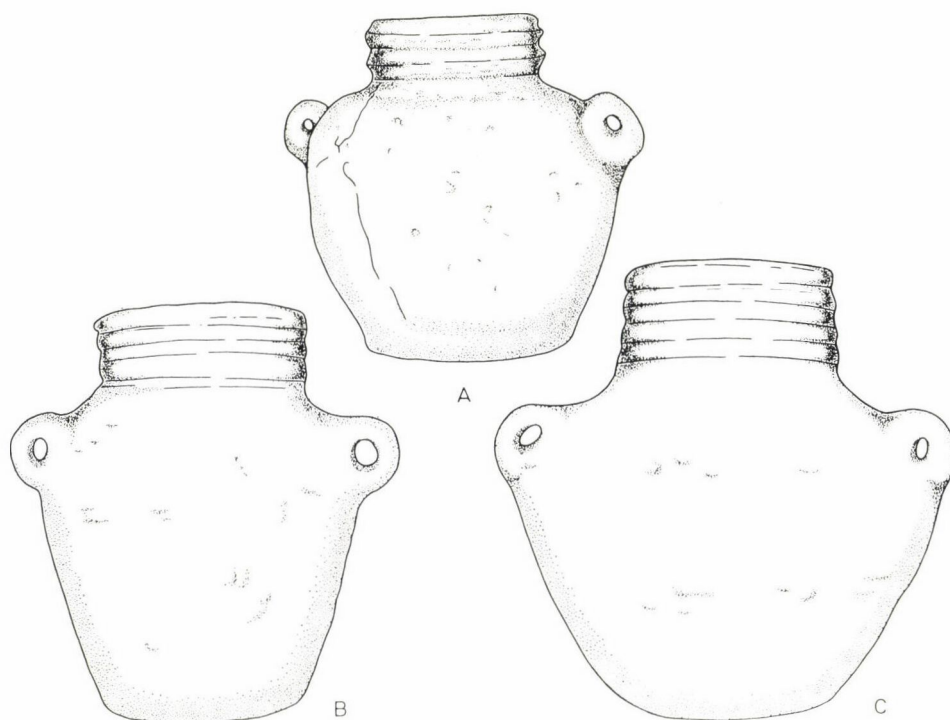


Abb. 13

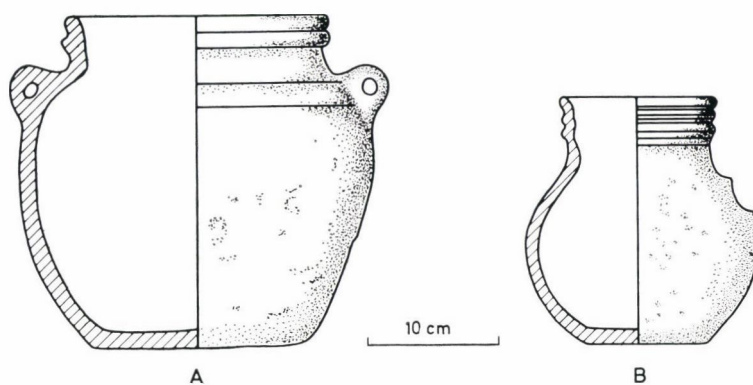


Abb. 14

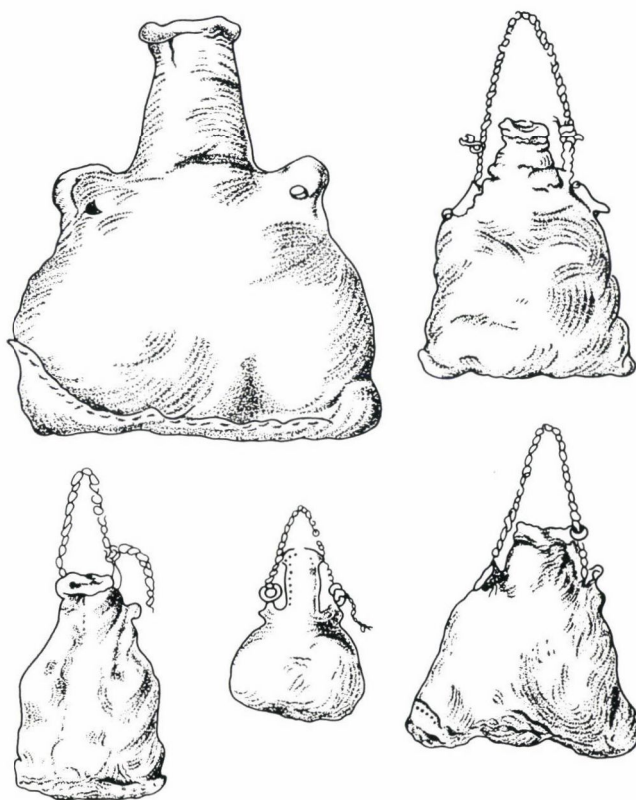


Abb. 15

sprung suchend richtete man das Augenmerk vor allem auf die Gebiete Südrußlands und der Ukraine (J. Eisner 1960, S. 191—193; J. Eisner 1966, S. 166; K. Mesterházy 1975, S. 109—111). Es ist allerdings nicht gelungen, unmittelbare Gegenstücke aus Osteuropa zu finden, wenn auch manche Merkmale der Gefäße vom Čierna-Typus in der Tat ihre Analogien nördlich des Schwarzen Meers besitzen.

K. Mesterházy (1975) erweiterte als erster das Interessengebiet auf Mittelasien, und es stellte sich heraus, daß unter den zahlreichen Gruppen von Gefäßen, die vom IV. bis zum VIII. Jahrhundert auf dem Gebiet von Choresm (Becken des Aral) in Gebrauch waren, Formen von auffallend verwandten morphologischen Merkmalen vorhanden sind (Abb. 14; M. G. Vorobjeva 1959, S. 163, Abb. 35 : 6, 36 : 1, E. E. Nerazik 1959, S. 244, Abb. 6 : 3, 7 : 4). Es sind zur Zeit die nächsten Ana-

logien der Čierna-Keramik, wenn man das riesengroße Gebiet von Mitteleuropa bis Mittelasien berücksichtigt.

Möglicherweise vertreten die kleinen Amphoren vom sog. Kijev-Typus, die sich im X. — XIII. Jahrhundert auf dem Flußgebiet des Mittel-Dneprs entwickelten, eine Art des Übergangs des Čierna-Modells von Osten in den Raum des Karpatenbeckens (J. Eisner 1966, S. 274—276; K. Mesterházy 1975, S. 109—110). Ein weites Echo ähnlicher funktioneller Bedingungen sind die aus Pferdehaut hergestellten Gefäße, die auch in ihrer Form an den Čierna-Typus anknüpfen (Abb. 15) und unter manchen Halbnomadenvölkern (Baschkiren) noch zu Beginn des XX. Jahrhunderts bekannt waren (S. I. Rudenko 1955, S. 141—142, Abb. 101).

Es muß anläßlich der Chronologie des untersuchten archäologischen Komplexes festgestellt werden, daß die zur Verfügung stehenden Voraussetzungen von ungleichem Wert sind. Manche Gegenstände — die Schnalle mit Riemenkappe, das Bruchstück des Wetzsteins, der Feuerstein, die Rinderknochen, die deltoidförmigen Pfeilspitzen und die Trense — eignen sich nicht im Lichte der vergleichenden Analyse zu Datierungszwecken.

Wegen ihrer spezifischen Konstruktion mag die Trense vielleicht in Zukunft — wenn analoge Exemplare gesondert und bearbeitet werden — wertvolle zeitbestimmende Eigenschaften aufweisen. Zur Gruppe von Altertümern, die in einem engeren Zeitrahmen auftreten, gehören die blattförmige Pfeilspitze (VIII. — I. Hälfte des XI. Jahrhunderts) und teilweise die große Schnalle am Pferdegeschirr, die zwar noch Gegenstücke in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts hat, deren Häufigkeit jedoch im Laufe des XI. Jahrhunderts bedeutend geringer wird. Ziemlich genau lassen sich auch die Steigbügel datieren, die im VIII./IX. — Anfang des XI. Jahrhunderts zum Vorschein kamen. Die genaueste Information über die Chronologie liefert jedoch hauptsächlich das Gefäß vom Čierna-Typus. Zwei analoge Exemplare vom nordöstlichen Rand des Karpatenbeckens wurden in frühen Komplexen vom altungarischen Typus gefunden; diese Komplexe können auf das Ende des IX. — Wende des X. und XI. Jahrhunderts datiert werden, obwohl es begründet sein mag, ihre obere Zeitgrenze auf die Hälfte bzw. auf das dritte Viertel des X. Jahrhunderts einzuschränken.

Die vergleichende Analyse der Eigentümlichkeiten der Bestattung — und zwar sowohl des Bestattungsritus selbst als auch der Beschaffenheit der einzelnen Beigaben — läßt Schlüsse zu, aufgrund deren man die Fundstelle einem geschlossenen Komplex der archäologischen Fundplätze von ähnlichen Merkmalen hinzurechnen darf. Es sieht so aus, als hätte die sogenannte altungarische Kultur im Karpatenbecken die meisten analogen Merkmale aufzuweisen. Dafür spricht der Umstand, daß jede im Laufe der Untersuchungen der Grabes von Przemyśl festgestellte Tatsache ihre zahlreichen Analogien unter den altungarischen Bestattungen besitzt. Darüber hinaus treten die verglichenen Eigentümlichkeiten in analogen Zusammensetzungen auf, in dem sie durch die Übereinstimmung von ganzen Reihen wesentlicher Attribute Komplexe von gewisser Ähnlichkeit mit dem von Przemyśl bilden. Einen besonderen Wert hat die Entdeckung der Amphore vom Čierna-Typus, ihre Ausnahmestellung ermöglicht nämlich eine sehr präzise Bestimmung des territorialen und kulturellen Zusammenhangs des besprochenen Komplexes.

In der ungarischen Geschichtsschreibung wurde viel Raum dem Problem der sogenannten Kabaren gewidmet, die sich auf den Steppen am Schwarzen Meer vom Chasarenreich loslösten und sich den Ungarn anschlossen, mit denen sie in ihre neue Heimat einwanderten (I. Dienes 1972, S. 9, 24—27). Die Kabaren bildeten vermutlich eine ethnisch ungleichartige Gruppe, in der Turkvölker am zahlreichsten vertreten waren. Es ist aus den schriftlichen Quellen zu entnehmen, daß sie sich auf den Nord- und vor allem auf den Nordostgebieten des Pannonischen Beckens ansiedelten (K. Bakay 1967, S. 107). Die weiter oben angeführten Tatsachen lassen sich an Hand der kartographischen Analyse einiger Aspekte der materiellen Kultur ergänzen. Es ist bereits bemerkt worden, daß einige charakteristischen mit dem altungarischen Kreise zusammenhängenden Altertümer im Nordostteil der Ungarischen Tiefebene konzentriert sind, wobei sie annähernd auf den Gebieten

der hypothetischen Siedlungen der Kabaren auftreten. Man beobachtete die territoriale Streuung folgender Elemente:

1. Reitergräber, in denen die Pferdeskelette in anatomischer Anordnung beigesetzt wurden (Cs. Bálint 1969, Karte nach S. 110), 2. zweihenklige Gefäße vom Čierna-Typus wie auch sich an diesen Typus anknüpfende Gefäße (I. Dienes 1961, S. 133—137; A. Kiss 1969, S. 177; I. Dienes 1972, S. 44; K. Mesterházy 1975; vgl. auch Abb. 12 der vorliegenden Arbeit), 3. Taschendeckplatten (I. Dienes 1964, S. 81; I. Erdélyi 1972, S. 143, Abb. 1), 4. Arabische Dirhemen aus dem IX. — aus der ersten Hälfte des X. Jahrhunderts (Gy. Györffy 1959, S. 122; I. Dienes 1961, S. 135—136; P. Németh 1972, S. 218—219). Zwei von diesen Elementen (die spezifische Lage des Pferdeskelettes und das zweihenklige Gefäß) sind an der Fundstelle von Przemyśl vorhanden. Unabhängig von ihrem Auftreten in geschlossenen Komplexen an der oberen Theiß kommen diese Kulturelemente — außer den zweihenkligen Gefäßen — verstreut auf dem umfangreichen Terrain des Karpatenbeckens vor. Auf dem Gebiet am großen Bogen der Theiß, die ihre Richtung von Westen nach Süden ändert, entstand ein dichtes Siedlungszentrum, mit zahlreichen Nekropolen als Überreste (Abb. 16). Hier dürfte sich eines der Hauptzentren der Kabaren entwickelt haben (I. Dienes 1961; A. Kiss 1969; K. Bakay 1967; I. Erdélyi 1972; P. Németh 1972).

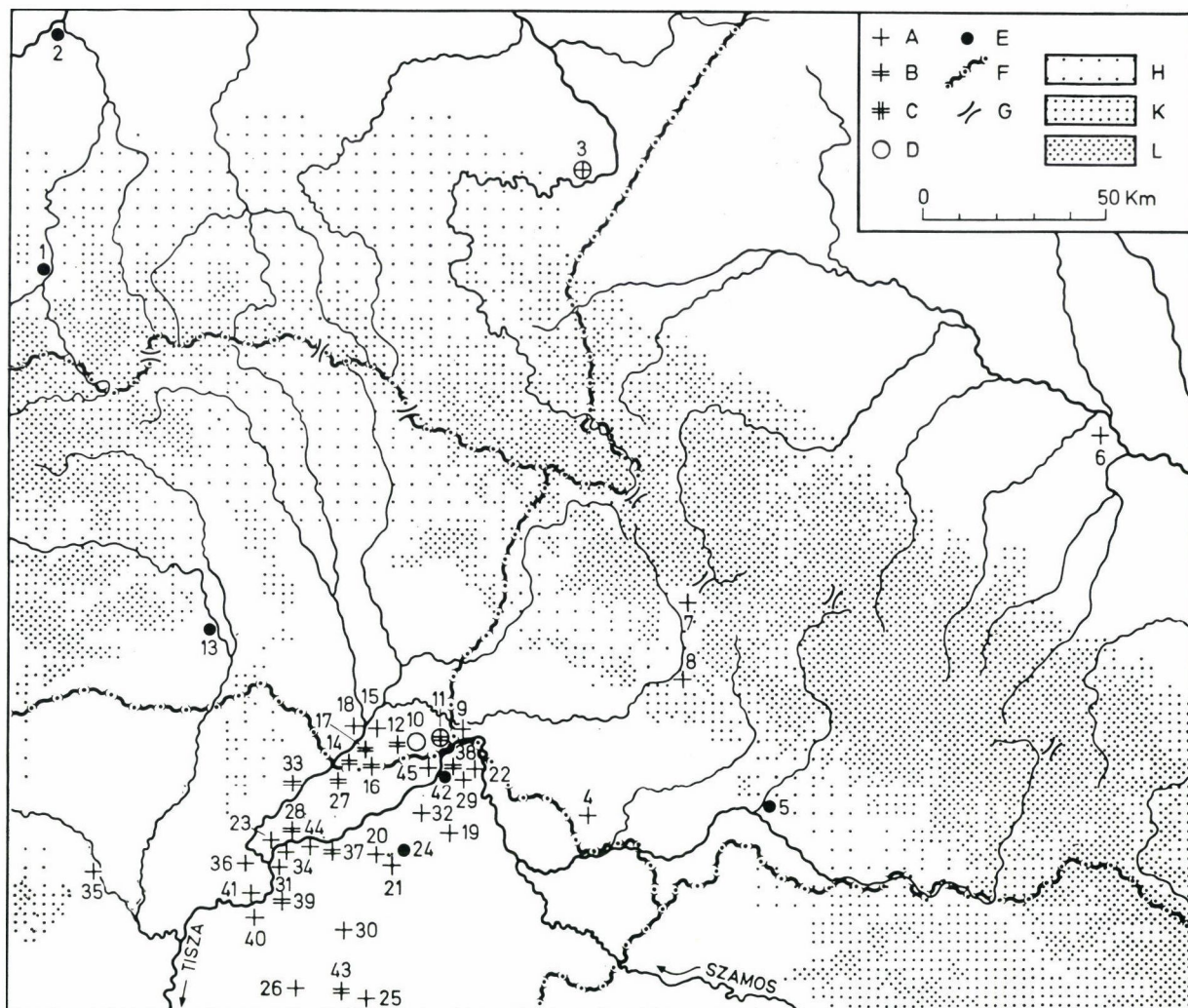


Abb. 16

Es geht aus einer Zusammenstellung jener Voraussetzungen, die die Analyse des archäologischen Materials ergibt mit den aus dem Schrifttum geschöpften Berichten hervor, daß der in Przemyśl bestattete Tote Vertreter eines mit den Magyaren verbündeten Kabarenstammes war. Weiteres läßt sich über seinen kulturellen und ethnischen Zusammenhang nur mit größter Vorsicht behaupten. Die Tatsache, daß sich unter den Beigaben ein Gefäß von vermutlich choresmischer Tradition befindet, läßt uns den Blick nach Mittelasien richten, wo sich der Ausgangspunkt so mancher ethnischer Gruppe befand, die den Ungarn zur Zeit der Landnahme folgten. S. P. Tolstov's Hypothese (1948, S. 226—230), die die Kabaren geradezu mit den Choresmiern gleichsetzt, läßt sich allerdings nicht als eine einwandfreie bezeichnen (siehe auch K. Mesterházy 1975, S. 111—117).

Es wäre eine wichtige Forschungsaufgabe, jene historischen Gründe aufzuklären, die dazu führten, daß ein verstorbener altungarischer Krieger außerhalb der Grenzen seiner seit dem Ende des IX. Jahrhunderts bestehenden Wahlheimat bestattet wurde. Es müßten in diesem Zusammenhang auch die übrigen Bestattungen berücksichtigt werden (Abb. 16), nämlich diejenigen, die nördlich der Karpaten (Halič-Krylos) und im Inneren des Gebirges, am Ausgang des Werecke-Passes (Podpolozie, Sval'ava) entdeckt wurden. Es fragt sich, ob die erwähnten Bestattungen 1° Spuren eines vereinzelter Durchmarsches der altungarischen Stämme nach dem Karpatenbecken sind, 2° Überreste eines Überfalls der Ungarn auf die Nachbarn in der 1. Hälfte des X. Jahrhunderts darstellen (I. Dienes 1972, S. 81—85; E. Dąbrowska 1973); 3° die militärische Kontrolle über weiter gelegene strategische Punkte verraten, oder 4° als Beweise dafür gelten dürfen, daß sich hier Kriegertruppen aufhielten, nämlich Befehlshaber der Ureinwohner des nördlichen Vorgeländes der Karpaten. Dies letztes hätte nur Halič und Przemyśl betreffen können, die zweifellos auf den meistens von Slawen besiedelten Gebieten lagen. Es muß hinzugefügt werden, daß manche der erwähnten Möglichkeiten (z. B. 3 und 4) sich gegenseitig durchaus nicht ausschließen.

Es wäre ein schwieriges Unternehmen, den Wahrscheinlichkeitsgrad der erwähnten Möglichkeiten festzulegen, da wir ausschließlich nur vermittelte Voraussetzungen von verschiedenem, meistens von geringem Beweiswert besitzen. Einige Tatsachen (besonders im Bereich der Lokalisierung der Fundplätze) könnten für die Variante 3 oder 4 sprechen. Die gefährliche Nachbarschaft der Petschenegen, die bis zum Ende des IX. Jahrhunderts ein aggressives, den Ungarn feindlich gesinntes Element waren, dürfte das Errichten von Warten in den Karpaten erklären. Die Version 4 wird von der Tatsache unterstützt, daß die in slawischer Umgebung entdeckten altungarischen Gräber unter ähnlichen topographischen Umständen angelegt worden sind und gerade in den beiden Zentren (Przemyśl und Halič-Krylos), die sich bereits im X. Jahrhundert entwickelten und im XI./XII. Jahrhundert Residenzen von Herzogtümern bildeten, die eine Kontrolle über das fast ganze mit den Karpaten grenzende Flußgebiet des oberen Dnestr und des Sans hatten. Es war bisher nicht möglich, die Fundstelle von Przemyśl restlos zu erklären; dazu sind die Ergebnisse der archäologischen Forschung noch allzu lückenhaft.

*

«Im Sommer 1977 wurden von A. Koperski die Ausgrabungen durchgeführt. Im Resultat kamen zum Vorschein fünf weitere altungarische Gräber (zwei Männergräber, ein Frauen-, ein Mädchen- und ein Kinderbestattung). Im zweiten Reitergrab befand sich u. a. eine rautenförmige Taschendeckplatte vom Újfehértó Typus (Dienes 1972, Abb. 21).»

Verfasser des synthetischen Teils des Aufsatzes ist M. Parczewski. Eine bedeutend erweiterte Fassung des vorliegenden Textes wird in polnischer Sprache in der Zeitschrift *Acta Archaeologica Carpathica* veröffentlicht. Die Verfasser sprechen ihren Dank Herrn Dr. István Fodor für den Hinweis auf die neuesten Monographien über altungarische Gefäße und Frau Dr. Ágnes Sós für ihre Hilfe bei der Publikation dieses Textes aus.

- Abb. 1. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Lokalisierung des Reitergrabes (angekreuzt) auf dem Hintergrund des Verkehrsnetzes im Stadtzentrum. Lage der Burg aus dem X.—XIII. Jahrhundert im Kreis
- Abb. 2. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Lage des Reitergrabes (mit Kreis bezeichnet) von NW her gesehen. Fot. J. A. Gruntowicz
- Abb. 3. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Lage des Reitergrabes (mit Pfeil bezeichnet) von O her gesehen. Fot. J. A. Gruntowicz
- Abb. 4. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Genauere Lokalisierung des Reitergrabes (A) und Plan des Reitergrabes (B). Die Zahlen auf dem Plan entsprechen der Numerierung der Überreste auf der Inventarliste
- Abb. 5. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Ansicht von SW herauf dem erhalten gebliebenen Teil des Reitergrabes während der Ausgrabungen. Fot. A. Koperski
- Abb. 6. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Ansicht des erhalten gebliebenen Teils des Reitergrabes von N her während der Ausgrabungen. Neben dem Pferdeschädel ist die Trense sichtbar. Fot. A. Koperski
- Abb. 7. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Das im Reitergrab gefundene Gefäß
- Abb. 8. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Das im Reitergrab gefundene Gefäß. Fot. K. Pollesch
- Abb. 9. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Die im Reitergrab gefundenen Altertümer: A — Trense, B, J — Steigbügel, C—E — Bogenpfeilspitzen, F—I — Metallteile des Köchers, K — Schnalle, L — Schnalle mit Riemenkappe, M — Feuerstein, N — Fragment eines Wetzsteins (?), A—L — Eisen, M — Feuerstein, N — Sandstein
- Abb. 10. Przemyśl, Ryccerska-Straße. Die im Reitergrab gefundenen Altertümer. Achtung! Die mit A—E, I—K bezeichneten Gegenstände sind in verschiedenem Maßstab verkleinert, die mit F—H, L—M bezeichneten wurden dagegen ein wenig vergrößert. Fot. K. Pollesch
- Abb. 11. Lage von Przemyśl (H) auf dem Hintergrund der geobotanischen Karte Europas. A — Grassteppen, B — Pflüemengrassteppen, C — Waldsteppe, D — Halbwüsten und Wüsten, E — Laubwälder, F — Nadelwälder, G — Gebirgsflora
- Abb. 12. Verbreitung der Reitergräber Ende des IX.—Anfang des XI. Jahrhunderts auf dem Gebiet des Karpatenbeckens. A — Ortschaften mit Reitergrab (-gräbern), B — Ortschaften mit Reitergrab (-gräbern) der Gruppe IV. nach Cs. Bálint, C — Fundstelle der Amphore vom Čierna-Typus, D — Fundstelle eines an den Čierna-Typus anknüpfenden zweihenkligen Gefäßes, E — Fundstelle eines zweihenkligen Gefäßes, im Reitergrab, F — Fundstelle eines an den Čierna-Typus anknüpfenden Gefäßes ohne Henkel, G — Gebirge unterhalb von 500 m über dem Meeresspiegel, H — Gebirge unterhalb von 1000 m, I — Gebirge oberhalb von 1000 m. Nach Cs. Bálint 1972 (mit Ergänzungen), K. Mesterházy 1975
- Abb. 13. Amphoren vom Čierna-Typus auf dem Gebiet des Karpatenbeckens. A — Hajdúsámson, B — Čierna nad Tisou, C — Biel, A — Ungarn, B, C — Tschechoslowakei. Nach J. Pastor 1952, J. Eisner 1960, K. Mesterházy 1975
- Abb. 14. An den Čierna-Typus anknüpfende Gefäße auf dem Gebiet des früheren Choresms. A — Toprak Kala, B — Berkut Kala. Nach M. G. Vorobjeva 1959, E. E. Nerazik 1959
- Abb. 15. Einige Typen von baschkirischen Ledergefäßen, Wende des XIX.—XX. Jahrhunderts. Nach S. I. Rudenko 1955
- Abb. 16. Fundplätze von altungarischem Typus im nordöstlichen Teil der Ungarischen Tiefebene und im nördlichen Karpatenvorland. A — Ortschaften mit 1—3 Reitergräbern, B — Ortschaften mit 4—10 Reitergräbern, C — Ortschaften mit über 10 Reitergräbern, D — Fundstelle einer Amphore vom Čierna-Typus, E — eine andere Fundstelle, F — gegenwärtige Staatsgrenzen, G — wichtigere Pässe im Hauptkamm der Karpaten, H — Gebirge unterhalb von 500 m, K — Gebirge unterhalb von 1000 m, L — Gebirge oberhalb von 1000 m
- I. Polen: 1. Chełmiec Polski, 2. Demblin, 3. Przemyśl; II. UdSSR: 4. Beregovo (fr. Beregszász), 5. Chust (fr. Huszt), 6. Halič-Krylos, 7. Podpolozie (fr. Vezérszállás), (Podplazi), 8. Sval'ava (fr. Szolyva), 9. Šalamunova (fr. Salamon); III. Tschechoslowakei: 10. Biel, 11. Čierna nad Tisou, 12. Dobra (fr. Kisdobra), 13. Košice (fr. Kassa), 14. Streda nad Bodrogom (fr. Bodrogszerdahely), 15. Svinica (fr. Szinyér), 16. Vel'ky Kamenec (fr. Nagykövésd, Kemenica), 17. Vojčice (fr. Vécs, Bodrogvécs), 18. Zemplin; IV. Ungarn: 19. Anares, 20. Beszte-rec, 21. Demecser, 22. Eperjeske, 23. Gáva, 24. Gégény, 25. Geszteréd, 26. Hajdúdorog, 27. Karos, 28. Kenézlő, 29. Mándok, 30. Nyíregyháza, 31. Rakamaz, 32. Rétközberenes, 33. Sáropatak, 34. Szaboles, 35. Szirma-besenyő, 36. Tarcal, 37. Tiszabercel, 38. Tiszabездéd, 39. Tiszaeszlár, 40. Tiszalök, 41. Tiszatardos, 42. Tuzsér, 43. Újfehértó, 44. Zalkod, 45. Zemplénagárd (fr. Agárd). Nach J. Hampel 1905, Cs. Bálint 1972, E. Dąbrowska 1973 und andere

LITERATURVERZEICHNIS

- K. BAKAY 1967; K. BAKAY: Archäologische Studien zur Frage der ungarischen Staatsgründung. Angaben zur Organisierung des fürstlichen Heeres. *Acta Archaeologica Hungarica*, XIX. Budapest 1967.
- Cs. BÁLINT 1969; Cs. BÁLINT: A honfoglalás kori lovastemetkezés néhány kérdése (Über die Pferdebestattungen der Landnahmezeit). *A Móra Ferenc Múzeum Évkönyve*, H. 1, (1969) 107—114.
- Cs. BÁLINT 1972; Cs. BÁLINT: Pogrebenija s konem u vengrov v IX—X vv. (in:) *Problemy archeologii i drevnej istorii ugrov*. Moskva 1972. 176—188.
- Cs. BÁLINT 1974; Cs. BÁLINT: A honfoglalás kori lovastemetkezések (Les tombes à ensevelissement de cheval des Hongrois du IX^e—XI^e siècles). *A Móra Ferenc Múzeum Évkönyve*, H. 2, 1971, 85—108.
- E. DĄBROWSKA 1973; E. DĄBROWSKA: Quelques remarques sur la pénétration hongroise sur le territoire de la Pologne du Sud (in:) *Berichte über den II. Internationalen Kongreß für Slawische Archäologie*. Bd. II. Berlin 1973, 363—368.
- I. DIENES 1961; I. DIENES: A honfoglaló magyarok (in:) *A kisvárdai vár története*. Kisvárdai 1961.
- I. DIENES 1964; I. DIENES: Honfoglalás kori tarsolyainkról (Les aumonières Hongroises de l'époque de la conquête). *Folia Archaeologica*, XVI. Budapest. 79—112.

- I. DIENES 1972; I. DIENES: Die Ungarn um die Zeit der Landnahme. Budapest 1972.
- J. EISNER 1960; J. EISNER: Slované a Maďari v archeológii (Les Slaves et les Magyars en archéologie). *Slavia Antiqua*, VII. Poznań 1960. 189—210.
- J. EISNER 1966; J. EISNER: Rukovet slovanské archeologie. Praha 1966.
- I. ERDÉLYI 1972; I. ERDÉLYI: Ob archeologičeskoj kulture drevnich vengrov konca IX—pervoj poloviny X v. n. e. (in:) *Problemy archeologii i drevnej istorii ugrov*. Moskva 1972. 128—144.
- G. A. FEDOROV-DAVYDOV 1966; G. A. FEDOROV-DAVYDOV: Kočevniki vostočnoj Evropy pod vlastju zolotoordynskich chanov. Moskva 1966.
- G. FEHÉR, K. ÉRY, A. KRALOVÁNSZKY 1962; G. FEHÉR, K. ÉRY, A. KRALOVÁNSZKY: A Közép-Duna-medence magyar honfoglalás- és kora Árpád-kori sírleletei. *Régészeti Tanulmányok*, II. Budapest 1962.
- N. FETTICH 1937; N. FETTICH: A honfoglaló magyarság fémművészete (Die Metallkunst der landnehmenden Ungarn). *Archaeologia Hungarica*, XXI. Budapest 1937.
- GY. GYÖRFFY 1959; GY. GYÖRFFY: Tanulmányok a magyar állam eredetéről. Budapest 1959.
- J. HAMPEL 1905; J. HAMPEL: Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn, I—III. Braunschweig 1905.
- A. N. KIRPIČNIKOV 1973; A. N. KIRPIČNIKOV: Snariazenie vsadnika i verchovogo konia na Rusi IX—XIII vv. *Archeologia SSSR. Svod archeologičeskich istočnikov*, EI-36. Leningrad 1973.
- A. KISS 1969; A. KISS: Über die mit Keramik verbundenen Bestattungsarten im Karpatenbecken des 10.—11. Jahrhunderts. *A Móra Ferenc Múzeum Évkönyve*, H. 2, (1969), 175—181.
- GY. LÁSZLÓ 1966; GY. LÁSZLÓ: Bestattungsgebräuche der landnehmenden Magyaren (in:) *Atti del VI Congresso Internazionale delle Scienze Preistoriche*, III, (1966). Roma, 212—216.
- A. F. MEDVEDEV 1966; A. F. MEDVEDEV: Ručnoe metalnoe oružie (luk i strely, samostrel) VIII—XIV vv. *Archeologia SSSR. Svod archeologičeskich istočnikov*, EI-36. Moskva 1966.
- K. MESTERHÁZY 1975; K. MESTERHÁZY: Honfoglalás kori kerámiánk keleti kapcsolatai (Östliche Beziehungen der ungarischen landnahmezeitlichen Keramik). *Folia Archaeologica*, XXVI, (1975), 99—117.
- P. NÉMETH 1972; P. NÉMETH: Obrazovanie pograničnoj oblasti Boržava (in:) *Problemy archeologii i drevnej istorii vengrov*. Moskva 1972. 206—220.
- E. E. NERAZIK 1959; E. E. NERAZIK: Keramika Chorezma afrigidiskogo perioda, *Trudy Chorezmskoj archeologo-etnografičeskoj ekspedicii*, IV, (1959), 221—260.
- J. PASTOR 1952; J. PASTOR: Jazdecké hroby v Čiernej nad Tisou (Sépultures cavalières à Čierna nad Tisou). *Archeologické Rozhľedy*, IV, (1952), 485—487.
- S. A. PLETNEVA 1958; S. A. PLETNEVA: Pečenegi, torki i polovecy v južnoruszkich stepjach. *Materialy i Issledovanie po Archeologii SSSR*. Nr. 62, (1958), 151—226.
- S. I. RUDENKO 1955; S. I. RUDENKO: Baskiry. Moskva—Leningrad 1955.
- A. RUTTKAY 1976; A. RUTTKAY: Waffen und Reiterausrüstung des 9. bis zur ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts in der Slowakei (II). *Slovenská Archeológia*, XXIV-2, (1976), 245—395.
- A. TOČÍK 1968; A. TOČÍK: Altmagyarische Gräberfelder in der Südwestslowakei. *Archaeologica Slovaca — Fontes*, III. Bratislava 1968.
- S. P. TOLSTOV 1948; S. P. TOLSTOV: Po sledam drevnechorezmijskoj civilizacii. Moskva—Leningrad 1948.
- GY. TÖRÖK 1962; GY. TÖRÖK: Die Bewohner von Halimba im 10. und 11. Jahrhundert. *Archaeologica Hungarica*, Series Nova, XXXIX. Budapest 1962.
- M. G. VOROBYEVA 1959; M. G. VOROBYEVA: Keramika Chorezma antičnogo perioda. *Trudy Chorezmskoj archeologo-etnografičeskoj ekspedicii*, IV, (1959), 63—220.

ANATOMISCH-ANTHROPOLOGISCHE BEGUTACHTUNG DES MÄNNLICHEN SKELETTS AUS PRZEMYŚL

Das Skelett ist schlecht erhalten. Die Ursache der schlechten Erhaltung liegt in jenen Verwitterungsschuttprozessen, die sich in hohem Grade auf den Extremitäten der langen Knochen sowie in jenen Abschnitten, in denen größere Menge von spongiöser Substanz war, bemerkbar machten. Als zweite Ursache der schlechten Erhaltung sind jene Schäden zu nehmen, die infolge der Freigebung entstanden.¹ Der Verwitterungsschutt sowie die sekundären mechanischen Einwirkungen verursachten die Schädigung der Rindensubstanz der langen Knochen. In einigen Fällen wird dadurch die Schätzung der Ausbildung der Muskelansätze verhindert bzw. erschwert.

Der Gehirnschädel wird durch einen Bruchteil des Stirnbeins (*os frontale*) mit stark ausgebildeter Stirnrinne (*incisura frontalis*) der linken Seite repräsentiert, es sind auch Teile der beiden Scheitelbeine (*os parietale*) und die linke Schläfenbeinschuppe (*pars squamosa*) mit dem Anschlußfortsatz für das Jochbein (*processus zygomaticus*) erhalten. Sehr gut ist die Koronarnaht (*sutura coronalis*) und der vordere Teil der Pfeilnaht (*sutura sagittalis* — *pars bregmatica*) erhalten geblieben. Die Nähte weisen mäßige Obliteration der Innenseite und geringere der Außenseite auf. Die stärkste Obliteration tritt in der *pars bregmatica* auf.

Die erhaltenen Teile der *calotta* weisen sekundäre Deformationsvorgänge auf (Abb. 1). Der Zerstörungsgrad und des Fehlen der wichtigsten Meßpunkte machen die Schädelmessungen und seine Charakteristik aufgrund des Grundindex unmöglich. Die analysierbaren Teile erlauben, unter der Berücksichtigung des Deformationsgrades, mit großer Wahrscheinlichkeit eine stark fliehende Stirn, einen mittelhohen bzw. hoch gewölbten, langen Schädel feststellen.

Vom Gesichtsschädel sind der linke Oberkieferknochen (*maxilla*), ein zerstörter Stirnfortsatz (*processus frontalis*) sowie ein Bruchteil des Jochbeins (*os zygomaticum*) vorhanden. Beide Knochen sind von mittelstarkem Bau, graziler als die Knochen des Gehirnschädels und Unterkiefers. (Abb. 2, 3). Der untere Rand der Augenhöhle (*margo infraorbitalis*), die Form des Jochbeins, erlauben, die Form der ganzen Augenhöhle mit großer Wahrscheinlichkeit zu bestimmen. Sie war sicher niedrig, breit, *chamaekonch* oder *mesokonch*.²

Die *apertura piriformis* ist sehr schmal. Ihre Breite beträgt 24 mm, gemessen von der Medianlinie. Die Größe von *Nasion-nasospinale* beträgt ca. 52 mm. Der berechnete Nasenindex zählt 46? was, nach Martin'scher Klassifikation,³ einer schmalen bzw. mittelbreiten Nase (*leptorhin* — *mesorhin*) entspricht. Die untere Kante der *apertura piriformis* ist scharf, einlippig. Die *spina nasalis anterior*, teilweise zerstört, war stark ausgebildet, die *incisura maxillaris* schwach ausgebildet, höhlenartig. Die *fossa canina* ist sehr flach. Das *tuberculum marginale* des Jochbeines ist mäßig ausgebildet. Der *processus palatinus*, in Bruchteilen erhalten, weist auf einen hohen Gaumen.

Die erhaltenen Knochenteile des Gesichts weisen auf *Orthognathismus*.

¹ A. KOPERSKI—M. PARCZEWSKI: Das altungarische Reitergrab von Przemyśl (Südostpolen), (weitere Literatur daselbst).

² R. MARTIN: Lehrbuch der Anthropologie. G. Fischer-Verl. Stuttgart 1957.

³ R. MARTIN: op. cit.

Der Unterkiefer ist massiv gebaut, besitzt einen hohen Schaft (*corpus mandibulae*) mit hervortretendem Kinnvorsprung (*protuberantia mentalis*). Die *spina mentalis* ist kaum angezeichnet. Es blieben weder die Gelenkfortsätze (*processus condylares*) noch die Schläfenfortsätze (*processus coronoidei*) erhalten. Einer Teilzerstörung unterlagen die *rami mandibulae*.⁴

Zähne: im linken Oberkiefer tritt das bleibende Gebiß von I_1 bis $M_2 \cdot M_3$ fehlt post mortem, die Form der Zahnhöhle weist auf einen einwurzeligen Zahn, also auf eine retardierte Form hin. Im Unterkiefer sind alle Zähne, mit Ausnahme des P_2 der linken Seite, der post mortem herausgefallen ist, erhalten. Auf der rechten Seite des Unterkiefers fehlt M_3 , er ist nicht gewachsen. (Abb. 3, 4). Die Zähne sind mäßig abgenutzt: 2° nach der Gleń-Klassifikation.⁵ Das enthüllte Zahnbein ist gelblich-braun. Am meisten abgenutzt ist der M_1 des Oberkiefers (3°) (Abb. 4). Die Zahnfachfortsätze (*pars alveolaris*) des Ober- und Unterkiefers sind gleichmäßig gesenkt, die Wurzeln um 2 mm enthüllend. Es wurde Osteoporosis der Knochen festgestellt, was zu vermuten erlaubt, daß diese Veränderungen infolge einer Parodontitis entstanden sind. Auf der Wurzeloberfläche sind Zahnsteinspuren sichtbar. Kariesschäden wurden nicht festgestellt. An der P_2 — Wurzel des linken Unterkiefers ist ein Fistel sichtbar (Abb. 4), sie entstand infolge einer Infektion am Gipfel der Zahnwurzel.

Postkraniales Skelett. Erhalten sind kleine Bruchteile der Rippen (*costae*), Fragmente der Beckenknochen (*os coxae*) mit Teilen der Hüftgelenkpfanne (*Acetabulum*) und beide Schlüsselbeine ohne Brückenenden (*pars sternales*). Die Schlüsselbeine sind von mittelmässigem Bau, stark S-förmig gebogen.

Erhalten sind: das Femur, beide Humeri ohne die Oberansätze, die Radii und die Ulnae beide ohne die Unteransätze.

Von den unteren Extremitäten sind beide Schenkelknochen (*femur*), ohne Oberansatz, und das linke Wadenbein, ohne Oberansatz, erhalten. Nicht beschädigt sind beide Schienbeine (*tibia*). Ihre Größe: rechtes Schienbein 406 mm, linkes 407 mm; sie erlauben die Skelettgröße auf ca. 176,5 zu schätzen.⁶ Ferner sind noch einige Fußknochen erhalten geblieben.

Die langen Knochen sind massiv gebaut, mit gut ausgebildeten Muskelansätzen. Sehr gut ausgebildet sind die Rauigkeiten der Speiche (*tuberositas radii*), die rauhe Doppellinie an der Femurrückseite (*linea aspera*), der große Rollhügel des Oberschenkelknochens (*trochanter major*), und die Rauigkeiten der Schienbeine.

Die linke Gelenkwalze am distalen Ende (*trochlea humeri*) (Abb. 5) und die *incisura trochlearis* der linken Elle (Abb. 6) weisen auf eine Proliferation des Knochengewebes mit gleichzeitiger Perforation der tiefen Ellegrube (*fossa oleocrani*), in deren Gegend Osteoporosis auf der Oberfläche des Oberbeins beobachtet wurde. Diese Veränderung entstand infolge eines Traumas.

Der anatomische Bau weist auf männliches Geschlecht hin. Der Nahtverwachsungsgrad erlaubt das Alter im Moment des Todes als *maturus* zu bezeichnen. Dagegen der Abnutzungsgrad der Zähne (2°) weist auf den Tod im jüngeren Alter, wahrscheinlich im Alter «*adultus*» oder «*adultus/maturus*». Man kann also das Alter zur Zeit des Todes auf 30 bis max. 40 Jahre schätzen.

Die erhaltenen Bruchteile des Gehirnschädels und besonders die Gegend der Augenhöhle und der Nase erlauben das Skelett der weißen Rasse zuzuordnen. Das Fehlen einer größeren Anzahl diagnostischer Merkmale verhindert eine genauere taxonomische Analyse.

⁴ Die Unterkiefermessung: gn-go 95 ? mm sin, go-go 108 ? mm, gn-id 40 mm, enm-enm 40 mm, ekm-ekm 60 mm (Die Messungen nach Martin-Technik).

⁵ E. GLEŃ: Analiza uzeblenia czaszek z wczesno-sredniowiecznego cmentarzyska szkieletowego w Krakowie na Zakrzówku. Materiały Archeologiczne XVII, 1977, S. 195—200.

⁶ Nach Breiting: H. BACH: Zur Berechnung der Körperhöhe aus den langen Gliedmaßenknochen weiblicher Skelette. *Anthrop. Anz.* Jahr. 29, Stuttgart 1975, S. 12—21.



Abb. 1. Der Schädel — norma lateralis sinistra
 Abb. 2. Die erhaltenen Gesichtsschädelknochen — norma frontalis
 Abb. 3. Die erhaltenen Gesichtsschädelknochen — norma lateralis sinistra
 Abb. 4. Der Unterkiefer — Abrasion der Zähne, P_2 zur Lebenszeit entfernt
 Abb. 5. Linker Humerus — Perforation der tiefen Ellegrube
 Abb. 6. Linke Ulna — Proliferation des Knochengewebes

DIE KNOCHENRESTE EINES PFERDES AUS DEM ALTUNGARISCHEN GRAB IN PRZEMYŚL

Im Herbst 1976 wurden in Przemyśl Funde entdeckt, die auf die Zeitperiode 9—10. Jahrhundert datiert werden, und die als erste in ihrer Art für die Kenntnis der magyarischen Einflüsse in Südpolen von besonderer Bedeutung sind.¹

Aufgrund der erhaltenen Reste sind ein menschliches Skelett, Pferdeknochen eines fünfjährigen Tieres und eines Rindes identifiziert worden. Es handelt sich um den Knochen vom Rind betrifft, um den Humerus eines jungen Tieres. In der folgenden Übersicht werden die Knochen des Pferdes untersucht.

Das Knochenmaterial umfaßt einen Schädel, Zungenbeine und folgende Extremitätsknochen: Carpalia, Tarsalia, Metacarpalia, Metatarsalia, Fesselbeine, Kronbeine sowie Hufbeinreste von der rechten Vorderextremität und der linken Hinterextremität.

Der Schädel war in situ noch relativ gut erhalten, aber er ist nach der Ausgrabung beim Herausnehmen zerfallen. Das Schädeldach, die Nasalia an der Spitze und besonders der linke Oberkieferteil sind beschädigt. Die Oberkieferzähne sind vorhanden: Schneidezähne in Alveolen, die übrigen lose. Der Unterkiefer ist unversehrt, nur die beiden Procc. temporales sind abgebrochen. Die Extremitätsknochen sind, mit Ausnahme der Hufbeine, gut erhalten. Alle vorhandenen Knochen sind dicht und hart.

Bei den Extremitäten und dem Schädel, soweit möglich, wurden die Maße der Knochen aufgenommen. Dem Maßsystem liegt die Arbeit von H.-H. Müller (1955) zugrunde. Für die Beurteilung des Knochenmaterials wurden die eisenzeitlichen Pferde aus Mittel- und Osteuropa (S. Bökönyi 1964, V. I. Zalkin 1970), die ungarischen aus der Landnahmezeit (W. Nagy 1936, S. Bökönyi 1960, J. Matolcsi 1972) und Awarenzeit (J. Matolcsi 1973) herangezogen.

Beim Vergleich der erhaltengebliebenen Schädelteile konnten verhältnismäßig große Maße beobachtet werden. Die Augenhöhlen sind fast rund, der Orbitalindex beträgt 93,2. Der Incisivteil des Intermaxillare ist gewölbt. Der Unterkiefer ist relativ kurz. Die Muskelansätze sind sehr leicht gebildet. Eine genaue Beurteilung der Schädelmerkmale, die den Typus des Pferdes angeben könnte ist, leider, nicht möglich. Die Oberkiefer- und Unterkiefermolare haben leicht gefaltene Schmelzlinien, was beim Warmblut eine typische Erscheinung ist (H.-H. Müller 1955, 1959 Nobis 1955). Die Extremitätsknochen sind lang und schlank. Die Epiphysen sind mit Diaphysen schon fest verwachsen. Beim Vergleich der Extremitätsknochen ließen sich außerordentlich lange Metapodien beobachten. Ihre Maße liegen innerhalb des Variationsbereiches der eisenzeitlichen, östlichen Pferde. Der östlichen Gruppe entsprechen auch die Fesselbeine, deren größte Länge zwischen 77—99 mm nach V. I. Zalkin (1970) schwänkt.

Mit Hilfe der Methode von L. Kiesewalter (nach J. Boessneck u. a. 1971) läßt sich für das untersuchte Pferd aufgrund des Metacarpus eine Widerristhöhe von 143 cm, und aufgrund des Metatarsus solche von 142,5 cm berechnen. Für die östliche Gruppe der Pferde gibt S. Bökönyi

¹ Nähere Angaben siehe im Aufsatz von A. Koperski und M. Parczewski im vorliegenden Band der *Acta Arch. Hung.*

(1964) eine durchschnittliche Widerristhöhe 136 cm an. Es gibt an den Knochen keine auf eine eventuelle Lahmheit des Pferdes hinweisende pathologische Veränderungen, was sehr oft bei den eisenzeitlichen Pferden auftritt (S. Bökönyi 1967).

Die osteologische Untersuchung hat gezeigt, daß die Funde die Überreste eines warmblutigen, männlichen Pferdes von orientalischem Typus darstellen.

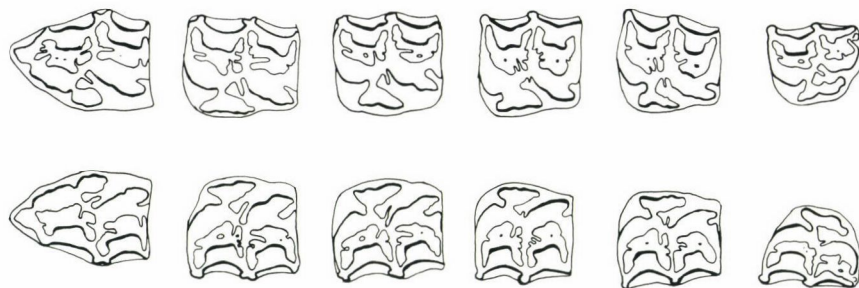


Abb. 1. Zahnbilder

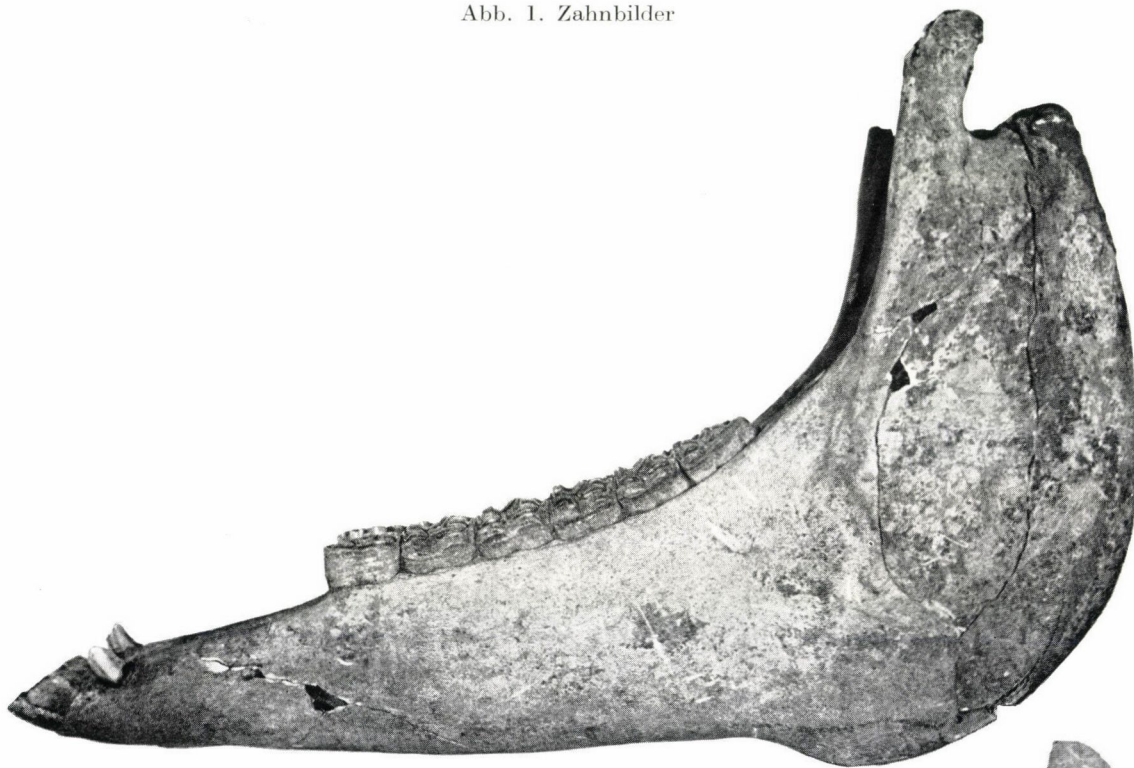


Abb. 2. Unterkiefer von Przemyśl

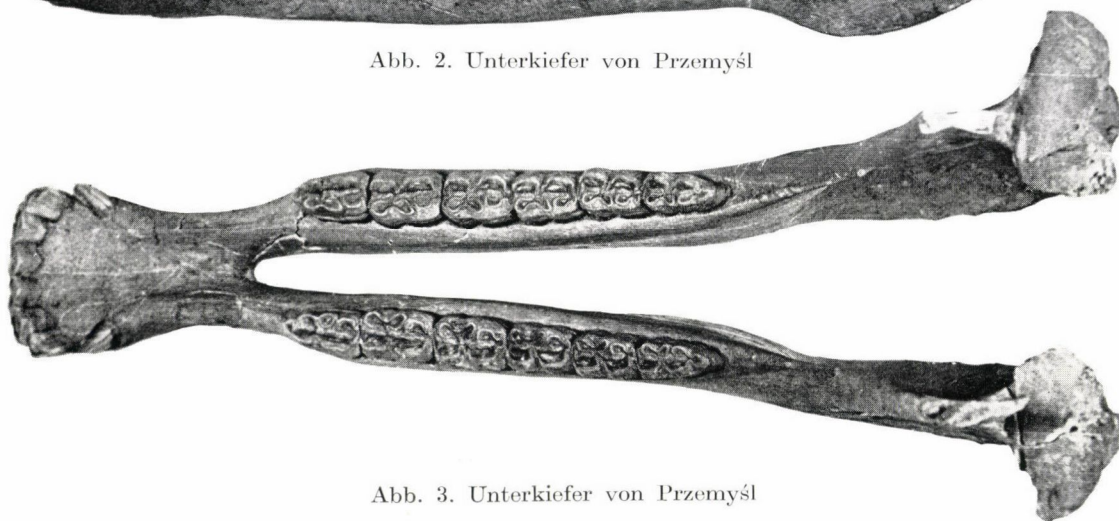


Abb. 3. Unterkiefer von Przemyśl



Abb. 4. Extremitätenknochen von Przemyśl

Schädel	Maßtabelle 1
Geschlecht	0
Alter	5
Länge der Zahnreihe (Alveolen)	170
Diastemalänge	67
Horizontaler Durchmesser der Orbita	66,5
Vertikaler Durchmesser der Orbita	62
Breite des Foramen magnum	31
Breite an der Basis der Condylen	76,5
Breite am Alveolarrand vor p ²	79
Breite des Incisivteiles des Oberkiefers	78,2
Größte Hinterhauptshöhe (B—Op)	100
Kleine Hinterhauptshöhe (O—Op)	68
Höhe des Foramen magnum	35

Schädel (Unterkiefer)	Maßtabelle 2
Länge des Unterkiefers (G. caud. — Infradent)	400
Länge der Backzahnreihe (Alveolen)	171
Länge der Backzahnreihe (Kaufläche)	163
Länge des Diastema	82
Hinterrand bei M ₃ bis Rand des Condylus	140
Breite des Incisivteiles	65,7
Breite des Diastemas	46,1
Breite vor M ₂	74
Höhe in der Mitte des Diastemas	43
Höhe vor P ₂	62,5
Höhe vor P ₃	75,2
Höhe in der Mitte von P ₃	77,5
Höhe vor M ₁	85,7
Höhe in der Mitte von M ₂	93,5
Höhe hinter M ₃	118
Höhe des Unterkiefers	253

Metapodien	Maßtabelle 3			
	Metacarpus		Metatarsus	
Größte Länge	232	232	277	275
Laterale Länge	223,7	223,7	269	268
Breite der proximalen Epiphyse	52	51,5	51,6	51,4
Breite der distalen Epiphyse	51	51,3	51	51
Kleinste Breite der Diaphyse	36,5	36,6	33,3	33,3
Durchmesser der proximalen Epiphyse	34,2	34,6	42	41,4
Durchmesser der distalen Epiphyse	35,7	35,6	37,6	37,3
Durchmesser der Diaphyse bei kleinster Breite	26,3	26,2	32,8	33,2
Kleinster Durchmesser der Diaphyse (distal)	23,3	22,6	26,6	27,4
Umfang der Diaphyse in der Mitte	108	109	110	112

Phalangen	Maßtabelle 4							
	Phalangen I (Fesselbeine)				Phalangen II (Kronbeine)			
	vorn		hinten		vorn		hinten	
Größte Länge	92	91	88,5	88,5	50,6	50,4	48,7	49
Laterale Länge	91,4	91,4	88	87,5	47,2	47	47	44
Breite der proximalen Epiphyse	57	57	56,4	56,6	53,3	54	55	53,8
Breite der distalen Epiphyse	51	48,6	47,7	47	48,3	46,5	48,8	49,6
Kleinste Breite der Diaphyse	37,3	36,6	37	37	43,6	42,6	46,4	45,5
Durchmesser der proximalen Epiphyse	37	36,4	39	39,2	33,1	34	32,5	31,2
Durchmesser der distalen Epiphyse	25,5	25	24,5	25	27,3	26	26,7	25,8
Durchmesser der Diaphyse	25,7	25,3	25,6	25,7	25,5	24,5	23,5	23,4

LITERATURVERZEICHNIS

- J. BOESSNECK u. a. 1971. J. BOESSNECK: Die Tierknochenfunde aus dem Oppidum von Manching. (in:) Die Ausgrabungen in Manching. Wiesbaden 1971.
- S. BÖKÖNYI: 1960. S. BÖKÖNYI: Honfoglaláskori lókoponyák a nyíregyházi Múzeumban. Jós András Múz. Évkönyve I, (1958) 88—96.
- S. BÖKÖNYI: 1964. S. BÖKÖNYI: Angaben zur Kenntnis der eisenzeitlichen Pferde in Mittel- und Osteuropa. Acta Arch. Hung. 16, (1964) 227—239.

- S. BÖKÖNYI: 1967. S. BÖKÖNYI: Horse Skeleton from the Cemetery at Hana. *Acta Arch. Hung.* 19, (1967) 413–421.
- J. MATOLCSI: 1972. J. MATOLCSI: Die Untersuchung der Pferdeknochen des Grabes I von Gerendás. *Mitteilungen des Archäologischen Instituts d. Ungar. Akad. d. Wiss.* 3, (1972) 122.
- J. MATOLCSI: 1973. J. MATOLCSI: Balaton környéki avar lovak. *Somogyi Múzeumok Közleményei* 1, (1973) 87–106.
- H.-H. MÜLLER: 1955. H.-H. MÜLLER: Osteologische Untersuchung der Pferde von Grossörner-Molmeck vom Ende des 5. Jh. n. Chr. *Wiss. Zeitschr. d. Martin-Luther Univ. Halle-Wittenberg, Ges. u. Sprachw.* Reihe 4, (1955) 661–696.
- H.-H. MÜLLER: 1959. H.-H. MÜLLER: Die Tierreste von Alt-Hannover. *Hann. Geschichtsbl. N. F.* 12, (1959) 179–259.
- W. NAGY: 1936. W. NAGY: Kranimetrische Untersuchungen über die Pferde der Ungarn zur Zeit der Landnahme (ung. m. dtsh. Ausz.). *Math. u. Naturwiss. Anzeiger d. Ungar. Akad. d. Wiss.* 54, (1936) 991–1005.
- G. NOBIS: Beiträge zur Abstammung und Domestikation des Hauspferdes. *Zeitschr. f. Tierzücht. u. Züchtungsbiol.* 64, (1955) 201–246.
- V. I. ZALKIN: Drévnejsie domašnie životnyé vostočnoj Évropy. *Izd. Nauka, Moskva* 1970.

CHRONICA

ISTVÁN MÉRI

(1911–1976)



Es ist immer eine schmerzvolle Pflicht des Todes eines unserer Berufsgenossen zu gedenken. Die ungarische Archäologie beklagt den Verlust an einem ihrer aktivsten Mitarbeiter: István Méri, der vortreffliche und hervorragende Forscher, der rund vier Jahrzehnte im Dienste des Ungarischen Nationalmuseums gestanden war, ist am 13. Dezember 1976 nach langwieriger Krankheit gestorben.

Er hatte eine mühselige Laufbahn. Er wurde 1911 in Abony (Komitat Pest) geboren. Nach dem Abschluß seiner Studien in der Mittelschule wurde er Student der Budapester Kunstgewerbeschule im Fach Bildhauerei, anschließend hat er das Abitur in der Mittelschule für Handel in Szolnok abgelegt. Neben seinem praktischen Sinn verdankte er seinen bildhauerischen Kenntnissen, daß er mit Unterstützung des Abteilungsleiters Lajos Márton, der ebenfalls aus Abony stammte, in der archäologischen Sammlung des Ungarischen Nationalmuseums als Restaurator angestellt wurde.

Anhand seiner hiesigen Arbeit entfaltete sich in ihm das Interesse für die Archäologie und später die innere Bestimmung für diesen Wissenszweig, und es befriedigte ihn nicht mehr die Gegenstände nur zu konservieren und zu ergänzen. Vom Jahre 1934 an nahm er an zahlreichen Ausgrabungen verschiedenen Zeitalters und Charakters teil und sie wurden mehrmals sogar vom ihm geleitet. Professor Ferenc Tompa betraute ihn sehr oft mit der Leitung seiner Ausgrabungen, und auch in seinen Büchern wurden oft die sehr genauen, bei den Freilegungen von Méri angefertigten Grundrisse publiziert. Inzwischen besuchte István Méri, zur Erweiterung seiner Kenntnisse, als Gasthörer die Vorlesungen von Ferenc Tompa. Aufgrund dieser Vorlesungen und Studien entstanden seine ersten wissenschaftlichen Aufsätze im Themenkreis der prähistorischen Forschung.

Die wirklichen Möglichkeiten für die Qualifizierung und Weiterentwicklung als Forscher erhielt er 1942, als er zum Mitarbeiter des Wissenschaftlichen Instituts Pál Teleki in Cluj (damals Kolozsvár) ernannt wurde. Hier gelangte er in so günstige Umstände, unter denen er seine vorwiegend praktischen Kenntnisse durch theoretische ergänzen konnte, und hier konnte er sich auch an den wissenschaftlichen Forschungen des Instituts aktiv beteiligen. Währenddessen studierte er an der Universität daselbst vier Semester.

Für seine weitere fachliche Tätigkeit waren die drei Jahre, die er in Kolozsvár verbrachte von determinierender Bedeutung. Er hörte mit seinen prähistorischen Forschungen auf und wandte sich einem den vernachlässigtesten Gebieten der ungarischen Archäologie, der Erforschung des ungarischen Volkslebens im Mittelalter zu. Bei der Freilegung des Borsa-Tals, die von Mitarbeitern des Kolozsvärer Teleki-Institutes vorgenommen wurde und deren archäologischer Teil Méri organisiert und geleitet hat, sowie bei den Ausgrabungen auf dem Markt von Kolozsvár, waren bereits die obenerwähnten Gesichtspunkte von Méri berücksichtigt. Als erstes Ergebnis seiner Tätigkeit dieser Art gilt sein Aufsatz über die Freilegung des Gräberfeldes um die Kirche von Kide. Die hier erörterte Methode ist heute noch maßgebend bei der Freilegung von Gräberfeldern um die ungarischen Kirchen.

Wegen der Kriegsergebnisse gelangte Méri im Herbst des Jahres 1944 in die Hauptstadt. Zuerst nahm er aktiv an der Rettung der Bestände unermeßlichen Wertes des Ungarischen Nationalmuseums teil. Anschlie-

Bend, vom Frühjahr 1945 an, war er im Wissenschaftlichen Institut Pál Teleki (später Osteuropäisches und dann Volkswissenschaftliches Institut) tätig, und erwarb immer mehr Kenntnisse über das Volksleben im Mittelalter. Für das Handbuch der Ungarischen Volksforschung verfaßte er die erste grundlegende Zusammenfassung der archäologischen Forschungsergebnisse bezüglich des ungarischen Mittelalters. Inzwischen schloß er seine Studien an der Budapester Philosophischen Fakultät ab und im J. 1948 legte er in Szeged die Doktorprüfung ab.

1949 kehrte er ins Nationalmuseum zurück, und arbeitete hier bis zum Jahre 1973, bis zu seiner Pensionierung. Er war von der Gründung der Mittelalterlichen Abteilung (1953) stellvertretender Leiter, von 1958 bis 1963 Leiter der Abteilung.

Die Rückkehr ins Nationalmuseum bedeutete für Méri die Verwirklichung seiner Pläne als Ausgrabungsleiter. Er nahm aktiv an der Arbeit teil, deren Ziel es war, die durch den Krieg behinderte archäologische Forschung wiederzuerwecken. Er war einer der Wegbereiter, der Leiter und aktivster Teilnehmer der archäologischen Freilegungen der Dörfer des Mittelalters. Seine musterhaften Dorfausgrabungen bedeuteten den Anfang der systematischen Forschung. Unter Teilnahme von Historikern bereitete er mit Geländebegehungen die Freilegung der für die Forschung am besten geeigneten Dörfer vor. Nach einer so gründlichen Vorbereitung begann Méri 1948 mit der Freilegung des Dorfes Móric am Rande von Túrkeve. Hier wird ein authentischer Überblick über die Siedlungsordnung des spätmittelalterlichen Dorfes auf der Ungarischen Tiefebene, über die Bauweise der Häuser und in manchen Fällen auch über ihren Umbau präsentiert. Vom Jahre 1950 an wurde unter der Leitung von István Méri der Großteil des Dorfes Rázom am Rande von Tiszalök freigelegt. Hier lag in der Árpádenzeit ein Dorf, und die Struktur der Häuser, Öfen, Gräben und Gruben dieser Zeit konnte zum ersten Mal hier erforscht werden. Die Ausgrabungen in Kardoskút trugen zur Bereicherung der Kenntnisse über die innere Gliederung der Häuser und die Wirtschaftsbauten bei. Neben mehreren seiner Publikationen über Teilprobleme (die Funktion der Gruben, ausgesteckte Pferdeschädel, Öfen im Freien usw.) war die Veröffentlichung der Ausgrabungen in Kardoskút eine auf hohem Niveau stehende Zusammenfassung der Ergebnisse der ungarischen Dorfausgrabungen der Árpádenzeit, wobei auch die Ergebnisse der mittel- und osteuropäischen Forschung weitgehend berücksichtigt wurden. In seiner letzten veröffentlichten Arbeit untersuchte Méri mit großem fachlichen Können und Veranschaulichungsvermögen aufgrund seiner Ausgrabungen in Kardoskút die Einrichtungen, mit denen Getreide gemahlen und Brot gebacken wurden. Méri begründete durch seine Tätigkeit die moderne archäologische Dorf-Forschung. Seine Ausgrabungen und Publikationen erstreckten sich auch auf andere Teilgebiete der archäologischen Erforschung des Mittelalters (die Freilegung der Burg in Nagykannizsa, der Kirche und des Klosters in Klastrompuszta, die musterhafte Bearbeitung der Geldwechsel-Waage der Árpádenzeit, die in Óbuda zum Vorschein gekommen ist, oder die richtige Datierung der Kacheln von Nadab und in diesem Zusammenhang die territoriale Gruppierung der ungarischen volkstümlichen Kacheln).

Er war ein ausgezeichnet gebildeter Archäologe. Dieses Charakteristikum paarte sich in seiner Person mit einem hervorragenden praktischen Sinn. Seine zähe Ausdauer, sein nie nachlassender Arbeitswille lösten bei seinen Mitarbeitern immer Bewunderung aus. Er war an seinen Ausgrabungen bestrebt, das zu erforschende Gebiet bis ins letzte Detail darzulegen, die Zusammenhänge zwischen den verschiedenen Erscheinungen zu suchen, zu erkennen, und möglichst genau und in ihrer Gesamtheit schriftlich und anhand von Zeichnungen bzw. Fotos festzuhalten. Die blassesten Bodenverfärbungen, die kleinsten Schichtungen hat er am genauesten erforscht und interpretiert. Seine Berichte wurden mit so großer Genauigkeit angefertigt, daß sie heute noch als auf hohem Niveau stehende wissenschaftliche Berichte akzeptiert werden können. Seine Ausgrabungen schufen für die jüngere Generation der Archäologen eine Schule, anhand deren mehrere junge Forscher des Mittelalters die richtige Geländearbeit erlernt haben und zu gebildeten Archäologen wurden.

Auch in der wissenschaftlichen Bearbeitung seiner Forschungsergebnisse legte sich Méri einen strengen Maßstab an. Für seine Publikationen sind klare, einfache, verständliche Formulierungen, ein logischer Aufbau und logische Folgerungen sowie die breite und mehrseitige Erforschung des gegebenen Themenkreises charakteristisch. Deshalb konnte er in allen seinen Veröffentlichungen etwas Neues und Sinnvolles sagen. Nach der Universitätsreform im Jahre 1949 übernahm er große Verpflichtungen in der Bildung der Archäologie-Studenten des Fachs Mittelalter vom ersten Jahrgang. Die Vorlesungen und das von Méri geleitete Museumspraktikum boten — trotz des Mangels an Denkmälern und wissenschaftlichen Publikationen — eine Vollkommenheit und bildeten eine gute Grundlage für den Ausgang der fachlichen Bildung der Studenten der niedrigeren Jahrgänge. Als einer der Redakteure und Autoren des Archäologischen Handbuches (Praktische Archäologie), das als Universitätslehrbuch diente, faßte er die Aufgaben der Freilegung der Dörfer und Gräberfelder des Mittelalters zusammen.

Bei der Verwirklichung von Ausstellungen, die vom vielen fachlichen Können und ausgezeichnetem Sinn zeugen, war er bestrebt, den für den Besucher überschaubaren und sinngemäßen Aufbau mit einer ästhe-

tischen Darstellungsweise zu verbinden. Ein charakteristisches Beispiel hierfür sind die Ausstellungssäle in der 1951 eröffneten Historischen Ausstellung des Ungarischen Nationalmuseums, die die Geschichte des 13. und 14. Jahrhunderts darstellen. Diese Säle dienten später als Grundlage für die historischen Ausstellungen zahlreicher Museen der Provinz.

Méri hing sehr an den im Museum aufbewahrten Funden und Gegenständen und aufgrund seines fachlichen Könnens als Restaurator achtete er auf ihre behutsame Aufbewahrung. Er begann als erster die oft stark beschädigten Gegenstände des 1945 ausgebrannten Depots zu identifizieren, auch wenn es manchen als unlösbare Aufgabe erschien, und sie wieder in Ordnung zu bringen. Er widmete sich unermüdlich dieser Arbeit.

In Beantwortung fachlicher Fragen stand er bereitwillig allen zu Verfügung, besonders, wenn junge Fachleute eine Hilfe brauchten. Hinter seinem oft zu ernstem Gesichtsausdruck, der mit seinen Sorgen und Krankheiten zu erklären war, verbarg sich eine sehr große Bereitwilligkeit zur Hilfeleistung.

Im Laufe seiner vier Jahrzehnte währenden Laufbahn schuf er — trotz vieler Krankheiten und Sorgen in seinem persönlichen Leben — Standhaftes. Seine Ausgrabungen, seine Forschungs- und Freilegungsmethode, seine Liebe zum archäologischen Stoff können auch für die nächsten Generationen der Forscher des ungarischen Mittelalters als Beispiel dienen.

N. Parádi

ARCHÄOLOGISCH-LITERARISCHES SCHAFFEN VON ISTVÁN MÉRI

1. Az őskori agyagedények helyreállítása. — Anleitung zum Restaurieren des prähistorischen keramischen Materials. = *FolArch* 1–2 (1939) 261–267.
2. Eltemetett lókoponya Füzesabonyban. — Über einen bestatteten Pferdeschädel in Füzesabony. = *FolArch* 3–4 (1941) 148–149.
3. A mészbetétagy elkészítésének módja a kisapostagi edényeken. — Die Anfertigung der Inkrustationsbetten an den Gefäßen von Kisapostag. = *ArchHung* XXVI. Budapest, 1942, 45–53, 92–100.
4. A Torma Zsófia-gyűjtemény bükki jellegű cserepei. (= Die Scherben von Bükker Charakter der Sammlung Zsófia Torma) *ETI* Jahrbuch 1942. 1–25.
5. Középkori temetőink feltárásmódjáról (= Über die Freilegungsmethode unserer Gräberfelder des Mittelalters) Kolozsvár, 1944, 21 S. (Erdélyi Tudományos Füzetek 175).
6. (Bericht) János Banner: *Bibliographia Archaeologica Hungarica 1793–1943*. = *RHC* 25 (1947) V. 1. 112–114.
7. A magyar nép régészeti emlékeinek kutatása (X–XVI. század) (= Die Erforschung der archäologischen Denkmäler des ungarischen Volkes — 10.–16. Jh.) Budapest, 1948, 24 S. (Sonderdruck aus dem Handbuch der Ungarischen Volksforschung).
8. Beszámoló a Tiszalök-rázompusztai és Túrkeve-mórici ásatások eredményéről I. *Отчёт о раскопках в Тисалёк-Разомпуста* = *ArchÉrt* 79 (1952) 49–67.
9. Beszámoló a Tiszalök-rázompusztai és Túrkeve-mórici ásatások eredményéről II. — *Отчёт о раскопках в Тисалёк-Разомпуста и Туркеве-Мориц II*. = *ArchÉrt* 81 (1954) 138–154.
10. Árpád-kori pénzváltó mérleg. — Une balance de change de l'époque des Árpád. = *FolArch* 6 (1954) 106–114.
11. Régészeti Kézikönyv I. Gyakorlati régészet. (= Archäologisches Handbuch I. Praktische Archäologie) (Red. J. Banner, Gy. László, I. Méri und A. Radnóti) Budapest, 1954, 443 S.
12. A nadabi kályhacsempék. — Die Ofenkacheln von Nadab. = *ArchÉrt* 84 (1957) 187–206.
13. Vorwort. Muhi elpusztult középkori falu tárgyi emlékei (Leszih Andor ásatásai) (= Funde des zerstörten mittelalterlichen Dorfes Muhi — Ausgrabungen von Andor Leszih) Budapest, 1959, 1–2. (Rég. Füzet. II : 6.)
14. Figurenverzierte Ofenkacheln volkstümlichen Charakters aus dem mittelalterlichen Ungarn. = *ActaArchHung* 12 (1960) 331–360.
15. A klastrompusztai legendák nyomában. Megszólalnak az évszázados romok. (= Auf den Spuren der Sagen von Klastrompuszta. Was die Jahrhunderte alten Ruinen erzählen.) Dorog, o. J. 27 S.
16. Az árkok szerepe Árpád-kori falvainkban. *Данные к вопросу об устройстве венгерских деревень эпохи Арпадов*. = *ArchÉrt* 89 (1962) 211–219.
17. Árpád-kori szabadban levő kemencék. — Freistehende Backöfen aus der Regierungszeit des Hauses Árpád (10.–13. Jh.) = *ArchÉrt* 90 (1963) 273–281.

18. Kiaggatott lókoponyák Árpád-kori falvainkban. — Ausgesteckte Pferdeschädel in Árpáden-zeitlichen ungarischen Dörfern-ArchÉrt 91 (1964) 111—115.

19. Árpád-kori népi építkezésünk feltárt emlékei Orosháza határában. — Отчет о раскопках у села Кардошкыт. Budapest, 1964, 82 S. (Rég.Füz. II: 12).

20. Árpád-kori falusi gabonaőrlő és kenyérsütő berendezések (Rekonstrukciós kísérlet kiállítási makett készítéséhez). — Einrichtungen zum Getreidemahlen und Brotbacken aus dem 10.—13. Jh. in Ungarn (Rekonstruktionsversuche zur Anfertigung von Ausstellungsmaketten). = MMMK 1969—1970. 69—84.

In Manuskript:

1. Die Ausgrabung der Burg von Nagykanizsa.

2. Archäologische Forschungen der Denkmäler ungarischer Architektur des Mittelalters (Feldebrő, Klastrompuszta, Esztergom).

Zusammengestellt von N. Parádi

FOUR NEW EPRO VOLUMES ABOUT THE MITHRAS-CULT

During the last fifteen years the interest of the researchers of the Roman history of religion turned with all might to the mystery-religions of the imperial period, and within this, especially to the research of the Mithras-cult. One of the motives of the growing interest undoubtedly was the great corpus of *M. J. Vermaseren*,¹ first giving the remarkably increased material of the half century after. *F. Cumont*'s enormous work² written at the end of the last century. The corpus of Vermaseren (= CIMRM) became the basis of the new researches also in different ways; without this to write new comprehensive studies would never have been taken place, and at the same time it produced an exact foundation to the researches having the new respects to envisage the further investigations of those problems which were considered to be settled³ in the cult of Mithras since the work of Cumont.⁴ The result of this double effect was the development of two investigational spheres entirely differing from each other but in their best results functionally completing each other.

The one — we have not enough place to evaluate it intensively here — resulted radically new respects of investigating the history of Mithras' mystery, its relations to the history of religion and the fundamental supervision of the Cumont picture of the cult living in the scientific knowledge.⁵ This tendency, apart from some overstatements, substantially changed the system of our knowledge of the Mithras-cult again and again supporting the paradox of the history of scholarship — now it seems to be a commonplace —, that the theories which had the greatest influence could turn out to be the most stubborn obstacles of the later conclusions. Simultaneously this tendency — because of its most important documents we perhaps can call it the circle of «Mithraic Studies»⁶ — gives us the mood to prove the process with a paradigmatic force that raising a single (but *fundamental*) new suggestion could result in the fact, that the earlier synthesis built up on already outworn basis would go down like ninepins.⁷ Anyhow, the works published by the representatives of the circle of the «Mithraic Studies» have already shown us that in the matter of the Mithras cult of the Roman imperial period there are no settled questions, finally solved problems, just the opposite, there are peculiarly old and new points of investigation, disturbing lacks of knowledge and tasks demanding long and exhausting researches. The range of these is virtually endless from the dogmatics of the cult⁸

¹ M. J. VERMASEREN: *Corpus Inscriptionum et Monumentorum Religionis Mithriacae* (CIMRM), I—II. Den Haag 1956, 1960.

² FR. CUMONT: *Textes et Monuments figurés relatifs aux Mystères de Mithra* I—II. Bruxelles 1896, 1898.

³ Summing up the theme see R. L. GORDON: *Franz Cumont and the doctrines of Mithraism*. In: *Mithraic Studies* from p. 215.

⁴ FR. CUMONT: *Die Mysterien des Mithra*³. Leipzig 1923; *by him*: *Les religions orientales dans le paganisme Romain*⁴. Paris 1929; *by him*: *Mithra en Asie Mineure*. *Anatolian Studies Presented to W. H.*

Buckler. Manchester 1939. 95 ff. — About the other works of Cumont see CIMRM I. p. 9.

⁵ GORDON in MS p. 217—, HINNELS in MS p. 290—.

⁶ *Mithraic Studies* (Proceedings of the First International Congress of Mithraic Studies; I—II. Ed. by J. R. HINNELS. Manchester 1975. p. 560.

⁷ Only as an example see: J. R. HINNELS, *Rec.: CAMPBELL: Mithraic Iconography and Ideology. Religion* I (1971) 66—71.

⁸ GORDON: MS 215 ff.; J. P. KANE: *The Mithraic Cult-Meal in its Greek and Roman Environment*. MS p. 313—.

to the iconography of the representations,⁹ from the re-interpretation of the social background of the cult¹⁰ to the orientation of the sanctuaries,¹¹ from the problems of the development of the mysteries,¹² to the practice of initiation and of the cult and to its phraseology.¹³ The beneficial uncertainty caused by these investigations in all probability will remain a motive of newer researches still for a long time.

The other field of research-prosperity following the publication of Vermaseren's corpus manifested itself among the EPRO volumes of the Leiden Brill Publishing House having more than fifty volumes nowadays. The researches being unsettled and the demand for preparing a new expectable synthesis made these volumes — the publication of them can be due also to the unique executive power and ambiguous scientific open-mindedness of *M. J. Vermaseren* — to take charge of the exhausting and several times contradictory duty¹⁴ for collecting the material. At the same time the EPRO was not averse to publish also studies of synthetic character or fundamental nature.¹⁵ So they, the way being sometimes too wide open, inevitably let some work in which might have some value only as a university thesis but never as that of any scientific publication.¹⁶

One is not to form an opinion about the worth of a series by its few failures but by the volumes being already registered among the imperishable manuals.¹⁷ The series as a whole is characterized by publishing volumes of this kind and the continually precisely detailed maps of the cult-relics of the oriental religions known from the territory of the Roman Empire.¹⁸ With integrating purposeful work, which requires summarizing, the editor of this series has the same merits that he had with the monumental collection of the CIMRM.

This ambitious enterprise is very luckily completed the volumes containing new editions and comments on the most important auctor-places referring to the oriental religions,¹⁹ collecting the material for certain iconographic problems,²⁰ or bringing together the bibliography of some sub-

⁹ J. R. HINNELLS: MS p. 290 —; *by him*: Reflections on the Lion-Headed Figure in Mithraism. *Acta Iranica. Hommages et Opera Minora — Monumentum* H. S. Nyberg I. Leiden 1975, p. 333 —; *by him*: The Iconography of Cautes and Cautopates. *Journal of Mithraic Studies* I (1976) p. 36 —. The lecture of St. INSLER: A New Interpretation of the Bull-Slaying Motif on the II. International Congress of Mithraic Studies in Teheran on 5. Sept. 1976., shows a fully new way for the experts of Mithraic iconography. It'll be edited in *Acta Iranica* 1976.

¹⁰ R. L. GORDON: Mithraism and Roman Society. *Religion* 2 (1972) p. 92 —; C. M. DANIELS: The Role of the Roman Army in the Spread and Practice of Mithraism. MS p. 249 —.

¹¹ W. LENTZ: Some Particularities hitherto Fully Understood of «Roman» Mithraic Sanctuaries and Representations. MS p. 358.

¹² St. WIKANDER: *Etudes sur les mystères de Mithras*. Lund 1950. (*Vetenskaps-Societeten i Lund, Årsbok*) p. 5 —. From the reception of Wikander's arguments developed here see: GORDON MS p. 217. Recently P. BESKOW's Teheran lecture: The Expansion of Mithraism: Some Considerations renewed and completed Wikander's views. It'll be edited *Acta Iranica*, 1976. cf. also C. COLPE: *Mithra-Verehrung, Mithras-Kult und die Existenz iranischer Mysterien*. MS p. 378 —.

¹³ J. P. KANE: The Mithraic Cult Meal in its Greek and Roman Environment. MS p. 313 —; I. TÓTH: Das lokale System der mithraischen Personifikationen im Gebiet von Poetovio. *Arh. Vestnik* 28 (1976) im Druck.

¹⁴ There is a contradiction in limiting the books' filed of collection. Some volumes are collected from

territories which correspond with the modern borders, others are based on the antique territories (or Regions). The volumes where the material is collected from the present-day territories are not set together. If the collections of these volumes are going to be completed sooner or later in a few decades the shortcomings will present themselves at the price of the earlier units. E. g. in the case of the two Pannonias the two EPRO volumes V. WESSETZKY: *Die ägyptischen Kulte* ... 1961.; Z. KÁDÁR: *Die kleinasiatisch-syrischen Kulte* ... 1962. collected the material only from the territory of the contemporary Hungary.

¹⁵ E.g. R. DUTHOY: *The Taurobolium. Its Evolution and Terminology* (EPRO 10.) 1969.; L. A. CAMPBELL: *Mithraic Iconography and Terminology* (EPRO 11.) 1968. etc.

¹⁶ E.g. G. H. HALSBERGHE: *The Cult of Sol Invictus* (EPRO 23.) 1972. — cf. also I. TÓTH: *Acta Arch. Hung.* 26 (1974) p. 447 —.

¹⁷ We could not mention all the valuable volumes of the series only refer to the oriental cult-relics found in the territory of Germany (G. GRIMM: *Die Zeugnisse ägyptischer Religion und Kunstelemente* ... 1969.; E. SCHWERTHEIM: *Die Denkmäler orientalischer Gottheiten* ... (1974), from the point of view of publishing the material they are as excellent as methodically.

¹⁸ Unfortunately the blank areas on the map are situated in the Danubian part.

¹⁹ E.g. J. G. GRIFFITHS: *The Isis-Book of Apuleius* (EPRO 39.) 1976.; A. B. LLOYD: *Herodotus, Book II.* (EPRO 43.) 1975, 1976. etc.

²⁰ M. J. VERMASEREN: *The Legend of Attis in Greek and Roman Art* (EPRO 9.) 1966.; V. TRAN TAM TINH — Y. LABREQUE: *Isis Lactans* (EPRO 37.) 1973.

ject-matter.²¹ The editor of the series puts an especially great emphasis on publishing recent results²² and relics, though there are certain overlaps on one hand, and lackings on the other hand if he does so.²³

The series as a whole proves that it was very reasonable to put the word «preliminaires» into the title. Only in the light of these catalogues — publishing so many facts —, comments on auctors, iconographic and bibliographic compounds can one see that there are so many unexplored fields, superficially known materials and unfinished tasks regarding the sphere of the oriental religions and researches you have to take into consideration. The greater part of the failures I referred to above can be due to the fact that the authors had not relied on new primary sources — collected and selected by means of new source-critique —,²⁴ but on works of standard writers being already out-of-date in many ways nowadays. The works of the representatives of «Mithraic Studies»²⁵ have already proved several times that one has to accept the observations, material and conclusions of these standard writers with so many reservations.

In all probability the purpose to publish the new relics, modern thoughts in an independent form guided the editor when — in a little bit unusual way — he edited in the EPRO shorter articles than the average. It is a fact that in the last volumes the numbers of communication, having the length only of that of a periodical article, have already increased. They are works of only 30–50 pages,²⁶ appearing in representative execution, in a form (and of course the price) of a book.

Naturally, the length of any scientific work never influences its value. The little book of Vermaseren (it will be discussed later on) gives an excellent example of it. Although it would be worthy to consider whether it is useful (i. e. if it is worthy beyond the editorial profit) to put to test the inner value of a good-functioning, internacionally accepted *book-series* for the sake of *articles* with ephemer and doubtful values.

Among the four books I am going to deal with there are no other connections but their relations to the same theme and series. Apart from this the four books are products of four different authorial systems, four different intentions and naturally, the values of the four books are also different in many ways. Two of them are thematic monographies (Moeller, Turcan), the other two communicate new material (Ristow, Vermaseren). Only Turcan's work has the extent of a book, the other three with their 33, 38 and 52 pages could have been average articles as well.

First I deal with the work titled «*The Mithraic Origin and Meanings of the ROTAS-SATOR Square*» by W. O. Moeller.²⁷

I think the possibility offered by this title would make the eyes of every scholars of antiquity sparkle. Surely, the five-word magic square is really one of the great creations of the playful human spirit, the enigm of what could resist all attempts to explain it unambiguously from the Kabbalistic speculations to the mysticism of the Middle Ages and the realistic explanations of the modern times. Running through the bibliography at the end of the book consisting of more than 200 (!) items, where we can meet almost all the important historians of antique religions it will be obvious that to solve the «mystery» of the ROTAS-SATOR square is not an unambitious enterprise.

However, the reviewer after the first pages realizes that he undertook an unfaithful task, he cannot relate with enthusiasm on a new discovery but with distant annoyance on a series of

²¹ J. LECLANT: Inventaire Bibliographique des Isiaca (EPRO 18.) 1972, 1974, etc.

²² J. M. C. TOYNBEE: A Silver Casket and Strainer from the Walbrook Mithraeum in the City of London (EPRO 4.) 1963.; M. J. VERMASEREN: Mithraica I. The Mithraeum at Sta Maria Capua Vetere (EPRO 16.) 1971.

²³ The best example is G. RISTOW's book (discussed below) Mithras im röm. Köln (EPRO 42.) 1974. com-

paring it to SCHWERTHEIM's great catalogue mentioned above.

²⁴ Cf. my review in Acta Arch. Hung. 26 (1974) 450. on G. H. HALSBERGHE's op. cit.

²⁵ Cf. notes 4–13.

²⁶ The later discussed books are the best examples for this.

²⁷ W. O. MOELLER: The Mithraic Origin and Meanings of the ROTAS-SATOR Square (EPRO 38.). Leiden Brill 1973. 53. p. 6 pl.

absurd speculations, since one can meet only this kind in Moeller's study. The calculations, unfounded statements, unsystematic, romantic linguistic and religion's historical arguments of this little book last of all do not clear up the mystery round the formula of ROTAS-SATOR, but make it more murky.

Namely, the author and his students (there are some references to them in the Preface and in the text as well) so carelessly went beyond the bounds of the real possibilities, so safely trucked the letters of the text came to us and the letters for the numeric values (used in the combinations of letter-number identity) that it precludes all the possibility to make them to take any methodological or scientific responsibility. What else can be said about the argumentation they have e. g. (it is about the expression *Sautrane vale* of a Pompeian graffito — being one of the basis of the book's argumentary system —): «Since it came to light in 1936, scholars have dismissed the 'Sautrane vale' at the beginning and the end of the graffito as a mere 'hallo and goodbye' to a certain Sautranus or Saturanus. Could not, however, Sautranus have been a form of Saturnus? There is but a transposition of the 't' and the 'u' and an intrusion of an 'a' to make the word pronounceable?» (p. 5.). There is nothing more to say about it, it speaks for itself.

The comments, having the intention to clarify the «mysterious names» hidden in these five words (that is to say Mithras' names known only by those who were initiated into his mysteries and were hidden up till now from before our eyes to preserve this secret) are none the less convincing. Here simply Moeller was succeeded in fitting a name together from the eight letters of the square, which, with a little interchange of letters can have a meaning, and he immediately considered it to be a 'secret mystery-name'. So he has results such as: SOTERN = SOTER + N, SATRE = «Etruscan for Saturn», PERSER (not German but Latin!) = PERSES. He also interprets the ORO ASA letter-group standing in the corners of the square on the basis Umberian *asa* = Latin *ara*, and completes it with the word PETRE gathered together from somewhere in the middle of the square, as follows: «I pray for (your) cosmic order, Petrus». And he also adds to this: «Could Petrus have been one of Mithra's names, perhaps a hidden one?» — What can be answered for such a question?

Perhaps you feel it is enough from the examples. But you are not to do this. It was only the beginning. The essence of the article starts at page 18 to interpret the magic square as a numeric one. And here hell really breaks loose. Though the author knows well that the letters of the Latin alphabet have no numeric values as those of the Greek or Semitic ones have, it never prevents him from substituting the numeric values *now* the Greek, *now* the Semitic letters for the letters of the square, chiefly following Mr. R. Frajola's, his student's advice. Doing so he abundantly exploits all the ambiguous possibilities he could get by transcribing the Latin letters to Greek ones. He produces dazzling results with applying «ε» or «η» for the Latin *e*, «ο» or «ω» for Latin *o*, or rather adding, subtracting and multiplying sometimes the Greek, sometimes the Semitic numeric values of the letters. The results of such manipulated calculations figure out everything you want: now the number of the days of the Babylonian luni-solar year, now the days of the Roman solar year, now the magic numeral equivalent of the Great Fornicator in the Apocalypse of St. John, now — and please pay attention! — the numeral values of the important concepts of Mithra's mystery (calculated by the same methods). Here let me place two important quotations side by side:

1. The total of the letters of the magic square is 2,520. Its «numerology» referring to the Mithras cult: «Then he did the same to the names of seven Mithraic grades, using *CRYPHIUS* in the place of *NYMPHUS* and *MITHRA* in the place of *PERSES*²⁸ to produce the same numbers as the total as the square.» (p. 21.)

²⁸ In the cases of *Nymphus* and *Crypius*/*Chrypius* the sources are contradictory. *Hieronymus*, ad *Laet* 107. used the *crypius* form but on the contrary, on inscriptions the *Nymphus* form is present, cf. also CIMRM I 63 bis, 480, 6. But *crifios* or *chryfios* also

occurs on inscriptions: CIMRM I 402, 405. New data: CUMONT's posthumous study MS p. 151 on. It is obvious that besides these sources and lacking the original form of the name all «numerology» is but a thoughtless speculation.

2. To this amount you only have to add the numeric values of the first and last Mithraic grades of initiation (*corax*, *pater*) to have the sum 3,240 having also an outstanding importance, «when *SOTERN* (*NOSTER*) is used instead of *PATER*, *PERSES* instead of *MITHRA* (cf. above! — I. T.), *LEONTICA* (sic!) instead of *LEO* and *NYMPHUS* instead of *CRYPHIUS* (cf. again with the above quoted passage! — I. T.)». (p. 22.) There is not a whole page between these two passages, a careful reader is nothing to do but meditate if it has any sense or not.

What else can be said about the following pages? We learn that what a strange result we have if one subtracts 9 (and in two cases 15) from the Moeller-Frajola numerical values of the Mithraic initiative grades (now without *Nymphus* and *Perses*),²⁹ or instead of the 40 or 20 numerical values of the Greek letters one uses 400 or 200 (but once 400.000 instead of 4), and you can also have similarly punctual mathematical connexions concerning the values of ENE, PRPR, and RSSR, TTTT. He who follows faithfully these calculations that can have the important information of «the astronomically accurate Great or Platonic Year» (p. 27.)

Yet the top of all follows after this. The author, after settling that in the heart of the mystery of the ROTAS-SATOR square among others there is the declinational angle of the date of equinox — or more punctually, its extremity obtained by Newton — (p. 28.), gets to the point, that the TENET-TENET cross, being the axis of the square, is nothing else but the equivalent of the numerical value of the word AURELIUM. (It is unnecessary to give here the critique of the Greek-Semitic letter-number changes applied here). Nevertheless, it is the matter of common knowledge that the tutelary god of the *gens Aurelia* was Sol.

After this, the book already declines. From the geometric disintegration of the square having 5×5 little squares to two squares (3×3 and 4×4), and from the far-fetched conclusions in the field of history of religion drawn from it, the connections of the following deities become clear: Mithras, Isis, Osiris, Horus, Nike, Zervan-Kronus-Aion, Apis, Cybele-Magna Mater etc, till you reach again the Revelations of St. John where lots of beasts, libertines and monsters similarly can be found, denotable in figures and one can add, subtract, multiply and devide them *ad infinitum*.

But the Appendix at the end shows us that the «numerology» used in this way takes a revenge on that who proceeded such a violence. Here, on the basis of the foregoing, the author makes an attempt to interpret the text of the Verulamium amulet — well-known by every specialists of the Mithras cult — $\text{MI}\Theta\text{PAC}\ \Omega\ \text{POMACDHC} / \Phi\text{PHN}$ — (CIMRM I 827). The result is miserable. The calculation of the letters of the amulet is only 2,437 instead of 2,520. But the author holds on. Taking *resh* instead of *P(ro)*, having the value of *N(nü)* as 50 instead of 40, he gets a better sum: 2,527, that is the well-known $2,520 + 7$ (a magic number!). But because he is not quite satisfied with it, he makes further changes. The Latin D is figured in text instead of the Greek Δ, and according to its *place* in the Latin alphabet (!) it is valued as 4, as well as the H is 5 (i. e. implicitly substitute for E!), so he gets 2,525. Here you are again in the neighbourhood of the expected sum, because it is nothing else but $2,520 + 5$ (a magic number again!), and what is more, the sum can be put down as 2525, namely the number of the ROTAS letters twice besides each other. (The triviality, that the written picture of 2525 looks so *only in that case when one uses Arabic numerals*, escaped the author's attention, so before the adoption of the Arabic numeral system this glorious idea can not occur in anybody's mind.) Nevertheless, there follows a newer calculation. Taking the Latin D of the text into consideration as a Roman number (its value is 500) and «the numerologist would not have hesitated to use as a 5», as well to restore the original values of H and N you can have an other sum, 2,542. But with this even Moeller does not know what to do. And in spite of the manipulations with 7 letters of the 12 letter amulet he cannot get to the expected result, his only consolation is to

²⁹ To identify *Perses* with *Mithra* is only an arbitrary mystification. The idea is a nonsense from the point of view of history of religion: in the cult of

Mithras one knows nothing of the initiated becoming identical with Mithras.

form anagrams from the text. Their punctuality fit well the calculations mentioned above. I do not think that there is any philologist who is content with the author to discover the names of ΣΗΘ, MA, MIN, PA in the text, or who would appreciate Moeller's correspondences: HPMAC = Ἑρμῆς, ΩΡΦΗOC = Ὁρφεύς, ΣΩΡΟΦΗ = Σάραπις, or ΩΦΠΟΔΙΘΑC = Ἀφροδίτη. And if he would appreciate it, what could he do with it?

With this question I think I am succeeded in characterizing the «merits» of this work.

*

The volume *Mithras im römischen Köln* by G. Ristow³⁰ should be judged from an entirely different standpoint. This study of also a smaller extent forms an integral part of the editions of the EPRO series publishing mostly new material. I only have to make a single observation here concerning the volume as a whole though it rather have to do with the editor than with the author. The great corpus of E. Schwertheim³¹ also published in 1974 in the EPRO series contains all the relics of the oriental religions in the Rhineland. It is an obvious inconsequence that from this corpus the Mithras material of Cologne was missing. There is not any scientific standpoint to explain its publication in a separate volume. Surely the two studies, their material overlapping each other in many cases,³² only unnecessarily impede the situation of the scholars.

The first chapter gives us the archaeological sites in the territory of Cologne recorded as Mithraeums. From among these the first one it hardly can be defined as a Mithraeum. The ground-plan of the building ruins does not show any of the characteristics which would support this attribution, and the finds — altars without inscriptions, fragments of pottery, now lost — do not give as any unambiguous proof. Anyhow, the «Opferbehälter» — a pit covered with bricks (70 × 70 cm, depth: 63 cm) with lots of bone- and carcoal remains inside — excavated in the sanctuary seems to be rather unusual,³³ and the little fragment of a relief — used to identify the place —,³⁴ because of its circumstances of discovery (it was *under the floor*) refers to the fact, that the little place in question *could not be* a Mithraeum. This little fragment at the very most can only prove that there was a Mithraeum somewhere in the neighbourhood of the spot, where the base, conditionally placed here by Ristow, but probably coming into light somewhere else, could also belong to.

In the case of the second Mithraeum the attribution may surely be taken for granted. The very interesting, unique types of pottery (No. 13—15) also point to this, and the *topographical situation* of the site also seems to prove it. (It seems, that Ristow did not make the best of this argument considering its importance.) To situate the oriental sanctuary-centres near the gates of a town — once inside, sometimes outside the walls — can be considered as a characteristic feature at the Rhine and at the Danube.³⁵

It is regrettable that the sites of other oriental cult-relics — mentioned in the Introduction — are not marked on the map which summarizes the findspots at the end of the book, so one has to give up the idea to draw a parallel between them and the sites of the Mithraic finds.

³⁰ G. RISTOW: *Mithras im römischen Köln* (EPRO 42.) Leiden, Brill 1974. p. 33, fig. 7, taf. 23.

³¹ E. SCHWERTHEIM: *Die Denkmäler orientalischer Gottheiten im röm. Deutschland, mit Ausnahme der ägyptischen Gottheiten* (EPRO 40.) Leiden, Brill 1974. p. 355. Cf. I. TÓTH: *Acta Arch. Hung.* 29 (1977) 317 Cf.

³² The *comparatio numerum* between the items of the two catalogues is:

RISTOW,	1 = SCHWERTHEIM,	10/d
	2 =	10/a
	6 =	11/a
	8 =	10/c

9 =	10/b
13 =	15/b
14 =	15/a
23 =	11/b
31 =	12
32 =	14
33 =	13.

³³ The possible analogues — cf. CIMRM I—II. Indices, s.v. 'pit' — are of fully different character.

³⁴ CIMRM II 1019.

³⁵ I. TÓTH: *Die Denkmäler des Iuppiter Dolichenus-Kultes in Savaria. Acta Class. Univ. Sc. Debrecen* 13 (1977) 63—76.

The detailed account of the Mithraeum near the Cathedral excavated in 1971 also has a very great importance.³⁶

The second part of the volume gives us the catalogue of the finds in 37 items. Now I should like to comment that part.

No 1. The interpretation of this relief, having only a part of it, is very questionable. The situation of the figure's leg makes the hypothesis, to consider it as a dadophor-representation, improbable.

No. 2. The reference to Fremersdorf's statement about the Dacian connections of this relief-fragment is relevant. But at the same time to mention the Pannonian connections of it has the same importance, considering that in all probability these little plaques were made in Pannonia, and spread alongside the rivers Rhine and Danube from here.³⁷ (The name of the relief is «Votiv-relief» as you can find it in the catalogue and not «Kultrelief» as it is on p. 9.)

No. 3—7. These finds can do nothing with the identification of the site.

No. 8. The description has nothing common with the cult of Mithras as Ristow also notes it. It was unnecessary to list it in the catalogue.³⁸

No. 9. The ornamentation of the bird's feathers — spotty — decorating the rim of the vessel (Abb. 14) precludes the possibility to interpret it as a «raven». Altogether, in judging the great vessels decorated with serpents, frogs, (and now) birds — belonging to the so-called «Kultgefäß» — one has to deal with with the greatest possible care. These vessels coming to light in problematical circumstances of discovery — up till the time the comprehensive monography of this group of vessels is not complete yet —³⁹ could not be classed *ab ovo* among the finds of the Mithras cult.

The same is true in the case of No. 10.

No. 23. The epigraphical¹ transcription of the description is incorrect; the correct sign of the broken-off letters is: []. To the reading of the text: 1st line: *D. i. M. S(oli) s(ocio)*. The word *s(ocii)* given by Ristow makes a different meaning to the whole and contradicts the lessons of the material.⁴⁰ 2nd line: the upper part of the broken off letter L at the end of the line is clearly visible, so the name correctly is: *Tiberius C[l(audius)]*. (Abb. 4.). — Thus the whole description is: *D(eo) i(nvicto) M(ithrae) S(oli) s(ocio) | Tiberius C[l(audius)] | Romaniu[s] | vete[r]ame[s] | l(ibens) m(erito)*. (It was professor *Andreas Mócsy*, the reader of this manuscript, who had drawn my attention to this version of completion. I should like to take also this occasion to say thanks for it to him.)

No. 31. The attribution of this fragment as a «Mithraskopf» is entirely doubtful.

No. 34. This is a late cantharos which scarcely has anything to do with the cult of Mithra.

Ristow — probably with full authority — left out the altar dedicated to *Dea Semalae*⁴¹ (Cumont and Vermaseren thought it to have Mithraic relation) which designates a *pater* whose interpretation is doubtful. Thus the author diametrically contradicts Vermaseren's way of thinking⁴² presented in his book (I am going to discuss it in the following passages).

With this book of Ristow the publication of cultic finds of the oriental religions known from the territory of the present-day Germany has become complete being a remarkable help for the specialists.

*

³⁶ Cf. G. PRECHT; in *Rom am Dom*. p. 17. on; G. RISTOW there, p. 31 on.

³⁷ T. NAGY: *Le Mithraeum de Sárkeszi et les monuments Mithriaques d'Aquincum* in *Bp. Rég.* 15 (1950) 109—.

³⁸ CIMRM 1021. — The inscription is a single gravestone, the obscure lettergroup in the left upper corner cannot refer to Mithraic relations.

³⁹ The collection and evaluation of this type of pottery befittingly could have a place in the volumes of the EPRO series.

⁴⁰ The finds: CIMRM II 730, 876, 1207, 1783, 1793, 1833, SCHWERTHEIM II, b. — On this problem see the

lecture: I. TÓTH—Zs. VISY: *Das große Kultbild des Mithraeums und die Probleme des Mithras-Kultes in Interseia*. It was read on the II. International Congress of Mithraic Studies in Teheran, and will be published in *Acta Iranica*.

⁴¹ CIMRM II 1027.

The fragmentary inscription CIL XIII 8436 = CIMRM II 1026 is rightly left out, too, its Mithraic connection is strongly questionable.

⁴² M. J. VERMASEREN: *Mithraica II, The Mithraeum at Ponza* (EPRO 16). Leiden, Brill 1974. p. 29. Cf. R. TURCAN: *Mithras Platonieus* (EPRO 47.) Leiden, 1975. p. 85.

M. J. Vermaseren's paper *Mithraica II, The Mithraeum at Ponza*⁴³ fits the series what the author started for those important Mithraic finds what had come to light after finishing his corpus.⁴⁴ The publication of the Ponza Mithraeum in such a way suits the aim of this series. This find is apt to alter some certain points of our images of the religious system of the Mithras-cult and to reinforce effectively the recent researches concerning the subject.⁴⁵ Vermaseren's comprehensive analysis — I'll turn back to this later — though can be questioned in certain points, is in perfect harmony with the author's results up to the present and inserts the find completely in the traditional idea of the cult following Cumont's footsteps.

The volume starts with the description of the site and the representation of its ancient circumstances. From among these certainly the most important fact is that there were some harbours functioning on the island so its commercial and naval connexions presumably had a defining part in the cult's appearance in this place. (Unfortunately, no descriptions were found in the sanctuary so experts have no available information to analyze the social composition of the religious community.) The sanctuary was established in a natural rock-cavity which was enlarged at some points to put the shrine into shape.⁴⁶ The real find was turned up in the cella: some fragments of the great relief and the Zodiac relief situated in the ceiling of the niche. All the decorations were made from stucco.

The fragments of the great cult-relief — unfortunately the whole main scene was destroyed — also show us some new elements,⁴⁷ but the decoration of the ceiling is an absolute sensation. First of all, you are not faced with the traditional representation of the Zodiac but with a smaller map of the starlit-sky, where in the circle-range, divided into three spheres, besides the figures of the Zodiac also appear the *usa maior*, *usa minor* and the figure of a serpent (picture 1.).

Up till now we had only one such antique representation, the well-known *Tabula Bianchini*.⁴⁸ This fact gives a special importance also to the stucco of the Ponza Mithraeum from another point of view apart that of the Mithras-cult.

From the aspect of the Mithras-cult the most important lesson of the find is that it makes the cosmic relations of the scene of bull-slaying unambiguous: the action represented in the cult-relief took place in the area surrounded by the hemisphere of the starlit-sky *as being a part of it*. And this is the point where I cannot agree with the explanation given by Vermaseren. For, in my opinion, not only the Zodiac and the groups of stars of the Northern Pole — without any organic connections — are visible in the Ponza relief, but the figures — important from the point of view of the cult — of a correlative star-map.

The vulnerable spot in Vermaseren's explanation is to name the serpent visible in the relief as an asterism. The author considers it to be the *Draco* configuration of the Northern Pole. According to my judgement three essential facts contradict this statement:

A) In the sky the shape of the *Draco* asterism is not situated as it is shown in this picture but it separates the two *usa* configurations in an 'S'-shaped curve. All the representations of the Ancient and Middle Ages — going back to antique origins — show that situation. — Vermaseren

⁴³ M. J. VERMASEREN: *Mithraica II, The Mithraeum at Ponza* (EPRO 16.) Leiden, Brill 1974. p. 38, Pl. 34.

⁴⁴ Cf.: *Mithraica I. The Mithraeum at Sta Maria Capua Vetere*. Leiden 1971.; *Mithraica III. The Mithraeum at Marino* (Forthcoming).

⁴⁵ Cf. also the works in note 9, and work of R. TURCAN discussed later.

⁴⁶ About sanctuaries cutted into rocks see W. LENTZ MS p. 364. on.

⁴⁷ In the Cautes' hand there is a cock see: R. L. GORDON, Rec.: T. TURCAN, *Les religions orientales de l'Asie dans la Vallée du Rhône* (EPRO 30.) JRS 64 (1974) p. 240.

⁴⁸ There is a remark (p. 18. note 1.) which seems to be important: «It seems likely to me that this interesting piece was found in the ground of Sta Prisca. About the Sta Prisca Mithraeum in details see: M. J. VERMASEREN—C. C. VAN ESSEN: *The Excavations in the Mithraeum of Santa Prisca in Rome*. Leiden, Brill 1965. p. 525.

himself collected all these representations, put them down and also gave the pictures, but passed the contradiction over.⁴⁹

B) Vermaseren emphasizes that the orientation of the Ponza star-map corresponds to the facts (p. 26.). It is surprising that the author does not take any notice of the fact that the serpent's orientation quite disagrees with that of the *Draco*. Namely, the head of the *Draco* looks towards East, the serpent's head, as it is visible in this picture, shows towards West.

C) The Ponza relief is divided into three spheres. In the central one there are the two *Ursas*, the configurations of the Zodiac are in the externae sphere, and between them there is the serpent. If one should recognize the *Draco* in this asterism, it ought to be situated in the internal sphere, i. e. in the same sphere where the two *Ursas* are. All the ancient representations published by Vermaseren show this position.

So it seems to be evident that in the Ponza serpent you should recognize *not the Draco* but any other configuration taking part also in the iconography of the cult of Mithra. The answer is, so to speak, self-evident; here we have the *Hydra* i. e. the so-called *Northern Aquatic Serpent*.

This configuration:

- A) rings round the sky in a half-circle, in the same way as it is visible on the Ponza relief,
- B) its head turns towards West,
- C) is situated not in the Polar sphere but alongside the equatorial Line.

This explanation makes the three spheres of the Ponza relief fully logical, too. The inner circle is the polar sphere then comes the equatorial one and the outer circle refers to the ecliptic sphere which is situated diagonally to the plane of the Equator. So you can easily explain all the figures of the relief: the serpent as the representation of the *Hydra* is situated in accordance with reality in the order of spheres. The *Hydra*'s head — as well as that of the serpent visible on the Ponza relief — coincides with the *Leo*'s rectascension ($9-10^h$), and its angle of declination is between the declinations of the two *Ursas* and the *Scorpio*. (The declinational data: $UMa = +40^\circ - +70^\circ$ $Hya = -32^\circ - +10^\circ$; $Sco = -45^\circ - -10^\circ$.) These data make sure that the above-mentioned things if you consider the fact that the astronomic data of the *Draco* are entirely different ($Dra = 10 - 20^h$, $+50^\circ - +85^\circ$, i. e. virtually coincide with that of the *UMa*). The only little mistake detectable on the Ponza representation is the length of the serpent's figure. While the *Hydra*'s tail expands to the *Scorpius* width (15^h) the body of the Ponza's serpent is disproportionately stretched, it extends as far as the *Capricornus* ($20-22^h$). It turns out to be worthy to compare the Ponza relief's representations with the astronomical chart. (picture 2.)⁵⁰

On the basis of this interpretation I feel Vermaseren's explanation a little bit imperfect. The star-map situated above the scene of bull-slaying not simply «emphasizes the power of Mithras» (p. 22.) but puts the scene into its real sphere, into the celestial globe turning round the Pole: the figures of the *Ursae* represent the Pole, the *Zodiac*, going round the ecliptic, shows the way of the Sun, and the *Hydra* gets an important role because this is the configuration which stands in the Zenith at the moment of the spring solstice (= the date of the bull-slaying).⁵¹

⁴⁹ VERMASEREN op. cit. p. 12 on, in every cases registering the differences of the analogues, but in no case reminding that the serpent of the Ponza stucco has not that situation what all the others uniformly have.

⁵⁰ After closing of my manuscript was published R. BECK's paper: Interpreting the Ponza Zodiac. *Journal of Mithraic Studies* 1 (1976) 1 ff. His results are identical in important points with those of mine, but he interpreted the figure of the snake as the constellation *Serpens*. This is a possible interpretation, too, but also in this case remains the question, why the figure of the snake on the Ponza relief is so long?

The *Caput Serpentis* is placed on the sky at 16^h (that is the rectascension of *Libra*) and the head of the Ponza snake is situated at the sign of *Leo* (the rectascension of which correspond to that of the head of *Hydra*). So in this moment I can not make a choice between the two possibilities of the interpretation; I think the snake on the Ponza Zodiac may be a contamination of the two constellations, namely that of *Hydra* and that of *Serpens*. (The Ponza snake stretches from *Leo* to *Aquarius*, i.e. from the rectascension of *Hydra*'s head to that of *Cauda Serpentis*.)

⁵¹ About this ST. INSLEER's Teheran lecture is fundamental, see note 9. above.

So the system of arguments Vermaseren had built up so cautiously to motivate the roles and importance of the two *Bears* is a little bit unnecessary. The *Ursa maior* and *minor* — besides all their cultural historical significance — were first of all configurations, and here appeared in that function as parts of a logically built up system.⁵²

Interpreting the verse-line of the Sta Prisca Mithraeum in Rome obtaining a part also in this context, the same explanation can be applied.⁵³ The phrase «*Primus et hic aries astrictius ordine currit*» scarcely means anything but the *astronomical* role of the traditional prime constellation of the Zodiac — i. e. the *Aries* — limiting the Sun's way: the significance of the configuration is to unite strongly (= *astrictius*) the starting and ending points of the full year.

Vermaseren ends the booklet with a very appropriate observation: the figures of the Ponza relief are in the closest connection with those of the London relief.⁵⁴ To this I only like to add that the figures of the Siscia relief⁵⁵ — the pictures of the so-called *Mithras-vita* — differing to a certain extent from these (Vermaseren also mentioned them) are by no means alien from this astral symbolics or on the contrary, they belong just to this symbol-system.⁵⁶

*

R. Turcan's book titled *Mithras Platonicus*⁵⁷ is an important work written with cleverness. Since the activity of F. Cumont⁵⁸ the relations of the Mithras cult with the hellenistic philosophical schools constantly engaged the attention of the specialists,⁵⁹ although there was not a single attempt to make a detailed, comprehensive elaboration. R. Turcan now has undertaken this task.

The method of the book is admirable. In seven thematical chapters⁶⁰ he goes through all the important written sources which can throw light to the religious system, philosophical connections of the mysteries of Mithras and embeds them into the relations of history of religion as well as into concrete Mithraic finds. Doing so he gives a detailed analysis of some problems which have a connection with the fundamental questions of the Mithras-cult researches. There is no doubt that this work of Turcan will have determinant significance for the following researches.

Though to raise a question referring to that part of problems which Turcan left in obscurity seems to be necessary. This is the problem of the relation between the Platonic influence and the everyday cultual practice of the Mithraic communities. Turcan refers to this problem in the Summary, from p. 129 on. There can be no doubt about it that the remarkably important part what the Mithras-cult had taken in the history of religion of the Roman imperial age was strengthened first of all by those social strata who had very little concern with the philosophical aspects of the mystery, simply because of their social situations.

Soldiers of the Rhine and Danube Legions, the middle classes of the municipal order of the provincial towns and the wide level of the *plebs urbana* in the town Rome could get near to that religious ideology only through very many alterations, and without the aid of it — according to the highly effective last sentence of Turcan fitting to a French scholar: «le mithriacisme ait séduit les platoniciens» (p. 33). Nevertheless, there is no doubt that the Cumont question — why had not

⁵² VERMASEREN's examples don't leave any doubt also in this question. (cf. note 49.)

⁵³ Cf. M. J. VERMASEREN: *Mithras the Secret God*. London—New York, 1963. p. 174.

⁵⁴ CIMRM I 810.

⁵⁵ CIMRM II 1472, and cf. note 41.

⁵⁶ In greater details see my work cit. in note 13.

⁵⁷ R. TURCAN: *Mithras Platonius. Recherches sur l'hellénisation philosophique de Mithra*. Leiden, Brill 1975 (EPRO 47) p. 145 Pl. III.

⁵⁸ Cf. e.g.: *Mithra et l'orphisme*. Rev. Hist. Rel. 109. (1934) p. 63 on.

⁵⁹ E.g. A. D. NOCK: *The Genius of Mithraism*. JRS 27 (1937) p. 108—; R. MERKELBACH: *Die Kosmogonie der Mithrasmysterien*. Eranos-Jb. 1965 (Zürich 1966) p. 219—. Turcan's book gives us all the information about the history of researches.

⁶⁰ The titles of the seven chapters: «Posidonius et les pirates — Le témoignage du Plutarque — Eubule et Pallas — Celse et le Mithriacisme — L'autre des Nymphes — La déesse aux trois visages — Julien II, l'héliolatricie.»

Mithraism turned out to be a world-religion — dependent on not the few initiates with philosophical learning, but on these crowds.

Naturally, this question has nothing to do with the merits of Turcan's book. That large-scale analysing ability how Turcan estimates the interactions of the Mithras-cult and the Hellenistic philosophy does not let him to enlarge the circle of the absolutely ideological questions to the spheres that could not be analysed with the aids of ideology. With the same correct moderation deals the book with the questions belonging directly to the history of the cult. He separates himself from the recently much discussed question-complex of the cult's origin in a way (p. 129) that at the same time he takes a strong stand against what he qualifies as to be an unworkable proposition. He also strains out with the same definiteness from the ideology of Mithraism the practically confused mass of problems and symbols which lastly L. A. Campbell tried to lead into the researches on the Mithras-cult.

Summarizing the facts: In the following decades Turcan's book will be an essential reference book for the specialists dealing with the cult of Mithras.

RECENSIONES

EDITIONES HUNGARICAE

P. Csillag: The Augustan Laws on Family Relations. Budapest, Academy 1976. p. 267.

The bloody civil wars of the last decades of the Republic thoroughly decimated the Roman ruling classes, the orders of senators and knights. With consolidating the political situation, stabilizing the centralized political system of the Principate it became timely to solve the problems the remedies of what Cicero looked to Caesar for to do. So among others he was thought to repress destructive passions, assure the survival of aristocracy, and stabilize dis-solute states of affairs with the aid of serious laws: *comprimendae libidines, propaganda suboles, omnia, quae dilapsa iam diffluerint, severis legibus vincienda sunt* (pro Marc. 23.). So Caesar himself initiated some provisions in connection with these, so the wide-spread application of the principle of «*clementia*», later leading to his personal fall, first of all served this purpose.

After the end of the short period of peace coming into existence during Caesar's dictatorship the decay and destruction was continued after his death even with greater strength than in the preceding years. Hence Augustus had all the motives to make every effort to stop the physical and moral degeneration of the Roman ruling classes, first of all that of the senatorial order. Protecting this interest he prepared some laws confirming and enlarging the two classes. Reorganizing and purifying the lives of families, the fundamental units of Roman society, these laws first of all made an effort to promote increase the number of the Roman aristocrats being fit for administrative and military leadership. These orders obviously very responsively interfere with the personal lives and most personal cycles of interests of the concerned ones.

As is well-known, Augustus cited with preference the examples of glorious ancestors and their guiding (*mos maiorum, norma veterum*) to justify his own numerous reforms. He tried to support also these laws with a number of well-known gestures. But these

programmes in fact really met the opinion and ambitions of the ruling classes of the brightest period of the Republic. One may think of the inscription (CIL I² 15 = Degraffi ILLRP nr. 317) of Cn. Cornelius Scipio Hispallus (cos. in 176) where he mentions among his own deeds as a follower of the kin's steps pleasing the late great ones of the family: *progeniem genui*. Or we may cite the *laudatio funebris* of Q. Metellus where he, among the personified ten virtues of the wise Roman in the personality of his father — besides being excellent soldier, general, orator and senator —, thought him noteworthy to be: *multos liberos relinqui* (Plin. n. h. VII. 140). Taking a glance at the consul and triumphator lists of the second half of 2nd century B.C. then the importance of this, for the first glance astonishing thesis, becomes immediately self-evident.

Thus it can be ascertained that P. Csillag's work chose an important social and juristic problem as the subject of its investigation. It partly engaged the attention not only of the contemporary general public but that of experts of some specialized branches of science, first of all those of the Roman law, of world and literary history as well as epigraphy and archaeology.

The author after publishing some detailed studies dealing with this topic, undertook the task of a comprehensive summary of the entire question. His work is divided into two greater part, a general (17—73) and a special one (77—211) with lengthy commentary-material (215—275).

In the Introduction Cs. outlines the importance of the laws, looks over their fates up the time of the Justinian codification. He lays emphasis on the — good — programme to disentangle the political and social-historical relationship of the laws on family relations. He refers to some negative consequences of these laws opposing in a paradox way their original intentions, e.g. the institutionalization of *concubinatus* or letting the *delatores* to take an important role. The author has a righteous scepticism concerning the efficiency of Augustus' laws on family relations in the case of the *ordo senatorius* or *equester*. But he does not mention, though it was emphatically insisted on by

N. A. Maskin,¹ that the *Princeps*' ambitions succeeded in the circles of municipal leading strata.

§. 2. deals with the problem of reconstructing the texts of the laws. The question, whether *Lex Iulia de adulteriis* and *Lex Iulia de maritandis ordinibus* can be considered as two different statutes, or the first one was only the part of the latter, has a great part. The summary in its greater part is the history of the researches where the old literature, today considered only as a museum piece, obviously reviewed on the fundamental work of P. Jörs² takes a disproportionately great part.

At dating the laws on family relations (§. 3.) the author joins to *sensus communis*,³ founded also by Jörs. According to this the date of *Lex Iulia de maritandis ordinibus* is 18 B. C., that of *Lex Iulia de adulteriis* is 18 B. C., and *Lex Papia Poppaea* is 9. A. D.

§. 4. titled: «The Roman matrimony during the period of the historical crisis and the laws of Augustus on the family» seems to be a little bit verbose review of the Roman foreign policy even that of the development of history of the Mediterranean area beginning at the age of Hellenism. Evidently, the author's aim was to embed the economical, social and political crises of the Roman Republic in the relations of the history of the Hellenistic world, moreover to analyse the influence these incidents exerted on the tendency of the Roman family and matrimonial connections. Certainly P. Csillag's treatment deals with numerous important relevant matters of detail such as the changes of the situation of peasantry, the problems of provision or questions how to prevent offspring, etc. But it is a striking fact that concerning the diverging questions there are almost nowhere references to the most fundamental and modern literature in the notes, and disproportionately dominates the exploitation of the bulky work of P. A. Brunt: *The Italian Manpower* (225 B. C.—14. A. D.) Oxford, 1971. Though as one could already see in the Introduction, Cs. emphasized the historical and social-historical intention of his examinations, the list of abbreviations (7—14) recording the selected works does not mention any historical treatment dealing with the age of Augustus; and also in the notes there are only sometimes references to Gardthausen's monography.

The reviewer cannot pass over the disagreeable desultorinesses of the list of abbreviations: unnecessary

communications are common, as well as annoying shortnesses, inconsequence, inaccuracy.⁴

Moreover the observant reader can meet quite a lot of strangenesses. E.g. on page 67 *vilicus* = the medium land-owner; the notorious pirate Menodoros (Menas) mentioned in note No 152, occurred as Menandros, one can attribute to be a printer's error. But it is not true that he would be the only extraordinary person, namely e.g. Helenios had the similar privilege on Octavianus' part.

Evaluating the second part dealing with *Lex Iulia* and *Papia Poppaea* (§. 5—12) and *Lex Iulia de adulteriis* (§. 13—17) as well, and moreover to examine the question that among P. Csillag's statements how many can be considered as new ones and to what extent could they be classified as relevant ones is the task of experts of Roman law in specially juristic reviews. The reader of this periodical first of all can be interested in the problem to what extent completed and enlarged the author his sources apart the mostly legal and literary relics — the traditional way of collecting material since Jörs's collection — to the lessons of relevant epigraphical material or the proofs provided by different representations.

As is well-known Augustus made every effort to propagate and popularize his legislation also on literary way. Jörs had already found numerous connections going to terminological identity in the texts of the laws and certain *carmina* of Horace (at the same time, it is known, too, in contemporary literature the opposition also could give voice to its attitude, e.g. in the case of Propertius). There also can be found some points of contact between the contemporary epigraphical material and laws on family relations and marriage. (The writer of these lines intends to return this question later, in other context.) It is unfortunate that the author's interest did not range over these spheres. In connection with this one also has to raise

⁴ At case of «Hermes» evidently every reader would think of the well-known periodical, not the god; but if one gives the subtitle of the periodical, it would turn out to be useful to give the date of issuing the first volume. We can say just the same in the case of the CIL. One can criticize the author not indicating the numbers of published volumes of ILS by Dessau and that he records only the date of issue only of the first volume (N.b. the III, 1—2: 1914, 1916 = 1955). Altogether, there is an entire inconsequence with new impressions. In the case of the ESAR by T. Frank only the 1—5th volumes of the original edition are included, and the 6th, the index volume is not, nor the 1959 reprint. Similar is the situation with G. ROTONDI: *Leges* . . . Milano, 1919 = 1962. Hildesheim. On the contrary only the unaltered reprint of the *Fontes*⁷ by Bruns is mentioned (1958, Garmstadt [sic!]). The author records the *Sittengeschichte* of Friedländer (though as far as we know it had ten editions) having 19 editions, but naturally without the place and date of issue. — *Cetera de genere hoc!*

¹ N. A. MASKIN: *Zwischen Republik und Kaiserreich. Ursprung und sozialer Charakter des Augusteischen Principats*. Leipzig, 1954, especially pp. 412—417.

² Die Ehegesetze des Augustus. Festschrift Th. Mommsen zum fünfzigjährigen Doktorjubiläums. Marburg, 1893. pp. 1—65.

³ Cf. M. KASER: *Das römische Privatrecht I*. München 1955. p. 272. Id.: *Römische Privatrecht*. Ein Studienbuch.⁷ München, 1972. p. 226.

objection against not gathering the customary index registering all the sources the author had dealt with.

Without any disposition to anticipate the manifestations of qualified legal experts, we have to express our scepticism towards the foreign issue of the book serving really the international high reputation of the Hungarian research of Roman law.

E. Maróti

E. B. Vágó—I. Bóna: Die Gräberfelder von Intercisa. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1976. 243 S. XLVIII T.

Entsprechend ihres Versprechens im Vorwort, publizieren V—B das mit weitgehender Präzision erschlossene spätrömische Gräberfeld von bisher höchster Gräberanzahl Pannoniens mit großer Sorgfalt. Bedauerlicherweise können wir das «südöstliche Gräberfeld» von Intercisa trotz seiner großen Gräberzahl nicht als vollständig betrachten. Unsere spätrömische Forschung benötigt sehr ein, mit den modernen archäologischen Methoden vollständig erschlossenes Gräberfeld. Die von den Ausgräbern beobachteten archäologischen Erscheinungen, Särge, Zeitpunkt der Plünderung, usw., deren Wahrnehmung der Lößboden von Intercisa etwas erleichterte (das forcierte Arbeitstempo der Grabung dagegen erschwerte), müssen für die Ausgräber weiterer Gräberfelder als Vorbild gelten, das unter bequemerem Arbeitsverhältnissen übertreffen werden dürfte, aber weniger als diese zu bieten, wäre ein großer Fehler.

Beinahe Zweidrittel des Bandes macht die sorgfältige, mit Zeichnungen und Fotos reich dokumentierte Veröffentlichung der erschlossenen Gräber aus. Unter den spätrömischen Gräberfeldpublikationen kam es vielleicht zum ersten Mal zur genauen Wiedergabe der abwechslungsreichen Grabformen. Mit Freude begrüßen wir, daß die Skelette genau zeichnerisch aufgenommen und so veröffentlicht wurden, also nicht mit den schematischen «Skelettblättern», die beinahe seit den 30-er Jahren üblich geworden sind. Ebenso erfreulich ist die zeichnerische Wiedergabe der Grabplünderungen und Grabstörungen. Unkonsequent ist aber, oder bedarf wenigstens der Erklärung, warum einige Gräber keine Zeichnung haben (z.B. warum wird gleich am Anfang nicht die Zeichnung der Gräber 3, 6, 7, 9, 10 publiziert?). Hier muß die Numerierung der Gräber erwähnt werden. In Kenntnis des Grabungsverlaufes (was auch von V—B mitgeteilt wird), ist es verständlich, daß nach dem es am Anfang noch nicht eindeutig war, welche Gebiete zu demselben Gräberfeld gehören, sämtliche, auf dem Gebiet von Intercisa erschlossenen Gräber in das gleiche Nummerierungssystem gelangten. Wäre es aber nicht einfacher gewesen, vor der Publikation, in Kenntnis der Größe

der verschiedenen Gräberfelder, die zu den einzelnen Gräberfeldern gehörenden Gräber auch separat zu numerieren? So würden z. B. die Gräber 1—177, 438—439, 441, 443, 444—448, 451—452, 458, 774—776, 815—816, 833—836 usw. nicht zu diesem Gräberfeld gehören. Meiner Meinung nach hätte eine Ummumerierung vor der Publikation den administrativen Teil der weiteren wissenschaftlichen Arbeit bezüglich der Gräberfelder von Intercisa vereinfacht. In der sehr präzisen Publikation ist auch die nach Weltrichtungen angegebene Orientierung störend. In manchen Fällen führt das zu solchen Unkonsequenzen, wie z. B. im Fall der Gräber 118 und 131, wo als Orientierung beides Mal West angegeben ist, obwohl zwischen der Orientierungsrichtung der Gräber (laut Karte) eine Differenz von 112°, als eine Haupthimmelsrichtung ist. Von der Karte oder vom Bild des Grabes kann selbstverständlich die genaue Orientierung errechnet werden, in den folgenden Bänden wäre es aber vielleicht geeigneter dies mit Hilfe von Winkelgraden kenntlich zu machen.

All diese kleinen Unzulänglichkeiten schaden selbstverständlich nicht der bisher beispiellosen Präzision der Publikation. Es ist aber bedauerlich, daß die anthropologische Untersuchung der Skelette des mit modernen Methoden gegrabenen und publizierten Gräberfeldes — hoffentlich nur vorübergehend — wegblic. Im weiteren legen V—B das Tatsachen-Material des Gräberfeldes fest, danach folgen die sich daraus ergebenden Folgerungen mit der starken Kritik der bisherigen Forschung und mit Heranziehung einer großen Fachliteratur.

Topographie. I. Bóna und E. Vágó beschreiben die Topographie von Intercisa, sämtliche Angaben der früheren Grabungsaufzeichnungen mit ihren eigenen Beobachtungen gegenüberstellend, mit besonderer Rücksicht auf die Gräberfelder. Ein Teil des Gebietes der früheren Grabungen wird so identifizierbar und auch die früheren falschen Ortsbestimmungen können eliminiert werden. In ihrer Arbeit wurde wieder bestätigt, daß die Zeichnung einer realen Topographie ohne eine gewisse Forschungsquantität Illusion bleiben muß.

Chronologie. Als Einleitung der Datierung des Gräberfeldes kritisiert I. Bóna sehr die «scharfe» Datierung der spätantiken Gräberfelder bzw. Gräber. Seiner Meinung nach können die Münzen höchstens eine post quem Datierung bieten. Das Ende der Belegung der Gräberfelder kann nicht, gemäß der allgemeinen Regel der Pannonienforschung, mit dem Tod von Valentinianus I. verbunden werden. Seinen Feststellungen können wir im großen und ganzen zustimmen, es gibt aber einige Punkte, mit deren wir uns unbedingt auseinandersetzen müssen. Die Verfasserin dieser Zeilen hat woanders schon ausführlich seine Gräberfelddatierungs-Methode beschrieben (womit nur der Zeitpunkt der intensiven Verwendung des

Gräberfeldes bestimmt wird), die auch heute noch akzeptierbar ist. Mit Hilfe dieser Methode kann die scharfe Datierung eliminiert werden und doch bietet sie die Möglichkeit, die Erscheinungen, wenn auch nicht auf ein Jahr so doch auf eine Periode zu beziehen. Im Prinzip ist es richtig, daß wir den Ritus, die Beigaben, die Grabform als Datierungsanhaltspunkt betrachten, aber das ist nur dann möglich, wenn wir diese schon irgendwie datiert haben und dazu sind doch die Münzen am geeignetsten. Als Datierungsanhaltspunkt muß dagegen das Fehlen der Münzen einer Periode von aktiven Geldverkehr betrachtet werden, (z.B. das Fehlen der Valentinianus-Münzen in Keszthely-Dobogó macht es unwahrscheinlich, daß die Verwendung des Gräberfeldes das dritte Drittel des Jahrhunderts erlebte). Aufgrund von Geldverkehr-Überlegungen muß ich leider auch die post quem datierende Rolle der Münzen bezweifeln. In unserer Provinz z.B. beginnt im IV. Jahrhundert ein regelmäßiger Geldverkehr erst um 310–320 und da ist es selbstverständlich, daß der Geldverkehr jedes Gräberfeldes damit beginnt und so war es für die pannonische Forschung genau so gesetzmäßig, daß die Verwendung jedes Gräberfeldes um 320 begann, als daß diese mit dem Tod von Valentinianus I. ein Ende hatte. Offensichtlich konnte der Beginn der Belegung der Gräberfelder in der Provinz nicht überall zum selben Zeitpunkt sein. Aufgrund obiger datieren V–B die Verwendung des Gräberfeldes — meiner Meinung nach — unbegründet in der Anfang der 10–20iger Jahre des IV. Jahrhunderts. Die Tatsache, daß mehr als 50 Prozent der Münzen (abgesehen von den auch vom Verfasser getrennt bewerteten Material aus dem III. Jahrhundert) aus der Zeit von Valentinianus stammt, würde eher ein Zeitpunkt um 350 als Verwendungsbeginn der Gräberfelder inspirieren, als noch die am Anfang des Jahrhunderts geprägten Münzen in Umlauf waren und so auch in die Gräber gelangen konnten (das wissen wir aufgrund der unter und nach Valentinianus versteckten Münzfunde). Manchmal kann aber selbst der Verfasser nicht der Verlockung der stark verurteilten scharfen Datierung widerstehen (z.B. die scharfe Datierung des Beginns der Grabplünderungen (S. 151) oder bei der Feststellung des Beginns des Gräberfeldes).

Im Band wird die Orientierung der Gräber und die sich darin zeigenden Gesetzmäßigkeiten an zwei Stellen behandelt. Auch nach unserer Meinung hat die Orientierung weder aus ethnischem noch aus religiösem Gesichtspunkt eine Rolle (es gibt nur vier Himmelsrichtungen, dagegen wesentlich mehrere Völker). Es wäre aber vielzu einfach die Orientierung der Gräber mit ihrer Orientierung zueinander, zu den Hauptstraßen oder zu den Objekten des Gräberfeldes zu erklären. Das einfachste Argument dagegen ist, daß in vielen Fällen selbst die einander naheliegenden Gräber oder die Gräber neben den bestimmten Objekten nicht

gleich bzw. gemäß des bestimmten Objektes orientiert sind. Die von der Verfasserin dieser Zeilen woanders schon bei mehreren Gräberfeldern ausgewiesene Abweichung von 72° in der Orientierung der Gräber macht es überlegenswert, ob bei der Feststellung der Richtung der Gräber nicht doch eine Orientierung zum Sonnenaufgang eine Rolle gespielt haben konnte. Auch das ist möglich, daß die beiden Methoden nebeneinander existierten, die erstere als eine Dorfs-, die letztere als eher eine Stadtsitte. I. Bóna widmet ein separates Kapitel der Ausplünderung der Gräber, mit besonderer Rücksicht auf den Zeitpunkt und die Methode dieser. Die Autorin dieser Rezension hat bereits früher ausführlich ihre Ansicht über dieses Thema niedergeschrieben, wonach sie weitgehend mit I. Bóna einverstanden ist, daß das Ausplündern kurz nach der Beerdigung stattfinden mußte, und zwar unter Mitwirkung solcher Menschen, die wußten, was für Werte in die Gräber gelangten. Bezüglich der Pietät der Plünderer können wir aber nicht einverstanden sein. Ich glaube, daß I. Bóna hier aufgrund seiner Erfahrungen von Intercisa zu sehr verallgemeinert (obwohl die publizierten Grabzeichnungen auch hier mehrere ohne Pietät aufgewühlte Gräber zeigten). Ich selbst habe in Gorsium mehrere hundert aufgewühlte Gräber erschlossen, in denen ich keine Spur der Pietät der Grabplünderer festgestellt habe; aufgewühlte oder in die Ecke des Grabes gefegte Knochen, aus dem Ziegelgrab herausgezogene oder darauf gefundene, sogar mit Ausnahme einiger Fingerglieder vollkommen verschwundene Skelette zeigen keine Pietät, sondern eher die wilde Verwüstung, die sie durchführten. Aufgrund der in der Literatur publizierten Gräberzeichnungen war das in den anderen pannonischen, spätrömischen Gräberfeldern genauso. Gerade wegen des Fehlens dieser, von uns beobachteten Pietät erscheint die Vermutung der Herausnahme der einzelnen Gegenstände aus den Gräbern nur aufgrund ihres Fehlens, wenn darauf keine anderen Erscheinungen hindeuten (wahrnehmbarer Fleck, Bruch, Loch, usw.) als unwahrscheinlich. Ein einziges sehr reiches Grab beweist noch nicht, daß die reichen Gräber in so einer Anzahl vorkamen, was eine solche Grabplünderung begründen würde. Dagegen spricht auch die allgemeine Erfahrung; wir können kaum ähnlich reiche Grabfunde in der spätrömischen Zeit weder aus Pannonien noch aus anderen Gebieten des Reiches aufzählen. Es wäre schade, eine Hypothese — auch wenn diese bezüglich Intercisa annehmbar ist, aber wegen ihrer besonderen Lage nicht auf die ganze Provinz verallgemeinert werden kann — die Möglichkeit aller unserer Studien bezüglich des Inhaltes der Gräber zu opfern.

Begräbnisritus. In diesem Kapitel untersuchen E. Vágó und I. Bóna die Einzelheiten der Begräbnisriten von den verschiedenen Arten der Beisetzung des Toten bis zur Anordnung der Beigaben. Hier müssen wir gleich beim ersten Thema I. Bóna widersprechen,

der die mit über dem Körper gekreuzten Armen Begrabenen für Christen hält und dazu als Beweis ihre Häufigkeit in den späteren Gräberfeldern zitiert. Diese Sitte ist aber auch in den frühen Gräberfeldern, z. B. auch in dem vorwiegend mit Münzen aus der Zeit von Constantinus I. datierten Friedhof von Keszthely-Dobogó häufig (von den bekannten 34, 21), sogar alle der sieben Toten mit der erwähnten Armhaltung aus den 8 münzdatierten Gräbern aus dem III. Jahrhundert Gräbergruppe von Intercisa wurden mit diesem Ritus begraben. Im IV. Jahrhundert — und das weiß offensichtlich ein jeder — erlebte das Christentum so einen Aufschwung, als dessen Ergebnis aus der am Anfang des Jahrhunderts noch verfolgten Religion allmählich eine Staatsreligion, oder zumindest für die Würdenträger eine Pflichtreligion wurde. Den christlichen Begräbnisritus müssen wir also in so einem Ritus suchen, der sich im Verlaufe des IV. Jahrhunderts schnell verbreitete und welcher in den Gräberfeldern des Jahrhundertbeginns in nur einigen Fällen nachweisbar ist, während dieser am Ende des Jahrhunderts vorherrschend wird. Im vorliegenden Fall ist davon nicht die Rede. (Aus ähnlichem Grunde halten wir die Begrabung mit Krug-Glas auch nicht für einen christlichen Ritus.) Die Tatsache, daß die Toten in Hockerlage ohne Beigaben oder mit wenigen Beigaben bestattet wurden, deutet tatsächlich auf Dienstvolk hin, wir müssen aber eine bisher noch nicht publizierte Beobachtung hinzufügen. Im Gräberfeld von Gorsium sind die Hockergräber stets am Rande des Gräberfeldes zu finden, nicht in einer Gruppe, aber immer an den Rändern, unter den Toten von anderer besonderer Körperstellung (z. B. auf dem Bauch liegend). Die besonderen Körperstellungen können wir nicht als ein Zeichen der Totenstarre betrachten, weil sich diese Starre nach einer gewissen Zeit auflöst und so nicht die normale Placierung des Toten behindert. Aber diese ausgefallene Hand- und Fußhaltung können wir selbstverständlich auch nicht als Zubehör eines gewissen Ritus betrachten. Eine bessere Erklärung als I. Bóna können wir auch nicht geben.

Sehr interessant ist die Erörterung betreffs der Zwiebelkopffibel, wonach diese nicht der Schmuck der Soldaten, sondern dieser der zu verschiedenen erblichen Diensten verpflichteten Menschen (z. B. Beamte usw.) war. Bezüglich der Fibeln gelangte auch die Autorin dieser Zeilen bereits früher zu einem ähnlichen Ergebnis. Neu ist die Beobachtung, daß auch in Kindergräbern Fibeln vorkommen, womit I. Bóna sehr geistreich die Erblichkeit der mit dem Tragen der Zwiebelkopffibel verbundenen Ämter bestätigt (siehe den Monzaer Diptychon Stilicho und seinen Sohn mit der Zwiebelkopffibel).

Im Kapitel über das Problem des Ethnikums verfolgt der Verfasser mit gerechter Kritik die Versuche der vergangenen 30—40 Jahre, die einzelnen Gräberfelder, alles zusammen die Population des ganzen IV.

Jahrhunderts von Pannonien ethnisch bestimmen zu wollen. Er beweist, wie dies auch zu erwarten war, daß minimale bzw. mißverständene oder mißklärte Tatsachenmaterial von vornherein die Unhaltbarkeit dieser Versuche in sich barg. Die jüngere Generation — wozu I. Bóna auch Rez. zählt — ist wirklich der Meinung, daß die Forschung das bunte ethnische Bild von Ansiedlungen stillschweigend übergang und daher spricht sie auch nicht darüber. Gerade deshalb ist es notwendig und lehrreich einmal das konkrete Tatsachenmaterial durchzusehen und am Ende der Theoriereihe einen Punkt zu setzen. Wir danken dafür.

Nach Darstellung des Fundmaterials behandelt I. B. sein eigentliches Fachgebiet (eines seiner mehreren Fachgebiete), den Problemkreis der sog. «Barbarengegenstände». Wie das aufgrund der weiten völkerwanderungszeitlichen Materialkenntnis I. B. zu erwarten war, weist er diese, den barbarischen Ursprung der Gegenstände ausschließend, in den Kreis des provinziellen römischen Materials zurück. Nur bezüglich eines Gegenstandstypes möchten wir uns mit dem Verfasser auseinandersetzen, und zwar bezüglich des polyedrischen Ohrringes. Ihr Vorkommen ist sehr spät, und sie kommen in vielen Fällen mit anderen Gegenständen tatsächlich barbarischen Ursprungs zusammen vor (z. B. die Metallspiegel im Gräberfeld von Szabadbattyán) und ihre Form kann aus den Ohrringen des IV. Jahrhunderts, die im allgemeinen eine hängende Form aufwiesen, nicht abgeleitet werden. So muß ihre Erscheinung, wenn auch nicht mit einem bestimmten barbarischen Ethnikum, obwohl auch dies nicht ausgeschlossen ist, aber doch mit der von den Römern viel beschimpften, im westlichen Reichsteil doch verbreiteten Barbarenmode in Verbindung gebracht werden.

Der Band ist ein großer Gewinn unserer spätrömischen Forschung, nicht nur wegen seines ausgezeichnet erschlossenen und tadellos dokumentierten Materials, sondern auch wegen der originellen Art, wie alte und neue Probleme erörtert, oft gelöst, aber auch provozierend neu erfaßt wurden.

V. Lányi

Visy Zs.: Intercisa. A római kori Dunaújváros (= Intercisa. Dunaújváros der Römerzeit). Budapest, Corvina Verlag. 1977. 45 Seiten, 12 Zeichnungen, 41 Abbildungen.

Die neue, kleinformatige Serie des Corvina Verlages aus dem Themenkreis der Denkmalpflege und Archäologie besteht aus schön illustrierten popularwissenschaftlichen Heften, die in einer Studie gelesen werden können. Die Reihe als ganzes hat jedoch für die

Privatbibliotheken einen die Reiseführer, die als Hilfe bei einem einmaligen Besuch an dem betreffenden Ort dienen, weit übertreffenden Wert. Er wird durch zwei Faktoren bedingt: der eine, daß jedes Heft von dem am meisten zuständigen Fachmann, im Falle der archäologischen Fundorte, vom Leiter der Ausgrabungen geschrieben wird, der andere, daß die Zeichnungen und die von K. Kónya angefertigten ausgezeichneten Fotos die behandelten Fundorte, Gebäude usw. visuell ansprechend und vielseitig dokumentieren.

Gegenstand des Heftes ist der sowohl in der ungarischen archäologischen Literatur, als auch in der hauptsächlich in Fremdsprachen erscheinenden Fachliteratur am häufigsten behandelte römische Fundort Ungarns. Über Intercisa sind die meisten Publikationen erschienen, darunter in den zwei riesigen Bänden der Reihe *Archaeologia Hungarica*, die ein Kollektiv verfaßte. Zahlreiche selbständige und in Fachzeitschriften gedruckte Arbeiten haben die Siedlung und das Lager Intercisa zum Thema, sowie RE-Artikel, Gräberfeld-Publikationen, Spezialmonographien usw. Gerade die Vielzahl der für den engen Fachkreis bestimmten und vorwiegend in Fremdsprachen erschienenen Publikationen ermöglichte es und machte es zugleich erforderlich, auch den Laien in ungarischer Sprache einen kurzen informativen Bericht über den Fundort zur Verfügung zu stellen. Das ist umso wichtiger, da sich die Ausgrabungen, die zu besichtigenden Überreste und die neuerdings erschlossenen Funde von Intercisa schon auf dem Gebiet einer der sich am dynamischsten entwickelnden Industriestädte Ungarns befinden. Die neuen Bewohner der Stadt, aber auch ihre Besucher, haben auf eine leicht zu handhabende Information Anspruch. Der Verlag und der Autor füllten also mit diesem Werk eine Lücke.

Es wäre ein vollkommen hoffnungsloses Unternehmen und wahrscheinlich auch für den allgemeinen Leserkreis ganz ohne Interesse gewesen, alle Kenntnisse über den Fundort, der an und für sich nicht allzu sehr bedeutend, durch die Ansiedlung der syrischen Soldaten und Bevölkerung doch interessant, und durch die gründliche Forschung lehrreich ist, zusammenzudrängen oder zu exzerptieren. Das wäre bei diesem Umfang fast unmöglich gewesen. Auch wenn nur die zahlreichen Grabdenkmäler von Intercisa oder die Kriegsgeschichte bzw. die Gräberfelder erwähnt gewesen wären, hätte der Autor kaum mehr als eine oberflächliche Skizze von Intercisa geben können. Die Methode erwies sich also als richtig, die V. bei diesem Heft anwandte. V. war lange Jahre einer der Leiter der Ausgrabungen in Intercisa, nahm ständig an der Arbeit teil, und er verfügt über die meisten Informationen über die neuesten Forschungsergebnisse und -arbeiten auf dem Gebiet der einstigen römischen Siedlung. Er stellt im Heft in erster Linie die Gebäude, Ruinen und Funde vor, die in der letzten Periode zum Vorschein gekommen sind, die von ihm selbst er-

schlossen wurden, bzw. die bisher nicht in einer leicht zu handhabenden Publikation veröffentlicht wurden. Im Heft fehlt auch eine kurze Zusammenfassung über Forschungsgeschichte und Geschichte der Stadt im Altertum nicht sowie eine Bibliographie der wichtigsten Werke der sehr reichen Fachliteratur. Im Heft befindet sich eine gut überschaubare Karte, die die Beziehungen zwischen der einstigen und der heutigen Stadt veranschaulicht. Die Auswahl der Objekte, die ausführlich im Text und anhand von Abbildungen erörtert werden, erfolgte auch aufgrund des oben erwähnten Prinzips. Unserer Ansicht nach nutzte der Autor den Nachteil, der sich aus dem kleinen Umfang ergab, zum Vorteil der Leser, seiner selbst und der Fachliteratur über Intercisa aus. Wir möchten an dieser Stelle nicht unerwähnt lassen, daß sich die Industrialisierung und die moderne Urbanisation im Falle von Intercisa, im Gegensatz zu den vielen schlechten Beispielen, auf das archäologische Erbe nicht nachteilig auswirkten, sie trugen sogar zu dessen großangelegter Erschließung, Erforschung und größtenteils zur Konservierung der Funde bei. Dies ist nicht nur den vielen ungarischen Archäologen, die seit Jahrzehnten an der Arbeit teilnahmen zu verdanken, sondern auch der klugen Fürsorge seitens der Leiter des Großbetriebes von Dunaujváros und der Stadt selbst

L. Castiglioni

F. Fülep: Neuere Ausgrabungen in der Römerstadt Sopianae [Pécs]. Régészeti Füzetek, Ser. II. Nr. 16. (Budapest 1974.) 195 S.

Der antiken Bedeutung der unter der heutigen Stadt Pécs liegenden römerzeitlichen Siedlung Sopianae wurde aufgrund der seit Jahrhunderten zutage kommenden, mit Fresken verzierten altchristlichen Grabkammern und Kultgebäuden sowie der ringsherum liegenden Gräberfelder eine bekannte und wichtige Rolle in der Forschung der Geschichte des IV. Jahrhunderts von Pannonien zuteil. Auf die Bedeutung der Siedlung konnte man aber bis vor kurzem fast ausschließlich nur aufgrund dieser Grabkammern und Gräberfelder folgern. Die Publizierung einer städtischen Siedlungerscheinung erfolgte nur einmal: am Ende des vorigen Jahrhunderts kamen beim Bau des Postpalastes die Grundmauern eines großen Gebäudes zutage. Dieses Objekt lenkte die Aufmerksamkeit auf diesen Bereich der heutigen Stadt. Vor der Vergrößerung des Postpalastes hat Ferenc Fülep, der die römerzeitlichen Grabungen der Stadt Pécs leitete, auf diesem Gebiet mehrere Jahre lang Grabungen durchgeführt. Diese Forschungen wurden dokumentationsartig, gründlich und ausführlich in diesem Band publiziert, der als 16. Band der archäologischen

Serie des Ungarischen Nationalmuseums, der Régészeti Füzetek (Archäologische Hefte) erschien. Das bedeutet gleichzeitig, daß die zweite Serie der Archäologischen Hefte nach einer längeren Pause wieder lebensfähig gestaltet wurde. Hinsichtlich der Drucktechnik ist der Band besser als die früheren, er wurde mit Vervielfältigungstechnik angefertigt, die Qualität des großen Zeichnungsmaterials ist entsprechend, auch einige Phototafeln von nicht zu guter Qualität, aber dem Ziel entsprechend, sind publiziert worden. Der Band beinhaltet also die Beschreibung, die ausführliche Dokumentation, die kurze chronologische und bautechnische Beschreibung und Auswertung der Grabungen der Jahre zwischen 1961 und 1969 in der Umgebung des Pécs-er Postpalastes. Außerdem publiziert er auf 27 Tafeln Fundmaterial und Grundrisszeichnungen sowie auf 45 Tafeln Schnittzeichnungen. Die erschlossenen und erforschten Objekte werden pro Grabungsabschnitt beschrieben und ausgewertet, anschließend folgt eine zusammenfassende Auswertung, die die römische Chronologie und die Bauperioden des erforschten Gebietes beinhaltet.

Im Verlaufe der Erschließung kamen zwei, im großen und ganzen gleich orientierte, aufeinandergebaute Gebäudekomplexe zutage, deren inneren Räume teilweise mit Terrazzoboden versehen waren. Aufgrund der Datierung der Gebäude datiert der Verfasser die Gründung der Stadt Sopianae in die erste Hälfte des I. Jahrhunderts. Diese Zeit bedeutet auf dem erforschten Gebiet die I. Bauperiode. Die Gebäude wurden zur Zeit der Markomannenkriege vernichtet. Danach folgte nur eine teilweise, in erster Linie Wellermauerperiode, die im Verlaufe der Kriege der 260-er Jahre vernichtet wurde. Eine bedeutende Veränderung im Leben der Stadt brachte die diocletianische Verwaltungsreform, die die Bedeutung von Sopianae erhöhte; laut Vermutungen wurde sie zum Zentrum der bürgerlichen Verwaltung der Provinz Valeria. Diese Zeit bildet in der Geschichte des Städtebaus die zweite Bauperiode, der in der zweiten Hälfte des IV. Jahrhunderts eine neuere, kleinere Bauphase folgt. Die Gebäude wurden nach 379 vernichtet, nachdem es unter den Trümmern auch zu Bestattungen kam. Die chronologische Gliederung der Gebäude folgt also der Chronologie der großen Perioden der Provinz Pannonien.

Den Textteil des Bandes schließen 46 Anhänge, die in der Reihenfolge der erforschten Gebiete das archäologische Fundmaterial beschreiben, ab. Die Wichtigkeit des Bandes besteht also in der Tatsache, daß wir als Ergebnis der vom Verfasser geleiteten Pécs-er römischen Forschungen jetzt das erste Mal ausführliche Kenntnisse über die Siedlung der Stadt Sopianae erhalten.

Für die Leser, die die Topographie der Stadt Pécs nicht kennen, wäre nützlich gewesen auch vom ganzen Gebiet der Stadt Pécs eine Karte darzustellen. Der Verfasser versucht es offensichtlich in seiner, im Druck

befindlichen Topographie (Geschichte von Sopianae [Pécs] in der Römerzeit und das Problem des Fortlebens der spätrömischen Bevölkerung) den Grundriß der in der Umgebung des Postpalastes erschlossenen Gebäude zu rekonstruieren, und ihre Bestimmung festzulegen. Unsererseits möchten wir bezüglich des einen Gebäudes folgendes bemerken (Majláth u. 23—25—27, Abb. 45): der rechteckige, fast 20 m breite, mit tiefen und breiten Mauern grundierte, dreischiffige Raum war aller Wahrscheinlichkeit nach ein Horreum, auch dann, wenn seine Wände von außen nicht mit Stützpfeilern verstärkt sind, wie im Falle einiger anderer pannonischer Getreidelagerhäuser. Der Autor datiert das Gebäude in die erste Städtebauperiode (I. Hälfte des III. Jahrhunderts). Zur Bestätigung dieser Datierung sind unserer Meinung nach noch weitere Beweise notwendig, aufgrund der Grundrißform, der Maße, der Wanddicke kann es auch in das IV. Jahrhundert datiert werden, als die Stadt ihre Blütezeit erlebte.

Das zutage gekommene Fundmaterial untersuchend fällt die hohe Anzahl der Münzen auf: auf dem Gebiet des Postpalastes fand man 233 Stück. 59 unter ihnen stammen aus der Zeit vor der Tetrarchie, aber bis auf 4 hadrianische, je eine philippische und valerianische Münzen beginnt der Münzverkehr praktisch mit Gallienus, den 21 Münzen vertreten. All diese zeugen davon, daß der Geldverkehr auf dem erforschten Gebiet mit der Mitte des III. Jahrhunderts beginnt und daher darf man den hadrianischen Münzen nur mit großer Vorsicht einen datierenden Wert zuschreiben. Nach dem Lesen des Bandes erwarten wir mit besonderem Interesse die Erscheinung der Monographie des Verfassers über die Stadt Sopianae.

E. Tóth

Tóth I.: Jupiter Dolichenus-tanulmányok. (= Jupiter Dolichenus-Studien). Az Eötvös Loránd Tudományegyetem Ókori Történeti Tanszékeinek kiadványai (= Veröffentlichungen der Lehrstühle für Geschichte des Altertums der Universität der Wissenschaften Loránd Eötvös) 14. Budapest 1976. 172 Seiten.

Unter den Publikationen der Lehrstühle für Geschichte des Altertums von Budapest, die in Vervielfältigungsverfahren hergestellt werden, und die in den letzten Jahren einander rasch folgten, findet man oft solche, die entweder das Werk eines ausländischen Forschers ins Ungarisch übersetzt zugänglich machen, oder die Arbeit eines ungarischen Autors publizieren, die bereits in einer Fremdsprache der internationalen Fachwelt bekannt ist. Mit dem letzten Band wurde wieder eine neue Initiative ergriffen. Darin sind die

Studien eines der hervorragendsten Vertreter der jungen Altertumsforscher-Generation veröffentlicht, die den Dolichenus-Kult zum Thema haben und in den verschiedenen ungarischen Zeitschriften in Fremdsprachen erschienen sind bzw. deren Erscheinen vorbereitet wird. Da diese Studien vom ausländischen Leser nur in Fremdsprachen gelesen werden können, veröffentlichen wir, statt ihren Inhalt zu beschreiben, die fremdsprachige Bibliographie der Artikel, die die einzelnen Kapitel des Bandes bilden. 1. Sacerdotes Iovis Dolicheni. Studium 2 (1971) Debrecen. 23–28. 2. The Problems of the Dolichenus Altar from Gorsium (Remarks to the History of the Syrian Cults under Septimius Severus). Oikumene 2 (1977). 3. Destruction of the Sanctuaries of Iuppiter Dolichenus at the Rhine and in the Danube Region. Acta Arch. Hung. 25 (1973) 105–109. 4. Die Denkmäler des Dolichenums von Savaria. Acta Class. Univ. Sc. Debrecen 12 (1976). 5. Die symbolische Darstellung der Castores Dolicheni. Acta Arch. Hung. 28 (1976). 6. Ornamenta Iovis Dolicheni. Acta Class. Univ. Sc. Debrecen 9 (1973) 105–109. 7. Die Bruchstücke eines kultischen Dreiecks aus dem Dolichenum von Brigetio. Alba Regia 16 (1976). 8. Eine mißinterpretierte Iuppiter Dolichenus-Basis aus Aquincum. Alba Regia 16 (1975).

Da die bisher erschienenen Studien von T. zum Teil in dieser Zeitschrift und unter der Redaktionsarbeit des Rezensenten veröffentlicht wurden, glauben wir kaum, daß es nötig ist, darüberhinaus, daß wir die Forscher der orientalischen Kulte auf die ausgezeichneten Artikel aufmerksam machen, diese ausführlich zu erörtern. Die Herausgabe der Sammlung in ungarischer Sprache war durch zwei Faktoren bedingt. Erstens, damit auch die Studenten diese Studien lesen können, andererseits, damit die verstreut erschienene, aber inhaltlich zusammenhängende Publikationsserie als eine Sammlung auf die Regale der ungarischen Bibliotheken gestellt werden kann. Der ungarische Leser kann diese Studiensammlung auf einmal lesen und sich so von der Auffassung, den Bemühungen und der Forschungsrichtung des Autors im Zusammenhang mit den Fragen des Dolichenus-Kultes ein allgemeines Bild machen. Obwohl wir der Überzeugung sind, daß der vortreffliche Autor die Zahl seiner Studien bezüglich seines Themenkreises noch beträchtlich vermehren, sogar seine Auffassung modifizieren und eventuell später einmal auch nur in einer besonderen Monographie die Geschichte des Dolichenus-Kultes, die zuletzt von Merlat zusammengefaßt wurde, behandeln wird, versuchen wir jedoch aufgrund der gesammelten Artikel die Kontribution von I. Tóth zur Erforschung der recht interessanten religionshistorischen Erscheinung mit einigen Worten zu charakterisieren. Vor allem fällt seine Absicht auf, das Thema nach ausgesprochen historischen, ja sogar gesellschaftshistorischen Gesichtspunkten zu behandeln. Den Träger und Hauptverfechter des Dolichenus-

Kultes und die sich auffallend in den Vordergrund stellenden sacerdotes bestimmt er als Angehörige der syrischen Volksgruppe, die hauptsächlich in der Periode nach den Markomannen-Kriegen in die Provinzen der Donau-Gegend gelangt waren und dort während der Herrschaft der Severer eine bedeutende Rolle spielten. Nur die bürgerlichen und Militärpersonen orientalischer Abstammung, bzw. das gemeinsame Auftreten dieser zwei Gruppen können erklären, warum gerade Pannonien zu einem der Zentren des Baal-Kultes aus Doliche geworden ist. Aber von einem ähnlichen historischen Standpunkt aus erklärt T. auch das plötzliche Verschwinden des Kultes aus den Provinzen an der Donau und am Rhein: Beim Amtsantritt von Maximinus Thrax haben der Herrscher, die Armee und seine Anhänger, die aus den ärmeren Schichten der Bevölkerung stammten, durch die Tötung und Ausraubung der steinreichen Anhänger und reicher Tempel des Kultes, der mit Unterstützung der jetzt entmachteten Syriophil-Dynastie seine Blütezeit erlebte, die auf einmal notwendig gewordenen finanziellen Mittel aufgebracht. Diese Entdeckungen bezüglich der Geschichte des Kultes tragen beträchtlich zur Vertiefung und Weiterentwicklung der Ergebnisse der allgemeinen Forschung und der von Merlat bei. Natürlicherweise kann dies noch mehr bezüglich der Detailforschungen gesagt werden, die der Autor den Gegenständen des Dolichenus-Kultes widmete, die entweder früher, oder vor kurzem auf dem Gebiet Ungarns zum Vorschein kamen bzw. welche zum Teil von ihm selbst als solche identifiziert wurden. Es sei hier in erster Linie die Würdigung des vor kurzem erschlossenen Dolichenums von Savaria, — diese Würdigung ist vielleicht etwas vorschnell, und geht der archäologischen Publikation voraus — sowie die Bestimmung und Analyse einiger Funde, die in Dolichenus-Tempeln zum Vorschein kamen und deren Bedeutung und Verwendung bisher nicht erkannt wurde, zu nennen. Jedesmal ist es augenfällig, daß T. den gegebenen Fund aus Pannonien nicht nur in überlegener Kenntnis des gesamten Denkmalgutes, aber aller Quellenwerke und der Fachliteratur bezüglich des Dolichenus-Kultes erörtert, sondern er ergänzt und entwickelt bei jeder neuen Interpretation die Kenntnisse über den Dolichenus-Kult und sogar im allgemeinen über die orientalischen Kulte des Römischen Reiches weiter. Wir möchten dem Autor der kleinen ungarischen Dolichenus-Anthologie wünschen, daß er seine Arbeit mit der bisherigen Gründlichkeit fortsetzt und wir empfehlen ihm, seine Forschungen auf das ganze Gebiet des Römischen Reiches auszudehnen, weil sich das weitere Festhalten am heimischen Fundmaterial nach Meinung des Rezensenten auf T.'s Forschung, deren Geist bisher überhaupt nicht provinziell war, hemmend und einschränkend auswirken könnte.

L. Castiglione

J. Molnár: A török világ emlékei Magyarországon. (Die Denkmäler der türkischen Zeit in Ungarn.) Budapest, Corvina Verlag, 1976. 126 S. (5—33 S. Text, 34—122 S. Bilder und Zeichnungen, erklärender Text, 124—126 S. Bibliographie.)

Die ungarische Türkenzeit war zwar eine kurze, aber doch sehr bedeutende Periode der Geschichte des ungarischen Volkes, die auch heute noch zahlreiche Probleme für die, sich mit dieser Periode befassenden Forscher aufwirft. Besonders bezieht sich das — abgesehen von zahlreichen geschichtlichen Fragen — in erster Linie auf die Forschung und analysierende Untersuchung des Gedenkmaterials, der künstlerischen und kulturhistorischen Denkmäler der von Türken bewohnten Gebiete. Die in den letzten Jahrzehnten durchgeführten diesbezüglichen Forschungen, archäologischen Erschließungen erbrachten bedeutende neue Ergebnisse, wodurch die frühere Geschichtsanschauung bezüglich der Türkenzeit in mehreren Hinsichten umbewertet werden muß. Für das Kennenlernen dieser neuen Ergebnisse besteht nicht nur seitens der einzelnen Mitwissenschaften, sondern auch seitens der Öffentlichkeit ein großes Interesse.

J. Molnár's Arbeit gliedert sich in zwei Hauptteile. Im ersten Teil versucht er über den Islam als Religion und über seine Architektur sowie über die kurze Geschichte des Osmanischen Reiches und über die Eigenarten seiner Architektur ein skizzenhaftes Bild zu geben. Diese dienen sozusagen als Einleitung zum nächsten Kapitel, worin der Autor über die ungarische «Türkenwelt» ein Bild zeichnen will, seine Geschichte mit zahlreichen, aus zeitgenössischen Beschreibungen entnommenen Zitaten auffrischend. Erst danach folgt die allgemeine Beschreibung der einzelnen Gebäude und Gebäudegruppen. Im zweiten Teil des Buches stellt der Autor — wie er darauf auch am Ende der allgemeinen Beschreibung hinweist — die in Ungarn erhalten gebliebenen türkischen Denkmäler, nach Gebäudegruppen gruppiert, dar. Die, die einzelnen Denkmäler darstellenden Beschreibungen ergänzt ein abwechslungsreiches Bildmaterial und fein ausgearbeitete technische Zeichnungen.

Mit der Ausgabe dieses Buches will der Verlag auf dem Gebiet der breiten Populärwissenschaft einem nützlichen Ziel dienen, und der Autor übernahm eine große und schwere Aufgabe, als er die ungarischen Denkmäler der Türkenzeit in einem kleinen Band — selbstverständlich gar nicht mit dem Ziel der Vollständigkeit — darstellen wollte. Aus dem Titel des Buches kann sich der Leser denken, daß er daraus das türkische Gedenkmateriale von Ungarn kennenlernen kann, unter anderem nicht nur die Denkmäler der Architektur, sondern auch diese des Kunstgewerbes. Dagegen deuten nur, außer der Beschreibung des Architekturmaterials einige Bilder mit kurzem Untertitel auf das Material der türkischen Steinmetzarbeit

oder der Metallkunst hin. So beschränkt sich das Werk lediglich auf die Beschreibung der türkischen Baudenkmäler in Ungarn. Der Autor hätte das irgendwie schon im Titel angeben sollen. Wer also die türkischen Baudenkmäler in Ungarn kennenlernen will, kann das aus dieser Arbeit — wenn auch nicht aufgrund der neuesten Forschungsergebnisse — teilweise tun. Bedauerlicherweise vermissen wir in dem Band die Bewertung der türkischen Architektur in Ungarn vom Gesichtspunkt der allgemeinen osmanisch-türkischen Architektur. Das Fehlen der geschichtlichen Anschauung fühlen wir an mehreren Stellen des ersten Teiles der Arbeit, obwohl der Autor zweifelsohne danach strebt. So besonders bezüglich des osmanischen Reiches und der türkischen Herrschaft in Ungarn, wo die Ereignisse nicht einmal skizzenhaft verfolgt werden können. Der Autor erwähnt z.B. nicht, daß die erste Hauptstadt der Osmanen die Stadt Bursa in Kleinasien war, die 1326 eingenommen wurde. Auch das wird nicht erwähnt, daß die Türken bereits 1354 mit der Besetzung von Adrianopel — dem heutigen Edirne — zur europäischen Macht wurden und die Sultane 1366 ihren Sitz hierher verlegten.

Bei der Darstellung der türkischen Welt in Ungarn beginnt der Autor, von den geschichtlichen Ereignissen vollkommen abgesehen, «in medias res» mit den Zitaten aus den Beschreibungen der Reisenden, die Beschreibung dieser Periode. Es fehlen die geschichtlichen Vorereignisse, die Belagerung von Buda im Jahre 1541, die ungarischen Feldzüge von Sulejman und der Fall unserer bedeutenderen Städte Székesfehérvár, Esztergom, Pécs, die während der 150jährigen türkischen Herrschaft bedeutende türkische Zentren waren.

Im Aufbau des Werkes, bei der Behandlung der einzelnen Themenkreise, vermissen wir die notwendige Systematik. Als eine Folge obiger folgt dann, fast ohne jeglichen logischen Zusammenhang die Beschreibung des Winterfeldzuges von Zrínyi im Jahre 1664 aufgrund des Mars Hungaricus von Pál Eszterházy bezüglich der Beschreibung der Stadt Pécs und ihres Brandes und der Teil über das *Mevlavi* Derwischkloster neben dem Jakovali Hassan-Djami sowie über den Sufismus, damit der Autor nach dem lang zitierten Teil über den Derwischentanz wiederholt zum Feldzug von Zrínyi gelangt und im Zusammenhang damit zur Turbeker Grab von Sulejman sowie zur Beschreibung der Geschichte der ehemals berühmten Esekerdardauer türkischen Holzbrücke — von der heute schon keine Spur mehr sichtbar ist. Die Rückerobertung von Buda 1686 erwähnend schreibt der Autor einige Sätze über das Ende der Herrschaft und die Rückerobertung der Burgen und Städte, um nachher im weiteren die Vernichtung der türkischen Denkmäler während der späteren Jahrhunderte zu behandeln. Erst nach all diesem schreibt er über die türkischen Bauherren und Baumeister. Anstatt der langen

Zitate wäre es zweckmäßiger gewesen den Lesern geschichtliche und kunstgeschichtliche Kenntnisse und Konzeptionen zu bieten und diese mit kurzen Zitaten zu ergänzen. Im, die türkischen Denkmäler im allgemeinen beschreibenden Teil des Buches fällt wiederum das Fehlen der logischen Systematik auf, die selbst in den wissenschaftlichen-populärwissenschaftlichen Arbeiten als ein grundlegender Gesichtspunkt zur Geltung kommen muß. Der Autor beginnt diesen Teil mit der Beschreibung der Burgen — wovon es bekanntlich am wenigsten gibt — und setzt seine Beschreibung scheinbar ohne jeglichen Grund mit den Brücken und der Donau-Sperkette fort. Es ist bekannt, daß in Ungarn heute bereits kein einziger türkischer Ponton oder Pfahlbrücke mehr steht. Demgegenüber wäre es angebrachter gewesen, etwas mehr über die Typen der türkischen Bäder, über die Konstruktionsunterschiede zwischen dem Hamam und dem Ilidscha oder über die kurze zusammenfassende Bewertung der einzelnen Gebäudegruppen und über ihre Balkaner Beziehungen zu schreiben. Nach der Beschreibung der Gruppe Dschamis, Bäder und Türbes berichtet der Autor als technische Schöpfung, über das Wasserwerk von Vácduka, obwohl auch die Brücken technische Schöpfungen waren.

Auch die im Werk auffindbaren sachlichen — oft sinnverwirrenden — Irrtümer und die ungegründeten kategorischen Feststellungen des Autors können nicht außer Acht gelassen werden, die das Gefühl erwecken, daß diese die Kenntnis der neuesten Forschungsergebnisse und der diesbezüglichen Fachliteratur entbehren. Dieses letztere ist übrigens auch aus dem Literaturverzeichnis ersichtlich.

Zur Illustration obiger möchte ich nur einige Beispiele nennen. So bedeutet z. B. das Wort Hatib nicht Oberpriester, sondern Redner, und sein Platz ist nicht vor dem Betnische, weil dort der Imam steht. Es kommt aber auch vor, daß beide Posten von derselben Person versehen werden. Das zum Lesen des Koran dienende Gestell heißt nicht Kürszü, sondern Rahle. Auch das ist ein Irrtum, daß der Tekke oder der Medresse oder das Bad unerläßliche Zubehöre der Dschami sind und all das das Mahalle bildet. Das Wort Mahalle bedeutet Wohnviertel, worin auch die erwähnten Institutionen stehen.

Bezüglich der einzelnen ungarischen Denkmäler ist die Feststellung, daß der Eingang des Minaretts der im XVI. Jahrhundert gebauten Tempel vom Chor, während dieser des im XVII. Jahrhundert gebauten Erlauer Minaretts vom Erdgeschoß zugänglich ist, unbegründet. Dagegen spricht der Eingang der Minarette der Dschamis der Szigetvárer Sultans Sulejman, des Paschas Ali und des Siklóser Malkotsch Bej im Erdgeschoß. Den Mangel des Autors nicht nur an Publikations- sondern auch an Fachkenntnissen zeigt, wenn er behauptet, daß zur Dschami des Szigetvárer Sultans Sulejman vom links ein Medresse angebaut

wurde, dessen Grundwände erhalten geblieben sind. Die als Grundwände betrachteten Reste sind nämlich nichts anderes als die Stützwände der «L»-förmigen Vorhalle. Ebenfalls der falsche Grundriß der Dschami des Pécsér Paschas Gasi Kasim, sowie des Dampfbades des Erlauer Valide Sultana wurde angegeben, obwohl beide in der Literatur angegeben sind. Aber wir könnten die sachlichen Irrtümer des Buches noch weiter aufzählen.

Das sonst sehr schön ausgeführte Buch bleibt inhaltlich weit von dem vom Verlag sonst gewohnten Niveau entfernt.

Gy. Gerő

Mitteilungen des Archäologischen Institutes der Ungarischen Akademie der Wissenschaften. 4. 1973. Budapest 1975. Hrsg. von L. Castiglione, zusammengestellt von Á. Salamon und L. Török. 227 S. 61 Taf.

Die Jahrbücher des Archäologischen Institutes der Ungarischen Akademie der Wissenschaften, denen 1. Band 1970 erschien, hat unter den archäologischen Periodika Ungarns ihren festen Platz gefunden. Der überwiegende Teil der im Band publizierten 15 Studien beschäftigt sich mit zwei Themenkreisen, denen in den anderen Zeitschriften viel weniger Raum gewährt wird.

Dem ersten Themenkreis gehören die Ausgrabungsberichte an. Es scheint, daß die Autoren des Bandes die richtige Proportion gefunden haben, wie man zwischen dem kurzen, aus ein, zwei Sätzen bestehenden (praktisch nichts sagenden) Bericht und einer detaillierten Bearbeitung in dieser Gattung das Meiste bieten kann. *I. Ecsedy, N. Kalicz, D. Virágh, M. Párducz und I. Erdélyi* gewähren nicht nur über die Ausgrabungen von der Bronzezeit bis zum Mittelalter adäquate Informationen, die auch als Grundlage für andere Forschungen dienen können, sondern sie repräsentieren zugleich die Ausgrabungstätigkeit des Archäologischen Institutes.

Der zweite Schwerpunkt des Bandes fällt auf die Berichte über die interdisziplinären Forschungen bzw. Berichte in diesem Themenkreise. Dieser Themenkreis, der von Anfang an das Profil der «Mitteilungen» bildete (vgl. *Acta Arch. Hung.* 25. 1973. 412 ff.), kommt wirklich in der archäologischen Fachliteratur Ungarns einem schon lange vorhandenen Bedürfnis nach, und es kann nur mit Freude aufgenommen werden, daß es die Redakteure des Jahrbuches offensichtlich als ihre Pflicht ansehen, diese in Ungarn mit einer ziemlich großen Verspätung auftretende Richtung der Forschung zu unterstützen. Unter diesen Studien befinden sich zwei Arbeiten, die ihrer Themenwahl nach sehr vielversprechend sind: Die Bearbeitung der Obst- und Obstkornfunde des mittelalterlichen Burgpalastes

in Buda (*I. Skoflek—I. Hortobágyi, bzw. G. Facsar*). Eine wahrhaft interdisziplinäre Bearbeitung bildet die Studie von *Gy. Duma und I. Ecsedy* über die archäologisch-chemische Analyse der Gräberfelder mit Okker-Gräbern von der Grubengrab-Kultur in Ungarn und der Jamnaia-Kultur von Rußland. Von *I. Kiszely* wurde das menschliche Knochenmaterial einer solchen Ausgrabung anthropologisch bearbeitet, dessen archäologische Vorstellung vor einigen Jahren in derselben Zeitschrift erfolgte (*I. Torma, Mitt. Arch. Inst. 2. 1969. 27 ff.*).

Unter den Studien ist die kunsttheoretische Arbeit von *L. Castiglione* (*Die Bedeutung des 2. Jhs. v. u. Z. in der Gesch. der röm. Kunst. — Fragestellung*) hervorzuheben. Der Artikel, der auf gesellschaftshistorischer Basis beruht, erkundet den großen Wendepunkt der römischen Kunst und findet ihn unter den selbständigen Bestrebungen der römischen Kunst im 2. Jahrhundert v. u. Z. — *D. Gáspár* untersucht einen der problematischsten Kästchen-Beschläge Pannoniens (von Kiszárpás), unter Berücksichtigung neuer Hinichten. — *A. Salamon und L. Barkóczy* setzen die Reihe ihrer Studien, die die späten Funde der Provinz Pannonien untersuchen, fort (vgl. *Alba Regia 11. [1970] 35 ff.; Acta Arch. Hung. 23 [1971] 189 ff.; Jb. RGZM 18 [1971] 179 ff.*), — diesmal analysieren sie eine typische Grabgruppe der spätrömischen Gräberfelder von Intercisa. — Der Titel der Studie von *L. Török* (*Miscellanea Nubica I. — Archäologisches zur nubischen Taufkirche*) verspricht, Anfang einer aus mehreren Studien bestehenden Serie zu sein; diesmal ist sie eine Interpretation der großen Steingefäße, die in den nubischen Kirchen zum Vorschein kamen. — *I. Holl* stellt zwei charakteristische Gruppen der romanischen Ofenkacheln in Ungarn vor.

Den Traditionen der Reihe entsprechend findet man am Ende des Bandes auch diesmal kurze Berichte über die Ausgrabungen des Archäologischen Instituts, bzw. eine annotierte Bibliographie über die Publikationen der Mitarbeiter des Institutes.

Abschließend scheint es notwendig zu sein, eine Bemerkung im Zusammenhang mit der Redaktion hinsichtlich der Dauer der Druckarbeiten zu machen. Dem Profil der «Mitteilungen» entsprechend ist es das höchste Interesse der Redakteure, daß der Band so rasch wie möglich erscheint. Die Bände, die vorwiegend Ausgrabungsberichte und aktuelle Informationen enthalten, können nur so, also lückenlos, ihre Aufgabe erfüllen, der Funktion — die wir schon bei der Rezension der beiden vorangegangenen Bände erörterten (*Acta Arch. Hung. 25. 1973. 414*) —, die der Band von der ersten Minute seines Erscheinens an verfolgte, nur so gerecht werden. Die gewählte Technik der Herstellung, der fotomechanische Druck, scheint für die Verwirklichung der Forderung der schnellen Herstellung geeignet zu sein. Man müßte die Möglichkeit finden, wie man die zweijährige Ver-

spätung überbrücken könnte, damit die folgenden Bände und die Jahreszahl auf ihrem Titelblatt à jour seien.

I. Tóth

Az 1975. év régészeti kutatásai. Szerk.: Sz. Burger Alice. Die archäologischen Forschungen des Jahres 1975. Redaktion: Alice Sz. Burger. Régészeti Füzetek I. Ser. 1. No. 29. Budapest, Magyar Nemzeti Múzeum 1976. 102 S., 1 Karte.

Das über die archäologischen Grabungen des Jahres 1975 herausgegebene und wie gewöhnlich verhältnismäßig schnell erschienene Heft, das in fremder Sprache in der Zeitschrift «*Archaeologiai Értesítő*» erscheinen wird, zählt in 173 Fundorten durchgeführten Ausgrabungen auf. Die Anzahl der Fundorte hat sich im Verhältnis zu den vergangenen Jahren etwas vermindert, was mit der Beendigung einiger größerer Rettungsgrabungen bzw. damit zusammenhängt, daß sich die archäologischen Institutionen bemühen — soweit es die Umstände zulassen — ihre Grabungstätigkeit besser zu konzentrieren. So lobenswert diese Bestrebung auch ist, nichts befreit uns davon, daß auf den, bei Bauarbeiten und Erdarbeiten zutage gekommenen Fundorten die notwendigen Fundrettungsarbeiten durchgeführt werden. So wird verständlich, daß bei der Mehrzahl der aufgezählten Fundorte nicht eine, sondern mehrere Grabungen, an den verschiedenen Punkten der Gemeindegrenzen oder Städte ausgeführt wurden, sowie der Umstand, daß die auf diese Weise eigentlich mehr als 200 Grabungen kaum 100 Archäologen durchgeführt haben, es mußten also mehrere Experten in einem Jahr gleichzeitig mehrere Feldarbeiten leiten oder daran teilnehmen. Es ist nicht notwendig hier das bezüglich aller vorherigen Grabungslisten aufgeworfene Problem über die Unzulänglichkeit der kurzen, oft nur aus ein paar Worten oder Sätzen bestehenden Berichte zu wiederholen. Dieser Zustand hat sich leider verschlechtert, da die jetzige Liste einen kürzeren Umfang zu haben scheint als die früheren. Da es uns bekannt ist, daß das Ungarische Nationalmuseum mit großer und anerkennungswürdiger Mühe diese lückenfüllende Information bietenden Grabungslisten zusammenstellt, möchten wir unserer Bemerkung bezüglich ihrer Form hinzufügen, daß diese nicht gegen den Redakteur der Liste gerichtet ist, sondern ein Ansporn an die Leiter der Grabungen sein soll, damit sie ihren Eifer bei der Geländearbeit auch bei der Schreibtischarbeit bewahren. Im Endeffekt können nur die ausführlichen Publikationen eine Grabung sinnvoll und abgeschlossen erscheinen lassen, die vorherigen Mitteilungen haben nur den Wert des Ersatzes der vollen Mitteilung. Wenn wir aber daran denken, daß prozentual betrachtet nur sehr wenige Grabungen vollkommen publiziert wer-

den, müssen wir unsere Meinung, daß viel ausführlichere und illustrierte Jahresgrabungsberichte notwendig sind, weiterhin aufrechterhalten.

L. C.

Archaeologiai Értesítő 103/1976 2. sz. S. 171–327.

P. Raczky: Funde der Körös-Kultur in Tiszajenő (171–189). *Zs. K. Zoffmann*: Anthropologische Kenntnisse über die Bevölkerung der Körös-Starčevo-Criş-Kultur (190–196). *E. Tóth*: Zur Entstehung der Provinz Pannonien (197–202). *T. Adamik*: Remarks on the Metrical Epitaph from Daru Street (Aquincum) (203–206). *Á. Salamon*: Geweihmanufaktur in Inter-cisa (207–215). *J. Csalog*: Die Idolen von Černavoda und die sprechende Maske (216–222). *K. Mesterházy*: Clay Cart Model from Pocsaj (223–230). *I. T. Juhász*: Le cimetière scythe de Orosháza-Gyopáros (231–252). *Gy. Fülöp*: A New paper on the Circulation of Roman Coins During Sarmathian Times on the Contemporary Hungarian Plain (253–262). *R. Müller*: Die neue Datierung der Eisengerätfunde von Rákosszabab und Balatonalmádi (263–278). *E. B. Thomas*: B. Svoboda 1910–1975 (279). *T. Kovács*: Die Möglichkeiten und Fehler in der Ausgabe der archäologischen Quellenmaterialien (ungarisch, 279–282). *I. Fodor*: Zametki o pogrebenij v Zemplene (282–286). *S. Soproni*: Die Tätigkeit der Ungarischen Gesellschaft für Archäologie und Kunstgeschichte im Jahre 1975 (ungarisch, 286). *É. F. Petres*: Die archäologische Tätigkeit der Ungarischen Gesellschaft für Archäologie und Kunstgeschichte im Jahre 1975 (ungarisch, 287). *A. Sz. Burger*, hrg.: Archäologische Forschungen im Jahre 1975 (287–305). Rezensionen (306–327).

EDITIONES EXTERNAE

In memoriam Otto J. Brendel. Essays in Archaeology and the Humanities. Edited by L. Bonfante and H. von Heintze with the collaboration of C. Lord. Mainz, Verlag Philipp von Zabern. 1976. XVIII + 264 p., 62 Pl.

The life work of O. J. Brendel was not characterized by mass production but beside his extraordinary versatility, his sensitivity and open-mindedness towards modern life, the scientific progress and the questions brought up by interdisciplinarity. The editors of this excellent volume dedicated to his memory, the outlined subjects of the contributing authors' articles and their vivid view of the problems corresponded exactly his character.

Following the bibliography of Brendel's works (XII–XIV) the papers of the volume form three larger parts:

I. Pre-Classical to Hellenistic Period; II. Roman Period; III. Medieval to Modern Period. Of these only the first two parts interest us more closely. *E. Porada* publishes a very early protohistoric subject from the Ancient East in the first chapter: «Problems of Style and Iconography in Early Sculptures of Mesopotamia and Iran» (1–4, Pl. 1–2). The stone vessel fragment with bull attacking lions relief decoration belongs to the William Rockhill Nelson Art Gallery in Kansas City. It was made around 3000 B.C. and is probably of Proto-Elamite origin. *F. E. Brown* in his very witty essay entitled «Of Huts and Houses» (5–12) analyzing the characteristic Early Iron Age house-urns and the archaic Roman building remains comes to very interesting conclusions concerning ancient Roman society. *L. Bonfante* with «The Orientalizing Context of the Etruscan Back Braid» (13–20, Pl. 3–5) title examines the eastern origin of the back braid hair-dress of the earliest Etruscan sculpture more differently from the earliest theories. He proves that this hair-dress could not possibly be a proof of the direct eastern origin of the Etruscans based on the differences from the prototypes and on the fact that this could be found everywhere with every people within the orientaling period. *E. Richardson* in her paper entitled «Mooned Ashteroth» (21–24) brings up the idea that the prototype of the Mater Matuta of mysterious origin was the Phoenician Astarte, especially venerated on Cyprus, who was closely connected with the moon and who was represented in the East with a disc symbolizing the moon, just as with some figurines originating from early Latium. *H. Jucker* publishes the bronze mirror with a standing goddess for a handle of the Cincinnati Art Museum (Der archaische griechische Standspiegel in Cincinnati, 23–35, Pl. 7–9). He defines it as an early orientaling product of the Laconian workshop and as such introduces it as the earliest known Greek *Standspiegel*. *P. H. von Blanckenhagen*'s paper entitled «Puerilia» (37–41, Pl. 10–11) joining with an excellent paper of Brendel gives new interpretation to the erotic scene by the Dinos painter on a red figure krater of the British Museum which he defines as a parody of the Anthes-teria *hieros gamos*, or rather the symplegma of the mischievously imitating boys. *A. Greifenhagen*'s paper (Fragmente eines rotfigurigen Pinax, 43–48, Pl. 12–13, and a colour Plate) also enriches the subject of Greek erotic art. He reconstructs a composition representing three embracing couples each on separate couch of two fragments of a masterful Attic red figured pinax from 520–510 B. C. (in a private collection). He finds its special charm in the unusually inventive positions of the side by side variations of the *figurae Veneris*. A very special thought is represented in *J. J. Pollitt*'s paper (The Ethos of Polygnotos and Aristides, 49–54). The meaning of *ethos* characterizing the work of the great masters of Greek paint-

ing, according to the well-known idea originating from O. Jahn, may be the expression by character of moral values on a high level. Pollitt analyzing the authentic literary sources, primarily Aristotle's *Poetica* comes to the conclusion that the concept of ethos in the classical Greek aesthetics had nothing to do with the moral contents but limited itself strictly to the introduction of character. The role of the character was not found necessary neither in the literature, like in the dramatic plays, nor in the arts by Aristotle and the Greeks of the classical period. This is why it bore a special significance when this motif was employed by an artist. In the case of Polygnotos we can speak about the existence of the representation of character but the assumption of high morality is not necessary. Ancient literature documents the lack of the representation of ethos by some masters but this may simply mean that these masters emphasized beauty and did not want to introduce character. After all in the case of Aristides it can be presumed that the painter working during the time of Alexander the Great made the first attempt to catch the whole system or at least a series of character types which by the way was characteristic for early Hellenistic science. V. J. Bruno discusses the Boreas and Oreithyia group of the akroterion of the Athenians' temple in Delos entitled «Transformations of a God in Action» (55–67, Pl. 14–15). Pointing out the Pheidias traditions of the motif, mainly the figure of Boreas, he comes to general conclusions beyond the treatise of the factual discussion of the monuments belonging to the subject concerning the whole of Greek and Roman art from the role of «quoting» the great masters. One of the most interesting papers of the volume is S. Dow's «Companionable Associates in the Athenian Government» (69–84) which is not of archaeological nature but treats one of the unclarified and important questions of the Athenian constitution and government namely the problems of *trittyes* and *paredroi* on epigraphical basis. G. M. A. Richter's posthumous short paper (Lysippos, the Initiator of Hellenistic art, 85 pp.) must be obviously considered an outline which attempts to emphasize the era changing significance of Lysippos. M. Smith in his remarkable paper (To Dikaion and Society in Third Century Greece, 87–93) proves that the ideals of justice have quite separated from that of politics in the concepts of Hellenistic Greeks and have exclusively withdrawn to the area of individual morale. T. Dohrn in his paper (Schwarzgefirnißte etruskische Schale mit Stempeldekoration, 95–101, Pl. 16–17) publishes a stamped black glazed beaker from an Etruscan workshop made around the middle of the third century B.C. and as such can be considered within the art of the Roman Republic.

A. Laidlaw contributes to the paying off some of the debts to Pompeian archaeology in the first article

of the second part. She reports and carries out the reconstruction of the more or less well preserved walls of a house representing for everybody the first style decorations (Reconstructions of the First Style Decorations in the House of Sallust in Pompei, 105–113, Pl. 18–22). A. Alföldi in his paper entitled «The Giant Argus and a Miracle of Apollo» (115–119, Pl. 23–27) endows a deep political meaning to a seemingly slight variation of a boringly often repeated type on a Roman bronze coin struck between 87 and 84 B.C. Accordingly he interprets the Hercules Mercurius head, taking the place in the Ianus head as Argus, furthermore the temple appearing at the prora containing the omphalos and the picture of the Apollo sanctuary in the port as the symbols of the propaganda advertising the naval prowess of the Mariani. G. Ch. Picard contributes a valuable paper to the art of the Republic (La Statue du temple d'Hercule à Ostie, 121–129, Pl. 28–29). In this he defines the sculpture as the heroized portrait of C. Cutilius, an outstanding Ostian magistrate, emphasizing the popularity of this Lysippean type figure in Republican sculpture. E. B. Harrison in his paper entitled «The Portland Vase: Thinking it over» (131–142, Pl. 30–33) comments on an old but unexhaustible subject as he interprets the representations of the Portland Vase as the scenes of the Theseus myth, thus he links the picture of the vase only indirectly and not directly to the ideology propagating the personality of Augustus. H. von Heintze in his paper (Ein unbekanntes Augustusbildnis, Gedanken zum postumen Kaiserporträt, 143–154, Pl. 34–37) uses the publication of a colossal Flavian Augustus portrait both to revise the posthumous Augustus portraits and to outline the characteristic features of the posthumous emperor's portraits in general. D. von Bothmer identifies the significant bronzes of an old Roman find group with pieces having found their way into a variety of collections (The Babuino Bronzes, 155–158, Pl. 38–40). L. Richardson Jr. solves a mysterious topographic question starting out from the Severan marble map of Rome. He shows that the old Villa Publica was renamed after renovation under Domitian *Divorum*, thus this part of the marble map marks the place of the once Republican building (The Villa Publica and the Divorum, 159–163). P. J. Riis in his paper entitled «Aeneas in the Ny Carlsberg Glyptotek?» (165–171, Pl. 41) endows a problematic bearded man's head with new definitions. He bases this on the head's relationship with the characteristic hair-do of Augustus and on the fact that the Aeneas representations come into the foreground in Augustan art. M. Lawrence publishes the very well preserved sarcophagus, discovered forty years ago, awaiting scholarly publication ever since, under the title «The Phaedra Sarcophagus in San Clemente» (173–178, Pl. 42–44). M. Bieber publishes three of her own Gordian III coins along with a

scholarly commentary (179–184, Pl. 45). *A. Frazer* analyzes the epochal changing development in late Roman architecture entitled: «From Column to Wall: The Peribolos of the Mausoleum of Maxentius» (185–190, Pl. 46–47). The last paper of the second main part solves one of the important questions of the topography and architecture of late Rome employing historical source material extremely skilfully (*Secretarium Senatus*, 191–204, Pl. 38–50). The *Secretarium Senatus* was an institution called to life towards the end of the fourth century A.D. and it was a building which served to house the court which conducted the trials of men of senatorial rank assuring a trial without the public eye. A separate room was reserved for this purpose while renewing the Curia within the Atrium Minervae, including one of the tabernae of the Forum Iulium.

L. Castiglione

Festschrift für Frank Brommer, hrsg. von U. Höckmann und Antje Krug. Mainz, Verlag Philipp von Zabern, 1977. XVI + 309 S., 85 Taf.

Schüler, Kollegen und ausländische Freunde haben den 65. Geburtstag von F. Brommer mit dieser Veröffentlichung gefeiert, deren Format, schöne und tadellose Typographie, sowie die erstklassigen Photo-Tafeln für den außerordentlich anspruchsvollen Verlag so charakteristisch sind. Man bekommt nach einer ansehnlichen Tabula Gratulatoria und nach der reichhaltigen Bibliographie des Gefeierten nicht weniger als 40 Studien zu lesen. Die Abhandlungen wurden nach alphabetischer Reihenfolge der Namen der Verfasser veröffentlicht. Diese etwas mechanische, obwohl bei Festschriften häufig angewandte Anordnung ist nicht nur deswegen annehmbar, weil sie protokollarische Schwierigkeiten zu vermeiden erleichtert, sie hat auch einen gewichtigeren Grund. Die Mehrheit der Verfasser war nämlich bestrebt, je ein ikonographisches Thema zu behandeln, nachdem die Erforschung der Ikonographie eine zentrale Stelle in der wissenschaftlichen Tätigkeit des Gefeierten einnahm. Hätte man jedoch versucht, thematische Gesichtspunkte zur Geltung zu bringen, so wäre die exakte chronologische Reihenfolge der in den einzelnen Studien untersuchten Stücke und Probleme nicht immer genau feststellbar gewesen.

Man bekommt von *B. Andreae* einen Vorschlag für die ausführliche kompositionelle Rekonstruktion der marmornen Polyphemgruppe des Polionnymphaeums von Ephesos («Vorschlag für eine Rekonstruktion der Polyphemgruppe von Ephesos», 1–11). Der Verfasser, der in seinen nacheinander veröffentlichten Arbeiten anlässlich der Statuengruppen von Sperlonga sozusagen zu einem Sachverständiger der Darstellungsweise der Polyphem-Szenen geworden ist, ver-

mochte auch nach R. Fleischers sehr sorgfältigen Publikationen und Bestimmungen neue Stücke bzw. neue Teilbestimmungen zu bieten; er hat auch die an Ort und Stelle durchgeführten Untersuchungen mit Versuchen an einem Photomontage-Modell ergänzt, das mit erfindungsreicher Phantasie konstruiert wurde. So bekam man von ihm eine sehr überzeugende Rekonstruktion. Demnach stand die Gruppe auf einer halbkreisförmigen Basis, und die dargestellte Szene hat die Episode des Wein-Anbietens bevor der Blendung gezeigt. Die halbkreisförmige Komposition ermöglicht — nach der Ansicht von *A.* — die Annahme eines frühhellenistischen Vorbildes. Die Schrift von *B. Ashmole* unter dem Titel «Solvitur Disputando» (13–20) ist eine scharfe Polemik gegen die in der Tat ungewöhnlich niedrige Datierung einiger spätklassischer Werke (Demeter von Knidos, Maussolos und Artemisia) durch Rhys Carpenter. *E. Berger* («Zum Akropolisfragment 926», 21–28) rekonstruiert eine neue Figur in der östlichen Giebelgruppe des Parthenons, anlässlich eines Fragments von verhältnismäßig kleinem Ausmaß; die Rekonstruktion begründet den annehmbaren Vorschlag für eine nicht unwesentliche Änderung. Mehrere Verfasser des Bandes beschäftigen sich übrigens mit Parthenon-Problemen, die einen anderen Knotenpunkt in der früheren wissenschaftlichen Tätigkeit des Gefeierten gebildet hatten. *J. Binder* («Acropolis Acroterion Fragment», 29–31) veröffentlicht z. B. ein langentbehrtes Verzeichnis der bisher erkannten marmornen Akroterion-Fragmente des Parthenons, anlässlich des Identifizierens von einem neuen Fragment. *I. Blanck* («Scriptiuncula Transtiberina», 33–37) veröffentlicht einen bisher unbekannten Marmorkopf, der zur Zeit im Ospedale Regina Margherita aufbewahrt wird. Sie erkennt im römischen Marmorkopf, der für dekorative Zwecke hergestellt wurde, den Herakles. Der Kopf läßt, trotz seines stark beschädigten Zustandes, ein hellenistisches Vorbild von hoher Qualität vermuten. Man liest eine überraschende, doch nicht leicht von der Hand zu weisende Theorie in der Abhandlung von *J. Boardman*: «The Parthenon Frieze — Another View» (39–49); er behauptet nämlich, daß der größte Teil des Parthenon-Frieses, insbesondere die langen Bänder der Reiter und der Gestalten auf Wagen, nicht den Panathenaia-Aufzug darstellen sollten: es wäre eine Darstellung jener attischen Helden, in der Form von idealisierten Heroen, die auf dem Schlachtfeld von Marathon gefallen waren, nachdem ja auch den Anlaß zum Erbauen des Tempels die Perserkriege gegeben hatten. Der Leser wäre zwar geneigt, die überraschende Auslegung mit zweifelnder Zurückhaltung entgegenzunehmen, aber dann wirkt blitzartig die Mitteilung: der Fries zeigt 192 Reiter oder Wagenlenker, und das ist nach Herodot (VI 117) gerade die Anzahl der auf dem Schlachtfeld von Marathon gefallenen Athener! *D. von Bothmer* stellt die vollständige Liste

jener zur Zeit bekannten Vasenbilder zusammen, die den Zweikampf des Apollon mit Herakles zeigen, anlässlich jenes Tripus-Kampfes, den man auf einer neu-erworbenen Vase des Metropolitan Museums sieht. *M. Bruskari* («Paralipomena aus dem Parthenonfries» 65) wendet sich wieder dem Skulpturenschmuck des Parthenons zu, und ergänzt den nördlichen Fries mit einem Fragment, das in die Wand eines Hauses in Athen eingebaut wurde. *A. Cambitoglu* verbindet — unter dem Titel «Two Vases by the Truro Painter in the Nicholson Museum, Sidney» (67—76) — die neuerdings bekannt gewordenen Werke eines fruchtbaren Meisters der apulischen rotfigurigen Vasenmalerei mit einem vollständigen Oeuvre-Katalog. *R. M. Cook* bereitet dem Leser — in seiner kleinen Schrift unter dem vielsagenden Titel «The Aberdeen Head and the Hermes of Olympia» (77) — keine kleinere Überraschung, als daß der Kopf von Aberdeen, der auch früher schon als eine Replik des Hermes von Praxiteles galt, aufgrund der Untersuchungen, die nach einer Reinigung des Gipsabgusses in der Cambridge-Sammlung durchgeführt wurden, ein originelles Werk und von besserer Qualität sei, als das Standbild von Olympia, und er auf diese Weise einen neuen Ausgangspunkt für die Praxiteles-Forschung bilden könnte. *G. Dontas* macht in seiner sehr bedeutenden Arbeit «Bemerkungen über einige attische Strategenbildnisse der klassischen Zeit» (79—92) den kühnen, aber im ganzen über die bisherigen Meinungen weit hinausgehenden und überzeugenden Versuch, die Originale von mehreren klassischen attischen Strategenbildnissen chronologisch einzureihen und sie nach Personen zu bestimmen. *K. Fittschen* weist mit der für ihn so charakteristischen scharfen Beobachtungsgabe, und im Sinne einer entscheidenden Urteilbildung, nach, daß einige bisher für echt gehaltene römische Porträts Fälschungen sind, während andere, die früher als Fälschungen angesehen wurden, als echt zu gelten haben; dabei erteilt er auch manche zu beherzigende methodische Ratschläge, wie man in der Frage der Echtheit vorgehen soll («Antik oder nicht-antik? Zum Problem der Echtheit römischer Bildnisse», 93—99). Eine sehr wichtige Studie hat *H. Gabelmann*, der zur Zeit beste Fachmann der römisch-provinziellen Bildhauerkunst über den Ursprung einer Grabdenkmal-Gruppe von Turm- bzw. Mausoleum-Typus veröffentlicht («Römische Grabbauten in Italien und den Nordprovinzen», 101—117). *H. von Gall*, «Das persische Königszelt und die Hallenarchitektur in Iran und Griechenland», (119—132) setzt die Erörterung eines alten Problems fort, indem er zweifellos überzeugend die bezeichnenden Merkmale und den Ursprung der Zeltstruktur der persischen königlichen Palastbauten, sowie ihren Einfluß auf die iranischen Steinbauten, und ihre hellenistischen Adaptationen nachweist. *A. Greifenhagen* behandelt die seltenen Exemplare eines griechischen Schalentypus, der die weibliche

Brust nachahmt, und ergänzt seine Erörterung mit dem vollständigen Verzeichnis der attischen Stücke von diesem Typus («Mastoi», 133—137). *G. Hafners* Arbeit («Das Siegel Alexander des Großen», 139—143) stellt eine hochinteressante Frage, wobei sein Lösungsvorschlag dafür in seiner Einfachheit von durchschlagender Kraft ist: das Herrschersiegel von Alexander dem Großen war in der königlichen Familie seit langem traditionell; es war ein mit numismatischer Evidenz zweifellos nachweisbares Symbol, das auch den Totenwagen des Alexandros geschmückt hat: es ist das Bild eines Löwen, der in seinem Maul ein Schwert hat, das er von seinem Angreifer fortgerissen hatte; man sieht hier genauer eine Lanze im Maul des Löwen, und der suggestive Tierkopf hat die Form, die ihm Pyrgoteles gegeben hat. *G. M. A. Hanfmann* erzählt in seiner Studie «On the Palace of Croesus» (145—154) in resigniertem Ton, was man über den Palast des Kroisos nach 20 Jahren erfolgreicher Ausgrabungen in Sardeis wissen kann. Er analysiert kritisch die ziemlich verworrenen Angaben der schriftlichen Quellen und vergleicht mit diesen die spärlichen Mauerreste der Akropolis von Sardeis, die zweifellos von alter Herkunft sind und von monumentalen Bauten zeugen; er kommt dabei zum Schluß, daß der Palast des Kroisos wahrscheinlich auf einem Gebirgsplateau als Ziegelbau auf Steingrundlagen stand; es hängt wohl mit der Bautechnik zusammen, daß nur spärliche Reste von ihm erhalten blieben. Der Artikel von *E. B. Harrison* («The Shoulder-Cord of Themis», 155—161) führt uns wieder zum Parthenon zurück; man bekommt diesmal einen neueren überzeugenden Lösungsvorschlag der Frage: im Schoß welcher Göttin lag wohl die Aphrodite des östlichen Giebels. Man erkennt die Themis von jenem Schulterband, das ihren Chiton zum Oberkörper befestigt, und das als Bestandteil einer gewissermaßen gesitteten aber keineswegs einer puritanen Kleidung zu gelten hat; die Erörterung der Verfasserin weist auch nach, daß Themis in der betreffenden Giebelgruppe in der Tat am Platze war. *H. von Heintze* schreibt anlässlich des berühmten Neapler Mosaiks, das bei der Torre Annunziata gefunden wurde: «Zu den Bildnissen der sieben Weisen» (163—173). Den meisten Gestalten des Mosaiks schreibt sie den Namen je eines der sieben Weisen zu, in einigen Fällen begnügt sie sich wohlweislich mit alternativen Vorschlägen, und Anlaß zum ganzen Versuch war die Veröffentlichung eines neuerdings bekannt gewordenen Thales-Kopfes. Am weitesten führt jene These der Verfasserin, daß die Phantasie-Bildnisse der sieben Weisen zum ersten Male von Silanion entworfen wurden. *R. A. Higgins* bestimmt in seinem Artikel «An Unusual Polychrome Vase» (175—177) ein neu erworbenes farbig bemaltes und plastisch geschmücktes Gefäß aus dem unerschöpflichen und immer reicher werdenden Schatzhaus des British Museums als ein in Cumae um

300 v. u. Z. herum hergestelltes Erzeugnis. *N. Himmelmann* («Ein mythologisches Relief in Ostia», 179–180) bestimmt überlegen und bündig ein Sarkophag-Fragment aus Ostia als ein frühes Exemplar der Phaeton-Sarkophage vom Ende des 2. Jahrhunderts. *U. Höckmann* («Zur Darstellung auf einer 'tyrrhenischen' Amphora in Leipzig», 181–185) behandelt die Problematik jener in archaischer Zeit besonders beliebten Bilder, die die Hochzeit des Peleus mit Thetis darstellen, anlässlich einer Leipziger Amphora und der etruskischen Terrakotten-Reliefs aus Poggio Civitale. Der Beitrag von *J. Inan*, «Commodus oder Herakles?» (187–189), bestimmt, über jeden Zweifel, einen kolossalen Kopf aus Tralles im Canterbury Royal Museum als Herakleskopf, und datiert ihn auf den Anfang des 3. Jahrhunderts, wodurch die Gleichsetzung mit Commodus natürlich fortfällt. Der Artikel von *H. Jucker*, «Herakles und Atlas auf einer Schale des Nearchos in Bern» (191–199), beleuchtet, geistreich wie gewohnt, nicht nur ein Vasenbild in Bern, das Werk des Nearchos, sondern auch die reichen ikonographischen Variationsmöglichkeiten der Herakles–Atlas Episode. *D. Kemp-Lindemann* führt, nach einem Überblick der vollständigen Ikonographie der Erzählung von Hero und Leander, die Vorbilder der Darstellungen auf die hellenistische Buchmalerei zurück («Hero und Leander», 201–205). Der Beitrag von *A. Krug*, «Eine etruskische Perseusstatuette» (207–214), bietet nicht nur die ikonographische Bestimmung eines rätselhaften Bronze-Köpfchens aus Kassel, sondern sie erklärt auch den Sinn des früher nicht verstandenen sog. 'Hundshelms', und so ist der Bestand der spätetruskischen Bronze-Plastik um ein richtig erklärtes Stück reicher geworden. *R. Lullies* bietet die genaue bzw. die korrigierte Bestimmung und Einreihung von drei Scherben im eigenen Besitz mit der für ihn charakteristischen Sorgfalt («Drei Fragmente von attisch rotfigurigen Vasen», 215–221). *W. Martini* kommt, nach der gründlichen ikonographischen Analyse eines bisher ziemlich dunkel gebliebenen Bild-Typus, zum Schluß, daß die von ihm untersuchte, als Rücken-Akt dargestellte weibliche Figur, die dem Typus nach der Aphrodite Kallipygos sehr nahe steht, und ein Wasservogel daneben (Schwan oder Gans), auf keinen Fall Leda ist, sie kann nur Aphrodite sein («Leda oder Aphrodite?», 223–229). *K. Parlasca* behandelt eine sehr interessante Frage aus dem Problembereich des Nachlebens der Antike, indem er das Iphigenie-Orestes-Pylades Relief des berühmten Goethe-Bildes von Tischbein nicht auf ein antikes Original, sondern auf eine Malerei von B. West zurückführt («Iphigenie auf Tauris», 231–236). *A. Peschlow-Bindokat* liefert einen neuen Beitrag zu den Wanderungen und zum Wiederentdecken von antiken Denkmälern, indem sie ein Säulenhalsbruchstück von Samothrake, und zwar vom Propylon des Temenos veröffentlicht; sie fand das Fragment in Gelibolu beim Eingang der Dardanellen.

Man wollte nämlich dieses Stück ins Museum von Stambul einliefern, aber es ist hier steckengeblieben («Ein hellenistisches Säulenhalsstück in Gelibolu», 237–240). *E. Rohde* veröffentlicht und bestimmt genau fünf kleine geometrische und archaische keramische Werke, die sich in der Ost-Berliner Sammlung, bzw. in einer Privatsammlung befinden («Kleinkunstwerke aus altem und neuem Besitz der Berliner Antiken-Sammlung», 241–246). *K. Schauenburg* hebt in seinem Artikel, «Die nackte Erinnys» (247–254) aus der Sammlung des Archäologischen Museums von Mailand mit glänzendem Kunstsinn einen campanischen rotfigurigen Glocken-Krater hervor, an dem man eine völlig ungewohnte Darstellung der Szene «Orestes in Delphoi» sieht. Der Verfasser zeigt und analysiert, anlässlich dieses Vasenbildes, das man dem Parrish-Maler zuschreiben darf, zahlreiche (hauptsächlich süditalische) problematische Darstellungen aus der Ikonographie des Themas; der Aufsatz erhebt keinen Anspruch auf endgültige Lösung. Die feinen Hölderlin-Analysen von *K. Scheffold* bieten bisher nicht genügend beachtete Angaben zum Nachleben der Antike; der Titel dieses Beitrags heißt nach Hölderlin: «Und treppenweise steigt — Der Himmlische nieder» (255–263). In der Schrift von *M. Schmidt* («Zur Deutung der 'Dreifuß-Metope' Nr. 32 von Foce del Sele» (265–275) wird ein schwer zu deutendes Fragment der Metopen-Reihe von Foce del Sele zum Gegenstand einer wiederholten Analyse gemacht. Wie bekannt, ist diese Metopen-Reihe eine neuere und sehr wichtige archaische Fundgruppe, die schon manche Debatten und viel Rätselraten veranlaßt hat. Die neue Analyse geht von der Relief-Szenenreihe einer Miniatur-Terrakotta in Basel aus, die wahrscheinlich ebenfalls von Süd-Italien her kommt. Die langwierigen Erörterungen führen zum Schluß, daß die Metope von Foce del Sele aller Wahrscheinlichkeit nach die Verjüngung des Iason durch Medea darstellt. *I. Schwenk-Rab* («Hochzeitsbild auf einer attischen Pyxis in Mainz», 277–280) erörtert eine künstlerisch nicht sehr bedeutende rotfigurige Pyxis, die jedoch zur Ikonographie der Hochzeitsszenen neue Angaben bietet. *A. D. Trendall* («Poseidon and Amymone on an Apulian Pelike», 281–287) geht zwar von einem schlichten ikonographischen Problem aus, aber dann schließt er doch mit der weiteren Verfeinerung jenes von ihm so meisterhaft gelösten Werkes, das in der Systematisierung der süditalischen Vasenmalerei je nach Meistern besteht. Man bekommt nämlich einerseits ein Systematisieren der Darstellung des Themas in Süditalien, und man sieht andererseits, wie das Oeuvre des Dichter-Malers und seines Kreises sich weiter ausdehnt. *C. C. Vermeule* macht in seinem kleinen Werk «Commodus, Caracalla and the Tetrarchs: Roman Emperors as Hercules» (289–294) das Thema aufgrund eines Vergleichs der Portät-Ikonographie und der anschließenden schriftlichen Quellen interes-

santer als gewöhnlich. *E. T. Vermeule* stellt einige seltenere ikonographische Kuriositäten zusammen, anlässlich solcher griechischer Vasenbilder, an denen Herakles — eine aus sonstigen Quellen nicht bekannte Episode — gefangengenommene Ungeheuer vorführt, die offenbar aus der Requisitenkammer des Nahen Ostens und Ägyptens entstammen: «Herakles Brings a Tribute» (295—301). *M. Wegner* führt einen ungewöhnlichen ikonographischen Typus von der schwarzfigurigen Lekythos einer Privatsammlung in Münster vor: «Schwarzfigurige Lekythos mit Unterweltbild» (303—305). Die letzte Studie des Bandes ist keineswegs die am wenigsten interessante: *N. Valouris* behandelt ein vorzügliches Stück der Epidaurischen Plastik, die eine der wichtigsten Denkmalgruppe der griechischen Kunst bildet, und die unverständlicherweise bisher doch so vernachlässigt war. Es handelt sich um den wunderbaren Nike-Torso vom mittleren Akroterion des Asklepios-Tempels, der mit einer ungewöhnlichen Einzelheit den Gefeierten erfreuen mag: die Siegesgöttin hält ein Rebhuhn in der Hand, dem im Asklepios-Kult eine besondere Rolle zufiel, und das auf diese Weise offenbar ein singuläres Motiv des Asklepios-Heiligtums gebildet haben mag.

L. Castiglione

La Préhistoire Française. Tome I. 1—2: *Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*, sous la direction de HENRY DE LUMLEY. Tome II: *Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*, sous la direction de JEAN GUILAINE. Préface de Valéry Giscard d'Estaing, Président de la République Française. Publiés à l'occasion du IX^e Congrès de l'U.I.S. P.P., Nice, 1976, Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1976. Tome I: 1 759 p., Tome I: 2 760—1521 p., Tome II: 912 p. Beaucoup de photos, planches, cartes, appendices.

Dans les trois tomes contenant presque 2500 pages un ouvrage monumental a pris naissance; il présente la préhistoire de la terre française à partir des commencements de l'industrie archaïque sur galet de l'époque Pré-Günz jusqu'aux trouvailles splendides de l'enterrement princier et de l'oppidum celtique de Vix situé sur la Côte d'Or. Il est évident qu'il n'est pas possible de traiter et d'autant plus présenter les résultats des recherches de l'archéologie française de cent cinquante ans, tout comme les trouvailles les plus belles avec aspiration à la totalité, pas même sur ces 2500 pages. Les maîtres de cette grande entreprise ont choisi un aspect unique et soumettant à celui-là ils exposent la préhistoire complète de la France. Autant que nous puissions constater cet aspect fondamental, qui consiste à attacher beaucoup d'importance aux

examens et résultats des recherches à reconstituer l'environnement d'autrefois des hommes, à sédimentologie, à pédologie, à paléobotanique, à palynologie, à paléontologie humaine et animale, ensuite aux diverses méthodes modernes de datation radiométrique. L'alliage de ces nouvelles méthodes «révolutionnaires» de la datation et des méthodes traditionnelles de l'archéologie fournit une base convenable et solide pour présenter l'évolution préhistorique du pays divisée en grandes époques archéologiques et en provinces de la civilisation ou géographiques. Il est concevable que dans cette présentation on mette l'accent sur les époques les plus anciennes, ainsi sur le paléolithique et sur le mésolithique, qui occupent deux tiers de tout volume. Cela s'explique du passé et également du présent de la recherche archéologique française. De même que les méthodes élaborées pour les recherches des périodes du paléolithique — par exemple l'emploi de la méthode du carbone 14 — jouent un rôle très important dans la recherche contemporaine des époques postérieures, celle du néolithique et même de l'âge de bronze. Ainsi on a donné la date 6000 avant notre ère comme les commencements du néolithique en France. Elle est probable en elle-même mais une question se pose: peut-on insérer cette date très tôt dans l'image faite du néolithique de l'Europe? C'est-à-dire le néolithique le plus ancien en France est vraiment de même âge que le néolithique le plus ancien de l'Europe sud-orientale, la datation duquel par la méthode du carbone 14 est aussi à peu près 6000 avant notre ère. La simple comparaison des années absolues reçues par la méthode du carbone 14 ne satisfait plus à résoudre la question.

La répartition des tomes est la suivante: dans les premières parties le lecteur peut s'informer de l'environnement naturel, dans les secondes et dans les parties suivantes il reçoit des renseignements sur les trouvailles, qui sont présentées par des unités territoriales, et à l'intérieur de celles-ci elles sont réparties selon les cultures archéologiques et même le lecteur peut trouver des rapports typologiques des trouvailles. Dans les périodes de la Tène la population, l'élevage, l'agriculture, la navigation, les bâtiments en pierre, l'art, l'industrie métallurgique et la circulation de l'argent consistent des chapitres particuliers.

En matière de planches et d'illustrations la monographie est excellente. La méthode ou bien le système conséquent est aussi excellent à l'aide duquel le lecteur peut s'orienter vite dans la matière extrêmement riche. Cette orientation est rendue facile par le fait qu'au début de l'exposé des grandes époques quelques cartes schématiques présentent les territoires qui constituent le système de la présentation de l'époque en question. Ces cartes indiquent les lieux différents de découverte des territoires dont il s'agit — ce sont ceux des habitats, des enterrements, des trouvailles de dépôt. Au début de chaque chapitre il y a un résumé de quelque

lignes en français et en anglais pour rendre possible l'orientation vite. Le livre publie maintes trouvailles pour la première fois, et évidemment les anciennes sont appréciées en utilisant les résultats des recherches les plus récentes.

L'appendice du livre fournit les données de la datation absolue par la méthode du carbone 14 exécutée dans les laboratoires français à partir de l'époque glaciaire jusqu'à la dernière période présentée, c'est la fin de la période de la Tène. La liste est complétée par des examens de laboratoires étrangers. En tenant compte de la multitude embrouillée des données de cette méthode, cette liste générale aide beaucoup la recherche. Il est dommage que le lecteur ne puisse pas les rattacher aux unités archéologiques publiées dans ce livre.

Pour le moment l'ouvrage élaboré dans la coopération étroite de 218 chercheurs français, au niveau très haut de la coordination, à coups des résultats scientifiques les plus récents est un résumé unique dans le monde entier. Si on pouvait contester l'orientation de science de la nature, mais pas le fait que l'archéologie française a fondé des bases solides pour la recherche approfondie de la préhistoire de la France dans les années suivantes. Nous ne pouvons que féliciter les rédacteurs et les collaborateurs de la publication de cet ouvrage monumental — non sans jalousie et sans désir d'avoir un tel ouvrage concernant la préhistoire des autres pays ou celle de notre patrie et nous ne pouvons que leur souhaiter du succès pour les recherches ultérieures. C'est naturel que l'exécution typographique des tomes est très belle. Ce fait et l'apparition vite démontrent le niveau haut de la typographie française.

E. Patek—J. Makkay

C. B. M. McBurney: Early Man in the Soviet Union. London, The British Academy, 1975. 55 p. 8 fig., 16 Plates

This publication is the enlarged version of the paper read on 14th May 1975 being one of the A. Reckitt Lectures. First of all some thoughts about the title. In the English terminology the term «early» sometimes is meant as the equivalent to *Archanthropus*. The author, on the other hand, according to the tendencies of the newest Soviet researches, above all deals with the peopling of the territory in the Upper Paleolithic Age, so the term «Early Man» is used as the paleolithic man or the fossile one.

After representing the geographic factors and climatic zones the author surveys the expansion of the territory suitable for settling. On the basis of R. G. Klein's and others' points of views he expresses that the dry grassy steppes (either on the South, or on the arctic tundras) are suitable for the require-

ments of the paleolithic groups, so the territory where turning up of paleolithic settlements can be probable is narrowed down. The number of paleolithic sites in the Soviet Union known so far is more than one thousand.

After a brief survey of the chronological situation of the European Upper Paleolithic Age, the author draws the attention to finds of some well-known excavations: like the burials of Sungir (he did not succeeded in reconstructing the technique of the spear-heads made from unbended doubly curved mammoth tusks), or the mammoth-, or horse-paintings of the Kapovaia cave. The well-dated 14 level Molodova V. and Jeliseevici — the earliest Upper Paleolithic settlement known at present — are normative for the relation and chronology of the Upper and Middle Paleolithic Age. Typical settlements of the earliest Middle European Upper Paleolithic cultures (Aurignacian and Szeletian) are not known from the Soviet Union up till now. The Upper Paleolithic industries of the European part of the Soviet Union belong to the complex of the Gravettian culture outlined by D. A. E. Garrod in 1937 and that of Sungir. The author, though acknowledges the indispensability of typology, emphasizes that we need the analysis of the entire find material (the objects made of bone, and artistic works). He sets a higher value on way of life and oecological circumstances than on material proofs, i.e. on the «industrial side of life».

The basis of communal life was the hunting for big mammals, and it took place in so-called Long Houses, the name of big tents serving as living place for ten or more small families, the elementary social units. C. B. M. McBurney analyses at some length the position resp. reconstruction of mammoth-bones used as building material in the territory poor in wood and stone as well as the place of fireplaces and storage pits.

The most important part of the paper is the representation of the excavated sites east from the Ural. The instrumental material of the Siberian Upper Paleolithic settlements seems to be independent in its main characteristics from the industries of the Russian Plain, representing a local group. There are two centres in Middle Siberia: the Angara basin and the Jenisej territory, the scene of the recent researches. In Eastern Siberia the basin of the Lena's right-side affluent the Aldan proved to be rich. At the Amur area and in north-east Siberia there are successful researches taking place, too. According to the researches the Upper Paleolithic hunters before the maximum of the Last Glaciation (Sartan episode), approximately 35 000 years ago, reached the Verhoyansk mountains. Their expansion already started in the Middle Paleolithic Age.

At last the paper mentions some sites in the neighbourhood of the Soviet Union being important from the point of view of the development and migra-

tion of the cultures and throws light upon some debatable questions of Asia's peopling.

A singular merit of the paper is that it develops its matter with the aid of such informations which in most cases are not published yet and the author's own researches, further that it comments upon the climate of the end of the glacial period and economic geography equivalently (or sometimes with greater emphasis) to material finds, so it aims at a more total reconstruction of people's life at the end of the glacial epoch. We only can call the author to account for the somewhat illogical chronological and territorial systematical arrangement of his subject.

The selected bibliography at the end, the maps and illustrations just enhance the usefulness of the booklet.

V. T. Dobosi

Г. Н. Матюшин: Мезолит Южного Урала. Издательство «Наука». Москва 1976. 368 S., 56 Taf., 56 Textabbildungen. (G. N. Matjušin: Das Mesolithikum des Süd-Urals.)

In seiner Monographie schildert der Verfasser das Fundmaterial und die Grabungserfahrungen seiner mehr als zwanzigjährigen erschließenden Arbeit zusammenfassend, die mesolithische Geschichte des Gebietes des Süd-Urals (X—VI. Jahrtausend v. u. Z.). Im ersten Kapitel des Buches beschreibt der Autor die allgemeinen Probleme des Mesolithikums und seine Forschungsmethoden. Im ersten Teil dieses finden wir einen sehr ausführlichen, von der ausgezeichneten Kenntnis der internationalen Fachliteratur zeugenden forschungsgeschichtlichen Überblick, anschließend folgen die methodischen Fragen der Systematisierung des Fundmaterials.

Im folgenden Kapitel berichtet der Verfasser über die mesolithischen Fundorte des Süd-Urals, über ihre Erschließung und ihr Fundmaterial. Als erstes wird das Gebiet geologisch und geographisch charakterisiert. Unter Süd-Ural versteht der Autor ungefähr das Gebiet zwischen dem 55. und 52. Breitengrad, d. h. die Uralgegend zwischen Tscheljabinsk und der unteren Strecke des Flusses Ufa. Dieses Gebiet gliedert sich in drei, voneinander geologisch, pflanzengeographisch und klimatisch sehr unterschiedliche Teile: in das westlich vom Bergrücken liegende Gebiet, in das durchschnittlich mehr als 1000 m hohe Gebirge und in das östlich vom Ural liegende westsibirische Gebiet. Die Berge des Süd-Urals haben nicht nur die Rolle von Scheidegebirgen, sondern sie bilden auch eine scharfe klimatische Grenze. Westlich vom Bergrücken herrschen die wärmeren und niederschlagsreicheren atlantischen Luftmassen vor, während östlich davon ein wesentlich trockeneres, sibirisches, stark kontinentales Klima charakteristisch ist.

Auf dem beschriebenen Gebiet wurden bisher 20 mesolithische Fundorte ausgegraben, unter denen die folgenden die wichtigsten waren: westlich des Urals die zweite Siedlung von Romanowka und diese vom Ilmursino, östlich davon die Siedlung von Jangelka. Die westlichen Siedlungen lagen auf der dritten Flußuferterrasse, die östlichen im allgemeinen neben den Seen, seltener an Flußufern.

Das dritte Kapitel widmet der Verfasser der typologischen und chronologischen Bearbeitung des Gedenkmaterials. Für all diese Fundorte ist das Mikrolithgewerbe charakteristisch. Gleichzeitig gibt es aber zwischen den Gebieten westlich und östlich des Bergrückens bedeutende Unterschiede. Das Werkzeugmaterial der westlichen Gebiete wurde ausschließlich aus Kieselstein angefertigt, es wurden in weitem Kreis Knochenwerkzeuge verwendet, unter den Mikrolithen sind die der Messerklinge ähnlichen Pfeilspitzen häufig. Im östlichen Gebiet dagegen wurden die Mikrolithen aus rot-grün geschichtetem Jaspis von sehr guter Qualität angefertigt, unter denen die geometrischen (Trapezoid) Klingen am charakteristischsten sind. Aufgrund dieser Unterschiede gliedert der Autor die Denkmäler dieser beiden Gebiete in zwei verschiedene Kulturen ein, die westliche nennt er Romanowka-Ilmursinoer-Kultur, die östliche Jangelkaer Kultur. Er stellt ferner fest, daß sich die Romanowkaer Kultur aus dem ursteinzeitlichen Gedenkmaterial der Wolga—Kama-Gegend herausentwickelte, während die Jangelkaer mit dem Gedenkmaterial der östlichen und nördlichen Ufergegend des Kaspischen Meeres in eine größere kulturelle Einheit eingestuft werden kann und die Bevölkerung aller Wahrscheinlichkeit nach von hier nach Norden wanderte.

Das letzte Kapitel des Buches befaßt sich mit den geschichtlichen Fragen des Mesolithikums. Besonders interessant ist das volksgeschichtliche Konzept des Autors bezüglich der mesolithischen Bevölkerung des Süd-Urals. Er wirft zwei Hypothesen auf:

1. Die mesolithische Bevölkerung der Süd-Ural-Gegegend war die uralische Urbevölkerung, die damals schon in zwei Gruppen getrennt lebten (Finno-Ugrier und Samojeden), damit kann der Unterschied in der materiellen Kultur zwischen den beiden Seiten des Gebirges erklärt werden. (Die Finno-Ugrier lebten westlich des Gebirges, die Samojeden östlich davon, in West-Sibirien.)

2. Nur die westliche (Romanowkaer) Kultur ist der Nachlaß der Ururalier, die Population der Jangelkaer Kultur war indoeuropäisch. (Die Verbreitung des auch für diese Kultur charakteristischen geometrischen Mikrolithgewerbes kann dem Verfasser nach mit den Indoeuropäern in Verbindung gebracht werden.)

Den am schwersten lösbaren Widerspruch der ersten Hypothese sehen wir darin, daß die Ururalier — gemäß der Forschungen der Linguisten — in der

Mittelsteinzeit noch zusammen lebten (Vgl.: *P. Hajdú: Linguistic Background of Genetic Relationship. In: Ancient Cultures of the Uralian Peoples. Ed. by P. Hajdú, Budapest 1976, pp. 37–38*). Demnach konnte in ihrer materiellen Kultur kaum so ein großer Unterschied bestehen, wie dies an den beiden Seiten des Gebirges beobachtet werden konnte. Noch dazu sind diese beiden archäologischen Kulturen unterschiedlichen Ursprungs, selbst die Beziehungen zwischen ihnen sind sehr schwach, wodurch es kaum vermutet werden kann, daß ihre Bevölkerung dieselbe Sprache sprechen konnte.

Die zweite Hypothese halten wir deshalb für unwahrscheinlich, weil — wie das auch der Autor betont (S. 297) — westlich des Süd-Urals die Bevölkerungsdichte wesentlich dünner war und es daher offensichtlich ist, daß im späteren die östliche (indoeuropäische) Bevölkerung die Uralier assimilierte und nicht umgekehrt. Wir halten es für viel wahrscheinlicher, daß wir in der Jangelkaer Bevölkerung die Uralier vermuten können. Früher hat auch schon V. N. Tschernezow daran gedacht, daß die Uralier in der Mittelsteinzeit vom Süden her an die Ostseite des Uralgebirges wanderten.

Der Autor bemerkt, daß die süd-uralischen mesolithischen Kulturen deshalb mit den Vorfahren irgendeiner späten Population in Verbindung gebracht werden können, weil sich der Mensch hier zu diesem Zeitpunkt das erste Mal dauerhaft ansiedelte und die ansiedelnde Bevölkerung keine größeren Völkerwanderungen zum Verlassen ihres Wohnsitzes oder zum Einschmelzen in die neuen Einwanderer zwingen. Die mesolithischen Süd-Uraler Kulturen leben im Neolithikum unverändert weiter. Bezüglich der ethnischen Bestimmung der Süd-Uraler Population der Mittelsteinzeit muß uns ein wichtiger Umstand zur Vorsicht mahnen: von den, mit dem Süd-Ural benachbarten Gebieten haben wir aus dem Mesolithikum noch kaum Funde und so ist es unmöglich vorauszusagen, was für eine Beziehung das dort später zu erschließende Gedenkmateriale gegenüber dem Süd-Uraler zeigen wird.

Bezüglich der geschichtlichen Rolle des Mesolithikums gelangt der Autor zu dem Standpunkt, daß die wirtschaftliche Entwicklung der damals noch eine Naturwirtschaft betreibenden Bevölkerung für die spätere «neolithische Revolution» den Boden vorbereitete. Ohne das hätte hier die sich später vom Süden her verbreitende Wirtschaft kaum Wurzel fassen können.

Den Inhalt des Buches machen zahlreiche Illustrationen und Karten klarer. Mit seinen Anmerkungen und vergleichenden Angaben berührt der Autor eigentlich alle wichtigen Fragen des ganzen eurasischen Mesolithikums. Seine ausgezeichnete Monographie wird aller Wahrscheinlichkeit nach nicht nur das Interesse der Archäologen, sondern auch dieses der

sich mit der Urgeschichte der indoeuropäischen und uralischen Sprachfamilie befassenden Linguisten erwecken.

I. Fodor

Führer durch Tiryns, von Mitarbeitern der Grabung, herausgegeben von **U. Jantzen**. Deutsches Archäologisches Institut Athen, Athen 1975. 213 S., 96 Abb.

Es war ein sehr glücklicher Gedanke von U. Jantzen, vom ehemaligen Direktor des Deutschen Archäologischen Institutes zu Athen, daß er den neuen und vollkommen modernen Führer der bekannten Grabung und des von vielen aufgesuchten Fundortes redigierte und zur Ausgabe verhalf. Die Ausgabe war deshalb notwendig, weil das, die früheren Forschungen auf einem hohen Niveau zusammenfassende Werk von G. Karo, der «Führer durch Tiryns» schon in seiner zweiten Ausgabe längst vergriffen ist und das zur Zeit erhältliche kleine Heft nicht alle Ansprüche der sich näher für den Fundort Interessierenden befriedigt und zuletzt aber nicht zuallerletzt, weil das Athener Institut die Grabung der durch Schliemann entdeckten Burg und Siedlung 1967 wieder fortsetzte und sich dadurch wieder viele neue Kenntnisse anhäufte, deren Zusammenfassung über den Führer hindurch auch wissenschaftlich notwendig wurde.

Die Vielseitigkeit und Kollektivität der Forschungen zeigt die große Autorengarde des nach Bündigkeit strebenden, aber doch ein beachtliches Kenntnismaterial darstellenden und schön illustrierten kleinen Bandes: nicht weniger als 13 — vorwiegend zu der jüngeren Generation gehörende — ausgezeichnete Archäologen nahmen am Schreiben des Bandes teil. Mit Recht ließ der Herausgeber die Ambition und hauptsächlich die wahre Kompetenz der, die Grabung direkt durchführenden Kollegen zur Geltung kommen. Durch die sorgfältige Redaktion und die abgestimmte Arbeit der mitwirkenden Kollegen hat dieser Umstand die Verwendung und Lesbarkeit des Bandes überhaupt nicht nachteilig beeinflusst. Zwar kommt es oft vor, daß nach einigen Seiten der Autor des Textes ein anderer ist, der Leser bemerkt aber weder einen stilaren, noch einen gedanklichen Unterschied. Wenn wir die inhaltliche Skizze des Führers überblicken, dann wird uns die Notwendigkeit der kollektiven Arbeit klar. Nach Darstellung des Schicksals des Fundortes und der Geschichte der Forschung folgen drei große Kapitel: «Das Mykenische Tiryns» (13–71), «Das vormykenische Tiryns» (75–91), «Das nachmykenische Tiryns» (95–193), anschließend die Bibliographie, das Verzeichnis der Abbildungen und die Zeittafel. Die Textillustrationen sind vorwiegend ausgezeichnete Fotos, aber die Grabungsbeobachtungen veranschaulichen selbstverständlich mehrere Zeichnungen, von denen sich die überblickbare und

analytische Zusammenfassung bietenden Grundrißzeichnungen am Ende des Buches hervorheben.

Wie wir sehen können, wurde der Schwerpunkt, selbstverständlich, auf die, die Wichtigkeit des Ortes angehende und seine Blütezeit bildende mykenische Periode gelegt, und nach ihrer Darstellung folgt die Beschreibung der Spuren der vorangehenden Perioden. Gleichzeitig aber wird im Verhältnis zu den bisherigen Arbeiten ein beträchtlicher Raum der Darstellung der Beobachtungen und Funde bezüglich der nachmykenischen Perioden gewidmet. Obwohl mit der gedrängten und genauen, oft verfeinerten und weiterentwickelten Darstellung der bisherigen Forschungen der Führer durch die mykenische Tiryns sehr lehrreich und praktisch von lückenfüllender Bedeutung ist, wissenschaftlich bietet doch die ausführliche Beschreibung der vormykenischen und hauptsächlich der nachmykenischen Zeit die Neuheit. Auf diesem Gebiet bekommen wir die meisten neuen, und auch wenn schon oft bzw. in größerem Umfang publizierten, aber viel weniger in das allgemeine Bewußtsein überangegangenen Kenntnisse über die, schon fast zur Schulbildung gehörende Mykenische Festung. Sehr lehrsam ist der vollkommene Überblick der Geschichte des Fundortes von der neolithischen Periode ganz bis hin zur byzantinischen, sogar bis zur Neuzeit. Anläßlich dieses Überblicks können wir nicht nur die Lehren der siedlungsgeschichtlichen Veränderungen, eine Reihe von weniger bekannten Grabungsbeobachtungen und Funde kennenlernen, sondern auch einige, äußerst wichtige geschichtliche Erkenntnisse, die bisher nicht entsprechend gewürdigt wurden. Sehr lehrreich ist z. B. der Umstand, daß in der ehemaligen Fürstenburg in den späteren griechischen Zeiten, und auch in der archaischen und in der klassischen Periode die Verehrung der Stadtschutzgöttin weiterlebte und so dieses Felsenest — etwas der Akropolis in Athen ähnelnd — aus einem Königsitz zum sakralen Zentrum der Religion wurde. Neben diesem, überhaupt nicht alleinstehenden Zug der Kontinuität spiegelt Tiryns' Schicksal gleichzeitig ausgezeichnet die äußerst scharfen und oft den Anschein der vollkommenen Diskontinuität des Lebens erweckenden Veränderungen, die die neu angesiedelten Gruppen der griechischen Bevölkerung praktisch gleichen Ethnikums oder ihre, sich an die neue Einrichtung, an die gesellschaftliche und politische Struktur anpassende Urbevölkerung im Verlaufe der mehrtausendjährigen antiken Geschichte des Ortes durchmachten.

Für die Ausgabe des, für alle Besucher Tiryns' einen wahren Schatz und für die Interessenten und für das breite Lager der Forscher ein unentbehrliches Hilfsmittel bedeutenden Bandes gebührt allen Autoren und dem Deutschen Archäologischen Institut zu Athen unsere Anerkennung.

L. Castiglione

A. Vulpe: Die Äxte und Beile in Rumänien II. Prähistorische Bronzefunde, Abteilung IX, Band 5. Herausgegeben von H. Müller-Karpe. C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München 1975. 97 S. 63 Taf.

Lots of copper and bronze-finds came to light from the territory of the nowadays Roumania and there were lots of axes and felling-axes in the finds. Thus several volumes of the PBF series deal with these types. From among these the two published volumes were written by A. Vulpe. The second volume — which is going to be reviewed now — discusses copper hammers (Hämmeräxte), picks (Hackenäxte), flat axes (Flachbeile), bronze flanged axes (Randleistenbeile), angular axes (Absatzbeile) and winged axes (Lappenbeile).

The construction of the volume follows the system of the volumes of PBF series. In the introduction the author sketches out the chronology and cultures of the Roumanian Aeneolithic, or rather the end of the Neolithic — beginning of the Copper Age. Since the exposition of the Bronze and Early Iron Ages of similar nature has already taken place, there is a good synthesis of the Roumanian Copper and Bronze Ages available for the researchers.

From among the discussed types the author gives a full detailed account of the literature dealing with copper hammers and picks, then sketches out their chronological and typological order. He makes it more clear by the aid of a well-arranged chart. He also discusses the possible functions, producing techniques, characteristic features.

The second part of the book includes the finds. The author deals with certain felling-axe and axe-types divided into variants, discusses the formal characteristics, then he localizes the territory of circulation, cultural status. He gives the full description of hammers, felling-axes, flat axes of the Copper Age, but with the axe-types of the Bronze Age he deals on a smaller scale. The different documentary value of the two types can motivate this method. The copper objects are incomparably important remains of the development of metallurgy and the importance of bronze axes is out of all comparison less in the given period. The multitude of copper finds and their comprehensive spread reflect the importance of strata of ore in the territory of the present-day Roumania in the development of metallurgy. Perhaps the author does not aim at tracing the spread and economic-social consequences of this technical achievement having an extraordinary importance in the history of European prehistory. Studying the certain variants of copper instruments and the well-constructed maps of articulation you can get a good picture about the development of metallurgy and changes of instrument supply. So this volume remarkably brings you near to learn the progress of development of metallurgy in the Carpathian Basin.

One part of the flanged, angular and winged axes of the Bronze Age in Roumania belongs to local types in some cases originating from Copper Age antecedents, the other part can be classed among the forms borrowed from the Middle European metallurgical circle. It was already known on the basis of the already published pieces but the fact that all kinds of axes are published together in this volume makes the connections between the Middle and Eastern European bronze-smith workshops more clear and convincing.

There can be certain reservations made regarding the names of certain variants of the volume's types. The names of axes of local origin, and mainly if the territory of their circulations is on the territory of present-day Roumania, are self-evident by reasons of the sites, but the nomenclative practice of the types coming to light in other sites is hard to accept. Certain authors would be better to aim at to standardize the terminology in the cases of PBF volumes. This volume — failing harmonizing — without reason increased the quantity, before long impossible to record, of names of certain types.

The useful complements of the volume are the lists of objects and sites.

Similarly to the first volume — giving the bronze felling-axes of Roumania — this work also will be an important aid for experts dealing with the prehistory, especially with the Copper Age, of the Carpathian Basin.

T. Kemenczei

F. Schlette: Kelten zwischen Alesia und Pergamon. Eine Kulturgeschichte der Kelten. Leipzig—Jena—Berlin, Urania-Verlag, 1976. 183 Seiten, zahlreiche Illustrationen im Text, 59 Schwarzweiß- und 24 Farbfotos.

Die Aufgabe, dem breiten Publikum eine Zusammenfassung der Kulturgeschichte der Kelten vorzulegen, übernahm in der Person des Leiters des Fachbereiches Ur- und Frühgeschichte der Martin-Luther-Universität Halle—Wittenberg ein Prähistoriker, der nicht zu den Spezialisten dieses Themenkreises gehört und dessen Heimat nicht in hoher Zahl über keltische Funde verfügt. (In der Bearbeitung letzterer machte sich neuerdings K. Peschel verdient.)

Das Buch, ähnlich wie andere Arbeiten gleicher Art, versucht durch die Darstellung der Geschichte, des wirtschaftlichen Lebens, der Siedlungen, Handelsbeziehungen, der Religion, Kunst, Sprache, Literatur und Musik der Kelten über die Kulturgeschichte dieses Volkes einen Überblick zu geben. Die Bearbeitung ist, trotz der an manchen Stellen hervortretenden «Blickfang», als sehr anspruchsvoll zu bezeichnen. Schlette beschäftigte sich gründlich mit der grund-

legenden Fachliteratur der Keltologie, und er kennt im allgemeinen auch den Stand der neuesten Forschungen bzw. Auffassungen in bezug auf die als kritisch zu bezeichnenden Probleme. Es war aber fast unvermeidlich, daß der nach einem vollständigen Überblick strebenden Zusammenfassung kleinere Mißverständnisse unterlaufen und durch Verwendung verschiedener Quellenwerke in der gesamten Konzeption kleinere «Brüche» aufgetreten sind. Sie sind aber nicht störend, und fallen nur Fachleuten auf.

Der Text wird durch eine große Anzahl von Illustrationen ergänzt. Mit Freude begrüßen wir die Tatsache, daß unter den Bildern die ostkeltischen Funde eine viel größere Rolle spielen, als gewöhnlich. Es war auch eine glückliche Idee, die auf dem Gebiet der DDR gefundenen, weniger bekannten Funde (Gürtelkette von Andisleben Kr. Erfurt) abzubilden, auch wenn der keltische Ursprung einiger von ihnen (Steinplastik von Gotha) noch nicht zweifellos bewiesen ist.

M. Szabó

L. Pauli: Keltischer Volksglaube: Amulette und Sonderbestattungen am Dürrnberg bei Hallein und im eisenzeitlichen Mitteleuropa. (Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, Band 28) München, C. H. Beck, 1975. 235 Seiten, 22 Abb., 11 Taf.

In der Reihe der erstaunlich schnell anwachsenden Publikationen von L. Pauli bezeichnet diese Arbeit eine neue Richtung. Der vielversprechende Haupttitel ist wohl vom Untertitel gleich präzisiert, und dadurch das Thema eingeschränkt wird; in Wirklichkeit stehen «nur» die keltischen Amulette und Sonderbestattungen, darunter in erster Reihe die am Dürrnberg bei Hallein freigelegten Funde im Mittelpunkt und ihnen folgend ihre eisenzeitlichen Parallelen in Mitteleuropa.

Trotz der Einschränkung des Themenkreises besteht kein Zweifel daran, daß die Monographie ein Unternehmen von hervorragender Bedeutung ist, die solche Fragen untersucht, die die bisherige Forschung vernachlässigt hat, und deren Bedeutung über die Eisenzeitforschung und sogar im allgemeinen die der Archäologie hinausgeht.

Der Autor gelangte während der Auswertung der Grabfunde vom Dürrnberg zum religionshistorischen Problembereich der Gegenstände mit offensichtlichem Amulettecharakter und der abweichenden Bestattungssitten. Diesem Ausgangspunkt entsprechend fängt das Buch mit der Beschreibung der Amulettbeigaben am Dürrnberg bei Hallein an. Dem folgen die nach Meinung Paulis wichtigsten Parallelen; auf der ersten Stelle der Befund des Gräberfeldes von Münsingen, dann werden nach Territorien eingeteilt (Schweiz,

Nordwürttemberg, Elsaß, die Hunsrück-Eifelkultur und angrenzende Gebiete, Burgund und Champagne, Mitteldeutschland, Bayern, Tschechoslowakei, Ungarn und Österreich) weitere Späthallstatt- und Frühlatène-Parallele aufgezählt.

Der zweite Teil des Buches gehört der Auswertung. Pauli teilt die Amulette in fünf Kategorien ein (Geräusch verursachend; äußere, sinnfällige Form; äußere Beschaffenheit; Auffälligkeiten und Curiosa; Stoffwert). Offensichtlich folgt dieses System aus dem prähistorischen Charakter des Stoffes, der nach den Worten von Finley «... mehr vieldeutig und mehr den verschiedensten Interpretationsmöglichkeiten unterworfen zu sein scheint, als die normale Menge des sonst dem Historiker zugänglichen Materials» (Antike Welt 7, 1976, Heft 1, S. 40).

Nach der Typologie, die die formalen Merkmale bevorzugt, folgt die Interpretation der Amulette. Auch hier geht der Autor aus den archäologischen Angaben aus und gruppiert seine Untersuchungen um die folgenden Erscheinungen: 1. Besonderheiten des Bestattungsbrauches (Lage der Amulette im Grab, Scherbenstreuung usw.), 2. abweichende Skelettlagen (Hockergräber, Bauchlage usw.), 3. postmortale Veränderungen am Skelett (fehlende oder verlagerte Gliedmaßen, Teilverbrennung). Selbst die Interpretation basiert auf den archäologischen Möglichkeiten und auf der Hilfe der Nachbarwissenschaften.

Pauli stellt aufgrund der archäologischen Überlegungen die Hypothese auf, daß die eindeutige Amulette als Grabbeigaben vorwiegend bei Kindern und unverheirateten Frauen vorkamen.

Unter den Nachbarwissenschaften nimmt die Ethnographie den ersten Platz ein, die eine ganze Fülle von Interpretationshilfen für die Erläuterung der geistlichen Hintergründe der Sonderbestattungen liefert. Aufgrund des zwangsläufig skizzenhaften Überblicks kommt Pauli zu der Schlußfolgerung, daß die Amulette im Grabbrauch und die Bestattungen mit abweichenden Skelettlagen decken zwei Vorstellungskreise ab: 1. *mors immatura*, 2. die Gefährlichen Toten. Prinzipiell kann man — wenigstens in einzelnen Landstrichen — innerhalb der ersten Gruppe die Gräber der Kinder von denen der unverheirateten Frauen, und in der zweiten die der Schamanen, «Hexen», Geisteskranken, Verbrecher, die der gewalttätig ums Leben Gekommenen, die der in Kindbett gestorbenen Frauen, die der in der Fremde Verstorbenen usw. voneinander unterscheiden. Dafür lassen sich auch aus anderen Perioden bzw. aus den angrenzenden Regionen um die Mitte des letzten Jahrtausends v. u. Z. nützliche Analogien aufzählen.

Anschließend behandelt Pauli den soziologischen Hintergrund des Amulettglaubens, die Frage der magischen Element in der keltischen Kunst und die historische Situation in Mitteleuropa um die Mitte des letzten Jahrtausends v. u. Z.

Es geht vielleicht auch aus dem bisherigen, skizzenhaften Überblick hervor, daß die Monographie, obwohl der Autor eingestandenermaßen dieses Thema nicht erschöpfend behandeln konnte, eine sowohl an nutzbaren Gesichtspunkten und Ideen, als auch an Ergebnissen reiche Arbeit ist. Pauli verhüllt nicht, daß diese Abhandlung primär eine archäologische Untersuchung ist. Zugleich kann man aber an das Thema auch von mehreren Richtungen, «universalhistorischen Gesichtspunkten» herankommen und dementsprechend kann auch der Rezensent nach Wunsch verschiedene «Angriffsziele» auswählen. Mit Rücksicht auf den möglichen beschränkten Umfang einer Rezension möchten wir im weiteren nur einige Bemerkungen machen.

Um die archäologischen Erscheinungen eindeutig zu definieren, verwendet Pauli vor allem ethnographisches Material. Diese in der Prähistorie mit Vorliebe verwendete Methode verfügt über Vor- und Nachteile, die bereits oft diskutiert wurden. Ohne an dieser Diskussion hier teilnehmen zu wollen, möchten wir folgendes bemerken: die ethnographischen Analogien sind «unbegrenzt» und es hängt von der Einsicht der einzelnen Forscher ab, in wie weitreichendem Bereich Material gesammelt wird. Die Möglichkeiten werden von Pauli freizügig gehandhabt. Er ist auch davor nicht zurückgeschreckt, einige seiner Ergebnisse mit Angaben aus Indonesien zu unterstützen. Für mich liegt nach all dem die Frage an der Hand, ob es berechtigt sei, im Besitz solcher Ambitionen das frühmittelalterliche Erbe der keltischen Völker zu vernachlässigen, deren archaischer Charakter beispielsweise von H. K. Jackson so glänzend nachgewiesen wurde (The Oldest Irish Tradition: a Window on the Iron Age, Cambridge 1964). Aber mit gleichem Recht kann der Autor auch für die Vernachlässigung der Ergebnisse der Ethnographie der keltischen Völker zur Rechenschaft gezogen werden; über mit Tod zusammenhängenden Fragen in Irland erschien eben in der BRD eine Monographie (H. Hartmann: Der Totenkult in Irland, Heidelberg 1952).

Ein anderes, vielleicht noch wichtigeres Dilemma, als die vorhergehenden, ist, ob es sich nicht mehr lohnen würde das Fenster, das sich zu den Kulturen des Altertums öffnet, etwas weiter, als auf die ethnographischen Aspekte zu öffnen. Es soll vielleicht nicht eingehend bewiesen werden, daß sich die Kelten aufgrund ihrer Wanderungen, Eroberungen und Söldnerbeziehungen organisch mit der antiken Welt verbunden waren. Und ebenso wie in der Interpretation ihrer Kunst der griechische und etruskische Einfluß den sichersten Ausgangspunkt bildet, ist es auch für die Rekonstruktion ihrer Lebensweise, Gebräuche und religiösen Vorstellungen unentbehrlich, den «klassischen» Hintergrund zu berücksichtigen. Wir möchten im Zusammenhang mit der Monographie zur Illustration der vorher gesagten den folgenden Sachverhalt

anführen: die von Pauli erwähnten Glasmasken von St. Sulpice kann man ganz einfach als «Fremdstücke» bewerten und als Beispiele für «Curiosa» auffassen. Aber, aufgrund von ähnlichen keltischen Funden (*Munkatschevo—Munkács*: I. Hunyady: Kelták a Kárpát-medencében — Kelten im Karpatenbecken. Diss. Pann. II. 18. Budapest 1942–44. S. 107., T. XXXVI. Nr. 15; *Vác-Kavicsbánya*: M. Szabó—É. F. Petres: Eastern Celtic Art, Székesfehérvár 1974. Nr. 156; sowie aus *Polen*: Kołodziejski: Sprawozdanie Arch. 25, 1973, 113 ff.; aus *Tschechoslowakei*: N. Venclova: Arch. Roz. 26, 1974, 593 ff.; aus *Rumänien*: J. H. Crişan: St. Cerc. Ist. V. 26, 1975, 41 ff.; vgl. noch Z. Woźniak, Germania 54, 1976, S. 387., Anm. 15) lohnt es sich nach den Wurzeln dieses Amulettglaubens auch über die phönikisch-karthagischen Sphäre hinaus (P. Cintas: Amulettes puniques I., Tunis 1946. 56 ff.; vgl. Fr. von Bissing: St. Etr. 7, 1933, 115 f., Anm. 1–2) in Thrakien und auf dem nördlichen Schwarzmeergebiet (E. M. Alekseewa: Antitschnie busi sewernowo Pritschernomorja, Moskau 1975.; Th. E. Haevernick: M. M. 18, 1977, 152 ff.) zu suchen.

Nachdem man das auf einer erstaunlichen Menge von Kenntnissen basierte Werk liest, wird der ungarische Fachmann etwas enttäuscht, weil er nicht das erste Mal mit der Tatsache konfrontiert wird, wie unbedeutende Rolle der ostkeltischen Funde in den ausländischen Publikationen, diesmal in der Analyse des Amulettglaubens, zugeschrieben wird. Sogar die «berühmtesten» Funde, wie z. B. das Grab von Galaţii-Bistriţei (St. Danila: Din activitatea muzeelor noastre, Cluj 1955, 88 f.) oder der Fund von Szalacska (E. B. Thomas: Acta Ant. Hung. 11, 1963, 49ff.) sind der Aufmerksamkeit des das Material bearbeitenden Forschers entwichen. Auch selbst Pauli betont, wie sehr die ungarische Fachliteratur daran durch sprachliche Grenzen gehindert wird, sich in den Strom der keltischen Archäologie einzuschalten. Das traurigste Beispiel dafür ist weiterhin die ausgezeichnete Arbeit von I. Hunyady, die bestenfalls aufgrund von der Tafeln zitiert wird. Es lohnt sich an dieser Stelle darauf aufmerksam zu machen, daß sich Hunyady mit den Amuletten (S. 105–106) und den auch von Pauli behandelten Klapperblechen in seinem Werk gesondert befaßt hat (a.a.O. S. 21–22).

Im vernachlässigten ostkeltischen Fundmaterial tauchen oft Stücke von besonders großer Bedeutung auf. Hier soll z. B. das in dem Brandgrab eines Kriegers von Cserepeskenéz gefundene, an einen Rabenkopf erinnernde Amulett erwähnt werden. (J. Makkay: A nyíregyházi Jóna András Múzeum Évkönyve — Jahrbuch des Jóna András-Museums, Nyíregyháza 1, 1958, 24 ff.; vgl. M. Szabó: Auf den Spuren der Kelten in Ungarn, Budapest 1976², S. 70. Nr. 36). Es ist möglich, daß dieser Fund mit dem Lugus-Kult im Zusammenhang steht, und macht auf eine Gruppe der Amuletten aufmerksam, die dafür bestimmt waren,

ihren Träger in göttlichen Schutz zu stellen. Das geht auch aus einer Angabe des Tacitus (Germ. 45) hervor: die Aestier tragen eine Darstellung des heiligen Tieres der Gottesmutter, des Wildebers, als Amulett, das sie nach ihrem Glauben in der Schlacht vor allem Unheil bewahrt. Es ist kaum daran zu zweifeln, daß es angebracht wäre, auch die auf die Götterwelt hinweisenden Aspekte des keltischen Amulettglaubens zu klären.

Unsere Bemerkungen sind überhaupt nicht als eine «verurteilende» Meinung von dem Werk von Pauli zu bewerten. Von seiner Monographie kann mit vollem Recht behauptet werden, daß sie leichter zu kritisieren, als «nachzuahmen» ist. Dies ist um so mehr der Fall, da es sich diesmal um eine Pionierarbeit handelt, um eine Leistung, deren Gesichtspunkte und Ergebnisse weit über den bisherigen Stand der Forschung hinausweisen und die für die weitere Untersuchungen feste Grundlagen geschaffen hat.

M. Szabó

G. Vallet—F. Villard—P. Auberson: Mégara Hyblaea. Vol. I. Le quartier de l'agora archaïque. École Française de Rome. Mélange d'archéologie et d'histoire, Supplément 1. Rome—Paris, De Boccard «L'Erma» di Bretschneider, 1976. Texte: 440 p., 69 fig. Illustrations: portefeuille 1 avec 55 dessins, portefeuille 2 avec 142 planches, portefeuille 3 avec 18 plans.

C'était Magna Graecia qui constituait l'un des points principaux et le territoire le plus fécond des recherches de l'archéologie classique des décennies après la guerre. Comme le problème de «Mezzogiorno» en Italie moderne, de même se pose le problème de la négligence extraordinaire de la Sicile et de l'Italie du Sud à l'opposé de leur importance, fouillées autrefois seulement par quelques excellents archéologues italiens jouant le rôle de pionniers. La reconnaissance a été suivie par des actions, et c'est à ce qu'on peut devoir la plus importante entreprise archéologique contemporaine des Français, les fouilles de Mégara Hyblaea. La ville fondée par Mégara dans la deuxième moitié du 8^e siècle av. n. ère a été construite dans le voisinage de Siracuse, situé non loin au sud, et Gelon, le grand tyran l'a totalement détruite en 483 av. n. ère. Il a enlevé les habitants, il a établi les riches dans sa propre ville, et il a fait vendre les pauvres comme esclaves. La vie de Mégara Hyblaea ne durait guère 300 ans. Le territoire où elle fut située ne possédait aucune caractéristique distinctive, même pas une hauteur pour y pouvoir bâtir une acropole qui explique qu'il restait inhabité après la destruction par Siracuse jusqu'au 4^e siècle où la ville fut partiellement repeuplée, puis à l'époque romaine on fonda une colonie dans son voisinage. Justement cette circonstance la rend si importante à l'égard de la recherche archéologique.

On trouve une occasion d'examiner non seulement les ruines d'une colonie grecque très ancienne, libre des constructions des époques postérieures, mais étant donné que même l'histoire antique de la ville ne dépassait pas l'époque archaïque, le territoire offre les possibilités vraiment extraordinaires pour des examens de la culture matérielle et de l'urbanisme de l'époque grecque archaïque. On a publié jusqu'à nos jours dans deux volumes les résultats des fouilles françaises, en 1964 la céramique dans le volume paru comme 2^e et en 1966 le temple du 4^e siècle. Cette dernière publication n'a pas beaucoup de rapports avec la ville archaïque, mais d'autant plus la céramique y appartient. Ainsi il est discutable, si la publication de la céramique dans un volume indépendant, séparée des restes d'architecture n'empêche pas la présentation des résultats archéologiques dans leur contexte vivant. Le procédé des chercheurs — outre le point de vue pratique — a été vérifié par le fait que la poterie est non seulement la matière la plus importante de ce site, mais on peut dire, elle est seule capable de fournir des points de départ à la datation sur laquelle la chronologie de toute la fouille repose. Elle constitue la condition primordiale tellement indispensable de tous les travaux ultérieurs, qu'il a été nécessaire de la publier d'avance même au prix qu'on peut considérer sa publication réitérée par rapport des ruines comme un gaspillage superflus et insensé. Ce que nous recevons dans le tome monumental traité dans cet article comme la représentation des résultats stratigraphiques et architecturaux des fouilles, c'est probablement le maximum de tout ce qu'on peut présenter dans le domaine des recherches archéologiques architecturales. La répartition du tome de texte de l'ouvrage est la suivante: après l'introduction contenant la méthode de ce travail et l'histoire des recherches (7—11) suivent la présentation et la description détaillée de l'agora et de ses alentours. L'expression « inventaire » (Inventaire raisonné des constructions archaïques, 1—240) montre elle-même, qu'il s'agit ici d'une publication tellement approfondie, où on peut trouver toutes les pièces de pierre, où le texte ne constitue que la partie supplémentaire et explicative de la documentation extrêmement riche. Cela est suivi du chapitre intitulé « Techniques et structures » (241—248) qui analyse et explique les débris de mur inventoriés dans le chapitre précédent d'une part au point de vue de la chronologie, d'autre part au point de vue de la reconstruction. A l'intérieur des grands chapitres l'analyse des techniques est suivi par la représentation et la reconstruction des types de bâtiments différents: « Les maisons et les îlots » (259—324 « les îlots » (325—345) « Les espaces publiques » (346—399). Nous pouvons lire la conclusion et les enseignements historiques des analyses nuancées dans un résumé de 30 page (400—428): Dans la construction du centre de la colonie archaïque on peut

distinguer 3 périodes principales. Au moment de sa fondation et dans les premières décennies de sa vie on a jalonné une place vide et libre pour l'agora de la ville, autour de laquelle on a rangé les îlots des maisons dans deux systèmes réguliers et orthogonaux, mais légèrement écartés l'un de l'autre. L'agora se situe à la rencontre de deux réseaux de rues. Le projet des îlots et des terrains de même que celui de l'agora ont été faits pour l'avenir: les constructions ont été effectuées lentement et graduellement, les maisons n'ont occupé qu'une partie des terrains en projet, sur l'agora il n'y avait aucune édifice. Dans la deuxième période qui comprendrait les premiers trois quarts du 7^e siècle av. n. è. où la prospérité de Mégara Hyblaea se manifeste également par la colonisation de Selinonte, les quartiers d'habitation furent déjà couverts de bâtiments et l'agora fut occupée par une stoa et des temples. La troisième période a été caractérisée d'une stagnation, de plus d'une certaine récession qui pousse les auteurs du volume à constater — en le confrontant avec les sources écrites et les événements caractéristiques du monde entier grec — qu'à cette époque il se développa dans la ville une tellement grave situation qui ne put finir que par la catastrophe totale. L'élite étroite des riches et la majorité appauvrie se sont affrontées à telle mesure que probablement c'était la haine inapaisable des riches envers la majorité qui a causé l'occupation et l'anéantissement de la ville. Il en conclut que le plan de l'agora et des quartiers voisins caractéristique du dernier stade découvert n'est que l'héritage à peine changé de la période de la prospérité archaïque. Les fouilles à Mégara Hyblaea, et surtout les périodes de construction du centre donnent des enseignements inestimables sur l'histoire de l'urbanisme grec. Il se manifeste donc encore plus nettement le phénomène déjà connu que certaines caractéristiques de l'urbanisme grec, ainsi la planification des villes, l'isolation des quartiers administratifs et commerciaux de ceux résidentiels, l'exigence de la régularité, remonte au début de l'époque archaïque et elles caractérisent non seulement les villes d'Asie Mineure, comme la Smyrne ancienne. Il est évident que le rôle de Hyppodamos de Milet apparaît sous cet aspect tout autrement comme on l'a imaginé à la fin du siècle dernier. La partie la plus imposante du volume est la matière d'illustration. Elle se compose de trois portefeuilles mis dans une grosse boîte en carton. Dans le premier nous trouvons la documentation des dessins analytiques des coupes et des débris de mur. Le deuxième contient un grand nombre de planches à photos servant de preuves aux dessins, tandis que le troisième les plans complexes et les plans représentant séparément les phases chronologiques. Cette documentation exemplaire est le modèle des possibilités démonstratives des publications des fouilles modernes.

L. Castiglione

W. Hoepfner: Das Pompeion und seine Nachfolgerbauten. Mit Beiträgen von F. W. Hamdorf, J. Frel, A. Hönle, G. Hübner, Chr. Mortzos, J. Touratsoglou. Kerameikos, Ergebnisse der Ausgrabungen. Band X. Deutsches Archäologisches Institut, Berlin, W. De Gruyter, 1976. XI + 248 S., 265 Textabb., 30 Taf., 1 Farbtaf.

In Athen gab es noch keine solche größere Grabung, deren Ergebnisse die archäologische Welt nicht in Fieber versetzt hätten. Die, durch die auf dem Gebiet von Demos Kerameikos seit langer Zeit laufenden deutschen Grabungen zutage gebrachten Funde und die durch die Grabungen gewonnenen Ergebnisse lieferten hinsichtlich fast aller Perioden und Zweige der griechischen Geschichte, Kultur und Kunst außerordentlich wichtige Neuheiten. Im Endeffekt kann gesagt werden, daß das — miteinander eine Kette bildende — Gebiet der Akropolis, der Agora und des Kerameikos bisher und auch jetzt das fruchtbarste Gebiet der griechischen Archäologie bildet. Jedes hat seinen eigenartigen Charakter, der aus der ursprünglichen antiken Funktion dieser Stadtteile folgt. Die Akropolis bildete vor allem die Sphäre der sakralen und der anspruchsvollsten Kunst, die Agora das Gebiet des politischen und gesellschaftlichen Lebens, das Kerameikos einerseits die Zone der Bestattung, andererseits diese der Industrietätigkeit. Die Ausgrabungen auf dem Kerameikos haben aber auch ein engeres Gebiet, das hinsichtlich des ganzen Lebens und der Geschichte Athens von entscheidender Bedeutung war; es bedeutete sozusagen die Schlagader der antiken Stadt, und so spielt es auch innerhalb des Ganzen der deutschen Grabungen eine besondere Rolle. Das ist das Gebiet des Dipylon bzw. des Heiligen Tores, d.h. die wichtigsten Tore der Stadt, der Ausgangspunkt nach Norden und zum Meer, sowie zu den zum Eleusinischen Heiligtum führenden Straßen, ein sowohl vom wirtschaftlichen, als auch vom militärischen und religiösen Gesichtspunkt gleichwohl sehr wichtiger Stadtteil. Die, bei den Athener deutschen Grabungen gewohnte sehr gründliche Forschung eines der interessantesten Gebäude dieses Distriktes faßt der vorliegende Band zusammen, worüber wir ruhig sagen können, daß er neben den, die geometrischen Gräber und die Keramik darstellenden berühmten Bänden den bisher vielleicht spannendsten Teil der Kerameikos-Serie bildet. Das behandelte Objekt ist das zur Zeit seines Bestehens als Pompeion genannte Gebäude. Da aber dieser Band selbstverständlich nicht nur die Geschichte und das auf alle Perioden sich beziehende Ergebnis der Ausgrabung dieses Gebäudes, sondern auch diese des durch ihn eingenommenen Gebietes mit vollständiger Gründlichkeit bearbeitet, wäre es unmöglich alle seine Einzelheiten mit gleichmäßiger Intensität hier zu besprechen. Das behandelte Gebiet liegt zwischen dem Dipylon-Tor der großen Athener

Stadtmauer und dem, das Eridanos Flüßchen überspannenden Heiligen Tor und ist ein verhältnismäßig kleines Gebiet. Dieses Gebiet lag vor der Zeit der durch Themistokles gebauten Stadtmauer außerhalb der Stadt und dementsprechend hat man auf dieser Stelle aus der submykenischen, geometrischen und archaischen Zeit stammende Gräber gefunden. Anlässlich des Baues der großen Stadtmauer wurden die sehr wichtigen Tore, die entsprechend den, durch den Fluß, die Straßen und die Geländeverhältnisse gestellten Forderungen errichteten Basteien gebaut, was die Regelung des Flusses mit sich brachte und gleichzeitig das Gebiet zwischen dem Dipylon und dem Heiligen Tor ausgestaltete, worauf später das Pompeion gebaut wurde. Bevor aber dieses Gebäude errichtet wurde, war die eigenartige Funktion dieses Gebietes im Leben der Stadt, besonders in der sakralen Sphäre bereits spontan entstanden. Die gründliche Untersuchung der Spuren vor der Existenz des Pompeions ist gerade deshalb sehr wichtig, weil sie die Funktionen beleuchten, zu deren Dienst das spätere Gebäude errichtet wurde. Es wurde festgestellt, daß auf der behandelten Stelle wegen der benachbarten Mauer- und Straßenbauten der Boden geebnet, aufgefüllt wurde und nachher der so entstandene Platz mit im großen und ganzen gleichmäßiger Fläche und regelmäßiger Form, wie dafür zahlreiche Pfahllöcher und Markierungssteine sprechen, für bestimmte Zwecke verwendet wurde. Die Bestimmung dieses Zieles war keine leichte Aufgabe, aber die alle Angaben überprüfende Untersuchung, die selbstverständlich auch die späteren Entwicklungen nicht außer Acht lassen konnte, die aber auch solche Beobachtungsmöglichkeiten verwendete, wie z. B. die große Menge der dort gefundenen Tierknochen, führte zu einer beruhigenden Erklärung. Demnach war das Gebiet zwischen den beiden Toren, bis zum Zeitpunkt der Entstehung des Pompeions, der Ort der großen Volksfeste, der Panathenäen-Feiern, wo anlässlich dieser Feiern von Zeit zu Zeit verschiedene Holzgebäude errichtet wurden. Zwischen den Feiern hat selbstverständlich der Verkehr zwischen den Toren und die Nähe des Industrieviertels das Leben und die Verwendung des Gebietes bestimmt. Ende des 5. Jahrhunderts v. u. Z. — Anfang des 4. Jahrhunderts begannen dann die großangelegten Bauarbeiten, die das Pompeion zustande brachten. Der Bau wurde in zwei Etappen durchgeführt, das begonnene, und mit dem späteren Gebäude in jeder Hinsicht identische Bestimmung einnehmende, auch sogar in seiner Form fast gleiche Gebäude wurde in der Anfangsphase der Bauarbeiten stengelassen, aber die Arbeiten wurden nach kurzer Pause, nach etwas abgeänderten Plänen fortgesetzt und beendet. Dieses Gebäude, das Pompeion war aufgrund seiner, als Ergebnis der Grabungen bis zu den kleinsten Einzelheiten rekonstruierbaren Form, aufgrund der schriftlichen Quellen sowie seines Kleinfundmaterials und der Inschriften eines

der interessantesten öffentlichen Gebäude des klassischen Athens. Es hatte eigentlich mehrere Funktionen; es stand in dauerhaftem und öffentlichem profanem Gebrauch, das wahre Ziel seiner Errichtung stand doch mit der Erneuerung und partieller Reformierung der Panathenäen-Feiern in Verbindung und diente als Versammlungshalle des Panathenäen-Zuges bzw. als Lagerraum, ferner als Festmahlstätte. Im Wesentlichen war es ein profaner Bau, von näherem betrachtet die Monumentalisierung der von Peristyl-Haus stammenden Grundform, ein, von jeder Seite geschlossener, längsrechteckiger und nur infolge des durch die Stadtmauer umschlossenen Gebietes etwas unregelmäßiger, mit einer Säulenhalle umgebener Hof, wohin man durch prachtvolle Propyläen eintreten, sogar auch mit dem Wagen einfahren konnte und von wo mehrere Mahlräume, Lagerräume und Brunnenhäuser sich öffneten (mit diesen wurde es teilweise anlässlich der späteren Bauten ergänzt). Der Bau entstand zweifelsohne nach der erlittenen Niederlage im Peloponnesischen Krieg und der Herrschaft der 30 Tyrannen. Gemäß der Lehre der, die geschichtlichen Umstände und die Funde konfrontierenden, gründlichen Untersuchung hat man mit den Bauarbeiten im Jahre 402 v. u. Z. begonnen, das Pompeion wurde im halbfertigen Zustand bereits benutzt und der Bau wurde innerhalb weniger Jahre beendet und im weiteren verschiedene Instandhaltungs- und ergänzende Arbeiten an ihm durchgeführt. Demnach war der Grund und Anlaß zum Bau die Wiedergeburt der Athener Demokratie. Das Gebäude mußte die ziemlich komplizierten Ansprüche der innenpolitischen Verhältnisse der gegebenen Periode befriedigen und es schuf so einen neuen Gebäudetyp, der dann zu einer der verbreitetsten öffentlichen Gebäudeformen der Zeit des Hellenismus ein Vorbild lieferte. Die von jeder Seite her geschlossene und einen inneren Raum bildende Stoa, der sich Räume praktischer Bestimmung angeschlossen haben, wurde zum Vorbild der spätklassischen und hellenistischen Gymnasien und öffentlichen Plätze, wie den Anzeichen nach auch das Pompeion im Hellenismus zur Erziehung und als Versammlungsort der Epheben verwendet wurde. Das Gebäude hatte, obwohl es vor allem zum Zwecke der Panathenäen gebaut wurde und sozusagen der Ausgangspunkt der Prozession war, die dann bei der Halle von Erechtheion endete, hatte von Anfang an mehrere Zwecke und diente in der Periode zwischen den Festen als öffentlicher Aufenthaltsort, Mahlstätte, als Ort der verschiedenen bürgerlichen Veranstaltungen. Diese universelle Funktion und der Gebäudetypus mit großer Zukunft verleiht dem neu kennengelernten Pompeion in der Geschichte der griechischen Architektur eine besondere Bedeutung.

Im Verhältnis dazu kann die weitere Serie der musterhaften archäologischen Untersuchungen und

einwandfreien Rekonstruktionen bezüglich des Nachlebens des Gebäudes als sekundär betrachtet werden. Das Pompeion wurde nach mehrmaliger Restaurierung anlässlich der Sullanischen Belagerung von Athen so zerstört, daß sein Neubau nicht mehr möglich war. Zwar blieb der Ort selbst weiterhin der Versammlungs- und Mahlplatz des Festzuges der Panathenäen, aber in die Gebäudereste zogen verschiedene Gewerbetätigkeiten ein und nicht einmal der Gedanke kam auf, diese großangelegte Schöpfung der letzten Blütezeit der verarmten Stadt zu erneuern. Zur Errichtung eines vollkommen neuen Gebäudes kam es erst in der Mitte der römischen Kaiserzeit, um 140, als in Verbindung mit dem hadrianischen Wiederaufbauprogramm Athens an der Stelle des alten Pompeions ein typisch römisches, mit Rundbogenarkaden konstruiertes, zweistöckiges Lagergebäude errichtet wurde. Dieses Gebäude war sowohl in seiner Form, als auch in seiner Konstruktion und Mauertechnik ein typisches Produkt der römischen Architektur, genauso, wie die fast 100 Jahre nach seiner, anlässlich des Angriffes der Herulen erfolgenden Vernichtung, im Jahre 361 gebaute Hallen-Straße und das Festportal das charakteristische Beispiel der spätantiken Architektur ist. Nach Vernichtung dieses letzten monumentalen Baues wurden auf diesem Gebiet ärmliche byzantinische Häuser gebaut.

Obiger skizzenhafter Überblick kann nur eine Kostprobe von dem inhaltlichen Reichtum bieten, was die, die sich auf alle Perioden des Gebietes erstreckende archäologische Untersuchung und besonders das neu entdeckte und rekonstruierte klassische öffentliche Gebäude publizierende, dicke Monographie dem Leser bietet. Der oben dargestellte und stark vereinfachte geschichtliche Gedankengang entfaltet sich selbstverständlich im Verlaufe der sorgfältigen Beschreibung und Abstimmung der kleinsten Teilbeobachtungen und wird mit ausgezeichneten Photo- und Zeichnungsdokumentation anschaulich. Der Verdienst der Mitautoren des Bandes muß auch hervorgehoben werden, wodurch sich an die glänzende Arbeit H's einige lückenfüllende Kapitel anschließen. Die sorgfältige Publikation der in den Schichten der Ausgrabungen in den Jahren 1967/68 zutage gekommenen und die kronologische Rekonstruktion bedeutend unterstützenden Funde von *F. W. Hamdorf*, die Beschreibung der im VI. Nebensaal gefundenen Mosaik von *Chr. Mortzos*, die Publikation der Münzfunde durch *J. Touratsoglou*, die Analyse und Publikation der Stirnziegel durch *G. Hübner*, die vorläufige Publikation der im Pompeion gefundenen panathenäischen Amphorenbruchstücke durch *J. Frel* und zum Schluß die geistreiche politisch-geschichtliche Erklärung des Baus von Pompeion durch *A. Hönle* heben bedeutend das Niveau des Bandes.

Die Publikation der in der griechischen Archäologie einen sehr wichtigen Meilenstein bedeutenden

neuen wissenschaftlichen Ergebnisse bekommen wir in einer äußerst anspruchsvollen typographischen Ausführung in die Hand.

L. Castiglione

I. Scheibler: Griechische Lampen, Keramikos, Ergebnisse der Ausgrabungen. Band XI. Deutsches Archäologisches Institut. Berlin, W. De Gruyter, 1976. XI + 199 S., 93 Taf., 12 Textabb.

Die neben der Ausgrabung von Olympia größte Unternehmung der Athenischen Abteilung des Deutschen Archäologischen Institutes, die Grabung des Athener Kerameikos-Viertels brachte fast von Anfang an eine Reihe von ausgezeichneten, ja oft revolutionierenden wissenschaftlichen Ergebnissen mit sich. Die außerordentliche Bedeutung und Wirkung der Resultate hat nicht zuletzt die unübertreffbar präzise Methode der Grabung, ihre detaillierte Dokumentierung und die sehr sorgfältige Publikation zustande gebracht. In der Bearbeitung und Publikation der Kerameikos-Grabungen wurde das, zur Zeit bereits als maßgebend betrachtete Verfahren zur konsequenten Methode ausgebaut, namentlich, daß die Grabungsergebnisse immer von zwei Richtungen her untersucht und bewertet wurden: einerseits aufgrund der im Verlaufe der Grabung gewonnenen stratigraphischen und topographischen Beobachtungen (im gegebenen Fall architekturgeschichtliche Untersuchungen), andererseits aufgrund der gründlichen Untersuchung der zutage gekommenen Funde nach Gattungen und Gruppen. Eines der wichtigen Ergebnisse dieses letzten Verfahrens bekommen wir mit vorliegendem Band in die Hand, der die Publikation, Analyse und Systematisierung der auf dem Gebiet von Kerameikos zutage gekommenen griechischen Lampen enthält. Da die anspruchsvollen Ausgaben über die Kerameikos-Arbeiten das erwartete Niveau sehr hoch gesetzt haben und die Untersuchung der Athener griechischen Lampen auch schon vor diesem Band sehr reiche Ergebnisse hatte, zeigt das Buch von Sch. weit über die einfache Materialpublikation hinaus. Abgesehen von den anderen Arbeiten über die griechischen Lampen, hat vor allem die musterhafte Publikation der amerikanischen Agora-Grabungen zutage gekommenen zahlreichen griechischen Lampen und die darin von R. H. Howland ausgearbeitete Systematisierung so einen zuverlässigen Ausgangspunkt geboten, der die Arbeit der Autorin bedeutend erleichterte. Sch. hat sich aber nicht damit begnügt, aufgrund Howland's System die auf dem Gebiet von Kerameikos gefundenen griechischen Lampen zu klassifizieren und veröffentlichen, sondern sie hat das Material der beiden großen Fundorte ständig gegenüberstellend ihr

eigenes Material mit einer solchen Akribie und kritischen Wachsamkeit systematisiert, als wenn sie die Athener griechischen Lampen als erste hätte systematisieren müssen. Dieser Methode ist es zu verdanken, daß der Lampen-Band des Kerameikos nicht nur zahlenmäßig den Corpus der bisher bekannten griechischen Lampen erweitert, sondern er erweitert unsere Kenntnisse auch qualitativ mit neuen Ergebnissen, ferner stellt in der Vordergrund einige, bisher vernachlässigte Forschungsgesichtspunkte.

Nach allgemeiner Beschreibung der Fundumstände folgt der, das Rückgrat des Bandes bildende Katalog (S. 7–100.). Seine Einteilung folgt im wesentlichen der Howlandschen Typologie, diese wird aber fast im Falle aller Gruppen modifiziert, bereichert und korrigiert. Vor jedem einzelnen Typ finden wir einen einleitenden Textteil, der außer der Bezeichnung, Bestimmung und Charakterisierung des Types auch die Datierung und die Grundlagen der inneren Gruppierung innerhalb des Types angibt. Jedes einzelne Stück wird genau beschrieben mit allen dazu notwendigen Angaben, separater Datierung, Aufzählung der Analogien, usw. Auf den Tafeln ist das Photo und ihm gegenüber die Profilzeichnung aller Stücke aufgeführt. Die auf solche Art und Weise musterhaft und einwandfrei genau publizierten Funde untersucht Sch. im weiteren auch nach einigen besonderen Gesichtspunkten. Den vielleicht wichtigsten Teil ihres Buches bildet die eingehende Analyse über die Entwicklung der Formen der attischen griechischen Tonlampen (Zeitgrenzen: 7. Jh. v. u. Z.—80. u. Z.) (S. 101–124.). Sich auf das, in diesem Katalog enthaltene und in anderen Publikationen präsentierte Material — praktisch auf das ganze bekannte attische Lampenmaterial — stützend, führt die Verfasserin die stilare Beschreibung und Analyse der Formveränderungen der Athener Lampen durch. Darin weist sie solche Feinheiten aus, die bisher keine einzige Lampenpublikation berücksichtigte. Zwar ist es keine Neuheit, daß die Griechen, in der Reihe ihrer phantastischen künstlerischen Leistungen selbst im Falle solcher banalen Gegenstände, wie es die Lampen waren, einen wegbrechenden, und jede frühere Lösung grundlegend verändernden, sowohl technisch als auch künstlerisch weiterentwickelnden Fortschritt erzielten, doch ist die Beschreibung, die Analyse und sozusagen logische Ableitung dieser Entwicklung in ihren Einzelheiten neu und von grundlegender Wichtigkeit. Eine so ausführliche Analyse der, von den anfangs geöffneten Schalen bis zum geschlossenen und einen Docht beinhaltenen, über eine separate Brenn-Öffnung (Schnauze) verfügenden Lampentyp führenden Entwicklung hat bis heute kein einziger Forscher durchgeführt. Ein sehr wichtiges Ergebnis der Arbeit von Sch. ist die Darstellung der Ergebnisse der Untersuchungen bezüglich der Art der Anfertigung der Lampen und der Werkstätten. In eine schärfere Beleuchtung als

bisher wird der grundlegende Unterschied zwischen der Anfertigungsart der auf der Töpferscheibe und der mit Hilfe von Matrizen angefertigten Lampen und die daraus folgenden industrieorganisatorischen Veränderungen gesetzt. Einen sozusagen ungebrochenen Weg eröffnet das Kapitel «Griechische Tonlampen im Gebrauch» (S. 141–148), worin wir mit Verwendung sämtlicher Quellen eine ausführliche und bisher fehlende Zusammenfassung über die Verwendung der griechischen Lampen von ihrer Funktion bis zu den technischen Einzelheiten ihrer Betätigung bekommen. Eigentlich gehört das nächste Kapitel, das die Inschriften angibt und analysiert, nicht zu den allgemeinen Fragen, sondern zur Publikation (S. 149–172). Ihre getrennte Behandlung und Aufführung am Ende des Bandes begründet der Umstand, daß abgesehen von den wenigen Ostrakismos-Aufschriften, die mit den Lampen eigentlich nicht viel zu tun haben, geben die Graffiti und Dipinti bezüglich der Verwendung der Lampen wichtige Informationen, am wichtigsten sind aber die Signaturen, bei deren Verarbeitung Sch. das ganze, bisher publizierte Lampenmaterial berücksichtigte, und so hat sie nicht nur die Unterscheidung bzw. die Identifizierung der Signaturen, sondern auch die Klärung der Meister- bzw. Werkstattfragen einen großen Schritt vorangebracht. Den stattlichen Band schließt die Konkordanz der Inventarnummern, diese der Howlandschen Typen bzw. der Überblick der durch vorliegende Arbeit erfolgten Datierungsmodifizierung, das allgemeine Register und der Index der antiken Schriftstellen ab. Sch.'s Arbeit ist nicht nur eine würdige Fortsetzung und Ergänzung der Kerameikos-Serie, sondern ein vollkommeneres als alle bisherige Handbücher der attischen Tonlampen. Mit ihrer Hilfe können wir die zutage kommenden oder in den Museen versteckten Athener Lampen mit einer auch die Agora-Publikation übertreffenden Feinheit und Genauigkeit bestimmen und datieren. Wir können ruhig sagen, daß in den letzten Jahrzehnten, die vorliegende Arbeit inbegriffen, die Kenntnis, das System und der Bestimmungsgrad der griechischen und besonders der attischen Lampen das optimale Niveau erreichte, das früher nur für einige, sehr wichtige künstlerische Denkmalgruppen reserviert war. Das ist nicht nur ein Zeichen für den allgemeinen Fortschritt der griechischen Archäologie, sondern dies spiegelt auch eine gewisse Veränderung in der Anschauung wider: es demonstriert die, seit längerer Zeit zur Geltung kommende Tendenz, die mit der früher herrschenden einseitigen ästhetisierenden Anschauung brechend, jede Gruppe des archäologischen Nachlasses als gleichwertig betrachtet und dieselbe Aufmerksamkeit den unbedeutend erscheinenden Denkmälern wie den hervorragenden Schöpfungen widmet.

L. Castiglione

M.-O. Jentel: Céramiques hellénistiques à reliefs (C. H. A. R.) I. Les gutti et les askoi à reliefs étrusques et apuliens. Essai de classification et de typologie. I–II. Texte et Planches. Leiden, E. J. Brill, 1976. XVIII + 476 p., 73 pl., 2 cartes.

Depuis l'oeuvre de R. Pagenstecher intitulée «Die calenische Reliefkeramik» parue en 1909, on n'a publié aucune monographie intégrale sur la céramique à reliefs au vernis noir de l'hellénisme italien. Si nous y ajoutons que l'oeuvre de Pagenstecher — bien qu'on l'ait beaucoup citée à cause de son caractère unique — a été préparée à la hâte et ne reflète pas une recherche suffisamment approfondie, par rapport à son époque non plus, et que la céramique en question constitue en Italie antérieure à l'époque impériale la céramique de luxe à reliefs, de plus l'un des groupes les plus nombreux de la céramique à reliefs hellénistique, l'importance de l'entreprise de l'auteur s'explique tout clairement. L'étude exigea beaucoup d'efforts. Comme en général dans le cas des trouvailles en masse, particulièrement dans le cas de trouvailles cachées dans les dépôts encombrés et difficilement accessibles des musées italiens, elle devait effectuer un long travail plein d'abnégations et d'ennuis. Il est compréhensible et logique que Jentel envisage la mise au point de toute la céramique hellénistique à reliefs trouvée en Italie, et ainsi ce tome n'est que la première partie d'une grande série de monographie. Au premier regard la dimension du tome qui ne contient que l'étude partielle des gutti et des askoi et les détails dans les parties descriptives paraissent étonnants. Si l'on pense par exemple à l'oeuvre de J. D. Beazley où l'auteur réussit à concentrer dans une dimension toute pareille le système d'une grande masse de céramique d'une qualité beaucoup plus haute, il se pose la question de la mesure exagérée. Mais après avoir attentivement lu les idées méthodiques de l'auteur dans l'introduction et nous nous enfonçons dans le catalogue, nous devons forcément reconnaître que la dimension exagérée où chaque pièce reçoit — si c'est nécessaire — une entière page imprimée, sans parler du texte traitant le groupe en question, correspond aux exigences méthodologiques des recherches archéologiques modernes et on ne peut pas la critiquer. Cette fois-ci Jentel devait effectuer des travaux divers. Avant tout elle a du présenter la céramique encore non publiée ou insuffisamment publiée. Lorsqu'au cours de ce travail elle a tenu compte de toutes poteries ou des fragments considérables appartenant à ce sujet, elle s'est appuyée sur les publications anciennes, sur les pièces se trouvant dans les musées et sur la matière découverte aux fouilles modernes, elle a pu établir à juste titre un tableau descriptif où toutes les données se figurent qui peuvent intéresser la recherche et là, où ces données sont absentes, la rubrique vide attire l'attention sur cette

négative. Ainsi après l'introduction traitant des questions techniques générales, la partie principale de l'ouvrage est un catalogue monumental qui contient tout d'abord le catalogue des gutti et des askoi étrusques puis celui des gutti et des askoi apuliens, suivant, le système le plus nuancé possible, présentant la matière selon les formes principales de vases et, à l'intérieur de ces groupes, selon les thèmes des reliefs. Tous les groupes commencent par un texte analogue qui éclaircit les motifs et les critères de la séparation, les traits caractéristiques du groupe, puis sa localisation et sa datation. Ce texte est suivi par le catalogue mentionné en forme de tableau. Auprès d'une mise au point tellement soignée il est étonnant que le tome contenant les planches ne présente que le fragment des pièces traitées avec si grande précision. Ce fait a naturellement une cause technique; comme dans l'introduction nous apprenons, l'auteur a dû s'appuyer pour la plupart uniquement sur soi-même au cours de la recherche. Le nombre des illustrations relativement petit et leur qualité pas tout à fait irréprochable sont compensés par le fait que chacun des types principaux, des groupes et des types d'images est présenté tout au moins par une image, et la bibliographie concernant les pièces est admirablement complète, ainsi au cours de la recherche ultérieure aucun malentendu ne peut pas s'imposer. En général — sans considérer l'essentiel de l'ouvrage — la précision absolue, la publication des détails les plus petits donnent le trait principal de l'entreprise déprimant à un certain degré mais nécessaire de toute manière. Les spécialistes des humanités se trouvent de plus en plus au milieu des flots d'informations et de publications. La vue d'ensemble individuelle devient de plus en plus difficile. C'est pourquoi les œuvres trop détaillées à grande dimension nous inquiètent. En même temps nous devons reconnaître que les exigences scientifiques et le progrès ne peuvent être assurés que par cette manière. Le temps a passé lorsqu'un archéologue a pu s'appuyer sur son autopsie et sur ses lectures sous tous les rapports. De nos jours il est tout à fait impossible de tout voir et tout lire. En même temps les exigences des définitions et de la systématisation augmentent d'année en année. Aujourd'hui nous exigeons la localisation précise, la datation exacte, de plus la détermination de l'atelier et celle du nom du potier, — au moins en principe — dans tous les genres. Pour atteindre ce raffinement il faut que certains spécialistes étudient et systématisent avec le travail de sa vie un groupe exactement délimité des trouvailles aspirant à la totalité possible. Mais s'ils ne publient pas leur travail les collègues et les futurs spécialistes se trouvent dans une situation désespérée. Les déterminations deviennent dogmes, le contrôle et l'enrichissement, l'analyse d'autre point de vue deviennent impossibles. C'est pourquoi la fixation tellement détaillée de l'inventaire descriptif

et de la systématisation sont inévitables, tout en reproduisant (et présentant ses rapports) le groupe entier de trouvailles.

Au travail de Jentel seulement la publication des tomes ultérieurs donne sa valeur véritable et son enseignement. Pour le moment il n'est achevé que la mise au point d'un seul type de vase (à côté des gutti, le nombre des askoi est insignifiant) celle des petites poteries à vernis noir, à évier en tube, à corps aplati et rond, à l'anse ronde, ornées sur le couvercle de reliefs en médaillon provenant de deux territoires, de l'Etrurie et l'Apulie. Il lui reste encore l'étude de ce type provenant d'autres territoires de l'Italie, sans parler des autres types de vases hellénistiques italiens à reliefs à vernis noir, surtout des coupes. Jentel a ouvertement concentré l'attention sur la question de la typologie, de la localisation et de la datation, et elle n'avait pas le temps d'analyser iconographiquement et stylistiquement les représentations en reliefs. Ce travail est encore à effectuer dans le cas de tous les groupes de vases. Tout de même dans le livre de Jentel nous pouvons saluer non seulement un début prometteur et une méthode de publication satisfaisant toutes les exigences, mais quelques données historiques qui y se dessinent. Bien que l'auteur n'ait pas réussi à découvrir la fonction originelle des gutti au cours de ses analyses intenses, pourtant en procédant par éliminations elle a approché de la fonction uniquement possible à tel point que comme l'hypothèse la plus vraisemblable nous pouvons la placer devant toutes les autres théories. Ces petits vases étaient sans doute flacons de parfum, bons aussi à étendre le parfum sur le corps. Il est un résultat important qu'elle a isolé le groupe étrusque, et surtout qu'elle a reconnu que le nombre des pièces préparées en Etrurie est non seulement plus petit que celui des pièces apuliennes, mais elles sont plus récentes: La plupart des pièces date de début du 3^e siècle avant notre ère, pendant qu'en Apulie ce groupe de vases fleurissait au dernier tiers du 4^e siècle avant notre ère, et il a pénétré de peu au début du 3^e siècle. Selon toute vraisemblance nous devons chercher le lieu du départ en Apulie, la situation chronologiques présente une coïncidence avec la dernière grande époque de la céramique à figure rouge. Alors que parler des conclusions historiques serait très prématuré, tout de même il semble que c'est l'intervention romaine qui a mis fin à la production en masse de la céramique à reliefs à vernis noir, par la guerre de Pyrrhos dans le cas de l'Apulie et dans le cas de l'Etrurie par son annexion. L'unique insuffisance formelle que nous ne pouvons pas laisser sans critique, c'est la manque du tableau typologique des formes de vases, des profils etc. Selon toute apparence nous recevrons tels tableaux dans l'un des tomes ultérieurs.

L. Castiglione

R. S. Bagnall – P. J. Sijpesteijn – K. A. Worp: Ostraka in Amsterdam Collections. *Studia Amstelodamensia ad epigraphicam, ius antiquum et papyrologicam pertinentia*. Vol. IX. Zutphen, Terra Publishing Co., 1976. 102 p., 17 pl.

In this important series three eminent authors publish 95 ostraka of the Amsterdam Museum giving only descriptions of 15 of them. The ostraka published in this volume (given the usual abbreviation by the authors as *O. Amst.*) provide an almost completely unpublished group for further research. The pieces were acquired in Luxor in recent decades which obviously does not mean their finding site but their majority originates from Upper Egypt. Most of the pieces are in the collection of the University of Amsterdam, a few can be found in some private collections in the city. Especially the publication of the latter might mean a gap-filling documentation for the future. The authors publish the texts according to the method and markings of the Leiden convention, giving them continuous numbers within the volume. The name of the piece is followed by the inventory number, the dating, then comes the description of the ostrakon and the character of its contents. The text was printed keeping the lines separately which is occasionally followed by a translation, then come the notes and commentaries relating to the numbered words and text details. The more important pieces are well illustrated on the photographs of the supplementary plates. The very carefully compiled analytic index is very important. The order and the grouping were determined by the content of the texts. Since there are no literary texts (quite usual with ostraka) a school practice document, a sub-literary text heads the collection. This is followed by six Ptolemaic ostraka, all receipts without exception. The rest of the texts are of Roman times arranged according to the following subject groups: texts concerning the Roman army and administration (8–21), private letters (22–36), receipts for money taxes (37–60), receipts for grain taxes (61–68), accounts (69–77), lists (78–83), uncertain texts (84–90). The Byzantine texts (91–93) are followed by the mentioned list of pieces not published textually in the volume.

There is no question that the most important and most interesting texts of the volume are nos 8–21. These provide significant information concerning the internal military control of Roman Egypt, the soldiers serving as a police force, and the guard stations. This group of ostraka obviously must have been part of some archives which belonged to the headquarters of some militia serving as guards to a district. The ostraka make it clear that the personnel serving as police force at the stations were part of the staff of the armed Roman army and served to strengthen the internal safety of the country. Compared to these official

documents the private letters do not contain extraordinarily interesting texts, whereas the receipts and other commercial notes, forming the majority of the ostraka, further enrich our data relating to the depressing state bureaucracy in Egypt and the even more depressing state exploitation. The precise and excellent text publication, the compressed but occasionally necessary fundamental commentary are all highly respectable.

L. Castiglione

S. Tassinari: La vaisselle de bronze, romaine et provinciale, au Musée des Antiquités Nationales. XXIX^e supplément à Gallia. Paris, CNRS, 1975. 84 p., 40 pl.

R. Joffroy, le conservateur en chef du Musée des Antiquités Nationales souligne dans la préface du catalogue que dans les musées français archéologiques à peine peut-on trouver des vaisselle de bronze gallo-romaine parmi les objets exposés. Cela s'explique par le fait tout simple que la postérité n'a pas laissé subsister les objets de métal, surtout les vaisselles de métal qui contiennent relativement beaucoup de matériaux et qui peuvent être remployées facilement. Pour cette raison il est de grande importance la collection du musée provincial le plus important de la France qui contient un grand nombre de récipients en bronze romains. D'entre eux les objets les plus importants étaient naturellement publiés auparavant, de plus mainte fois, mais la plupart n'était pas encore publiée, et il manquait surtout la publication réunie et complète de la vaisselle. Le catalogue de T. comble ces vides, et sa valeur principale est la concision et la brièveté en comparaison des publications archéologiques françaises ayant toujours une grande valeur, mais souvent surmesurées. L'auteur a allié la totalité à la brièveté. Ainsi dans un tome relativement mince, pas très cher et facilement traitable nous trouvons tous les récipients de bronze gallo-romains de la collection importante avec leurs photos. A peine peut-on trouver quelques pièces dont l'illustration n'a pas été possible ou nécessaire pour une raison quelconque. Dans le catalogue pourvu d'un numérotage successif il se trouve la description des groupes de vaisselle suivants: les casseroles et patères (nos. 1–34) les passoires et louches (nos. 35–37) les coupes, plats et bassins (nos. 58–116) les situles (nos. 117–148) et enfin les vases (nos. 149–209). Chaque titre commence par les données fondamentales, puis continue par la description modèle de la pièce, qui est suivie des commentaires et de l'énumération des analogies et de la bibliographie. Sur les questions générales de la datation et de la systématisation, ce n'est pas le catalogue mais plutôt l'introduction brève et concise qui donne la réponse. Au début du tome il y a une riche bibliographie et ce sont les index (selon les

lieux de découverte et selon le numéro d'inventaire) qui rendent facile l'utilisation multiple du catalogue. La composition des tableaux est très économique. Pour économiser la place on a arrangé les pièces coupées suivant les contours de telle manière pour qu'on puisse en mettre sur le même tableau le plus possible; deux photos de la même pièce ne sont publiées qu'en cas de nécessité. Toutefois cette publication concise et économique est à notre avis plus utile que l'excès contraire: la publication à texte et documentation surmesurés. Il est vrai que la publication brève nécessite que le chercheur voulant occuper d'une pièce d'une manière plus approfondie, s'adresse au musée pour les renseignements ultérieurs, mais cela est inévitable même dans le cas des catalogues prolixes. Le but essentiel qui est l'intérêt et le devoir de tous les musées et de tous les archéologues consiste en ce que les trouvailles soient publiées sans exception dans leur totalité, dans une forme facilement traitable. L'oeuvre écrite par T. s'approche de ce but beaucoup mieux que les oeuvres où le chercheur, en les lisant et étudiant, tombe sur des commentaires qui lui sont superflus, soit parce qu'il est spécialiste lui-même et s'y connaît, soit parce qu'il n'est pas spécialiste et ainsi il n'a pas besoin d'explications compliquées. Certain, même le catalogue le plus bref et le plus concis vaut cent fois plus que les séries de publications exigeantes à l'excès, qui se prolongent, pour cette raison, à l'infini et souvent ne s'achèvent jamais. D'autre part la matière publiée dans le tome est très variée au point de vue de la forme et de la fonction, et elle renferme tous les types fréquents de la vaisselle de bronze romain. Parmi eux il n'y a guère des pièces à une valeur particulièrement artistique ou iconographiquement intéressantes exceptées quelques manches de patères et quelques anses de cruches et deux vases à reliefs (nos. 186 et 104). Pour terminer nous ne pouvons faire autre chose que souhaiter que tous les musées où la vaisselle de bronze est encore à publier, publient le plus tôt possible cette matière importante avec une totalité pareille, avec précision et clarté.

L. Castiglione

J. W. Hayes: Roman Pottery in the Royal Ontario Museum. A Catalogue. Royal Ontario Museum. Toronto 1976. ix + 69 pp., figs 1–12 and Pls 1–40 on pp. 71–125. \$ 13.50

The present catalogue — the manuscript was closed a year after the publication of the author's great synthetic work (Late Roman Pottery. A Catalogue of Roman Fine Wares. The British School at Rome 1972) — presents the greater part of the important antique and late-antique pottery collection of the Toronto Royal Ontario Museum. The Meroitic and

Nabatean, the Romano-British and Gaulish Samian collections, the black-glaze wares and Megarian bowls are going to be published in separate catalogues and in the planned fasciculi of the *Corpus Vasorum Antiquorum*.

The material discussed here originated back to the Mediterranean regions of the Empire, and two collections set up in the beginning of this century constitute the foundation of it: the pieces bought by C. T. Currelly, the first director of the Royal Ontario Museum, and the Sturge Collection deriving from England in 1918.

The construction of the catalogue is: I. Special Collections. Arretine Ware: Moulds and Relief-Ware. Fragments from Arrezzo (Cat. Nos 1–21, pp. 3–7); Roman Pottery from Ventimiglia (Nos 22–52, pp. 8–12); II. General. Terra Sigillata: Italian and Gaulish Wares (Nos 53–74, pp. 13–17); Eastern Sigillata Wares (Nos 75–93, pp. 18–21); African Red Slip Ware (Nos 94–106, pp. 22–23); Egyptian Red Slip Ware (Nos 107–134, pp. 24–27); Lead-glazed and Related Wares (Nos 135–137, pp. 28–29); Italian Thin-walled Wares (Nos 138–147, pp. 30–31); Various Roman Wares (Nos 148–170, pp. 32–36); Egyptian Fabrics (Nos 276–358, pp. 54–65); Wine-Amphorae (Nos 359–369, pp. 66–68). The volume is completed by a Selected Bibliography (pp. vii–viii), Abbreviations (p. ix), an Introduction (pp. 1–2) and Index of Donors, Collections and Sources resp. of Provenances (p. 69).

The figs 1–13 drawings with 1:2, 1:3 scale inform us about the types, and on the plates 1–40 all the important vessels and fragments can be studied. The construction of certain parts of the catalogue is: a short introduction about the present state of researches, about the provenance, spread and chronological situation of the type in question, then the certain items follow; the system of their description: illustration, ROM inventory number, the definition of the form, size in centimeters, the description of the fabric and ornamentation, comments (with analogies), attribution (if possible), dating. When it is necessary the groups are divided into sub-groups; the system of typology is taken from the synthetic work of the author (Late Roman Pottery).

The critic — not only because of partiality towards a sphere he is keenly interested in — deems the typological classification of the Egyptian pottery especially excellent. That, with its minuteness, surely would be a great help for that who makes up his mind to elaborate the so much missing synthesis of the Roman and late-antique pottery of Egypt.

At the same time, from this chapter of the catalogue all the difficulties, one is confronted with when trying to classify Egyptian pottery, distinctly become evident: e.g. the unseparability of the so-called «Aswan Graeco-Roman Ware» (cp. W. Y. Adams:

Progress Report on Nubian Pottery Part II. Kush 16, in print) and the other contemporary Egyptian painted red wares (cp. Cat. Nos 192–193); the unsolved dating of the Later Fayoum Ware (Nos 200–205), and the ambiguity of its relation to the similar Upper Egyptian wares (Nos 206–223); the problem of certain types' function (the definition of Nos 234–237: «votives or moulds» is only tentative); the origin of the «fine barbotine ware» also represented in the ROM material (Egypt or Nubia); and the paradox dating of the type (Hayes dates it on the basis of Nubian finds to the late 1st–early 2nd century A. D. taking no notice of the fact, that the Nubian finds, in turn, were considered to belong to the 1st–2nd century according to their Egyptian analogies). The Late (Coptic) Wares are also problematic ones. Mainly the unpublished Karanis finds served for dating the «Fayoum» painted ware to the 5th–6th century A. D. But the Karanis finds (pottery, glass) and the style and date of the traditional dating evidences (papyri, ostraca) are diametrically opposed to each other. In all probability Hayes is right (and earlier Harden was, too, in *Roman Glass from Karanis*, Ann Arbor 1936) in treating the «dating» evidences and the finds quite separate from each other in the case of Karanis, but the reader, who is not so familiar with the Egyptian stratigraphical circumstances, would be less scandalized by this conduct if the author cited the lessons of the Coptic pottery-publications — though low in numbers — to vindicate his view. E.g. Du Bourguet (*Die Kopten*, Baden-Baden 1967. 133) surely could convince him that the 5th–6th century dating of Nos 261–264 is still too early yet, the 7th century, or moreover, the first half of the 8th century is even more plausible. In the case of No. 265 it should be taken for granted that it was made in Nubia (cp. W. Y. Adams, *Progress Report on Nubian Pottery Part I*, Kush 15, footed bowls from types 77–78; L. Török, Abdallah Nirqi 1964. *The Pottery Finds of the Settlement*, Acta Arch. Hung. 27 (1975) 429 ff.); and it is not from the 5–6th centuries: the other possibility given by Hayes (possibly Chr. Nubian) is more appropriate, so it dates back to the 9–10th centuries.

The 2nd–3rd century dating of the specially decorated piece No 192 (jar, inside decoration on bottom: female bust) seems to be too early. According to the inner painted bust the 4th century also should be taken into account, because its style is very near to the 4–6th century tempera paintings (Berlin, Staatl. Mus. Frühchr.-byz. Slg. Nr. I. 6113 and K. Wessel, *Koptische Kunst. Die Spätantike in Ägypten*, Recklinghausen 1963. fig. XIII). The white-red frieze of the outer side is also a characteristic feature of the Coptic pottery (in a cruder version Berlin Staatl. Mus. Frühchr.-byz. Slg. Nr. I. 6064, Wulff, *Bildwerke I*. Nr. 1528, and in this catalogue No. 110). On the other hand I do not think it probable that No 193

is «a cruder version of the ware of 192» (p. 41). Its style of painting, especially the black pomegranate-«silhouettes» are known from the circle of Hadra-vases.

Naturally this catalogue is important not only from the point of view of the Egyptian pottery. The Arrezzo sigillatae would be reckoned on special interest, especially No. 54 relief-chrater with the two-line stamp: FELIX/L.TITI (?); the Eastern Sigillatae Nos 75–81; No 170 relief-vessel with the busts of Zeus Ammon, Isis and Harpocrates (cp. Staatl. Mus. Preuss. Kulturbes. Ägyptisches Mus. Katalog, Berlin 1967. Nr. 1015, and the analogies — surely from Egyptian sites — cited there.). Moreover, Cat. Nos 277 and 363 are also important (from Betlehem resp. Egypt) because of the coins found inside them: silver denars of Nero (in 277) and 197 Alexandrian billon tetradrachmas (in 363) minted between 42–43 A. D. and 69–70 A. D.

The present catalogue of the Royal Ontario Museum together with the great catalogue of the author published in 1972 will serve as essential aid for everybody who deals with the antique and late-antique Mediterranean. It is to be hoped that the following catalogues — promised in the introduction — are soon going to be published.

L. Török

M. A. Besborodow: Chemie und Technik der antiken und mittelalterlichen Gläser. Mainz, Verlag Philipp Zabern 1975, 327 Seiten, 52 Abb.

Die antiken und mittelalterlichen Gläser sind nicht nur für die Archäologen, Kunsthistoriker oder Historiker Dokumente von großer Bedeutung, sie erweckten in den letzten Jahrzehnten auch unter den Chemikern, Physikern und Technologen großes Interesse.

Über die archäologischen, historischen und produktionstechnischen Feststellungen hinaus spielten die Gläser sowohl in der antiken Welt als auch im Mittelalter eine wichtige Rolle im Handel und Wirtschaft. Über die schon seit langem bekannten italienischen, orientalischen oder anderen westlichen Glasmanufakturen hinaus wächst ihre Zahl durch die Neuentdeckungen der Forschung immer mehr an. Man ist immer mehr bestrebt, die lokalen Glasmanufakturen kennenzulernen, auch die Rolle der aus großen Glasgewerbe-Zentren «exportierten» Glasbläser kann nicht vernachlässigt werden, und die wirtschaftlichen Probleme im Zusammenhang mit der Glasproduktion stehen immer mehr im Vordergrund.

Zur genaueren Beantwortung der archäologischen, historischen, wirtschaftlichen und Handelsfragen trägt bedeutend die chemische und technologische Untersuchung der Gläser bei. Wir nehmen die Arbeit des Autors mit Freude auf, weil er darin der Forschung seine während dieser Untersuchungen erzielten Er-

gebnisse darlegt. Er behandelt die methodologischen Fragen, das natürliche Glas, stellt dem Leser die Rohstoffe, aus denen Glas entsteht, vor, ferner die Technik des Glasschmelzens, die Werkzeuge der Glasherstellung und -bearbeitung — auch deren Rekonstruktionen —, die Technik des Glasblasens und die Anfertigungsweise des Tafelglases. Nicht zuletzt ist das siebente Kapitel sehr wichtig, in dem die Unterschiede und chemischen Charakteristika der antiken und mittelalterlichen Gläser geschildert werden. Dies wird vom Autor außerdem anhand von zahlreichen Tabellen veranschaulicht. Im Literaturnachweis zählt er mit 554 Titeln schwer zugängliche oder bisher nicht genügend bekannte Arbeiten auf, die bei der weiteren Forschung der Zukunft nicht zu vernachlässigen sind.

Das Werk ist eine wichtige Station in der chemischen und technologischen Erforschung des Glases. Es ist ein Wegweiser für die weitere Arbeit und macht uns auf Möglichkeiten aufmerksam, die zu unseren historischen und wirtschaftlichen Einschätzungen bedeutend beitragen können.

Anschließend verdient der Verlag für die außerordentlich schöne typographische Ausführung des Buches Lob und Anerkennung.

L. Barkóczy

D. Tudor: Corpus Monumentorum Religionis Equitum Danuviorum [CMRED] II. The Analysis and Interpretation of the Monuments. Leiden, E. J. Brill, 1976. 309 S., 15 T., 2 Karten.

Der erste Band der vorliegenden Arbeit, worüber wir in der Nr. 22/1970, Seite 445 ff. dieser Zeitschrift berichteten, hat die Denkmäler der donauländischen Reitergottheiten, in sorgfältiger Darstellung und mit guter Photodokumentation beschrieben. An dieses, damals 199 Denkmäler beinhaltende Corpus schließt sich der vorliegende Band an, der die vielseitige Analyse und nuancierte Auslegung der formellen und inhaltlichen Elemente des publizierten archäologischen Materials beinhaltet. In der Einleitung ergänzt und korrigiert der Verfasser einen Teil der im ersten Band erschienenen archäologischen Hinterlassenschaft des Kultes (5 ff.), anschließend stellt er die nach dem Erscheinen des Corpus publizierten bzw. entdeckten neueren Denkmäler dar (9 ff.). Unter Berücksichtigung dieses «Supplementum» können wir jetzt 232 Relieftafeln, Scheiben bzw. gehauene Gemmen als den Nachlaß der Donau-Reiter in Evidenz halten. Und hier können wir gleich bemerken, daß sich dieses relative beträchtliche Kult-Material hinsichtlich der Fundorte unter drei Donauprovinzen aufteilt: Dazien, (60 St.), Moesien (58 St.) und Pannonien (72 St.). Auf die wichtige Rolle Pannoniens in der Geschichte dieses Kultes machte die unermüdliche publizierende Tätig-

keit von József Hampel aufmerksam, die im Literaturüberblick des Verfassers (23 ff.) auch entsprechend gewürdigt wird. Der bisher bekannt gewordene archäologische Nachlaß des Kultes der Donau-Reiter — eigentlich kann es sich nur darum handeln, da schriftliche Quellen über diesen Kult bis jetzt vollkommen fehlen — ist hinsichtlich des Materials einer der abwechslungsreichsten Nachlässe. Daher ist es vollkommen begründet, daß der Verfasser den technologischen Problemen der Denkmäler und den Werkstattfragen ein separates Kapitel gewidmet hat (59 ff.). Wie das aus der publizierten, lehrreichen Zusammenstellung ersichtlich ist, wurde die Mehrzahl der kultischen Denkmäler der Donau-Reiter, 104 Stücke, aus Marmor angefertigt; diesen folgen die auch wegen ihres Materials einen stark magischen Charakter habenden Bleitafeln und Scheiben (92 Stücke). Der überwiegende Teil dieser letzteren, 66 Stücke, kam in Pannonien zutage. Neben dem Marmor und Blei spielte im Kultinventar der Donau-Reiter die aus verschiedenen Steinen (13 Stücke), aus Bronze und Kupfer (5 Stücke) sowie aus Ton (5 Stücke) angefertigten Denkmäler eine verhältnismäßig untergeordnete Rolle. Für die Gemmenherstellung (13 Stücke) wurde, zumindest bei den erhalten gebliebenen und nicht bei den, aufgrund von Zeichnungen und Abdrücken bekannten Exemplaren immer edles Steinmaterial (Chalcedon, Lapis Lazuli) verwendet. Die Ergebnisse der petrographischen Untersuchung der als Votivgaben betrachteten Marmor- und Steinarbeiten könnten mit wichtigem Hinweis bezüglich der Bestimmung der Werkstätten und der umstrittenen primären Zentren des Kultes dienen. Uns ist vollkommen klar, daß es leichter ist die Wichtigkeit einer solchen Materialuntersuchung zu betonen als zu verwirklichen, nicht zuletzt deshalb, weil die für die Durchführung der petrographischen Untersuchungen zuständigen Laboren im allgemeinen beschränkt mit vergleichbaren Marmor- und Steinmaterial versehen sind. Mit Rücksicht auf die obige Tatsache ist es vollkommen verständlich, daß die erwünschte Materialuntersuchung auch an den Marmor- oder Steindenkmälern der Donaureiter nicht durchführbar war und diese noch zu den Aufgaben der Zukunft gehört. Nach Meinung des Verfassers konnte das Material der Marmortafeln aus Dazien und Moesien von den Inseln des ägäischen Meeres oder aus Hellas, während dieses der pannonischen Stücke aus Italia stammen (p. 60.). Die gründlichere Erschließung der römischen Marmorsteinbrüche auf dem Gebiet der Ost-Alpen könnte zur Beurteilung dieser Frage noch bedeutende Neuheiten bringen, wobei es doch offensichtlich ist, daß auf dem Wasserwege der Donau und der Sau die Alpenmarmorarten leicht in die südpannonischen sowie moesischen und dazischen Werkstätten entlang der Donau gelangen konnten. Bezüglich der Bleirohstoffquellen bezog der Verfasser keine Stellung.

Unserer Meinung nach konnte dieser wertvolle und für praktischen und kultischen Zwecken oft benützte Rohstoff vorwiegend ebenfalls auf dem Wasserwege und zwar aller Wahrscheinlichkeit nach aus den, im Drina-Tal liegenden, und im III. Jahrhundert besonders produktiven Blei-Bergwerken von Domavia z. B. nach Sirmien gelangen, wo einer der vielleicht bedeutendsten Werkstätten der Bleitafeln der Donau-Reiter gerade in das III. Jahrhundert datiert werden kann. Diese mit Recht für pannonisch haltbare Gruppe der erwähnten Bleitafeln, für die formenmäßig die Placierung der Darstellungsreihe in ein Aedicula mit glatter oder geschraubter Säule und mit halbkreisförmigem Abschluß charakteristisch ist, teilt der Verfasser in zwei Untergruppen. Die frühere von diesen wird aufgrund der Haartracht der den Mittelpunkt der Hauptkomposition bildenden Göttin bis zur Zeit der Severer zurückgeleitet, während die spätere Untergruppe in die Jahre zwischen 240 und 270 datiert wird (p. 82.). Innerhalb der früheren Untergruppe, wenn ich es gut sehe, kann auch eine spätere Variante abgesondert werden — deren Vertreter z. B. die Tafel CMRED I. nr. 132 ist, — die unmittelbar in die zweite Untergruppe hinüberführt. Hinsichtlich der chronologischen Beurteilung der in Frage stehenden Denkmäler ist beachtenswert, daß während ein Stück dieser Übergangsvariante noch nach Dazien gelangte — falls die im Museum von Cluj-Kolozsvár aufbewahrte Tafel (CMRED I 30.) tatsächlich in Dazien zutage kam —, die mit Kanelursäulen und mit der, die Züge von Nemesis aufgenommenen Gestalt einer Göttin charakterisierbare späteste Untergruppe dagegen nicht mehr in diese Provinz gelangte. Die am ehesten wahrscheinliche Erklärung dafür kann sein, daß zur Zeit der Erscheinung dieser späten Tafeln Dazien nicht mehr zur Organisation des *Imperium Romanum* gehörte. Demnach konnten diese Tafeln in den Jahrzehnten nach der Herrschaft von Aurelianus angefertigt werden. Dafür spricht der Fundort der zu dieser späten Untergruppe zählbaren Gorsiumer Bleitafel, das zuerst als altchristliche Basilika, später als römische Villa und zuletzt als ein Palatium bestimmtes Gebäude, das laut neuerer Forschung Ende des III. Jahrhunderts gebaut worden sein konnte (J. Fitz, Gorsium. 1976, 28). Falls wir diese Datierung akzeptieren, so kann es kaum bezweifelt werden, daß die Gorsiumer Bleitafel zur Zeit der Tetrarchie, oder sogar noch später, entsprechend ihrer ursprünglichen funktionellen Bestimmung, als ein kultisch-magisches Kultgegenstand verwendet wurde. Als Werkstattprodukt kann diese Tafel selbstverständlich auch in eine etwas frühere Zeit datiert werden, da aber solche Bleitafeln weder als Lagervorrat, noch als Votivgaben hergestellt wurden, sondern als prophylaktische Kultgegenstände zur persönlichen Verwendung der Gläubigen, können wir bezüglich der Anfertigung der Gorsiumer Tafel kaum bis zu den

260-er Jahren zurückgehen. In seiner früheren monographischen Arbeit (*I cavalieri danubiani* Eph. Dac. 7, 1937, 210 ff.) hat der Verfasser die obere Grenze der behandelten Gedenkgruppe mit gutem Grund bis zur Herrschaft von Konstantin dem Großen hinaufgeführt. Seine jetzige Datierung bedeutet demgegenüber einen Rücktritt. Die Erörterungen von Ernest Will (*Le relief cultuel gréco-romain*, Paris 1955, 330 ff.) können noch nicht vollkommen abgelehnt werden, worin er auf die, zwischen der religiösen Reform von Aurelianus und der pannonischen Bleitafeln aufwerfbaren Verbindungen hinwies. Zwar kann unter den, außer dem obigen Zusammenhang erwähnten Angaben die *Vita Aureliani* der *Historia Augusta* weder die Angabe, daß der Kaiser in Sirmien geboren wurde, (siehe demgegenüber *Eutrop.*, 9, 13 und *Epit.* 35, 1) noch die, daß die Mutter des Kaisers in einem Bezirk der Stadt oder in einem Dorf der Umgebung die Priesterin des Sol-Kultes war — die Bezeichnung *vicus* ist nämlich in dieser Hinsicht zweideutig — als authentisch betrachtet werden, verdient doch die mögliche Verbindung der, den solaren Monotheismus verkündenden pannonischen Bleitafeln und der durch Aurelianus an die Spitze des griechisch-römischen Pantheons gestellten *Sol invictus* unbedingt der weiteren Forschung. Interessant ist, daß während auf den südöstlichen Gebieten Pannoniens die Verehrung der Donaureiter nach 270 noch eine letzte Blüte erlebte, auf dem Gebiet von Dacia Ripensis, wohin Aurelianus einen großen Teil der Bauern-Schäferbevölkerung aus Dazien umsiedelte — aus einer solchen Familie stammte unter anderen der spätere Kaiser Galerius — es kaum Spuren des spätesten Kultusmaterials der Donau-Reiter gibt. Zusammen mit der Verteilung der dazischen Fundorte kann auch diese Erscheinung darauf hindeuten, daß die Verehrung der Donau-Reiter im Kreise der dort für autochthon gehaltenen ländlichen Bevölkerung kaum tiefere Wurzeln fassen konnte.

Zum Schluß auf die Klassifizierung dieser ganzen Denkmälergattung kommend, hat der Verfasser den archäologischen Nachlaß des Donaureiter Kultes — eigentlich übereinstimmend mit seiner früheren Arbeit und die von E. Will seitdem vorgeschlagene abweichende Klassifizierung kritisch bewertend — in zwei große Gruppen (A und B) aufgeteilt. In die erste Gruppe zählte er die Denkmäler, worauf sich in der Gesellschaft der Göttin ein Reiter befindet, in die zweite aber jene Denkmäler, worauf zwei Reiter sichtbar sind. Zweifelsohne ist das eine einfache Aufteilung, wobei es unserer Meinung nach nicht notwendig ist, die vier Reliefs aus Dobruška, worauf das Brustbild der Göttin und zwei Reiter die Fläche ausfüllen, als eine dritte Gruppe (C) zu behandeln.

Als frühesten Repräsentanten der Gruppe A wählte der Verfasser vier Denkmäler aus und sich darauf beziehend spricht er sich dafür aus, daß der ursprünglich anikonische Kult der Donau-Reiter, nördlich der

Donau, auf den südlichen Gebieten Daziens, in der ersten Hälfte des II. Jahrhunderts seine ikonographische Abfassung erlangte (153 ff.). Die erwähnten vier Denkmäler liefern aber unserer Meinung nach keine zuverlässige Grundlage zu dieser Lokalisierung des Ortes der ikonographischen Formgebung. Das an erster Stelle erwähnte Bruchstück aus Romula enthält nur das Kniestück einer stehenden Gestalt mit phrygischer Mütze und hinter ihr eine für Nemesis haltbaren Frauengestalt. Es ist nicht sicher, daß auf dieser Tafel die Brustbilder von Sol und Luna fehlten, die auch auf dem fehlenden Oberteil der Tafel sein konnten, und noch unsicherer ist, daß der Donau-Reiter, wovon gar nichts erhalten geblieben ist, auch auf diesem Relief auf eine, auf der Erde liegende oder sich aufstützende — meistens nackte — Gestalt trat. Das Material dieses Bruchstückes ist übrigens, als eine seltene Ausnahme, laut Katalog bekannt und zwar es ist ein «limestone from Vratza (Bulgaria)». Dieses fragmentierte Relief kann also auch als ein Importstück betrachtet werden. Das Bruchstück der an zweiter Stelle erwähnten Tonform aus Sucidava ermöglicht nicht einmal zu entscheiden, ob sie zur Anfertigung von Tontafeln mit einem oder zwei Reitern diente. In dieser Hinsicht drückt sich im Katalog auch der Autor vorsichtig aus: «seems to have shown a single horseman». Die zu den ältesten Denkmälern der Donau-Reiter gezählte Bronzetafel der ehemaligen Ghica-Sammlung ist ein zweifelsohne sehr wichtiges Kettenglied der ikonographischen Formgebung. Der nähere Fundort dieses Stückes ist aber leider genauso wenig bekannt, wie der Fundort der in dem obigen Zusammenhang erwähnten Bronzetafel des Bukarester Museums. Wie das der Verfasser auf Seite 147 ff. sehr überzeugend erklärt, zeigt die Tafel der Ghica-Sammlung, besonders was den architektonischen Rahmen der Darstellung anbelangt, eine sehr enge Beziehung zu einem der Reiterreliefs von Razgrad. Diese letztere, sowie eine andere, eine Reitergestalt darstellende Razgrader Tafel hält der Verfasser für den «oldest and simplest sculptural expression of the Danubian Single-Rider». Zwischen dieser ältesten und einfachsten, sowie der später zur kanonisch gewordenen Darstellung fehlen zweifelsohne noch einige Kettenglieder. Ist es aber nicht zweckmäßiger diese eher südlich und nicht nördlich der Donau zu suchen? Das Bruchstück der Sucidavaer Tonform kann bei der Beurteilung dieser Frage kaum eine wichtigere Rolle spielen. Das Bruchstück aus Romula dagegen unterstützt direkt diese Ableitung, anstatt ihr zu widersprechen.

Es würde zu weit führen und die Rahmen einer Rezension überschreiten, wenn wir sämtliche wichtigeren, vom Verfasser ausführlich behandelten, aber divergenten Problemkreise dieses reichen Bandes auch nur in Referatform behandeln würden. Die kritische Darstellung solch' wichtiger Fragengruppen, wie z. B. die Wurzeln des Kultes der Donaureiter (137 ff.), die

solaren und kosmischen Elemente der Darstellungen (184 ff.), die mystischen Symbole und ihre Übertragung in den Kult (207 ff.), die von den Darstellungen ablesbaren Riten (223 ff.) um nur einige von den im Buch behandelten und bisher nicht erwähnten ikonographischen und ideologischen Fragengruppen zu erwähnen, würde je eine Rezension verdienen. Einen Teil dieser Aufgabe werden wir hoffentlich bei der Publikation der unter den Nummern 226—7 von CMRED II. angekündigten Denkmäler nachträglich erfüllen können.

Zusammenfassend nur so viel, daß die Feststellungen des Verfassers immer gedankenerweckend, oft überzeugend sind und seine jetzt erschienene Arbeit zusammen mit dem vorangegangenen ersten Band bei der Beurteilung des Ganzen und der Einzelheiten des Kultes der Donau-Reiter für jede weitere Forschung den Ausgangspunkt bedeuten kann.

T. Nagy

E. N. Lane: Corpus monumentorum religionis dei Menis [CMRDM] Vol. III. Interpretationis et Testimonia. EPRO Tome 19^{me}. Leiden, E. J. Brill, 1976. X + 145 p.

With the third volume of his work E. N. Lane concluded his monography on the deity of Asia Minor including all sources and minutest data. The first volume dealt with the monumental sources, the second with the numismatic sources. The appendix of the present volume brings the texts of the literary sources (115—118) and the addenda contain corrections and supplements to the previous volumes, furthermore the comprehensive essay on the Men cult as follows. The evaluation of the monuments of Attica come first, especially the inscription of Sounion (1—16). This shows that the earliest traces of the cult could be found in Attica, and at the same time it is most continuous here and survives the longest. The second chapter deals with the Lydian cult (17—38). Lydia was one of the major homes of the worship of the deity, the monuments are most numerous here, thus this chapter demanded the most detailed treatment. This is followed by the discussion of other areas of Asia Minor except for Lydia and Antioch in Pisidia (39—54). Within this chapter the previously published documents get listed according to a topographic arrangement. Antioch in Pisidia was given a special chapter (55—66). This city was the most significant center of the Men cult; the worship of the god reaches beyond the times of the Romans, and stays important after the Roman colonization as well.

After the topographic organization and conclusion the following chapters treat the main general aspects of the Men cult. The chapter on the epithets of the

god (67—80) besides introducing the moon-god-like attributes shows a rather general and vague character. Only one thing stands out, namely that the local population considered the god its special numen, and within this they worshipped him as a personal and family deity. Not more is gained by the other registered links with other gods (81—98) which on one hand are obvious with the other deities of Asia Minor (or rather their Greek forms), on the other hand they refer to the henotheistic or soteriological associations resulting from characteristic tendencies in the Roman Empire. The chapter on iconography (99—108) which is based on documents presented in the previous volumes provides a few such characteristics which are missing from epigraphic sources, e.g. representations referring to occasional triumphal and military aspects of the god, but mainly his close relationship with rivers and waters. The chapter on the worshippers and general characterization of the god (109—114) is the most interesting. Here we find out that the worshippers of Men came from the lower social strata, they were the *metoikoi* in Attica and the peasants in Asia Minor. The observation about the god being the patron of localities, moreover of families already pointed into this direction. As we see, we face a rather vague but very complex fading outline. The most surprising statement of the author is that Men was not of Asia Minor but originated from Iran, and his growing roots in Asia Minor are evidence to the acclimatizing gods of Persian origin. Considering that even the question of his origin is so uncertain, and the oldest documents come from Athens, we must not be surprised that this multi-faced and multi-sided deity does not have those plastic and defined features as the gods of the Olympus, or even some more important oriental deity in the Roman world. Lane's accurate, precise, and conscientious work of the minutest details hardly allows for presuming hidden data. Consequently the vague, uncertain, and changing character of the Men cult is the reflection of historical reality and not so much the result of undeveloped research. To this untangible and vague character we want to link as a main reason a historic necessity whereby this god of eastern origin, and at home in the eastern part of the Roman empire, especially in Asia Minor was popular in such social strata where the artistic, literary, and theological plasticity was not at all a must within the practice of the religion. Since the god had never achieved an official standing of preference by the state, all exterior fringes were left off which in case of other gods brought forth the solid structure of character, rites, iconography and religious organization. Although the results of such a survey seem uncertain or negative, the value of Lane's three books does not only lie in the fact that he provides us with all available monuments, data, and sources all included in a corpus he corrected the many times one-sided and backgroundless, some-

times simplistic thesis of present research in his evaluating chapter, and contrasted them with the complicated picture of reality.

L. Castiglione

H. J. W. Drijvers: The Religion of Palmyra. Iconography of Religions, Section XV: Mesopotamia and the Near East, Fascicle 15. Leiden, E. J. Brill, 1976. XII + 37 p., LXXX pl.

The format of the fascicles of the series attempting a universal survey correspond with the ideas of the central editorial principles. Each contains a separate bibliography, a brief text without foot-notes which gives a concise introduction to the chosen religious circle, then gives explanations to the illustrations which form the core of the series. Within this framework though all depends on the author making each fascicle very distinct. It is with pleasure that we can state that the author employed a brilliant concept in this fascicle on the iconography of the Palmyran religion which points far beyond the limited usefulness of a supplementary tool providing only a narrow choice generally. D. introduces the reader step by step into his subject field in his introductory text, he makes the history of research of Palmyra known, the field of ruins, its major monuments, obviously mainly the structures serving religious purposes, are well described. This is followed by the material relating to the Palmyran religion approached by an outlined introduction of the history of research. The substance and conclusion of this survey is that there are no literary sources relating to Palmyran religion and the extant inscriptions are laconically brief, containing the names of the represented deities, but mainly only the forms of dedication at best. Consequently the only source material for the religion of the people of the once very important caravan center and the adjoining desert are provided by the archaeological finds, primarily the relief representations. After stating this undebatable fact D. put the illustrative material of this small fascicle together in such a way that it became a basic and full collection of illustrations: in fact he brought all monuments of relief sculpture and wall-paintings relating to the gods of Palmyra found elsewhere together. Thus he created a complete iconographic corpus with individual descriptions of each piece using modest caution but making known all statements that could be proven. Due to this excellent idea this small gap-filling reference work is even more valuable from the point of scholarly research than those selections which follow the concept of «a little from everything». Naturally the price to be paid for the full publication of the most important representations was high, other forms had to be omitted, alas, e.g. there are no examples of the mass of the rich and well published tesserae

of Palmyra at all. Nevertheless this lack is not important from the point of research since the complete and carefully composed corpora of the Palmyran *teserae* are already available. In such a way D.'s deliberately onn-planned, but exactly by this virtue, gap-filling complete collection will be of great use to the research relating to the Palmyran religion even though it differs from the other fascicles of the series. If at all we claim anything we do it from the point of its corpus-like completeness. Beyond the mentioned city map it would have been very useful to publish the ground-plans and pictures of the Palmyran temples (and Palmyran sanctuaries found in other cities), furthermore providing more detailed data in the list of illustrations.

L. Castiglione

J. Wytzes: Der letzte Kampf des Heidentums in Rom. EPRO, tome 56^{me}. Leiden, E. J. Brill, 1977. XIII + 387 Seiten, 23. Tafeln

Der Redakteur der EPRO-Reihe wurde vermutlich bei der Herausgabe dieses Bandes von der Absicht geleitet, das Bild sozusagen abzurunden, das die Reihe, die anfängt, kolossal zu werden, vom religiösen Leben des Römischen Reiches zeichnet. Der Autor des Bandes befaßte sich zuerst in seiner 1936 in Amsterdam verfaßten Dissertation unter dem Titel «Der Streit um den Altar der Victoria» mit diesem Themenkreis. Jetzt bot er im Auftrag von M. J. Vermaseren ein sehr detailliertes Bild über den einzigen, aber in kulturhistorischer Hinsicht außerordentlich interessanten «Moment», als der staatlichen Ausübung der alten Religion in Rom offiziell ein Ende gesetzt wurde. Es ist allgemein bekannt, aber auch die am Anfang angeführte, fünf dicht beschriebene Seiten füllende Bibliographie erinnert daran, daß dieser historische «Moment», und überhaupt der letzte Kampf des Heidentums mit dem Christentum, das den Sieg davon trug (genauer gesagt, mit der Staatsmacht, die sich auf die Seite des Christentums gestellt hatte), zu den meist behandelten und zugleich am genauesten analysierten Fragen der Altertumsforschung gehört. Es sollen und können natürlich die Details aller Fragen sowie die durch die Quellenwerke offen oder unbeantwortet gelassenen Punkte immer wieder wissenschaftlich diskutiert und durch neue Theorien untermauert werden. In diesem Falle hegt der Leser doch Zweifel daran, ob diese sonst von großen Sachkenntnissen zeugende Arbeit im Vergleich zu den Arbeiten von (absichtlich alphabetisch aufgezählt) A. Alföldi, R. H. Barrow, A. Chastagnol, W. Hartke, A. H. M. Jones, P. de Labriolle, S. Mazzarino, A. Momigliano, O. Seeck wesentlich Neues bieten kann. Wenn wir dies im großen und ganzen bezweifeln, müssen wir zugleich hinzufügen, daß dies dem soliden Charakter des Werkes

keinen Abbruch tut, und dem Umstand, daß unter den Untersuchungen, die sich auf die Diskussionen um den Victoria-Altar beziehen, dies die gründlichste Arbeit ist, und der Tatsache, daß das Buch wegen seines Aufbaus und der darin enthaltenen Dokumente praktisch ein außerordentlich nützliches und gut zu handhabendes Hilfsbuch ist. Den als letztes angeführten Gesichtspunkt in den Vordergrund stellend sei an dieser Stelle erlaubt, den praktischen Nutzen des Buches durch sein inhaltliches System zu beweisen. W. gewährt einerseits einen ausführlichen politisch-historischen Überblick über die Ereignisse um 393, dann beschreibt er der Reihe nach die Hauptfiguren, die im Jahrzehnt von 382 bis 393 in den Aktionen um das Verbot bzw. die Rettung des heidnischen Kultes aufgetreten waren. W. widmet ein längeres Kapitel der Person von Ambrosius, der im Lichte seiner Ausführungen als derjenige auftritt, der den bereits erwähnten politisch-ideologischen Kampf siegreich entscheidet. Anschließend erfolgt eine allgemeine Charakterisierung der heidnischen Partei, dann folgen je eine kleine Biographie ihrer Vertreter, wie von Symmachus, Praetextatus und Flavianus. Zum Schluß beschäftigt sich W. mit der problematischen Figur von Gratian, da dieser Herrscher es war, der für die vom Staat verfügte Abschaffung des Heidentums den entscheidenden und einen der letzten Schritte unternommen hat. Dies macht etwa die Hälfte des Buches aus, dem folgen die Veröffentlichung der wichtigsten Dokumente und ihre Kommentare. Die oben erwähnte Kapitel-Einteilung ermöglicht auch schon eine handbuchartige Handhabung des ersten Teiles, wobei der zweite Teil eigentlich eine ausgewählte Sammlung der Quellenwerke ist. Wir können hier im Original und übersetzt die berühmte dritte *Relatio* von Symmachus sowie die Briefe 17, 18 und 57 von Ambrosius lesen. Diesen Texten folgt eine sehr ausführliche Erläuterung (263–320). Der Anhang verleiht der Arbeit einen beinahe lexikonartigen Charakter, in dem die folgenden Dokumente, bzw. Detail-Analysen enthalten sind: die Inschriften, die im Zusammenhang mit den dargestellten Personen stehen, der Charakter der Korrespondenz von Symmachus, die Beschreibung von Ammianus Marcellinus über den Besuch von Constantius in Rom, die Frage der Kontorniaten, die Stellungnahmen der christlichen Schriftsteller zum Krieg zwischen Eugenius und Theodosius (der im Grunde genommen das Schicksal der Bestrebungen der heidnischen Opposition besiegelte), die Dekretum-Inschrift zu Ehren des Flavianus und andere Detailfragen.

Der Archäologe nimmt mit größter Freude den Teil des Bandes auf, in dem J. J. V. M. Derksen die Denkmäler in einer sehr sorgfältig selektierten Auswahl präsentiert, die mit den behandelten Personen, Ereignissen, der Epoche und überhaupt mit den letzten heidnischen Offenbarungen der Kunst des Alter-

tums in Zusammenhang gebracht werden können. Die zahlenmäßig wenigen (insgesamt 25) Denkmäler erfassen alle Gattungen, angefangen von der Architektur (die Curia, die den Victoria-Altar und den Senat beherbergte) bis zu den Münzen. Unpublizierte, un- oder weniger bekannte Stücke finden sich im Buch ebenso wenig, wie bisher noch nicht verwendete Quellenangaben. Die Auswahl der Abbildungen, bzw. der Denkmäler sowie die Konzentration auf den dem Thema des Buches entsprechenden Gesichtspunkt machen diese kleine archäologische Anthologie trotz allem zu einem ausgesprochen anziehenden und interessanten Werk, zu dem ein sehr zielstrebiges, genauer, zu den Problemen Stellung nehmender Katalogtext gehört.

Alles in allem verdient das Buch von W. nach Ansicht des Rezensenten, obwohl es den außerordentlich gründlich erforschten und mehrmals untersuchten Fragenkomplex vielleicht mit keinem ganz und gar neuen Angaben oder Theorien bereichert, in zwei Hinsichten doch Anerkennung. Die eine ist, daß es ein praktisches Hilfsbuch ist, in dem sowohl die Kenntnisse, als auch die ausgewählten Quellenwerke gut zusammen- und zur Verfügung gestellt werden, die andere ist, daß die historische Bewertung des Stoffes, und die Stellungnahme des Autors sehr ausgeglichen sind. Es kann nämlich kaum geleugnet werden, daß in der modernen Historiographie — ganz zu schweigen von den kirchlichen Stellungnahmen — in der Sympathie den letzten Heiden gegenüber, die die antike Kultur und Religion verteidigt haben, der Sentimentalismus der Altertumsforscher dominiert, es kommt aber auch als dessen Gegenteil vor, daß die letzten großen Heiden als einfache «Scheinheilige» dargestellt werden. Die von W. gegebene Charakterisierung und Bewertung steht der Objektivität nahe. Was die Bildung und Originalität von Ambrosius betrifft, hegen wir auch beim Lesen des Werkes von W. keine Illusionen, es ist jedoch bemerkenswert, wie er außer der Darstellung der konsequent kämpferischen Handlungen auch darauf hinweist, daß der Mailänder Bischof im Grunde genommen nicht auf der Seite der staatlichen Verfolgung und Ausrottung des Heidentums gestanden hat, sondern er wollte ihm nur ein für allemal die staatliche Unterstützung entziehen, d. h. sein Standpunkt war dem Begriff der modernen Sekularisation nahe. Was die gegnerische Partei betrifft, macht W. kein Hehl aus seiner Sympathie den Bemühungen des Symmachus-Kreises gegenüber, die darauf abzielen, über die ihres Inhalts schon verlustig gegangenen religiösen Formalitäten hinaus und mit ihnen im Zusammenhang alle Werte und Schönheiten der antiken Kultur zu retten, und der u. a. auf diese Weise zu einem der wichtigsten Helfer der Erhaltung der antiken Literatur geworden ist. Andererseits verschweigt W. auch nicht, daß die Gruppe um Symmachus eine auch gesellschaftlich sehr abge-

grenzte, insbesondere auf intellektuellem Gebiet existierende Elite bildete und vertrat, und daß die Sache, für die sie kämpfte, und zwar die Anerkennung des Heidentums vom Staat, eine anachronistische und hoffnungslose Zielsetzung war, und daß die prominentesten Vertreter der Gruppe auch selbst zu den steinreichen Ausbeutern gehörten. Ein besonders grelles Licht wirft W. auf die Existenz der Ideen des Symmachus-Kreises in den Werken von Ammianus Marcellinus und Macrobius. Eine Frage bleibt aber auch in diesem Buch, und noch in vielen dasselbe Thema behandelnden Büchern, unbeantwortet. Das ist: Wie war das Verhältnis (denn von Beziehungen kann kaum die Rede sein) zwischen dem Kampf der heidnischen Aristokratie und der Religiösität der Volksmassen, genauer gesagt, wie waren in der behandelten kritischen Periode die wirklichen religiösen (also nicht staatlichen oder kirchlichen) Kräfteverhältnisse zwischen den Anhängern der alten Kulte und des neuen Glaubens?

L. Castiglione

M. Gebühr: Der Trachtschmuck der älteren römischen Kaiserzeit im Gebiet zwischen unterer Elbe und Oder und auf den westlichen dänischen Inseln (Brandenburg, Mecklenburg, Fünen, Langenland, Lolland). Karl Wachholtz Verlag, Neumünster, 1976. Göttinger Schriften zur Vor- und Frühgeschichte. Herausgegeben von Herbert Jankuhn und Klaus Raddatz. Band 18., 256 p.

Der Verfasser beginnt sein Werk mit klaren Zielsetzungen. Er will bezüglich der Rolle der in den Gräbern gefundenen, als Bestandteil der zeitgenössischen Tracht gehaltenen Gegenstände eine Antwort bekommen: sind diese Gegenstände Reste der tatsächlichen Tracht, wo, wie wurden diese getragen, er versucht von dem untersuchten Material auf die Personenzusammensetzung der damaligen Bevölkerung bzw. auf die Entwicklung der Tracht innerhalb der beiden Perioden der Frühkaiserzeit zu folgern. Als Grundlage der Forschung verwendet der Autor die Funde von bereits publizierten (auch selbst gesehenen) ca. 1500, mit Beigaben versehenen Gräbern von den im Untertitel aufgezählten Gebieten. Auch wenn das Material nicht vollständig ist, repräsentiert es gut das behandelte Gebiet. Als Methode, Hilfsmittel nimmt der Autor Korrelationstabellen, Diagramme, Rekonstruktions-skizzen in Anspruch und er arbeitet mit vorher genau definierten Begriffen. Als Untersuchungseinheit analysiert er selbstverständlich Körpergräber, als Interpretation für die Funde der Brandgruben-, der Urnen- und der Brandschüttungsgräber.

Die Arbeit besteht aus zwei großen Einheiten: *Körpergräber mit Angaben zur Lage von vermuteten Trachtbestandteilen* und *Gesamtfund*. Entsprechend den regio-

nalen Einheiten werden die Gräber katalogartig aufgezählt mit Bezug auf die Abbildungen beschrieben, anschließend werden die Erfahrungen ausführlich analysiert, und der Verfasser datiert auch die Funde (gemäß der Chronologie von Albrechtsen und Müller mit P I [d. h. I. Jh.] und P II [d. h. II. Jh.] bzw. in der Weiterentwicklung von Egger Stufen B 1 und B 2).

Im Besitz der behandelten Angaben versucht der Verfasser die Bestandteile der Tracht von den Beigaben zu trennen, die nicht als Beigaben zur Tracht ins Grab gelangten. Bezüglich der Schmuckgarnituren stellt er fest, daß diese im eigentlichen Sinne des Wortes nicht existieren, es gibt höchstens nur Schmuckkombinationen. Die Lage, Tragart der einzelnen Schmuckarten ist auf den gegebenen Gebieten — trotz ihrer Trennung — dieselbe. Dementsprechend ist seiner Meinung nach die Hypothese annehmbar, daß die, in den Brandgrabengräbern zwischen der Elbe und der Oder gefundenen Trachtbestandteile, falls diese in ihrer Anzahl und Kombination den oben erwähnten Modellen entsprechen, zur Lebenszeit der Begrabenen auf ähnliche Art getragen worden waren.

Die Rolle der gefundenen Trachtbestandteile untersucht der Autor auch im Rahmen der Textilbekleidung, davon ausgehend, daß die erwähnten Gegenstände mit den nicht erhalten gebliebenen Textilien eine Tracht bilden.

Die Korrelationstabellen zeigen gut, wie oft bzw. wie selten die verschiedenen Trachtbestandteile zusammen vorkommen. Menschen unterschiedlichen Alters wurden in unterschiedlicher Tracht begraben, und auch nach der Jahreszeit, dem Geschlecht, Beruf usw. konnten Unterschiede herrschen.

Zur Klärung der Rolle der Trachtbestandteile gibt der Verfasser fünf Quellen an: 1) Grabfunde außerhalb des behandelten Gebietes; 2) Moorfunde; 3) Germanendarstellungen in den römischen bzw. provincialen Schöpfungen, Plastiken; 4) Trachtdarstellung auf Bildern von nicht germanischen Völkern; 5) Schriftquellen, gleich auch ihre Verwendbarkeit bewertend.

Obige berücksichtigend gibt der Autor die Aufzählung der Textiltrachtstücke von *Germania libera* an.

Ausführlich, je nach Schmucktyp behandelt er sowohl die Frauen-, als auch die Männertracht. Im Falle der Frauentracht (*Nadeln*: zur Befestigung des Kopftuchs, Schleiers, Hauben, als Fibelersatz — *Hals schmuckstücke*: es sieht so aus als ob diese in der Textilbekleidung keine Rolle spielen — *Fibeln*: es gibt regionale Unterschiede, offensichtlich ein Luxusartikel, es kann nicht verallgemeinert werden, daß diese germanisch sind (freigermanisch), zur Frauentracht gehörten 2–3 Fibeln, in vielen Frauengräbern gibt es überhaupt keine, auch im Falle der im Moor Begrabenen ist sie selten — *Gürteltracht*: Gürtelschnallen, Riemenzunge einfache gedrehte Schnur) entdeckt der Verfasser einen, von der Donauebene her kommenden Einfluß, einen, der nicht von den dortigen römischen Provinzen, son-

dern von den nördlich davon lebenden keltischen Volksgruppen her stammt. Der Verfasser nimmt an, daß beide Trachten, die germanische Tracht und die norisch-pannonische Tracht sind sozusagen Folgen der gesamt-keltischen Tracht, die letztere hat sich unter römischem, die erstere unter germanischem Einfluß weiterentwickelt.

Die mit reichem Material illustrierte Untersuchung der Beigabenarten, der Geschlechtsbestimmung, der Beigabenhäufigkeit, der Schmucksorten nach Grabtypen und Gebieten ermöglicht (besonders im Falle der Frauentracht) auch die Bindung der Begrabenen an bestimmte soziale Schichten (je Gebiet unterschiedlich).

Bei der modernen Bearbeitung der Gräberfelder ist die Anwendung der statistischen Methoden heute ein unerlässliches Mittel. Gebühr bietet in seiner Arbeit die gründliche und sehr vielschichtige Form dieser Methode, mit Erfolg.

Zs. Bánki

H. Ament: Die fränkischen Grabfunde aus Mayen und Pellenz. Germ. Denkmäler d. Völkerwanderungszeit Ser. B. Bd. 9 Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1976. 305 S., 35 Abb., 1 Tabelle, 130 Taf., 4 Beilagen.

Im neunten Band der Serie «Die fränkischen Altertümer des Rheinlandes» werden die fränkischen Grabfunde einer topographischen Einheit — des Beckens von Mayen — publiziert. Das Hauptgerüst der Arbeit bildet die Beschreibung, historisch-archaeologische Bearbeitung von vier Gräberfeldern: von Pommershof, Miesenheim, Kottenheim und Mayen. Die Monographie besteht eigentlich aus zwei Hauptteilen: aus der Analyse des archäologischen Stoffes und aus seiner Bewertung sowie aus dem Katalog der Grabfunde.

Im *Vorwort* und in der *Einleitung* (S. 11–21) wird der jetzige Stand der Forschung fixiert und der Leser mit der aus siedlungsgeschichtlicher Hinsicht wichtigen geographischen Umgebung bekanntgemacht. Das Becken von Mayen (darunter versteht man das Gebiet zwischen Andernach und Mayen, das vom Fluß Nette begrenzt wird) war schon in prähistorischen Zeiten bewohnt, im Neolithikum und in der Eisenzeit besonders dicht besiedelt. Die aus der La-Tène-Zeit stammenden Siedlungen existierten sehr oft auch nach der römischen Eroberung weiter. Die großangelegten Siedlungen kommen besonders in der mittleren Kaiserzeit häufig vor. Das berühmte Keramikwerkstatt von Mayen verleiht diesem Gebiet eine besondere Bedeutung. Die Blütezeit dieser Töpfer-Siedlung fiel auf die späte Kaiserzeit, ihr kontinuierliches Bestehen ist aber sogar in der Zeit der Merowinger nachzuweisen.

Im Kapitel *Friedhöfe und Gräber* (S. 22–35) analysiert der Autor die Beziehung zwischen den Gräbern und Siedlungen, die Größe der Gräberfelder, die Grab-

formen und -beigaben sowie die Bestattungsriten. In der Analyse des letzten Themas kommt der Beobachtung der Gefäßbeigaben eine besondere Bedeutung zu. Die Gruppierung der Gefäße nach ihren Formen und Zwecken ergab, daß für die frühere Periode der Bestattungen Speise- und Getränkbeigaben, hingegen für die spätere Periode der Bestattungen nur die Beigabe von Getränken charakteristisch war.

Im längsten Kapitel *Die Grabbeigaben* (S. 36—125) werden praktisch, nach ihrer Funktion gruppiert (Tongefäße, Glasgefäße, Schmuck, Waffen, Schnallen und Gebrauchsgerät), die in den Gräbern gefundenen Gegenstände, die zur Kleidung des Bestatteten oder zum Bestattungsritus gehörten, untersucht und analysiert. Ausführlich werden die Funktionen der einzelnen Fundtypen beschrieben, ihr Verbreitungskreis bestimmt und sehr zurückhaltend die Dauer ihres Gebrauchs bzw., wie lange sie in Mode waren, markiert. — Die Grabfelder sind an Ton- und Glasgefäßen besonders reich. Darin spielte das Vorhandensein des Töpferzentrums von Mayen eine bedeutende Rolle, die in der Römerzeit berühmten Glaszentren lagen aber von diesem Gebiet auch nicht weit entfernt. Die Keramik wird vom Autor aufgrund ihres Materials bzw. der Ausführung (Brennung und Bearbeitung) in drei Gruppen eingeteilt. Obwohl alle drei Gruppen frühere (römische) Beziehungen haben, weisen die Rotgestrichene- und die Tongrundige Ware die engsten Beziehungen zu den römischen Vorbildern auf. Die Gefäße beider Gruppen schließen sich auch in ihrer Form den antiken Keramiken an; dominierende Formen sind die Schalen, Krüge und Flaschen. Unter den Gefäßen der vom Autor als zweite Gruppe behandelten Geglätteten Ware trifft man auf Gefäßformen lokalen Ursprungs: Knickwandbecher und Knickwandtöpfe. — Auch im Glasgewerbe können antike Vorbilder nachgewiesen werden, die römischen Formen veränderten sich sehr langsam. Da in den Gräbern beinahe ausschließlich Becher und Schalen vorkommen, wissen wir nicht, ob lediglich diese Formen in den Werkstätten des Gebiets erzeugt wurden. Auch mit dem blühenden Glasgewerbe — dessen Zentren Köln und vermutlich Trier nicht weit vom Mayener Becken lagen — kann zusammenhängen, daß der häufigste Schmuck der Frauengräber der Grabfelder die Perlenschnüre war. Der Sitz des seinem Grundstoff nach mit dem Glasgewerbe im Zusammenhang stehenden Perlenwerkstatt soll auch in der Nähe gelegen haben. Dank verdient der Autor für den Typenkatalog der aus geschlossenen Fundgruppen stammenden Perlen (S. 293—300), den er am Ende des Bandes veröffentlicht. Den Wert der mustergültigen Beschreibung der Perlen hätte erhöht, wenn die einzelnen Perlentypen durch ein Foto oder eine Zeichnung dokumentiert worden wären. Sehr vielschichtig analysierbare Beigaben der Männergräber sind die Waffen. In den fränkischen Grabfeldern des Mayener Beckens kommen kurze Schwert (Sax) am häufigsten vor und

im allgemeinen zusammen mit einer Lanze. Die Zahl anderer Waffentypen ist auffallend gering, in den vier Grabfeldern kamen insgesamt 5 Spaten, 5 Schildbuckel, 3 Streitäxte und ein paar Pfeilspitzen ans Tageslicht. Ein Bestandteil der Männertracht, der sich sowohl chronologisch, als auch was die historische Zugehörigkeit der Tracht betrifft, am besten analysieren läßt, sind die Schnallen und Beschläge, die den Gürtel verzierten. Sie werden vom Autor nach der Form, der Technik und der künstlerischen Gestaltung gruppiert und die Beobachtungen in Form von Tafeln festgehalten (S. 100—101). Die Beobachtungen des Autors bezüglich der Frauenschuhschnallen, die als Rarität gelten, sind von besonderem Wert.

Bei der chronologischen Bewertung der Funde dient dem Autor die Systematisierung von K. Böhner als Grundlage, die Funde werden als Parallele zur eigenen Chronologie, die bei der Bearbeitung des Grabfeldes von Rübenach aufgestellt wurde, behandelt. Diese Methode ist um so interessanter, da der Autor die Aufgabe auf sich nahm, in diesem Band verschiedene, kleinere und größere gesellschaftliche und wirtschaftliche Einheiten, die einer geologischen Einheit und historischen Periode angehören, gemeinsam, aufeinander abgestimmt zu bewerten.

Die chronologischen und siedlungshistorischen Bezüge der einzelnen Grabfelder werden im Band in zwei Kapiteln behandelt: *Zur chronologischen Gliederung der einzelnen Grabfelder* (S. 126—144), *Grabfelder und Siedlungen* (S. 145—172). Der Autor stellt aufgrund der zahlenmäßigen Daten der Grabfelder: der Graberzahl, der Größe (der Fläche und die Form des Grabfeldes, Grad der Erschließung des Grabfeldes), der Orientierung und Gruppierung der Gräber sowie der chronologischen Gruppen der Funde das System der Bestattungen fest. Die Beigaben, die chronologisch am sichersten zu datieren sind, werden schematisch auf einer Karte dargestellt und dadurch die Schlußfolgerungen des Autors veranschaulicht. Die Grabfelder weisen verschiedene Bestattungssysteme auf. Das Grabfeld von *Pommersheim* besteht aus zwei symmetrischen Teilen: im nordwestlichen Teil «A» befinden sich die früheren, im südöstlichen Teil «B» die späteren Bestattungen. Anders ist es beim Grabfeld von *Miesenheim*. Hier weisen die Gräber der früheren und der späteren Periode im Laufe von 50 Jahren in der Placierung eine starke Homogenität auf. Von diesen beiden weicht das Grabfeld von *Kottenheim* ab, in dem die Gräber, die zur frühen Periode gehören, am nördlichen Rand des Grabfeldes wie in einer Reihe liegen. Die Grabgruppen aus der Merowingerzeit in der Umgebung von Mayen, erscheinen auf ein ziemlich großes Gebiet verstreut. Ob eigentlich alle heute bekannten Grabgruppen zu einem großen Grabfeld gehörten oder nicht, können wir nicht mit Sicherheit feststellen. Viel verspricht in diesem Zusammenhang die neue Publikation des frühmittelalterlichen Keramikzentrums und

der neuen Funde — sowohl hinsichtlich der Siedlungs- und Bestattungskontinuität, als auch der ethnischen Kontinuität bzw. Veränderungen.

Im letzten, einschätzenden Kapitel schließt der Autor auch die Siedlungen in den Kreis seiner Untersuchungen ein. Es lohnt sich, auf die Methode des »Zurückverfolgens« aufmerksam zu machen. Es werden aufgrund der schriftlichen und topografischen Quellen der Siedlungsgeschichte vier Siedlungsarten dargestellt: Gräberfelder bei Höfen, Gräberfelder bei Dörfern, Gräberfelder bei Wüstungen und zum Schluß die Gräberfelder des Töpferortes Mayen.

Den zweiten Teil des Bandes bildet der Katalog der Grabfunde der Gräberfelder (*Katalog* S. 173–290). Hier beschreibt der Autor beispielhaft die zwanzig Gräberfelder der Merowingerzeit und publiziert die Gegenstände, deren Fundorte nicht näher bestimmbar sind; zum Schluß zählt er die Funde auf, deren Datierung unsicher ist. Im abschließenden Teil — *Verzeichnisse* (S. 291–303) — befinden sich Listen und Register, die die Handhabung des Buches erleichtern. Wir hätten auch ein Sachregister beim Lesen des Buches gut gebrauchen können und unsere Arbeit wäre dadurch erleichtert gewesen, wenn auf den hervorragend konzipierten und gezeichneten Tafeln auch die Grabnummern markiert gewesen wären.

Aus einer früher in derselben Serie erschienenen Monographie des Autors (*Ament H.*: Fränkische Adelsgräber von Flonheim in Rheinhessen 1970 und *Neuffer–Müller Ch.* — *Ament H.*: Das fränkische Gräberfeld von Rübenach, Stadt Koblenz, 1973) ging bereits hervor, daß bei der Lösung der Probleme, die während der Bearbeitung der einzelnen Gräberfelder auftauchten, einen weiten Kreis in sein Blickfeld einbezieht. Die eingehende Analyse des archäologischen Fundstoffes liefert für seine zurückhaltenden Schlußfolgerungen eine zuverlässige Grundlage. Er erwähnt aber im Laufe seiner Untersuchungen auch Möglichkeiten, die für eventuelle zukünftige Forschungen einen weiteren Horizont eröffnen können.

Á. Salamon

I. Gedai: Történelmünk pénzeken. (Unsere Geschichte auf Münzen.) Budapest, Közgazdasági és Jogi Kiadó, 1975. 112 p., 114 Taf.

Die mehr als tausendjährige Geschichte der ungarischen Münzprägung, ihre wirtschaftlichen und gleichzeitig künstlerischen Höhepunkte, aber auch Tiefpunkte darzustellen war keine leichte Aufgabe und konnte nur sich auf das reiche Material der Münzsamm-

lung des Ungarischen Nationalmuseums stützend verwirklicht werden. Der Verfasser mußte im wesentlichen mit der Wirre des Reichtums kämpfen und die einzelnen Prägungen mußte er in das jeweilige Leben eingebettet darstellen. Seine Arbeit zählt nicht nur die traditionellen, gut bekannten numismatischen Ereignisse auf, sondern sie berichtet auch über die neuesten Ergebnisse der Forschung (LANCEA REGIS, Grabfund aus Kiskunfélegyháza). Das kleinformatige Buch wird wegen der verhältnismäßig hohen Exemplaranzahl sicherlich einem jeden Interessenten zugänglich sein, was über unsere Fachbücher nicht immer gesagt werden kann.

M. Kóhegyi

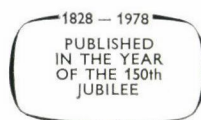
Emanuela Nohejlova-Prátova: Základy Numismatiky. Praha, Academia 1975. 263 p. 64 Taf.

Das Buch will den Leser in die Kenntnisse der Numismatik einführen. Es besteht aus fünf Kapiteln und innerhalb dieser befaßt es sich mit — hier nicht aufzählbaren — zahlreichen Teilfragen. Besondere Aufmerksamkeit verdient die Methodik, womit durch die sich aneinander reiende Kette der Kenntnis der Partnerwissenschaften die Autorin den Platz, die Rolle, die Möglichkeit und die Schranken der Numismatik, sowie ihre Abhängigkeit von den jeweiligen Gesellschaftsformen bzw. von ihren Erwartungen, besser gesagt von ihrer Ideologie bestimmt. Für den Experten sind besonders das dritte und das fünfte Kapitel von Interesse. In dem ersteren wird die Methode der Verarbeitung, im letzteren die Entstehung der Numismatik dargestellt. Hier wird die Sammlung der Museen der einzelnen Länder und der eventuelle Fachunterricht behandelt (mit Ungarn befaßt sich die Autorin ziemlich stiefmütterlich). Am Ende dieses Kapitels finden wir die von tschechoslowakischen Autoren verfaßte Bibliographie der numismatischen Fachliteratur von 1771 bis 1971, die Edward Simeks zusammenstellte. Die aus 1185 Posten bestehende, eine Vollständigkeit anstrebende Aufzählung folgt einander in geschichtlichen Perioden aufgeteilt und wird offensichtlich der am meisten gelesene Teil des Buches sein, da es fast unmöglich ist die Artikel der in den letzten Jahrzehnten in sehr hoher Anzahl erscheinenden provinziellen Jahrbücher zu verfolgen, obwohl in ihnen oft die ersten Publikationen wichtiger Funde stecken. Dieses populärwissenschaftliche, auch für die Sammler interessante Buch macht für die Experten diese Bibliographie für unentbehrlich.

M. Kóhegyi

AUCTORES HUIUS VOLUMINIS

- BAKAY, Kornél, *Dr.*, Direktor d. Jurisics Miklós Museums, H-9730 Kőszeg
Mittelalterliche Archäologie
- BÁLINT, Csanád, *C. Sc.*, wiss. Mitarbeiter, Institut f. Archäologie d. Ung. Akad. d. Wiss. H-1250 Budapest, Postf. 7.
- BÁNKI, Zsuzsa, *Dr.*, wiss. Mitarbeiterin, István Király Museum zu Székesfehérvár. H-8001 Székesfehérvár 1. Postf. 12.
Römerzeit
- BARKÓCZI, László, *Dr.*, Leiter der Abteilung f. Römische Archäologie, Archäologisches Institut d. Ung. Akad. d. Wiss. H-1250 Budapest, Postf. 7.
Römische Provinzialarchäologie
- BÓNA, István, *Dr. Sc.*, Prof. Eötvös Loránd-Universität. H-1364 Budapest. Postf. 107.
Völkerwanderungszeit
- CASTIGLIONE, László, *Dr. Sc.*, Stellvertr. Direktor d. Archäologischen Instituts d. Ung. Akad. d. Wiss. H-1250 Budapest, Postf. 7.
Klassische Archäologie
- T.-DOBOSI, Viola, *Dr.*, wiss. Mitarbeiterin der Arch. Abteilung, Ungarisches Nationalmuseum. H-1370 Budapest, Postf. 365.
Paläolithikum
- FODOR, István, *Dr.*, wiss. Mitarbeiter der Abteilung f. Mittelalterarchäologie, Ungarisches Nationalmuseum. H-1370 Budapest, Postf. 364.
Altungarische Geschichte; Völkerwanderungszeit; ung. Landnahmezeit
- GABLER, Dénes, *Dr.*, wiss. Mitarbeiter, Institut f. Archäologie d. Ung. Akad. d. Wiss. H-1250 Budapest, Postf. 7.
Keramikforschung; röm. Limes in Pannonien
- GÁBORI-CsÁNK, Vera, *Dr.*, wiss. Mitarbeiterin, Historisches Museum der Stadt Budapest, H-1250 Budapest, Postf. 4.
Paläolithikum
- GERŐ, Győző, *Dr.*, wiss. Hauptarbeiter, Historisches Museum der Stadt Budapest, H-1250 Budapest, Postf. 4.
Türkenzeit
- KEMENCZEL, Tibor, *C. Sc.*, Leiter d. Arch. Abteilung, Ungarisches Nationalmuseum. H-1370 Budapest, Postf. 364.
Bronzezeit
- KOLNÍK, Titus, *Dr.*, Archeologický Ústav SAV, Vystavna 8. 949—21 Nitra—HRAD Tschechoslowakei
- KOPERSKI, Andrzej, Muzeum Okręgowe pl. T. Czackiego 3. 37-700 Przemyśl, Polen
- KÖHEGYI, Mihály, *Dr.*, wiss. Hauptarbeiter, Türr István Múzeum zu Baja, H-6501 Baja, Postf. 55.
Sarmaten
- MAKKAY, János, wiss. Mitarbeiter, Archäologisches Institut d. Ung. Akad. d. Wiss. H-1250 Budapest, Postf. 7.
Neolithikum, Religionsgeschichte
- MARÓTI, Egon, *Dr.*, Professor, Institut für Alte Geschichte und Archäologie, József Attila Universität H-6701 Szeged, Táncsics Mihály u. 2.
- NAGY, Tibor, *C. Sc.*, H-1052 Budapest, Fehérhájó u. 12.
Römische Archäologie
- PARÁDI, Nándor, *C. Sc.*, wiss. Mitarbeiter der Abteilung f. Mittelalterarchäologie, Ungarisches Nationalmuseum. H-1370 Budapest, Postf. 364.
Ung. Landnahmezeit, mittelalterliche Archäologie
- PARCZEWSKI, Michał, Instytut Archeologii Uniwersytetu Jagiellońskiego ul. Golebia 11. 31-007 Kraków, Polen
- PATEK, Erzsébet, *C. Sc.*, wiss. Hauptarbeiterin, Archäologisches Institut d. Ung. Akad. d. Wiss. H-1250 Budapest, Postf. 7.
Ur- und Frühgeschichte
- SZABÓ, Miklós, *Dr.*, wiss. Hauptarbeiter, Antikenabteilung, Museum der Bildenden Künste, H-1146 Budapest, Dózsa György út 41.
Klassische Archäologie
- TÓTH, Endre, *Dr.*, wiss. Mitarbeiter d. Arch. Abteilung, Ungarisches Nationalmuseum. H-1370 Budapest, Postf. 364.
Römische Archäologie
- TÓTH, István, wiss. Mitarbeiter, H-8360 Keszthely, Szabadság u. 1.
Orientalische Kulte
- TÖRÖK, László, *Dr.*, wiss. Mitarbeiter, Archäologisches Institut d. Ung. Akad. d. Wiss. H-1250 Budapest, Postf. 7.
Geschichte und Kultur des spätmeroitischen u. frühchristlichen Nubiens; koptische Kunst
- B.-VÁGÓ, Eszter, †
- VISY, Zsolt, *Dr.*, wiss. Mitarbeiter, Museum zu Dunaújváros, H-2400 Dunaújváros, Postf. 149.
Römische Archäologie



Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója

Műszaki szerkesztő: Zacsik Annamária

A kézirat nyomdába érkezett: 1978. III. 1. — Terjedelem: 37,50 (A/5) ív, 36 ábra

78.5566 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

Die *Acta Archaeologica* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Archäologie in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Archaeologica* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges, mehrere Hefte bilden einen Band.

Die Verfasser werden gebeten, nur solche Manuskripte einzusenden, bei deren Publikation außer dem für Text, Figuren und Abbildungen festgesetzten Autorenhonorar (und Sonderabdrücken) für das Bildmaterial keinerlei Honorarforderungen erhoben werden können.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Archaeologica, 1250 Budapest, Úri utca 49.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementpreis pro Band: \$ 44.00.

Bestellbar bei «Kultura» Außenhandelsunternehmen (1389 Budapest 62, P. O. B. 149. Bankkonto Nr. 218-10990) oder seinen Auslandsvertretungen.

The *Acta Archaeologica* publish papers on archaeology in English, German, French and Russian.

The *Acta Archaeologica* appear in parts of varying size, making up one volume.

Authors may only submit for publication manuscripts which contain no illustrations subject to the payment of fees other than the royalties (and reprints) established as payable to the author for the text, figures and illustrations.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Archaeologica, 1250 Budapest, Úri utca 49.

Correspondence with the editors and publishers should be sent to same address.

Subscription rate: \$ 44.000 a volume.

Orders may be placed with "Kultura" Foreign Trading Company (1389 Budapest 62, P. O. B. 149. Account No. 218-10990) or its representatives abroad.

«*Acta Archaeologica*» публикуют трактаты из области археологии на русском, немецком, английском и французском языках.

«*Acta Archaeologica*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Просим авторов прислать для публикации только такие рукописи, в связи с иллюстративным материалом которых не могут быть выдвинуты никакие требования гонорара, кроме авторского гонорара и отдельных оттисков, установленных за текст, рисунки и картины.

Предказываемые для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Archaeologica, 1250 Budapest, Úri utca 49.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации. Подписная цена — \$ 44.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле «Kultura» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149. Текущий счет № 218-10990) или его заграничные представительства и уполномоченные.

Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable
at the following addresses:

AUSTRALIA

C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE,
Box 4886, G.P.O., *Sydney N.S.W.2001*
COSMOS BOOKSHOP, 145 Ackland Street, *St. Kilda (Melbourne), Victoria 3182*

AUSTRIA

GLOBUS, Höchstädtplatz 3, *1200 Wien XX*

BELGIUM

OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE,
30 Avenue Marnix, *1050 Bruxelles*
LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER, 162 Rue du
Midi, *1000 Bruxelles*

BULGARIA

HEMUS, Bulvar Ruszki 6, *Sofia*

CANADA

PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017, Postal Sta-
tion "B", *Toronto, Ontario M5T 2T8*

CHINA

CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50,
Peking

CZECHOSLOVAKIA

MAD'ARSKÁ KULTURA, Národní třída 22,
115 66 Praha
PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, *Praha 2*
PNS DOVOZ TLAČE, *Bratislava 2*

DENMARK

EJNAR MUNKSGAARD, Norregade 6, *1165 Copenhagen*

FINLAND

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128,
SF-00101 Helsinki 10

FRANCE

EUROPERIODIQUES S.A., 31 Avenue de Ver-
sailles, *78170 La Celle St.-Cloud*
LIBRAIRIE LAVOISIER, 11 rue Lavoisier, *75008 Paris*
OFFICE INTERNATIONAL DE DOCUMENTA-
TION ET LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac, *75240 Paris Cedex 05*

GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC

HAUS DER UNGARISCHEN KULTUR, Karl-
Liebknecht-Strasse 9, *DDR-102 Berlin*
DEUTSCHE POST ZEITUNGSVERTRIEBSAMT,
Strasse der Pariser Kommüne 3-4, *DDR-104 Berlin*

GERMAN FEDERAL REPUBLIC

KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER,
Postfach 46, *7000 Stuttgart 1*

GREAT BRITAIN

BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION, Hythe
Bridge Street, *Oxford OX1 2ET*
BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.,
Cowper Works, *Olney, Bucks MK46 4BN*
COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate,
Wellingborough, Northants NN8 2QT
W. M. DAWSON AND SONS LTD., Cannon House,
Folkestone, Kent CT19 5EE
H. K. LEWIS AND CO., 136 Gower Street,
London WC1E 6BS

GREECE

KOSTARAKIS BROTHERS, International Book-
sellers, 2 Hippokratous Street, *Athens-143*

HOLLAND

MEULENHOF-BRUNA B.V., Beulingstraat 2,
Amsterdam
MARTINUS NIJHOFF B.V., Lange Voorhout
9-11, *Den Haag*

SWETS SUBSCRIPTION SERVICE, 347b Heere
weg, *Lisse*

INDIA

ALLIED PUBLISHING PRIVATE LTD., 13/14
Asaf Ali Road, *New Delhi 110001*
150 B-6 Mount Road, *Madras 600002*
INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.,
Madame Cama Road, *Bombay 400039*
THE STATE TRADING CORPORATION OF
INDIA LTD., Books Import Division, Chandralok,
36 Janpath, *New Delhi 110001*

ITALY

EUGENIO CARLUCCI, P.O. Box 252, *70100 Bari*
INTERSCIENTIA, Via Mazzè 28, *10149 Torino*
LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI,
Via Lamarmora 45, *50121 Firenze*
SANTO VANASIA, Via M. Macchi 58, *20124 Milano*
D. E. A., Via Lima 28, *00198 Roma*

JAPAN

KINOKUNIYA BOOK-STORE CO. LTD., 17-7
Shinjuku-ku 3 chome, Shinjuku-ku, *Tokyo 160-91*
MARUZEN COMPANY LTD., Book Department,
P.O. Box 5050 Tokyo International, *Tokyo 100-31*
NAUKA LTD. IMPORT DEPARTMENT, 2-30-19
Minami Ikebukuro, Toshima-ku, *Tokyo 171*

KOREA

CHULPANMUL, *Phenjan*

NORWAY

TANUM-CAMMERMEYER, Karl Johansgatan
41-43, *1000 Oslo*

POLAND

WĘGIERSKI INSTYTUT KULTURY, Marszał-
kowska 80, *Warszawa*
CKP I W ul. Towarowa 28 00-958 *Warsawa*

ROMANIA

D. E. P., *București*
ROMLIBRI, Str. Biserica Amzei 7, *București*

SOVIET UNION

SOJUZPETCHATJ — IMPORT, *Moscow*
and the post offices in each town
MEZHDUNARODNAYA KNIGA, *Moscow G-200*

SPAIN

DIAZ DE SANTOS, Lagasca 95, *Madrid 6*

SWEDEN

ALMQVIST AND WIKSELL, Gamla Brogatan 26,
101 20 Stockholm
GUMPERTS UNIVERSITETSBOKHANDEL AB,
Box 346, *401 25 Göteborg 1*

SWITZERLAND

KARGER LIBRI AG, Petersgraben 31, *4011 Basel*

USA

EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES, P.O. Box
1943, *Birmingham, Alabama 35201*
F. W. FAXON COMPANY, INC., 15 Southwest
Park, *Westwood, Mass. 02090*
THE MOORE-COTTRELL SUBSCRIPTION
AGENCIES, North Cohocton, *N. Y. 14868*
READ-MORE PUBLICATIONS, INC., 140 Cedar
Street, *New York, N. Y. 10006*
STECHERT-MACMILLAN, INC., 7250 Westfield
Avenue, *Pennsauken N. J. 08110*

VIETNAM

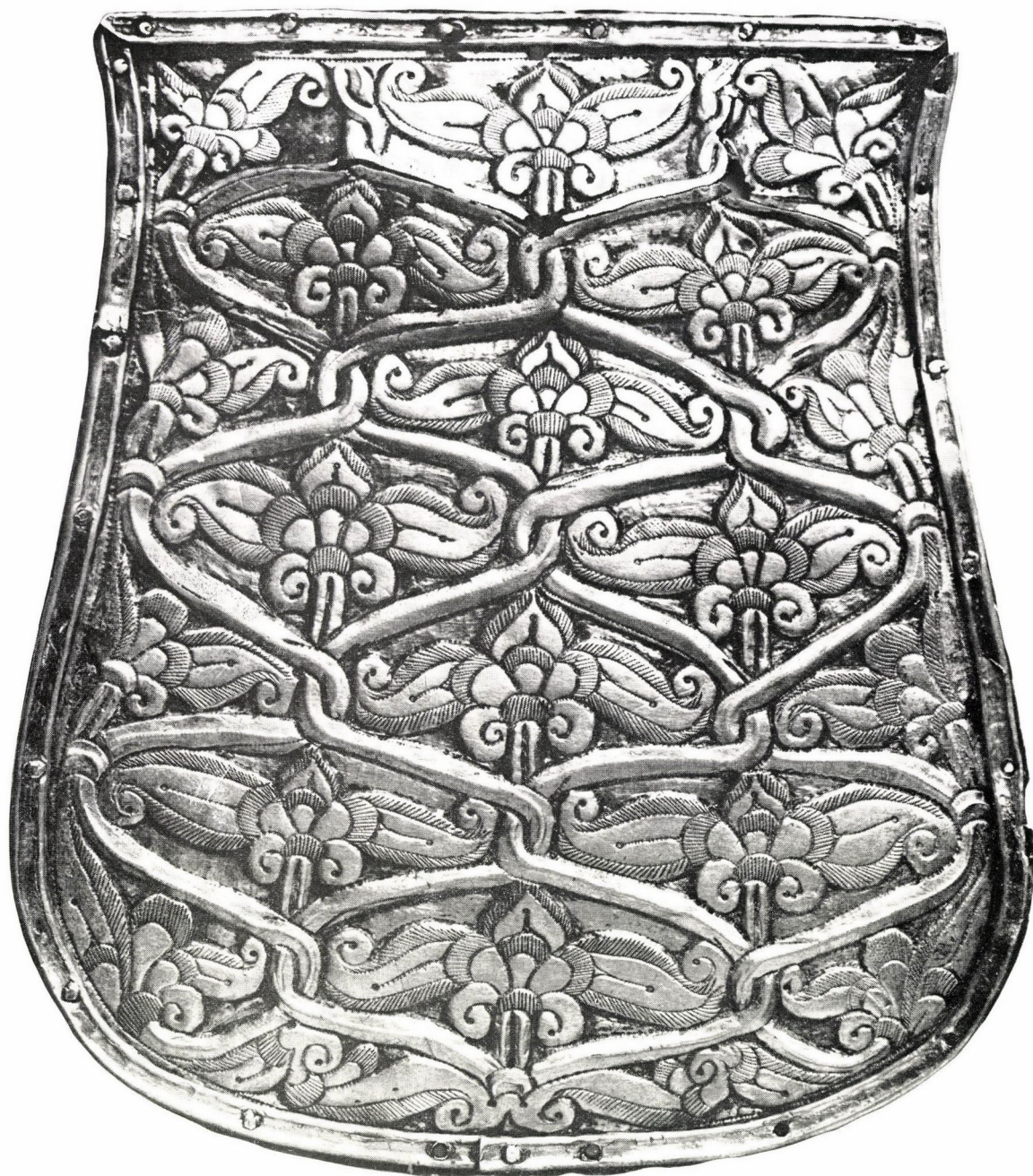
XUNHASABA, 32, Hai Ba Trung, *Hanoi*

YUGOSLAVIA

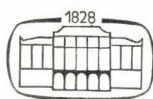
JUGOSLAVENSKA KNJIGA, Terazije 27, *Beograd*
FORUM, Vojvode Mišića 1, *21000 Novi Sad*

ACTA ARCHAEOLOGICA

Academiae Scientiarum Hungaricae



TOMUS XXX 1978 FASCICULI 3—4



ACTA ARCHAEOLOGICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIVANTIBUS

I. BÓNA, I. DIENES, T. KOVÁCS, A. KUBINYI, A. MÓCSY, E. PATEK

REDIGIT

L. CASTIGLIONE

SIGILLIUM: ACTA ARCH. HUNG.

TOMUS XXX, 1978, FASCICULI 3-4

INDEX

- B. Lőrincz*: Die Besatzungstruppen des Legionslagers von Aquincum am Ende
des 1. — Anfang des 2. Jahrhunderts 299
K. Mesterházy: Die landnehmenden ungarischen Stämme 313

COMMUNICATIONES

- Römische Forschungen in Zalalövő 1976 349

DISCUSSIO

- L. Török*: Bemerkungen zum Problem der «römischen» Gräberfelder von Sayala
(Nubien) 431

CHRONICA

- L. Castiglione*: Hundert Jahre der Ungarischen Archäologischen und Kunsthistori-
schen Gesellschaft 437
I. Erdélyi: Dezső Csallány 441

RECENSIONES

443

DIE BESATZUNGSTRUPPEN DES LEGIONSLAGERS VON AQUINCUM
AM ENDE DES 1.— ANFANG DES 2. JAHRHUNDERTS

Über die Garnisonen des Legionslagers von Aquincum am Ende des 1. Jahrhunderts gewährte 1959 G. Alföldy einen Überblick.¹ Alle seither erschienenen zusammenfassenden Werke stützen sich mit kleineren Veränderungen auf seine Forschungsergebnisse.² Ein neuer Überblick, bzw. eine neue Zusammenfassung der Forschungsergebnisse wurde erforderlich, da der Ort der Legionslager von Óbuda durch neue Ausgrabungen in Aquincum bestimmt wurde.³ Wir versuchen aufgrund der neueren topographischen Angaben, bzw. des früheren Fundmaterials die Geschichte der in der frühen Periode in Aquincum stationierten Legionsgarnison zu skizzieren. Im Laufe unserer Untersuchungen wollten wir zwei Fragen erkunden: 1. die hiesige Stationierung der *legio IIII Flavia*, sowie 2. der *legio II adiutrix* am Ende des 1. Jahrhunderts (und die damit verbundenen topographischen Probleme).

I.

G. Alföldy kam aufgrund seiner Forschungen zum Schluß, daß die *legio IIII Flavia* von 89 bis 101 die Garnison des Legionslagers von Aquincum (Óbuda) gewesen war.⁴ Dies bewies G. Alföldy durch die Tatsache, daß sich einige Inschriften des Truppenkörpers, bzw. ein Teil seiner Stempelziegel auf das Ende des 1. Jahrhunderts datieren lassen. Obwohl in dem von ihm angeführten Fundmaterial das Attribut *f(elix)*, das in dieser Periode an den Namen der Legion angehängt wurde, vollkommen fehlt, erklärt G. Alföldy dies damit, daß sogar in dieser frühen Periode dieses Attribut bei den Denkmälern des Truppenkörpers nicht ausnahmslos verbreitet war.⁵ Er schloß sich jedoch der Meinung von E. Ritterling an, nach der das Attribut *f(elix)* nur bis Anfang der Herrschaft von Hadrian auf den Inschriften und Stempelziegeln der Legion benutzt wurde.⁶ Da bei der Datierung des Fundmaterials der *legio IIII Flavia* von Aquincum die genaue Zeitbestimmung des Gebrauches des Attributs *f(elix)* eine Schlüsselfrage ist, befassen wir uns als erstes mit dieser Frage.

An den Funden, die auf die Stationierung des Truppenkörpers in Dalmatien hinweisen, ist dieses Attribut immer bezeichnet.⁷ Es gibt nur eine einzige Ausnahme, die *Cursus*inschrift von

¹ ALFÖLDY (1959) 128—; 139—.

² MÓCSY (1962) 613—; NAGY (1962) 36; SYME (1971) 105; NAGY (1973a) 90—; MÓCSY (1974) 86—; vgl. noch v. PETRIKOVITS 160.

³ Vgl. NAGY (1973a) 114—; PÓCZY (1976a) 82—; BpR 24 (1976), besonders PÓCZY (1976b) 13—.

⁴ ALFÖLDY (1959) 130—; 139—.

⁵ Ebd. 118, Anm. 30.

⁶ Vgl. RITTERLING 1544; 1548. Ebenso noch ALFÖLDY (1959) 118, Anm. 30; NAGY (1963) 35, Anm. 44; GLODARIU 433; PROTASE 47, Anm. 1; BALLA L.: *Epigraphica Dacica* I. in: *Könyv és Könyvtár* VII: 2 (Debrecen 1969) 13.

⁷ CIL III 14995; CIL III Suppl. p. 43*, Nr. 394*⁸; CIL III 2004, 2021; 14329; SERGEJEVSKI 93— = WILKES (1974) 266—, Nr. 21; J. J. WILKES: *A New Governor of Dalmatia*. in: *ES* 4. Köln—Graz 1967. 119— = *AEp* 1967, 355 = WILKES (1974) 268, Nr. 25. S. dazu noch WILKES (1969) 103—; 465—. Zwei norditalische Inschriften sind im Zusammenhang mit der Stationierung in Dalmatien: A. GNIRS: *Antike Funde aus Pola und Umgebung*. *JÖAI* 7 (1904) Bbl. 141— (Pola); *AEp* 1908, 220 (Brixia). Stempelziegel: G. ALFÖLDY: *Die Verbreitung von Militärziegeln im römischen Dalmatien*. in: *ES* 4. Köln—Graz 1967. 47.

C. Octavius Tadius Tossianus L. Iavolenus Priscus aus Nedinum.⁸ Sie wurde aber 20 Jahre danach angefertigt, daß der Senator die Legation der *legio IIII Flavia* bekleidete.⁹ Der Truppenkörper verließ in der Mitte der 80er Jahre Dalmatien,¹⁰ und wurde auf die Limes-Strecke gegen die Daker, nach Moesia superior kommandiert. Auch auf allen beiden Inschriften, die auf die hiesige Stationierung hinweisen, ist das Attribut *f(elix)* angeführt.¹¹

An den Dakerkriegen von Trajan nahm die Legion bestimmt teil,¹² und gehörte 106 zu den ersten Garnisonen der neu organisierten Provinz.¹³ Das Lager der Legion befand sich in Berzovia. Hier kam eine Anzahl von Stempelziegeln der Legion zum Vorschein.¹⁴ Bei den vollständigen Exemplaren ist das Attribut *f(elix)* nachzuweisen, genauso wie auf der Inschrift von M. Calventius Viator aus Sarmizegetusa, die auf die Jahre von 112 bis 117 datiert werden kann.¹⁵ I. Glodariu und D. Protase nehmen so mit Recht an, daß das übrige Fundmaterial der Legion mit dem Attribut *f(elix)* mit der Stationierung in Dazien zwischen 106 und 118 in Zusammenhang gebracht werden kann.¹⁶ Auch hier gibt es zwei Ausnahmen, wiederum Cursusinschriften. Die eine ist die Inschrift von T. Iulius Maximus Manlianus aus Nemausus, die um 108 entstand,¹⁷ die zweite ist der Grabstein von M. Herennius Valens aus Cibalae.¹⁸ Obwohl die erste Inschrift gleich danach entstanden ist, daß der Senator die Legation der *legio IIII Flavia* bekleidete, die *Calagurritani ex Hispania citeriore* sollen nicht unbedingt vom Attribut *f(elix)* des Truppenkörpers gewußt haben. Die Inschrift von Cibalae entstand jedoch rund 10 Jahre danach, daß der *centurio* diesen Posten bekleidete, und der Grabstein wurde vom Libertus dem Verstorbenen gestellt.

Das Obengesagte kann folgendermaßen zusammengefaßt werden: auf den frühen Funden der *legio IIII Flavia* ist das Attribut *f(elix)* bis zum Anfang der Herrschaft von Hadrian bis auf die Cursusinschriften immer bezeichnet. Aus diesem Grunde können mit der von G. Alföldy angenommenen Stationierung des Truppenkörpers von 89–101 in Aquincum nur die Inschriften und Ziegelsteine in Zusammenhang gebracht werden, die dieses Attribut enthalten. Auch unter ihnen können natürlich nicht alle mit aller Sicherheit mit dieser Stationierung in Verbindung gebracht werden, da auch aus der Periode der Stationierung der Legion in Singidunum mehrere Inschriften bekannt sind, die ebenfalls das Attribut *f(elix)* enthalten.¹⁹

Des weiteren erörtern wir zuerst die Stempelziegel-Funde des Truppenkörpers, die in Aquincum zum Vorschein gekommen sind. Das sind:

⁸ CIL III 9960.

⁹ Vgl. G. ALFÖLDY: Senatoren in der römischen Provinz Dalmatien. in: ES 5. Düsseldorf 1968. 108–.

¹⁰ S. zuletzt WILKES (1969) 104, und ebd. Anm. 2. *Terminus post quem* gewährt vorläufig die Inschrift von Kosijerevo, die auf die Jahre von 80 bis 83 zu datieren ist, s. SERGEJEVSKI 93–; vgl. noch WILKES (1969) 455, Nr. 14.

¹¹ CIL III 14511; AÉp 1913, 172. Zur Datierung s. zuletzt MÓCSY (1970) 147–.

¹² Vgl. RITTERLING 1554; GLODARIU 429–; PROTASE 47–.

¹³ Nach FITZ (1970) 145– war die *legio IIII Flavia* nach 106 die Garnison von Moesia superior. Die Behauptung belegt der Autor mit der Feststellung, daß die Legation zweier Legionen nacheinander innerhalb von einer und derselben Provinz vollkommen unwahrscheinlich sei (CIL XII 3167). Hier sei nur eine Tatsache bemerkt, daß Dazien erst 106 Provinz wurde. So konnte die an dem Dakerkrieg teilnehmende *legio I adiutrix* vor diesem Zeitpunkt nicht zur Armee Daziens gehört haben.

¹⁴ Zum Lager s. PROTASE 52, fig. 6. Die Stempelziegel s. ebd. 50, fig. 3, 1–3; fig. 4; 51, fig. 5, 1–6.

¹⁵ CIL III 7904. Zur Datierung s. zuletzt Á. DOBÓ:

Gouverneurs de Dacie à l'époque de Trajan (106–117). ACUD 9 (1973) 92–.

¹⁶ GLODARIU 429–; PROTASE 47–; vgl. noch I. GLODARIU: Legio IV Flavia felix et la Dacie. in: Cambridge 1967, 327–; D. PROTASE: La légion IV Flavia au nord du Danube et la première organisation de la Dacie. in: Cambridge 1967, 337–.

¹⁷ CIL XII 3167. Zur Datierung s. zuletzt G. ALFÖLDY: Fasti Hispanienses. Senatorische Reichsbeamte und Offiziere in den spanischen Provinzen des römischen Reiches von Augustus bis Diokletian. Wiesbaden 1969. 78; vgl. noch FITZ (1970) 145–.

¹⁸ CIL III 13360. Zur Datierung s. A. SCHÖBER: Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien. Wien 1923. Nr. 232; vgl. noch MÓCSY (1974) 86; 375, Anm. 26.

¹⁹ A. v. PREMERSTEIN–N. VULIĆ: Antike Denkmäler in Serbien und Macedonien. JÖAI 6 (1903) Bbl. 23–, Nr. 30. Vgl. noch MÓCSY (1970) 33; 171; MIRKOVIĆ (1976) 29, Anm. 12 (Margum – Mitte des 2. Jh.); IMS I 6 (Singidunum – Mitte des 2. Jh.); CIL III 12663 = IMS I 35 (Singidunum – zwischen 140 und 170); CIL III 8154 = IMS I 24 (Singidunum – 238/244); AÉp 1923, 8 (Korinthos – erste Hälfte des 3. Jh.).

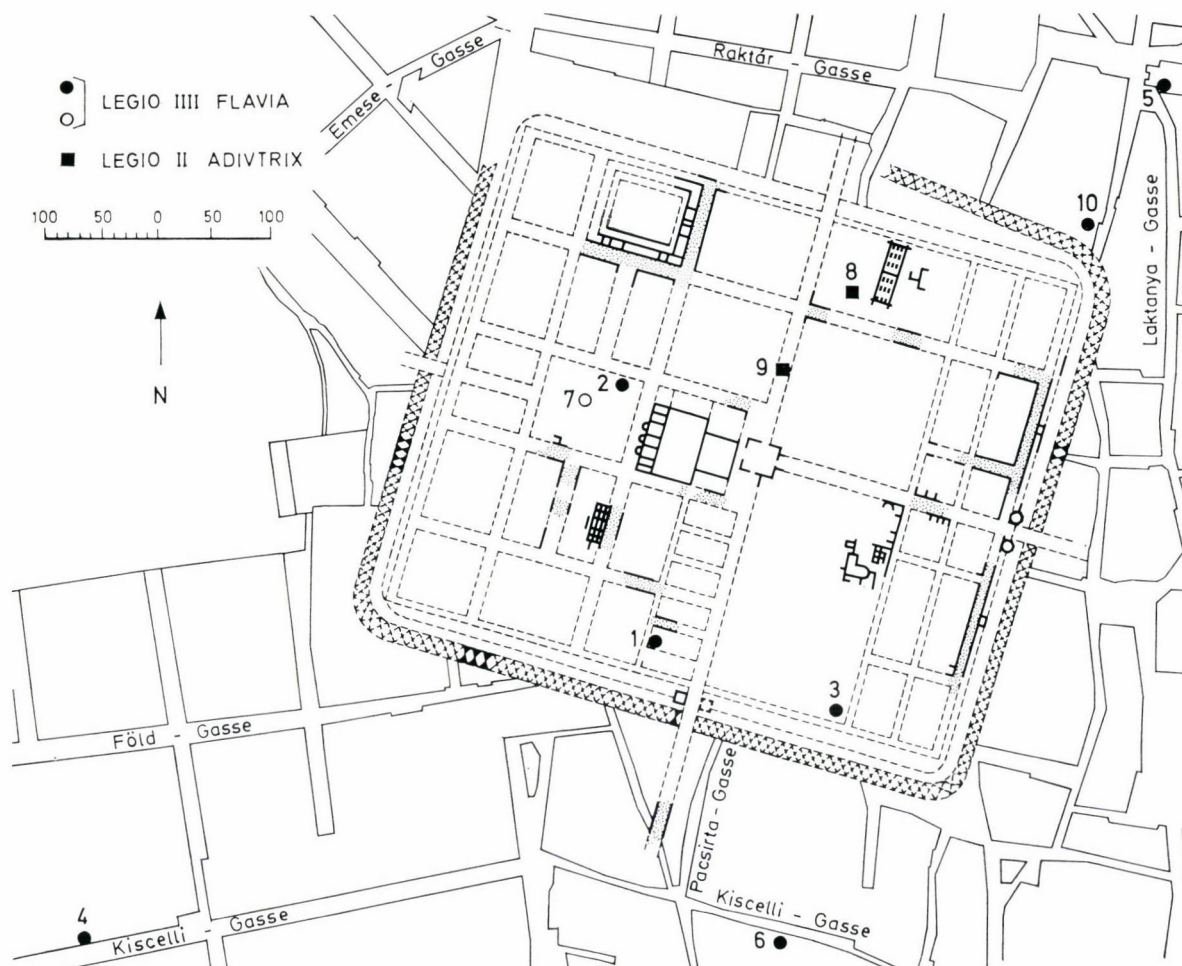


Abb. 1. Das in der Zeit von Trajan und Hadrian erbaute Legionslager und Umgebung (nach K. Póczy): Fundorte der frühen Ziegel der *legio II adiutrix* und der Stempelziegel der *legio III Flavia*

A. Die *retentura* des in der Zeit von Trajan und Hadrian erbauten Legionslagers (vgl. Abb. 1):

1. Gyűrűgasse 7. (Földgasse 12.).²⁰ (Abb. 1, 1). Hier kam in einem Gebäude der 1. Periode des Lagers ein Ziegel mit dem Stempel [*leg(ionis)*] *IIII F(laviae)* zum Vorschein. Während des Baus in der 2. Periode «erfolgte die Bodenebnung auch mit Wandmalerei-Fragmenten des Antoninus-Stils»,²¹ daher war G. Alföldy der Annahme, daß der hier gefundene Ziegel aus einer der Mitte des 2. Jahrhunderts vorangehenden Periode stammt.²² Wogegen das obere Zitat nur soviel bedeutet, daß das Gebäude in der 1. Periode, in der Zeit von Antoninus Pius mit Fresken verziert wurde,²³ die während der markomannen-sarmatischen Kriege zerstört wurden. So soll natürlicherweise die 2. Periode auf die Zeit nach diesen Kriegen datiert werden. Die *legio III Flavia* statio-

²⁰ SZILÁGYI (1951) 126. — Bei den Straßenangaben verwenden wir trotz Veränderungen, die durch den Bau einer neuen Wohnsiedlung erfolgten, die alten Straßennamen, da diese in der archäologischen Fachliteratur bekannt sind.

²¹ Ebd.

²² ALFÖLDY (1959) 131; vgl. noch SZILÁGYI (1951) 126.

²³ Der Fundort fällt topographisch auf das Gebiet, auf dem die Häuser der Centurionen der 1. Kohorte gefunden wurden, vgl. mit den Legionslagern Inchtut-lil, Isca, Novaesium, Lauriacum, Carnuntum und Lambaesis, s. v. PETRIKOVITS Taf. 1, 3, 6, 10–12. Wahrscheinlich waren deshalb mit Fresken verziert. Zu den Häusern der Centurionen der 1. Kohorte s. v. PETRIKOVITS 62—.

nierte aber vor dem Ausbruch der Markomannenkriege, von 162 bis 166 in Aquincum,²⁴ und hat damals die Dachkonstruktion des Gebäudes ausgebessert. So kann der Ziegel natürlich nicht als Beweis für die Stationierung des Truppenkörpers von 89 bis 101 erbracht werden.

2. Ecke Kórházgasse—Szélgasse (Abb. 1, 2). Hier kam bei den Ausgrabungen im Jahre 1939 ein (?) Stempelziegel mit der Inschrift *leg(ionis) IIII F(lauiae)* ans Tageslicht.²⁵ Die Freilegungsumstände des Fragmentes (oder Fragmente) sind nicht bekannt, nur soviel, daß hier noch Ziegel mit den Stempeln *leg(ionis) II ad(iutricis)*, *leg(ionis) X g(eminae) p(iae) f(idelis)*, *coh(ortis) pr(imae) T(hracum)* und *coh(ortis) A(lpinorum ?)* zum Vorschein kamen.²⁶ Im Zusammenhang mit den stratigraphischen Freilegungsumständen der hier gefundenen Ziegel teilt J. Szilágyi nur die Angaben der Ziegel mit dem Stempel COHA und COHRT mit, und zwar folgendes: «Der Ziegelstein kam in der oberen Schuttschicht zum Vorschein, so konnten bezüglich der Datierung aus den Umständen der Freilegung keine Schlußfolgerungen gezogen werden»,²⁷ bzw. «Im Laufe der Ausgrabungen 1939 in Aquincum stießen wir in Óbuda, an der Ecke Kórház- und Szél-Straße in der oberen (vermischten) Schuttschicht auf einen Ziegel (an derselben Stelle, wo der früher erwähnte [d. h.: der mit dem Stempel COHA — B. L.] Ziegel gefunden wurde, was eine eventuelle gleichzeitige Anwendung annehmen läßt).»²⁸

So bilden die hier gefundenen Ziegel zwei Gruppen: 1. in die erste gehören die, bei denen die stratigraphischen Angaben fehlen (LEGIAD, LEGXGPF, LEGIIIF, ein Teil von COHRT);²⁹ 2. in die zweite die Ziegel mit dem Stempel COHA und COHRT, deren stratigraphische Lage die Datierung nicht ermöglicht.³⁰

B. *Praetentura* des in der Zeit von Trajan und Hadrian erbauten Legionslagers:

3. Calvingasse 16. (Abb. 1, 3). Hier kam in einem doppelschichtigen Objekt (Ofen?) ein Ziegel mit dem Stempel *[l]eg(ionis) IIII F(lauiae)* ans Tageslicht.³¹ Es geht leider aus dem Vorbericht nicht hervor, aus welcher Schicht er stammt,³² so ist auch eine genauere Datierung nicht möglich.

C. Das Gebiet des Legionslagers:

4. Unbekannter Fundort (bzw. Orte). L. Nagy erwähnt in seinem Bericht aus dem Jahre 1937, bei den Ausgrabungen der Jahre zwischen 1932—1935 seien auf dem Gebiet des Legionslagers auch Ziegel der *legio IIII Flavia* gefunden worden.³³ Von ihnen ist uns vorläufig nichts bekannt.

D. Die spätrömische Festung:

5. Szentendrei Straße 48—50 (heute: Harrer Pál Straße 12—22; Abb. 1, 10). Hier, in der Westmauer der Festung wurden ein O-W orientierter Kanal aus Ziegeln gefunden, und einer der Ziegel enthielt den Stempel der *legio IIII Flavia*.³⁴ Obwohl hier kein Fund vorkam, der einen Datierungswert gehabt hätte,³⁵ gilt es jedoch als sicher, daß der Ziegel nicht aus der frühesten Periode stammte.³⁶

²⁴ S. RITTERLING 1545; CIL III 3631—3632, zur Datierung s. J. FITZ: *Alcuni cursus honorum nelle provincie danubiane*. Epigraphica 36 (1974) 101—; M. BULAT—D. PINTEROVIĆ: *Novi rimski natpisi iz Osijeka i okolice*. OZ 13 (1971) 101—, Nr. 1, vgl. dazu noch A. MÓCSY: *Pannonia-Forschung* 1968—1972. ActaArchHung 25 (1973) 386; KABA (1956) 158; 160, Nr. 41; 165, Abb. 9, 15; vgl. dazu noch MÓCSY (1974) 183 und 384, Anm. 3.

²⁵ SZILÁGYI (1941) 239; SZILÁGYI (1943) 351; 533.
²⁶ SZILÁGYI (1941) 235—; 239; SZILÁGYI (1943) 350; 533.

²⁷ SZILÁGYI (1941) 235.

²⁸ Ebd.

²⁹ Dies soll deshalb betont werden, weil diese Angabe von der späteren Forschung so übernommen wurde, als ob diese Ziegel in einer und derselben

Schicht zum Vorschein gekommen wären, vgl. ALFÖLDY (1959) 131; NAGY (1973b) 41; 54; FITZ (1975) 353—. Der identische Fundort bedeutet aber keine identische Schicht.

³⁰ S. oben. So sind die Angaben von Aquincum für die Datierung der Ziegel von *cohors I Thracum* aus Szentendre natürlich nicht geeignet, wie es von NAGY (1973b) 41; 54 und FITZ (1975) 353— getan wurde.

³¹ SZILÁGYI (1951) 126 und ebd. Anm. 53.

³² Vgl. ebd.

³³ NAGY (1937) 271.

³⁴ NÉMETH M.: *Régészeti megfigyelések az északeleti táborsaroknál* (Előzetes jelentés) [Archeological Observations near the North-Eastern Corner of the Camp (Preliminary Report)]. BpR 24 (1976) 61.

³⁵ Ebd. 62.

³⁶ Vgl. ebd. 61—; 64.

E. *Canabae*:

6. Kiscelligasse 77–79., Ziegelei der Legion (Abb. 1, 4). 1928 kamen im Laufe der Ausgrabungen Stempelziegel der *legio X gemina*,³⁷ der *legio II adiutrix*³⁸ und der *legio IIII Flavia* zum Vorschein.³⁹ Hier stand auch eine Töpferei, in der die letzte Keramik nach Ermittlungen der früheren Forschung am Ende der Herrschaft von Trajan entstand.⁴⁰ Aus diesem Grunde nahm die frühere Forschung an, daß auch die aus der Ziegelei stammenden Ziegel etwa auf die Jahre vor 120 datiert werden sollen.⁴¹ Die neuesten Forschungsergebnisse aber widerlegen diese Vorstellung. Gy. Parragi erschloß im Haus Bécsistraße 126–128 einen neuen Teil derselben Werkstatt und stellte fest, daß die Herstellung von Ziegeln und von Keramik voneinander ganz unabhängig erfolgte.⁴² Außerdem soll noch erwähnt werden, daß die Keramikproduktion auf dem Abschnitt Kiscelligasse, wie die Ermittlungen von D. Gabler ergaben, auch bis Mitte des 2. Jahrhunderts andauerte.⁴³ So gilt die Ziegelherstellung auch hier nicht mit dem Ende der 110-er Jahre abgeschlossen. Die hier gefundenen Ziegel des Truppenkörpers — ihr Stempel lautet: *leg(ionis) IIII F(lauiae)*, bzw. *[le]g(ionis) IIII F(lauiae)*⁴⁴ —, da ihr Typ mit dem des in Laktanyagasse 35. gefundenen Fragmentes (s. u. Nr. 7) identisch ist,⁴⁵ sollen auf die Periode zwischen 162 und 166 datiert werden.

7. Laktanyagasse 35. Backofen (Abb. 1, 5). Im Fundmaterial der zweiten Periode des Ofens kam ein Ziegel mit dem Stempel *leg(ionis) IIII F(lauiae)*,⁴⁶ der bereits von der früheren Forschung auf die Stationierungsperiode des Truppenkörpers in Aquincum von 162 bis 166 datiert wurde.⁴⁷ G. Alföldy verwechselte vermutlich den Ziegel aus dem Gebäude der Kommandantur (Laktanyagasse 31–33)⁴⁸ mit dem hier gefundenen Ziegel. Dort wurden nur Ziegel der *legio II adiutrix* und der *legio X gemina* gefunden.⁴⁹

7a. Kiscelligasse 6–8 (Abb. 1, 6). M. Németh hat einen Ziegel der *legio IIII Flavia* in dem Raum 1. des hier freigelegten Gebäudes gefunden.^{49a} Dieser Ziegel darf auch zwischen 162–166 datiert werden.^{49b}

F. Gräberfelder:

8. Kiscelligasse 10. (Abb. 1, 6). J. Szilágyi bestimmte die hier gefundenen Ziegel der *legio IIII Flavia* als die frühesten überhaupt.⁵⁰ Aus der ausführlichen Publikation geht jedoch hervor, daß die Ziegel mit dem Stempel *leg(ionis) IIII F(lauiae)* im Grab 24. des Gräberfeldes des 4. Jahrhunderts gefunden wurden.⁵¹ So liefert auch diese Angabe keine Beweise dafür, daß der

³⁷ SZILÁGYI (1933) 51, Nr. 75; NAGY (1937) 268; NAGY (1942) 628; PÓCZY (1956) 78; 87–.

³⁸ SZILÁGYI (1933) 27, Nr. 29; Nr. 33; Nr. 37c; 28, Nr. 47 bcd; 32, Nr. 74; 33, Nr. 90; 34, Nr. 103 b; Nr. 104 c; Nr. 105–106; NAGY (1937) 268; NAGY (1942) 628; PÓCZY (1956) 78; 87–.

³⁹ SZILÁGYI (1933) 41, Nr. 5 ab; NAGY (1937) 268; NAGY (1942) 628; PÓCZY (1956) 78; 87–.

⁴⁰ NAGY (1937) 268; NAGY (1942) 629; PÓCZY (1956) 78; 87–.

⁴¹ S. Anm. 40, sowie ALFÖLDY (1959) 131.

⁴² Vgl. PARRAGI GY.: Koracsászárkori fazekasműhely Óbudán (A Potter's Workshop at Óbuda from the Early-Imperial Period). ArchÉrt 98 (1971) 60–; PARRAGI GY.: Septimius Flaccus oltárköve Aquincumból (Der Altarstein des Septimius Flaccus aus Aquincum). ArchÉrt 100 (1973) 219–; PARRAGI GY.: BpR 23 (1973) 261.

⁴³ S. GABLER D.: Importált reliefdíszű sigillaták és pannóniai utánzataik (Moulded Imitations of Samian Ware in Pannonia). ArchÉrt 103 (1976) 44.

⁴⁴ SZILÁGYI: (1933) 41, Nr. 5 ab (Taf. IX).

⁴⁵ Vgl. ebd. und KABA (1956) 165, Abb. 9, 15.

⁴⁶ KABA (1956) 158., 160, Nr. 41; 165, Abb. 9, 15.

⁴⁷ S. Anm. 46, sowie MÓCSY (1962) 616; MÓCSY (1974) 183 und 384, Anm. 3.

⁴⁸ Vgl. ALFÖLDY (1959) 131, Anm. 136; so noch PÓCZY (1956) 89.

⁴⁹ Vgl. KABA (1955) 255–, besonders 275; 281, Abb. 24, 10–11.

^{49a} M. NÉMETH: Római kori lakóház és vízvezeték az aquincumi canabaean (Előzetes jelentés). Roman Dwelling House and Aqueduct in the Canabae of Aquincum. BpR 24 (1976) 153.

^{49b} Vgl. A. MÓCSY–B. LÖRINCZ: Das Heer. in: Pannonia–Forschung 1973–1976. Acta ArchHung 29 (1977) 380.

⁵⁰ S. SZILÁGYI J.: A rómaikori ásatások fontosabb eredményei Budapest területén és az Aquincumi Múzeum értékesebb gyarapodásai az 1951–1953. években (Wichtige Ergebnisse römerzeitlicher Ausgrabungen im Gebiet von Budapest und wertvolle Bereicherungen des Museums in Aquincum in den Jahren 1951–1953). BpR 16 (1955) 417, Anm. 65, vgl. aber ebd. 400; «Die Ziegel kamen jedoch nicht in den Mauern eingebaut zum Vorschein, sondern im Schutt und Trümmer bzw. beim Grabbau verwendet; so bedeuten ihre Stempel keine genaue Zeitangabe.»

⁵¹ Vgl. Sz. Póczy K.: Római épületek Óbudán a Kiscelli u. 10. sz. alatt (Römische Gebäude von Óbuda [Kiscelli-Straße Nr. 10.]). BpR 16 (1955) 81, Anm. 132, zur Datierung des Gräberfeldes s. noch ebd. 61–; 85–.

Truppenkörper Ende des 1. Jahrhunderts hier stationiert hätte, da die Datierung der Ziegel unsicher ist.

9. «Raktárrét»-Gräberfeld.⁵² Hier kamen zwei Ziegel mit dem Stempel *leg(ionis) IIII F(lauiae)*, bzw. *l[eg(ionis) I]III F(lauiae)* ans Tageslicht.⁵³ Die Herstellung der Ziegel der Gräber kann auf die erste Hälfte des 3. Jahrhunderts,⁵⁴ bzw. auf das 4. Jahrhundert⁵⁵ datiert werden, bzw. ist zum Teil unbekannt.⁵⁶

10. Abschließend führen wir eine vollkommen unsichere Angabe an: Kórházgasse 50. (Abb. 1, 7). Laut G. Alföldy kämen auch die Ziegel der *legio IIII Flavia* aus dem römischen Kanal unter dem Haus Kórházgasse 3. zum Vorschein, dies wäre jedoch bei der ersten Publikation unerwähnt geblieben.⁵⁷ In der von ihm zitierten Quelle heißt der Fundort aber nicht Kórházgasse 3., sondern Kórházgasse 50.⁵⁸ Wären hier Stempelziegel des Truppenkörpers gefunden wurden, (was überhaupt nicht sicher ist⁵⁹), gehörte ihr Fundort zur *retentura* des in der Zeit der Herrschaft von Trajan und Hadrian erbauten Legionslagers.

All dies kann folgendermaßen zusammengefaßt werden: von den aufgezählten 11 Fundorten kamen nur drei stratigraphisch bewertbare Stempelziegel ans Tageslicht (Nr. 1 und 7—7a), und an einer Stelle konnten die Ziegel aufgrund ihrer Typen datiert werden (Nr. 6); sie können aber nicht mit der auf das Ende des 1. Jahrhunderts fallende Stationierung des Truppenkörpers in Aquincum in Zusammenhang gebracht werden, sondern weisen auf eine spätere Periode hin, und zwar auf die Jahre zwischen 162 und 166. Daraus ergibt sich die Frage: Wann entstanden die übrigen Ziegel der Legion? Darauf kann man nach Ausschluß aller negativen Alternativen folgendermaßen antworten: 1. sie konnten wegen des Fehlens des Attributs *f(elix)* nicht am Ende des 1. Jahrhunderts entstanden sein; 2. auch die Periode zwischen 214 und 217 fällt aus, da bei der großangelegten Bautätigkeit in Aquincum und Umgebung keine von der *legio IIII Flavia* gelieferten Ziegel verwendet wurden.⁶⁰ So bleiben zwei Perioden üblich: die Stationierung von 162 bis 166, bzw. von 197 bis 202 in Aquincum.⁶¹ Keiner der beiden Zeitspannen gilt also ausgeschlossen, obwohl die erste Zeitspanne durch vier mit Sicherheit datierbare Stempelziegel wahrscheinlich

⁵² Nach Übersichtskarte von NAGY (1973a) ist die Stelle des Gräberfeldes nicht mit Sicherheit anzugeben, vgl. aber KABA M.: Későrómai sírok a Fényes Elek utcában (Late Roman Tombs in the Fényes Elek Street). BpR 19 (1959) 163, Anm. 4 (68); Abb. 6, Nr. 68—. Der Fundort (kam nicht mehr auf unsere Karte) befindet sich nördlich vom Legionslager.

⁵³ HAMPEL J.: Aquincumi temető. BpR 3 (1891) 61, Taf. III, 10—11.

⁵⁴ Ebd. 62, Taf. III, 12—15.

⁵⁵ Ebd. 62, Taf. III, 2—4, 16—18.

⁵⁶ Ebd. 62, Taf. III, 1, 5—11.

⁵⁷ Vgl. ALFÖLDY (1959) 131, Anm. 136.

⁵⁸ NAGY (1937) 267.

⁵⁹ S. dazu noch V. KUZSINSZKY: Aquincum. Ausgrabungen und Funde. Budapest 1934. 6.

⁶⁰ Aquincum: Im Fundmaterial des Statthalterpalastes gibt es überhaupt keinen Ziegel der *legio IIII Flavia* (vgl. SZILÁGYI [1945] 60—; SZILÁGYI [1958] 53—), obwohl in den 210-en Jahren eine großangelegte Bautätigkeit im Gange war (s. SZILÁGYI [1945] 77—; Abb. 29, 76—77; Abb. 30, 78—80; SZILÁGYI [1958] 62; 73); Campona: Die Ziegel zum Bau im 210-en Jahren wurden nicht von der *legio IIII Flavia*, sondern von der *legio I adiutrix* geliefert (s. JÁRDÁNYI—PAULOVICS I.: Nagytétényi kutatások. RégFüz 1/3. Budapest 1957. 59—, Nr. 2 ab-6 abed); Intercisa: In dieser Periode wurde es ebenfalls von der *legio I adiutrix* (CIL III 11345 e), und nicht von der *legio IIII Flavia* geliefert. Aufgrund dieser Angaben soll die Möglichkeit ausgeschlossen werden, daß die

legio IIII Flavia während ihrer von 214—217 andauernden Stationierung in Aquincum Ziegel hergestellt hätte. — Von dieser Stationierung ist nur ein einziger zweifelloser Beweis bekannt, auch dies aus Brigetio (CIL III 4327, zur Datierung s. ALFÖLDY G.: Megjegyzések egy brigetioi szarkofágfelirathoz (CIL III 4327) [Bemerkungen zur Inschrift eines Sarkophages aus Brigetio (CIL III 4327)]. ArchÉrt 86 [1959] 70—). Da es als sicher gilt, daß die *legio II adiutrix* zur selben Periode am Partherkrieg von Caracalla teilgenommen hat (RITTERLING 1321; 1450; s. zuletzt M. MIRKOVIĆ: Two New Inscriptions from Members of the Legio II Adiutrix ŽA XI-2 [1962] 322; SPEIDEL 124—; 129—; 132) soll der Standort der *legio IIII Flavia* in Pannonia inferior in Aquincum gesucht werden. Die *legio I adiutrix* hielt sich in dieser Periode ganz bestimmt in Brigetio auf, s. die oben erwähnten, von hier stammenden Stempelziegel aus der Zeit nach 214. So nahm nur eine Vexillation dieser Legion am Partherkrieg von Caracalla teil, vgl. SPEIDEL 126—; 129—; 132.

⁶¹ Zur ersten Stationierung s. Anm. 24, die Möglichkeit der zweiten wurde bereits in NAGY (1963) 27— erwähnt, der erste unmittelbare Beweis kam aber erst jetzt zum Vorschein, s. NÉMETH 193—; vgl. noch SPEIDEL 124—; 129;. — Die Forschung rechnet noch aufgrund einer Inschrift (SZILÁGYI [1951] 135; Taf. XLVII, 4; SZILÁGYI J.: Kőfeliratok az Aquincumi Múzeum régi gyűjtéséből II. [Steininschriften aus der alten Sammlung des Museums von Aquincum. II] ArchÉrt 94 [1967] 76—, Nr. 8) mit der Möglichkeit, daß der Truppenkörper auch in der Periode zwischen 203 und 208 in

gemacht wird. Dies scheint zu bekräftigen, daß keiner der Ziegel auf dem Gebiet des Legionslagers aus der Zeit von Domitian gefunden wurden (vgl. Abb. 2).⁶²

Des weiteren befassen wir uns mit den Inschriften. G. Alföldy brachte drei Inschriften von Aquincum mit der auf das Ende des 1. Jahrhunderts datierbaren Stationierung der Legion in Zusammenhang: zwei Altarsteine von L. Naevius Campanus⁶³ sowie eine fragmentarische Inschrift.⁶⁴ Die Lesung der Inschriften von L. Naevius Campanus ist folgende:

1. *Maioresibus | sanctis L(ucius) Naeuius Campanus | <praef(ectus)> kast(rorum) leg(ionis) IIII Fl(auias) |* ⁵ *pro salute sua [e]t | suorum u(otum) s(oluit) l(ibens) m(erito)* (Abb. 3).⁶⁵

2. *Silvano | siluestri | L(ucius) Naeuius Campanus praef(ectus) |* ⁵ *kast(rorum) leg(ionis) IIII Fl(auias) |* *pro salute sua et | suorum u(otum) s(oluit) l(ibens) m(erito).*⁶⁶

Diese Altäre wurden von einem Teil der Forscher auch vor G. Alföldy auf das Ende des 1. Jahrhunderts datiert.⁶⁷ Diese Behauptung wurde von G. Alföldy durch zwei Argumente unterstützt:⁶⁸ 1. die *legio IIII Flavia* konnte zwischen den Jahren 162 und 166 nicht in ihrem gesamten Bestand in Aquincum stationiert gewesen sein, und eine spätere Periode für die Datierung der Inschriften kann nicht in Frage kommen;⁶⁹ 2. der Silvanus-Altar und das Inschriftfragment,⁷⁰ auf dem der Name von Domitian erwähnt ist, stammen aus derselben Werkstatt.⁷¹

Diese Annahme soll jedoch wegen des Fehlens des Attributs *f(elix)* mit Vorbehalten aufgenommen werden. Für die Datierung der Inschriften gibt es zwei Anhaltspunkte:⁷² 1. der Titel *praefectus castrorum* wurde nur bis zur Herrschaft von Septimius Severus verwendet;⁷³ 2. auf den frühen Inschriften, die diesen Titel erwähnen, fehlt die Angabe der Legion. Letzteres soll deshalb besonders betont werden, weil vor kurzem in Aquincum ein Grabstein eines *praefectus castror(um)* zum Vorschein kam, der in den ersten Jahrzehnten des 2. Jahrhunderts angefertigt wurde, und von dem der Name der Legion *fehlte*.⁷⁴ So kommt innerhalb der von G. Alföldy bestimmten Periode nur eine Stationierung der *legio IIII Flavia* Aquincum in Frage, die zwischen 162 und 166.⁷⁵

Aquincum stationiert war (zur Datierung des auf der Inschrift erwähnten Statthalters, Q. Caecilius Rufinus Crepereianus s. E. RITTERLING: Die legati pro praetore von Pannonia inferior seit Trajan. ArchÉrt 41 [1927] 294–; Mócsy [1962] 592; Fitz [1963] 284–; G. ALFÖLDY: Septimius Severus und der Senat. BJ 168 [1968] 136; Dobó [1968] 78–; Fitz [1970] 149; A. BIRLEY: Septimius Severus, the African Emperor. London 1971. 333; 339; NÉMETH 194. – Nach NAGY [1963] 27–; 41– war Q. Caecilius Rufinus Crepereianus in den Jahren 201–202 der Statthalter von Pannonia Inferior, dies wird aber durch eine jetzt publizierte neue L. Baebius Caecilianus-Inschrift widerlegt, vgl. NÉMETH 193–). Da die *legio II adiutrix* im ersten Jahrzehnt des 3. Jahrhunderts von 202 an ununterbrochen in Aquincum stationiert war (vgl. CIL III 13371, s. dazu Fitz [1963] 286–; NAGY [1963] 30; 42; Dobó [1968] 82– [202–203]; Mirković [1963] 115 [207]; CIL III 3509 [207]; CIL III 10360 [209]; CIL III 10429 [210]), ist es unwahrscheinlich, daß auch die *legio IIII Flavia* hier stationiert gewesen wäre (M. Mirković wies auf die Möglichkeit hin, daß der Truppenkörper eventuell gegen die *defectores et rebelles* eingesetzt wurde, s. Mirković [1963] 117; vgl. noch J. SZILÁGYI: Luttet intérieures et incursions des «barbares» dans la région d'Aquincum. Acta AntHung 5 [1957] 321, das ist aber völlig unwahrscheinlich, da C. Iulius Septimius Castinus in Gallien tätig war, vgl. G. ALFÖLDY: Die Legionslegaten der römischen Rheinarmeen. ES 3. Köln Graz 1967. 51). So kommen nur die Jahre zwischen 164 und 169 in Frage, als Q. Caecilius Rufinus Crepereianus Statthalter sein konnte (vgl. Dobó [1968] 63–; Fitz [1970] 150). Es ist jedoch bekannt, daß die *legio IIII Flavia* von 162 bis 166 in

Aquincum stationiert, s. Anm. 24, sowie, daß der Statthalter von Pannonia inferior in der Periode zwischen 164 und 166 nicht bekannt (bzw. umstritten) ist. Aufgrund dieser Tatsachen kann die Inschrift, bzw. die Statthalterschaft von Q. Caecilius Rufinus Crepereianus auf die Periode zwischen 164 und 166 und sein Konsulat auf die Zeitspanne April–Dezember 166 datiert werden (vgl. A. DEGRASSI: I fasti consolari dell'Impero Romano dal 30 avanti Cristo al 613 dopo Cristo. Roma 1952. 47).

⁶² Obwohl Mirković (1976) 29, Anm. 8 die Datierung von ALFÖLDY (1959) 131– in Zweifel gezogen hat, nahm jedoch von der Beweisführung Abstand.

⁶³ CIL III 3468; KUZSINSZKY 161–, Nr. 1.

⁶⁴ CIL III 3578.

⁶⁵ CIL III 3468. – Nach G. Alföldy [ALFÖLDY (1959) 132; ALFÖLDY (1961) 104 = ALFÖLDY (1963) 48] stand noch vor dem Wort *Maioresibus* das Wort *[Dis]*, vgl. aber Abb. 3.

⁶⁶ KUZSINSZKY 161–, Nr. 1.

⁶⁷ S. Anm. 66, sowie NAGY (1942a) 439, Anm. 24.

⁶⁸ Vgl. ALFÖLDY (1959) 133–.

⁶⁹ Ebd.

⁷⁰ CIL III 14347².

⁷¹ ALFÖLDY (1959) 133–; so noch Mócsy (1962) 614; Mócsy (1974) 86.

⁷² ALFÖLDY (1959) 133.

⁷³ Vgl. noch A. v. DOMASZEWSKI–B. DOBSON: Die Rangordnung des römischen Heeres.² Beihefte der Bonner Jahrbücher 14. Köln Graz 1967. 120.

⁷⁴ SZIRMAI 77–.

⁷⁵ So noch Mócsy (1959) 82; K. B. ANGYAL: Peregrinus ritus in vita Marci (SHA) 13, 1. ACUD 7 (1971) 78, Anm. 14–15.

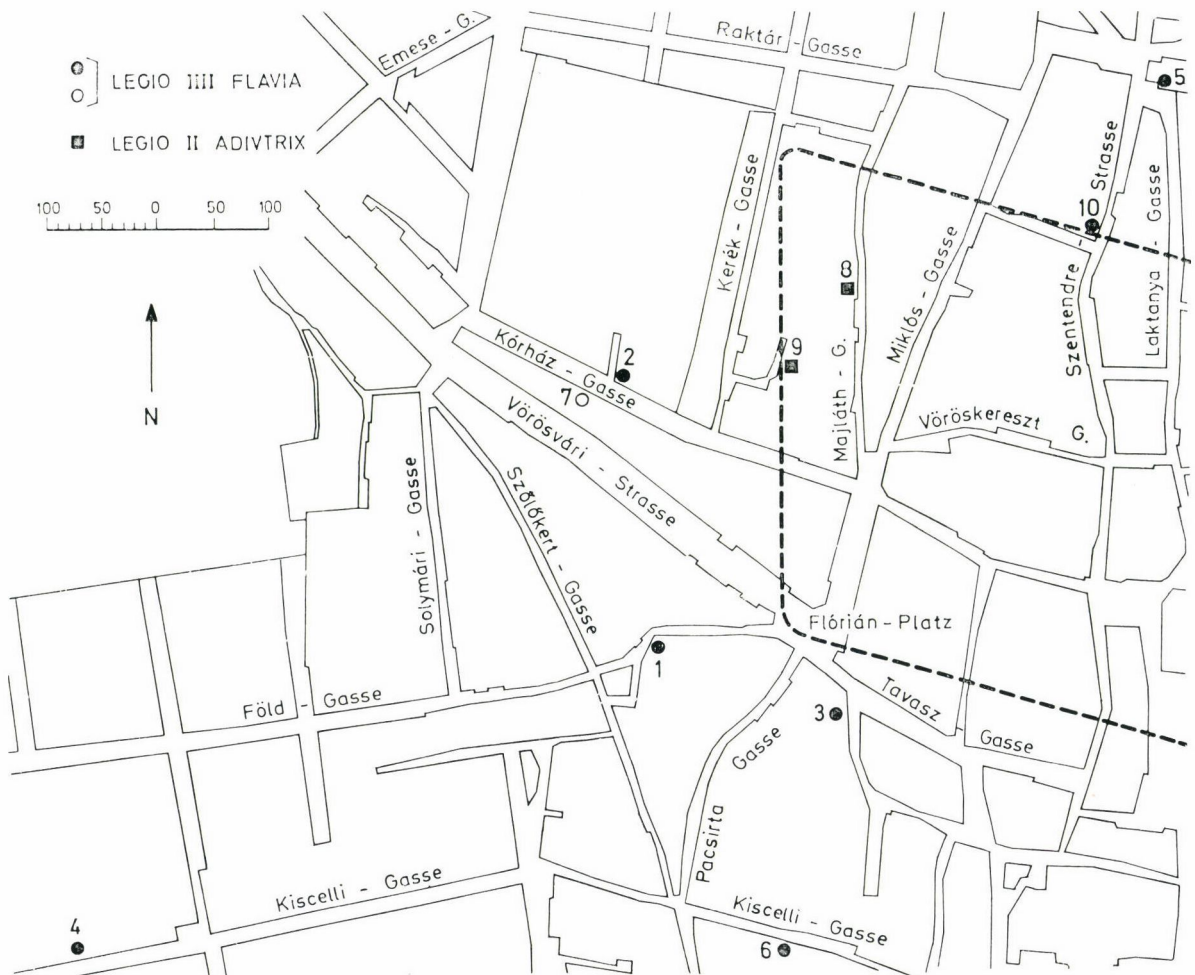


Abb. 2. Das Legionslager und Umgebung in der Zeit von Domitian (nach T. Nagy); die Fundorte der frühen Ziegel der *legio II adiutrix* und der Stempelziegel der *legio IIII Flavia*

Da die beiden *praef(ectus) kast(rorum)*-Altäre nur auf diese Periode datiert werden können, soll in der Periode zwischen 162 und 166 mit einer vollzähligen Stationierung des Truppenkörpers in Pannonia inferior gerechnet werden.⁷⁶

Außer den Obenerwähnten verbindet G. Alföldy noch ein Inschriftfragment aus Aquincum mit der am Ende des 1. Jahrhunderts erfolgten Stationierung der Legion. Es ist seit dem 19. Jahrhundert bekannt, und wurde von der früheren Forschung als Sarkophagen-Bruchstück bestimmt.⁷⁷ Obwohl letzteres von G. Alföldy berichtigt wurde,⁷⁸ die Ergänzung der Inschrift wurde jedoch auch von ihm nicht vorgenommen. Die ergänzte Lesung der drei Zeilen umfassenden Inschrift lautet (Abb. 4–5): *[Sil]uano | [sac]rum | [leg(io) I]III F(lauia) f(elix) oder f(ecit)*.

Zur Ergänzung machen wir folgende Bemerkungen:

1. Die Breite der Inschrift wird durch den *JRVM*-Text der 2. Zeile bestimmt, was ohne besondere Schwierigkeit als *(sac)rum* ergänzt werden kann. 2. Das Fragment des Gottesnamen

⁷⁶ Zum Fundmaterial dieser Periode s. Anm. 24 und 61; CIL III 3463, zur Datierung vgl. Anm. 61 (Die frühere Forschung datierte auch diese Inschrift auf den Anfang des 3. Jahrhunderts, vgl. ebd., sowie ALFÖLDY [1961] 111 = ALFÖLDY (1963) 53; 54; MÓCSY [1962] 616); die oben erörterten Stempelziegel

und CIL III 3578 (die dazu gehörige Ergänzung und den Kommentar s. unten).

⁷⁷ RÓMER-DESJARDINS 128, Nr. 231; CIL III 3578.

⁷⁸ ALFÖLDY (1959) 131, Anm. 130.



Abb. 3. Der *Marioribus* gewidmete Altar des L. Naevius Campanus

in der 1. Zeile heißt *IVANO*. Obwohl nur das Ende des Buchstabens *V* vorhanden ist, kommt außer diesem kein anderer Buchstabe in Frage. So soll die 1. Zeile als *[Sil]uano* ergänzt werden. 3. In der 3. Zeile der Inschrift, wie es bereits früher erkannt wurde,⁷⁹ ist der Name des die Tafel aufstellenden Truppenkörpers, der *legio IIII Flavia* angegeben. Da die ersten zwei Zeilen die ganze Breite der Inschrift ausmachen, wurde die Tafel von der *ganzen* Legion gewidmet.

Die Datierung des Steines ist äußerst schwierig. Obwohl in der letzten Zeile der Name des Truppenkörpers vermutlich das Attribut *f(elix)* enthält, wurde es, wie bereits oben erörtert⁸⁰ — auch auf den Denkmälern der Legion des 2. und 3. Jahrhunderts angeführt, es erscheint sogar in der Zeit des Gordianus III. auf einer offiziellen Inschrift⁸¹, wie es auch diese Tafel ist, die die Bauinschrift eines Silvanus-Heiligtums ist — und so kann es zur genauen Datierung des betreffenden Denkmals kaum beitragen. Bei der Datierung kann vielleicht der Rahmen der Tafel Anhaltspunkte geben. Die Inschrift ist in *tabula ansata*, und im Dreieck-Teil befindet sich eine Rosette. Aus dem Bereich von Aquincum sind Steine mit ähnlichem Rahmen sogar vom Ende des 2.,

⁷⁹ RÓMER—DESJARDINS 128, Nr. 231; CIL III 3578; ALFÖLDY (1959) 131.

⁸⁰ S. oben Anm. 19.

⁸¹ CIL III 8154 = IMS I 24.



Abb. 4. Bauinschrift der *legio IIII Flavia* aus Aquincum



Abb. 5. Die Ergänzung der Inschrift

Anfang des 3. Jahrhunderts bekannt,⁸² dies deutet darauf hin, daß auch die Verzierungsart des Steines nicht zu seiner genaueren Datierung beitragen kann. Die Tatsache berücksichtigend, daß überhaupt kein Fund aus dem 1. Jahrhundert von Aquincum auf den Silvanus-Kult hinweist,⁸³ gilt als ausgeschlossen, daß die Legion das Silvanus-Heiligtum während seiner Stationierung im 1. Jahrhundert erbaut hätte. Da es bewiesen ist, daß die gesamte Legion zwischen 162 und 166 in Aquincum stationiert war, scheint es wahrscheinlich zu sein, daß auch der Bau des Heiligtums auf diese Periode fiel:⁸⁴ und daß L. Naevius Campanus, der *praefectus kastrorum* des Truppenkörpers seinen an Silvanus gewidmeten Altar ursprünglich hier aufstellen ließ.

Das Obige kann folgendermaßen zusammengefaßt werden: Vorläufig sind uns keine Denkmäler der *legio III Flavia* bekannt, die mit Sicherheit auf das Ende des 1. Jahrhunderts datiert werden können. Aus diesem Grunde bezweifeln wir auch die auf das Ende des 1. Jahrhunderts datierte Stationierung der Legion in Aquincum stark. Aufgrund der vorhandenen Angaben steht nur eines fest, daß die Legion zwischen 89 und 101 in Pannonien stationiert war,⁸⁵ und zwar auf der Limes-Strecke gegen die Sarmaten.⁸⁶ Vom Ort des Lagers ist uns vorläufig mangels Angaben, nichts bekannt.

II.

Der früheren Forschung nach war die *legio II adiutrix* am Ende des 1. Jahrhunderts, in der Periode zwischen 89 und 92, in Aquincum stationiert.⁸⁷ Das Lager befand sich, diesen Ermittlungen zufolge, in der sog. «Víziváros» (Wasserstadt), südlich von Bem-Platz.⁸⁸ Dieses Lager wurde aufgrund dreier Grabsteine bestimmt, die in dieser Gegend zum Vorschein kamen und drei Soldaten der *legio II adiutrix* gehörten.⁸⁹ Laut A. Radnóti standen die Grabsteine auf «ihrer ursprünglichen Stelle».⁹⁰ Aus dem Bericht von B. Kuzsinszky geht jedoch nur soviel hervor, daß diese Steine beim Fundamentieren eines Hauses freigelegt wurden. Von den Freilegungsumständen ist nichts bekannt.⁹¹ Es ist aber fraglich, ob man von Grabsteinen ausgehend — die bestimmt nicht auf ihrer ursprünglichen Stelle zum Vorschein kamen⁹² — ein ganzes Legionslager vermuten darf, während überhaupt keine andere Angabe über die Existenz des Lagers vorliegen. Wenn hier das Lager eines Truppenkörpers gestanden hätte, wäre man hier bestimmt auf Stempelziegel der Legion gestoßen. Solche sind aber bisher nur von Óbuda bekannt,⁹³ und die zwei frühen Stempelziegel

⁸² Vgl. J. Fitz: Epigraphica V. Alba Regia 12 (1971) 257 — (Székesfehérvár, mittelalterliche Basilika 198/199); A. ALFÖLDY: Epigraphica IV. ArchÉrt 1941, 58 — = J. FITZ: Römische Inschriften im Komitat Fejér. Alba Regia 8—9 (1967—68) 205, Nr. 32; Taf. XLVIII, 3. (Pusztaszabolcs — Anfang des 3. Jahrhunderts).

⁸³ S. NAGY (1942a) 389; vgl. noch ALFÖLDY (1961) 104 = ALFÖLDY (1963) 48; NAGY (1973a) 184, Anm. 5. — Die Datierung des als einzige Ausnahme erwähnten L. Naevius Campanus-Altars s. oben.

⁸⁴ Das Inschriftfragment wurde bereits früher von Mócsy (1959) 82 auf diese Periode datiert.

⁸⁵ CIL XI 5992 = DOBÓ (1975) Nr. 509; RIU 193; so schon ALFÖLDY (1959) 129—; 141 (mit der Lagerstätte in Aquincum). — Nach MIRKOVIĆ (1976) 29, Anm. 8, datiert ALFÖLDY (1959) die Stationierung der *legio III Flavia* in Aquincum auf die Periode von 89 bis 137; diese Interpretation beruht jedoch auf einem Mißverständnis, vgl. ALFÖLDY (1959) 129—.

⁸⁶ Zu den Garnisonen der Legionslager auf der Limes-Strecke gegen die Germanen Ende des 1. Jahrhunderts s. zuletzt B. LÖRINCZ: Zur Erbauung des Legionslagers von Brigetio. ActaArchHung 27 (1975) 343 —.

⁸⁷ Mócsy (1959) 81; Mócsy (1962) 614; NAGY (1973a) 90; LÖRINCZ 11; 74, Anm. 9. ALFÖLDY (1959) 128; 135; 139 rechnet nur mit einer *vexillatio*.

⁸⁸ RADNÓTI 24—; Mócsy (1959) 67; ALFÖLDY (1959) 135—; NAGY (1962) 36; 92, Anm. 18; NAGY (1973a) 90—; 114; Mócsy (1974) 87, fig. 14.

⁸⁹ CIL III 14349^{24:9} zu ihrer Datierung s. T. NAGY: Das Alter der Castricius-Stele. BpR (1943) 569. Vgl. noch Anm. 88.

⁹⁰ RADNÓTI 24.

⁹¹ KUZSINSZKY B.: Aquincumi kőemlékek. ArchÉrt 18 (1898) 446; KUZSINSZKY B.: Újabb kőemlékek az Aquincumi Múzeumban. BpR 7 (1900) 21—. — Obwohl B. Kuzsinszky annahm, daß die Grabsteine auf ihrer ursprünglichen Stelle standen, die zu den Stellen gehörenden Gräber kamen jedoch nicht zum Vorschein, vgl. ebd.

⁹² Vgl. z. B. PARRAGI GY.: Újabb későrómai leletek a Bécsi úton (Neuere spätrömische Funde auf der Bécsi-Straße). BpR 21 (1964) 235; SZIRMAI 77—; PETŐ M.: Rómaikori sírépítmény és szentély darabjai Csillaghegyen (Fragments of a Roman Funerary Monument and Shrine at Csillaghegy). BpR 24 (1976) 215—; etc.

⁹³ Vgl. SZILÁGYI (1933) 25—; RADNÓTI 24—; KABA M.: BpR 19 (1959) 252—.

der Legion kamen sogar im Domitian-zeitlichen Legionslager von Óbuda ans Tageslicht (Abb. 2, 8–9).⁹⁴ Aus diesem Grunde soll das Lager der *legio II adiutrix* vom Ende des 1. Jahrhunderts in Óbuda gesucht werden.

Es ist eine weitere Frage, von welchem Zeitpunkt bis wann der Truppenkörper in Aquincum stationiert war. Wie oben erwähnt, rechnete die frühere Forschung mit der Stationierung der Legion in Aquincum nur bis zum Jahre 92. Dieser Annahme lag das Fakt zugrunde, daß Hadrian um 95 der *tribunus militum* des Truppenkörpers in Moesia superior war.⁹⁵ M. Mirković weist jedoch mit vollem Recht darauf hin, daß die Angabe der Historia Augusta,⁹⁶ worauf sich bisher die ganze Forschung in diesem Zusammenhang berief (und auf dem auch die Hypothese der Zugehörigkeit von Syrmien an Moesia superior beruht⁹⁷), kein Beweis für diese Annahme sei.⁹⁸ Da Denkmäler der *legio II adiutrix* vom Ende des 1. Jahrhunderts von Aquincum bekannt sind,⁹⁹ und ein Veteran der Legion Anfang des 2. Jahrhunderts an der Deduktion Poetovio teilgenommen hat,¹⁰⁰ soll mit der Anwesenheit des Truppenkörpers in Aquincum zwischen 89 und 105 gerechnet werden.¹⁰¹ Für die frühere Forschung bedeutete die Bestimmung des Zeitpunktes der Ankunft der *legio X gemina* am Anfang des 2. Jahrhunderts in Aquincum ein Problem.¹⁰² Es bestand darin, daß die *legio IIII Flavia* — die laut den früheren Forschungen die Garnison von Aquincum bildete — 101, als der I. Dakerkrieg Trajans ausbrach, seinen Standort verließ,¹⁰³ während die *legio X gemina* am frühesten im Jahre 103 hier angekommen sein soll.¹⁰⁴ Wir haben bereits früher erörtert, daß der Truppenkörper erst 105 von Noviomagus in seinem neuen Standort, in Aquincum angekommen sein konnte,¹⁰⁵ und bis zu diesem Zeitpunkt die *legio II adiutrix* die Garnison von Aquincum bildete. Anschließend nahm vermutlich auch dieser Truppenkörper am zweiten Dakerkrieg von Trajan teil und war später eine Einheit der Armee, die in den Partherkrieg kommandiert wurde.¹⁰⁶

Die *legio X gemina* stationierte von 105 bis 118 in Aquincum,¹⁰⁷ dann wurde sie die Garnison von Vindobona.¹⁰⁸ Von diesem Zeitpunkt an bis zum Ende der Römerherrschaft wird die vom Partherkrieg 118/119 zurückkehrende *legio II adiutrix* — mit kleineren Unterbrechungen — die Garnison des Lagers.

All dies zusammenfassend können wir feststellen, daß die *legio IIII Flavia* Ende des 1. Jahrhunderts nicht in Aquincum stationiert war, und daß es in «Víziváros» (Wasserstadt) kein Legionslager gab. Es stand bereits in der Zeit von Domitian in Óbuda, und die Garnisonen dieser Lager am Ende des 1., Anfang des 2. Jahrhunderts waren die folgenden Legionen:

⁹⁴ S. SZILÁGYI (1951) 133, Anm. 83. Zum Lager s. T. NAGY: The Frontier of Pannonia as reflected by Recent Research. in: Roman Frontier Studies 1967. The Proceedings of the Seventh International Congress held at Tel Aviv. Tel Aviv 1971. 147, fig. 78; 148; NAGY (1973a) 115; PÓCZY (1976b) 14.

⁹⁵ S. zuletzt SYME (1968) 101 — = SYME (1971) 204 —.

⁹⁶ SHA v. Hadr. 2,2–4.

⁹⁷ S. noch RITTERLING 1443; RADNÓTI–BARKÓCZI 198; 208; MÓCSY (1959) 77; ALFÖLDY (1959) 115; 140; MÓCSY (1962) 584 —; SYME (1968) 101 = SYME (1971) 204 —; MÓCSY (1974) 86; LÖRINCZ 17 —. Ob die von RADNÓTI–BARKÓCZI 198 angeführten Truppenkörper wirklich auf den Anschluß von Syrmien an Moesia superior hinweisen, ist ungewiß, da auch die Bestimmung der Lager der Truppenkörper unsicher ist. Die Forschung stößt sogar bei der Bestimmung der Garnisonen der Lager des 2. Jahrhunderts auf Schwierigkeiten (z. B. Ulcisia Castra, Albertfalva), und die Bestimmung der Garnisonen des 1. Jahrhunderts gilt nur in manchen Fällen als gewiß.

⁹⁸ S. MIRKOVIĆ (1976) 36, Anm. 29. — So war Hadrian der *tribunus militum* der Legion in Aquin-

cum, und auch die Freundschaft zwischen ihm und Q. Marcius Turbo begann hier.

⁹⁹ S. Anm. 89 und 94.

¹⁰⁰ AIJ 373, s. dazu MÓCSY (1959) 29; Z. FARKAS: Zur Veteranendeduktion in Pannonien. Studium 2 (1971) 7 —.

¹⁰¹ Mit dieser Stationierung kann noch die Inschrift CIL X 135 = ILS 2719 = DOBÓ (1975) Nr. 508 in Verbindung gebracht werden, zur Datierung s. zuletzt LÖRINCZ 74, Anm. 9.

¹⁰² Vgl. NAGY (1973a) 94; 179, Anm. 68.

¹⁰³ ALFÖLDY (1959) 132; NAGY (1973a) 93 —; MÓCSY (1974) 91 —.

¹⁰⁴ NAGY (1973a) 179, Anm. 68.

¹⁰⁵ GABLER–LÖRINCZ 169, Anm. 211.

¹⁰⁶ NAGY L.: Aquincumi múmia-temetkezések (Mumienbegräbnisse aus Aquincum) DissPann I. 4. Budapest 1935. 24; 38.

¹⁰⁷ GABLER–LÖRINCZ 169 —.

¹⁰⁸ Vgl. ebd. — Hiermit bedanke ich mich bei all denen, die mich bei meiner Arbeit mit guten Ratschlägen unterstützt haben: Zoltán Farkas, András Mócsy, Margit Németh, Klára Póczy und Mária Szilágyi.

Zeit	
89–105	<i>legio II adiutrix</i>
105–118	<i>legio X gemina</i>
118–162	<i>legio II adiutrix</i>

ABKÜRZUNGEN

- ALFÖLDY (1959) = G. ALFÖLDY: Die Truppenverteilung der Donaulegionen am Ende des I. Jahrhunderts. *ActaArchHung* 11 (1959) 113.
- ALFÖLDY (1961) = G. ALFÖLDY: Geschichte des religiösen Lebens in Aquincum. *ActaArchHung* 13 (1961) 103.
- ALFÖLDY (1963) = ALFÖLDY G.: Aquincum vallási életének története. *BpR* 20 (1963) 47.
- DOBÓ (1968) = Á. DOBÓ: Die Verwaltung der römischen Provinz Pannonien von Augustus bis Diocletianus. Budapest–Amsterdam 1968.
- DOBÓ (1975) = Á. DOBÓ: Inscriptiones extra fines Pannoniae Daciaeque repertae ad res earundem provinciarum pertinentes.⁴ Budapest–Amsterdam 1975.
- FITZ (1963) = J. FITZ: *Legati Augusti pro praetore Pannoniae inferioris*. *ActaAntHung* 11 (1963) 245.
- FITZ (1970) = J. FITZ: The Governors of Pannonia Inferior I. *Alba Regia* 11 (1970) 145.
- FITZ (1975) = J. FITZ: Donaugrenze von Pannonia Superior und Inferior. *Alba Regia* 14 (1975) 351.
- GABLER–LŐRINCZ = GABLER D.–LŐRINCZ B.: A dunai limes I–II. századi történetének néhány kérdése. *ArchÉrt* 104 (1977) 145.
- GLODARIU = I. GLODARIU: Legio IV Flavia felix in Dacia. *AMN* 3 (1966) 429.
- KABA (1955) = KABA M.: Az aquincumi parancsnoksági épület belső dekorációja a Laktanya utcában (Innere Dekoration des Kommandogebäudes von Aquincum in der Laktanyastrasse). *BpR* 16 (1955) 255.
- KABA (1956) = KABA M.: Tábori kenyérsütő kemence Aquincumból. *BpR* 17 (1956) 153.
- KUZSINSZKY = KUZSINSZKY B.: Római feliratok az Aquincumi Múzeumban. *BpR* 8 (1904) 159.
- LŐRINCZ = B. LŐRINCZ: Pannonische Stempelziegel I. *Annamatia-Ad Statuas Limes-Strecke*. *DissArch* II. 5. Budapest 1977.
- MIRKOVIĆ (1963) = M. MIRKOVIĆ: A Contribution to the History of *Pannonia Inferior* at the Beginning of the 3d Century. *ZFF VII-1* (1963) 113.
- MIRKOVIĆ (1976) = M. MIRKOVIĆ: Singidunum et son territoire. in: *IMS* I. 21.
- MÓCSY (1959) = A. MÓCSY: Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen. Budapest 1959.
- MÓCSY (1962) = A. MÓCSY: Pannonia. *PWRE Suppl.* IX. Stuttgart 1962. 515.
- MÓCSY (1970) = A. MÓCSY: Gesellschaft und Romanisation in der römischen Provinz Moesia Superior. Budapest–Amsterdam 1970.
- MÓCSY (1974) = A. MÓCSY: Pannonia and Upper Moesia. A History of the Middle Danube Provinces of the Roman Empire. London–Boston 1974.
- NAGY (1937) = NAGY L.: Az Aquincumi Múzeum kutatásai és gyarapodása az 1923–1935. években. *BpR* 12 (1937) 261.
- NAGY (1942) = NAGY L.: Művészetek. in: Budapest története I/2. Budapest 1942. 579.
- NAGY (1942a) = NAGY T.: Vallási élet Aquincumban. in: Budapest története I/2. Budapest 1942. 386.
- NAGY (1962) = NAGY T.: Buda régészeti emlékei. in: Budapest Műemlékei II. Budapest 1962. 13.
- NAGY (1963) = NAGY T.: Alsó-Pannónia Septimius Severus-kori helytartóinak kérdéséhez (Beitrag zur Frage der Statthalter Unterpannoniens zur Zeit des Septimius Severus). *BpR* 20 (1963) 23.
- NAGY (1973a) = NAGY T.: Budapest története az őskortól a honfoglalásig. in: Budapest története I. Budapest 1973. 39.
- NAGY (1973b) = NAGY T.: *Ulcisia Castra*. *BpR* 23 (1973) 39.
- NÉMETH = NÉMETH M.: Septimius Severus 202. évi látogatásának újabb feliratos emléke Aquincumból (A Further Epigraphic Monument from Aquincum of the Visit of Septimius Severus in the Year 202 A. D.). *BpR* 24 (1976) 193.
- V. PETRIKOVITS = H. v. PETRIKOVITS: Die Innenbauten römischer Legionslager während der Prinzipatszeit. *Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften* Band 56. Opladen 1975.
- PÓCZY (1956) = K. SZ. PÓCZY: Die Töpferwerkstätten von Aquincum. *ActaArchHung* 7 (1956) 73.
- PÓCZY (1976a) = K. PÓCZY: Aquincum. in: *Der römische Limes in Ungarn*. IKMK A/22. Székesfehérvár 1976. 82.
- PÓCZY (1976b) = PÓCZY K.: Az aquincumi légió tábor és katonaváros romjainak feltárása és műemléki bemutatása (Investigation of the Aquincum Legionary Camp and the Restoration of 1th Ruins). *BpR* 24 (1976) 11.

- PROTASE
 RADNÓTI
 RADNÓTI – BARKÓCZI
 RITTERLING
 RÓMER – DESJARDINS
 SERGEJEVSKI
 SPEIDEL
 SYME (1968)
 SYME (1971)
 SZILÁGYI (1933)
 SZILÁGYI (1941)
 SZILÁGYI (1943)
 SZILÁGYI (1945)
 SZILÁGYI (1951)
 SZILÁGYI (1958)
 SZIRMAI
 WILKES (1969)
 WILKES (1974)
 ActaAntHung
 ActaArchHung
 ACUD
 AÉp
 AIJ
 AMN
 ArchÉrt
 ArchIug
 AV
 BJ
 BpR
 Cambridge 1967
 CIL
 DissArch
 DissPann
 ES
 IKMK
 IMS I
 JÖAI
 OZ
 PWRE
 RégFüz
 RIU
 TBM
 ZFF
 ŽA
- = D. PROTASE: Legiunea IIII Flavia la nordul Dunării și apartenența Banatului și Olteniei de Vest la provincia Dacia. AMN 4 (1967) 47.
 = RADNÓTI A.: Buda régészeti emlékei. in: Budapest Műemlékei I. Budapest 1955. 13.
 = A. RADNÓTI – L. BARKÓCZI: The Distribution of Troops in Pannonia Inferior during the 2nd Century A. D. ActaArchHung 1 (1951) 189.
 = E. RITTERLING: Legio. PWRE XII. Stuttgart 1924–1925. 1211.
 = F. RÓMER – E. DESJARDINS: A Magyar Nemzeti Múzeum római feliratos emlékei. Budapest 1873.
 = D. SERGEJEVSKI: Borne frontière romaine de Kosijerevo. ArchIug 5 (1964) 93.
 = M. P. SPEIDEL: Eagle-Bearer and Trumpeter. BJ 176 (1976) 123.
 = R. SYME: Hadrian in Moesia. AV 19 (1968) 101.
 = R. SYME: Danubian Papers. Bucharest 1971.
 = J. SZILÁGYI: Inscriptiones tegularum Pannonicarum. DissPann II. 1. Budapest 1933.
 = SZILÁGYI J.: Az aquincumi helyőrség csapattestei (Die in Aquincum stationierten römischen Truppenkörper). TBM 9 (1941) 231.
 = SZILÁGYI J.: Az Aquincumi Múzeum kutatásai és gyarapodása az 1936–1942. években (Die Forschungen und Neuerwerbungen des Museums von Aquincum in den Jahren 1936–1942). BpR 13 (1943) 337; 528.
 = SZILÁGYI J.: Az aquincumi helytartói palota (Der Legatenpalast in Aquincum). BpR 14 (1945) 29.
 = SZILÁGYI J.: Előzetes jelentés az Aquincumi Múzeum ásatásairól és új szerzeményeiről az 1949–1950. években. ArchÉrt 78 (1951) 121.
 = SZILÁGYI J.: Az aquincumi helytartói palota (Der Statthalterpalast von Aquincum). BpR 18 (1958) 53.
 = SZIRMAI K.: A Vihar utcai sírlelet (Der Grabfund aus der Vihar-Straße). ArchÉrt 102 (1975) 77.
 = J. J. WILKES: Dalmatia. London 1969.
 = J. J. WILKES: Boundary Stones in Roman Dalmatia I. The Inscriptions. AV 25 (1974) 258.
 = Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae
 = Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae
 = Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis
 = L'Année Épigraphique
 = V. HOFFILLER – B. SÁRIA: Antike Inschriften aus Jugoslawien I. Noricum und Pannonia Superior. Zagreb 1938.
 = Acta Musei Napocensis
 = Archaeologiai Értesítő
 = Archaeologia Iugoslavica
 = Arheološki Vestnik
 = Bonner Jahrbücher
 = Budapest Régiségei
 = Acta of the Fifth International Congress of Greek and Latin Epigraphy Cambridge 1967. Oxford 1971.
 = Corpus Inscriptionum Latinarum
 = Dissertationes Archaeologicae
 = Dissertationes Pannonicae
 = Epigraphische Studien
 = István Király Múzeum Közleményei
 = M. MIRKOVIĆ – S. DUŠANIĆ: Inscriptions de la Mésie Supérieure Vol. I. Singidunum et le nord-ouest de la province. Beograd 1976.
 = Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts in Wien
 = Osječki Zbornik
 = PAULY-WISSOWA: Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft
 = Régészeti Füzetek
 = Die römischen Inschriften Ungarns
 = Tanulmányok Budapest Múltjából
 = Zbornik Filozofskog Fakulteta
 = Živa Antika

DIE LANDNEHMENDEN UNGARISCHEN STÄMME

Als Anfang der Bestimmung der archäologischen Denkmäler der landnehmenden Ungarn gilt das Jahr 1835, als der Fund von Benepusztá publiziert wurde. Diesem folgte 1858 eine Beschreibung des Grabes von Vereb.¹ Als Folge des Aufschwungs der archäologischen Forschungstätigkeit wurden immer mehr Denkmäler bekannt. Gegen Ende des 19. Jahrhunderts wurde sogar möglich, die Funde des 10. Jahrhunderts zu systematisieren. Die großangelegte Zusammenfassung und Bewertung ist ein Verdienst von J. Hampel. Er teilte die Funde des 10. Jahrhunderts in zwei Gruppen (A und B). Die Funde der Gruppe A brachte er mit den landnehmenden Ungarn, die der Gruppe B mit der slawischen Bevölkerung, die in Reihengräberfeldern bestattet war, in Zusammenhang.² Diese Einteilung wurde lange Jahre, genau 50 Jahre, sowohl im In- als auch im Ausland allgemein akzeptiert. Lediglich G. Nagy nahm an, daß es zwischen den beiden Gruppen kein ethnischer, sondern viel mehr ein sich in der Gentilordnung, bzw. in der Gesellschaft offenbarender Unterschied besteht.³ 1959 unternahm B. Szőke den Versuch, die Gräberfelder und -funde des 10. Jahrhunderts auf eine neue Weise zu interpretieren. 1962 erschien seine ausführliche Analyse.⁴ Laut der Systematisierung von Szőke gehören die Denkmäler der führenden und der mittleren Schicht der landnehmenden Ungarn der von Hampel markierten Gruppe A an, während die Gruppe B nicht die Kultur der slawischen Bevölkerung vertritt, sondern das ungarische Gemeinvolk des 10.–11. Jahrhunderts. Die Ergebnisse von B. Szőke nahm die ungarische Forschung größtenteils an, obwohl die damit verbundenen Probleme ziemlich schwerwiegend zu sein schienen. Als größtes Problem, das durch die neue Einteilung entstanden ist, galt das völlige Verschwinden der Denkmäler der slawischen Urbevölkerung.⁵ Die zuständigen Wissenschaftler wiesen außerdem noch auf zahlreiche unsichere Momente hin. I. Dienes machte auf die Widersprüche der weiteren Einteilung innerhalb der Gruppe A aufmerksam, während A. Bartha auf die Schwierigkeiten hindeutete, die durch den Hinweis auf die Verbindung mit den verschiedenen gesellschaftlichen Schichten entstanden sind.⁶ Eine Untersuchung der ungarischen Denkmäler des 10. Jahrhunderts in ethnischer

¹ M. JANKOVICH: Egy magyar hősnek, hihetőleg Bene vitéznek, ki még a tizedik század elején Solt fejedelmével I. Berengár császárnak diadalmas védelmében Olaszországban jelen volt, újonnan felfedezett teteméről, s öltözetének ékességeiről (= Über den neu entdeckten Leichnam und die Verzierungen der Kleidung eines ungarischen Helden, vermutlich des Kriegers Bene, der nach dem Anfang des 10. Jahrhunderts unter dem Fürsten Solt an der triumphierenden Verteidigung des Kaisers Berengár I. in Italien teilgenommen hat). A Magyar Tudós Társaság Évkönyvei 2 (1835) 281–96; J. ÉRDY: MTA Értésítője 14 (1854) 271; J. ÉRDY: Régiségtani közlemények. A verebi pogány sír (= Archäologische Mitteilungen. Heidengrab von Vereb). MTA Évkönyvei 9 (1858)

14–27; J. Hampel: Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn. II. Braunschweig 1905. 484.

² HAMPEL 9–23.

³ G. NAGY: A hun-avar és magyar pogánykori sírleletek jellemzése. (= Charakteristik der hunnisch-awarischen und der ungarischen heidenzeitlichen Grabfunde). Arch. Ért. 13 (1893) 318.

⁴ B. SZŐKE: A bjelobrodói kultúráról. (Sur la civilisation de Bjelobrodo.) Arch. Ért. 86 (1959) 32–46.

⁵ DIENES (1964) 138.; A. BARTHA: Zur Frage der ungarisch-slawischen Beziehungen im 9. und 10. Jahrhundert. Acta Arch. Hung. 17 (1965) 9.; A. BARTHA: ebd. 124.

⁶ DIENES (1964) 136.; BARTHA 124.

Hinsicht blieb ebenfalls aus. Unter den ungarischen Stämmen des 10. Jahrhunderts lebten auch drei Stämme der Kabaren. Sie waren ein Volk, das sich vom Kaganat der Chasaren absonderte und sich den Ungarn anschloß. Auch seine Sprache unterschied sich vom Ungarischen. Es war also anzunehmen, daß auch sein Fundmaterial von dem der Ungarn abweicht. Das archäologische Erbe der Kabaren wurde von Gy. Györffy bestimmt. Die archäologische Seite des Standpunktes von Györffy wurde anhand von Funden des Theiß-Oberlaufes von I. Dienes ausgelegt.⁷ Später hat jedoch Dienes diese Auffassung modifiziert und im Zusammenhang der Hinterlassenschaft der Kabaren eine viel besonnenere Haltung eingenommen.⁸ Auch von I. Fodor wurde in Frage gestellt, ob die Gruppe A voll und ganz zum Ethnikum der Kabaren gezählt werden kann.⁹

Beim heutigen Stande der Forschung wird es immer ungewisser, ob die Denkmäler der Landnahmezeit mit dieser oder jener ethnischen, bzw. gesellschaftlichen Gruppe in Verbindung gebracht werden können. Die Ursachen dafür sind: das gemeinsame Vorkommen der für die verschiedenen Fundgruppen charakteristischen Funde auf verschiedenen Fundorten; Gegenstände, die der Bestimmung eines bestimmten Ethnikums zu dienen schienen, sind in beiden Fundgruppen verbreitet; die Zerstreutheit der Fundorte, die zu verschiedenen Fundgruppen gehören; der Schmuck des sog. Gemeinvolkes kommt aus edlem Grundmaterial angefertigt auch bei der führenden und mittleren Schicht vor, und auch umgekehrt; die einfacheren Varianten einiger Gegenstandstypen der mittleren Schicht kommen auch in den Gräbern des Gemeinvolkes vor. In dieser scheinbar komplizierten Situation kommt von der Siedlungsgeschichte die Hilfe, wodurch die Forschung vermutlich doch vom Fleck kommen kann.

Zum ersten Mal wurde beim Treffen der Forscher des ungarischen Mittelalters in Nagyvázsöny die Frage in scharfer Form aufgeworfen, daß das Fundmaterial der einzelnen Schichten der Gesellschaft des 10. Jahrhunderts in einigen Teilen des Landes dem allgemein angenommenen und auf dieser Grundlage implizierten Bild nicht entspricht. Das Zentralthema der Diskussion bildeten die Funde des 10.—11. Jahrhunderts und ihre Interpretation aus dem Komitat Baranya (Südungarn). Als ungelöstes Problem galt, wie die folgende Tatsache zu bewerten ist: wenn das Komitat Baranya der Stammsitz der Árpáden war, wie läßt sich erklären, daß dort bis auf einige Ausnahmen (Mohács, Dunaszekeső) nur das Fundmaterial des Gemeinvolkes vorhanden ist, d. h. warum ist hier das vom Theiß-Oberlauf wohl bekannte, für die Mittel- und führende Schicht charakteristische Fundmaterial nicht anzutreffen. Die von A. Kiss aufgeworfene Frage blieb jedoch im Grunde genommen unbeantwortet. Obwohl es einige Versuche gegeben hat, die gesellschaftlichen und ethnischen Unterschiede innerhalb des Fundmaterials zu analysieren und zu erklären, treffende Beweise wurden aber von keinem der Teilnehmer erbracht.¹⁰

Die oben dargelegte Frage scheint noch mehr berechtigt zu sein, wenn sie im Lichte der größeren Zusammenhänge analysiert wird. Unserer Ansicht nach birgt die richtige Antwort die ganze Problematik der ungarischen Archäologie der Landnahmezeit in sich, samt Erklärung der gesellschaftlichen und ethnischen Fragen. Es sollen lediglich zwei wichtige Faktoren in Betracht gezogen werden. Auf dem ganzen von Ungarn belagerten Gebiet sollen die Gräberfelder der Gemeinvolkes sowie der mittleren und führenden Schicht, und die Verbreitung der einzelnen Gräberfeldtypen untersucht werden. Die nächste Voraussetzung ist, daß man auf der imaginären Grundkarte nur die Gräberfelder markiert, die auf die erste Hälfte des 10. Jahrhunderts zu datieren sind.

⁷ GYÖRFFY (1959) 119.; DIENES (1961) 133.

⁸ I. DIENES: A magyar honfoglalás kora (= Das Zeitalter der ungarischen Landnahme), in: A magyar régészeti régénye. (= Roman der ungarischen Archäologie). Red. V. SZOMBATHY. (Budapest, 1968) 187–194.

⁹ FODOR (1975) 193.

¹⁰ I. DIENES: Vita a honfoglaláskor kérdéseiről. (= Diskussion über die Fragen der Landnahmezeit).

Vorträge beim Treffen der Forscher des ungarischen Mittelalters in Nagyvázsöny. (Veszprém 1973) 8.; K. MESTERHÁZY: Polgár története a népvándorlás és a honfoglalás korában. (= Die Geschichte von Polgár in der Völkerwanderungszeit und der Landnahmezeit), in: Polgár története (= Die Geschichte von Polgár) (Polgár 1974). Red. J. BENCsik. 30–31.

Zur Zeit scheinen alle zwei Aufgaben illusorisch zu sein. Es fehlt nämlich die Korpus der Grabfunde des 10.—11. Jahrhunderts, ohne die weder die einzelnen Fundorte, noch ihr Fundmaterial bestimmt werden können. Eine gewisse Hilfe bedeutet jedoch der Kataster der Grabfunde des 10.—11. Jahrhunderts, der vom größten Teil der bis zum Jahre 1960 erschlossenen Fundorte Auskunft gibt.¹¹

Als einen der Schauplätze unserer Untersuchungen wählten wir Transdanubien (Dunántúl), u. zw. in erster Linie das Gebiet der Komitate Baranya und Somogy. Im gewissen Maße wurden auch die Grabfunde des 10.—11. Jahrhunderts aus den Komitaten Tolna, Zala und Vas in Betracht gezogen. Das Fundmaterial letzteres stand uns leider nicht in vollem Maße zur Verfügung. Unserer Ansicht nach können jedoch die uns nicht bekannten Funde das Verhältnis der Denkmäler des Gemeinvolkes und der Mittelschicht nicht beeinflussen. Die Zahl der Gräberfelder der führenden und der Mittelschicht ist in diesem Teil Ungarns so gering, daß man mit ihrer Existenz praktisch kaum rechnen kann. Im Komitat Baranya sind 46 Fundorte registriert. Darunter sind von Dunaszekeső 5 Streufund-Gruppen bekannt. Es ist jedoch ungeklärt, ob alle Funde von einer und derselben Stelle stammen. Zwei Streufund-Gruppen sind außerdem von Pécs bekannt, die sowohl selbständige als auch zwei unterschiedliche Fundorte vertreten können, und auch ihre Zugehörigkeit zu anderen Funden ist nicht auszuschließen. Unter dem Fundmaterial der 46 Fundorte stehen die Funde von Dunaszekeső und aus der Ziegelei von Mohács mit der Mittelschicht in Verbindung. In Boly-Téglásrét und Szárász wurden bei Rettungsgrabungen Steigbügel geborgen. Da sie Streufunde sind, ist ihre Bewertung unsicher. Reitergräber, Steigbügel und Trense, Bogen und Pfeile kommen häufig auch in den Gräberfeldern des Gemeinvolkes auf der Großen Ungarischen Tiefebene vor. Nach unserer Berechnung bezüglich Baranya kommen auf 44 Gräberfelder des Gemeinvolkes zwei der Mittelschicht.¹²

Vom Komitat Somogy sind bedeutend weniger Gräberfelder des 10.—11. Jahrhunderts bekannt — uns nur 23. Darunter können der Fund von Balatonkiliti, der karolingische Sporn von Nagyberek und die «landnahmezeitlichen» Funde von Zimány in keine Gruppe eingeteilt werden. Auch die Bestimmung des Grabes mit einem mit Bronzebeschläge verzierten Gürtel von Öreglak und des Grabes mit Säbel von Sérsekszőlös ist bezüglich ihrer gesellschaftlichen Zugehörigkeit ungewiß. Uns ist nur ein einziges Grab bekannt, das der führenden Schicht angehört: das Grab mit rosettenverziertem Pferdegeschirr von Zseliekislak. Die unbestimmbaren Gräber unberücksichtigt, gehört unter den 19 Gräberfeldern ein der führenden Schicht, und die zwei nicht genau definierbaren vermutlich der Mittelschicht an. Das Fundmaterial letzterer kommt auch in den Gräberfeldern mit Gemeinvolks-Charakter auf der Tiefebene vor. Sogar in den Gräberfeldern von Székes-

¹¹ FEHÉR—ÉRY—KRALOVÁNSZKY.

¹² Die Funde wurden auf Grund der von A. Kiss registrierten Funde zusammengestellt: A. Kiss: Baranya megye X—XI. századi sírleletei (= Die Grabfunde des 10.—11. Jahrhunderts im Komitat Baranya). Der Fundmaterial der ungarischen Gräberfelder der Landnahme- und der Früharpádenzeit. 1. Manuskript. 1. Bakonya, 2. Batina (Kiskőszeg), 3. Beremend-homokbánya (= Sandgrube), 4. Boly-Téglásrét (Steigbügel!), 5. Cuza (Csuzsa), 6. Dunaszekeső (fünf Streugruppen, auch Bestattungen der Mittelschicht), 7. Ellend I, 8. Ellend II, 9. Hiries-Forrőszög, 10. Illotshka-Madarsko groblje, 11. Keszű-Tüskési dűlő (= Flur), 12. Kistapolca, 13. Kozármisleny-Szarka megye, 14. Kölked, 15. Lapáncsa-Dreisnitz dűlő, 16. Lovászhetény—Staatsgut, 17. Majs-Udvari rétek, 18. Mohács-Alsómező, 19. Mohács-Csele patak (= Bach Csele), 20. Mohács—Ziegelei

(Denkmäler der Mittelschicht), 21. Nagynyárad-Lajmér, 22. Nagyváty, 23. Osijek (Eszék-Zeleno polje und Bertie Straße), 24. Palotabozsok-Kirchgrund, 25. Palotabozsok-Vasúti pálya (= die Bahn entlang), 26. Pécs-Ágoston u. 23. (Helm), 27. Pécs-Szent István tér-Felsősétatér, 28. Pécs-Szent István Platz, 29. Pécs-Széchenyi Platz 12, 30. Pécs, Streufund I und 2, 31. Pécs-Magyarűrög-Kápolnadomb, 32. Pécs-Nagyárpád-Hajmásdűlő, 33. Pécs-Somogy, 34. Pécs-Szabolcs-Bányászvértanúk Str., 35. Pecsvarad-Burg-Benediktinerabtei, 36. Rádfalva-Görlics, 37. Sellye-Dobina dűlő (= Flur Dobina), 38. Siklós-Csukma, 39. Siklós (unsicherer Fundort), 40. Siklós-Nagyfalu-Ujhely, 41. Zmajevác (Vörösmart)-Csatár, 42. Zmajevác-Kigyós, 43. Gyékényes, 44. Mekényes, 45. Szárász (Steigbügel), 46. die Umgebung von Szigetvár. Wo es nicht zusätzlich angegeben ist, fand man einfachen Schmuck des Gemeinvolkes.

fehértvári sind Gräber bzw. Funde mit ähnlichem Charakter zu finden. Das Fundmaterial von 16 Gräberfeldern kann als zum Gemeinvolk gehörig bestimmt werden.¹³

Aus dem Komitat Zala sind insgesamt 18 Fundorte bekannt. Darunter ist eins näher unbekannt, Steigbügel, Köcher und Pfeilspitzen kamen im Gräberfeld auf dem Gebiet der Ziegelei von Zalaszentgrót zum Vorschein. Wenn man auch diese zwei Fundorte zu den Gräberfeldern der Mittelschicht zählt, tragen 16 der Fundorte Gemeinvolks-Charakter.¹⁴

Aus dem Komitat Vas sind nur Gräberfelder des Gemeinvolkes bekannt (Celldömölk, Sorokpolány).¹⁵

Im Komitat Tolna wurden 37 Fundkomplexe des 10.—11. Jahrhunderts registriert. Von ihnen stammen die zwei Funde aus Tengelic wahrscheinlich von demselben Gräberfeld, so beträgt die Zahl der Fundorte nur 36. Im Fundmaterial aus dem Komitat Tolna gibt es mindestens ein, wahrscheinlich aber zwei Gräber der führenden Schicht: das Grab von Tengelic und vermutlich das vom Kajdacs-Imre major. Zur Mittelschicht scheinen die Gräber mit Pferdegeschirr, mit Waffen und die Reitergräber zu gehören. (Fácánkert, Kajdacs-Rókadomb, Kölesd, Nagydorog, Nagyszokoly, Pincehely, Szakály, Szekszárd-Hidaspetredülő und Középhídvég). Zu den Gräberfeldern des Gemeinvolkes können also 25 gezählt werden.¹⁶ Wenn uns aber die Gräberfelder, die zur Mittelschicht gezählt sind, besser bekannt wären, würde sich von ihnen herausstellen, daß auch sie Gemeinvolks-Charakter haben, und es fehlen nur unter den geretteten Funden die ärmlichen Beigaben der Frauengräber, bzw. sie sind nicht erhalten geblieben. Die Zahl der Gräberfelder, in denen die Mittelschicht bestattet ist, ist also wahrscheinlich niedriger. Wenn wir auch die Gruppe der Gräberfelder des Gemeinvolkes in Betracht ziehen, zu der die Gräberfelder von Szentes-Szentlászló, Szob-Vendelin, die um Székesfehértvár usw. gehören,¹⁷ so gibt es in den fünf

¹³ Die Nummer nach den Fundorten weist auf die Titel des Fundkatalogs von FEHÉR-ÉRY-KRALOVÁNSZKY hin: 1. Balatonkiliti (Schatzfund) 46, 2. Balatonkiliti (herzförmiger Bronzebeschlag) 47, 3. Fiad-Kérpusztá 318, 4. Karád 525, 5. Nagyberki (karolingischer Sporn) 698, 6. Osztopán 788, 7. Ráksi 853, 8. Sérsekszölös (Säbel!) 889, 9. Szőlősgyörök 1056, 10. Komitat Somogy, unbekannter Fundort (rosettenverzierter Beschlag, Museum von Kaposvár, Inv. Nr. 55. 40. 1. 8.), 11. Zimány («Fundmaterial der Landnahmezeit») 1235, 12. Zselickislak (rosettenverzientes Pferdegeschirr) 1238, 13. Zselickislak 1239, 14. Libickozma, 15. Kaposvár-Stromfeld A. u. 16. Felsőmocsolád, 17. Kaposfü-Petőfi u., 18. Tab-Ugajpuszta, 19. Balatonlelle-Irma pusztá: K. BAKAY: Rég. Füz. Ser. I. 26 (1973) 73.; K. BAKAY: Arch. Ért. 100 (1973) 270.; 20. Tengőd-Hékút: K. BAKAY: SMK 2 (1975) 307.; 21. Somogykoppány: K. BAKAY: SMK 2 (1975) 307.; 22. Balatonboglár (Gefäß).

¹⁴ Die Nummer nach den Fundorten weist auf die Titel des Fundkatalogs von FEHÉR-ÉRY-KRALOVÁNSZKY hin: 1. Balatonmagyaród-Zalakomár-Kolonpusztá: L. KOVÁCS-Á. SÓS: Rég. Füz. Ser. I. 25 (1972) 66, L. KOVÁCS-Á. SÓS: Arch. Ért. 99 (1972) 264, 2. Balatonmagyaród 48, 3. unbekannter Fundort 429, 4. Letenye 617, 5. Nagykápolnak 711, 6. Pakod («altungarisches Gräberfeld») 796, 7. Pölöske 833, 8. Pusztaszentlászló 840, 9. Zalaszentgrót 1223, 10. Zalaszentgrót 1221, 11. Zalaszentgrót 1222, 12. Zalaszentgrót-Ziegelei (Steigbügel, Köcher, Pfeilspitze), 1224. Weitere unpublizierte Funde: Bezeréd, Zalaszentmihály, Hahót, Egervár-Kápolnadülő, Pusztaszentlászló. Für die Angaben bedanke ich mich bei L. Vándor.

¹⁵ Fehér-Éry-Kralovánszky: Titel 143 und 906.

¹⁶ Die Nummer nach den Fundorten weist auf die Titel des Fundkatalogs von FEHÉR-ÉRY-KRALOVÁNSZKY hin: 1. Bátorfő (Grab mit Teilbestattung eines Pferdes) 60, 2. Böleske (zwei Äxte) 101, 3. Dunaföldvár (zweischneidiges Schwert) 252, 4. Dunaszentgyörgy 260, 5. Fácánkert (silberne Gürtelbeschläge, Steigbügel, Gebiß) 310, 6. Hare 378, 7. Kajdacs 521, 8. Kajdacs-Rókadomb (zerstörte Funde, Reitergräber) 522, 9. Koppányszántó (Gräber des Gemeinvolkes und der führenden Schicht) 687, 10. Kölesd-Révvölgy 598, 11. Kölesd (rhombenförmige Beschläge) 599, 12. Mészla (zweischneidiges Schwert) 677, 13. Nagydorog (nicht zum Gemeinvolk gehörend) 699, 14. Nagyszokoly (drei Pfeilspitzen, silberne Band-Armreife, Denar des Ludwigs des Deutschen) 726, 15. Öcsény 789, 16. Pincehely (vier Steigbügel) 824, 17. Sárszentlőrinc-Uzd 878, 18. Sárszentlőrinc (Steigbügel) 875, 19. Szakály (11 Reitergräber) 931, 20. Szakes 932, Gy. MÉSZÁROS: Arch. Ért. 89 (1962) 201., 21. Szekszárd-Baktahegy (Reitergrab) 989, 22. Szekszárd-Batitorok 990, 23. Szekszárd-Csötönyi völgy (= Tal) 992, 24. Szekszárd-Csatári telep (= Siedlung) 991, 25. Szekszárd-Ebes 993, 26. Szekszárd-Gyűszűvölgy 994, 27. Szekszárd-Hencsepusztá (zweigliederige Gehänge) 995, 28. Szekszárd-Hidaspetredülő (Steigbügel, Gürtelbeschlag, Münze von Berengár) 996, 29. Szekszárd-Jobbremete 997, 30. Tengelic (zwei Steigbügel, rosettenverzientes Pferdegeschirr) 1095, 31. Tengelic (rosettenverzientes Pferdegeschirr) 1096, 32. Tolna (zweischneidiges Schwert) 1152, 33. Várang 1182, 34. Kajdacs-Imremajor (vergoldete silberne Rosetten, Gehängeschmuck): J. B. HORVÁTH: Rég. Füz. Ser. I. 25 (1972) 60., J. B. HORVÁTH: Arch. Ért. 99 (1972) 263.; 35. Bika-Kistápé pusztá: A. GAÁL: Rég. Füz. Ser. I. 27 (1974) 63., 37. Középhídvég. Gy. MÉSZÁROS: A Szekszárdi Múzeum Tudományos Füzetek 1962.

¹⁷ SZÖKE 28-30.

untersuchten Komitaten, also auf dem gesamten Gebiet Südtransdanubiens (Déldunántúl), 3—4 Gräberfelder der Mittelschicht (Fácánkert, Mohács, Dunaszekeső), und von der führenden Schicht nur zwei (Tengelic und Zselickislak). Alles andere — d. h. 110 Fundorte — sind Bestattungstätten des Gemeinvolkes. Die Gräberfelder des Drau-Sau-Zwischenstromlandes des 10.—11. Jahrhunderts tragen ähnlichen Charakter, wie die Gräberfelder Südtransdanubiens.¹⁸

Die Funde des Theiß-Oberlaufes, oder etwas genauer des Komitats Szabolcs, untersuchend, kann festgestellt werden, daß es hier genau umgekehrt ist. Wir können über die Funde des Komitats Szabolcs leider kein ähnliches zusammenfassendes Bild geben, obwohl die Fundorte genau registriert sind. Über das Fundmaterial, dessen Bearbeitung jetzt im Gange ist, können wir hier nur so viel mitteilen, daß die Zahl der Gräberfelder des Gemeinvolkes unter den 130 Fundorten kaum 30 beträgt. Das Bild wird noch dadurch beeinflußt, daß der Großteil des Gräberfelder des Gemeinvolkes im Komitat Szabolcs nachweisbar auf die zweite Hälfte, bzw. das Ende des 10. bis ins Ende des 11. Jahrhunderts datiert werden kann. D. h., uns sind von diesem Gebiet aus der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts fast ausschließlich Gräberfelder bekannt, in denen die mittlere bzw. die führende Schicht bestattet ist.

Diese Berechnung, die wir auf Grund der Gruppierung von B. Szőke aufstellten, lenkt unsere Aufmerksamkeit auf die Unmöglichkeit der Interpretation, die versucht, die Unterschiede zwischen den beiden archäologischen Blöcken ausschließlich auf Grund der gesellschaftlichen Charakteristika zu erklären. Es ist jedoch zweifellos, daß die von B. Szőke auf dem gesamten von Ungarn belagerten Gebiet des Karpatenbeckens beobachtete gesellschaftliche Gliederung im großen und ganzen überzeugend zu sein scheint. Die Möglichkeit auf eine Lösung besteht nach unserer Ansicht in der gegliederten Ansiedlung geschlossener Blöcke nach Schichten und auch ethnisch. Wenn nämlich die Erscheinungen bezüglich West- und Südtransdanubiens bzw. des Theiß-Oberlaufes untersucht werden, scheint uns die frühere Auffassung über die gesellschaftliche Gliederung zu schematisch und zu irreführend zu sein.

Welche weitere Beobachtungen stehen uns im Zusammenhang mit der sog. Fundgruppe des Gemeinvolkes bevor? Das Material der Fundorte mit Funden des Gemeinvolkes zeugt von einer sehr abgeschlossenen, einheitlichen archäologischen Kultur. Der Charakter der archäologischen Funde der völlig erschlossenen Gräberfelder von Halimba, Képuszta und Majs, bzw. der Gräberfelder, deren Erschließung beinahe als abgeschlossen gilt, wie von Sorokpolány, Tornóc [Trnovce], Zsitvaszentmihály [Mihal nad Žitavou], Ártánd, Magyarhomorog, Békés-Pováđ usw., die alle dem Gemeinvolk gehörten, weicht von den Gräberfeldern der sog. Mittelschicht (Bezdéd, Eperjeske, Tuzsér, Bashalom usw.) dermaßen ab, daß dies völlig unbestritten ist. Die zwischen ihnen bestehenden verbindenden Elemente sind jedoch so lose, daß es nicht als Ahistorismus gilt, wenn wir sie in diesem Zusammenhang voll und ganz außer acht lassen. Als solche Verbindungen gelten die Gegenstände, bzw. der Schmuck, der im Fundmaterial der Gräberfelder beiden Typs vorkommt, z. B. einfache Haarringe, einige Armbandtypen usw. Es soll jedoch erwähnt werden, daß die Schmucktypen, die in den Gräbern der mittleren oder der führenden Schicht in Silber oder Gold angefertigt anzutreffen sind, in den Gräberfeldern des Gemeinvolkes ausschließlich in Bronze vorhanden sind.

Auch die Gräberfelder sind vom unterschiedlichen Charakter, aus denen die genannten zwei verschiedenen Denkmaltypen bekannt sind. Während die Zahl der Gräber in den Gräberfeldern des Gemeinvolkes sehr hoch ist, beläuft sich die Zahl der Gräber der Mittelschicht innerhalb eines Gräberfeldes kaum auf 50. 100 bis 200 Gräber in den Gräberfeldern des Gemeinvolkes gelten nicht als eine zu hohe Zahl. Besonders im Vergleich zu den Gräberfeldern wie Halimba mit über

¹⁸ Z. VINSKI: O postahanju radionica nakita starohrvatskog doba u Sisku. Vjesnik Arheoloskog Muzeja u Zagrebu. Ser. 3. vol. 4 (1970) 45—92.; A. KISS:

Zur Frage der Bjelo Brdo Kultur. Acta Arch. Hung. 25 (1973) 327.

900 Gräbern oder Majs, wo die Zahl der Gräber mehr als tausend beträgt. Die obere Grenze der Gräberzahl in den Gräberfeldern der mittleren und führenden Schicht ist noch nicht bekannt, da die größeren Gräberfelder entweder noch nicht erschlossen sind, oder ihr Material Z. Zt. noch unpubliziert ist, so z. B. in Algyő, Szered usw. Bei einem Teil der Gräberfelder des Gemeinvolkes vom Anfang des 10. Jahrhunderts fällt mehrmals auf, daß auch die Bevölkerung des 9. Jahrhunderts in die Bestattungen der einzelnen Gemeinschaften eingegliedert war. Unter den Gräberfeldern der Kleinen Ungarischen Tiefebene gibt es in Tornóc und in Zsitvaszentmihály solche Gräberfelder. In ihrer frühesten Periode, vermutlich Ende des 9. — Anfang des 10. Jahrhunderts, ist auch eine Reihe von Denkmälern der Bevölkerung des 9. Jahrhunderts vorhanden: z. B. Keramiktypen des 9. Jahrhunderts, vom Gebiet des Großmährischen Fürstentums her bekannter Schmuck, Gehänge, granuliert Ohrgehänge, Beile fränkischen Typs.¹⁹ In Transdanubien zeugen in der frühesten Periode des Gräberfeldes von Halimba der Bestattungsritus südslawischen Charakters und Ohrringe südslawischen und Köttlacher Typs von der Bevölkerung des ausgehenden 9. Jahrhunderts.²⁰

Im Gegensatz dazu konnte in den Gräberfeldern der mittleren und der führenden Schicht die Vermischung mit der Urbevölkerung in keinem Falle nachgewiesen werden. Wenn jedoch einzelne besondere Fundtypen im Fundmaterial anzutreffen sind, gelten sie nie als Zeichen der engen Beziehungen zur Urbevölkerung, sondern sie sind viel mehr als Handelsware oder Beute zu betrachten (z. B. das Halsband und die Ohrringe aus dem Grab von Galgóc oder der Zierknopf mährischen Ursprungs im Grab von Heves usw.).

Für den einen Typ der Gräberfelder des Gemeinvolkes ist charakteristisch, daß ärmliche Beigaben quasi ausschließlich in den Frauengräbern vorliegen, die Männergräber sind fast alle ohne jedwede Beigabe. Was das Verhältnis betrifft (hier können nur anthropologisch untersuchte Gräberfelder in Betracht gezogen werden) beträgt die Zahl der Gräber mit Beigabe in Képuszta von den 388 Gräbern 120. Darunter gab es bloß 12 Männergräber. In den 12 Männergräbern mit Beigabe gab es nur in 4 Schmuck (Ring, Ohrgehänge), in den anderen kamen Messer oder Feuersteine zum Vorschein. Im Gräberfeld von Nádudvar-Töröklaponyag gab es in der Hälfte der 50 Gräber Beigaben. Ein einziges Grab mit Beigabe gehörte einem Manne, die einzige Beigabe war hier ein Ring.²¹ Dieselbe Erscheinung war im Halimba, Sorokpolány, Nyitra-Zoboralja, Békés-Pová, Várfalva usw. zu beobachten.

In Gräberfeldern der mittleren und der führenden Schicht gibt es in den meisten Männergräbern Beigaben. Sie sind oft schöner als der Schmuck in den Frauengräbern. Hier seien nur die reich verzierten Taschenbleche, die beschlagenen Gürtel, das Pferdegeschirr mit Silber- oder Kupfereinlage, sowie die Säbel mit prächtigem Griff, bzw. Bügel usw. erwähnt.

Für den überwiegenden Teil der Gräberfelder des Gemeinvolkes, besonders für die größeren, ist charakteristisch, daß sie von einem der Jahrzehnte des 10. Jahrhunderts an bis zum Ende des 11. Jahrhunderts belegt worden sind. Die frühere Periode wird manchmal durch Münzen des Westens aus dem 10. Jahrhundert bestimmt; im auf das 11. Jahrhundert zu datierenden Teil kommen fast immer Münzen des Königshauses der Árpáden zum Vorschein.

In den Gräbern der führenden und der mittleren Schicht wurden byzantinische, arabische, bzw. orientalische Münzen freigelegt, die aber nie auf eine spätere Periode, als auf das letzte Viertel des 10. Jahrhunderts zu datieren waren. Es kamen aber keine ungarischen oder ausländischen

¹⁹ TOČÍK: (1971) 135—276.

²⁰ GY. TÖRÖK: Die Bewohner von Halimba im 10. und 11. Jahrhundert. Arch. Hung. 39 (Budapest 1962) 24—26.; A. Cs. SÓS: Arch. Ért. 90 (1963) 141.; K. MESTERHÁZY: Adatok a bizánci kereszténység elterjedéséhez az Árpád-kori Magyarországon (The Spread of Byzantine Christianity in Hungary during

the Árpád Dynasty (11th—14th centuries). DMÉ 1968. 172.

²¹ K. MESTERHÁZY: Adatok a honfoglaláskori magyar köznépi család szerkezetéhez. (Some facts on the structure of Hungarian commonality joint families at the time of the conquest.) DMÉ 1966—1967. 133—134, 158.

Münzen des 11. Jahrhunderts ans Tageslicht. Aus diesem Grunde datiert man die Denkmäler der führenden und der Mittelschicht im allgemeinen auf das erste Zweidrittel des 10. Jahrhunderts.

Die führende und die Mittelschicht ließen sich in geschlossenen Siedlungsblöcken auf solchen Gebieten nieder, wo Dünen bedeckter Flurboden oder Waldböden vorherrschten. Das Hauptcharakteristikum der Landschaft war der Sand. Die Dünen des Territoriums des Donau-Theiß-Zwischenstromlandes und des nordöstlichen Landesteils Nyírség nahmen in der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts ausschließlich die Gräber der führenden und der Mittelschicht auf. In Südtransdanubien und in Siebenbürgen, wo bindiger Boden vorherrschend war, gibt es fast ausschließlich Gräberfelder des sog. Gemeinvolkes.

Worauf sind diese Unterschiede zurückzuführen?

Es gibt drei mögliche Antworten. Am wenigsten ist die Konzeption annehmbar, nach der alle Gräberfelder in West- und Südtransdanubien mit dem Gemeinvolk der landnehmenden Ungarn in Verbindung stehen. Dieser Behauptung widerspricht bereits die Tatsache, daß auch in diesem Gebiet Gräber der führenden Schicht zum Vorschein gekommen sind (Zselickislak, Tengelic, vielleicht Kajdacs-Imre major). Die verschiedenen Typen der sog. Gräberfelder des Gemeinvolkes untersuchend stellt man unter ihnen verschiedene, kleinere, bzw. größere Unterschiede fest. Auf Grund dieser Abweichungen unterscheidet B. Szóke drei Typen.

Den am meisten charakteristischen Typ der Gräberfelder des Gemeinvolkes bilden die, deren Fundmaterial einheitlich ist, ärmlichen Bronze-, seltener Silberschmuck enthält, sowie in denen die Reiterbestattung vollkommen fehlt. Zum zweiten Typ gehören nach B. Szóke die Gräberfelder, in denen Reiterbestattungen vorkommen, jedoch kein Schwert bzw. Säbel vorhanden ist. Zum dritten Typ gehören (bei Szóke Gruppe 1) die Gräberfelder, in denen sowohl Reitergräber, als auch Schwert, Säbel, Bogen, Köcher, Pfeilspitzen, Pferdegeschirr usw. gefunden wurden.²² Die Ausgrabungserfahrungen der letzten 10–16 Jahre haben diese krassen Grenzen zwischen den einzelnen Gruppen verwischt. Im Gräberfeld von Békés-Pováđ, in dem Ende des 10., — Anfang des 11. Jahrhunderts mit der Bestattung begonnen wurde, gab es lediglich zwei Kämpfer-Gräber, in denen Bogen, Pfeiler und Pferdegeschirr freigelegt wurden. Alle anderen 149 Gräber des Gräberfeldes enthielten einfachen Schmuck des Gemeinvolkes.²³ Im Gräberfeld von Magyarhomorog wurden aus der frühesten Bestattungsperiode 10 Reiter-Gräber geborgen, während sich das in den übrigen (über 500) Gräbern freigelegte Fundmaterial des Gemeinvolkes in nichts von den typischen Gräbern des Gemeinvolkes unterscheidet.²⁴ Im Gräberfeld von Ártánd kam in ganz gewöhnlicher Gemeinvolks-Umgebung ein reiches Grab mit rosettenverziertem Pferdegeschirr zum Vorschein, und es gelang auch ein anderes Grab mit rosettenverziertem Pferdegeschirr, dessen Verbindung mit der Gemeinschaft der das Gräberfeld Belegenden nachgewiesen ist, zu bergen.²⁵ Im Gräberfeld von Érsekújvár [Nové Zámky] (10.—11. Jh.) kamen aber neben den Gräbern mit den gewöhnlichsten Beigaben des Gemeinvolkes auch einige Reitergräber und ein Frauengrab mit etwas ärmllicherem rosettenverziertem Pferdegeschirr ans Tageslicht.²⁶ Die Gräberfelder des Gemeinvolkes sollen also auf Grund eines anderen Prinzips voneinander unterschieden werden, um sie richtig charakterisieren zu können.

²² SZÓKE: 28–33.

²³ O. TROGMAYER: X–XII. századi magyar temető Békésen. (Ein ungarischer Friedhof in Békés) MFME 1960–1962. 9–38.

²⁴ I. DIENES: Rég. Füž. Ser. I. 22 (1969) 62.; I. DIENES: Arch. Ért. 97 (1970) 317.; I. DIENES: Rég. Füž. Ser. I. 23 (1970) 67.; I. DIENES: Arch. Ért. 98 (1971) 278.; I. DIENES: Rég. Füž. Ser. I. 24 (1971) 68.; I. DIENES: Arch. Ért. 99 (1972) 263.; I. DIENES: Rég. Füž. Ser. I. 25 (1972) 60.; I. DIENES: Árpád fia Tarhos íjászáinak nyomában (Auf den Spuren der

Bogenschilden von Tarhos, Sohn des Árpád). Élet és Tudomány 1969, Nr. 13, 610–615.

²⁵ K. MESTERHÁZY: Beszámoló az 1965 évi Bihar-keresztes-ártándi ásatásról. (Excavations at Bihar-keresztes-ártánd in the year 1965.) DMÉ 1965. 62.; K. MESTERHÁZY: Rég. Füž. Ser. I. 27 (1974) 57.; K. MESTERHÁZY: Arch. Ért. 101 (1974) 319.

²⁶ M. REJHOLCOVÁ: Pohrebisko z 10–12. storočia v Nových Zámkoch. (Gräberfeld aus dem 10–12. Jahrhundert in Nové Zámky). Slov. Arch. 22 (1974) 440.

Das wichtigste Merkmal der Gräberfelder des Gemeinvolkes ist, daß darin nicht ausschließlich Personen aus dem Gemeinvolk, d. h. arme Leute bestattet sind. Es ist sogar bemerkenswert, daß auf Grund der Gräber der Gruppe des Gemeinvolkes und der Gräber der mit ihr in Verbindung stehenden, zur Mittel- oder zur führenden Schicht gehörenden Personen nachgewiesen werden konnte, daß der archäologische Fundmaterial, der als für das Gemeinvolk charakteristisch definiert wurde, in gesellschaftlicher Hinsicht weder einheitlich ist, noch ausschließlich zum Gemeinvolk gehört. Er besteht genauso aus drei Stufen wie das gesamte archäologische Material des 10. und 11. Jahrhunderts, von dem auch B. Szőke dasselbe feststellte. Bis wir keine genauere Bezeichnung gebrauchen (sie folgt später), können wir unsere Beobachtungen sehr umschrieben so formulieren: Das sog. landnahmezeitliche ungarische Gemeinvolk und seine archäologischen Funde haben eine Schicht, die das Gemeinvolk des Gemeinvolkes bildet. Das sog. Gemeinvolk des Gemeinvolkes vertreten die Gräber bzw. Gräberfelder, wie z. B. die von Képuszta, Halimba, Ellend, Tornóc, Várfalva, Vajdahunyad, Bjelobrd usw. Für sie sind typisches Fundmaterial, der ärmliche Schmuck der Frauen, die allgemeine Fund-Armut und am stärksten das Fehlen der Beigaben in den Männergräbern charakteristisch. Die «mittlere Schicht» des Gemeinvolkes vertreten die Gräber von Reitern und Kriegeren bzw. ihrer Familienangehörigen, die in den Gräberfeldern des Gemeinvolkes häufig anzutreffen sind. Sie ließen sich manchmal sogar einheitlich und geschlossen nieder — und verfügten über selbständige Gräberfelder. Gräber der mittleren Schicht, deren Mitglieder sich gemeinsam mit dem sog. Gemeinvolk des Gemeinvolkes bestatten ließen, sind in Magyarhomorog, Székesfehérvár-Demkóhegy, Szentes-Szentlászló, Szob-Vendelin²⁷ usw. zu beobachten. Zu den Gräberfeldern der mittleren Schicht des Gemeinvolkes gehören die Gräberfelder in Sárbogárd-Tringer tanya, Csongrád-Vendelhalom, Hódmezővásárhely-Szakálhát, Udvard [Dvorniky], Perse [Prsa], Gräberfeld II in Szentpéter (Dolný Peter] usw.²⁸ Zu dieser Gruppe gehören auch die erste bzw. ein Teil der zweiten Gruppe der Gräberfelder, die von B. Szőke als zum Gemeinvolk gehörend bezeichnet wurden.

Die führende Schicht der Gräberfelder des «Gemeinvolkes» ist zum Teil mit den im ganzen Lande in reichen Gräbern Bestatteten identisch. Diese führende Schicht ist in erster Linie durch ihre Frauengräber gekennzeichnet. Dazu gehören die Frauen, die mit rosettenverziertem Pferdegeschirr, ja sogar in prächtigen mit zweigliederigen Hängebeschlügen verzierten Kleidern bestattet sind. Die Gräber der Männer beinhalten jedoch entweder keine Beigaben oder weichen kaum von den üblichen Gräbern des Gemeinvolkes ab. In dieser Frage können wir heute noch keine entschiedene Stellung einnehmen, da uns noch zu wenig authentisches Fundmaterial zur Verfügung steht.

Die Aufgliederung des Gemeinvolkes auf drei gesellschaftliche Schichten wurde auch von Gy. László erkannt, er identifizierte jedoch das Gemeinvolk mit den späten Awaren. Darauf weisen seine Bemerkungen hin wie: «das Gemeinvolk, das auch über eine führende Schicht verfügt», oder die: «zwischen den beiden führenden Schichten zeichnen sich (vermutlich durch Heirat entstanden) bestimmte Beziehungen ab.»²⁹ Die gesellschaftliche Schichtung der sog. Gräberfelder

²⁷ M. SZÉLL: XI. századi temetők Szentes környékén (Les cimetières du XI^{ème} siècle aux environs de Szentes). *Fol. Arch.* 3–4 (1941) 233–244.; Gy. TÖRÖK: A szobi Vendelin-földek X–XI. századi temetője (Le cimetière des X^e et XI^e siècles des terres «Vendelin» de Szob). *Fol. Arch.* 8 (1956) 129–135.

²⁸ K. K. ÉRY: Reconstruction of the tenth century population of Sárbogárd on the basis of archeological and anthropological data. *Alba Regia* 8–9 (1967–1968) 93–147.; M. PÁRDU CZ – L. TARY: A Csongrád-vendelhalmi honfoglaláskori lelet (Les trouvailles

de Csongrád-Vendelhalom de l'époque de la conquête du pays Hongrois). *Fol. Arch.* 1–2 (1939) 189–195.; M. DUŠEK: Kostrové pohrebisko z. X. a XI. storocia v Dolnom Petri II. St. Zvj. 14 (1964) 197–222.; A. BÁLINT: A szakálhádi Árpád-kori temető (Gräberfeld aus der Árpádenzeit in Szakálhát). *Dolg.* 1936. 205–216.; TOČIK (1968) 24. Taf. XV; 38. Taf. XXVII–XXIX.

²⁹ Gy. LÁSZLÓ: A honfoglalókról (= Von den Landnehmern). *Történelemtudomány-Történelemtanítás* 5 (Budapest 1973) 51.

des Gemeinvolkes widerspricht also der Vorstellung, nach der sich in dem hier vorliegenden Fundmaterial die Kultur des gesamten landnehmenden Ungartums offenbart.

Untersuchen wir in derselben Hinsicht auch die sog. Gräberfelder der führenden und der Mittelschicht. Gy. László und A. Bartha wiesen bereits auf die Tatsache hin, daß in den zur Mittelschicht gezählten Gräberfeldern der Großfamilien auch ärmliche Bestattungen und Gräber sogar ohne Beigabe zu finden sind. Auf Grund dieser Erscheinung nahm Gy. László an, daß die Gräberfelder der Großfamilien die Struktur der Gesellschaft widerspiegeln, d. h. die Grundlage der Gesellschaft soll die innerhalb der Familie bestehende Arbeitsteilung und nicht die selbständigen Klassen der Bauern bzw. der Knechte gewesen sein.

A. Bartha stellte von einem anderen Standpunkt ausgehend fest, daß die kleinen Gräberfelder nicht nur von führenden Personen belegt sind. So weist die mit gesellschaftlich-historischem Anspruch verfaßte Erklärung sowohl bezüglich des Gemeinvolkes (Gruppe B), als auch der Mittelschicht (Gruppe A) bestimmte unsichere Momente auf.³⁰

Andererseits soll jedoch in Betracht gezogen werden, daß es nicht nur innerhalb der einzelnen Gräberfelder Arme und Reich gab, sondern auch die Gräberfelder der Mittelschicht verschieden reich sind. Das Fundmaterial des Gräberfeldes von Bezdéd ist im großen und ganzen einfacher und ärmlicher, als z. B. das in Eperjeske oder Szered; auch das Gräberfeld I in Bashalom ist ärmlicher als das Gräberfeld II am gleichen Orte.³¹

Für diese Mittelschicht (Gruppe A) ist kennzeichnend, daß die Tracht der Frauen von der der Mittelschicht des «Gemeinvolkes» vollkommen abweicht. Die Frauengräber des Gräberfeldes von Bezdéd sind ärmlich, als Beigaben gelten einfache Silberreife, silberne Fingerringe, Perlen, silberne Armbänder, Ösenknöpfe, scheibenförmige Gehänge, und es gibt darin Pferdebestattungen. Bei dieser Schicht fehlen jedoch sowohl der Haarring mit S-Ende, der für die spätere Periode charakteristisch war, als auch der im Fundstoff der früheren Zeiten erwartete und für die Urbevölkerung des 9. Jahrhunderts typische Schmuck. Bei den Frauengräbern der Mittelschicht des «Gemeinvolkes» fehlt jedoch die Pferdebestattung und der Silberschmuck ist viel seltener. In den Männergräbern der sog. Mittelschicht findet man bronzene und silberne beschlagene Gürtel und fast immer einen Säbel. Bei der Mittelschicht des «Gemeinvolkes» kommt der Gürtel mit Bronzebeschlag selten vor, vom Silberbeschlag keine Spur, die Zahl der Gräber mit Waffen oder Säbeln ist äußerst gering. Letztere wurden in der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts von zweischneidigen Schwertern abgelöst.

Die Leiter der sog. Mittelschicht waren in Gräbern bestattet, in denen u. a. silberne bzw. goldene Gürtel, Säbel mit silbernem bzw. goldenem Zubehör vorkamen. Es waren vornehme Männergräber mit Taschenblechen und Frauengräber mit rosettenverziertem Pferdegeschirr, aber hierfür waren auch die reichsten Frauengräber, in denen Überreste der mit zweigliederigem Hängebeschlag verzierten Kleidung gefunden wurde, charakteristisch.

Die Gräberfelder der «Mittelschicht» lagen im ersten Drittel des 10. Jahrhunderts auf dem Gebiet des Theiß-Oberlaufes und in den sandigen Teilen des Donau-Theiß-Zwischenstromlandes in geschlossenen Blöcken. Diese Erscheinung widerspricht einer solchen Erklärung, nach der diese Gräberfelder mit einer einzigen und bestimmten gesellschaftlichen Schicht im Zusammenhang gestanden hätten.

Im Zusammenhang mit der Verbreitung der Funde und Gräberfelder der Gruppe A («führende und Mittelschicht») und der Gruppe B («Gemeinvolk») wurden auch die Unterschiede

³⁰ LÁSZLÓ (1944) 142, 164, 220; BARTHA 124.

³¹ A. JÓSA: A bezdédi honfoglaláskori temető (= Das Gräberfeld der Landnahmezeit von Bezdéd). Arch. Ért. 16 (1896) 385–412.; L. KISS: Eperjeskei honfoglaláskori temető (= Das Gräberfeld der Land-

nahmezeit von Eperjeske). Arch. Ért. 39 (1920–1922) 42–55.; TOČIK (1968) 40–57.; I. DIENES: Un cimetière de hongrois conquérants à Bashalom. Acta Arch. Hung. 7 (1956) 245–273; DIENES (1972) 18.

in der Lebensweise als eine Erklärungsmöglichkeit erwogen. Die Charakteristika der Gruppe A lassen auf eine bewegliche Lebensweise schließen, für die Gruppe B ist eine viel mehr an einen Ort gebundene Lebensweise charakteristisch.³² Natürlich kann man auch bei der Gruppe A nicht von der Lebensweise der Nomaden sprechen. Die zwei Sicheln aus dem Gräberfeld von Bezdéd, die landwirtschaftlichen Geräte im Grab des Sippenhauptes von Rakamaz sowie in den Gräbern anderer vornehmen Personen zeugen davon, daß auch die zur Gruppe A gehörende Bevölkerung Ackerbau getrieben hat. Auch das Vorhandensein der Dörfer am Bodrog-Zwischenstromland widerlegen die Annahme, daß hier eine quartierwechselnde Wirtschaftung bestanden hat. Die etwas beweglichere Lebensweise kann nur mit der großangelegten Viehzucht in Zusammenhang gestanden haben. In dieser Hinsicht kommt uns die Kenntnis der Siedlungsverhältnisse aller beiden großen Gruppen der führenden und der Mittelschicht zur Hilfe. Die Gräberfelder mit niedrigerer Gräberzahl, deren Fundmaterial auf eine beweglichere Lebensweise hinweist, befinden sich auf den ebenen Territorien des Karpatenbeckens, wo das Land für die Großviehzucht am besten geeignet war: auf den sandigen Ebenen des Theiß-Oberlaufes und des Donau-Theiß-Zwischenstromlandes, jenseits der Theiß, auf der Kleinen Tiefebene und auf dem sog. Flurland (Mezőföld). Auf den waldigen, hügeligen Territorien, die für die Viehzucht ungeeignet waren, so in West- und Südtransdanubien, auf dem Gebiet des Bakony-Gebirges sowie in Siebenbürgen, ließ sich die Bevölkerung nieder, die Ackerbau getrieben hat. Für diese Gebiete war Schweinezucht charakteristisch. Als Ursache für die Verbreitung der betreffenden Fundgruppen scheint aber auch diese Erklärung zu einseitig zu sein.

Die verhältnismäßige Unterschiedlichkeit der zwei großen landnahmezeitlichen Gruppen mit verschiedenem Charakter (Theiß-Oberlauf, Südtransdanubien) weist auch auf die Unterschiede, die die Lebensweise und zugleich das Ethnikum der sich am frühesten ansiedelnden Bevölkerung betreffen, hin.

Mit Hilfe der historischen Angaben und der archäologischen Funde können unsere Vorstellungen über die Ungarn des 10. Jahrhunderts folgendermaßen zusammengefaßt werden. Die landnehmenden Ungarn besetzten im Bündnis der sieben ungarischen Stämme und der sich den Ungarn anschließenden drei Kabarenstämme, bzw. wie sie bei Anonymus genannt wurden, der Komanen-Stämme («kunok») das Karpatenbecken. Laut Konstantin Porphyrogenetos gehorchte in der Mitte des 10. Jahrhunderts das Volk der sieben ungarischen Stämme nicht mehr seinen Führern und Oberhäuptern. Im Gegensatz zu den Ungarn herrschte über den Kabaren weiterhin ein einziges Oberhaupt. Daraus schließen wir, daß die Kabaren in der Mitte des 10. Jahrhunderts in einem verhältnismäßig zusammenhängenden, geschlossenen Siedlungsblock gelebt haben sollen. Nach der Aussage der archäologischen Funde gab es in den ersten beiden Dritteln des 10. Jahrhunderts im Donau-Theiß-Zwischenstromland sowie auf dem Gebiet des Theiß-Oberlaufes einen geschlossenen Siedlungsblock, deren Funde und Gräberfelder von Hampel in der Gruppe A zusammengefaßt wurden. Im Inneren des Karpatenbeckens, in erster Linie auf der Kleinen Tiefebene und jenseits der Theiß sind die Denkmäler der Gruppe A und B sowohl in territorialer als auch in topographischer Hinsicht vermischt. Die Gräberfelder verschiedener Typs befinden sich also zueinander sehr nahe gelegen, und die Funde der beiden verschiedenen Gruppen kommen oft innerhalb eines und desselben Gräberfeldes zum Vorschein. In Süd- und Westtransdanubien (und sogar in Siebenbürgen) war fast ohne Ausnahme die Bevölkerung der Gruppe B angesiedelt. Da das archäologische Material der ersten zwei Viertel des 10. Jahrhunderts im Theiß-Oberlaufes und Donau-Theiß-Zwischenstromland aus den am meisten typischen Denkmälern der sassanidischen Ornamentik besteht (Taschenbleche, die Schalen von Zemplén und Kétpó, Gürtelbeschläge, geschnitzter Beinbelag des Pfeilköchers von Kenézlő usw.), stammen die reichsten

³² DIENES (1961) 126; BARTHA 124.

Führer-(Sippenhaupt-)gräber von hier, und auch hier gibt es das meiste militärische Element im Vergleich zur Zahl der Bevölkerung. Auf diesem Gebiet kamen in größter Zahl Denkmäler des 10. Jahrhunderts, die mit der Kultur der iranischen und türkischen Völker Parallele aufweisen, ans Tageslicht. So betrachten wir in erster Linie dieses Gebiet als Niederlassungsort des Volkes der Kabaren, das viele türkische und iranische Elemente in seine Kultur aufnahm; und so ist das hier vorliegende archäologische Fundmaterial ein archäologisches Nachlaß der Kabaren. Da das ungarische Volk lange mit den türkischen Völkern (vorwiegend mit Bulgaren) enge Beziehungen gehabt hat, und sowohl mit den Chasaren als auch mit den aus dem Chasaren-Volk ausgeschiedenen Kabaren lange zusammengelebt hat und letztere sich anschließend assimiliert haben, ist es überhaupt nicht überraschend, daß die führende Schicht der Ungarn äußerlich, was die Tracht betrifft, von der führenden Schicht der Kabaren, bzw. der führenden Schicht türkischer Abstammung kaum zu unterscheiden war. Dasselbe bezieht sich auch auf die Mittelschicht, die ihrem finanziellen Stand und ihren Mitteln entsprechend bestrebt war, die führende Schicht, sowohl in ihrem Aussehen als auch, was ihre Lebensweise betrifft, nachzuahmen. Die krassesten Unterschiede blieben lediglich zwischen dem Gemeinvolk der Kasaren sowie Gruppen türkischer Abstammung und dem Gemeinvolk der Ungarn aufrechterhalten. In den Großfamilien-Gräberfeldern der Bevölkerung mit Kabaren- und türkischer Kultur erscheinen mittlere Schicht und Gemeinvolk gemeinsam (z. B. in Bezdéd). Die gesellschaftliche Lage dieses Teils der Bevölkerung soll viel besser gewesen sein, als die des ungarischen Gemeinvolkes, dessen Gemeinschaften in größeren Dörfern lebend in erster Linie Ackerbau betrieben haben, und auch andere Art physischer Arbeit verrichten mußten. Für die Großfamilien der Kabaren wurde der schnelle Aufstieg und das rasche Reichwerden durch den Militärdienst ermöglicht. So war das Gemeinvolk der Kabaren behabter und lebte in größerem Wohlstand als das Gemeinvolk der Ungarn. Zwischen der Mittelschicht der beiden Gruppen waren die Unterschiede nicht so groß, wie zwischen den Gemeinvölkern. Die Zahl der Mitglieder der Mittelschicht im Vergleich zum Gemeinvolk war bei den Ungarn jedoch niedriger, als bei den Kabaren, bei denen das Verhältnis mehr zugunsten der Mittelschicht ausfiel. Innerhalb der ungarischen Stämme war die Tracht der Männer viel einfacher, sozusagen ärmlich. Das fällt besonders bei den Gräbern der führenden Schicht auf. Beachtenswert ist die Erscheinung, daß auch auf den gut durchforschten Gebieten in den sog. Verbreitungsbereichen des Gemeinvolkes nur reiche Frauengräber zum Vorschein gekommen sind, während reiche Männergräber vollkommen fehlten (Koroncó, Ártánd, im Grunde genommen in ganz Transdanubien usw.).

Hauptbeschäftigung der Kabaren und der Bevölkerung türkischer Abstammung, die im Donau-Theiß-Zwischenstromland und auf dem Gebiet des Theiß-Oberlaufes angesiedelt waren, waren die Viehzucht und der Militärdienst, obwohl manche auch Ackerbau trieben. Die ungarischen Stämme, die sich vorwiegend mit Viehzucht beschäftigten, waren jenseits der Theiß und im nördlichen bzw. östlichen Teil Transdanubiens angesiedelt, auf den Ebenen, die sich für die Viehzucht am besten geeignet haben. Die ungarischen Stämme, die Ackerbau trieben, ließen sich in West- und Südtransdanubien, im Drau-Sau-Zwischenstromland sowie in Siebenbürgen nieder. Die Kleine Ungarische Tiefebene war ganz vermischt sowohl von Gruppen, die Viehzucht treiben, als auch von Gruppen, die sich mit Ackerbau beschäftigten, besetzt. Den Großteil der Ackerbau treibenden bildete das ungarische Gemeinvolk, an das sich die slawische und awarische Bevölkerung assimiliert hat. Das Zustandekommen der Siedlungsblöcke, wie es von den archäologischen Funden abzulesen ist, ist natürlich nicht nur ein Produkt der Lebensweise. Darin kann auch das Fakt eine Rolle gespielt haben, daß die Gruppen, die militärisch stärker waren, versuchten, größere Bodenstücke zu besetzen. Aus der Tatsache, daß in Südtransdanubien die Gemeinvolksmassen der Ungarn angesiedelt waren, kann man auch darauf schließen, daß sie militärisch schwächer waren. Deshalb sind sie von Bodenstücken verdrängt worden, die wertvoller waren. Auf Grund der archäologischen Funde war die Bevölkerung Südtransdanubiens am ärmsten, Gräber mit

Waffen oder von Kriegen kommen kaum vor. Die Schlußfolgerungen, die sich aus dem Charakter der Gräberfelder ergeben, werden auch durch Beobachtungen im Zusammenhang mit dem Ursprung und der Verbreitung der Tonkessel untermauert. Sie kommen in erster Linie auf Gebieten vor, wo bedeutende Massen der Viehzucht und Ackerbau treibenden Bevölkerung zu vermuten sind.³³

Den Ursprung der Denkmäler der beiden Gruppen der landnehmenden Ungarn, der Kabaren sowie der türkischen Gruppe und der ungarischen Schicht können wir im Osten in zwei Richtungen suchen. Gy. László wies zum ersten Mal darauf hin, daß die Funde der führenden Schicht der Landnehmer auf Beziehungen mit den türkischen Völkern der Steppen hindeuten, während die Denkmäler des Gemeinvolkes bestimmte Gemeinsamkeiten mit der Kultur der Völker des Wolga-Knies aufweisen.³⁴ B. Szóke hielt die Don-Gegend für den Entstehungsort der Denkmäler des Gemeinvolkes, wobei er den Ursprung einiger Elemente bei den slawischen und finno-ugrischen Stämmen der nördlichen Waldzone suchte.³⁵ Wir können aber im großen und ganzen feststellen, daß sich die Erforschung der östlichen Parallele der Denkmäler der Landnahmezeit ausschließlich auf die Funde der Mittel- und der führenden Schicht beschränkte, und sie konzentrierte sich dabei in erster Linie auf die Metallbearbeitung, und nur in kleinerem Maße auf die Bestattungsriten.³⁶

Die Parallele, die in immer größerer Zahl nachgewiesen werden können, stammen hauptsächlich aus den Gräberfeldern Baschkiriens und des einstigen Wolga-Bulgariens des 9.—10. Jahrhunderts. Zu den wichtigsten Fundorten gehören Tankeewka, Tetuschi, Bolschie Tarchani und Bolschie Tigani. Außer ihnen sind noch die Funde von dem Fundort Sterlitamak, südlich von Ufa, bemerkenswert. In diesen Gräberfeldern sind nicht nur einige Gegenstände (Ohringe mit Knopfgehänge, rhombischer Hemdkragenschmuck, Gürtelbeschläge, Fingerringe mit viersegmentaler Einfassung, volle und halbe Ösenknöpfe, Säbel, Köcheraufhänge- und riementeilende Beschläge, Leichentücher und -masken usw.), sondern auch bestimmte Erscheinungen, Bestattungsriten mit den Gegenständen und Riten der Gräberfelder der Landnahmezeit in Ungarn identisch (die Verteilung der Gräber innerhalb des Gräberfeldes, die Tatsache, daß auch sie Reihengräberfelder sind, die Orientierung der Gräber, die Anwendung der sog. Gräber mit Bänkchen, die partielle Pferdebestattung, die Art der Ins-Grab-Legung des Pferdes sowie der Gebrauch des Leichentuches).³⁷ Das Fundmaterial der Gräberfelder Baschkiriens und der Wolga-Bulgaren ist mit den Denkmälern der Gruppe mit Kabaren- und türkischer Kultur (bei letzterer ist es angebrachter, von einer Steppenkultur zu sprechen) verwandt. Die Frage ist jedoch noch nicht vollkommen geklärt, ob es sich bei den Funden der Gräberfelder Baschkiriens (Tankeewka, Tetuschi) um die Denkmäler der in Magna Hungaria zurückgebliebenen Ungarn oder um die der Bulgaren handelt. In der frühen Periode des Gräberfeldes mit rund 6000 Gräbern von Tankeewka waren die finnougriische und die bulgarische Bevölkerung gemeinsam und vermischt bestattet.³⁸ Der finnougriische Nachlaß weist

³³ FODOR (1975a) 261; FODOR (1975) 180—181.

³⁴ LÁSZLÓ (1960) 19.

³⁵ SZÓKE 100.

³⁶ B. PÓSTA: Régészeti tanulmányok az Oroszföldön (Archaeologische Studien auf Russischem Boden), in: Zichy Jenő gróf harmadik ázsiai utazása (Dritte asiatische Reise des Grafen Eugen Zichy). (Budapest—Leipzig 1905); FETTICH; LÁSZLÓ (1960); I. ERDÉLYI: Újabb adatok a tarsolylemezek stílusának elterjedéséhez Kelet-Európában (Neuere Angaben zur Verbreitung des Taschenblechstils in Osteuropa). Arch. Ért. 88 (1961) 95—100; I. DIENES: Honfoglalóink halottas szokásainak egyik ugorkori eleméről (Über ein aus der ugrischen Zeit stammendes Element der Bestattungsriten der landnehmenden Ungarn). Arch. Ért. 90 (1963) 108—111; I. DIENES: A karancslapújtói honfoglaláskori öv és mordvinföldi hasonmása (Пояс эпохи завоевания родины из Каранчлапуйте и его мордовская аналогия.) Arch. Ért. 91 (1964)

18—39.; I. DIENES: Honfoglaláskori tarsolyainkról (Les aumônières hongroises de l'époque de la conquête). Fol. Arch 16 (1964) 79—110; BARTHA 132—147; Cs. BÁLINT: A honfoglaláskori lovastemetkezések néhány kérdése (Über die Pferdebestattungen der Landnahmezeit). MFMÉ 1969/1. 107—114.

³⁷ J. A. HALIKOVA: Volgai Bulgária és a X. századi Magyarország népessége etnikai rokonságának kérdéséhez (Die ethnische Verwandtschaft zwischen den Wolga-Bulgaren und der Bevölkerung Ungarns im 10. Jahrhundert). HMÉ 1 (1973) 21—33; J. A. HALIKOVA: Ósmagyar temető a Káma mentén (Ancient Hungarian cemetery along the River Kama). Arch. Ért. 103 (1976) 53—78; BARTHA 134—138; K. MESTERHÁZY: Izmaeliták, bösörmenyek, volgai bulgárok. (Ismaeliten, Bösörmenien, Wolga-Bulgaren.) HMÉ 1 (1973) 37—46; FODOR (1973) 159—174; FODOR (1975) 186, 221.

³⁸ I. FODOR: Arch. Ért. 99 (1972) 284—285.

aber mit dem ungarischen Fundmaterial keine Gemeinsamkeiten auf, da er sich mit dem Fundmaterial der Vorfahren der heute noch lebenden Permien in Verbindung bringen läßt (z. B. Ohringe mit Entenfuß-Gehängen, Jungfernkranz-Beschläge, der Gebrauch des Gürtels für Frauen usw.). Unserer Ansicht nach sind die Gräberfelder des 8.—10. Jahrhunderts in Baskirien und die ungarischen Gräberfelder der Landnahmezeit mit den sich an den Ungarn anschließenden, bzw. sich an sie assimilierenden Gruppen der Wolga- bzw. Onogur-Bulgaren und anderen türkischen bzw. Steppenvölkern in Verbindung zu bringen.³⁹

Die Forschung weist auch auf iranische Beziehungen der führenden Schicht der Ungarn hin. Die Existenz dieser Kontakte wurde schon früher, in bezug auf die Metallverarbeitung, erkannt (z. B. Taschenbleche).⁴⁰ Elemente iranischen Ursprungs sind aber nicht nur in der Metallverarbeitung zu finden. In den Keramikformen der Landnahmezeit sind Formen aus Khoresm wiederzuerkennen. Die Verbreitung der Gefäße mit horizontalen Rippen auf dem Zylinderhals in Ungarn (Hajdúsámson, Bély, Ágesernyő, Tiszabura, Szob-Vendelin, Szirmabesenyő, Debrecen usw.) läßt sich durch den Anschluß der Kalisen, die aus Khoresm stammten, an die Ungarn erklären. Im Laufe des Zusammenlebens der Ungarn mit den Kabaren, übernahmen die ungarischen Stämme auch diesen Gefäßtyp (Szob-Vendelin, Halimba, Majs). Dieser Gefäßtyp beglaubigt auch die Tradition des Khoresmer Ursprungs des Stammes der Abas. Laut Kézai kamen nämlich die von den Komanen abstammenden Abas mütterlicherseits aus Khoresm. Die unmittelbar archäologischen Angaben, die siedlungsgeschichtlichen Beobachtungen und die historischen Überlieferungen machen es, einander ergänzend, wahrscheinlich, daß das Gebiet des Theiß-Oberlaufes zu den Orten gehörte, wo sich die Kabaren niederließen, sowie daß die Funde aus der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts, die in dieser Gegend zum Vorschein gekommen sind, von iranischen bzw. türkischem Charakter sind, und daß unter den Kabaren auch Khoresmer Ursprungs Kalisen gelebt haben.⁴¹

Die Beziehungen der Denkmäler der Landnahmezeit zu der Saltowo-Kultur können sowohl bei den ungarischen Stämmen, als auch bei den Gruppen mit sog. Steppenkultur nachgewiesen werden. Der Einfluß der Saltowo-Kultur offenbart sich in erster Linie im Fundmaterial der Siedlungen. I. Méri wies als erster darauf hin, daß die Siedlungsstruktur der ungarischen Dörfer und einige Typen der Wirtschaftsgebäude vom Saltowoer Charakter sind.⁴² Der wichtigste Keramiktyp dieser Siedlungen, die Tonkessel, waren ebenfalls wichtige Bestandteile dieses Kulturkreises, aus

³⁹ In der Beurteilung des Ethnikums der Umgebung des Wolga-Knies gehen die Meinungen auseinander. Die Frage wird von I. FODOR ganz entgegengesetzt wie vom Autor beurteilt. Nach der Meinung von Fodor stehen die in den Gräberfeldern Baskiriens aufgetretenen und auf eine Verwandtschaft hinweisenden Erscheinungen und auch andere Parallele mit den Ungarn im Zusammenhang, die in der Urheimat an der Wolga, in Magna Hungaria zurückgeblieben sind. Als wichtigsten Beweis hierfür führt er den Gebrauch des Leichentuches an, das z.B. im aller frühesten bulgarischen Gräberfeld, in Bolschie Tarchani, vollkommen fehlt, während seine Existenz in Tankejewka und anderorts, vom 6. Jahrhundert an, wo finnisch-ugrische Völker lebten, nachgewiesen werden kann. Andererseits ist eben die Bevölkerung von Bolschie Tarchani mit den Ungarn verwandt. FODOR (1973) 163—174; FODOR (1975) 158, 166, 193. Wenn aber die finnisch-ugrische Bevölkerung von Tankejewka nicht zu den Ungarn gehört hat, weist die bulgarische Schicht der Bevölkerung der Siedlung Beziehungen zu den Ungarn auf. So haben auch die im Gräberfeld von Bolschie Tigani gefundenen Frauenschmucksachen zu den aus Ungarn bekannten Funden keine Beziehungen. Warum fehlt außerdem in diesem Gebiet und in

diesen Gräberfeldern das Fundmaterial des Gemeinvolkes? Die Bestimmung des Ethnikums ist im Falle der Gräberfelder des Wolga-Knies eine sehr zusammengesetzte Frage. Eine endgültige Antwort zu geben wäre heute noch verfehlt und zugleich verfrüht.

⁴⁰ LÁSZLÓ (1967) 128—129; BARTHA 125—133, 175; I. DIENES: Die Kunst der landnehmenden Ungarn und ihre Glaubenswelt. Actes du XXII^e Congrès International d'Histoire de l'Art Budapest 1969 (Budapest 1972). I. FODOR: Honfoglaláskori művészetünk iráni kapcsolatainak kérdéséhez (On the Problem of the Influence of Iranian Art upon Hungarian Art in the conquest Period (10th century). Arch. Ért. 100 (1973) 32. Mit der Aufzählung der früher erschienenen Fachliteratur.

⁴¹ K. MESTERHÁZY: Honfoglaláskori kerámiánk keleti kapcsolatai (Östliche Beziehungen der ungarischen landnahmezeitlichen Keramik). Fol. Arch. 26 (1975) 99—117.

⁴² I. MÉRI: Árpád-kori népi építkezésünk feltárt emlékei Orosháza határában (= Erschlossene Denkmäler ungarischer Volksbaukunst der Árpádenzeit am Rande von Orosháza). Rég. Füz. Ser. II 12a (Budapest 1964) 54. Index 18.

dem sie zu den Ungarn gerieten. Ihre landesweite Verbreitung zeugt von der tiefgreifenden wirtschaftlichen Veränderung, die die Ungarn während ihres Aufenthaltes in Lebedien durchgemacht haben. Wahrscheinlich fällt auch die Übernahme der bulgarisch-türkischen Lehnwörter auf diese Periode.⁴³

Unsere klassischen Denkmäler der Landnahmezeit entstammen also vermutlich aus zwei Richtungen. Die Mode der Vornehmen paßte sich der Tracht der türkischen Völker an, die die prachtvolle Kleidung bevorzugten. Der Ursprung kann also sogar in Mittelasien gesucht werden. Die Kleidung der Männer auf den Wandgemälden in Turkestan, in erster Linie in Kisyl, sieht der Kleidung der führenden Schicht der Landnehmer ähnlich, wie man sie auf Grund der Grabfunde rekonstruieren konnte. Die Wurzeln des Kunstkreises der Taschenbleche sind in der spätsassanidischen Metallkunst zu suchen. Die sich in der Keramik offenbarenden Beziehungen zu Khoresm vermitteln uns einen anderen wesentlichen Bestandteil der iranischen Kultur. Die Beziehungen, die sich in der Kleidungsmode, in den Ziermotiven der Metallwerke, in der Keramik ähnlichen Charakters zeigen sowie die sporadischen historischen Angaben erhellen es immer mehr, daß die iranische Kultur im Kreise der landnehmenden Ungarn unmittelbar vorhanden war.

Die Orientierung der Beziehungen in eine andere Richtung führt zu der Kultur der bulgarisch-türkischen Völker. Die wirtschaftlichen und kulturellen Beziehungen der Ungarn zu der bulgarisch-türkischen Völker übten auf die Ungarn der Periode vor der Landnahme einen determinierenden Einfluß aus. Das wichtigste war der Einfluß auf die wirtschaftlichen Verhältnisse, die im Wortschatz der ungarischen Sprache die Lehnwörter, die sich auf die neue Methode der Wirtschaftsführung und innerhalb der archäologischen Denkmäler die Beobachtungen im Zusammenhang mit den Siedlungen widerspiegeln. Der bulgarisch-türkische Einfluß gelangte auf zwei Wegen zu den Ungarn. Die mittelbare Wirkung wurde vermutlich durch die Saltowo-Kultur ausgeübt. Durch ihre Vermittlung gelangten die Elemente der Kultur, die mit der Wirtschaftsführung im Zusammenhang stehen, zu den Ungarn. Der unmittelbare Einfluß läßt sich mit dem Anschluß von Gruppen erklären, die ursprünglich zum bulgarisch-türkischen Ethnikum gehörten. Nur durch die Assimilation von türkischen Volksgruppen ist die unmittelbare Verwandtschaft bzw. Identität vieler Gegenstände und Elemente der Glaubenswelt zu erklären, die obendrein nicht mit den Erscheinungen im Zusammenhang stehen, die für die westlichen Gebiete der Saltowo-Kultur charakteristisch sind, sondern sie weisen mit den Funden des viel weiter gelegenen Baschkiriens des 8.—9. Jahrhunderts gemeinsame Züge auf.

Als letztes behandeln wir die Parallele der Denkmäler des ungarischen Gemeinvolkes auf russischem Boden. Auf die Parallele einiger Schmucktypen machte auch B. Szóke aufmerksam, jedoch fast immer ohne genaue Angabe des Fundortes.⁴⁴ Diese Frage ist eigentlich überhaupt nicht so einfach, da der behandelte Schmuck auf einem so großen Territorium verbreitet und in so verschiedenen Perioden im Gebrauch war, daß sogar die kartographische Aufnahme der Verbreitung eines einzigen Fundtyps einen riesigen Energieaufwand erfordern würde. Die Unmenge des unveröffentlichten Fundmaterials macht außerdem gründliches Untersuchen an Ort und Stelle erforderlich. Dieses fehlt aber bis zum heutigen Zeitpunkt, und es sieht sogar so aus, als ob diese Frage außerhalb des Interesses unserer Forschung liegen würde. Dieser Schritt soll aber im Interesse des Fortschrittes unbedingt getan werden.

Während meiner Untersuchungen im Moskauer Historischen Museum wurde ich auf die archäologischen Funde zweier Gebiete aufmerksam. Das eine für uns wichtige Gebiet ist das einstige Gouvernement Poltawa, das andere die etwas nördliche gelegene Umgebung von Tschernigow.

⁴³ FODOR (1975a) 262.

⁴⁴ SZÓKE 35, 41, 97. Im Falle der geflochtenen, offenen Ringe schreibt er Südwest- und Mittelrußland, im Falle der einfachen, offenen Reife schreibt er

einfach Rußland, bei den nach unten hin breiter werdenden Reifen mit spiralförmigem Ende gibt er als Fundort auch die Namen der Gouvernements, Bezirke usw. an.

Das Gebiet, das etwa 250—300 km umfaßt und östlich von Kiew, südlich von Desna liegt, ist an Hügelgräbern und Hügelgräberfeldern sehr reich. Die Freilegungstätigkeit ist hier schon seit der Mitte des 19. Jahrhunderts im Gange, das Fundmaterial wurde uns jedoch aus verschiedenen Gründen nicht bekannt. Ein überwiegender Teil der Funde dieser Gräberfelder ist mit den ärmlichen Funden des ungarischen Gemeinvolkes vollkommen identisch. Auf dem Fundort Medweschowskoje (Gouvernement Poltawa, Kreis Romenski) besteht das Fundmaterial fast ausschließlich aus einfachen bronzenen Drahtreifen und aus Ringen, die aus drei Silberdrähten geflochten sind.⁴⁵ In der Stadt Glinsk (Gouvernement Poltawa) kamen bronzene und silberne Drahtringe bzw. -reifen und zylindrische Glasperlen mit Goldfolie zum Vorschein. Außer ihnen fand man natürlich auch andere Schmucktypen, wie z. B. große spirale Gehänge aus Bronze.⁴⁶ Schmuck ähnlichen Charakters, in erster Linie geflochtene Ringe sind auch von Osnjag bekannt (Gouvernement Poltawa, Kreis Lochwizki).⁴⁷ In den Kurganen von Perejaslawl (Gouv. Poltawa, Kreis Perejaslawl) kamen u. a. offene und geschlossene Drahtringe, Drahtreifen mit eingeschlagenem Ende, und ein granuliertes, halbmondförmiges Gehänge zum Vorschein.⁴⁸ In der Umgebung von Tschernigow stieß man auf zahlreiche Funde, die enge Beziehungen zu den in Ungarn freigelegten Funden aufweisen. Darunter sind die Trinkhörner von Tschernigow am meisten bekannt, die im Tschornaja mogila ('schwarzes Grab') freigelegt, sowie die beschlagenen Taschen, die vor kurzem publiziert wurden.⁴⁹ Außer diesen Funden sind in unserer Fachliteratur keine anderen Funde aus Tschernigow angegeben, obwohl D. Ja. Samokwasow in den 13 Hügelgräbern der sog. «troizki» oder «boldinski» Kurgangruppe Bestattete mit typischen Funden des Gemeinvolkes freigelegt hat.⁵⁰

Eine andere Fundgruppe orientalischer Parallele des Schmuckes des ungarischen Gemeinvolkes ist das Gebiet entlang der Oka. Man fand u. a. im Gräberfeld von Pusikowo (Gouv. Moskau, Kreis Podolski) Armreife aus drei Drähten, Halsreifen und einfache Bronzeringe. Ein Teil der Ringe wurde aus Drähten gleichmäßiger Dicke angefertigt, andere haben ein spitzes Ende. Auch hier gibt es Ringe aus drei Bronzedrähten, und kleine runde Perlen aus Karneol, die für die Gräberfelder des Gemeinvolkes charakteristisch sind, sowie rhombische Perlen aus Bergkristall. Gleichzeitig befinden sich im Fundmaterial des Gräberfeldes typische slawische Schläferinge.⁵¹ Auch unter den Funden des alten Rjasan ist eine große Anzahl von Parallelen bekannt.⁵² Vom Gebiet des einstigen Gouvernements Wladimir stammt ebenfalls eine Reihe ähnlicher bzw. identischer Funde.⁵³

Das Fundmaterial der aufgezählten Fundorte kann nicht eindeutig als Parallel zum Fundmaterial des ungarischen Gemeinvolkes betrachtet werden. Obwohl die Überschneidungen offenkundig sind, gibt es jedoch mindestens genausoviel Unterschiede. In den meistens Gräberfeldern des russischen Bodens gibt es Hügelgräber und die Leichen wurden auch hier eingäschert. Auch die Zusammensetzung der Fundkomplexe weicht in vieler Hinsicht von der ungarischen ab. Die Periodisie-

⁴⁵ Die Ausgrabungen von D. Ja. Samokwasow, 1876. Staatliches Historisches Museum, Moskau, Inv. Nr. 76 990. *Самоквасов* 78.

⁴⁶ Die Ausgrabungen von D. Ja. Samokwasow, 1899. Staatliches Historisches Museum, Moskau, Inv. Nr. 76 990. *Самоквасов* 77. Die Gräber von Glinsk werden durch arabische Münzen des 10. Jahrhunderts datiert, ebd.: XXXI.

⁴⁷ Staatliches Historisches Museum, Moskau. Inv. Nr. 41 004.

⁴⁸ Die Ausgrabungen von D. Ja. Samokwasow. Inv. Nr. 76 990. *Самоквасов* 73.

⁴⁹ FETTICH Taf. 75; LÁSZLÓ (1944) 413—414; ERDÉLYI (1960) 172; B. A. Рыбаков; Древности Чернигова. МИА 11 (1949) 45; S. o. Русское прикладное искусство X—XIII веков. (Ленинград 1971) 10—14;

A. И. Блифелд: Древнерусский могильник в Чернигове. Археология (Киев) 18(1965) 136; Fodor (1975) 211; *Самоквасов* 64. I. DIENES: Honfoglaláskori tarsolyainkról (Les aumônières hongroises de l'époque de la conquête). Fol. Arch. 16 (1964) 108—109; I. DIENES: Megjegyzések Fettich Nándor válaszához (= Bemerkungen zur Antwort von Nándor Fettich). Arch. Ért. 96 (1969) 118.

⁵⁰ Die Ausgrabungen von D. Ja. Samokwasow. Inv. Nr. 76 990. *Самоквасов* 61.

⁵¹ Die Ausgrabungen von E. N. Liperowskaja, 1924.

⁵² Die Ausgrabung von B. A. Gorodzow, 1926.

⁵³ Die Ausgrabungen von A. S. Uwarowa und P. S. Saweljew. Inv. Nr. 54 746.

rung der Funde ist unsicher. Es ist jedoch beachtenswert, daß die Funde, die am unmittelbarsten auf die Ungarn hinweisen, genau von östlich von Kiew und südlich von Tschernigow stammen; darunter nicht nur die Denkmäler der führenden Schicht, sondern auch des Gemeinvolkes. Unserer Ansicht nach soll etwa hier, in dieser Gegend der Entstehungsort der materiellen Kultur des ungarischen Gemeinvolkes des 10. Jahrhunderts gesucht werden. Es ist auch nicht auszuschließen, daß sich hier eine größere zurückgebliebene Gruppe der Ungarn an die Bevölkerung dieses Gebietes assimiliert hat.⁵⁴ Vielleicht war es uns gelungen, in dem Vorhergesagten zu erhellen, daß unsere Denkmäler des 10. Jahrhunderts zwei große Gruppen bilden. Die zwischen ihnen bestehenden Unterschiede sind so groß, daß wir die Kultur der Ungarn in zwei Richtungen zurückverfolgen können. Das vom ungarischen Gemeinvolk Gesagte wird auch durch die archäologische Untersuchung der ungarischen Stämme untermauert.

Der Name der ungarischen Stämme wurde erst bekannt, als 1738 Ferenc Borgia Kéry die sich auf Ungarn beziehenden Angaben von Konstantinos Porphyrogenetos bekanntgab. In der historischen Literatur wurden über die Stämme bis zum Ende des 19. Jahrhunderts die verschiedensten Standpunkte vertreten. Als sich das Interesse immer mehr auf die Stammesnamen richtete, begannen sich die Forscher mit der Erklärung der Namen und mit ihren Beziehungen zu den verschiedenen Völker- und Personennamen zu befassen. Die Forschungsgeschichte der Interpretation der Stammesnamen wurde von Gy. Németh zusammengefaßt.⁵⁵ Die auch für uns wichtigste Charakteristika der Forschung des 19. Jahrhunderts waren die ungeklärten Begriffe, die Verwechselung der Begriffe Stamm und Sippe, bzw. ein Streben nach der Bestimmung dieser Begriffe. Diese Verwirrung war auf die unfolgerechte Anwendung der Begriffe in den Quellenwerken selbst sowie auf das Fehlen der ethnologischen Kenntnisse zurückzuführen. Da von den ungarischen Stämmen nur Konstantin berichtet hat, war sein Text der einzige Ausgangspunkt. Er bezeichnete aber die Stämme mit dem Wort *γερεξ*-Sippe. Kézai nannte die adligen, nach seiner Meinung aus Skythien entstammenden Sippen als *generatio* und *tribus*. So ist das Durcheinander unter den Begriffen kaum überblick- und überwindbar geworden. Nach der Meinung von Jerney wurden «die Sippenheere der Ungarn (Thema, Tribus, Gens) nach ihrer Lagerklassifikation benannt, und ihre bei Constantinus falsch angegebenen Namen sind in aller Hinsicht echte ungarische Namen». Da unter den ungarischen Sippennamen — verständlicherweise — die Stammesnamen nicht angeführt sind, hält er die Stammesnamen für die Teile eines hornförmigen Lagers, das von den Bestandteilen eines menschlichen Körpers benannt worden sei.⁵⁶ Die Wörter Sippe und Stamm stehen auch bei Hunfalvy, Fraknói und Károly Szabó⁵⁷ für denselben Begriff, und zum Teil auch bei Csengery, bei ihnen erscheinen außerdem die Ausdrücke «Sippenzweig», «verwandte Hausvölker, Sippe».⁵⁸ Csengery spricht dabei, nach Castrén, über nomade Stämme der sibirischen Völker (der Samojeden, Ostjaken usw.).⁵⁹

Auf die Verwechselung der Begriffe Stamm und Sippe machte J. Torma als erster aufmerksam. Sein um 1857 verfaßtes Werk wurde jedoch erst 1885 herausgegeben.⁶⁰ Von F. Toldy und hauptsächlich von L. Szalay wurden die Namen der ungarischen Stämme eindeutig und immer als Stammesnamen aufgefaßt und gebraucht. Die erwähnte gesellschaftliche Einheit wird von ihm

⁵⁴ FODOR (1975) 226. Über diese Frage aus einem anderen Aspekt ERDÉLYI (1960) 173.

⁵⁵ GY. NÉMETH 227–233.

⁵⁶ J. JERNEY: Keleti utazása a magyarok őshelyeinek kinyomozása végett. (= Seine Reise im Orient. Zur Erforschung der ursprünglichen Siedlungsstätten der Ungarn). (Pest 1851) 80–87.

⁵⁷ J. HUNFALVY: A vogul föld és nép (= Das Land und das Volk der Wogulen). (Pest 1864) 343–344; V. FRANKÓI: A magyar nemzet műveltségi állásának vázlata (= Eine Skizze über den Bildungsstand der

Ungarischen Nation). (Pest 1861) 87; SZABÓ 827–852; SZABÓ: A magyar vezérek kora Árpádtól Szent Istvánig (= Das Zeitalter der ungarischen Stammesführer von Árpád bis zum Stephan den Heiligen). (Pest 1869) 18–21.

⁵⁸ A. CSENGERY: A magyarok ősvallásáról (= Vom Urglauben der Ungarn), in: Összegyűjtött munkái (Gesammelte Werke) I. (Pest 1884) 49, 56.

⁵⁹ Ebd. 80–82.

⁶⁰ J. TORMA: A zonuki grófságról (= Die Grafschaft von Zonuk). Történeti tár 1885. 486.

immer als Stamm und ihre Führer als Stammeshäuptlinge apostrophiert.⁶¹ Bei Salamon erscheint die Verwirrung beim Gebrauch der Begriffe erneut.⁶² Gy. Nagy hielt die ursprünglicheren Sippenamen für Stammesnamen, die nach seiner Meinung erst nach dem Blutvertrag zu richtigen Stammesnamen wurden.⁶³ Hajnik gebraucht im allgemeinen die Ausdrücke Stamm, Stammhaupt und Stammbündnis, nur einmal kommt bei ihm statt Stamm das Wort Sippe vor.⁶⁴ Auf die Unmöglichkeit dieser Situation machte zum ersten Mal Gy. Pauler aufmerksam. Obwohl er zuerst den Gebrauch des Wortes Stamm («törzs») für richtig hielt,⁶⁵ war er später der Ansicht, daß dies eine wortwörtliche Übersetzung des deutschen Wortes Stamm sei und machte für die Benennung einen neuen Vorschlag. Nach P. Jászay hielt er statt des Wortes Stamm den Gebrauch des Wortes «Geschlecht» («nem») für angebrachter. Er erörterte zugleich, daß er den früheren Ausdruck «Heer» («had») nicht für richtig hält.⁶⁶ Er machte auch darauf aufmerksam, daß sich die Organisation des Stammes bzw. des Geschlechts von der der Sippen in vieler Hinsicht unterscheidet. Die Stammesorganisation stellt lockere Beziehungen dar. Die ungarischen Stämme lösten sich bereits in der Zeit der Herrschaft von Fürst Géza auf.⁶⁷ Zum Schluß korrigierte er einigermaßen auch seine eigenen einstigen Vorschläge, indem er außer den Ausdrücken «Geschlecht» und «Heer» auch das Wort «Stuhl» («szék») für die Bezeichnung des Stammes vorgeschlagen hat: «Das Volk war in sieben Stämme, d. h. Stühle, Heere geteilt», schreibt Gyula Pauler in seiner Arbeit über die Ungarn des 10. Jahrhunderts. Die Idee für seinen Vorschlag des Gebrauches des Wortes «Stuhl» («szék») entnahm er von dem Wort «seök», das die sibirischen Tataren für die Bezeichnung des Stammes verwenden. Dieses Wort verband er mit dem Wort «szék», das einst in Ungarn eine Regierungs-, bzw. Verwaltungseinheit bezeichnete.⁶⁸ Nach Pauler nannte auch Á. Károlyi die Stämme «Geschlechter».⁶⁹ In den 80er Jahren des 19. Jahrhunderts wurde jedoch das Wort Stamm für die Bezeichnung der gesellschaftlichen Einheit allgemein angenommen, die von Konstantinos Porphyrogenetos im Zusammenhang mit den Petschenengen und Ungarn überliefert wurde.⁷⁰

Parallel mit der Einbürgerung des Begriffes erschienen die ersten Definitionen, bzw. wurden die wichtigsten Merkmale des Stammes zum ersten Mal zusammengefaßt. Darunter sind die Werke von L. Beöthy und Á. Vámbéry, die über ethnologische Kenntnisse verfügten bzw. sich mit Gesellschaftshistorie beschäftigten, über die türkischen Stämme von grundlegender Bedeutung. Alle beide verstanden unter dem Begriff des Stammes eine politische Einheit. Vámbéry betont die Bedeutung der Stammesnamen und die Veränderlichkeit der Stammesrahmen, Beöthy hält die territoriale Abgrenzung der Stämme für sehr wichtig.⁷¹ Beöthy hat sich mit der Entstehung

⁶¹ F. TOLDY: A magyar nemzeti irodalom története (= Die Geschichte der ungarischen nationalen Literatur). I. (Pest 1851) 2. Auflage 1861. 50–52.

⁶² F. SALAMON: A magyar hadi történethez a vezérek korában (= Zur ungarischen Heeresgeschichte in der Zeit der Stammesführer). Sz. 10 (1876) 16–17, 704–721.

⁶³ GY. NAGY: A magyar nemzetségekről (= Über die ungarischen Sippen). Sz. 4 (1870) 692.

⁶⁴ I. HAJNIK: A magyar alkotmány és jog az Árpádok alatt (= Die ungarische Verfassung und das Recht in der Periode der Herrschaft der Árpáden). (Pest 1872) 4–5, 61, 72, 74–75.

⁶⁵ GY. PAULER: A magyarok megtelepedéséről (= Über die Ansiedlung der Ungarn). Sz. 11 (1877) 384.

⁶⁶ GY. PAULER: Szent István és alkotmánya (= Stephan der Heilige und seine Verfassung). Sz. 13 (1879) 4. Ind. I.

⁶⁷ Ebd. 115.

⁶⁸ GY. PAULER: A magyar nemzet története Szent Istvánig (= Die Geschichte der ungarischen Nation

bis zur Herrschaft vom Heiligen Stephan). (Budapest 1900) 9, 14, 19, 42, 126.

⁶⁹ Á. KÁROLYI: Az Árpádok mint a magyar nemzeti királyság és társadalom szervezői (= Die Árpáden als Organisatoren des ungarischen Königreichs und der Gesellschaft). In: Árpád és az Árpádok. Red. D. CSÁNKI (Budapest 1907) 226.

⁷⁰ Á. VÁMBÉRY: A magyarok eredete (= Der Ursprung der Ungarn). (Budapest 1882) 196–199, 337; GY. SEBESTYÉN: Az Árpádok története (= Die Geschichte der Árpáden). (Budapest 1895) 43–44; J. SZALAY–L. BARÓTI: A magyar nemzet története (= Die Geschichte der ungarischen Nation. Budapest 1895). I. 85.; G. KUUN: Relatum Hungarorum cum oriente gentibusque *orientalis originis* I. (Kolozsvár 1892) 138–162, hauptsächlich 140–147. Seine Terminologie ist aber nicht eindeutig.

⁷¹ L. BEÖTHY: A társadalmi fejlődés kezdetei (= Anfänge der gesellschaftlichen Entwicklung) I. (Budapest 1882) 74, 338; Á. VÁMBÉRY: A török faj ethnológiai és ethnographiai tekintetben (= Die Türken in ethnographischer und ethnischer Hinsicht). (Budapest 1855) 219, 224.

der Macht des Stammhauptes, seines Eigentumsrechts, seiner Macht über das Volk und mit den Mitteln der Erhaltung dieser Macht (militärische Gefolgschaft)⁷² befaßt. Marczali machte auf die genealogische Anschauung der Stämme aufmerksam. Er wies darauf hin, daß die Stämme durch das Bewußtsein des gemeinsamen Ursprungs, die gemeinsamen Weiden und die gemeinsame Verteidigung zusammengehalten werden. Er wies andererseits darauf hin, daß die Herkunft selbst nicht unbedingt mit einer Blutverwandschaft identisch sei. Der Glaube an einen alten gemeinsamen Helden, dessen Grab von allen Mitgliedern des Stammes geehrt wird, spielt eine viel wichtigere Rolle.⁷³ Die reichhaltigste Beschreibung des Stammes und der Stammesorganisation verfaßte aber kein Historiker oder Ethnograph, sondern der Rechtshistoriker Á. Timon. Bei ihm erscheint auch die erste Definition des Stammes: «Die ungarischen Stämme sollen bereits als Formationen mit dem Charakter eines höheren öffentlichen Rechtes betrachtet werden, deren Mitglieder nicht nur das Bewußtsein der gemeinsamen Vorfahren und das daraus resultierende Verwandschaftsgefühl miteinander verbindet, sondern die als Folge des langen, engen Zusammenlebens entstandene Gemeinschaft der Moral, der Bräuche, der Kulturverhältnisse und in erster Linie die gemeinsame Religion und Riten.» Er hielt die Stämme grundsätzlich für militärische bzw. politische Gemeinschaften.⁷⁴

Eine spätere Definition des Begriffes stammt von B. Hóman. Sie lautet in der ersten Version: «Ein sich auf dem freien Entschluß der Sippen basierendes, freiwillig geschaffenes, künstliches und politisches Gebilde, das hinsichtlich seiner Entstehung provisorisch ist.»⁷⁵ Nach der zweiten Definition ist der Stamm im Gegensatz zur Sippe «ein eigenmächtig gegründetes, auf Zusammenschluß basierendes sekundäres Gebilde . . . , das u. a. der Verteidigung der Rechte dient, verfolgt jedoch in erster Linie militärische Zwecke; er ist ein künstlich entstandenes, politisches Gebilde.»⁷⁶ Als wichtigstes Merkmal bezeichnet er das Bewußtsein der Abstammung von einem gemeinsamen Vorfahren, die fiktive Blutverwandschaft. Dieses Bild wird in seinem Werk «Ungarische Historie» dadurch ergänzt, daß er die Bestandteile des Stammes für ethnisch verwandte Sippen hielt.⁷⁷ Mehr als die Definition von Hóman kann auch die zeitgenössische Fachliteratur kaum bieten.⁷⁸

Eine Veränderung der Anschauungen ging auch im Schaffen von E. Molnár vor sich. Er hielt früher die Stämme für auf Endogamie, d. h. auf einer erweiterten Blutverwandschaft basierende gesellschaftliche Gruppierungen und zugleich für den militärischen Verband der Sippen, die ihre Unabhängigkeit bewahrt haben.⁷⁹ Später aber wies er auch darauf hin, daß sich die Gründung des Stammes nicht auf «bewußter Einsicht» basiert, weil darin auch die Machtbestrebungen der reicheren Sippen eine bedeutende Rolle gespielt haben.⁸⁰ Nach Ansicht von P. Hajdu entstanden die uralten Stämme der finnisch-ugrischen Völker als Folge eines organischen Prozesses. Seiner Meinung nach konnte ihre Entstehung auch durch das Bündnis verwandter Sippen bzw.

⁷² L. BRÖTHY: zit. Werk II. 29, 36, 40, 45.

⁷³ H. MARZALI: A magyar nemzet története (= Die Geschichte der ungarischen Nation), I. Red. S. SZILÁGYI (Budapest 1895) 40, 53.

⁷⁴ Á. TIMON: Magyar alkotmány- és jogtörténet (= Ungarische Verfassungs- und Rechtsgeschichte). (Budapest 1902) 3. Auflage 1906. 34, 39, 42.

⁷⁵ B. HÓMAN: Társadalomtörténeti terminológia (Geschichtshistorische Terminologie). Társadalomtudomány I (1921) 531–543; B. HÓMAN: Magyar középkor (= Ungarisches Mittelalter). (Budapest 1938) 414.

⁷⁶ HÓMAN 17.

⁷⁷ B. HÓMAN: Magyar történet (= Ungarische Geschichte) I. (Budapest, o. J.) 100–102.

⁷⁸ J. DEÉR: A magyarság a nomád kultúrközösségekben (= Die Ungarn in der Kulturgemeinschaft der Nomaden), in: Magyar művelődéstörténet. Red.

S. DOMANOVSKY. I. (Budapest o. J.) 32, 38; Gy. NÉMETH 226; I. ZICHY: Magyar őstörténet (= Ungarische Urgeschichte). (Budapest 1939) 15–19; E. MOÓR: A magyar nép eredete (= Der Ursprung des ungarischen Volkes). A Szegedi Alföldkutató Bizottság Könyvtára Reihe 4, Nr. 16. (Szeged 1933) 74–76; J. BREIT: A magyar nemzet hadtörténelme (= Kriegsgeschichte der ungarischen Nation). (Budapest 1929) 9–11; LÁSZLÓ (1944) 324; F. EKhardt: Magyarország története (= Die Geschichte Ungarns). (Budapest 1933) 9–10, 25.

⁷⁹ E. MOLNÁR: A magyar társadalom története az őskortól az Árpád-korig (= Die Geschichte der ungarischen Gesellschaft von der ungarischen Urgeschichte bis zur Árpádenzeit). (Budapest 1949) 61, 76.

⁸⁰ E. MOLNÁR: A magyar nép őstörténete (= Die Urgeschichte des ungarischen Volkes). (Budapest 1953) 86.

durch die Vermehrung der Mitglieder einer einzigen Sippe vor sich gegangen sein.⁸¹ Die bisher erörterten Vorstellungen nahmen alle an, daß der Stamm ein einheitliches Gebilde gewesen war. Aus diesem Grunde war man bestrebt, eine allgemeingültige Definition zu geben. Da man jedoch versucht hat, die typischen Eigenschaften der Stämme auf verschiedenem Niveau in eine einzige Definition zu zwängen, blieb natürlich der Erfolg aus.

In der ungarischen Fachliteratur machte als erster T. Bodrogi auf die Unterschiede zwischen den Gebilden, die alle als «Stämme» apostrophiert wurden, aufmerksam. Seine Meinung spiegelte hauptsächlich den Stand der anglo-amerikanischen Forschung der 40er Jahre wider. Darin konfrontierten sich zwei Standpunkte. Nach dem einen ist der Stamm in erster Linie eine geographische, sprachliche und kulturelle Einheit. Nach der anderen Ansicht, und dieser schloß sich seinerzeit auch Morgan an, ist der Stamm in erster Linie eine politische Formation, für die das vererbliche Amt des Stammeshauptes sowie die Identität der Sprache und der Bräuche charakteristisch sind. Bodrogi wies darauf hin, daß man zwischen den beiden Formationen einen Unterschied machen soll, und zwar so, daß nur Formationen mit politischer Organisation als Stämme genannt werden. Bei anderen Formationen, bei denen es sich nur um eine sprachliche, kulturelle und geographische Einheit handelt, soll das Wesen noch gründlicher erörtert werden.⁸²

Die Diskussionen um den Begriff des Stammes gelten heute noch nicht als abgeschlossen. Als bestimmend gilt jetzt der Grundsatz, daß die Stammesformationen der einzelnen Gesellschaften am genauesten beschrieben werden sollen. Die Stammesgesellschaften wurden auf Grund ihrer Produktionsweise in größere Gruppen eingeteilt, danach kennen wir im Wald lebende Ackerbau betreibende Stämme, Nomadenhirten, Jäger-, Fischer- sowie Sammlerstämme usw. Hinsichtlich des Grades ihrer Organisiertheit gibt es zwei einander völlig widersprechende Arten: die segmentalen Stämme, die sowohl gesellschaftlich, als auch politisch zerstückelt sind, und die zentralisierten Stämme, bei denen bereits «ein politischer Aufbau zustande kommt und damit im Zusammenhang eine breitere und entwickeltere Organisation der Wirtschaft, der Riten, der Ideologie und anderer kulturellen Erscheinungen.»⁸³

Für die Stammesformationen, die sich in den abwechslungsreichsten Typen offenbaren, ist das eigenartige Zusammenleben verschiedenster Merkmale innerhalb der Stammesgesellschaft charakteristisch. In keiner unter ihnen offenbaren sich jedoch alle Merkmale auf einmal, sondern die verschiedenen Elemente sind in verschiedenster Form vertreten, und sind auch verschieden pointiert. Die für die einzelnen Stämme typischen Merkmale sowie die allgemeinen und die speziellen Eigenschaften tragen zur Unterscheidung und Abgrenzung der einzelnen Stämme bei.⁸⁴ Als erstes Merkmal ist der Name des Stammes zu erwähnen, der entweder vom Stamm selbst angenommen oder von anderen angehängt wurde und oft nicht allzu sehr ehrenvoll ist. Wenn der Stamm keinen Namen hat, ist er uns meist auch nicht bekannt. Der Name allein ist aber nicht

⁸¹ P. HAJDU: A magyarság kialakulásának előzményei (=Die Vorgeschichte der Entstehung des ungarischen Volkes). (Budapest 1953) 39, 78.

⁸² T. BODROGI: Megjegyzések Vértess László «Az őskor társadalmának néhány kérdéséről» című tanulmányához. (= Bemerkungen zur Studie von László Vértess unter dem Titel «Einige Fragen der Gesellschaft des Paläolithikums»). Ethn. 65 (1954) 270. Eine der Ansicht von Morgan widersprechende Meinung wird von W. E. MÜHLMANN vertreten. Er meint, daß mehrere Klane einen Stamm bilden. Der Stamm sei eine lose, nach außen nicht allzu abgeschlossene Gruppierung, die aufgrund der geographischen, sprachlichen und kulturellen Einheit besteht. Sie trage einstweilen keine politische Bedeutung, da die dazu gehörigen Klane untereinander Kriege führen und sich mit Klänen außerhalb des Stammes gegen die stammeseigenen vereinen. W. E. MÜHL-

MANN: Krieg und Frieden. Ein Leitfad der politischen Ethnologie. (Heidelberg 1940) 17. Wird von Bodrogi ebenda zitiert.

⁸³ SAHLINS 168–169. Über die zwei wichtigsten Aspekte des Stammes (der Stamm als 1. ethnische Einheit, 2. politische Organisation): M. H. FRIED: On the Concepts of «Tribe» and «Tribal Society». Essays on the Problem of Tribe. Proceedings of the 1967 Annual Spring Meeting of the American Ethnological Society. (Seattle–London) 3–20.

⁸⁴ ECSEDY 73–75. Nach der Meinung von Wenskus führten die Versuche auf Grund der sog. objektiven Merkmale: Sprache, materielle Kultur, soziale- und Rechtssystem, somatische Merkmale, geographische Umgebung usw. dazu, daß, als die Stämme als Gruppe bestimmt werden mußten, sie nur als Schemata aufgetreten sind. Die Schema, die auf Grund der objektiven Merkmale entstanden ist, war mit den

immer von bestimmender Bedeutung. Wenn der Stamm sowohl wirtschaftlich, als auch militärisch stark ist, dehnt er seine Macht auch auf die Gebiete anderer Stämme und Sippen aus. Die Eroberten nehmen über kurz oder lang den Namen der Eroberer an. Der Name weist jedoch in jedem Fall auf die Existenz und auf eine bestimmte Unabhängigkeit des Stammes hin. Der eigene Name des Stammes ist der Ausdruck des Gruppenbewußtseins, und bleibt als solches lange aufrechterhalten. Dies offenbart sich in der Erscheinung, daß die zerblöckelten Stämme mindestens als Zweig- oder Sippennamen bzw. in den Ortsnamen ihre frühere Gruppenangehörigkeit bewahren. Die Einwohner der Siedlungen mit dem Namen eines Stammes können also durch ihren Namen für die archäologische Erforschung der einzelnen Stämme wichtige Anhaltspunkte geben.

Ein anderes wichtiges Merkmal ist, wo sich der Stamm niedergelassen hat. Obwohl es außer Zweifel steht, daß die Stämme über Niederlassungsorte und Felder mit festen Grenzen verfügten, auf denen sie ausschließliches Recht auf die Ausbeutung und Verwendung von Naturschätzen hatten, waren diese Grenzen trotz allem relativ. Sie hingen allmählich von den Kräfteverhältnissen des Stammes und seiner Umgebung, von der Zahl der Mitglieder des Stammes usw. ab. Die Stammesgrenzen verliefen meist ökologischen Grenzen entlang, beim Zusammentreffen von Weiden und Wälder, bzw. Flußtätern und Gebirge. Das Territorium der Stämme betrug ganz verschiedene Maßen. Manche zentralisierten Stämme konnten sogar über 200 km² verfügen.⁸⁵ Bei Stämmen ähnlichen Typs, wie die Ungarn hat diese Fläche sogar 30 000 km² betragen können. Die zentralisierten Stämme ließen sich vorwiegend in den Einzugsgebieten größerer Flüsse, in größeren Becken usw. nieder. Die starken Stämme bewirtschafteten Gebiete mit verschiedenen Ökotypen, so sind unter ihrer Herrschaft abwechslungsreiche territoriale Typen zu finden.⁸⁶

Ein wichtiges Merkmal der Stammesgesellschaft ist das Gewebe ausgedehnter verwandtschaftlicher Bindungen, die innerhalb der verschiedenen Familien, zwischen den Zweigen und

eigenen Merkmalen der für die Abgrenzung bestimmten Gruppe nicht identisch. Aus diesem Grunde hält Wenskus für die Bestimmung der Identität, bzw. die Methode der Bestimmung einer Gruppe das Zusammengehörigkeitsgefühl der Gruppe. Dieses Gefühl basiert auf dem Glauben an dem gemeinsamen Ursprung. Das Zusammengehörigkeits-Bewußtsein einer Gruppe mit einem «Wir-Bewußtsein» ist meistens mit dem Bewußtsein einer viel kleineren, inneren, die Traditionen bewahrenden bzw. pflegenden Gruppe identisch. Die in die Gruppe (den Stamm) eingegliederten kleinen fremden Fragmente werden allmählich von der großen Gruppe vollkommen assimiliert. Ihre archäologische Bestimmung kann jedoch nur auf Grund der objektiven Merkmale erfolgen.

⁸⁵ SAHLINS 177.

⁸⁶ Die Bestimmung der Siedlungsplätze der Stämme geht von der Gegebenheit (nach der Meinung von Wenskus von der Vorstellung) aus, daß der Stamm sehr oft eine Siedlungsgemeinschaft ist. Für die topographische Archäologie ist diese Eigenschaft sehr wichtig, da sie ihr ermöglicht, die Gebiete der verschiedenen Stämme auf der Karte festzuhalten. Die schriftlichen Quellen erwähnen oft, daß in vielen Fällen die Flüsse, die Wälder oder die Wüsten die Grenzen der Stämme bildeten. Auch bei Caesar und Tacitus heißt es von den germanischen Stämmen: «fluminibus aut silvis muniuntur», Tacitus: *Germania* c. 40; WENSKUS 45. Im Zusammenhang mit den tschechischen Stämmen wurde erst R. TUREK und später J. KUDRNAČ auf die Erscheinung aufmerksam, daß eine 20 km breite, leere Waldzone die Grenze zwischen den Stämmen der Tschechen und der Slitschanen bildete: TUREK 61–67; J. KUDRNAČ: *Vyvoj slovanskeho osídlení mezi prazským Povltavím, Labem, Sazavou a Vyrovkou*. Pam. Arch. 54 (1963)

223. Die Anordnung der Baschkiren wurde in den baschkirischen Genealogien, in den sog. «Schescheren» und in anderen Quellenwerken erörtert. Die Baschkiren wandten sich nach dem Zerfall des Reiches der Tataren mit der Bitte an den Zaren, die bereits von ihren Urahnen besetzt gehaltenen und die vom Khan Dschingis erhaltenen Territorien unter ihren Stämmen in vier Teile zu verteilen. Der Zar versandte seine Landvermesser, die die Grenzen des Landes der Baschkiren, die Flüsse, Berge und Wälder entlang, vom Norden, Osten usw. schriftlich festhielten. P. I. Kuzeev: *Башкирские шежере*. (Уфа 1960) 79–80, 199; P. T. Kuzeev: *Происхождение башкирского народа*. (Уфа 1974). Es sind zwei Fragen, welche archäologische Kultur oder Kulturen man innerhalb der Grenzen eines Stammes zu einem gegebenen Zeitpunkt findet, und wie weit man eine archäologische Kultur bzw. territoriale Gruppe mit einem Stammesgebiet identifizieren kann. Es ist auch nicht zu vernachlässigen, auf welcher Stufe der gesellschaftlichen Entwicklung der gegebene Stamm steht. Das frühe Mittelalter und die Völkerwanderungszeit unterscheiden sich mit den übereinander liegenden materiellen und geistlichen Kulturen der Stämme voneinander kaum. Deshalb ist es eine schwierige Aufgabe, das Fundmaterial der tschechischen, der polnischen oder der südslawischen Stämme archäologisch zu identifizieren. TUREK; W. HENSEL: *Die Anfänge des polnischen Staates*. (Warschau 1960) 48–50, 55–71; E. DABROWSKA: *Wielkie grody dorzecza Gornej Wisly*. (Wroclaw – Warszawa – Krakow – Gdansk 1973); G. CANKOVA-PETKOVA: *Gesellschaftsordnung und Kriegskunst der slawischen Stämme der Balkanhalbinsel (6–8. Jh.) nach den byzantinischen Quellen*. *Helikon. Rivista di tradizione e cultura classica* II/1–2 (1962) 264–270.

Sippen, aber sogar zwischen verschiedenen Stämmen bestanden. Die verwandtschaftlichen Kontakte verkörperten auf höherer Ebene politische Kontakte und sie wurden durch sie sanktioniert. Das war die am meisten verbreitete Erscheinungsform der Wirtschafts- und politischen Interessen innerhalb der Stammesgesellschaft. Die Verwandtschaft war das Pfand des Friedens. Die verwandtschaftlichen Beziehungen sind aber dafür nicht geeignet, mit ihrer Hilfe einen bestimmten Stamm zu bestimmen, da die Verwandtschaft, hauptsächlich durch die Beziehungen zwischen den führenden Sippen, zu «zwischenstämmlich» geworden ist. Obwohl sich innerhalb der zentralisierten Stämme das Bewußtsein der gemeinsamen Abstammung entfalten konnte, blieb jedoch auch das individuelle Bewußtsein der verschiedenen Gruppen aufrechterhalten. Die Abstammung diente in erster Linie als politische Ideologie, und war deshalb als solches sehr geeignet, sich trotz Fakten auf die Praxis aufzuzwingen.⁸⁷

Ein charakteristisches Merkmal des Begriffes Stamm war das Ethnikum des Stammes. Auch diesem Charakteristikum kann jedoch keine besondere Bedeutung beigemessen werden, da das Ethnikum in den Stammesgesellschaften, besonders bei den zentralisierten Hirtenstämmen keine besondere Rolle gespielt hat. Während der Umorganisation einzelner Teile der Stammesreihe, als Folge der Veränderung der Machtpositionen einzelner Stämme sowie wegen der Kriege konnte sich das Volk der Stämme grundlegend verändert haben. Die Ablösung und der Anschluß von Teilen verschiedener Völker, die Vereinigung einzelner zerstückelten Stämme, die Spaltung der Stämme usw. sind für diesen Veränderungsprozeß kennzeichnend. Als bestes ungarisches Beispiel sei hier der Stamm der Kabaren angeführt.

Der wichtigste Ausdruck für die Abgrenzung und die Unterscheidung der Stämme sowie für seine Identität ist die Stammeskultur, die sich sowohl in den geistlichen als auch den materiellen Faktoren offenbart. Das sind die Sprache, die sprachliche Ähnlichkeit (Dialekte), die kulturellen Traditionen, die Bräuche, die Zeremonien, die Bestattungsriten, die Bräuche im Zusammenhang mit der Hochzeit, die Tracht und die Gesamtheit anderer Merkmale, die zur Unterscheidung der einzelnen Stämme beitragen, und die jedoch die Sippen des Stammes miteinander in enge Verbindung bringen.⁸⁸

⁸⁷ ECSEDY 74; M. D. SAHLINS 220. Die verwandtschaftlichen Beziehungen innerhalb des Stammes offenbaren sich hauptsächlich im Glauben an die gemeinsame Abstammung. Dieses Bewußtsein ist in erster Linie für Gruppierungen charakteristisch, die kleiner sind als die Stämme, erscheint jedoch auch bei den Völkern: so z. B. die Sage über den Ursprung des ungarischen Volkes, die Sage vom Wunderhirsch. Die Ursprungssagen und die genealogischen Vorstellungen spielen in der Gestaltung des politischen Bewußtseins eines Volkes eine viel wichtigere Rolle, als die wirkliche Abstammung. Die Hauptursache für die Bewahrung und Aufrechterhaltung des Gruppenbewußtseins auf Stammesebene steht vermutlich mit dem Brauch der Endogamie im Zusammenhang. J. SZÜCS: *Nemzet és történelem* (= Nation und Geschichte). (Budapest 1974) 347; WENSKUS 14–32; FODOR (1975) 131; JU. V. BROMLEJ: *Etnosz és néprajz* (= Ethnos und Ethnographie). (Budapest 1976) 122, 147. Auch die turkomanen Achal-Teke, die über eine genealogische Tabelle verfügt haben, verband ein fiktives, unnachweisbares Bewußtsein der gemeinsamen Abstammung. Die verwandtschaftliche Organisation blieb jedoch bei ihnen kaum aufrechterhalten. Sogar zum Kreise der Familien gehörten zahlreiche fremde Elemente. In den größeren Gruppen waren die Spuren der wirklichen Verwandtschaft noch schwerer zu finden. Früher waren ganze Gruppen künstlich geschaffen worden. Aus den Fragmenten, die während der Kriege und der Umsiedlungen

entstanden sind, kamen immer neue Einheiten zustande, und auch diese Gruppen führten ihren Ursprung auf einen gemeinsamen Vorfahren zurück. W. KÖNIG: *Die Achal-Teke*. (Berlin 1962) 72; W. KÖNIG: *Die Nomadenviehzucht als wirtschaftlich-kultureller Typ*. EAZ 15 (1974) 458–459.

⁸⁸ M. D. SAHLINS: 173; ECSEDY 74; T. BODROGI: *Népi Kultúra Népi Társadalom* (= Volkskultur Volksgesellschaft). 5–6 (1971) 484. Die Merkmale der sprachlichen und kulturellen Einheit des Stammes weisen alle auf das Zusammengehörigkeitsbewußtsein hin. Man muß zugleich darauf achten, daß das auf sprachlichen und kulturellen Grundlagen beruhende Zusammengehörigkeitsbewußtsein oft fehlt. Statt dessen tritt das Bewußtsein der kleineren Gruppen in den Vordergrund. Es kommt auch oft vor, daß ihre politischen Beziehungen zu einer Gruppe mit fremder Sprache und Kultur enger sind, als zu Gruppen mit identischen Merkmalen. Solche Gruppen, die sich hinter einem Stammesnamen verstecken, sind nach Meinung von WENSKUS, angebrachter als Kulturgruppe zu bezeichnen. Bei diesen Gruppen fehlt im allgemeinen das Bewußtsein der Zusammengehörigkeit. Wenn eine sprachliche und kulturelle Gemeinschaft über ein Gruppenbewußtsein verfügt, ist es noch nicht sicher, daß sie auch einen gemeinsamen Abstammungs-Mythos hat. Trotz allem spielen in der Entstehung und Aufrechterhaltung des Zusammengehörigkeitsgefühls die sprachlichen und kulturellen Merkmale eine wichtige Rolle. Unter ihnen sind die

Was für Angaben sind aus den alten historischen Quellen bezüglich der Stämme der Ungarn herauszulesen? Die erste Erwähnung findet man beim Leo den Weisen, als er im Zusammenhang der Ungarn den Ausdruck «die Stämme der Türken» («türkök») gebraucht. Das ist beachtenswert, da er sonst den ganzen Textabschnitt von Maurikios übernommen und nur in diesem Punkt von dem originalen Text bedeutend abgewichen hat.⁸⁹ Ausführlicher berichtet über die Stämme der Ungarn Konstantinos Porphyrogenetos, der die Aufzählung mit den Kabaren beginnend auch die sieben ungarischen Stämme ihren Namen nach anführt. Während jedoch Leo der Weise die erörterte gesellschaftliche Einheit mit dem Wort *φίλη* bezeichnet (wie es zu erwarten war), übersetzt Konstantin den betreffenden Begriff einheitlich mit dem Wort Sippe-*γενέα*. Die ungarischen Chroniken kannten nur die Namen von sieben ungarischen Stammeshäuptlingen («vezér») und bewahrten einen Ausdruck, der bereits seinen Sinn verloren hat, die «Siebenungarn» («hétmagyar = hetumoger».)⁹⁰ Die Namen der ungarischen Stämme blieben in den Ortsnamen aufrechterhalten. Die ersten zuversichtlichen Identifizierungen stammen von K. Szabó.⁹¹ Später nahmen auch G. Nagy und S. Sajó solche vor. Nagy erkannte den Namen des Stammes Kér, Sajó den von Keszi, und sie publizierten die richtige Lesung beider Stammesnamen.⁹² Die heutige Ortsnamenform der sieben ungarischen Stämme lautet also: Nyék, Megyer, Tarján, Jenő, Kér, Keszi, dem gespaltenen Stamm Kürtgyarmat entsprechen die Ortsnamen Kürt und Gyarmat.⁹³ Der Name der Kabaren wird bei Konstantin erklärt: irgendwie wurden sie Kabaren genannt, irgendeine Kabaren. Ihr Name bedeutet Aufständische, Rebell. Die Kabaren wurden also nach ihrer Erhebung benannt.⁹⁴ Es steht fest, daß ihr Ethnikum uneinheitlich war, die Namen der verschiedenen Gruppen sind aber nicht überliefert worden. Nur auf Grund der Analogie, des Schicksals der Stammesnamen (ihre Zahl und Zerstreutheit) hat man versucht, die Namen dieser Gruppen in anderen Ortsnamen nachzuweisen. Györffy erwähnt unter den Völkern, die zu den Kabaren gehörten, die Székler, die Barsilen, die Kalisen, die Alanen usw.⁹⁵

Um die Anordnung der ungarischen Stämme in der Landnahmezeit festzustellen, wurden bereits mehrere Versuche unternommen. Eine Gruppe der Forscher geht bei ihrer Konzeption von den Ortsnamen aus, die einen Stamm bezeichnen. Die Grundlage dafür bietet ein siedlungshistorisches Prinzip, nachdem die betreffende Siedlung ihren Namen nach der die Ortschaft umgebenden Bevölkerung erhielt. Nach diesem Prinzip umgibt die Bewohner des Dorfes Kér, die bewußt ihre

wichtigsten: die Sprache, die Dialekte, die Lebensweise, die Kleidung, die Kriegsführung, die verschiedenen Kulte, Bestattungsriten und andere Bräuche. Wenn sich die Gruppe (der Stamm) aus Fragmenten verschiedenen Ursprungs zusammensetzt, dann unterscheiden sich die Komponente noch eine lange Zeit, und die verschiedenen kulturellen Merkmale sind voneinander leicht zu unterscheiden. WENSKUS 87–107. Für die archäologische Forschung sind letztere die wichtigsten Merkmale. Wie kann man einen Stamm auf Grund des archäologischen Fundmaterials bestimmen? Die konkretesten Anhaltspunkte sind die Kleidung bzw. ein Teil davon und die Bestattungsriten. Man muß jedoch die Gruppen mit und ohne schriftliche Quellen auseinanderhalten, da die kulturelle Einheit nicht in jedem Falle mit der ethnischen Einheit identisch ist. (Z. B. die Kultur von Tschernichow, Przeworsk, Dridu usw.) WENSKUS 128–129, 134–141. Zur archäologischen Erforschung der tschechischen Stämme TÜREK 8–12. In der Auseinanderhaltung des archäologischen Fundmaterials der östlichen slavischen Stämme leistete Arziehowski eine Pionierarbeit: A. B. *Арциховский*: Курганы вятичей (Москва, 1930). K. I. KOSŁOWA machte darauf aufmerksam, daß die Frauentracht in der Bestimmung der einzelnen Stämme eine sehr wichtige Rolle spielt. Die heutige Tracht der Tscheremissen ist mit

der in den ältesten Gräbern der Tscheremissen gefundenen Tracht identisch: Происхождение марийского народа (Юшкар Ола 1967); NYK 51 (1969) 461–465.; A. GRENICH: Formenkreise und Stammesgruppen in Schleswig-Holstein nach geschlossenen Funden des 3. bis 6. Jahrhunderts. Offa-Bücher 10 (Neumünster 1954).

⁸⁹ Gy. MORAVCSIK: Böles Leo Taktikája, mint magyar történeti forrás (Die «Taktik» vom Leo den Weisen als Quellenwerk zur ungarischen Geschichtsforschung). Sz. 85 (1951) 341; GyÖRFFY (1959) 7.

⁹⁰ Die Feststellung von J. THURY und Gy. NÉMETH. Zusammenfassend Gy. GyÖRFFY: Krónikáink és a magyar őstörténet (Les chroniques hongroises et l'histoire primitive des Hongrois). (Budapest 1948) 98.

⁹¹ SZABÓ 830–831.

⁹² NAGY 23; S. SAJÓ: Hont Megye. Az Osztrák–Magyar Monarchia írásban és képekben (= Komitat Hont. Die Österreichisch–Ungarische Monarchie in Schrift und in Bildern). Magyarországi VI. 67.

⁹³ NÉMETH 249–250.

⁹⁴ NÉMETH 238.

⁹⁵ NAGY 54–62; I. KNIEZSA: Magyarország népei a XI. században (= Die Völker Ungarns im 11. Jahrhundert). SzIE (Budapest 1938) 371; GyÖRFFY (1959) 49; GyÖRFFY (1960) 27–28.

Abstammung vom Stamm Kér bewahrt haben, ein Ring von Völkern, deren Vorfahren nicht aus dem Stamm Kér stammen. Auf Grund der negativen Antworten könnte prinzipiell bestimmt werden, wo sich die einzelnen Stämme zum ersten Mal niederließen. Alle bisherigen Versuche haben aber voneinander völlig abweichende Ergebnisse gebracht.⁹⁶ Auf Grund des Niederlassungsgebietes der sieben Stammeshäupter hat B. Hóman versucht, die Ansiedlung der Stämme zu bestimmen. Er brachte mit den von Konstantin angeführten Stammesnamen nur die Niederlassungsstätten des Stammes Megyer und der Familie von Árpád in Verbindung.⁹⁷ Gy. László wies auch darauf hin, daß die Versuche vermutlich deshalb fehlschlügen, weil die Landnahme nicht pro Stamm, sondern pro Militäreinheit erfolgte. Die Stämme hätten sich zu diesem Zeitpunkt eventuell schon längst aufgelöst.⁹⁸ Die Forschungen von Györfy zeugen am auffallendsten von der Widersprüchlichkeit unserer Kenntnisse im Zusammenhang mit der Existenz unserer Stämme im 10. Jahrhundert. Früher vertrat er die Meinung, daß man auf dem Ungarn des 10. Jahrhunderts über kein StamMESSsystem sprechen kann. Einige Jahre später kam er aber zum Schluß, daß die bei Anonymus angeführten Länder des 9. Jahrhunderts bzw. die Gebiete, über die die Stammeshäuptlinge vor der Landnahme verfügten (die Länder Salán, Gelou, Glad usw.), an Stammesniederlassungsstätten des 10. Jahrhunderts erinnern. In Zusammenhang mit der landnahmezeitlichen Geschichte von Budapest setzt er die Siedlungsplätze des Stammes Tarján auf die zentrale Stelle.⁹⁹

Die Versuche, die die Niederlassungsgebiete der Stämme auf Grund der Stammes-Ortsnamen rekonstruieren wollen, kommen aus mehreren Gründen zu keinen richtigen Ergebnissen. Einerseits aus dem Grund, weil nicht alle unserer Stammes-Ortsnamen gesammelt sind, andererseits, weil diese Sammlung mit dem oben erwähnten Zweck völlig nutzlos ist. Man kann nämlich nicht alle, einst (10.—11. Jahrhundert) existierenden Stammes-Ortsnamen sammeln, da sich viele von ihnen unnachweisbar haben verändern können. Es steht auch nicht fest, ob alle einst in fremde Umgebung geratenen Stammesfragmente nach ihren eigenen Namen benannt wurden. Im Lichte unserer heutigen Erkenntnisse scheint nur soviel wahrscheinlich zu sein, daß diese Dörfer durch Ansiedlung entstanden sind.

In anderer Hinsicht leisten jedoch die Stammes-Ortsnamen eine besonders große Hilfe. Man soll versuchen, die archäologischen Denkmäler der Siedlungen des 10.—11. Jahrhunderts, deren Namen mit einem Stamm in Verbindung gebracht werden können, zu sammeln.¹⁰⁰ Man muß

⁹⁶ Der erste Versuch einer Identifizierung wurde von Gy. Nagy unternommen. Er ging davon aus, daß die Territorien, die damals vom Stamm und der Sippe von Árpád besetzt wurden, heute in ihren Benennungen den Namen von Megyer aufweisen (Káposztás-, Békás-, Pócsmegyer usw.). Nach der Vorstellung von Nagy stamme die Sippe von Árpád von dem Stamm Megyer und diese Gebiete die Niederlassungsstätte des Stammes Megyer gewesen seien. Sz. 4 (1970) 706. Hier begann der heute noch lebendige Topos. J. KARÁCSONYI: A magyar nemzet honalapítása (= Staatsgründung der ungarischen Nation). (Nagyvárad 1925) 17; L. GLAZER: Kelet-Dunántúl a honfoglalás és a vezérek korában. Fejér megye kialakulása (= Osttransdanubien in der Periode der Landnahme und der Stammesführer. Die Entstehung des Komitats Fejér), in: Magyar városok és vármegyék monográfiája Band XXII. (Cegléd 1937) 5; E. MÓÓR: A honfoglaló magyarság megtelepülése és a székelyek eredete (= Die Ansiedlung der landnehmenden Ungarn und der Ursprung der Székler). (Szeged 1944) 7—95; E. MÓÓR: Pénz szavunk származása nyelvi, archeológiai és településtörténeti adatok tükrében (Die Herkunft unseres Wortes «pénz» 'Münze, Geld' im Spiegel sprachlicher, archäologischer und siedlungsgeschichtlicher Anga-

ben). NyK 71 (1969) 88—89; J. BELITZKY: A törzsfői hatalom elsovadása és a fejedelmi hatalom kialakulása (= Der Schwund der Macht der Stammesführer und die Entfaltung der Macht des Fürsten). SzIE II (Budapest 1938) 574—595; GYÖRFFY (1960) 29; GYÖRFFY (1973) 257.

⁹⁷ HÓMAN 40—48; HÓMAN: A honfoglaló törzsek megtelepedése (= Die Ansiedlung der landnehmenden Ungarn). Turul 30 (1912) 89—90, 104—107.

⁹⁸ LÁSZLÓ (1944) 238; LÁSZLÓ: (1967) 67, 91; LÁSZLÓ: Ethn. 85 (1974) 596.

⁹⁹ GYÖRFFY (1959) 7—10; Gy. GYÖRFFY: Honfoglalás előtti népek és országok Anonymus Gesta Hungarorumában (Die Völker und Länder des Karpatenbeckens vor der Zeit der Landnahme in dem Gesta Hungarorum des Anonymus). Ethn. 76 (1965) 411—431; GYÖRFFY (1973) 257; GYÖRFFY: Formation d'états au IX^e siècle suivant les «Gesta Hungarorum» du notaire Anonyme. Nouvelles études historiques I. (Budapest 1965) 27—53.

¹⁰⁰ Über die Siedlungen mit ungarischen Stammesnamen und die Gräberfelder, die mit ihnen in Zusammenhang gebracht werden können, ist Gy. LÁSZLÓ der Meinung, daß auch eine andere Möglichkeit in Betracht gezogen werden soll, da man in Ortschaften mit ungarischen Stammesnamen nicht nur Gräber-

lediglich darauf achten, daß man sich mit dem unzureichenden Kriterium, in dem, auch die in der Umgebung der Stammes-Ortsnamen vorhandenen Denkmäler in Betracht zieht, nicht begnügen darf.¹⁰¹ Andererseits sollen sich die Denkmäler vieler Art auf das Fundmaterial der Gräberfelder beschränken, da wir auf Grund des heutigen Standes unserer Forschung vom Fundmaterial der Siedlungen des 10.—11. Jahrhunderts nicht auf die Stammes- bzw. ethnische Verhältnisse schließen können. Der Standort und das Alter der Siedlungen kann uns jedoch bei der geographischen Identifizierung der Stammessiedlungen behilflich sein. Man muß den Möglichkeiten entsprechend bestrebt sein, das Gräberfeld der Dörfer, in denen in der Früharpádenzeit eine Stammes-Ansiedlung erfolgte, zu finden. Über solche Angabe verfügen wir natürlich nur in geringer Zahl. Wenn man sich an die wahrscheinlichen und möglichen Identifizierungen von der Seite der sicheren Angaben nähert, können sehr interessante Beobachtungen angestellt werden.

Auf Grund der Erfahrung von Geländebegehungen und von topographischen Arbeiten im Komitat Veszprém und anderorts scheint, daß sich ein Teil der bis zum heutigen Tage existierenden Dörfer von Anfang an auf seinem jetzigen Standort befand. Davon zeugen u. a. die im Inneren des Dorfes stehenden romanischen Kirchen, und es gibt auch einen negativen Beweis, und zwar, daß es am äußeren Rand des Dorfes jede Spur von früharpádenzeitlichen Siedlungen fehlt. In anderen Fällen stellten die Archäologen während ihrer Geländebegehungen fest, daß das Dorf nach dem Tatarenzug bzw. nach der türkischen Eroberung umgezogen ist. In solchen Fällen findet man meistens die Stelle des alten Dorfes am Rande des neuen. Ebenfalls auf Grund

felder des Gemeinvolkes des 10. Jahrhunderts, sondern auch spätawarische Gräberfelder findet. Die in diesen Siedlungen zum Vorschein gekommenen awarischen Gräberfelder wurden auch von D. CSALLÁNY miteinander in Verbindungen gebracht. D. CSALLÁNY: *Az avar törzsszervezet* (Die awarische Stammesordnung). JAMÉ 8–9 (1965–1966) 35–56. Ich muß aber hinzufügen, daß dieses Problem in erster Linie zum Problembereich des awarischen Fortlebens gehört. Die Zahl der awarischen Gräberfelder, die auf das 9. Jahrhundert datiert werden können, steigt immer mehr an, ist aber noch nicht hoch genug. In Transdanubien sind aber nicht die großen Gräberfelder mit Greif- und Rankenverzierung für die awarische Bevölkerung des 9. Jahrhunderts charakteristisch, sondern für die, die ähnlichen Typs sind, wie das Gräberfeld in Sopronköhida. Etwa sechs ähnliche wurden von H. FRIESINGER in Niederösterreich entdeckt, aber auch von Visegrád ist ein analoges Beispiel bekannt. H. FRIESINGER: *Studien der Archäologie der Slawen in Niederösterreich*. (Wien) 1971–1974. Eines der typischsten spätawarischen Gräberfelder befindet sich in Dévényújfalu (Devinska Nová Ves), die späteste Phase des Gräberfeldes ist durch slawische Urnenbestattungen gekennzeichnet, die auf spätawarische Gräber folgen. Ähnliche Erscheinungen traten in Kenyhec (Hranická pri Hornáde), Bárca, Košice, Pác (bei Trnava), Kassamindszent usw. auf. Die Chronologie der spätawarischen Gräberfelder mit Greif- und Rankenverzierung kann nicht sicher bestimmt werden. Vermutlich werden die neuen Freilegungen in Transdanubien und jenseits der Theiß in der Frage der awarischen Gräberfelder neue Ergebnisse erbringen und einiges klären. Das eine dieser Forschungsergebnisse stammt von den Ausgrabungen von J. Gy. SZABÓ aus Magyarad (Komitat Heves). Unter den Siedlungen mit ungarischen Stammesnamen kam ein spätawarisches Gräberfeld zum Vorschein. J. Gy. SZABÓ: *Árpád-kori falu és temetője Sarud határában II.* (Поселение и могильник эпохи Арпадов в окрестностях деревни Шаруд II). ЕМЕ 13 (1975) 19–62. Zweifellos konnte bisher die

Existenz von awarischen Gräberfeldern des 10. Jahrhunderts nicht bewiesen werden. Was die von D. Csallány erwähnten zahlreichen Übereinstimmungen, nach meiner Ansicht ausschließlich topographischer Art betrifft, d. h. die Auffassung, daß man etwa in 60 Fällen in der Nähe von Ortschaften mit ungarischen Stammesnamen auch auf awarische Gräberfelder gestoßen sei, ist mit viel Kritik zu behandeln. Unter den von Csallány angeführten awarischen Fundorten ist nämlich nur Jánoshida–Pótkérpuszta vom topographischen Werte, das mit dem Gräberfeld des 10.—11. Jahrhunderts in Fiad-Kérpuszta vergleichbar ist. Beim awarischen Gräberfeld von Dévaványa-Kérsziget ist ein ungarisches Dorf bekannt, nur die Stelle des dazu gehörigen Gräberfeldes ist nicht bekannt. Die meisten von Csallány angeführten Koinzidenzen beziehen sich auf die heutigen Grenzen der Gemeinden und nicht auf die einstige Stammessiedlung. Man findet bei ihm aber auch solche Beobachtungen, wie z. B.: «ein km von Felsőker, in Felsőszopor awarische Funde», oder: «7 km von Kér im Komitat Fejér, in der Nähe von Csákvár awarische Funde». Wenn man, wie es auch Csallány schreibt, den sieben km-Umkreis um die Siedlungen mit ungarischen Stammesnamen ausdehnt, kann die Zahl der 60 Übereinstimmungen erhöht werden. Damit sind auch wir einverstanden. Die Hypothese von Gy. LÁSZLÓ kennen wir aus seinem Buch unter dem Titel «A honfoglalókról» (Über die Landnehmer). (Budapest 1973) 28. 70. Neulich hegte G. KRISTÓ im Zusammenhang mit dem Anwendungswert der ungarischen Stammes-Ortsnamen Zweifel. Seiner Meinung nach konnten die Stammes-Ortsnamen auch nach der Mitte des 11. Jahrhunderts entstanden sein und könnten sogar auf Personennamen zurückgehen. Aus diesem Grunde sind die historischen Schlußfolgerungen, die man aus ihnen ziehen kann ziemlich beschränkt. Gy. KRISTÓ: *Szemponok korai helyneveink történeti tipológiájához* (= Aspekte zur historischen Typologie unserer frühen Ortsnamen). Acta Hist. 55 (Szeged 1976) 38–44.

¹⁰¹ DIENES (1964) 137.

der Geländebegehungen ist uns bekannt, daß die Flurnamen zuverlässige Chroniker von zu Grunde gegangenen Dörfern sind. Nach den bisherigen Ermittlungen befanden sich die Gräberfelder der Siedlungen etwa 500—600 m, aber nicht mehr als ein Kilometer vom árpádenzeitlichen Dorf entfernt. So war es u. a. in Halimba, Képuszta, Ártánd, Bashalom und Tiszalök. Aus diesem Grunde gelten die am Rande oder im Inneren der árpádenzeitlichen Siedlungen, bzw. deren, die seit der Árpádenzeit existieren, freigelegten Gräberfelder des 10.—11. Jahrhunderts als das früheste Gräberfeld der betreffenden Siedlung. Das Obengesagte in Betracht gezogen, untersuchen wir die Bewohner bzw. Gräberfelder des 10.—11. Jahrhunderts von den Dörfern, die nach einem Stamm benannt sind.

Fiad-Képuszta (Komitat Somogy). Im Feldmarkabschnitt «Képuszta» des Dorfes, wurde 1951—1952 ein typisches Gräberfeld des Gemeinvolkes freigelegt. In den reichsten Gräbern kamen zweigliederige Gehänge, verschiedene bronzene Draht- und Bandringe, Haarreifen usw. und Münzen, die auf die Periode der Herrschaft von Stephan des I. bis zur Herrschaft von Ladislaus den I. zu datieren waren, zum Vorschein. Zu den frühesten Funden gehört ein Haarreif mit mehrfachem S-förmigen Ende. Das Gräberfeld kann zweifelsohne auf das letzte Drittel des 10. Jahrhunderts datiert werden, da auch in der frühesten Phase des Gräberfeldes Haarreifen mit S-Ende freigelegt wurden. Neben dem Gräberfeld konnte auch die Stelle des árpádenzeitlichen Dorfes ermittelt werden. 1341 wurde das Dorf als *iobagiones domini regis de villa Ker* erwähnt.¹⁰²

Mezőberény-Kérhalom (Komitat Békés). Nördlich vom Zentrum der Gemeinde, etwa 2,5 km entfernt, in der Nähe des Randes der Siedlung liegt der Feldmarkabschnitt Kérhalom, in dem J. Kalmár 86 Gräber freigelegt hat. In den zur frühesten Periode gehörenden Gräbern des bisher unpublizierten Gräberfeldes wurden zweigliederige Gehänge (Grab 23. und 74.), in einem anderen Grab (Grab 85.) ein Knöchel, ein Paar Steigbügel und ein Fohlengebiß freigelegt. In den übrigen einfachen für das Gemeinvolk charakteristischen Gräbern fand man Münzen aus der Periode der Herrschaft von Béla I. und bis zur Herrschaft von Béla II. Nach der Meinung von B. Kürti ist es wahrscheinlich, daß es zwischen den älteren Gräbern und den späteren Bestattungen einen Bruch gibt, d. h., es gibt keine Kontinuität. Man muß jedoch erwähnen, daß die Hälfte der zweigliedrigen Gehänge fehlt, sie waren also nicht nach ihrer Funktion verwendet. Dieser Brauch war im 11. Jahrhundert verbreitet. Das Grab mit Pferdegeschirr soll nicht unbedingt aus der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts stammen. Die Siedlung ist urkundlich nicht belegt, ihr Name scheint zum ersten Mal auf einer Landkarte erst aus dem Jahre 1783 auf.¹⁰³

Hernádkércs (Komitat Abaúj). Im nicht genauer bekannten Fundort kam ein aus vier Bronzedrähten geflochtenes Armband zum Vorschein. Es stammt also aus einem Gräberfeld des Gemeinvolkes. Das Dorf gehörte bis zum Jahre 1262 zum Umkreis der Burg von Abaúj.¹⁰⁴

Nyitrakér (Milanovce, Komitat Nyitra). Der Fundort liegt im südlichen, bebauten Teil der Gemeinde. Im Vorbericht ist von einem Gräberfeld des Gemeinvolkes des 10.—11. Jahrhunderts die Rede. Die erste urkundliche Erwähnung stammt aus dem Jahre 1113. Der andere Teil des Dorfes war bis zum Jahre 1269 ein Besitz der Burg in Nyitra.¹⁰⁵

Tiszakeszi-Szódadomb (Komitat Borsod). Von dem Gebiet hat das Museum von Miskolc mehrmals Schmuck des Gemeinvolkes erworben (ein bronzenes Armband mit spitzem Ende, ein aus Bronzedrähten geflochtenes Armband, Pfeilspitzen, eine Knebeltrense usw.).¹⁰⁶

¹⁰² B. SZÖKE: Le cimetière du XI^e siècle de Képuszta. *Acta Arch. Hung.* 3 (1953) 205—301; NAGY 22.

¹⁰³ B. KÜRTI: Mezőberény területének története a honfoglalásig (= Die Geschichte des Territoriums von Mezőberény bis zur ungarischen Landnahme), in: Mezőberény története (Mezőberény 1973) 61. Ein Teil der zweigliedrigen Gehänge war auch an die Kleidung genäht oder als Halskette auch sekundär verwendet,

dieser Brauch ist aber erst von dem 11. Jahrhundert an bekannt.

¹⁰⁴ K. VÉGH 80; GYÖRFFY (1963) 110.

¹⁰⁵ T. KOLNÍK: Vyskum rimskej stanice v Milanovciach pri Šuranoch v roku 1956. *AR* 9 (1975) 816—821; FÜGEDI 285.

¹⁰⁶ K. VÉGH 86.

Tiszakeszi-Százd Insel (Komitat Borsod). An der Stelle des Klosters Százd kamen aus Ziegelgräbern Haarringe mit S-förmigem Ende ans Tageslicht.¹⁰⁷

Tiszakeszi-Kenderföldek (Komitat Borsod). Aus Gräbern, die 1936 freigelegt wurden, kamen 2 glatte offene Armbänder aus Bronzedraht und 2 geflochtene Armbänder zum Vorschein. Die Funde sind verschollen.¹⁰⁸

Tiszakeszi-Fáy kert (Komitat Borsod). Hier wurde ein fragmentarischer Haarring mit S-Ende geborgen.¹⁰⁹ Die erste Erwähnung von Tiszakeszi in einer Urkunde stammt aus dem Jahre 1332, das Monasterium am Rande der Siedlung, in Százd, wurde bereits in dem Jahre 1067 erwähnt.¹¹⁰ Unter den vier bekannten Fundorten können nur zwei hinsichtlich der Identifizierung von Keszi in Frage kommen: der Fáy kert (Fáy-Garten), der sich auf der Innenseite der Gemeinde, der Theiß entlang, neben dem Staudamm befindet und die sog. Kenderföldek (Hanffelder). Es ist möglich, daß alle beide Gräberfelder zu Keszi gehörten. Das Wesentliche für uns ist, daß die Bewohner der Siedlung, mit dem Namen eines Stammes auch hier im Gräberfeld des Gemeinvolkes bestattet waren.

Bánkeszi (Banov, Komitat Nyitra). Aus dem Bericht von A. Točík geht nicht hervor, wo die genaue Stelle des Fundortes ist, es steht nur eines fest, daß er sich im östlichen Teil der Gemeinde befindet. Wenn er aber östlich der Neutra liegt, — und darauf deutet die Bemerkung von A. Točík hin, daß er das Gräberfeld in der Schutthalde der Zsitva fand —, ist es unwahrscheinlich, daß dies das Gräberfeld der Mitglieder des Stammes Keszi war. Es kann viel mehr zu einem zugrunde gegangenen Dorf gehört haben. In den freigelegten Frauengräbern wurde auch Schmuck des Gemeinvolkes freigelegt: ein Haarring mit S-Ende, Armbänder aus geflochtenen Bronzedrähten, kleinere scheibenförmige Gehänge. Ein Teil der Gräber bildeten Reitergräber. Das Gräberfeld scheint im großen und ganzen ein Teil eines Gräberfeldes zu sein, das viele Ähnlichkeiten mit dem Gräberfeld von Szentes-Nagyhegy aufweist. Im letzteren gab es viele Reitergräber (mit Pferdegeschirr), Gräber mit rosettenverziertem Pferdegeschirr, und mit großen zweigliedrigen Hängebeschlügen. Die Siedlung wurde zum ersten Mal 1274 in einer Donationsurkunde erwähnt, nach der das Dorf von László IV. in den Besitz von Apa aus dem Geschlecht Hontpázmány übergeht. Wahrscheinlich gehörte eine Teilsiedlung des in der Urkunde von Zobor angeführten Dorfes Keszi ebenfalls diesem Gut an.¹¹¹

Keszü-Tüskési dűlő (Komitat Baranya). Am Rande des Dorfes stieß man auf ein größeres Gräberfeld des Gemeinvolkes. Während der Rübenenernte wurde man auf rund 50 Grabflecke aufmerksam. In einem freigelegten Grab fand man einen Haarring mit S-Ende. Der Wald und das Feld der Siedlung wurden zum ersten Mal 1192 erwähnt.¹¹²

Dunakeszi (Komitat Pest). Der auf der Alager puszta freigelegte Schmuck des Gemeinvolkes stammt nicht aus dem Gräberfeld von Keszi der Árpádenzeit. Der Fundort eines bronzenen zweigliedrigen Hängebeschlages ist unbekannt.¹¹³

Tarján (Komitat Komárom). Im Flur Téglaház(dűlő) am Rande der Gemeinde stieß man bei Erdarbeiten auf ein Gräberfeld des Gemeinvolkes. Die Gräber wurden durch Steine markiert. Aus den gestörten Gräbern stammen ein bronzenes Armband mit Tierkopfdarstellung, ein Halsband, mehrere Haarreifen, Fingerringe sowie Hängebeschlüge. Dieser Teil des Gräberfeldes scheint auf das 10. Jahrhundert datierbar zu sein, obwohl die genauere Datierung unmöglich ist.¹¹⁴

Tarján-Iskola (Komitat Komárom). Laut der Angabe des Fundkataster, in der es heißt, daß an der Schule ein gewundenes Bronzehalsband und Perlen gefunden wurden, gab es hier ein

¹⁰⁷ K. VÉGH 86.

¹⁰⁸ K. VÉGH 86.

¹⁰⁹ K. VÉGH 86.

¹¹⁰ GYÖRFFY (1963) 781, 804.

¹¹¹ TOČÍK (1968) 9–17; NAGY 25, 53; FÜGEDI 285.

¹¹² A. KISS: Rég. Füz. Ser. I. 23 (1970) 66; GYÖRFFY (1963) 326.

¹¹³ Bericht über den Zustand des Ungarischen Nationalmuseums im Jahre 1901 28; FEHÉR–ÉRY–KRALOVÁNSZKY: Titel Nr. 254.

¹¹⁴ É. V. VADÁSZ: Rég. Füz. Ser. I. 25. (1972) 80.

von dem oben erwähnten Tarján unabhängiger, selbständiger Fundort. 1258 lebten hier die Untertanen des Abtes von Bakonybél mit einem Hochadeligen und mit dem Burggesinde in Bodengemeinschaft zusammen.¹¹⁵

Tarján (Tarian, Komitat Bihar). Im Laufe der Freilegung eines keltischen Gräberfeldes kamen auch 12 ungarische Gräber zum Vorschein. Die Terminologie der an der Ausgrabung teilnehmenden Forscher weist auf Reitergräber hin. Vom Typ des Gräberfeldes gibt es jedoch keine sicheren Anhaltspunkte. Eine Angabe aus dem Jahre 1341 bezieht sich nur bedingt auf dieses Dorf.¹¹⁶

Salgótarján (Komitat Nógrád). Von unbekannten Fundorten, durch Ankauf gelangten einige Bronzeringe in den Besitz des Déri Museums in Debrecen.¹¹⁷

Jászkarajenő (Komitat Pest). Vom unbekannten Fundort gelangte ein prächtiges großes zweigliedriges Gehänge ins Ungarische Nationalmuseum.¹¹⁸

Tiszajenő-Eperjesi telep (Komitat Szolnok). Das Familiengräberfeld einer Gemeinschaft, aus acht Gräbern bestehend, in einer Reihe gelegen wurde von L. Selmeczi freigelegt. Es gehörte entweder der Mittel- oder der führenden Schicht. Unter den acht Gräbern gab es fünf Reiterbestattungen. In einem der Männergräber fand er einen vergoldeten silbernen Gürtel mit Palmettenverzierung, in einem vornehmeren Frauengrab 14 vergoldete silberne rhombenförmige Kragenbrotschen.¹¹⁹

Tiszajenő-Kecskéspart (Komitat Szolnok). Bei Erdarbeiten wurden etwa 20 Gräber zerstört sowie 35 freigelegt. Das eine Grab war aus Steinen gebaut. Es wurde durch eine Münze des Peter datiert. Die übrigen Funde: ein bronzenes Armband, Haarreifen mit S-Ende usw.¹²⁰ Uns sind leider von keinem Fundort die topographischen Angaben bekannt, so ist es auch ungewiß, welches Gräberfeld zu den Mitgliedern des Stammes Jenő gehörte.

Mezőmegyer (Komitat Békés). An einem der Siedlung Mezőmegyer angegliederten Gebiet, am Rande von Békés kam ein Einzelgrab mit rosettenverziertem Pferdegeschirr zum Vorschein. Der Fund gehörte vermutlich nicht zur Siedlung der Mitglieder des Stammes Megyer.¹²¹

Csátalja-Vágotthegy (Komitat Bodrog). Am Rande der Gemeinde lag das Dorf Megyere, das 1330 als possessio Megere erwähnt wurde. 1347 wurden die Felder von Megyere von dem von Megyere südlich gelegenen Dorf Tóti abgetrennt. Nach einer Urkunde lag Tóti im Vergleich zu einer Siedlung namens Kengyeles und zu dem von ihr östlich gelegenen Sebesvajas-Wasser in südlicher Richtung, während sich Megyere von hier aus gesehen nördlich befand. Die einstige Siedlung Kengyeles scheint an der Stelle des heutigen Csátalja gelegen zu haben. So konnten das freigelegte Gräberfeld des Gemeinvolkes und das daneben gelegene Dorf auch Megyere gewesen sein. Im Zusammenhang mit dem Feldmark von Tóti wird erwähnt, daß die Dorfkirche am Ufer des Rinnals Vajas gestanden hat. Aus diesem Grunde gehörte das Gräberfeld von Vágotthegy bestimmt nicht zu Tóti. Im östlichen Feldmark des heutigen Csátalja, etwa 4 km vom Gräberfeld des Gemeinvolkes nördlich gelegen kam auch eine andere Siedlung zum Vorschein, ebenfalls mit einer Kirche. Auf Grund der erwähnten Flurtrennung kann auch letzteres nicht Megyere gewesen sein. Die Siedlung am Gräberfeld des Gemeinvolkes ist mit dem Gräberfeld gleichaltrig. Das nördlich gelegene Dorf scheint später entstanden zu sein und bestand bis zur Türkenzeit. Aus diesen Fakten scheint

¹¹⁵ FEHÉR—ÉRY—KRALOVÁNSZKY: Titel Nr. 1090; K. TAGÁNYI: A földközösség története Magyarországon (= Die Geschichte der Bodengemeinschaft in Ungarn). (Budapest 1949) 61; ÁUO II. 313.

¹¹⁶ N. CHIDIOSAN—D. IGNAT: Cimitirul celtic de la Tarian. SCIV 23 (1972) 553; GYÖRFFY (1963) 674.

¹¹⁷ L. ZOLTAI: Debrecen szabad királyi város múzeuma (= Museum der freien königlichen Stadt

Debrecen). Arch. Ért. 35 (1915) 132. Déri Múzeum. Inv. Nr. Sz. 1907. 96—99.

¹¹⁸ FEHÉR—ÉRY—KRALOVÁNSZKY: Satz 513.

¹¹⁹ L. SELMECZI: Rég. Fü. Ser. I. 21 (1968) 49; L. SELMECZI: Arch. Ért. 96 (1969) 261.

¹²⁰ L. SELMECZI: Rég. Fü. Ser. I. 22 (1969) 52.

¹²¹ J. BANNER: Honfoglaláskori sír Mezőmegyeren (Ein Grab aus der Landnahmezeit in Mezőmegyer). Dolg. 1942—1943 172—174.

es wahrscheinlich zu sein, daß sich in Vágotthegy das Dorf und das Gräberfelder der Mitglieder des Stammes Megyer befanden.¹²²

Balassagyarmat (Komitat Nógrád). Vom unbekannten Fundort gelangten 1910 zwei Steigbügel und ein Tongefäß ins Ungarische Nationalmuseum.¹²³

Uns ist kein anderes Gräberfeld von Siedlungen mit Stammesnamen, bis auf das vor kurzem entdeckte Gräberfeld von Budakeszi, bekannt. Obwohl wir über das archäologische Fundmaterial zahlreicher Siedlungen verfügen, von dem nur eins feststeht, daß es aus dem 10. — 11. Jahrhundert stammt. Für eine feinere Bestimmung gibt es keine Möglichkeit. Unter den Gräberfeldern der Siedlungen mit Stammesnamen ist nur das Gräberfeld von Képuszta vollkommen freigelegt. Sein Fundmaterial stammt zweifelsohne aus der Periode zwischen dem Ende, bzw. dem letzten Drittel des 10. und dem Ende des 11. Jahrhunderts. Die Funde des Gemeinvolkes von allen anderen Fundorten können auf die zweite Hälfte bzw. das Ende des 10. Jahrhunderts datiert werden. Es ist ausschließlich von dem Gräberfeldabschnitt am Rande von Bánkeszi mit Sicherheit anzunehmen, daß hier die Bestattung bereits vor der Mitte des 10. Jahrhunderts begonnen hat. Obwohl nicht alle dieser Angaben für absolut sicher gelten, scheinen jedoch auch die Siedlungen mit Stammesnamen mit Hilfe von archäologischen Methoden auf das Ende des 10. Jahrhunderts datierbar zu sein. Das heißt, daß sie zur zweiten Schicht des ungarischen Siedlungsbestandes gehören, in deren Entstehung die Ansiedlungstätigkeit des Fürsten die wichtigste Rolle gespielt hat.

Die nächste Lehre steht mit letzterem in Verbindung. Die Bevölkerung der Siedlungen mit Stammesnamen gehörte ohne Ausnahme zur Schicht des sog. Gemeinvolkes. Wo Funde der führenden und der Mittelschicht zum Vorschein kamen (Mezőmegyer, Tiszajenő), dort handelt es sich um die Denkmäler derer, die sich auf Grund des Rechtes der ersten Landnahme niedergelassen haben. Sie gehören also zur ersten Schicht der ungarischen Siedlungen. In diesen Orten findet man gleichzeitig auch große Reihen-Gräberfelder des Gemeinvolkes (Tiszajenő). All diese Erscheinungen zeugen davon, daß für das Gemeinvolk der sieben ungarischen Stämme die sog. Gräberfelder des Gemeinvolkes charakteristisch waren. In das allgemeine Bewußtsein der ungarischen Archäologie hat sich jedoch der Ausdruck «zum Gemeinvolk gehörend» so eingebürgert, daß im weiteren auch wir diesen Ausdruck gebrauchen werden. Wir verstehen aber darunter immer das Gemeinvolk der sieben ungarischen Stämme.

Die Denkmäler der sieben ungarischen Stämme umfassen also auch die von B. Szőke registrierten Denkmäler des ungarischen Gemeinvolkes, die in Wirklichkeit dem Gemeinvolk und der Mittelschicht der sieben ungarischen Stämme gleichkommen. Die angeseheneren Vertreter der Mittelschicht und die Mitglieder der führenden Schicht haben sich im Aussehen von der führenden Schicht des ganzen Landes kaum unterschieden. Ihre ethnische Abgrenzung kann auf Grund von archäologischen Funden nicht erfolgen.

Bei den archäologischen Denkmälern der ungarischen Stämme fällt eine außerordentliche Einheitlichkeit auf, weshalb man mittels unserer jetzigen Methoden keine Charakteristika feststellen kann, die sich für die Auseinanderhaltung der verschiedenen Stämme eignen würden. Weder auf Grund der Bestattungsriten, noch der eigenartigen Typen der archäologischen Funde lassen sich voneinander abweichende Merkmale nachweisen, die bei der Abgrenzung der Gebiete der verschiedenen Stämme Anhaltspunkte geben könnten.¹²⁴

¹²² Cs. Á. SÓS — N. PARÁDI: A Csátraljai Árpád-kori temető és település. (Árpadian period cemetery and settlement at Csátralja). *Fol. Arch.* 22 (1970) 105, 121, 134; GYÖRFFY (1963) 724, 731; Zichy-Archív II. 241.

¹²³ Bericht über den Zustand des Ungarischen Nationalmuseums im Jahre 1909, 45; P. PATAY: Adatok a nógrádi dombvidék X — XI. századi település-

történetéhez (Contributions à l'histoire du peuplement aux X^e et XI^e siècles de la région de collins de Nógrád). *Arch. Ért.* 84 (1957) 60; FEHÉR — ÉRY — KRÁLOVÁNSZKY: Satz 40.

¹²⁴ BAKAY 3 und Literatur; BAKAY: *Acta Arch. Hung.* 19 (1967) 107; FODOR (1975) 193.

Wir können auch auf die Rekonstruktion der zwischenstammlichen Grenzen nicht hoffen. Obwohl unsere sog. gyeprü (Grenze)-Forschung seit mehr als 60 Jahren nicht fortgesetzt wurde, beweisen jedoch die bei Tagányi in großer Zahl angeführten Angaben, daß die Angaben, die sich auf innere gyeprü's (Grenzen) beziehen, nicht mit den zwischenstammlichen Grenzen identisch sind, sondern sie beziehen sich auf spätere Gutsgrenzen (z. B. das Grenzberg Csegegyeprüfő im Dorf Szucs, Komitat Heves).¹²⁵ Auch von den Bächern namens Gyepes ist nicht anzunehmen, daß sie die Grenzen von Stammesgebieten gebildet haben. Sie sollen viel mehr als Sippengrenzen gedient haben, bzw. waren Grenzen von späteren Landgütern (z. B. am Rande von Sarkad, Komitat Bihar).¹²⁶ Es gibt hierfür nur zwei Ausnahmen: Farkasgyeprü im Gebirge Bakony und Gyapükaján im unweit gelegenen Komitat Zala. Im Gebiet des ersten war es sogar mit Hilfe von topographischen Methoden nicht gelungen, eine árpádenzeitliche Siedlung zu finden.¹²⁷

Nur zwei Funde deuten auf das Grab eines Stammeshäuptlings hin. Alle beide kamen jenseits der Theiß zum Vorschein. Der eine stammt von der Umgebung von Debrecen, der andere von Beszterec. Von den Fundkomplexen sind bis heute nur andeutungsweise je ein goldener Gürtelbeschlag aufrechterhalten geblieben.¹²⁸ Die vornehmen Personen, denen die zwei goldenen Gürtel gehörten, konnten die Stammesführer der Kabaren des Dukatus gewesen sein. Ihre geographische Nähe widerspricht der Annahme von zwei verschiedenen Stammesgruppen.

Der nach einzelnen Stämme erfolgte Ansiedlung widersprechen einige siedlungshistorischen Erscheinungen. Unter den Gräberfeldern der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts an der Neutra findet man sowohl Gräberfelder des sog. Gemeinvolkes, wie auch der mittleren und führenden Schicht der ungarischen Stämme. Bis uns nur die von Točík publizierten klassischen Funde der Landnahmezeit bekannt sind, können wir uns nur ein einseitiges Bild machen. Dem Anschein nach hätte man in dem geschlossenen Siedlungsblock die Funde der hochgestellten Schicht finden müssen. Entweder spiegeln die bekannten Abschnitte der sog. Gräberfelder des Gemeinvolkes, wie z. B. der Abschnitt von Nyitra-Zoboralja, Molnos, Hetény, Zsitvabesenyő usw.,¹²⁹ die wirkliche Situation wider und können deshalb auf das letzte Drittel des 10. Jahrhunderts datiert werden (bis auf Zsitvabesenyő) oder aber sind ihre früheren Teile nicht bekannt. Die vor kurzem publizierten großen Gräberfelder von Tornóc und Zsitvaszentmihály wurden ganz gewiß seit dem Anfang des 10., aber vielleicht schon vom Ende des 9. Jahrhunderts an, bis zum Ende des 11. Jahrhunderts kontinuierlich belegt.¹³⁰ Im Gebiet Nyitra, und im nördlichen Teil der Kleinen Ungarischen Tiefebene (Kisalföld) lebten außer Ungarn auch Kabaren. In der Urkunde von Zobor werden die Centuriones der Kalisen erwähnt, die mit der Abtei einen Streit hatten. Ein Teil der klassischen Funde kann ganz gewiß mit ihnen in Verbindung gebracht werden. Dies bedeutet aber, daß sich unmittelbar nebeneinander Völker verschiedenen Ethnikums niederließen und sich ihre Gebiete ineinander einkeilten. Wenn wir den Bericht von Konstantinos Porphyrogenetos beachten, wonach die Kabaren in der Mitte des 10. Jahrhunderts noch unter Herrschaft eines einzigen Stam-

¹²⁵ J. KARÁCSONYI: Halavány vonások hazánk Szent István korabeli hatáiról (= Skizzenhafte Anmerkungen zu den Grenzen Ungarns in der Zeit der Herrschaft vom Stephan den Heiligen). Sz. 35 (1901) 1039–58; K. TAGÁNYI: Gyeprü és gyeprü elve («Gyeprü und sein Grenzgebiet MNy 9 (1913) 97–104, 145–152, 201–206, 254–266; F. PESTY: Magyarország helynevei (= Die Ortsnamen Ungarns) I. (Budapest 1888) 66.

¹²⁶ I. GYÖRFFY: A Feketékörös-völgyi magyarság települése (= Die Siedlung der Ungarn im Tal des Flusses Feketékörös), in: Magyar nép, magyar föld (Budapest 1942) 280–281; I. DANKÓ–J. KOREK: Kötegyán (Gyula 1960) 16, 40.

¹²⁷ M. DAX–I. ÉRY–S. MITHAY–SZ. PALÁGYI–I. TORMA: Veszprém megye régészeti topográfiája.

A pápai és zirci járás. Magyarország régészeti topográfiája IV. (= Archäologische Topographie des Komitats Veszprém. Die Kreise Pápa und Zirc. Die Archäologische Topographie Ungarns IV.) (Budapest 1972) Fundort 97. 27.

¹²⁸ L. ZOLTAI: DJ. 1908. 27; HAMPEL (1907) 104.

¹²⁹ P. ČAPLOVIČ: Slovanské pohrebište v Nitre pod Zoborom. Slov. Arh. 2 (1954) 5–50; A. TOČIK: Radové pohrebiško devinskeho typu z. XI. stor. v. Mlynarciach pri Nitre. Slov. Arh. 8 (1960) 269–284; M. DUŠEK: Kostrové pohrebište z. X. a XI. storočia v Chotine na Slovensku. Slov. Arh. 3 (1955) 244–263; B. SZÓKE–J. NEMESKÉRI: Archeologické a antropologické poznátky z výskumu v Bešenove pri Šuranoch. Slov. Arh. 2 (1954) 105–135.

¹³⁰ TOČIK (1971).

meshäuptlings gelebt, also ihre Stammesabsonderung bewahrt haben, können wir lediglich annehmen, daß sich einige kleinere Gruppen der Kabaren in der Umgebung von Nyitra niedergelassen haben. So kommen wir aber zur Schlußfolgerung, nach der es unwahrscheinlich ist, daß sich im nördlichen Teil der Kleinen Tiefebene ein einziger Stamm in geschlossener Einheit niedergelassen hat. Eine ähnliche siedlungshistorische Erscheinung ist auch im Körös-Maros-Zwischenstromland und südlich von Alpár, der Theiß entlang zu beobachten, wo sich die Gräberfelder verschiedenen Typs der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts ebenfalls nebeneinander befinden. Diese Erscheinung kann zweierlei erklärt werden. Entweder ist das Ethnikum der Stämme gemischt, oder war die Ansiedlung nach Stämmen nicht überall vorherrschend. Nach unseren bisherigen Erfahrungen war das Fundmaterial der ungarischen Stämme außerordentlich einheitlich, und auch das Fundmaterial der Stämme der Kabaren und Türken sowie anderer Völker war in demselben Maße einheitlich geprägt. Die Angabe bei Konstantinos Porphyrogenetos, wonach die Kabaren unter der Herrschaft einer Person lebten, mahnt und läßt annehmen, daß unsere erste Hypothese der Realität am nächsten steht. D. h., die Landnahme und die Niederlassung erfolgten nicht in geschlossenen Stammesverbänden.

Die Ansiedlung nach Stämmen können wir nach dem heutigen Stand der Forschung weder widerlegen noch beweisen. Heute verfügen wir nur über methodische Möglichkeiten, um die «nicht nach Stämmen erfolgte Ansiedlung» zu beweisen. Die Grundlage dafür sollte eine ausgedehnte archäologische Forschung bilden, die die Gräberfelder der Siedlungen mit Stammesnamen erforschen würde. Wenn man nämlich beweisen könnte, daß sich an der Stelle der Siedlungen mit gleichen Stammesnamen Gräberfelder befinden, die von der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts an belegt wurden, und es (mindestens) in ihrem überwiegenden Teil keine Gräberfelder gäbe, die von der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts an belegt wurden, könnten wir mit größerer Sicherheit behaupten, daß die Ansiedlung nicht nach Stämmen erfolgte. Oder wenn wir an den verschiedenen Punkten des Karpatenbeckens 10–15, zu einem bestimmten Stamm gehörenden, Stammes-siedlungen finden würden, also 10–15 Siedlungen des Stammes Kér, oder eines anderen, in denen die Gräberfelder vom Anfang des 10. bis zum Anfang des 11. Jahrhunderts, bzw. noch weiter kontinuierlich belegt wurden. Es kann jedoch auch die Möglichkeit bestehen, daß die einzelnen Stammes-siedlungen von fremden, bzw. sich an andere Stämme anschließenden segmentalen Stämmen gegründet wurden.¹³¹ Die Dörfer würden auch in diesem Falle zur ersten Siedlungsschicht gehören, und auch dies würde auf die Auflösung der Stämme hindeuten. Auf die Existenz von bestimmten Stammesblöcken kann jedoch die Erscheinung hinweisen, daß die Einwohner zersiedelt wurden, was auf die zweite Hälfte des 10. Jahrhunderts fiel.

Das dichte Siedlungsnetz, die Einheitlichkeit des archäologischen Fundmaterials der ungarischen Stämme sowie die fast vollkommene Identität der Kultur der Mittel- und der führenden Schicht weisen darauf hin, daß wir bei der Erforschung der Stammesrahmen über ziemlich wenig Möglichkeiten verfügen. Das Verhältnis des Volkes der Stämme zu den Stammeshäuptern verstärkt uns in der Überzeugung, daß die Stammesorganisation bereits in der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts im Leben der Ungarn keine zu große Rolle gespielt hat. Statt dessen gewannen die Verhältnisse innerhalb des Stammesverbandes immer mehr an Bedeutung. Die inneren Verhältnisse des Landes in der Mitte des 10. Jahrhunderts zeugen von einer verstärkten fürstlichen Macht. Darauf deuten auch die bald darauf erfolgenden Ansiedlungsaktionen hin. Die zwei höchsten Würdenträger neben bzw. unter der Herrschaft des Hauptfürsten (früher «kende» genannt), der «gyula» und der «karcha» verfügten im Stamm über eine Macht, die bereits über das Niveau des Stammesverbandes hinausdeutete. Der wichtigste Faktor der Entwicklung war außer der Macht des Fürsten die sich in Klassen auflösende ungarische Gesellschaft. Die Grundeinheiten der

¹³¹ T. HOFER: Ethn. 83 (1972) 345–347.

Gesellschaft bildeten nicht mehr die sich auflösenden Stämme, sondern die in Schichten geteilten Sippen, in denen es schon Unter- und Überordnung gegeben hat. Die Sippen waren die Grundelemente der ungarischen Gesellschaft, die sich dem Willen der Stammesoberhäupter widersetzen konnten und die sogar ihren eigenen Führern nicht folgten. Der Angriff der Petschenegen und die von den Bulgaren erlittene Niederlage haben die führenden Sippen vieler Stämme entweder vernichtet oder geschwächt. Den Sippen, die eine verhältnismäßig kleinere Niederlage erlitten hatten, wurde jetzt innerhalb ihrer Stämme eine größere Bedeutung zugemessen. Die stärksten Sippen und einige Stammesgruppen sicherten sich die strategisch wichtigsten und für ihre Viehbestände günstigsten Territorien. Die militärisch schwächeren Gruppen wurden an die Peripherie gedrängt. Wahrscheinlich ließen sich die einzelnen Stämme nicht in geschlossenen Stämmen nieder, sondern sie zerfielen in kleinere oder größere Blöcke. Der Stamm Kürtgyarmat, der vor der Landnahme zusammengelebt hatte, eroberte bei der Landnahme ganz bestimmt gesonderte Gebiete je für den Stamm Kürt und Gyarmat. Auch das Entstehen eines neuen Stammes ist uns bekannt. Die Szekler, die von den verschiedensten Gebieten des Karpatenbeckens auf das Territorium des heutigen Sachsens gesiedelt wurden, treten im ursprünglichen Stammesverband nie unter selbständigem Namen auf. Es steht außer Zweifel, daß sie aus dem Volk der sieben ungarischen Stämme organisiert wurden, wie darauf auch die aus Stammesnamen gebildeten Zweignamen hindeuten. Das Muster für die gesellschaftliche Ordnung der Szekler bildete die Organisation eines der ungarischen Stämme. Ein ähnlicher Prozeß ging auch bei den Tschechen vor sich.¹³²

Auch die Streifzüge trugen zur allmählichen Schwächung der Macht der einzelnen Stämme bei. Die Stämme, die ihr Oberhaupt verloren hatten, lösten sich bald danach auf. Innerhalb des betreffenden Stammes kamen neue Sippen an die Spitze. Ihre Kraft hat aber nicht ausgereicht, den ganzen Stamm als eine Einheit zusammenzuhalten. Die immer stärker und allmählich unabhängig gewordenen Sippen hatten auch keine genügende militärische Kraft, um sich gegen die Macht des Fürsten aufzulehnen. So gingen bald die Güter von Bulesu und Lél in den Besitz der Árpáden über. Die Stammesgruppen und Sippen, die weiterhin von starken Oberhäuptern regiert wurden, traten den Weg des Separatismus an. Sie begannen allmählich von der zentralen Macht unabhängige, selbständige territoriale Einheiten zu werden.

Das Schicksal der beiden großen Territorien, denen die Führer (Bulesu und Lél) genommen wurde, ist auf dem Lechfeld besiegelt worden. Das ganze Transdanubien übergang in die Hände von Taksony. Daraus entstand der Dukatus von Koppány. Die späteren Ereignisse berichten über das Schicksal von drei weiteren territorialen Einheiten. Die hochgestellten Kabaren und die Gyulas aus Siebenbürgen wurden durch Heirat an Fürsten Géza «gefesselt». «Die dynastischen Bindungen sind dauerhafter, als Friedensverträge welcher Art sie auch sein mögen» — diese Konzeption von Géza hat sich im großen und ganzen gut bewährt. Er hatte aber wegen seines Todes keine Zeit mehr gehabt, den dritten Oberhaupt Ajtony niederzuschlagen, bzw. zu neutralisieren. Die Vollendung des großen Werkes wurde von seinem Sohn Stephan übernommen.

Es gibt noch einen Beweis für die Auflösung der Stammesverhältnisse und die Verstärkung der fürstlichen Macht, und zwar die Organisierung einer von den Stämmen unabhängigen Gefolgschaft für den Fürsten. Nach der Meinung von Gy. Györffy bildeten die Einwohner der Dörfer mit Stammesnamen die kämpferische Schicht, die dann zur Stütze der fürstlichen Macht und Vollstrecker ihres Willens wurde. Dieser Vorstellung diene die Beobachtung als Grundlage, daß man unter den Einwohnern der Siedlungen mit Stammesnamen im 12.—13. Jahrhundert fast immer militärische Elemente, sog. Jobagiones (Art Burgsaße) findet.¹³³ Nach der Feststellung von Györffy,

¹³² TUREK 59. Die Chode waren privilegierte Bauern-Ansiedler. Ihr Dienst war die königliche Grenzwache.

¹³³ NAGY 27.; GYÖRFFY (1959) 27, 30; GYÖRFFY

(1960) 30—33; GYÖRFFY: Az Árpád-kori szolgálonépek kérdése. (Sur le problème « ministériel » princiers à l'époque Arpadienne). Tört. Szle. 15 (1972) 315. Hier wird von Györffy seine frühere Ansicht verfeinert,

gibt es in den Territorien, wo die Enteignung der Sippenfelder mit friedlichen Mitteln erfolgte, kaum oder überhaupt keine Stammesnamen. Wo jedoch Gewalt erforderlich wurde, bildeten die Stammesnamen einzelne Gruppen. Von der Seite der Archäologie wurde dieses Problem hauptsächlich von K. Bakay erforscht. Bereits bei der kartographischen Aufnahme der Fundorte der zweischneidigen Schwerter fiel Gy. László auf, daß sie vorwiegend entlang der Handels- und Militärstraßen und an strategisch wichtigen Stellen gefunden wurden.¹³⁴ Bakay kam nach der möglichst vollkommenen Sammlung der Angaben zum Schluß, daß sowohl die Periodisierung, als auch die Verbreitung der zweischneidigen Schwerter mit der Ausdehnung der fürstlichen Macht in Verbindung stehen. Er schloß aus den einfachen Beigaben der Gräber mit Schwert darauf, daß das zweischneidige Schwert ein charakteristischer Waffentyp der unter ärmlichen Zuständen lebenden Freien gewesen ist. Sie bildeten später das Geleit und anschließend die Armee des Fürsten, deren Mitglieder in den Quellen als «miles» erwähnt werden. Diese Schicht wurde von Bakay mit dem fürstlichen Geleit in Verbindung gebracht, dessen Mitglieder von Györffy mit der Bevölkerung der Siedlungen mit Stammesnamen identifiziert wurden.¹³⁵ Wenn wir uns aber die Verbreitungskarte der zweischneidigen Schwerter näher ansehen, fällt uns auf, daß das größte Verbreitungsgebiet im Komitat Szabolcs und in seiner Umgebung liegt. In diesem Territorium gibt es aber kaum Stammesnamen. Der nächste große Block der zweischneidigen Schwerter liegt in der Umgebung von Székesfehérvár. Auch hier fehlen die Stammes-Ortsnamen. Der überwiegende Teil der zweischneidigen Schwerter kam in Gräberfeldern zum Vorschein, für die das Fundmaterial des sog. Gemeinvolkes der sieben ungarischen Stämme charakteristisch war. In den Gräberfeldern der von uns untersuchten Dörfern mit Stammesnamen kamen aber keine Gräber mit Waffen zum Vorschein. Auch ein Teil der Angaben aus den Urkunden weist darauf hin, daß in einem Teil der Siedlungen mit Stammesnamen nur Knechtenvolk gewohnt hat. Z. B. in Gyulakeszi wohnte im Jahre 1255 Dienstvolk des Hofstaates. Das Dorf Gyarmat im Komitat Győr bei Sokoroalja war ein Prädium (1157: Jormot predium). Ebenfalls ein Prädium war Bátorkeszi im Komitat Esztergom.¹³⁶ Von den Siedlungen mit Stammesnamen ist nur soviel bekannt, daß sie Burgbesitze waren und in ihnen Burggesinde wohnte. Offensichtlich lebten unter dem Gesinde auch die Mitglieder der Jobagiones-Miles, also militärische Elemente. Das bedeutet aber überhaupt nicht, daß diese militärischen Siedlungen gewesen sein sollten. Es ist außerdem ein wichtiger Umstand, daß die Gräberfelder einiger Siedlungen mit Stammesnamen aus einer späteren Periode stammen, als die, aus denen die Schwertbestattungen stammen. Die Gräberfelder mit Schwertern wurden im allgemeinen frühestens in der ersten Hälfte bzw. Mitte des 10. Jahrhunderts, belegt. Z. B. in Szob-Vendelin, Szob-Kiserdő, Szered, Székesfehérvár-Rádiótelep, Mohács, Kunágota usw.¹³⁷

Wie kann der nächste Widerspruch gelöst werden: Obwohl die Stammes-Ortsnamen und die Fundorte der zweischneidigen Schwerter einander nicht decken, wie können letztere trotz allem mit den Siedlungen der fürstlichen Gefolgschaft in Zusammenhang gebracht werden? In den Gräberfeldern in der Umgebung von Székesfehérvár wurde zweifelsohne das Gefolge und Volk der Árpáden bestattet. Die dort bestatteten bewaffneten Personen sind Soldaten der fürstlichen Gefolgschaft. Ihre Ansiedlung um Székesfehérvár steht mit der Ausdehnung der Macht der Dynastie der Árpáden auf dieses Gebiet im Zusammenhang.¹³⁸ Auch der Fundort mit den zahlreichen zweischneidigen Schwertern im Komitat Szabolcs läßt auf die Verstärkung der Macht der Fürsten-

indem er behauptet, daß die Siedlungen mit Stammesnamen nach der Stammeszugehörigkeit der kriegerischen Mittelschicht, die neben dem das Gros der Dörferbevölkerung bildenden Knechtenvolk lebte, ihren Namen erhielten.

¹³⁴ Gy. LÁSZLÓ: *Fol. Arch.* 1–2 (1939) 231; LÁSZLÓ (1944) 117–124.

¹³⁵ BAKAY 27; BAKAY: *Archäologische Studien zur*

Frage der ungarischen Staatsgründung. *Acta Arch. Hung.* 19 (1967) 160.

¹³⁶ NAGY 54, 30, 53.

¹³⁷ BAKAY 6–17; BAKAY: *Acta Arch. Hung.* 19 (1967) 110–138.

¹³⁸ K. BAKAY: *Vitahozzászólás Székesfehérvár kialakulásának kérdéséhez* (= Beitrag zur Diskussion über die Frage der Entstehung der Stadt Székesfehérvár). *Tört. Szle.* 12 (1969) 117–122.

dynastie sowie auf das Vorhandensein einer bewaffneten Gefolgschaft schließen. Auf den beiden Orten ließ sich die Mittelschicht der sieben ungarischen Stämme, das bewaffnete Volk nieder, und mit ihr zusammen zahlreiche Vertreter des Gemeinvolkes. Diese Gräberfelder lassen sich mit den Gräberfeldern der Siedlungen mit Stammesnamen, unseren Kenntnissen nach durch den gemeinsamen Ursprung, die Abstammung von den sieben ungarischen Stämmen verbinden. Daß die späteren Quellen in den Siedlungen mit Stammesnamen auch eine Schicht der Miles-Jobagiones erwähnen, ist völlig normal. Die Miles-Schicht befand sich entweder bereits ursprünglich unter ihnen, oder gelangte durch Ansiedlung in diese Siedlungen, oder aber wurden ihre Mitglieder zur Erfüllung bestimmter Funktionen aus der Masse herausgehoben. Das Volk der Stammesdörfer bildete aber ohne Ausnahme das Volk des betreffenden Stammes. Die Dörfer der Gefolgschaft waren von heterogenem Ursprung. Das wichtigste Merkmal der militärischen Gefolgschaft bestand eben darin, daß es immer gegen alle Sippen von Stämmen (bzw. Stammesblöcken) eingesetzt werden konnte. Eine Gruppe aus dem Stamm Kér hätte man kaum gegen die Gemeinschaften innerhalb des Stammes Kér verwenden können. Die Gefolgschaft stellte sich also aus dem bewaffneten Volk verschiedener Stämme zusammen. Demzufolge konnte die Siedlung bzw. das Dorf der Gefolgschaft keinen Stammesnamen erhalten haben.

Die Zerschlagung der Stärke der Stämme erfolgte also in zwei parallelen, manchmal einander vorangehenden Phasen. Zuerst wurden vom Fürsten die Siedlungen des Geleites zustande gebracht, und anschließend mit dessen Hilfe und im Schatten der militärischen Präsenz die Völker der Stämme (bzw. Stammesblöcke) zersiedelt. Der Fürst ließ die Teile der zusammengehörenden Völker in kleineren, zerstreuten Dörfern, auf den verschiedensten Punkten des Landes ansiedeln. Dieser Prozeß begann vermutlich im letzten Drittel des 10. Jahrhunderts und galt bis zur Jahrtausendwende im großen und ganzen als abgeschlossen.

Wenn wir die Stammesverhältnisse von der Seite der nach Stämmen und nach militärischen Gesichtspunkten angesiedelten Dörfer betrachten, kommen wir zum Schluß, daß die künstliche Auflösung der Stammesbündnisse von der Mitte des 10. Jahrhunderts mit erhöhtem Tempo fortgesetzt wurde. Konstantinos Porphyrogennetos berichtete damals erst davon, daß das Volk der Stämme seinen Führern nicht folgt. Bedenkt man, daß der Kaiser seine Informationen von einem hochgestellten Stammesmitglied erhielt, hegen wir keinen Zweifel daran, daß sich die Stämme schon damals im Stadium des vollkommenen Verfalls befanden. Obwohl nicht alle Gräberfelder mit zweischneidigen Schwertern mit der Armee des Fürsten in Verbindung gebracht werden können, findet man sie überall in den strategisch wichtigen Territorien. Das beweist, daß die Stammes-Niederlassungsstätten zur zweiten Hälfte, bzw. zum letzten Drittel des 10. Jahrhunderts im Grunde genommen verschwunden sind. Es gab keine Stammes-Siedlungsblöcke und keine Länder mehr. Die Schaffung von Siedlungen mit Stammesnamen kam dem endgültigen Abrechnen mit den Stämmen gleich. Dieser letzte Gnadenstoß vernichtete aber nicht die sich schon früher aufgelöste politische Ordnung, sondern die Ideologie, die die Stämme zusammenhielt, das Stammesbewußtsein. Die segmentalischen Dörfer bewahrten in ihren Namen das Element des Zusammengehörigkeits-Bewußtseins —, die Faktoren, die die Aufrechterhaltung der Ideologie förderten, waren nicht mehr vorhanden. Es gab weder ein Stammesgebiet, noch ein Stammesoberhaupt, das ein neues Stammesgebilde hätte zustande bringen können. Die neuen Formationen entstanden auf der Grundlage der neuen gesellschaftlichen Verhältnisse.

ABKÜRZUNGEN

Acta Arch. Hung.	Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae. Budapest.
Arch. Ért.	Archaeologiai Értesítő. Budapest.
Arch. Hung.	Archaeologia Hungarica. Budapest.
AR.	Archeologické Rozhledy. Praha.

- ÁUO
BAKAY
BARTHA
DIENES (1961)
DIENES (1964)
DIENES (1972)
DJ
DMÉ
Dolg.
EÁZ
ECSEDY
EMÉ
ERDÉLYI
Ethn.
FEHÉR-ÉRY –
KRALOVÁNSZKY
FETTICH
FODOR (1973)
FODOR (1975)
FODOR (1975a)
Fol. Arch.
FÜGEDI
GYÖRFFY (1959)
GYÖRFFY (1960)
GYÖRFFY (1963)
GYÖRFFY (1973)
HAMPEL
HMÉ
HÓMAN
JAMÉ
LÁSZLÓ (1944)
LÁSZLÓ (1960)
LÁSZLÓ (1967)
MFMÉ
MNM
MNY
MTA
NAGY
NÉMETH
NYK
Pam. Arch.
Rég. Füz.
SAHLINS
SCIV
Slov. Arch.
SMK
St. Zvj.
Sz.
SZABÓ
САМОКВАСОВ
SZIE
SZÖKE
TOČIK (1968)
TOČIK (1971)
- Árpád-kori új okmánytár I–XII. Budapest 1860–74.
K. BAKAY: Régészeti tanulmányok a magyar államalapítás kérdéseihez. Dunántúli Dolgozatok I (Pécs 1965).
A. BARTHA: A IX–X. századi magyar társadalom. Budapest 1968.
I. DIENES: A honfoglaló magyarok. A kisvárdai vár története. Szerk. I. ÉRY. Kisvárdai 1961.
I. DIENES: Recenzió B. SZÖKE: A honfoglalás és kora Árpád-kori magyarság régészeti emlékei c. művéről. Arch. Ért. 91 (1964)
I. DIENES: A honfoglaló magyarok. Budapest 1972.
Jelentés Debrecen szabad királyi város múzeumának . . . évi működéséről és állapotáról. Debrecen.
A Debreceni Déri Múzeum Évkönyve. Debrecen.
Dolgozatok. Kolozsvár, Szeged
Ethnographisch–Archäologische Zeitschrift, Berlin.
I. ECSEDY: Törzs és törzsi társadalom a VI. századi türk birodalomban. Keletkutatás 1973. Budapest.
Egri Múzeum Évkönyve, Eger.
I. ERDÉLYI: A honfoglaló magyarság régészeti emlékei c. művéről. Arch. Ért. 87 (1960).
Ethnographia. Budapest.
G. FEHÉR–K. ÉRY–A. KRALOVÁNSZKY: A Közép-Duna-medence magyar honfoglalás és kora Árpád-kori sírleletei. Régészeti Tanulmányok 2 (Budapest 1962).
N. FETTICH: A honfoglaló magyarság fémművészete (Die Metallkunst der landnehmenden Ungarn). Arch. Hung. 21 (Budapest 1937).
I. FODOR: Honfoglalás kori régészetünk néhány őstörténeti vonatkozásáról (Über einige frühgeschichtliche Beziehungen unserer landnahmezeitlichen Archäologie). Fol. Arch. 24 (1973)
I. FODOR: Verecke híres útján . . . Budapest 1975.
I. FODOR: Cserépüstjeink származása (On the Origins of clay Kettles from Hungary). Arch. Ért. 102 (1975).
Folia Archaeologica. Budapest.
E. FÜGEDI: Nyitra megye betelepülése. Sz. 72 (1938).
Gy. GyÖRFFY: Tanulmányok a magyar állam eredetéről. Budapest 1959.
Gy. GyÖRFFY: A magyar törzsi helynevek. Névtudományi vizsgálatok. Szerk. D. PAIS és S. MIKESY. Budapest 1960.
Gy. GyÖRFFY: Az Árpád-kori Magyarország történeti földrajza. Budapest 1963.
T. NAGY–GY. GyÖRFFY–L. GEREVICH: Budapest története az őskortól az Árpád-kor végéig. Budapest története I. Főszerk. L. GEREVICH. Budapest 1973.
J. HAMPEL: Újabb tanulmányok a honfoglalási kor emlékeiről. Budapest 1907.
A Hajdúsági Múzeum Évkönyve. Hajdúböszörmény.
B. HÓMAN: A magyarok honfoglalása és elhelyezkedése. (=) A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve I/7. (Budapest 1923).
A Jósza András Múzeum Évkönyve. Nyíregyháza.
Gy. LÁSZLÓ: A honfoglaló magyar nép élete. Budapest 1944.
Gy. LÁSZLÓ: Őstörténetünk legkorábbi szakaszai. Budapest 1960.
Gy. LÁSZLÓ: Hunor és Magyar nyomában. Budapest 1967.
A Móra Ferenc Múzeum Évkönyve. Szeged.
Magyar Nemzeti Múzeum.
Magyar Nyelv. Budapest.
Magyar Tudományos Akadémia.
G. NAGY: A magyar nemzetségek. Turul 28 (1910).
Gy. NÉMETH: A honfoglaló magyarság kialakulása. Budapest 1930.
Nyelvtudományi Közlemények. Budapest.
Pamatky Archeologické. Prága.
Régészeti Füzetek. Budapest.
E. R. SERVICE–M. D. SAHLINS–E. R. WOLF: Vadászok, törzsek, parasztok. Budapest. 1973.
Studii si Cercetari de Istorie Veche. Bukarest.
Slovenska Arheologia. Bratislava.
Somogyi Múzeumok Közleményei. Kaposvár.
Studijne Zvezsti. Nitra.
Századok. Budapest.
K. SZABÓ: A hét magyar nemzetségről. Új Magyar Múzeum I (1851–52).
Д. Я. САМОКВАСОВ: Основания хронологической классификации, описание и каталог коллекции древностей. Варшава 1892.
Szent István Emlékkönyv. Budapest 1938.
B. SZÖKE: A honfoglalás és kora Árpád-kori magyarság régészeti emlékei. Régészeti Tanulmányok I (Budapest 1962).
A. TOČIK: Altmagyarische Gräberfelder in der Südwestslowakei. Bratislava 1968.
A. TOČIK: Flachgräberfelder aus dem IX. und X. Jahrhundert in der Südwestslowakei. I. Slov. Arch. 19 (1971).

- Tört.Szle. Történelmi Szemle. Budapest.
TUREK R. TUREK: Die frühmittelalterlichen Stämmegebiete in Böhmen. Prága 1957.
K. VÉGH K. K. VÉGH: Honfoglalás és kora Árpádkori sírleletek a miskolci múzeumban (Landnahme- und frühárpádenzeitliche Grabfunde in Miskolcer Museum). A Herman Ottó Múzeum Évkönyve 9 (1970).
WENSKUS R. WENSKUS: Stammesbildung und Verfassung. Köln—Graz 1961.
Zichy Okmt. A zichi és vasonkeői gróf Zichy család idősb ágának okmánytára. Szerk. NAGY IMRE, NAGY IVÁN, VÉGHÉLY D. stb. I—XII. Budapest 1871—1931.

RÖMISCHE FORSCHUNGEN IN ZALALÖVŐ 1976

Im Jahre 1976 haben wir mit größerem materiellen Aufwand, länger, an mehreren Stellen die Grabungen fortgesetzt.¹ Neben den früheren Arbeitsstellen haben wir auch auf den Stellen K, L, M gearbeitet. Unsere Arbeit war besonders auf der Arbeitsstelle K erfolgreich, obwohl diese durch das Umgehen der verschiedenen Gebäude und Leitungen erschwert wurde (Abb. 1).

Auf der 1974 und 1975 erforschten Arbeitsstelle F, wo wir auf einer größeren zusammenhängenden Fläche arbeiten konnten, war eine methodischere Arbeit möglich. In der vorliegenden Mitteilung möchten wir vorwiegend über die Forschungen auf der Arbeitsstelle F und K berichten.

Arbeitsstelle F

Auf diesem Gebiet konnten wir auf einer Fläche von ca. 500 m² Niveaus aus dem IV. Jh. erschließen. Auf einer kleineren Fläche, auf etwa 200 m² erschlossen wir Niveaus aus dem II. Jh., teilweise unter dem Gebäude aus dem IV. Jh., teilweise südlich von seinem sichtbaren Teil. Die frühesten, aus dem I. Jh. stammenden Spuren der Siedlung konnten wir nur auf einer Fläche von 80 m² untersuchen.



















Bisher kamen in ihren Einzelheiten zwei dominante Elemente aus dem IV. Jh. zum Vorschein: ein riesiges Gebäude und die, entlang der südöstlichen Seite des Gebäudes verlaufende gepflasterte Straße. Die einzelnen Räume des Gebäudes haben wir 1975 mit römischen Zahlen gekennzeichnet. Auch im weiteren wollen wir uns daran halten (Abb. 2).

Die zur Zeit sichtbaren Mauer des Raumes I. waren bereits aufgrund der Ergebnisse der letztjährigen Grabung ermittelbar. Wir kannten auch die Stelle der beiden Schwellen, die sich in der südwestlichen Wand befinden. Im Verlaufe der diesjährigen Grabung kam auch eine dritte Schwelle zum Vorschein, die zu einer 170 cm breiten Türöffnung gehörte und den Raum I. und II. miteinander verband. An dieser Stelle ist die aufgehende Mauer zwischen den beiden Räumen in einer Höhe von ca. 60–70 cm erhalten geblieben. An der Wand zum Raum I. hin befindet sich weißer Putz. Es ist möglich, daß etwas höher die Wand auch rot bemalt war, da wir auf dem Boden auch solche Putzreste fanden. Auf einer verhältnismäßig großen Fläche haben wir den Fußboden erschlossen, der auf einer Kieselgründung mit einer schön geglätteten, weißen (stark kalkhaltigen) Terrazzo-Schicht angefertigt wurde. An der nordwestlichen Seite des vorläufig erschlossenen

¹ Über die Grabungen der ersten 3 Jahre berichteten wir in den Publikationen RFiZ 1973, 1974 und 1975. Die Mitarbeiter der Grabungen des Jahres waren V. CSERMÉNYI, GY. FÜLÖP, V. LÁNYI, A. MÓCSY, F. REDŐ, M. SZILÁGYI sowie die Studenten des Archäologischen Lehrstuhls der Eötvös Loránd Universität, unter ihnen auch die Verfasser des

vorliegendes Berichtes. Für die materielle und technische Unterstützung sprechen wir Herrn Tamás Kiss, dem Hauptarchitekten des Komitats Zala und Herrn JÓZSEF NÉMETH, dem Direktor des Göcsejer Museums unseren Dank aus. Für die tägliche praktische Hilfe danken wir dem Schuldirektor HERRN DR. GÁBOR AGG.

Zeichenerklärung

	Stein- oder Ziegelwand		Terrazzo- oder Putzfläche
	Mauer mit Balkenfundament		grauer Ton
	verkohlter Balken		gelber Ton
	Stein oder Ziegel		bröcklige Erde
	Pfahlloch		verbrannte, Strohlehmfläche
	Lehmziegel		Graben
	Gefäß		Schlacke, Asche
	Kieseloberfläche		Grube
	Kieselwand (Fundierung)		Feuerherd

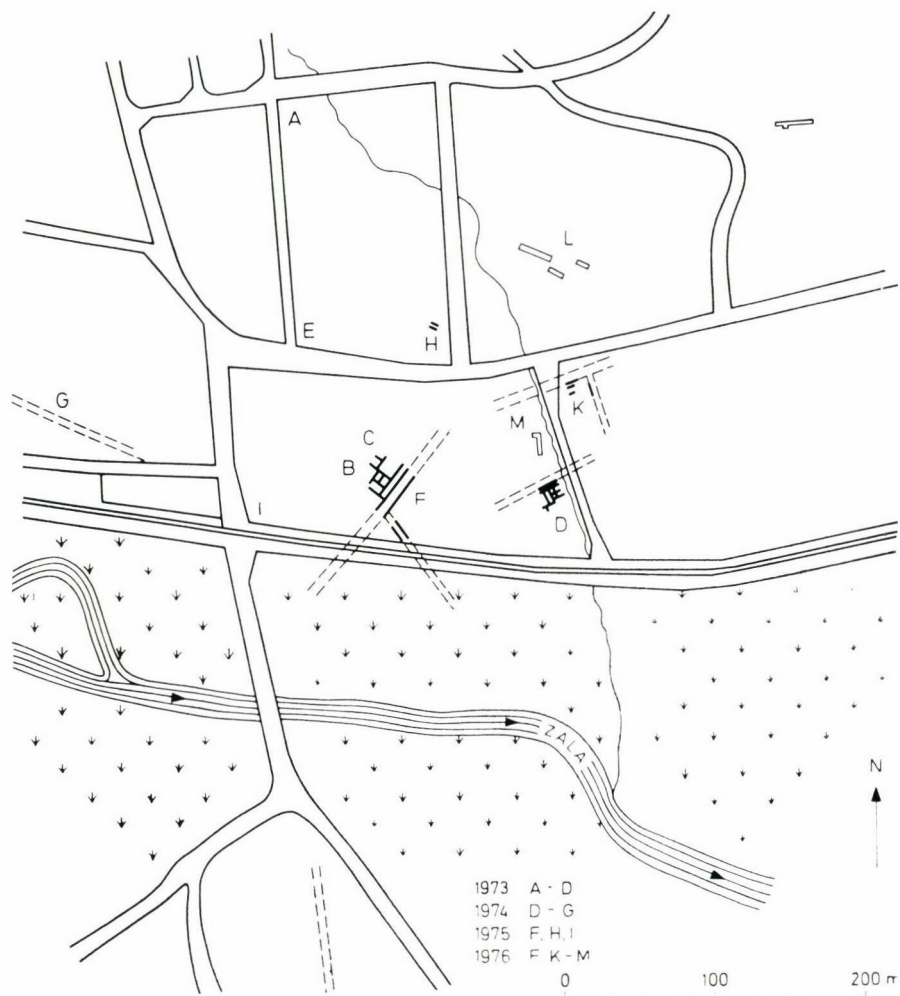


Abb. 1. Karte der Grabung

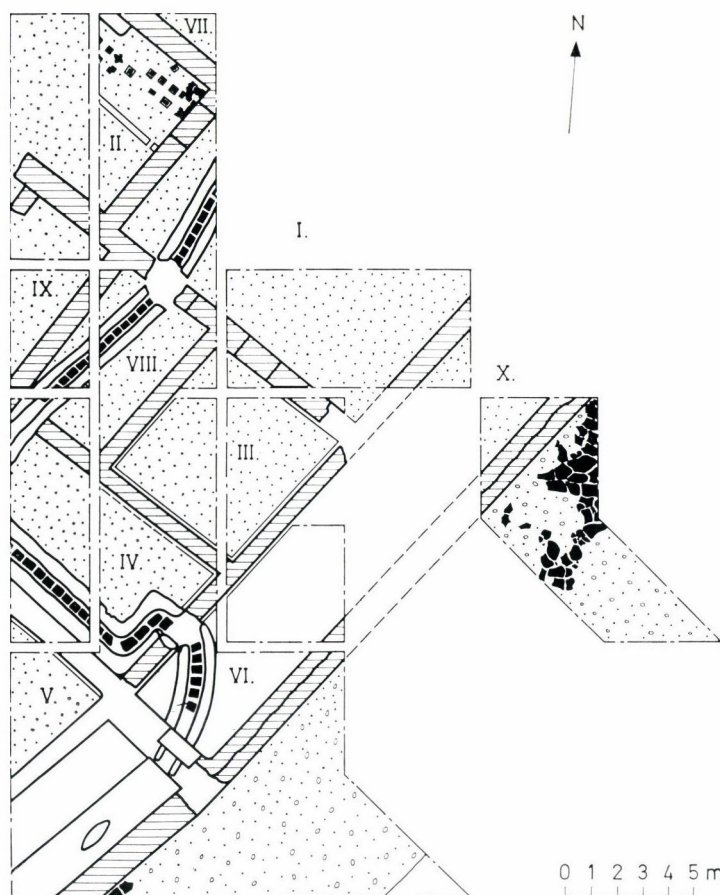


Abb. 2. Steingebäude aus dem IV. Jh. (Arbeitsstelle F)

Teiles befindet sich im Boden eingesenkt ein Kanal, der sich durch die meisten erschlossenen Räume hindurchzieht. Im weiteren werden wir uns auch noch zusammenhängend mit ihm befassen.

In diesem Jahr haben wir die Ost-Ecke des Raumes II. und einen Teil seiner von hier nach NW ausgehenden dritten Wand erschlossen. Die Stelle der vierten Wand kennen wir noch nicht. Die Breite des Raumes beträgt, entlang seiner in voller Länge bekannten SO-Wand gemessen, 660 cm. Zum Niveau der vom Raum I. hierher führenden Schwelle schließt sich ein entsprechendes Fußbodenniveau aus weißem Terrazzo an, das trotz der verhältnismäßig hohen, manchmal 80–100 cm hohen aufgehenden Mauern infolge einer neuzeitlichen Aufwühlung in einem sehr schlechten Zustand ist. Diese Aufwühlung hat in der NO-Hälfte des Raumes auch den Fußboden durchbrochen. An dieser Stelle, unter den Fußboden gelangend, fanden wir ein Hypocaustum, dessen Grund, 90 cm unter dem Schwellenniveau aus hartem, rotem Terrozzo guter Qualität besteht (Abb. 3 und 4). Seine Wände sind unter der Schwelle und an der NO-Seite mit einwandfreiem, rot gebranntem Putz verkleidet. Die Säulen des Hypocaustums sind an manchen Stellen aus Steinen, häufiger aus mit Mörtel sehr schwach geklebten viereckigen Ziegeln gelegt. Das Maß der Ziegel beträgt im allgemeinen $15 \times 15 \times 8$ cm, das der untersten $24 \times 24 \times 8$, das der obersten $15 \times 15 \times 3$ cm. Aus der Lage der unvollständigen Säulenreihen kann man darauf schließen, daß die Entfernung der Säulen voneinander so ein Quadratnetz bestimmte, dessen einzelne Elemente dasselbe Maß hatten wie die untersten Ziegeln der Säule. Zur Mitte des Hypocaustums hin konnte die Anordnung regelmäßiger, an den Rändern dichter sein. In der Mittellinie des Raumes wurde ebenfalls aus Ziegeln eine NW-SO gerichtete Mauer gelegt, offensichtlich zur sichereren Unterstützung des



Abb. 3. O-Ecke des Hypocaustums (Raum II.)
Abb. 4. SO-Wand des Hypocaustums (Raum II.)

Fußbodens (Abb. 5).² Durch den Heizkanal wird der Raum nahe seines SO-Endes durchbrochen und so schließen sich die beiden Teile des durch die Mauer geteilten Hypocaustums einander an. Wahrscheinlich ebenfalls zwecks Verstärkung der Unterstützung des Fußbodens wurde in der O-Ecke des Raumes aus Steinen, Ziegeln, mit Mörtel eine dickere, etwa 70 cm breite Säule gebaut. Entlang der NO-Wand ist auch der Grund des Hypocaustums durchbrochen, wahrscheinlich ebenfalls infolge der neuzeitlichen Aufwühlungen, aber auf alle Fälle sekundär. Im so entstandenen Loch haben wir versucht die Tiefe der Grundierung der NO-Wand zu ermessen, aus technischen Gründen konnten wir aber nicht tiefer als 100 cm, gemessen vom Grund des Hypocaustums kommen. Sichtbar wurde aber an der Verbindung des Grundes des Hypocaustums mit der Wand die aus den Räumen des Hauses schon bekannte Ziegelreihe, sowie der Schnitt des 25–30 cm dicken, kieselgründierten Hypocaustum-Fußbodens.

Nordöstlich vom Raum II. folgt ein weiterer Raum mit Terrazzo-Fußboden (VII.); das Gebäude hat sich daher auch in dieser Richtung fortgesetzt. Etwa 10–15 m nördlich von diesem Punkt (Arbeitsstelle C) wurden vor Jahren anlässlich einer Fundrettung die Spuren eines Hypocaustums, auf demselben Niveau wie das jetzt erschlossene Hypocaustum gefunden, was die Existenz eines ausgedehnten geheizten Gebäudeteiles vermutet.

Über den Raum III. haben wir schon in der Publikation der 1975-er Grabungen berichtet.

Der Raum VIII. ist 660 cm lang und 370 bzw. 410 cm breit. In seinen Terrazzo-Fußboden wurde ähnlich zum Raum I. auch hier der Kanal versenkt, der unter der Schwelle vom Raum I. her eintritt und in der W-Ecke das Zimmer verläßt. An diesem Punkt machen Spuren neuzeitlicher Eingrabung die genaue Beobachtung unmöglich.

NW von diesem Raum folgt ein neuer Raum (IX.), von dem wir nur die O-Ecke und die Anfänge seiner von hier ausgehenden beiden Wände kennen. Seine an Raum II. grenzende Wand ist 110 cm, seine an Raum VIII. grenzende Wand 70 cm breit. Auf seinen in Bruchstücken erhalten gebliebenen weißen Boden fiel der Putz der Wand mit seiner äußeren Seite. Unter den auf dem Fußboden gefundenen Putzstücken sind einige größere Stücke gemeißelte Sandsteine und wir fanden auch ein Wandbruchstück von einer etwa $1/4 \text{ m}^3$ Größe. Über dem Fußbodenniveau, in einer Höhe von etwa 90–100 cm fanden wir Spuren einer Ziegelreihe, darunter auch zwei ganze Ziegel in der Wand an der NO-Seite.

Drei Mauern des Raumes IV. haben wir schon anlässlich der letztjährigen Erschließung gefunden. Zwar liegt die vierte (nordwestliche) Wand außerhalb des Gebietes der Arbeitsstelle F,

² Siehe die Zeichenerklärung auf Seite 404. Die dünner markierten Variationen der verschiedenen

Zeichen — ähnlich zur gestrichelten Linie — stellen die vermuteten, aber nicht erschlossenen Teile dar.

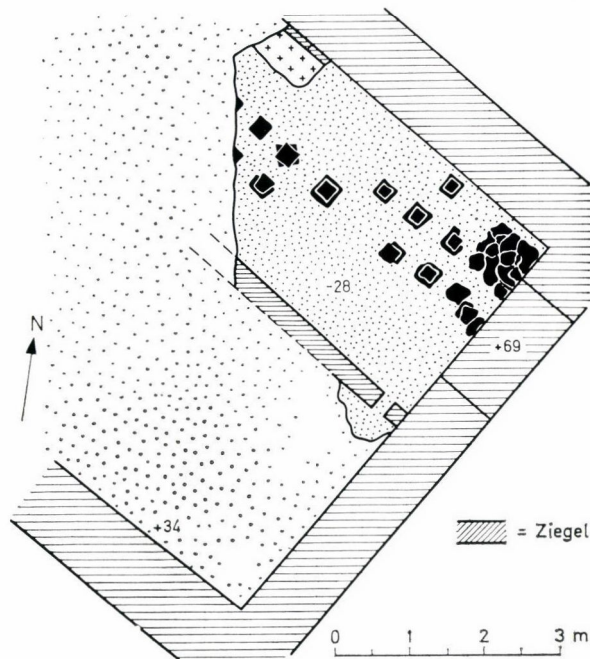


Abb. 5. Das Hypocaustum (Raum II.)

die Maße des Zimmers können wir aber mit großer Wahrscheinlichkeit doch angeben: die kürzeren Wände waren 470 cm (NW) und 560 cm (SO) lang, die längeren 1000 cm und 1030 cm lang. Ähnlich des Raumes VIII. hatte auch dieses Zimmer eine unregelmäßige Rechteckform. Es hatte einen dicken Terrazzo-Fußboden mit Kieselgrundierung und unter dem Boden verläuft auch hier der Kanal. Die Tür dieses Zimmers haben wir nicht gefunden, aber aller Wahrscheinlichkeit nach befand sie sich in der SO-Wand, dort, wo der Kanal diese durchbricht und in Raum VI. eintritt. Einen Grund für diese Hypothese bietet die Tatsache, daß die Linienführung des Kanals hier nicht gerade sparsam ist. Wir haben schon zwischen den Räumen I. und VIII. gesehen, daß die Linienführung des entlang der Wand verlaufenden Kanals im allgemeinen zur Erleichterung des Baus die durch die Schwelle gebotene Möglichkeit ausnützt. Auch das haben wir zwischen den Zimmern VIII. und IV. gesehen, daß falls es keine Schwelle gibt, dann wird der Kanal in der Ecke vom einen in den anderen Raum geführt. An der untersuchten Stelle, in der S-Ecke des Raumes IV, geht der Kanal gerade zur Ecke hin, durchbricht aber diese nicht um den gewölbten Kanal zu erreichen, sondern er weicht bis zur Mitte der SO-Wand aus und dort durchquerend wendet er sich mit einer scharfen Kurve nach S zurück. Da an dieser Stelle die neuzeitliche Aufwühlung bedeutend war, haben wir bezüglich der hier vorhandenen Schwelle keinen unmittelbaren Beweis, doch halten wir diese für wahrscheinlich.

Über den Raum V. wissen wir schon, daß den Sockel seiner NO-Wand ein weiß bemalter Putz bedeckte und daß dieser einen, dem Raum IX. ähnlichen weißen, kalkigen Fußboden hatte. Dieser Fußboden liegt etwa 100 cm tiefer als dieser des Zimmers IV., doch haben wir keinen Grund anzunehmen, daß dieser Raum zu einer früheren Bauperiode gehört. Über Raum VI. hat sich bestätigt, daß er keinen Fußboden hatte. Seine beiden Längswände (NW und SO) haben wir zum größten Teil erschlossen. An der SO-Seite hatte er aller Wahrscheinlichkeit nach keine aufgehende Wand, später werden wir darüber noch sprechen. Seine NO-Grenze kennen wir nicht, vermutlich gab es hier aber eine Wand (vielleicht in der Verlängerung der NO-Wand des Raumes III.). An der NW-Wand fanden wir Spuren eines schwach weißen Putzes. Die beiden Längswände haben

nach SW eine Verlängerung, fast ohne daß es zwischen ihnen einen Boden gäbe. An dieser Stelle konnten wir den gewölbten Kanal etwa 6 m lang verfolgen, dessen Decke mit Mörtel glatt geglättet wurde, in einer Höhe mit dem Fußbodenniveau. Auch nach NO setzen sich die beiden Längswände fort, hier haben wir aber (östlich vom Raum I.) zwischen ihnen schon Terrazzo-Fußboden gefunden. Gerade das Vorhandensein dieses Fußbodens bewegt uns anzunehmen, daß es in der Verlängerung der NO-Wand des III. Raumes eine neuere Wand gab (siehe oben), die an der SW-Seite den Raum X. vom Raum VI. trennt.

In dem bisher erschlossenen Teil des Gebäudes zieht sich durch vier Räume der Kanal entlang, worüber wir auch früher schon sprachen. Sein Querschnitt ist an den einzelnen Punkten des Kanals nicht überall gleich, aber die Abweichungen sind zufällig und haben keine Bedeutung. In der Publikation der 1975-er Grabung haben wir schon für den Raum VI. Daten bezüglich des Querschnittes angegeben; im Raum VIII. ist der Kanal zusammen mit seinen aus Steinen gebauten und mit Ziegel bedeckten Seitenwänden im allgemeinen 90 cm breit. Seine innere Breite beträgt am Boden 38 cm, am Rand 47 cm, seine Höhe bis zur oberen Platte des Ziegelrandes 62–65 cm (Abb. 6, 7 und 8). Die Mauer des Kanals wurde aus Steinen gebaut, aber nicht mit derselben Technik. Im Raum I. ist er verputzt, im Raum VIII. in opus spicatum in Mörtel gelegt, in den Räumen IV. und VI. wurde dieser mit einfacher Mauerung gebaut. Im Raum IV. sind wir auch unter das Fußbodenniveau gegangen, und konnten so auch von außen die Wand des Kanals untersuchen. Da dieser Teil bereits beim Bau des Kanals aufgefüllt wurde, ist als Zeichen der Bautechnik der Abdruck einiger Bretter bzw. Pfähle im Bindematerial der Kanalwand erhalten geblieben. Bei der Arbeit bezüglich des Kanals erschien es als ein ärgerlicher Zufall, daß die neuzeitlichen Eingrabungen stets dort die Wahrnehmung der Spuren stören, wo der Kanal durch eine Wand geht. Später führte gerade die gesetzmäßige Wiederholung dieses Zufalls zu dem Gedanken, daß ähnlich zur Sandsteinüberbrückung vor dem gewölbten Kanal, auch bei den anderen Überbrückungen gemeißelte, qualitativ bessere Steine von den ehemaligen Bauherren verwendet wurden und die neuzeitliche Aufwühlung kann gerade darauf zurückgeführt werden, daß diese Steine ausgegraben wurden. Daher konnte man mit Ausnahme der erwähnten Überbrückung keine einzige von den möglichen weiteren drei beobachten.

Die einzige erhalten gebliebene Überbrückung war bereits zur Zeit der 1975er Grabung bekannt, aber auf alle, damit im Zusammenhang stehende Fragen kennen wir auch heute noch nicht die Antwort. Die wichtigste Frage ist vielleicht, was an dieser Stelle der Kanal durchschneidet? Wurden die Sandsteinplatten durch die Schwelle oder die aufgehende Wand hindurch eingebaut? Die Spurlinie des Kanals sagt hier schon wenig, da diese offensichtlich auf die Mündung des gewölbten Kanals zielte. Die Wand ist auffallend breit (140–150 cm) und sie wurde doch viel seichter grundiert (110 cm gemessen an der S-Seite) als die anderen Wände auf dem Gebiet (einheitlich 180 cm). Vielleicht infolge der seichten Grundierung, vielleicht wegen des lockereren Schutts an der Stelle der ehemaligen Fortsetzung des gewölbten Kanals setzte sich unter der Überbrückung der Boden leicht, in der Wand entstand ein 1–3 cm breiter Riß und die Sandstein-Deckplatten spalteten sich (siehe Abb. 9).

Diese Erscheinungen sprechen gegen die Annahme, daß es hier, beim Bau der Überbrückung eine aufgehende Wand gab. Dafür spricht auch die Tatsache, daß die W-Seite der Wand mit Mörtel gewölbt verputzt wurde und es keine Spuren gibt, die den Ausgang einer aufgehenden Wand zeigen. Interessant ist auch die scheibenförmige Eintiefung am O-Ende der Sandstein-Deckplatten, worüber wir schon in der vorjährigen Publikation schrieben. Diese konnte nämlich erst nach Anbringung der Platten in die Steine gehauen werden, was bedeutet, daß diese keine sekundäre Erscheinung ist, und wir diese vom Gesichtspunkt des ganzen Objektes her bewerten müssen. Es ist unwahrscheinlich, daß man darauf, nachdem diese genau kreisförmig gehauen wurden, eine Wand hochzog. Ein genaueres Bild über diese Überbrückung bzw. über das an der

SW-Seite an den Raum VI. grenzende Objekt werden wir dann erhalten, wenn wir mit der Arbeit bis zur Tiefe der Grundierung der in der W-Ecke des Raumes zusammenlaufenden beiden Wände gelangen.

Außer dem Kanal und der Überbrückung müssen wir noch die Wände der Räume bzw. des Gebäudes studieren um unsere chronologischen Beobachtungen unterstützen zu können.

Im Raum II. gingen wir unter die Terrazzo-Fußböden, wo wir in einem Niveau mit dem Grund des Hypocaustums auch eine Ziegelreihe fanden, aber bis zur Grundierung der Mauer gelangten wir nicht. Eine ähnliche Ziegelreihe fanden wir im Raum III. und in der Wand zwischen Raum IV. und III. bzw. in der SO-Wand, nördlich von der vermuteten Schwelle. Südlich davon, bzw. in der SW-Wand hatten wir keine Möglichkeit die Ziegelreihe zu beobachten, da der Kanal unmittelbar neben der Wand verläuft. In der an Raum VIII. grenzenden Mauer des Raumes dagegen hätten wir zwar eine Ziegelreihe beobachten können, hier gab es aber keine. Stattdessen grenzt eine klar ersichtliche Naht das zur Zeit sichtbare obere Meter der Mauer nach O von der W-Ecke des Raumes III. ab, sowie abwärts von der Grundierung der Wand. Der waagrecht verlaufende Teil der Naht verläuft ungefähr auf der Linie, wo in den Räumen III. und IV. die Ziegelreihe verlief (Abb. 10). Östlich davon, sozusagen in der Verlängerung ist diese auch sichtbar.

Auch in der NW-Wand des VI. Zimmers ist die Ziegelreihe wahrnehmbar. Diese Ziegelreihen verlaufen in den Mauern praktisch auf gleichem Niveau auf dem ganzen bisher erschlossenen Teil, und sie bilden darin eine 7–8 cm große Bank. Um soviel verjüngt sich von der Ziegelreihe an der aufgehende Teil der Wände im Verhältnis zu der bis hierher reichenden Grundierung auf je einer Seite (auf den einzelnen Seiten). Ein schon früher erwähntes Ziegelreihen-Bruchstück erscheint um 160 cm höher als letztere in der NO-Wand des IX. Raumes. In die SO-Wand des V. Raumes wurden vier Ziegel in Reihe eingebaut. Letztere konnten auf keinen Fall dieselbe Funktion haben wie die bisher beschriebenen Ziegelreihen, da diese vollkommen in die Ebene der Wand einsinkt. In der, das Gebäude von der Straße trennenden langen Mauer gibt es gemäß unserer bisherigen Kenntnisse keine Ziegelreihe.

In der langen, an die Straße grenzenden Mauer des Gebäudes gibt es, wie wir das bereits im Vorjahr erfuhren, am Treffpunkt des bogenförmigen Kanals und des sich im Haus windenden Kanals eine Stelle, wo sich die Mauer mit einem schwachen, etwa einem Winkel von ca. 10° entsprechenden Bruch fortsetzt. Von diesem Punkt an nach SW ist die Wandkonstruktion an beiden Seiten gleich. Nach NO aber sind, an der Straßenseite die mit Mörtel gebundenen Raseneisensteine so in die Wand eingebaut und verarbeitet, daß wir aus der negativen Form der Mauer auf der Straßenseite auf eine, aus qualitätsmäßig besser gehauenen Steinen gelegte aufgehende Mauer folgern können. Einer ähnlichen Erscheinung begegneten wir auch schon im Vorjahr im Falle der bei der Überbrückung gefundenen Kalksteinplatte und des ihr entsprechenden Mörtelbettes (Abb. 11). Jetzt können wir die beiden Erscheinungen auch verbinden. Unter der erwähnten Kalksteinplatte fanden wir nämlich aus ihrer ursprünglichen Lage verdreht, zwei weitere Kalksteinstücke. Ihre Maße sind $50 \times 100 \times 40$ und $45 \times 100 \times 35$ cm. In ihren ursprünglich einander zugewandten Platten gibt es Zapfenlöcher und darin Eisen- bzw. Bleireste, womit sie offensichtlich miteinander befestigt wurden (Abb. 12). Zwar hat die Aufwühlung die Ränder des Bettes der Steine abgebrochen, so kann es aber doch festgestellt werden, daß das untere Stück auf einer ca. 50×105 cm großen Fläche lag. Darauf lag das andere Stück und darauf die schon im Vorjahr erschlossene riesige Platte (Abb. 13 und 14). Diese Kalksteinplatte konnte das südlichste Stück, und somit der Eckstein der an der Straßenseite, aus gehauenen Steinen angefertigten Steine sein. Auch an der W-Seite der Mauer ist die konstruktive Veränderung sichtbar: die Steine springen leicht aus der Wandfläche heraus, in einem Niveau mit der unteren Platte der vermuteten gehauenen Steine. Von derselben Mauer stellte sich schon 1975 heraus, daß diese an der O-Seite, unter dem Fußbodenniveau um 7–10 cm versetzt ist und an der W-Seite entsprechend bankartig

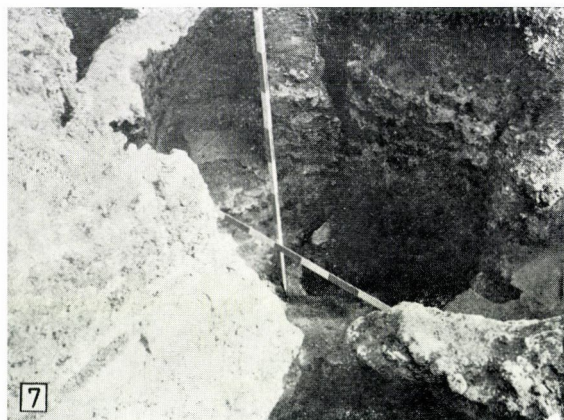


Abb. 6. Der Kanal (Raum IV.)

Abb. 7. Einer der aufgewühlten Punkte des Kanals (zwischen Raum IV. und VI.)

Abb. 8. Der Kanal (Raum VIII.)

Abb. 9. Die Sandsteinüberbrückung (Raum VI.)

Abb. 10. Die Naht bei der N-Ecke des Raumes IV. in der Mauer

Abb. 11. Kalksteinplatte und ihr Negativ in der Wand



Abb. 12. Die drei Kalksteinstücke

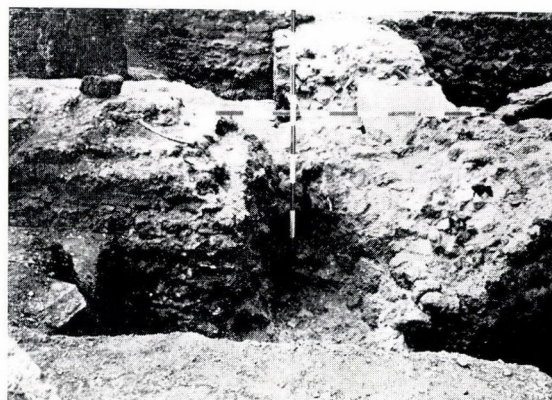


Abb. 13. Das Negativ der drei Kalksteinstücke in der Wand

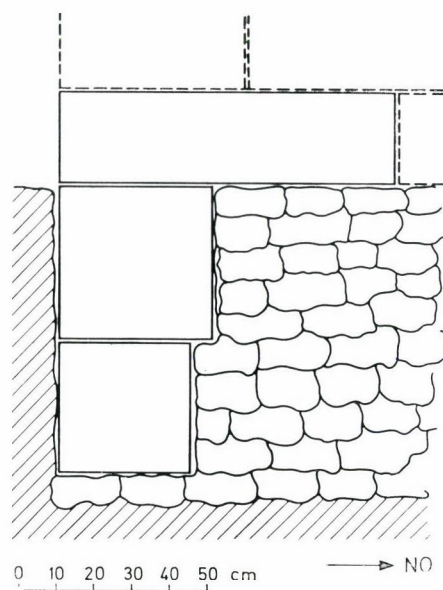


Abb. 14. Rekonstruktion der ursprünglichen Lage der Kalksteinstücke

hervorspringt. Die diesjährige Grabung hat geklärt, daß diese Erscheinung nicht für die ganze erschlossene Mauerstrecke charakteristisch ist, sondern nur für den Bereich der S-Ecke des VI. Raumes. Hier hat diese Bank den tiefsten Punkt in einer Fläche mit dem Grund der untersten Steine der Sandstein-Überbrückung und von hier aus erhöht sie sich ganz, bis sie das Fußbodenniveau erreicht (etwa 5 m von der Ecke entfernt). Die Tiefe des Fundaments beträgt — wie wir das schon erwähnten — durchschnittlich 180 cm.

Erwähnt werden muß noch ein pfeilerartiges Mauerbruchstück, das sehr tief hervorkam, sozusagen als Fortsetzung der gemeinsamen Wand des III. und VIII. Raumes, aber breiter als diese. Die erwähnte Wand wurde darauf gebaut.

Zum Schluß, das vielleicht geheimnisvollste Objekt der bisher erschlossenen Fläche ist der gewölbte Kanal, worüber wir auch schon anläßlich der letztjährigen Grabung feststellen konnten, daß er auf alle Fälle älter ist als die angrenzenden Wände. Auch für seine Konstruktion und Bautechnik sind unsere damaligen Feststellungen gültig. In diesem Jahr konnten wir seine volle Höhe messen, diese beträgt von der Grundierung bis zur als Fußbodenniveau planierten Decke 215 cm. Da wir die innere Höhe (145 cm) und die Dicke seiner Decke (max. 30 cm) kennen, ist die Schicht, die sich im Verlaufe der Erneuerungen des Kanals bildete, etwa 40 cm dick. Der Boden des Kanals ist nicht glatt, besteht aber aus Steinen und trennt sich von dem aus Schotter, Asche und Humus bestehenden Schutt ab. Die Untersuchung der inneren und äußeren (W) Wand kann zur Sonderung mehrerer Perioden eine Grundlage geben, mit ihrer genauen Bestimmung müssen wir aber bis zu den Ergebnissen der weiteren Grabungen warten.

In Kenntnis obiger können wir die relative Chronologie der Steinbauten versuchsweise angeben. Dazu liefert der sich durch das ganze Gebäude entlangwindende Kanal viele Angaben, der — wie wir es sahen — wo es möglich ist, unter der Schwelle vom einen in den anderen Raum hinübergeht. Diese Tatsache macht es wahrscheinlich, daß die mit dem obersten Terrazzo-Niveau des Gebäudes gleichaltrigen aufgehenden Wände bereits vorhanden waren, als der Kanal durch die Räume geführt wurde. Die einzige Stelle, wo er nicht unter der Schwelle entlanggeht, befindet sich an der Grenze des VIII. und IV. Raumes.

An dieser Mauerstrecke ist die bereits erwähnte Naht sichtbar, die davon zeugt, daß der durch sie abgegrenzte Wandteil jünger ist als die unter und neben ihm. Neben ihr hat aber die Trennwand zwischen Raum III. und VIII. eine mit den obersten Bodenniveaus gleichaltrige aufgehende Mauer. Wahrscheinlich gab es auch anstelle der Naht eine mit den aufgehenden Mauern des Raumes III. gleichaltrige Wand, sie mußte aber beim Bau des Kanals bis zur sicheren Grenze, d. h. bis zur Querwand abgerissen werden. Dafür zeugt die Naht in dem Mauerfundament.

Der andere interessante Punkt des Kanals befindet sich am Treffpunkt mit dem gewölbten Kanal bzw. bei der sich hier befindenden Sandsteinüberbrückung (Abb. 15). Diese Überbrückung ist Teil eines solchen Fundamentes, der sich an die lange Wand entlang der Straße anschließt und so Angaben zur Periodisierung liefern kann. In dieser letzteren können wir drei, voneinander separate Teile übereinander beobachten, von denen sich der mittlere an die Sandsteinüberbrückung anschließt und so gleichaltrig mit dem Kanal ist. Wir haben schon früher geschrieben, daß dieser



Abb. 15. Die Überbrückung und die lange Wand entlang der Straße (S-Ecke des Raumes VI.)

mittlere Wandteil nur die unmittelbare Nähe der Überbrückung charakterisiert, sich davon nach NO allmählich verjüngt und verschwindet in der Höhe des Fußbodenniveaus vollkommen. Hier haben wir also mit einer ähnlichen Erscheinung zu tun wie im Falle der vorhin behandelten Naht. Wegen der Verbindung der beiden Kanäle bzw. der architektonischen Lösung der Überbrückung zwischen ihnen war es notwendig, auf der erforderlichen Strecke eine schon vorhandene Wand abzureißen und nachher wieder aufzubauen. Daraus folgt, daß mit dem Gebäude der untere Teil der Wand gleichaltrig ist, mit dem Kanal der mittlere Teil. Bezüglich des obersten Streifens haben wir schon erwähnt, daß dieser das Beiwerk der Bautechnik der aus gehauenen Steinen gelegten O-Seite ist, also keine neue Periode, sondern wahrscheinlich mit dem Kanalbau gleichaltrig ist.

Wir haben schon geschrieben, daß die an der Überbrückung gefundene große Kalksteinplatte ein Stein dieser niveaureicher bearbeiteten Straßenfront, wahrscheinlich ihre S-Ecke war. Die Tatsache, daß sie senkrecht zur Richtung der Straßenmauer, in der Länge der Überbrückung liegt, spricht dafür, daß sie von SW einmal sichtbar war, d. h., daß die im schwachen Winkel gebrochene SW-Fortsetzung der Wand etwas jünger ist. Damit stimmt unsere vorjährige Beobachtung überein, daß die mit ihr parallele andere Wand (die an den Raum V. im Osten grenzt) ebenfalls jünger ist als die Überbrückung. Demnach können die von den Bruchpunkten nach SW verlaufenden parallelen beiden Wandstrecken gleichaltrig und jünger als alle bisher behandelten Objekte sein. Obige Teile gehörten zum obersten Terrazzo-Niveau im Gebäude oder waren jünger als dieses. Im III. und IV. Raum gingen wir aber unter den Terrazzo und fanden 50 cm tiefer die Spuren eines anderen, zugrundegegangenen Terrazzo-Niveaus, das sich überall an die früher erwähnte, in die Wand gebaute Ziegelreihe anschloß. Diese Ziegelreihe ist nur für das untere Terrazzo-Niveau charakteristisch. Bei der Verbindung des oberen Niveaus mit den Wänden haben wir nirgendwo so eine Ziegelreihe gesehen. So ist es auch im Falle des Raumes mit Hypocaustum (II), dessen Fußboden sich ohne Ziegelreihe an die Wand anschließt, aber das, den Grund des Heizraumes bildende Terrazzo-Niveau umrandet eine Ziegelreihe. Es ist leicht vorstellbar, daß auch hier auf die früheren Wände die Wände des späteren Hypocaustum-Raumes gelegt wurden, und von dem früheren Fußboden der Grund des Heizraumes des Hypocaustums gebildet wurde. In der Wand konnten wir solche Spuren nicht finden, da diese im Heizraum schon verputzt wurden und der Putz die eventuellen Wandperioden verdeckt.

Aus obigen ergibt sich die folgende relative Chronologie (siehe Abb. 16., 17., 18. und 19.):

Periode I.: Steinhaus mit Terrazzo-Boden, westlich von der mit der Straße parallel verlaufenden inneren Wand, bis zum Bruchpunkt.

Periode II/A.: Zweites Steinhaus, mit einem um 50 cm höheren Fußboden, das bis zur Straße reicht.

Periode II/B.: Es wird ein Kanal eingebaut, die Schwellen und zwei Wände werden durchschnitten, die Straßenfront wird erneuert.

Periode II/C.: In SW-Richtung werden die Verlängerungen der Wände, in einem Winkel von 10°, d. h. der Straße angepaßt, angebaut.

Diese Chronologie beeinflußt nicht, daß wir den gewölbten Kanal nicht erwähnten, der wahrscheinlich viel älter ist und eventuell mehrmals umgebaut wurde. In seiner jetzigen Form existierte er schon unbedingt vor der Periode II/B. Mit den Perioden I. und II/A. können wir ihn aber nicht in Verbindung bringen.

Viel erfolgversprechender ist dagegen das Gebäude im Zusammenhang mit der neben ihm verlaufenden Straße zu untersuchen. Diesbezüglich machten wir folgende Beobachtungen: In der obersten Straßenperiode reicht das Basaltpflaster bis zur Mauer des Gebäudes (Abb. 20. und 21.). In der ihr vorangehenden Straßenperiode ist dagegen entlang der Straße ein Graben. In diesen Graben wurde die Straßenmauer gebaut. Damit das von der Straße her ablaufende Wasser das Haus nicht durchtränkt, mußte der vom Graben übriggebliebene Teil aufgefüllt, sogar selbst die Straße leicht konkav gestaltet werden. Aus all diesem folgt, daß die oberste Straßenfläche nur der Periode II/A. an vermutet werden kann, früher wäre es sinnlos gewesen. Zur Zeit der Periode I. gab es dagegen zwischen der Hausmauer und der Straße eine genügend große Entfernung, worauf ein Straßen-graben und sogar auch irgendein Bürgersteig sein konnte.

Schön paßt sich an diese Folgerung die Lehre der, die beiden Objekte datierenden Münzen. Diese Münzen zeigen in ihrer Gesamtheit die Dauer der Verwendung des Steingebäudes bzw. der dazu gehörenden Straßenniveaus. Allein schon diese grobe Annäherung zeigt eine beachtenswerte Identität zwischen den beiden Objekten. Die Tabelle zeigt (Abb. 22), daß sich die Münzen in dieser

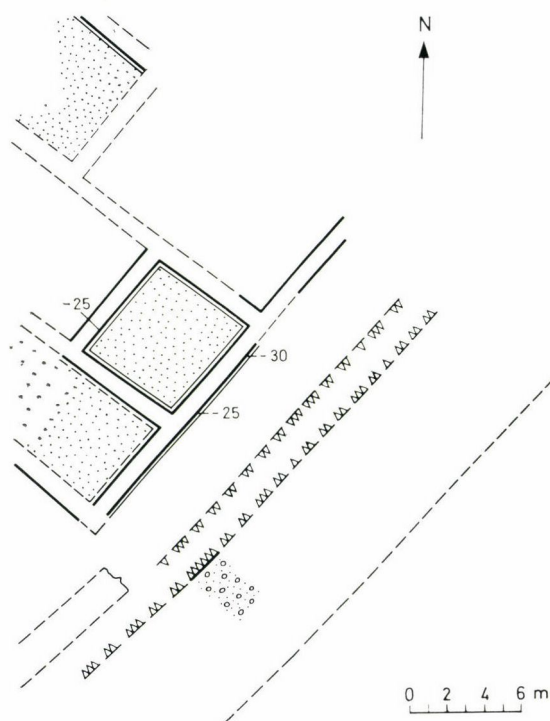


Abb. 16. Steingebäude aus dem IV. Jh.: Periode I

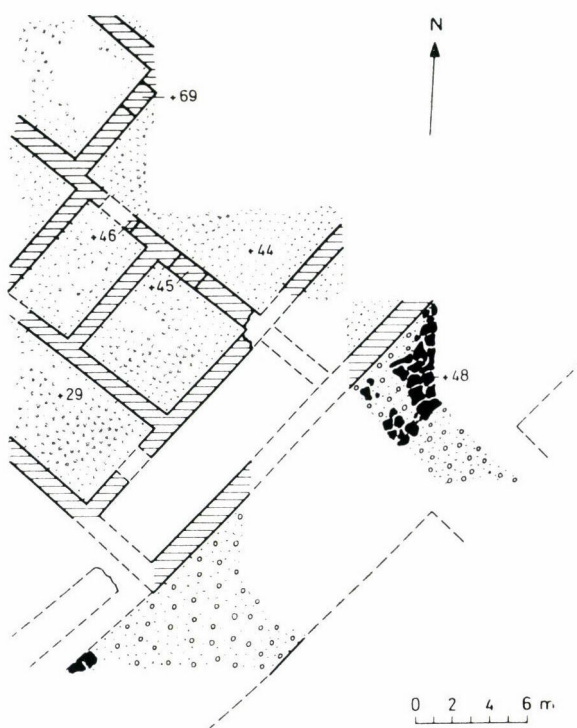


Abb. 17. Steingebäude aus dem IV. Jh.: Periode II/A

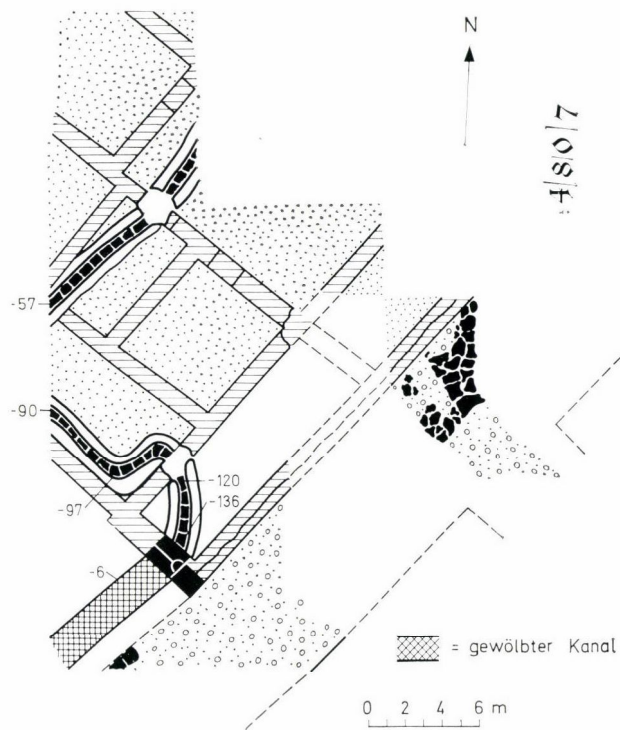


Abb. 18. Steingebäude aus dem IV. Jh.: Periode II/B

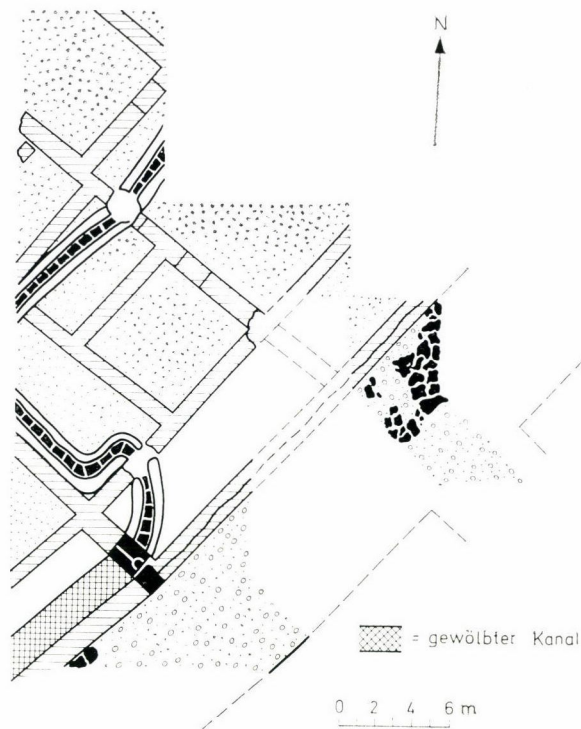


Abb. 19. Steingebäude aus dem IV. Jh.: Periode II/C



Abb. 20. Die Hauptstraße bedeckende Basaltplatten
Abb. 21. W-Rand der Hauptstraße, daneben die Mauer des Gebäudes

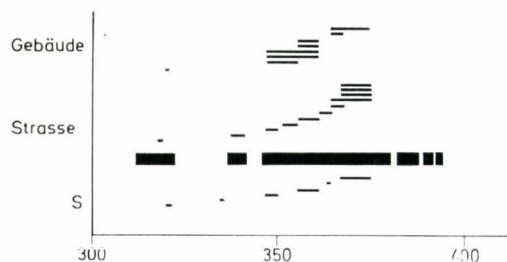


Abb. 22. Das Steingebäude und die datierenden Funde der Straße: Münzen

Zeitperiode (320—370) nicht gleichmäßig verteilen.³ Der primäre Grund dafür ist, daß das oberste Straßenniveau bzw. die II. Gebäudeperiode auf einer wesentlich größeren Fläche erschlossen ist, als die frühere Straßenoberfläche und die I. Periode des Hauses. Aus diesen letzteren haben wir nur je eine Münze, die zwischen 318—322 geprägt wurden. Danach folgt eine Pause, und die Münzen der II. Periode sowie des obersten Straßenniveaus wurden schon in den 3 Jahrzehnten zwischen 346—375 geprägt. Die Identität der Angaben der Straße und des Hauses ist neben unseren relativen chronologischen Beobachtungen der Beweis dafür.

Es gibt außerdem noch eine Münze, die wir auf der Straße, unter einer Basaltplatte fanden. Diese Münze konnte nur im Verlaufe des Neubaus der Straße hierher gelangen, da dieser Neubau aus dem Auftragen einer 20—25 cm dicken Kieselschicht und aus dem Verlegen der Basaltplatten bestand. Die Münze kann also auf keinen Fall das frühere Straßenniveau datieren. Die zwischen 337 und 341 angefertigte Constantius II-Prägung gibt so einen Terminus an, daß die Straße nicht ante quem gebaut worden sein konnte, aber auch nicht viel später, da der Großteil der für die späteste Periode charakteristischen Münzen um 350 beginnt. Dieser Folgerung widersprechen auch die Münzen nicht, die als Streufunde auf dieser Grabungsstelle vorkamen.

³ Auf dem Diagramm gibt eine dicke Linie die Gebiete oder Niveaus an, während der wir auf dem erschlossenen

Abschließend können wir feststellen, daß auf der Arbeitsstelle F im ersten Drittel des IV. Jahrhunderts ein größeres Steinhaus in gleicher Orientierung wie die Straße gebaut wurde, das in der Mitte des Jahrhunderts bedeutend umgestaltet wurde. Sein Niveau wurde erhoben, es wurde nach Osten (bis zur Straße) und nach SW erweitert, war aber nur drei Jahrzehnte hindurch im Gebrauch. Die Umstände des Verlassens des Hauses konnten verhältnismäßig friedlich sein, da wir keine Spur fanden, die auf irgendeine Katastrophe hätte schließen lassen.

Unter dem, auf der Arbeitsstelle F erschlossenen Steingebäude haben wir in einigen Flächen — A/VII—VIII, B/VII—VIII, C/VI—VII—VIII — tiefer gegraben und so kamen auch die Spuren der Siedlung vor dem Steingebäude zutage. Ihre Auswertung können wir vorläufig erst unter gewissen Grenzen versuchen, da die dicken Mauern des Steingebäudes und der sich windende Kanal große Flächen von dem auch sonst kleinen erschlossenen Gebiet verdecken.

Unter dem Steingebäude fanden wir eine dicke, gelbe Lehmschicht, deren oberer Teil mit Holzkohlekörnchen, Strohlehmstücken, Kiesel und Raseneisen vermischt ist (Abb. 23 und 24). Der untere Teil ist klarer, an manchen Stellen steriler Ton. Unter dieser Tonschicht kam in einer Tiefe von 170—200 cm eine größere verbrannte Fläche zutage, stellenweise mit Strohlehm, stellenweise nur mit Ruß bedeckt. Diese verbrannte Fläche säubernd fanden wir darunter Fußboden- bzw. Gehniveaus auf der ganzen, auf der Abbildung sichtbaren Fläche (Abb. 25). In den Flächen B/VIII—C/VII—VIII war noch eine ca. zwei Meter breite NW-SO gerichtete Kieselstraße wahrnehmbar, die in die bepflasterte Hauptstraße mündete. Diese kleine Straße markiert eine 5—20 cm dicke, leicht konvexe Kieselschicht. Auf ihrer, in der Fläche B/VIII verlaufenden Strecke hat sie einen aus Steinen, Ziegeln gelegten Rand. Ihre Mündung wurde beim Bau der langen Straßenmauer zugrunde gerichtet.

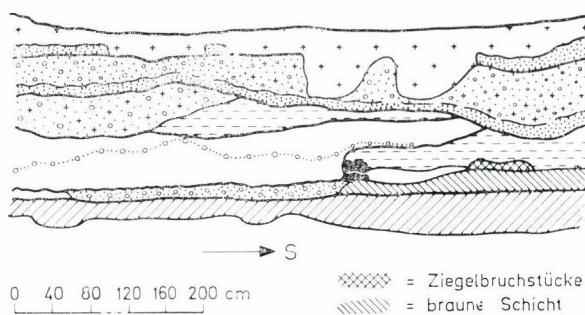


Abb. 23. Zeichnung der O-Wand des Abschnittes B/VIII



Abb. 24. O-Wand des Abschnittes B/VIII

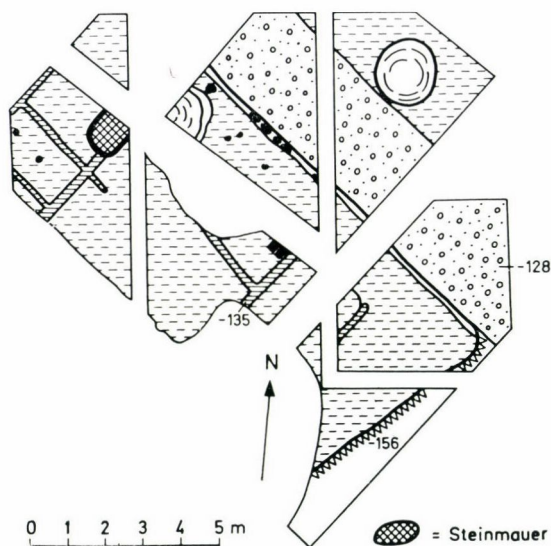


Abb. 25. Spuren der Siedlung aus dem II. Jh. unter dem Steingebäude

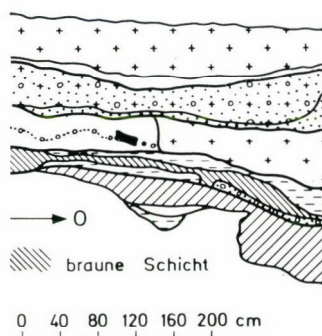


Abb. 26. Zeichnung der N-Wand des Abschnittes C/VI

Diese lange Mauer macht auch unmöglich, daß wir das Verhältnis der verbrannten Fläche und der bepflasterten Straße zueinander beobachten können. Wie wir schon früher erwähnten, reichte das Steingebäude ursprünglich nicht bis zur Straße. In dieser Zeit gab es einen Graben zwischen den beiden Objekten. In diesen Graben wurde später die lange Mauer entlang der Straße gebaut. So konnten wir den Querschnitt des Grabens nicht vollständig beobachten. An der O-Seite der Mauer in unserer auf der Straße im Vorjahr gegrabenen (U) Fläche haben wir seinen in den Boden gehenden Teil gefunden, in diesem Jahr haben wir an der W-Seite der Mauer an einem Punkt seinen vom Grund aufgehenden Teil bzw. seinen, zu den Häusern hin liegenden Rand erschlossen. Das den Graben auffüllende Material ist das Ergebnis einer kontinuierlichen Ablagerung (Abb. 26). Darunter hatte er einen zweischichtigen, grauen bzw. gelben Verputz. Auf seinen Rand fiel der Strohlehmschutt der Häuser, ein wahres Fußbodenniveau fanden wir aber erst in einer Entfernung von 2 m. Der Rand des Grabens ist auf der zur Zeit erschlossenen Strecke parallel mit dem nach SW vom Bruchpunkt verlaufenden Teil der Steinstraße und senkrecht zur vorhin erwähnten Kieselstraße. Diese beiden Objekte bestimmen die Orientierung der Räume, die dementsprechend um einige Grade von der Orientierung des Steingebäudes abweicht. Die Fußbodenniveaus sind gerade, manchmal leicht gewölbt. Von den Wänden zeugen die verkohlten Reste der in das Fußbodenniveau vertieften Balken (Abb. 27). Über die Ordnung der Räume können wir vor-

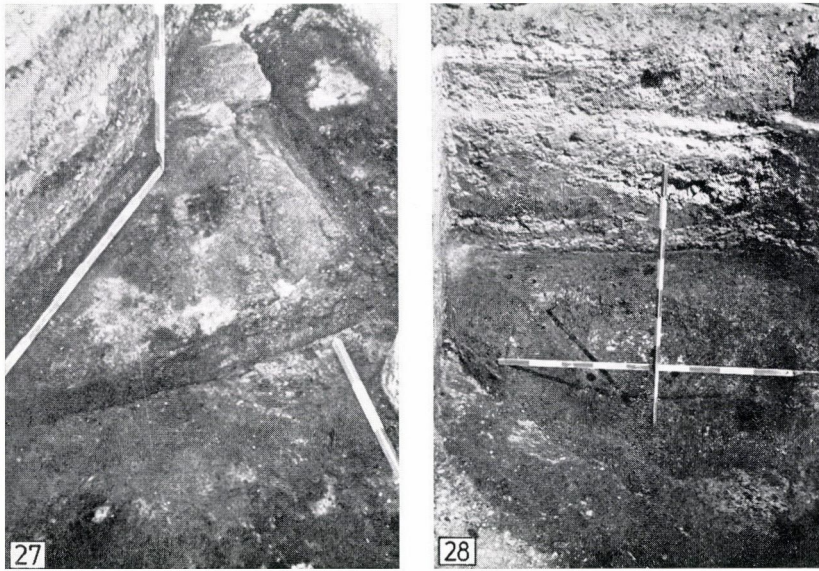


Abb. 27. Hadrianisches Fußbodenniveau (Abschnitt B/VII)

Abb. 28. Hadrianische Lagergrube (Abschnitt C/VIII)

läufig nichts sagen, dazu ist noch die Erschließung eines größeren zusammenhängenden Gebietes notwendig. Auch unsere Angaben bezüglich der Bestimmung der Räume sind noch lückenhaft: in der Fläche B/VII¹ fanden wir bei dem N-Abschnittprofil zwei nebeneinander gelegte Ziegel (Ziegel ähnlichen Maßes und ähnlicher Placierung dienten auf der Arbeitsfläche D als Feuerherdfundament). Im unteren wird es solche noch in den Abschnitten C/I—II und K/2 geben. In der Fläche C/VIII nördlich von der Kieselstraße haben wir eine gelehnte Grube mit einem Durchmesser von 120—150 cm erschlossen, darin fanden wir einige Pfahlspuren. Es war wahrscheinlich ein Lagerraum (Abb. 28). Einige Zentimeter große Pfahlspuren haben wir auch woanders in dieser Periode gefunden, Pfahllöcher fanden wir aber bisher nicht. Neben den 8—15 cm dicken Balken erschlossen wir den Rest einiger verkohlter Latten in der Fläche A/VII, was mit den Pfahlöchern in Verbindung stehen kann.

Unter der verbrannten Fläche fanden wir zwei, an manchen Stellen — B/VIII — drei frühere, 2—3 cm dicke Niveauerneuerungen. Zu diesen gehört aber nicht das von den jüngsten abweichend gerichtete Wandsystem oder Wände abweichender Konstruktion und daher betrachten wir diese als zur derselben Periode gehörend. Für die ganze Periode ist charakteristisch, daß — abweichend von der Periode aus dem IV. Jh. — hier außer den Münzen sehr viel Material, Keramik, Glas, Metallgegenstände zutage kamen. Unter ihnen beschäftigen wir uns untenstehend nur mit den datierenden Sigillaten und den Münzen.

Außer obigen gibt es noch ein — oben schon berührtes — alleinstehendes Objekt in dieser Periode: es ist in der Fläche A/VIII der Grund eines eckigen Pfeilers, worauf später die Mauer des Steingebäudes aus dem IV. Jahrhundert gebaut wurde. Dieser Pfeiler (oder Mauerstumpf) befindet sich unter dem, das jetzt behandelte Niveau verdeckenden gelben Ton (Abb. 29), konnte also auf keinen Fall zu den Perioden darüber gehören. Er kann mit der verbrannten Fläche und mit den Häusern mit Balkenfundament nur gleichaltrig oder noch älter sein. Da wir vorläufig keine andere ähnliche Erscheinung fanden, wollen wir diese nicht analysieren.

Unter den hier behandelten Niveaus folgt eine dickere, an manchen Stellen 20—25 cm dicke, graue, aschehaltige, holzkohlegranulöse Tonschicht. Diese Schicht ist eigentlich eine Zerstörungsschicht auf einer gelben lehmigen Fläche, worauf wir die Spuren von den obigen abwei-



Abb. 29. Hadrianisches Niveau: Pfeilerrest (Abschnitt A/VIII)

chend gerichteter Mauer mit Balkenfundament fanden. Diese Balkenspuren sind breiter, 10–25 cm, als die zu der vorangegangenen Periode gehörigen waren (Abb. 30). Soweit es jetzt feststellbar ist, konnten auch die Räume größer sein. Die Kieselstraße existierte nicht in dieser Periode, darunter sind Balkenspuren und Fußbodenniveau sichtbar. Das Charakteristikum des in der Fläche B/VII–VIII erschlossenen Fußbodenniveaus ist, daß dieser im Gegensatz zu den früheren konkav ist. Zwar können wir vorläufig nicht direkt die Beziehung der Hauptstraße bzw. ihrer Spurlinie zu diesem Niveau untersuchen, es ist auffallend, daß hier die organisatorische Anwesenheit der Straße bei der Orientierung der Wände nicht spürbar ist. Sogar diese Wände passen sich nicht einmal zueinander konsequent an. Hier fanden wir verhältnismäßig wenige Funde, einige Sigillaten, Glas- und Münzfunde ermöglichen aber die Datierung (Abb. 31).

Das untenstehende Grafikon enthält die Angaben der datierenden Sigillaten und Münzen.⁴ Auch die Anzahl der Münzen wird genau angegeben, im Falle der Sigillaten ist die Angabe der zahlenmäßigen Verteilung nur informativ (Abb. 32).

Aus der ersten Periode, deren Material aus dem gelben, lehmigen Niveau, bzw. aus der über ihr liegenden Verwüstungsschicht stammt, haben wir zwei Münzen: Nero's Münze (6) fanden wir auf dem Fußboden, Germanicus' Münze (5) in der Verwüstungsschicht. Unter den Sigillaten wurden die ältesten unbedingt noch vor Nero angefertigt und sie kamen schon unter Tiberius vor. So kann die in das Jahr 43 datierbare Germanicus-Münze nicht als eine Ausnahme betrachtet werden. Das bestätigt auch die auf diesem Gebiet als Streufund gefundene 41er Claudius-Prägung (3). Wir können also annehmen, daß auf diesem Teil der Siedlung spätestens in den 40er Jahren des I. Jahrhunderts das Leben begann und ihr Verlassen irgendwann nach Neros Herrschaft erfolgen konnte.

Aus der zweiten Periode auf der Fläche A/VII kennen wir zwei Niveaus, von denen wir im unteren Nerva's Münze (13) fanden. Diese Prägung macht es wahrscheinlich, daß die zweite Periode irgendwann um die Jahrhundertwende begann. Eine frühere Datierung ist wahrscheinlich, da es unter den Sigillaten mehrere gibt, die nach Vespasianus nicht mehr hergestellt wurden. So können wir den Wechsel der beiden Perioden in der Zeit der Flavier vermuten. Eine hier vorgekommene Prägung Domitians (11) könnte uns auch genauer zurechtweisen, wir fanden sie aber auf einem sekundären Platz.

Aus der zweiten Periode kamen noch zwei Münzen zutage. Eine Traianus-Münze (15) lag auf der Fläche B/VIII, auf einem der erwähnten Nerva-Münze ähnlichen Platz, d. h. auf dem Niveau unter dem verbrannten Fußbodenniveau, und eine Hadrianus-Münze fanden wir auf dem

⁴ Auf dem Diagramm deuten wir mit Linie die Sigillaten, mit Kreis (und Linie) die Münzen an.

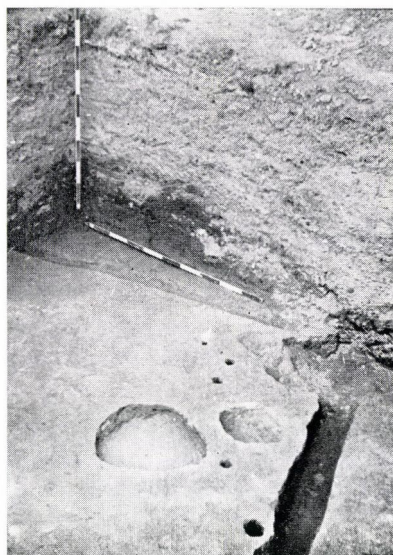
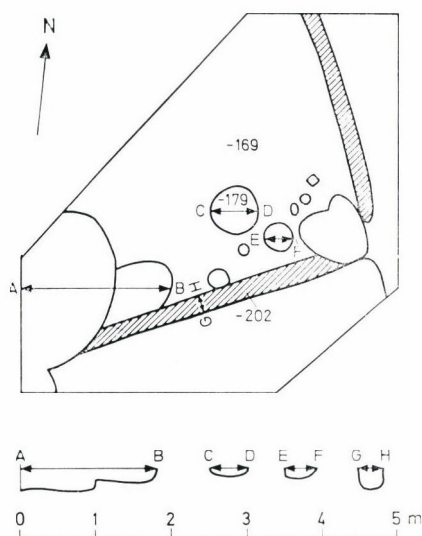


Abb. 30. Niveau aus dem I. Jh.: Zeichnung der Hausecke (Abschnitt C/VII)
Abb. 31. Niveau aus dem I. Jh.: Hausecke (Abschnitt C/VII)

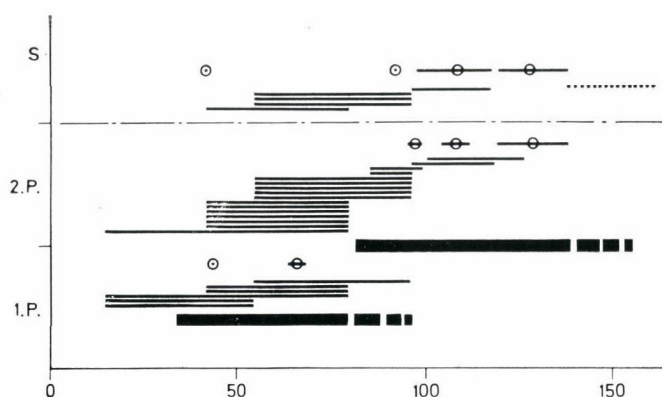


Abb. 32. Die datierenden Funde der Niveaus unter dem Steingebäude der Arbeitsstelle F: Münze und Sigillaten

obersten, verbrannten Niveau der Periode. Unweit von dieser letzteren kam im Verlaufe der 1975er Grabung eine andere Münze Hadrians zutage. Die Tatsache, daß unter den Sigillaten nicht einmal die jüngsten nach der Herrschaft von Traianus und nach den ersten Jahrzehnten des Jahrhunderts angefertigt wurden, deutet darauf hin, daß es nicht wahrscheinlich ist, daß diese Periode, obwohl sie die Herrschaft von Hadrianus noch erlebte, diese auch überlebt haben konnte.

Die als Streufund, bzw. an sekundärer Stelle vorgekommenen Münzen bestätigen das bisher Gesagte, so auch die Sigillaten. Das einzige als Ausnahme geltende Stück, das in die Herrschaft von Antoninus Pius datiert werden kann, ist sekundär verbrannt, ihre Verwendung müssen wir also noch weiter hinausschieben, was das auch so allein stehende Stück vollkommen von den anderen trennt. Diese Sigillata konnte nicht zu den Funden der zweiten Periode gehören.

Zusammenfassend können wir also feststellen, daß es auf dem Gebiet NW von der Hauptstraße, unter dem Steingebäude zwei Perioden dörflichen Charakters gibt. In beiden Perioden wurden Wände mit Balkenfundament gebaut. Die erste dauerte ungefähr von den 40er Jahren

des I. Jahrhunderts bis zur Herrschaft der Flavier. Die bisher erschlossenen Mauer der Räume sind nicht einheitlich orientiert, ihre Vernichtung verursachte keine Feuerbrunst, verhältnismäßig wenig Funde gehören zu dieser Periode.

Die zweite Periode, die sich von der Zeit der Flavier bis Hadrianus erstreckt, enthält zwei, stellenweise drei Erneuerungsphasen. Die oberste ist mit Münzen von Hadrianus datiert, die untere charakterisieren Münzen von Traianus und Nerva. In der ältesten fanden wir keine datierenden Funde. In diesen Phasen erhöht sich nur das Fußbodenniveau, die Konstruktion der Räume bleibt dieselbe. Diese Konstruktion ist schon einheitlich orientiert und paßt sich der, durch die Siedlung in NO-SW-Richtung verlaufenden Hauptstraße, an. Die Straße trennt von den Häusern ein Graben und auch eine 2 m breite Straße mündet in ihr, die wahrscheinlich in der mittleren Phase gebaut wurde. Die Vernichtung der obersten Phase verursachte oder begleitete eine Feuerbrunst.

Über diesen beiden Perioden gibt es keine Spur eines weiteren Baus ganz bis hin zum Steingebäude aus dem IV. Jahrhundert.

*

Auf dem südöstlich von der NO-SW gerichteten Hauptstraße liegenden Gebiet zeigen die bisherigen Ergebnisse der Grabungen ein, von den bisherigen in vielen Hinsichten abweichendes Bild. Die Ursachen dafür sind folgende: 1. Hier gab es kein Steingebäude, das einen Teil der Siedlungsspuren hätte vernichten können; 2. Dieses Gebiet liegt niedriger, es liegt dem Fluß und dem Grundwasserspiegel näher.

Die Ergebnisse der 1974er und 1975er Grabungen berühren die diesjährigen in mehreren Punkten und so müssen wir an dieser Stelle die auf die Flächen A/II—III, B/II, C/I—II—III, D/I—II—III fallenden Objekte bis zu einem gewissen Maße zusammenfassend behandeln. Der zum letzten Niveau der SO-Seite der Hauptstraße gehörende Graben wurde im Verlaufe der 1975er Grabung erschlossen. Südöstlich von dieser NO-SW gerichteten Linie, sehr nahe, 30—40 cm zur jetzigen Oberfläche gab es schon römerzeitliche Funde; wir fanden Tegula-Stücke und Terrazzo-Bruchstücke. Diese gesäubert fanden wir die ersten Strohlehmniveaus. Auf dem Gebiet der Flächen A/II, B/II, C/I kamen nach Entfernung der Strohlehmschicht Balkenspuren zutage, in denen, bzw. unmittelbar daneben auch Pfahllöcher die Stelle der aufgehenden Wände der Häuser zeigten. Die Dicke der Balken beträgt 8—15 cm. Die Räume konnten verhältnismäßig groß sein. Mit mehr oder weniger Sicherheit können die Maße eines viereckigen (5×5 m) Raumes und zweier rechteckiger Räume ($3,5 \times 7$ m und $3,5 \times 8$ m?) bestimmt werden. Entlang der NW-Wand des auf dem Gebiet der Fläche C/I liegenden rechteckigen Raumes wurde aus in Mörtel gelegten Ziegeln eine ca. 85×95 cm große Sitzbank in der Dicke des Ziegels (8 cm) gebaut (siehe Abb. 33). Dieses kleine Podest wurde auch verputzt. Südöstlich neben ihm haben wir eine ovale Grube erschlossen (ca. 160×200 cm). Sie ist wahrscheinlich der Rest eines größeren Herdes oder Ofens. Die Fußböden sind in jedem Raum verbrannt, rußig.

Nordöstlich von diesen Räumen zieht sich eine kieselige Straße in einer Breite von ca. 3 m, fast senkrecht zur Hauptstraße entlang. Die Mündung dieser kleinen Straße kennen wir nicht, da an der Stelle, wo sie in die Hauptstraße hätte münden können, im IV. Jahrhundert ein Graben gebaut wurde und damit wurden die früheren Zustände zugrunde gerichtet. An der Ostseite der Straße standen ebenfalls Gebäude, unter denen die 1974er Grabung eines an der Grenze der Grabungsfläche D/I—II erschloß. Seine Länge kennen wir nicht, seine Breite konnte 2,5—3 m betragen. Nur teilweise kennen wir drei Seiten des Hauses, so viel konnten wir aber feststellen, daß es genau so orientiert wurde, wie die bisher behandelten Häuser, da auch dieses sich der daneben verlaufenden Straße anpaßt.

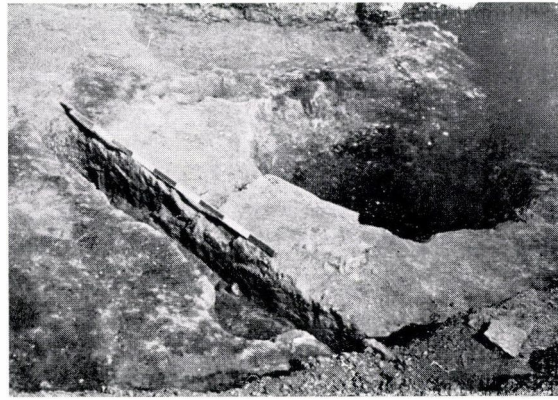


Abb. 33. Niveau aus dem II. Jh.: Ofen (Abschnitt C/I)

Zwei Schnitte dieser Straße kennen wir: 1. In der O-Wand der Fläche C/II. 2. In der O-Wand der Flächen C/I—II. Der Schnitt im östlichen Profil zeigt, daß die Straße eine 25—30 cm dicke, aus zwei Phasen bestehende Kieselschicht bildet. In dem nördlichen Profil fanden wir davon nur die Kieselschicht der unteren Phase. Ein großer Teil der gewölbten Straßenoberfläche war nämlich der Oberfläche so nahe, daß diese schon im Verlaufe der antiken Planierungen abgeschnitten wurde. Nur der W-Rand ist erhalten geblieben, da dieser verhältnismäßig tiefer lag.

Entsprechend dieser zweischichtigen Straße, auch unter den Häusern entlang ihrer beiden Seiten, gibt es ein früheres Fußbodenniveau. Wir haben keine Wand darin gefunden, aber wahrscheinlich gehören zu diesem Niveau die Pfahlloch-Reihen, die die Straße in den Flächen C/I—II—III von beiden Seiten umgeben. Diese Löcher sind 20—25 cm breit und reichen 60—70 cm tief in den Boden hinein. Auf der W-Seite der Straße liegen sie in einer Entfernung von 2—2,5 m voneinander. Auf der O-Seite kennen wir nur zwei. Diese zwei stehen vielleicht in Verbindung mit einer, parallel zur Straße, etwa 3,5 m davon entfernt verlaufenden dritten Pfahlloch-Reihe, deren Elemente einander, in einer Entfernung von 120—140 cm folgen, die Wand und den inneren Raum eines früheren Gebäudes durchschneidend. Auf der W-Seite der Straße fanden wir noch auf diesem Niveau eine kleine Feuerstelle (mit einem Durchmesser von 55—60 cm). Diese ist ähnlich zu den auf der Fläche D und K gefundenen, eine Eintiefung nur von einem Teller-Querschnitt, worin der Ton rot gebrannt ist und die mit weißer Asche ausgefüllt ist. Ringsherum lagen auf dem Boden einige Gefäße und eine seichte (15 cm tiefe) Grube, entlang der W-Wand der Fläche.

Zwar gibt es zwischen diesen beiden Niveaus bedeutende konstitutionelle Unterschiede, doch folgten sie einander kontinuierlich und wir können sie als zwei Phasen einer einzigen Periode betrachten. Diese Periode liegt in der bisher bekannten Stratigraphie der Arbeitsstelle F über der dicken gelben Schicht, also an so einer Stelle, die unter dem Steingebäude, gerade infolge der Bauten, nicht beobachtet werden konnte. Das bestätigen auch die datierenden Funde: es kamen hier Sigillaten vor, die in die Zeit von 140—170 datiert werden können und eine Antoninus Pius-Münze aus der 1975er Grabung. So können wir diese Periode zusammen mit der auf den Fußbodenniveaus gelegten Strohlehmschicht vielleicht mit dem Markomannenkrieg in Verbindung bringen.

Im Verlaufe der 1974er Grabungen fanden wir in der Fläche D/I ein neues Fußbodenniveau, das eine Eingrabung durchschneidet — das ist sehr häufig auf dieser Arbeitsfläche. In der Grube lag römerzeitlicher Schutt: Säulentrommel, Mühlsteinfragmente, Tegula-Stücke. Nach ihrer Zutagebringung kam eine harte, kieselige Fläche zum Vorschein, worüber wir schon damals vermuteten, daß sie eine Straße oder ein innerer Hof sein konnte. Im Verlauf der diesjährigen Arbeit stellte sich heraus, daß die kleine kieselige Fläche am Boden der in das Fußbodenniveau

eingegrabenen Grube tatsächlich eine Straße ist, ein Stück der oben beschriebenen 3 m breiten Straße. All das bedeutet, daß die Straße nach der Vernichtung des zu ihr gehörenden Niveaus nicht mehr verwendet wurde, da der Fußboden des in der Fläche D/I gefundenen Raumes sich darauf befindet, und weil nach der Markomannenzerstörung das Leben hier weiterlief. Über den, zum Fußbodenniveau gehörenden Raum können wir keine Maße angeben, wir kennen aber einen Teil der NO-Wand: dieser wurde durch einen neben dem Pfahlloch niedergelegten Balken gebildet. Seine Orientierung entspricht vollkommen dieser der um eine Periode früheren Häuser und sie paßt sich der Hauptstraße an. Ein Teil seines Fußbodens wurde aus Tegula- und Terrazzo-Bruchstücken gebaut. Unter diesen Tegula-Stücken kommen auch die von der Arbeitsstelle D bekannten Ennius Hermes Stempelziegel vor. Auf der Fläche C/I fanden wir im Fußboden-Niveau die ältesten Sigillaten, die in die Zeit der Herrschaft der Severer datiert werden.

Nachdem wir die Schichten überblickt haben, die in der bisher bekannten Stratigraphie der Planierung beim Bau des Steingebäudes zum Opfer fielen, gehen wir jetzt zu denen über, die sich unter der dicken gelben Schicht befinden.

Diese Tonschicht kann auch in der W-Wand der Flächen C/I—II beobachtet werden. Darunter, an einem großen Teil des Profils befindet sich ein einschichtiges Fußboden-Niveau, nur auf dem S-Teil der Fläche C/I teilt sie sich in zwei Schichten.

Unserer Meinung nach hat dies keine chronologische Bedeutung.

Im größeren Teil, im nördlichen Zweidrittel der Flächen C/I—II kamen neben einem — vorläufig zusammenhanglosen — neuen Pfahlloch sechs graue Tongefäße zutage: fünf kleinere (größter Durchmesser 25—35 cm) und ein größeres (70 cm) (Abb. 34). In ihrer Stellung zueinander



Abb. 34. Gefäße auf dem Fußbodenniveau (Abschnitt C/I—II)

fanden wir kein System, abgesehen davon, daß keines von ihnen in der Spurlinie der späteren Straße stand. Zwei von ihnen befanden sich genau am W-Rand dieser Spurlinie in einer Reihe mit den Pfahlöchern. Die Gefäße standen auf ihrem Fuß und ihr unterer Teil war fast vollkommen heil. Von ihrem mittleren, ausbuchtenden Teil an sind sie bruchstückig, obwohl der größte Teil der Scherben in ihrer Umgebung oder gerade in den Gefäßen aufgefunden werden konnte. Im größten Gefäß fanden wir die Bruchstücke zweier kleiner Glasbecher, ein 2—3 cm dickes Marmorplättchen und einen länglichen Eisengegenstand.

Südlich von diesem Teil befand sich unter der, aus der marcusschen Schicht her schon bekannten großen Grube eine ähnlich große Grube, diesmal allein, ohne Ziegelbank. Ihre Tiefe beträgt 30 cm.

Aus stratigraphischen Überlegungen müssen wir auch das 1974 erschlossene sog. N-Haus zu diesem Niveau zählen, zusammen mit den südöstlich davon gefundenen Ofen-Resten, die auf dem Gebiet der Flächen D/II—III liegen. Im Verlaufe der diesjährigen Grabung haben wir an der NO-Ecke der Fläche C/III in den Teil der 1974er Grabung eingegraben, wo dieses Haus lag. Dieser Teil der O-Wand der Fläche C/II zeigt gut, wieweit die 1974er Erschließung reichte, von wo an die Schichten ungestört sind (Abb. 35). Aufgrund dieses Schnittes datieren wir das in den früheren Publikationen schon analysierte Objekt in die Zeit vor der durch die Kieselstraße charakterisierten Periode.

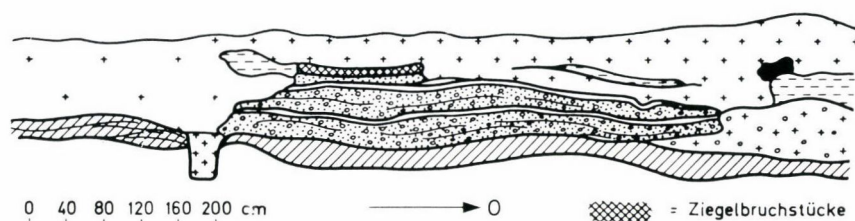


Abb. 35. Zeichnung der O-Wand des Abschnittes C/I—II

Diese Periode datieren Sigillaten in die ca. vier Jahrzehnte von den Flaviern bis zum Traianus-Hadrianus. Aller Wahrscheinlichkeit nach gehört auch eine 1974 erschlossene Traianus-Münze hierher.

Unter dem Niveau der Gefäße gibt es auch in der Fläche C/I—II eine dicke graue lehmige Schicht, ähnlich wie unter dem Steingebäude. Darunter folgt eine gelbe lehmige Fläche mit Spuren einiger Eingrabungen entlang der O-Mauer. Dieser Ton ist auf der N-Hälfte der Flächen C/I—II gleichmäßig klar. In der Nähe der Grube auf dem S-Teil ist er aber stellenweise rot gebrannt, holzkohlekörnig. In der Grube selbst gibt es keinen Ton. Nach Entfernung der grauen Schicht fanden wir in der Grube große, manchmal 8—10 cm dicke Putzstücke. Diese bildeten nicht den Verputz der Grube, sie sind lediglich in Stücken hereingefallen (Abb. 37). Dasselbe Material bedeckt aber das Fußbodenniveau ca. auf der Hälfte der Flächen C/I—II. Eine andere, wesentlich kleinere Grube in der W-Wand der Fläche entstand in dieser Schicht, da ihre Wand dieses verputzartige Material bedeckt. In der großen Grube, unter den hineingefallenen Verputzstücken gab es rotgebrannten, pulverartigen, mit Asche gemischten Putz und nachher einen lehmigen Boden. Unter der, auf dem Fußbodenniveau verschmierten verputzartigen Fläche folgt ein weiteres lehmiges Niveau mit Ruß bedeckten, verkohlten Brettern und anderem Abfall. Zu dieser Schicht gehören noch drei neue Pfahllöcher rund um die Grube und einige Tegula-Stücke.

Das Westprofil der Fläche C/I—II (Abb. 36) untersuchend ist ihr Reichtum auffallend: eine lehmige, gebrannte, graue, mörtelige Schicht charakterisiert die Umgebung der Grube, im Verhältnis dazu ist die auf der ganzen Fläche auffindbare gelbe Lehmschicht sehr einfach. Auch das ist sichtbar, daß die zur Umgebung der Grube gehörende Schichtreihe nicht verschiedene Perioden kennzeichnet, sondern in derselben Periode — und das ist das in der ganzen Fläche C/I—II auffindbare gelbe Material — die Spur der Zerstörung eines Objektes, wozu auch die Grube gehörte, ist. Es ist anzunehmen, daß auch die drei Pfahllöcher zu diesem Objekt gehörten, die wir um die Grube herum fanden (eine schwierige Frage ist, ob es nicht auch ein viertes gab, das mit einem Pfahlloch entlang der Straße zusammenfällt, das jünger ist als dieses Niveau). Die in

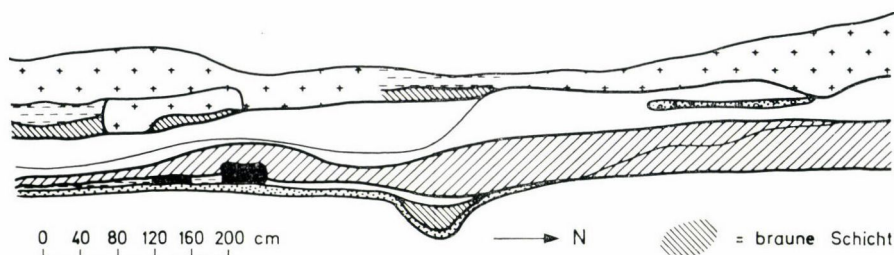


Abb. 36. Zeichnung der W-Wand des Abschnittes C/I–II

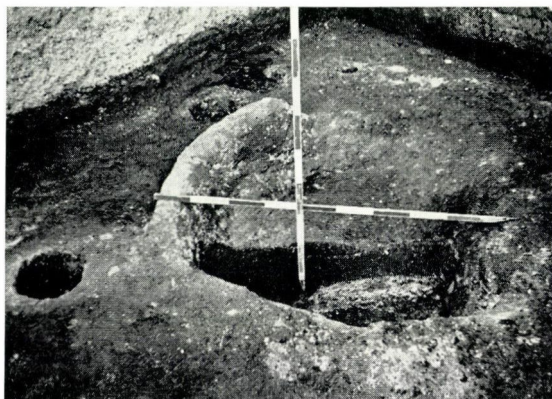


Abb. 37. Schichten des Ofens: Niveaus aus dem I. Jh. (Abschnitt C/I)

dieser Schicht ungewöhnlichen Tegula-Stücke mit den Pfahllöchern lassen ahnen, daß über der Grube irgendein Gebäude oder zumindest ein Dach sein konnte. Selbst die Grube konnte irgendeinen Aufbau haben: dafür sprechen die hineingefallenen Putzstücke. Aus ihrer Dicke folgern wir, daß sie die Grube überbrücken mußten. Aufgrund oben Gesagtem entfaltet sich vor uns das Bild eines überdachten Ofens, der in das gelbe Material eingegraben war. Die Stellung der Pfahllöcher läßt ahnen, daß der Bau N-S orientiert war, d. h. der Hangneigung entsprechend und nicht der Straße angepaßt. Diese Tatsache bestätigt unsere aus seiner stratigraphischen Lage folgenden Beobachtungen: der überdachte Ofen stammt aus der frühesten Bauperiode, die wir bisher auf der Arbeitsstelle F kennen. Auf dem gelben Lehmniveau, einige Meter nördlich vom Ofen entfernt, fanden wir eine Tiberius-Münze aus dem Jahre 15–16 u. Z. Diese Münze erscheint uns außerordentlich früh zu sein, da die Sigillaten gleichzeitig aus der Zeit zwischen Claudius und Vespasianus stammen und auch die unterste Schicht unter dem Steinhaus auf die mittleren Jahrzehnte des Jahrhunderts hindeutet.

Aufgrund der bisherigen Forschungen können wir also über die römerzeitlichen Schichten, bzw. über die diesen entsprechenden Perioden der Arbeitsstelle F folgendes Bild geben (Abb. 38, 39, 40, 41 und 42).⁵

Periode 1.: grügelbliches lehmiges Fußbodenniveau, darüber graue Lehmsschicht, vom Beginn der Herrschaft von Claudius. Es kamen Wände mit Balken-Fundament, Gruben und ein Ofen zutage. Einen vollständigen Raum konnten wir nicht erschließen. Wenig Fundmaterial.

Periode 2.: Dünne Fußbodenniveaus über dem grauen Ton in zwei, stellenweise drei Phasen.

- a.: letzte Jahre der Flavier (Domitianus)
- b.: Nerva-Traianus
- c.: Hadrianus

⁵ Auf den Zeichnungen über den S-Teil der Arbeitsstelle F haben wir die Grabungen von 3 Jahren zusammen dargestellt: die Grabung 1974 wird mit

Punkt-Strich, die Grabung 1975 mit zwei Punkten-Strich, die Grabung 1976 mit drei Punkten-Strich angegeben.

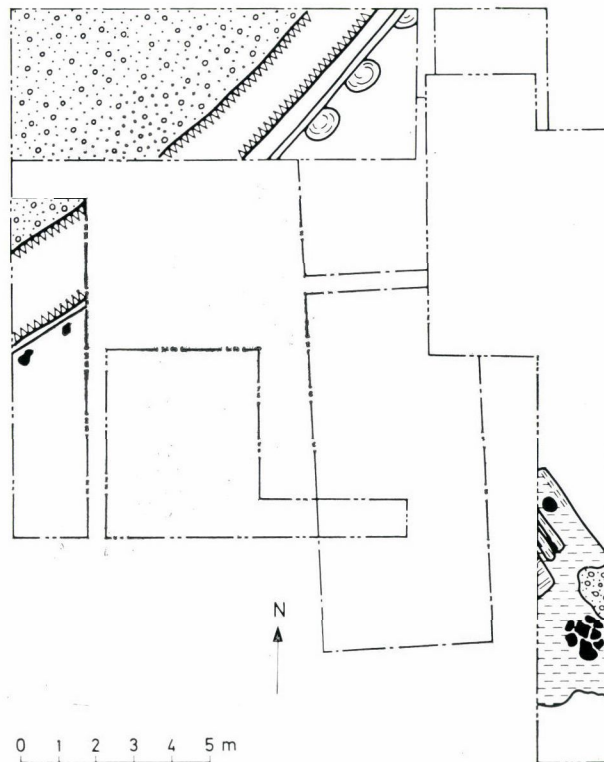


Abb. 38. Severisches Niveau des S-Teiles der Arbeitsstelle F

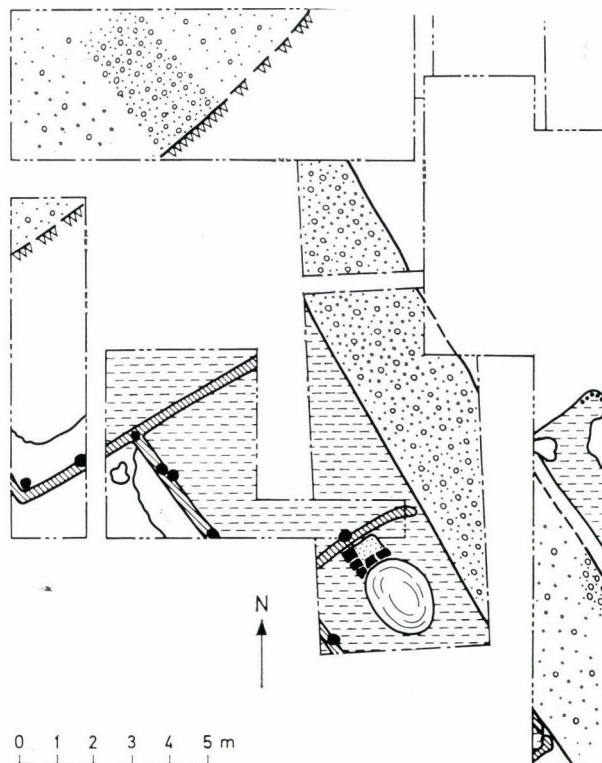


Abb. 39. Das während der Markomannen-Kriege vernichtete Niveau des S-Teiles der Arbeitsstelle F

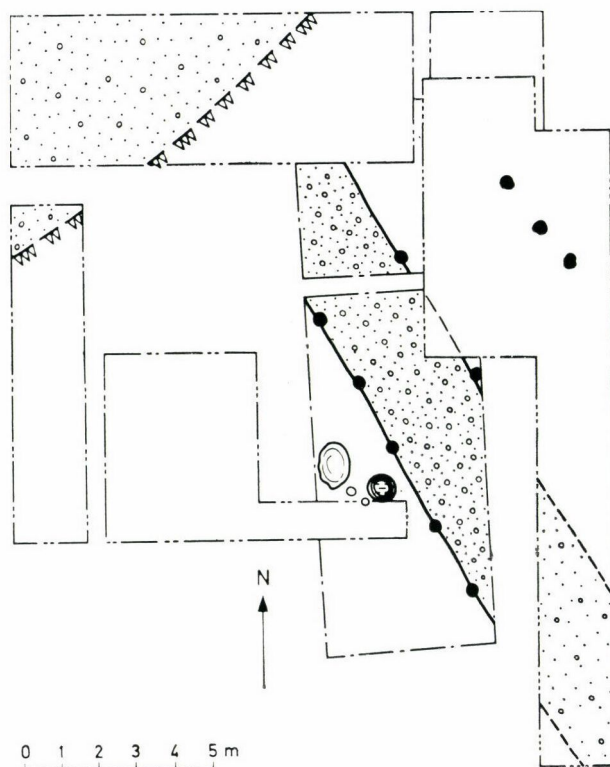


Abb. 40. S-Teil der Arbeitsstelle F: antoninisches-piuszeitliches Niveau

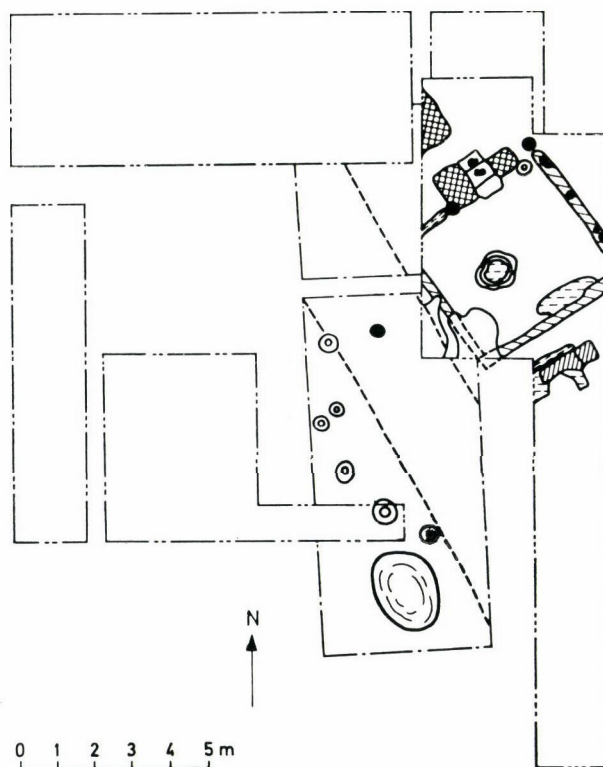


Abb. 41. S-Teil der Arbeitsstelle F: traianisch-hadrianisches Niveau

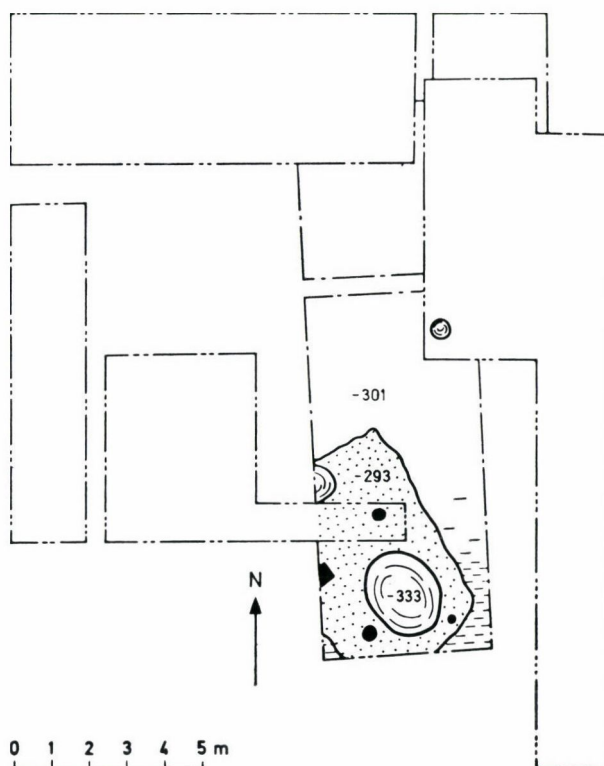


Abb. 42. S-Teil der Arbeitsstelle F: claudisch-domitianisches Niveau

Wahrscheinlich wurde an dieser Stelle zu dieser Zeit die Hauptstraße gebaut, die auf der ganzen Siedlung die Orientierung der Bauten bestimmt. An den beiden Straßenseiten gibt es einen Graben, in die Hauptstraße münden Nebenstraßen: eine von NW (2 m breit), die in der b. Phase beschottert wird; eine von SO (3 m breit), die in dieser Periode nur als Spurlinie spürbar ist. Es ist möglich, daß auch die Spuren der frühesten Steinbauten hierher gehören. Es kam viel Material zutage, hauptsächlich aus den Schichten der Phase c., da diese in der Feuerbrunst vernichtet wurde.

Periode 3.: Wir fanden diese auf einer dicken gelben Lehmschicht, vorläufig nur südöstlich von der Hauptstraße. Hier hat sie zwei Phasen von Antoninus Pius bis zur Markomannen-Zerstörung, die gesondert nicht datiert werden können:

a.: Die von SO her verlaufende Straße wird beschottert, an den beiden Seiten deuten Pfahllochreihen die Gebäude an. Hier fanden wir keine Balkenspuren.

b.: Auch zum zweiten Mal wird die Straße beschottert. An den beiden Straßenseiten fanden wir sehr große Räume, in deren Mauern mit Balkenfundament, bzw. daneben es auch Pfahllöcher gibt. Diese Fläche brannte ab.

Periode 4.: Auch nach der Markomannen-Zerstörung kann auf dem Gebiet SO von der Hauptstraße, in der Zeit der Severer Leben ausgewiesen werden. Über der von SO her verlaufenden Straße wurde in gleicher Orientierung wie die alten ein neues Haus gebaut, als ein Zeichen dafür, daß diese Straße nicht länger verwendet wurde, während die Hauptstraße weiterhin benutzt wurde. Viele Eingrabungen, Mischmaterial stören dieses Niveau (Abb. 43.).

Zwischen den letzten dörflichen Niveaus und des Steinhauses verging ca. ein Jahrhundert. Aus dieser Zeit kennen wir vorläufig keine Gebäude. Wir wissen aber, daß die Hauptstraße ständig verwendet wurde, da unsere Münzen aus dem III. Jahrhundert fast ausnahmslos hier zutage kamen. Diese Baupause wollen wir mit der abweichenden Kennzeichnung der Steinbauperioden andeuten:

Periode I.: Steinhaus in den ersten Jahrzehnten des IV. Jhs.

Periode II/A.: Niveauerhöhung und Erweiterung bis zur Straße in den vierziger Jahren des Jahrhunderts.

Periode II/B.: Kanalbau, Erneuerung.

Periode II/C.: Erweiterung in SW-Richtung entlang der Straße. Das Gebäude wird in den siebziger Jahren verlassen.

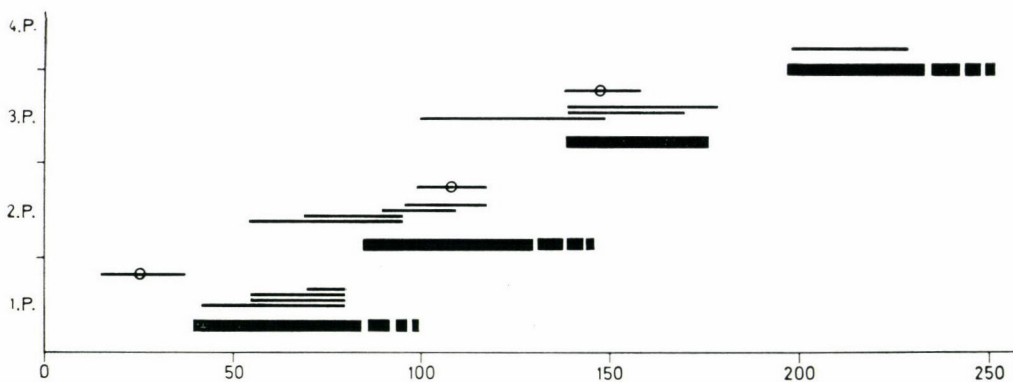


Abb. 43. Datierende Funde des S-Teiles der Arbeitsstelle F: Münzen und Sigillaten

Untenstehend möchten wir noch einige Probleme dieser Periodisierung, bzw. der ihre Grundlage bildenden Stratigraphie untersuchen:

Die Schichten der Perioden 3. und 4. konnten wir nur SO von der Hauptstraße untersuchen, da NW davon beim Bau des Steinhauses das Gebiet planiert wurde. Daß zur Zeit der 3. und 4. Periode auch hier Leben war, bestätigt eine interessante Fundgruppe. Von der dicken gelben Lehmsschicht, unter dem Fußboden-Niveau des Hauses in der Fläche B/VIII ging ein 140–160 cm tiefes Loch mit einem Durchmesser von 1 m aus. In diesem Loch fanden wir sehr viel graue Hauskeramik, verbrannte, deformierte Glasplatten-Bruchstücke und zwei Münzen. Die eine konnte nur als Großbronze aus dem II. Jahrhundert bestimmt werden, die andere ist die Münze von Trebonianus Gallus aus der Mitte des III. Jahrhunderts (29. und 33.).

Diese Grube beinhaltet auf der Fläche B/VIII das Fundmaterial, das wir von dem südlichen, am niedrigsten gelegenen Gebiet der Arbeitsstelle F kennen. Das blieb hier, weil man hier ein Loch damit füllen mußte. Es ist unwahrscheinlich, daß sie vom Gebiet der südlichen Abschnitte der Arbeitsstelle F hierher gebracht wurden. Meiner Meinung nach ist eine mit dieser Fundgruppe parallele Erscheinung die, in die Zeit von Antoninus Pius datierbare Sigillata, die wir unter den datierenden Funden unter dem Steinhaus als ein Fund mit sekundärem Fundort kennzeichneten, auf der Abbildung 32. Bei der Behandlung des Steinhauses haben wir schon über die, anlässlich der neuzeitlichen Gewinnung der behauenen Steine aufgewühlten Stellen gesprochen. Anlässlich einer solchen Aufwühlung konnte die antoninische Sigillata auf ihren sekundären Platz gelangen.

Die Parallelen des Fundmaterials der Grube auf dem Abschnitt B/VIII können auf dem S-Teil der Arbeitsstelle F in größerer Menge aufgefunden werden. Auf diesen niedrig gelegenen Teil wurde nämlich beim Beginn des Steinbaus der Schutt gefüllt. Das ist die Erklärung dafür, daß hier, so scharf abstechend von den armseligen Hütten der Umgebung, aus Stein behauener Säulenfuß, die Ecke eines Marmoraltars und andere solche Sachen in den Eingrabungen, Gruben zutage kamen, deren römischer Ursprung genauso offensichtlich ist wie ihr sekundärer Platz auf diesem Gebiet. Auf der Arbeitsstelle D kennen wir schon ein Antoninus-Pius-zeitliches Steinhaus. Es sieht so aus, daß es auch auf der Arbeitsstelle F eine reichere Antoninus Pius-Marcus Aurelius-zeitliche Periode gab, die reicher war als diese in der Arbeitsstelle D.

Die Zeitgenossen der Trebonianus Gallus-Münze können bereits nicht mehr auf dem S-Teil der Arbeitsstelle F aufgebunden werden. Dieses Stück schließt sich den Münzen aus dem III. Jahrhundert an, die ausnahmslos auf der Hauptstraße, bzw. in ihren Gräben oder in ihrer unmittelbaren Nähe zutage kamen. Diese werden wir später bei der Straße behandeln. Ihre Verteilung auf dem Gelände zeigt allerdings, daß diese Trebonianus Gallus-Münze ausnahmsweise so verhältnismäßig weit weg von der Straße gelangte (ca. 15 m).

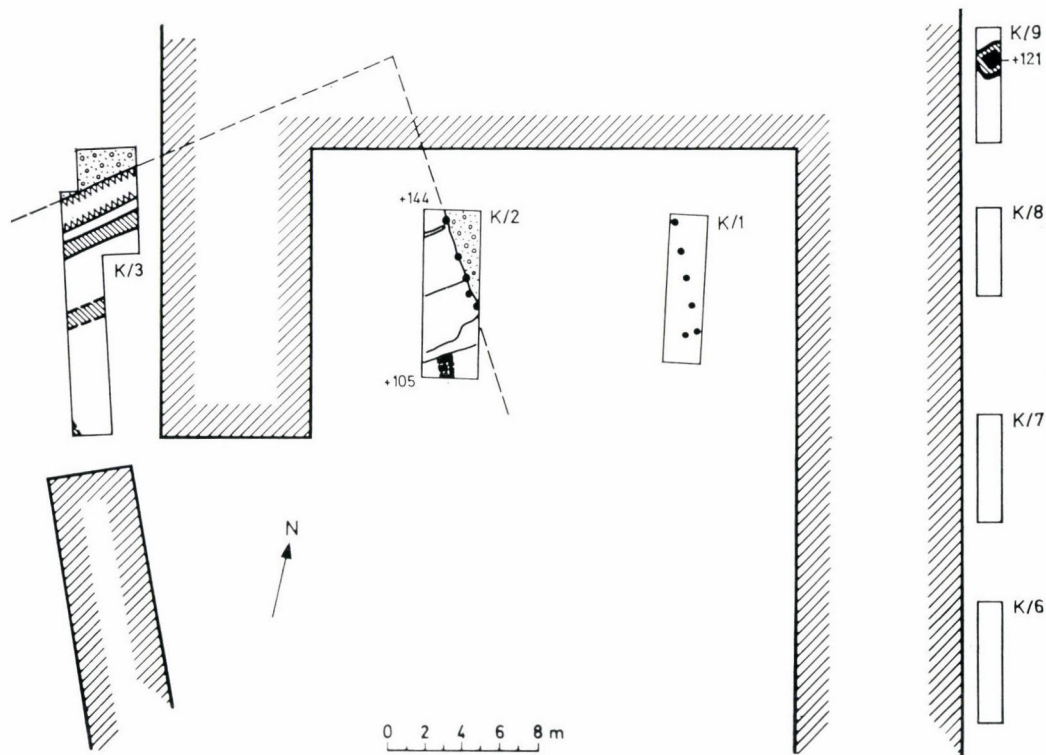


Abb. 44. Arbeitsstelle K

Arbeitsstelle K

Auf diesem Gebiet konnten wir nicht in regelmäßigen Abschnitten graben, wir konnten nur Gräbern, schmale Grabungsflächen auf den Stellen graben, wo das uns die öffentlichen Leitungen bzw. die Gebäude ermöglichten (Abb. 44).

Die Flächen K/1, K/2 und K/3 sind verhältnismäßig groß (16 m^2 , 27 m^2 bzw. 39 m^2), die Flächen K/4–K/9 sind Stücke eines langen, N-S gerichteten, 120 cm breiten Grabens.

Da diese Grabungsflächen auf dem ganzen Arbeitsgebiet K ziemlich zerstreut liegen, konnten wir keinen einzigen Raum vollständig erschließen. Zum Grundriß der Siedlung gewannen wir aber wichtige Angaben und auch die stratigraphischen Lehren sind wertvoll. Die Fläche K/1 ist $8 \times 2 \text{ m}$ groß und N-S gerichtet. Unter der oberflächlichen gemischten Schicht und einer neuzeitlichen Kieselschicht befindet sich eine dicke römische Schicht mit dem Fußboden-Niveau eines Hauses im N-Teil der Fläche. Auf diesem Fußboden fanden wir sehr viel Keramik (sowohl rote als auch graue), ein Feuerherd und zwei Bronzegegenstände. Wir fanden auch einige verkohlte Balkenbruchstücke, diese konnten aber zur Dachkonstruktion gehören und so haben wir bezüglich des Grundrisses des Raumes keinerlei Angaben. S. davon gibt es eine große Grube, darüber hinaus setzt sich das Fußboden-Niveau nicht mehr fort. Die Grube selbst gehört zum Fußboden-niveau, sie ist davon gerechnet 60 cm tief und hat einen Durchmesser von 3 m. Ihr Boden ist ganz gerade (Abb. 45).

Unter diesem Niveau folgt eine dicke sterile gelbe Schicht, die ein neues Fußboden-Niveau deckt. Unmittelbar darunter befindet sich noch ein Fußboden-Niveau. Grundrißmäßig können wir das nicht erklären. Die auf dem obersten Niveau gefundene Grube kommt aber auch hier vor, obwohl sie etwas kleiner ist. Südlich von dieser Grube ist die Stratigraphie immer einfacher, es gibt weniger Schichten. Der Grund dafür ist wahrscheinlich, daß es auf dem N-Teil Fußboden-

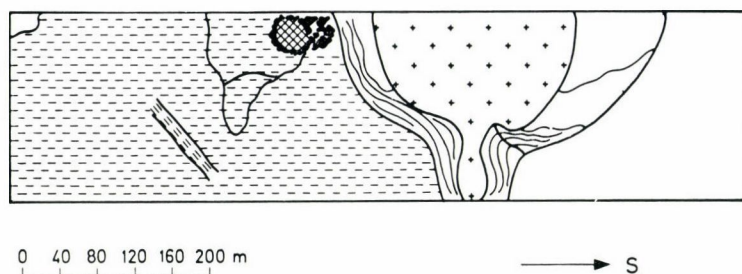


Abb. 45. Abschnitt K/1: Niveau der Verwüstung der Markomannen-Kriege

Niveaus gibt mit mehrmaligen Erneuerungen innerhalb einer Periode, während es auf dem S-Teil ein außerhalb des Hauses liegendes Gehniveau gibt.

Unter der grauen lehmigen Auffüllung unter den Fußboden-Niveaus gibt es ein neues zweischichtiges, beiderseitig verbranntes Niveau. Diese durchziehen bereits die ganze Grabungsfläche. Es sieht so aus, daß es hier Häuser mit anderem Grundriß gab. Die Grube schneidet dieses Niveau nur durch, sie ist aber älter als dieses. Sie ist also für diese Schichten nicht mehr charakteristisch.

Auf dem untersten Niveau, das wir noch teilweise erschließen konnten, fanden wir fünf Pfahllöcher mit einem Durchmesser von 30–40 cm, in Diagonalrichtung, verlaufend von der NW-Ecke der Fläche bis zur SO-Ecke und noch eins auf dem S-Teil der Fläche, das sich letzteren nicht anpaßte. Über die Funktion dieser Pfahllöcher wissen wir nichts, da beim Beginn ihrer Erschließung aus ihnen das Grundwasser hoch kam und wir hier mit der Arbeit aufhören mußten.

Die Fläche K/2 ist größer (27 m²), seine Breite von 3 m war auch hinsichtlich des Grundrisses glücklicher. Unter den neuzeitlichen Schichten fanden wir römerzeitlichen Schutt im mit Raseneisen, verbranntem Ton und Holzkohleresten vermischten Boden kam eine Münze von Constantinus II. zutage (46). In Verbindung mit dieser Münze konnten wir aber die Spuren keinerlei zeitgenössischen Gebäudes oder anderen Objektes ausweisen. Wahrscheinlich befand sich nur in der Nähe ein Gebäude im IV. Jahrhundert.

Unter diesem Schutt erscheint an manchen Stellen gelber Ton, woanders verbrannte Fußbodenniveauspuren. Diese Fußbodenniveauspuren sind noch zu aufgewühlt, daß sich daraus ein Grundriß hätte entfalten können. Es gab darin die Münze von Marcus Aurelius (27) und in die zweite Hälfte des II. Jhs. datierbare Sigillaten, die zusammen mit dem dicken Brand-Niveau auf die dem Markomannenkrieg unmittelbar vorangegangene Periode hindeuten (Abb. 46).

Unter dieser rußigen Schicht deckt gelber Ton fast die ganze Fläche. Eine Ausnahme bildet lediglich der Hausfleck auf dem S-Teil (Abb. 47 und 48).

Auf der Abbildung 47 ist ersichtlich, daß es nur mit seinem kleineren Teil auf dieser Fläche liegt. Es gibt drei kleineren Pfahllöcher und eine verbrannte Balkenspur darin, diese letztere konnte Teil der Balkenkonstruktion sein. Wir fanden hier Münzen aus dem II. Jahrhundert und Sigillaten aus der Zeit von Antoninus Pius. Darunter gab es, ähnlich zu den anderen Teilen der Fläche, auch hier gelben Ton, aber in einer dünneren Schicht als woanders.

Auf dem östlichen Gebiet der Fläche entfaltet sich, nach Säuberung des mit Strohlehm vermischten gelben Tons eine kieselige Straßenfläche, an deren Rand sich aus Raseneisensteinen eine Einfassung entlangzieht (Abb. 49). Westlich von dieser Straße standen Häuser, deren Fußbodenniveaus auf der Abbildung 46. sichtbar sind. Auf dem N-Teil der Fläche befand sich ein Raum mit gelbem, lehmigem, gewölbtem Fußboden. An der Seite zur Straße hin sind Balkenspuren sichtbar. Das ist kein Mauerfundament, eher Teil der Dachkonstruktion. Auf dem Fußboden kamen eine hadrianische Münze und in die Zeit von Traianus-Hadrianus datierbare Sigillaten

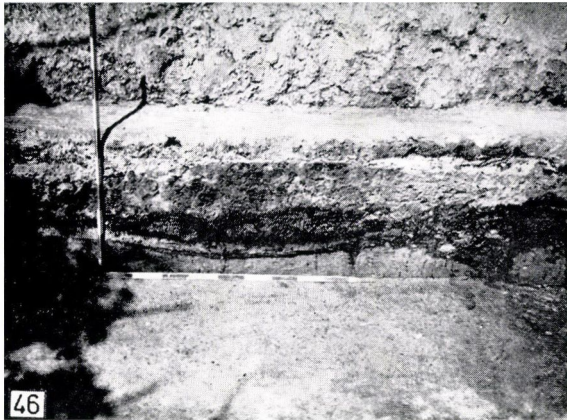


Abb. 46. Westprofil der Grabungsfläche K/2 der Brandschicht aus dem II. Jh.
Abb. 47. K/2: Antoninus-Pius-zeitliches Niveau des S-Hauses

zutage. Die S-Grenze des Raumes markiert der durch das gewölbte Fußbodenniveau gebildete Graben und ein Pfahlloch. Daneben bedeckt die Oberfläche des Fußbodens eines anderen Raumes holzkohlekörnige, lehmige, rußige Erde.

Von dem Haus auf dem südlichen Teil der Grabungsfläche trennt ihn Kiesel und ähnliche Steine wie im Straßensaum.

Diesen Schutt herausgegraben, stoßen wir auf einen mit Asche dünn bedeckten weißen Fußboden. Die Asche lag auf gelbem Ton, den eine traianische Münze in 101–102 datiert. Dieses Fußbodenniveau ist ebenfalls gewölbt. Die, seine Südgrenze markierenden Kiesel und Steine haben wir ausgefördert und wir fanden darunter das weiße Bodenniveau bedeckenden Schutt. Auf dieser Strecke trennt den mittleren und südlichen Hausfleck ein 25–30 cm tiefer Graben voneinander.

Das Fußbodenniveau des S-Hauses befindet sich ebenfalls auf gelbem Ton. Hier fanden wir einige, nebeneinander gelegte Ziegel neben der Wand. Ähnliches fanden wir schon in der Fläche B/VII. Daneben datierten das Niveau viele Gefäßbruchstücke, Gläser, Sigillaten aus der Zeit von Antoninus-Pius und traianische Münzen (Abb. 50).

Die Abbildung 47 zeigt eine weitere Schicht des Straßenniveaus, bzw. der sich daneben befindenden Räume. Die obere Kieselschicht der Straße abgetragen, fanden wir unter der ganzen Straßenoberfläche große Raseneisensteine. In einer Ebene mit dem Grund dieser Steine ist die Straße etwas breiter und die Häuser der dazu gehörigen Schicht liegen soviel östlicher als die sich darüber befindenden. Vom bisherigen N-Haus trennt sich in der NW-Ecke der Fläche ein vierter Raum ab, dessen Fußboden rötliche Asche bedeckt. Seine S-Grenze bildet ein niedergelegter Balken, wovon südlich sich eine rußige, schwarze Schuttschicht befand, ganz bis zur N-Grenze des mittleren Hausflecks. Diese Schicht entfernend gelangten wir zu einem ebenfalls rußigen, aber glatten Fußbodenniveau, worin wir einen kleinen Feuerherd (Dm.: 50–70 cm) mit Tellerquerschnitt fanden. In seinem rot gebrannten Tonbecken befand sich weiße Asche.

Die schon erwähnten Fußbodenniveaus des mittleren und südlichen Hauses freilegend, gelangten wir zu einer zusammenhängenden, verbrannten Fläche (Abb. 51). Diese Fläche läuft unter die Fußböden der beiden Räume auf dem N-Teil (siehe Abb. 51). All das bedeutet, daß die Räume auf dem N-Teil mehrere Erneuerungen erlebt haben als diese auf dem S-Teil, zur Zeit des im ganzen Abschnitt wahrnehmbaren Brandes wurde aber das ganze Niveau gleichmäßig vernichtet. Der rußige Fleck reicht nicht bis unter die Straße, nur die Häuser brannten ab. Zwischen diesen Häusern und der Straße zieht sich in ungleichmäßiger Entfernung, aber in einer Linie,

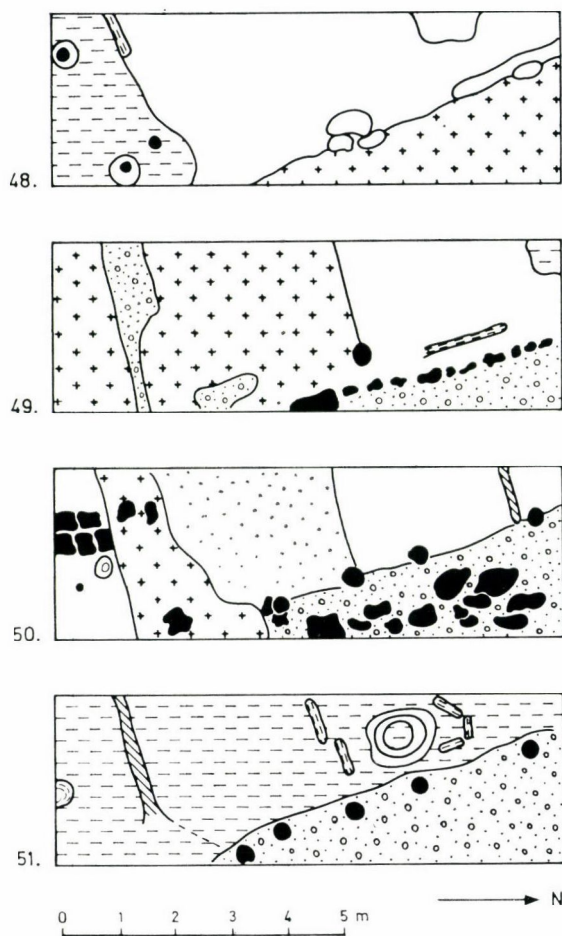


Abb. 48. K/2 Periode 8

Abb. 49. K/2 Periode 7

Abb. 50. K/2 Periode 6

Abb. 51. K/2 Periode 5

eine Pfahllochreihe entlang. Es sind fünf 20–25 cm breite, 60–70 cm tiefe Löcher. Eine ähnliche Erscheinung sahen wir auch schon in den Abschnitten C/I–II–III.

In der Kieselung der Straße fanden wir in die Zeit von Nerva-Traianus datierbare Sigillaten und auf den Fußböden der einheitlich niedergebrannten Häuser solche aus der Zeit von Claudius Vespasianus (Abb. 52).

Die Abbildung zeigt den Zustand der, der verbrannten, rußigen Vernichtungsschicht voranging. Dies ist eine gelbe, lehmige Fläche, worin wir aufgrund der auf dem Fußbodenniveau liegenden Balkenspuren in der früher schon behandelten Reihenfolge vier nebeneinander liegende Räume unterscheiden können. Zwar ist aus der Kieselung der Straße auch hier noch etwas erhalten geblieben, doch glauben wir nicht, daß die Straße älter als der verbrannte Fleck ist, in diesem Fall wäre nämlich auch die Straße rußig. Im Raum mit gelbem, lehmigem Fußboden fanden wir Sigillaten aus der Zeit von Cladius-Vepasianus.

Die Abbildung 53 wurde nach der Abräumung dieses Niveaus angefertigt. Dies ist eine weiße, mit Asche bedeckte Schicht, worauf die, an der Stelle der früheren Pfahllöcher nach unten gelangten Kieselflecken sowie zwei neue Pfahllöcher sichtbar sind, die wir nicht erklären können. Einen Hausfleck fanden wir hier nicht.

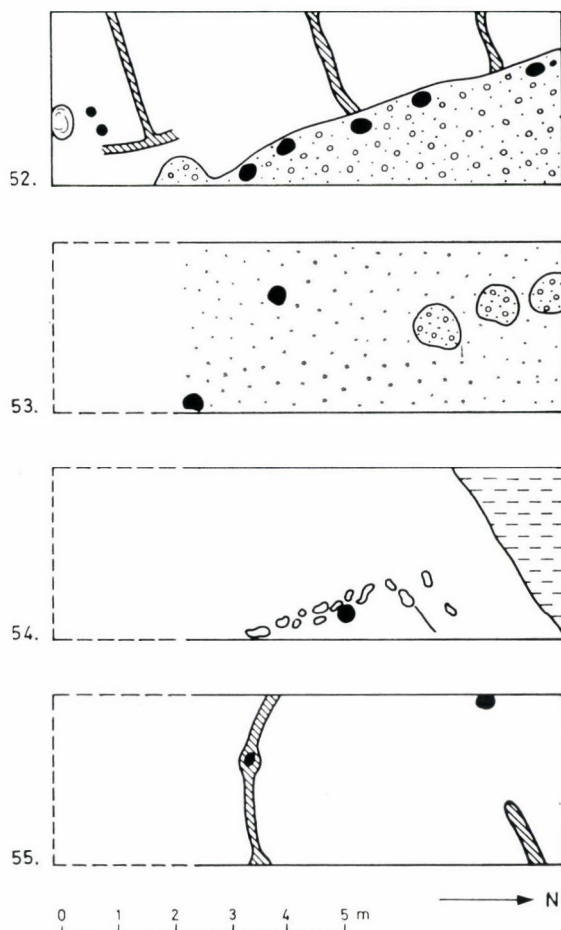


Abb. 52. K/2 Periode 4

Abb. 53. K/2 Periode 3

Abb. 54. K/2 Periode 2

Abb. 55. K/2 Periode 1

Auf Abbildung 54 sind wieder einige Siedlungerscheinungen sichtbar. Am nördlichen Abschnittprofil blieb die Spur eines rot gebrannten Fußboden-Niveaus erhalten, das genauso orientiert ist wie die bisherigen Räume in diesem Abschnitt, aber quer über die Spurlinie der späteren Straße. Ein anderer Hausfleck, wovon noch weniger sichtbar ist, ragt unter dem östlichen Abschnittprofil heraus. Sein größerer Teil befindet sich offensichtlich außerhalb der Grabungsfläche. Die sichtbaren Teile seiner SW- und NW-Wand markieren Lehmziegelbruchstücke. Entlang seiner NW-Wand ist auch ein Pfahlloch sichtbar. Das Haus datiert eine Münze von Claudius aus 41–45 (4). In diesem Niveau im südlichen Drittel des Abschnittes konnten wir nicht länger arbeiten, da dort die Schichten leicht eingefallen waren und sich leicht Grundwasser bildete. Die Abbildung 55 gibt über die letzten Siedlungsspuren ein bruchstückhaftes Bild. Hier fanden wir ein O-W gerichtetes Mauerfundament mit einem Pfahlloch (und eventuell noch mit einem unmittelbar unter dem O-Abschnittprofil). Die Orientierung der Mauer weicht von dieser der bisherigen ab und sie ist leicht gebogen. Äußerst wenig Material kam hier zutage, nur einige Keramikbruchstücke.

Unter dieser Schicht befand sich eine lehmige, gelbgraue, unberührt erscheinende Jungfernerde (den Schnitt des Abschnittes siehe auf Abbildung 56).

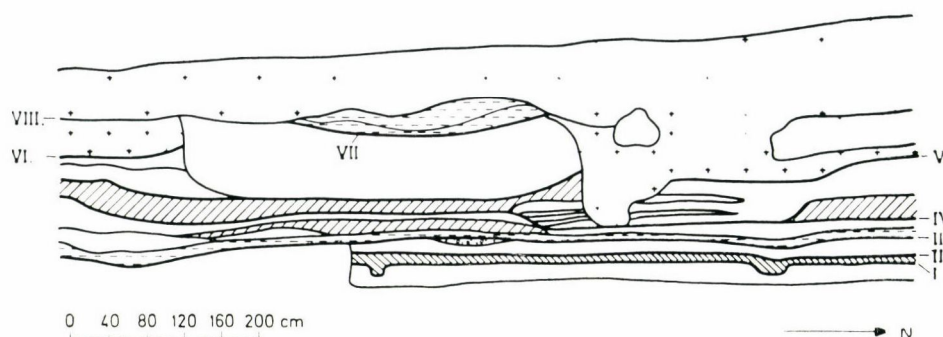


Abb. 56. K/2 Schnitt der W-Wand

Zusammengefaßte Ergebnisse der Erschließung der Grabungsfläche K/2:

Periode I. Ein den Gegebenheiten des N-S abfallenden Geländes sich anpassend orientiertes Haus mit leicht gebogener Mauer, das im ersten Drittel des I. Jahrhunderts u. Z. oder noch früher gebaut wurde.

Periode II. Neue Siedlungsordnung, die die Richtung der Spurlinie der in der Nähe des Abschnittes verlaufenden Hauptstraße bestimmt. Vom Anfang des mittleren Drittels des I. Jahrhunderts werden Häuser mit Lehmmauer gebaut.

Periode III. Die Spurlinie einer Nebenstraße entfaltet sich, die annähernd senkrecht zur Hauptstraße sein konnte. Daneben zu einem Gebäude gehörende Räume mit gemeinsamer Wand. Die Wände haben ein Balkenfundament. Diese Periode konnte mit der zweiten Hälfte des I. Jahrhunderts beginnen.

Periode IV. Nach einer Feuerbrunst werden die Häuser neugebaut und es wird daneben eine bekieselte Straße gebaut. Zwischen den Häusern und der Straße verläuft eine Pfahllochreihe. All dies entstand im letzten Drittel des Jahrhunderts.

Periode V. Das Niveau der Straße wird spätestens zur Zeit der Jahrhundertwende mit Raseneisensteinen angehoben. Die Spurlinie verschiebt sich leicht nach Osten, zwischen den neuen Fußbodenschichten und der neuen Straße gibt es bereits keine Pfahlöcher mehr. Auf den Fußböden befanden sich traianische und hadrianische Münzen und bis Antoninus Pius datierbare Sigillaten. Diese Periode konnte in der ersten Hälfte des II. Jhs. existieren.

Periode VI. Den größeren Teil des Abschnittes deckt eine dicke gelbe Lehmschicht, aber auf den Fußbodenniveaus über dem Hausfleck im S-Teil können die Sigillaten von Antoninus Pius kontinuierlich aufgefunden werden.

Periode VII. Über dem gelben Ton befindet sich wieder ein Fußbodenniveau, das von einer dicken Brandschicht bedeckt wird. Darin befand sich eine Münze von Marcus Aurelius. Es ist offensichtlich, daß die Brandschicht mit dem Markomannen-Einbruch in Verbindung steht.

Periode VIII. Nach dieser Periode treffen wir in der Fläche K/2 auf keine Lebenszeichen. Grund dafür kann die neuzeitliche Planierung sein, aber auch das, daß die Häuser hier nicht neugebaut wurden. In der römisch-zeitlichen Schuttschicht unterschiedlicher Dicke ist unser letzter datierender Fund von hier die Münze von Constantius II.

Die datierenden Funde der Fläche K/2 folgen schön der lückenlosen Stratigraphie, die wir in unserer Beschreibung darstellten (Abb. 57). Die letzte Münze (Constantius II.) haben wir nicht mehr hineingenommen, da sie keine organische Beziehung zu den vorangegangenen Perioden hat.

Die Grabungsfläche K/3 ist der größte auf diesem Arbeitsplatz. Seine Form und Größe hat außer den Möglichkeiten das bestimmt, daß sich dieser Abschnitt auch hinsichtlich des Grundrisses als wichtig erwies (Abb. 58).

Unter den oberflächlichen gemischten Schichten gab es eine Steinmauer bzw. die Spuren eines Steinwandfundaments oder einer Steingewinnung (?). Diese Mauer wurden nach der allgemein bekannten Orientierung gebaut, zwei sind miteinander, in einer Entfernung von 3 m parallel, und eine ist in der SW-Ecke des Abschnittes dazu parallel. Die nördlichste konnte die Hauptmauer des Gebäudes sein, da NW davon ein ca. 1,5 m breiter, damit paralleler Graben verläuft und es darüber hinaus eine kieselige Straßenoberfläche gibt. Auf dem dünnen Streifen zwischen dem Graben und dem Gebäude kennzeichnen viele gebrochene Tegulas und verkohlte Balkenreste die abgebrochene Dachkonstruktion. Im Graben und am Mauersockel fanden wir einige Basaltplatten, die offensichtlich von der Straße stammen.

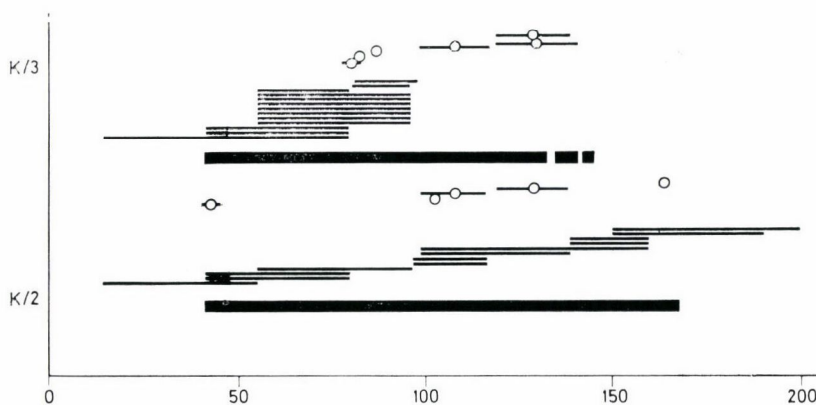


Abb. 57. Datierende Funde der Arbeitsstelle K: Münzen und Sigillaten

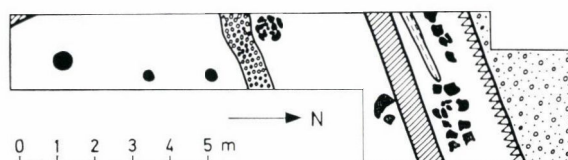


Abb. 58. Hadrianisches Niveau der Grabungsfläche K/3

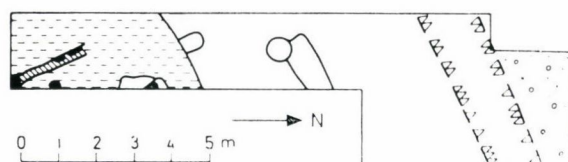


Abb. 59. Flavisches Niveau der Grabungsfläche K/3

Nur vom SO-Rand der Straße konnte eine Schnittskizze angefertigt werden (Abb. 60), die fünf, eventuell sechs Kieselungsschichten zeigt. Das erschließbare Gebiet ist zu klein, um auch an dieser Stelle die Straßenperioden ausweisen zu können. Dazu war es aber groß genug, um zu zeigen, daß diese keine Nebenstraße war, sondern ein neuer Punkt der Hauptstraße.

Aus dem, mit dem Gebäude gleichen Niveau des Grabens kam eine hadrianische Münze zutage (20). Ebenfalls im Graben, 160 cm tief kam unter dem Fundamentniveau des Hauses eine in 32–31 v. u. Z. datierbare Prägung von Marcus Antonius zutage. Das ist die früheste Münze, die wir im Verlaufe unserer bisherigen Arbeiten gefunden haben.

Zwischen den Mauern des Gebäudes gibt es eine gleichmäßige, 10–15 cm dicke gelbe Lehmschicht, worauf hier und da Tegula-Bruchstücke liegen. Darunter liegt ein Fußbodenniveau- und zwischen den beiden kamen Fresko- und Putzstücke zutage. Diese Schichtreihe hat ein Steinfundament, wurde aus Lehmziegeln gebaut und deutet auf ein verputztes, bemaltes Haus hin. Auf dem Fußboden, unter den Fresko-Bruchstücken stießen wir auf eine traianische Münze, die wie die Münze am Grabenufer dieses Haus in das erste Drittel des II. Jhs. datiert. Im Fußboden des Hauses haben wir auch drei Pfahllöcher erschlossen, deren Rolle nicht geklärt ist.

Die Datierung des beschriebenen Hauses halten wir für besonders interessant in Kenntnis der Tatsache, daß im Abschnitt K/2, bzw. auf der Arbeitsstelle F über der hadrianischen Schicht auch mehrere spätere Schichten lagen. Auch das ist wichtig, daß hier die Spuren eines Steinbaus oder zumindest einer Lehmhütte mit Steinfundament zutage kamen. Diese Tatsache kann als

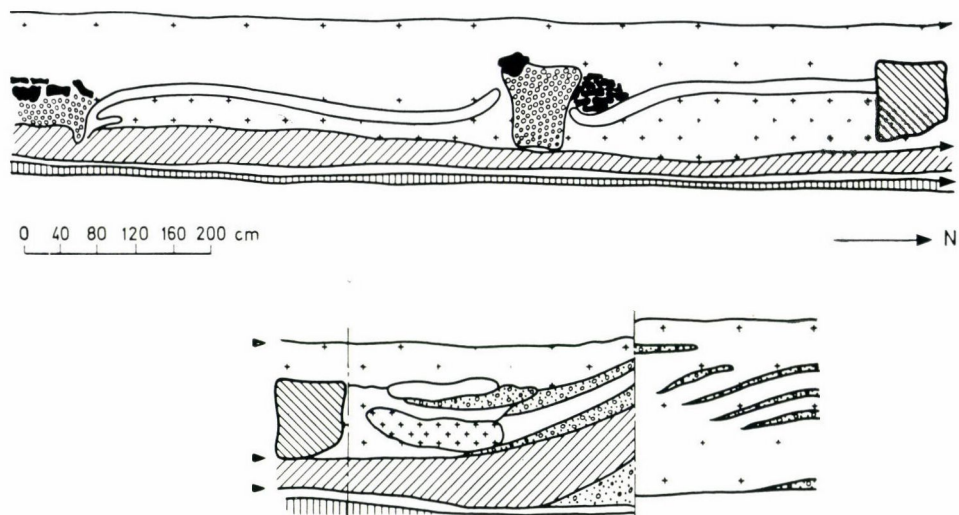


Abb. 60. Schnitt der W-Wand der Grabungsfläche K/3 mit den Kieselschichten der Hauptstraße

die Parallele des im Abschnitt A/VIII gefundenen Steinfeilers betrachtet werden, der auf der Arbeitsstelle F in der hadrianischen Schicht als Steinbauangabe allein stand.

Unter dem Fußboden-Niveau des Gebäudes fanden wir in den verschiedenen Schichten die Münzen der Kaiser Flavius, Titus, Domitianus (7, 8, 9), sowie Sigillaten aus der Zeit von Nero-Domitianus. Vom Gesichtspunkt des Grundrisses konnten wir diese nicht bewerten, da wir keine zusammenhängende Erscheinungsgruppe fanden.

Im S-Teil des Abschnittes, 160 cm tief, fanden wir eine mit dem Allgemeinen gleichgerichtete Balkenspur, und an seinem Ende beim S-Abschnittprofil gab es ein Pfahlloch. Auf diesem Niveau brannte dieser Teil der Arbeitsstelle K ab, wir können ihn also mit der III. Periode der Fläche K/2 identifizieren. Tiefer konnten wir hier nicht graben, da das Grundwasser hervorschoß (Abb. 59).

Unter den, die Fläche K/3 datierenden Funden überschreiten die Sigillaten nicht die Zeit von Nerva, aber diese lagen alle unter dem, mit gelbem Lehm bedeckten Fußboden-Niveau. Die Münzen reichen bis Hadrianus und geben auch das Alter des Hauses mit Steinwandfundament an (siehe Abb. 57).

An der Ostseite des Arbeitsplatzes K, in einem langen, N-S gerichteten Streifen eröffneten wir die Abschnitte K/4—K/9. Unter diesen schoß in den ersten beiden — K/4 und K/5 — auf dem Niveau der Erscheinung der römerzeitlichen Schichten das Grundwasser hervor.

In den anderen Grabungsflächen konnten wir auch in römischen Schichten graben, aber eine vollständige Stratigraphie haben wir in keinem von ihnen erhalten können, da man auf diesem engen Platz die Erde nicht ausgraben konnte. In den Abschnitten K/6—K/9 haben wir aber die für die ganze Siedlung charakteristische dicke gelbe Lehmschicht gefunden, worüber sich, die durch die Markomannen vernichtete Schicht (in der Fläche K/8 Schichten) befindet. Besonders interessant ist, daß wir in der Fläche K/9 auf einem aus Raseneisen gebauten Fuß auch eine Monolith-Steinbasis erschlossen haben (siehe Abb. 44). Ihre Höhe beträgt 57—60 cm, ihre Breite 80 × 73 cm. Der Stein ist NO-SW orientiert, ähnlich zu den anderen Steinobjekten auf diesem Arbeitsplatz. Kein Zeichen deutet darauf hin, daß der Stein die Komponente irgendeiner Mauer sein konnte, obwohl es möglich ist, daß sich dieses außerhalb des O-Profiles des Abschnittes an eine Mauer anschließt.

Die Grabungen auf der Arbeitsstelle K haben den Grundriß der Siedlung an manchen Punkten weiterentwickelt: wir fanden einen weiteren Punkt der Hauptstraße, woneben ein had-

rianisches Haus mit Steinfundament stand. Zu dieser Hauptstraße fast senkrecht verlief eine Nebenstraße, die im Abschnitt K/2 zutage kam. Ebenfalls einige Meter von der Hauptstraße entfernt konnte das Gebäude stehen, dessen Elemente die Monolit-Steinbasis sein konnte. Dieses Objekt gehört zu dem, infolge des Einbruches der Markomannen vernichteten Niveau.

Die Arbeitsstellen L (L/I—II—III—IV) und M haben wir ebenfalls auf der Abbildung 1 angegeben. Unsere hier durchgeführten Grabungen haben aber keine nennenswerten Ergebnisse.

Das, südlich vom Fluß Zala liegende Gebiet, wo wir eine weitere Strecke der Hauptstraße vermuten, haben wir mit keinem Buchstaben gekennzeichnet (siehe auf Abbildung 1). Auf einem gut wahrnehmbaren Streifen verdorrte der Mais auf der markierten Stelle. Unsere Beobachtungen hat auch die instrumentale Prüfung bestätigt, mit den Grabungen haben wir hier aber noch nicht begonnen.

F. Redő

MÜNZEN

Marcus Antonius

- | | |
|------------------------|----------|
| 1. Denar — Roma, 31—32 | K3 — 130 |
| A: ANT AVG III VIR RPC | |
| R: LEG ... | |
| BMC? | |

Tiberius

- | | |
|--|-----------|
| 2. As — Roma, 15—16 | CI—II 100 |
| A: TI CAESAR DIVI AVG F AVGVST IMP VII | |
| R: PONTIF MAXIM TRIBVN POTEST XVII SC | |
| BMC 68 | |

Claudius

- | | |
|---------------------------------------|-------------|
| 3. Sestertius — Roma, 41 | F Streufund |
| A: TI CLAVDIVS CAESAR AVG PM TRP PP | |
| R: SPES-AVGVSTA SC | |
| BMC 124 | |
| 4. As — Roma, 41—45 | K2 |
| A: TI CLAVDIVS CAESAR AVG PMAX TRP PP | |
| R: CONSTANTIAE-AVGVSTI SC | |
| BMC 140 | |

Germanicus

- | | |
|---|------------|
| 5. Sestertius — Roma, 43 | B VIII 197 |
| A: GERMANICVS CAESAR TI AVG F DIVI AVG N | |
| R: TI CLAVDIVS CAESAR AVG GERM PM TRP IMP PP SC | |
| BMC 214 | |

Nero

- | | |
|--|------------|
| 6. As — Roma, 64—66 | B VIII 220 |
| A: NERO CAESAR AVG GERM IMP | |
| R: PACE PR TERRA MARIQ PARTA IANVM CLVSIT SC | |
| BMC 225 | |

Titus

- | | |
|--------------------|------------|
| 7. Denar — ? 79—81 | K3 120—140 |
| A: ? | |
| R: ? | |

Domitianus

8. As — Roma, 81 K3 — 90
 A: IMP D CAES DIVI VESP F AVG PM TRP PP COS VII
 R: CERES-AVGST SC
 BMC 515
9. Dupondius — Roma, 86 K3 — 165
 A: IMP CAES DOMIT AVG GERM COS XII CENS PER PP
 R: VIRTUTI AVGVSTI SC
 BMC 384
10. As — Roma, 87 K2 108
 A: IMP CAES DOMIT AVG GERM COS XIII CENS PER PP
 R: VIRTUTI-AVGSTI SC
 BMC 404
11. Denar — Roma, 92 A/V — 70
 A: IMP CAES DOMIT AVG-GERM PM TRP XI
 R: IMP XXI COS XVI CENS PP
 BMC 194
12. As — ? 81–96 M 1 135
 A: ?
 R: ?

Nerva

13. As — Roma, 96–98 A/VIII — 200
 A: ?
 R: ?

Traianus

14. Dupondius — Roma, 101–102 K/2 — 195
 A: IMP CAES NERVA TRAIAN AVG GERM PM
 R: TR POT-COS III PP SC
 BCM 748
15. As — Roma, 104–111 B/VIII — 170
 A: IMP CAES NERVAE TRAIANO AVG GER DAC PM TRP COS
 V PP
 R: SPQR OPTIMO PRINCIPI SC
 BMC 895 oder 935
16. ? — Roma, 104–111 K/2 Streufund
 A: ?
 R: SPQR OPTIMO PRINCIPI SC
 BMC ?
17. As — Roma, 98–117 K/3 — 70
 abgenützt
18. As — Roma, 98–117 K/2 — 160
 abgenützt
19. Sestertius — Roma, 98–117 C/VI — 20
 abgenützt

Hadrianus

20. Denar — Roma, 119–138 K/3 110–120
 A: IMP CAES TRAIAN HADRIANVS AVG
 R: PM TRP-COS III
 BMC 163
21. As — Roma, 119–138 B/VIII — 175
 A: HADRIANVS-AVGSTVS
 R: SALVS AVGVSTI COS III SC
 BMC 1349

22. As — Roma, 119–138 F Streufund
 A: HADRIANVS-AVGVSTVS
 R: SALVS AVGVSTI COS III SC
 BMC 1349
23. As — Roma, 119–138 K/2
 A: HADRIANVS-AVGVSTVS
 R: SALVS AVGVSTI COS III SC
 BMC 1349
24. As — Roma, 119–138 K/3
 A: HADRIANVS-AVGVSTVS
 R: COS-III SC
 BMC 1380

Antoninus Pius

25. As — ?, 138–161 Streufund
 abgenützt
26. As — ?, 138–161 E/II 30
 abgenützt

Marcus Aurelius

27. Sestertius — Roma, 163–164 K/2 — 86
 A: M AVREL ANTONINVS AVG ARMENIACVS PM
 R: TRP XVIII-IMP II COS III SC
 BMC 1088
28. Dupondius — Roma, 173–174 M/1 — 95
 A: M ANTONINVS AVG TRP XXVIII
 R: IMP VI-COS III SC
 BMC 1473

II. Jahrhundert

29. As — ?, ? B/VIII — 40–60
 abgenützt
30. As — ?, ? K/2 Streufund
 abgenützt
31. As — ?, ? K/2 — 160
 abgenützt

Iulia Domna

32. Sestertius — Roma, 196–209 C/V — 30
 A: IVLIA-AVGVSTA
 R: IVNONI LVCINAE SC
 BMC 771

Trebonianus Gallus

33. Antoninianus — ?, 251–253 B/VIII 50
 A: IMP C C VIB TREB GALLVS AVG
 R: PRINCIPI I-VVENT
 RIC nh

Volusianus

34. Antoninianus — ?, 251–253 —C/III
 A: ... B VOL ...
 R: abgenützt

Gallienus

35. Antoninianus — Roma, 253—268
 A: GALLIENVS AVG
 R: APOLLINI CONS AVG
 RIC 167
36. Antoninianus — Roma, 253—268
 A: GALLIENVS AVG
 R: APOLLINI CONS AVG
 RIC 165 oder 166
37. Antoninianus — Mediolanum, 253—268
 A: CALLIENVS AVG
 R: ORIE-N-S AVG
 RIC 494
38. Antoninianus — ?, 253—268
 abgenützt

III. Jahrhundert

39. Antoninianus — ?, ?
 abgenützt

Diocletianus

40. Follis — Siscia, 302
 A: IMP DIOCLETIANVS PF AVG
 R: SACRA MONET AVGG ET CAESS NOSTR
 RIC 138a

Licinius filius

41. Aes 3 — Thessalonica, 320
 A: LICINIVS IVN NOB CAES
 R: VIRTUS-EXERCIT VOT PR
 RIC 79

Constantinus I

42. Aes 3 — Siscia, 318—19
 A: IMP CONSTANTINVS AVG
 R: VICTORIAE LAETAE PRINC PERP VOT PR
 RIC 54
43. Aes 3. — Ticinum, 320—21
 A: CONSTAN-TINVS AVG
 R: DN CONSTANTINI MAX AVG VOT XX
 RIC 140

Crispus

44. Aes 3 — Ticinum, 320—21
 A: CRISPVS NOB CAES
 R: DOMINORVM NOSTRORVM CAESS VOT V
 RIC 148

Constans

45. Aes 3 — Siscia, 334—35
 A: FL CONSTANTIS BEA C
 R: GLOR-IA EXERC-ITVS
 RIC 238

Constantius II

46. Aes 3 — ?, 337—41 A: abgenützt R: Gloria exercitus Typ		K/2 75—80
47. Aes 3 — ?, 337—41 A: abgenützt R: Gloria exercitus Typ		E/VIII unter den Steinen der Straße
48. Aes 3 — Siscia, 341—46 A: CONSTANTI-VS PF AVG R: VICTORIAE DD AVGGQ NN LRBC 792	$\frac{ }{\cdot \Delta \text{SIS} \cdot}$	M/1 — 70
49. Aes 3 — ?, 341—46 A: abgenützt R: Typ Victoriae dd avggq nn		M Streufund
50. Aes 3 — ?, 341—46 A: abgenützt R: Typ Victoriae dd avggq nn		M/1 70
51. Aes 3 — ?, 346—50 A: DN CONSTAN-TIVS PF AVG R: FEL TEMP REPARATIO Phoenix		K/1 Streufund
52. Aes 3 — ?, 346—50 A: abgenützt R: Typ Fel temp Phoenix		F Streufund
53. Aes 3 — Siscia, 346—350 A: DN CONSTAN-TIVS PF AVG R: FEL TEMP REPARATIO Navis LRBC 1129	$\frac{ }{\cdot \text{SIS} \cdot}$	—C/II auf der Straße
54. Aes 2 — Siscia, 351 A: DN CONSTAN-TIVS PF AVG R: CONCORDIA-MILITVM LRBC 1183	$\frac{\text{III} }{\zeta \text{SIS} \sim}$	Streufund
55. Aes 2 — ?, 346—54 A: abgenützt Δ R: Typ Fel temp		A/V 50
56. Aes 3 — ?, 346—61 A: DN CONSTAN-TIVS PF AVG R: Typ Fel temp		B/V
57. Aes 3 — ?, 346—61 A: abgenützt R: Typ Fel temp		K/6 Streufund
58. Aes 3 — ?, 346—61 A: abgenützt R: Typ Fel temp		A/VIII—B/VIII
59. Aes 2 — ?, 351—54 A: abgenützt R: Typ Fel temp	$\frac{\Gamma }{\cdot \text{SIS} \cdot}$	M Streufund
60. Aes 3 — Siscia, 355—61 A: DN CONSTAN-TIVS PF AVG R: Typ Fel temp	$\frac{\text{M} }{\cdot \text{SIS} \cdot}$	A/V 50
61. Aes 3 — Cyzicus, 351—61 A: DN CONSTAN-TIVS PF AVG R: FEL TEMP-REPARATIO LRBC 2496 oder 2498	$\frac{ }{\text{SMKB}}$	B/VI 40

62. Aes 4 — ?, 355—61
A: abgenützt
R: Typ Spes
Constantius Gallus
—C/III
auf der Straße
63. Aes 2 — Nicomedia, 351—54
A: DN CONSTANTI-VS NOB CAES
R: FEL TEMP REPARATIO
LRBC 2303
Iulianus Caesar
—C/II
auf der Straße
64. Aes 4 — Siscia, 355—61
A: DN IVLIAN-VS NOB C
R: SPES REI-PVBLICE
LRBC 1247
Iulianus Augustus
C/II 30
65. Aes 3 — Sirmium, 361—63
A: DN FL CL IVLI-ANVS PF AVG
R: VOT X MVLX XX
LRBC 1619
Iulianus Augustus
E/VIII
auf der Straße
66. Aes 3 — Sirmium, 363—64
A: DN IOVIA-NVS PF AVG
R: VOT V MVLX X
LRBC 1624
Iovianus
F Streufund
67. Aes 3 — Siscia, 367—75
A: DN VALENTINI-ANVS PF AVG
R: SECVRITAS-REIPVBLICAE
RIC 15a/XI—XII LRBC ?, Lányi 8—10 = 368
Valentinianus I
F Streufund
68. Aes 3 — Siscia, 367—75
A: DN VALENTINI-ANVS PF AVG
R: GLORIA RO-MANORVM
RIC 14a/XIII, LRBC 1315, Lányi 11 = 369
E/VIII 70
69. Aes 3 — Thessalonika, 367—75
A: DN VALENTINI-ANVS PF AVG
R: SECVRITAS-REIPVBLICAE
RIC 27a/XXXVII, LRBC 1801
E/VIII —100
70. Aes 3 — Aquileia, 364—67
A: DN VALENTINI-ANVS PF AVG
R: RESTIVT-TOR REIP
LRBC 961
E/VIII
auf der Straße
71. Aes 3 — Siscia, 364—67
A: DN VALEN-S PF AVG
R: GLORIA RO-MANORVM
RIC 5b/III, LRBC 1280, Lányi 3 = 366 (?)
Valens
—C/II 150
72. Aes 3 — Siscia, 364—67
A: DN VALEN-S PF AVG
R: SECVRITAS-REIPVBLICAE
RIC 7b/V—VII, LRBC 1289 oder 1297 Lányi 5—6 = 367
C/IX —50

73. Aes 3 — Constantinopolis, 367—75 A: DN VALEN-S PF AVG R: GLORIA RO-MANORVM RIC 41/a/1, LRBC 2091	$\frac{*}{\text{CONSB}} \mid \Omega$	E/VII auf der Straße
74. Aes 3 — ?, 364—75 A: DN VALEN-S PF AVG R: Typ Securitas		B/V auf der Straße
75. Aes 3 — ?, 364—75 A: DN VALEN-S PF AVG R: Typ Securitas		C/IX —50

IV. Jahrhundert

76. Follis — ?, ? abgenützt		K/1 Streufund
77. ? — ?, ? abgenützt		L/1 —158
78. Aes 3 — ?, ? abgenützt		L/4 —70
79. Aes 2 — ?, ? abgenützt		M Streufund
80. Aes 3 — ?, ? abgenützt		—C/II 50
81. Aes 2 — ?, ? abgenützt		K/2 220

V. Lányi

TERRA SIGILLATEN

Oberitalische Auflageware

a) Teller mit Steilrand (catinus pedalis).

1. Randbruchstück eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,2 mit Steilrand (unterhalb der Leiste eine Rille) mit Auflage eines Blattes (kleiner als Vágó 16, vgl. K. Póczy, I problemi della ceramica romana di Ravenna della Valle padana e dell' alto Adriatico. Bologna 1972. S. 268, Abb. 5) das zu einem Gehänge gehört. Rdm: etwa 28 cm. Ton: rosenfarbig, hart gebrannt, Glanzton: glänzend, orangerot, von guter Qualität. FO: Fläche K/2, auf dem oberen Fußboden-Niveau, 220 cm. (Abb. 61, 1).

2. Randbruchstück eines Tellers ähnlich Nr. 1 mit Randrille auf der Innenseite. Ton: wie vorher, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange. FO: Fläche B/VI, graue, oberhalb des gelblichen Lehms, 190—230 cm.

b) Teller mit Steilrand (= catinus bessalis).

3. Randscherben eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3, 3 (dünnwandig, unterhalb der Leiste eine Rille) mit Auflage eines Fiederblattes, das zu dem henckelförmigen Gehänge (Gabler 45, Pe Taf. LXXXVII. 13, Gr. 75) gehört und einer 12 blättrigen Rosette (Gabler 36, Pe Taf. XXXVII. 12, Gr. 552) aus den Typen des C · T · SVC (C · T · S). Rdm: etwa 17,5 cm. Ton: ziegelrot, Glanzton: glänzend, orangerot. FO: Fläche K/7, Grube, 218—278 cm. (Abb. 61, 2).

4. 3 Rand- und Bodenstücke eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3, 3 (dünnwandig, unterhalb der Leiste Rille), mit einem Strichelring auf der Innenseite. Auflage: Girlande wie Nr. 3- vgl. Pe Taf. XIII. 29, Gr. 34; Maske (Gabler 5, Pe Taf. XXXVII. 12, Gr. 552) die zum Bildstempelvorrat des C · T · SVC gehören. Rdm: etwa 17,5 cm. Vgl. Pe Taf. XII. Ton: ziegelrot, hartgebrannt, Glanzton: glänzend, dunkelorange. FO: aus der Grube am N-Rand der Fläche K/6, 170—250 cm. (Abb. 61, 3).

5. Randbruchstück eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3, 3 (mit stärkerer Wand, unterhalb der Leiste Rille) mit Auflage eines Fiederblattes ähnlich Nr. 3. Ton: rosenfarbig, Glanzton: leicht glänzend, dunkelrot. FO: Fläche K/7, 180—218 cm.

6. Rand- und Bodenstück eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit einem Strichelring auf der Innenseite des Bodens. Auflage: 12 blättrige Rosette (Stenico 98 = Gabler 36) aus den Typen C · T · SVC. Rdm: etwa 17,5 cm. Ton: ziegelrot, Glanzton: glänzend, dunkelorange. FO: Fläche K/3. Gelblicher Lehm, 160—170 cm. (Abb. 61,4).

7. Randscherben eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 (dünnwandig, ohne Rille) mit Auflage eines Stierkopfes (Pl Taf. CLVII. 4, Gr. 684) und einer Girlande (Gabler 45, Pl Taf. CXXXI. 1, Gr. 567) aus den Typen des SEC · C · T. Rdm: etwa 17—18 cm. Ton: hellbeige, nicht hart gebrannt, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange. FO: Fläche C/VIII, graue Einfüllung mit Asche, Grube, 170—195 cm (Abb. 61,5).

8. Randscherben eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit höherem und stärkerem Rand. Unterhalb der Leiste und auf der Innenseite des Randes Rillen. Auflage: Delphine n.1. (Gabler 20, Pe Taf. CXV. 3)

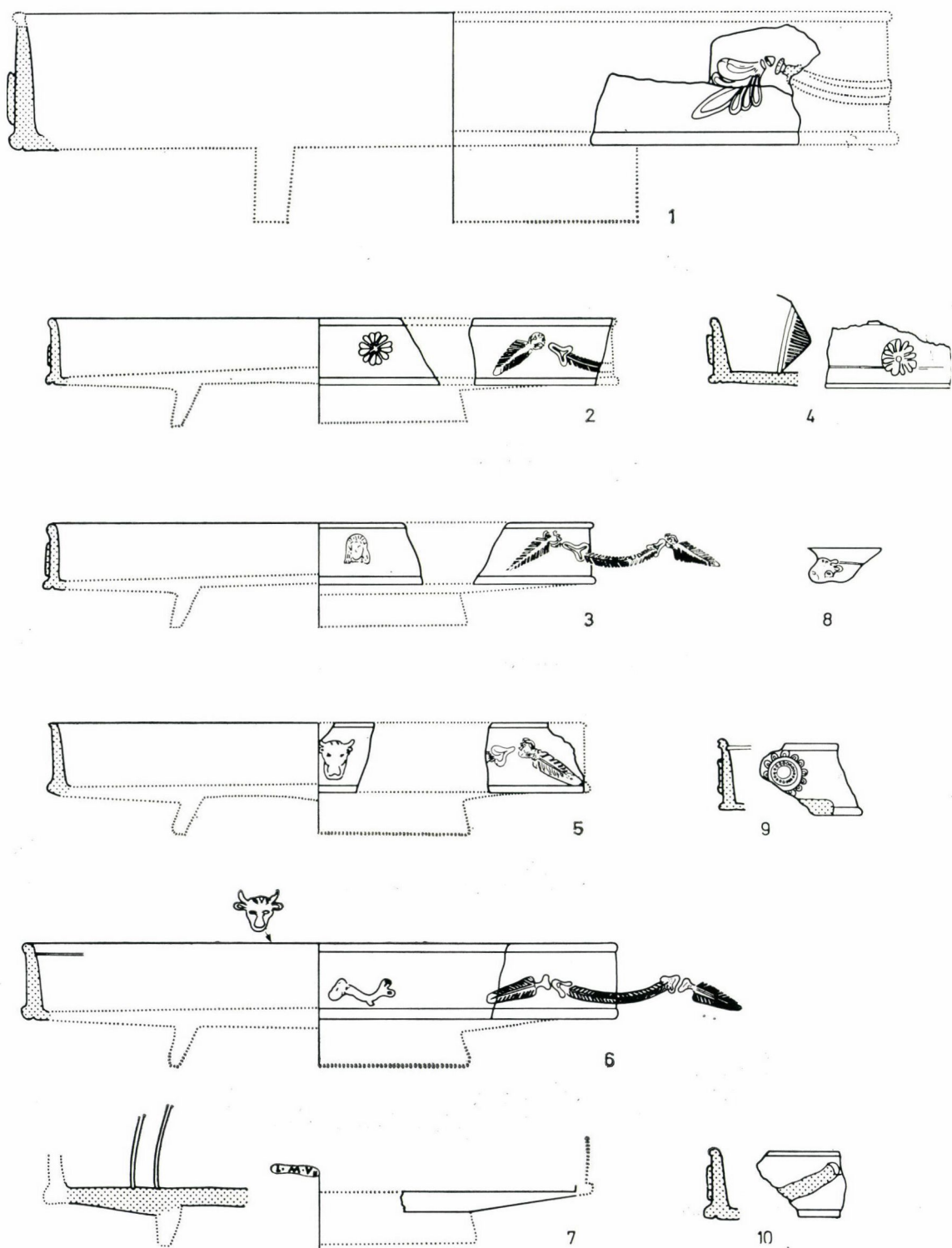


Abb. 61. Italische Sigillaten in Zalalövő. 1 = 1, 2 = 3, 3 = 4, 4 = 6, 5 = 7, 6 = 8, 7 = 11, 8 = 13, 9 = 14, 10 = 15.

Girlande (Karnitsch, Ovilava Taf. 1,11 = Gabler 46 a, Pe CXV. 3) und Stierkopf wie Simonett Abb. 142,6 Min.C. Gr. 31,6. Ähnliche Verzierungsweise: M.v. Chlingensperg: Die römischen Brandgräber bei Reichenhall in Oberbayern. 1896. Taf. XXI. 15, Simonett Abb. 142,6. Die Typen gehören zum Bildstempelvorrat des Q · S · P oder L · M · V. (In Min.C. Gr. 31,6 L · S · P). Rdm: 18,8 cm. Ton: gelblich, hellbeige, Glanzton: glänzend, orangerot, leicht verwetzt. FO: Fläche K/6 aus der Grube am N-Rand, 170–250 cm. (Abb. 61,6).

9. Rand- und Bodenscherben eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 (höherer Steilrand, unterhalb der Leiste und auf der Innenseite des Randes Rille, auf dem Boden Strichelring) mit Auflage eines Fiederblattes ähnlich Nr. 8, das zu einer Girlande gehört. (Bildstempelvorrat des Q · S · P oder L · M · V.) Rdm: etwa 16 cm. Ton: gelblich, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche K/7, ausplanierter Zerstörungsschicht, 140–170 cm.

10. Randbruchstück eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit Steilrand. Auflage: Rest einer Girlande ähnlich Nr. 9. Ton: gelblich, hartgebrannt, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche K/2, schwarze Brandschicht, 190–195 cm.

11. Bodenbruchstücke eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit Sohlenstempel L · M · V (vgl. Gabler Abb. 5,10). Auf der Bodeninnenseite zwei Rillen. Ton: hellbeige, hartgebrannt, Oberfläche: durch Brand sekundär schwarz verfärbt. FO: Fläche K/2, schwarze Brandschicht, 190–231 cm. (Abb. 61,7).

12. Rand- und Bodenscherben eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit ungliedertem Steilrand unterhalb der Leiste eine Rille. Auf der Bodeninnenseite Rillengruppe. Auflage: Delphine n. 1. (Gabler 20) und Rest einer Maske (Gabler 3). Ähnliche Verzierungsweise: Simonett S. 145, Abb. 124, Min.C. Gr. 11,14. Die Typen gehören zum Bildstempelvorrat des L · M · V. Durch Brand sekundär schwarz verfärbt. FO: K/2, schwarze Brandschicht, 190–231 cm. (Abb. 62,1).

13. Randbruchstück eines Tellers – ähnlich Nr. 12 mit Auflage einer Pan-Maske (Vágó 28?). Ton: blaßrot, Glanzton: dunkelorange-rot. FO: Fläche C/VI, aus dem unteren Straßengraben (Abwassergraben), 200–230 cm. (Abb. 61,8).

14. Randbruchstück eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 (dünnwandig, auf der Innenseite des Randes Rille) mit Auflage einer Rosette (ohne Parallele – ähnlich Gabler 37). Ton: ziegelrot, hartgebrannt, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche C/VI, Einfüllung eines Abwasserkanals oder Straßengrabens. (Abb. 61,9).

15. Randbruchstück eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit stärkerer Wand und Rille unterhalb der Leiste. Auflage: Girlande ist verloren. Ton: hellbeige, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche B/VII, graue Lehmsschicht oberhalb des gelblichen Lehms, 190 cm. (Abb. 61,10).

16. Rand- und Standing-Bruchstücke eines (?) Tellers ähnlich Nr. 14. Die Auflage (Rosette? Maske?) ist verloren. Ton: hellbeige, Glanzton: mattglänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche B/VI, graue Lehmsschicht oberhalb des gelblichen Lehms, 180 cm.

17. Rand- und Bodenscherben eines Tellers ähnlich Nr. 14 mit feiner Rillengruppe auf der Innenseite des Bodens. Auflage: eine Girlande ist verloren. Ton: mehlig, hellbeige, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche C/VIII, graue Einfüllung mit Asche und Grube, 170–195 cm.

18–24. Bodenscherben verschiedener Teller der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit Strichelring auf der Bodeninnenseite. Ton: blaßrot, Glanzton: (leicht) glänzend, dunkelorange-rot. FO: 18 Fläche K/7 S-Rand, bis 175 cm, 19 Fläche A/VII Aufschüttung oberhalb der Kiesschicht, 190 cm, 20 Fläche K/3, oberhalb des gelblichen Lehms, 160–180 cm, 21 wie 18, 22 Fläche C/VII, graue lehmhaltige Aufschüttung oberhalb des gelblichen Lehms, 180 cm, 23 Fläche B/VI grauer Lehm oberhalb des gelblichen Lehms, 180 cm, 24 Fläche C/VI, aus dem unteren Straßengraben, 200–230 cm.

25. Rand- und Bodenscherben eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 (stärkere Wand, auf der Randinnenseite Rillengruppe, eine Rille unterhalb der Leiste) mit Auflage eines Delphines (Curk Abb. 1,19, Gabler 20). Auf der Bodeninnenseite Strichelring. Rdm: etwa 17,5 cm. Ton: blaßrot, hartgebrannt, Glanzton: hellorange-rot, verwetzt. FO: Fläche K/7, 218–278 cm. (Abb. 62,2).

26–28. Rand- und Bodenscherben verschiedener Teller – ähnlich Nr. 17 auf der Bodeninnenseite Strichelring. Ton: gelblichrot, hartgebrannt, Glanzton: glänzend, hellorange-rot. FO: 26 Fläche K/6, schwarze Aufschüttung, 150–170 cm, 27 Fläche K/6 Streufunde, 28 Fläche K/7, Grube, 218–278 cm.

29. Rand- und Bodenscherben eines Tellers der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit zwei Rillen unterhalb der Leiste, und feinem Strichelring auf der Bodeninnenseite. Auflage: Fiederblatt das zu einem henkelförmigen Gehänge gehört (Gabler 46 ?). Ton: mehlig, hellbeige, Glanzton: mattglänzend, hellziegelrot, stark verwetzt. FO: Fläche L/1, 155–180 cm.

30–31. Randscherben verschiedener Teller der Form Ohlenroth Abb. 3,3 mit einer Rille unterhalb der Leiste. Ton: mehlig, hellbeige, Glanzton: hellziegelrot, orangerot. FO: Fläche K/2, braune Aufschüttung oberhalb des gelblichen Lehms, 180–190 cm.

c) Dünnwandige Tasse der Form Ohlenroth Abb. 3,8

32. Randscherben einer Tasse⁶ (unterhalb der Leiste und auf der Innenwand eine Rille) mit Auflage eines Löwe n. 1. (Ohlenroth Abb. 1,7, E. Nowotny, RLiÖ 12, 1914, Fig. 29,14, S. 166, Pe Taf. LXXXVIII. 4 ?, Pl Taf. LXXXVIII. 12, Gr. 337, Pl Taf. CXXIII. 3, Gr. 531, Simonett, Liv.u. Gr. 12,26) aus den Typen des L · GELLI(us). Rdm: etwa 13,6 cm. Ton: gelblich, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche K/7, Zerstörungsschicht, 140–170 cm. (Abb. 62,3).

33. Rand- und Bodenscherben einer Tasse ähnlich Nr. 32. mit Auflage einer Maske (Curk Abb. 1,8, Pl. Taf. CXXIX. 4 Gr. 564), wohl Simonett Mur.M. Gr. 2,3) und einer Amorfigur⁷ (ähnlich Curk Abb. 1,20 Pl. Taf.

⁶ Die neuere Literatur bezüglich der Verbreitung der norditalischen Sigillaten in Pannonien siehe bei Vágó und RfIZ (1973) 179.

⁷ Der Typ kann im Typenschatz von L. Rasinius Pisanus und Sex. Murrius Festus gefunden werden

— siehe: M. LAVIZZARI-PEDRAZZINI: La terra sigillata tardo italica decorata a rilievo nella collezione Pisani Dossi del Museo Archeologico di Milano. Milano 1972. 87.

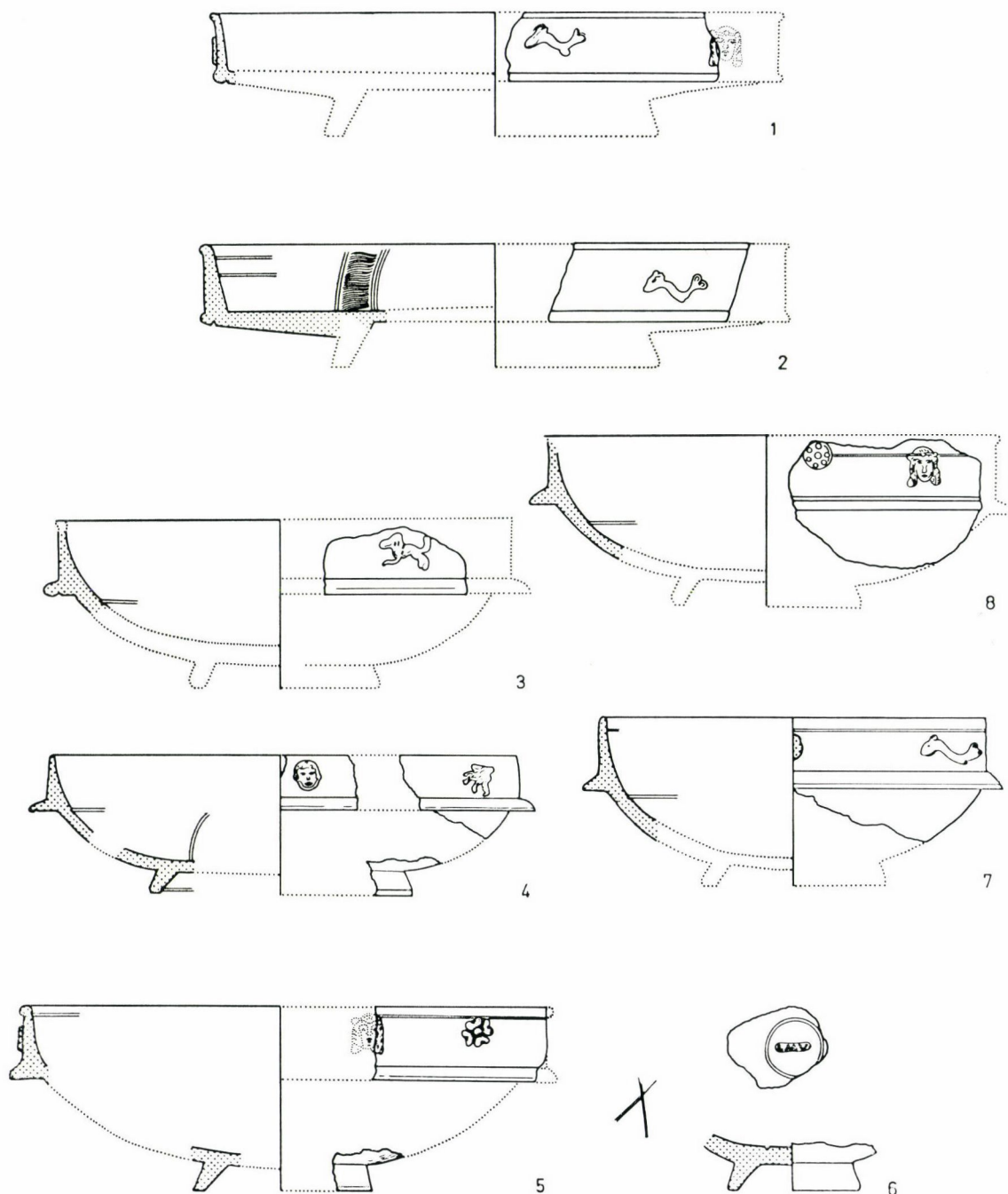


Abb. 62. Italische Sigillaten in Zalalövő. 1 = 12, 2 = 25, 3 = 32, 4 = 33, 5 = 35, 6 = 37, 7 = 39, 8 = 34.

CXXIX. 6, Gr. 564, Simonett, Min.C. Abb. 128, 19, Gr. 14,19) aus den Typen L · M · V. Standingdm: 8,5 cm. Ton: blaßrot, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot, verwetzt. FO: Fläche C/VI, aus dem unteren Straßengraben, 200–230 cm. (Abb. 62,4).

34. Randstück einer Tasse mit Rand- und Innenwanddrille. Auflage: Scheibenrosette mit 6 Punkten (Stenico 100 = Gabler 40, Simonett, Min.C. Gr. 33,7), Maske mit Doppelzöpfen und Diadem (Gabler 3, Pl. Taf. XXIII. 11, Gr. 91). Ähnliche Verzierungsweise: E. Nowotny, RLiÖ 12, 1914, Fig. 29,10. Die Typen gehören zum Bildstempelverort des Q · S · P oder L · M · V. Ton: blaßrot, Glanzton: leicht glänzend, dunkelrot. FO: Fläche C/VIII, oberhalb der Hüttenlehmschicht, 160–180 cm. (Abb. 62,8).

35. Randstück einer Tasse mit Randrille auf der Außen- und Innenwand. Auflage: Herzblattrosette (Ohlenroth Abb. 1,19 = Gabler 39, Simonett, Mur.Liv. Abb. 41,6, Gr. 7, Pl. Taf. CXXIX. 4, Gr. 564) und Rest einer Maske ähnlich Nr. 34 aus den Typen des L· M· V. Rdm: etwa 16 cm. Ton: ziegelrot, Glanzton: leicht glänzend, dunkelrot. FO: Fläche K/6, Grube am N Rand der Fläche, 170–250 cm. (Abb. 62,5).

36. Randscherben einer Tasse mit einer Rille auf der Innenwand. Auflage: Rest einer Maske ähnlich Nr. 34. Ton: blaßrot, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche K/3, oberhalb der gelblichen Lehmsschicht, 160–170 cm.

37. Bodenbruchstück einer Tasse mit Sohlenstempel L· M· V (Gabler Abb. 5,12). Glanzton: dunkelorange-rot. FO: Fläche K/7, Grube, 218–278 cm. (Abb. 62,6).

38. Randscherben einer Tasse ähnlich Nr. 33 mit Auflage eines Delphines (abgesprungen). Rdm: etwa 12 cm. Ton: gelblichrot, Glanzton: leicht glänzend, orange-rot. FO: Fläche K/7, ab 175 cm.

39. Randscherben einer Tasse mit Rille auf der Randinnenseite, unterhalb der Leiste und auf der Bodeninnenseite. Auflage: Delphin (Gabler 20) und Rosette (abgesprungen). Ähnliche Verzierungsweise: D. Gabler, ActaArchHung 28(1976) 5, Abb. 2,6, Rdm: etwa 11,5 cm. Die Typen gehören zum Bildstempelvorrat des L· M· V oder Q· S· P. Ton: gelblichrot, hartgebrannt, Glanzton: leicht glänzend, orange-rot, unten verwetzt. FO: B/VII, 45–145 cm bzw. B/VIII, gelbliche, lehmhaltige Füllerde 80–100 cm. (Abb. 62,7).

40. Randbruchstück einer Tasse mit einer Randrille auf der Außenwand. Auflage: Rest eines Delphines ähnlich Nr. 39 aus den Typen des L· M· V oder Q· S· P. Rdm: wie vorher. Ton: hellbeige, hartgebrannt, Glanzton: mattglänzend, bemalungsartig, stark verwetzt. FO: C/I–II. 100–120 cm.

41–42. Bodenscherben verschiedener Tassen. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: wie vorher. FO: C/VIII, oberhalb einer schwarzen Füllerde mit Holzkohle.

Dünnwandiger Teller oder Tasse der Form Dr. 35/36 mit Barbotineverzierung

43. Randbruchstück einer Tasse der Form Dr. 35 = Wiesinger 14 mit Randrille. Auf dem waagerechten Rand Punktverzierung in Barbotinetechnik. Vgl. D. Gabler, Arrabona 6 (1964) 11, Abb. 8,3. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot, verwetzt. FO: Fläche K/6, aus der Einfüllung des Straßengrabens, 110 cm. (Abb. 63,1).

44. Randstück eines Tellers der Form Dr. 36 = Wiesinger 15 b mit Bodenrille, auf dem Rundrand stilisierte Lilienvverzierung in Barbotinetechnik. Dm: etwa 20 cm. Ton: blaßrot, gelblich, Glanzton: leicht glänzend, dunkelorange-rot. FO: Fläche C/VII, gelbliche Füllerde, 80–100 cm.

45–46. Randbruchstücke verschiedener Teller—ähnlich Nr. 44. Ton: blaßrot, Glanzton: leicht glänzend, verwetzt, dunkelorange-rot. FO: Fläche K/3, braune Füllerde oberhalb einer Kalkschicht, 105–140 cm bzw. gelbliche Lehmsschicht, 90–120 cm.

47–48. Randbruchstücke verschiedener Teller—ähnlich Nr. 44. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: glänzend, orange-rot. FO: Fläche A/V, im Abwasserkanal bzw. Fläche K/3, gelblichbraune Lehmsschicht, 120–140 cm.

49. Randstück eines Tellers—ähnlich Nr. 44 mit stilisierter Traubenverzierung in Barbotinetechnik (2 Trauben auf derselben Ranke). Rdm: etwa 26 cm. Ton: gelblich, Glanzton: glänzend, durch Brand sekundär braun verfärbt. FO: Fläche A/VIII, auf dem Fußbodenniveau, Hüttenlehmsschicht, 200 cm. (Abb. 63,2).

50–51. Randbruchstücke verschiedener Teller—ähnlich Nr. 44 mit stark profiliertem Rand. Ton: mehlig, ziegelrot, Glanzton: leicht glänzend, orange-rot, verwetzt. FO: Fläche K/2, grünliche Lehmsschicht, 140–145 cm bzw. Fläche K/3, graue Schicht mit Holzkohle oberhalb des gelblichen Lehms 150–160 cm. (Abb. 63,6).

52–53. Randstücke eines (?) Tellers mit einer Leiste auf dem Innenrand. Verzierung: von einem herzförmigen Stab ausgehende Ranke mit stilisierter Traube in Barbotinetechnik. Dm: etwa 20 cm. Ton: gelblich, Glanzton: mattglänzend, dunkelrot. FO: Fläche K/3, gelbliche Schuttschicht, 140–150 cm bzw. graue Schicht mit Asche oberhalb des gelblichen Lehms, 150–160 cm. (Abb. 63,3).

54. Bodenstück eines Tellers der Form Dr. 36 mit zwei Rillen auf der Bodeninnenseite. Standringdm: 7,4 cm. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: ziegelrot. FO: Fläche C/II, 80–100 cm.

55–56. Randscherben verschiedener Teller—ähnlich Nr. 44 mit Lilienvverzierung in Barbotinetechnik. Rdm: etwa 19 cm. Ton: mehlig, blaßrot, gelblich, Glanzton: dunkelorange-rot, verwetzt. FO: Fläche B/VII, 45–145 cm bzw. K/1 140–160 cm.

57. Randbruchstück eines Tellers ähnlich Nr. 44 mit stilisierter Traubenverzierung in Barbotinetechnik. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: dunkelorange-rot, FO: Fläche A/V, im Abwasserkanal.

58. Randbruchstück einer Tasse der Form Dr. 36 mit stilisierter Lilienvverzierung in Barbotinetechnik. Ton: Glanzton: wie vorher. FO: Fläche A/VIII, unterhalb einer Schuttschicht mit Kies, 70–90 cm. (Abb. 63,7).

59. Randbruchstück eines Tellers der Form Dr. 36 mit gerillter Lippe. Auf dem überhängendem Rundrand Spirale- und Punktverzierung wie Curk Abb. 2,6.⁸ Rdm: etwa 21 cm. Ähnliche Verzierungsweise: Simonett, Min.C. Gr. 33,19, Abb. 148. Ton: blaßrot, Glanzton: hellorange-rot, leicht verwetzt. FO: Fläche K/3, gelbliche Lehmsschicht, 110–120 cm. (Abb. 63,5).

60. Randbruchstück einer Tasse der Form Dr. 35 = Wiesinger 15 a mit Traubenverzierung in Barbotinetechnik. Rdm: etwa 13 cm. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: wie vorher. FO: Fläche C/VI, graue Schicht oberhalb des gelblichen Lehms, 245 cm.

⁸ Die genaue Analogie der Schüssel siehe noch im Lager von Arrabona. FO.: Győr-Martinovics tér 3., Abfallgrube beim W-Schnitt des 1. Profils, 550–660 cm. Grabung von E. T. Szőnyi 1974. 8. 1. Das Material

der Grabung — das sich im Győrer János Xántus Museum befindet — kenne ich Dank E. T. Szőnyi, P. Tomka und B. Szőke, für ihre Angaben spreche ich auf diesem Wege meinen Dank aus.

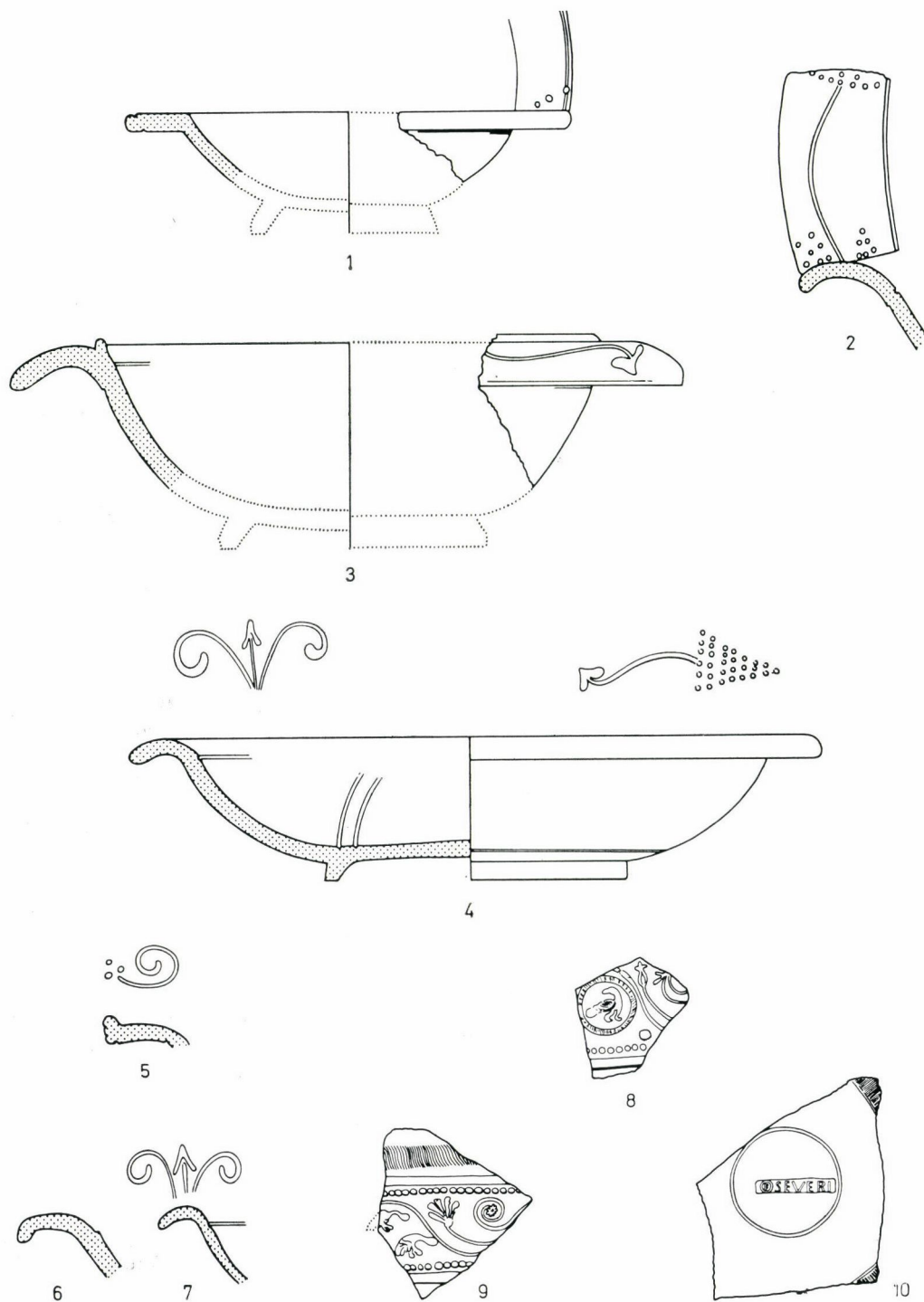


Abb. 63. Norditalische barbotineverzierte Sigillaten und frühe südgalische Ware in Zalalövő. 1 = 43, 2 = 49
3 = 52, 4 = 77, 5 = 59, 6 = 50, 7 = 58, 8 = 83, 9 = 84, 10 = 105.

61–63. Randscherben verschiedener Teller ähnlich Nr. 44 mit Lilienverzierung in Barbotinetechnik. Ton: blaßrot, Glanzton: gelblich, orangerot. FO: 61 wie vorher, 62 Fläche K/3, braune Füllerde, oberhalb einer Kalkschicht, 105–140 cm, 63 Fläche C/VII, graue, durchgebrannte Fläche, 155 cm.

64–68. Rand- und Bodenscherben verschiedener Teller ähnlich Nr. 44 mit Traubenverzierung in Barbotinetechnik. Ton: hellbeige, nicht allzu hart gebrannt, Glanzton: glänzend, hellorangerot. FO: 64 Fläche C/VII, Straße, 170 cm, 65 Fläche K/6, Böschung des Straßengrabens, 110 cm, 66 Fläche B/VIII, rotgebrannte Hüttenlehmsschicht, 140–180 cm (bis 2. Fußbodenniveau), 67 Fläche K/3, oberhalb des gelblichen Niveaus, 160–170 cm, 68 Fläche B/VII, graue Schicht oberhalb einer gelblichen Schicht, 190 cm.

69. Randbruchstück eines Tellers ähnlich Nr. 44. Auf dem überhängenden Rundrand Traubenverzierung in Barbotinetechnik. Ton: mehlig, gelblich, Glanzton: mattglänzend, bemalungsartig, orangerot. FO: Fläche K/3, 110 cm.

70–71. Randscherben verschiedener Teller ähnlich Nr. 44 mit Lilienverzierung in Barbotinetechnik. Ton und Glanzton: wie vorher. FO: Fläche K/3, 90–105 cm bzw. Fläche K/3 zwischen zwei Mauern, 90–125 cm.

72–73. Randscherben verschiedener Tassen oder Teller mit stilisierter Lilienverzierung. Rdm: etwa 13 cm. Ton: mehlig, gelblichrot, Glanzton: stellenweise glänzend, orangerot. FO: Fläche K/3, gelbliche, schwarze Füllerde, 120–140 cm bzw. K/3, braune Füllerde, oberhalb der Kalkschicht, 105–140 cm.

74–76. Randscherben verschiedener Teller ähnlich Nr. 44, mit Lilien- und Traubenverzierung in Barbotinetechnik. Bei Nr. 74 Rille auf der Außenwand. Ton und Glanzton: wie vorher. FO: 74–75 wie Nr. 73, 76 Fläche K/3, Slb, 105–140 cm.

77–78. Rand- und Bodenscherben eines Tellers ähnlich Nr. 44, mit zwei Bodenrillen. Auf dem überhängenden Rundrand Traubenverzierung in Barbotinetechnik. H: 4,2 cm, Rdm: 20,2 cm, Standringdm: 9 cm. Ton: mehlig, hellbeige, Glanzton: mattglänzend, bemalungsartig, orangerot. FO: Fläche K/3, Slb, 105–140 cm. (Abb. 63,4).

79–82. Randscherben verschiedener Teller ähnlich Nr. 44 mit stilisierter Traubenverzierung. Ton: gelblichrot, mehlig (Ausnahme: 80), Glanzton: nur in Spuren geblieben. FO: 79 wie vorher, 80 Fläche K/3, gelbliche lehmhaltige Schicht, 110–120 cm, 81 Fläche K/3, zwischen zwei Mauern, 90–125 cm, 82 Fläche C/VII, 50–70 cm.

Reliefsigillaten

Südgalische Ware

83. Dr. 29. Wellenranke mit dreieckigem Blättchen mit Schlaufe (Cunliffe, Fishbourne 279, Fig. 128,29 und Blütenknospe an Ranke (Knorr, TuF Taf. 17,20). Unter dem Wellenberg in geripptem Medaillon (Knorr, TuF Taf. 17,35) zurückblickender Vogel n. r. (0.2249 = H.pl. 28,41 = Knorr TuF Taf. 17,32) – im Zwickel kleine Rosette. Ähnliche Verzierungsweise: Cunliffe, Fishbourne 279, Fig. 128,29. FO: Fläche K/3, oberhalb dem gelblichen Niveau, 160–180 cm. (Abb. 63,8).

La Graufesenque, Of Calvi, Montanus, Meddilus. Zeitstellung: neronisch-(vespasianisch).

84. Dr. 29. Wellenranke mit Rosette an Spirale (Knorr, TuF Taf. 68,1, Taf. 18 D) und sechsstrahliger Blüte (< Knorr, TuF Taf. 24,11). Unter dem Wellenberg zwei Gänse (0.2244 = Knorr, TuF Taf. 65,7, Taf. 68,5, Taf. 18,39). Vgl. Cunliffe, Fishbourne Fig. 128,22–23. FO: Fläche C/II, graue Schicht mit Kalkkörnern oberhalb eines grüngelblichen Lehms, 110–125 cm. (Abb. 63,9). La Graufesenque, Of Calvi, Art des Rufinus Zeitstellung: neronisch-vespasianisch.

85. Dr. 37. Delphine (0.2399 = H.pl. 22,217 = Knorr, TuF Taf. 35, 42) mit Blütentraubenmotiven (Knorr, TuF Taf. 35,63). Ähnliche Verzierungsweise: Planck, Arae Flaviae Taf. 98,3. FO: Fläche K/3, gelblichbraune lehmhaltige Aufschüttung, 120–140 cm. (Abb. 64,1).

La Graufesenque, Art des Germanus

Zeitstellung: (neronisch)-vespasianisch.

86. Dr. 37. Metopenstil. Metopenteilung durch große Perlstäbe die meist nur wie Linien aussehen. In der kleinen Metope – Hund n.1. (0.2004 = Knorr, TuF Textb. 20,1, Karnitsch, Ovilava Taf. 14,1), in der schmalen mittleren Metope Silenos mit Traube (0.597 = H.pl. 19,81, Jacobs, Bregenz Taf. 2,13)⁹. Rechts in einem kleinen Feld Grasbüschel (Knorr, TuF Taf. 57,14, Walke, Sorviodurum Taf. 3,8). FO: Fläche C/VI, braunlichgraue Füllerde, Böschung des Straßengrabens. (Abb. 64,2).

La Graufesenque, Art des Mercato

Zeitstellung: domitianisch.

87. Dr. 37. Eierstab (Knorr, TuF Taf. 57,19) begleitet von Perlstab wie Nr. 86. Im Feld Rest einer Figur. FO: Fläche K/3, 90–105 cm. (Abb. 64,3).

La Graufesenque, Art des Mercato

Zeitstellung: wie vorher.

88. Dr. 37. Metope-Zonenteilung durch Zickzackstäbe. In der Metope Pylades (< 0.992 = H.pl. 86,13). Vgl. RFiz 1973 Acta ArchHung 27 (1975) 177, Abb. 10,6; Juhász Taf. XLI. 1 (Leányvár). Durch Brand sekundär schwarz verfärbt. FO: Fläche C/VII, unterhalb der Schotterpackung der Straße, 165 cm. (Abb. 64,4).

La Graufesenque, Art des Mascuus

Zeitstellung: domitianisch – bis Ende des 1. Jhs.

⁹ Zur Datierung der Mercato-Ware siehe: G. T. MARY: Novaesium I. Terra Sigillata aus Neuss. Limesforschungen 6. Bln. 1967. 43; G. MÜLLER: Das

Lagerdorf des Kastells Butzbach. Limesforschungen. 5. Bln. 1968. 17.

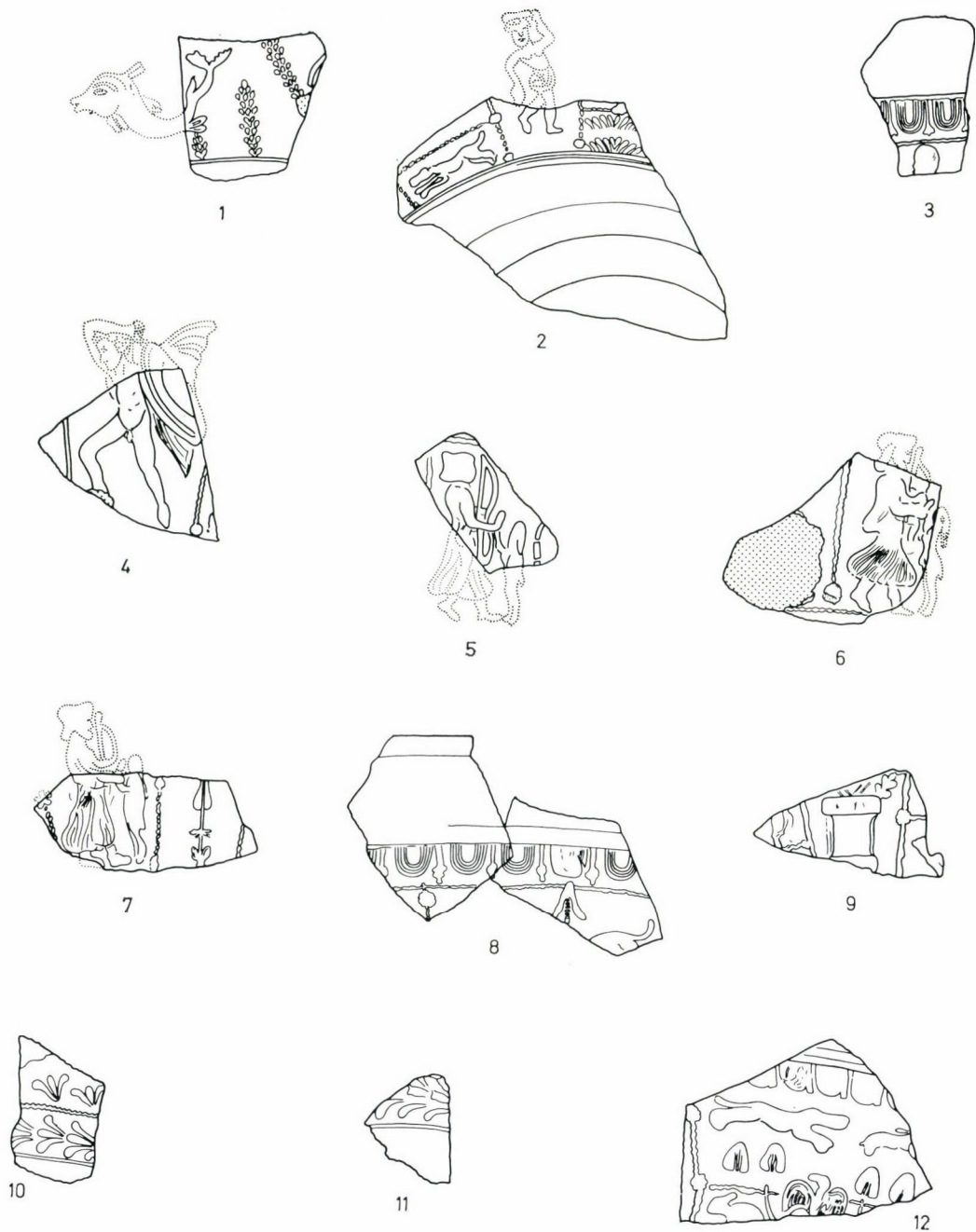


Abb. 64. Südgallische Sigillaten in Zalalövő. 1 = 85, 2 = 86, 3 = 87, 4 = 88, 5 = 89, 6 = 90, 7 = 91, 8 = 92, 9 = 93, 10 = 94, 11 = 95, 12 = 96.

89. Dr. 37. Metope-Zonenteilung wie Nr. 88. In einer Metope Diana mit Hirschkuh (0.103 A, 104 B Knorr, TuF Taf. 53, 1 = Knorr, Rottenburg Taf. 1,12, Jacobs, Bregenz Taf. 2,10). FO: Fläche K/3, gelblich-braune, lehmhaltige Aufschüttung, 120–140 cm. (Abb. 64,5).

Werkstatt, Töpfer und Zeitstellung wie vorher; oder Banassac, domitianisch-traianisch

90. Dr. 37. Metopen-Zonenteilung ähnlich Nr. 88. In einer Metope Diana mit Hirschkuh wie Nr. 89. FO: Fläche K/7, Zerstörungsschicht, 140–170 cm. (Abb. 64,5).

Werkstatt, Töpfer und Zeitstellung wie vorher.

91. Dr. 37. Metopenteilung durch Perlstäbe die meist nur wie Linien aussehen. Rechts Spitzblatt mit Stiel (Urner, Schleithem Taf. 26,3, Juhász Taf. II. 22, Karnitsch, Ovilava Taf. 23,1, Walke, Sorviodurum Taf. 6,2, 7,9, Walke, Gauting Taf. 43,7). Links Diana mit Hirschkuh (0.104 B, Knorr, Rottenburg Taf.

IV. 10, Karnitsch, Ovilava Taf. 22,5, Karnitsch, Iuvavum Taf. 25,2). Rest eines Dicentra-Blattes (Knorr, TuF Textb. 10). FO: Fläche C/I, nahe dem gelblichbraunen Schutt, 60–65 cm. (Abb. 64,7).

Banassac, verwandt mit Germani ser(vus)

Zeitstellung: domitianisch-traianisch.

92. Dr. 37. Eierstab (Knorr, Rottenburg Taf. V. 5, Knorr, Fbaus Schwaben 18 (1910) Taf. VI. 1–3 = Hofmann A) begleitet von Zickzackstab, daran lilienartige Blüte (Knorr, SmTn Taf. 30/C,E). Metopen-Zonenteilung durch Zickzackstab mit Sternrosette. FO: Fläche K/2, Kiesschicht, 165–180 cm bzw. unterhalb der Kiesschicht, 190 cm. (Abb. 64,8).

Banassac, Germani ser(vus)

Zeitstellung: Nerva-traianisch.

93. Dr. 37. Metopen-Zonenteilung durch Zickzackstäbe. In der mittleren Metope Altar (Karnitsch, Ovilava Taf. 23,8) mit fünflappigem-Blättchen (Knorr, SmTn Taf. 30 F, Urner, Schleithelm Taf. 32,3).

FO: Fläche C/VIII, oberhalb der Hüttenlehmschicht, 160–180 cm. (Abb. 64,9).

Banassac, Germani ser(vus)

Zeitstellung: wie vorher.

94. Dr. 37. Abschluß aus den lilienartigen Blüten (Knorr, SmTn Taf. 30/C,E). Teilung durch waagerechte Zickzacklinie, darüber Blüte. Ähnliche Verzierungsweise: Knorr, Rottenburg Taf. IV. 11, Karnitsch, Ovilava Taf. 22,3. FO: Fläche C/II, 80–100 cm. (Abb. 64,10).

Banassac, wohl Germani ser(vus)

Zeitstellung: wie vorher.

95. Dr. 37. Abschluß aus lilienartigen Blüten—ähnlich Nr. 94. FO: Fläche K/2, Kies- und Schotterpackung, 200–210 cm. (Abb. 64,11).

Zeitstellung: Nerva-traianisch.

Werkstatt, Töpfer und Zeitstellung: wie vorher.

96. Dr. 37. Eierstab (Knorr, Cannstatt Taf. 10,1,2 = Hofmann E 1) ohne begleitende Linie. Metopenteilung durch Zickzackstäbe. Im Feld Hund n.r. (0.1925, Karnitsch, Ovilava Taf. 25,1) einen Hasen verfolgend (0.2078), darunter Reihe aus dreieckigen, gezähnten Blättchen (Knorr, Rottweil Taf. XXVI. 5, Urner, Schleithelm Taf. 34,1, Karnitsch, Ovilava Taf. 24,6–7). In derben Girlandenbogen (Knorr, Rottweil Taf. XXVI. 1–2, Knorr, Rottenburg Taf. IV. 8, Karnitsch, Ovilava Taf. 25,1–2,4) Adler (Urner, Schleithelm Taf. 13,4, Karnitsch, Ovilava Taf. 29, 5–7, Walke, Sorviodurum Taf. 9,9), darunter sitzender Hase (< 0.2103, Karnitsch, Ovilava Taf. 28, 10, Walke, Gauting Taf. 44,3 b). Ähnliche Verzierungsweise: Knorr, Rottenburg Taf. III. 4, Karnitsch, Ovilava Taf. 25,1. FO: Fläche K/2, gelblicher Lehm, 170–185 cm. (Abb. 64,12).

Banassac, Natalis

Zeitstellung: traianisch-frühhadrianisch.

Mittelgallische Ware

97. Dr. 37. Eierstab (Karnitsch, Ovilava Taf. 65,3) begleitet von Perlstab. Im Feld große Wellenranke mit siebenlappigem gefiedertem Blatt (Karnitsch, Ovilava Taf. 72,1, CGP pl. 162,61). Unter dem Wellenberg Rest eines Doppelkreismedaillons. Über der Blattranke Vogel n. r. (0.2315 = D. 1038). Ähnliche Verzierungsweise: Karnitsch, Ovilava Taf. 71,4,7, Juhász Taf. IX. 2, Planck, Arae Flaviae Taf. 108,6, D. Gabler, Acta Arch Hung 28 (1976) 57, Abb. 4,47. FO: Fläche K/2, Lehmschicht mit Kies, 140–160 cm. (Abb. 65,1) Lezoux, Art des Cinnamus

Zeitstellung: antoninisch (140–170).

98. Dr. 37. Eierstab (CGP Fig. 47,3). Metopenteilung durch Perlstäbe mit Astragalen an den Enden. An Astragalen aufgehängte Girlande (CGP Fig. 159,23) darinnen erotische Szene (O.XC/H). In der rechten Metope Rest des Mars (0.143 = D.88). Ähnliche Verzierungsweise: Walke, Gauting Taf. 51,2–3. FO: Fläche K/2, grünliche, lehmhaltige Fläche, nahe der Ziegelpackung, 140–145 cm. (Abb. 65,2).

Lezoux, Art des Cinnamus

Zeitstellung: wie vorher.

99. Dr. 37. Metope-Zonenteilung durch Perlstab. Links Hirsch n. r. (0.1723) darunter Ornament (CGP Fig. 151, 58, 61, Juhász Taf. V. 1). Rechts Hund n. l. (0.1980). Abschluß durch glatte Linie. FO: Fläche K/2, Schuttschicht nahe der Ziegelpackung, 120–130 cm. (Abb. 65,3).

Lezoux, Art des Cinnamus

Zeitstellung: wie vorher.

100. Dr. 37. Zonenteilung durch Perlstäbe. In schmaler Metope Rippenverzierung (CGP Fig. 154,17). Rechts unter einem Doppelkreis Hund n. l. (0.1980) im Zwickel achteilige Rosette (Karnitsch, Ovilava Taf. 68,8). Unter dem Relieffeld Rest eines Stempels (rücklaufend) PVGNIM? (CGP Fig. 155, 20 ?). Ähnliche Verzierungsweise: Karnitsch, Ovilava Taf. 75,2. FO: Fläche C/I–II, dicke, braune Füllerde, 120–150 cm. (Abb. 65,4).

Lezoux, wohl Pugnus

Zeitstellung: antoninisch (140–170).

101. Dr. 37. Eierstab (CGP Fig. 30,1, Karnitsch, Ovilava Taf. 46,1) begleitet von Perlstab. Im Feld Rest eines kleinen Hundes n. l. (0.1926 A). Ähnliche Verzierungsweise: Karnitsch, Iuvavum Taf. 36,8. FO: Fläche K/2, Schicht mit Verbrennungsrückständen aus Holzkohle und gebranntem Hüttenlehm, 110–130 cm. (Abb. 65,5).

Lezoux, Art des Paternus

Zeitstellung: antoninisch (Antoninus Pius-Marcus Aurelius)

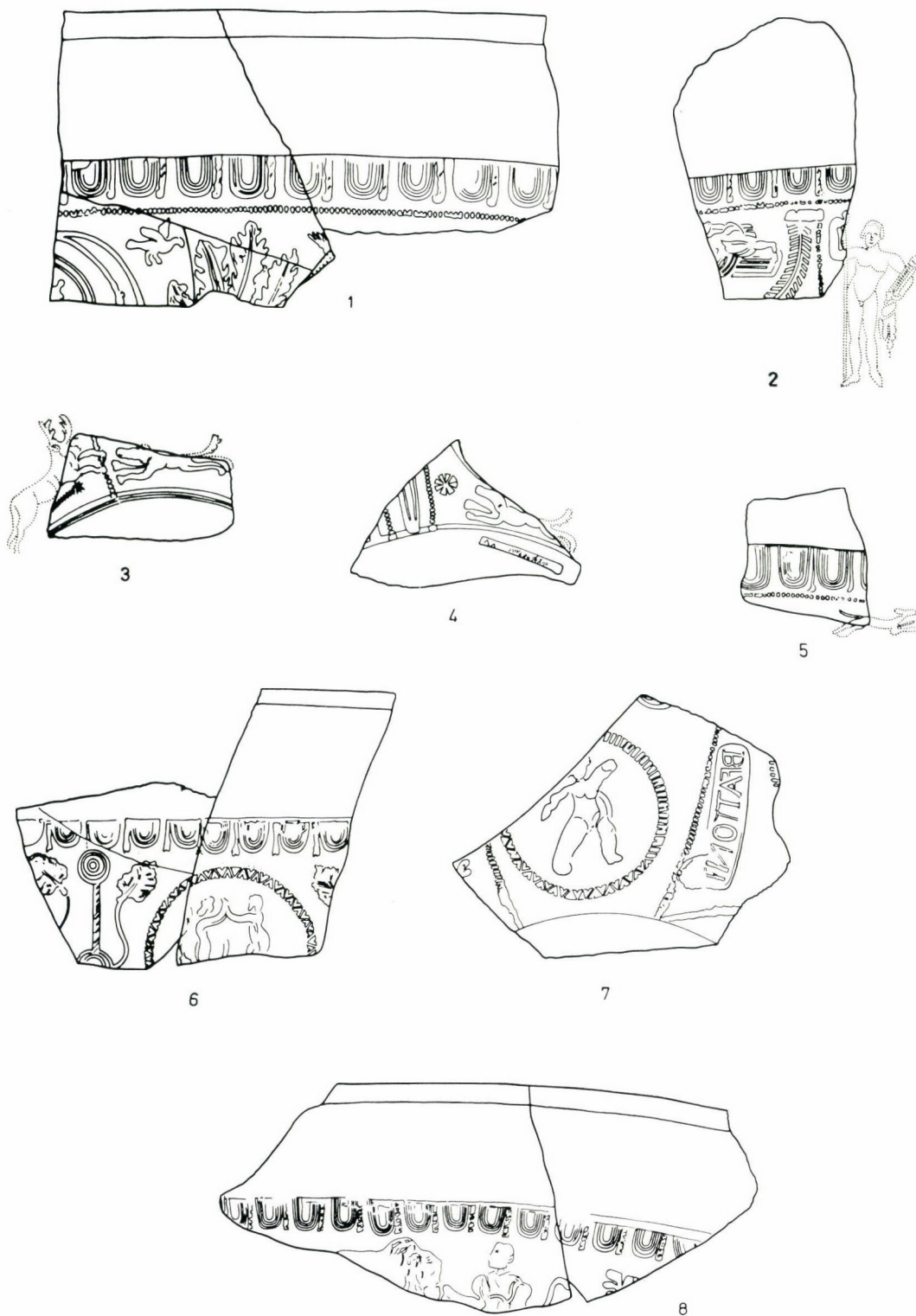


Abb. 65. Mittel- und ostgallische Sigillaten in Zalalövő (1–6); Ware aus Rheinzabern (7–8). 1 = 97, 2 = 98, = 99, 4 = 100, 5 = 101, 6 = 102, 7 = 103, 8 = 104.

Ostgallische Ware

102. Dr. 37. Eierstab (Forrer Taf. XXII. 1). Im Feld Schnurstab mit konzentrischen Ringen (Forrer Taf. XX. 4–6, XXI. 1, 3, 6, XXIII. 1, 4, XXIV. 1, 4–5), mit Blätter (Forrer Taf. XX. 3, 5, Urner, Tasgaetium Taf. XX. 2). Rechts in Medallion (Forrer Taf. XXII. 2, 5, 7, 10) Erogenpaare (Forrer Taf. XXII. 2?). Ähnliche Verzierungsweise: Karnitsch, Ovilava Taf. 83,1. FO: Fläche K/2, Hüttenlehmschicht, 90–115 cm. (Abb. 65,6).
Heiligenberg, Ciriuna
Zeitstellung: antoninisch.

Ware aus Rheinzabern

103. Dr. 37. Rest des Eierstabes. Teilung durch Schnurstäbe (Ri-Fi 0.239). Im gemusterten Kreis (Ri-Fi K. 48) Amor (Ri-Fi M. 121). Rechts Bildstempel BFATTONI (rücklaufend) (Ri-Lu VI Taf. 255). Links Flügel (Ri-Fi P. 145). Schlechte Ausformung. FO: Fläche C/I, 20–40 cm. (Abb. 65,7).

Zeitstellung: antoninisch (140–170).

104. Dr. 37. Eierstab (Ri-Fi E. 45). Im Feld Wildschwein n. r. ? (Ri-Fi T. 74) und Peitschenschwinger (Ri-Fi M. 203 b mit nachträglich eingeritzter langen Peitsche). Rechts Rest eines Ornaments. FO: wie Nr. 103. (Abb. 65,8).

Art des Iulius I

Zeitstellung: severisch.

Glatte Ware

105. Bodenscherben eines Tellers (catillus) der Form Dr. 15/17 ? mit Strichelring auf der Bodeninnenseite. Bodenstein: Ⓢ SEVERI. Facsimile: Cunliffe, Fishbourne 315, Nr. 90 a. FO: Fläche C/I, auf dem Bodenniveau, 90–100 cm. (Abb. 63,10).

La Graufesenque

Zeitstellung: (neronisch)-flavisch (65–85)¹⁰.

106. Bruchstück eines Tellers der Form Dr. 31 (catinus pedalis) (Planck, Arae Flaviae Taf. 85,12) mit Strichelring. Bodenstein: SIICV[NDIM]. Vgl. B. Hofmann: Catalogue des estampilles sur vaisselle sigillée. Notice technique 21, pl. XVI. 177,5. Rdm: etwa 27 cm. FO: Fläche C/I, 35–60 cm. (Abb. 66,5).

Lezoux,

Zeitstellung: erste Hälfte des 2. Jhs.

107. Wandscherben einer Tasse der Form Dr. 33 (acetabulum) auf der konkaven Außenwand eine Rille (O-P pl. LI. 12/13). Vgl. D. Gabler, Acta ArchHung 28 (1976) 69, Abb. 16,7. Bodenstein: SED[ATIM]. Facsimile: D. Gabler, Acta RCRF 9/1967/1969, 43 Nr. 70; Ders., Acta ArchHung 25 (1973) 151, Nr. 6. Durch Brand sekundär schwarz verfärbt. Rdm: 10,6 cm. FO: Fläche C/VII, gelblichbraune Füllerde, 120–140 cm. (Abb. 66,2).

Lezoux,

Zeitstellung: antoninisch.

108. Randbruchstück einer kalottenförmigen Tasse der Form Dr. 27 (paropsis) mit Randrille (s. Planck, Arae Flaviae Taf. 84,8, RfIZ 1974–Acta Arch Hung 28 (1976) 166, Nr. 50). Rdm: etwa 11 cm. Ton: ziegelrot, Glanzton: mattglänzend, hellrot. FO: Fläche C/I, gelbliche Einfüllung der Grube, 120–150 cm. (Abb. 66,1).

Südgallich,

Zeitstellung: Ende des 1.–Anfang des 2. Jhs.

109. Randbruchstück eines Tellers der Form Dr. 18 (vgl. RfIZ 1974–Acta Arch Hung 28 (1976) 166, Nr. 33) mit leicht gewölbter Wandung. Rdm: etwa 13 cm. Ton und Glanzton ähnlich Nr. 108. FO: Fläche C/I–II, lehmige Erde, 80–120 cm. (Abb. 66,3).

Südgallich,

Zeitstellung: wie vorher.

110. Randbruchstück eines Tellers der Form Dr. 18 ähnlich Nr. 109. Ton und Glanzton: wie vorher. FO: Fläche C/VII, gelbliche Füllerde, 80–100 cm.

Südgallich,

Zeitstellung: wie vorher.

111. Randbruchstück eines Tellers der Form Dr. 32 (vgl. D. Gabler, Acta Arch Hung 28 (1976) 167). Rdm: 18–19 cm. Ton: ziegelrot, Glanzton: hellrot, verwetzt. FO: Fläche K/2, 100–130 cm. (Abb. 66,6).

Rheinzabern,

Zeitstellung: Ende des 2.–Anfang des 3. Jhs.

112. Randbruchstück einer Tasse der Form Dr. 33 ähnlich Nr. 107. Durch Brand sekundär schwarz verfärbt. FO: Fläche K/2, Hüttenlehmschicht, 90–115 cm.

113. Rand- und Bodenscherben eines Tellers der Form Dr. 15/17 (O-P pl. XLIII. 41; Planck, Arae Flaviae Taf. 39,1) mit Strichelring auf der Bodeninnenseite. FO: Fläche C/I–II, 100–120 cm. (Abb. 66,4)

La Graufesenque

Zeitstellung: flavisch.

¹⁰ Dieselbe, von Cunliffe vorgeschlagene Datierung akzeptiert: M. DELGADO–F. MAYER–A. MOUTINHO DE ALARCAO: Fouilles de Conimbriga. 4. Les sigillées. Paris 1975. 126. Bezüglich der Tätigkeit von la

Graufesenquerer Severus siehe noch M. VANDERHOEVEN: De terra sigillata te Tongeren IV. Publikaties van het provinciaal gallo-romeins Museum te Tongeren. Tongeren 1975. 123.

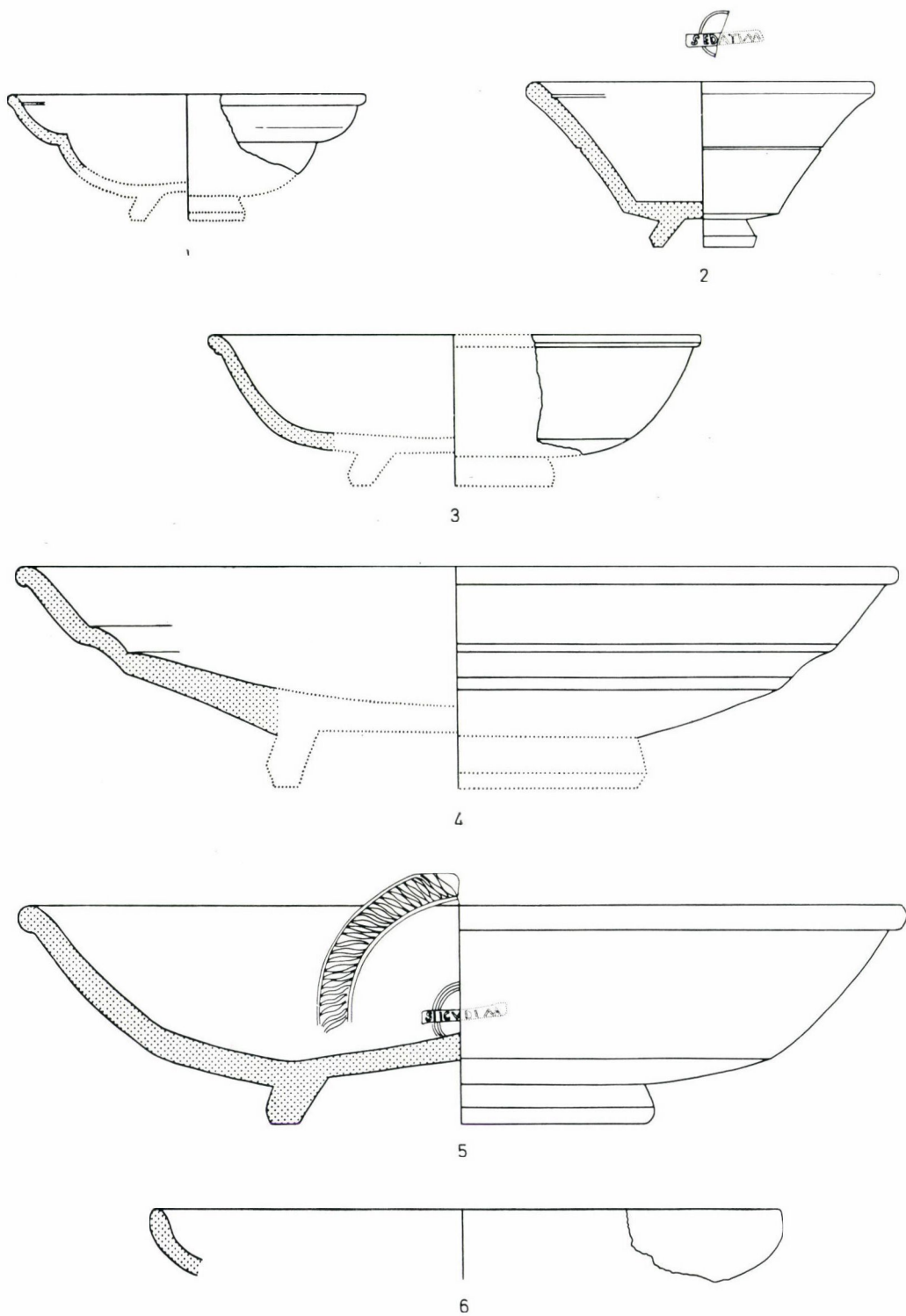


Abb. 66. Glatte Sigillaten in Zalalövő. 1 = 108, 2 = 107, 3 = 109, 4 = 113, 5 = 106, 6 = 111.

Die Verteilung des anlässlich der 1976er Grabung gefundenen Sigillatamaterials zeigt die untenstehende Tabelle:

	Ohl. 2	Ohl. 3	Ohl. 8	Dr. 35— 36	Dr. 29	Dr. 30— Dr. 37	Dr. 27	Dr. 18 Dr. 31	Dr. 15/ 17	Dr. 36	Dr. 32	Dr. 33	Dr. 38	Dr. 52	Curle 23	Son- der- form	Insg.
<i>Italische Auflageware Barbotineware</i>	2	29	11	40													42 40
<i>Reliefware</i>																	
Südgallich					2	40											42
Mittelgallich						48											48
Ostgallich (Heiligenberg)						2											2
Rheinabern						17											17
<i>Glatte Ware</i>																	
wohl südgallich							23	1									24
süd-mittelgallich-rheinisch								78		8						2	88
wohl mittelgallich rheinisch											11	28	1				29
Rheinabern														1	1		13
Näher nicht bestimmbar (Dr. 30. oder 37. mit Reliefverzierung):																	345 50
																	395

Insgesamt können wir also mit 395 Stücken rechnen, davon sind 82 italische Auflage- bzw. Barbotineware, 159 Reliefwaren und 154 glatte Sigillaten. Ihre prozentuale Verteilung nach Werkstätten ist folgende:

Reliefware		Glatte Ware	
Italisch	20,8%	Dr. 27.	5,75%
Südgallich	10,5%	Dr. 18.—	
Mittelgallich	12,1%	Dr. 31.	19,5%
Ostgallich	0,5%	Dr. 32.	2,75%
Rheinabern	4,56%	Dr. 33.	7,50%
Unbestimmbar	12,5%	Dr. 36.	2,00%

Die Menge des Materials hat es uns nicht ermöglicht, mit ähnlicher Ausführlichkeit wie bisher sämtliche Stücke zu beschreiben und abzubilden, daher werden wir in dieser, als vorläufiger Bericht zu betrachtenden Mitteilung ein ausgewähltes Material zeichnerisch wiedergeben. Die Auswahl erfolgte nach folgenden Gesichtspunkten:

1. Die bezüglich der frühesten Phase der Siedlung einen wichtigen Anhaltspunkt bietenden Sigillaten aus dem I. Jh. publizieren wir vollständig. Außer ihren geschichtlichen Beziehungen halten wir das auch deshalb für notwendig, weil der Anteil der italischen Ware am größten ist und gerade diese Menge — die in pannonischer Relation nicht zu unterschätzen ist — kann zur neuen Bewertung der Produkte der italischen Werkstätten eine Möglichkeit bieten.

2. Wir publizieren alle Stücke, die aufgrund ihrer stratigraphischen Lage, ihrer Fundumstände zur Datierung der Schichten Hilfe leisten; innerhalb eines zu einer gegebenen Schicht gehörenden Komplexes beschreiben wir aber nur die, hinsichtlich der Datierung in Frage kommenden spätesten Stücke.

3. Wir publizieren ferner solche Bruchstücke, die hinsichtlich der Sigillatforschung auf die Beantwortung wichtiger Fragen eine Möglichkeit bieten, oder die seltene Exemplare sind (siehe z. B. Dr. 29 oder die ostgallichen Bruchstücke) oder die allgemein sind und die, die auf dem Fundort häufigen Typen repräsentieren.

Bei der Aufteilung des *italischen* Materials mußten wir auf folgende Gesichtspunkte achten:

a) Form, die schon in sich die Chronologie bestimmen kann

b) Verzierung (Verzierungssystem) bzw. Stempel

c) Qualitätsmerkmale (Ton, Farbe, Oberfläche, Ausarbeitung usw.), die bei der Trennung der Produkte bzw. Nachahmungen der einzelnen italischen Werkstätten Hilfe leisten können.

Aufgrund dieser letzteren haben wir aufgrund der Oberflächenmerkmale vier Gruppen unterscheiden können (eine genauere und objektivere Gruppierung könnten die Tonuntersuchungen geben).

Gruppe A (1, 3—25, 32—38, 43—58) — insgesamt 46 Stücke. Ton: gut geschlämmt, hellziegelrot, rosafarben oder hellere gelbliche Ockerfarbe — meistens hartgebrannt (Ausnahmen: 17, 50—51).

Oberfläche: dunkelorange, stellenweise mit helleren Tönen — von guter Qualität (nur die Oberfläche von den Stücken 25, 45—46 ist leicht abgenutzt), meistens schwach glänzend. (Hier möchten wir erwähnen,

daß wir wegen des breiten Raumes der Variationen diese Angaben überall angeben müssen und eine ausführlichere Beschreibung mittels Angabe der Gruppe nicht umgehen konnten.)

Gruppe B (2, 26–29, 39, 59–68) — insgesamt 16 Stücke. Ton: gelblichrot, gelblichocker oder rosafarben, hart gebrannt (Ausnahmen: 29, 60).

Oberfläche: hellorangerot, glänzend (Ausnahme 29), stellenweise leicht verwetzt, abblättrig (25, 39, 59–60).

Gruppe C (30–31, 69–78) — insgesamt 12 Stücke. Ton: gut geschlämmt, hellrot, hellocker, mehlig, porös. Oberfläche: hellorange- bzw. ziegelfarben, in vielen Fällen als Bemalung erscheinend (69, 77–78), nur selten und auch dann nur stellenweise glänzend (72–73).

Diese letztere steht dem Magdalensberger sog. orangen Fabrikat am nächsten,¹¹ die auf dem Magdalensberg zu einer der späteren Gruppen der italischen Importkeramik gehört.

Gruppe D (40–42, 79–82) — insgesamt 8 Stücke. Ton: hellocker, gelblich, mehlig, porös. Oberfläche: mit als Bemalung erscheinendem orangefarbenem Bezug, der stark verwetzt ist, matt.

Von den *Auflage*-Waren kommen folgende 3 Haupttypen im Zalalövöer Material vor:

1. Ohlenroth Abb. 3,2.

Wir können nur 2 Bruchstücke zu diesem Typ zählen, der in ganz Pannonien selten ist. Es macht kaum 2% des reichen italischen Sigillatamaterials von Poetovio aus und kommt mit einem ähnlichen Anteil im savarischen Material vor. Bereits die bisherige Forschung hielt ihn für aus der tiberisch-claudischen Zeit stammend,¹² was ihr häufiges Vorkommen in der Siedlung auf dem Magdalensberg zu bestätigen erscheint.¹³ Mehrere Stücke aus Aquincum können registriert werden. Die Funde aus der I. Fö Straße können mit dem Alenkastell am Bem-Platz in Verbindung gebracht werden; gleichzeitig lassen die Stücke aus Óbuda (Altöfen), die in der Nähe der vespasianischen Lager zutage kamen,¹⁴ darauf schließen, daß:

a) in Óbuda auch ein Alenkastell, das älter ist als 73, vermutet werden kann¹⁵

b) oder — was noch wahrscheinlicher ist — wir müssen bei der Datierung des Types auch einen späteren Zeitpunkt als die Zeit des Claudius in Betracht ziehen. Falls bei der Datierung der Form auch ein Zeitpunkt nach Claudius in Frage kommen kann, die auch sonst geringe Anzahl der zutage gekommenen Stücke gibt uns keine Möglichkeit das Bruchstück für tiberisch zu halten. Im Einklang mit den Angaben der Münzen (in der, 220 cm tief liegenden, frühesten Schicht der Fläche K/2 datiert diese Tellerform eine 41–45 geprägte Claudius Münze!) (Münzfunde Nr. 4) können wahrscheinlich in die claudische Zeit datiert werden.

2. Ohlenroth Abb. 3,3

Diese Form ist auf dem ganzen Gebiet der Provinz allgemein. Diese Tellerform kann im großen und ganzen mit den Typen 39 b–c von Goudineau identifiziert werden, ihr Erscheinen konnte um 35 u. Z. erfolgen.¹⁶ Sie ist eine der Hauptformen der letzten Periode der italischen Sigillatafabrikation, die vor allem für die Auflagen-Verzierung eine größere Fläche sichert.¹⁷ Ihre spätere Entwicklung zeigt das allgemein verbreitete Material in Virunum (Wiesinger 4), Poetovio und entlang der Bernsteinstraße. Die Form kann bis zu den letzten Jahrzehnten des I. Jahrhunderts verfolgt werden. Die Zahl der Variationen innerhalb der Form ist gering und auch die Unterschiede sind unbedeutend — so geben sie weder zu einer Klassifizierung nach Chronologie, noch zu einer, die zur Bestimmung der Werkstatt führt, eine Möglichkeit. Die Randlippe wird mit einem kleinen Rundstab ausgebildet — das ist beim Stück 14 weitergegliedert. Die Rille unter dem Steilrand ist allgemein, aber sie fehlt bei den Gefäßen Nr. 7, 14, 16–17, 26–27, 31, während es am Gefäß 29 zwei gibt. Am Stück 14 befindet sich die Rille an der Innenseite des Randes. Dieses Bruchstück weicht sowohl hinsichtlich des Bodenteiles, als auch der Auflagen-Verzierung ohne Parallele von den anderen Tellern ab. Auf dem Teller 25 kommt das auch zweimal vor. Am waagerechten Bodenteil ist ein fein gekerbter Strichelring sichtbar — Ausnahmen 11–12, 24, wo nur ein Rillenbündel wahrnehmbar ist. Der Durchmesser der Teller schwankt zwischen 16/17–19 cm, ihre Dicke beträgt 2,5–4 mm, der Querschnitt des Randes mancher Stücke ist dreieckförmig (u. B. 6, 15), diese haben auch eine Dicke von 5–6 mm. Eine Dicke von 5 mm haben noch die Bruchstücke 8, 25, 29, 31. Die Höhe des Randes beträgt 2–2,3 seltener 2,5–2,7 cm (8, 27).

Anstatt dieser unwichtigen und von zahlreichen Bruchstücken noch dazu fehlenden kleinen Einzelheiten und Varianten liefern die aus Model ausgeformten Auflage-Verzierungen die Grundlage der Klassifizierung.

¹¹ M. SCHINDLER: Service I und II Formen eines auf dem Magdalensberg importierten italischen Sigillata-Fabrikates. *Arh. Vestnik* 26 (1975) (1976). 127.

¹² CURK 80 — zur Verbreitung in Pannonien siehe GABLER 16.

¹³ Vgl. M. SCHINDLER–S. SCHEFFENEGGER: Die glatte rote Terra sigillata vom Magdalensberg. *Kärntner Museumsschriften* 62 Klagenfurt 1977. 151–153.

¹⁴ GABLER 17; zur späten Variation der Form siehe G. POPILIAN: *Ceramica romana din Oltenia*. Craiova 1976. pl. I. 1.

¹⁵ Das Ala-Lager in Óbuda hält die Forschung eindeutig für flavisch. Vorflavische Funde sind nicht zutage gekommen. Vgl. T. NAGY: Budapest története az őskortól az Árpádkor végéig. (Die Geschichte von Budapest von der Urzeit bis zum Ende der Arpa-

dendzeit.) Bp. 1973. 113. Die Inschrift des Jahres 73 (E. TÓTH–G. VÉKONY: Beiträge zu Pannoniens Geschichte im Zeitalter des Vespasianus. *ActaArch Hung* 22 (1970) 133) bezieht sich wahrscheinlich auf ein südlich des späteren Legionslagers gebautes Holz-Erde Kastell — die diesbezüglichen Beobachtungen siehe bei K. PÓCZY: Investigation of the Aquincum legionary Camp and the Restoration of its Ruins. *Bud Rég* 24 (1976) 13–14.

¹⁶ M. DELGADO–F. MAYET–A. MÔUTINHO DE ALARCÃO: Fouilles de Conimbriga. 4. Les sigillées. Paris 1975. 18. Ann. 3.

¹⁷ Vgl. G. PUCCI in A. CARANDINI–C. PANELLA: *Le terme del Nuotatore*. *Studi Miscellanei* 21. Ostia III. parte prime. Roma 1973. 313.

Aufgrund dieser konnten wir die Fabrikate von C · T · SVC (3–4, 6?), SEC · C · T (7), L · M · V oder Q · S · P (8–12, 29?) erkennen (Nr. 11. mit L · M · V Stempel). Die Teller des oberitalischen C · T · SVC (C · T · S) sind immer von besserer Qualität, ihre Wände sind dünner, ihre Bildtypen erinnern an diese der Arretinischer Kelche.¹⁸ Ihre Motive sprechen für eine lockerere Beziehung zur Gruppe L · M · V–Q · S · P. Aufgrund obiger kann die Möglichkeit aufgeworfen werden, daß C · T · SVC innerhalb der claudisch-vespasianischen norditalischen Töpfergruppe zu den früheren gehört (Die Zalalövőer Stücke kamen in den Grubenkomplexen der frühesten Siedlungsobjekte zutage). Das Exemplar mit C · T · S Stempel ist auf dem Magdalensberg in den spättiherischen-claudischen Schichten bereits antreffbar¹⁹ — dieser Umstand würde ebenfalls für seine frühe (claudisch oder etwas später) Datierung sprechen. Die Fabrikate von SEC · C · T, L · M · V und Q · S · P können — obwohl sie sich typologisch etwas voneinander unterscheiden — zeitlich nicht voneinander getrennt werden.²⁰ Sämtliche, mit einem Meister verbindbare Stücke kamen aus den *frühesten Schichten*, also aus einer primären Lage zutage. Die in der Fläche K/2 gefundenen Fabrikate der Form Ohlenroth Abb. 3,2 — also die typologisch als die frühesten betrachtbaren Stücke kamen aus dem Niveau unter der Schicht des Tellers der Form Ohlenroth 10–12 Abb. 3,3 zutage, während über letzteren eine im Jahre 101/102 geprägte Traians Münze zutage kam. Die Stücke von Zalalövő, die können zur L · M · V–Q · S · P Gruppe zugewiesen werden, befanden sich also über dem claudischen Niveau — bei ihrer Datierung kann also das Ende der Regierung des Claudius bzw. die frühflavische Zeit in Frage kommen (50–75). Das Exemplar Nr. 20 kam in der Fläche K/3 mit der im Jahre 86 geprägten Domitians Münze zusammen zutage (siehe Münzliste Nr. 9). In einer sekundären Lage, in späterer Schicht befanden sich die Bruchstücke Nr. 27 und 30.

3. Ohlenroth Abb. 3,8.

Bei Goudineau findet man diese Form unter dem Typ 38. Zwar taucht ihr Vorgänger in Haltern auf, sie kann kaum in die Periode vor 20 u. Z. datiert werden. Zusammen mit dem Teller Ohlenroth Abb. 3,3 ist sie einer der spätesten Typen; in Ostia datieren sie in der Schicht V.A. die schon erscheinenden Dr. 37 Sigillaten (neronisch-vespasianisch).²¹ Der Typ kommt in Zalalövő 11mal vor, was bei der hohen Anzahl der Teller auffallend gering ist. Gerade deshalb ist auch die Anzahl ihrer Variationen geringer. Unter der Leiste verläuft eine Rille bei den Exemplaren Nr. 32–33, 38, häufig ist der über dem Boden verlaufende Einschnitt (32, 33, 36, 38–39), oder die Rille unter dem Rand (35, 38, 39, 40), diese letztere kommt oft auch an der Innenseite vor (35, 39, 40). Der Durchmesser der Tassen bewegt sich zwischen 11,5–13,5 cm, der größte ist dieser des Stückes Nr. 35 (16 cm). Die Wandstärke der Gefäße beträgt 3 bzw. 5 mm. Die Rand-Breite konnte 1,2 bzw. 1,7 cm betragen. Die geringen Variationen hinsichtlich des Maßes bzw. der Ausarbeitung geben auch hier keinen Anhaltspunkt zur Bestimmung der chronologischen Gruppen oder der Werkstätten. Unter den Verzierungen kann die N. 32. eindeutig mit der tiberisch-claudischen Werkstatt des L. Gellius aufgrund ihrer Parallelen in Locarno, Emona und Carnuntum verbunden werden. Während die frühere Forschung, die die Auflagen-Sigillaten von L. Gellius aus einer norditalischen Werkstatt ableitete,²² die neuere Forschung hält sie für arretinisch.²³ Das in unserem Material sicher zu ihm gehörende Stück weicht in seinen Qualitätsmerkmalen kaum von der sicher norditalischen Tasse mit L · M · V Stempel ab, wovon darauf geschlossen werden kann, daß die Typen von L. Gellius auch die padanischen Töpfer verwendeten oder kopierten. Auf den Bruchstücken Nr. 33–34, 39–40, sind die Verzierungs-elemente der claudisch-vespasianischen norditalischen Gruppe, diese von L · M · V und Q · S · P (Rosette, Delphin, Maskenvariationen) erkennbar.

Unter den Tassen des Types Ohlenroth Abb. 3,8 können die Stücke Nr. 33, 35, 38 aus den frühesten Niveaus, Komplexen abgeleitet werden, während die anderen, so auch die Ware von L. Gellius aus späteren Schichten zutage kamen.

Alles andere kann zur Gruppe A gezählt werden.

Aus der Tabelle ist klar ersichtlich, daß eigentlich selbst die frühesten Typen nicht eindeutig in die vorclaudische Periode datiert werden können. Die Mehrzahl unserer Stücke kann eher in das dritte Viertel des I. Jahrhunderts datiert werden, einige Exemplare dagegen konnten — im Einklang mit den Angaben der Münzen — nicht später als zur Zeit Claudius' angefertigt worden sein. Die chronologische Gruppierung der Bruchstücke ohne Verzierung können wir noch nicht durchführen.

Die Tassen, Schälchen der Form Dr. 35/36 (= Wiesinger 14–15) können der letzten Periode der frühkaiserzeitlichen italischen Sigillatafabrikation zugewiesen werden. Die spätere Datierung der Form (nach 45 u. Z.) bestätigt ihr Fehlen auf dem Magdalensberg. Ihre südgalische Parallele kommt auch erst zur flavischen Zeit das erste Mal vor.²⁴ Ihre Variationen sind:

a) Tassenform mit horizontalem Rand (Wiesinger 14) — mit einem Durchmesser von etwa 13 cm (Bruchstück Nr. 43).

b) Kleines Schälchen mit gebogenem Rand (Wiesinger 15a) — mit einem Durchmesser von etwa 13 cm. (Nr. 58, 60, 67–68, 81–82).

c) Ähnlich wie letztere, aber größere Schälchenform (Wiesinger 15b) — mit einem Durchmesser von 19/20–26 cm — hierher können auch die vorhin nicht erwähnten 33 Bruchstücke gezählt werden.

¹⁸ OHLENROTH 240; KARNITSCH, Ovilava 18.

¹⁹ Siehe Anm. 8.

²⁰ Mit der Datierung beschäftigen wir uns ausführlich in GABLER D.—LÓRINCZ B: A dunai limes I–II. századi történetének néhány kérdése (Some Remarks on the History of the Danubian Limes of the First and Second Century) ArchÉrt 104 (1977) 145–175.

²¹ G. PUCCI 324.

²² G. ULBERT: Die römischen Donau-Kastelle Aislingen und Burghöfe. Limesforschungen I. Bln. 1959. 25.

²³ KARNITSCH, Iuvavum Taf. I., I. mit weiterer Literatur. GOUDINEAU 217.

²⁴ G. ULBERT 37.

Obiges kann wie folgt zusammengefaßt werden:

Chronologie	Töpfer	Form			Insg.
		Ohl. 2.	Ohl. 3.	Ohl. 8.	
(Tiberisch)- claudisch	L. GEL			32	1
Claudisch (oder etwas später)		1, 2			2
Claudisch-neronisch (?)	C. T. S. (C. T. SVC)		3, 4, 6		3
(Spätclaudisch)- vespasianisch)	SEC. C. T		7		
Titus	L. M. V oder Q. S. P		8, 9	33, 34	
				35, 36 ?	
				39, 40	
	L. M. V		11		11

In der Klassifizierung nach Qualitätsmerkmalen:

2 Gruppe B

40 Gruppe D

Eine weitere Variation innerhalb der Gruppe C bedeuten die Stücke 52–53, bei denen eine kleine Innenleiste wahrnehmbar ist, sowie das Stück Nr. 59, wobei an der Außenseite des Randes eine ähnliche Rippe sichtbar ist. Die Barbotineverzierung kann außer der paarweise aufgetragenen Trauben- bzw. Lilienverzierung

a) Punktverzierung (Nr. 43)

b) zweifache Traubenverzierung (Nr. 49.)

c) Spirale und Punktverzierung (Nr. 59.) sein.

Hinsichtlich der Datierung lieferten die stratigraphischen Beobachtungen wichtige Angaben. Die Stücke Nr. 67–68 datierte die 86 geprägte Domitians Münze, (Münzfunde Nr. 9) das Stück Nr. 49 eine Nerva-Münze. Viele barbotineverzierte Stücke (46, 59, 69, 72, 74–75, 76–78, 79) kamen aus der gelblich-braunen Füllerde des Abschnittes K/3 zutage (120–140 cm), worin sich auch eine Titus- und eine Traians Münze (Münzfunde Nr. 17) befanden.

Zur Vorsicht mahnt das in derselben Schicht des Abschnittes K/3 gefundene Germanus-Gefäß, was nicht später als vespasianisch datiert werden kann. Diese stratigraphischen Beobachtungen bestätigen klar, daß in Pannonien die Mehrzahl der barbotineverzierten Sigillaten spätflavisch ist, und ihr Gebrauch kann bis zur Wende des 1.–2. Jhs. oder sogar noch etwas später verfolgt werden. Den späten Gebrauch der barbotineverzierten italischen Ware konnten wir schon früher vermuten. Diese Hypothese hat das pannonische Verbreitungsgebiet²⁵ bzw. die Untersuchung des Materials der Gräberfelder von Emona²⁶ bestätigt. Die Grabungen in Zalalövő im Jahre 1976 haben hinsichtlich der absoluten Chronologie auswertbare Angaben geliefert.

Aus dem *südgalischen* Material ragen die Sigillaten Nr. 83 und 84 der Form Dr. 29.-hervor; in Zalalövő konnten wir diesen Typ bisher noch nicht – in Kenntnis des ähnlichen großen Materials von Poetovio und Savaria haben uns diese Schlüssel nicht überrascht.²⁷ Unter den Dr. 37. Typen können wir das Stück Nr. 85 als früh betrachten, das wir an Germanus knüpfen können. Im unverzierten Material können die vespasianisch-frühdomitianischen Stücke (siehe den Teller Nr. 105 der Form Dr. 15/17(?) mit OF SEVERI Stempel), ebenfalls angetroffen werden. Auch die Verbreitung der Ware der domitianischen Töpfer Mercato und Mascuus (Nr. 86–88) ist allgemein in Pannonien,²⁸ aber in ähnlich hoher Anzahl können die Gefäße von Natalis und Germani ser. angetroffen werden. Das Stück Nr. 96 wurde mit einer stark abgenutzten Punze gestempelt, auch das ist nicht ausgeschlossen, daß es eines der späten Produkte des Natalis-Kreises war. Dieses Bruchstück datierte eine Hadrians' Münze (siehe Anhang und Lányi: Münzfunde Nr. 23.), während in der sich darunter befindenden Schicht eine 101/102 geprägte Traians Münze zutage kam (Münzfunde Nr. 14). Die Zalalövőer Grabung lieferte

²⁵ D. GABLER: Die Sigillaten in der Hercules-Villa von Aquincum. Acta Arch Hung 28 (1976) 22, 77.

²⁶ RFiZ (1975) 239.

²⁷ Zur pannonischen Verbreitung der Schlüssel der Form Dr. 29 siehe D. GABLER: Der Einfluß der südgalischen Sigillaten auf die pannonischen Töpfer. Arch. Vestnik 26 (1975) (1976) 150. Zu den neueren Stücken siehe S. BÁNKI: Forschungen in Gorsium im Jahre 1972. Alba Regia 13 (1972) (1974)

Taf. IV. 7. In Esztergom kamen im Verlaufe der Burg-Grabungen zwei Bruchstücke zutage. (Balassi B. Museum, Esztergom, Inv. Nr.: 75.62.9, 75.63.4) – für den Überblick des Sigillata-Materials danke ich S. Soproni und V. Lányi.

²⁸ D. GABLER: Sigillaten auf dem Gebiet des Palatiums von Gorsium. Alba Regia 13 (1972) (1974) 51; DERS.: Die Sigillaten in der Hercules-Villa von Aquincum. Acta Arch Hung. 28 (1976) 25.

Anhang
Sigillaten aus münzdatierten Schichten in Zalalövö

Topferei Zeitstellung	Nr	Claudius	Nero	Vespasian	Titus	Domitian	Nerva	Traian	Hadrian	Antoninus Pius	Marcus Aurelius
<u>Norditalisch</u>	1										
Claudisch- neronisch	6			früher als 86		○					
spätclaudisch- vespasianisch	10							○			
	11					früher als 101/102					
	12							○			
	20					○					
	36					○					
neronisch- domitianisch	48				○			○			
	49						○				
	50					○					
	51					○					
	52					○					
	53					○					
	59				○			○			
	62				○			○			
	66							○	○		
	67					○					
	73				○			○			
	74				○			○			
	75				○			○			
<u>La Graufesenque</u>	83					○					
neronisch- vespasianisch	85				○			○			
domitianisch	87					○					
	89					○		○			
<u>Banassac</u>	96										
<u>Lezoux</u>	98							○			
antoninisch	101					○					
<u>Heiligenberg</u>	102										○
antoninisch											
mittelgallisch antoninisch									früher als 163/164		○
	112										○

Zeitstellung nach den bisherigen Forschungsergebnissen

○ Fundmünzen mit Sigillaten

so eine neuere Evidenz zu Datierung von B. Hofmann,²⁹ das auch die Beobachtungen bei den Freilegungen in Arrabona unterstützten.³⁰ Die späte Tätigkeit der Töpferei Banassac kann demnach auch in der Hadrians' Zeit verfolgt werden.

Unter den Erzeugnissen der *mittelgallischen* Töpfereien sind — genau wie im anläßlich der 1974er Grabung erschlossenen Material — hauptsächlich die antoninischen Gefäße vertreten die Ware des Cinnamus, Divixtus, Pugnus und Paternus. Unter ihnen lag das Stück Nr. 101 in der verbrannten, Holzkohle-, Strohlehmschicht (Abschnitt K/2, 110–130 cm), was wir wahrscheinlich mit der Verwüstung der Markomannenkriege in Verbindung bringen können. Auf dieselbe Verwüstung deuten die sekundär gebrannten Tassen mit SED[ATIM (Nr. 107) Stempel bzw. die ähnlichen Tassen der Dr. 33 Form (112) hin, auch diese Sigillaten sind antoninisch. (Einen Lezouxer Teller mit SHCVN[DIM Stempel könnten wir in eine frühere Zeit, in die erste Hälfte des 2. Jahrhunderts datieren, aber seine Chronologie ist noch unsicher.) Unser Exemplar Nr. 102 kann zur Töpferei von *Heiligenberg* des Ciriuna zugeschrieben werden. Nach R. Forrer³¹ begann Ciriuna zwischen 100 und 110 auf dem Heiligenberg zu arbeiten. Aufgrund der Grabungen an der Stelle der Töpferei hat aber J. Hatt³² bewiesen, daß dieser Töpfer zu der späteren Töpfergruppe der Werkstatt gezählt werden kann. In Zalalövó kam in der Strohlehmschicht der Fläche K/2 ein ihm zuschreibbares Stück zutage — diese Schicht (siehe Nr. 101, 107) kann mit der Zerstörung der Markomannenkriege in Verbindung gebracht werden. Aufgrund dieser stratigraphischen Beobachtungen können wir Ciriuna — uns H. G. Simon³³ anschließend — für einen antoninischen Töpfer halten. Ein späteres Vorkommen kann nicht bewiesen werden; mit Recht hält Simon die durch M. Lutz vorgeschlagene Datierung Ende des 2. Jahrhunderts für allzu spät.³⁴

Der Anteil der *Rheinaberner* Ware ist im 1976er Material ziemlich gering, was umso auffällender ist, da in Poetovio die Fabrikate dieser Werkstatt in der höchsten Anzahl vorkamen. Auch ein Teil der Rheinaberner Sigillaten ist antoninisch (siehe Nr. 103 mit BEATTONI-Stempel), die Anzahl der Stücke aus dem 3. Jahrhundert ist minimal (Nr. 104). Im Material konnten weder die Produkte der Westerndorfer-, noch diese der Pfaffenhofener-Werkstatt angetroffen werden.

D. Gabler

BRONZEFUNDE

Abschnitt A/V:

1. Randbruchstück einer Bronzeschale (Abb. 73,3). Gehämmert, mit waagrecht nach außen gebogenem, verstärktem Rand, die Seitenwand gebrochen, gebogen, Dicke: 0,2 cm. FO.: aus der gemischten Erde unter der Humusschicht, in einer Tiefe von ca. 40 cm.

2. Kästchengriff (Abb. 68,1). Es stellt zwei, einander gegenübergestellte Delphine mit offenem Mund dar. Die Schuppen deuten eingeritzte Linien an. An dem zurückgebogenen Schwanz befinden sich eingeritzte schräge Linien, er endet in einer dreizackigen Blumenflosse. Länge: 12 cm; Breite: 4,2 cm. FO.: wie oben, in einer Tiefe von ca. 55 cm.

3. Figurell dargestellte, gewölbte Platte; Bruchstück einer Prunkbeinschiene (Abb. 67,1–18). Auf der Platte eine stehende Victoria, deren Körper mit dem weiten, gefalteten Mantel bedeckt ist, der linke Fuß steht auf einem Globus (?). Am rechten Fuß ist der Panzer gut sichtbar. Erhalten geblieben ist noch die linke Hand, die kräftig und groß ist. Die Finger halten einen Kolben fest. Charakteristisch ist die, die plastischen Teile extra betonende, die Figur umrahmende punzierte Punktreihe. Ornamentales Motiv ist die trebierte Rosette mit 9 Blättern, mit punzierter Punktreihe entlang des durch die Blätter gebildeten Kreisumfanges. Am Rand der Platte eine schräg gekerbte Säule zwischen zwei punzierten Punktreihen. Zusammenpassende Bruchstücke: Abbildung 67/1, 2, 3, 1, 14 sowie Abbildung 68/1, 7, 8, 15. Dieser letztere ist ein Fixierknopf mit Emailleinslage. Länge: 11 cm, Breite: 8 cm. FO.: der große gewölbte Kanal.

4. Rand- und Halsteil eines Bronzegefäßes (Abb. 68,3). Geschnittener, gerader Rand, konischer Halsteil. Verzierung: besteht aus 2 + 3 + 4 + 2, in Reihe untergebrachten kleinen Würfeln. Das Muster ist stellenweise ganz abgenutzt. Randdm.: 2,5 cm; Höhe: 2,7 cm. FO.: wie oben.

Grabungsfläche A/VII:

5. Stark profilierte Einknopffibel. Bruchstückig (Abb. 68,2.). Die Nadel und ein Teil der Feder ist abgebrochen. Am Bügel über dem Knopf verläuft eine Kante, der Knopf ist einfach ausgeführt, der Bügel unter dem Knopf ist zweifach profiliert. Länge: 2,8 cm; Breite: 1,4 cm; FO.: neben dem großen, gewölbten Kanal, in der gelben Lehmsschicht, in einer Tiefe von 120–150 cm.

Grabungsfläche A/VIII:

6–7. Bruchstücke von U-förmig nach außen gebogenen Bronzeplatten (Abb. 68,4–5). Zwischen den beiden, aufeinander gebogenen Bronzestücken befindet sich ein korrodiertes Eisenstück. Länge: 2,5 cm; 2,9 cm FO.: Strohlehmniveau.

²⁹ HOFMANN 39.

³⁰ D. GABLER: Kutatások Arrabona canabaejában (Research in the canabae of Arrabona). Arrabona 13 (1971) 24. — siehe noch: S. S. FRERE: The Forum and Baths at Castor by Norwich. Britannia 2 (1971) 25.

³¹ FORRER 123.

³² J. J. HATT: Fouilles et découvertes nouvelles à

Heiligenberg. Cahiers alsaciens d'arch. et d'hist. 6. (1962) 71.

³³ H. G. SIMON: in D. BAATZ: Das Kastell Munniningen in Nördlinger Ries. Saalburg Jb. 33 (1976) 49.

³⁴ M. LUTZ: État actuel de nos connaissances sur la céramique sigillée de la Gaule de l'Est. Rev. Arch. du Centre 18 (1966) 143.

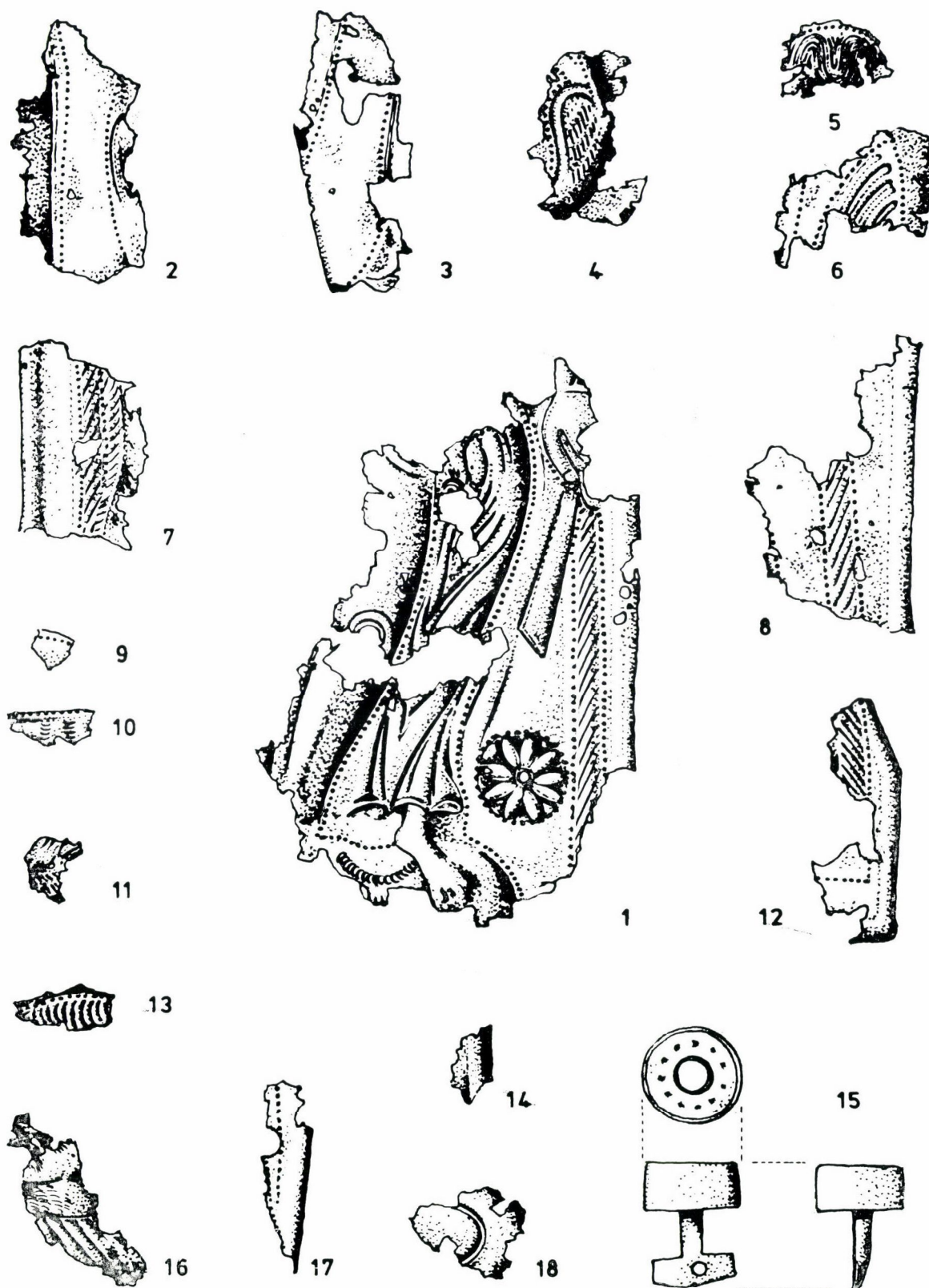


Abb. 67. 1–18: A/V.

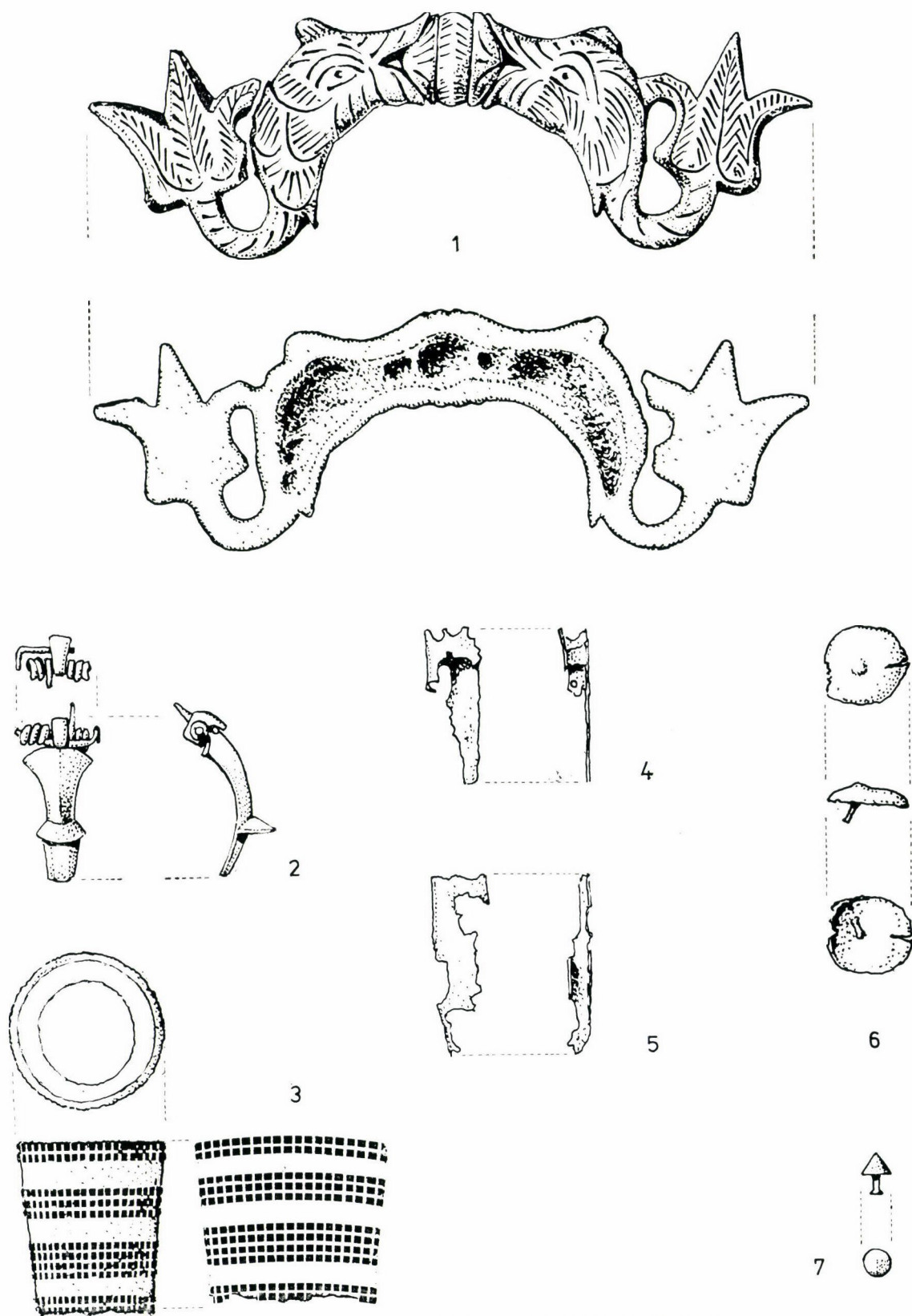


Abb. 68. 1, 3: A/V.; 2: A/VII.; 4–5: A/VIII.; 6–7: A/IX.

Grabungsfläche A/IX:

8. Kugelsegmentförmiger Bronzenagel (Abb. 68,6). Der Nagelkopf besteht aus einer dünnen Bronzeplatte, der Schenkel hat einen viereckigen Querschnitt. Dm.: 1,5 cm; Länge: 0,5 cm. FO.: über Terrazzo-Boden, in einer Tiefe von 100 cm.

9. Niete mit kegelförmigem Kopf (Abb. 68,7), mit kurzem, walzenförmigem Schenkel, das Endstück ist gehämmert. Länge: 0,8 cm. FO.: wie oben.

Grabungsfläche B/V:

10. Plattenbruchstücke. (Abb. 69,8–10). Geschnittene und gebogene Stücke unregelmäßiger Form. Länge: 2,5 cm; 1,9 cm; 1 cm. FO.: der große gewölbte Kanal.

Grabungsfläche B/VII–VIII:

11. Bodenbruchstück eines Gefäßes (Abb. 69,1). Boden eines gehämmerten Plattengefäßes mit Flecken. Bodendm.: 12 cm, FO.: zwischen der roten Strohhlehmschicht und dem 2. Bodenniveau.

12. Rechteckförmige Bänder (Abb. 69,2–3). Dünne Plattenstreifen, der eine mit einem Loch. Länge: 3,2 cm; 6,4 cm.

Grabungsfläche B/VIII:

13. Versilberte Lunula (Abb. 69,4). Halbmondförmig, an den beiden Enden mit zwei kleinen Kügelchen. Die Aufhängung sichern zwei kleine profilierte Platten. Mit rhombischen Querschnitt. Höhe (mit der Aufhängung): 3,3 cm. FO.: in einer Tiefe von 173 cm.

14. Nagel mit einem hutartigen Kopf (Abb. 72,15). Er wurde aus einer dünnen Platte angefertigt, neben dem abgebogenen Rand befindet sich eine tiefe Rippe, wovon sich der mittlere konische Teil hervorhebt. Höhe: 1,3 cm, Dm.: 1,7 cm. FO.: gelbe Lehmschicht zwischen 120–140 cm.

15. Unterlagenplatte (Abb. 72,14). Dünne, gebogene Platte, in der Mitte mit regelmäßigem Loch. Dm.: 2 cm. FO.: wie oben.

16. Statuenbruchstück. (Abb. 69,5). Das Bruchstück stellt Haarlocken dar. An der anderen Seite sind Spuren nachträglicher, nach dem Guß erfolgender Bearbeitung sichtbar. Länge: 5,5 cm; Dicke: 0,2 cm. FO.: zwischen dem 1. und 2. Bodenniveau, in einer Tiefe von 170–173 cm.

17. Plattenbruchstück (Abb. 69,6). Höhe: 1 cm. FO.: wie oben.

18. Schlüssel (?). Ein im Stumpfwinkel gebogener, flacher Gegenstand, das eine Ende ist abgerundet, das andere endet oval, wovon der eine Teil abgebrochen ist (Abb. 69,7). Länge: 5 bzw. 7,8 cm.

19. Deckplatte (Abb. 73,4–5). Mit Linienbündel verzierte dünne Platte mit drei Nietstellen. Länge: 5 bzw. 4 cm; Breite: 3 bzw. 2,5 cm. FO.: unter dem Straßenfundament, in einer Tiefe von ca. 2 m.

Grabungsfläche B/IX:

20. Profiliertes Bruchstück (Abb. 69,11). Länge: 4 cm; FO.: Kanalboden.

Grabungsfläche C/I–II:

21. Nadel mit Schlingenkopf (Abb. 72,2). Länge: 8 cm; FO.: in einer Tiefe von 80 cm.

22. Gebogenes Bandbruchstück (Abb. 72,4). Länge: 2,3 cm; 1,5 cm; 1 cm.

23. Drahtbruchstück (Abb. 70,12), mit kreisförmigem Querschnitt. Dm.: 0,3 cm. FO.: in einer Tiefe von 100–120 cm.

Grabungsfläche C/V:

24. Falldeckel (Abb. 70,4), trapezförmig, mit welligem Rand und einigen Löchern darauf, in der Mitte mit einem Niet. Höhe: 5,8 cm; Breite: 3 cm.

25. Nagel (Abb. 70,13). Dm.: 1 cm. FO.: In der kieseligen Fundamentschicht der Straße.

Grabungsfläche C/VI:

26. Viereckige Platte (Abb. 79,5). Länge: 9 cm; Breite: 1 cm. FO.: in einer Tiefe von 160 cm.

27. Fleck mit Niet (Abb. 70,7). Länge: 2,4 cm; Breite: 1 cm. FO.: unterer Graben der Straße, in einer Tiefe von 200–230 cm.

Grabungsfläche C/VII:

28. Verbrannte Plattenbruchstücke (Abb. 70,8–11). Länge: 1,5 cm; 1,3 cm; 1,2 cm; 0,8 cm. FO.: gelbe Lehmschicht unter der Ziegelreihe, in einer Tiefe von 50–70 cm.

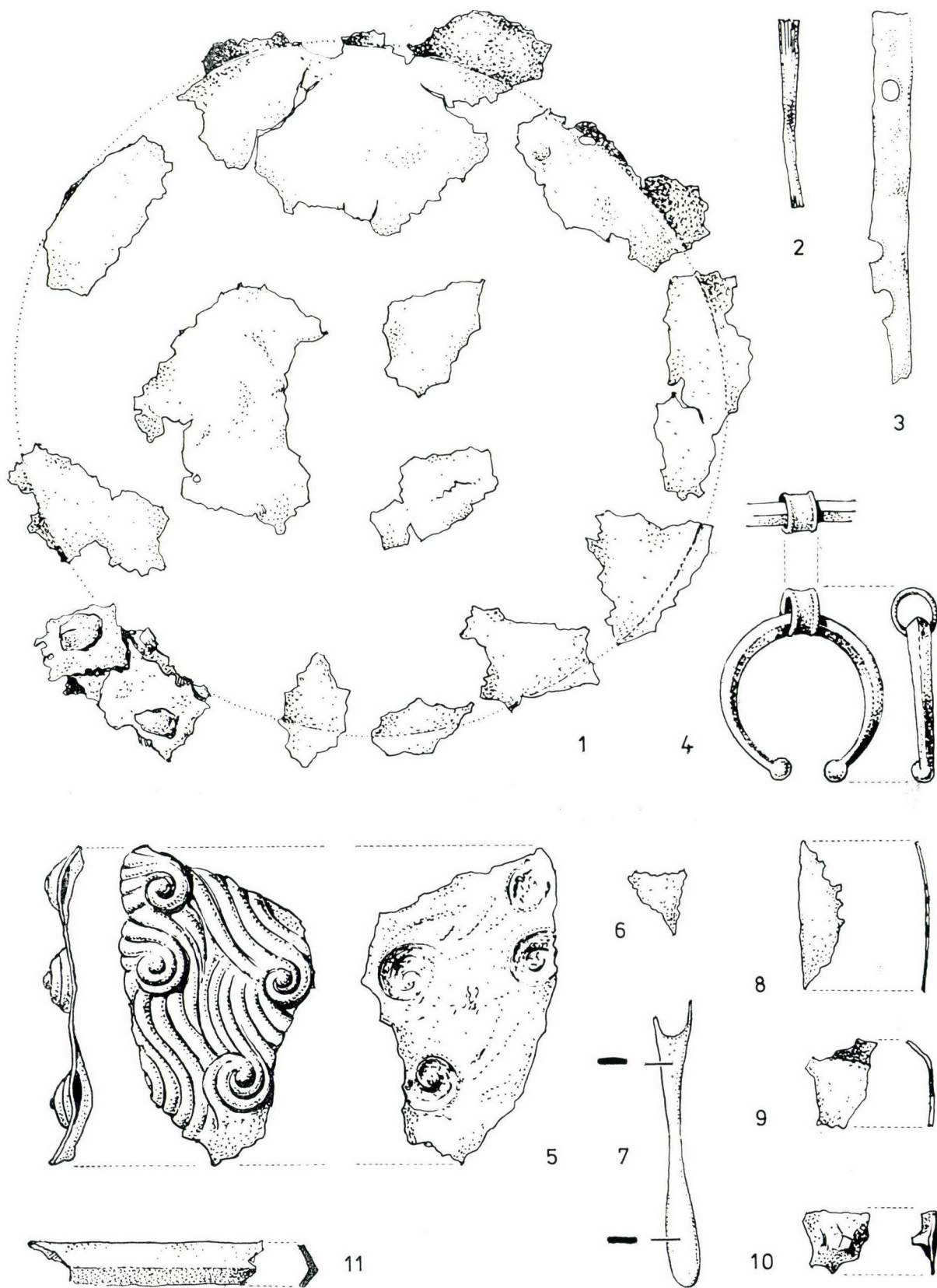


Abb. 69. 1–3: B/VII–VIII.; 4–7: B/VIII.; 8–10: B/V.; 11: B/IX.

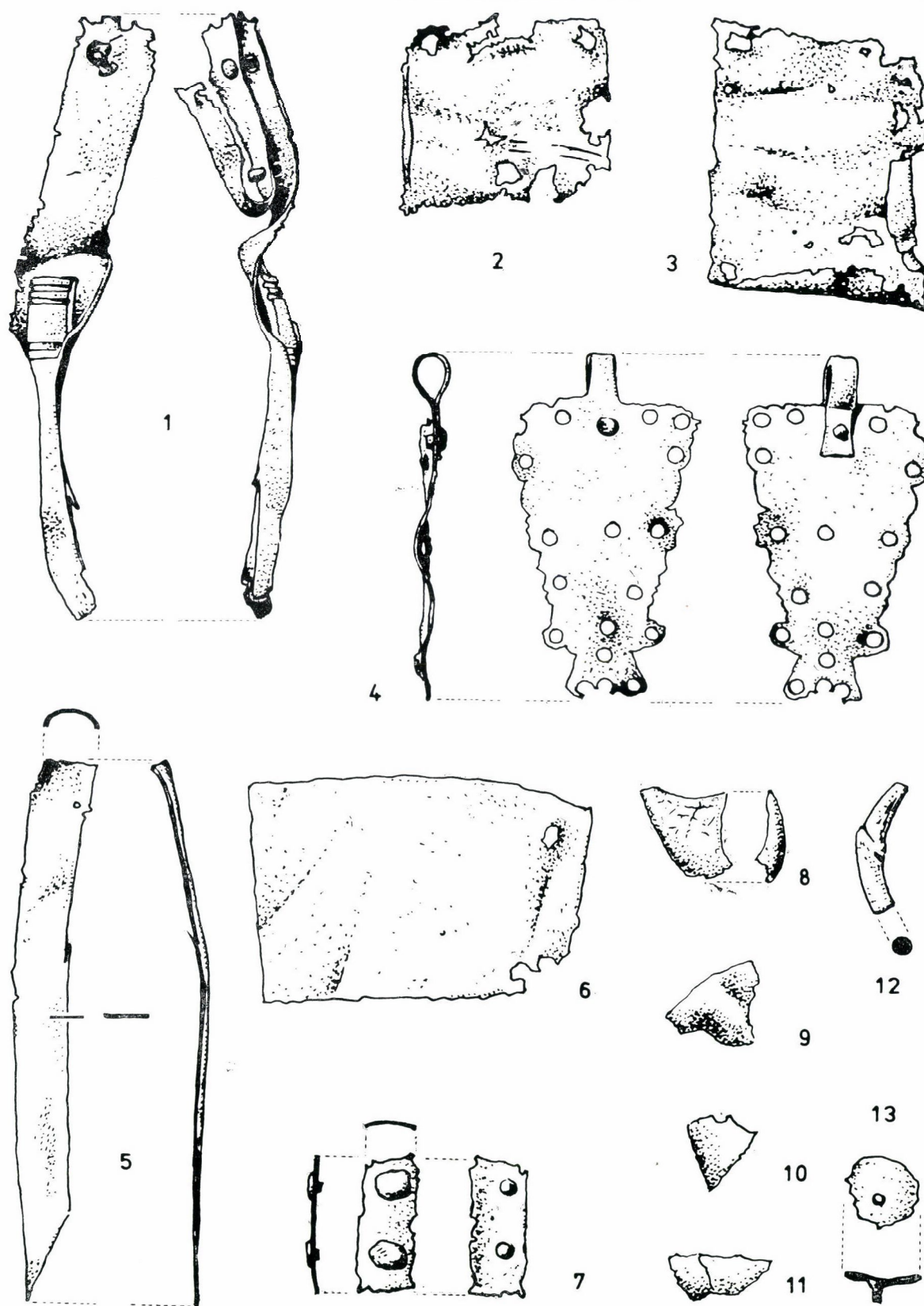


Abb. 70. 1–3: C/VIII.; 4, 13: C/V.; 5, 7: C/VI.; 6, 8–11: C/VII.; 12: C/I–II.

29. Viereckige, an der einen Ecke mit Loch durchbrochene Platte (Abb. 70,6). Länge: 5 cm; Breite: 4 cm. FO.: in einer Tiefe von 210 cm.

Grabungsfläche C/VIII:

30. Rasiermesser (Abb. 70,1). Länge: 10 cm. FO.: graue, aschige Schicht, in einer Tiefe von 170–195 cm.
 31. Viereckige, dünne Platten mit je einem Loch in der Ecke. (Abb. 70,2–3) Länge: 3 bzw. 4,5 cm; Breite: 3,5 bzw. 3,8 cm.
 32. Stark profilierte Einknopffibel mit trapezförmigem Fuß (Abb. 72,1). Länge: 3,4 cm; Breite: 1,8 cm. FO.: graue, aschige Schicht, in einer Tiefe von 160–195 cm.

Grabungsfläche K/1:

33. Taubenattache (Abb. 71,8), kompakt, gegossen, mit nachträglicher Bearbeitung. Länge: 6 cm; Breite: 2,8 cm; Höhe: 2,3 cm. FO.: stark verbranntes Fußboden-Niveau des N-Hauses. Typ Eggers 79.
 34. Tintenfaß (Abb. 73,1). Walzenförmig, mit parallel verlaufenden Linien verziert, der Boden ist Drehselarbeit. Höhe: 10 cm; Dm.: 3,6 cm. FO.: unter dem Feuerherd, in einer Tiefe von 120 cm.

Grabungsfläche K/2:

35. Dünne Platten mit kleinem Griff (Abb. 72,10–11). Länge: 1,5 bzw. 1,2 cm. FO.: kieselige Schuttschicht, in einer Tiefe von 150 cm.
 36. Dünne Platte mit aufgebogenem Rand. (Abb. 72,8) Länge: 1,6 bzw. 1,4 cm. FO.: Kieselschicht, in einer Tiefe von 175 cm.
 37. Plattenbruchstück (Abb. 72,6). Länge: 3 cm; 2 cm; 1,5 cm; 0,8 cm; FO.: gelbe Lehmschicht unter der Asche in einer Tiefe von 180 cm.
 38. Scharnier (Abb. 71,2), gegossen, trapezförmig, mit einem Niet. Länge: 8,1 cm; Breite: 2,5 bzw. 1,2 cm. Dicke: 0,1–0,2 cm. FO.: rosane, mit Asche bedeckte Schicht in einer Tiefe von 180 cm.
 39. Parfümlöffel (Abb. 71,1). Länglicher Löffelteil, gekerbter Griff, am anderen Ende mit Farbstoffreibeil. Länge: 15 cm. FO.: gelbes Niveau unter dem weißen Fußboden-Niveau, in einer Tiefe von 195 cm.
 40. Bodenbruchstück eines Gefäßes (Abb. 72,5). Gegossener Fußteil. Verzierung: aus 4 symmetrisch angeordneten, punzierten Halbkreisen zusammengestelltes Muster. Unterlagendm.: 5 cm. FO.: untere gelbe Lehmschicht, in einer Tiefe von 195 cm.
 41. U-förmig gebogene Platten- und Amorphbruchstücke (Abb. 73,6). Länge: 2,5 cm; 2,3 cm; 5 cm; 2 cm; 3,4 cm. Fo.: unter Steinen, in der Schotterfundamentschicht, in einer Tiefe von 200 cm.
 42. Rechteckiger, gegossener Schnallenrahmen (Abb. 72,12). Länge: 4 cm; Breite: 2,4 cm. FO.: gemischte, gelbe Lehmschicht, in einer Tiefe von 200–205 cm.
 43. Nagel und einige Bruchstücke (Abb. 72,9). FO.: in der gelben Lehmschicht unter der aschigen, verkohlten Schicht, in einer Tiefe von 215–220 cm.
 44. Bruchstücke von Faldeckeln (Abb. 71,4–5). Von beiden ist der, sich an den Gefäßgriff anknüpfende Teil erhalten geblieben. Das erste ist ein, sich auf einer dünnen Bronzeplatte zurückbiegender stilisierter Vögelkopf, das andere schließt sich mit einem Ring an. Länge_{1,2}: 4 cm; Höhe₁: 1 cm. FO.: in einer Tiefe von 235 cm.
 45. Reifen- und Plattenbruchstück (Abb. 71,6; 9). Kreisförmiger Reifenteil, an der einen Seite mit Verzinnungsspuren; gewölbt gebogenes Plattenbruchstück. Breite₁: 0,3 cm; Dicke₁: 0,1 cm; Länge₂: 2,8 cm. FO.: wie oben.
 46. Gegossenes Plättchen (Abb. 71,7). Länge: 2,7 cm; Breite: 1,2 cm; Dicke: 0,2 cm. FO.: wie oben.

Grabungsfläche K/3:

47. Verbrannte, schlecht erhaltene, stark korrodierte Bruchstücke, Fibel (?) (Abb. 72,13). Länge: 1 cm. FO.: Verbrennungsschicht, in einer Tiefe von 140–150 cm.
 48. Stark profilierte Einknopffibel (Abb. 71,3). Länge: 4,2 cm. FO.: gelbe Lehmschicht, in einer Tiefe von 185 cm.

Streifunde:

49. Dorn (Abb. 72, 7). Das eine Ende endet in einem Ring. Länge: 2 cm.
 50. Flechtkeite (Abb. 72,3), aus dünnen Fäden geflochten. Länge: 1 cm.
 Das bedeutendste Stück der diesjährigen Grabung war eine figürlich dargestellte, gewölbte Bronzeplatte (Abb. 67,1–18). Die Platte ist eine 0,04 cm dicke Weißbronze. Neben den gewölbten Figuren wurde der Hintergrund glatt gehämmert und er wurde mit einer punzierten Punktreihe abgeschlossen. Das Bild umrahmt sozusagen eine geschnitzte Säule zwischen den an beiden Seiten punzierten Punktreihen. Aufgrund der technischen und ornamentalen Eigenarten müssen wir darauf schließen, daß dieser Gegenstand

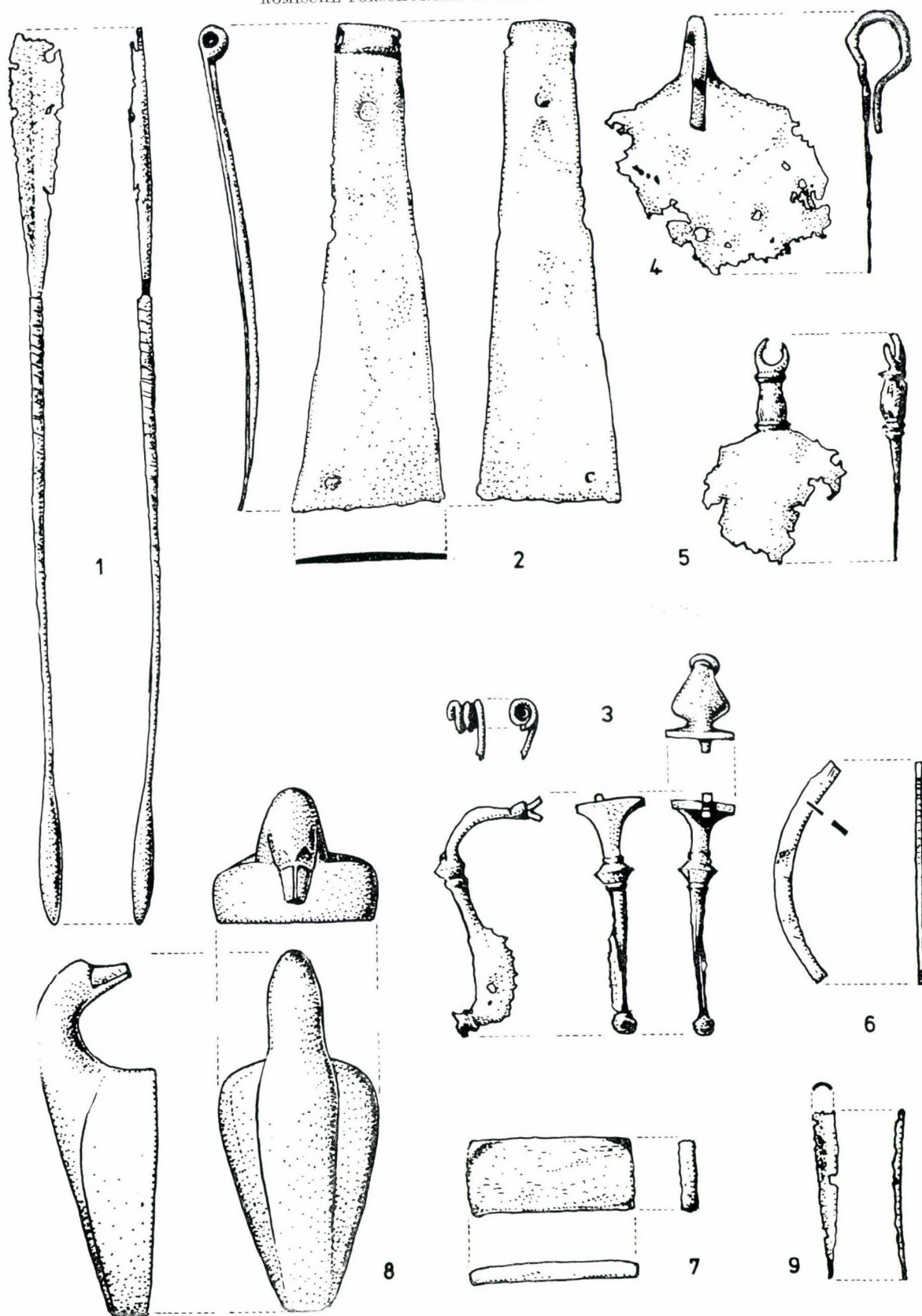


Abb. 71. 1–2, 4–7, 9: K/2.; 3: K/3.; 8: K/1.

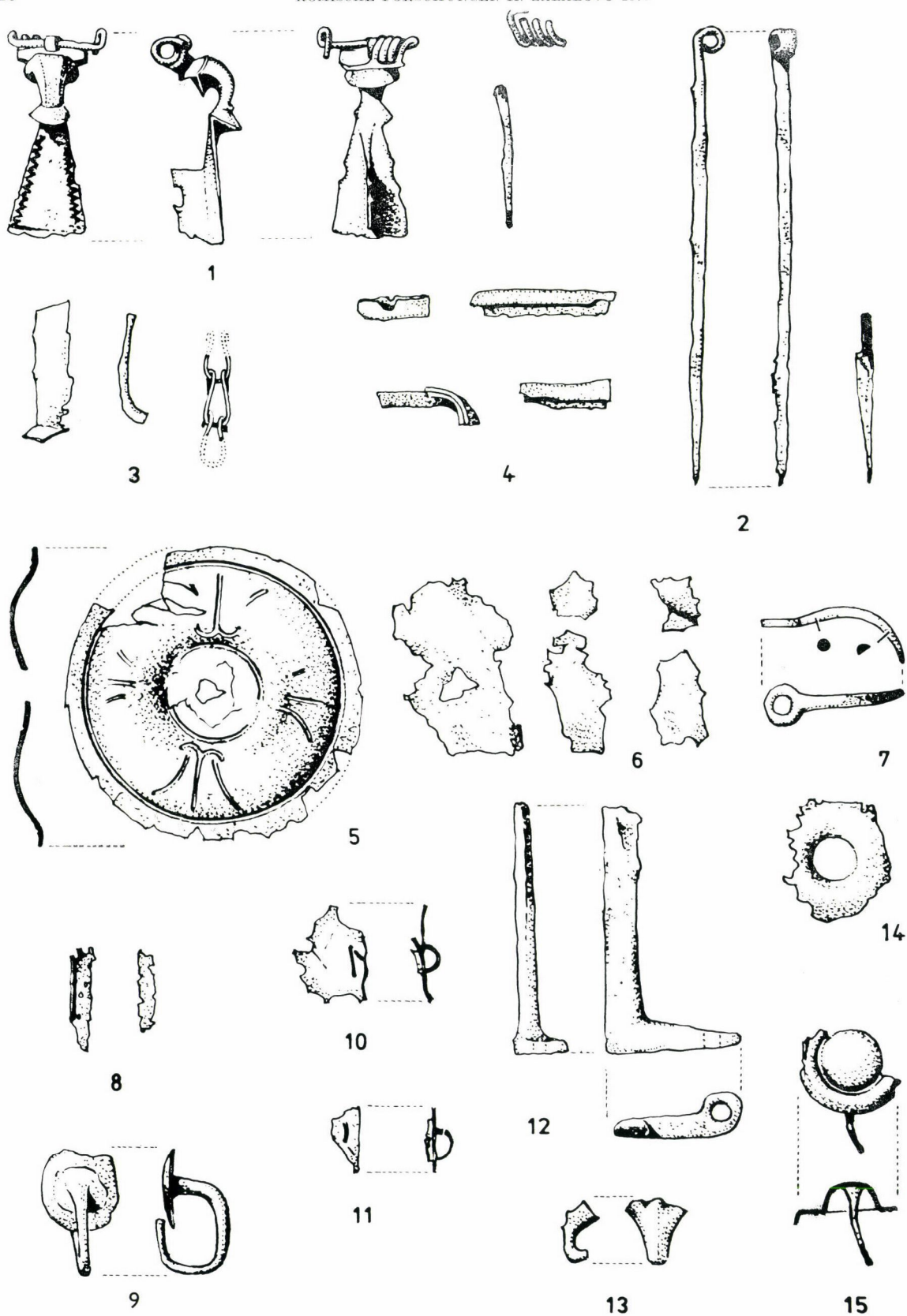


Abb. 72. 1: C/VIII.; 2, 4: C/I–II.; 3, 7: Streufund 5–6, 8–12: K/2.; 13: K/3.; 14–15: B/VIII
Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae 30, 1978

— was seine Bestimmung anbelangt — zur Schutzwaffenausrüstung gehörte.³⁵ Die Verarbeitung des Plattenrandes und der mit Emaille ausgefüllte bronzene Fixierknopf (Abb. 67,15) lassen vermuten, daß wir die Bruchstücke einer Prunkbeinschiene³⁶ gefunden haben (UBL B Typ). Dafür spricht auch die «Dicke» der Platte und die Höhe der Wölbung (1,5 cm).

Unter unseren Funden sind noch drei, stark profilierte Einknopffibeln (Abb. 68,1; Abb. 71,3; Abb. 72,1) erwähnenswert. Die erste entspricht dem Typ PATEK IV. 12 = KOVRIG 54. Benachbarte Fundorte: Keszthely-Fenékpuszta, Zalaszentó und Komitat Zala.³⁷ Es ist allgemein akzeptiert, diesen Typ in das I.—II. Jahrhundert u.Z. zu datieren.³⁸ Eine ähnliche Fibel ist auch vom Gebiet Barbaricums her bekannt.³⁹ M. Párducz hat diese in die Mitte des II. Jahrhunderts u.Z. datiert.⁴⁰ Dasselbe Exemplar kam auch im 3. Tumulus von Pördefölde⁴¹ vor, und dieses äußerst abgenutzte Stück kann mit Sicherheit in das Ende des II. Jhs. datiert werden.⁴² Es ist also wahrscheinlich, daß das Zalalövőer Stück aus dem Ende des II.—Anfang des III. Jhs. stammt.

Das zweite Stück ist ebenfalls eine stark profilierte Einknopffibel, nur der Fußteil ist trapezförmig, mit Zickzacklinien-Verzierung. Es entspricht dem Typ von PATEK IV. T. 14 = KOVRIG 161. Es ist keine zu häufige Form,⁴³ die unlängst W. Jobst in die Periode vor der zweiten Hälfte des I. Jahrhunderts bis zum dritten Viertel des II. Jahrhunderts datierte.⁴⁴

Das dritte Exemplar ist ein schlecht erhalten gebliebenes, stark korrodiertes Stück. Es entspricht dem Typ von PATEK IV. T. 1, 6 = KOVRIG 45. Es ist der verbreitetste pannonische Typus. Naheliegende Fundorte von Fibeln ähnlichen Maßes sind: Keszthely-Fenékpuszta, Savaria, Nevidunum und Poetovio.⁴⁵ Sie kann in die Mitte des II. Jhs. datiert werden.⁴⁶

K. Szabó

EISEN UND VERWANDTES

Die Funde konnten aus technischen Gründen nicht nach den erst später erarbeiteten Perioden gesondert werden. Die drei Gruppen (●, +, △) entsprechen den Perioden etwa folgendermaßen: die erste Gruppe umfaßt die Perioden bis zur Mitte des 2. Jh., die zweite die Perioden etwa bis zum Ende des 3. Jh. oder bis zum Anfang des 4. Jh., und die dritte Gruppe die spätantike Zeit.

Gruppe ● (Abb. 74.)

1. Spieß, 14,3 cm lang.
2. Teil eines Schlosses, 6 cm lang.
3. Teil eines Schlosses, 6,5 cm lang.
4. Sichel, Fragment, 13,3 cm lang.

Außerdem Nägel (mit den Fragmenten 23 St.), Spießfragmente (3 St.), Ringe und unbestimmbare Fragmente.

Gruppe + (Abb. 75.)

5. Stemmeisen, 18,6 cm lang.
6. Teile eines Schlosses, 7,2 bzw. 6,7 cm lang.
7. Nägel 5,4 und 5,3 cm lang.
8. Platte, Fragment, 9,6 cm.
9. Nägel, 6, 1 cm lang.
10. Schlüssel, 7 cm.
11. Platte, Fragment, 2,5 cm.
12. Nägel, 10,2 cm.
13. Ring mit Schlinge, Dom. 6,5 cm; 8 cm lang.
14. Messerfragment, 10 cm.

³⁵ Vgl. die Nackenschutzplatte eines Helms: J. JACOBS: Einzelfunde, in: Theilenhofen. ORL B/VII. Nr. 71a. Berlin 1907. Taf. IV. 29.; Prunkbeinschiene: H. UBL: Eine Prunkbeinschiene aus Lauriacum. Römische Österreich 3 (1975) Abb. 2.; Taf. 8, 1; Prunkbeinschiene: J. SZILÁGYI: Wichtige Ergebnisse römerzeitlicher Ausgrabungen im Gebiet von Budapest und wertvolle Bereicherungen des Museums in Aquincum in den Jahren 1951–53. BpR 15 (1955) 410, Abb. 31.; 409; Schmuckpanzer: Budapest története I/2. (Die Geschichte von Budapest I/2.) Budapest 1942. 615; Taf. C.

³⁶ J. KEIM—H. KLUMBACH: Der römische Schatzfund von Straubing. München 1951. Nr. 9.

³⁷ PATEK Taf. IV. 12.; 174, Nr. 3, 26, 27.

³⁸ Ebd. 94.

³⁹ Csánytelek, Grab I.: M. PÁRDUZ: Koraszarmata

sírok Csányteleken (Early Sarmatian Graves at Csánytelek). FolArch 12 (1960) 71.

⁴⁰ Ebd. 72.

⁴¹ Archiv der Museen des Komitats Zala (Pördefölde).

⁴² Zum Fundkomplex gehört eine rot bemalte, flache Schüssel, die É. B. BÓNIS: Edényraktár a brigetioi katonaváros fazekastelepén (Gefäßdepot im Töpferviertel der Militärstadt von Brigetion). FolArch 27 (1976) 84 in das Ende des II., in den Anfang des III. Jahrhunderts datiert.

⁴³ PATEK Taf. IV. 14.; 182.

⁴⁴ W. JOBST: Die römischen Fibeln aus Lauriacum. Forschungen in Lauriacum 10. Linz 1975. Kat.-Nr. 44.; 36; Taf. 6,55.

⁴⁵ PATEK Taf. IV. 1., 6.; 177, Kat.-Nr. 21.; 29.; 41.; 102.; 148.; 169.; 174.; 197.; 216.

⁴⁶ Ebd. 96.

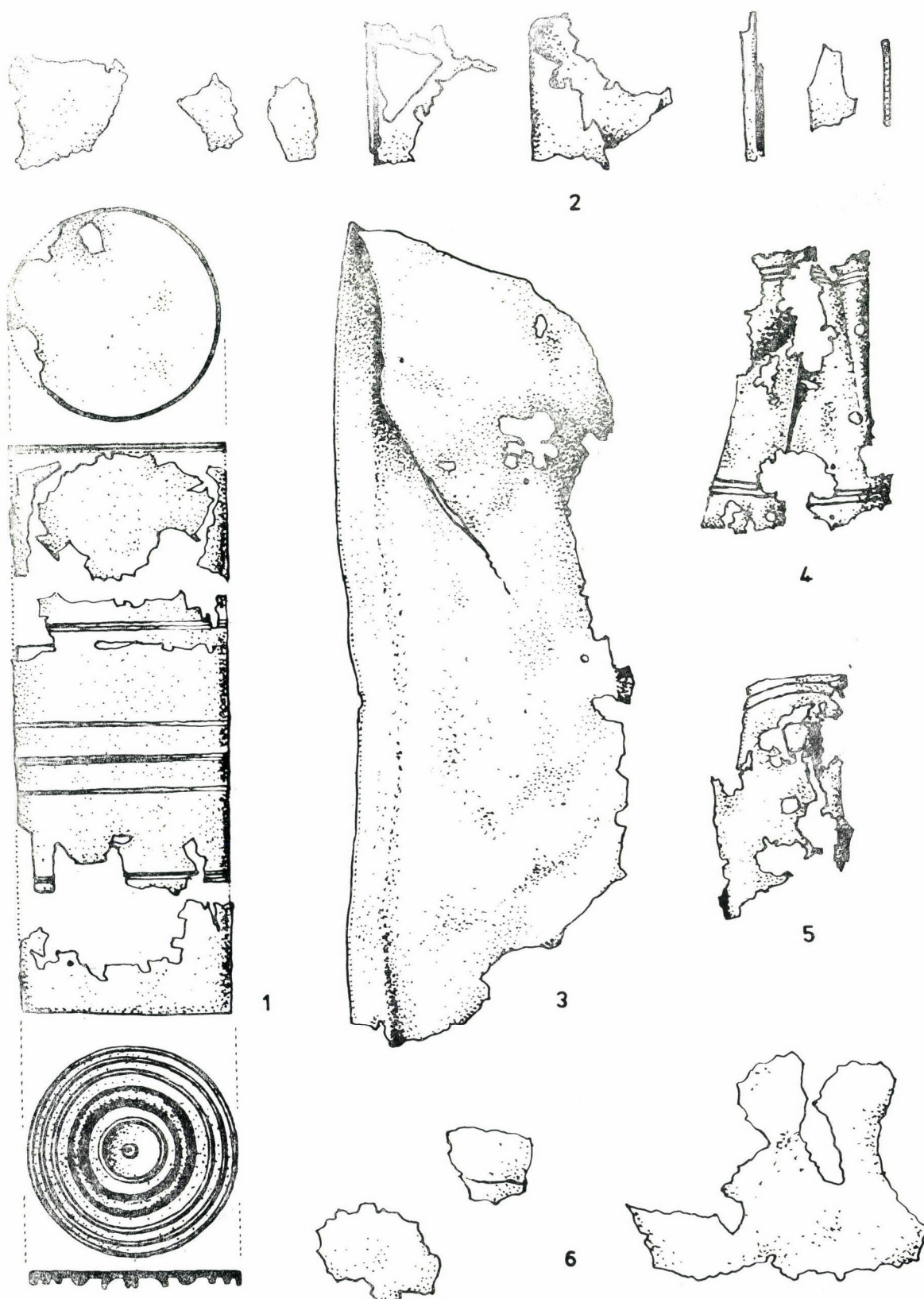


Abb. 73. 1: K/I.; 2, 6: K/2.; 3: A/V.; 4–5: B/VIII.

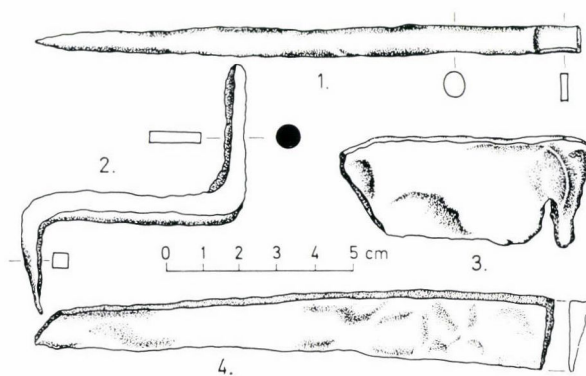


Abb. 74. Eisenfunde 1.

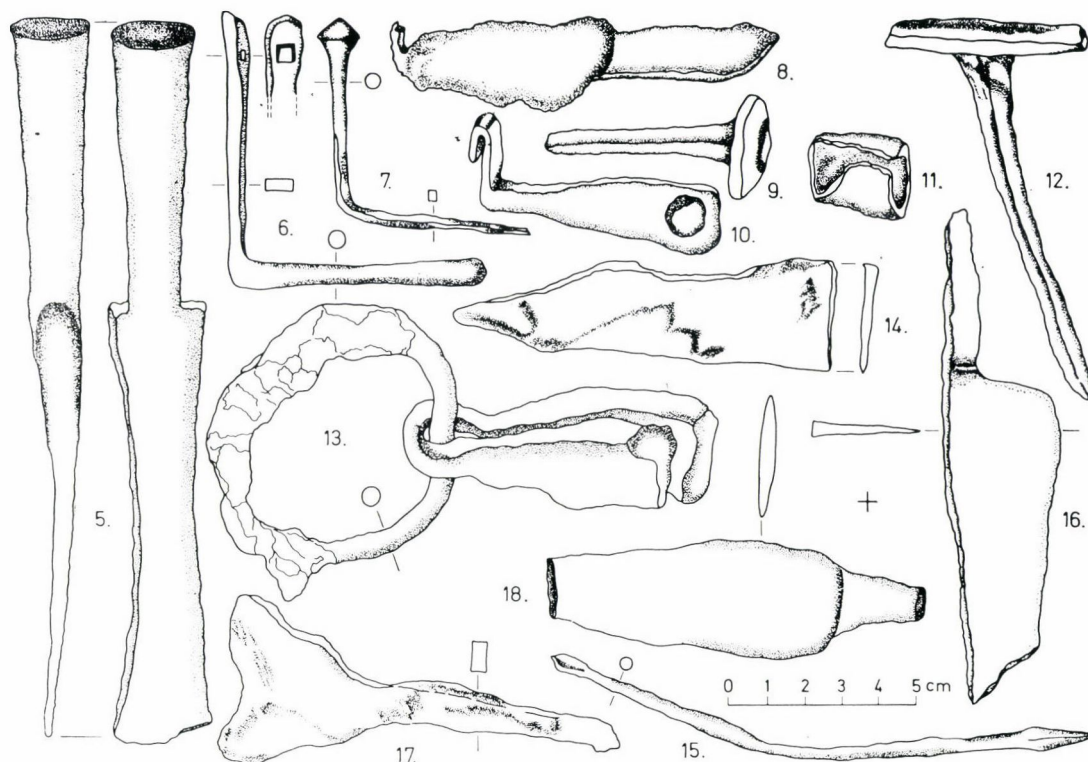


Abb. 75. Eisenfunde 2.

15. Spieß, 14,6 cm.
 16. Messerfragment, 13,2 cm.
 17. Platte, Fragment, 10,3 cm.
 18. Dolch, zweischneidig, Fragment, 10 cm.

Außerdem Schlüssel, wie Nr. 10. (8,7 cm), Nägel (44 St.), Messer-, Spieß- und sonstige unbestimmbare Fragmente (22 St.).

Gruppe Δ (Abb. 76.)

19. Nagel, 14,2 cm.
 20. Nägel, 8,8 cm.
 21. Messerfragment, 12,7 cm.
 22. Klammer, Fragment, 7 cm.

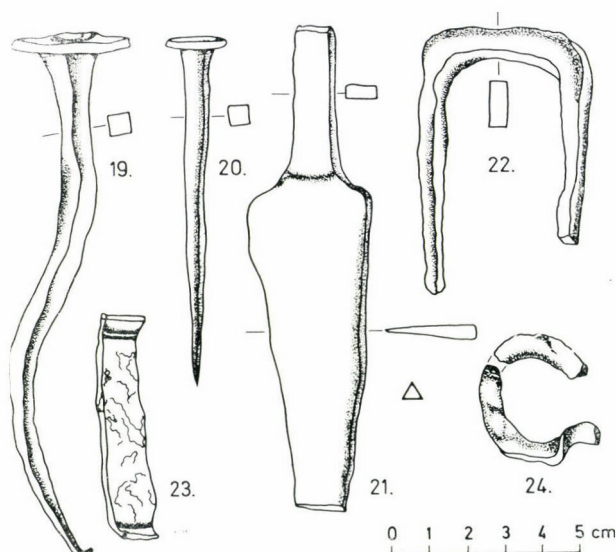


Abb. 76. Eisenfunde 3.

23. Platte, Fragment, 5,8 cm.

24. Ring, Fragment, Dm. 3,8 cm.

Außerdem Nägel (26 St.), Messer-, Ring- und sonstige Fragmente (34 St.).

Gy. Fülöp

LAMPEN

Grabungsfläche K/2:

1. Bruchstück des Diskusses einer Firmenlampe R = 7,5 cm, Material rot (Abb. 77,1).

2. Nasenbruchstück einer Volutelampe. 5,4 × 2,5 × 0,3 cm, Material rot, außen rot bemalt (Abb. 77,2).

3. Diskus- und Seitenbruchstück einer Lampe. 4,3 × 2,4 cm, R = 8 cm, Material rot, außen rot gemalt (Abb. 77,3).

4. Bruchstück des Diskusses einer Relieflampe. 4,6 × 2,4 cm, R = 8 cm, Material rot, rötlich-braune Bemalung. Von der Darstellung ist ein Pferdefuß sichtbar. Iványi II. Typ, T. XV. 5.⁴⁷ (Abb. 77,4).

Grabungsfläche K/3:

5. Bodenbruchstück einer Firmenlampe. 5 × 4 cm, R = 6 cm, Material rot, am Boden zwei konzentrische Kreise (Abb. 77,5).

Grabungsfläche K/8:

6. Bruchstück einer Firmenlampe. R = 7,5 cm, Länge = 10 cm, Material rot. Iványi XV. Typ. T. XLVIII. 1.⁴⁸ (Abb. 77,6).

7. Bruchstück einer Firmenlampe. R = 6,8 cm, Länge = 10 cm, Material rot. Iványi XV. Typ. T. XLVIII. 1.⁴⁹ (Abb. 77,7).

8. Bruchstück einer Firmenlampe. R = 6,3 cm, Länge = 8 cm, Material rot. Am Diskus verwaschene Maske, am Boden in drei konzentrischen Kreisen FORTIS-Stempel.⁵⁰ (Abb. 77,8).

Grabungsfläche B/VI:

9. Lampenbruchstück. 4,8 × 4,3 cm. R = 6 cm, Material rot. (Abb. 78,1).

⁴⁷ D. IVÁNYI: A pannóniai mécsesek (Die pannonischen Lampen) Diss. Pann. Ser. II. No. 2. Budapest 1935. 70. T. XV, 5.

⁴⁸ Iványi 212. T. XLVIII, 1.

⁴⁹ Iványi 121. T. XLVIII, 1.

⁵⁰ T. SZENTLÉLEKY, Ancient Lamps. Budapest 1969. 89. No. 121.

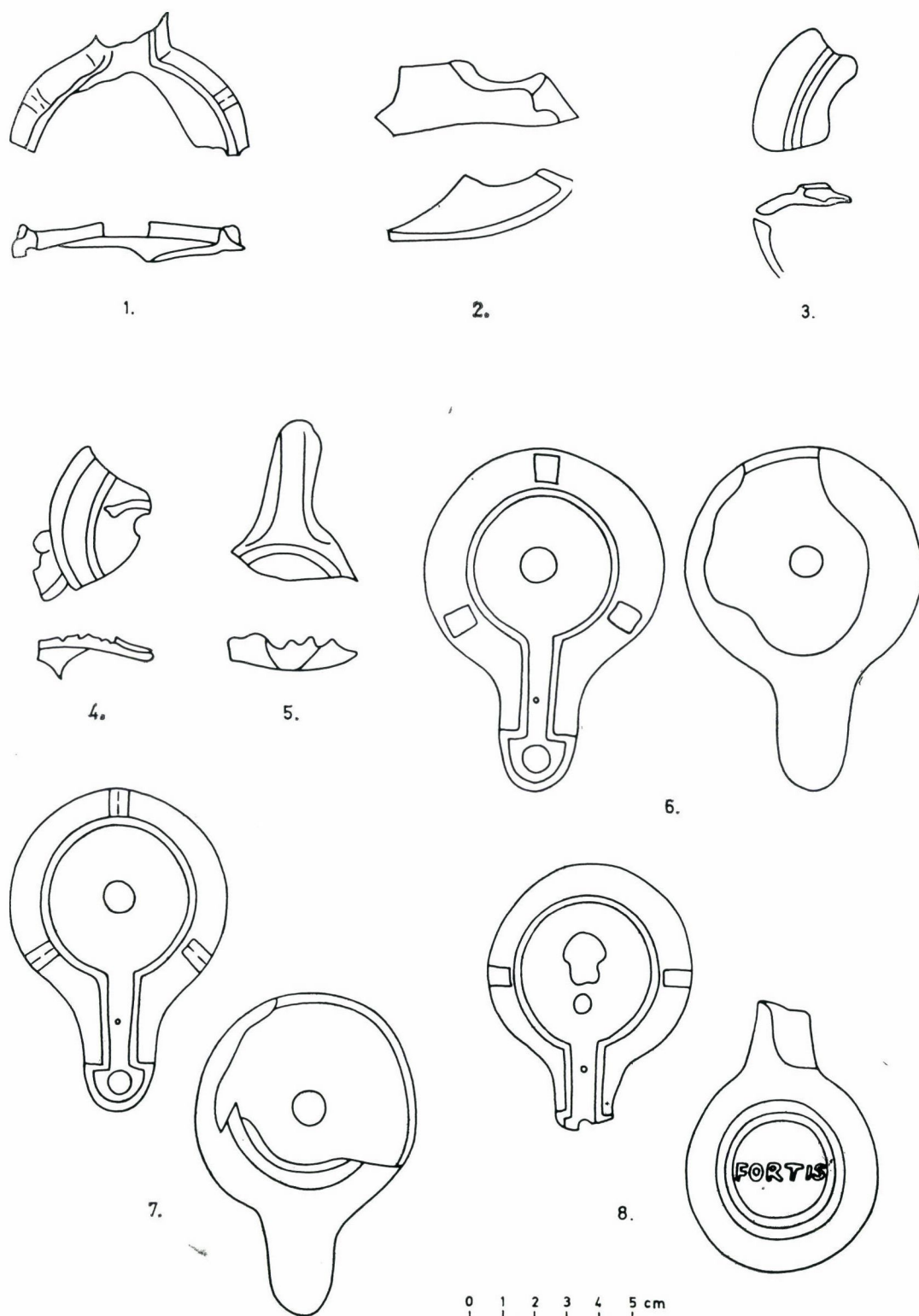


Abb. 77. Tonlampen 1.

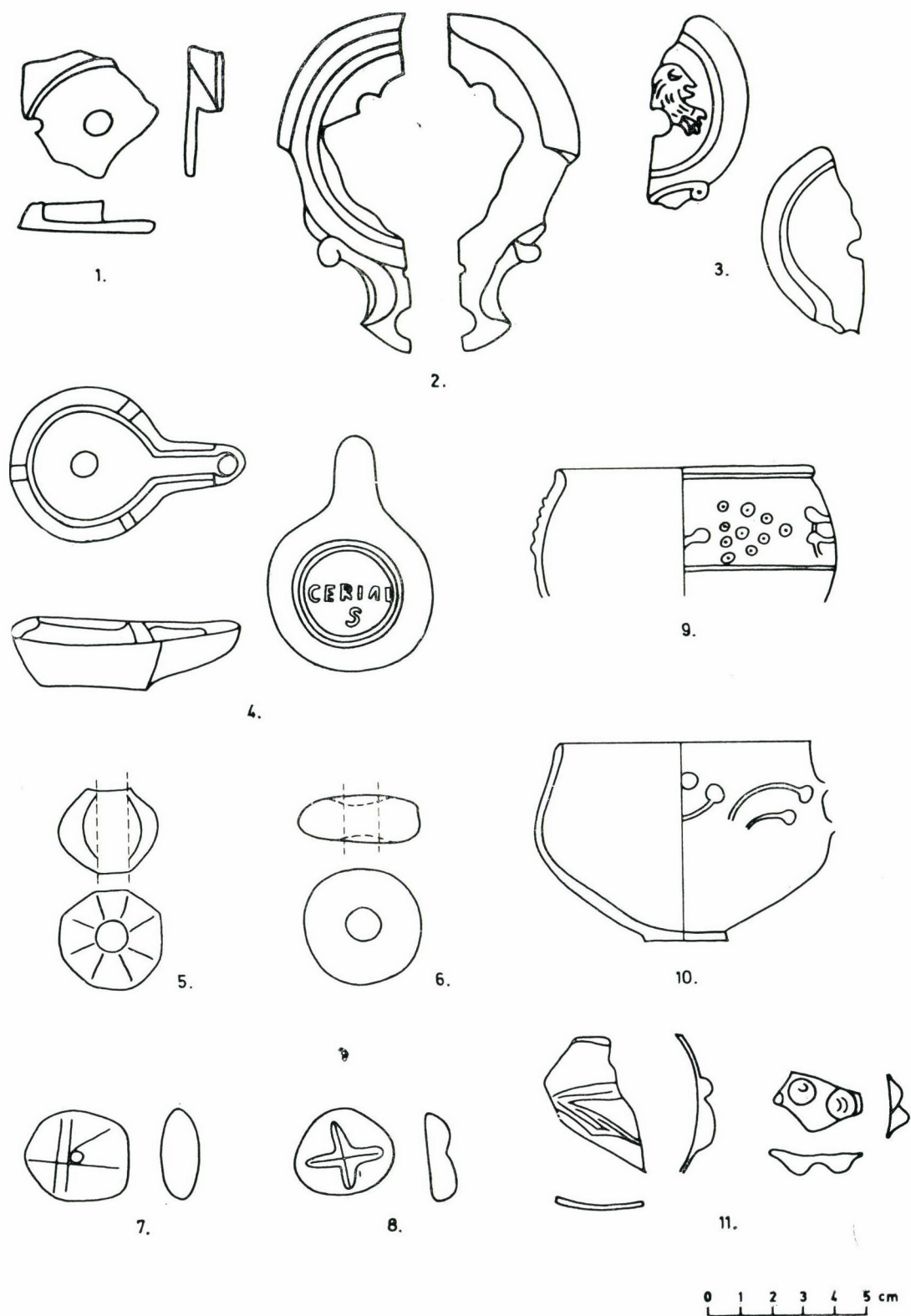


Abb. 78. Tonlampen und feine Hauskeramik 1.

Grabungsfläche C/VI:

10. Bruchstück einer Volutelampe mit Relief. $10,5 \times 8 \times 4,3$ cm. R = 8 cm, Material gelbrosafarben, außen bordorot, glänzend (Abb. 78,2).

11. Bruchstück einer Relief Lampe. $6 \times 3,2$ cm, R = 6,5 cm, Material gelbrosafarben, mit Rot bemalt. Am Diskus der Kopf und zwei Füße eines Bockes sichtbar. Iványi I. Typ. T. VIII. 9.⁵¹ (Abb. 78,3).

Grabungsfläche F/III:

12. Firmenlampe. R = 4,9 cm, Länge = 7,5 cm, Höhe = 2,6 cm, Material rot. Am Boden CERIAL / S-Stempel in drei konzentrischen Kreisen. Iványi XV. Typ. T. XLVIII. 1.⁵² (Abb. 78,4).

TONKNÖPFE, SPINDELKNÖPFE

1. Spindelknopf aus K/2. R = 3,8 cm, Höhe = 1,5 cm, Material hellgrau, glimmerig, Form: abgeflachte Scheibe. (Abb. 78,5.)

2. Spindelknopf aus K/3. R = 3,4 cm, Höhe = 2,5 cm, Material schwarz, grob, Form: leicht achteckige Kugel (Abb. 78,6).

Tonknöpfe aus der Grabungsfläche K/7.:

3. $3,3 \times 3,1 \times 1,6$ cm, Material hellgrau, glimmerig. Form: abgeflacht, an der einen Seite in der Mitte runde Eintiefung und im rechten Winkel einander kreuzende Einkrätzungen (Abb. 78,7).

4. $3,1 \times 2,9 \times 1$ cm, Material hellgrau, glimmerig. Form: abgeflacht, Boden flach, Decke konvex — mit tiefem, kreuzförmigem Einschnitt (Abb. 78,8).

KERAMIKEN

Barbotineverzierte Gefäße — Dünnwandige Keramik

1. Bruchstück eines dünnwandigen, hellgrauen, in Barbotinetechnik angefertigten, mit Trauben und Stengelbeeren verzierten Gefäßes von feinem Material, außen mit dunkelgrauem Bezug aus K/3. Munddm.: 8 cm. Die nahe Analogie seiner Verzierung kennen wir von mehreren pannonischen Fundorten; die genaue Analogie des Gefäßes aus Szombathely⁵³ (Abb. 78,9).

2. Bruchstücke eines dünnwandigen, hellgrauen, in Barbotinetechnik angefertigten, mit Stengelbeeren verzierten Gefäßes von feinem Material, außen mit dunkelgrauem Bezug aus den Grabungsflächen C/I—II. Munddm.: 8 cm. Am Bruchstück Spuren von Henkelansatz. Seine nächstliegende Analogie ist aus Emona bekannt.⁵⁴ (Abb. 78,10).

3. Zwei Stücke eines dünnwandigen, hellen, gelblichen, außen rot bemalten, barbotineverzierten Gefäßes feinen Materials $3,1 \times 4,9$ cm und $2,8 \times 1,9$ cm. (Abb. 78,11).

Gefäße mit eingestempelter Verzierung

1. In den A/VIII und C/VI sowie auf der Fläche F kamen als Streufunde die Stücke desselben Gefäßes zutage. Material gut geschlammmt, hellgrau, außen glänzend, mit dunkelgrauem Bezug. Schüsseltyp: Drag. 37., Munddm.: 20 cm. Verzierung: aus kleinen Vierecken bestehende Hufeisenformen, darin Rosetten. (Abb. 79,1).

2. Von A/VIII. Bodenbruchstück einer eingestempelt verzierten Schüssel. Material gut geschlammmt, hellgrau, außen glänzend, mit dunkelgrauem Bezug. Maße: $8,4 \times 4,4 \times 0,5$ cm. Die eingestempelte Verzierung ist auf der inneren Fläche des Schüsselbodens ein einziges Element einer Eierreihe. (Abb. 79,2).

Aus C/I—II. kennen wir die Bodenbruchstücke zweier eingestempelt verzierter Schüsseln. Der Ton beider Stücke ist gut geschlammmt, hellgrau, außen mit glänzendem, schwarzem Bezug.

3. Die Maße des einen Stückes sind: $12 \times 7 \times 0,5$ cm, das Muster befindet sich in der Mitte des Bodens: zwei, sich mit ihrer Spitze berührende Dreiecke, an die freien Enden der Dreiecke schließen sich breite Blattmotive an. Die nahe Analogie dieser Blätter kennen wir aus Szombathely.⁵⁵ Die Dreiecke und den unteren Teil der Blätter verziert eine Punktreihe. (Abb. 80,1).

4. Das andere Bodenbruchstück ist $12 \times 9,3 \times 0,6$ cm. Hier sind drei, hufeisenförmige Motive eingestempelt, die Enden der Hufeisen setzen sich in Blattform fort. (Abb. 79,3).

⁵¹ Iványi 51. T. VIII. 9.

⁵² Iványi 121. T. XLVIII. 1.

⁵³ É. BÓNIS: A császárkori edénművesség termékei Pannóniában (Die Erzeugnisse der kaiserzeitlichen Töpferei in Pannonien) Diss. Pann. Ser. II. No. 20. Budapest 1942. T. XX, 47.

⁵⁴ Lj. Plesnicar-Geč, Severno Emonsko grobišče. Katalogi in monografije 8 (Ljubljana 1972).

⁵⁵ A. Mócsy: Korarómai sírok Szombathelyről (Frührömerzeitliche Gräber in Szombathely). ArchÉrt 81 (1954) Abb. 8; 36,1.

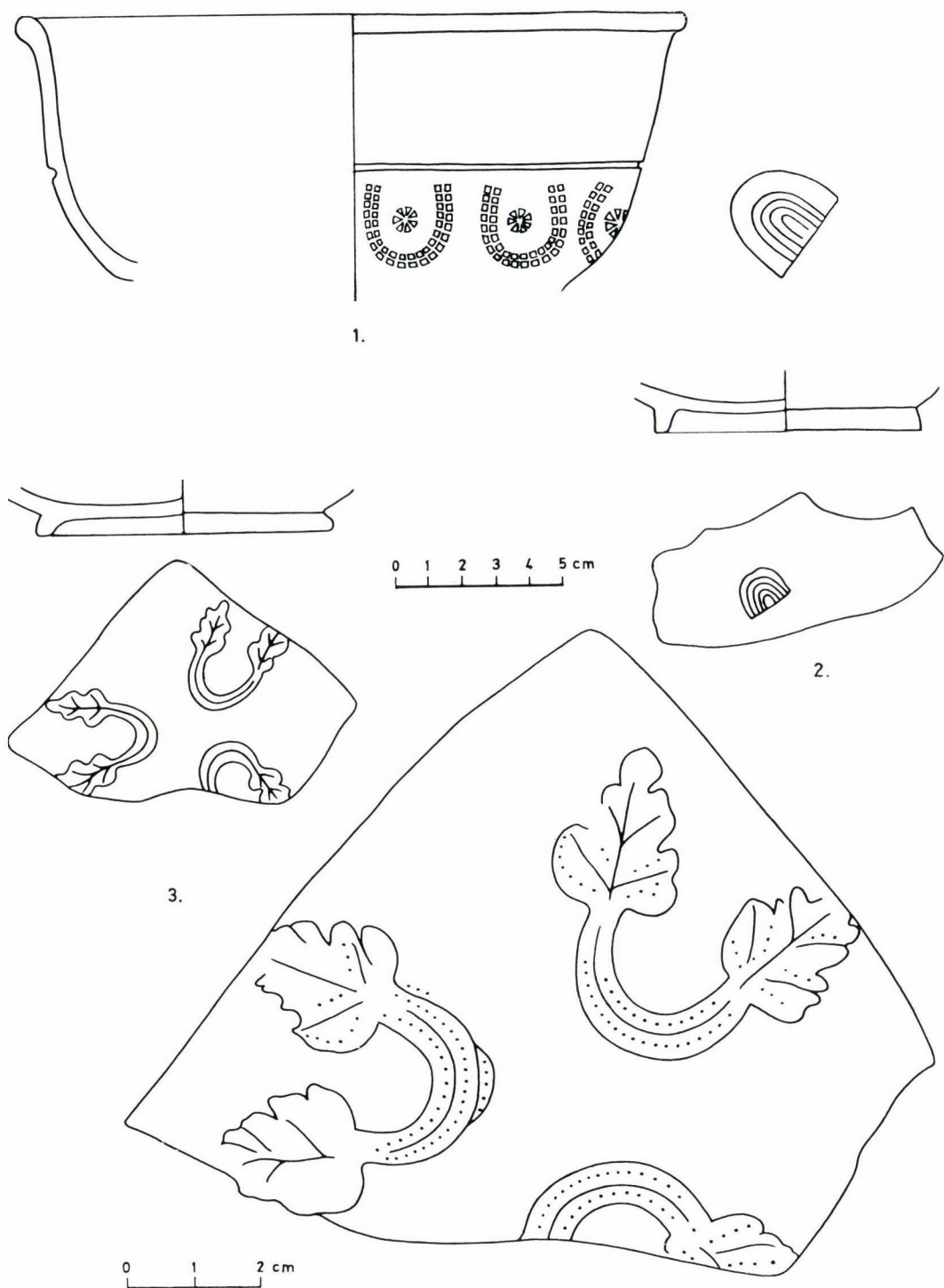


Abb. 79. Feine Hauskeramik 2.

Mit Gemmenabdruck verziertes Gefäß

Aus C/I. kamen die Bruchstücke eines mit Gemmenabdruck verzierten Gefäßes zutage. Die Form des Gefäßes ist Drag. 37. (Abb. 80,2.), das Material ist gut geschlämmt, fein, die Farbe orange, mit glänzendem, orangefarbenem Bezug. Munddm.: 20 cm. Von den drei Bruchstücken sind zwei zusammengehörende Randbruchstücke, $5,5 \times 4,7 \times 0,8$ cm und $5,7 \times 2,3 \times 0,8$ cm und ein kleineres Seitenbruchstück, das aufgrund seines Materials und seiner Dicke ebenfalls zu diesem Gefäß gehören konnte, und dessen Maße $1,6 \times 2,7 \times 0,6$ cm sind. Am Seitenbruchstück eine, ein Glied einer Eiergirlande nachahmende, aus kleinen Würfeln bestehende, hufeisenförmige, eingedrückte Girlande (Abb. 80,3.). Unter dem hervorspringenden Rand des Gefäßes folgt ein glatter Teil, nach einem waagrecht eingetieften Streifen folgt dann die Verzierung. In der ersten Reihe des Musters wechseln sich die Abdrücke von mit umgekehrten V-Formen ausgefülltem eingestempeltem Dreieck und einer Kentaugemme ab (Abb. 80,4.). Auf den gefundenen Stücken gibt es drei Gemmenabdrücke, leider ist aber keiner vollkommen heil. Das Maß der Gemme konnte ca. 13×9 mm sein. Sie stellt einen nach rechts gerichteten, $3/4$ nach hinten gewandten Kentaur dar, der in der rechten Hand irgendeinen Gegenstand (Felsen?) hält und sich mit der linken Hand auf einen geraden Gegenstand (Stab?) stützt.⁵⁶ Die erste Zierreihe trennt auf dem Gefäß ein waagrecht, eingetiefter Streifen von der zweiten Reihe.

In der zweiten Reihe variiert der Gemmenabdruck mit einem anderen Muster: ein Viereck mit kreisförmigem, innen blattartig gegliedertem Motiv.

Aus Pannonien waren uns bisher zweierlei Gemmen-Gefäßtypen bekannt. Bei dem ersten Typ wurde der Abdruck der Gemme als Meisterzeichen benutzt — bei den Stücken von Gellérthegey-Tabán⁵⁷ und Tác.⁵⁸ Im Falle des zweiten Types wurde er als ornamentale Verzierung angewendet — Aquincumer Stücke.⁵⁹ Von den zwei Stücken aus Aquincum zeigt das Aesculapius und Hygieia darstellende Gemmengefäß wegen seines Materials, seiner Form und Verzierungsart eine nahe Verwandtschaft mit unserem Exemplar.

Gußform

In der Grabungsfläche C/VIII. kam eine Gußform zutage, deren Maße $4,5 \times 3,8 \times 1,4$ cm betragen. Ihr Material ist gelbweißer, weicher Mergel. An der einen Seite eingetieft und mit Kerbung verzierter runder Rahmen und Stiel, an der anderen Seite der obere Teil eines ähnlich runden Rahmens. R = 1,6 cm (Abb. 80,5.).

Reibschale mit Stempel

1. In K/3. kam ein 16 cm großes Stück des Randes einer Reibschale mit ca. 40 cm Dm. zutage. (Abb. 81,1.) Der Stempel befindet sich auf dem Rand, in zwei Reihen. Der Anfang und das Ende der Stempel ist wegen der Biegung des Tellerrandes nicht genau wahrnehmbar. Ihr Maß ist ca. $6 \times 1,5$ cm, die Buchstaben sind in beiden Reihen 1 cm groß. Aufschrift: AGILIS.F / FLOS, den weiteren Teil des zweiten Stempels füllt ein Ölzweig aus. Die Parallele des Stückes ist aus Szombathely bekannt: . . . OS / AGILIS F CCS,⁶⁰ wobei CCS Colonia Claudia Savaria bedeuten kann.⁶¹ Diese Auflösung und die Identität der Stücke macht die savariensische Beziehung unseres Tellers wahrscheinlich. Auf dem Szombathelyer Exemplar sind die Stempel dieselben, nur ihre Reihenfolge ist umgekehrt.⁶²

2. Das andere Reibschalenbruchstück stammt aus C/VII. Es ist das ca. 8 cm große Rand- und Seitenbruchstück eines Tellers mit einem Dm. von ca. 32 cm (Abb. 81,2.). Das Material ist fein, die Farbe beige, innen kieselig. Die Stempel sind am Rand auch hier senkrecht angebracht worden, ihr Ende ist verwachsen, ihre Maße sind: $3,5 \times 2,1$ cm und $4,3 \times 2,2$ cm, die Buchstaben sind 1 cm hoch. Der obere Stempel stellt einen Pflanzenzweig dar, auf dem unteren sind die Buchstaben T.F.C sichtbar, über und unter den Buchstaben ist eine Lorbeerblattverzierung sichtbar. Zwischen den Buchstaben gibt es ein dreieckförmiges Trennzeichen. Der Stempel hat keine Analogie.

BRUCHSTÜCK EINER VENUSTERRAKOTTE

Das Bruchstück einer Frauenterrakottenstatue. Maße: $8,8 \times 3,9 \times 3,0$ cm. Das Material: feine, dunkelbraun-rötlich gebrannte, kompakte Terrakotte, mit Spuren eines weißen Bezuges. Am Kopf runder kranzartiger Kopfschmuck⁶³ mit nach beiden Seiten herabhängender Bandzierde. Die Haare umrahmen das Gesicht in der Mitte gescheitelt, hinten sind sie zu einem Dutt gekämmt. Das Gesicht ist schmal, länglich, die Augen deuten

⁵⁶ H. B. WALTERS: Catalog of the engraved Gems and Jaspers Greek, Etruscan and Roman in the British Museum 1926 840., 842., 843. — leider nur in Beschreibung publizierte Stücke.

⁵⁷ E. B. BÓNIS: Die Späteltische Siedlung Gellérthegey-Tabán in Budapest. Budapest 1969. 173–174.

⁵⁸ Freundliche mündliche Mitteilung von Dr. Zsuzsa Bánki.

⁵⁹ I. WELNER: Aesculapius és Hygieia ábrázoló gemma lenyomatával díszített edény Aquincumból (Mit dem Aesculapius und Hygieia darstellenden Gemmenabdruck verziertes Gefäß aus Aquincum). ArchÉrt 92 (1965) 42.

⁶⁰ M. KELEMEN: Pannóniai edénybélvegek (Pannonische Gefäßstempel). Diplomarbeit, Manuskript: Archäologischer Lehrstuhl der E. L. Wissenschaftsuniversität. 2. Posten des Katalogs.

⁶¹ Hypothese von Dr. András Mócsy.

⁶² Für die Zustimmung zur Publikation des Stückes danke ich Dr. Tihamér Szentlélek.

⁶³ Die Gußform einer Statuette ähnlichen Kopfschmuckes kennen wir aus Aquincum. B. KUZINSZKY: A gázgyári római fazekastelep Aquincumban (Die römische Töpfersiedlung in Aquincum auf dem Gebiet der Gasfabrik). BpR 11 (1932) 325. Abb. 329.

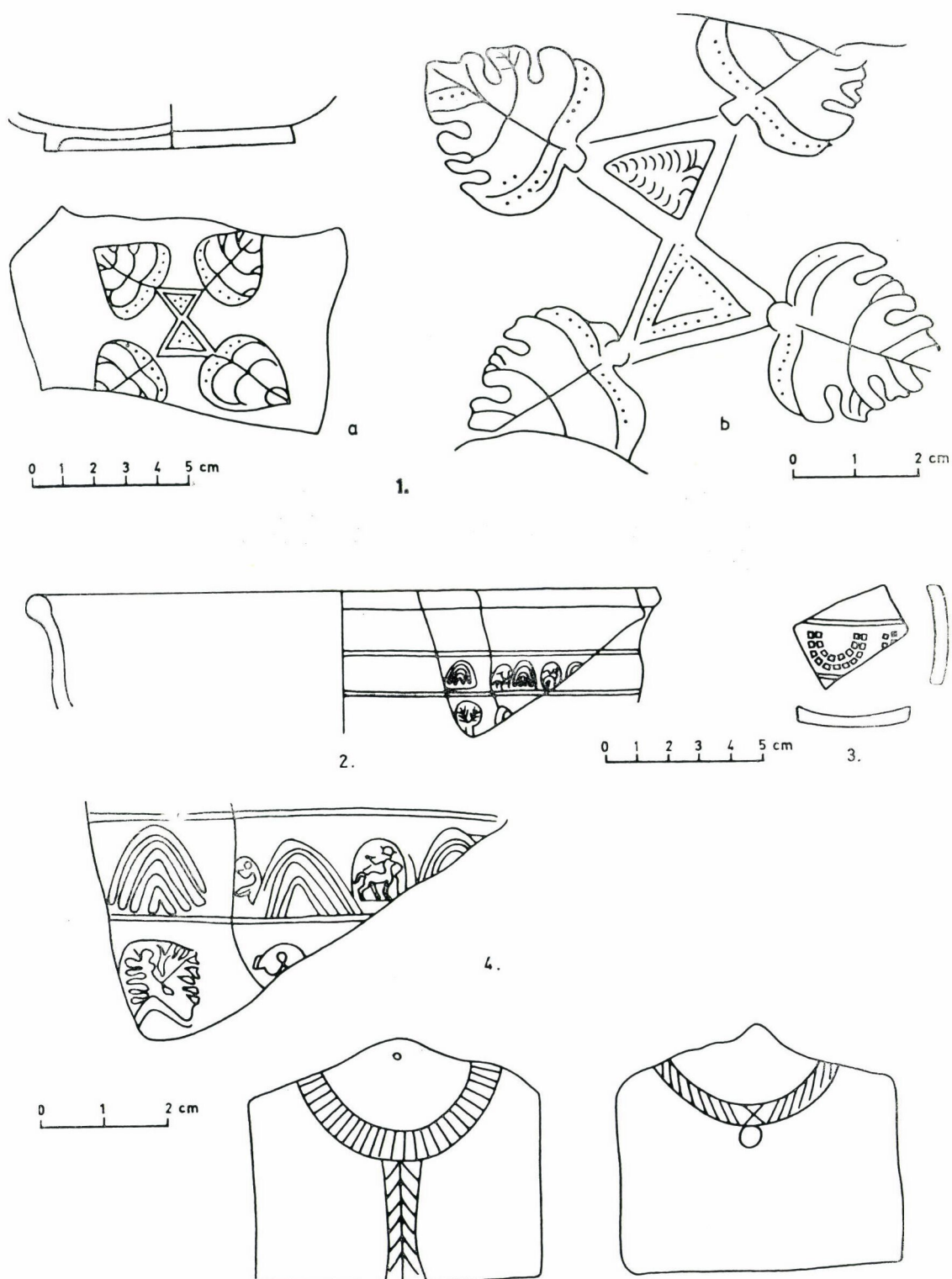


Abb. 80. Feine Hauskeramik 3.

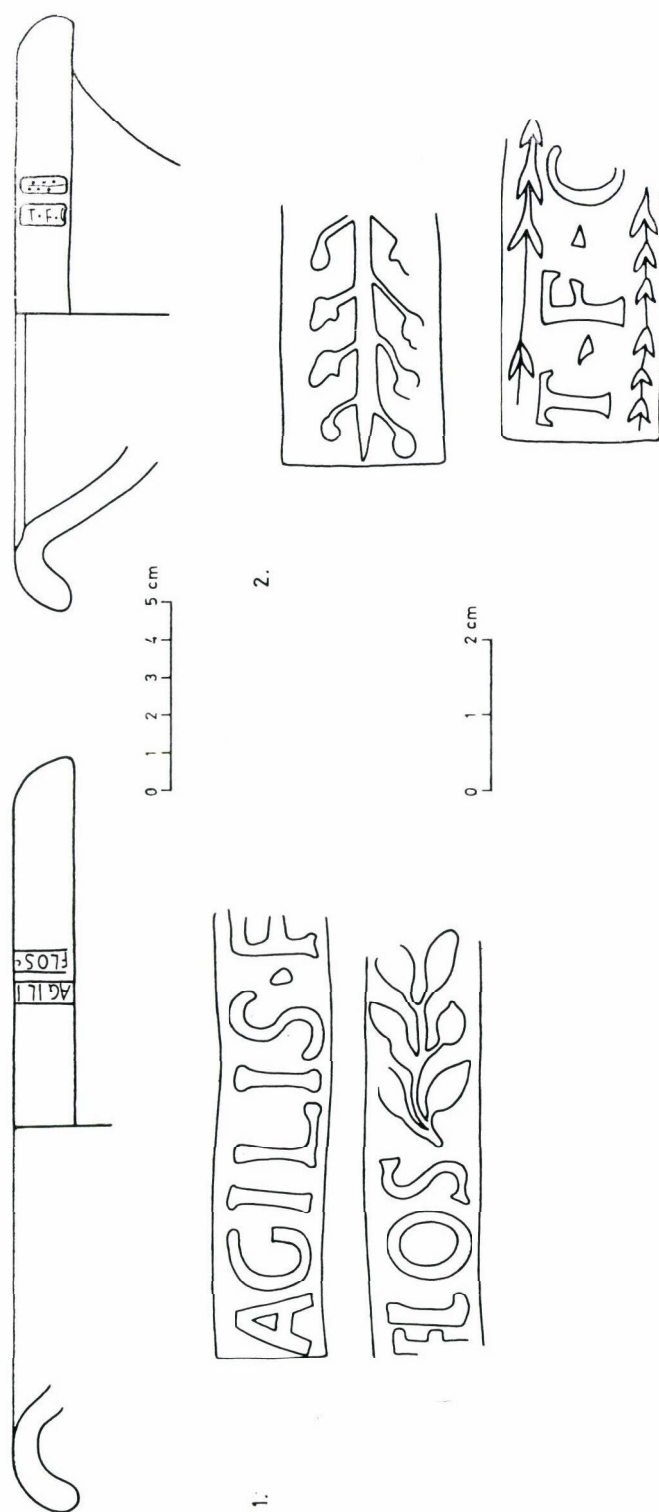


Abb. 81. Feine Hauskeramik 4.

die beiden Lider an, der Hals ist schlank. Der Oberkörper ist nackt, die rechte Hand hebt sie im Ellbogen gebogen zur Brust (an der Hand hat sie nur vier Finger), die andere Hand hält sie am Körper herabhängend. Ihr Körper biegt sich in feinem Bogen leicht nach vorne.⁶⁴

Die Statuette kam neben dem gewölbten Kanal (A/V) zutage, sie ist kein Grabfund, sondern konnte entweder im Lararium oder im Heiligtum als eine Votivgabe stehen.⁶⁵ Die auf den Terrakotten und kleinen Bronzestatuen am häufigsten dargestellten Götter sind Venus und Mercurius. Die nackte Venus wurde in den folgenden beiden Posen am ehesten dargestellt. Die eine Darstellung ist der Badetyp, mit der einen Hand den Schoß, mit der anderen die Brust verdeckend, ihr Kleid ist auf eine nahestehende Vase geworfen. Die andere Darstellungsform ist die Anadyomene, wobei kein Kleid dargestellt wird, die Hände hält sie genauso wie bei der anderen Darstellung.⁶⁶ Da unsere Statue nur von der Hüfte aufwärts erhalten geblieben ist, können wir nicht mit Sicherheit sagen, zu welchem Typ diese gehörte. Die Terrakottenstatuen sind im allgemeinen hohl, einen vollen Mercurius-Kopf kennen wir aus Aquincum.⁶⁷ Der auch auf unserer Statue sichtbare weiße Bezug kann der Rest des Kalkbades sein, worin die Terrakotten vor der Bemalung eingeweicht wurden.⁶⁸

E. Maróti

SILVANUS-ALTAR

Am 21. Juni 1976 kam in der südlichen Hälfte der Grabungsfläche C/I–II. in einer ausgebrannten Grube, in einer Tiefe von 90–120 cm ein kleines Altarbruchstück mit einigen ligatierten Buchstaben zutage (siehe Abb. 82.).

Beschreibung: Aus weißem Kalkstein gehauener Altar, an der Decke seines Abakus' ein Fokus, aus dessen Boden die Breite des Altars bestimmt werden kann. In der Ecke des Abakus' wurde ein Akroterion gehauen; daneben ist das mit zwei, nicht zu tief gekerbten Linien verzierte Bruchstück der Zierde in der Mitte sichtbar. Nur die Vorderseite des Altars ist behauen. Das Gesims besteht aus drei Gliedern; die Hilfslinien der Buchstaben sind gut sichtbar. Die Rückseite des Altars ist grob, glatt gearbeitet worden. Die rechte Hälfte des Bruchstückes ist weiß gebrannt, etwa parallel zur Bruchlinie. Die Dicke der gebrannten Fläche ist, wie wir das aus dem abgebrochenen Bruchstück sehen können, etwa 2 mm. Die Brandspur verjüngt sich auf der Rückseite, auf dem Abakus und auf der Bruchfläche ist sie nicht sichtbar.

Maße: größte Höhe des Fragments 135 mm, größte Gesimsbreite 90 mm, Dicke 100 mm. Nach Ergänzung ist die Höhe unbestimmbar, die Gesimsbreite 180 mm, am Rumpf 130 mm. Ergänzung der Aufschrift: aufgrund der Buchstaben . . . ANO kann der Name von Vulcanus und Silvanus in Frage kommen. Im Verlaufe der Ergänzung hat es sich aber herausgestellt, daß der Name von Vulcanus nicht in die erste Zeile hineinpaßt. Die zweite Reihe kann aufgrund der Angaben nicht ergänzt werden. Die Ergänzung ist also [Silv]ano . . .

Fundumstände: In C/I. gibt es in einer Tiefe von 40 cm eine 160×200 cm große, ovale, verbrannte Grube, unmittelbar unter der Marcus'schen Verwüstungsschicht. In der Auffüllung der Grube gab es sehr viel Keramik und einige hineingeworfene Steine. NW von der Grube waren je 3 Ziegel in drei Reihen gelegt, teilweise bruchstückartig, mit Mörtel übergossen, unmittelbar sich der Hausmauer aus dem I.–II. Jahrhundert anlehnend, die ganz bis zur frühen Straße reichte. Das Paar dieser Mauer verläuft im SO-Ende des Abschnittes, parallel zur Straße. Unter der Grube fand man noch weitere drei Gruben.

Es könnte die Möglichkeit bestehen, daß die Grube, das Altarbruchstück und das Ziegelfundament in eine kultische Einheit gehörten. Das ist aber aufgrund folgendem nicht vorstellbar: die Grube konnte aufgrund der vielen Keramikbruchstücke und der hineingeworfenen Steine wahrscheinlich eine Abfallgrube sein. Das Altarbruchstück paßt sich gut den früher ebenfalls in diesem Abschnitt gefundenen gehauenen Steinfragmenten an, die auf keinen Fall zur frühen Siedlung von Pfahl-Lehmkonstruktion gehören konnten. Die großen Unterschiede zwischen Altar- und Ziegelausmaßen machen eine Zusammengehörigkeit auch nicht wahrscheinlich, und zum Schluß auch ihre Placierung im Raum läßt keine kultische Verwendung zu.

Die Abfallgrube kann zusammen mit den Ziegeln am ehesten als ein Teil eines Brotbackofens vorgestellt werden. Über dem Niveau folgte schon die Vernichtungsschicht, daher konnte der Oberbau nicht wahrgenommen werden.

Á. M. Nagy

ABKÜRZUNGEN

CGP	= J. A. STANFIELD – G. SIMPSON: Central Gaulish Potters London 1958.
CUNLIFFE, Fishbourne	= B. W. CUNLIFFE: Excavations at Fishbourne, 1961–1969 (Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London, 27) Leeds 1971.
CURK	= I. CURK: Terra Sigillata aus Poetovio. ČZN 4 (XXXIX) (1968) 64–82.
D.	= J. DÉCHELETTE: Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine. Paris 1904.

⁶⁴ Eine Bronzevenus ähnlichen Types kennen wir, vgl. R. FLEISCHER: Die Römischen Bronzen aus Österreich 1967 Taf. 45. fig. 78.

⁶⁵ N. LÁNG: Figurális terrakották az aquincumi múzeumban (Figurelle Terrakotten im Museum von Aquincum) Bp 9 (1906) 20.

⁶⁶ LÁNG 23.

⁶⁷ Darüber vermutet Nándor Láng, daß der

Meister nicht mit einer Gußform, sondern frei arbeitete, eventuell gerade davon wurde die Gußform angefertigt. LÁNG 27.

⁶⁸ LÁNG 29. und Z. OROSZLÁN: A Szépművészeti Múzeum Antik terrakotta gyűjteményének katalógusa (Katalog der antiken Terrakottensammlung des Museums für Bildende Künste). Budapest 1930. 22.

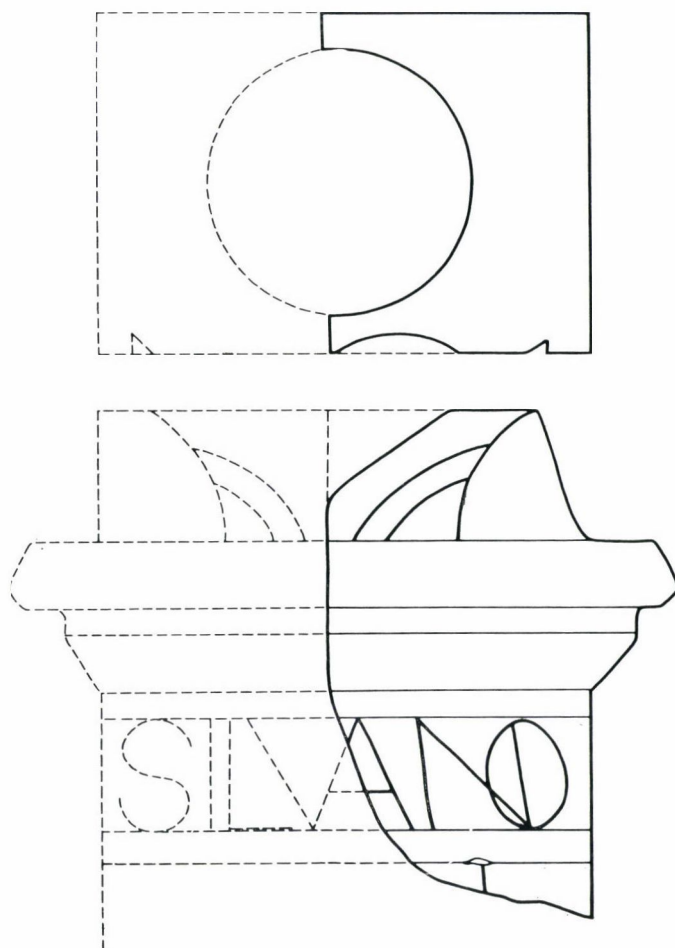


Abb. 82. Altarfragment.

- FORRER = R. FORRER: Terra Sigillata Töpfereien von Heiligenberg-Dinsheim und Ittenweiler im Elsaß. Mitteilungen der Gesellschaft zur Erhaltung der geschichtlichen Denkmäler im Elsaß II. F. 23 (1911) 525–768.
- GABLER = D. GABLER: Italische Sigillaten in Nordwest-Pannonien. Wiss. Arbeiten aus dem Burgenland 51. Eisenstadt 1973.
- GOUDINEAU = CHR. GOUDINEAU: La céramique arétine lisse (Fouilles de Bolsena) MEFR suppl. 6. Paris 1968.
- H. = F. HERMET: La Graufesenque (Condatomagus). Paris 1934.
- HOFMANN = B. HOFMANN: Oves et marques des potiers de Banassac (Fouilles 1961–1964) Acta RCRF 8 (1966) 1968.
- IVÁNYI = D. IVÁNYI: A pannoniai mécsesek.* DissPann II. 2. Budapest 1935.
- JACOBS, Bregenz = J. JACOBS: Sigillatenfunde aus einem römischen Keller zu Bregenz. JAK 6 (1912).
- JUHÁSZ = GY. JUHÁSZ: A brigetioi terra sigillaták. Die Sigillaten von Brigetio. DissPann II. 3 (1935)
- KARNITSCH, Ovilava = P. KARNITSCH: Die Reliefsigillata von Ovilava. Linz 1959.
- KARNITSCH, Juvavum = P. KARNITSCH: Sigillata von Juvavum. Die reliefverzierten Sigillaten im Salzburger Museum Carolino Augusteum. Jahresschrift des Salzburger Museums Carolino Augusteum. 16 (1971).
- KNORR, Cannstatt = R. KNORR: Die verzierten Sigillata-Gefäße von Cannstatt-Crinario. Stuttgart 1905.
- KNORR, Rottenburg = R. KNORR: Die verzierten Sigillata-Gefäße von Rottenburg-Sumelocenna. Stuttgart 1910.
- KNORR, Rottweil = R. KNORR: Südgallische Terra Sigillata-Gefäße von Rottweil. Stuttgart 1912.
- KNORR, TuF = R. KNORR: Töpfer und Fabriken verzierten Terra Sigillaten des ersten Jahrhunderts. Stuttgart 1919.

*(Die pannonischen Lampen.)

- KNORR, SmTn = R. KNORR: Terra Sigillata-Gefäße des ersten Jahrhunderts mit Töpfernamen. Stuttgart 1952.
- KOVRIG = I. KOVRIG: Die Haupttypen der kaiserzeitlichen Fibeln in Pannonien. DissPann II. 4. Budapest 1937.
- LÁNG = N. LÁNG: Figurális terrakották az aquincumi múzeumban. RudRég 9 (1906).
- OHLENROTH = L. OHLENROTH: Italische Sigillata mit Auflagen aus Rätien und dem römischen Germanien. 24–25 BRGK (1934–1935) 234–254.
- O. = F. OSWALD: Index of Figure Types on Terra Sigillata (1937) rep. London 1964.
- O–P. = F. OSWALD–D. PRYCE: An Introduction to the Study of Terra Sigillata treated from a chronological Standpoint. London 1920. rep. 1966.
- PATEK = E. PATEK: Verbreitung und Herkunft der römischen Fibeltypen in Pannonien. DissPann II. 19. Budapest 1942.
- Pe = S. PETRU: Emonske nekropole. Katalogi in monografije 7. Ljubljana 1972.
- PLANCK, Arae Flaviae = D. PLANCK: Arae Flaviae I. Untersuchungen zur Geschichte des römischen Rottweil. Stuttgart 1975.
- PL. = LJ. PLESNIČAR-GEC: Severno emonsko grobišče. Katalogi in monografije 8. Ljubljana 1972.
- RFiZ = A. MÓCSY ETC.: Römische Forschungen in Zalalövő. Acta Arch.Hung. 26, 27, 28.
- Ri–Fi = H. RICKEN–CH. FISCHER: Die Bilderschüsseln der römischen Töpfer von Rhein-zabern. Mat. z. Röm-Ger. Ker. 7 Bonn 1963.
- SIMONETT = CHR. SIMONETT: Tessiner Gräberfelder. Monographien zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz. III. Basel 1941.
- STENICO = A. STENICO: Matrici a placca per applicazioni di vasi Arrentini del Museo Civico di Arezzo. Arch. Classica VI. Roma 1954. 43.
- URNER, Schleithem = H. URNER-ASTHOLZ: Die römerzeitliche Keramik von Schleithem-Juliomagus. 23 H. Schaffhauser Beiträge zur vaterländischen Geschichte. 1946.
- URNER, Tasgaetium = H. URNER-ASTHOLZ: Die römerzeitliche Keramik von Eschenz-Taegetium. Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte 78 (1942).
- VÁGÓ = E. B. VÁGÓ: Die oberitalisch-padanische Auflagen-Sigillata in Transdanubien. Acta Arch.Hung. 29 (1977) 77–124.
- WALKE, Sorviodurum = N. WALKE: Das römische Donaukastell Straubing-Sorviodurum. Limesforschungen 3. Berlin 1965.
- WALKE, Gauting = N.-I. WALKE: Reliefsigillata von Gauting. 46–47 BRGK (1965–1966) 1968. 77.
- WIESINGER = F. WIESINGER: Überblick über die padanischen Sigillata im Landesmuseum Klagenfurt. Carinthia I. 132 (1942) 76.

ALLGEMEINES

- FO. = Fundort
- Gr. = Grab
- Liv.u. = Liverpool unten
- Min.C = Minusio-Cadra
- Mur.M = Muralto-Märki
- Rdm = Randdurchmesser
- S. = Streufund
- } (s. Simonett)

DISCUSSIO

L. TÖRÖK

BEMERKUNGEN ZUM PROBLEM DER «RÖMISCHEN» GRÄBERFELDER VON SAYALA (NUBIEN)*

An der archäologischen Rettungsaktion der UNESCO in Nubien beteiligte sich Österreich 1961–1964 mit Ausgrabungen im Gebiet von Sayala, südlich des 1. Kataraktes.¹ Die Bewertung der früher erschlossenen Funde steht der Fachwelt seit 1966, die Publikation des «römischen Locandaviertels», das an dem westlichen Ufer freigelegt wurde, seit 1967 zur Verfügung.² Jetzt legt Dr. Fathi Afifi Bedawi — bei den Ausgrabungen Inspektor der Egyptian Department of Antiquities — die «römerzeitlichen» Einzelgräber und Gräberfelder dar. Aus der allgemeinen Einleitung (S. 7–10) und den dazu gehörenden Abbildungen 1–4 erfahren wir, daß die Bestattungen am östlichen Ufer, gegenüber dem «Locandaviertel», in zwei Regionen vorgenommen wurden: «Gräberfeld A» besteht eigentlich aus 15 Einzelgräbern (mit 20 Skeletten), die im Gräberfeld der C-Gruppe verstreut waren. Unter den 20 Skeletten fand man 11 Männer im Alter zwischen 20 und 40 Jahren, 7 Frauen im gleichen Alter und 2 Kinder. Nach J. Jungwirth sind darunter 8 kaukasoide, 2 negroide und 9 «Mischlings»-Typen. Die Gräberfelder C/I–C/IV lagen davon 800 m südlich entfernt, und stellten nichts anderes dar, als 4 Tumuli von verschiedener Größe (in denen insgesamt 367 Bestattungen erschlossen wurden). Nach Meinung des Autors erfolgten die Bestattungen aus dem Mittelpunkt der Tumuli ausgehend, etwa in konzentrischen Kreisen. Im C/I befanden sich 65 Skelette: 33 Männer im Alter zwischen 20 und 60 Jahren, 24 Frauen (zwischen 20 und 30) und 8 «von jungen Menschen unter 20 Jahren, jedoch keine von Kindern unter 14 Jahren». Dem Typ nach waren darunter 47 kaukasoide, 2 «Mischlinge» und ein negroider Typ. Im C/II wurden 136 Skelette freigelegt, die anthropologischen Untersuchungen sind noch im Gange.³ Was bereits feststeht, ist, daß das Durchschnittsalter bei beiden Geschlechtern um 20–30 Jahre lag, keine der Kinder war unter 6 Jahre. C/III bestand aus 136 Grabkammern mit 169 Skeletten; Grabzeichnung und anthropologische Auswertung fehlen. Hier fiel den Archäologen auf, daß die Zahl der Frauen- und Kinderskelette sehr niedrig war. Der Grabkomplex C/IV konnte wegen zu hohen Wasserspiegels nicht dokumentiert werden. Grabtypen:

I.: eine 180–230 cm lange, 40–50 cm breite, 60–75 cm tiefe Grabgrube, auf der Oberfläche mit 4–5 großen Steinplatten bedeckt, darüber befand sich der Graboberbau, der Bruchstein-Tumulus mit einem Durchmesser von 4–5 m, während der Freilegung betrug seine Höhe 50 cm (Gräber A/36–38).

* FATHI AFIFI BEDAWI: Die römischen Gräberfelder von Sayala-Nubien. Berichte des Österreichischen Nationalkomitees der UNESCO-Aktion für die Rettung der nubischen Altertümer VI. — Österr. Akad. d. Wiss. Phil.-hist. Kl. Denkschr. Bd. 126. Wien, Verlag der Österr. Akad. d. Wiss. 1976. 99 S., 54 Abb., darunter 3 Faltkarten, 34 Taf.

¹ S. J. LECLANT: *Orientalia* 32 (1963) 96; 33 (1964) 356; 34 (1965) 192; 35 (1966) 146; 36 (1967) 199–200; 38 (1969) 276; M. BIETAK: Die österreichische Feldforschungstätigkeit im Distrikt Sayala (V. A. R.),

Anz. d. Phil.-hist. Kl. d. Österr. Akad. d. Wiss. 108 (1971) 234–247.

² M. BIETAK: Ausgrabungen in Sayala-Nubien 1961–1965. Denkmäler der C-Gruppe und der Pan-Gräberkultur. Österr. Akad. d. Wiss. Phil.-hist. Kl. Denkschr. Bd. 92; K. KROMER: Römische Weinstuben in Sayala (Unternubien), *ibid.* Bd. 95.

³ Čp. W. EHRGARTNER: Österreichische Ausgrabungen in Ägyptisch-Nubien. *Anthr. Notizen. Anthr. Anz.* 29 (1965) Oktober 47ff.

II.: Felsspaltengrab (Bestattung in natürlichen Felsspalten), das ist der früheste Grabtyp. Dem folgt der Typ III, durch das Grab A/114 vertreten: sich um das Felsspaltengrab gruppierende, aus Bruchstein verfertigte Kammern. Graboberbau: Sand- und Bruchstein-Tumulus. Typ IV: Die vier großen Grabgruppen C/I—C/IV scheinen die jüngsten zu sein. Sie sind Agglomerate von Grabkammern: «die Kammern wurden auf den blanken Felsboden aus Steinen gebaut». Die meisten Kammern waren mit großen Steinplatten, die Komplexe mit je einer niedrigen (abgeschliffenen) Tumulusaufschüttung aus Sand und Klaubsteinen bedeckt. Bei den Typen I und II lagen neben dem Skelett Grabbeigaben. Bei den Typen III und IV gab es keine, beim Typ IV legte der Autor am Rande des Tumulus auf Opferstellen hinweisende Funde frei (S. 13—17). In jedem Gräberfeld kommen sowohl Einzelbestattung als auch Doppelbestattung und Mehrbestattung (drei Beisetzungen in einem Grab) vor. In den C/I—C/IV waren auch Sekundärbestattungen nachzuweisen: an den Rändern der Tumuli fand man fragmentarische Skelette, die in die kleinen Kammern hineingeworfen waren. Die gestreckte Rückenlage überwog: Hände neben dem Körper oder auf dem Oberschenkel. Hinsichtlich der Grab- und Skelettorientation war keine Regelmäßigkeit zu erkennen. Es gibt auffallend viele schwere — teils tödliche — Verletzungen (S. 18—22).

Auf den Seiten 23—29 befindet sich die Beschreibung der Funde. Keramik wurde nur in den Gräbern des Gräberfeldes A freigelegt. Im C/I—IV kamen in den Gräbern nur solche Scherben zum Vorschein, die Reste von Gefäßen sind, die nach der Beisetzung über dem Graboberbau aufgeopfert, d. h. zerschlagen wurden. Hierbei sind auch die in der Opfernische freigelegten Keramiken interessant: Amphoren, Schalen (meroitische Typen), Krüge usw. Als Grabbeigabe dienten Standard-Perlen, ein Skarabäus aus Fayence mit einem Negerkopf an der Vorderseite, ein Fingerreif, ein Daumenschutzring und ein Elfenbeinwürfel. Von der Chronologie des Gräberfeldes: Der Fundstoff kann auf Grund der Analogien auf das 2.—3. Jahrhundert datiert werden. Der Typ des Gräberfeldes C ist von besonderer Art, es ist weder «kuschitisch», noch gehört dem Typ der X-Gruppe an. Die Bestatteten des Gräberfeldes A sind — in Anbetracht ihrer Verletzungen — «... der einheimischen Bevölkerung an der offenen römischen Südgrenze zuzuordnen. Die gehören somit der Zeit vor 274 n. Chr. an». Auch die Komplexe C/I—III sind von militärischem Charakter; im Falle der C/I—II handelt es sich «um Friedhöfe der militärischen Hilfstruppeneinheiten nach der Wiedererrichtung der Grenze unter Probus» (um 276); zu C/III Dr. F. A. B.: «nach den schweren Kriegsverletzungen der Bestatteten gehört er der Zeit knapp vor dem Zurücknehmen der Grenze durch Diokletian im J. 298 n. Chr. an» (S. 40—48).

Die zweite Hälfte des Buches ist der Materialteil. Die S. 53—99 sind der archäologischen Beschreibung der freigelegten Gräber gewidmet: Geschlecht, Alter, anthropologischer Charakter des Toten, Grube; Oberbau; Angaben über die Art der Bestattung und der Beigaben — meist in Form einer Grabzeichnung.

Für das Buch von Dr. Fathi Afifi Bedawi ist sowohl was die Beschreibung und die Typologie, als auch die Ausführung der Illustrationen betrifft, eine große Akribie charakteristisch (abgesehen von einigen Druckfehlern: S. 38, 2. Zeile: statt Taf. 33 steht 32, S. 48, 8. Zeile von unten steht statt 276, 267; S. 95, r. Sp. 3. Zeile: statt Abb. 22 steht 25). Hinsichtlich des besonderen Charakters der Gräberfelder von Sayala wird dieses Werk von der Nubien-Forschung als äußerst wertvoll betrachtet. Zu den Enigmas der spätmeroitischen Zeit und der Epoche der X-Gruppe gesellen sich durch die Forschungsergebnisse von Sayala neue Rätsel. Hoffentlich betrachtet es der Autor als keine Kritzelei, wenn der Rezensent im folgenden seine Zweifel darlegt, die in ihm auf Grund der Interpretation des Autors aufgestiegen sind, und wenn auch eine andere Interpretationsmöglichkeit aufgeworfen wird.

Die außerordentliche Anordnung von C/I—IV entstand nach Meinung des Autors folgendermaßen: «diese Anlagen wurden von innen nach außen erweitert, und zwar meist in konzentrischen Kreisen um einen Mittelpunkt» (S. 10); eine Ausnahme ist zum Teil C/II, in dem «durch

den stufenförmigen, teils zerklüfteten, Felsen ergaben sich Schwierigkeiten für die Anlage. Man errichtete deshalb die Gräber unregelmäßig und in aufgelockerter Form, wie es der Boden gerade erlaubte» (S. 11). Obwohl dies auch eine Methode der Erweiterung der Gräberfelder sein konnte, soll auch eine andere Methode in Erwägung gezogen werden, wodurch die soziologische »Rekonstruktion« der hier bestatteten Gemeinschaft nicht in dem Maße erschwert wird. Durch die Absonderung der durch die Orientierung der Grabgruben und der Skelette zusammenhängenden Gruppen können nämlich alle Gräberkomplexe in kleine, je eine Familie (?) enthaltende Gruppierungen eingeteilt werden; durch die einzelne und gesamte Erweiterung dieser entsteht ein ganzer Gräberkomplex. Die Gruppen scheinen — wenn man sie anthropologisch untersucht — tatsächlich als Familien zu verhalten. Die Angaben der nächsten stichprobenweise zusammengestellten Familien kann der Leser anhand des Materialteiles kontrollieren: C/I: (17, 16, 21); (12, 13, 14, 15); (28, 29, 19, 39); (44, 43, 42, 40, 38); (35, 36); (46, 48, 49); (45, 47, 62).

C/II scheint noch günstiger für die Unterstützung dieser Hypothese zu sein, einige »Familien« von hier: C/II: (117, 118, 119, 120, 121); (115, 116); (122, 123, 124); (125, 126, 127); (113, 114); (110, 111, 112, 128); (100, 101, 105, 106, 109); (65, 66, 67, 68, 69); (70, 71). Die hier skizzierten Vorstellungen kann eventuell der Gräberkomplex A/114 belegen — dessen »Übergangscharakter« auch vom Autor betont wird —, er befindet sich in dem Gräberfeld A, das nach Meinung des Autors als früheste datiert werden kann, und ethnisch den Einheimischen gehörte. Hier steht jeder beliebige C-Typ (von I bis IV) in verkleinerter Form vor uns: in je einer N-S orientierten Kammer: ein etwa 30–40jähriger kaukasoider Mann bzw. eine 25jährige kaukasoiden Frau, Schädel im Süden; ihnen gesellen sich in einer gemeinsamen Kammer drei Skelette: eine 25jährige Frau, ein 25jähriger Mann, ein 13jähriger Junge, alle drei »Mischlinge«, Grabkammerorientierung N-S, Schädellage gemischt. Zu den drei Kammern ist südlich eine Sekundärbestattung hinzugefügt, in einer kleinen ovalen Kammer befinden sich die hereingeworfenen Knochen einer etwa 40jährigen kaukasoiden Frau. Dies alles befand sich unter einem gemeinsamen Sand- und Bruchstein-Tumulus (Dm.: 4,5 m). Das ist zweifelsohne der Keim des Ritus von C/I–IV. Wenn dies aber der Wahrheit entspricht, so soll die Schlußfolgerung gezogen werden, daß in den C/I bis C/IV eine ethnologisch einheitliche Bevölkerung bestattet ist. — Die kleineren Anomalien sind nicht zu vermeiden, wenn man die Zeitspannen zwischen den Bestattungen der Familien bzw. der Familienmitglieder in Betracht zieht. Offene Fragen bleiben jedoch immer noch. Womit ist die verschiedene Orientierung der einzelnen Gruppen zu erklären? Wie entstanden die einzelnen Gräberkomplexe bedeckenden gemeinsamen Tumuli?

Die zwei Formen der Opferbeigaben sind sehr interessant. Die über dem Grab zerschlagene Keramik ist auch anderorts — obwohl in viel vornehmerer Form — anzutreffen: in den Kammern der spätmeroitischen Pyramiden von Sedeinga wurden nach der Beisetzung absichtlich reich ägyptische Glasgefäße zerschlagen. Von den mehr als 3000 Fragmenten aus der Pyramide WT 8 wurden bisher rund 30 außerordentlich schöne Gefäße rekonstruiert.⁴ Dieses Grab bildet die späteste Bestattung des Nekropolis von Sedeinga,⁵ d. h. sie kann ca. auf die Mitte des 4. Jh. datiert werden. Auch die »Opfernischen« am Rande des Tumulus C/II weisen auf Analogien vom südlichen Teil des meroitischen Territorium hin. Die »Nischen« von Sayala können wegen ihrer Maße und Form viel mehr als unbedeckte »funerary chapels« betrachtet werden, wie z. B. der Bau, der sich an die Grenzmauer des Tumulus Nr. 5 von Tabo anlehnt und Gefäße beinhaltete.⁶ Die Tumuli von Tabo gehören der spätmeroitischen »oder« der Zeit der X-Gruppe an, d. h. etwa der Mitte des 4. Jahrhunderts. Die Ähnlichkeit der Riten der Bestattung in Sedeinga und Tabo bzw.

⁴ M. SCHIFF GIORGINI: Sedeinga 1964–1965. Kush 14 (1966) 244ff; J. LECLANT: Les verreries de la nécropole méroïtique de l'Ouest à Sedeinga. In: Nubia, Récentes Recherches. Varsovie 1975 85ff.

⁵ J. LECLANT: Les recherches archéologiques dans le domaine méroïtique. Meroitica I (1973) 34.

⁶ H. JACQUET-GORDON—CH. BONNET: Tombs of the Tanqasi Culture at Tabo. JARCE 9 (1971–1972) 78.

der Gräberkomplexe von Sayala spornt uns an, zu untersuchen, ob der Standpunkt des Autors hinsichtlich der Einmaligkeit und der Chronologie der Bestattungen von Sayala berechtigt sei. Die gestreckte Rückenlage — obwohl von der meroitischen bis zu den späthristlichen Zeiten nachweisbar — wird sofort diagnostisch, wenn sie im Zusammenhang mit dem Graboberbau betrachtet wird. Aus der Monographie von I. Hofmann⁷ — die der Autor samt der Werke von Adams und Trigger hätte berücksichtigen sollen — geht hervor, daß die Bestattungsweise von Sayala (nur von den einzelnen Gräbern ist die Rede) eine Erscheinung ist, die sich von der späthmeroitischen in die Zeit der X-Gruppe erstreckt, und die im Süden (Ushara, Hobagi, Tanqasi und Tabo) viel öfter nachzuweisen ist als im Norden.⁸ Und was sogar noch wesentlicher ist, auch die Verschmelzung mehrerer Einzelgräber zu einem «Gräberkomplex» kommt in Unternubien — Ermenne und Karanog — vor. Sogar das Felsspaltengrab ist keine Einzelerscheinung, solche wurden u. a. auch von N. B. Millet in Gebel Adda, südlich von Sayala, freigelegt.⁹ Diese Angaben unterstützen weder die Datierung auf den Zeitraum zwischen 274–298, noch die Behauptung, daß römische (?) Hilfstruppeneinheiten in den Gräberfeldern bestattet wurden. Wenn es sich immer bei den Bestatteten um Eingeborene oder um irgendwelche hier stationierten fremden Soldaten handelt, weist die Bestattungsweise auf keinen militärischen Charakter hin (das Vorhandensein römischer Soldaten ist von diesen Gräberfeldern, die weder ägyptischen noch römischen Typs sind, völlig auszuschließen!). Es gibt nur eine einzige waffenähnliche Grabbeigabe, der im C/III–85 freigelegte Daumenschutzring. Er ist ein typischer Fund der späthmeroitischen und der Ballana-Zeit.¹⁰

Es bereitet Schwierigkeiten, den Fundstoff auf die vom Autor angegebene Zeitspanne zu datieren. Obwohl die Beurteilung der Keramiken wegen der fragmentarischen oder fehlenden Produktionsbeschreibungen kaum möglich ist, scheinen die gerippten Amphoren eine Importware aus Theben (4. Jahrhundert) zu sein.¹¹ Aus dergleichen Zeit stammen die glatten Amphoren, Exemplare der «Aswan Pink Ware» bzw. ihrer Nachahmungen.¹² Die Schalen¹³ und Töpfe¹⁴ stammen ebenfalls aus einer späteren Periode, als im Werk angegeben. Die als Abb. 18/1 veröffentlichte Schüssel (falls mit roter slip) ist eine gleichaltrige ägyptische Nachbildung der nordafrikanischen Red Slip Ware (5.–6. Jh.) — mit der charakteristischen «Rouletting»-Verzierung.¹⁵

Auch «Die Datierung nach historischen Berichten» (S. 44 ff) ist unserer Meinung nach nicht unproblematisch. Wie man sah, ist der Autor von dem Standpunkt ausgegangen, daß keine Notwendigkeit bestand, bis zur Mitte des 3. Jahrhunderts in der Nähe von Sayala, der meroitisch-ägyptischen Grenze an Hiera Sykaminos, eine größere militärische Kraft stationieren zu lassen. Die Einbrüche der Blemmyer unter Decius machten es erforderlich, die Grenze zu befestigen, infolge dessen hier unter Probus (276–282) eine starke Garnison angesiedelt wurde. Die Lage vor 250 spiegelt das Gräberfeld A, die Situation nach 276 das Gräberfeld C wider. C/III jedoch hänge nach Darstellung des Autors mit den Ereignissen des Grenzübrückzuges unter Diokletian zusammen.

Dieses Bild über die Lage an der Grenze zwischen 250 und 298 ist sehr vereinfacht. Besonders wenn man bedenkt, daß man von der Verteidigung der Südgrenze Ägyptens über keine kon-

⁷ Die Kulturen des Niltals von Aswan bis Sennar. Hamburg 1967.

⁸ Hofmann op. cit. 371f, 373, 467ff.

⁹ S. H. JUNKER: Bericht . . . Ermenne (1911/12). Abh. Akad. Wiss. Wien Phil.-hist. Kl. 68/1. Wien 1925 94f; C. L. WOOLLEY—D. RANDALL-MACIVER: Karanog, the Romano-Nubian Cemetery I. Philadelphia 1910 23 bzw. N. B. MILLET: Gebel Adda: Preliminary Report 1963. JARCE 2 (1963) 154.

¹⁰ R. O. HAYES: The Distribution of Meroitic Archers' Rings: An Outline of Political Borders. Meroitica 1 (1973) 113–122, type I C.

¹¹ W. Y. ADAMS: The Vintage of Nubia. Kush 14 (1966) 263–283, Pl. XXXVIII/b.

¹² W. Y. ADAMS: An Introductory Classification of Meroitic Pottery. Kush 12 (1964) 131.

¹³ W. Y. ADAMS: Progress Report on Nubian Pottery. I. The Native Wares. Kush 15 (1967–8) 1–50; form class D, footed bowls 6, Ware Group N II A.

¹⁴ Cp. mit dem analogen «Egyptian coarse red ware» Topf (4. Jh.) im Royal Ontario Museum: J. W. HAYES: Roman Pottery in the ROM. Toronto 1976 Cat. No. 198, fig. 11.

¹⁵ J. W. HAYES: Late Roman Pottery. A Catalogue of Roman Fine Wares. The British School at Rome 1972 388ff, types Q, U.

kreten Angaben verfügt. Die Schwäche der Interpretation von Bedawi — wie früher von Kromer — ist darauf zurückzuführen, daß der Autor die Quellen der meroitischen Geschichte vernachlässigt hat. Die Geschichte des Dodekaschoinos des 3. Jahrhunderts — von der neulich viel Neues festgestellt wurde¹⁶ — wird vom Rezensenten andernorts ausführlicher behandelt,¹⁷ so geht er hier nur auf Angaben ein, die hinsichtlich von Sayala von Bedeutung sind.

Zwischen 240/41 und 248/49 war das Dodekaschoinos ein meroitisches Hoheitsgebiet. Die Südgrenze Ägyptens verlief in der Nähe von Aswan (auf Grund der demotischen Graffiti, besonders Ph. 417 und Dak. 33; sowie auf Grund der Bessarion-Inschrift von Kalabsha). Von 249/50 an entstand ein ägyptisch-meroitisch-Kondominium (s. Ph. 416 und Dak. 30), das als eine demilitarisierte Zone diente. Um die Mitte der 260er Jahre wird die meroitische Macht schwächer, sie ist jedoch in der Region vorhanden (s. die Inschriften der Meroitischen Kammer von Philae, REM 0099–0111). Der »Grenzrückzug« von Diokletian kommt der Akzeptierung des Status quo gleich. Als die meroitisch-ägyptische Grenze zu Aswan gelegt wurde, unternahm König Yesboheamani eine Umorganisierung des Dodekaschoinos, und zwar nach den administrativen Prinzipien von vor dem Kondominium.¹⁸ Aus all dem läßt sich die Schlußfolgerung ziehen: In den »römischen« Gräberfeldern von Sayala wurde die Bevölkerung bestattet, die nach den reorganisatorischen Maßnahmen von Yesboheamani von den meroitischen Gebieten südlich des 3. Kataraktes nach Unternubien gebracht und hier angesiedelt wurde. Die neue Bevölkerung weist eine bestimmte Verwandtschaft mit den Bestatteten des Gräberfeldes A auf (s. den »gemischten« Ritus von A/114), sie führte jedoch statt der traditionellen unter nubischen Bestattungsweise eine besondere Art des Tanqasi-Typs ein.¹⁹ Die besonders eng nebeneinander liegenden Gräber des Gräberfeldes C deuten vermutlich auf die relative Isolation dieser später angesiedelten Gemeinschaft hin.

Die vom Rezensenten angeführten Tatsachen berühren natürlich das Meritum des Buches von Dr. Fathi Afifi Bedawi nicht. Das darin veröffentlichte Material — wie bereits oben ausgeführt — gilt als erstrangiges Quellenmaterial, das unentbehrlich ist, um mit dessen Hilfe die Erforschung der Zeit der X-Gruppe von der jetzigen Stagnation herauszubringen. Es wäre sehr nützlich, die Meinung des Autors über die hier ausgelegte Interpretationsmöglichkeit zu erfahren! Die Veröffentlichung der im Buch fehlenden anthropologischen Untersuchungen würde eine günstige Gelegenheit bieten, die Diskussion fortzusetzen — aus diesem Grunde wären wir sehr erfreut darüber, wenn der Autor zusätzlich die detailliertere Warenbeschreibung der Keramiken, die genaueren Konkordanzen der Keramiken und der Gräber, und nicht zuletzt die bisher unpublizierten Grabzeichnungen des Gräberfeldes A den Forschern zugänglich machen würde.

¹⁶ Cp. B. G. HAYCOCK: Later Phases of Meroitic Civilization. JEA 53 (1967) 107–120; J. DESANGES: Statut et limites de la Nubie romaine. CdE 44 (1969) 139ff; I. HOFMANN: Beiträge zur meroitischen Chronologie. Studia Instituti Anthropos vol. 31. St. Augustin b. Bonn 1977.

¹⁷ L. TÖRÖK: Economic Offices and Officials of Meroitic Nubia. A Study on Territorial Administration in the Late Meroitic Kingdom. Budapest 1978, in Vorbereitung, Kap. C/2.

¹⁸ Cp. L. TÖRÖK: Inquiries into the Administration of Meroitic Nubia: II. Orientalia 46 (1977) 46ff.

¹⁹ Diese Hypothese steht mit den Meinungen von F. Hintze, K.-H. Priese und B. G. Trigger über die Zusammensetzung des spätmeroitischen Ethnikums von Unternubien im Einklang. S. ihre Bemerkungen im 2. Band der Meroitica: W. Y. ADAMS: Meroitic

North and South. A Study in Cultural Contrasts. With comments by A. J. Arkell, J. Desanges, B. G. Haycock et al. Berlin 1976 60ff., 81ff., 113ff. — Zu der anthropologischen Auffassung s.: A. BATRAWI: The Racial History of Egypt and Nubia Part I, II. Journal of the Royal Anthropological Institute 75 (1945) 81–101, 76 (1946) 131–156. Zur Geschichte der betreffenden Bevölkerung von Unternubien s. noch: R. HERZOG: Die Nubier. Untersuchungen und Beobachtungen zur Gruppengliederung, Gesellschaftsform und Wirtschaftsweise. Berlin 1957 (mit zahlreichen, die obere Interpretation unterstützenden Überlegungen, s. 46ff., 59, 66ff.) Zur Schwäche der Ergebnisse der anthropologischen Untersuchungen s. jedoch: P. L. SHINNIE: Meroe. A Civilization of the Sudan. London 1967 154f.

CHRONICA

HUNDERT JAHRE DER UNGARISCHEN ARCHÄOLOGISCHEN UND KUNSTHISTORISCHEN GESELLSCHAFT

Entfaltung und anfängliche Pflege der Archäologie waren überall mit der eigenartigen historischen und kulturellen Entwicklung des betreffenden Landes verbunden. Das Humanisten-Interesse für den Nachlaß des Altertums erwachte auch in Ungarn mit der Renaissance. Das mit wissenschaftlichen Ansprüchen betriebene Erforschen und Sammeln der Denkmäler der Römerzeit ging auch bei uns — wie auch sonst in Europa — dem Untersuchen der übrigen Epochen der Vergangenheit voran. Die archäologischen Grabungen auf internationalem Niveau wurden im 18. Jahrhundert begonnen, als man die von Vesuv verschütteten campanischen Städte freilegte. Jene andere Archäologie dagegen, die über den künstlerischen und kulturellen Nachlaß der Antike hinausgeht, verdankt ihre Anfänge dem allgemeinen Aufschwung der Naturwissenschaften; sie entfaltete sich parallel mit der Geologie, dem biologischen Evolutionismus und mit der vergleichenden Ethnologie. In unserem Land hielt nach der Türkenzeit die Habsburger-Herrschaft und das Beibehalten der feudalen Verhältnisse die gesellschaftliche und kulturelle Entwicklung, und damit auch die Entfaltung der Archäologie zurück; ja, dieselben Verhältnisse haben auch die weitere Entwicklung dieses Wissenschaftszweiges beeinflußt. Dennoch blieben wir zeitlich, unter dem Einfluß der Aufklärung und der nationalen Bewegung, hinter der allgemeinen europäischen Entwicklung nicht weit zurück. Beweise dafür sind die Gründung des 'Ungarischen Nationalmuseums' im Jahre 1802, und 'Archäologische Kommission der Ungarischen Akademie der Wissenschaften', die im Jahre 1858 gebildet wurde. Es stimmt zwar, daß in denselben Jahrzehnten in den entwickelteren Ländern Europas das großangelegte Sammeln und Erforschen des archäologischen Nachlasses der klassischen Kulturen schon ziemlich weit voran war. Aber das Interesse für das archäologische Erforschen solcher Gebiete, die weniger Denkmäler der Kulturen des alten Orients und der griechisch-römischen Kultur besitzen, war noch nicht besonders wach. Dieses Interesse wurde im allgemeinen durch die Naturwissenschaften und durch die Anthropologie geweckt. Das archäologische Erforschen der Urzeit entfaltete sich hauptsächlich in Verbindung mit den Naturwissenschaften oder mit der Ethnologie. Der Kreis jener Forscher, die sich mit den Denkmälern der Urzeit beschäftigten, bekam eine organisationsmäßige Form zuerst im Rahmen der Wanderversammlungen des 'Vereins der Ungarischen Ärzte und Naturforscher', die im Jahre 1840 gebildet wurde.

Unsere prähistorische Forschung, die ungarische Archäologie der Urzeit erhielt den entscheidenden Anstoß zu ihrer institutionsmäßigen Entfaltung von jenem VIII. Internationalen Prähistorischen und Anthropologischen Kongreß, der im Jahre 1876 in Budapest abgehalten, aber noch anläßlich des vorangehenden prähistorischen Kongresses in Stockholm beschlossen wurde. Die Veranstaltung des Kongresses in Ungarn, und die Erfolge der aus diesem Anlaß vortragenden Ungarn haben die damaligen führenden Persönlichkeiten unserer Archäologie — wie Ferenc Pulszky, Arnold Ipolyi, József Hampel und Flóris Rómer — zur Gründung der 'Ungarischen Archäologischen Gesellschaft' bewegt. Dieses Ereignis fand i. J. 1878, also genau vor 100 Jahren statt. Die neue Gesellschaft hieß anfänglich 'Landesverein für Archäologie und Anthropologie', und sie hatte am Ende ihres Gründungsjahres schon mehr als 400 (!) Mitglieder, unter denen es auch Gründer mit ansehnlichen Gründungsbeiträgen gab. Die verhältnismäßig späte, doch mit großem Schwung stattgefundene Gründung unserer Archäologischen Gesellschaft, und ihre Aktivität in der ersten Epoche haben einen unermesslichen Einfluß auf die Entwicklung der ungarischen Archäologie ausgeübt. Das ungarische Bürgertum, damals in seiner Blütezeit, schien alles, was bis dahin versäumt war, nachholen zu wollen. Man war sich dessen bewußt, daß unser Land im Vermehren der Kenntnisse auf diesem Gebiet hinter den fortschrittlicheren Ländern in Europa zurückgeblieben war. Dort, wo nationale Dynastien den Gelehrten und ihren Institutionen ihre Unterstützung angedeihen ließen, sahen die Dinge damals schon anders aus. Nachdem die neugegründete ungarländische Gesellschaft bedeutende finanzielle Mittel besaß, hat sie nicht nur die Fachkenntnisse popularisiert, und die geistige Arbeit der Fachleute gefördert, sondern sie regte auch wichtige ungarländische Grabungen an. Die Zeitschriften «Archaeologiai Közlemények» seit d. J. 1859, und die «Archaeológiai Értesítő» seit d. J. 1868 wurden nun mit Mitteilungen, Vorträgen und Grabungsberichten der neuen Gesellschaft gefüllt. Eine der ältesten archäologischen Zeitschriften der Welt wurde auf diese Weise sozusagen halbamtliches Organ der Gesellschaft. Außer besuchten und lebhaften Vorlesungen, Vorträgen, veranstaltete die Gesellschaft auch Wanderversammlungen. Diese Organisationsform schien zur archäologischen Tätigkeit besonders gut zu passen. Einen weiteren Anstoß erhielt sowohl die Gesellschaft, wie überhaupt die gesamte ungarische Archäologie von der Tausend-Jahre-Feier der ungarischen Landnahme, die i. J. 1896 mit großartigen Veranstaltungen begangen wurde. Zu den Vorbereitungen dieses Nationalfestes gehörte auch eine mit bedeutenden Mitteln unterstützte Ausgrabungsreihe von großem Ausmaß, die berufen war, Denkmäler der Landnahmezeit zu Tage zu fördern. Ein bedeutender Faktor war ferner auch der große Erfolg jener archäologischen Sammlung, die anläßlich des Millenniumsfestes ausgestellt war.

Doch die Gesellschaft blieb nicht für lange Zeit 'spiritus rector' der Entwicklung der ungarischen Archäologie. Denn es wurde i. J. 1898 das «Landesoberamt der Museen und Bibliotheken» ins Leben gerufen,

und dieses Amt nahm die Organisierung von Ausgrabungen in die eigene Hände. Das Organisieren und Lenken der Forschungen war von dieser Zeit ab nicht mehr Sache der Archäologischen Gesellschaft; der Verein bemühte sich von nun an eher nur noch um das Verbreiten und Besprechen von Forschungsergebnissen. In dieser Beziehung behielt die Gesellschaft ihre Wichtigkeit auf alle Fälle auch weiterhin bei; zum Teil deswegen, weil das Interesse ihrer Mitglieder nach wie vor wach blieb, und zum Teil auch darum, weil die «Archaeológiai Értesítő» — zusammen herausgegeben mit der Archäologischen Kommission der Akademie — Organ der Gesellschaft geblieben war. Aber wir sind doch der Ansicht — wodurch die Stimmung der Hundert Jahre Feier keineswegs beeinträchtigt werden soll — daß die wahre Blütezeit der Gesellschaft und ihre auch wissenschaftshistorisch entscheidende Rolle auf jene Epoche fällt, die von ihrer Gründung bis zur Jahrhundertwende verstrichen war. Denn in dieser Zeit ist ja der Archäologischen Gesellschaft in wenigen Jahren gelungen, die Arbeit von einigen isoliert tätigen Gelehrten und Liebhabern, und ebenso auch dieselbe von sehr wenigen Museumsangestellten zu einer großangelegten wissenschaftlichen Bewegung zu erweitern, die bald großes Ansehen gewann, und breite Kreise von Interessierten mobilisierte, wodurch auch die Unterstützung des wohlhabenden Bürgertums gesichert wurde. Es ist leicht zu verstehen, daß in der Folgezeit in der Entwicklung der ungarischen Archäologie die Spezialisierung immer größer wurde, es stieg auch die Anzahl der Fachleute, und nachdem auch die Tendenz der Institutionalisierung immer weiter vorwärtsschritt, wurde auch die Gesellschaft immer mehr und mehr zu einem Forum der Verbreitung der Kenntnisse, der wissenschaftlichen Information und des Gedankenaustausches; übrigens erlebte die Gesellschaft manche Veränderungen nicht nur in ihrer persönlichen Zusammensetzung, sondern es veränderte sich mit der Zeit mehrmals auch ihr innerer Aufbau. Aber sie vermochte in der Epoche nach dem ersten Weltkrieg selbst ihre veränderten und eben angedeuteten Aufgaben nur mit Schwierigkeiten zu erfüllen; denn die Gesellschaft hat ja ihre materiellen Grundlagen praktisch so gut wie völlig eingebüßt, und sie ließ sich unter den schweren Verhältnissen mit stark verminderter Mitgliederzahl kaum wieder auf die Beine stellen. Doch die Kontinuität wurde nicht unterbrochen, ja die Gesellschaft erlebte sogar eine zweite Blütezeit, nachdem eine neue und sehr bedeutende Gelehrten-Generation aufwuchs und auch führende Rolle erhielt. Die Gesellschaft bekam inzwischen auch einen neuen Namen als «Ungarischen Landesverein der Archäologie», und später als «Ungarischer Landesverein für Archäologie und Kunstgeschichte». Es waren in der Epoche zwischen den beiden Weltkriegen Tibor Gerevich, Antal Hekler, Lajos Nagy und Ferenc Tompa führende Persönlichkeiten der beiden in der Gesellschaft vereinigten Wissenszweige. Es wurde für die Gesellschaft ein wichtiger Platz im ungarischen wissenschaftlichen Leben auch dadurch gesichert, daß die erneuerte «Archaeológiai Értesítő» auch größere Studien veröffentlichte und ein hohes internationales Niveau erreichte, dabei hielt die Gesellschaft auch wissenschaftlich sehr anspruchsvolle Sitzungen. Doch hätte die ungarische Archäologie sich auch zu dieser Zeit nicht damit rühmen können, als ob die offiziellen Kreise der Regierung sie mit den zur Forschung nötigen materiellen Mitteln überhäuft hätten. Darum blieben die Formen 'Gesellschaft' und 'Verein' nach wie vor außerordentlich wichtig; dadurch wurde einerseits der unmittelbare und ununterbrochene Verkehr der Fachleute untereinander gesichert, und so gewann man sich auch Mäzene für die Unterstützung des Faches. Es war vor allem der unermüdete Zoltán Oroszlán, der in dieser Epoche und auch viel später noch in den Nachkriegsjahren sich den praktischen Sorgen des Vereinslebens widmete.

Es begann die nächste wichtige Epoche der Gesellschaft, ja es trat der wichtigste Wendepunkt in ihrer Geschichte seit der Begründung ein, als mit der Beendigung des 2. Weltkrieges das Land von der Faschisten-Besetzung befreit wurde. Die Beschlüsse der Generalversammlung i. J. 1949 und die gleichzeitige Wahl einer neuen Führung haben einen völlig neuen Prozeß in Bewegung gesetzt. Der Verein, der in unseren Tagen, und wohl auch in der Zukunft, eine seiner wichtigsten Aufgaben darin erblickte, daß er die edlen Traditionen wahren, verehren und weitergeben soll, wird durch den neuen Prozeß immer mehr zu einer solchen Vereinigung verwandelt, die gleichzeitig auch die Ansprüche der sozialistischen Gesellschaft und die Forderungen der modernen Wissenschaft zu befriedigen hat. Archäologie und Kunstgeschichte blieben nach wie vor zusammen im Rahmen derselben Gesellschaft. Doch es ist ein Zeichen der fortschreitenden Spezialisierung, daß ihr Name seit 1951 hieß: «Ungarische Gesellschaft für Archäologie, Kunstgeschichte und Numismatik», und es arbeiteten in ihr einige Jahre hindurch auch die Fachleute und Liebhaber der Numismatik, bis in der allerjüngsten Vergangenheit unter dem Namen «Ungarische Numismatische Gesellschaft» ein besonderer Verein für dieses Fach gegründet wurde. In der Epoche nach der Befreiung nahm die Anzahl der ungarischen Museen, und auch diejenige der Museologen in raschem Tempo zu; es steigerte sich auch die Spezialisierung der Wissenschaftszweige. Darum wurde es notwendig auch innerhalb der Gesellschaft Fachgruppen zu bilden; diese vertreten teils mit ihren speziellen Veranstaltungen, und teils auch mit ihren in der Führung der Gesellschaft zur Geltung gebrachten Gesichtspunkten solche besondere Arbeitsgebiete, die sich mehr und mehr zu selbständigen Disziplinen entwickeln. Man sieht das immer größere Selbständigwerden der einzelnen Fächer der Gesellschaft auch an jenen neuen Zeitschriften, die durch die Ungarische Akademie der Wissenschaften veröffentlicht werden, wie: *Acta Archaeologica*, *Acta Historiae Artium*, *Művészettörténeti Értesítő* (= Kunsthistorische Berichte), *Numizmatikai Közlöny* (= Numismatische Rundschau); durch diese wurde das einstige 'Monopol' der «Archaeológiai Értesítő» auf dem Gebiete des Erforschens aller Denkmäler des kulturellen Nachlasses sozusagen beseitigt, und diese Zeitschriften sichern auch selbständige und reichliche Veröffentlichungsmöglichkeiten für Archäologie, Kunstgeschichte und Numismatik. Beachtet man dabei auch noch die immer größere und reichlichere Publikationsmöglichkeiten der einzelnen Museen und Institutionen, so ist das, was vorhin angedeutet wurde, nicht nur ein Zeichen der Entwicklung der Wissenschaftszweige, sondern es ist auch Quelle eines solchen Problems, das die Ungarische Gesellschaft für Archäologie und Kunstgeschichte früher oder später wird ernstlich ins Auge fassen müssen. Die Verselbständigung und Zersplitterung jener Fächer, die durch diesen Verein zusammengefaßt werden — und wodurch auch in der Archäologie selbst die Forscher der einzelnen Epochen sich voneinander immer mehr entfernen —, sowie der zahlenmäßige Zuwachs jener Kollegen, die teils in der Hauptstadt, und teils sonstwo im Land arbeiten, aber voneinander manchmal sehr weit entfernt sind. Diese Tatsachen stellen uns immer mehr vor die Frage: worin mag eigentlich noch die geistige Einheit und die praktische Zusammenfaßbarkeit unserer Gesellschaft liegen? Aber mögen die Fragen, die durch die Entwicklung und Entfaltung unseres Faches gestellt werden, auch noch so schwer sein, die Begeisterung unserer Mitglieder und die opferbereite Arbeit der Führung sowie des Ausschusses haben schon mehrmals bewiesen, daß das Aufwerfen der aktuellen Fragen und

die an die veränderten Verhältnisse angepaßten organisatorischen Lösungen sprechende Zeugnisse für die Lebensfähigkeit dieses Vereins von großer Vergangenheit sind; und dieselben Tatsachen rechtfertigen auch die Notwendigkeit seiner Existenz. Regelmäßig wurden in der letzten Zeit von Jahr zu Jahr Sitzungen mit Grabungsberichten veranstaltet; es wurden traditionsmäßig Vorträge und Referate abgehalten. Ja, es wurden, als etwas völlig neues, auch ganztägige Sitzungsperioden organisiert, an denen die zuständigsten Fachleute je eines archäologischen und historischen Fragenkomplexes über die eigenen Forschungsergebnisse berichteten. Und da bei diesen Gelegenheiten die vortragenden Forscher über dieselben Probleme oft auch einander völlig entgegengesetzte Ansichten vertraten, wurden die Sitzungsperioden häufig auch zu je einer ungemein anregenden wissenschaftshistorischen Heereschau. Verfasser der vorliegenden Zeilen darf mit Genugtuung daran erinnern, daß es ihm mit Hilfe der Gesellschaft ermöglicht wurde, über einige derartige Konferenzen — die sich später nicht selten als Meilensteine der Forschung erwiesen — in der *Acta Archaeologica* zu berichten. Eine wichtige Aufgabe der Gesellschaft besteht auch darin, daß sie die ideelle und geistige Verbindung unter den aufeinanderfolgenden Gelehrten-Generationen, sowie unter den in verschiedenen Institutionen tätigen Forschern herstellt; durch sie wird die Übergabe der Erfahrungen und der Gedankenaustausch der Fachgenossen gesichert. Es wird in der öffentlichen Meinung des Faches, dessen Mitglieder von Tag zu Tag zahlreicher werden, das Gefühl der Ehre, die der wertvollen wissenschaftlichen Arbeit gebührt, auch dadurch wach gehalten, daß die Gesellschaft von Zeit zu Zeit Ehrenmitgliedschaften erteilt und verschiedenartige Gedenk-Münzen verleiht. Die archäologische Forschungsarbeit fordert ja oft manche Opferbereitschaft und große Ausdauer sowie ethische Festigkeit. Fügt man noch hinzu, daß parallel mit den immer wieder neuen organisatorischen Lösungen, die sich den Veränderungen des Lebens anpassen, nicht nur die Mitglieder der Gesellschaft und ihre Tätigkeiten sich immer wieder verändern, sondern dabei auch die Ansprüche des historischen Materialismus und die Erfordernisse der modernen Archäologie immer mehr in den Vordergrund treten, so darf man getrost behaupten, daß unsere Gesellschaft auch nach ihrem ersten Jahrhundert, einer langen und schönen Zukunft, sowie weiteren Erfolgen entgegenseht.

L. Castiglione



DEZSŐ CSALLÁNY

Szentes 1903 — Nyíregyháza 1977

Mit dem Hinscheiden von Dezső Csallány haben wir einen der bekanntesten und in einem der aktivsten ländlichen Völkerwanderungs-zeitlichen Fachmann verloren. Obwohl er der Sohn von Gábor Csallány, dem Gründer vom Museum in Szentes war, konnte er lange Zeit nicht in die Fußtapfen seines Archäologen-Vaters treten. Eine Zeitlang lernte er und bereitete sich vor, Jurist zu werden, er arbeitete sogar im öffentlichen Dienst, und nur später konnte er seine archäologischen Studien an der Budapester Universität absolvieren, wo er 1933 doktorierte. (Seine Dissertation «Goldschmiedegrab aus der Awarenzeit», erschien 1933 in Szentes.) Nachdem hat er als Volontär Museumdienst im Ungarischen Nationalmuseum und im Ethnographischen Museum geleistet. Zusätzliche Praktikantarbeit hat er im Naturhistorischen Museum in Wien verrichtet. Nachdem konnte er honorierter Museums-Hilfsaufseher werden. 1936 wurde er im Stadtmuseum von Szeged zum Hilfsaufseher, dann zum Direktor ernannt. Nach seinem Militärdienst, beziehungsweise dem Ableisten seiner Kriegsgefangenschaft, kam er zurück zu dem Museum von Szeged, aber die Staatliche Zentrale der Museen und Kunstdenkmäler übernahm ihn nicht, als städtischen Angestellten, in seinen Stand, so wurde er pensioniert. Nach annähernd einer jahrzehntelangen, beruflichen Zwangspause — während der er aber privat sehr viel arbeitet — (Damals hatte er unter anderem sein, noch bis heute einmaliges Werk über die awarenzeitlichen Denkmäler vollbracht: Archäologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa, Budapest. 1956.) — 1954 wurde er an die Spitze des Jósza András Museums in Nyíregyháza ernannt.

In 1960 hat er seine Kandidat-Dissertation verteidigt: Archäologische Denkmäler der Gepiden in Mitteleuropa, AH. XXXVIII. Bp. 1961.

Im Museum von Nyíregyháza hat er eine großzügige Material-einsammelnde und publizierende Tätigkeit angelegt. Er hat (seit seiner Pensionierung leider aussetzendes) Jahrbuch des Museums eingeleitet, von welchem 14 Bände in seiner Redigierung erschienen. Besonders viel landnahmezeitliches Fundmaterial hat er aufgearbeitet, das er hauptsächlich in den Spalten der Acta Archaeologica veröffentlichte. In 1960 hat er auch den awarenzeitlichen Fundkataster des Komitates Szabolcs-Szatmár herausgegeben. In mehreren Studien hat er sich eingehend mit den heimatlichen Kertschrift-Denkmalen beschäftigt.

Seine Museums-, und wissenschaftlichen Verdienste hat unser Staat weitgehend honoriert. Er hat die Medaille für Sozialistische Kultur, den Arbeits-Verdienst-Orden in Silber, die Móra Ferenc und Rómer Flóris Erinnerungs-Medaillen erhalten.

Mitte der sechziger Jahre stand im Mittelpunkt der Ausgrabungstätigkeit die Freilegung der römischen kaiserzeitlichen Töpfer-Siedlung von Beregsurány. Diese ist eine der interessantesten, bekannten Fundorte des römerzeitlichen Barbarikums vom Ende des IV. Jahrhunderts. Er hat mit seinen Mitarbeitern fünfzig Töpferöfen dort freigelegt, und mit beharrlicher Arbeit konnte er noch das Manuskript der Publikation ausführen, aber das Erscheinen dessen, ist nur mehr in den nächsten Jahren zu erwarten. (Die kaiserzeitliche Töpfersiedlung von Beregsurány. Ser. AH.).

In 1972 ist er, als Komitats Museumdirektor in den Ruhestand getreten.

I. Erdélyi

EDITIONES HUNGARICAE

M. Kaba: Die römische Orgel von Aquincum (3. Jahrhundert) Mit einem Beitrag von *E. Gegus*: Spektralanalytische Untersuchung der Bestandteile der Orgel von Aquincum. *Musicologia Hungarica* (Neue Folge), Veröffentlichungen des Musikwissenschaftlichen Instituts in Budapest (Red. Zoltán Falvy) 6. Gemeinschaftsausgabe Akadémiai Kiadó Budapest — Bärenreiter Verlag Kassel—Basel—Tours—London 1976. 114 S. (davon 53 Texts.), 26 Zeichnungen, 55 Tafeln.

Seit ihrer Freilegung (1931) und Veröffentlichung (*L. Nagy*: *Az aquincumi orgona. Die Orgel von Aquincum*. Budapest 1933) gelten die Überreste der Hydra, die 288 von seinem Präfekt, G. Iulius Viatorinus, dem Aquincumer collegium centonarum geschenkt wurde, in der römischen Archäologie als Fund von einmaliger Bedeutung. Die bronzenen Bestandteile der Orgel wurden seit 1931 von den Wechselfällen der Jahrzehnte in Mitleidenschaft gezogen. Nach dem sie im Zweiten Weltkrieg beschädigt wurde, erlitt sie besonders bei der dilettantischen Reinigung, Ergänzung und einer forcierten Rekonstruktion 1958 weitere starke Schäden. 1969 wurde die verfehlt «Rekonstruktion» auseinandergenommen und die bronzenen Elemente fachgemäß gereinigt bzw. konserviert. Im Laufe der Konservierung wurde es möglich, sich über das Ausmaß der Schädigung der Elemente, über den Verfall und die Lücken, die seit 1931 entstanden waren, ein genaues Bild zu machen. Man konnte außerdem über den aktuellen — hoffentlich endgültigen — Zustand des Fundes eine korrekte Dokumentation aufnehmen. Das Buch von Frau Kaba ist die Darlegung dieser Dokumentation. Ein anderer Umstand, der die Notwendigkeit dieser Veröffentlichung untermauert, ist die Tatsache, daß: «Das Buch von Lajos Nagy vergriffen und nicht mehr zugänglich» sei (S. 7). Der Inhalt des Buches von Frau K. wiederholt aber und korrigiert nur — trotz der zuletzt angeführten Begründung — den deskriptiven Teil des Werkes von Lajos Nagy. Das Buch von K. besteht aus den folgenden Teilen: Einleitung (S. 7–10);

Beschreibung der Orgel: Die Widmungstafel (S. 11); Die Bronzedeckplatten der Windlade (S. 11–12); Die Registerwindkanäle (12–14); Die Windleitung (14–15); Die Tonschieber trennenden Dämme (15–16); Die Tonschieber (16–17); Die Angel (17); Die Oberplatten der Tonschieber (17); Die Tasten, Die Federkonstruktion (18–20); Die Pfeifen (21–37); Bronzeplatten zum Zusammenhalten der Pfeifenreihen (38); Verzierung der Orgel (38); Kleine, zur Orgel gehörende Bruchstücke (39); Das Material der Orgel (39); Der Klang der Orgel (40–41); Einige Orgeldarstellungen aus dem Altertum und Grabinschrift aus Aquincum (42–43). Auf den Seiten 45–53 stellt E. Gegus die Methode und den Verlauf der spektralanalytischen Untersuchungen dar, wobei er genaue Angaben über die Zusammensetzung der einzelnen Pfeifen und anderer bronzenen Elemente übermittelt. Die Untersuchung ergab folgende Schlußfolgerungen: «Die Untersuchung erwies, daß die Anfertiger der Orgelbestandteile Meister mit reichen Erfahrungen und hervorragenden Materialkenntnissen waren» (S. 53). Auf den Seiten 57–82 sind die einzelnen Orgelelemente präzise graphisch dargelegt (Abb. 1–26), dasselbe wird auch anhand von Fotos dargestellt (Taf. IV–XL). Taf. I ist eine Aufnahme von der Ausgrabung, Taf. II ist eine Gesamtansicht der Funde, Taf. III eine Gesamtansicht der Widmungstafel und sein Teilausschnitt (letzterer hat unserer Ansicht nach keine Funktion); Taf. XL–XLVI stellen die verschiedenen Rekonstruktionen dar. Taf. XLVII ist ein Foto des Grabsteins von Aelia Sabina (seine Publikation in dieser Form halten wir für überflüssig); Taf. XLVIII–LV sind Reproduktionen antiker Orgeldarstellungen, die von der Monographie Lajos Nagys übernommen wurden. Auf den S. 143–144 befindet sich das «Register», das eigentlich der Konkordanz der Beschreibung, Zeichnungen und Fotos der Orgelteile gleichkommt.

Der Katalog der Orgelteile ist sehr genau: darin wird über die Maße, den Erhaltungszustand, die Funktion der einzelnen Teile, und wo es erforderlich war, die Methode des Einbaus, genau informiert. Auch die museologischen Registernummern sind

überall angegeben. Zu dem Katalog und den Illustrationen haben wir darüber hinaus, daß sie für alle Forscher, die sich mit der Orgel von Aquincum zu befassen beabsichtigen, unentbehrlich sein werden, nichts hinzuzufügen. Im Zusammenhang mit den übrigen Kapiteln können wir jedoch unsere Unbefriedigung nicht verschweigen. Sie erwecken in uns den Eindruck, daß sich die Autorin für die Orgel ausschließlich als für archäologisches Objekt interessiert hat, ausschließlich für das Material, die Proportionen, die Form und die Angleichung der einzelnen Elemente. Es kann auch nicht behauptet werden, daß der in der Einleitung betonte Anspruch, die Lücke des bereits vergriffenen Buches von Lajos Nagy durch das Buch von K. zu ersetzen, befriedigt wäre. Der Teil «Einige Orgeldarstellungen aus dem Altertum und Grabinschrift aus Aquincum» (S. 42–43) bietet kaum mehr, als der Titel selbst, über die Orgeldarstellungen wird nämlich nichts gesagt, es werden nur die Bildunterschriften aufgezählt, die sowieso bei den Tafelbildern angeführt sind; außerdem wird die Inschrift des Sarkophags von Aelia Sabina in Aquincum in Latein und in deutscher Übersetzung zitiert, ohne jedoch die Stelle im CIL anzugeben (III. 10501). Der dazu gehörende Kommentar ist nicht frei von einer bestimmten Naivität: «Die Inschrift stammt aus der gleichen Zeit, wie die Orgel, es liegt also auf der Hand, daß Aelia Sabina auf diesem Instrument gespielt hat...» und: «Die Ärzte des Altertums haben die Musik auch zum Beruhigen der Nerven und bei operativen Eingriffen zur Ablenkung der Aufmerksamkeit angewandt. Die Orgel von Aquincum in der Residenz der Feuerwehr diente dazu, die Mannschaften beim Nachtdienst wachzuhalten.» Im Kapitel «Klang der Orgel» wird aus dem Buch von W. Walcker-Meyer (Die römische Orgel von Aquincum, Stuttgart [1970]) und der Studie von K. Szigeti (Die ungelösten Probleme der röm. Orgel von A. *Studia Musicologica* 13 [1971]) nur folgendes zitiert: «mit großer Wahrscheinlichkeit – aufgrund der von Szigeti abgeleiteten Theorie – ertönten auf der Orgel von A. die 13 Töne der diatonischen Tonleiter ohne *b* von *a*'' bis hinunter zum *c*', die absolute Höhe der offenen Pfeifenreihe bewegte sich also etwa zwischen *a*''–*c*'.» – Mit der Neutralität des Inhalts dieser Kapitel scheint auch die Autorin im klaren gewesen zu sein, und offensichtlich aus diesem Grunde wird öfters betont: «in den vierzig Jahren seit dem Erscheinen (des Buches von Lajos Nagy) konnten den genialen Ergebnissen von Lajos Nagy bis heute noch keine neueren Daten hinzugefügt werden». Von der Autorin wird sogar gesagt: «die Studien von Werner Walcker-Meyer und Kilián Szigeti haben wir nur kurz gestreift, da diese Fragen (d. h. der Klang der Orgel) nicht in das Gebiet der Archäologie, sondern in den Bereich der Musikgeschichte und der Kunst des Orgelbaus fallen» (S. 41). Letzte Bemerkung erscheint uns in

einem Band der Serie *Musicologia Hungarica* als besonders merkwürdig!

Was die Zielsetzung des Buches betrifft, ist der Rezensent – der die Akribie, die sich im Katalogenteil offenbart, mit Anerkennung zollt – der Meinung, daß es viel angebrachter gewesen wäre, das Buch von L. Nagy nachzudrucken. Wobei die Erkundungen von K. und die Darlegung der Ergebnisse von Walcker-Meyer und von Szigeti hätten hinzugefügt werden können. Das Buch von K. ist für den Fachmann nur nützlich, wenn er die Werke von L. Nagy, Walcker-Meyer und Szigeti zur Hand hat. Wir verstehen nicht die Logik der Autorin und des Verlages. Ziel des Buches ist, das vergriffene Buch von L. Nagy zu ersetzen, von dem Inhalt des Buches ist aber nur wenig direkt übernommen worden. Die Logik des Redakteurs der Reihe, des Musikwissenschaftlichen Instituts, ist uns noch unverständlicher: wir erkennen die Wichtigkeit des spektralanalytischen Anhangs an, warum fiel jedoch ihnen nicht ein, daß darüber hinaus, im Buch auch kein musikhistorischer Anhang fehlen dürfte...

L. Török

Archaeológiai Értesítő. Vol. 104 (1977) Fasc. 1.

J. Korek: Die Siedlung des Volkes der Linearkeramik im Alföld auf dem Kisköre-Damm (3–17). *J. G. Szénászký*: Die Funde der Vátya-Kultur in der Umgebung von Csongrád (18–46). *B. Maráz*: Die chronologischen Probleme des latènezeitlichen Fundmaterials von Südostungarn (47–64). *E. Tóth*: Die römische Strassenstrecke zwischen Savaria und Bassiana (65–75). *B. Lőrincz*: Zur Konsulliste des Jahres 154 (76–78). *S. Tettamanti*: Avarzeitliche Gussform aus Vác (79–85). *L. Szathmáry*: Anthropologische Bemerkungen zur Chronologie von zwei Siedlungen der Bükker Kultur (86–88). *I. Bilkei*: Zur Interpretation der pannonischen ABC-Inschriften (89–93). *A. R. Facsády*: The Custom of Coin Setting in the Roman Empire (94–97). *A. H. Vaday–I. Vörös*: Sarmatische Siedlungsspuren in der Gemarkung von Bánhalma (98–105). *Z. Kádár*: Römische Plastik in Pannonien, I–III. Jh. Ausstellung im István Király Museum von Székesfehérvár im Jahre 1976 (106–107). *T. Kemenczei*: IX. Internationaler Kongreß für Ur- und Frühgeschichte, Nizza 1976 (107). Rezensionen (108–120). *Bibliographia Archaeologica Hungarica* 1976, zusammengestellt von *M. F. Fejér* (121–144).

Folia Archaeologica. Annales Musei Nationalis Hungarici. XXVIII. Budapest 1977. 222 S.

F. Fülep: Das Ungarische Nationalmuseum 175 Jahre alt (ungarisch) (9–10). *I. Ecsedy*: Early Copper Age graves from Szabolcs (11–38). *T. Kovács*: Funde

der Metallkunst der Koszider-Periode aus Siedlungen und Gräberfeldern (39–65). *T. Kemenczey*: Hallstattzeitliche Funde aus der Donaukniegegend (67–90). *K. Biró-Sey*: Contemporary Roman counterfeit coins in the Niklovits Collection (91–103). *É. B. Bónis*: Das Töpferviertel am Kuruedomb von Brigetio (105–142). *E. Tóth*: Frühbyzantinisches Lampenhängeglied aus Brigetio (143–156). *K. Mesterházy*: Bulgarische Denkmäler der Theißgegend aus dem 9–10. Jahrhundert (157–170). *Zs. Lovag*: Über eine Gruppe der romanischen Vortragskreuze (171–188). *J. Eisler*: Zu den Fragen der Beinsättel des Ungarischen Nationalmuseums. I. (189–210). *J. Korek*: Die Ausgrabungstätigkeit des Ungarischen Nationalmuseums im Jahre 1975 (211–218). *N. Parádi*: Dr. I. Méri 1911–1976 (219–222).

OIKUMENE *Studia ad historiam antiquam classicam et orientalem spectantia*. Vol. 1. Budapest 1976. 245 p.

G. Komoróczy: Work and Strike of Gods (New Light on the Divine Society in the Sumero-Akkadian Mythology) (9–37). *E. Gaál*: The State Sector as the Guarantee of the Territorial Integrity (Based on the Alalah VII Archive) (39–46). *I. Hahn*: The Plebeians and Clan Society (47–75). *D. Hegyi*: *Τεμένη ἱερὰ καὶ τεμένη δημόσια*, (77–87). *I. Kertész*: The Roman Cohort Tactics – Problems of Development (89–97). *S. Szádeczky-Kardoss*: Nouveau fragment de Polybe sur l'activité d'un proconsul romain, distributeur de terres en Hispanie (99–107). *E. Maróti*: The Vilius and the Villa-System in Ancient Italy (109–124). *A. Mócsy*: Die Novocomenses von Cäsar und die fingierte Heimatsangabe der Soldaten (125–130). *L. Havas*: La rogatio Servilia (Contribution à l'étude de la propriété terrienne à l'époque du déclin de la république romaine) (131–156). *G. Úrögdi*: Zeichen hellenistischer Einflüsse auf die augusteische Wirtschaftspolitik (157–171). *E. Ferenczy*: «Uti legassit . . . ita ius esto» (173–183). *L. Balla*: Recusantes provinciales in Dacia (185–195). *E. Pólay*: Hauskaufvertrag aus dem römischen Dakien (Ein Beitrag zum provinziellen Bodeneigentum der Römer) (197–213). *J. Fitz*: Les premières épithètes honorifiques Antoniniana (215–224). *J. Harmatta*: Two Economic Documents from the Sāsānian Age (225–237). *T. Olajos*: K voprosy ob istorii zaselenia balkanskich zemelj slavianami (239–245).

EDITIONES EXTERNAE

Neolithic Macedonia as reflected by excavations at Anza, Southeast Yugoslavia. Ed. by **Marija Gimbutas**. *Monumenta Archaeologica*, vol. I. The Institute of Archaeology, The University of California, Los Angeles.

Los Angeles, 1976. 470 p., 48 pls., 250 figs., LII tables, 60 color frames on a microfiche card.

This massive book is one of the most important books has been written on the Neolithic of the Balkans. One of its merits is that it was published in a relatively short time after the end of the excavations. It represents that kind of excavations, which, beyond excavating archaeological remains, also studies settlement patterns and finds of other characters, too. The work falls into six greater chapters: archaeology, climatic conditions, botanical investigations, the vertebrate fauna, neolithic skeletal remains and the regional setting and geomorphological history. We are going to deal only with the archaeological parts. To our special delight, there are four Hungarian specialists among the contributors of this volume: S. Bökönyi (the vertebrate fauna), J. Nemeskéri and I. Lengyel (not L. Lengyel, human remains) and K. Kónya (photographs).

The monograph reports the finds of a common American–Yugoslavian excavation conducted in 1969–1970. Previously Yugoslavian archaeologists had carried out excavations here in 1960 in six (and not five, as it is on p. 3) little squares. Various publications use different names of the site: Anza, Anzabegovo, Amzibegovo, and in Yugoslavian preliminary reports Barutnica. The Bibliography (pp. 442–458) shows that this work is based on wide range of comparisons, and it is a pity that in some cases of discussing questions, mentioning parallels it scarcely cites the literary references in full details. It is probable that G. Barker's paper, partly dealing with the same subject (PPS 41, 1975, 85–104) could not be taken into consideration because closing the manuscript. Naturally, all these are minor issues never including the importance and usefulness of the work. The illustrations are of first rate, although the ratio of drawings to photos is disproportionately big. To the first figure (p. IX) one must notice that the whole territory of Transdanubia never had belonged to the sphere of Old European Civilization, since there mainly the Middle European Linear Pottery had developed after the rise of the Körös-Starčevo culture. The distribution map of the early Vinča culture (Fig. 65) is also incorrect, while there are no sites of the Early Vinča Period found north of the river Maros but they are those of the earlier Protovinča culture. They soon came to an end because the Alföld Linear Pottery occupied the territory between the rivers Körös and Maros expanding from the north at the time when the early Vinča culture came into existence.

In the second chapter (pp. 29–77) *M. Gimbutas* deals with chronological problems. She is an apostle of calibrated radiocarbon dating not only in the case of analysing the stratigraphy and chronology but also when she draws parallels between the Early Neolithic

of Anza and Ovče Polje and of neighbouring or more distant territories. The condition of (cultural or chronological) parallels within this radiocarbon based concept first of all is not only the typological similarities but the similar C14 data. Perhaps this is the cause why one hardly can meet minute comparisons of types with those of other sites and regions. This fact leads to a contradiction especially in the case of parallelizations with Thessalian Neolithic sites. The author has found the contemporary material in a period (early Sesklo — Anza I) the archaeological material of which has in fact little common with Anza I. (pp. 68 and 411–412). The other contradictory feature is the relation between Anza III and Anza IVa. The calibrated C14 data show a considerably great gap between Anza III and IVb (p. 32). It excludes the possibility of a gradual local development of Anza III into Anza IV even in that case if it means a local evolution only of certain types (p. 65). It becomes more complicated if we consider the suggestion that Anza IV — as it is emerged from another part of the book — does not imply the earliest phase of the Vinča culture but the Vinča B1 period (p. 155). The possibility of every kind of — even local — development between the Körös-Starčevo culture and Vinča B1 is evidently absurd.

On the ground of architectural remains of the fairly small squares, according to Gimbutas's calculation, during the Anza Ia–b periods there stood at least 200 small houses ($12 \times 6 \text{ m}^2$) in the settlement with appr. 1000 inhabitants (pp. 34, 37) on a territory of 4.79 hectares. She considers Anza IV to be more populous, a real township. At that time the territory of the site was double of the previous ones. According to her calculations there stood maximum 710 (!) houses, and the number of the population in a certain moment (though it never turns out if it was a certain moment) could be 4000–7000 people. The explanation is that there is really enough place for 710 (or 200) houses on this territory. During a full excavation it would turn out that there are really the remains of 200 houses (Anza I) and 710 houses (Anza IV). But within these periods (Anza I and IV) one must take not one house-generation into account. If we agree with the 300 year period of Anza IV, the maximum number of houses ought to be divided by the number that how many times they had rebuilt houses during this period. If we suppose that they had built new houses in every 30 years then 700 should be divided by 10, so one gets a real number of houses existing in a given time: 70.

Gimbutas considers that Anza I pottery autochthonous (pp. 37–43) although she herself emphasizes that it has no forerunners in the Vardar Valley. The conclusion is that there can be found certain earlier sites around Anza which are unknown yet (p. 411). Unfortunately, one cannot put the question to test

because of the extraordinarily low number of the finds found (published?) from Anza Ia. There are only 24 little fragments of painted pottery (Figs 48–50) and three atypical bottom parts of vessels representing the coarse ware (Fig. 46). On the basis of this published material we cannot recognize any differences between the pottery of Anza Ia and Ib. About the local origin of this pottery there ought to be mentioned a painted vessel found in the 1960 Yugoslavian excavations (*V. Sanev–D. Simoska–B. Kitanovski–S. Saržoski*: *Urgeschichte Makedoniens*. Skopje 1976, no. 54). Gimbutas thinks it to belong to Anza I (p. 64). As we have pointed out, it is a very characteristic type of the so-called fantastic style in Hacilar II style, thus it demonstrates that the autochthonous development of the Anza I painted pottery is out of question (*J. Makkay*: *Acta Arch. Hung.* 26, 1974, 153. Recently J. Mellaart also takes up the position in this question that Anza I motifs are at least striking parallels of the fantastic style of Hacilar V–II: *The Neolithic of the Near East*. London, 1975, 259).

About the inner connections of Anza I–II–III painted pottery motifs (p. 48) we suppose that between Anza I–II (i.e. the fantastic and spiral motifs) the continuous development is probable, but the continuity between spiral motifs of Anza II and the rectilinear style of Anza III (with Schachermeyr's expression: *Stalaktit-Starčevo*) is hard to imagine. Naturally, it never means that the site itself not continuously developed into Anza III from Anza II.

We entirely agree with Gimbutas that in the development of Anza IV — one of the earliest developing phases of the Vinča culture — there no kinds of Anatolian influence — at least a direct Anatolian influence — had taken part (p. 65). It is obvious that the old theory of the Balkan-Anatolian complex — represented mostly by M. Garašanin and V. Milojević — is fully groundless, not only because of chronological but because of typological grounds. Karanovo III–IV influences — supposed by Gimbutas — could have taken an important role in the emergence of the earliest Vinča culture. But to demonstrate only such Karanovo III–IV influences could not solve the problem of the development of the Vinča culture, especially not such an influence which had spread through Macedonia. The Vinča culture had developed on central territories of the Körös-Starčevo culture, from material of its latest developing phase, the Protovinča facies. But Protovinča and earliest Vinča sites can be found chiefly on the northern part of the Körös-Starčevo distribution territory, straight in the Voivodina and the southern part of the Great Hungarian Plain. Thus Anza IV type material, though could be considered as belonging to the earliest Vinča phase, probably had taken only a secondary part in the Vinča development itself, even if the Karanovo III–IV influences got north through Macedonia.

The finds represented on Table IV (a summary of pottery typology of the Vinča culture) are isolated to a certain extent. Practically it proposes a new Vinča developing sequence: the early phase based on Anza IV, the B phase on Vinča itself, the C phase on the site and material of Valac. Surely, Vinča-chronologies of Holste, Korošec, Garašanin or Miložević have been already passed by. Indeed the total disorder of the inner chronology and typology of the Vinča culture before long has put a stop to the Neolithic researches of the Balkans. In our opinion the failures of the obsolete system are that in the A, B, C, or Vinča-Tordos, Vinča-Pločnik phases they also have classed such types which (in Vinča itself) had come to light from a given depth but from an uncertain stratigraphic position (e.g. a vessel from a depth of 8.6 m, but from a pit dug in from an upper level). So, after all, the finds of certain separated levels do not show the real development of the Vinča culture. Gimbutas's attempt — to reconstruct the development of the Vinča culture on the basis of three different sites — at least seems to be justified. That is quite another thing — and it is not our duty now — to investigate to what extent she succeeded in creating a really true new chronology of the Vinča culture.

In connection with the relationships of Anza and Thessalien Neolithic sites (p. 68) Gimbutas considers Anza I to be later than Achilleion Ib (the Protosesklo period). But between Achilleion II and Anza I she does not see any specially close connection, too. She interprets it so that Thessalian influences arrived in Macedonia before Anza Ia, but finds of that earliest, Pre-Anza phase have not been excavated yet. At the end, she finds the parallels of Anza Ib in Achilleion III., namely in the Sesklo period. She does not touch upon the details so her rendering this connexion has the force of only a suggestion. One must also add that there were essential connections between the earliest, white painted pottery of the Starčevo-Körös culture of the Northern Balkans and the Carpathian Basin (Gura Baciului—Donja Branjevina—earliest Circea) and the Protosesklo pottery. These connections make the contemporaneity of the two phases very probable (see *J. Makkay*: *Acta Arch. Hung.* 26, 1974, 144—153, moreover, the existence of painted pottery of the fantastic style in Protosesklo together with fingernail pottery: *G. Ch. Hourmouziadis*: *Eph. Arch.* 1971, figs 1—2, 9, Pls 22—23; in the early Starčevo-Körös culture: *M. Nica*: *SCIVA* 27: 4, 1976, pp. 435—461, figs 2, 7—9, 15—16, 9, 1—3, 5—6, 18—19, 10, 7, 11, 1—6, 12, 1, 14, 3, *Id.*: *Dacia* 21, 1977, fig. 9, 4—6, 10, 12—21, 23—24, etc.). All this means, that Gimbutas is absolutely right in comparizing Anza I with the early Starčevo-Körös pottery of Gura Baciului and Donja Branjevina, but the contemporaneity of Anza I and the early Sesklo period is impossible to accept. It should also be noted that in the chronology

of the Starčevo-Körös culture of the Carpathian Basin Gimbutas uses the outdated chronology of Miložević and D. Garašanin not only as types but as real chronological periods. Apart from this we are sure that at the site of Gura Baciului only one period — the earliest, white painted, period — can be proved. The pottery, some specialists consider it to be Gura Baciului II or even III, is nothing else but the worn surfaced pottery found in the surface humus soil. That is actually an eroded hill slope deposit and the seediness of the pottery was produced by the erosion (the absence of painting and fine polishing). In other Körös-Starčevo sites it is also observable that to cca 80—100 cm depth (i.e. the depth the soil freezes through yearly) pottery with fine surface is missing, too. The same is true in the case of Léc-Leť finds. In 1975, studying the finds of the thin Léc-Leť level, we could see that they could not be divided into periods (Léc-Leť I—II—III), either typologically or stratigraphically. All of the available painted fragments technically and according to motifs are just parallels of the material from Gura Baciului representing a single period, so they belong to the earliest Körös-Starčevo phase. As far as the periodization of Hungarian Körös sites is concerned, a few sites also belong to this earliest period having similar white on red painted sherds, too.

One of the greatest merits of the work is that Gimbutas definitely takes up the position that no period of Lepenski Vir is earlier than the Starčevo-Körös culture, but it is a part, perhaps a local variant, of that (pp. 73—76). We ourselves have already emphasized this fact (*Acta Arch. Hung.* 26, 1974, 152) but to convince those who have the opposite attitude would be possible only if the finds (200.000 fragments of pottery) were published.

Renita E. Mock gives the detailed analysis of Anza I—III pottery (pp. 78—116). Her work — going into technical details — compares Anza I with the types of Nea Nikomedeia (p. 115), so, after all, makes it contemporary with the Protosesklo pottery. This a little bit contradicts Gimbutas's chronology (p. 68). Unfortunately, Renita E. Mock's comparisons also apply the outdated and unmaintainable chronological system of Miložević—D. Garašanin.

The chapter written by *Linda Mount-Williams* (pp. 117—158) publishes the Anza IV = Early Vinča pottery of the site and practically it is but supplying evidences to Gimbutas's chronological summary.

From among the following chapters (II, 5—11) *Gimbutas* minutely records the 48 human and animal figurines found at Anza and Rug Bair (pp. 198—241). Interpreting them she repeats her ideas published earlier.

The chapter dealing with the chipped stone industry written by *Ernestine S. Elster* (II, 10, pp. 257—278) is very important. This is the first professional exami-

nation of the stone industry of a certain period, from a site of the Balkan Early Neolithic. (Cf. her dissertation: *Neolithic Technology: a case study in lithic analysis for Old Europe, 6500–4000 B. C.* Los Angeles, 1977.) From among its many lessons I should like to draw the attention to that there was a tremendous difference between the stone industry of certain territories at the time when pottery showed a practically homogeneous character. E.g. in the Körös sites of the Great Hungarian Plain virtually scarcely turns out any stone implements, but in the eastern part of the country — Méhtelek, Co. Szabolcs-Szatmár — the number of the stone implements approaches that of Anza (5293 pieces). The cause of the difference is not the difference of manners of living but the topographical situation of the sites (i.e. how far or how near are the sites, groups and cultures situated to available stone sources).

To sum up, the work being practically the first detailed publication on a Yugoslavian Neolithic site, is an important stage in researching the Early Neolithic not only of Yugoslavia, but of northern territories as well.

J. Makkay

H. Müller-Karpe: Handbuch der Vorgeschichte. Band III. Kupferzeit. Text, Regesten und Tafeln, C. H. Beck'sche Buchhandlung. München 1974. 1125 Seiten (daraus 8 Karten), 746. Tafeln.

Der dritte Band des großangelegten Unternehmens der Serie «Handbuch der Vorgeschichte» von Prof. H. Müller-Karpe hat die Kupferzeit zum Thema. Diese Zusammenfassung folgte dem Band «Neolithikum», in 6 Jahren. Diese Zeit reichte aus, den Umfang des jetzigen Bandes im Vergleich zu dem vorigen, bereits großangelegten Band zu verdoppeln. Da die Zielsetzungen, Methoden und Gliederung im großen und ganzen ähnlich, wie beim Neolithikums-Band gestaltet sind, ist es nicht notwendig, die Probleme, Vor- und Nachteile, die bei einem solchen großangelegten Unternehmen unabwendbar auftreten, und die der Rezensent bereits erörtert hat (*ActaArchHung* 26, 1974, 232–236), zu wiederholen.

Der Begriff «Kupferzeit», in der Interpretation von H. M.-K. steht im organischen Zusammenhang mit seiner Deutung bezüglich des Neolithikums. Demzufolge wird die Kupferzeit nicht auf technischer, wirtschaftlicher oder historischer Grundlage (isophenomenologisch) bestimmt, da die den Begriff determinierenden Kulturercheinungen in verschiedenen Zeitabschnitten und auf verschiedene Weise zur Erscheinung treten. Statt dessen wird betont, «daß die im Rahmen einer universalen Prähistographie durchaus sinnvolle Verwendung des Begriffes 'Kupferzeit' für einen bestimmten Zeitabschnitt und die in diesen fallenden geschichtlichen Erscheinungen sehr

unterschiedlicher politischer, sozialer, kultureller und geistiger Struktur ihre Berechtigung aus dem isochronologischen Betrachtungsprinzip ableitet». Dadurch will aber der Autor nicht die traditionelle Stufenbezeichnung der einzelnen historischen Perioden ersetzen. Er betrachtet es jedoch als notwendig, die Nomenklatur für die chronologisch mehr zusammenhängenden und historisch miteinander im Zusammenhang stehenden Erscheinungen zu vereinheitlichen. So verwendet er die Benennung Kupferzeit auch in Fällen, wo — wie in vielen Teilen Europas — die Benennungen frühes, mittleres, jüngstes und Spät-Neolithikum, bzw. Äneolithikum verwendet werden, wobei im Nahen Osten bereits von «Bronzezeit» gesprochen wird. H. M.-K. zufolge weichen jedoch die Kulturen und Gruppen, die er um den Begriff Kupferzeit gruppiert, in allen ihren bedeutenden Merkmalen von dem reinen Neolithikum und der darauf folgenden Bronzezeit ab. Die Kupferzeit erstreckt sich nach H. M.-K. auf die Jahrhunderte 27–17. Es ist diskutierbar, ob die Benennung Kupferzeit mit dem von H. M.-K. bestimmten Inhalt weltweit anzuwenden berechtigt ist oder nicht. Die Bevölkerung von Nordeuropa hat nämlich die Anfänge der Produktionswirtschaft beinahe erreicht (frühneolithisches Spezifikum), während die hochentwickelten Kulturen des Nahen Osten auf das Niveau der staatlichen Organisiertheit gestiegen sind. Die Vereinheitlichung der beiden Kulturen ist «nur» wegen der zeitlichen Identität begründet. Dem Standpunkt von H. M.-K. nach sollen in den Begriff «Vorgeschichte» auch die hochentwickelten Kulturen miteinbezogen werden, da dies nach der philologischen Interpretation nicht die Periode vor der Geschichte, sondern die anfängliche, frühe «Vorder»-Periode, der Geschichte bedeutet. Deshalb betont der Autor, «daß aufgrund der erkennbaren kulturellen, wirtschaftlichen und sozialen Neuerungen, die merkliche Zäsuren in der allgemeinen Menschheitsgeschichte bezeichnen, die Kupferzeit in der hier umrissenen zeitlichen Begrenzung als historische Epoche im allweltlichen Raum gewertet werden kann».

Auch in diesem Band tritt auf und nimmt sogar die Asymmetrie zu, die bereits im Werk über das Neolithikum offenbar in Erscheinung getreten ist. Als Begründung würde ich hier nicht nur die berechtigte Bemerkung des Autors über den jetzigen Zustand der Forschung anführen, der durch die kaum durchblickbare Vielfalt des regionalen Denkmalfundes, die verschiedenen Methoden der Bearbeitung, die Vielfältigkeit der historischen Interpretation und die Zerstreuung der grundlegenden Fachliteratur bedingt ist und belegt werden kann, sondern mir erscheint im Werke der Anteil der hochentwickelten Kulturen im Nahen Osten wieder als übertrieben — auch wenn ihre Bedeutung in der Entstehung der europäischen Kulturen der Kupferzeit nicht zu vernachlässigen ist.

Auch etwas übertrieben erscheint mir die detaillierte Darlegung der Funde und der Problematik des westlichen mediterranen Raumes und der Atlantik-Küste. Ich glaube, es war nicht besonders glücklich, den im vorangehenden Band einheitlich behandelten südost-europäischen Raum in Mittel- und Osteuropa zu trennen. Dadurch wird die grundlegende Rolle des Karpatenbeckens und der Balkan-Halbinsel in der kupferzeitlichen Entwicklung — als einer der wichtigsten Vermittler der südlichen Kulturerscheinungen nach Mitteleuropa — verwischt.

Auch die chronologische «Weltanschauung» des Autors verdient Aufmerksamkeit. Bei der absoluten Chronologie treten die Widersprüche mehr in den Vordergrund, die zwischen der sog. historischen Chronologie und der Radiokarbon-Methode vorliegen. Das ist im Grunde genommen auch eine historische Frage, da es z. B. nicht egal ist, ob bei der Entstehung einiger besonders bedeutenden kulturellen Erscheinungen (oder Kulturen) dem südöstlichen Europa (einge-griffen das Karpatenbecken) oder dem Nahen Osten der Vorrang gegeben wird, und ob z. B. die Entstehung der südosteuropäischen Metallbearbeitung dem ägäischen um etwa anderthalb Jahrtausende vorangegangen ist, oder wir in beiden Fällen die Rolle des Nahen Ostens als determinierend akzeptieren. Mit den chronologischen Widersprüchen ist eine Reihe historischer Fragen verbunden. Die absolute Chronologie der «kupferzeitlichen» Kulturen im Nahen Osten kann bezüglich des 3. Jahrtausends verhältnismäßig genau bestimmt werden. Aufgrund des archäologisch-historischen Vergleichs weist die europäische Kupferzeit eine ganz andere Chronologie und einen anderen historischen Umriss auf, als wenn das zeitliche Nebeneinander durch Radiokarbon (kalibrierte)-Angaben bestimmt gewesen wäre. Durch letztere könnte aufgrund der «Isochronologie» in fast jeder Hinsicht der Vorrang des «barbaren» Europa dem Nahen Osten gegenüber nachgewiesen werden. Demzufolge würden z. B. die Kulturen der Kupferzeit in Ungarn, bzw. auch die jüngeren Kulturen, die von H. M.-K. hierher gezählt wurden, von der zweiten Hälfte des 5. bis zur zweiten Hälfte des 3. Jahrtausends v. u. Z. gedauert haben. Das würde bedeuten, daß nur das Ende der Kupferzeit (das in der ungarischen Forschung bereits zur frühen Bronzezeit gezählt wird) als zu der von H. M.-K. aufgrund der Chronologie des Nahen Ostens bestimmten Kupferzeit (2700—1700 v. u. Z.) gehörend bestimmt werden könnte. Wegen dieses Widerspruchs hält H. M.-K. die sich auf Radiokarbon beruhende Datierung für nicht zuverlässig und er verzichtet auch darauf. Zur Zeit ist die Abstimmung der beiden verschiedenen chronologischen Systeme unmöglich. Die Frage ist, ob wir dies oder jenes verwenden sollen. Der Standpunkt von H. M.-K. ist eindeutig und damit können wir im Grunde genommen einverstanden sein.

Wegen des riesigen Umfangs des Werkes macht der Rezensent in erster Linie zu den Feststellungen über Ungarn und die umgebenden Territorien Bemerkungen. Das Werk besteht — ähnlich wie der vorangehende Band — aus einem Vorwort, einer Einleitung und 11 Kapiteln.

Im ersten Kapitel befaßt sich der Autor mit kulturhistorischen Fragen. Im kurzen kulturhistorischen Überblick wird die Rolle von Ungarn und Spanien betont, in denen aufgrund der reichlichen Kupferfunde zum ersten Mal die Frage der Existenz einer selbständigen Kupferzeit aufgetaucht war. Schade, daß H. M.-K. von den ungarischen Forschern der Kupferzeit der 20—30er Jahre nur den Namen von Patay erwähnt, und J. Hillebrand, mit dessen Namen die Wiederbelebung der kupferzeitlichen Forschung in Ungarn verknüpft ist, unerwähnt bleibt.

Im Zusammenhang mit den ethnischen Problemen der kupferzeitlichen Kulturen stellt der Autor richtig fest, daß die gewagten Hypothesen nach dem Zweiten Weltkrieg in den Hintergrund gedrängt wurden. Die Diskussionen über den ethnischen Inhalt der Kulturen und der Gruppen haben die Untersuchung und Bewertung wirtschaftlicher, sozialer, technologischer, geistiger und religiöser Erscheinungen vertieft, und sie können auch in Richtung der Lösung der ethnischen Fragen einen Fortschritt bewirken. Der Schlüsselsatz des Autors, der sich auf alle prähistorischen Perioden bezieht, lautet: man braucht eine zuverlässige Chronologie, die ermöglicht, die archäologischen Kulturerscheinungen historisch zu bewerten. Dazu haben wir außer unserem Einverständnis nichts hinzuzufügen.

Im zweiten Kapitel werden die schriftlichen Quellen analysiert, die in erster Linie zur Problematik des Nahen Ostens viele Anhaltspunkte geben. In Europa sind jedoch die ausschließlich in Kreta gefundenen schriftlichen Quellen von der Wende der frühen und der mittleren Minoischen-Zeit (FM-MM) noch unentzifferbar.

Das dritte, zugleich längste Kapitel umfaßt das wichtigste Quellenmaterial, die Funde und ihre Chronologie. Bei der Darstellung der Funde geht der Autor von Ägypten, Mesopotamien und Westasien aus. Denen folgen Griechenland und der mittlere Mittelmeer-Raum, anschließend Mitteleuropa (mit Ungarn). Denen folgen West-, Nord-, und zum Schluß, Osteuropa. Zum letzteren wird auch der Ostbalkan gezählt. Im Vergleich zum vorangegangenen Band wird hier die Rolle von Asien, anderer Teile von Afrika sowie Amerikas viel oberflächlicher behandelt.

Zusammen mit den Funden wird auch die Chronologie behandelt, wobei die Kupferzeit als frühe, mittlere, jüngere und späte systematisiert wird. Das ist im Grunde genommen eine dreifache Gliederung, da die mittlere Kupferzeit entweder mit der älteren oder der jüngeren gemeinsam behandelt wird. Überall werden terminologische Probleme erwähnt, die sich

aus den verschiedenen Benennungen der Periode ergeben.

Nach Ansicht des Rezensenten haben die Kupferdepot-Funde, die in die oberste Schicht der Pločnik-Siedlung eingegraben wurden, den Autor bei der Beurteilung der Pločnik-Phase der Vinča-Kultur etwas irregeführt. Wegen der erwähnten Kupferfunde zählt er die ganze Pločnik-Phase zur Kupferzeit, die in Vinča selbst die C-D-Schichten in 6–2 m Tiefe umfaßt. Zweifelsohne sind die Kupferfunde von Pločnik mit denen der Tiszapolgár-Kultur parallelisierbar. Es wäre aber verfehlt, die ganze C-D-, d. h. Vinča-Pločnik-Phase als eine mit der Tiszapolgár-, ja sogar Boldogkeresztur-Kultur identische Periode zu datieren. Auf diese Weise könnte die Chronologie von Südosteuropa durcheinandergebracht werden, und es würde zu verfehlten historischen Schlußfolgerungen führen. In der Wirklichkeit ist die C-D-Periode von Vinča mit dem Spätneolithikum in Ungarn (Tisza-Herpály-Csőszhalom-, Lengyel-Kultur) gleichaltrig. All dies bezieht sich auch auf die entsprechenden Kulturen Rumäniens und Bulgariens (ältere Periode der Gumelnița-, Erősd- und Cucuteni-Kultur), die H. M.-K. sehr richtig im Band Neusteinzeit behandelt. So ist es zu bedauern, daß die Phase Vinča-Pločnik aus dem Neolithikum herausgehoben und in die Kupferzeit eingegliedert wurde, da dadurch die in den nächsten Kapiteln enthaltenen vorwiegend religiösen Feststellungen, deren Gültigkeit sich nur auf die Kupferzeit beziehen soll (z. B. im Zusammenhang mit den Idolen), eine andere Betonung erhalten.

Die Kupferzeit in Ungarn wird auf die Periode zwischen der Tiszapolgár-Kultur und dem Anfang der eine komplizierte Entwicklung durchmachenden, viele Kulturen und Gruppen umfassenden mittleren Bronzezeit (entsprechend der ungarischen Terminologie) datiert. Die von Müller-Karpe stammende, sich auf Ungarn beziehende Bezeichnung Kupferzeit ist in dem Maße zutreffend, daß sie bis auf das Ende der Periode, auch mit der Meinung der ungarischen Forschung übereinstimmt. Die innere Gliederung weicht aber von der in der ungarischen Forschung üblichen Systematisierung ab. Im Werke werden die Kulturen von Tiszapolgár und Bodrogheresztur zu der früheren Kupferzeit gezählt (auf die verfehlte Parallelisierung zu der Vinča-Pločnik-Phase haben wir bereits oben hingewiesen). Abgesehen davon entspricht die Markierung der Beziehungen beider Kulturen zu den Nachbar- und den südlicher gelegenen Territorien im großen und ganzen den Daten der historischen Chronologie. Hinsichtlich der großen Zusammenhänge bewerten wir die Parallele im Grunde genommen ähnlich wie H. M.-K. Stellenweise wirkt es störend, daß G. M.-K. die Lebensdauer einiger in Ungarn und Umgebung erschlossenen Kupfertypen nicht genau kennt. Deshalb vergleicht er die Kupferbeilen

aus dem Depotfund von Stollhof mit den Kupferbeilen von Pločnik, wobei jedoch zwischen den beiden Depotfunden ein bedeutender Phasenunterschied besteht.

H. M.-K. datiert die Baden-Kultur in die mittlere und jüngere Phase der Kupferzeit. Mit der Einschätzung der Kultur und ihrer ägäischen Kontakte sind wir im Grunde genommen einverstanden. Leider werden aber auch Metallfunde als zur Baden-Kultur gehörend bezeichnet, die die Charakteristika der vorangehenden Bodrogheresztur-Periode aufweisen. Deshalb nimmt er bei den Kontakten zum Ägäis-Raum weitere Zeitspannen an (z. B. Troja I–III), als es in der Wirklichkeit gegeben hat, ein Teil dieser bezieht sich jedoch eigentlich auf die Bodrogheresztur-Kultur. In dieselbe Phase gliedert der Autor auch die Vučedol-, (Zók)-, Čaka-, Jevišovice- und Řivnac-Kulturen.

Ebenso, wie begründet es war, die Baden- von der Bodrogheresztur-Kultur abzusondern, um so wichtig wäre es gewesen, die in erster Linie im Karpatenbecken existierende Kulturen von der Badener abzusondern, da zwischen ihnen kaum solche Zusammenhänge bestanden haben, wie z. B. zwischen den Kulturen Tiszapolgár und Bodrogheresztur. Aufgrund eines Jahrzehnte alten Mißverständnisses bestimmt H. M.-K. die Mondsee-Attersee-Kultur als mit der Vučedol-Kultur gleichaltrig. Aufgrund der Forschungen der letzten Jahre wurde es klar, daß die Mondsee-Attersee-Kultur mit der Lasinja-Balaton II – spät-Bodrogheresztur-Kultur gleichaltrig ist. Darauf weisen auch die Funde der Metallbearbeitung hin.

Die Glockenbecher-Kultur wird vom Autor in die Spät-Kupferzeit datiert. Bei der Arbeit an seinem Werk konnte der Verfasser von dem reichen Quellenmaterial Ungarns kaum wissen, deshalb konnte es auch im Buch nicht erwähnt werden. Die Beschreibung der Spät-Kupferzeit des Karpatenbeckens wird mit der Darlegung der Kulturen von Nagyrév, Kisapostag, Vátya, Wietenberg, Nitra und Schneckenberg abgeschlossen. Diese werden von der ungarischen Forschung bereits in die frühere Bronzezeit, einige sogar in die mittlere Bronzezeit datiert – entsprechend der konsequenten Verwendung der isochronologischen Anschauung (bis zum 17. Jahrhundert v. u. Z.). Zum Glück ist die Benennung «Kupferzeit» keine historische Kategorie, sondern ein Hilfsmittel, das der zeitlichen Orientierung dient. Die voneinander abweichende Verwendung der Benennung berührt nicht die Gleichzeitigkeit oder Nacheinanderfolge der Kulturen. Im Werk werden auch die Kulturen von Hatvan und Perjámos erwähnt, aber nicht ihrer Bedeutung entsprechend bewertet. Den Kulturen, die sich auch auf die österreichisch-deutschen Gebiete erstreckt haben (z. B. Aunjetitz, Straubing und verwandte Gruppe) wird viel größere Aufmerksamkeit gewidmet.

Die mitteleuropäische absolute Chronologie wird aufgrund der ägäischen Parallele der Gefäße, aber hauptsächlich der Metalltypen erstellt, d. h. H. M.-K. verwendet die mitteleuropäische Chronologie bei der Bestimmung der ägäischen. Demzufolge werden die Kulturen von Vinča-Pločnik, Tiszapolgár, Bodrogkeresztúr und Ludanice in die Jahrhunderte 27.—25. v. u. Z., die Baden-Kultur in die 24.—23. (eventuell 25.), die Vučedol-Kultur in die 22.—21., die Glockenbecher-Kultur in die 20.—19., die Kisapostag- und Nitra-Kultur in die 18.—17. Jahrhunderte v. u. Z. datiert. In diesem Chronologie-System werden der Baden- und Bodrogkeresztúr- und eventuell der Tiszapolgár-Kultur zu hohe, der Vinča-Pločnik-Phase etwas niedrige Werte verliehen, aber in großen Zügen sind wir mit dieser Einteilung einverstanden.

Über die bei Osteuropa behandelten Gumelnița-Kultur stellt der Autor zu unserer Auffassung nahe stehend fest, daß ihre ältere Periode mit der spätneolithischen Kultur Griechenlands gleichaltrig ist, und die jüngere Periode mit der FH-Kultur und mit den Anfängen Trojas in Zusammenhang gebracht werden kann.

Drei größere Kapitel (4—6) sind der Siedlungsgeschichte, der Wirtschaftsführung und den sozialen Verhältnissen gewidmet. Das wichtigste Quellenmaterial stammt natürlich auch vom Nahen Osten, es werden aber auch die Quellen ausführlich angeführt, die sich auf die Siedlungen in West- und Mitteleuropa beziehen. Der Autor befaßt sich auch mit der topographischen Lage, stellt die Maße der Siedlungen, die Bauweise dar und auch die der Festungen. Bei den Festungen in Südwest- und Westeuropa nimmt H. M.-K. einen typologischen und technischen Einfluß der Befestigungsbauweise von Vorderasien an.

H. M.-K. erstellt wichtige Beobachtungen über die Metallbearbeitung. Das Metall spielte in den nahöstlichen hochentwickelten Kulturen — wo die Metallgegenstände auch die Funktion des Geldes übernahmen — eine völlig andere Rolle als z. B. in Südosteuropa. Für beide Territorien war jedoch charakteristisch, daß neben den Gebrauchsgegenständen auch Gegenstände in den Vordergrund treten, die keine praktische Funktion hatten, sondern zu Symbolen der sozialen Lage wurden. Die Funktion als Verkörperung von Wert und Eigentum war ihre wichtigste Eigenschaft. Außerdem, daß sie eventuell auch für die weitere Bearbeitung als Rohstoffstücke in der Form von Waffen und Werkzeuge sein konnten, hält sie H. H.-K. viel mehr für die Objekte der Anhäufung von wertvollen Gegenständen. Mit dieser wichtigen Feststellung sind wir weitgehend einverstanden.

In diesem Kapitel wird jedem Detail der Wirtschaftsführung ein breiter Raum gewährt. Es wird die Frage der Existenz der spezialisierten Keramikwerkstätten erwähnt, die jedoch auf großen Territorien Europas nicht nachweisbar ist. Auch die Fragen

des Transports und der Materialbeschaffung werden behandelt. Bei der Beschaffung des Steins als Rohstoffmaterial hält er (ähnlich, wie in Ägypten) die Expeditionen zur Anschaffung des Rohmaterials für eine mögliche Lösung. Im Bezug des Bergbaues oder des Erzsammelns sind auch andere Möglichkeiten in Betracht zu nehmen. Nach der Meinung des Autors war der Handel im heutigen Sinne im kupferzeitlichen Europa noch keine Praxis. Nur das Vorhandensein des Kupferhandels hält er für wahrscheinlich, da die Kupferbearbeitung (nach der Gewinnung des Rohstoffes) konzentriert nur noch an manchen Stellen erfolgen konnte.

H. M.-K. stellt auch die Denkmäler der Landwirtschaft dar. Für die wirtschaftliche Grundlage der kupferzeitlichen Kulturen hält er von dem Nahen Osten bis zum Europa den Pflanzenbau und die Viehzucht. Die Meinungen über Kulturen, die sich ausschließlich auf der Viehzucht beruhen sollten, hält der Autor — ganz richtig — für unbegründet.

Als Grundlage der sozialen Verhältnisse der kupferzeitlichen Kulturen in Europa (in erster Linie aufgrund der Bestattungen), stellt der Autor die Gleichberechtigung von Frau und Mann fest. H. M.-K. befaßt sich sehr eingehend mit den Ständen und Berufen in den hochentwickelten Kulturen. Für ähnliche Beobachtungen in der kupferzeitlichen Europa fehlt jede Grundlage. H. M.-K. stellt nur Hypothesen auf, nach denen das Verhältnis einzelner Waffentypen innerhalb der einzelnen Gräberfelder auf bestimmte soziale Differenzen hinweisen könnten. Im ägäischen Raum gibt es bereits für mehrere Berufe Angaben, wobei in anderen Teilen Europas nur der Beruf des Kupferschmiedes von den anderen Teilen der Bevölkerung abgesondert werden kann. Die politische Macht der führenden Schicht hing mit der Kupferbearbeitung eng zusammen. Auf den Höhensiedlungen ließen sich die Kupferschmiede in der unmittelbaren Umgebung der führenden Schicht nieder.

Im siebenten Kapitel befaßt sich der Autor mit den regionalen und kulturellen Gruppenausbildungen und mit den kulturellen Beziehungen. Es wird betont, daß sich die kupferzeitliche Kultur von den Erscheinungen des vorangehenden Neolithikums im Grunde genommen in den religiösen, sozialen, ökonomischen, politischen, kulturellen und Zivilisationsmerkmalen unterscheidet, deren Wurzeln tief in den hochentwickelten Kulturen Vorderasiens liegen. Dabei handelt es sich nicht nur um eine unmittelbare Diffusion, sondern um Beziehungen, die durch kulturelle, wirtschaftliche, Verkehrs- und andere Umstände bestimmt waren. Diese Tendenz ist im ganzen Werk nachweisbar. Die These über die Entstehung der verschiedenen Kulturen der Kupferzeit wird durch eine detaillierte Analyse erläutert. Der Autor geht von Ägypten und Mesopotamien aus, und gelangt über den ägäischen und den westmediterranen Raum zu

den westeuropäischen Territorien der Megalith-Denk-mäler. Bei der Entstehung der Megalith-Denk-mäler, besonders was ihren geistigen Inhalt betrifft, nimmt der Autor einen Ursprung, der auf die hochentwickelten Kulturen des Nahen Ostens zurückzuführen ist, an. Über den Charakter der Kontakte ist er noch nicht völlig im klaren, die Rolle des Metallbergbaus und der Beschaffung des Rohstoffes, die zu der Vermischung verschiedener ethnischen Gruppen und zur Entfaltung eines neuen Kulturbildes geführt haben, hält er für nicht vernachlässigbar. Der Autor befaßt sich mit dem Charakter der Beziehungen Südost-europas zu dem Süden nur oberflächlich, doch betrachtet sie bei der Entstehung vieler Kulturerscheinungen der kupferzeitlichen Kulturen als determinierend.

Richtig stellt H. M.-K. von der Glockenbecher-Kultur fest, daß sie vielerorts zusammen mit Keramik lokaler Tradition in Erscheinung tritt und auch für ihre Bestattungsriten lokale Unterschiede charakteristisch sind. Obwohl er im Zusammenhang mit der Verbreitung der Glockenbecher und anderer Erscheinungen auch die Wanderbewegung anerkennt, bleibt jedoch der wichtigste Grund im Dunkeln.

Das achte Kapitel ist der Kunst gewidmet. Die auf einem unvergleichbar hohen Niveau stehenden Denkmäler der Baukunst im Nahen Osten werden sehr ausführlich behandelt. Im Vergleich dazu konnte die Bauweise aus Holz und Ton in Mittel- und Südost-europa für die Offenbarung der künstlerischen Tätigkeit viel weniger Raum bieten. An den kultischen Bauten (z. B. in Rumänien) sind Spuren von Wandmalerei und Plastik nachzuweisen. Architektonisch sind die Steinbauten des ägäischen, des mittleren westlichen Mittelmeerraumes viel bedeutender.

Im Vergleich zur Architektur zeugt die Plastik auch in Südosteuropa von einer auf höherem Niveau stehenden künstlerischen Tätigkeit. Statt der attraktiveren und mehr monumentalen Steinplastik Westeuropas spielte in diesem Gebiet — ähnlich wie bei den Bauten — die Bearbeitung des Tons eine große Rolle. Darüber hinaus gab es in kleinerer Zahl auch Stein-, Bein-, Metall- und aus anderen Materialien angefertigte Figuren. H. M.-K. macht auf zahlreiche Zusammenhänge zwischen dem ägäischen Raum und dem Nahen Osten aufmerksam, die vorwiegend den Inhalt betreffen. Dazu möchte ich noch hinzufügen, die Baden-Kultur verfügte — trotz der Mangel plastischer Werke bei den vorangehenden kupferzeitlichen Kulturen — außer über menschenförmige Gefäße von Center auch über andere zuletzt ans Tageslicht gekommene Plastikwerke und über übliche kultische Gegenstände.

Im neunten Kapitel behandelt H. M.-K. das kultische und religiöse Leben. Besondere Betonung erhält dabei die Schilderung der Entstehung der Sanktuarien in der mittleren und westmediterranischen Welt, die

am Anfang der Kupferzeit nach vorderasiatischen Vorbildern in Erscheinung getreten sind. Aus Mitteleuropa kennt der Autor wenig kultische Stellen (es ist auch schwerer, solche zu finden). Erwähnt wird Tešetice, das aber der früheren Lengyel-Kultur angehört. Die Existenz der in der Baden-Kultur angenommenen Bothroi, Opferstellen in Höhlen, scheint wahrscheinlicher zu sein, die in Branč erschlossenen Opfergräber in der Nähe der Wohnhäuser konnten jedoch ähnliche Funktion gehabt haben.

Auch mit dem Totenkult befaßt sich der Autor sehr ausführlich. Natürlich wird sowohl im Zusammenhang mit dem Kult als auch der Religion den hochentwickelten Kulturen des Nahen Ostens ein größerer Raum gewährt. H. M.-K. nimmt sehr weitreichende Zusammenhänge zwischen den in ganz Europa vorhandenen Hügelgräbern und den westeuropäischen Megalithgräbern an, bei denen der Autor von Identitäten verschiedener Form spricht. Seiner Meinung nach entstand in den kupferzeitlichen Kulturen Europas eine von hochentwickelten Kulturen ausgehende, in ihren Details veränderte, vereinfachte mythische Glaubens- und Gedankenwelt. Es werden nur indirekte Beziehungen zu den Anfängen angenommen.

Mit der kupferzeitlichen Bestattungsweise in Ungarn und im Karpatenbecken befaßt sich der Autor in ziemlich großen Zügen. Die Gräberbeigaben werden als persönliche Gegenstände, Abschiedsgeschenk oder als kultische Gegenstände betrachtet. Eine große religionshistorische Bedeutung wird den in den Gräbern erschlossenen Idolen beigemessen. H. M.-K. behauptet auch in diesem Band, daß die neolithischen Idole sterbliche Wesen darstellen. Im Gegensatz dazu betrachtet der Autor die Idole der Kupferzeit, aufgrund der Analogie hochentwickelter vorderasiatischer Kulturen, die Verkörperung eines göttlichen Wesens. Nach der konsequent wiederholten Meinung von H. M.-K. entfaltete sich der Glaube an eine verkörperte Göttlichkeit erst in der Kupferzeit. In diesem Zusammenhang führt der Autor als Hauptargument die Entstehung des Begriffes Gott am Anfang des 3. Jahrtausends in Ägypten und Mesopotamien an. Dieser Prozeß wird anhand der hochentwickelten Kulturen gründlich beschrieben. Als Beispiel für die Kompliziertheit und Widersprüchlichkeit der Frage möchte ich die Interpretation der Idole des Typs Vinča-Pločnik anführen. Wenn sie aus der Kupferzeit stammen würden, könnte man bereits annehmen, daß sie Götterfiguren verkörpern, da sie aber der neolithischen Periode angehören, können dieselben Formen nach Meinung des Autors nur Sterbliche darstellen. Dieser komplizierte Prozeß, die Verkörperung der Urahnen und der höheren Naturkräfte in den südosteuropäischen Kulturen, mit der vom Autor bestimmten zeitlichen Fixierung in der Form der Idole und anderer Darstellungen ist heute noch nicht befriedigend bearbeitet.

Eine ausgezeichnete Zusammenfassung wird über die Idole, andere Darstellungen und besonderen Gegenständen, die im ganzen ägäischen mittel- und westmediterranen Raum in westeuropäischen Gräbern freigelegt wurden, gewährt. Sie werden gedeutet und der Autor hält ihre Zusammenhänge zu den nahöstlichen Götterbildern fest. Sehr treffend sind die Sonnen- und Hornmotive, als Beispiele für die Symbole des Sonnengottes. Daß hier eine östliche, letzten Endes in den hochentwickelten Kulturen wurzelnde Gedankenweise zum Ausdruck kommt, hält der Autor aufgrund von archäologischen Beweisen für akzeptabel. Auch die Funde von Center werden mit den Idolen verglichen, wo die Asche in Urnen aufbewahrt wurde, deren Form der mythischen Gestalt einer Göttlichkeit anmutet, deren Macht und Schutz sich auf Leben und Tod und auf das Schicksal im Jenseits des Verstorbenen bezieht. Auch der Rezensent vertrat 1963 eine ähnliche Meinung.

Ähnlich wie die Errichtung von Grabdenkmälern gehörten nach Meinung von H. M.-K. auch die Totenkulten zu den Religionsneuheiten der kupferzeitlichen Kulturen, in denen sich der Kult und Glaube an dem Weiterleben nach dem Tode. Der Kult schuf eine Art Kommunikation zwischen Lebendigen und Toten.

In erster Linie in den nahöstlichen hochentwickelten Kulturen nahmen die Tierdarstellungen einen bedeutenden Platz ein. Unter den vielen Bedeutungen ist der angenommene Zusammenhang zu der Göttlichkeit besonders wichtig. Z. B. soll zwischen dem Rindvieh, bzw. dem Stier und der Sonnenscheibe, bzw. dem Sonnengott ein inhaltlicher Zusammenhang bestanden haben. Es gibt auch solche Darstellungen, die den Gott selbst als Tierfigur wiedergeben, und es gibt auch solche, die Symbole des Gottes gewesen sein sollten. Es werden auch aus Südosteuropa einige Beispiele angeführt. (Die Hirschdarstellung von Vučedol im Zusammenhang mit der Hirschbestattung ist kein gutes Beispiel, da das Hirschfragment (?), am Rücken mit einem Opfergefäßchen, eine charakteristische Tierfigur für die Körös-Starčevo-Kultur ist, und hat mit der Vučedol-Kultur nichts zu tun. Dieser Fund war leider vom Leiter der Ausgrabungen falsch publiziert worden.) Der kultische Charakter der Vogelfigur steht außer Zweifel, und auch die tierförmigen Gefäße der kupferzeitlichen Kulturen Südosteuropas sollen vom ähnlichen Inhalt gewesen sein. Die meisten Darstellungen hängen in den europäischen Kulturen der Kupferzeit mit der Sonne und dem Sonnengott zusammen. All diese Fragen erfordern eine gründliche Untersuchung, auf der Grundlage von immer neueren Funde, H. M.-K. machte jedoch auf die große Möglichkeit aufmerksam.

Im zehnten Kapitel werden 1158 Fundorte ausführlich beschrieben, samt Forschungsgeschichte, Literaturnachweis, wichtigerer Ergebnisse und charakteristischer Funde. Die Auswahl der Fundorte erfolgte

nach gründlicher Erwägung. In der ausgezeichneten Zusammenstellung scheinen nur einige unwichtigen südosteuropäischen Fundorte überflüssig zu sein. Anstatt dieser hätten bessere, wichtigere Fundorte angeführt werden können (z. B. Baden-Kultur). Das letzte Kapitel umfaßt die üblichen Nachweise (Fachverzeichnis, Personalien, Ortsangaben) und die Bibliographie.

Über die 746 Tafeln des Tafelbandes kann man nur lobende Worte sagen. Der Fundstoff europäischer kupferzeitlicher Kulturen war noch in einem Band und in solcher Reiche nie erschienen. Auch dadurch wird dieses Werk für die Forscher der Kupferzeit zu einem unentbehrlichen Handbuch werden.

Die Fehler kleinerer Bedeutung lohnt es sich gar nicht zu erwähnen, da ihre Zahl der sehr gründlichen und sorgfältigen Zusammenstellung und Redaktion zufolge sehr niedrig ist und sie sind bei einem solchen Unternehmen fast nicht auszumerzen.

Eine besondere Stärke des Handbuches von H. Müller-Karpe ist, daß er das ganze Werk allein geschrieben und die Richtlinien der Ausführung restlos erfüllt hat. Das inhaltliche und Bildreichtum, die hohe Anspruchsvolligkeit des Werkes vertreten in ihrer Art ein außerordentlich hohes Niveau. Viele Details des Buches spornen zur Diskussion an, es bietet jedoch für die Forschung eine außerordentlich nützliche Hilfe, es informiert und macht auf breitere Zusammenhänge aufmerksam, und erweckt neue Gedanken. Der Wert des Werkes von H. M.-K. wird durch die anspruchsvolle, auf hohem Niveau stehende Ausführung des Verlags noch mehr erhöht.

N. Kalicz

L'antica età del bronzo in Europa — Atti del simposio internazionale sulla antica età del bronzo in Europa Verona—Lazise—Trento 1—6 maggio 1972. Preistoria Alpina Vol. 10. 295 S., 185 Textabb.

Während die Organisation von prä- und frühhistorischen Kongressen, die alle Gebiete der Archäologie zu erfassen beabsichtigen, auf immer größere Schwierigkeiten stößt, nimmt die Zahl der kleineren, thematischen Konferenzen zu, auf denen die Urgeschichte einer betreffenden Region oder die Forschungsergebnisse einer historischen Periode erörtert werden. Die ständige Veränderung der inneren Struktur des Fachgebietes, und seine sich entfaltenden Kontakte zu den übrigen Wissenschaftszweigen weisen darauf hin, daß vermutlich auch in Zukunft in erster Linie die thematischen Konferenzen die entsprechenden internationalen Foren der Archäologie sein werden. Dazu gehört die 1972 mit Zentrum in Verona veranstaltete Konferenz, auf der die Fragen der früheren Bronzezeit in Europa erörtert wurden, und deren 25 Vorträge als 10. Band der Reihe Preistoria Alpina erschienen sind. Trotz des Titels befaßte sich die

Konferenz in erster Linie mit Italien. Dafür spricht, daß rund 50 Prozent der Beiträge dem Neolithikum und früheren Bronzezeit in Italien gewidmet waren, bzw. den Beziehungen zwischen den einstigen Bewohnern der Apenninhalbinsel und der benachbarten Territorien.

Die sechs Studien mit dem vorhin erwähnten Thema gewähren über die neuen Forschungsergebnisse aus Nord- und Mittelitalien einen guten Überblick. *L. H. Barfield* (S. 73–77) analysiert die glockenförmigen Gefäße der Po-Gegend bzw. das zeitliche Verhältnis zwischen der Remedello- und der frühen Polada-Kultur. Als eine organische Fortsetzung der von ihm aufgeworfenen Probleme gilt die Studie von *A. Aspes* und *L. Fasani* (S. 79–84), in der die chronologischen Fragen im Zusammenhang mit den beiden bedeutendsten norditalienischen Völkern der Bronzezeit, der in zwei Phasen geteilten Polada-Kultur (A und B) zusammengefaßt werden. Eine der Möglichkeiten des Voranschreitens auf diesem Gebiet scheint es zu sein, nach weiteren Gräberfeldern der Kultur zu suchen bzw. die bereits bestehenden weiter zu erforschen. Die lokale Variante der Polada-Kultur in Trentino-Südtirol wird von *R. Peroni*, anhand guter Typstabeln, dargestellt (S. 85–93). Unter den drei bedeutendsten Kulturen des Äneolithikums in Italien (Norditalien: Remedello-Kultur, Mittelitalien: Rinaldone-Kultur und Südtirol-Gegend: Gaudo-Kultur) wird von *F. R. Vomwiler* die Rinaldone-Kultur erörtert (S. 253–259), wobei er — trotz der allgemeinen Meinung — die zweite Phase der Kultur nicht auf den Anfang der Bronzezeit datiert. Von einem anderen Ton geprägt ist der Beitrag von *A. Radmilli* (S. 95–97). Er führt die abweichenden Merkmale des Äneolithikums in Mittel- und Süditalien auf einen ethnischen Einfluß des Ost- und Westmediterraneums, in Norditalien auf einen mitteleuropäischen Einfluß zurück. Einer der besten Kenner des Themas, *E. Anati* analysiert in einer reich illustrierten Studie (S. 113–131) die Formvariationen der Dolchdarstellungen auf den Felszeichnungen von Valcamonica. Er vergleicht diese Darstellungen mit wirklichen Dolchen mit dem Ziel, die Felszeichnungen genauer datieren und eine nuancenreichere Chronologie aufstellen zu können. — Wie es auch aus den erwähnten Aufsätzen hervorgeht, wird die historisch-ethnische Darlegung des Wechsels des Äneolithikums und der Bronzezeit in Italien bereits von zahlreichen, zu lösenden, heute noch diskutierten Problemen erschwert. Es ist jedoch nicht zu vernachlässigen, daß ein Fortschritt nur durch die Eröffnung neuer, authentischer Funde erzielt werden kann.

Unter den Beiträgen, die den Beziehungen zwischen den Völkern der benachbarten Territorien und Norditaliens gewidmet sind, sei hier der großangelegte Aufsatz von *H.-J. Hundt* an erster Stelle erwähnt (S. 143–178). Der Autor erörtert der Reihe nach die italienischen Bronzegegenstände, die im Territorium

der Polada-Kultur (Terramare) unter direktem oder indirektem Einfluß der Donau-Gegend hergestellt wurden. Aufgrund der Nachweisbarkeit einiger für die Kulturen der Bronzezeit der Donau-Gegend charakteristischen Gebrauchsgegenstände in Norditalien (z. B. zylindrisches Webgewicht, für die Bronze gießerei verwendeter konischer Tontrichter, Tonstempel) nimmt *Hundt* an, daß Norditalien in der späten Phase der mitteleuropäischen früheren Bronzezeit (R BA₂) unter direktem und kontinuierlichem ethnischen Einfluß der Gebiete jenseits der Alpen gestanden habe. Während wir an der Realität der auf breitangelegter Typsanalyse basierenden Schlußfolgerung keinen Zweifel hegen, bemerken wir jedoch, daß der Autor bei der Beweisführung auch andere Merkmale der materiellen und geistigen Kultur hätte beachten müssen. Mit der vorhin erwähnten Studie steht im organischen Einklang der Beitrag von *G. Bándi* (S. 237–252), der anhand der «Tonstempel» aus der Südslowakei (Magyarádi-Kultur) und aus Norditalien (Polada-Kultur) die unmittelbaren Kontakte der Völker dieser beiden Territorien unter Beweis stellt bzw. die südosteuropäischen Zusammenhänge dieser typischen Gegenstandsgruppe.

Seit den verfehlten Hypothesen des 19. Jahrhunderts befaßte sich keiner mit den Zusammenhängen zwischen der äneolithischen bzw. frühbronzezeitlichen Geschichte Italiens und des Karpatenbeckens. Trotz des Mangels an nachweisbaren direkten Kontakten erörterten *N. Kalicz* und *R. Kalicz-Schreiber* (S. 179–190) — nachdem sie ihre Untersuchungen auf Ereignissen, die zu große Territorien betreffenden ethnischen Veränderungen führten, basieren ließen — die räumliche und zeitliche Situation der in Norditalien und in Ungarn zur gleichen Periode existierenden Kulturen. *V. Trbuhović* beginnt die Analyse der Kontakte zwischen den Völkern Italiens und des Balkans mit dem Neolithikum. Es scheint, er verfolgt damit das Ziel, zu beweisen, daß die Kultur mit der Linienverzierung in der Verbreitung der indoeuropäischen Sprache auf den betreffenden Gebieten eine große Rolle gespielt habe (S. 209–217). Über die ethnisch-kulturellen Veränderungen der Völker des Äneolithikums und der frühen Bronzezeit der südwestalpinen Region gewährt der Beitrag von *P. Korosec* (S. 67–72) einen Überblick. Hinsichtlich ihrer Methode theoretischer und praktischer Ergebnisse gilt als eine der interessantesten Studien unter den letzten erörterten die von *C. Strahm* (S. 21–42), in der historische Fragen des Spät-Neolithikums bzw. frühen Bronzezeit der Schweiz bzw. der benachbarten Territorien analysiert werden.

Zur «dritten Gruppe» der im Band zusammengefaßten Studien gehören die, die ohne miteinander zusammenzuhängen, die neuesten Forschungsergebnisse des Fachgebiets betreffend einer Region oder eines Landes präsentieren.

So z. B. befassen sich *M. Desittere* (S. 13–20) mit den historischen Fragen des Äneolithikums bzw. der frühen Bronzezeit sowie irgendeiner Kultur von Holland, *J.-L. Roudil* (S. 43–46) von Languedoc, *Z. Pieczynski* (S. 47–50) und *A. D. Machnik–J. Machnik* (S. 57–66) von Polen, *M. Dinu* (S. 261–275) und *M. Petrescu-Dimborita* (S. 277–289) von Rumänien und *C. H. Hawkes* (S. 291–295) von England.

Als erster unter den Beiträgen «mit gemischtem Thema» sei hier der Beitrag von *J. Machnik* (S. 191–207) erwähnt, in dem die kulturellen Beziehungen der frühen Bronzezeit von Mitteleuropa analysiert werden, wobei der Autor seine Hypothese auf stellenweise detaillierte, andernorts freizügig gehandhabte Analogien aufbaut. Aus diesem Grund sind seine Schlußfolgerungen teils überzeugend, teils fraglich. Da die Ergebnisse von *J. Vladár* (S. 219–236) betreffend des Einflusses von Mykene auf das Karpatenbecken inzwischen andernorts ausführlich veröffentlicht wurden, weisen wir hiermit nur darauf hin, daß wir mehrerenorts die Berücksichtigung des diesbezüglichen ganzen Quellenmaterials des Karpatenbeckens bemängeln. Unter den Studien des inhaltlich abwechslungsreichen Bandes, die neue Ergebnisse festhielten, erwähnen wir die Studie von *M. Novotná* (S. 51–55) über die verschiedenen Typen der in der Slowakei freigelegten Nadeln, die Studie von *W. Sarnowska* (S. 137–141) über den bronzezeitlichen Handel in Polen und den Beitrag von *V. Dumitrescu* (S. 99–105) über die äneolithische Chronologie Rumäniens aufgrund der Ergebnisse der Untersuchungen C₁₄.

Trotz der Tatsache, daß im Band keine Ergebnisse zu finden sind, die die Richtung der Erforschung der betreffenden Periode grundlegend verändern würden, entspricht er einem Situationsbericht – mit vielen vorwärts weisenden Schlußfolgerungen –, und er bringt den Beweis, daß die Konferenz ihre wissenschaftliche Aufgabe erfüllt hat.

T. Kovács

J. P. Mohen: L'Age du Bronze dans la région de Paris. Catalogue synthétique des collections conservées au Musée des Antiquités Nationales. Paris, Editions des Musées Nationaux. 1977. 263 Seiten mit zahlreichen Zeichnungen, Tabellen und Photographien.

Selten bekommt man ein so schön und sorgfältig illustriertes Buch in die Hand (Zeichnungen des Autors und Photographien von Ph. Chéret). Man bedauert, daß das Buch so groß ist (35×24,5 cm) und deshalb – es sollte vor allem ein Nachschlagewerk sein – so schwer zu handhaben ist. Bei den vorgebauten Bücherregalen und den immer kleiner werdenden Büroräumen und Schreibtischen kann man ein so großes Buch schwer benutzen.

Das Buch umfaßt drei große Kapitel; diese sind in kleinere Kapitel klar und übersichtlich gegliedert.

1. Ursprung und Geschichte der Sammlungen. Die verschiedenen Sammlungen und auch die Verlässlichkeit der Aufzeichnungen werden geprüft und die Gesichtspunkte der Sammler und des Sammelns kritisch betrachtet. 2. In diesem Kapitel (S. 33–185) wird das Material der Bronzezeitperioden vorgelegt: die ersten Metallgegenstände und die ältere Bronzezeit, die Anfänge der mittleren Bronzezeit, Ende der mittleren Bronzezeit, Spätbronzezeit I–III und Übergang von der Bronzezeit in die Eisenzeit. 3. Dieses Kapitel (S. 191–258) ist der Bewertung der Funde gewidmet. Aus der summarischen Aufzählung ist ersichtlich, wie viele Standpunkte berücksichtigt wurden: die natürliche Umgebung (Topographie, Bedeutung der Seine, Klima, Vegetation, Fauna), die Lokalisierung der archäologischen Fundstellen (Flußläufe und das Problem des Baggers), die verschiedenen Tätigkeiten (Bearbeitung des Steins, des Holzes, der Knochen, des Tons und der Metalle), die Wirtschaft und ihre verschiedenen Formen (Tauschhandel, Handelswege, usw.), ferner die wirtschaftliche Tätigkeit und die verschiedenen Bedürfnisse des Einzelnen und der Gruppen. Schließlich faßt der Autor das über die Bronzezeit der Pariser Region Gesagte zusammen. Im Anhang bringt M. die Inventarnummern und Fundorte der Funde im Musée des Antiquités, den geographischen Kataloge und die Resultate der spektralanalytischen Untersuchungen ziemlich vieler Gegenstände und die Bibliographie.

Im Kapitel über die Sammlungen macht M. darauf aufmerksam, wie sich die zeitgebundenen Anschauungen in den Sammlungen widerspiegeln. Ortsgebundene Gegebenheiten spielen selbstverständlich auch eine Rolle und auch der Charakter des Sammlers. Die «Ideologie», die das Sammeln bedingte und ihre Evolution, angefangen von der Vorliebe Napoleon III. für die Geschichte, hing mit dem Erwachen der nationalen Gefühle auch anderwärts zusammen. Mit der Entwicklung der wissenschaftlichen Archäologie sind andere ideologische Interessen in den Vordergrund gerückt.

Die Frühbronzezeit ist in der Pariser Region durch verhältnismäßig wenig, kulturell nicht immer eindeutig definierbare Funde vertreten. In der Mehrzahl handelt es sich um isolierte, auch topographisch nicht sichere Stücke. Gegen Ende der mittleren Bronzezeit sind die Absatzbeile die vorherrschenden Formen, wie z. B. im Depot von Ville-d'Avray. Interessant sind die Lanzenspitzen mit verzierter Tülle, die wahrscheinlich «nördlichen Beziehungen» zuzuschreiben sind. In dieser Periode hat das Metallhandwerk einen großen Aufschwung genommen. Besonders fundreich ist dieses Gebiet während der drei Phasen der Spätbronzezeit (Bronze Final I–III). Auch an Depotfunden mangelt es nicht bereits in BF I, wie Choisy-le-Roi und Funde der Gruppe von Cannes-Ecluse. In diesen kommen die Beinschienen vor, wie sie bei

uns im Fundhorizont von Kurd auftauchen. Die Funde der Kurd- und der Cannes-Ecluse-Gruppe haben jedoch wahrscheinlich nicht denselben chronologischen Stellenwert. In den Depotfunden ist viel Bruchmaterial, was das Sammeln und Wiedereinschmelzen andeutet. Die Funde von BF III scheinen im großen und ganzen mit den Funden des Hajdúböszörmény-Horizontes gleichzeitig zu sein.

Mehr als die Hälfte der Einzelfunde, d. h. über 400 St aus Bronze sind bei Baggararbeiten aus der Seine, weniger zahlreich aus der Oise und der Marne zum Vorschein gekommen. Das entspricht aber kaum der wirklichen Zahl, da im vorigen Jahrhundert Sammlungen mit diesen Funden angelegt wurden. Mit der Zahl der Funde, die M. in diesem geographisch begrenzten Gebiet zur Verfügung standen, war es möglich, sie auch statistisch zu erfassen. Aus der Seine wurden 40 Schwerter gebaggert, viel weniger Beile.

M. hebt die Bedeutung der Depotfunde für unsere Kenntnisse der Bronzezeit hervor. Das keramikzentrische und gräberzentrische Studium kann nicht eine Gesamtübersicht über die Tätigkeit und Geisteshaltung des Menschen vermitteln. Der Autor gruppiert die 48 Pariser Depotfunde in solche mit ganzen Stücken und solche mit Bruchmaterial. Man kann natürlich manche anderen Standpunkte bei der Klassifizierung geltend machen: Händlerware, Werkstattfund, Besitz einer Persönlichkeit oder Gruppe, Opferfund oder man kann die Depotfunde nach ihrem Inhalt gruppieren: Schwertfunde, Gegenstände der landwirtschaftlichen Tätigkeit, Gefäßfunde, Schmuckfunde usw. Die Übergänge sind jeweils fließend. Wir möchten die großen Klumpen von «vorgeschmolzenen» (préfondus) Bronzefragmenten hervorheben; diese wiedergeschmolzenen Bronzefragmente bilden im ersten Schmelzprozeß ein Konglomerat, dessen Typen häufig noch bestimmt werden können (S. 202–203). In Ungarn ist mir ein solcher Gußkuchenfund von Bodrogeresztúr bekannt (Publikation in Vorbereitung), an deren runden und tropfenförmigen Gußkuchen – sie sind durchlocht – die eingeschmolzenen Stücke häufig gut bestimmt werden können.

Auch M. fiel die Verschiebung der Ballungszentren der Depotfunde der einzelnen Perioden auf, wofür die historischen (?) Ursachen ungeklärt sind.

M. hat zusammen mit J. Briard bereits an Metalluntersuchungen gearbeitet; seine zusammenfassenden Darstellungen sind von großem Interesse. Auch nach seinen Erfahrungen und wie seinen Tabellen im Anhang III zu entnehmen ist, war die Legierung während der einzelnen Perioden und oft die verschiedenen Typen in einem bestimmten Kulturbereich ziemlich homogen. Siehe S. 215–221!

Von den Funden ausgehend untersucht M. auch die verschiedenen Wirtschaftsformen von der Sammel-tätigkeit bis zur Produktionswirtschaft (Viehzucht,

Landwirtschaft) und gibt auch eine Übersicht über Handel und Handelswege.

In der Zusammenfassung finden wir eine chronologische Tabelle ohne nähere Präzisierung der Grundlagen: Frühbronzezeit = 1800–1500 v. Chr., mittlere Bronzezeit = 1500–1250, BF = 1250–750 v. Chr. (BF I = 1250–1050, BF II = 1250–950, BF III = 950–750). Ohne nähere Begründung sind diese Daten, vor allem die allzu schematische Einteilung der drei Phasen von BF in je 200 Jahre, nicht überzeugend. Man muß allerdings beachten, daß in Ermangelung guter Anhaltspunkte an die italische Chronologie diese Zahlen nur Schätzungswerte darstellen.

Die Arbeit ist methodisch gut aufgebaut, die Darstellung übersichtlich, aus dem Material wurden nur die möglichen Folgerungen abgeleitet und von einigen Allgemeinheiten über Wirtschaft und soziale Struktur abgesehen, die auch in Handbüchern auftauchen, alle Aussagen von wissenschaftlichem Ernst und Genauigkeit. Man begrüßt die schöne Ausstattung (Zeichnungen und Photographien), die vielen Tabellen und Verbreitungskarten, die das Orientieren in diesem Werk sehr erleichtern. Ein in jeder Hinsicht positiv zu beurteilendes Werk hat J.-P. Mohen herausgegeben.

A. Mozsolics

G. L. Carancini: Die Nadeln in Italien. Gli apilloni nell'Italia continentale. Prähistorische Bronzefunde XIII, 2. München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1975. 399 S., 113 Taf.

Die Monographie behandelt in deutscher und italienischer Sprache die italienischen Bronzenadeln von der frühen Bronzezeit bis zur frühen Eisenzeit, d. h. ungefähr bis zum letzten Viertel des VI. Jahrhunderts v. u. Z. Da die Nadeln Siziliens und Sardi-niens typologisch von den Bronzenadeln der kontinentalen Gebiete Italiens abweichen, befaßt sich der Verfasser daher nicht mit diesen letzteren.

In der Einleitung der Arbeit (Einleitung-Introduzione) gliederte G. L. Carancini die dargestellten Nadeln aufgrund ihrer formellen Merkmale in 9 Hauptgruppen. In seiner Systematisierung werden folgende Hauptgruppen unterschieden: 1. Nadeln mit gehämmertem Kopf. 2. Nadeln mit durchlochttem Kopf. 3. Nadeln mit verdicktem und durchlochttem Hals. 4. Nadeln mit verdicktem und undurchlochttem Hals. 5. Nadeln mit nicht verdicktem Hals. 6. Nadeln mit reich gegliedertem Kopf. 7. Nadeln mit gebogenem Hals oder Schaft. 8. Nadeln mit zusammengesetztem Kopf. 9. Doppelnadeln.

Nachdem der Autor in seinem Vorwort das Material in 9 Hauptgruppen gliederte, behandelt er im Kapitel «Der Fundstoff» – «I materiali» (S. 4–86, 92–378) ausführlich die italienischen Nadeln. Dieser Teil bildet das Rückgrat der Arbeit. Hier wird das Fund-

material, unabhängig von den oben erwähnten 9 Gruppen in 148 Gruppen aufgeteilt und diese Gruppen werden noch in weitere typologische Untergruppen gegliedert. Von ihrer Aufzählung möchten wir hier absehen. Diese Gruppen können im Inhaltsverzeichnis des Werkes gut überblickt werden. Im erwähnten Kapitel stellt der Verfasser das vollständige Nadelmaterial systematisiert dar. Die Fundumstände und -zusammenhänge der einzelnen Nadeln können wir auch aus dem Katalogteil kennenlernen. Auf den 102 Tafeln der Arbeit sind die 3393 Nadeln im Maßstab 1:2 abgebildet. Im Besitz einer riesigen Materialkenntnis berichtet der Verfasser über die kulturellen und chronologischen Zusammenhänge der italienischen Nadeln und wo es möglich ist, behandelt er auch die Beziehungen außerhalb Italiens. Dieses Kapitel erschien in deutscher Sprache nur stark gekürzt. Der Katalog des Materials erschien nur in italienischer Sprache. Auf die Katalognummern weist der deutsche Text aber konsequent hin und so kann der Leser parallel mit dem deutschen Text leicht die Angaben des italienischen Katalogs überblicken. Die Orientierung wird auch dadurch erleichtert, daß sämtliche Nadeln mit einer laufenden Nummer von 1 bis 3393 versehen wurden und sowohl der Katalog als auch die Abbildungen folgen der Reihenfolge dieser Nummerierung.

Nach Darstellung des Fundmaterials berichtet G. L. Carancini im Kapitel «Funktion und kulturelle Stelle» — «Funzione e inquadramento culturale» (S. 87–88, 379–381) über die Rolle und kulturgeschichtlichen Bezüge der Nadeln. Er zieht Folgerungen bezüglich der einstigen Trachten und gibt die Nadeltypen an, die in Männergräbern bzw. in Frauengräbern gefunden wurden.

Die Arbeit endet mit nützlichen Indices und Registern. Von diesen möchten wir den reichen Fundort-Index hervorheben, den 70 auf den Tafeln 103–113 dargestellte Verbreitungskarten ergänzen.

Früher hat sich die Forschung verhältnismäßig selten mit den Nadeln der italienischen Bronze-Früh-Eisenzeit befaßt. Das behandelte Buch von G. L. Carancini ist eine grundlegend wichtige und lückenfüllende Arbeit und ist für alle wichtig, die sich mit der Bronze- und Früheisenzeit Europas beschäftigen.

Die von H. Müller-Karpe redigierte monumentale Serie «Prähistorische Bronzefunde» wurde durch die behandelte Monographie von G. L. Carancini mit einem neuen unentbehrlichen Band reicher.

E. Patek

H.-J. Engels: Der Donnersberg. Ausgrabungen, Forschungen, Geschichte. I. Viereckschanze. Grabung 1974/75. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag GmbH., 1976. 48 S., 41 Taf.

Die Vorereignisse der Forschung des Donnersberges und die geschichtlich-archäologische Bedeutung des Fundortes können wir aus dem, zur Arbeit geschriebenen Vorwort von K. Bittel kennenlernen. Er war der Leiter der Erschließungen, die 1930 die Römisch-Germanische Komm. d. Deutschen Archäologischen Instituts auf dem Donnersberg startete. K. Bittel hat die Donnersberger Schanze als eine Viereckschanze bestimmt und er machte auf die Zusammenhänge der Schanzen dieses Fundortes und der süddeutschen und französischen Schanzen aufmerksam.

Als 1974 die Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz die Erschließung des Donnersberges beschloß, stellte sie die Untersuchung der viereckigen Schanze in den Mittelpunkt der Forschungen. Mit dieser Aufgabe war auch die Forschung des Donnersberger Oppidums, und seiner geschichtlichen und chronologischen Beziehungen eng verbunden. Die hier behandelte Arbeit berichtet über die Ergebnisse der 1974 durchgeführten Grabungen mit einer beispielhaft präzisen Dokumentation und Materialpublikation.

Im ersten Kapitel des Buches (Abriß der Geschichte des Donnersberg) (S. 1–2), berichtet J. Engels über die Siedlungsgeschichte des Fundortes von den neolithischen und von den Urnenfeldscherben ganz bis hin zum Mittelalter und zur Neuzeit. Anschließend widmet der Autor je ein Kapitel der Beschreibung (Allgemeine Lage und Zustandsbeschreibung S. 3–4) und der Forschungsgeschichte (Forschungsgeschichte S. 5–6) des Fundortes. Aus dem Kapitel «Anlage und Zielsetzung der Grabung» (S. 7–8) kann der Leser erfahren, auf was für Probleme die Grabungen im Jahre 1974 Antwort geben mußten. Eine generelle Frage war, ob die Viereckschanze auf dem Donnersberg als eine Kultstätte betrachtet werden kann. Im Kapitel «Die Ergebnisse der Grabung» (S. 9–20) sowie auf den damit verbundenen Tafeln 1–20 berichtet der Autor in der folgenden Reihenfolge über die Ergebnisse der Grabung: Form und Größe der viereckigen Schanze, der Graben, die Schanzen, das Tor, das innere Gelände.

Im Kapitel «Die Funde» (S. 21–30) und auf den dazu gehörenden Tafeln 30–38 publiziert J. Engels die erschlossenen spät-La-Tène-zeitlichen und neuzeitlichen Funde. Am Ende des Kapitels, im Unterkapitel «Zusammenfassung» (S. 27–30) wird über die chronologische Lage der viereckigen Schanze und über ihren Zusammenhang mit dem Oppidum sowie über die Änderungen berichtet, die im Verlaufe des Mittelalters und der Neuzeit erfolgten.

Die Arbeit endet mit einem ausführlichen Fundkatalog (S. 31–45). Am Anfang dieses Kapitels, im Unterkapitel «Allgemeine Vorbemerkungen zur Grabungsdokumentation und Materialvorlage» können wir die Meßmethoden und alles Wissenswerte was zur Anwendung der Grabungsdokumentation notwendig

ist, kennenlernen. Die Publikation des Fundmaterials erfolgt in der Reihenfolge der nummerierten Grabungsgebiete und innerhalb dieser nach Alter. Die Publikationsmethode macht das Material so klar überschaubar, daß wir stets die Stellen der Grundrisse, Grabungsflächen und Profile verfolgen können, wo die Funde vorkamen.

Im Anhang (S. 46–48; Taf. 39–41) behandelt der Verfasser den, in der Nähe der viereckigen Schanze, mit Hilfe eines Suchgerätes gefundenen, maskenverzierten, 11,8 cm langen Achsenstift. Dieser zeigt Spuren einer längeren Verwendung und wird von J. Engels in die jüngere Phase der La-Tène-Kultur datiert.

J. Engels' Arbeit ist nicht nur für die, sich mit der spät-keltischen Problematik befassenden Archäologen, sondern auch für alle, die sich mit den urzeitlichen Schanzen befassen, sehr bedeutend. Sowohl hinsichtlich der Grabung als auch der Publikation ist die Methode des Verfassers beispielhaft. Aufgrund der klaren Logik der Arbeit können wir bis zum Schluß die Technik der Grabung, die erschlossenen Erscheinungen und die darauf begründeten Folgerungen mit Sicherheit verfolgen.

Die in der Arbeit publizierten Angaben bestätigen eindeutig die Feststellung des Verfassers, wonach die viereckige Schanze auf dem Donnersberg wahrscheinlich in der älteren Phase der Spät-La-Tène-Kultur gebaut wurde. Die Schanze gehört zu den sog. viereckigen Schanzen und ist in mehreren Hinsichten eng mit den allgemeinen Eigenarten der ähnlichen Schanzen identisch. Die Funktion des Fundortes kann aber noch immer nicht eindeutig bestimmt werden. Das an die Oberfläche tretende Wasser macht das Gebiet sumpfig, wässrig, was die Hypothese erlaubt, daß auf dem Donnersberg ein Quell-Heiligtum sein konnte. Zum Beweis dieser Hypothese sind aber noch weitere Angaben notwendig.

Das in der Ostecke des viereckigen Schanzenwerkes erschlossene quadratische Gebäude hält Engels nichts für einen Tempel, sondern er vermutet, daß dieses eine «Kulthütte» gewesen war und im Zusammenhang mit den Kultakten mehrere Funktionen haben konnte.

Zusammengefaßt: die von der Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz organisierten Erschließungen auf dem Donnersberg brachten für alle keltischen Forscher wichtige neue Ergebnisse ans Tageslicht und die oben behandelte Arbeit von H.-J. Engels kann keiner umgehen, der sich mit dem erwähnten Zeitalter oder mit Schanzenforschungen befaßt. Mit Interesse erwarten wir die Publikation der Ergebnisse der Donnersberger Grabungskampagne von 1975, über deren Publikation in derselben Serie wir im Vorwort von K. Bittel gelesen haben.

E. Patek

Françoise Digard: Répertoire analytique des cylindres orientaux, publiés dans des sources bibliographiques éparses (sur ordinateur). Avec la collaboration de C. Abellard, L. Bourelly, J. Deshayes, J.-C. Gardin, J. le Maitre, M.-R. Salomé. Paris, Édition du Centre National de la Recherche Scientifique, 1975. Vol. 1: Principes et résultats, 320 p., vol. 2: Code, 349 p., vol. 3: Commentaire, 217 p., un catalogue sur fiches avec la reproduction des quelques 4000 cylindres.

Le travail monumental a introduit pour la première fois — à notre connaissance — la qualification analytique avec l'emploi des simples codes mathématiques appliquée sur un groupe spécial des trouvailles archéologiques, ce qu'on ne peut pas comparer à rien. Nous parlons des trouvailles tout particulières et incomparables. Avec cela nous voulons démontrer que les autres parties des trouvailles archéologiques, c'est-à-dire la majeure partie de celles-ci ne contient qu'à l'état latent les informations. Mais les représentations des cylindres du point de vue du contenu de l'information possèdent la force de l'écriture ou celle des images (peintures, reliefs). Ce fait ne signifie pas évidemment, qu'on n'a pas de besoin de leur interprétation. En effet, nous pouvons comprendre les représentations des cylindres comme des souvenirs d'un système de représentation lié aux cercles de thèmes déterminés, qui exigent le déchiffrement de même comme une écriture inconnue. La différence se fonde simplement sur le fait, que l'abstraction ne s'est pas éloignée de l'image et le cercle de thèmes de la représentation est assez fermé. En outre, c'est justement à cause de la manque de l'abstraction que le thème représenté est en rapport immédiat avec l'image gravée sur le cylindre. Ainsi ce n'est pas par hasard, que la préparation des cylindres commence en même temps quand la formation des signes de pictogramme commence, dans la période Uruk IV. Il est évident que l'art des cylindres même l'égard des sources écrites fixait et gardait pour nous des informations en quantité considérable du 3^e millénaire. La question se pose: comment pouvons nous découvrir la partie la plus grande possible de ce masse d'informations. L'école traditionnelle pour découvrir les informations examinait les thèmes représentés à travers de la composition complète. Elle a défini ainsi la représentation des compositions, des images visibles sur la surface des cylindres. Les examens tout détaillés quelquefois s'étendaient sur l'analyse des rapports latents, sur la démonstration des motifs et sur leurs analogies. Il est évident, qu'à cause du nombre tout en augmentant des cylindres les rapports latents restent cachés pour nous justement à cause du nombre énormément grand des variations. Nous voyons que cet ouvrage donne la possibilité à découvrir précisément ces rapports latents, en utilisant les possibilités modernes de la systématisation et codification mathé-

matiques. Le tome publie la matière, mieux dire une partie de cette matière, qui est le résultat de ce dépouillement analytique. C'est ainsi une partie des informations accumulées au cours des travaux de dizaines d'années, codifiées et conservées sur les bandes magnétiques. Le lecteur, qui ne possède pas la possibilité à employer les bandes magnétiques, reçoit des renseignements sur les relations entre les types dans les 33 cercles de thèmes publiés. Instinctivement, l'idée vient de comparer cet ouvrage avec une autre grande entreprise publiée au cours de ces ans dans le domaine de glyptique, c'est le corpus des sceaux d'Égée « Corpus der minoischen und mykenischen Siegel ». Au premier coup d'œil il est évident, que le cercle des sceaux est plus restreint que celui des cylindres, et la représentation des scènes complexes, à plusieurs figures est plus rare. Entre les deux ouvrages la différence principale est celle de la manière de systématisation. Le corpus d'Égée publie les pièces à la manière la plus traditionnelle de la recherche, avec des descriptions détaillées et analytiques, mais sans exigence de la systématisation analytique. Quasi attendant qu'après l'apparition des tomes de cette série, une grande entreprise nouvelle achève leur systématisation analytique. Par contre, l'accumulation de la matière est complète. Ici, à notre livre l'accumulation de la matière ne s'étendait que sur une petite partie des cylindres venus jusqu'à nous, comme le titre du tome le montre. Considérant que plusieurs mille pièces d'entre les plus importants cylindres manquent du dépouillement (pour le moment) les résultats du travail ne peuvent être utilisés qu'avec l'analyse des autres cylindres publiés à la manière traditionnelle, ce qu'on ne peut examiner qu'avec les méthodes traditionnelles. Nous avons tenté d'examiner du point de vue d'un seul groupe quel est le résultat du dépouillement analytique. Nous avons choisi la figure de dieu qui tient à la main une faucille. Donc, 20,4, armes, faucilles. Il semble, que la classification convient parfaitement aux caractères typologiques. Les données de la présence de l'arme coïncident précisément avec les résultats reçus par la méthode comparative traditionnelle. Les représentations de dieu tenant à la main une faucille paraissent sur les cylindres tout au début du 2^e millénaire, au premier rang à la main de Nergal et d'Istar. Bien visible, que la partie du travail la plus difficile, le choix des éléments de base pour la codification, leur limitation et leur classification ont bien réussi. Même à la lecture rapide du 2^e tome on peut recevoir une peinture complète de la vie de la Mésopotamie tout au cours du 2^e millénaire à partir des figures mitologiques jusqu'aux motifs géométriques. Le nombre des types des groupes indéterminés est très peu, cela prouve, que le travail est approfondi.

Le lecteur ne peut attendre du travail utilisant les principes du dépouillement moderne que la suite,

la publication de tous les autres cylindres. L'avantage de l'ouvrage est énorme tout comme pour les spécialistes, tout comme pour les chercheurs qui ne prennent contact du thème qu'à travers des rapports. Il fait plaisir, que sur des fiches dans deux boîtes on a mis à la disposition des petites mais utilisables reproductions de la partie signifiante des cylindres publiés bien souvent dans les œuvres difficilement accessibles.

J. Makky

Aspects des études classiques, édités par J. Bingen et G. Cambier. Actes du colloque associé à la XVI^e Assemblée Générale de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1977. 101 p.

Die klassischen Studien entwickeln sich in unseren Tagen in zwei, einander gerade entgegengesetzten Richtungen. Man sieht auf der einen Seite, daß das Material, das den Gegenstand dieser Studien bildet — der schriftliche und gegenständliche Nachlaß des Altertums — und ebenso auch die Anzahl der Fachleute, die die Quellen veröffentlichen und untersuchen, lawinenmäßig zunimmt und sich über die ganze Welt verbreitet. Lange vorbei sind die Zeiten, in denen humanistische Studien nur im Herzen von Europa und bloß von einigen Dutzend Gelehrten gepflegt wurden, die meistens auch unmittelbare Verbindung miteinander hatten. Man findet heute kaum noch ein Land — von Amerika bis Australien — in dem es keine Forscher der klassischen Studien gäbe, mit Institutionen und Universitätslehrstühlen, und in dem man jedes Jahr nicht einschlägige Bücher und Zeitschriften veröffentlichen würde, deren Menge sich ständig vermehrt. Das gelehrte Material wird dabei so riesig, daß es nicht nur den Individuen, auch für die Institutionen und für die Arbeitsgemeinschaften, die mit den besten technischen Mitteln ausgerüstet sind, unmöglich wird, alle Quellen und die vollständige Fachliteratur der einzelnen Gegenstände und Probleme in einem gegebenen Augenblick zeitgemäß zu überblicken. Gewiß, dieser unaufhaltsame Prozeß ist erfreulich und von progressiver Art. Doch werden dabei die Ergebnisse der wissenschaftlichen Tätigkeit — als unvermeidliche Konsequenz — immer zersplitterter, und man erreicht nicht das erstrebte Ziel: das Zusammenfassen der Kenntnisse und jenes stolze System des Wissens, das sich aus der Akkumulation des Erkennens ergeben sollte.

Man erstrebt — gegenüber dieser spontanen und diffusen Entwicklung — bewußt die Konzentration. Man versucht das verwandte Material aus den verschiedenartigen Quellen und Disziplinen zusammenzufassen, die Themen und Arbeiten miteinander in Einklang zu bringen, und letzten Endes, eine Art

Einheit zu schaffen. Die organisationsmäßige Form für das Koordinieren und Konzentrieren der Forschungen wird durch die Vereine solcher Gelehrten herbeigeführt, die dieselbe Disziplin pflegen, und das Koordinieren wird durch die uniformisierten Veröffentlichungen der kollektiven Arbeiten vertreten. Die höchste organisationsmäßige Form der klassischen Studien ist in unseren Tagen die *Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques* (F.I.E.C.). Dieser Super-Verein, der berufen ist die Tätigkeiten der verschiedenen Vereine der klassischen Studien zusammenzufassen, wurde im Jahre 1948 gegründet. Damals lagen die antiken Studien durch den zweiten Weltkrieg zerrüttet, sozusagen in Ruinen. Auch was ihre Kooperation betrifft, war diese Zeit ein Tiefpunkt. Die XVI. Generalversammlung der F.I.E.C. vermochte also über eine schon 30 Jahre betriebene Tätigkeit zu berichten. Es spiegelt sich im Bericht, der in der vorliegenden Veröffentlichung zusammengefaßt wurde, nicht nur das riesige Ausmaß der überall in der Welt zum neuen Leben erwachten Altertumsforschungen, die sich seitdem auch in einem noch nie geahnten Maß entfaltet hatten, sondern auch die unveränderte Ambivalenz dieser Entwicklung. Beinahe alle Manifestationen und Äußerungen die sich mit dem Gebiet je einer Teil-Disziplin, bzw. mit jenen vielerlei Vereinen beschäftigen, die der Föderation beitraten, oder auch die Berichte, die die kollektiven Unternehmungen behandeln, zeigen unmißverständlich, daß die Bestrebung zusammenzufassen und zu koordinieren, unverändert, ja in immer höherem Maße gegen solche Tendenzen kämpfen muß, die zur Zersplitterung und Diffusion führen. Es gibt natürlich auch solche Gebiete, die erfreulicherweise und von vornherein im Zeichen der Konzentration ihre organisationsmäßigen Rahmen ausgestaltet hatten, wie z. B. römische Keramik, oder römische Mosaiken. Dagegen kämpfen andere große Disziplinen, besonders solche, die auf alte Traditionen zurückblicken, wie Epigraphik und Archäologie, hoffnungslos für das Koordinieren. Wie dem es auch sein mag, soviel ist sicher, daß die Gelehrten von Tag zu Tag sich davon immer mehr überzeugen, wie schädlich die Auswirkungen der Atomisierung sind. Man darf auf diese Weise hoffen, daß die Gegen-Aktion am Ende doch die Oberhand gewinnen wird.

Die große Anzahl und der verschiedenartige, ja, der abwechslungsreiche Charakter der Organisationen und Vereine, die der F.I.E.C. beigetreten sind, oder ihr beizutreten wünschen, zeigt auch in sich schon, eine wie weitverzweigte und komplizierte Entwicklung für die klassischen Studien in unseren Tagen charakteristisch ist. Um die Situation einigermaßen zu skizzieren, zählen wir hier kurz die Themen und Verhandlungen in Brüssel auf. Zur Einführung charakterisierte G. Cambier (7–10) den Zweck der F.I.E.C. und ihre gegenwärtige Lage. Nach einer Liste der

Teilnehmer und der Programmpunkte der Verhandlungen (11–16) liest man den Bericht von J. Ernst über die Lage der internationalen Bibliographie der griechisch-lateinischen Studien (17–25). Es handelt sich hier natürlich vor allem um das der *APH*; man bekommt ein ziemlich düsteres, pessimistisches Bild von jenem konsequent und mit Ausdauer vertretenem Standpunkt, wonach es ein immer in höherem Maße hoffnungsloses Unternehmen wäre, in einer einzigen Bibliographie die volle Fachliteratur der klassischen Altertumsforschung zusammenzufassen. H. G. Pflaum (27–31) schilderte ebenfalls unverhohlen jene Schwierigkeiten wodurch es nahezu unmöglich wird, die vielerorts betriebene griechische und römische Epigraphik in einen internationalen Einklang zu bringen. Für unser Zeitalter ist ja das Veröffentlichen von nationalen und territorialen Inschriftensammlungen charakteristisch, während einst die mächtigen Inschriftensammlungen international einheitlich waren. Gegen die Dekonzentration kämpft die *Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine*. Diese Organisation ist eben auf dem Wege des Zustandekommens infolge der Fusion früherer lateinischer und griechisch-lateinischer epigraphischer Gesellschaften. Die ersten Ergebnisse bestehen nicht so sehr daraus, als ob man hoffen könnte, daß die einstigen großen internationalen Inschriftensammlungen wiederbelebt werden; man versuchte eher die Normen der Veröffentlichungstätigkeit zu vereinheitlichen und solche neue Unternehmungen auf die Beine zu stellen, wie das mit großem Schwung begonnene Erforschen des lateinischen Onomastikons. J. Bingen beschäftigte sich mit dem allgemeinen Fortschritt der griechischen und lateinischen Papyrologie und mit den Problemen ihres Koordinierens; indem er jene Züge der verschiedenen Zweige dieser Disziplin schilderte, die mit dem Fortschreiten der Forschung immer charakteristischer werden, hat er auch jene Schwierigkeiten nicht verschwiegen, die dem Zusammenfassen dieses nur scheinbar homogenen Studiums im Wege stehen (33–44). R. Villers hat über die Tätigkeit der *La Société Internationale Fernand De Visser pour l'Étude des Droits de l'Antiquité* berichtet. Diese Gesellschaft wurde noch im Jahre 1945 gegründet; sie trägt den Namen des ausgezeichneten Gelehrten, der sie gegründet hatte. Die Gesellschaft hat nach den anfänglichen Schwierigkeiten beachtenswerte Erfolge im internationalen Zusammenfassen des Erforschens des antiken Rechts erzielt (45–52). J. B. Ward-Perkins hat in seinem Vortrag ein mächtiges Gebiet charakterisiert, das sich nicht leicht organisieren läßt, weil seine Entwicklung besonders dynamisch ist: «The International Union of Institutes of Archaeology, History and History of Art in Rome and The International Association for Classical Archaeology» (53–59). Die Hauptprobleme stecken hier sowohl in der außerordentlichen Intensität der

archäologischen Forschungen, wie auch in der Zweispieltigkeit, ja richtiger: in der Pluralität jener Forschungen, die einerseits die Arbeiten der klassischen Archäologie fortsetzen, und andererseits aus der allgemeinen Archäologie des Altertums als archäologische Forschungen der verschiedenen Provinzen immer mehr verzweigen. Außerdem kann man auch die Arbeiten der exklusiven Institute in Rom und die Forschungen der verschiedenen nationalen Institute nicht leicht zusammenfassen. Man bekam, im Gegensatz zum vorigen, sehr optimistische Nachrichten zu hören durch *J.-P. Darmon* von einer internationalen Organisation zum Erforschen der antiken Mosaiken (61–68), und durch *E. Ettlinger* von einem internationalen Verein zur Erforschung der römischen Keramik (69–70). Diese Organisationen verhältnismäßig jungen Datums entstanden zu einem glücklichen Zeitpunkt des Aufblühens der betreffenden Forschungen; auf diese Weise können die betreffenden Vereine nicht nur Schritt halten mit den aktuellen Forschungen, sondern sie vermögen diese auch zu fördern, und sie sichern für sie die unerläßliche Öffentlichkeit. *Ch. Delvoye* sprach von den aktuellen Problemen der Byzantinologie und machte die Tätigkeit der *Association Internationale des Études Byzantines* bekannt (71–77). *J. Ijsewijn* berichtete von den historischen und praktischen Problemen der neolateinischen Literatur, die sozusagen ein Grenzgebiet der Altertumsforschungen bildet; er vermochte, trotz aller wohlgemeinter Kraftanstrengung, nicht die Hoffnung zu erwecken, daß dieser Fachbereich noch eine vielversprechende Zukunft vor sich hätte (79–84). *L. Delatte* sprach dagegen von dem hoffnungsvollen Einschalten einer Neugeburt unseres Zeitalters in das Studium der klassischen Sprachen unter dem Titel: «Les activités de l'Organisation Internationale pour l'Étude des Langues Anciennes par Ordinateur» (85–89). *Cl. Préaux* erstattete Bericht von der Lage und Tätigkeit der *Union Académique Internationale* (91–100). Dieser Verein, entstanden im Jahre 1919 nach dem ersten Weltkrieg, war das Kind einer einigermaßen ähnlichen historischen Situation, wie diejenige des Geburtsjahres der F.I.E.C. Die Organisation, die heute schon eine beträchtliche Vergangenheit hinter sich hat, wird auch von der UNESCO unterstützt; sie finanziert zahlreiche wichtige internationale Unternehmungen und Veröffentlichungen; doch sie ist von allen ähnlichen Vereinigungen, von denen in Brüssel die Rede war, am meisten heterogen, und ihre Umrisse sind ziemlich verschwommen. Erschwert wird ihre Tätigkeit auch dadurch, daß die Akademien in den einzelnen Ländern der Welt sehr verschiedenartig sind, ja, es unterscheiden sich auch die ihnen vorgesteckten Ziele, und sie beteiligen sich sehr ungleichmäßig an dem genannten Verein; auch die Wissenschaftszweige, die für sie in Betracht kommen, sind sehr verschwommen. Doch hat die U. A. I. sehr gut

ausgebaute Beziehungen zu anderen internationalen Organisationen und zu den Regierungskreisen mancher Länder, und sie ist infolge dieser Tatsache im Besitze bedeutender materieller und organisationsmäßiger Vorteile, wodurch sie auch imstande ist sehr wichtige Unternehmungen zu unterstützen.

Es genügt, die Anzahl jener Vereine zu überblicken, die ihre Vertretungen zur Tagung in Brüssel abgesandt hatten, sich die abwechslungsreiche Art und Aufgaben dieser Vereine zu überlegen, worüber der vorliegende Band den Leser einigermaßen in der Tat orientiert, und schon hat man das beklemmende Gefühl einer für unser Zeitalter typischen Erscheinung, der Überorganisiertheit. Kein Zweifel, die zunehmenden Ausmaße der wissenschaftlichen Arbeit und die Zersplitterung rufen nach Zusammenfassung und Organisation. Aber niemand wird behaupten wollen, als ob die Organisationen und Super-Organisationen vermocht hätten, die dunklen Wolken der Zivilisationskrise vom Himmel unserer Arbeit zu vertreiben. Wobei man auch nicht vergessen darf, daß die Vereine und Super-Vereine immer wieder auch neue Unternehmungen und Aufgaben mit sich bringen, es kommen hier und da nicht nur Überdeckungen vor, sondern auch unerwünschte Überbelastungen der Fachleute.

L. Castiglione

Antiquitas his triginta annis in Bohemoslovacia culta (MCMXLV–MCMCLXXV). Red. L. Varcl. Pragae 1976. 283 p.

In diesem von Prof. L. Varcl redigierten Band gibt die Abteilung für Altertumswissenschaften der Akademie der Wissenschaften der Volksrepublik Tschechoslowakei eine Übersicht von der Arbeit und Ergebnisse auf dem Gebiet der griechisch-römischen Studien. Der tschechische Text (mit einem kurzen lateinischen Auszug) ist folgendermaßen gegliedert: *I. Terrae Bohemicae.* Studia antiqua post annum MCMXLV (13–21). Indagatio antiquitatis his ultimis quinque lustris (22–30). Historia Graeciae antiquae (31–53). Historia Romana (54–80). Linguae Graeca et Latina (81–98). Litterae antiquae (99–111). Philosophia veterum (112–149). Religio et mythologia (150–159). Inscriptiones, papyri, nummi (160–171). Archaeologia classica in terris Bohemicis (172–183). Quaestiones ad memoriam antiquitatis pertinentes (184–196). Opera pervulganda (197–214). Societas philologorum classicorum (215–224). *II. Slovacia.* Pars generalis (227–230). Versiones (231–232). Linguistica et scientiae auxiliares (233–234). Historia litterarum. Philosophia et religio (235–237). Historia et ius Romanum (238). Archaeologia classica (239–241). Memoria antiquitatis in litteris Slovaciae (242–243). Formae cooperandi (244). Opera pervulganda (245–

246). Conclusio (247–270). — Conclusio et prospectus indagacionum ulteriorum (271–273). Conspectus signorum et notarum (274–276).

Alle Kapitel sind mit der zuständigen Bibliographie versehen, womit der Band eine gute Orientierung über dem erörterten Wissenschaftsgebiet leistet.

Spatial Archeology, edited by **D. L. Clarke**, London—New York—San Francisco, Academic Press, 1977. XI + 386 p.

The «New archaeology» — one of the initiators and most eminent representatives of which was the editor of the present volume, who has died early, before finishing this work — is a double-faced phenomenon. As many other products of our age, the age of the so-called «scientific-technical revolution», also the archaeology qualified by the attribute «new» has on the one hand attractive, on the other hand frightening effects on the contemporaries.

It is attractive because it makes the steps, which are anyhow unavoidable, to put archaeology from the domain of humanities among exact sciences. By breaking the wall down between the humanities and exact sciences, all those achievements and methods of mathematics, natural sciences and technics, which could be taken into consideration, one intended to be introduced into archaeological research. Since almost all kinds of exact sciences and instrumental experiments — not to speak about mathematics forming a basis for all these — could be taken into account, the greatness and importance of this venture is beyond doubt.

On the other hand, it is frightening at the same time, because for archaeologists qualified in traditional way it is extraordinarily hard to take this way. It is obvious that simply getting near the subject and forming close connection with it is hard, say nothing of getting acquainted with the methods and scholarship of the numerous exact branches of knowledge. But it is only a subjective standpoint, so it is ephemeral. The younger generation has more and more mathematic-technical qualification and vocation and a well organized scientific cooperation can solve all the problems that the individual productivity could not achieve.

But, in my opinion, there is an other, a less subjective feature of this frightening side of «new archaeology». To be short, it forces such examinational view-points and methods on a human being as a social agent, or more generally on society, on members and features of society, which came into existence for researching and controlling other natural factors, not for researching — and during the researches of — society. So it is not definitely sure, on the contrary in many cases impossible, to apply such view-points and

methods in studying social and historical events — supposing that one wants to learn reality and never carries on sciences for science's sake.

Human society, besides — that as a part of the cosmos — the laws and features valid for the universal but especially for the earthy life also take effects on it, has its own characteristics and laws. These laws not only influences the effects of the other powers and rules, but also surpass them many times. If that had not been so the «scientific-technical revolution» would have never taken place. For the time being it is very hard to foretell *a priori* which method or view-point would lead us to adequate, and which to forced or even unnecessary results (e.g. the experiments of the C14 dating are not excessively encouraging). There is no other way out but to pass through the difficult way what the «scientific-technical revolution» demands from specialists dealing with social sciences, and not forming any judgements unless the correctness or incorrectness of the judgement had been already proved.

Besides its enormous interest this volume gives the impression on the reader that it showed both sides of the new trend. Naturally, the problem raised here is not a new one, not even from the point of view of traditional archaeology and cultural history. The spatial straightening out of social life has already engaged the attention of experts dealing with bygone societies and cultures from many points of view and in various advances. The ambition to get near the problems — up till now they were vindicated only in certain limited respects —, regarding them in general to be independent examinational standpoints carrying out by means and logic of mathematics and exact sciences, is definitely new. Thus the book confronts the reader with a new requirement hard to avoid. This requirement — self-evidently — is that the data, which can inform us about the spatial circumstances and connections of societies — in all fields of archaeology and in every kinds of material under examination — would be processed in an optimally standardized and improved exact method, if possible. The present volume gives us comprehensive information, introduction and suggestion about these data, possible methods and references.

Here we have seven studies representing different standpoints and tendencies and naturally this is due to the excellent *D. L. Clarke*, who, in this posthumous work, spread the ambition to modernize archaeology into a newer direction. In his programmatic — evidently not completely finished — introduction «Spatial Information in Archaeology» (p. 1–32) Clarke himself gives a general information about questions and methods which could present themselves. His ideas are fully clear in the very first sentence: «This essay is an attempt to pull together the implications of several levels of spatial studies outside archaeology

and the momentarily miscellaneous and disconnected archaeological studies involving spatial analysis, at various scales, on diverse material in several different archaeological schools or traditions» (p. 1). Notwithstanding the sharpened style being the result of the conciseness of his train of thought, we may read in the following sentences, it is an incontestable fact that the spatial examination traditionally and also internationally, is one of the most important aspects archaeological researches. It is enough to mention that recording and analysing the spatial situation of the things observed in excavations, the examination of various archaeological observations, types and occurrences in their spreading, and the conclusion drawn from them, or, in a figurative sense, the interpretation of the spatial elements of various cultural products and expressions have inevitably participated for a long time, to a great extent in almost every phases of archaeological researches. The method of the structural analysis of settlements, cemeteries, the territorial examinations of the spread of instruments and types of finds, the possibility of conclusion gained by checking the territorial spread of various elements are not only old in our science but are considered as time-honoured methods. Clarke's paper, and especially the other special studies following it, gives information about the existence of mathematic-statistic and other methods and ways which, for an outside, seem to be highly specialized and advancing usually strange and great claims.

It is Clarke himself, who clears up the idea of spatial archaeology: «Spatial archaeology might be defined as — the retrieval of information from archaeological spatial relationships and the study of the spatial consequences of former hominid activity patterns within and between features and structures and their articulation within sites, site systems and their environments: the study of the flow and integration of activities within and between structures, sites and resource spaces from the micro to the semi-micro and macro scales of aggregation» (p. 9). The starting point is that one is led to several conclusions by special, spatial examination and survey of archaeological finds the more wide and general level, the more detailed are the examinations of this kind and following the steps leading from the micro towards the macro scale. The proposed methods are worded by idioms of first of all logic then mathematics, they cover the critique of some elaborated and published theories. In this Clarke's essay naturally does not aim at completeness, as the rich bibliography joined here also proves it (p. 28–32).

In the second study *P. Dickens* (An Analysis of Historical House-plans: A Study at the Structural Level-Micro, p. 33–45) informs us with the conciseness of mathematical argumentation about geometrical-mathematical permutational method and codes

of examination of the ground-plan system of recent living houses. In this case the essential methodical technique is to disintegrate the buildings' ground-plans to its minimal units and to analyse the linkage systems and permutations of these elements. One of the most lengthy, most interesting studies, but not easy to follow, was written by *R. Fletcher* (Settlement Studies — Micro and Semi-micro-, p. 47–162). Here the survey of the selected material and series of methods of examination which the author suggests to apply, are more comprehensive and requiring more attention. Here the aspect of the theory of proxemics is dominant in the examination of settlements. This gives a fundamental basis and line of train of thoughts to a certain extent determining and prejudging the accepted results. Apart from this feature of — according to my judgement — doubtful value in theory, Fletcher's work is very informative. It demonstrates the possibilities and methods of technical examination developing of the proxemic theory with alternate examples which could be applied without accepting the views of extreme determinism associated with proxemics. After the theoretical introduction the author demonstrates a settlement in Ghana examined and fixed ethnologically in its living context and an archaeological one, i.e. what is already uninhabited (Hopi + Franciscan pueblo in Awatovi) giving the most thoroughly detailed points of the observation, documentation and analysis in both cases. In the case of examining the recent settlement by ethnological methods the fundamental methodical advice is to survey the data as quickly as possible lest the temporary changes would disturb the methodical accuracy of the analysis. On the contrary, in the case of an archaeological object the emphasis is on the historical definition of the various periods and builders of the buildings. Although these methods are interesting and useful the reader cannot get rid of the impression that in both cases it is only an elaborate examination of a fact already known from the first by means of mathematics, geometry, statistics and theory of sets, which never gives us more than what we have already known without such examinations. The other conclusion where we arrive at is such a theoretical one which is automatically included in the fundamental theory of proxemics, i.e. the determinant character of conditioned spatial customs of certain social and cultural groups.

Nevertheless, the final conclusion is very interesting about the applicability of the detail-examinations to other — less known — objects. Actually the point is that each conditioned proxemic behaviour could become decisive for the point of view of the existence of any social units depending on what kind of adaptability that society in question has. If the conditioned proxemic behaviour — which fundamental element of the social integration — is absent the social dis-

integration is probable, on the other hand, if the adherence to conditioning is stronger than the aptitude of accomodating to the changed circumstances, the inflexible society can be destroyed. This conclusion anyhow means the discreditation of determinism and includes a fruitful idea — even if it is not easy to comprehend — this fundamental question of behaviour could be expressed by mathematical formulas.

The next — again a shorter — study was written by *R. Foley* with a fundamentally ecological way of putting a question (*Space and Energy: A Method for Analysing Habitat Value and Utilization in Relation to Archaeological Sites*, p. 163–187). The discussion deals with the absolutely highly important domain of ecology which needs inquiry by all means. Thus it demonstrates the documentary and statistic methods of the necessarily spatial examinations of the fundamental environmental aspect of the social and economic history. Here we find nothing to argue about, but there is a question to present itself, namely: in how many cases could one examine the archaeological facts with such cautious profoundness — especially in cases of examining absolutely old ones, that had dated back to natural circumstances which had already changed since then — what the examples and models presented here would necessitate.

R. A. Raper's study titled: *The Analysis of the Urban Structure of Pompeii: A Sociological Examination of Land Use—Semi-micro* (p. 189–221), is the typical example of the twofoldness mentioned above. It is about an old and typically archaeological case which does not belong to the domain of the customary investigations of «new archaeology» being one of the most well-known objects of Antiquity having the maximum essential proofs. At the same time the author represents that with certain classifications — the investigations concerning Pompeii practically had already comprehended the theoretical establishment of these principles —, with devised, sufficiently tinged, though inevitably stereotyped, systematic subdivision of the town's territory certain measurings can be carried out, and with the aid of them the use of the town's territory according to different social functions and demands could be expressed in number. About this conclusion we must admit that also this result can be made out by rough estimation. Nevertheless, it would be a very useful method in cases applying comparative analysis, when — if it could be possible — different ages, territories or cultures were compared with serial examinations. But where can we find any such — not recent — settlements we have so immense and sure information about, than in the case of Pompeii?

One of the works of cardinal importance of this book is *J. Hodder's* — one of the pioneers' of spatial archaeology — study: *Some New Directions in the*

Spatial Analysis of Archaeological Data at the Regional Scale—Macro (p. 223–351). This is a survey with modern approach to archaeology, especially to the standard topics of prehistory. It is absolutely necessary to call the attention of every specialists dealing with any age or sphere of archaeology to this paper. The problem of the spreading of archaeological cultures and moreover, first of all the analysis of history of settling, stands in the centre of this study. The general direction of the author is rational and taking the middle-course which — according to my judgement — especially can be recommended to adopt for the sake of archaeological progress.

The last work — chronologically also fitting this place is the study titled «*Some Observations in Medieval and Post-medieval Artefact Distributions: A Spatial Model at the Regional Scale—Macro*» (p. 353–381), written by *P. Danks*. The author's examples, thesis and methodical proposals are all the less undisputable because it is about the examination of history of English manufacture, a theme easy to comprehend and common to us.

Summarily: Every archaeologists can make use of reading this volume. It will help to scientifically establish, rectify and render more exact the methods which methodically seem to be insecure, although traditionally can be considered as accepted ones. It also can give relevant information about the existence of certain facts and possibilities. For some experts it will show that they are working not as out-of-date as they might think. But this book gives food for meditation so the lessons of it help to improve the methods and way of thinking of every reader.

L. Castiglione

H. De Meulenaere—P. MacKay: Mendes II. *The Brooklyn Museum and The Institute of Fine Arts of New York University*, edited by E. Swan Hall and B. V. Bothmer. Warminster, Aris and Phillips, 1976. XXII + 243. p. 40 pl.

This book is the second volume but the firstly published one of a series which is qualified for establishing the publications of the American excavations (the excavations of the Institute of Fine Arts of New York University, and those of the Brooklyn Museum) in 1964–1966.

From among the results of the excavations which were interrupted by the events of the Near Eastern war — we hope that it will be kept on soon — nothing is figured in this volume. Here we have that part of a publication of great excavations — nowadays it has already become almost obligatory — which publish the previous researches and the «testimonia» i.e., in this case including the earlier found objects.

In the first — delayed — volume of the series one will receive the full description, topography and cartography of the present situation of the site including the publication of all the previous maps, too. The real results of the excavations are going to be given in the following volumes. The methodical progress and the meticulous accuracy we can already see from this volume, too, is honourable to the highest degree. Since, however, for the time being, — apart from the point mentioned later — the reader does not really get either new data and statements or a full survey of the site itself, it is very difficult to make any comment upon the merits of this work.

The site first of all is a complicated one from the point of view of topography and settlement history. The present-day name of the old Mendes is Tell el Rub'a. Yet the hill named Tell Timai is just neighbouring this tell, where the old Thmuis i.e., the successor-settlement of Mendes, mainly in the Graeco-Roman ages, had existed. Thus scholars followed both sites with equal attention being inseparable from each other.

Nevertheless, the documents published in this volume without the fundamental topographical and cartographical information could not be put to use, alike it is impossible to value the importance of the newer researches without surveying the whole previous material of knowledge. In all probability the change of order took place for serious technical reasons but it never alters the fact that one could only gather exact information if the first volume had been published.

Notwithstanding, the second volume contains a series of fundamental material, without this to use the other parts of the publication would be impossible. After the Bibliography and the Abbreviations (p. XVII–XXI) there follows the collection of the Greek and Latin texts belonging to the most fundamental sources (H. De Meulenaere, 1–4), the insignificant Coptic sources (id. 5), then the translation of the important Arabic sources (P. MacKay, 6–13). After this follows the collection — occupying the greatest part of the volume — of the modern researches and literature on the site. This was always an obligatory task in publishing any excavation but the method used here — not standing as a unique one nowadays — is very interesting and gives food for meditation. The editors of the book cited *word by word, moreover mostly in facsimile* all the texts of travellers and archaeologists of Mendes issued in print from the 18th century to this day. From among these there is not a single one speaking about excavation in the modern sense of the word, only about visits — unhappily too common in the history of Egyptian archaeology — linked with surveys or searchings after works of art. To collect these texts means an undisputable advantage for everybody who is intended to deal with Mendes, and

especially for the organizers of the publication of excavations or of following excavations.

And yet there arises a problem: where could the extensive spread of this method lead us to? With such a method to carry on the scientific publishing — immensely increased anyway — is quite impossible. It is highly improbable that we have already reached the point when the texts of scholars lived in the last century or in the previous decades should be judged by the same way as the ancient sources. And if it would be so (the situation of world's publishing and libraries would be such happy) it is strongly questionable to what extent should the mechanical copying and co-ordinating of any kind of material, referring to the same subject, be considered as a scientific activity. It is obvious that it would be vindicated if somebody, on the basis of studying and elaborating these documents, settle and briefly publish the justifiable facts and conclusions. This is the scientific work, anything else is but a preliminary study. In order to express it more sharply, this method (taken as a whole) is only a stage of transition on the way towards the computerized data storage and information searching, which, as making for time, bridges over the gap standing between the possible technical methods and the realization of them.

After all, almost the same is true in the case of the archaeological find-repertory at the end of the volume, which records the catalogue of the previous finds coming to light in the territory of Mendes with the chief data, bibliography, photos, but unfortunately one looks on the plates for just the unpublished objects in vain. But the list of objects, never collected up till now, and the material of the plates, put beside each other, after all positively helps the specialists for further researches.

The only part of the volume which comprehends original and genuine scientific work is the three chapters by H. De Meulenaere: «History of the Town (Pharaonic Sources)» (p. 172–177), «Cults and Priesthoods of the Mendesian Nome» (p. 178–181), and «Ancient Egyptian Personal Names Associated with Mendes» (p. 182–187). These few pages give an interesting up-to-date body of knowledge to the readers of the volume recompensing them for the disappointment caused by the previous 150 pages. It is to be hoped that the topographical volume of fundamental informative value and the publication discussing the excavations are going to be published in a short time, and all the more, we hope that the regrettably broken off excavations also will go on.

In the light of the things mentioned above it would be strange to add something to the historical lessons — not yet drawn — of the Mendes researches. It seems to be sure that this town had an importance first of all in the Late Period, and preserved that also in the Graeco-Roman times to a certain extent. If the

excavations could give us valuable information about the earlier periods of the site, it would mean a considerable help concerning the little-known history of the Egyptian Delta.

L. Castiglione

M. I. Finley ed.: *Atlas of Classical Archeology*. London, Chatto and Windus, 1977. 256 p., with numerous photos, maps and drawings in the text.

M. I. Finley, the excellent professor in Cambridge this time also surprised the researchers and enthusiasts of Classical Antiquity with a novelty which was full of witty ideas and solutions giving satisfaction to any modern reader.

Naturally, this book is not without any forerunners. Its theme and methods of demonstration are similar to those of the work in great format titled: «Atlas of the Classical World» edited by A. A. M. van der Heyden and H. H. Scullard, published in 1959. While that work of great format was the mixture of traditional historical maps, selected photos collected in chronological order demonstrating the certain aspects of life, in the recently published volume of a smaller format, so more easy to conduct, edited by Mr. Finley, a totally original method is applied. The aim and level of communicating information is similar; to give a chartographic-archaeological picture about the Graeco-Roman world with such a text and bibliography which embeds the presented illustrations in a larger historical connection.

One of *Finley's* innovations was that he entrusted the work to write all the chapters and to collect the pictures to certain authors being competent in the subject. Moreover, the survey is not based on chronology, but starting from the fact, that the development of the ancient world was an extremely uneven one, and their parts very much differing from each other, certain territories were chosen as the topics of the chapters. Doing so, Finley was forced to start from the period of the Roman Empire, the greatest territorial unit of the classical world. Being not ashamed of the apparent manifestation of patriotism, starting from Britain he went eastward, enumerated the greater territorial units of the Antique World, to Syria and to some places lying to east of that, and got the present day territory of Afghanistan.

The frames of the chapters, in the long run, are determined by the fundamentals of the last, the Roman situation, but also the whole past was also paid attention to. So the following structure has come to light: *M. I. Finley*: Introduction (p. 10–16). *A. L. Rivet*: Roman Britain (p. 18–39). *J. J. Wilkes*: The Roman Rhine-Danube Frontier (p. 40–49). *P. MacKendrick*: Provence (p. 50–61). *P. Mac-*

Kendrick: The Iberian Peninsula (p. 62–65). *C. R. Whittaker*: North Africa (p. 66–79). *M. I. Finley*: Sicily (p. 80–95). *G. D. B. Jones*: Italy (p. 86–134). *J. J. Wilkes*: Illyricum, Moesia, Dacia (p. 135–140). *R. M. Cook*: Greece, Macedonia, and Aegean Islands (p. 141–183). *V. Karageorghis*: Cyprus (p. 184–190). *D. M. Pippidi*: The Black Sea (p. 191–197). *M. H. Crawford*: Asia Minor (p. 198–219). *G. M. Bowersock*: Syria-Palestine (p. 220–237). *G. M. Bowersock*: East of Palmyra (p. 238–242). You can find a chronological table, a list of Roman emperors, the Glossary of Graeco-Roman terminology, the generalized models of Greek vase forms, and architectural orders and an Index — first of all containing the geographical names — at the end of the book.

As it is visible, the historical and geographical dimensions are monumental ones, the sizes of chapters are rather small as compared to them. So the experts cannot anticipate any enrichment of their knowledge either from the text or from the illustrations — except for some newer ones, especially some air photographs. And I am also not sure if this book — as it is promised in the editorial preface — could give any greater help for those who visit the places of ancient history than the current guidebooks or those ones what you can buy at the spot.

But there is a point where this volume adds a new thing and a useful help at the same time for experts and non-professionals as well. By way of compensation that it does not give real maps of greater territories, it contains such a collection of the not very detailed, but accurate and clear ground-plans of towns, sites and other objects which — as far as I know — has never been given by any volume of the similar size. Moreover, these detailmaps, maps of towns and ground-plans reflects the results of the most recent researches, at the same time they are made in a homogeneous method by an excellent drawer.

And if you add the selected but the most modern and authoritative works referred to in the bibliography to the unique collection of ground-plans, you can regard this volume having tasteful and first-rate photos, to have a place also in special libraries of archaeology.

L. Castiglione

J. G. Pedley: *Greek Sculpture of the Archaic Period: The Island Workshops*. Mainz, Verlag Philipp von Zabern, 1976, 69 p., 47 pl.

In his barely sixty-page study J. G. Pedley examines how the sculptors, working in the most important centres of the Greek Archipelago — Naxos, Paros, Samos — had approached to the sculptural problems of the archaic period. This intention well

suits to those attempts in recent studies as to isolate the regional schools of Greek sculpture, and it breaks off, at the same time, with the idea of G. Richter — highly respected by the author himself — the uniform development of the archaic sculpture in the different areas of the Greek World. The difference of the two ideas, on the other hand, has clearly been demonstrated by the first chapter, defining the terms «school» and «workshop» and dealing with the criteria of differentiation between them (i.e. signatures and dedicatory inscriptions; provenance; sort of marbles; historical probability).

The classification of the Naxian, Parian and Samian works (chapter 2–4) are built on the criteria outlined here in the first chapter, which gives a firm basis to the recognition of the regional characteristics. Then attributions may be sought on the basis of a distinct and recognisable style, enriching the picture about the activities of the island workshops.

Finally, the last part of the 4th chapter outlining the difference between the Samian and Milesian approaches to sculptural problems, puts an end to the short analysis.

Pedley's work was published in a period when the examinations of the history and the distinct styles of regional workshops in the study of the archaic Greek sculpture, have come into prominence. It was J. Ducat, who distinguishing the Naxian and Parian styles gained merits with his treatment of the archaic material from Ptoion (Les kouroi de Ptoion, 267 ff. — frequently referred to by Pedley too), and in his previous works (cf. Bruneau-Ducat: *Guide de Délos*, Paris 1965, 39 ff.). However, the author could not have taken into consideration the results of the monography of the archaic sculptures found on Samos (Br. Freyer-Schauenburg, *Samos XI*. Bonn 1974), it is quite uncomprehensible, why he has left the work of K. Tuchelt (*Die archaischen Skulpturen von Didyma*, *Istanbuler Forschungen* Vol. 27. Berlin, 1970, 174 ff.) without mention. This study deals with the relationship among the sculptors of Miletos and Samos.

Naturally — considering the works mentioned here — in the given scale one could have given only a selected summary about the activities of the island workshops. (The best example to demonstrate the proportions is offered by the Samian material: with regard to the 23 pieces treated by Pedley, there stand 137 items in the catalogue of the 11th volume of the Samos publication). The same is true for the possible attributions: the material ready for monographic elaboration is far more numerous than that in this volume. (Let us take here only two characteristic examples to illustrate what important pieces are left out from this analysis: the kore from Ayios Joannis Pendis: D. Lazaridis, *AAA* 1, 1968, p. 34, Fig. 3.; the statue of a draped kouros in the Louvre: P. Devambez, *RA* 1966, 195 ff.)

So far we have not yet referred to the material of the Ionic small sculpture — barely praised by Pedley — which however has proved to be valuable, in completing the large scale statuary when distinguishing the regional styles — according to recent studies in the field (cf. F. Croissant, in: *Études Delphiques*, BCH IV. Suppl. 377 ff.).

Namely, we can point out that Pedley's examinations must be carried out more extensively, considering that the final results will be evidence instead of hypothesis. We would like to emphasize this if, basically, we agree upon the most important conclusions of the author. The necessity to pursue researches on these problems is also stressed by those parts in the book raising doubts: e.g. the dating of the Nikandre kore from Delos (about 625 B.C.) needs a more detailed argumentation. The proofs are also missing for the author's view — contradicting that of N. Himmelmann-Wildschütz (*MarbWPr* 1962, from p. 13) — that the recumbent figure of the Samian Geneleos-group is not a male, but — according to earlier interpretations — a female figure.

Disregarding further comments we would like to state however, that Pedley's richly illustrated work belongs to the modern trend of the study of archaic Greek sculpture and so it means a useful step towards further progress.

M. Szabó

S. Lattimore: The Marine Thiasos in Greek Sculpture Monumenta Archaeologica Vol. 3. The Institute of Archaeology, The University of California, Los Angeles and The Archaeological Institute of America. Los Angeles, University of California, 1976. 81 p. XXXI. pl.

The author sets the aim to interpret the passage of Pliny, N. H. XXXVI 26 and to support it by means of archaeology and history of art. This topic is one of the much discussed problems of classical archaeology.

Pliny speaks about «the most esteemed», «wonderful» work of Scopas which «practically demanded a whole life-work», being a plastic group, where beside Poseidon, Thetis and Achilles lots of mythical marine creatures were visible.

Lattimore considered Scopas's authorship as the cardinal point of the passage and first of all he made every effort to solve whether the work, mentioned by Pliny, could be co-ordinated with our knowledge concerning Scopas — in Lattimore's case it is naturally the «great» Scopas. The first chapter, dealing with the career and style of Scopas, is qualified to substantiate this investigation (p. 1–12). This chapter — although its brevity is out of all relation to the significance of the master — from the point of view of the proposed

question contains all the necessary information as regards the extraordinarily scanty authentic evidence referring to Scopas. According to Lattimore, the great master's works — still existent — (Tegea), and the information referring to him do not preclude the possibility that he was the sculptor of the group mentioned by Pliny, because elaborating new, uncommon themes being specific if compared to the tradition, was a characteristic feature of his oeuvre, and his style was not stiffly identical but empowered him to move on a presumably wide formal range. This last remark, although it is without any material proof, seems to be peculiar in the light of the fact, that Pliny did not utter a word about the style of the already mentioned marine thiasos, and there has nothing remained from the work itself unless one brings it into close connection with the Munich relief.

It really turns out from the second chapter (p. 13–27) that how irresolvably Lattimore contradicted himself, when he had aprioristically interpreted this place of Pliny so that it inevitably referred to the sculptural group of the great Scopas which was carried into Rome. Here the author expresses his view that the group what Pliny had seen in the delubrum of Gnaeus Domitius in the neighbourhood of the Circus Flaminius on no account — also not in part — could have been identical with the marine thiasos of the so-called ara Domitiani, but only it could have been a monumental sculptural group exclusively carved from marble. Originally Scopas had made it as a pedimental sculpture for a temple and it was only the Romans who, taken it out of its original place, put that on a base *in front of* the temple under discussion.

So the author is forced to confront his views with the extremely subtle modern theories — especially considerably increased in numbers recently — about the reliefs of the «ara Domitiani». But he seems to leave them entirely out of consideration especially the very interesting thesis of F. Coarelli who convincingly developed and by topographical and excavational observations and archival researches made Castignoli's earlier results almost undoubtful. Lattimore is not in the least earnest about the school of modern Italian researchers which, approaching this question in many respects, got to the point that the group mentioned by Pliny was that of the younger Scopas, working at the end of the 2nd century B. C. or at the beginning of the 1st century B. C., and this work was identical, or was in the closest contact, with the Munich-Paris friezes exactly localizable nowadays. Lattimore also refuses to admit that these reliefs discovered in their original places and built only secondarily into the wall of a palace had belonged to the base of Scopas's sculptural group, because the base covered by them could not have been large enough for this gigantic creation.

After, in examining the concrete historical references concerning the passage of Pliny and the Roman relics associable to that, the author came to a standstill and he starts the whole examination again, in order to reveal the parallels of the supposed Scopas statuary group and also all the works of Greek sculpture which suits his aim.

And this is the really valuable part of the book because we have no any other monography dealing with this subject. These two chapters of the book: III. The Marine Thiasos in Greek Art (p. 28–49), IV. The Motifs of the Marine Thiasos in Greek Sculpture (p. 50–78) deal with a matter being not elaborated yet. It could be a long-needed monography if it included all genres and branches of art, and gave suitable find-catalogue and ample illustrative material. But in this recent form — without the small objects — the author only gets to a point where he renders his hypothesis probable and makes the first step towards working out the thesis. The result of his investigation is that as against the experiences up till now, the elements of the marine thiasos can already be found Greek sculpture from the 6th century B. C. but especially from 5th century B. C. on, so this theme and compositional convention, developed and flourished in the Hellenistic art, *could represent itself* in the 4th century B. C., at the time of Scopas's activity.

From the point of view of the fundamental problem Lattimore only attained as far as to preserve the possibility of associating Pliny's passage with Scopas maior. But since doing so, he made a preliminary investigation inexecuted up till now searching for representations of marine goods and monster — becoming typical as those of the marine thiasos — in Greek sculpture and emphatically drew the attention to the mythical marine figures — presumably demonstrable in the eastern pedimental group of the Parthenon he extended our knowledge regarding the iconography of Greek sculpture. He raised new issues and possibilities which could help the experts to obtain better results in the following elaboration of the problem based on a more complete material collection. His thought-provoking sentence in connection with the Parthenon figures indicating the eminent naval interests of Athens and the Attic domicile of Scopas, emphasizes that in the sculptural representations of the marine beings the role of Athenian artists should be taken for granted.

But in the fundamental problem Lattimore's results — according to my judgements — are negative or fruitless. The results of the researches concerning the Roman historical connections of the Munich relief are far more firm than with any apologetic argumentation anybody could make them shake. One hardly can find any single datum or example that the Romans displacing the pedimental sculptural group of a Greek temple from its original place set it up in an other

way or function as a whole in the beginning of the 1st century B. C. or especially at the end of the 2nd century. It is a fantastic hypothesis that the marble figures of an eastern Greek temple's pediment would be erected in front of one of the temples of relatively small size in Campus Martius.

Lattimore does not give any concrete refutations regarding the theories, being supported by an immensely great epigraphical, literary and archaeological sources, which rendered the Roman activity of Scopas minor probable among the masters of a Hellenistic sculptural school. Eventually, it is unacceptable methodically that the author simply excludes the concrete finds and data from the discussion of the problem being in the closest connection with the Pliny passage which served as the point of departure.

Summarily, it seems that here we have an inconsiderate and not properly reasoned work. A hastily executed work made because of the insolvability of a question — Scopas's authorship — compelled the author to do it, is not enough in itself to publish it in a book-form under a title which promises more than the real contents of the work is able to give. To make a monographical examination of the whole iconography of the marine gods and beings respectively that of the marine thiasos would be an important task to execute as well to solve completely this problem in Greek sculpture. That kind of work would mean a great help for all experts who put the passage of Pliny in question, listing the works of art in Rome, and the remains of the art of the Roman Republic to a critical test.

L. Castiglione

Demetrias. I. Die deutschen archäologischen Forschungen in Thessalien, veröffentlicht von J. Milošević und D. Theocharis. Mit Beiträgen von A. Giovannini, Ch. Habicht, P. Marzoff usw. Beiträge zur Ur- und Frühgeschichtlichen Archäologie des Mittelmeer-Kulturräume, Band 12. Bonn, R. Habelt Verlag, 1976. 225 S., I—XLIV und 1—46 Taf., V Plane.

Demetrios Poliorketes errichtete kurz nach dem Jahre 294 v. u. Z. am Ufer der heutigen Bucht Pagasetikos Kolpos die neue Hauptstadt des makedonischen Reiches, die berufen war, den alten makedonischen Königssitz, Pella, abzulösen. Die Stelle und der Name von Demetrias — es wurde nach seinem Begründer benannt — gerieten im Laufe des Mittelalters völlig in Vergessenheit, lange Zeit war es nur Gegenstand meist irrtümlicher Vermutungen. Aus diesem Grunde hat die moderne Forschung, hauptsächlich die unmittelbar interessierte klassische Archäologie, beinahe bis zu unseren Tagen die Bedeutung und die vermutlichen Überreste der einstigen makedonischen Hauptstadt ziemlich herabschätzend

behandelt. Und dies, obwohl die Stadt Demetrias — obschon das neu gegründete makedonische Königreich kaum 150 Jahre bestand — hinsichtlich der Länge ihrer Schutzmauer, der Größe des von ihr eingenommenen Territoriums, des Glanzes ihrer Bauten und vermutlich hinsichtlich der Zahl ihrer Einwohner nicht hinter den Hauptstädten anderer hellenistischer Großmächte zurückblieb. Es gab jedoch einen wesentlichen Unterschied im weiteren Schicksal dieser Hauptstädte. Während die meisten hellenistischen Königszentren in der Römerzeit in irgendeiner Form, in demselben Gebiet oder mit geringer geographischer Abweichung, später auf dem Territorium der Nachfolgerstaaten und sogar meist bis zum heutigen Tage weitergelebt haben und weiterleben und ihre Bedeutung sowie ihre Denkmäler bewahrt haben, blieb nur in einem Teil der Stadt Demetrias eine kurzlebige byzantinische Siedlung aufrechterhalten, und zum Schluß geriet sogar die Erinnerung an die einstige Metropole in Vergessenheit. Eben deshalb ist die Arbeit, die V. Milošević — ein ausgezeichnete Forscher der prähistorischen Fundorte der Umgebung — mit seinen griechischen Kollegen und dem Deutschen Archäologischen Institut in Athen im Interesse der Wiederaufnahme und der Forcierung der früheren, jedoch sporadischen Forschungen geleistet hat, von besonderer Bedeutung. Mit der Aktion mußte man sich nicht nur aus wissenschaftlichem Interesse, sondern auch wegen der Gefahr, daß das Gebiet bald bebaut wird, beeilen. Die Ausgrabungen wurden unter Teilnahme von zahlreichen westdeutschen und griechischen Fachleuten vom Herbst 1967 bis zum Sommer 1974 durchgeführt, als die Arbeit wegen der innenpolitischen Veränderungen in Griechenland abgebrochen werden mußte. In diesen Band wird über die Ergebnisse der sechsjährigen Geländearbeit Rechenschaft abgelegt. Da es sich um eine unerwartet unterbrochene, im Vergleich zu den ursprünglichen Plänen unvollständige Arbeit handelt, die jedoch mit einer kollektiven Methode und mit einem verhältnismäßig vielzähligen, gut organisierten und ausgezeichneten Forscherteam durchgeführt wurde, wählte der Leiter der Grabung für die Publikation eine besondere Gattung, die einen Übergang zwischen dem Vorbericht und einem Studienband bildet. Die Wahl dieser Gattung sowie die Methode und das Niveau der redaktionellen Arbeit gelten im Hinblick auf den Charakter und den Stand der Forschungen als ausgezeichnet. Da es jedoch auf solche Weise noch nicht möglich war, dem Leser über Demetrias als Ganzes — historisch, territorial und aus verschiedenen archäologischen Gesichtspunkten — ein Gesamtbild zu vermitteln, kann dieser Bericht auch nichts anderes bieten, als die knappe Zusammenfassung der in Band erfaßten Studien.

Die Einleitung über die Forschungen und der Band (mit der Bibliographie der früher erschienenen

Berichte) wurde vom Grabungsleiter *V. Milojević* verfaßt (1–4). Die allgemeine Übersicht und die für alles Weitere unentbehrlichen topographischen Informationen stammen von *P. Marzloff*: Zur Stadtanlage von Demetrias (5–16).

Aus Plan I., dem wichtigsten Dokument der Veranschaulichung, ist gleich ersichtlich, daß die Forschung nur einige Punkte der Stadt erfaßte, die mit einer Stadtmauer, von etwa 8,25 km Länge umgeben war. Die wichtigsten zentralen Bauten wurden jedoch bereits erschlossen. Diese Forschungen werden in den nächsten zwei Kapiteln von Marzloff näher erläutert und ganz gründlich beschrieben. Die Untersuchungen auf Höhe 33 («Anaktoron»-Hügel) (17–45) und Untersuchungen auf der «Heiligen Agora» (47–58), sind zugleich ausführliche Publikationen über die zwei wichtigsten Ausgrabungskampagnen. Von *I. Beyer*, *V. von Graeve* und *U. Sinn* stammen die zwei ausführlichsten, das Gerüst des Bandes bildenden Ausgrabungsberichte, «Grabung am Anaktoron von Demetrias 1970» (59–74) und «Bericht über die Grabung am Palast 1971» (75–143). Bei der Abfassung der letzteren Studie wirkten auch *B. Gossel*, *F. Henninger* und *D. Hertel* mit. Beide Publikationen gelten mit der Aufzählung aller Kleinfunde als vollständige Beschreibungen der zweijährigen Erschließungen im wichtigsten Gebäude von Demetrias, dem sog. Anaktoron-Palast. Selbstverständlich verdienen die publizierten Ergebnisse, trotz des verhältnismäßigen Anfangsstadiums der Forschungen, sehr große Aufmerksamkeit. In unseren Tagen steigt nicht nur das Interesse für Makedonien, sondern auch die Zahl dort freigelegter architektonischer Denkmäler und Kleinfunde nimmt immer mehr zu. Es stellt sich immer klarer heraus, daß Makedonien in der hellenistischen Zeit nicht nur als militärisches Sprungbrett für die weltweite Kulturmission der Griechen gedient hat, sondern daß es während seiner Unabhängigkeit ein viel bedeutenderes Zentrum aller Kulturzweige war, als früher angenommen, darunter besonders ein Zentrum der Architektur, der architektonischen Dekoration und nicht zuletzt des die Luxusansprüche befriedigenden Handwerks. Die regelmäßige Struktur der Stadt Demetrias, das große Gebäude des Königspalastes, das ein riesiges Peristyl umfaßte und mit Eckrisaliten versehen war, sind in dieser Hinsicht ebenso wichtig, wie die zahlreichen hellenistischen Keramik-Fragmente, darunter die Scherben des «Homerischen-Bechers», von dem man immer stärker annehmen kann, daß sie von makedonischem und nicht böotischem Ursprung sind. Der Darlegung der Ausgrabungen im Palastviertel folgen einige Spezialuntersuchungen. *V. von Graeve* weist aufgrund einer ausführlichen Analyse den Mysteriencharakter eines Atargatis gewidmeten Weihreliefs nach (145–156). *Chr. Habicht* veröffentlicht drei wichtige hellenistische Inschriften, bzw. analysiert sie ausführlich: «Eine

hellenistische Urkunde aus Larisa» (157–174), «Ambrakia und der Thessalische Bund zur Zeit des Perserkrieges» (175–180), «Hellenistische Gymnasiarchenliste aus Pherai» (181–198), es wird außerdem auch ein in Demetrias gefundenes Grabepigramm wiedergegeben (199–203). Der Band wird von einer epigraphischen Studie von *A. Giovannini* abgeschlossen: Ein Beschluß der Peparethier für Richter aus Larisa (205–219). Die einwandfreien Fotos und graphischen Tafeln, welche die publizierten und behandelten Freilegungsobjekte und Funde in ihrer Gesamtheit darstellen sowie die der Übersichtskarte der Stadt entsprechenden Grundrisse, Schnitte und Maßzeichnungen, die die Erforschung des Palastes dokumentieren, bilden eine Illustration, die dem in jeder Hinsicht Neues bietenden Band ebenbürtig ist.

L. Castiglione

A. Van Heck: *Breviarium Urbis Romae Antiquae*. Leiden–Roma, E. J. Brill–B. Bretschneider, 1977. 599 p., mehrere Kartenskizzen.

Verfasser wollte mit dem kleinen Bändchen in Taschenbuch-Format, auf Bibeldruck-Papier und mit schöner Typographie hergestellt, ein neues Hilfsmittel in die Hände derjenigen geben, die auf ihrer Pilgerfahrt in die Ewige Stadt sich in Roms antike Geschichte mehr zu vertiefen wünschen. Der Band ist kein gewöhnlicher Führer für Touristen, und er wendet sich auch nicht an die Durchschnittsmasse, sondern an solche, die sich schon eine gewisse Latein-Bildung erworben hatten. Dies ist nicht nur darum so, weil – abgesehen von der französisch und englisch vorausgeschickten Einleitung – der übrige Text des Verfassers, der den Gegenstand behandelt, lateinisch geschrieben ist, sondern vor allem deswegen, weil das ganze Buch vorwiegend aus solchen, antiken Werken entnommenen, lateinischen Zitaten zusammengestellt ist, die sich an Roms Bezirke und Bauten anknüpfen. Diese antiken Zitate sind mit kurzen Kommentaren versehen. Die beigelegten Stadtkarten und Grundrisse, die den Leser im Raum orientieren, berücksichtigen nur die antiken Bauten. Der Fachmann findet natürlich dieselben Autoren-Stellen und Inschriften auch im klassischen topographischen Lexikon von *Platner* und *Ashby*, und ebenso wörtlich wiederabgedruckt in den bezüglichen Bänden der *Fontes* von *Lugli*. Doch wird der Spaziergänger in der Stadt diese Hilfswerke an Ort und Stelle kaum nachschlagen können. Es ist auch kaum zu denken, daß jemand auf einem Ruinenfeld, oder vor einem Monument stehend die nötigen Textausgaben sogleich in die Hand nehmen könnte. Man kann also getrost behaupten, daß Van Heck auch trotz der unübersehbar großen Fülle der Rom-Literatur hat etwas neues und unentbehrliches bieten können.

Man bekommt vor allem eine kleine Sammlung von Textstellen über die Stadt im allgemeinen. Die Textstellen sind in der chronologischen Reihenfolge vom Roms Geschichte und Baugeschichte zusammengestellt, und sie illustrieren auf diese Weise auch den Verlauf der Stadtentwicklung. Dann werden die 14 Regionen in ihrer antiken Reihenfolge behandelt. Jedes Kapitel beginnt mit einer Teilkarte der antiken Bauten in der betreffenden Region. Nach einer kurzen Einleitung kommen, topographisch geordnet, die wichtigsten Texte aus der lateinischen Literatur und aus den Inschriften. Den Überblick erleichtert ein alphabetischer Index und am Ende des Bändchens eine Kartenskizze der Regionen-Einteilung. Derjenige also, der neben dem üblichen Führer auch noch mit diesem schönen Bändchen in der Tasche die antiken Ruinen und Bezirke der Ewigen Stadt besichtigt, wird an Ort und Stelle jene lateinischen Texte lesen können, die die Jahrtausende alten Ruinen, oder auch jene Überreste, die durch spätere Bauten heute schon verdeckt sind, authentisch wiederbeleben.

Das Bändchen ist jedoch — wohl mit Absicht — bis zu einem gewissen Grade einseitig. Es enthält nämlich gar keine griechischen Texte. Diesen Mangel entschuldigt nicht bloß die Tatsache, daß die bezüglichen lateinischen Texte meistens wichtiger und reichhaltiger sind. Auch dies hätte schon in sich zu einer anthologie-artigen Auswahl gezwungen. Aber heutzutage bringt, leider, auch schon eine latein-sprachige Ausgabe notwendigerweise und von vornherein eine gewisse Exklusivität mit sich. Bedauerlicherweise beschränkt das moderne Leben die Kenntnis der klassischen Sprachen auf einen Kreis, der von Tag zu Tag kleiner wird. Darf man unter solchen Umständen dem Verfasser vorwerfen, daß er in seine kleine Sammlung nur lateinische Texte aufgenommen hat?

Anerkennung und Dankbarkeit gebührt sowohl dem Verfasser, wie auch dem Verleger für das schöne und nützliche Bändchen, und nicht zuletzt für die exquisite Ausstellung.

L. Castiglione

A. Bernand: Pan du désert. Leiden, E. J. Brill, 1977. 308 p. 71 pl.

L'auteur de ce volume — non comptant cette œuvre — jusqu'ici avait publié en six tomes les résultats de ses recherches concernant l'histoire et l'épigraphie de l'Égypte de l'âge grec et romain. Non comptant le volume écrit sur l'Alexandrie qui s'adresse au public plus large, toutes ses œuvres ont une importance fondamentale au point de vue de la recherche de l'Égypte gréco-romain. L'œuvre monumentale sur les

sources textuelles concernant le Delta qui jusqu'ici ne contenait que le Delta occidental on peut dire c'est une œuvre sans antécédente. On avait déjà beaucoup écrit sur les inscriptions qui couvrent le Colosse de Memnon mais justement à cause de cela était du plus haut intérêt et très actuel la publication moderne de ces inscriptions, une publication moderne qui contient tous les résultats connus de nos jours, avec critique. Le commencement de l'édition des inscriptions grecques de Philae (le premier volume contient les inscriptions ptolémaïques) était un devoir non moins actuel et nécessaire aussi. Quant à les deux volumes (De Koptos à Kosseir et Le Paneion d'El-Kanaïs) qui avaient le but d'éditer régulièrement les inscriptions grecques et latines creusées sur les grottes du grand plateau désertique ou sur les édifices de ce plateau s'étendant à l'Est de la vallée du Nil. L'importance de ces deux volumes nous ne pouvons exprimer qu'en superlatif. C'est connu que la plupart de ces inscriptions publiées dans les deux livres mentionnés ci-dessus étaient déjà en avant connue et publiée par les voyageurs et chercheurs de l'esprit entreprenant qui avaient risqué d'aller à ce pays inamical et dangereux. A. Bernand avait parcouru soi-même les deux lieux en question et leur entourage et non seulement contrôlait, corrigeait les inscriptions déjà connues mais en trouvait beaucoup de nouvelles qu'il documentait authentiquement. L'édition de ces textes fait par lui, son complètement, sa traduction et son commentaire bien approfondie, rend surplus par suite l'utilisation des anciennes éditions surannées et répandues, de plus les livres de Bernand sont les œuvres manuelles fondamentales de ces territoires en question à l'époque gréco-romaine. Pour cela nous nous rangeons de toute façon à la préface de ce volume apparu dernièrement qui non seulement apologétiquement mais plutôt affronte avec un refus assez ironique aux remarques de L. Robert, récepteur des œuvres de Bernand dont les remarques étaient fréquemment fausses ou tout simplement raisonnables. Vraiment on doit sourire quand nous voyons que quelqu'un qui ne connaît pas profondément les aspects géographiques, historiques, culturels et archéologiques du territoire en question, critique avec des remarques méprisantes — auprès de son bureau — les éditions textuelles qui sont parues après des recherches bien difficiles durant pendant des semaines, des mois dans les Wadis désertiques meurtriers. La seule accusation de Robert qui est vrai en soi-même, c'est que Bernand n'économise pas de textes commentaires et il publie toutes les données et connaissances qu'il pense importantes, comme il tient compte et il cite les œuvres de ses précurseurs. Mais Bernand a raison quand il dit que cette précision rend facile le travail des collègues de telle façon comme les bavardages des commentateurs et des critiques fait le travail difficile. Celui qui était autrefois en Égypte, surtout

dans la partie désertique de ce pays et celui qui avait une seule fois essayé de connaître les faits et la substance de la littérature d'une question, il n'a pas peur d'aucune dimension quand il s'agit de la totalité garantie des sources, réunies méthodiquement avec un esprit conséquent exemplaire y comprise la documentation illustrative complète, la collection des problèmes, de la littérature et des sources et même les interprétations. C'est pour cela que nous jouïssons de cette oeuvre en question qui — avec un titre trop étroit — en réalité publiée et commentée toutes les inscriptions grecques et latines trouvées dans le désert oriental, les inscriptions qui n'étaient pas publiées dans les deux ouvrages précédents et que Bernard ne pouvait pas connaître à cause de l'autopsie car ces inscriptions restaient à leur place originelle et ces lieux ne pouvaient pas être approchable à cause de la tension de guerre du Proche-Orient. Le nom de Pan ne se trouve pas par hasard dans le titre de l'oeuvre puisque la plupart des inscriptions du désert oriental sont consacrées à Pan qui est le pendant grec du dieu ancestral égyptien de Min. En connaissant tout cela nous trouvons des explications concernant la personnalité, l'importance et le rôle dans l'histoire de la religion de Pan-Min. Mais Bernard ne tient pas limitation ni le rôle patronal du dieu, ni le titre de son oeuvre car son but et son résultat était de publier toutes les inscriptions vues, notées, publiées récemment, c'est-à-dire publier toutes les inscriptions qu'on peut atteindre de n'importe quelle façon. La circonstance que Bernard n'avait pas l'occasion d'étudier en origine la plupart des inscriptions rend un peu plus compliquer le devoir du commentaire. La grande expérience et connaissance de l'auteur dans le problème en question culturel et épigraphique ont donné la possibilité de compléter et souvent de corriger les publications précédentes. Les six chapitres du livre donnent le groupement territorial suivant: I. Bir El-Ain Wadi et les environs. II. Du Kena à Myos Hormos. III. Du Kena à Philotéras. IV. Du Koptos à Bereniké. V. Les inscriptions trouvées dans la vallée du Nil concernant le dieu Pan ou le désert de l'Est. VI. Les inscriptions dont l'origine est inconnue concernant dieu Pan ou le désert de l'Est. Le chapitre synthétique résume les résultats de tous les trois livres au même sujet d'une façon concise. Les concordances et les index solides donnent la possibilité de trouver les détails même les plus petits. Les tableaux bien imprimés qui illustrent presque chaque inscription et sites rendent totale la collection des sources inépuissablement riche que l'auteur donnait avec sa série sur le désert de l'Est de la vallée du Nil, terminée par ce livre-ci. Nous voudrions souligner le mérite de Bernard qu'il avait réuni ces inscriptions en regardant plus loin de l'horizon habituel dans l'épigraphie. Il avait réuni et présenté la totalité des lieux, des édifices et même les événements qui sont en contact avec les inscriptions mentionnées. De telle façon il aidait

tous ceux qui voudraient s'occuper de l'histoire gréco-romaine de ce territoire écarté mais assez important de l'Antiquité.

L. Castiglione

B. Boyaval: Corpus des étiquettes de momies grecques. Villeneuve-d'Ancq, Publications de l'Université de Lille III, 1976. 193 p.

Dans cet ouvrage B. Boyaval a fait les premiers pas pour combler les vides brûlants. En Égypte — surtout en Haute Égypte et en Égypte Centrale à l'époque de l'Empire romain, lorsque l'enterrement de la plupart des habitants a été effectué par la momification venant des traditions pharaoniques et par la manière de la conservation du culte funéraire d'origine des anciennes traditions, à cause du nombre croissant de la couche sociale qui avait possibilité de payer les dépenses d'un ensevelissement moyen, il prenait une forme commerciale. On a chargé de plus en plus les organisations et les personnages s'occupant de l'ensevelissement professionnellement de la momification, de transporter les momies au bord occidental du Nil, mieux dire à la nécropole, de les mettre dans la caverne sépulcrale, d'apporter les offrandes. Ces gens-là avaient une profession sacrée en apparence de faire ces services, mais en réalité ils ne faisaient autre chose qu'ils acquièrent le revenu d'une manière lucrative. Ce sont les étiquettes de momies qui constituent le témoignage le plus typique et le plus massif du mécanisme d'enterrement en outre des textes de papyrus divers. Ces étiquettes ont été fixées sur les corps, avant tout pour qu'on puisse rendre possibles leur identification dans le procès sépulcral «usinier». Dans ce sens la dénomination — étiquette — est parfaitement juste. Les textes écrits aux petits tableaux en bois avec l'encre ou bien parfois par mesure de sécurité plus grande, gravés ne contenaient que le nom de défunt, celui de sa famille, la date de sa mort et occasionnellement les autres données propres à l'identification. Le fait qui n'a pas de but pratique, mais qu'on peut comprendre comme la défense contre les abus typiques dans le commerce sépulcral, c'est ce qu'on a ajouté aux données mentionnées des certaines formules, des noms de dieu ou des représentation de dieu, qui figurent d'habitude sur les pierres tombales. Les étiquettes de momies conservées conformément aux caractéristiques ci-dessus ne fournissent des données que dans une matière assez restreinte. Leur quantité en masse et le caractère incontestable de leur fonction, surtout dans le cas d'un lieu de découverte connu ou d'un texte plus ample, rendent les étiquettes une source très importante sous un certain rapport. Elles signifient la source convenable aux examens en séries et statistiques des rapports religieux, culturels et linguistiques de la société par l'examen

des noms propres de l'Égypte romaine. Elles donnent des renseignements particulièrement important sur les circonstances linguistiques du pays, sur les rapports des langues égyptienne et grecque, sur l'identification des dieux, sur la formation de la langue copte, etc. C'est la publication en corpus qui offre les conditions les plus convenables aux examens en masse et qui manquait jusqu'à nos jours. Il est vrai que SB contient une grande partie des étiquettes, mais un grand nombre des pièces publiées dans des organes peu accessibles souvent a été omis. SB à cause de sa construction désordonnée n'était pas le plus convenable aux examens synoptiques des étiquettes. Ainsi l'initiative de Boyaval a été justifiée au plus haut point, ce que nous devons saluer avec le plus grand plaisir. En même temps nous devons prendre acte ayant de la compréhension mais avec regret, que Boyaval a choisi le chemin le plus court et le plus simple, pour cette raison il considère soi-même son travail comme provisoire. Le tome ne contient rien que le texte de 2195 étiquettes recueillies par Boyaval dans les publications les plus importantes. Le plus souvent les sources ne sont pas les publications de première source, mais les publications secondaires, comme par exemple la source principale, SB aussi. Ainsi concernant la lecture des textes, même à l'égard de la plénitude de la matière ce corpus ne peut pas être équivalent aux corpus contrôlés et pourvus de la critique de texte. Son insuffisance ultérieure consiste dans le fait qu'il ne contient aucun registre, de plus, aucune concordance détaillée, mais tout au début il donne la concordance de quelques publications fondamentales utilisées comme source. Dans le tome les étiquettes cotées sont publiées dans deux grands groupes: les pièces de lieu de découverte inconnu (1–1658) et les pièces de lieu de découverte connu (1659–2179) à cela s'ajoutent encore quelques petits groupes, comme les pièces de lieu de découverte indéterminable, les étiquettes écrites aux «ostraca» et quelques étiquettes «isolées». Aux textes pris dans la transcription on n'a pas ajouté que les datations des publications, l'auteur n'a pas pris la position concernant la datation. Les notes renvoient très économiquement aux quelques publications en outre des sources principales, et aux quelques problèmes, remarques et explications. L'intention de l'auteur était ainsi que les spécialistes ajoutent des remarques, observations complémentaires et corrections au corpus contenant au minimum des données. De notre part, nous pouvons y ajouter un document, c'est l'unique étiquette en grec à Budapest: L. Castiglione: *Acta Antiqua Hung.* 2 (1954.) 73–75, fig. 2. Cette pièce ne se figure pas dans le corpus. Si le processus de l'achèvement et du contrôle est effectué, nous jugerons bon de publier une édition augmentée du corpus, où en outre des textes beaucoup de fac-similés, la critique de texte et la bibliographie complète des pièces, de même que

les registres selon des noms, des lieux, des mots et des dates seront nécessaires.

Nous pensons, tant que ce corpus ne pourra pas être exécuté, le corpus actuel constitue la base fondamentale des examens des étiquettes de momies. Nous tenons pour un fait positif sa préparation et sa publication.

L. Castiglione

G. J. F. Kater-Sibbes and M. J. Vermaseren: *Apis*, III. Inscriptions, Coins and Addenda. Études préliminaires aux religions orientales dans l'empire romain, tome 48me. Leiden, E. J. Brill, 1977. XII + 53 p., XXVIII pl., 2 maps.

We can witness the necessity of a separate *Apis* series within the frame of the *EPRO* series. The date referring to the *Apis* bull's worship, representations and references are very important for all who deals with the formation and spread of the cults of the Alexandrian deities. As I have already mentioned it in my previous review the figure of this sacred animal first of all has an importance from the point of view of the genesis and further history of the Serapis cult. But also the fact that what a reception of the theriomorphic deities of the Egyptian pantheon met in the Graeco-Roman world could not be neglected.

It is a nonsense to underestimate the importance of the corpus of sources concerning *Apis*. But it is not easy to understand why was it necessary to extend the corpus to many volumes. It is highly welcome that the Egyptian and non-Egyptian *Apis* relics — principally because it initiates the Egyptian material into the sphere of researches — are treated separately, but our pleasure is restrained by the fact that we have to use two separate volumes.

The third volume is especially perplexing. It has the length of only a considerable periodical article and the sources, a few inscription, representations on coins given here, and the Addenda belonging to the first two volumes actually could have been put into the previous volumes, without any difficulty. So much the more, it ought to be done so, because the third volume also half-and-half contains material of on the one hand Egyptian, on the other hand non-Egyptian origin.

Since it may not be supposed that the aim was to increase the number of volumes artificially and so to face the colleagues with the difficulties of bookpurchase, the only possibility left open is that this kind of disintegration was set by the pace of the work. If we are to suppose so, it will inevitably come into the reader's mind whether it were not more clever to wait with the publication until the whole material would be put together and publish it only after that, possibly in one, or two volumes at most, according to Egyptian and non-Egyptian material.

As considering the details, there are only some remarks to make

The name «Apis» of the inscription No 1. is not the name of the god but it is a personal name. In inscription No 2. the name «Apis» occurs in an entirely meaningless form grammatically, so the question of correct reading and interpretation presents itself. In the case of inscription No. 6. the name of Apis is given by emendation of the text but it is not really convincing. From among the coins the emissions of the Alexandrian mint would be better to put into the volume of the Egyptian Apis-material.

The separation of the two maps of the spread of the finds does not seem to be reasonable, but to isolate them from the previous maps by all means impede the synoptic attitude to general spatial orientation.

From the Preface we may learn that the fourth volume will deal with the literary sources. That volume is also look forward to, with the hope that after it a summary is going to be taken place where on the basis of the source material catalogised by the previous volumes we can form a historical picture.

L. Castiglione

S. McNally—J. Marasović—T. Marasović: Diocletians' Palace. Part Two. Report on Joint Excavations under the auspices of the Smithsonian Institution, Washington, D.C. and the Yugoslav Institute of International Technical Cooperation, Belgrade. Split, Urbanistički zavod Dalmacije, 1976. 68 p., 33 photographic plates, 28 drawings.

This volume is the second part of the publications of the joint Yugoslav—American archaeological researches carried out by the co-operating parties from 1968- to 1974 with the purpose to investigate some parts of the Diocletian-palace situated in the very centre of the town Split. The first volume — we have published a review on it in this journal — designated the programme and opportunities of the enterprise. The essence of the matter is to investigate the quarters — for a short time left free because of building operations — especially in the southeast corner of the Palace, with excavations including all ages and to certify the building periods and the exact forms of the buildings in the Roman period and in the Middle Ages.

As a basis for the investigations the whole territory of the Palace was exactly surveyed — indicating also the walls of the present-day buildings — and so on the such surveyed territory the situation of every single excavated area and point could be localized in an exact way with the aid of a quadrate network system.

Contrasting with the first volume, this one does not aim at drawing any conclusion from the researches. Its only intention is to give an exact and well-documented publication of the results of the excavations of 1971—1974 (5 sectors and many soundings). We have here a preliminary report on the basis of what the historical conclusions or any other examinations could be executed in any later date. The excavational districts, easy to place them punctually into the synthetic plan, beside the brief descriptive texts are introduced first by a general ground-plan of the arrangement (i.e. an enlarged part of the full ground-plan where determined districts are put in) and by extraordinarily accurate and obvious drawing documentation (ground-plans and sections) analysing the periods of the actual district, further by abundant photographic illustrations. The exactness and consistency of the documentation is perfect.

Since the fellow-authors had carried out their set aim in this way, there is nothing more left but impatiently wait for the historical interpretation of these researches, which were till today the only really modern excavational investigations of the Spalato palace.

There is only one considerable inadequacy one has to mention: the total absence in the publication of the small objects. Up till the time of its substitution specialists, who want to rely on the volumes published up to the present, scarcely state anything more going beyond the foregoing.

L. Castiglione

Kenchreai, Eastern Port of Corinth. Vol. II. Results of Investigations by the University of Chicago and Indiana University for the American School of Classical Studies at Athens. **L. Ibrahim—R. Seranton—R. Brill: The Panels of Opus Sectile in Glass.** Leiden, E. j. Brill, 1976. XXVIII + 275 p., LIV drawings, 231 figures on plates, 2 colour plates (frontispiece), some drawings in the text.

The technically excellently executed excavation of the port of Kenchreai by American archaeologists belonged to the archaeological sensations of the last decades. Before that the Eastern port of Corinth was first of all known from the novel of Apuleius where it had appeared as one of the centres of the Isis cult in Greece (cp. Paus II. 2.2.).

The research of the port, which also meant a trial for underwater archaeology, respectively the isolation of the overflowed buildings and their bringing to the surface by pump-systems, led the experts to discover a non-expected find. It not only makes us familiar with a type of ancient building decoration standing unique up till now and means a further amazing case of preserving finds under the water, but because of

certain elements appearing in the ensemble it can be qualified as an equipment of the Isis cult connected to the Kenchreai shrine. It is easy to understand, though it is not an adequate way methodically, that the find was published as the 2nd volume of the series but before the first volume (topography, architecture) of the publication. After preliminary reports and various informations attracting so much attention we take this final and comprehensive publication of the find in hand with great expectations. With its length and abundance of illustrations it has already shown that it hardly can be accused of the lack of profoundness and elaboration.

The extraordinary thoroughness of the publication — worthy of the find — mostly can be represented by going through the structure of the volume. After the rich bibliography, list of abbreviations, list of illustrations, concordances, etc., the introduction of R. Scranton (p. 1–11) informs us about the general circumstances of discovery, principally already known from the previous reports.

This find turned out from the building-complex on the Southern part of Kenchreai port's western wing. For its history, it is of great importance to know, that a disastrous earthquake had taken place in 21 July 365 in the Peloponnesus when the lower parts of the coast were flooded by the sea.

Ten years after a similar disaster passed off. On the occasion of one of these catastrophes in one of the buildings alongside the coast, consisting of a court decorated with a nymphaeum, a sanctuary attached to it, and a cellar under the shrine—its floor being on the level with the court, — in the cellar and in the court of the building there was a large wall-decoration stored, which had been brought there not long before and being not unpacked yet. This was a carriage consisting of opus sectile panels made of coloured glass-paste, fastened by woodframes and made it into groups. It could have been got to the port only by a maritime transport. The valuable cargo was never used because after the above mentioned earthquake and flood it was already inundated by the sea and during the re-building period of the ruined buildings it was closed under a new floor. After the later disaster it was finally forgotten lying in 1 meter depth under the surface of the sea.

The first pieces of the cargo was found here in the spring of 1964. In very difficult circumstances they were brought to light with a very keen and accurate work precisely recording the position of every single piece and group and their situation and relation to each other. This amazing work made possible to edit the present comprehensive publication more than ten years later than the first finds came to light, after finishing the not less easy but in all point longer process of preservation, analytic examinations and fundamental archaeological elaboration of the find.

Selfevidently, the detailed catalogue, description and analysis of the whole material of this opus sectile transport constitutes the predominant part of the volume. It was done by *Leila Ibrahim* (p. 13–224). After the general observations, circumstances of discovery and the text drawing light precisely to the relation of the systematical arrangement and the original packing (the concordances in the beginning of the volume are added to this), Miss *Ibrahim* gives the catalogue of the glass-panel mosaics in three main chapters.

First we get the discussion of the so-called «Pictorial Panels», within this two groups are separable also having single determinant places in the planned decorative compositions; the one is the «Swamp Scenes», the other the «Marine Panoramas». The first one is a decoration producing the picture of a swampy landscape, the chief part is formed by a row of water-plants situated in front of a background indicating the water, partly above the surface of the soil, peopled by birds, other animals and sometimes figures of human beings. The other one is a frieze giving the panorama of seashore buildings rendering greater dimensions perceptible, showing villas and various kinds of splendid buildings emerging from the region of the water. After these two long and narrow friezes, the so-called «Hieratic Panels» constitute the next group of the decorative plates. There are figures standing on pedestals — hence exalted by ceremonial and a sculpturesque emphasis — in the rectangle-shaped frames, sometimes they are named by descriptions. The persons whose names are given are: Homer, Plato, Theophrast, the persons without any descriptions are figures in costumes of consuls, philosophers with unknown names and winged figures.

The third main group brought together under the name of «Formal Panels» by Miss *Ibrahim* contains such inlaid plates which are constructed from neatly ornamental elements, on the one hand geometrical, on the other hand stylized vegetal ornaments and they may have the function to frame or isolate the figural or descriptive scenes.

Miss *Ibrahim* demonstrates and analyses all the three groups according to a consistently carried out system. After the introduction generally characterizing the group she writes down and reconstructs the certain panels in a detailed and excellently illustrated catalogue, then she collects the parallels known from ancient finds and art, and she attempts to interpret the certain groups on the basis of analogies. The swamp-scenes are definitely joined with Egypt and in all probability they are in the closest relation with the Nile scenes of Egyptian origin. The marine scenes could be embedded into a more wide sphere; they are general characteristics of a definite type of architectural views of the Roman wall-paintings and mosaics well-known and wide-spread from the early

period of the Imperial Age. Their elements also appear in the minor arts to an important degree. The so-called «Hieratic panels» suggest a loftiness undoubtedly coming close to the sacral sphere first of by putting their glorified figures on a pedestal, and provided by the names of great poets and philosophers and also other indeterminated figures, those raised over the average of the human life. It would be hard to discover any definite religious character or precisely the concrete features of certain cults, sects or deities on these plates. The ornamental panels consist of such elements which were spread everywhere in the domain of Roman art, but the technique, to put them together from cutted coloured parts — and it fits in with the whole material —, moreover the stylistic general aspect is not only the peculiarity of the second half of the Imperial period but it is a typical feature of the late Antique Period.

The two shorter studies completing the volume add an important contribution to the interpretation of the published find-group. The scientific studies made and analysed by *R. Brill* imply a lot of such chemical date and analytic results which later on can form a platform for historical consequence but for the time being they did not lead the author to any definite judgement. Regarding the place of origin the examinations first of all refer to Alexandria, but they leave the question of Italy's role open. Now then the circumstances of discovery and the whole archaeological-historical situation as well if we compare them with the technical, stylistic lessons of the panels and connecting the contents, make possible to express rather unambiguous thesis in some points. All those which were not already put down before during detailed analysis or presented themselves dispersedly on the pages of this volume are related by *R. Scranton* in his summarizing study under the modest title: «Some Interpretations» (p. 259–269). Let me refer here, too, to the most important lessons with my own words although the wording may differ to some extent from what is summed up in the volume.

The find — undoubtedly — has got under the surface in such a situation which proved that it had been transported to Kenchreai in a short time before the catastrophe — evidently by a ship — and it had been intended to be set to the walls of the building in a short period in the cellas of what it had been stored. The checking of the part-measurements results that the measuring system taken as the basis corresponded to the «small Ptolemaic feet». The reconstructed wall-decoration according to the analogies, the inner logic of the material and the architectural demands was qualified to decorate the walls of a long room and this place, in this case, could have been only the corridor leading to the Isis sanctuary preceding the court with the nymphaeum.

The geometrical ornaments imitating coloured stone surface constituted the lowest sphere of the decoration. The swamp scenes were in the middle part. In the highest zone the hieratic figures alternated with marine views in a way that above the low view also ornamental squares (or windows?) were situated. The material, technique of the decoration and also the themes of a part of it definitely refer to Egypt, and if we take into the consideration that the opus sectile fragments in glass similar to the Kenchreai ones came to light quite exclusively from Egypt (*Scranton* p. 262–264), the place where this decoration was made could be nowhere else but in Alexandria. This conclusion perfectly agrees with the definition of the building as an Isis-sanctuary.

The picture seems almost irregularly to be a perfect one, and there is only one problem to make it in a way inconsistent as the ordinary course of things. This is its remarkably late date in the period when Christianity had already come into power. Though there lived a strong senatorial group in Rome working on to carry on the pagan cults and buildings, the prosperity of pagan cults, pompous building activity, etc. was not the characteristic feature in the whole Empire. *Scranton* — as the final ending of the volume — resolves this contradiction with an ingenious hypothesis, that the building or rather the re-building and decorating of the pagan cult edifice took place during the period of Julian's reign, when such a manifestation of pagan renascence was much too conceivable. His other suggestion is that it was done after the second earthquake, a coin-find also can prove this, when before the inevitable hour of the official proscription of paganism — practically as the decision of the Julian Age — the renovation of the buildings ruined by the previous earthquake had taken place.

It is indisputable that the extremely interesting and also unique find, is a very important document of the late antique art and Alexandrian artistic industry demonstrating the artificial syncretistic world of the late pagan religion vanishing into cosmopolitan generalities.

L. Castiglione

K. Weitzmann: Spätantike und frühchristliche Buchmalerei — Die Großen Handschriften der Welt. Prestel-Verlag München 1977. 128 S., 48 Farbtafeln mit Gold, 18 einfarbige Abb.

Der Prestel-Verlag startete unter dem Titel «Die großen Handschriften der Welt» eine neue Serie, die das Ziel verfolgt, die Meisterwerke der Buchmalerei dem sich für alte Kunst interessierenden Publikum zugänglich zu machen. Die Absicht des Verlegers, das höchste fachliche und drucktechnische Niveau

mit einem möglichst niedrigen Preis zu vereinigen, entspringt offensichtlich aus der Erkenntnis, daß die Verbreitung der kunsthistorischen Kenntnisse auf einem hohen Niveau wegen der sich im beängstigenden Maße ansteigenden Buchpreise mit der Zeit ihr Ziel allmählich verfehlt. Die «Spätantike und frühchristliche Buchmalerei» (die in der Edition von dem New Yorker George Braziller Inc. ebenfalls 1977 in Englisch erschienen ist) wurde beinahe gleichzeitig mit den Bänden herausgebracht, die die karolingische, britische, frühspanische und die Buchmalerei der italienischen Renaissance usw. vorstellen – und wenn all diese auf einem so hohen Niveau stehen, wie der hier zu besprechende Band, zollen wir dem Prestel-Verlag eine restlose Bewunderung. Kurt Weitzmann, der Verfasser dieses Bandes, ist einer der besten Kenner der spätantiken und frühchristlichen illuminierten Manuskripte sowie der Ikonenmalerei. Seine Werke (z. B. *Ancient Book Illumination* 1959, *Illustrations in Roll and Codex* 1970, *Studies in Classical and Byzantine MS Illumination* 1971 und die Edition der Ikonen von Sinai, die zur Zeit vorbereitet wird) gelten in der Fachwelt als Spitzenleistungen auf dem Gebiet der Erforschung dieses Themas. In den 25 Seiten der Einleitung und anhand der Kommentare zu den 48 Farbtafeln wird meisterhaft zusammengefaßt, was man über die spätantike bzw. frühchristliche Buchmalerei wissen soll. Es wird über die Entwicklung dieser Kunstgattung ein Überblick gewährt, von dem entscheidenden Moment an, als die Schriftrolle vom Codex abgelöst wurde und sich allmählich aus der zyklischen Tradition der Schriftrolle neue, der neuen Form entsprechende Illustrationstypen entfaltet haben. Treffend werden die Illustrationen der epischen Werke und der Dramen, die frühen Bibelillustrationen vom Osten und Westen charakterisiert, und die Problematik der alexandrinischen Schule – wobei Witzmann wiederum für die alexandrinische Provenienz der Cotton-Genesis Stellung nimmt, – die Werkstätten in Konstantinopel und ihre Beziehungen zu Antiochia (Wiener Dioskurides, Wiener Genesis, Rossano, Sinope) sowie die syrisch-palästinensische Tradition (Rabbula-Evangelium) erörtert. Die italienische Entwicklung im frühen Mittelalter wird ausführlicher behandelt. Nach Meinung von W. ist das Evangelium von Cambridge (Corpus Christi Coll.) vom italienischen, der Ashburnham-Pentateuch vom nordafrikanischen (Karthago?) Ursprung. Im Buch wird das Zusammentreffen der frühchristlichen Tradition und des Mittelalters mit dem Codex Amiatinus (Florenz) markiert, und ebenfalls hier wird die obere Zeitgrenze der Thematik des Buches gezogen. Die Farbtafeln reproduzieren die folgenden Kodexillustrationen: Vergilius Vaticanus (foll. 5v, 19r, 40r, 73v, Taf. 1–4); Quedlinburger Itala (fol. 2v, Taf. 5); das Papyrusfragment von Antinoe, aus der Slg. der Egypt Exploration Society (Wagenlenker-Pap., Taf. 6); Ilias

Ambrosiana (pict. XXXIV, XLVIII, XX–XXI, XXXVII, Taf. 7–10); Vergilius Romanus (foll. 1r, 44v, 100v, 108r, Taf. 11–14); Wiener Dioskurides (foll. 6v, 3v, 5v, 148v, 391v, 483v, Taf. 15–20); Cotton-Genesis (fol. 26v, Bristol IVv, Taf. 21–22); Wiener Genesis (pict. 3, 13, 30, 31, 33, 45, Taf. 23–28); Rossano-Evangelium (foll. 1r, 8r, 8v, 7v, 121r, Taf. 29–33); Rabbula-Evangelium (foll. 4v, 9v, 13v, 14r, 14v, Taf. 34–38); Paris Bibl. Nat. Cod. syr. 341 (foll. 46r, 8r, Taf. 39–40); Cambridge Corpus Christi College Cod. 286 (sog. Evangelium des hl. Augustinus, fol. 125r, 129v, Taf. 41–42); London British Library Cod. Add. 5111, Kanontafeln (fol. 111, Taf. 43); Ashburnham-Pentateuch (foll. 6r, 9r, 21r, 76r, Taf. 44–47); Cod. Amiatinus (fol. Vr, Taf. 48).

Die Qualität der Reproduktionen ist so einwandfrei, daß sie nicht nur dem Vergnügen des Lesers dient, sondern auch für die Fachleute als Muster dienen kann. In dem in jeder Hinsicht imposanten und schönen Buch erkennen wir mit besonderer Freude Bilder wieder, deren bisher veröffentlichte Faksimiles dieses hohe drucktechnische Niveau nicht erreicht haben (Quedlinburger Itala, Wagenlenker-Papyrus, Rossano Codex, Paris Bibl. Nat. Cod. syr. 341).

L. Török

B. Dostál: Břeclav-Pohansko velkomoravský velmožský dvorec. IV. Brno, 1975. 520 S., 36 Abb., 112+XXVIII Taf. und 7 Beilagen

Der Archäologische Lehrstuhl der Universität von Brno legte bei Břeclav zwischen den Jahren 1959–1965 auf dem Territorium eines Burgwalls einen Herrenhof aus dem 9. Jahrhundert und ein dazugehöriges Gräberfeld frei. Die Monographie setzte sich zum Ziele, die bei der Freilegung zum Vorschein gekommenen Objekte und den Fundstoff darzulegen bzw. zu werten. Die Zentralsiedlung war von einer rund 3 m hohen Pfahlmauer umgeben. Nach innen und nach außen wurden je eine zweite, etwas niedrigere Pfahlmauer errichtet, denen entlang sich ebenfalls Gräben ausdehnten. Die Festung war in der ersten Zeit fast quadratisch. In der Nähe der nördlichen Ecke befand sich ein eingefriedeter Abschnitt, der vermutlich sakrale Funktion haben durfte, weil die Kirche später an dieser Stelle errichtet wurde. In der jüngsten Periode wurde von der Pfahlmauer ein größeres Territorium umzäunt. Auf der NO-Seite war der Eingang von einem auf Pfählen stehenden Turm geschützt. Das Alter der ersten Periode konnte vom Autor nur anhand indirekter Angaben bestimmt werden: sie brach zwischen den Jahren 820 und 840 ein und ging zwischen 850 und 866 zu Ende. Damals entstand die zweite Pfahlmauer, die etwa von 880 bis

900 ihre Funktion erfüllte. Einige Elemente wurden bis zum Ende des Bestehens der Siedlung verwendet.

Inner- und außerhalb der Festung stieß man auf insgesamt 131 Siedlungsobjekte. Darunter gab es 45 frühslawische, die früher, als der umzäunte Herrenhof entstanden waren, zwei andere waren nach der großmährischen Periode im Gebrauch. Unter den in die Erde eingetieften Bauten gab es sieben Wohnhäuser, drei Werkstätten (Töpferei, Schmiede und Bäckerei) sowie acht Wirtschaftsbauten. Die auf dem Erdniveau stehenden Konstruktionen werden vom Autor in drei Gruppen geteilt. I. Etwas in die Erde eingetieft Wohnhäuser und Werkstätten; II. Bauten im Wohnressort des Magnats, von denen einige durch Durchgänge miteinander verbunden waren, wodurch ein 26 m langer Holzpalast entstanden war; III. großangelegte Pfahlbauten aus geflochtener Hecke, die dem Geleit als Wohnhäuser, Ställe und Lagerhäuser dienten.

Auf Feuerstellen und aus Stein bzw. Ton gebaute Öfen stieß man sowohl in den Bauten selbst, als auch in ihrer Umgebung. Sie standen alle entweder in der Ecke, oder in der Mitte des Gebäudes. Von einem Teil der Feuerstellen vermutet der Autor, daß sie eine Vorrichtung zum Auffangen und zur Ableitung des Rauches gehabt haben.

Zu den sakralen Bauten: Die Kirche in der nördlichen Ecke des Hofes bestand ursprünglich aus einem Schiff und einer halbkreisförmigen Apsis. Während der zweiten Bauperiode wurden ein Narthex und anschließend ein kleiner quadratischer Raum hinzugebaut. Das um die Kirche herum freigelegte Gräberfeld (407 Gräber) wird in einer selbständigen Monographie analysiert. Am Rande dieses Gräberfeldes wurde eine heidnische kultische Stätte freigelegt (eine große Säule, die von acht kleineren umgeben war und dessen ein Drittel auch von einer Pfahlwand geschützt wurde). Mit Hilfe der Stratigraphie konnte festgestellt werden, daß die Stätte nach der großmährischen Periode in Betrieb war. In der zweiten (II.) Bauperiode der befestigten Siedlung wurde in der Nähe der südlichen Ecke der Siedlung ein kleines Gräberfeld (8 Gräber) mit heidnischem Charakter errichtet. Weitere acht Gräber befanden sich verstreut hier.

Häufigste Funde der Siedlung waren Keramiken. Rund 2000 Gefäße und 3100 Fragmente kamen zum Vorschein. Die typischsten Funde werden vom Autor anhand von Zeichnungen dargestellt, und mit Hilfe eines Kodes beschrieben. Der Kode entziffert die Qualität des Grundstoffes, die Bearbeitung der Oberfläche, die Farbe, die Herstellungstechnik und den Brand. Ein Zehntel des Fundstoffes stammt aus der frühslawischen, die überwiegende Mehrheit aus der großmährischen Periode. Bei der Datierung der Keramik konnte der Autor die Funde aus dem nahe gelegenen Gräberfeld mit Brandgräbern sowie aus

den ziemlich genau datierten Gräbern um die Kirche herum gut verwenden.

An anderen Funden gab es bei der Grabung einen ziemlich großen Mangel. Die detailliert analysierten Bein- und metallenen Gegenstände verraten jedoch von der Lebensweise der einstigen Bewohner dieser Siedlung ziemlich viel. In der landwirtschaftlichen Betätigung sollen der Gartenbau und Obstanbau eine ziemlich große Rolle gespielt haben. Das als Rebmesser identifizierte Werkzeug konnte aber auch ein einfaches Ruten-Schneidmesser gewesen sein (die Rebmesser sind nämlich in Mähren mit Axt versehen). Die Handwerker der Siedlung befaßten sich mit Flechten und Weben, mit Bearbeitung von Holz und Eisen, mit Metallgießerei und Keramik-Herstellung. Auch Schmuck wurde an Ort und Stelle produziert, davon zeugt eine Matrize aus dem 7.–8. Jahrhundert. Auch die Viehzucht war bedeutend, unter den Abfällen der Küchen gibt es kaum Pferdeknochen. Dies zeugt davon, daß Pferdefleisch kaum konsumiert wurde. Die Sporen lassen jedoch darauf schließen, daß auch Pferdezucht betrieben wurde.

Das letzte Kapitel wertet die Ausgrabungen von Břeclav-Pohansko als ganzes. Der Herrenhof, der von einer Mauer umgeben war, wurde zwischen den Jahren 820 und 840 errichtet und war in umgebaute Form bis zum Jahre 880 bzw. 900 im Gebrauch (wenn man die Erneuerung der Pfahlwand außer Acht läßt). Die Kirche, das Gräberfeld und sogar einige Siedlungsobjekte wurden aber bis zur Mitte des 10. Jahrhunderts kontinuierlich verwendet (in der letzten Phase des Gräberfeldes fand man unter den Beigaben Schläferinge mit S-Endung). Die Siedlung beherbergte den Herrn des frühfeudalen Gutbesitz-Zentrums und dessen militärisches Geleit, und diente zugleich der Lagerung der Ernte, die im Gebiet des ganzen Gutes produziert und hier eingesammelt wurde. Außerdem arbeiteten in der Siedlung auch Handwerker bzw. ein Teil der Einwohner hat Ackerbau getrieben. Ein Teil des Geleites und der Knechte soll aus unverheirateten Männern bestanden haben, da die Zahl der Männergräber das Doppelte der Frauengräber ausmacht. Die Einwohnerzahl betrug etwa 100–130 Mann. Die Siedlung von Břeclav belegt, daß es Herrenhöfe ähnlichen Typs, wie der *Curtis* der Karolingerzeit, bereits in Mähren des 9. Jahrhunderts gegeben haben sollen.

R. Müller

Scripta minora 1977–1978 in honorem Einari Gjerstad. Regia Societas Humaniorum Litterarum Lundensis. Lund, CWK Gleerup, 1977.

Maj and Christian Callmer: The published Writings of Einar Gjerstad, 1962–1977. A Bibliography (1–8). *V. Karageorghis:* The Goddess with Uplifted Arms in Cyprus (1–45). A complete catalogue with

illustrations. The main results of the study: the type was introduced from Crete; the particular characteristics were retained throughout the Cypro-Geometric and the Cypro-Archaic Periods, while some Cypriote variants were created, e.g. the goddess with a vase or lamp on her head. At the end of the Cypro-Geometric Period the type is fused with the local Cypriote Astarte; in this way the Goddess with the uplifted Arms had a life of more than 5 centuries in Cyprus. *P. G. Gierow*: Relative and Absolute Chronology of the Iron Age Culture of Latium in the Light of Recent Discoveries (1–32). This paper is containing the revision of the Iron Age Culture in Latium, mainly the chronology respecting the new excavations and theories. The result is the following chronological scheme: Period I = c. 850/825–800/775. Period II = 800/775–750/740. Period III = 750/740–720/710. Period IV A = 720/710–630/620. Period IV B = 630/620–c. 575. *P. Åström*: The Pera Bronzes (1–43). This is the publication of the bronzes found in Pera on Cyprus in the Collection F. R. Martin. Containing 118 pieces, the catalogue is completed with the examination of the site, the dating of the material in the Middle Cypriote III Period and the analysis of the bronzes' function. *B. Stjernquist*: Roman Objects from the Equipment of a Scandinavian Warrior of the Second Century A. D. (1–76). Connected with the publication of a grave found in Simris (Grave 1972: 2) the author gives the detailed analysis of the imported Roman objects which are buried as the equipment of the buried warrior.

L. C.

Acta Archaeologica. Vol. 47 (1976) København. Red. C. J. Becker. 177 p.

S. E. Albrethsen—E. B. Petersen: Excavation of a mesolithic cemetery at Vedbaek, Denmark (1–28). *K. Kjeldsen—J. Zahle*: A dynastic tomb in central Lycia. New evidence for the study of Lycian architecture and history in the classical period (29–46). *O. Mørholm—J. Zahle*: The coinages of the Lycian dynasts Kheriga, Kherêi and Erbbina. A numismatic and archaeological study (47–90). *U. Lund Hansen*: Das Gräberfeld bei Harpelev, Seeland. Studien zur jüngeren römischen Kaiserzeit in der seeländischen Inselgruppe (91–160). *K. Davidsen*: Singlegrave pottery from Danis bogs (161–167). *H. Thrane*: A new hoard of Jensovice cups from south Jutland (168–171). *V. Ginters*: Die Radkopfnadel von Lappdal (172–177).

Rivista di Archeologia Cristiana. 53 (1977). Città de Vaticano, 1977. 306 p.

T. Tolotti: Ricerca dei luoghi venerati nella Spe-lunca Magna di Pretestato (7–102, Tav. I–III). *A. Ferrua*: Le iscrizioni paleocristiane di Cimitile (105–136). *A. Regio*: Una posible escena musiva paleocristiana vista por Bosio en el Mausoleo de Sta. Helena (137–155). *R. Bartoccini—D. Mazzoleni*: Le iscrizioni del cimitero di en Ngila (157–198). *J. Guyon*: Stèles funéraires d'equites singulares trouvées au cimetière *Inter duas lauros* (199–224). *A. Ferrua*: Due iscrizioni della Mauritania (225–229). *G. Cuscito*: Testimonianze epigrafiche sullo scisma Tricapitolino (231–256). *A. Ferrua*: G. Agnello (257–259). *N. Gauthier*: Henri-Irénée Marrou, humaniste (261–265). *Recensioni* (269–304).

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója

Műszaki szerkesztő: Zacsik Annamária

A kézirat nyomdába érkezett: 1978. IV. 17. — Terjedelem: 23 (A/5) ív 84 ábra

78,5736 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

Patay, Pál:

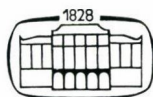
DAS KUPFERZEITLICHE GRÄBERFELD VON TISZAVALK-KENDERFÖLD

(Fontes archaeologici Hungariae)

In der Gemarkung von Tiszavalk (Ungarn, Komitat Borsod) konnte der Autor (1966—67) insgesamt 54 Gräber der kupferzeitlichen Bodrogkeresztúr Kultur erschließen. Das Buch gibt eine monographische Darstellung des ganzen Gräberfeldes. Von der Schilderung der Grabungsumstände ausgehend, beschreibt es detailliert die einzelnen Gräber samt ihrem Fundmaterial. Der Autor analysiert die Bestattungsbräuche, wobei er besonders darauf hinweist, daß im Bereich dieses Gräberfeldes allein zweierlei Bestattungsriten in Erscheinung treten. Als besonderes Kapitel werden die Grabbeigaben, die Stein- und Kupferwerkzeuge, Waffen, Stein-, Kupfer- und Goldschmuck, Keramiken, Lebensmittelreste aus einstigen Grabbeigaben usw. behandelt — nicht nur typologisch, sondern auch von ihrer vermutlichen Zweckbestimmung her. Als festgestellt gilt, daß der erschlossene Teil des Gräberfeldes aus der jüngeren Periode der Hochkupferzeit stammt. Auf eingehendste untersucht der Verfasser die durch die Rekonstruktion der kupferzeitlichen Gesellschaftsgeschichte aufkommenden Probleme.

In deutscher Sprache — Etwa 80 Seiten — Broschiert

ISBN 963 05 1462 1



AKADÉMAI KIADÓ

**Verlag der Ungarischen Akademie der Wissenschaften
Budapest**

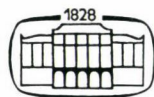
A. Kiss

Avar Finds from County Baranya

(Cemeteries of the Avar Period (567–829) in Hungary. Vol. 2)

In this volume the excavation results of 43 Avar Period sites found on the territory of County Baranya are published: 1200 graves are catalogued. This is the second part of the series comprising studies on Avar Period cemeteries and find material from the Carpathian Basin. The sites are treated in a uniform pattern. First the excavation and the site are described and this is followed by a catalogue of the graves. Later the burial customs and grave goods are analysed and each section is completed with a summary. The last part of the book is an outline of the settlement history and ethnic relations during the Avar Period in County Baranya.

*In English · Approx. 244 pages · 71 figures · 92 plates · Cloth ·
ISBN 963 05 1008 1*



Akadémiai Kiadó • Budapest

Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences

Die *Acta Archaeologica* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Archäologie in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Archaeologica* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges, mehrere Hefte bilden einen Band.

Die Verfasser werden gebeten, nur solche Manuskripte einzusenden, bei deren Publikation außer dem für Text, Figuren und Abbildungen festgesetzten Autorenhonorar (und Sonderabdrücken) für das Bildmaterial keinerlei Honorarforderungen erhoben werden können.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Archaeologica, 1250 Budapest, Úri utca 49.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementpreis pro Band: \$ 44.00.

Bestellbar bei »Kultura« Außenhandels-Unternehmen (1389 Budapest 62, P. O. B. 149. Bankkonto Nr. 218-10990) oder seinen Auslandsvertretungen.

The *Acta Archaeologica* publish papers on archaeology in English, German, French and Russian.

The *Acta Archaeologica* appear in parts of varying size, making up one volume. Authors may only submit for publication manuscripts which contain no illustrations payable to the author for the text, figures and illustrations.

Acta Archaeologica, 1250 Budapest, Úri utca 49.

Correspondence with the editors and publishers should be sent to same address.

Subscription rate: \$ 44.000 a volume.

Orders may be placed with "Kultura" Foreign Trading Company (1389 Budapest 62, P. O. B. 149. Account No. 218-10990) or its representatives abroad.

«*Acta Archaeologica*» публикуют трактаты из области археологии на русском, немецком, английском и французском языках.

«*Acta Archaeologica*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Просим авторов прислать для публикации только такие рукописи, в связи с иллюстративным материалом которых не могут быть выдвинуты никакие требования гонорара, кроме авторского гонорара; и отдельных оттисков, установленных за текст, рисунки и картины.

Предказываемые для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Archaeologica, 1250 Budapest, Úri utca 49.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации. Подписная цена — \$ 44.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле «Kultura» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149. Текущий счет № 218-10990) или его заграничные представительства и уполномоченные.

Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable
at the following addresses:

AUSTRALIA

C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE,
Box 4886, G.P.O., *Sydney N.S.W.2001*
COSMOS BOOKSHOP, 145 Ackland Street, *St. Kilda (Melbourne), Victoria 3182*

AUSTRIA

GLOBUS, Höchstädtplatz 3, *1200 Wien XX*

BELGIUM

OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE,
30 Avenue Marnix, *1050 Bruxelles*
LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER, 162 Rue du
Midi, *1000 Bruxelles*

BULGARIA

HEMUS, Bulvar Ruszki 6, *Sofia*

CANADA

PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017, Postal Sta-
tion "B", *Toronto, Ontario M5T 2T8*

CHINA

CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50,
Peking

CZECHOSLOVAKIA

MAD'ARSKÁ KULTURA, Národní třída 22,
115 66 Praha
PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, *Praha 2*
PNS DOVOZ TLÁČE, *Bratislava 2*

DENMARK

EJNAR MUNKSGAARD, Norregade 6, *1165 Copenhagen*

FINLAND

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128,
SF-00101 Helsinki 10

FRANCE

EUROPERIODIQUES S.A., 31 Avenue de Ver-
sailles, *78170 La Celle St.-Cloud*
LIBRAIRIE LAVOISIER, 11 rue Lavoisier, *75008 Paris*

OFFICE INTERNATIONAL DE DOCUMENTA-
TION ET LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac, *75240 Paris Cedex 05*

GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC

HAUS DER UNGARISCHEN KULTUR, Karl-
Liebknecht-Strasse 9, *DDR-102 Berlin*
DEUTSCHE POST ZEITUNGSVERTRIEBSAMT,
Strasse der Pariser Kommüne 3-4, *DDR-104 Berlin*

GERMAN FEDERAL REPUBLIC

KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER,
Postfach 46, *7000 Stuttgart 1*

GREAT BRITAIN

BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION, Hythe
Bridge Street, *Oxford OX1 2ET*
BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.,
Cowper Works, *Olney, Bucks MK46 4BN*
COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate,
Wellingborough, Northants NN8 2QT
W. M. DAWSON AND SONS LTD., Cannon House,
Folkestone, Kent CT19 5EE
H. K. LEWIS AND CO., 136 Gower Street,
London WC1E 6BS

GREECE

KOSTARAKIS BROTHERS, International Book-
sellers, 2 Hippokratous Street, *Athens-143*

HOLLAND

MEULENHOF-BRUNA B.V., Beulingstraat 2,
Amsterdam
MARTINUS NIJHOFF B.V., Lange Voorhout
9-11, *Den Haag*

SWETS SUBSCRIPTION SERVICE, 347b Heere-
weg, *Lisse*

INDIA

ALLIED PUBLISHING PRIVATE LTD., 13/14
Asaf Ali Road, *New Delhi 110001*
150 B-6 Mount Road, *Madras 600002*
INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.,
Madame Cama Road, *Bombay 400039*
THE STATE TRADING CORPORATION OF
INDIA LTD., Books Import Division, Chandralok,
36 Janpath, *New Delhi 110001*

ITALY

EUGENIO CARLUCCI, P.O. Box 252, *70100 Bari*
INTERSCIENTIA, Via Mazzè 28, *10149 Torino*
LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI,
Via Lamarmora 45, *50121 Firenze*
SANTO VANASIA, Via M. Macchi 58, *20124 Milano*
D. E. A., Via Lima 28, *00198 Roma*

JAPAN

KINOKUNIYA BOOK-STORE CO. LTD., 17-7
Shinjuku-ku 3 chome, Shinjuku-ku, *Tokyo 160-91*
MARUZEN COMPANY LTD., Book Department,
P.O. Box 5050 Tokyo International, *Tokyo 100-31*
NAUKA LTD. IMPORT DEPARTMENT, 2-30-19
Minami Ikebukuro, *Toshima-ku, Tokyo 171*

KOREA

CHULPANMUL, *Phenjan*

NORWAY

TANUM-CAMMERMEYER, Karl Johansgatan
41-43, *1000 Oslo*

POLAND

WĘGIERSKI INSTYTUT KULTURY, Marszał-
kowska 80, *Warszawa*
CKP I W ul. Towarowa 28 00-958 *Warszawa*

ROMANIA

D. E. P., *București*
ROMLIBRI, Str. Biserica Amzei 7, *București*

SOVIET UNION

SOJUZPETCHATJ — IMPORT, *Moscow*
and the post offices in each town
MEZHDUNARODNAYA KNIGA, *Moscow G-200*

SPAIN

DIAZ DE SANTOS, Lagasca 95, *Madrid 6*

SWEDEN

ALMQVIST AND WIKSELL, Gamla Brogatan 26,
101 20 Stockholm
GUMPERTS UNIVERSITETSBOKHANDEL AB,
Box 346, *401 25 Göteborg 1*

SWITZERLAND

KARGER LIBRI AG, Petersgraben 31, *4011 Basel*

USA

EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES, P.O. Box
1943, *Birmingham, Alabama 35201*
F. W. FAXON COMPANY, INC., 15 Southwest
Park, *Westwood, Mass. 02090*
THE MOORE-COTTRELL SUBSCRIPTION
AGENCIES, North Cohocton, *N. Y. 14868*
READ-MORE PUBLICATIONS, INC., 140 Cedar
Street, *New York, N. Y. 10006*
STECHELT-MACMILLAN, INC., 7250 Westfield
Avenue, *Pennsauken N. J. 08110*

VIETNAM

XUNHASABA, 32, Hai Ba Trung, *Hanoi*

YUGOSLAVIA

JUGOSLAVENSKA KNJIGA, Terazije 27, *Beograd*
FORUM, Vojvode Mišića 1, *21000 Novi Sad*

ACTA ARCHAEOLOGICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

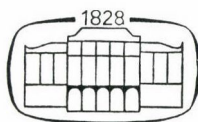
ADIUVANTIBUS

I. BÓNA, I. DIENES, T. KOVÁCS, A. KUBINYI, A. MÓCSY, E. PATEK

REDIGIT

L. CASTIGLIONE

TOMUS XXX



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1978

SIGILLUM:

ACTA ARCH. HUNG.

INDEX

ACTA ARCHAEOLOGICA XXX 1978. 1–4.

<i>K. Bakay</i> : Bestattung eines vornehmen Kriegers vom 5. Jahrhundert in Lengyel-tóti (Komitat Somogy, Kreis Marcali)	149
<i>Cs. Bálint</i> : Vestiges archéologiques de l'époque tardive des sassanides et leurs relations avec les peuples des steppes	173
<i>D. Gabler</i> : Die Sigillaten von Pfaffenhofen in Pannonien	77
<i>V. Gábori-Csánk</i> : Une oscillation climatique à la fin du Würm en Hongrie	3
<i>T. Kolník</i> : Q. Atilius Primus — interpres centurio und negotiator	61
<i>B. Lőrincz</i> : Die Besatzungstruppen des Legionslagers von Aquincum am Ende des 1. — Anfang des 2. Jahrhunderts	299
<i>J. Makkay</i> : Mahlstein und das rituale Mahlen in den prähistorischen Opferzeremonien	13
<i>K. Mesterházy</i> : Die landnehmenden ungarischen Stämme	313
<i>Zs. Visy</i> : Der Beginn der Donau-Kriege des Domitian	37

COMMUNICATIONES

<i>K. Kaczanowski—E. Glen</i> : Anatomisch-antropologische Begutachtung des männlichen Skeletts aus Przemyśl	231
<i>A. Koperski—M. Parczewski</i> : Das altungarische Reitergrab von Przemyśl (Südostpolen)	213
Römische Forschungen in Zalalövő 1976	349
<i>G. Zakrzewska</i> : Die Knochenreste eines Pferdes aus dem altungarischen Grab in Przemyśl	235

DISCUSSIO

<i>L. Török</i> : Bemerkungen zum Problem der «römischen» Gräberfelder von Sayala (Nubien)	431
--	-----

CHRONICA

<i>L. Castiglione</i> : Hundert Jahre der Ungarischen Archäologischen und Kunsthistorischen Gesellschaft	437
<i>I. Erdélyi</i> : Dezső Csallány	441
<i>N. Parádi</i> : István Kéri (1911–1976)	241
<i>I. Tóth</i> : Four new EPRO volumes about the Mithras-cult	245

RECENSIONES

Editiones Hungaricae

<i>P. Csillag</i> : The Augustan Laws on Family Relations Budapest, 1976. (<i>E. Maróti</i>)	257
<i>F. Fülep</i> : Neuere Ausgrabungen in der Römerstadt Sopiane (Pécs). Régészeti Füzetek, Ser. II. Nr. 16. Budapest, 1974. (<i>E. Tóth</i>)	262
<i>I. Gedai</i> : Történelmünk pénzeken. Budapest, 1975. (<i>M. Kőhegyi</i>)	298
<i>M. Kaba</i> : Die römische Orgel von Aquincum (3. Jahrhundert). Budapest, 1976. (<i>L. Török</i>)	443
<i>J. Molnár</i> : A török világ emlékei Magyarországon. Budapest, 1976. (<i>Gy. Gerő</i>) ..	265
<i>I. Tóth</i> : Juppiter Dolichenus-tanulmányok Budapest, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	263
<i>E. B. Vágó—I. Bóna</i> : Die Gräberfelder von Intercisa, Budapest, 1976. (<i>V. Lányi</i>)	259
<i>Zs. Visy</i> : Intercisa. A római kori Dunaújváros. Budapest, 1977. (<i>L. Castiglione</i>)	261
<i>Archaeológiai Értesítő</i> 103 (1976) 2.	268
<i>Archaeológiai Értesítő</i> 104 (1977) 1.	444
<i>Folia Archeologica</i> 28 (1977)	444
<i>Mitteilungen des Archäologischen Instituts der UAW</i> 4 (1973). (<i>I. Tóth</i>)	267
<i>Oikumene. Studia ad historiam antiquam classicam et orientalem spectantia</i> 1 (1976)	445
<i>Régészeti Füzetek</i> I. Ser. 1. 29 (1976). Red.: <i>A. Sz. Buger</i> . (<i>L. C.</i>)	267

Editiones Externae

<i>H. Ament</i> : Die fränkischen Grabfunde aus Mayen und Pellenz GdV Ser. B. Bd. 9 Berlin, 1976. (<i>Á. Salamon</i>)	296
<i>L'antica eta' del bronzo in Europa — Atti del simposio internazionale sulla antica eta' del bronzo in Europa 1972. Prehistoria Alpina Vol. 10. (T. Kovács)</i>	453
<i>Antiquitas his triginta annis in Bohemoslovacia culta (MCMXLV—MCMLXXV).</i> Red. <i>L. Varcl. Pragae</i> , 1976.	461
<i>Aspects des études classiques. Ed.: J. Bingen et G. Cambier. Bruxelles, 1977. (L. Castiglione)</i>	459
<i>R. S. Bagnall—P. J. Sijpesteijn—K. A. Worp</i> : Ostraka in Amsterdam Collections. Vol. 9. Zutphen, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	287
<i>A. Bernand</i> : Pan du désert. Leiden, 1977. (<i>L. Castiglione</i>)	471
<i>M. A. Besborodow</i> : Chemie und Technik der antiken und mittelalterlichen Gläser. Mainz, 1975. (<i>L. Barkóczi</i>)	289
<i>B. Boyaval</i> : Corpus des étiquettes de momies grecques. Lille III. 1976. (<i>L. Castig- lione</i>)	472
<i>G. L. Carancini</i> : Die Nadeln in Italien. Prähist. Bronzefunde XIII, 2 München, 1975. (<i>E. Patek</i>)	456
<i>D. L. Clarke</i> ed.: Spatial Archaeology. London—New York—San Francisco, 1977. (<i>L. Castiglione</i>)	462
<i>Demetrias. I. Die deutschen archäologischen Forschungen in Thessalien. Veröffent- licht von J. Milojević und D. Theodoridis. Beiträge zur Ur- und Frühge- schichtlichen Archäologie des Mittelmeer-Kulturrums. Bd. 12 (1976). (L. Castiglione)</i>	469
<i>F. Digard</i> : Répertoire analytique des cylindres orientaux, publiés dans des sources bibliographiques éparses (sur ordinateur). Paris, 1975. (<i>J. Makkay</i>)	458
<i>B. Dostál</i> : Břeclav-Pohansko velkomoravský velmožský dvorec IV. Brno, 1975. (<i>R. Müller</i>)	477
<i>H. J. W. Drijvers</i> : The Religion of Palmyra. Iconography of Religions, Section XV. Leiden, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	293
<i>H.-J. Engels</i> : Der Donnersberg. Wiesbaden, 1976. (<i>E. Patek</i>)	457
<i>Festschrift für Frank Brommer</i> , hrsg. von <i>U. Höckmann und A. Krug</i> . Mainz, 1977. (<i>L. Castiglione</i>)	270
<i>M. I. Finley</i> , ed.: Atlas of Classical Archaeology London, 1977. (<i>L. Castiglione</i>)	466
<i>Führer durch Tyrins</i> . Hrsg. <i>U. Jantzen</i> . Athen, 1975. (<i>L. Castiglione</i>)	276
<i>M. Gebühr</i> : Der Trachtschmuck der älteren römischen Kaiserzeit im Gebiet zwi- schen unterer Elbe und Oder und auf den westlichen dänischen Inseln. Göttin- gen Schriften Band 18, 1976. (<i>Zs. Bánki</i>)	295
<i>M. Gimbutas</i> ed.: Neolithic Macedonia as reflected by excavations at Anza, South- east Yugoslavia. Mon. Arch. vol. I. Los Angeles, 1976. (<i>J. Makkay</i>)	445
<i>J. W. Hayes</i> : Roman Pottery in the Royal Ontario Museum. A Catalogue. Toronto, 1976. (<i>L. Török</i>)	208
<i>A. van Heck</i> : Breviarium Urbis Romae. Antiquae. Leiden—Roma, 1977. (<i>L. Castig- lione</i>)	470
<i>W. Hoepfner</i> : Das Pompeion und seine Nachfolgerbauten. Kerameikos Band X. Berlin, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	282
<i>M.-O. Jentel</i> : Céramiques hellénistiques a reliefs (C. H. A. R.) I—II. Leiden, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	285
<i>Kenchreai</i> , Eastern Port of Corinth. Vol. II. <i>L. Ibrahim—R. Scranton—R. Brill</i> : The Panels of Opus Sectile in Glass. Leiden, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	474
<i>E. N. Lane</i> : Corpus monumentorum religionis dei Menis (CMRDM). Vol. III. EPRO Tom 19. Leiden, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	292
<i>S. Lattimore</i> : The Marine Thiasos in Greek Sculpture. Mon. Arch. Vol. 3. Los Angeles, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	467
<i>G. N. Matjusin</i> : Das Mesolithikum des Süd-Urals. Moskau, 1976. (<i>I. Fodor</i>)	275
<i>C. B. M. McBurney</i> : Early Man in the Soviet Union. London, 1975. (<i>V. T. Dobosy</i>)	274
<i>S. McNally—J. Marasović—T. Marasović</i> : Diocletian's Palace. Part Two. Split, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	474
<i>H. De Meulenaere—P. MacKay</i> : Mendes II. Warminster, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	464
<i>In memoriam Otto J. Brendel</i> . Essays in Archaeology and the Humanities. Ed.: <i>L. Bonfante and H. von Heintze</i> . Mainz, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	268
<i>J. P. Mohen</i> : L'Age du Bronze dans la région de Paris. Paris, 1977. (<i>A. Mozsolics</i>)	455
<i>H. Müller-Karpe</i> : Handbuch der Vorgeschichte. Band III. Kupferzeit. München, 1974. (<i>N. Kalicz</i>)	448
<i>L. Pauli</i> : Keltischer Volksglaube. Münchener Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte Bd 28. München, 1975. (<i>M. Szabó</i>)	278
<i>J. G. Pedley</i> : Greek Sculpture of the Archaic Period: The Island Workshops. Mainz, 1976. (<i>M. Szabó</i>)	466
<i>Emanuela Nohejlová-Prátora</i> : Základy Numismatiky. Praha, 1975. (<i>M. Kóhegyi</i>)	298
<i>La Préhistoire Française</i> . Tom. I. 1—2. Paris, 1976. (<i>E. Patek—J. Makkay</i>)	273
<i>I. Scheibler</i> : Griechische Lampen. Keramikos, Band XI. Berlin, 1976. (<i>L. Castig- lione</i>)	284

<i>F. Schlette</i> : Kelten zwischen Alesia und Pergamon. Leipzig—Jena—Berlin, 1976. (<i>M. Szabó</i>)	278
<i>G. J. F. Kater-Sibbes</i> and <i>M. J. Vermaseren</i> : Apis, III. Leiden, 1977. (<i>L. Castiglione</i>)	473
<i>Scripta minora</i> 1977—1978 in honorem <i>Einar</i> Gjerstad. Lund, 1977. (<i>L. C.</i>)	478
<i>S. Tassinari</i> : La vaisselle de bronze, romaine et provinciale, au Musée des Antiquités Nationales. XXIX. suppl. Gallia. Paris, 1975. (<i>L. Castiglione</i>)	287
<i>D. Tudor</i> : Corpus Monumentorum Religionis Equitum Danuvinorum (CMRED) II. Leiden, 1976. (<i>T. Nagy</i>)	290
<i>G. Vallet—F. Villard—P. Auberson</i> : Mégara Hyblaea. Vol. I. Le quartier de l'agora archaïque. Roma—Paris, 1976. (<i>L. Castiglione</i>)	280
<i>A. Vulpe</i> : Die Axte und Beile in Rumänien II. Prähistorische Bronzefunde. Abt. IX. Bd. 5. München, 1975. (<i>T. Kemenczei</i>)	277
<i>K. Weitzmann</i> : Spätantike und Frühchristliche Buchmalerei. München, 1977. (<i>L. Török</i>)	476
<i>J. Wytzes</i> : Der letzte Kampf des Heidentums in Rom. EPRO Tome 56. Leiden, 1977. (<i>L. Castiglione</i>)	294
<i>Acta Archaeologica</i> København 47 (1976)	479
<i>Rivista di Archaeologia Christiana</i> 53 (1977)	479

